Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1927unse_4

# REVUE

DES

# DEUX MONDES

XCVII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XLII. — 1^er NOVEMBRE 1927.

# REVUE

DES

# DEUX MONDES

SCOLASTICAT
SOC. DE MARIE

XCVII[e] ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1927

THE GETTY CENTER

# LE BILAN

## PREMIÈRE PARTIE

Comme d'habitude, Kate Clephane fut réveillée par le soleil de la Riviera entrant de biais sur son lit. C'est ce qu'elle aimait de cette modeste chambre de l'*Hôtel de Minorque et de l'Univers :* être réveillée par le soleil. Pourvu que ce ne fût pas trop matin...

D'aurore, il n'y en avait plus pour Kate Clephane ; cette première heure du jour lui rappelait trop de bonheurs perdus : retours de bals où elle avait dansé à rendre l'âme, de soupers qui ne finissaient plus, où elle émerveillait la table du récit de ses gains, — ah ! sa chance au jeu, dans le temps, ou bien quand des amis, ayant risqué un louis pour elle, revenaient lui fourrer des billets de mille plein les mains.

C'étaient encore des retours au petit jour, à l'heure où les buissons pâlissent sous les fleurs et que les volants de sa robe s'accrochaient aux arbustes tandis qu'elle montait à tâtons le perron de la villa close. Et alors sur le seuil, sous le rideau embaumé des lauriers, la surprise, — mais oui, puisque c'était convenu que l'on restait amis, — la surprise d'un baiser et l'étreinte violente, et de nouveau sur les lèvres l'empreinte de lèvres jeunes, si jeunes qu'elles restaient fraîches après une nuit d'alcool et de jeu. Jamais elle n'avait permis à Chris d'entrer chez elle à cette heure-là, même quand il n'y avait personne à la maison que Julie la cuisinière. Elle avait son

*Copyright by* Edith Wharton, 1927.

honneur, on devait bien s'en souvenir, au lieu de la déchirer à tort et à travers.

Voilà ce que le lever du jour rappelait à Kate Clephane, comme à presque toutes celles de son âge, pensait-elle. Quarante-deux ans (mais non, quarante-quatre depuis la semaine dernière !) Depuis vingt ans, elle ne vivait plus qu'avec des femmes de son espèce et elle avait fini par croire qu'il n'y en a pas d'autres. Elle se figurait pourtant qu'elle aurait pu mener une autre vie. Ah ! si elle avait rencontré le vrai amour au bon moment !

Elle se rappelait sa semaine, la semaine bienheureuse, cette petite semaine de sept jours comme toutes les autres, il y avait six ans tout juste, quand elle avait été s'enterrer avec Chris dans un trou de Normandie où il n'y avait pas de chemin de fer à moins de quatre lieues à la ronde. Le fermier les avait conduits dans sa carriole jusqu'à la ferme enfouie sous les pommiers. On partait le matin pour toute la journée. On s'asseyait au bord d'une rivière à l'ombre des saules et des vieilles églises moussues, et il peignait.

Pendant sept jours, tous les matins, elle avait assisté au réveil de la ferme, à travers les rideaux, tout en faisant sa toilette, se plongeant dans l'eau froide, se coiffant, se hâtant de se faire le visage avant que Chris ouvrît les yeux : la lumière du matin est sans pitié, passé trente ans ! Elle se rappelait tout et comment elle pensait alors qu'elle était faite pour être fermière et pour élever des poules. Chris pensait, lui aussi, qu'il était né pour être peintre et qu'il se serait déjà fait un nom, si ses parents ne l'avaient rappelé à Baltimore pour le faire entrer dans une banque, à peine sorti de Harward.

Ils n'avaient jamais recommencé. Lui ne l'avait jamais proposé et il avait laissé tomber ses allusions à elle, ou n'y avait répondu que par un éclat de rire. Elle avait vite compris qu'il ne fallait rien brusquer. Plutôt manœuvrer et attendre. Mais quand est-ce qu'une femme a une autre ressource ? Manœuvrer et attendre... Depuis ces dix-huit ans qu'elle vivait séparée de son mari, est-ce qu'elle avait fait autre chose ? Quelquefois, comme ce matin, toute seule dans sa triste chambre d'hôtel, elle se réveillait lasse et vaguement écœurée de tout ce qu'il avait fallu endurer, feindre, inventer de ruses, affecter d'insouciance ou accepter d'humiliations pour en arriver là.

— Aline !

Après tout, il faisait du soleil, il y avait au plafond le reflet de la mer bleue agitée par le vent ; une journée nouvelle commençait, avec une bonne tasse de chocolat tout chaud et la perspective d'un chapeau neuf à essayer chez la modiste.

— Aline !

Kate était descendue dans cet hôtel bon marché pour pouvoir garder sa femme de chambre. On ne peut pas tout s'offrir, surtout depuis la guerre. Elle préférait manger du veau tous les soirs et ne pas avoir à faire ses raccommodages et à se coiffer, — coiffer cette masse de cheveux intempestifs qui avaient survécu au naufrage de sa jeunesse et qui peut-être laissaient croire à ses amis qu'elle en avait sauvé encore d'autres restes.

Et puis, pour une femme seule qui, après avoir eu trente-neuf ans pendant plusieurs années, venait de s'en avouer subitement quarante-quatre, une servante comme il faut faisait bien dans le paysage. Par exemple, quand on arrivait dans un nouvel endroit, pouvoir dire négligemment au portier arrogant : « Ma femme de chambre suit avec les bagages. »

— Aline !

Aline, laide, correcte et énigmatique, arrivait avec le plateau ; une délicieuse odeur la précédait.

Mme Clephane se souleva sur un coude rose, secoua sa chevelure sur ses épaules et interrogea :

— Des violettes ?

Aline laissa échapper un sourire froid :

— De la part d'un monsieur.

Sa maîtresse rougit. Elle le savait bien, qu'il y avait du bonheur en route ce matin-là. Ne l'avait-elle pas senti aux caresses du soleil dont les doigts d'or lui ouvraient délicatement les paupières et se frayaient un chemin à travers ses cheveux ? « Comme je suis superstitieuse ! » se dit-elle. Elle eut un petit rire anxieux.

— Un monsieur ?

— Le petit boiteux qui apporte le journal, celui pour qui Madame a été si bonne !

Et elle arrangeait le plateau avec ses mouvements calculés.

— Pauvre enfant !

Et la voix de Kate tremblait vraiment pour le petit marchand de journaux. Des larmes lui jaillirent des yeux, larmes

de sympathie pour le pauvre petit visage ardent et non de pitié pour elle-même. Elle se passionnait pour ses bienfaits; le moindre signe de reconnaissance la touchait sans mesure. C'était sa faiblesse ou sa force, elle ne savait pas au juste.

— Pauvre, pauvre petit, sa mère va le battre si elle apprend... Il faut le chercher aujourd'hui même, lui rembourser ces fleurs.

Elle serra le bouquet contre son visage. En le soulevant du plateau, elle découvrit un télégramme. Une dépêche! C'est une chose qui ne lui arrivait plus souvent, mais pourquoi pas une fois encore, une fois seulement? Pourquoi pas ce matin, ce matin où le soleil l'avait réveillée avec tant de promesses? Pourquoi ne viendrait-il pas enfin, le message qu'elle attendait depuis trois ans, oui, exactement depuis trois ans et un mois, un seul mot de lui, qui dirait : « Reprends-moi » : elle n'en demandait pas plus long.

Elle s'empara du papier bleu et se tourna contre le mur pour se cacher d'Aline. Quand elle cessa de sentir sur elle les regards de la femme de chambre, elle déchira le pli et lut : « Madame Clephane décédée. »

Elle frissonna. Morte? Pas que je sache! Vivante, au contraire, bien vivante, et aujourd'hui plus que jamais, avec le soleil dorant ses cheveux, cette odeur de violettes et cette jolie brise de Méditerranée. Qu'est-ce que c'était que cette mauvaise plaisanterie?

Remise du premier choc, elle relut avec calme, et le jour se fit dans son esprit. C'était l'autre M^me^ Clephane qui était morte, la vieille, sa belle-mère. Sa première pensée fut : « Grand bien lui fasse! » Pourtant, il faisait si bon vivre par un matin pareil! Ce devait être horrible d'être morte. N'importe, elle était délivrée, à jamais délivrée de la vieille Clephane, et c'était un bon débarras.

Elle s'arrêta un moment à cette agréable pensée, et se mit à réfléchir aux conséquences : « Mais alors... mais alors... Anne, ma petite Anne... »

A ce nom murmuré, ses yeux se mouillèrent encore. Depuis des années, elle avait barricadé son cœur contre sa fille et voilà que l'enfant brusquement en reprenait possession, chassant le reste, tout le reste, effaçant jusqu'à l'image de Chris, comme si la figure de son ancien amant n'avait plus été tout à coup que le

plus vague des fantômes. « Anne!... J'espère qu'à présent on voudra bien me la laisser voir! »

Elle ne savait pas qui était désormais cet « on », maintenant que le chef du bloc, sa redoutable belle-mère, n'était plus. Hommes de loi, juges, tuteurs, gardiens, tous les ennemis naturels de la femme. Elle fronça les sourcils, et chercha à se recueillir. A qui la garde de l'enfant, à la mort de son père, avait-elle donc été confiée? L'écrasante autorité de la vieille avait tellement anéanti la personne du tuteur, que Kate eut besoin de quelques minutes pour la retrouver derrière l'encombrante figure.

« Fred, parbleu, ce pauvre vieux Fred Landers », et elle sourit doucement à ce visage de son passé. « Fred! Je ne pense pas que, laissé à lui-même, il prenne sur lui de me priver de mon enfant. Et d'ailleurs, à présent, ce doit être une jeune fille, une grande jeune fille. »

Le télégramme s'était échappé de ses mains, qu'elle agitait nerveusement en comptant sur ses doigts. Voyons, quel âge pouvait avoir la petite Anne? Si Chris avait trente-trois ans, et il les avait certainement, — mais non, rien que trente et un, il ne pouvait avoir plus de trente et un ans! Puisqu'elle en avait quarante-deux,... et elle s'était toujours dit qu'ils avaient neuf ans de différence, ou plutôt, non... c'est onze; neuf ans, oui, si elle en avait eu vraiment quarante-deux, mais était-ce vrai? Ou, Seigneur, en aurait-elle déjà quarante-cinq? Mais alors, si c'était vraiment quarante-cinq, — supposons une minute que ce soit quarante-cinq, — comme elle s'était mariée à vingt et un, et que la petite était née le deuxième été de son mariage, elle aurait donc près de vingt ans... Vingt ans, soit! Quel âge cela donne-t-il à Chris? Il devait être plus âgé qu'il ne paraissait. C'est bien cela. Cet air gamin qu'il avait, c'était un air qu'il se donnait pour faire croire entre eux à une grande différence d'âge. Il était bien capable de jouer ce tour-là pour réserver l'avenir... Mais s'il n'avait que trente et un ans, et elle quarante-cinq, quel était l'âge d'Anne? Et ses doigts impatients recommençaient tous les calculs.

Venue de très loin, la voix de la femme de chambre faisait observer à Madame que le chocolat refroidissait. Kate se mit sur son séant, examina la chambre et demanda son miroir. Il fallait en finir avec cette question d'âges.

Comme Aline présentait la petite glace, on frappa à la porte. « Encore une dépêche ! » dit-elle, après avoir ouvert, en souriant discrètement. Encore! Pour le coup, Kate sauta du lit. Cette fois, voyons, ce ne pouvait être qu'un mot de lui, enfin! En même temps, cette préoccupation, en un tel moment, lui faisait honte. Décidément, la solitude démoralise, se dit-elle, et puis sa fille était si loin, si invisible, si inconnue ! et Chris en un instant était devenu si présent, bien qu'il y eût trois ans de leur rupture. Et à son âge!.. Elle ouvrit en tremblant le deuxième message. Depuis le soir de l'armistice, son cœur n'avait battu si fort.

« New York. — Maman chérie, je veux que vous veniez tout de suite à la maison pour vivre avec moi. Votre fille, Anne. »

— Madame avait demandé son miroir, rappela discrètement Aline.

Kate saisit la glace et la scruta avidement. Elle ne distingua rien d'abord, puis, à la vue du nimbe radieux de ses cheveux fous, elle sourit. Bientôt le sourire s'effaça. Elle venait de découvrir pour la première fois que ses tempes grisonnaient et des larmes coulèrent sur son visage transfiguré.

— Aline, — la servante épiait la scène du coin de l'œil, — la poudre Rachel, je vous prie.

Tout à coup elle laissa tomber la glace et la houppette, se cacha la figure dans les mains et elle éclata en sanglots.

## II

Elle sortit une heure après ; ses idées valsaient et tourbillonnaient dans sa tête comme la poussière ensoleillée que le vent faisait tournoyer. Elle ne pensait que des choses folles. La tempête soufflait en elle comme dans le paysage par cette matinée de mistral où tout semblait danser et virevolter, comme si les choses les plus pesantes, les rues, les maisons étaient subitement devenues impondérables.

Pour se reconnaître, elle descendit une des ruelles blanches qui conduisent à la mer et regarda fixement le fragment d'azur aperçu entre les maisons avec un sentiment nouveau de sécurité : on eût dit que cette surface, dans un monde en démence, était la seule chose solide. « Quel bonheur, songea-t-elle, que

la mer soit forte aujourd'hui! » Cristallisée par la lumière, la nappe éblouissante semblait monter à sa rencontre, tandis qu'elle volait sur le trottoir.

Elle s'assit sur un banc comme si elle s'accrochait au bordage d'un bateau et continua de reposer ses yeux sur la Méditerranée.

Afin de rassembler ses idées, elle essaya d'abord de se figurer qu'il n'y avait rien de changé, qu'elle n'avait pas reçu de télégrammes et qu'elle continuait à mener sa vie ordinaire, toute réglée d'avance sur le petit calepin qu'elle portait dans son réticule. Toutes ses relations présentes tenaient dans cette grande ville de la Riviera où elle s'était réfugiée en 1916 après la rupture avec Chris et où, après deux ans de « service », qui lui avaient valu la médaille de la Reconnaissance française, elle pouvait marcher la tête droite et même regarder d'un peu haut certains nouveaux venus.

Elle ouvrit son carnet : à onze heures chez la modiste, à onze heures et demie chez la couturière. Jusqu'à deux heures, rien. A deux heures, une promenade lente et solennelle avec Mme Minitry, dans la dernière victoria de maître de la ville; de quatre à six, thé-bridge chez la comtesse Lanska. Passer chez le recteur de l'église américaine pour la réunion du Comité des Dames des pays dévastés au sujet de la vente de charité. Enfin, un petit dîner au Casino avec les Horace Betterly et quelques autres intimes. En somme, un jour plutôt moins occupé que la moyenne. Et maintenant... Maintenant, excepté la robe et le chapeau, elle était tentée de tout balancer, cette promenade assommante avec la vieille dame ennuyeuse et protectrice, le bridge où elle perdait tout ce qu'elle voulait avec cette bande de Laura Lanska, composée de rastaquouères de troisième ordre, l'interminable discussion chez M. le recteur, sur le point de savoir si l'on pouvait décemment inviter Mme Schlachberger à tenir un comptoir, avec ce nom à coucher dehors! Et le petit dîner avec les Horace Betterly et leurs amis bruyants et ternes, qui avaient soif de « voir la vie », comme si, pour la voir, la vie, il ne fallait pas avoir l'esprit de l'imaginer.

Il ne tenait qu'à elle de fuir et de ne plus jamais revoir tout ce monde-là.

« Ma fille... Ma fille Anne... Oh ! vous ne connaissiez pas ma petite fille? Elle a changé, n'est-ce pas? Les enfants vous ont des manières de grandir... Mais oui, cela vieillit une

pauvre maman de traîner à sa suite une géante pareille. Oh ! je grisonne, vous savez, là, aux tempes... Fred Landers? C'est vous vraiment ? Cher vieil ami ! Mais non, voyons, je ne vous ai jamais oublié. Vous m'auriez reconnue?... Est-ce bien sûr? voyez mes cheveux gris. Mais les hommes ne changent pas, ils ont de la chance, les hommes ! Et votre bague-cachet égyptienne? Vous voyez, je me rappelle tout. Ma fille, ma fille Anne... laissez-moi, que je vous présente à ma grande fille... Ma petite Anne... »

Elle s'apercevait qu'en pensant aux années qu'elle avait vécues loin de sa fille, elle s'arrêtait toujours à l'épisode de Chris. Cependant, c'était bien plus tôt, — il y avait dix-huit ans, — qu'elle avait « perdu » Anne. C'était un euphémisme dont elle se servait (ainsi les anciens, pour amadouer les Furies, les nommaient Bienveillantes), car jamais une mère n'avouera, fût-ce à son amie la plus intime, qu'elle a volontairement abandonné son enfant.

C'est pourtant ce qu'elle avait fait. Elle avait beau reculer et se dérober à la réalité, elle était bien forcée de se rendre à l'évidence. Elle avait abandonné sa fille, une fillette de trois ans. Elle l'avait fait avec horreur, avec arrachement, et en même temps avec un soulagement ineffable, parce qu'elle échappait à l'oppression de sa vie conjugale, à l'asphyxiante atmosphère d'égoïsme et d'indifférence qui émanait de John Clephane comme l'acide carbonique sort des fentes d'une cheminée. « Je ne pouvais pas respirer », c'est ce qu'elle avait dit et ce qu'elle se disait encore pour sa défense, quand elle faisait sincèrement son examen de conscience.

Ce mot, elle avait eu l'imprudence de le dire pour la première fois, hélas ! à Hylton Davies. Deux mois plus tard, elle se trouvait sur son yacht, voguant vers les Indes orientales. Là encore, au bout de quinze jours, elle dut s'avouer qu'elle ne respirait pas mieux. C'était un autre genre d'asphyxie, mais c'était toujours le même supplice. C'est au bout d'un an qu'elle avait écrit à son mari. La lettre resta sans réponse. Elle supplia de nouveau : « Au moins laissez-moi ma fille... Sans elle, je ne peux pas vivre. J'irai vivre avec elle où vous voudrez. » Pas de réponse. Elle écrivit à sa belle-mère. L'homme d'affaires de M^me^ Clephane renvoya la lettre non décachetée. Alors, elle écrivit à la nourrice de l'enfant. Elle reçut une réponse de la

même source administrative ; on la priait de cesser d'importuner la famille de son mari. Elle se résigna.

De tout cela elle ne se rappelait que la séparation d'avec Anne et ses vains efforts pour la ravoir.

De son libérateur, de Hylton Davies, au sens profond du mot, elle ne se rappelait rien. Il était venu à elle avec son langage fleuri, son costume de yacht et le beau bateau brillant et les palmiers et l'attirail classique de boissons fraîches et de luxe tropical, faux comme un séducteur de roman et bête comme un don Juan de chromo. Il avait disparu de sa vie, effacé dans un fond de tableau très lointain où une femme qui s'appelait comme elle se trouvait près de lui, en robe de mousseline, une ombrelle blanche à la main, sans plus de corps qu'une vision.

Combien morne le désert des années qui avaient suivi ! Années monotones passées à Saint-Jean-de-Luz, à Bordighera, à Dinard. Une fois, elle était retournée en Amérique pour la mort de sa mère. C'était en plein été, et Anne, qui avait alors dix ans, était au Canada avec son père et sa grand mère. A New-York, Kate se sentit complètement dépaysée. Dans la petite ville du Sud dont elle était originaire, elle n'avait retrouvé que quelques parentes âgées à mines réprobatrices. Elle se sentait seule, impuissante, devant la société new-yorkaise si puissamment organisée et défendue.

Dans sa folie, elle rêva d'une fugue au Canada : si elle enlevait sa fille ! Mais c'était un projet qui exigeait argent, amis, puissance, richesse ; et toutes ces choses lui manquaient. Découragée, elle laissa tout en plan et reprit le premier paquebot pour la France.

Depuis sa rencontre avec Chris, tout cela s'était effacé. Pour la première fois, elle avait eu l'impression de respirer à pleins poumons. La vie avait commencé pour elle ce jour-là. Il avait eu beau la faire souffrir, n'importe ! Elle lui devait encore tout. Son vrai moi datait de cet amour. A trente-neuf ans ! Jamais sans lui elle n'aurait eu de personnalité, et encore avait-il fallu la payer cher. Les années d'expiation et de détresse solitaire, toute sa vie d'autrefois, s'étaient vues balayées, souillées par des folies dont la mémoire la faisait rougir.

Pauvre Chris ! Ce n'est pas qu'il fût vraiment vicieux, mais il avait un absurde besoin de sensations qu'il tenait pour des stimulants indispensables à un artiste. Elle ne pouvait arriver

à concilier cette soif de distractions violentes avec le reste de ses goûts, avec cette brillante intelligence qui la transportait dans des régions insoupçonnées pour elle. Être capable de ce jeu supérieur de l'esprit, de ces coups d'aile de la pensée, et ne pas pouvoir se passer des cartes, du caprice des foules bruyantes, de tous ces plaisirs vulgaires inventés pour la satisfaction des imbéciles! Maintenant encore, quand elle cherche à l'évoquer, c'est dans ce bruit impur et importun de fête, de bouchons de champagne qui sautent, de gens qui crient, que lui apparaît la figure de l'homme qui l'avait aimée et fait naître à la vie.

A onze heures, sans savoir comment, elle se trouva devant la porte de la modiste. Elle entra d'un air détaché et demanda vivement le chapeau qu'elle devait essayer. Sa figure devait respirer le bonheur, car la vendeuse ne put s'empêcher de lui rendre son sourire.

— Madame a ce matin une mine!... On voit bien que le mistral ne lui fait pas peur!

On lui apporta le chapeau. C'était la copie du modèle qu'elle avait choisi; elle fut tout étonnée de le trouver affreusement jeune et même ridicule : est-ce ce modèle qui lui avait plu, ou est-ce que vraiment elle s'habillait toujours comme une petite folle?

— Vous oubliez que j'ai une grande fille, madame Berthe!

— Allons, Madame plaisante.

Elle se redressa avec dignité :

— Une fille de vingt et un ans, s'il vous plaît! Je vais la rejoindre la semaine prochaine. Que penserait-elle de moi si j'arrivais avec un chapeau plus jeune que le sien? Montrez-moi quelque chose de plus foncé; tenez, ce chapeau-là, avec des feuilles d'automne. Regardez mes tempes qui blanchissent; ne me coiffez pas comme une poupée. Combien ce renard bleu? J'aime bien une fourrure grise avec des cheveux gris.

Elle partit enfin, offensée parce que la modiste refusait de prendre au sérieux ses cheveux gris. Mais quoi! si on la traitait comme ces écervelées qui se croient toujours aussi jeunes que leurs filles, c'était sa faute : ses robes, ses façons, sa tenue, tout en elle avait contribué à créer cette confusion.

La même scène se répéta chez la couturière; la petite blouse excentrique qui était préparée pour elle la fit rougir. Un mouchoir de soie orange sortait de la pochette de côté où se brodait le dessin d'une ancre!

Comme elle n'était plus obligée de compter (c'est la première fois qu'il lui arrivait de penser qu'elle était riche), elle persuada la couturière de reprendre cet objet déplacé et commanda en échange quelque chose de très sobre et de très ouvragé qui, naturellement, coûtait beaucoup plus cher. Il faut le dire : si, depuis ce matin, elle se sentait des ailes, c'est un peu que s'était évanouie la question d'argent.

Pour déjeuner, elle se sentit d'abord tentée par un petit restaurant dans une rue discrète, et puis elle fut reprise par sa vieille habitude d'aller où il y avait du monde, par le besoin de se frotter au troupeau des inconnus, et elle se dirigea automatiquement vers le Casino où elle s'assit à la dernière table demeurée libre, en plein soleil, au bruit assourdissant d'un orchestre de cuivres. Après tout, comme disait Chris, c'est encore dans une foule qu'on se sent le plus seul... Mais non, ce n'est pas du tout la solitude qu'elle cherchait. Elle n'avait jamais pu la supporter longtemps. La foule avait d'abord été une distraction, puis était devenue une habitude et, de se trouver seule à seule avec ses pensées, c'était comme le tête-à-tête avec une étrangère.

Elle chercha à se distraire en regardant les visages des inconnus qui l'entouraient. Leur multitude lui devint bientôt insupportable ; elle se sentit perdue au milieu de cette foule de fêtards : personne n'y savait ce qui lui arrivait d'extraordinaire ; personne ne s'y doutait que sa fille unique l'attendait dans un bel hôtel à New-York, où elle allait rentrer dans quelques jours, mais oui ! avec l'aisance d'une maîtresse de maison qui rentre d'une longue absence après un grand voyage.

Le besoin de raconter la nouvelle à quelqu'un la décida à ne rien changer au programme de sa journée. Avant de quitter l'hôtel, elle avait annoncé son départ à Aline qui n'en revenait pas, — cela faisait plaisir de pouvoir étonner Aline, — et avait dépêché la soubrette à la poste avec deux télégrammes, l'un pour New-York, le second pour Paris, adressé à une Compagnie transatlantique. Dans le premier, elle disait : « J'arrive, ma chérie. » C'étaient les mots dont elle se servait autrefois quand la petite l'appelait de la nursery. Cet appel impatient, volontaire, dont l'écho l'avait poursuivie tant de fois dans ses nuits sans sommeil : « Maman ! Maman ! je veux ma maman ! » Ces mots étonnants, elle aurait bien envie de les répéter tout haut

à Mme Minitry, devant la porte de qui elle allait arriver. Mais comment expliquer à la vieille dame, qui était sourde et ne pensait qu'à soi, pourquoi le cri de l'enfant avait si longtemps résonné dans le vide ?

Elle trouva Mme Minitry dans tous ses états à cause de sa chaufferette. La bonne dame fut plus d'un quart d'heure à lui expliquer que la femme du pasteur, qu'elle avait emmenée la veille, s'était emparée du précieux objet, « figurez-vous, sans me demander seulement la permission, et n'avait plus retiré de dessus ses vilains pieds. Obligée d'arrêter, ma chère, et de demander au cocher s'il n'avait pas oublié la chaufferette; et là-dessus, savez-vous ce qu'elle a l'aplomb de me répondre, cette Mme Merryman? Elle me dit : « C'est moi qui l'ai; merci, chère amie, cela vous tient si chaud par ces temps de mistral. » Pourtant, quand on n'a pas sa voiture et qu'on passe sa journée à trotter dans les rues, voyons, est-ce qu'on a froid aux pieds?... »

Mme Minitry demeurait fermement persuadée que sa victoria de louage et son attelage somnolent constituaient un des moyens de locomotion les plus rapides, inventés par le progrès moderne. Elle parlait de sa voiture comme elle eût fait d'un avion. Elle redoutait les petites rues et quand elle était obligée d'y faire une visite, elle faisait attendre au coin comme s'il s'était agi du choix d'un champ d'atterrissage.

Il y avait trente ans que Mme Minitry était venue sur la Côte d'Azur soigner les suites d'une bronchite et, y trouvant le climat plus doux et la vie plus facile qu'à Brooklyn, elle n'était jamais retournée; ce qu'elle avait laissé là-bas, quels liens elle avait eu à rompre, Mme Clephane n'avait jamais pu le deviner, car son amie était tellement noyée dans les petits détails et ces détails prenaient de telles proportions que tout le reste disparaissait, même s'il s'agissait d'elle. De temps en temps une nièce de Bridgeport envoyait un bocal de pêches à l'eau-de-vie; une lettre d'un neveu de Brooklyn annonçait un remboursement d'hypothèques ou une diminution de revenus. Alors la famille émergeait de ses brumes d'outre-mer et un moment on voyait Mme Minitry satisfaite ou irritée de cette irruption. Mais qu'étaient ces émotions, même les plus vives, en comparaison de la détresse où la plongeait par exemple la disparition de la chaufferette ou la visite de la quêteuse de l'Armée du salut qui revenait par erreur pour la deuxième fois dans le même mois,

ou encore un cheval boiteux que le loueur remplaçait pendant une longue semaine, sans tenir compte du danger, par un autre animal, pensionnaire depuis vingt ans de la même écurie, et que le patron prenait la peine de conduire lui-même, pour que Mme Minitry ne manquât pas sa promenade.

Kate écoutait ces histoires pour la centième fois. Elle avait tenu autrefois Mme Minitry pour une vieille dame très bien, un peu fière et assez terre à terre, mais entourée d'une certaine atmosphère de distinction et ayant un charmant vocabulaire suranné, qui rappelait les « signataires » et les vieux généraux de l'époque coloniale ; tout cela était rafraîchissant et changeait agréablement de la préciosité de Mme Merryman ou du perpétuel argot du ménage Betterly. Mais aujourd'hui, comparée à certaines figures longtemps presque oubliées qui faisaient partie du décor de la famille Clephane, et même à la figure odieuse de la vieille Mme Clephane, Mme Minitry n'était plus qu'une vieille faiseuse d'embarras.

Chez la comtesse Lanska où les bridgeurs jouaient attablés dans un nuage de fumée et une odeur de pastilles du sérail, elle éprouva encore cette étrange impression que tout venait subitement de changer. L'atmosphère même du salon sentait le renfermé et lui parut irrespirable. Tout était mal tenu. Elle fut choquée de la vulgarité des gens. Et ces verres vides où traînaient des débris de citron, les cendriers jamais vidés, et les toiles du dernier protégé de la comtesse : un marché aux fleurs boueux, églises rococo, balustrades, parasols, mers de cobalt! Des instruments de musique traînaient sur les sofas; des cachemires usés dissimulaient un capiton plus délabré encore. Et le pauvre ours blanc étalé à terre, avec son œil de verre où se peignait le désespoir, et son oreille déchirée qui pendait depuis des années au bout du même fil gras ! Tout ce désordre sautait aux yeux de Kate pour la première fois, et lui semblait se refléter sur le visage des joueurs.

Elle ne voulait pas rester longtemps, car il lui avait suffi d'un regard pour se rendre compte qu'il lui serait impossible de rien leur dire. Mais, pour se donner le change à elle-même aussi bien qu'à eux, le plus simple était de prendre sa place accoutumée à la table de bridge. Et à peine assise, les gestes et les mots mécaniques l'enchaînèrent à sa chaise. « Sans atout... oui... carreaux... qui est-ce qui donne?... Pas d'enchère... Non... oui... »

Elle retombait sous le charme hypnotique de l'habitude.

Chez le recteur, Mme Merryman s'écria : « Enfin, la voilà ! » d'un ton qui voulait dire qu'elle avait été obligée de défendre Mme Clephane devant le comité. Kate se rappela qu'elle était secrétaire et qu'elle avait à lire le procès-verbal de la dernière séance. « Est-ce que je suis en retard ? Je suis désolée. » Son visage radieux démentait ses excuses : elle avait des alleluias dans la voix. Mme Merryman lui passa le registre avec un sourire protecteur. Mme Parley Plush, de la villa Mimosa, — elle ne manquait jamais de dire : « Il est de moi, ce nom-là ! » — avait l'air de trouver que Mme Merryman exagérait la tolérance.

Elles étaient toutes là : la femme du consul d'Amérique, grasse, douce et sur laquelle il n'y avait rien à dire ; la jolie petite Mme Prentiss de San Francisco, qui se droguait et s'était trouvée compromise dans une affaire de « coco » ; la comtesse de Sainte-Maxime, née Loach de Philadelphie, et qui avait fait une courte apparition sur la scène lyrique ; la sœur du consul qui s'habillait comme une cocotte et avait été fiancée pendant la guerre à toute une série d'officiers américains qui avaient l'air de s'être entendus pour lui faire cadeau de porte-bonheur en camelote. Et une pâle Mme Marsh qu'on voyait toujours avec un grand diable d'individu sur le retour, qu'on appelait « Colonel », lequel ne se nommait pas Marsh, mais dont elle avait porté le deuil, lorsqu'elle l'avait perdu, expliquant rétrospectivement que c'était son cousin. Enfin, il y avait Mme Fred Langly d'Albany, dont le mari avait été à l'ombre en Amérique pour détournement de fonds ; après un assez long plongeon dû à cet accident, le couple avait reparu en France. Madame s'était lancée dans les œuvres de guerre où elle était devenue une sorte de personnage, tandis que Monsieur se consacrait à la composition de poésies patriotiques qu'il déclamait à toutes les cérémonies ou inaugurations de monuments aux morts, entouré des autorités civiles et militaires. Il était devenu le barde de la guerre et son fameux poème : « Nous n'oublions pas, La Fayette ! » était cité avec des larmes par les veuves et les orphelins qu'il avait dépouillés.

En face de Mme Merryman trônait le recteur en redingote poivre et sel, avec une moustache également poivre et sel, formant un curieux mélange de l'Église et du siècle, du clérical et

du laïc. Il disait en argot des choses gaies, d'une voix qui sentait la chaire.

Kate regarda tout avec des yeux nouveaux. Hormis la femme du pasteur, celle du consul et Mme Langly, toutes les femmes qui étaient là avaient fait parler d'elles. Même Mme Parley Plush faisait chuchoter et sourire les vieux habitués de la Côte, ce qui ne les empêchait pas d'aller tous à ses thés de la villa Mimosa.

Pour toutes ces dames, le salon du recteur était un lien social. Elles y étaient venues les unes après les autres, donnant aux quêtes de la paroisse, envoyant des fruits et des fleurs à M. Merryman et contenant leurs bâillements aux « Mères chrétiennes » et aux ouvroirs. C'était le tribut qu'elles payaient en compensation d'une longue liste de peccadilles à la Déesse de la Respectabilité.

Elles avaient fait connaissance et peu à peu élargi le cercle, pour arracher quelques heures de plus à la solitude, leur ennemie la plus redoutée. Kate savait tout cela par cœur depuis dix-huit ans qu'elle tournait dans le même cercle. Le recteur aussi. Quand une femme jeune et encore passable, pas voyante, mais vêtue avec goût et embaumant la violette, le faisait demander à l'issue du service, il savait que c'était une nouvelle recrue. Dans toutes les colonies élégantes de la Côte, c'étaient ces dames qui étaient les colonnes du Temple.

Et puis la guerre était venue. La guerre qui, dans ce calme Midi, pour ce lot de désœuvrées et de déracinées, avait été un peu une planche de salut : elle leur donnait une raison d'être et de rentrer dans le monde. C'était affreux à dire, et on aurait voulu ne pas se l'avouer, mais dans la clairvoyance que lui donnait sa délivrance, Kate ne pouvait pas se cacher que c'était ainsi. On avait tremblé et pleuré, travaillé dur et fait des sacrifices; on se privait de robes, de bridge, de beurre, de bonbons et de voiture, mais peu à peu, à la faveur des « œuvres », on s'insinuait dans la société, cette forteresse jusque-là inexpugnable. On avait fait connaissance avec des gens qui vous tournaient le dos la veille, on était invitée à la Préfecture, au Consulat et dans beaucoup d'endroits dont on avait coutume de dire avec une feinte indifférence : « Aller chez ces raseurs? Jamais de la vie! » parce qu'on savait bien qu'on n'y serait jamais invitée. Ainsi la guerre, chose bizarre et horrible à penser, la guerre leur avait donné la paix.

Kate avait envie de pleurer en contemplant ces masques de plâtre aux yeux éteints, cette rangée d'épaves qui avaient été jeunes et qui avaient brillé d'insolence et de plaisir. Tout ce qu'elles désiraient maintenant, ce qu'elle désirait elle-même il y avait peu d'heures, c'est que certaines personnes les saluassent dans la rue, ou bien d'être invitées chez quelque autre « raseur », ou d'être du Comité d'honneur des Dames de la paroisse et de servir le thé au « jour » de la femme du consul.

Le soir, au Casino, elle eut la sensation que c'était peut-être encore plus insipide que chez le recteur. Au moins là il y avait une atmosphère de bienveillance, un désir de se rendre utiles, d'alléger les souffrances de la guerre, cette guerre qui leur avait rendu à toutes un si fier service, et d'atténuer, dans leur humble mesure, les maux qu'elle laissait après elle. Tandis qu'ici, au premier mot : « Encore une quête? Vraiment, ma chère Kate, vous exagérez! Je suis à sec, entendez-vous, Harry aussi. N'est-ce pas, Harry? »

Et Marcia Betterly criait de son accent voyou, en jouant avec ses breloques, et promenait une main grasse dans son collier de perles, tout en serrant de l'autre le petit sac à main en résille de platine et diamants, auquel elle disait pour rire que Kate faisait de l'œil :

— Quoi? la guerre? *Quelle guerre?* Est-ce que ça recommence? Non, alors c'est toujours la même? Eh bien! je la croyais finie celle-là, et depuis longtemps... On ne veut même plus en entendre parler!

— Et puis j'en ai assez de payer. C'est comme ça que les affaires ne vont plus, — et Horace Betterly étendit une main potelée et couverte de bagues vers la carte des vins.

— Ma foi, c'est assez mon avis, confirma sa femme. Qu'est-ce que nous buvons, Sid?

Et Sid, un gros homme d'affaires de Chicago, devint rouge dans l'effort qu'il fit pour prendre un air de connaisseur et ne pas se tromper dans les marques de champagne.

C'était singulier tout de même. Toute la journée, pendant la promenade avec Mme Minitry, chez Mme Lanska, tout à l'heure encore chez le recteur, Kate avait senti la grande nouvelle qui lui brûlait les lèvres, et elle n'en avait encore soufflé mot à personne. C'est que vraiment c'était trop beau; c'était une chose trop précieuse pour la jeter à l'indifférence de Mme Minitry,

trop sainte pour les bridgeurs de Mme Lanska, trop triomphante pour en accabler les pauvres ruines du Comité des dames de la paroisse.

Et ce soir, dans le brouhaha et les lumières du Casino, entre les Sid et les Harry qui échangeaient des signes d'intelligence, et leurs femmes qui tournaient un cou sillonné de plis de graisse, pour apercevoir la cocotte à la mode ou le jeune prince sur qui il courait tant d'horreurs, ici, le dernier endroit où aurait dû lui venir l'idée d'ouvrir son cœur et de dire son secret, ce secret l'étouffait. Elle mourait d'envie de dire : « Ma fille... »

Ce n'est que tout à la fin de ce dîner assourdissant qu'elle se reprit. On faisait des projets pour la semaine prochaine, qu'on devait passer à Monte-Carlo, et elle s'aperçut qu'elle était de la partie, comme elle en avait été tant de fois et de si bon cœur. Alors, sans qu'elle sût pourquoi, elle se sentit brusquement sur la défensive.

— Comment, vous ne pouvez pas? Dites que vous ne *voulez pas*? Allons, ma petite Kate, ma chatte, — et Marcia la menaçait du bout d'une cigarette parfumée, — finissons cette plaisanterie. Qu'est-ce qu'il y a? Ah! je vois!... Vilaine, nous ne sommes pas assez chic pour elle! — Puis, tout à coup, sur un signe de son mari, elle baissa le ton, pas assez pour que la confidence ne fût entendue du reste de la table. — Voyons, chérie, bien entendu, c'est nous qui vous emmenons, cela va de soi.

— Moi, ce que je voudrais savoir, dit Mme Sid très intriguée, c'est où on peut aller si on ne va pas à Monte-Carlo à cette époque de l'année.

— A New-York. Moi, du moins, j'y vais.

— A N'York? s'exclama la bande en chœur.

Et elle répéta lentement les deux syllabes de ses lèvres dédaigneuses.

— Et pour quoi faire, Seigneur? fit Horace du fond de la coupe qu'il vidait.

Mme Clephane jeta un regard lointain sur les convives et dit tranquillement :

— Des affaires... Des affaires de famille.

— Ah! ça, par exemple! fit Horace; vite, Sid, un verre de *fine* pour faire passer le choc. Là, à l'heureux succès des affaires de famille de Madame!

Et avec un coup d'œil entendu, finissant d'avaler sa coupe, il la replaça à côté du petit « ballon » où un sommelier à l'air profond venait de verser gravement la bonne mesure de sa *fine* la plus chère.

## III

Comme elle se tenait sur le pont en train de contempler avec un effort d'attention la masse de la babylonienne New-York qui semblait s'avancer sur elle avec un roulis menaçant, Kate sentit une main légère se poser sur son bras.

— Anne !

Elle eut peine à retenir dans sa gorge un point d'interrogation : l'espace d'une seconde, le temps d'un battement de cœur, elle n'avait pas été tout à fait sûre. Maintenant... oui, c'était bien elle, c'était toute sa jeunesse, tout son passé de jeune femme qu'elle retrouvait dans ce mince ovale un peu pâle ; c'étaient ses cheveux, mais plus foncés, plus épais ; peut-être quelque chose aussi de son sourire, n'est-ce pas ? et le nez de John Clephane, droit et un peu épais, avec les terribles sourcils de sa belle-mère.

— Pour les yeux ! Ah ! les yeux, ils sont bien à toi, ma chérie.

Elle tenait sa fille bien en face, à la distance de son bras étendu, en renversant un peu la tête : Anne était la plus grande, un peu seulement, et la tête pâle penchée sur celle de sa mère brillait comme une jeune lune à travers le brouillard.

— Mais où a-t-elle été dénicher ça ? Va, tu as joliment bien fait ! Tu es mieux, beaucoup mieux servie que si tu t'étais contentée de ce qu'il y avait dans la famille...

Quelle misère ! Voilà tout ce qu'elle trouvait à dire. Après tout ce qu'elle avait préparé ! « Que va-t-elle penser de moi ? Elle va me croire d'une frivolité... Mais si je pense à cela, je suis perdue... » Elle jeta ses deux bras autour de la jeune fille et déposa un long baiser sur sa joue fraîche.

— Mon Anne, ma petite Anne...

Elle avait soif de posséder la jeune fille à elle seule, d'être quelque part où elle pourrait lui toucher ses cheveux, caresser son visage, la débarrasser de ses gants, l'embrasser et l'embrasser encore et, petit à petit, de cette grande personne

sérieuse sous ses tresses noires, dégager le corps de l'enfant, ce petit corps tout rond qu'elle avait si longtemps continué à sentir contre le sien, comme une tiédeur et une souffrance, comme le mutilé continue de souffrir dans un membre perdu.

— Allons, maman. Par ici! Voilà M. Landers, dit la jeune fille.

La voix n'était pas brusque, elle n'était pas froide : elle était contractée sous un triple poids d'embarras, de contrainte et de timidité. Qui sait, se demandait Kate, si ce n'est pas mieux ainsi? Cette foule, cette bousculade et ce Fred, c'est un secours qui aidait à passer le premier moment.

— Fred Landers! Cher vieil ami, est-ce bien vous? Vous m'auriez reconnue ? Voyons, vous voulez rire. Regardez plutôt mes cheveux gris. Mais vous, oh ! vous...

Ces phrases, elle se les était répétées si souvent, quand elle jouait cette scène en imagination, qu'elle se les sentait sur le bord des lèvres. Mais là, un mouvement contraire vint les arrêter net et lui permit seulement de murmurer : « Fred! » en laissant tomber sa main dans la main du vieil homme massif et grisonnant, au masque couperosé, semé de taches de son, et à l'œil bleu très enfoncé, que le temps avait substitué au svelte adolescent, le compagnon de sa jeunesse.

Il la contemplait radieux, sans parler. Un même instinct secret les avertissait tous les trois que pour l'instant le mieux était de garder le silence, qu'il n'y avait qu'à laisser faire, sans vouloir le hâter, le travail mystérieux de leurs affinités.

C'est dans l'auto que le tourment de Kate commença : « Que pensent-ils de moi? » se dit-elle. Pour elle, elle se sentait si tranquille avec eux, dans un tel état de bien-être et de sécurité ; ou plutôt c'est ainsi qu'elle se serait sentie, si seulement elle avait pu deviner l'impression qu'elle leur faisait. Elle disait *eux*, quoiqu'elle ne se souciât que d'Anne, mais elle se disait qu'au moins dans les commencements, l'impression du tuteur ne manquerait pas d'influencer la jeune fille.

On voyait tout de suite que c'était une paire d'amis. Un bout de dialogue, une fois dans la voiture, révélait cette nuance d'intimité et de confiance.

— Vous allez voir, disait Fred, assis sur le strapontin au milieu d'une pile de sacs et de valises, vous allez voir, cette

jeune personne, ce n'est pas une petite affaire de la conduire; on en a plein les bras.

— Plein les miens, oncle Fred! Je suis majeure, s'il vous plaît, je me conduis toute seule.

Il rit et la jeune fille sourit. Kate eût donné beaucoup pour être assise en face de sa fille, afin d'avoir tout entier le spectacle de ce sourire, au lieu de n'en voir qu'un petit coin qui se perdait, presque de trois quarts, dans la fossette de sa joue. Pour elle, pour la mère, c'était une chose si importante, une chose d'où dépendait tout son bonheur, de pouvoir lire dans ce sourire, déchiffrer ces jeunes lèvres, le pli sérieux de ces sourcils. De la bouche ou du front, lequel fallait-il croire?

— C'est juste, concéda Landers, te voilà maîtresse de tes actes. Depuis longtemps. Depuis trois semaines, n'est-ce pas? Allons, jusqu'à présent j'avoue que tu n'as pas fait trop mauvais usage de ta liberté.

Tuteur et pupille échangèrent un nouveau sourire dont Kate, cette fois, sentit sur elle un rayon généreux. Puis le regard de Fred s'arrêta sur elle. « Savez-vous, lui dit-il, que vous n'avez pas changé du tout?

— Allons! quelle plaisanterie.

Elle retint encore la phrase sur ses cheveux gris.

— Oui, ajouta-t-elle, je l'espère, pour les vieux amis, on est toujours la même, une fois passée la première surprise.

— Mais il n'y a pas eu de première surprise. Tout de suite je vous ai repérée. Oui, du quai.

— Moi aussi, je l'ai reconnue, interrompit la voix calme de la jeune fille. D'après une si drôle de vieille photo où elle a des manches qui bouffent.

Kate essaya de sourire.

— Toi, chérie, t'ai-je reconnue? Je ne sais pas... tu étais là... en moi... où tu étais toujours, toujours...

Elle sentit sa voix qui tremblait et sut gré à Landers de rompre les chiens en demandant brusquement :

— Eh bien! la Cinquième avenue, qu'est-ce que vous en dites à présent?

De la fenêtre du salon où Anne l'avait installée, elle contemplait ces tours, tout ce décor qu'elle ne connaissait pas. Oui, Fred avait raison : c'était une transformation, une Cinquième avenue toute neuve, toute différente de celle d'autrefois. Mais

dans l'hôtel où vivait sa fille, il n'y avait rien de changé.

Par un étrange paradoxe, dans le torrent de cette ville où les énormes buildings, comme des atomes en perpétuelle métamorphose, changeaient de forme et de figure, emportés dans le grondement des métros et des trains aériens, l'hôtel était demeuré immuable : c'était la même maison où Kate, vingt-quatre ans plus tôt, était entrée jeune femme, en robe de mariée.

La seule différence était qu'elle était en toilette de visite au troisième étage (où elle était montée dans un bijou d'ascenseur) au lieu d'occuper, comme autrefois, à l'étage au-dessous, la chambre des « parents ». Le changement la frappa quand elle vit le geste d'Anne qui, machinalement, allait ouvrir la mauvaise porte. Aussitôt la jeune fille rougit de sa méprise. Évidemment, elle avait pensé qu'il serait pénible à sa mère d'habiter le même appartement qu'autrefois, et Kate fut touchée de cette attention.

— Cela vous est égal d'habiter si haut ?

— J'aime bien mieux cela, chérie !

— Quel bonheur !

Anne s'efforçait visiblement d'être expansive.

— Ça, c'est gentil ! Ainsi nous allons être toutes les deux au même étage.

— Ah ! tu as conservé...

Kate ne sut comment finir.

— Oui, la vieille nursery qui est devenue une salle d'études et puis mon antre. On s'attache aux endroits. Je ne me serais sentie chez moi nulle part ailleurs. Venez voir.

Ici, enfin, dans la vieille maison grise, il y avait de la jeunesse, un air de renouveau.

La nursery ayant changé d'usage avait changé de décor. Les murs couverts de laque japonaise à fond d'or rouge, quelques tableaux modernes, des livres, un wistaria en fleurs dans un vase de Corée, tables massives, fauteuils profonds, très peu de féminité, nulle photographie, nuls bibelots. Rien de très original, mais une jolie pièce distinguée, confortable, pas du tout intime, par exemple ! « Est-ce son goût ? se demandait Kate. Est-ce le goût des jeunes filles modernes ? » Elle pensait au boudoir, au petit nid rose et blanc qu'elle avait à cet âge, tout encombré de babioles, et elle avait l'impression d'entrer chez un jeune fils très sérieux qu'elle aurait eu et qui lui ferait

les honneurs de son *studio*. Un terrier, couché devant le feu, renforçait cette idée. Non décidément, même aujourd'hui, il ne devait pas y en avoir beaucoup de pareilles, des chambres de jeunes filles...

Timidement elle interrogeait :

— Tout cela, c'est bien toi toute seule?

— Je ne sais pas, je crois... L'oncle Fred m'a bien aidée. Il s'y connaît très bien en faïences orientales. Je l'appelle mon oncle depuis la mort de papa. Comment voulez-vous qu'on appelle un tuteur?

Kate fut attirée par une étude à l'huile, une branche de magnolia en fleurs : une ébauche, mais vivement brossée, dont l'éclat la charmait.

— Quelle jolie chose! dit-elle.

Les yeux d'Anne devinrent sérieux :

— Vous trouvez? C'est de moi.

— Et moi qui ne savais pas que tu peignais!

Elle rougit : une fois de plus elle entrevoyait l'abîme d'ignorance où elle était de sa fille, et elle balbutia :

— Je veux dire : je ne savais pas que tu peignais si bien. C'est si puissant, si large! Tu as dû beaucoup travailler.

La jeune fille se mit à rire, gagnée par l'embarras de sa mère.

— Oui, j'ai bien travaillé. J'aime bien cette étude-là.

Kate soupira et se détourna de la toile. Les quelques répliques qu'elle venait d'échanger lui remettaient dans l'esprit le souvenir d'un temps où ce vocabulaire d'atelier lui était familier. Elle avait hâte de changer de sujet.

A l'opposé, le long du mur, il y avait un sofa, des livres et une lampe de travail.

— C'était la place de ton berceau, dit-elle.

Puis se tournant vers la cheminée, avec un petit rire saccadé :

— Je te revois sur ta petite chaise, devant le feu, avec des lueurs plein les cheveux, et tes joujoux sur la tablette. Et tu prenais les étincelles pour des petits oiseaux rouges, et tu leur tendais des miettes de sucre à travers le garde-feu.

— Ah! maman! comme c'est gentil de vous rappeler!

Et la jeune fille enlaça la taille de sa mère. Kate sentait cette jeune chaleur la pénétrer; il lui semblait que tout le reste avait

disparu et qu'ensemble elles regardaient la petite fille à cheveux fous qui faisait la chasse aux étincelles.

Anne était partie et Mme Clephane regardait à la fenêtre. Ses yeux étonnés se fatiguaient du flot monstre et du va-et-vient de la circulation, et voyaient les maisons bouger, comme un train immobile donne l'illusion d'être en marche au voyageur d'un train qui part. Jusqu'au petit arc de triomphe de Washington Square qui s'ébranlait aussi et pour un peu prenait le trot, à la tête de la marée montante des gratte-ciels qui arrivaient des quartiers bas de la Cité.

Étourdie, oppressée, elle ferma les yeux et se mit à évoquer la Cinquième avenue d'autrefois, l'avenue encore intacte du temps de son mariage : monotone couloir de vilaines maisons brunes que séparait une file miroitante de voitures à cheval. Et elle revoyait sa belle-mère, à la même fenêtre, sous le dais imposant de rideaux trop riches, qui examinait les passants de son observatoire, avec force commentaires intimes, — la vieille Mme Chiver dans sa victoria à ressorts suspendus, Mme Beaufort et sa nouvelle paire de trotteurs bais, — et elle savait depuis quand la victoria était arrivée de Paris, et ce que les trotteurs avaient coûté. Car Mme Clephane douairière appartenait à cette génération où l'on surveillait son monde de sa fenêtre, comme les ancêtres hollandaises épiaient tout ce qui se passait dehors par un jeu de miroirs.

Quel contraste avec le présent ! Pénible impression d'appartenir à un autre âge. Toute cette révolution, cette tempête de changements, s'étaient produites en son absence ; elle n'en avait rien su, tranquille là-bas, à l'écart de tout ce tourbillon, dans ces vieilles cités d'Europe où les transformations sont si lentes et se remarquent à peine sur la surface immuable du passé.

Elle rentra dans la chambre pour chercher un refuge près des vieux témoins de son passé, l'amicale tenture de chintz à grandes fleurs, le capiton de la chaise-longue, les ramages laineux et profonds du tapis ; sa fille avait eu le tact de la laisser seule. Elles commençaient à souffrir d'un malaise ; le bloc de leurs souvenirs, de leurs deux vies si étrangères, s'accumulait entre leurs âmes, obstruait les passages. Anne l'avait senti et, délicatement, en posant un baiser furtif sur le front de sa mère, elle s'était effacée.

« Elle est étonnante », pensa Kate, avec un léger frisson.

Se sentant morte de fatigue, elle endossa un peignoir, congédia la femme de chambre, et s'étendit près du feu. Mais la porte fermée, dans le silence complet, elle comprit qu'elle était trop énervée pour dormir. Ses yeux erraient sur ce décor toujours le même et pénétraient aussi dans la pièce à côté, « la belle chambre », celle qu'on donnait aux amis. Il y avait toujours la même Béatrice Cenci aux yeux rouges, au-dessus des deux lits jumeaux. C'était un souvenir des voyages de ses beaux-parents, du temps où on rapportait des copies de maîtres. Kate sourit : quel ange gardien, cette Cenci, pour veiller sur les songes des ménages amis ! Dans la salle à manger, c'étaient des moines de Ribera et des joueurs de Caravage qui se chargeaient d'assombrir la digestion des convives. Elle sourit, mais cette fois avec attendrissement, aux naïvetés de ce temps d'innocence et de police bien faite. Ses regards tombèrent tout à coup sur le seul accessoire nouveau qu'il y eût dans la pièce : le téléphone, là, sous la main. Causer avec quelqu'un, avec Fred, tout de suite ! « Il y a trop de choses que j'ignore. Je ne sais rien de rien », se dit-elle.

Elle se jeta sur l'annuaire, découvrit le numéro. Une bonne lui répondit : « Mais non, Monsieur n'y est pas. » Et le son de la voix disait : « Y pensez-vous? A cette heure-ci ! » Kate regarda la pendule : quatre heures à peine. Quelle interminable journée ! Évidemment, à cette heure-là, il ne pouvait être chez lui. Mais la voix de la domestique ajoutait : « Jusqu'à cinq heures, Monsieur est toujours au bureau. »

Son bureau ! Il était donc toujours dans les affaires? Elle revit son geste d'il y a vingt-deux ans quand, après déjeuner, il tirait sa montre en disant : « Allons, voici l'heure du bureau. » Pourtant il était à son aise, il aurait fort bien pu se passer de travailler. A quoi bon se donner tant de peine, et pour quoi faire, grands dieux, ce quart de siècle de régularité? Il était quelque chose dans le barreau ; c'est curieux, dans ce temps-là tout le monde était avocat. Il n'avait jamais dû plaider, on le consultait pour des placements. Il gérait des propriétés. Sa grande occupation, dans ces dernières années, avait dû être la fortune d'Anne. C'était lui, évidemment, l'exécuteur testamentaire de Clephane et de sa mère. On le disait très fort pour rédiger les testaments et les interpréter. Il avait toujours eu du

goût pour la chicane. Eh ! oui, c'était clair; c'est bien lui qui pouvait lui venir en aide ; un petit conseil, rien de plus, et elle sentait qu'il serait bien aise de le donner.

Elle téléphona au bureau et tout de suite, au bout du fil, elle entendit sa bonne voix calme qui offrait ses services.

— C'est vous, Fred? Puis-je vous voir tout de suite? Venez vite !

— Vite? Il y a donc quelque chose qui ne va pas?

Elle se mit à rire.

— Rien du tout. Ce n'est que moi qui ai un peu de mal à m'adapter !

Quelques minutes plus tard, il était là, assis dans le grand fauteuil en face d'elle, éclairé en plein par la lumière du couchant. Ses yeux bleus entourés de paupières blanches dans le masque rougeaud, paraissaient encore plus bleus. Kate fit un effort pour rassembler son courage :

— Dites-moi tout. Est-ce qu'Anne sait?

A cette question, le rouge des joues gagna le front et envahit jusqu'au crâne puissant, sous la mince couche de cheveux gris soigneusement brossés. Il balbutia :

— Je vous en prie, n'essayez pas de savoir. Je n'ai pas essayé, moi.

Elle sentit la rougeur de son interlocuteur se peindre sur son pâle visage à elle, et les larmes lui monter aux yeux. S'il le prenait ainsi, il allait être d'un joli secours! Il ne lui laissa pas le temps de répondre et poursuivit avec précipitation, d'un ton qu'il essayait de rendre gai :

— A quoi bon regarder en arrière? Quand on vit avec la jeunesse, il ne faut penser qu'à l'avenir et, grâce à Dieu, vous avez une fille qui n'est pas une rêveuse et qui ne perd pas son temps à couper les cheveux en quatre. C'est la santé même, au physique et au moral. Elle ne fait jamais de questions. Pourquoi lui aurais-je mis dans la tête qu'il y en avait à faire? Sa grand mère a toujours agi de même, c'était sa politique comme la mienne. Nous n'étions pas toujours du même avis, mais là-dessus nous étions d'accord.

Il se leva et vint s'accouder à la cheminée, pensif, près de la pyramide de bronze où une muse, lourdement drapée et le cou orné d'une torsade étrusque, posait sa lyre. Il reprit :

— On a dit à Anne que vous vous étiez séparés pour incompatibilité d'humeur ; un point, c'est tout.

Puis, avec un peu d'embarras :

— Aujourd'hui, les jeunes filles n'ont que trop d'occasions de voir des cas pareils ; Dieu me pardonne ! c'est plutôt la règle que l'exception. Bien des choses qui, à son âge, vous auraient étonnée, intriguée, lui semblent toutes naturelles, ou du moins elle fait comme si c'était ainsi... Tout n'allait pas toujours tout seul entre elle et sa grand mère. C'est une enfant très bien douée, vous savez, très précoce. Elle peint très joliment, elle a pris des leçons. Mais quand il s'est agi d'avoir un atelier à elle, ç'a été une autre histoire : on a fait venir le tuteur. Elle avait ses idées, la bonne dame. Personne de la famille n'avait eu d'atelier, cela réglait la question. Eh bien ! c'est la petite qui a eu le dernier mot : elle va l'avoir, son atelier. Et pour tout, c'est la même chose. Elle en vient toujours à ses fins.

Toute sa gêne avait disparu. Il se rassit, les mains croisées sur ses genoux, et son pantalon remonté laissait voir des chaussettes mal tirées au-dessus d'honnêtes brodequins à bouts carrés.

— Tenez, ajouta-t-il en souriant tout à fait, elle vous a télégraphié sans même me consulter, ni moi, ni personne. La première nouvelle que j'en ai eue, c'est quand elle m'a montré la réponse. Voilà qui vous en dit assez, je pense ? Elle vous prend comme vous êtes, prenez-la telle qu'elle est, sans en chercher plus long : allez, je vous réponds que le bonheur est devant vous.

Il posait sur elle un regard de fraternelle tendresse ; et voici qu'elle découvrait au fond de ses bons yeux ingénus la terreur de l'homme qui, toute sa vie, par des subterfuges et des alibis d'optimisme, a essayé de donner le change à la fatalité, et pour qui c'est devenu une seconde nature de tirer vivement sa montre ou son agenda de poche, s'il se trouve mis face à face avec la réalité. Ce ne fut qu'un éclair ; elle feignit de n'avoir pas surpris cette lueur.

— Vous avez raison, dit-elle. Je suis sûre que c'est vrai pour Anne. Mais les autres ?... Qu'est-ce qu'on sait de moi ?

De nouveau, le visage du pauvre homme s'assombrit.

— Ce qu'on sait ? Mon Dieu ! C'est assez difficile à dire... Ce qu'on ne pouvait s'empêcher... Les apparences, pas davantage... Mais votre réserve, la façon dont vous vous êtes effacée

pendant tout ce temps-là, ont fait ici le meilleur effet ; cela a fini par retourner complètement l'opinion. Même dans la famille, c'est John qu'on blâmait : cette obstination, ce refus de tout rapprochement. Oui, on était pour vous, même les Tresselton, les Drover, surtout Enid Drover.

Elle sentit un flot de sang lui monter au visage, ses tempes battaient : elle s'efforça de contenir ses larmes.

— Enid Drover ? Je n'ai jamais su...

— Mais si ; même à un moment j'ai bien cru... Nous espérions tous...

Un grand frisson la prit. Quoi ! Enid elle-même, la sœur de son mari, elle était prête à pardonner ! Pourtant, ces Drover étaient ce qu'il y avait de plus étroit, de plus intransigeant dans la famille Clephane. Alors, elle aurait donc pu revenir et depuis des années, n'eût été son aventure avec Chris. Quelle ironie ! Comme la vie se moque de nous et imprime des caprices absurdes au dessin de nos pauvres petites existences !

Elle haletait.

Craintive, par lueurs, en interprétant les paroles de son interlocuteur, ses réticences, le son de sa voix, elle en arrivait à cette constatation merveilleuse et qu'elle n'osait croire : pour lui, pour les Clephane, pour cette famille si sévère et qui ne plaisantait pas, sa vie depuis sa fuite se divisait en deux parties : la courte fugue avec Davies, et les longues années d'expiation solitaire. Du chapitre qui était tout pour elle, qui était le centre de sa vie sentimentale, rien n'avait transpiré. Pour eux tous, elle était la femme qui un jour avait perdu la tête, puis s'était ressaisie et n'avait plus connu un moment de défaillance.

C'était clair. Mais elle en fut moins soulagée qu'effrayée. Ces cœurs pleins de pardon, est-ce qu'elle ne les trompait pas ? Est-ce qu'elle n'abusait pas de leur confiance à tous ? On la prenait pour la pénitente rachetée par une longue suite d'années irréprochables. Les rôles se trouvaient renversés ; de coupable, elle était devenue la victime.

Mais voyons, ce n'était pas possible que, de sa liaison avec Chris, il ne fût rien venu jusqu'à eux. Les mille yeux de la renommée avaient bien dû voir quelque chose ! Au début, elle gardait encore les apparences ; à la fin, quand elle n'eut plus que la terreur de le perdre, elle se compromettait à plaisir, bravait

tout. Mais quoi! Elle avait connu Chris un an à peine avant la guerre, cela expliquait tout; et les derniers mois de leurs amours, les plus passionnés et les plus téméraires, s'étaient perdus, confondus pour tous les regards dans cette universelle éclipse.

Elle n'y avait jamais pris garde : pour elle, la guerre avait commencé le jour où Chris l'avait quittée. Pendant les premiers mois ils avaient voyagé en Espagne et en Italie, défendus contre la guerre par la barrière des montagnes et par l'indifférence des neutres. Le besoin de distraire son amant et d'être une maîtresse amusante l'avait conduite à la vie facile des villes d'eaux italiennes et dans l'insouciante animation de Rome; elle ne s'était pas doutée du bouleversement du monde. Ils ne rencontraient que des gens comme eux : des fêtards qui ne voulaient pas d' « embêtements » ou bien des intellectuels et des paradoxaux, qui prétendaient que leur devoir d'artistes et de penseurs était de se tenir « au-dessus de la mêlée ». Chris était de ces derniers. C'est seulement en 1915 qu'elle constata en lui un changement inexplicable. Elle l'entendit déclarer que vraiment on ne pouvait pas rester les bras croisés quand les camarades se faisaient tuer. Alors seulement l'illusion cessa et elle comprit.

Et rien de tout cela n'était arrivé jusqu'à ceux qui la surveillaient de l'autre côté de l'Océan ! La guerre l'avait engloutie, elle et ses petites affaires, comme elle avait englouti tant de millions de vies.

Ses yeux revinrent se poser sur Fred dont la puissante carrure, à deux pas d'elle, lui semblait tout à coup loin, très loin, presque immatérielle à force de distance. Ne soupçonnait-il vraiment rien de ce monde de mirage où elle venait de se reporter en pensée? Que penserait-il, que ferait-il si elle lui avouait tout? « Il me méprisera, mais il le faut... » se dit-elle.

Elle se souleva sur son coude :

— Fred...

La porte s'ouvrit doucement et Anne entra suivie du fox. Ils apportaient sur eux le froid éclat d'un soir d'hiver, l'odeur spéciale du crépuscule.

— Oncle Fred ! Comme c'est gentil d'être venu ! J'avais peur d'avoir laissé maman si longtemps seule.

Et elle se pencha sur la joue de sa mère. A cette caresse, Kate sentit son cœur se ranimer. Elle leva les yeux et but à longs traits la jeune fille.

Anne demeura ainsi un moment, très grande, tout habillée de noir, distante dans la lumière très faible, et puis elle se jeta à genoux près du sofa :

— Mais vous n'en pouvez plus, vous êtes morte !...

Et elle lui passa le bras autour de la taille, d'un geste de protection. Il y avait dans sa voix une nuance de reproche un peu scandalisé.

— Il ne faut plus jamais être fatiguée, ni tourmentée. Je ne le veux plus, personne ici ne le veut plus. Dites-vous que je suis là pour m'occuper de vous, et l'oncle Fred aussi, ajouta-t-elle gaiement.

— C'est justement ce que j'étais en train de lui dire, corrobora Landers. Maintenant, elle n'a plus à s'inquiéter de rien, et il se dirigea à pas feutrés vers la porte.

— De rien ! Plus jamais ! N'est-ce pas, maman, c'est promis ?

Kate abandonna sa main sur la belle épaule de sa fille. Elle se sentait glisser doucement dans une piscine miraculeuse, un Léthé d'oubli et de paix. Il lui resta juste la force de dire :

— Oui, c'est promis.

## IV

Le lendemain matin, Anne lui apporta elle-même son petit déjeuner et lui annonça qu'on aurait de la famille à dîner : l'oncle Hendrik et la tante Enid Drover avec leur fils Alan, Lilla Gates (leur fille mariée), et l'oncle Fred.

— C'est tout, à cause de ce noir, — elle montrait son deuil, — et puis je suis sûre que vous aimez mieux aller doucement pour commencer, à cause de la fatigue de la traversée, ajouta-t-elle bien vite pour prévenir toute équivoque et ne pas avoir l'air de croire que sa mère pourrait avoir d'autres raisons de ne pas se montrer.

— Ah ! j'oubliais Joe et Nollie. Joe Tresselton qui a épousé Nollie Shriner, vous savez les Shriner de la Quatorzième rue, celle qui avait d'abord épousé Frank Haverford. Elle a divorcé il y a deux ans et s'est remariée avec Joe aussitôt après. — Elle parlait aussi naturellement que si elle eût dit : « Elle a commencé à sortir il y a deux ans et s'est mariée au bout de la première année. » — Nollie est mon amie, reprit-elle après un silence; vous verrez, elle a transformé Joe; tout le monde

l'adore, elle les a tous réveillés, jusqu'à la tante Enid, et quand Lilla a eu ses malheurs...

— Lilla Gates?

— Mais oui. Vous ne savez pas? Ç'a été affreux pour tante Enid, surtout avec ses idées. Lilla s'est très mal conduite, c'est l'avis de Nollie elle-même. Mais tout s'est arrangé grâce à elle. Mais je vous ennuie avec ces potins de famille, — ajouta la jeune fille subitement embarrassée, et regardant par la fenêtre : — Quelle belle journée, et pas froid du tout, ce matin! — Qu'est-ce que vous diriez de faire un tour jusqu'à Broux Park, retour pour le déjeuner? Vous jetteriez un coup d'œil sur notre *Nouvelle York*, comme dit Nollie, à moins que vous ne preniez une journée complète de repos.

De cette promenade Kate revenait grisée, étourdie par l'air vif et par tout ce qu'elle découvrait subitement de nouveau. Le spectacle de la ville opulente et superbe, ces longues enfilades de quais en corniche sur l'Hudson, avec leurs architectures exposées en façades, d'où jaillissent les tours de leurs « Instituts » gigantesques, la fuite douce des boulevards courant vers des faubourgs prospères, des faubourgs riants de villas patriciennes et de jardins; le retour par la perspective de la Cinquième avenue, qui allonge là-bas, droit au sud, son interminable allée de monumentales façades et ses riches éventaires, la conversation de la jeune fille, ses allusions involontaires qui en disaient long sur elle-même et sur son entourage, tout cela faisait à Kate un effet de champagne : tout tournait dans sa tête, dansait une sarabande où elle demeurait perdue et essoufflée.

Cette façon de prendre le deuil, par exemple!

— Vous comprenez, disait la petite, c'est moi qui hérite de grand mère, je ne peux pas porter de couleur avant Pâques, c'est tout simple, ni aller à l'Opéra non plus avant un mois, à moins que ce soit en matinée. N'est-ce pas, maman, c'est bien votre avis? Eh bien! Nolly me trouve affreusement vieux jeu : pour elle, la musique n'a rien à voir avec le deuil, ce sont des choses qui n'ont aucun rapport. Mais si je l'écoutais, cela ferait peine à tante Enid. Elle a été si bonne pour moi, n'est-ce pas, que c'est moi qui ai raison?

— Mais bien sûr, ma chérie, ta tante est dans le vrai.

Et Kate se rappelait les règles inflexibles qui régentaient les

deuils dans le New York de sa jeunesse : trois ans de crêpe pour un père ou une mère, deux pour un frère ou une sœur, une année pleine, au bas mot, pour un des grands parents et pour les oncles et les tantes, six mois pour les cousins, même si, comme chez les Clephane, vous les comptiez à la douzaine. Quant aux voiles de la veuve, ils devaient durer autant que son chagrin, et ce chagrin lui-même, manifesté rigoureusement par la longueur des crêpes et celle de la retraite, n'avait d'autre limite que celle qu'il plaisait de fixer au plus intransigeant censeur de la famille : à moins que vous n'eussiez le courage de braver tout le clan en bloc, et de vous laisser dire sur un ton d'amertume et de sévérité : « Mon enfant, votre voile a vingt centimètres de moins que celui de notre cousine Julie, et pourtant son mari est mort six mois avant le vôtre. »

Ah ! ce terrible formalisme, combien Kate en avait souffert ! Elle trouvait cependant qu'on allait à présent un peu loin dans la réaction. Juste au moment de s'embarquer, elle s'était fait scrupule de ses emplettes un peu voyantes faites sur la Riviera et s'était munie de quelques toilettes d'un noir discret. Ainsi, sans affecter un deuil et des regrets hypocrites, elle s'était mise en harmonie avec la situation. La question de sa fille lui montrait qu'elle avait bien fait.

En somme, pour les Clephane, son absence n'avait été qu'une affaire d'amour-propre un peu humiliante pour son mari. Elle n'avait pas, Dieu merci ! de famille à elle, à New York. Là-bas, à Méridia, dans sa lointaine petite ville du Centre, elle n'avait qu'un lot de vieilles tantes et de cousins indifférents : ils s'étaient contentés de baisser la tête devant le scandale, en remerciant le ciel que nulle âme de leur connaissance n'eût jamais aucune chance d'en entendre parler. Ainsi, elle ne dépendait plus de rien ni de personne, et c'était plutôt la rentrée de l'acteur ou du politicien qui reparaît, que le retour de l'Enfant prodigue.

Cette sensation la rajeunit, et en descendant pour le dîner elle se sentait tout à fait à son avantage, quoiqu'elle se fût presque passée ce soir-là des services d'Aline.

Elle allait aborder le « clan » et livrer la bataille avec toutes ses armes. Pourtant, la vue d'Enid Drover la déconcerta un moment. Sa belle-sœur, au bout de dix-huit ans, était restée la même d'une façon alarmante : lèvres pincées, discours châtiés,

brrr !... Même elle avait encore, sans qu'on pût s'expliquer comment, son éternel aspect de deuxième jeunesse, teint uni, bandeaux ondulés en vagues symétriques, et ces yeux éteints qui donnaient à son visage replet et à son petit bout de nez l'air d'une figure de cire. Heureusement que cette personne immuable avait un correctif : sa fille !

Quel signe des temps que de voir cette antiquité couver maternellement cette fille, — cette jeune effrontée de Lilla, réplique exacte d'elle-même, mais fagotée, les cheveux teints, les cils teints, les yeux arrangés, et jargonnant un idiome incompréhensible ! Et le père, le type du New-Yorkais de vieille souche, le père qui acceptait cette petite bohème, pouffait de son argot et accueillait gaîment son arrivée très en retard par un : « Déjà sortie du pieu, ma vieille? »

— Quand elle s'y met !... plaisanta Mme Tresselton en glissant son bras maigre et brun sous l'épais bras blanc de sa cousine.

— Et toi? fit la jeune fille avec un rire nonchalant.

— Oh ! moi, je reste ici et j'embête tante Kate jusqu'à demain matin, si elle veut bien de moi.

« Tante Kate !... » Quelle douce musique dans cette jeune voix ! Kate répondit par un sourire. Quel que fût le passé de Mme Tresselton, elle lui plaisait. Et elle se sentait toute prête à chérir le mari, ne fût-ce que pour avoir amené cette figure vivante dans la famille. Par malheur, au premier abord, ce personnage offrait peu de points de contact : ce Joe désespérément pareil à son cousin Alan Drover, à tous les jeunes officiers américains qu'elle avait vus en permission sur la Riviera, c'était le jeune gaillard riant et pommadé qui recommande tel faux-col, tel stylo, tels bâtons de golf sur la page de réclame des revues américaines.

En entrant dans la salle à manger, Kate fut saisie de voir que tout était exactement comme de son temps : décor noir et or, imitations de tapisserie et, dans sa niche, sur la cheminée de marbre rouge, le buste blanc qui fixait les convives.

Mais Anne, sans lui laisser le temps de la réflexion, l'avait déjà conduite à sa place de jadis, au haut de la table et attendait qu'elle plaçât son monde. Cela se fit sans un mot, du regard et du doigt, avec une délicatesse exquise. Par quel miracle, dans une époque sans éducation, la jeune fille avait-elle gardé ces manières parfaites ?

Le dîner s'avançait, le champagne pétillait. (C'était gênant de penser que c'était le Clicquot de son mari qu'elle buvait.) Lilla, les deux coudes sur la table, n'arrêtait pas de fumer, et Nollie Tresselton entretenait avec les jeunes filles une conversation animée, sans doute, se disait Kate, dans la gentille intention de lui laisser le temps de respirer, de se faire à tant de nouveautés.

Ce qu'elle aurait voulu savoir, c'est ce que pensait la jeunesse. Les jeunes ! On voyait qu'ils s'intéressaient à une foule de choses, beaucoup plus qu'on ne faisait de son temps, qu'ils avaient plus d'idées, la tête plus meublée de mille curiosités, mais tout cela si précipité, si agité, si morcelé, perpétuellement interrompu par l'incessante émulation, la course, les mille formes d'un sport éternel. Ils lui faisaient l'effet d'une bande de jeunes chasseurs de papillons, équipés de tous les accessoires les plus perfectionnés, mais que leur impatience empêche d'attraper la moindre bestiole. Mais quoi ! C'était peut-être qu'elle avait quarante ans.

De toute la bande, c'était Lilla Gates la plus commune et la moins intéressante. De là, le regard de Kate se posait sur Nollie, cette Nollie, jadis la petite Shriner (de ces affreux Schriner de la 14e avenue), devenue Haverford, femme d'un Haverford d'Albany, extrêmement collet monté, à présent Nollie Tresselton, et toujours sa mine d'écureuil, sa petite personne de rien du tout, son air innocent d'écolière... Encore une pourtant qui était très pressée ! On voyait qu'elle était tout le temps en train de combiner, d'arranger et de mettre en mouvement dans sa tête des choses très compliquées, et cela donnait par moments un air subitement vieux, un étrange regard de fixité à ce visage d'une insolente jeunesse.

Quand donc est-ce qu'on avait le temps de jouir de la vie, s'il fallait avoir à perpétuité, dans la cervelle, ce carillon de réveille-matin ?

Ses regards tombèrent sur sa fille. Anne aussi avait l'air ardent, mais c'était d'une ardeur plus sourde, plus concentrée, qui ne se dispersait pas sur une multitude de choses disparates. Était-ce sa taille, sa stature (ces mots d'un autre âge sont encore ceux qui lui allaient le mieux), était-ce cela qui lui donnait cette allure de jeune adolescent, cet air de supériorité virile ? Non, c'était le mystère de ses yeux, ces yeux qu'elle

était seule à avoir dans la famille, et qu'elle avait été chercher on ne sait où dans le trésor oublié des ancêtres, où nul ne s'était plus avisé de descendre : des yeux d'un vert sombre un peu fauve, pailletés de lueurs d'or, un peu trop enfoncés peut-être ; la paupière inférieure reliée à la joue par un seul plan uni, des cils noirs pareils au travail d'un bijou en plumes de colibri ; et là-dessus, proéminents, presque menaçants, quoique adoucis par des mouvements de candeur juvénile, les sourcils opiniâtres de la bonne-maman Clephane. Que promettaient ces yeux songeurs ?...

Cependant la porte venait de s'ouvrir, et le maître d'hôtel annonçait avec solennité :

— Il y a en bas un monsieur en auto qui fait dire à Mme Gates qu'il attend et qu'il est pressé.

— Bien, dit Lilla.

Le temps de rassembler son éventail et son petit sac, elle était dehors.

Mme Drover rassérénée s'établit au fond d'un sofa, dont le poids et la magnificence s'accordaient à l'ensemble de sa riche personne. « Quel enfant, cette Lilla ! » soupira-t-elle ; puis, la poitrine moins oppressée, elle se tourna complaisamment vers Mme Clephane et s'informa de sa traversée.

Pour la famille, Kate venait de ressusciter subitement depuis huit jours, en mettant le pied sur la passerelle du paquebot qui la ramenait. Cela posé, ils se montraient tous enchantés de son retour, et Mme Drover se déclara particulièrement heureuse que la mer eût été si douce.

## V

La douceur, c'était bien le signe sous lequel elle se rembarquait pour ce nouveau voyage sur les eaux de la vie. Après cette soirée, la vérité se faisait jour. Elle découvrait que, si la famille s'était défendue de lui faire aucune question sur son passé, ce n'était pas tant par prudence, ni même par discrétion que pour ne pas faire d'histoires, comme il arrive toujours dans ces sortes d'enquêtes, et parce que la loi du moindre effort conseille de regarder devant soi plutôt que derrière. Elle avait bien vu que ses questions sur ce qu'on pensait d'elle, embarrassaient Landers. Mais elle s'était trompée sur les raisons de cet embar-

ras. Comme les autres, l'excellent homme était emporté par le mouvement de l'existence, mouvement qui faisait penser Kate non pas au cours puissant d'un fleuve vers la mer, mais plutôt au train saccadé d'un escalier roulant, toujours revenant sur lui-même. « Mais ils le prennent tous pour un fleuve... » songeait-elle.

Ces pensées traversaient sa cervelle fatiguée, elle ne s'y arrêtait pas. L'évidence qui s'imposait et dont elle ne cherchait pas à approfondir les raisons, c'est qu'elle n'avait plus à se méfier de rien : plus rien à craindre, rien à cacher, plus d'explications à donner, et elle en éprouvait un immense soulagement. Elle comprit à la détente exquise de cet abandon combien elle était lasse et depuis si longtemps!

Enfin elle était tranquille. Son sommeil n'était plus le même. Au lieu de se réveiller subitement avec un soubresaut, elle se réveillait doucement, délibérément, comme d'elle-même. Elle se rappelait les doutes, les appréhensions qui formaient autrefois la trame de ses rêves, ses brusques réveils en pleine nuit devant la ténébreuse angoisse de son sort, de son avenir, de son passé, et les assoupissements fiévreux où elle tombait au petit jour, sans perdre tout à fait conscience de ses maux, pour des réveils anéantis, incapables d'action, d'espérance ou de joie. Dans ce temps-là, le moindre bruit qui inquiétait la nuit l'irritait, l'énervait comme le vol agaçant d'un moustique. Maintenant les rumeurs qui accompagnaient son réveil ou le moment de s'endormir, semblaient s'engendrer doucement du silence, et matin et soir, le grondement sourd de la 5e avenue était une harmonie qui la berçait comme la grande voix et le rythme imperturbable de la mer.

— Voilà la paix. C'est sûrement la paix, allait-elle répétant à elle-même comme le botaniste, arrêté par une fleur inconnue, pressent la créature d'essence rare et précieuse qu'il a passé la moitié de sa vie à chercher.

Du reste, cette impression de bien-être, l'aurait-elle eue si Anne n'avait pas été ce qu'elle était? C'était le baume de sa présence, de son sourire, de sa voix, c'était le mystérieux bienfait de ses regards. S'il restait à Kate une terreur, c'était cette crainte secrète que lui causait la perfection de sa fille.

Était-ce humainement possible de jeter là votre plus précieux trésor, pour le retrouver au bout de vingt ans, non seule-

ment aussi beau que vous l'aviez laissé, mais enrichi, mûri, comme les belles choses seules gagnent avec le temps? On eût dit d'une plante rare abandonnée sous la fenêtre où vous l'aviez placée pour en surveiller la croissance; puis, vous parti, la plante laissée à elle-même, inculte, sans soins, sans eau, à quoi vous attendre au retour, sinon à retrouver un bâton desséché? Pourtant, ce n'était pas un mirage : Kate ne rêvait pas, sa fille était bien là. A mesure que les jours passaient, que leur double existence s'accordait davantage, elles se sentaient, elle et sa fille, comme les deux moitiés d'un instrument délicat, qui n'auraient jamais été séparées, Anne étant cette moitié de sa vie, cette moitié qu'elle avait rêvée et n'avait pas vécue. De la voir vivre aujourd'hui par Anne, ce serait presque la même chose, ce serait même presque mieux, puisqu'elle serait là pour l'aider de sa tendresse et de son expérience, pour lui tendre la main, la conduire vers cet idéal qui avait été le sien et qu'elle avait manqué.

Ces pensées lui revenaient avec force, tandis qu'elle s'habillait pour l'Opéra où elle allait avec sa fille. Tout le temps de son deuil, Anne avait laissé sa loge sévèrement inoccupée. Ce soir, c'était la fin du deuil officiel. Anne avait invité les Tresselton et son tuteur à dîner, puis à les accompagner à l'Opéra.

Pour la première fois, Kate allait reparaître en public : elle était nerveuse comme chaque fois qu'un témoin du passé, une figure, une voix, un site, le mobilier d'une chambre ressuscitait à son esprit la jeune femme de jadis. De cette même maison, elle allait donc partir pour cette même loge! La seule différence serait dans le véhicule : ce ne serait plus le landau de Paris et son attelage de bais bruns aux harnais nickelés qui l'attendaient en bas aux premiers temps de son mariage. Elle revoyait sa toilette; quelle affaire c'était alors de s'habiller! La fille qui la servait avant Aline partageait, enroulait de ses doigts habiles la masse généreuse de ses cheveux, construisait des bouquets de boucles sur les tempes et sur la nuque. Alors, vite, un peignoir, un saut jusqu'à la nursery pour le dernier baiser du soir à la petite, puis quatre à quatre elle enfilait le somptueux brocart, attachait sur sa tête la couronne de brillants, agrafait au corsage le soleil de rubis, à son cou la rivière de perles à trois rangs.

Il y avait des siècles qu'elle n'avait pensé à ses bijoux

Elle leur sourit en souvenir. « C'est Anne qui les a sans doute, se dit-elle; les jeunes filles d'aujourd'hui s'habillent comme des femmes. Elle aura fait remonter les pierres pour les porter. Et fermant les yeux elle voyait en imagination sa fille décolletée, ruisselante de perles dont l'orient se mariait avec l'éclat de sa jeune peau. « Elle est grande, tant mieux; c'est ce qu'il faut pour porter des perles! » Et, poursuivant sa rêverie, elle se demandait quelle impression Anne produisait dans le monde, surtout sur les jeunes gens.

Son cœur avait-il déjà parlé? Kate passait en revue les jeunes gens qu'elle avait vus soit en visite chez elle, soit à de petits dîners intimes, chez les Tresselton, les Drover, ou dans le cousinage : aucun n'avait paru fixer l'attention de la jeune fille. Mais elle n'avait eu que peu d'occasions d'observer; le deuil de la grand-mère avait éloigné les deux femmes des réunions mondaines, et quand une fille un peu fière, de la nature de la sienne, se mêle d'éprouver de l'attrait, la loi des contrastes veut que ce soit pour une figure un peu singulière et qui tranche sur la banalité de son entourage.

« Un homme d'un certain âge, qui sait? » Kate se prit à songer. Elle se rappelait les façons moitié filiales, moitié coquettes qu'Anne avait avec son tuteur et puis elle haussa les épaules : non, décidément, ce bon gros Fred était incapable d'exercer un charme sentimental. Cependant, les jeunes gens de la nouvelle génération, du moins tous ceux qu'elle avait vus, lui semblaient étrangement pareils et dénués de maturité, comme gardés trop longtemps sous cloche, dans une éternelle préparation à la vie, par des parents et des maîtres qui ne pouvaient plus se décider à les lancer dans l'existence... Elle y songea soudain. Chris, quand elle l'avait rencontré, avait à peu près l'âge de ces beaux athlètes inarticulés... Et Dieu sait combien de vies il avait déjà vécues! Tous les matins, en se réveillant, il le disait lui-même, c'était une nouvelle aventure à courir, une aventure où il se jetait à corps perdu, comme pour en voir le bout avant la fin de la journée.

Kate se leva et se frotta les yeux. C'était la première fois, depuis son retour à New-York, que son amant se représentait à son esprit d'une manière aussi pressante. Certes, elle avait pensé à lui : il était trop mêlé à tous ses souvenirs. Mais il semblait reculer sur le plan du passé. Le bienfait d'une vie

nouvelle l'avait affranchie du tourment de sa présence... Elle appuya les deux poings sur ses yeux comme pour écraser, détruire l'image qui s'y reformait malgré elle avec insistance et rentra dans sa chambre où elle venait d'entendre Aline disposer sa robe sur le lit.

Rien que de passer d'une pièce dans l'autre, de voir sa robe et son manteau du soir étalés sur la couverture, et Béatrice Cenci qui contemplait ce tableau avec son éternel sanglot, ce fut assez pour la rappeler à la réalité. Elle se dirigea vers la coiffeuse et aperçut un coffret posé devant la glace. C'était une marqueterie d'ébène et de citronnier, incrustée d'agates et de cornalines, avec une massive serrure d'argent ciselé. Un amour d'argent qui la menaçait de sa flèche surmontait le couvercle.

Elle se mit à rire; elle le reconnaissait, cet écrin! Nul besoin de l'ouvrir pour en voir les compartiments capitonnés de satin bleu de ciel. C'était le coffre à bijoux de la vieille M^me^ Clephane et, le jour de ses noces, la douairière l'avait offert solennellement à la jeune femme avec son contenu.

« Je me demande où Anne l'a trouvé, pensa Kate amusée de cette relique saugrenue, exhumée après tant d'autres de ce musée du souvenir qu'était devenue la maison de feu son mari. Elle prit une petite clef pendue à la poignée, la mit dans la serrure : tous ses bijoux étaient là. Il y avait un bout de papier de l'écriture de sa fille : « Chérie, ces bijoux sont à vous. Faites-moi plaisir, mettez-en quelques-uns ce soir. »

En entrant dans la loge, il lui sembla d'abord que tous les rayons du grand lustre la criblaient de leurs feux : elle se sentait aspirée dans le tourbillon flamboyant de cette roue. Cette impression passa vite; bientôt elle trouva tout naturel d'être assise à côté de sa fille et de Nollie, adossée à une haie de messieurs en gilets blancs. Du reste, qu'est-ce qui comptait maintenant? C'était Anne et non pas sa mère. Au bout d'un moment, elle se sentit dans son rôle : elle se perdait dans le bienfaisant anonymat de la maternité. Ah! qu'elle avait donc été seule, exposée, sans soutien, sans défense! Pauvre femme isolée, comment avait elle pu si longtemps vivre ainsi? Et elle contemplait sa fille avec plus de tendresse. Son regard croisa celui de Nollie et les deux femmes se rejoignirent dans un élan d'admiration. « N'est-ce pas qu'elle n'a pas sa pareille? » se disaient leurs yeux pleins d'amour.

Anne surprit ce regard et sourit en regardant à son tour avec un plaisir enfantin le collier de perles qui brillait sur la robe noire de sa mère :

— Est-elle belle, dis, Nollie?

— Vous êtes faites l'une pour l'autre, dit la jeune femme en riant.

Kate ferma les yeux, elle avait besoin d'un rideau entre elle et toutes ces lumières; elle voulait garder en elle ce regard de sa fille, tel qu'elle venait de le voir se poser sur les perles. Cette surprise des bijoux l'avait touchée au vif, plus que n'eussent fait des centaines de confidences et de caresses! Dans le noir où elle s'était plongée, elle voyait se peindre sur l'écran de ses paupières fermées une fillette qui courait vers elle en trébuchant. C'était sur une plage éventée, la mignonne avait plein de sable dans ses boucles et aux plis de ses petites jambes potelées, et elle serrait quelque chose contre elle. « Pour maman », disait-elle triomphalement, en ouvrant ses menottes roses où gisait une étoile de mer. Oh! le regard ravi de ce petit visage! Et Kate, dans un transport, enlevait le paquet, l'enfant, l'étoile de mer et dévorait de baisers le corps et les cheveux fous.

Les bijoux, en soi-même ce n'était rien. Un morceau de charbon, une autre étoile de mer, accompagnés de ce regard, de cette intention d'amour, le cadeau eût été sans prix. A quel point les bijoux de la famille Clephane lui étaient devenus indifférents, sa fille sans doute ne pouvait pas le soupçonner. Peut-être, dans son autre vie, — dans ce long intermède troublé, plus lointain à présent que l'époque où la petite lui donnait des étoiles de mer, — oui, peut-être à ce moment-là des bijoux lui eussent-ils fait plaisir, comme les fleurs, la toilette, tout ce qui flatte et caresse le regard. Pourtant, ils ne lui avaient jamais coûté un regret; aujourd'hui, ils lui eussent fait horreur, elle les eût repoussés avec dégoût, si, dans l'intervalle, ils n'étaient devenus les bijoux de sa fille. C'est elle qui leur prêtait tout leur charme, qui en faisait un objet de délices et d'amour, comme s'ils étaient pour la mère une partie de sa fille, chargés d'une tendresse que les paroles n'exprimaient pas.

« C'est ma récompense », s'écria intérieurement Mme Clephane. Sa récompense? Quel blasphème! Pourtant le mot lui vint. Allons, récompensée de quoi? d'avoir abandonné sa fille? Sans cela, eût-elle jamais connu un tel instant? Mais non,

jeune étourdie, toute à ses passions, elle ne méritait pas de former, de guider une âme si rare; elle n'avait su que se détruire comme une sotte et une aveugle, et c'est la Providence qui avait pris soin de tout sauver, en sauvant sa fille. C'étaient Enid et son mari, c'était Fred, c'était même son ennemie intime, sa belle-mère Clephane, c'étaient tous ces gens à scrupules, ces bourgeois qu'elle méprisait, qui avaient assumé les devoirs qu'elle envoyait au diable et avaient su mieux faire qu'elle n'eût jamais fait. Sortie sans accident, elle ne savait comment, de sa vie d'aventures, elle trouvait, au bout de sa course folle, ces bonnes figures qui l'attendaient à l'arrivée pour lui remettre sa fille; c'était incroyable, et c'était vrai! Et la mère frivole courba la tête avec humilité.

Depuis combien de temps demeurait-elle absorbée dans sa méditation? Le son d'une voix masculine à deux pas d'elle la réveilla. Elle ouvrit à demi les yeux et vit un nouveau venu assis près de sa fille. C'était un de ces jeunes gens qu'elle voyait à la maison : un visage d'une fraîcheur niaise, sans plus d'expression qu'un ballon de foot-ball ; il aurait pu être fabriqué dans une usine d'articles de sport.

— Il était dans la loge en face, mais il n'y est plus, il a filé. Un accès de timidité! Il n'a jamais osé venir vous parler. Ce qu'il était pincé! Pas moyen de le faire changer d'idée, il ne voulait rien savoir.

— Une crise! murmura ironiquement la jeune fille.

— C'est ce qu'il a dit et que ça le prenait pour la première fois. Il se croyait réfractaire. Mais ce soir, il a pris la fuite; il s'est sauvé chez lui : il a dit qu'il ne savait quand il reviendrait à New-York.

Kate observait sa fille avec attention entre ses paupières presque fermées. Elle surprit un signe imperceptible, un je ne sais quoi dans l'expression. Anne ne rougit pas, le grain serré de sa peau trahissait peu les mouvements de son cœur; son profil délicat demeura fermé, impassible, à peine si elle baissa les yeux comme pour y retenir une image intérieure. Kate tressaillit. Elle ne s'était donc pas trompée : il y avait « *quelqu'un* », quelqu'un que sa fille voyait quand elle fermait les yeux. Mais qui était-ce ? D'où venait-il ? Pourquoi, ce soir, cette timidité soudaine qui l'avait empêché de venir faire sa cour ?

Elle regarda Nollie. Mais celle-ci, au fond de la loge, abîmée

dans la musique, n'avait rien vu ni entendu. Son mari s'était éclipsé, Fred sommeillait dans son coin. Kate eut le plaisir de se dire qu'elle était seule à deviner le secret de sa fille ; si personne ne pouvait lui en donner le mot, personne non plus ne le partageait. Elle pensait avec bonheur : « C'est moi qui suis le plus près de son cœur. » Et avec un mince sourire elle se dit qu'on verrait bientôt reparaître le fugitif, et qu'elle en saurait le fin mot.

En rentrant, comme la jeune fille l'avait accompagnée dans sa chambre, elle ouvrit l'armoire où elle avait rangé le coffre à bijoux :

— Tiens, ma chérie, dit-elle, choisis-moi ce que tu voudras que je porte et garde tout le reste.

La figure de la jeune fille s'assombrit :

— Pourquoi ne voulez-vous pas garder ces bijoux ? Ils sont tous à vous !

— Même s'ils étaient à moi, je n'en aurais plus besoin. Mais ce n'était qu'un dépôt.

Après un instant d'hésitation elle ajouta :

— Un dépôt que j'avais jusqu'à ton mariage.

Elle avait essayé de prendre un ton dégagé ; sa phrase s'égrena dans le silence en grelots d'argent.

— Mon mariage ! Mais je ne me marierai jamais.

Et la jeune fille, éclatant de rire, saisit sa mère dans ses bras. C'était la première fois qu'elle se livrait à un geste si impulsif ; Kate, en tremblant un peu, la serra tendrement contre elle.

Ce petit mensonge cousu de fil blanc humanisait la jeune fille, la faisait descendre de son piédestal. « Bientôt elle me dira qui c'est », pensa la mère.

Edith Wharton.

*(La deuxième partie au prochain numéro.)*

LES PÈLERINAGES DE PARIS RÉVOLUTIONNAIRE

# LE JARDIN DE PICPUS

## III[1]

### L'ENCLOS DES CHANOINESSES

*LA FOSSE COMMUNE*

M. Grelet n'a rien révélé de sa promenade, ce jour-là, dans le bois de Vincennes avec les enfants de la vicomtesse de Noailles, et l'on ignore ce que fut leur désespoir en apprenant qu'ils étaient seuls au monde ; ils n'allaient pas tarder à être sans domicile. Cinq jours après la mort de leur mère, la Terreur finissait brusquement par la chute de Robespierre ; mais ses lois draconiennes n'étaient pas abolies et l'agence des Mines prit possession de l'hôtel de la rue de l'Université, séquestré comme bien de condamnés. M. Grelet emmena ses élèves ; « le bon M. Noël » et Mme Latour durent également déguerpir et obtinrent à grand peine l'autorisation d'emporter leurs effets ; ils assistèrent, le cœur navré, à la vente du mobilier et de la garde-robe de leurs maîtres et virent « tout démeubler, tout dévaster, tout gaspiller ». Mme Latour se trouvait sans ressources ; comme elle venait de marier sa fille Félicité au citoyen Lefol, chef de division au ministère de la Guerre, elle fonda un cours pour les jeunes personnes, puis accepta de faire l'éducation des deux filles de Mme de la Pallu. Elle décéda chez cette famille au début du XIXe siècle.

*Copyright by* G. Lenotre, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre.

Fidèle aux volontés de la vicomtesse de Noailles, M. Grelet ne quitta point Alexis et Alfred. Il se réfugia avec eux hors de Paris; leur père et leur grand père étaient émigrés, on l'a dit; ils ne pouvaient donc correspondre avec eux. Leur tante de Montagu se trouvait également à l'étranger; cette sainte femme, privée de toute nouvelle de France, était torturée de pressentiments qui l'oppressaient. Retirée dans le canton de Fribourg, en Suisse, elle se mit en route, le 27 juillet, pour aller rendre visite à son père, le duc d'Ayen, qui habitait le canton de Vaud. Le jeune comte de Mun l'accompagnait, cherchant à la distraire de ses lugubres pensées; il improvise même, pour égayer le voyage, une chanson burlesque qui, lorsqu'elle paraissait finie, recommençait sur un air nouveau.

Entre Mondon et Lausanne la voyageuse aperçut, dans un nuage de poussière, un char à bancs qui avançait à l'encontre de sa carriole et dont l'occupant s'abritait de l'ardent soleil sous un large parapluie vert. Quand les deux voitures se croisèrent, le char à bancs s'arrêta; l'homme au parapluie sauta sur la route : c'était le duc d'Ayen. Ses traits étaient si altérés que sa fille ne le reconnut qu'à la voix. Il lui demanda « si elle avait appris les nouvelles »; mais il la vit, à cette question, si défaillante, qu'il s'empressa d'ajouter « que lui-même ne savait rien ». Il la pria de rebrousser chemin jusqu'à Mondon, et prit place à côté d'elle dans la carriole. « Plus morte que vive », elle n'osait le questionner et, à Mondon seulement, le duc d'Ayen, s'enfermant avec elle, lui apprit qu'il venait de perdre sur l'échafaud sa mère, la maréchale de Noailles. La voyant pâlir, il n'en dit pas davantage; mais elle avait les yeux fixés sur lui : « Et moi, mon père? » murmura-t-elle. Le duc cherchait à la rassurer; mais des larmes lui vinrent aux yeux : elle comprit, poussa un cri, et tomba, suffoquée de sanglots, dans les bras qu'il lui tendait. Ils pleurèrent longtemps : lui, essayant de calmer l'exaltation inquiétante de sa fille; elle, appelant sa sœur bien aimée, sa mère, son aïeule, ses trois chères mortes. Et, tout à coup, se prosternant, joignant les mains, elle récita, toute haletante, l'oraison dominicale, s'efforçant à accentuer, comme pour courber sa révolte, le verset sublime : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Son premier cri vers le ciel était une prière pour les bourreaux.

C'est à de telles femmes que l'on reprochera plus tard, comme un crime, de n'avoir *rien oublié*...

Mme de Montagu reçut, peu après, confirmation de son malheur par une lettre de sa sœur, Mme de Grammont; elle connut ainsi le dévouement du Père Carrichon et les consolations que lui avaient dues les trois suppliciées. Mme de Grammont annonçait aussi qu'elle recueillait chez elle, à Villersexel, la jeune Euphémie et qu'elle y attendait M. Grelet et ses deux élèves.

Après des mois d'un désespoir proche voisin de la folie, Mme de Montagu quitta la Suisse; elle erra, durant des années, en Allemagne, dans le Sleswig, toute à une œuvre de charité en faveur des émigrés pauvres, et c'est seulement à la fin de février 1800 qu'elle se risqua à rentrer en France avec son mari. Sous le nom de M. et Mme Mongros, ils se logèrent dans un modeste hôtel meublé tenu, rue de Courty, par un ancien domestique de Mme de Thésan. Ils étaient là à quelques pas de l'hôtel de Noailles-Mouchy, confisqué par la République. Quant au grand hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré, où Mme de Montagu et ses sœurs étaient nées et avaient grandi, il était aussi tombé dans le domaine de l'État et le consul Lebrun se disposait à l'habiter.

L'un des premiers soins de Mme de Montagu, en arrivant à Paris, fut de s'informer du lieu où reposaient les corps des guillotinés de la place du Trône. Nul ne put la renseigner. Sa cousine, Mme de Duras, ignorait également où l'on avait enfoui les restes de son père et de sa mère, le maréchal et la maréchale de Mouchy. L'abbé Carrichon vivait encore, logé rue Saint-Jacques, dans l'un des pavillons d'entrée du Val-de-Grâce; mais, quoiqu'il eût gardé vivace dans son souvenir le moindre détail de l'exécution à laquelle il avait assisté, il ne s'était jamais informé de l'endroit où était située la fosse qui renfermait les victimes. D'ailleurs, vers le même temps, le dramaturge allemand Kotzebue, voyageant en France, et curieux de visiter la tombe de Louis XVI, ne trouva personne qui pût la lui indiquer. Paris, déjà, vivait vite; ébloui par l'aurore resplendissante du temps nouveau, il cherchait à oublier son cauchemar. Et puis, la police consulaire veillait : pour des émigrés rentrés clandestinement tels que *M. et Mme Mongros*, il n'était pas prudent de paraître s'intéresser aux choses et aux gens du passé.

Au bout de deux ans seulement, Mme de Montagu apprit qu'une ouvrière, dont les parents avaient été exécutés en messidor de l'an II, connaissait l'endroit où ils étaient inhumés. Cette pauvre fille se nommait Mlle Pâris et gagnait modestement sa vie à raccommoder les dentelles. La marquise de Montagu se mit à sa recherche et, après maintes courses inutiles, découvrit, au troisième étage du n° 21 de la rue de Grenelle, celle qu'elle cherchait.

L'aventure de Mlle Pâris était douloureuse et touchante. Originaire de Troyes, André Pâris, son père, après avoir servi en qualité de palefrenier chez le duc de Brissac, était, depuis la Révolution, conducteur de diligences. Un certain Delcambe le signala, en floréal an II, à la section du Bonnet rouge, comme « l'un des plus fanatiques partisans de l'aristocratie ». Un jour que Delcambe, employé ainsi que Pâris aux écuries de Brissac, proclamait, en présence des postillons et des piqueurs, « que les seigneurs étaient la cause des maux de la France, que c'était tous des *dévoreurs d'hommes* », Pâris s'emporta, reprochant à Delcambe « d'avoir mangé le pain de ces seigneurs qu'il calomniait et déclarant qu'il méritait d'être roué à coups de fourche ». Devant cette menace, Delcambe « prit le parti de s'en aller » ; mais il dénonça Pâris « comme ayant souvent, jadis, porté des lettres de Brissac à Mme Du Barry » ; par surcroît, il faisait insidieusement remarquer « qu'un tel être n'était pas fait pour avoir une place dans les diligences allant à la frontière ». On perquisitionna chez Pâris ; on y trouva deux pistolets, un couteau de chasse, une pique et le manuscrit d'une chanson qui semble bien être de l'écriture et de la composition de l'inculpé ; datée du 29 juillet 1779, cette complainte avait pour sujet la mort du maréchal de Saxe : en voici un échantillon :

... Il fut mis au rang des morts
Au beau château de Chambort (*sic*).
Mort, d'où vient cette audace
De ravir dedans son lit
La terreur des ennemis
Le grand maréchal de Saxe ?
Dans les guerres tu n'osais pas
Le ravir dans un combat.

Il n'en fallait pas tant à Fouquier-Tinville pour bâcler un acte d'accusation. Pâris, présenté par l'accusateur public

comme « l'homme de confiance de l'infâme Brissac », fut déclaré convaincu d'avoir été l'agent des correspondances contre-révolutionnaires de ce ci-devant avec la Du Barry ; « on l'a vu plusieurs fois porter des lettres à cette conspiratrice... » Le 22 messidor, Pâris fut donc condamné à mort avec quarante-trois autres, tout aussi coupables. Mais il avait un fils, François, âgé de vingt-huit ans, employé au bureau de l'état-major du 2e bataillon de l'Aube. Soit que le dénonciateur Delcambe redoutât la vengeance de ce jeune militaire, soit que Fouquier-Tinville, manquant de gros gibier, eût résolu d'exterminer toute cette famille de dangereux conspirateurs, François Pâris, accusé « de manœuvres tendantes à soustraire des effets provenant d'un émigré », — délit vague, — fut, comme son père, condamné à mort et compris dans la fournée du 27 messidor.

Mlle Pâris, alors âgée de vingt et un ans, eut le courage de suivre la charrette qui portait son père à la barrière du Trône ; elle y retourna, cinq jours plus tard, pour y accompagner son frère ; elle vit tomber les deux têtes : « Si je ne suis pas morte sur le coup, racontait-elle dix ans plus tard, c'est que Dieu me soutint ; je ne tombai même pas. Je restai debout, à la place où j'étais, balbutiant quelques prières ; mais sans rien voir ni rien entendre. » Quand elle reprit ses sens, les curieux s'étaient dispersés, le soir tombait, la place était presque déserte ; le tombereau rouge à roues basses où l'on avait jeté les corps prenait « le chemin de la campagne ». Elle le suivit ; il entra par une porte charretière dans un enclos muré ; elle repéra l'endroit et, y étant revenue souvent, elle connut que la fosse des suppliciés se trouvait à l'intérieur d'un long jardin dépendant d'une maison de la rue de Picpus. Depuis huit ans, elle accomplissait fréquemment ce pèlerinage et s'offrit à guider Mme de Montagu et sa sœur Mme de La Fayette, désireuses de connaître l'endroit retiré où reposaient, avec tant d'autres, les corps de leurs plus chers parents.

L'histoire de ce petit coin de terre est restée jusqu'à présent assez confuse ; des documents conservés aux Archives nationales permettent d'en retracer de façon certaine les singulières circonstances.

Les religieuses chanoinesses de Saint-Augustin, au nombre

de dix-sept, avaient quitté leur couvent au mois de mai 1792. En octobre de cette même année, le citoyen Riedain se rendit locataire du monastère désaffecté. La propriété comprenait plus de 7 arpents, — près de 3 hectares, — s'étendant en longueur de l'est à l'ouest, touchant, dans cette dernière direction, à la rue de Picpus, en bordure de laquelle s'élevaient les bâtiments du couvent. L'un de ces bâtiments était occupé par un citoyen Coutier, maître de pension, auquel les chanoinesses l'avaient loué dès 1791.

Riedain chercha à tirer parti de sa location ; au bout de dix-huit mois seulement, c'est-à-dire en mars 1794, il trouva un sous-locataire en la personne du citoyen Coignard qui, spéculant sur la réputation de Picpus, renommé pour la salubrité et la pureté de son « air », — le nom d'une avenue voisine perpétue cette tradition, — projetait d'établir là une « maison de santé », exploitation extrêmement lucrative à l'époque de la Terreur. Le fameux Belhomme, qui tenait rue de Charonne un établissement de ce genre, passe pour avoir été l'initiateur de cette industrie profitable. Par une entente, plus ou moins rétribuée, sinon avec Fouquier-Tinville, du moins avec certains fonctionnaires de son entourage, Belhomme obtenait d'héberger des détenus riches qui, sous prétexte de maladie, étaient transférés, — et oubliés, — chez lui. La pension y était des plus confortables, mais coûtait fort cher : c'était la vie qu'on achetait en venant chez Belhomme et les clients subissaient d'autant plus volontiers les exigences du pratique hôtelier que, au cas où l'un d'eux se regimbât ou ne pût payer, il lui fallait regagner la Conciergerie ou toute autre prison, ce qui ne tentait personne.

En sous-louant à Riedain l'ancien couvent des Chanoinesses et son beau jardin qui, bien clos de hautes murailles, étendait sur une longueur de plus de 1 200 pieds et une largeur de 200, ses droites allées d'arbres encadrant des carrés de légumes, de vergers ou de vignes, Coignard rêvait donc de faire concurrence à Belhomme; afin d'attirer une clientèle de choix, il remit à neuf le vieux couvent délabré, et les réparations qu'il entreprit montèrent au chiffre de 12 000 livres. Dès que, au printemps, la maison fut en état, les pensionnaires, comme bien on pense, ne manquèrent pas, détenus ayant conservé de la fortune et aimant mieux être rançonnés que guillotinés; ils

obtenaient de la justice d'alors, — à quel prix? on le sait pour quelques-uns, — la faveur de « faire leur prison » loin de ces geôles où l'on risquait à toute heure d'être englobé dans un acte d'accusation, et trouvaient l'inappréciable avantage d'être sous la garde d'un geôlier-maître-d'hôtel, en relations « d'affaires » avec les gens du tribunal et zélé protecteur des clients qui ne lésinaient pas.

L'un des premiers admis chez Coignard fut Belhomme lui-même; décrété d'arrestation pour « exaction envers les prisonniers riches et inhumanité envers les pauvres », il se fit écrouer chez son concurrent, où il ne séjourna, d'ailleurs, que très peu de temps. Après lui, Coignard reçut de plus nobles internes, au nombre desquels on peut citer le duc de Brancas-Villars et sa femme, tous deux fort âgés, un ci-devant marquis de Boissy, un ex-lieutenant des mousquetaires, le comte de Béchon d'Arquian et le comte de Buffon, fils de l'illustre naturaliste et mari d'une femme connue pour la fantaisie de sa conduite. Riedain, s'étant réservé dans l'ancien couvent un pavillon qu'il habitait avec sa femme, se félicitait donc de la prospérité de son sous-locataire et il ne s'inquiéta nullement quand, le 26 prairial, il reçut la visite de deux fonctionnaires qui, se présentant comme étant, l'un le citoyen Lépine, administrateur des Travaux publics, l'autre le citoyen Poyet, architecte attaché à la même administration, le prièrent de leur montrer son jardin.

Riedain les promena dans son enclos, ravi de faire les honneurs de ses longues allées ombreuses qui se croisaient à angles droits comme celles d'un parc royal, de ses arbres fruitiers en pleine promesse, de ses vignes, de ses plants de pommes de terre et d'une jolie grotte, arrangée naguère par les religieuses en chapelle rustique, qui se trouvait à l'extrémité, tout près du mur du fond. Les deux visiteurs examinèrent, admirèrent, remercièrent et partirent.

Le lendemain, 27, dès le matin, Riedain fut averti, à son lever, qu'une troupe d'hommes s'était introduite, à l'aube, dans la propriété et travaillait au bout du jardin. Il y courut et resta confondu en présence de 34 terrassiers qui, ayant pratiqué dans la partie nord du mur de clôture une large brèche, avaient sarclé les vignes, les pommes de terre et autres légumes, mis en fagots les arbres fruitiers et s'activaient à creuser un grand trou, au pied du mur, dans l'angle sud-est

du terrain. Riedain manifesta sa stupéfaction à l'entrepreneur qui commandait ces vandales; celui-ci déclina son nom et son titre : Coffinet, inspecteur des Travaux publics. Riedain le somma vertement de se retirer avec ses hommes, mais Coffinet riposta qu'il était là par ordre du citoyen Avril, administrateur des Travaux publics, et qu'il devait creuser une fosse destinée à la sépulture des suppliciés.

Riedain n'ignore pas, probablement, qu'après avoir séjourné, du 21 au 24, sur l'emplacement de la ci-devant Bastille, la guillotine a émigré à la place du Trône et que, depuis deux jours, elle y est en activité ; mais que l'on prétende cacher dans son jardin les résultats de son fonctionnement, voilà contre quoi il s'indigne et proteste, en sa qualité de principal locataire, « au nom des lois de tous les temps et de tous les pays sur les inhumations »..., enjoignant à Coffinet d'interrompre son travail jusqu'à ce que lui, Riedain, eût fait valoir ses droits. A quoi l'inspecteur répliqua qu'il n'était que l'exécuteur d'instructions émanant du citoyen Avril, que la besogne était urgente et ne pouvait être différée.

Urgente, en effet : bien que les documents s'en taisent, il ressort de leur ensemble que les 38 corps et les 38 têtes des présidents et conseillers au Parlement de Toulouse et de leurs compagnons de mort, exécutés, la veille, 26 prairial, se trouvaient là, tout près, dans le grand tombereau rouge et qu'on avait hâte de les enfouir. Les 78 guillotinés, sur la place de la Bastille, du 21 au 24 prairial, avaient été inhumés dans la fosse commune du cimetière de Sainte-Marguerite à Charonne. Les 22 premiers condamnés immolés, le 25, à la place du Trône, furent peut-être également portés à Sainte-Marguerite, ou, plus probablement, au cimetière de l'Abbaye de Saint-Antoine; Sainte-Marguerite était de dimensions très restreintes; on y déposait les morts d'une grande partie et de tous les hôpitaux de Paris; le terrain regorgeait et les habitants du quartier, qui ne se plaignaient pas du voisinage de cette nécropole, manifestèrent leur mécontentement, dès qu'on y jeta les victimes de l'échafaud.

Il est hors de doute que si l'on trouvait encore des misérables et des « furies » pour applaudir aux exécutions, le vrai peuple de Paris, le peuple des ouvriers travailleurs et des mères de famille, manifestait hardiment sa répugnance pour les

tueries officielles. On en avait donc été réduit à cacher la guillotine aux extrêmes limites de la ville; on n'osait pas davantage promener dans ce quartier populeux l'horrible tombereau suintant le sang, et le jardin clos de Picpus avait été choisi parce que l'on pouvait y conduire et inhumer « en cachette » les suppliciés. Les travaux y ayant été entrepris le matin du 27 prairial, il serait supposable que la fournée du 26 fût portée, comme les précédentes, à Sainte-Marguerite; mais les noms de ceux qui la composèrent étant gravés sur les marbres commémoratifs de Picpus, il faut nécessairement admettre que l'affreux corbillard de la guillotine attendit tout un jour l'achèvement de la fosse pour y déverser son méphitique chargement. Le cimetière de l'enclos des chanoinesses de Saint-Augustin fut inauguré par cette surenchère d'horreur.

Sans perdre un instant, Riedain court aux Tuileries où siége le Comité de Salut public. Il force la porte de l'administrateur des Travaux publics, expose avec virulence qu'on viole son domicile, que l'établissement d'un cimetière dans sa propriété est sa ruine : le citoyen Coignard auquel il l'a sous-louée y ayant installé à grands frais une maison de santé, en raison de la pureté de l'air et de l'agrément du jardin, va quitter la place et réclamer de fortes indemnités; personne ne consentirait à habiter une maison si voisine d'un tel lieu de sépulture. Il ajoute que l'on complote bien manifestement contre lui, car, tout près de l'endroit où se font les exécutions, se trouve un grand terrain inculte ayant naguère servi de « jeu de battoir » et fort éloigné de toute habitation (très probablement l'endroit où passe aujourd'hui la rue Fabre d'Églantine). On peut creuser là une fosse magnifique, — 100 toises de long sur 13 de large, — de quoi enfouir des milliers de cadavres.

L'employé supérieur qui reçut ces doléances se contenta de répondre que l'intérêt public prime l'intérêt particulier, et que « la nécessité de trouver un endroit clos pour y enterrer les suppliciés » n'a pas permis un autre choix. Riedain rédigea aussitôt une plainte en forme qu'il adressa aux membres mêmes du Comité; en quoi il était héroïque, car, en ce temps où l'on guillotinait si allègrement tant de gens qui n'étaient coupables de rien, un homme assez hardi pour contrecarrer une décision des Décemvirs risquait fort d'y laisser sa tête. Mais le sentiment

de la propriété l'exaltait. Rentré le soir à Picpus, il trouva, dit-il, ouverte une grande fosse de 20 pieds (6 mètres 50) de profondeur; et l'on en commençait une autre, en attendant qu'on en creusât une troisième. En même temps, on fichait en terre une ligne de solides poteaux pour établir une palissade en planches séparant du reste de la propriété le demi-arpent (environ 1500 mètres carrés) qu'on en détachait. Dans les jours qui suivirent, on posa à la brèche pratiquée dans le mur, au nord, les deux vantaux d'une porte charretière que le serrurier Ferrière garnit de ferrures, « d'un fort verrou, d'une forte gâche et d'une serrure à trois clefs ». Les fossoyeurs du Comité de salut public pourraient ainsi travailler à l'abri des regards indiscrets.

Terrible labeur, et l'on n'imagine point quels furent les hommes qu'on recruta pour l'accomplir. Le tombereau aperçu par l'abbé Carrichon et dans lequel il vit jeter les corps de ses nobles pénitentes, n'était certainement pas unique, car, pour qu'il pût contenir 30, 40 ou 50 cadavres, chiffres habituels des fournées de la place du Trône, il eût fallu donner à ce véhicule des dimensions qui eussent rendu son déplacement impossible : un document daté du 21 messidor fait allusion à « *ces nouveaux tombereaux* qui transportent les corps des suppliciés au cimetière ». Il y en avait donc plusieurs. Quand l'exécution était terminée, on les dirigeait vers le jardin de Picpus. Tournant l'angle du mur qui entourait alors le pavillon sud de la barrière, (à l'extrémité de la rue actuelle des Colonnes du Trône), ils longeaient la muraille de l'octroi au pied de laquelle s'étendait un chemin de ronde étroit, boueux, quasi impraticable dont le tracé est aujourd'hui exactement représenté par le trottoir de gauche (côté impair) du boulevard de Picpus. « Les tombereaux, écrivait le commissaire de police de la section, ayant des roues trop basses, s'engravent dans le sable et les terres mouvantes de ce chemin » et il arrive qu'ils y demeurent « malgré le nombre de chevaux que l'on y attelle ». Il conviendrait, ajoute-t-il, « de faire paver une étroite chaussée le long de ce mur jusqu'au cimetière, ce qui peut être évalué à 200 toises superficielles d'empierrement ».

Après avoir péniblement roulé durant 400 mètres environ dans ce cloaque, le train des funèbres tombereaux tournait à droite dans l'avenue de Saint-Mandé où, au bout d'une centaine de mètres, il obliquait à gauche, à travers champs ou

vignes, pour gagner la porte ouverte par les ouvriers de l'inspecteur Coffinet, dans le mur du jardin de Picpus. Ce parcours, dont on précise ici les détours, afin de guider les visiteurs soucieux d'accomplir consciencieusement le pèlerinage de Picpus, ne s'effectuait pas rapidement; l'état du sol, la lourdeur des véhicules le rendaient, on l'a vu, difficultueux. Même aux plus longs jours de l'été, les tombereaux n'atteignent qu'à la nuit le cimetière. La déclaration de M^lle^ Pâris, qui eut le courage de les suivre, l'indique nettement.

Quant à la besogne qui s'opérait porte close, verrou poussé, dans ce demi-arpent de terrain, clos, de trois côtés, par un mur et, de l'autre, par une haute palissade de planches, on n'essaiera pas de la décrire : trop de pages rebutantes salissent déjà ce récit. D'ailleurs, quels mots pourraient en peindre la repoussante ignominie? Quel écrivain aurait l'audace d'entreprendre pareil tableau? Qu'il suffise de dire en quoi consistait cette besogne : des hommes, nombreux évidemment, y prenaient part : les uns devaient pêcher dans les tombereaux les corps mutilés; d'autres les dépouillaient, débouclaient les souliers, retiraient les bas, maniaient, palpaient, retournaient ces troncs sanglants : redingotes, vestes, robes de femmes, culottes, chemises étaient réparties en différents tas dont un scribe faisait l'inventaire et consignait le détail sur un registre, à la lueur de clairs feux de fagots « où l'on jetait du thym, de la sauge et du genièvre » pour combattre l'écœurante odeur. D'autres hommes encore s'occupaient à traîner les corps nus, à rouler les têtes livides jusqu'à la fosse béante, les jetaient à des camarades qui, descendus au fond du grand trou, les y tassaient de façon à ménager la place.

Ces visions d'enfer se prolongeaient souvent jusqu'au lendemain; le citoyen Riedain en a témoigné : « on y travaillait à toutes heures du jour et de la nuit », dit-il, et le conseil civil et de police de la section des Quinze-Vingt confirme : « Il est de toute impossibilité de verbaliser, *le plus souvent de nuit*, à l'injure de l'air, à la pluie, ou quand il vente à ne pouvoir tenir de lumière. » Et comme la pittoresque grotte élevée par les Chanoinesses, au fond de leur jardin, pour en faire un oratoire ou un abri de recueillement, se trouvait enclose dans le charnier, les comptables de la guillotine sollicitèrent de l'autorité la permission de fermer ladite grotte d'une porte; « alors on

pourra dresser à couvert l'état exact des effets ; on pourra là, sur une tablette, laisser le registre, y avoir plume, encre et y tenir de la lumière. Toute la dépense de cette clôture n'ira jamais à cinquante livres, et une seule redingote oubliée peut être souvent une perte de plus de cent livres pour la nation ; quand il pleut à verse ou vente, on peut en échapper beaucoup. »

Dans les débuts du règne de la guillotine, la dépouille des suppliciés constituait le pourboire des aides de l'exécuteur; le nombre des condamnés augmentant de décade en décade, le profit que les commis de Sanson tiraient de ces effets maculés atteignait un chiffre important; mais, vers la fin de 1793, Chaumette réforma cet abus et, dès lors, les vêtements des « justiciés » furent remis à l'Administration des hôpitaux qui, après lavage, les distribuait, — en principe, — aux prisonniers nécessiteux; les aides de l'exécuteur durent se contenter des « accessoires », chemises, mouchoirs, coiffures, souliers, bas, fichus, ceintures, etc., modeste casuel dont les priva un nouvel arrêté du procureur de la Commune. Ils réclamèrent : « notre service, alléguaient-ils, demande beaucoup de dépenses, nos habits se trouvant détruits en très peu de temps... par notre pénible et sale travail répété chaque jour. » On voit, par ce qui se passait à Picpus, que leur requête ne fut pas favorablement accueillie : tout ce qui provenait des condamnés était envoyé « à la rivière » d'abord, puis à l'hospice du tribunal révolutionnaire ; on retrouve dans les papiers de cet établissement quelques vagues états mentionnant en bloc : « 90 gilets de toute espèce, 23 pantalons tant bons que mauvais, 42 culottes », etc., mais on doit renoncer à découvrir des précisions sur la provenance de ces objets, « vu le désordre qui règne dans les envois » ; la plupart des effets ayant été « détruits ou dénaturés », on a toute raison de croire que fut fait en pure perte le sacrilège déshabillage des morts qui s'opéra durant six semaines, autour du cloaque de Picpus, dans la solennelle tiédeur des nuits d'été et sous l'imposant regard des étoiles.

Riedain, lui, ne désarmait pas. Quand, chaque soir, derrière la palissade qui rognait son jardin, il voyait vaciller la lueur des feux allumés par les fossoyeurs, sa colère s'exaspérait et, bien qu'on lui conseillât de se taire, bien que le Comité de Salut public, si expéditif dans ses arrêtés exterminateurs, s'obstinât

à ne point répondre à ses doléances, il obtint de ses voisins une protestation collective contre le danger dont était menacé le village de Picpus : « Cinq directeurs de maisons d'éducation comptant plus de trois cents élèves républicains; ceux de plusieurs maisons de santé : une infinité de vieillards attirés par le bon air; des vignerons, des cultivateurs et des citoyens de tous les états, justement alarmés par le voisinage des fosses destinées à l'inhumation des conspirateurs, témoignent, avec la fermeté qui convient à des hommes libres, contre... ces aristocrates défunts qui, après s'être durant leur vie déclarés les ennemis du peuple et de la République, les assassinent après leur mort... » Telle est la honteuse cacade qu'inspirait, en l'an II, aux Parisiens, si frondeurs et si franc-parleurs jadis, *la fermeté qui convient à des hommes libres*! Ils poussent le courage jusqu'à dénoncer ces incorrigibles conspirateurs tombés sous le glaive de la loi et dont « les corps en décomposition répandent une pestilence qui rend le pays inhabitable »; la fosse demeure ouverte; on n'y jette pas de chaux; « et après chacune des inhumations quotidiennes, à peine recouvre-t-on les cadavres de quelques pelletées de terre ». La supplique, terminée par un appel « à la sagesse du Comité », est signée de tous les octogénaires, septuagénaires et sexagénaires du village, où l'on vit vieux « grâce au bon air ».

Quand à Riedain, tous ses locataires lui donnent congé; sa femme, malade « d'horreur et d'effroi », doit être évacuée au plus vite et il loue pour elle, à l'autre extrémité de Paris, une maison, rue de Clichy, « où elle reste durant neuf mois sans pouvoir sortir de son lit ». L'autorité s'émeut enfin et charge ses agents de vérifier les faits : l'architecte de la Commune Poyet et son confrère Coffinet reparaissent; celui-ci « descend dans la fosse » et en ressort convaincu que la plainte des voisins est justifiée. Le seul moyen, selon lui, d'atténuer l'infection, est d'établir sur la dite fosse, « un plancher en charpente dans lequel on pratiquera des trappes pour la facilité du service et qui concentrera les émanations dangereuses ». Mais il découvre un autre sujet d'inquiétude : au lieu même de l'exécution « il a été pratiqué sous la guillotine un trou destiné à recevoir le sang des suppliciés; quand l'exécution est terminée, on se borne à recouvrir ce trou avec des planches ». Or, « il est presque plein », et il s'en dégage « une odeur pestiférée ».

« Le lieu du supplice et celui de la fosse n'étant pas très éloignés l'un de l'autre, il serait possible que ces exhalaisons s'attirassent entre elles et produisissent un foyer de méphitisme d'autant plus dangereux qu'elles embrasseraient une grande partie de l'atmosphère. » Coffinet, d'esprit inventif, juge qu'il serait « convenable » d'établir, « sur une petite brouette à deux roues, un coffre doublé d'une feuille de plomb dans lequel tomberait le sang des condamnés qui serait versé dans la fosse de Picpus ». On ne sait si cette ingénieuse idée fut adoptée : la promenade quotidienne de ce baril de sang humain à travers le quartier ne déparerait pas l'histoire des deux derniers mois de la Terreur.

Quant au plancher à établir sur la fosse de Picpus, on l'entreprit le jour même ; on touchait à la fin de messidor ; l'été était brûlant et toute cette partie de Paris, réputée jusqu'alors si salubre, était empoisonnée par une épouvantable odeur de cadavres et de sang corrompu.

Ce qui surprend dans cette correspondance administrative, dont on ne cite ici que des extraits, c'est que personne ne songe à insinuer que, peut-être, la chute journalière de quarante ou cinquante têtes n'est pas du tout obligatoire. Il y aurait un moyen efficace de parer à l'infection qui en résulte : ce serait de cesser les exécutions en masses ; mais non ! Il semble que ces hétacombes sont des manifestations indispensables au bon fonctionnement de la vie sociale, un rite, qui présente momentanément quelques inconvénients en raison de la chaude saison, mais qui va se perpétuer indéfiniment, étant passé en habitude. La preuve en est que, le 3 thermidor, la Commune de Paris, prévoyante et désireuse d'en finir avec ces cimetières mesquins où l'on ne peut entasser qu'un millier ou deux d'ennemis du peuple, acquiert une grande carrière de sable située aux environs de Saint-Mandé, — la carrière Montempoivre : une rue du quartier des Quinze-Vingts en porte encore le nom. Le corps municipal arrête que, sans tarder, cette carrière sera entourée d'une haute cloison de planches terminées en pointes et que l'on y creusera, « le plus profondément qu'il sera possible », des fosses sérieuses pour inhumer les suppliciés. Picpus sera abandonné : et comme il n'est si profonde et si vaste tranchée qui ne se remplisse, la Commune charge en même temps l'Administration des travaux publics « de trouver

hors des murs de Paris, un terrain pour suppléer aux cimetières Marguerite et Antoine où l'on ne peut plus enterrer sans danger ». De cette façon, on aura de la marge et l'échafaud pourra travailler en grand, sans être gêné par les criailleries des malintentionnés et les réclamations inconvenantes.

En attendant la création de ce charnier modèle, les tombereaux de l'exécuteur déversaient à Picpus leur chargement régulier. On avait recouvert la fosse du plancher imaginé par Coffinet et, au moyen des trappes ouvertes dans ce bâti, on y jetait pêle-mêle têtes et corps dénudés. Après les quarante-cinq du 4 thermidor, comprenant ceux et celles que le Père Carrichon avait vus mourir, les tombereaux amenèrent, le 5, cinquante-cinq cadavres, dont ceux du prince de Salm, du comte de Soyecourt, d'Alexandre de Beauharnais. Le 6, ils apportèrent, dans le jardin des chanoinesses, trente-six corps; la guillotine fauchait au hasard, avec le capricieux aveuglement d'une épidémie: ses coups n'avaient plus aucune portée politique. Ce jour-là, elle frappait le jeune de Maillé, dix-sept ans, coupable d'avoir jugé peu frais les harengs servis l'avant-veille à la table de la prison Saint-Lazare; la fille du grand peintre Joseph Vernet; un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, avec sa femme et sa fille; une jeune femme de vingt et un ans, Isabelle de Meursin, paralysée, et la vieille abbesse de Montmartre, Louise de Laval Montmorency, également impotente. « On portait l'une, on traînait l'autre », a noté Sirey qui assistait à l'audience du tribunal. Le 7, trente-sept suppliciés : un Montalembert, un Créquy-Montmorency, un Roquelaure, un Montcrif, le baron de Trenck, fameux aventurier prussien, et deux poètes : Roucher et André Chénier, — deuil inconsolable; ce dernier, du moins, s'était vengé d'avance des « bourreaux barbouilleurs de lois »...

Le 8, arrive « un amalgame » de cinquante-deux victimes : un ermite, un avocat, une comédienne, plusieurs curés, un épicier, un colonel, une femme de chambre, un évêque, et aussi une princesse de Chimay, un Clermont-Tonnerre, les deux frères de Crussol d'Amboise, une Grammont, « dame d'atour de l'infâme Antoinette... » Le 9 thermidor, l'orage gronde à la Convention ; mais le Tribunal, malgré l'absence du président Dumas, qui vient d'être arrêté sur son siège, est par-

venu à mettre sur pied une fournée présentable. Paris est en rumeur; Robespierre, dit-on, est abattu ; l'exécuteur craint que les condamnés n'arrivent pas sans incident jusqu'à la place du Trône. « Va ton train », lui dit Fouquier, rassurant. Dans la rue Saint-Antoine, la foule arrête le convoi; des voix implorent *grâce*! Le peuple, décidément, ne veut plus de sang : instinctivement, il discerne que « c'est fini », et, déjà, des mains généreuses détellent les charrettes; les malheureux qu'elles portent semblent renaître : « Venez! Venez! Sauvez-vous! » leur crient les gens enhardis. Les gendarmes de l'escorte hésitent, laissent faire. Peut-on imaginer l'extase des condamnés que ces manifestations ressuscitent? Ils sont quarante-sept, un « amalgame » encore : un ancien valet de chambre des « tantes de Capet »; trois septuagénaires, un professeur d'astronomie, un tapissier, un quincaillier, un poêlier-fumiste qui tenait le guignol des Champs-Élysées, un vieux ménage, les Puy de Vérine, — le mari sourd, aveugle, tombé en enfance depuis plus de trois ans est dans un lamentable état, — cette héroïque Thérèse de Stainville, princesse de Monaco, qui, condamnée la veille, a gagné un jour, en se déclarant enceinte, afin de couper elle-même ses cheveux et a écrit ensuite à Fouquier-Tinville pour réclamer son droit à l'échafaud; et encore Béchon d'Arquian, l'un des détenus privilégiés de la maison de santé de Picpus où il avait réussi à se faire admettre « pour profiter du bon air ». C'est le second des pensionnaires de Coignard que l'échafaud y est venu prendre; l'autre, le fils de Buffon, a été guillotiné il y a quinze jours.

Et voilà qu'ils sont délivrés; la foule a grossi, elle leur tend les bras, les appelle, les encourage... Un peloton de cavaliers accourt au galop; c'est Hanriot, le général de l'armée robespierriste, avec son escorte ; il fond sur l'attroupement, le disperse, remet l'ordre dans le cortège et commande aux gendarmes de poursuivre : la loi doit être obéie! Alors les chevaux réattelés se remettent en marche et les charrettes continuent à rouler vers la barrière de Vincennes. Les quarante-sept agonisants qu'elles traînent seront culbutés à la nuit dans le trou de Picpus.

Ils furent les derniers. A l'aube du lendemain, les employés de Sanson démontaient la guillotine de la place du Trône et l'emportaient; elle n'y devait jamais reparaître.

La Terreur était finie ; elle n'avait pas seulement assassiné des gens ; elle avait tué aussi, par un fatidique contre-coup, cette Révolution dont les prémices suscitèrent de si généreux concours et de si fallacieuses espérances. Le pays qui s'était cru en route vers l'âge d'or, honteux, maintenant, du sanglant aboutissement de ses illusions, maudissait les énergumènes qui l'avaient dévoyé ; et le sentiment de cette flétrissure était si réel et si général que, d'un accord tacite, la génération contemporaine de ces mois néfastes s'astreignit à concentrer ses souvenirs et à taire ses ressentiments. Il fallut qu'un demi-siècle s'écoulât, que tous les témoins de la « grande épouvante » eussent disparu, avant qu'on osât essayer de glorifier les bourreaux et de justifier la guillotine.

Ce mutisme pudique explique l'obscurité qui entoure l'histoire du cimetière de Picpus. Tant que dura la réaction thermidorienne, pas un mot de cet Haceldama révolutionnaire ; pas une de ces manifestations bruyantes, avec drapeaux déployés et harangues vengeresses, comme on en a vu en d'autre temps et pour d'autres victimes de nos dissensions civiles. Tout au contraire, l'oubli apparent, le silence, l'abandon. Riedain lui-même se tient coi. Ses sous-locataires l'ont quitté ; Coignard a liquidé sa maison de santé ; Coutier a fermé son école. Derrière la haute palissade de planches qui cache le champ des morts, il ne se passe plus rien ; des inconnus ont gardé les clefs de la porte charretière pratiquée dans le mur de l'enclos ; ils y viennent parfois, la nuit, on ne sait pour quoi faire. Mais Riedain a pu s'assurer que, des deux grandes fosses, l'une est pleine de cadavres jusqu'au tiers de sa profondeur, sous le plancher percé de trappes qui la recouvre ; l'autre ne contient que deux ou trois lits de corps ; ni l'une ni l'autre n'ont été comblées de terre.

L'hiver de 1794-1795 s'écoula sans que cet état de choses fût modifié. En février, l'architecte Poyet fut autorisé par la commission des Travaux publics, à fermer enfin ces deux fosses et à supprimer la palissade qui les isolait du reste des jardins. Les travaux commencèrent aussitôt ; mais il fallut d'abord « démonter la couverture de planches de la première fosse, arracher les pièces de bois qui la supportaient, arranger

tous les bois dans la grande allée, desceller les poteaux soutenant la palissade ». On a le mémoire du citoyen Rique, entrepreneur de terrassement, qui dirigea ces opérations : il est précieux en ce qu'il nous renseigne sur l'emplacement et la disposition des fosses. « La première, dans le fond du jardin et dans la partie droite, est de 25 pieds de long sur 15 pieds de large (8 mètres sur 5) : le vide à combler est de 12 pieds (près de 4 mètres) en profondeur ». Si l'on compare ces dimensions à celles primitivement indiquées par Riedain, on constate que dans cette fosse, profonde de 20 pieds (6 m. 50), les restes des suppliciés formaient donc un cube de 2 m. 50 de haut, de 8 mètres de long et de 5 mètres de largeur. La seconde fosse, de 30 pieds de long sur 20 de large (10 mètres sur 6 m. 50), située « à droite en entrant », avait reçu beaucoup moins de corps, car la « hauteur à combler » était de 19 pieds 3 pouces (6 m. 15). On s'excuse de s'attarder à ces macabres jaugeages ; mais ils ne sont pas sans intérêt pour les familles des suppliciés de la place du Trône et ils pourront, par leur précision, retenir l'attention des visiteurs du jardin de Picpus, pèlerins nombreux qu'aucune indication ne renseigne et qui, faute d'un guide suffisamment documenté, n'éprouvent pas toujours l'émotion que doit inspirer ce lieu tragique.

Quant à la dominante question du nombre de corps qui reposent là, elle demeure extrêmement obscure et, dans l'impossibilité où l'on est de dresser une liste exacte, il semble préférable d'adopter celle qui est gravée sur les murs de l'actuelle chapelle de Picpus et qui mentionne 1 397 noms. Une autre liste, « relevée au greffe de la Conciergerie », indique 1 298 victimes ; mais, ajoute-t-on, « quelques noms manquent ». Si l'on adopte les statistiques établies par Campardon dans son *Histoire du Tribunal révolutionnaire*, statistiques que Wallon déclare « fort complètes », on obtiendrait le chiffre de 1 293. D'autre part, le locataire du terrain, Riedain, un contemporain bien placé pour savoir, assure qu'on inhuma dans son jardin 1 436 corps : — 1 002 dans la première fosse et 434 dans l'autre. — Il doit, par erreur, comprendre dans ce nombre les 104 robespierristes exécutés les 10, 11 et 12 thermidor à la place de la Révolution et dont les restes furent enterrés au cimetière des Errancis, près la barrière de Monceau. Riedain prétend, de façon très affirmative, que l'on

continua à inhumer dans son terrain jusqu'au 29 thermidor inclusivement, c'est-à-dire durant vingt jours après que l'échafaud eut quitté la place du Trône. Les opérations du Tribunal révolutionnaire étant suspendues depuis le 13 de ce mois, il faudrait donc admettre, — ce qui n'est pas impossible, — que l'on apporta à Picpus les corps des individus condamnés par le Tribunal criminel du département, et suppliciés soit à la place de la Révolution, soit à la place de Grève : Coffinhal, par exemple. Il serait troublant de penser que ce trop fameux vice-président du sanglant tribunal de Fouquier-Tinville fût venu retrouver ses victimes au fond de la fosse qu'il avait contribué à remplir.

Le comblement des deux tombes fut terminé seulement le 23 prairial an III ; il nécessita quatre-vingt-cinq journées d'ouvriers qui « régalèrent » toute la superficie du terrain. Ce travail coûta 2315 francs. La brèche du mur de clôture, fermée d'une porte charretière, fut définitivement bouchée le 27 prairial ; un an, jour pour jour, s'était écoulé depuis qu'on l'avait ouverte. L'ancien jardin des Chanoinesses retrouvait sa superficie première et son aspect d'antan, sauf que la partie qui en avait été momentanément distraite restait dévastée et dénudée de ses arbres. Six mois plus tard, Riedain réclamait encore l'indemnité que les bureaux lui faisaient espérer : après la fuite de ses locataires et dans la certitude qu'il n'en trouverait pas d'autres, il installa dans l'ancien couvent des métiers à fabriquer siamoises et toiles de coton. En juin 1796, le Domaine national vendit la propriété aux citoyens Le Temptel et Cardeval qui la payèrent 26 380 francs, et le bail de Riedain fut résilié. Quels étaient ces deux personnages ? Dans quel dessein se rendaient-ils acquéreurs de ce bien national ? On ne sait ; mais, dès le 25 octobre suivant, ils en revendaient une parcelle à un certain Jean-Baptiste Brun, demeurant rue du Faubourg Saint-Honoré et cette parcelle, — 25 m. 37 de long sur 12 m. 06 de large, — était précisément l'emplacement de l'une des deux fosses. On n'est point renseigné sur la personnalité de cet acquéreur ; mais il est assez singulier de rencontrer ici un nom semblable à celui du prêtre oratorien, plusieurs fois cité au cours de ce récit, et qui s'était donné pour mission d'absoudre les condamnés dans leur trajet vers l'échafaud. M. Brun déclara aussitôt au notaire en présence duquel était passé l'acte, qu'il

agissait comme mandataire de la princesse de Hohenzollern-Sigmaringen dont le frère, le prince de Salm, avait péri à la place du Trône le 5 thermidor de l'an II. La parcelle acquise par la princesse fut payée comptant 900 livres. Comme ce lopin rectangulaire était situé dans l'angle sud-est du jardin, contre le mur de clôture, on n'eut, pour l'isoler complètement, qu'à élever un nouveau mur le cernant au nord et à l'ouest. La vaste tombe où reposaient les morts se trouvait donc désormais à l'abri de toute profanation : rien ne fut ébruité et nul, dans le quartier même, ne se douta que l'ancien domaine des Chanoinesses était amputé d'un dixième d'arpent (3 ares à peu près).

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au jour où, guidée par Mlle Pâris, la marquise de Montagu voulut visiter ce funèbre lieu. Elle éprouva d'abord une grande déception ; le mur qui entourait la vaste tombe en interdisait l'accès et nul regard même n'y pouvait pénétrer. Mme de Montagu avait projeté de l'acquérir ; elle s'informa discrètement ; quand elle parvint enfin à découvrir le notaire par le ministère duquel elle espérait réaliser son vœu, elle apprit qu'une autre, une étrangère, l'avait devancée dans ce pieux désir. Elle examina dès lors la possibilité de préserver du moins de tout voisinage profane ce clos dont le sol recouvrait tant de victimes et de le protéger au loin contre la contamination menaçante du tumulte de la grande ville. Pour que cette conception eût un effet durable, il importait qu'elle ne fût pas une œuvre individuelle et Mme de Montagu imagina d'associer à ce grand dessein toutes les familles de ceux que la hache révolutionnaire avait frappés à la place du Trône.

Mais il fallait agir prudemment : Bonaparte, dans son politique désir d'effacer le passé, ne supportait pas que l'on évoquât, soit pour les réprouver, soit pour les glorifier, les événements de la Révolution. Mme de Montagu et Mme de La Fayette s'inscrivirent donc en tête d'une souscription dont le montant devait être employé à l'acquisition des terrains avoisinant la fosse commune et particulièrement à la reconstitution de l'ancien domaine des Chanoinesses. Les deux nobles sœurs reconnurent bientôt la difficulté d'atteindre des veuves et des orphelins dispersés et ruinés par les événements et, après avoir groupé quelques adhérents parmi leurs relations intimes, obligées de dissimuler leur entreprise que leurs noms seuls

auraient rendue suspecte au pouvoir, elles comprirent « qu'elles devaient se perdre dans la foule des souscripteurs comme leur sœur, leur mère et leur aïeule étaient perdues dans la foule des morts ». Elles s'effacèrent donc devant l'abbé Beudot, prêtre de la paroisse Sainte-Marguerite, qui prit l'initiative de la souscription et lança aux familles un appel éloquent, rédigé par M. de Lally-Tolendal : il eut pour premier résultat, en août 1803, l'achat, moyennant 24 300 francs, de l'ancien couvent des Chanoinesses et d'une partie de leur jardin touchant à la clôture de la fosse commune, propriété de la princesse de Hohenzollern et que fermait, on l'a dit, un mur percé d'une petite porte de bois plein.

Le premier acte de la société naissante fut l'érection d'une croix de pierre, face à cette porte. Elle existe encore, cette croix, bien effritée, mais vénérable, puisqu'elle rappelle la prise de possession, par les héritiers des suppliciés, des terrains voisins de celui où, pêle-mêle, étaient entassés les restes de leurs parents. La 25 juillet 1806, la société acquérait de M. Robert Sigot, le reste du jardin des Chanoinesses, et dans une chapelle qu'avait élevée M. Sigot, l'abbé Beudot vint célébrer la messe ; puis il bénit la croix de pierre ainsi que la terre qui recouvrait les victimes. M. Dubois, curé de Sainte-Marguerite, adopta cette chapelle comme succursale de sa paroisse et bientôt une messe y fut dite tous les dimanches.

Bien qu'on eût agi jusqu'alors avec la réserve et la discrétion exigées, la police de Fouché était trop soupçonneuse et trop avisée, trop bien servie aussi, pour que ses Argus ne fussent pas avertis de ce qui se passait à Picpus : une dénonciation anonyme, émanant peut-être de quelque jacobin impénitent, et adressée à *Monsieur l'Inspecteur*, le 8 mai 1805, donna l'éveil. Elle était ainsi libellée :

> On annonce que des parents des victimes de la Révolution ont formé, rue de Picpus n° 7, un établissement propre à perpétuer le souvenir des malheurs que le gouvernement cherche à faire oublier.

L'un des fonctionnaires du ministère de la police écrit en marge :

> Son Excellence désire que les informations les plus précises soient recueillies tant sur les causes de l'association, si elle existe, que sur les membres qui la composent.

Aussitôt, les mouchards sont en campagne et leurs rapports nous révèlent des faits, — faux ou grossis tout au moins, — concordant mal avec le peu que l'on sait des commencements discrets de la société de Picpus. Le premier « observateur » qui se risqua dans cet « antre de conspirateurs », relate qu'il existe, en effet, au numéro 5 (et non 7) de la rue de Picpus, un nouvel établissement formé par une trentaine de chanoinesses ou ex-religieuses de Maubeuge, arrivées là avec plusieurs voitures chargées de leurs meubles et effets. L'ancien évêque de Meaux, Apollinaire de Polignac, est « à leur tête »; il cherche un logement dans le voisinage. La maison est en grandes réparations ; le jardin est remis en culture; il existe dans le principal corps de bâtiment une petite chapelle « avec du latin au-dessus de la porte »; on y dit chaque jour deux messes et plus encore les dimanches et fêtes. Ces offices sont publics ; le quartier s'y porte volontiers en raison de l'éloignement de toute autre église, et on y célèbre une fois par an un service solennel « en commémoration de ceux qui, pendant la Révolution, ont été enterrés dans le local qui se trouve presque contigu et derrière le dit établissement ».

Ce premier rapport est du 10 mai. Deux jours plus tard, un autre policier s'introduisait à Picpus et récoltait de nouveaux renseignements, très différents de ceux recueillis par son collègue : ce n'est plus « le sieur Polignac, ancien évêque de Meaux », qui dirige l'association, mais un autre prélat, nommé Rohan-Chabot, ou peut-être un monsieur de Castellane « qui a refusé récemment l'évêché de Mende ». L'agent de Fouché, ayant entendu « une petite cloche qui sonnait la grand messe », s'est glissé dans la chapelle et, par conscience professionnelle, a suivi tout l'office « célébré, dit-il, selon le rite catholique ». Cette cérémonie ne paraît pas lui être très familière, car il en note les diverses particularités comme s'il s'agissait de nouveautés inquiétantes. Il subit, il est vrai, un long sermon prononcé *par un abbé Caudrain, chaplin (sic) ou desservant de cette chapelle,* et qu'il juge très éloquent. L'assistance, fort nombreuse, « est composée surtout de jeunes personnes des deux sexes » dont trois ont communié pendant la messe. On s'est retiré vers midi.

Ce qui suit présente plus d'intérêt : « Suivant les on dit, ajoute le mouchard, cet établissement aurait des relations avec

la famille de Noailles ; on dit aussi que le terrain *où est l'hécatombe ou le dépôt en question* (*sic*), appartient à ladite famille ; qu'il s'y fait quelquefois des inhumations; on en cite une d'une demoiselle de Noailles, âgée d'environ vingt ans, qui s'y est faite il n'y a pas longtemps. La grande porte dudit dépôt a été réduite à une petite par où passent ces prétendues inhumations. »

Le ministre, inquiet de ces révélations, se décide à dépêcher un agent sûr qui, le 18 mai, put obtenir des précisions « dues à une personne digne de toute créance ». Et voici ce qu'il apprend : « Mme de Nicolay, propriétaire d'une maison à Picpus, fait faire annuellement dans sa chapelle un service en l'honneur des guillotinés ; là se rendent les gens de haut parage qui assistent à cette cérémonie lugubre. On fait une quête dont le produit est très considérable... Une personne présente, et en grand costume, a dit que la collecte (de cette année) paraissait être plus productive que celle de l'an dernier. » Pour se donner de l'importance et témoigner de son habileté, le policier écrivait en *post-scriptum :* « Si l'on croit nécessaires quelques réflexions générales sur cette chapelle privilégiée, j'en puis donner qui ne seront peut-être pas indifférentes à la sagesse et à la sagacité du gouvernement. »

Il est toujours utile de consulter les rapports de police : ils sont, le plus souvent, erronés et présentent les choses sous un aspect très différent des réalités ; mais ils nous apprennent combien le pouvoir le plus vétilleux, le mieux servi et le plus tracassier est mal informé par des gens dont le seul souci est de gagner la solde qui leur est attribuée et d'envenimer de leur mieux les manifestations les plus innocentes, afin de faire preuve de zèle et de perspicacité. Ainsi, trois ans après la création de l'œuvre de Picpus, Fouché, qui avait pourtant des espions partout, ignorait encore et les noms des fondateurs et le but de cette association. En 1806, il allait être un peu mieux instruit à la suite d'un nouvel avis reçu, en avril, par Desmarets, son perspicace collaborateur, auquel incombait la direction de la police politique.

Cet avis, encore anonyme, dénonçait à l'autorité que, le 18 avril, à onze heures du matin, serait célébré dans la chapelle de Picpus le service commémoratif annuel. L'original de cette dénonciation est aux Archives et porte cette apostille :

Son Excellence désire que vous envoyiez quelqu'un à cette réunion, à laquelle ne sont convoqués que des grands de l'ancien régime... Il faudrait observer les assistants, les cérémonies et écouter attentivement le sermon.

Le policier chargé de cette enquête s'acquitta consciencieusement de sa mission : son rapport décrit le service religieux, le catafalque, les ornements funèbres, mentionne M. le curé Dubois, le suisse en grand costume, l'assistance composée de « plus de dames que de messieurs », tous en noir; plusieurs de ces derniers portaient l'épée, ce qui sent fortement l'ancien régime. Après la messe, chant du *Libera*, courte harangue de M. Dubois « qui, sans aucune allusion remarquable, déplore le sort des victimes : sa péroraison paraît tirer des larmes de la plupart des assistants ». Pour finir, M^lle^ de Noailles, — probablement Euphémie, fille de la vicomtesse de Noailles, — fit la quête. « La bourse, ajoute l'espion, a paru bien fournie et contenir de l'or. »

Quelques jours plus tard, l'agent complétait ces renseignements et désignait enfin la personne qui semblait être l'initiatrice de cette fondation : il nommait M^me^ de Montagu, née Noailles, et ne cachait pas que « beaucoup de personnes de l'ancienne classe nobiliaire, occupant des places marquantes dans la nouvelle Cour, après avoir longtemps hésité, faisaient actuellement des dons et des démarches, afin d'être admises, à titre de fondateurs, dans l'œuvre de Picpus ». — « L'abbé Caudray (*sic*), ancien grand vicaire de l'évêque de Mende, paraît surveiller cet établissement, où se trouvent réunies des anciennes dames chanoinesses de noble naissance, qui vivent en communauté. Cet ecclésiastique cherche à faire accroire que l'on a l'intention de réunir par la suite, aux cendres des personnes inhumées dans le cimetière du couvent, celles de Louis XVI qu'on espère se procurer et retirer du cimetière de la Madeleine. »

Avec le nom de M^me^ de Montagu, Fouché tenait le fil de toute l'affaire qu'il lui était loisible de considérer, soit comme une vaste conspiration, soit comme un simple hommage rendu discrètement à des morts vénérés. C'est à cette dernière opinion qu'il se fixa : apprenant que beaucoup de personnages de la Cour impériale se faisaient honneur de compter parmi les souscripteurs de l'œuvre et que, au nombre de ces adhérents,

était inscrit le prince Eugène de Beauharnais, fils adoptif et successeur éventuel de l'Empereur, l'adroit ministre jugea inopportune toute mesure de rigueur contre les héritiers des guillotinés et la surveillance dont ils étaient l'objet fut définitivement levée. Fouché, singulièrement avisé, prévoyait dès lors un retour possible des Bourbons et ménageait ceux de leurs partisans dont il pourrait un jour exploiter la reconnaissance.

Tout n'était pas faux, dans les rapports de ses agents : une congrégation de femmes s'était, en effet, établie, en mars 1805, dans l'ancien couvent des chanoinesses de Picpus. Elles n'arrivaient pas de Maubeuge, mais de la place Vendôme où, un an auparavant, au nombre de neuf, elles avaient trouvé un abri provisoire. Cette association s'était clandestinement formée à Poitiers, au plus fort de la Terreur, entre quelques dames animées du désir de vivre en communauté pour solliciter du Ciel le retour de la paix et de la religion en France. Elles avaient aussi pour but de donner asile aux prêtres insermentés et de les seconder dans leur clandestin et périlleux ministère. C'est ainsi qu'elles furent mises en relations avec l'un de ceux-ci, — celui-là même que les rapports des mouchards de Fouché désignent sous le nom de *Caudrain* ou *Coudray*.

Il s'appelait au vrai Pierre Coudrin; né de paysans aisés, en 1768, dans le diocèse de Poitiers, simple diacre à l'époque où commençaient, en 1791, les persécutions contre le clergé, il était venu à Paris pour solliciter, d'un évêque resté fidèle aux lois de l'Église, l'onction sacerdotale. Ordonné prêtre par Mgr de Bonal, l'abbé Coudrin regagna son village d'où il dut fuir bientôt, traqué, poursuivi, trouvant parfois asile dans le grenier de quelque château, le plus souvent vivant dans les bois, portant sans cesse sur lui le Saint-Sacrement et prêt à répondre au premier appel de ceux qui réclameraient son assistance. Après deux ans de cette vie errante, il eut la témérité de rentrer à Poitiers où l'échafaud sévissait. Il trouva refuge chez ces vaillantes chrétiennes qui s'étaient associées pour mettre en commun leurs prières ; il y arriva décharné, « sec, la peau collée sur les os », et, tout en courant la ville pour exercer son ministère, sans souci du péril de mort dont il était à toute heure menacé, il se fit le directeur des saintes femmes qui lui donnaient un abri. Quand, après la mort de

Robespierre, la persécution se fut momentanément ralentie, l'abbé Coudrin, ayant remarqué chez plusieurs de ces dames des dispositions à la vie religieuse, leur associa quelques personnes animées des mêmes sentiments et loua pour elles, en février 1795, une maison dans la rue du Moulin-à-vent.

C'est alors que se présenta chez lui Mlle Henriette Aymer de la Chevalerie. D'une famille noble et naguère riche de Poitiers, elle avait, très jeune encore, avant la tourmente, figuré avec éclat dans la société brillante de la ville. Sa beauté et ses talents lui avaient attiré de nombreux hommages, encore qu'elle passât alors pour être un peu dédaigneuse et hautaine. Dénoncées en 1793, Henriette Aymer de la Chevalerie et sa mère furent incarcérées à la prison des Hospitalières et la jeune fille dut, pour soutenir sa mère habituée à toutes les aises de la vie, se livrer à des travaux d'aiguille, s'isolant dans la pensée de la mort prochaine. Ce fut l'origine d'une vie toute nouvelle. Lorsque, après un an de captivité, les dames de la Chevalerie sortirent de prison, Henriette avait reconnu le néant des distractions mondaines et c'est alors que, ayant entendu parler de l'abbé Coudrin, elle lui témoigna le désir de partager la vie simple des quelques pieuses dames qu'il avait groupées.

L'abbé Coudrin refusa. Il craignait que cette ferveur fût passagère et il ne revint sur sa décision qu'au bout de deux ans d'épreuve, quand il vit Henriette prête à tous les renoncements et à tous les sacrifices. Elle avait alors trente ans; sous son impulsion, la petite association allait s'accroître et progresser. Mlle de la Chevalerie recueillit ce qui restait de la fortune de ses parents et fit l'acquisition d'un immeuble où elle se logea avec ses cinq compagnes : ce fut le premier établissement de la *Congrégation des Sacrés Cœurs et de l'Adoration perpétuelle*. En 1797, l'abbé Coudrin autorisa ses pénitentes à prononcer des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; deux ans plus tard, elles quittaient le vêtement séculier pour prendre la robe de laine blanche et le voile de mousseline. *Madame Henriette* fut élue supérieure générale de la communauté naissante; une règle fut adoptée imposant le silence, les grands jeûnes, le maigre habituel, une planche pour lit... L'abbé Coudrin allait être l'unique supérieur ecclésiastique de la congrégation.

Elle ne comptait, en 1801, que dix professes et quelques novices et, dès la signature du Concordat, elle fondait une

seconde maison à Mende dont Mgr de Chabot, parent de la Mère Henriette, venait d'accepter l'évêché. La communauté essaima ensuite vers Cahors où un troisième établissement fut créé; en 1804, la Mère Henriette arrivait à Paris et, l'année suivante, se fixait avec ses sœurs à Picpus; elle prenait envers Mme de Montagu l'engagement d'assurer la célébration des offices commémoratifs annuels. L'Adoration perpétuelle y fut aussitôt instituée pour ne plus être interrompue depuis lors, sauf durant quelques jours à l'époque de la Commune, en 1871. C'est à Picpus que décéda saintement, en novembre 1834, la révérende Mère Henriette Aymer de la Chevalerie, supérieure générale d'un ordre puissant qui compte actuellement cinquante maisons réparties dans le monde entier. Nulle autre communauté que celle-ci, fondée au temps de l'échafaud par des filles de noble naissance, en réparation des crimes et des profanations révolutionnaires, n'était mieux désignée pour veiller sur le champ tragique clandestinement transformé en nécropole par la Terreur de l'an II.

De son côté, la société de Picpus avait lentement prospéré. A l'époque de la Restauration, elle commença de vivre au grand air; dans la partie du jardin mitoyenne à l'ancienne fosse commune, un nouveau cimetière avait été créé dès 1803 pour servir de sépulture aux descendants directs des victimes de 1794. A cette époque, l'abbé Carrichon existait encore; nul doute qu'il ne s'intéressât vivement à la fondation intimement associée en son esprit au souvenir des trois femmes qu'il avait suivies jusqu'à la mort et pour lesquelles il n'avait cessé de prier. Il mourut le 30 juillet 1818, à son pavillon du Val de Grâce, « au deuxième sur la cour »; il léguait au Père Mérault, alors grand vicaire de l'évêché d'Orléans, les archives de l'Oratoire dont il était détenteur depuis le début de la révolution, entre autres un répertoire de tous les prêtres reçus dans la Congrégation depuis 1611. Mais le service des Archives royales réclama ce précieux dépôt qui lui fut attribué en dépit des protestations de l'héritier. M. Grelet, dont le nom est également lié à l'histoire du cimetière de Picpus, survécut longtemps à son confrère ; il décéda, rue Mabillon 18, le 26 février 1850.

En 1856 et en 1857, des décisions ministérielles autorisèrent l'inhumation, au jardin des Chanoinesses, des membres

collatéraux des familles des suppliciés et le cimetière annexe dut être agrandi : on y réserva un terrain destiné aux défunts d'une autre religion que la catholique. La petite chapelle où les agents de Fouché venaient, au temps de l'Empire, espionner les fidèles, fut remplacée en 1841 par un édifice plus vaste ; son portail, très simple, se dresse au fond de la cour dans laquelle on pénètre aujourd'hui quand on a franchi la porte du n° 35 de la rue de Picpus. A droite, s'élèvent les bâtiments neufs du couvent, bâtis il y a quelque soixante ans ; à gauche, des constructions basses sont des vestiges de l'ancien monastère des Chanoinesses ; au fond, près de la chapelle, est l'entrée du jardin.

C'est un vaste parc, solennel, silencieux, ordinairement désert ; bien que sa largeur ait été réduite, il doit conserver l'aspect qu'il avait au temps où le citoyen Riedain en prit possession : longues allées droites plantées de tilleuls, chemins sablés encadrant des rectangles de gazon ou de légumes. Après quelque trois cents pas, on rencontre, à droite, dans un rentrant de mur de clôture, une grille neuve : c'est l'entrée du cimetière. Pas un arbre ; très peu de fleurs ou de couronnes ; rien que de sobres monuments de pierre, très simples pour la plupart, larges et hautes dalles alignées. Quelques chapelles funéraires massives et sans décor dominent ce champ mortuaire, impressionnant par sa sévérité. La première tombe que rencontrent les regards est celle des descendants de Gossin, celui-là même qui, docilement, suivit à pied les charrettes et que vit mourir le père Carrichon. Puis commencent les rangées des grandes sépultures : tout l'armorial de France est là, l'armorial de la guillotine : les pierres font figure de pages arrachées à notre histoire, tant les noms qu'elles portent sont éclatants : de Montmorency, — de Faudoas, — de Levis, — de Grammont, — de Nicolaï, — de Rohan-Chabot, — de La Rochefoucauld, — de Boisgelin, — d'Hautefort, — de Biron, — de Polignac, — de Luynes, — de Montalembert, — Récamier... Voici la longue lignée des Noailles et, parmi eux, Mme de Montagu, la première présidente de l'œuvre de Picpus ; elle repose, depuis le 30 janvier 1839, dans cette terre sauvée par elle de la profanation, non loin de sa sœur et de son beau-frère, le général de La Fayette ; la tombe de celui-ci est toujours décorée de quelque drapeau ou de quelque emblème déposé par des visiteurs américains.

Tout près de là est la vieille croix de pierre érigée en 1802 par les soins de Mme de Montagu, après que l'existence de la fosse commune lui eut été révélée par Mlle Pâris. On ne trouve point la tombe de cette pauvre ouvrière qui fut la première à prier sur cette terre sacrée et voulut plus tard, malgré sa pénurie, apporter son obole à la souscription ouverte par les héritiers des suppliciés : mais, aux concessions nos 53 et 54 sont inhumés Mme Pâris, sa mère, et son frère André.

Face à la vieille croix est l'étroite porte, toujours fermée, percée dans le mur qui clôt la fosse commune ; les vantaux pleins d'autrefois ont été remplacés par une grille qui permet de voir ce carré de gazon dont le sol n'a pas été remué depuis le 23 prairial de l'an III, alors que les terrassiers finirent de combler les trous où l'on avait, un an auparavant, culbuté les morts de l'échafaud. On a peine à détacher ses regards de ce lugubre enclos dont le mur du fond, et celui de droite ont *vu* les épouvantables scènes des nuits de juin 1794. De vieux ifs que l'âge a rendus malingres dressent leurs panaches sombres sur cinq modestes tombes posées là à une époque qu'on ne peut préciser et qui sont celles des membres de la famille du prince de Salm. Grâce à M. le marquis de Montaignac, arrière petit-fils de Mme de Montagu, président actuel de la Société de Picpus, ce terrain, longtemps possédé par des étrangers, est récemment entré dans le domaine de cette société : ainsi se trouvent réalisés, après cent vingt-cinq ans, les vœux les plus chers des nobles fondatrices et le but même de l'institution.

C'est aussi à M. le marquis de Montaignac qu'on doit de lire sur le mur nord du jardin des religieuses une inscription rappelant que là fut ouverte la brèche par laquelle pénétraient dans l'enclos du citoyen Riedain le rouge tombereau à roues basses qui apportait à la fosse sa ration quotidienne de têtes exsangues et de corps tronqués ; l'emplacement de cette brèche est encore reconnaissable à la vieille poutre vermoulue qui lui servait de linteau. On revoit par la pensée l'affreuse voiture entrant là ; on évoque, dans ce bout de jardin qui a gardé on ne sait quel aspect de nudité et d'effarement, la palissade de planches qui protégeait contre les regards les travailleurs de l'enfouissement, les tas de vêtements ensanglantés, les grands feux où l'on brûlait, la nuit, des herbes

désinfectantes et l'on songe à ce qu'ont pu devenir par la suite, à ce qu'ont dû se remémorer en vieillissant, les hommes qui avaient trouvé à cette infernale besogne un répugnant gagne-pain.

Pour échapper à cette vision, il ne faut pas moins qu'une visite à l'oratoire de l'œuvre de Picpus qu'on revoit, à l'entrée du parc assoupi, au retour du pèlerinage. Elle est très sombre, cette église, et, quand on y pénètre, on n'y peut rien distinguer d'abord que quelques formes blanches agenouillées sur les dalles, comme des fantômes en prière. Lorsque les regards se sont habitués à cette obscurité, on reconnaît que ces fantômes sont des professes portant la robe de laine blanche et le voile de mousseline des filles de la mère Henriette Aymer de la Chevalerie. Sur les murs de pierre du transept sont gravés 1 298 noms : ceux des morts de la fosse commune. Sur l'autel est exposé nuit et jour le Saint Sacrement et, devant Lui, deux religieuses se tiennent en adoration, immobiles comme des figures de marbre, la tête couverte du voile blanc qui retombe sur un long manteau rouge dont la traîne décrit un grand cercle sur la mosaïque du sanctuaire.

Chaque jour un prêtre offre, à cet autel, le saint sacrifice en commémoration de toutes les victimes de la Révolution ; chaque année, au printemps, un service solennel est célébré à l'intention particulière de ceux qui périrent à la place du Trône, et les assistants, à l'issue de la cérémonie, se rendent processionnellement, par les longues allées du jardin, jusqu'au cimetière où l'on prie encore pour les victimes, — et pour leurs bourreaux. Car les bourreaux ne sont pas oubliés, et, tous les ans, à la date correspondante du 9 thermidor, les saintes filles qui ont la garde du jardin funèbre implorent de la miséricorde divine le pardon de ceux dont l'éphémère dictature a taché de sang notre histoire.

G. Lenotre.

# L'ALTANA

## OU LA VIE VÉNITIENNE

### 1899-1924

## VI [1]

### PALAZZO VENDRAMIN AI CARMINI

Venise, octobre-novembre 1913.

Je connaissais depuis longtemps cet étonnant mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini, mais je ne me doutais guère que j'y habiterais un jour. C'est cependant là que, chaque matin, je m'éveille et que, chaque soir, je m'endors de ces sommeils que Venise favorise par ses longs silences nocturnes. Lorsque les pas des derniers passants ont retenti aux dalles de l'étroite fondamenta sur laquelle donne la fenêtre de ma chambre, quand les ivrognes qui, parfois, s'y arrêtent pour des colloques confus, ont cessé leurs palabres avinés, il se fait un merveilleux silence, un silence profond, absolu, un silence d'éternité. Il dure jusqu'au moment où les cloches voisines de l'église del Carmine sonnent l'angélus de l'aube de leurs voix êlées. Puis leurs tintements s'espacent. Ils se ralentissent et tout se tait de nouveau jusqu'au moment où le patron de la grosse péotte qui s'amarre sous ma fenêtre descend dans sa barque. Lorsqu'il est parti, le silence se rétablit, mais ce n'est plus le même silence. Il est comme transparent, plus fragile, attentif, inquiet d'un bruit de rame dans l'eau, de l'écho d'un

*Copyright by* Henri de Régnier, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août, 15 septembre et 1er octobre.

pas lointain. C'est la journée qui commence, la douce et lente journée vénitienne.

Car me voici encore une fois à Venise, en ces mois d'octobre et de novembre que j'y aime entre tous. Certes, cette fois encore, j'en goûte le charme reposant et mélancolique. J'y retrouve ce plaisir de vivre que je ne ressens qu'ici, cette même curiosité où je suis sensible à toutes les variations de la lumière, à toutes les nuances des couleurs, à tous les aspects des choses. Venise est inépuisable et on ne la connaît jamais entièrement. Elle réserve toujours des surprises et ce que l'on sait le mieux d'elle garde une merveilleuse nouveauté; mais, cette année, il me semble que je suis moins attentif à ses pierres et à ses eaux : je n'éprouve plus le besoin de la parcourir en tous sens avec cette avidité des yeux qui cause une sorte de vertige enchanté. Néanmoins, je ne laisse pas de me confier à son labyrinthe, mais je me sens attiré vers un point, toujours le même. C'est là qu'est le sortilège auquel tout me ramène. Le dirai-je, Venise m'intéresse moins que l'étrange lieu que j'y habite. C'est à lui que vont ma pensée et ma rêverie. Mes pas y reviennent d'eux-mêmes.

Je viens de l'autre bout de Venise; j'ai suivi bien des calli, passé bien des ponts pour arriver au campo di Santa Margherita et, de là, gagner la proche église del Carmine et son campo que borde un rio. Presque en face du pont qui le traverse, sur la fondamenta opposée, est un vaste palais qui fut jadis une magnifique demeure et qui maintenant, morcelé, divisé, décrépit, est habité par de petites gens. Aux balcons végètent des pots de fleurs. Des stores d'un ocre délavé pendent aux fenêtres. La grande porte toujours ouverte donne accès à un vestibule imposant, soutenu par de fortes colonnes et où s'amorce un large escalier de pierre. Ce palais est un ancien palais de la puissante famille des Foscarini et il donne son nom à la fondamenta qui longe le rio di Santa Margherita. A sa masse principale s'ajoute une partie en retrait, devant laquelle se trouve une petite cour carrée séparée de la fondamenta par un mur percé d'un portail. A droite de cette cour s'élève un autre palais également assez délabré. Ses trois étages atteignent la hauteur du palais voisin, mais sa façade inégale se continue vers la droite plus basse et réduite à deux étages. L'ensemble présente une rangée de six fenêtres, celles du mezzanino plus

étroites et sans balcons. Ce palais-là est un Palais Vendramin. Pour le distinguer du somptueux Vendramin dont s'enorgueillit le Grand Canal, on l'appelle le Palais Vendramin ai Carmini.

Le portail qui donne accès de la fondamenta Foscarini dans sa petite cour, est presque toujours ouvert, de même que la porte que l'on trouve à droite, à côté d'un puits à margelle de marbre, à demi engagé dans la muraille. L'entrée est assez sombre ainsi que l'escalier dont les vingt marches de pierre aboutissent, sur un étroit palier, à une porte par où l'on pénètre dans un vestibule obscur. Cependant on y distingue des médaillons à la romaine où sont représentées des figures casquées ou laurées. Ces médaillons sont entourés d'entrelacs de stuc jaune et rose. Toute cette décoration stuquée, assez indistincte, est en bien mauvais état. Ce vestibule se prolonge par un long couloir humide. Si on le suit, on arrive à une chambre dont les deux fenêtres donnent sur la fondamenta. De là on aperçoit, au delà du rio de Santa Margherita, le campo et l'église del Carmine, à droite; à gauche, une antique maison qui porte à son angle la statue d'un guerrier. On l'appelle la Casa del Moro et la légende veut qu'Othello l'ait habitée. Cette chambre offre les marques d'une extrême vétusté. De grandes déchirures laissent pendre en lambeaux le papier tendu sur la muraille, mais le plafond est décoré d'ornements de stuc et une cheminée d'un beau marbre encadre et surmonte un large foyer. Une haute porte, d'un bois ronceux, poli et luisant, fait communiquer cette chambre avec la pièce voisine.

Celle-là n'a qu'une seule fenêtre. Des moulures de stuc, jaunes et vertes, entrelacent leurs rubans en relief, sur fond blanc, autour de médaillons à figures mythologiques et de panneaux dont les peintures ont été remplacées par un papier vert, bien déchiré et bien éraillé, mais qui s'accorde assez bien avec les stucs des murs et avec le beau pavimento dont la blanche mosaïque est bordée de guirlandes de fleurs et de volutes qui, aux quatre angles de la pièce, se relient à quatre cornes d'abondance d'où s'épanchent des fruits de toutes couleurs.

Je ne pousse jamais la haute porte de bois ronceux qui sépare cette pièce de la suivante sans me préparer à la surprise qui m'attend et que l'habitude ne parvient pas à atténuer. Chaque fois, il me semble pénétrer au cœur d'un passé mysté-

rieux, dans un étrange lieu de rêverie. Nous l'appelons la « chambre dorée », à cause de l'impression de luxe suranné qui se dégage de sa noble et pauvre magnificence. Carrée, elle prend jour sur le rio par deux fenêtres, entre lesquelles se dresse la cheminée. Sa tablette est surmontée d'un miroir divisé en compartiments par des cadres de rocaille d'un vieil or somptueusement terni et qui se recourbe en volutes. Ces divers miroirs forment une sorte d'édifice triangulaire et, sur celui qui en termine la pyramide, est gravé l'Amour avec son arc. Les murs de cette chambre sont couverts d'un crépi jaune, d'un jaune très doux, ambré et comme mielleux. Les panneaux, de dimensions différentes, sont entourés d'une bordure blanche. Les trois plus grands portent, à leur centre, chacun un tableau de faïence, accompagné de deux plus petits, au bas desquels sont fixés des supports de verre destinés à recevoir des bougies.

Ces tableaux sont composés de plaques de faïence blanche aux jointures presque invisibles. Aux angles s'enroulent de fines arabesques qui imitent une dentelle d'or. Le milieu en est occupé par des motifs décoratifs et par des personnages qui s'y détachent en noir, pareils à des ombres chinoises. De sobres touches d'or animent ces obscures silhouettes. Celui de ces tableaux qui remplit le panneau que l'on a à sa droite quand on s'adosse à la cheminée représente le Triomphe de Junon. La fière déesse monte un char volant attelé de deux paons et qu'escortent en cortège d'autres oiseaux. Au bas, parmi des arbres dont les branches se ramifient autour du char aérien, divers petits assistants font fête à la déesse. Deux font des gestes de respect et d'enthousiasme. Un autre joue d'une sorte de trompette qui pourrait bien être celle de la Renommée. Un autre souffle dans un instrument bizarre qui a la forme d'une espèce de cor. Dans le panneau qui fait face à la cheminée est représentée une scène plutôt pastorale, mais dont je ne puis guère définir le sens. De chaque côté se tordent de gros troncs d'arbres, tandis que s'agitent de minuscules petites bonnes femmes noires et dorées dont il est assez difficile de déchiffrer la pantomime, mais qui, sur le fond blanc de la faïence, font un effet délicieux. Quant au troisième tableau en pendant au Triomphe de Junon, il est plus lisible. Il nous donne le spectacle d'une chasse au lion. Le lion est posé sur une manière de tertre aérien qu'il partage avec un cavalier monté sur un

cheval fougueux dont il est séparé par un palmier. De chaque côté se tordent les troncs des mêmes arbres noueux. Au bas de l'arbre de gauche, s'élance un second cavalier et, à la fourche de l'une de ses branches, est posté un archer qu'abrite un svelte petit palmier poussé là on ne sait comment, tandis qu'au pied de l'arbre de droite se tient un homme armé d'une lance. Des quatre coins du plafond, juchés sur des arabesques de stuc, coiffés de chapeaux pointus, balançant des parasols ou haussant des bannières, quatre ravissants Chinois contemplent le pavimento où sont incrustés de gros fragments de nacre qui y font miroiter comme des reflets de clair de lune, tandis qu'autour d'eux volent des oiseaux peints et que frétille, pareil au bout coupé de leur longue natte, un lézard qui semble figurer dans la fresque une vivante fissure.

Car toute cette splendeur, qui fut jadis intacte en son éclat, est maintenant éteinte en sa beauté mélancolique. Si les belles faïences ont gardé leur fraîcheur, les ors se sont ternis; les stucs sont en plus d'un endroit ébréchés; leur pâte colorée est tombée en poussière. A plus d'une place, le doux crépi jaune des panneaux s'écaille; çà et là, la mosaïque du pavimento se disjoint. Néanmoins, en ses décrépitudes partielles, l'ensemble garde un aspect de luxe raffiné. Qu'importe si les fenêtres ferment mal, si les hautes portes en bois ronceux ont perdu leurs serrures! Elle n'en est pas moins belle, cette chambre dorée, mais elle n'est pas seulement belle, elle est étrange et mystérieuse.

Quelle singulière fantaisie, quel étrange caprice ont donc ajouté à ses trois portes cette quatrième qui se dresse encadrée d'un chambranle de marbre jaune? Elle est tout entière en glaces et le temps en a fait le plus inquiétant miroir. Il ne l'a ni terni, ni éraillé, mais il lui a donné l'aspect d'une sorte de métal liquide qui, dans sa transparence et sa profondeur plutoniennes, reflète les objets et les figures à une distance d'au delà où ils prennent une teinte nocturne et un lointain d'apparition. Quand on s'en approche, on s'y voit son propre fantôme et la chambre tout entière, en s'y reflétant, s'y décolore comme si elle était envahie d'une nuit subite. Sur quoi peut-elle bien s'ouvrir, cette porte de miroirs? Quel secret cache-t-elle derrière sa surface de verre métallisé? Une poignée de cuivre invite à la faire tourner sur ses gonds invisibles. Lentement, lourdement,

sournoisement, elle s'entrebâille. Quelle cachette va-t-elle nous découvrir? Dissimule-t-elle quelque escalier dérobé? Mais non, elle ne révèle qu'une sorte d'armoire vide, peu profonde, simple réserve pour l'en cas d'un souper galant ou resserre à pendre des oripeaux et des défroques de carnaval.

Ces trois pièces sont les seules restées habitables de ce singulier Palais Vendramin. Toutes les autres ne sont plus que ruine. Certaines sont si obscures qu'on n'y distingue rien ; elles n'existent que par leur odeur de moisissure. Il y en a une qui, en des cadres rompus, montre des peintures indistinctes qu'on devine avoir été des portraits. D'un de ces cadres pend lamentablement une toile dont on ne voit que l'envers. Si on la soulève, on y reconnaît vaguement une effigie à mi-corps d'homme en perruque. Quelque Vendramin sans doute. Peut-être celui qui fit construire le palais et le fit décorer de stucs délicats et de faïences à personnages? Est-ce la gondole dont il se servait qui, retournée, est suspendue entre deux arbres et achève de pourrir dans la petite cour humide, qu'on aperçoit à travers les vitres dépolies et verdies par le temps d'une fenêtre qui ne s'ouvre plus et dont le volet extérieur vacille démantibulé? Puis la série des étroites pièces se continue, toujours avec le même délabrement, jusqu'à une vaste salle, d'où un escalier conduit à un jardin où des plates-bandes plantées de légumes sont entourées de fil de fer et séparées par de minces sentiers, le long desquels sèchent des linges et qu'encombrent des culs de bouteille et des détritus de toute sorte, pauvre jardin qui fut jadis un jardin d'agrément et de plaisance, comme l'atteste l'élégant casino qui s'élève au bout et dont ses colonnes et son fronton à l'antique font une manière de petit temple du Plaisir.

Il fallait quelque audace pour s'aviser, malgré l'attrait de ses faïences et de ses stucs, d'habiter ce mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini, mais, quand on aime Venise, on est capable de toutes les folies. Ne poussâmes-nous pas la nôtre jusqu'à l'idée de louer, non plus pour quelques semaines mais à l'année, ce mezzanino et d'y faire les réparations les plus nécessaires ? Quand nous en vîmes l'impossibilité, nous nous résignâmes à n'y être que des hôtes de passage et à en tirer parti de notre mieux avec les amis décidés à tenter comme nous cette audacieuse expérience et à en partager l'aventure. Il

s'agissait donc d'entrer en pourparlers avec le propriétaire de cette inconfortable merveille, mais, à Venise, rien ne se fait aisément. D'abord le propriétaire demeura introuvable. Un Vénitien est rarement visible à son domicile. Enfin, cette première difficulté résolue, nous apprîmes que le mezzanino était loué à une certaine signora G... Elle ne fut pas, elle non plus, d'abord aisé. Cependant nous parvînmes à la joindre. C'était une personne à la fois vague et méticuleuse. Il fallut lui signer de nombreux papiers et prendre des engagements multiples, à la suite desquels nous entrâmes en possession du mezzanino convoité, d'ailleurs absolument vide et dépourvu de tout meuble, sauf de quelques ustensiles de cuisine et d'un vieux fourneau à gaz.

Avant de songer à quoi que ce fût d'autre, il s'agissait d'assurer le nettoyage des pièces que nous comptions habiter. A ces fins nous engageâmes à notre service une vieille Vénitienne qui répondait au nom d'Ardiane. Ardiane, munie de balais, d'éponges, de torchons, se livra à des lavages paresseux et à des époussetages sans zèle qui cependant firent disparaître les toiles d'araignées et rendirent son lustre au pavimento. Cela fait, nous nous occupâmes du mobilier. D'heureuses recherches nous procurèrent la literie et le linge indispensables, des couchettes de fer à sommier métallique, des toilettes et leur complément. On trouve à louer tous ces objets à Venise, mais il nous fallait aussi des tables, des sièges, et qu'ils ne fussent pas de nature à déparer par trop le caractère décoratif de ce coin de palais magnifiquement délabré. Nous eûmes donc recours à nos amis les antiquaires.

Ils se prêtèrent aimablement à nos requêtes, soit par complaisance, soit en échange de légères indemnités. Nous obtînmes d'eux quelques tables de bonne forme, des fauteuils anciens, des chaises de bonne époque, une commode suffisamment rococo. Peu à peu notre mezzanino prenait tournure. Chez les verriers, nous achetâmes des flambeaux, des bras de lumière, des vases à fleurs. Octobre est le mois des tubéreuses et bientôt le mezzanino fut embaumé de leurs forts et doux parfums. Éclairée aux bougies, la « chambre dorée » s'éveille en ses stucs et en ses faïences ; une sorte de vie mystérieuse l'anime. Parfois, à la clarté des cires se joint l'éclat des flambées, qui transforment l'âtre profond de la belle cheminée

de marbre jaune en une brûlante fantasmagorie d'étincelles brillantes et de braises rougies. Parfois aussi, quand la soirée est fraîche, la brève flambée est remplacée par un sérieux feu de bûches, de ces longues bûches qu'apportent à Venise les trains de bois et dont les verriers se servent pour alimenter leur fournaise. Nous les avons entassées en provision dans une des chambres inhabitables du palais, où elles mêlent leur forestière senteur d'écorce à l'odeur moisie des vieilles boiseries et des pierres salpétrées.

Car le salpêtre ronge ses assises, à notre vieux palais. Les murs de son rez-de-chaussée, qui se compose d'obscures salles basses, sont tapissés de ses couches épaisses et veloutées. Là règne une humidité glaciale où l'on ne peut guère s'attarder. Aussi en remonte-t-on vite par l'escalier dérobé qui aboutit dans le corridor du mezzanino et qui y est dissimulé au fond d'une armoire où nous l'avons découvert par hasard en furetant dans notre bizarre domaine. C'est de la même façon que notre attention a été attirée par une porte à peine visible dans un angle d'une des chambres abandonnées. A force de la tarabuster, nous sommes parvenus à faire céder sa serrure démantibulée. Elle ouvre, cette porte, sur un escalier qui appartient au palais voisin, le Foscarini. Quand on a gravi ses marches roides, on arrive à une pièce assez vaste qui sert de débarras à on ne sait qui et où sont entassés de vieux meubles hors d'usage, des cadres brisés, de la vaisselle, des hardes. Le plafond de cette pièce s'appuie à des pilastres peints en blanc et surmontés de chapiteaux de bois doré. Entre deux de ces pilastres, plus écartés l'un de l'autre et reliés par un fronton également de bois doré, est ménagé un renfoncement qui a dû former alcôve et que flanquent en retrait deux cabinets obscurs, dans l'un desquels est installée une garde-robe où l'on imagine volontiers quelque Vénitien d'autrefois, le foulard noué au front, ramenant les pans de sa robe de chambre à fleurs et attendant les effets de quelque drogue curative que lui a pesée dans sa balance et vendue comme souveraine l'apothicaire à besicles du campo di Santa Margherita ou de San Pantaleone.

Le plaisir d'habiter cet étrange palais n'est pas le seul que nous goûtons à Venise. Elle nous offre toujours les beautés de son automne, la lumière de ses eaux et de ses ciels. Comme

chaque année, la gondole nous conduit à travers le dédale des rii vers les silencieuses étendues de la Lagune. Comme chaque année, nous allons revoir, dans les musées et les églises, nos tableaux préférés. Comme d'ordinaire, sur la banquette du Florian nous nous asseyons « sous le Chinois ». Nous y retrouvons nos amis Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux qui logent fidèlement à la Casa Zuliani. Ils promènent dans Venise le jeune Émile Henriot qui y fait ses débuts. Sur la place Saint-Marc nous rencontrons Henri Gonse qui sort, un livre sous le bras, de la librairie Rosen pour se rendre à la librairie Ongania, à moins qu'il ne vienne de chez quelque antiquaire. Nous allons à l'hôtel Danieli visiter Mme Bulteau. C'est la première fois qu'elle revoit Venise depuis la mort de Mme de la Baume. Elle est venue, l'autre jour, jusqu'à notre lointain Vendramin qui n'a pas le délicieux confortable du cher Palais Dario où nous avons passé auprès d'elle de si douces heures; mais le somptueux délabrement de notre mezzanino l'amuse et elle sourit à notre « installation » de fortune.

Si rudimentaire qu'elle soit, cette installation, elle ne nous empêche pas de recevoir nos amis. Ils viennent parfois goûter dans la chambre dorée. Ces jours-là on renouvelle les tubéreuses des vases et on sort toute la vaisselle. Puis, le goûter fini, on part pour aller dîner ensemble au « Vapore ». La vieille mendiante qui guette à l'entrée est toujours là et c'est toujours le garçon que nous appelons, je ne sais pourquoi, Francesco et qui se nomme en réalité Luigi, qui nous sert. Après dîner, nous allons flâner dans la Merceria ou la Frezzaria. C'est ainsi qu'un soir nous avisâmes à la devanture du bar Giacomuzzi une antique et poussiéreuse bouteille d'aleatico. Nous décidâmes de l'acquérir et de la boire à la santé du mystérieux Vendramin dont nous occupions le mezzanino décoré de stucs et de faïences.

Le lendemain donc, avant l'heure du dîner, nous nous sommes rendus chez Giacomuzzi. La bouteille acquise, ce fut Edmond Jaloux qui assuma le soin de la transporter au palais avec toutes les précautions nécessaires à n'en pas troubler le précieux contenu. Conscient du rôle qui lui était dévolu, Jaloux s'avançait d'un pas grave et mesuré, précédé de Jean-Louis Vaudoyer qui écartait les passants pour éviter au porteur tout coudoiement. Nous arrivâmes ainsi sans encombre au palais où

nous attendait un repas de pâtes, de légumes et de poissons servi dans la chambre dorée. Dans la cheminée flambait un magnifique feu de bûches. Toutes les bougies étaient allumées. La table éclairée par quatre flambeaux se reflétait avec ses bouquets de tubéreuses au fond du grand miroir nocturne de la porte en glaces dressée en son chambranle de marbre. Quand on déboucha la bouteille fameuse, il en coula un vin épais, doux et fort, brun et parfumé, d'une force secrète, qui semblait pesant dans les verres de verrerie ancienne où nous le buvions et qui en paraissaient plus fragiles.

Ah ! cet aleatico du Palais Vendramin, du vieux palais aux chambres de stucs, j'y repenserai plus d'une fois ! Je reverrai le pavimento de mosaïque où brillent, incrustés, des fragments de nacre qui sont comme la trace marine qu'y auraient laissée les pas humides de l'Amphitrite de la Lagune. Je songerai souvent à cet aleatico bu devant la haute porte en miroir aux profondeurs limpides et mortes, devant cette cheminée aux ardentes bûches embrasées, bu en ce soir d'un automne d'insouciance et de liberté, au cœur enchanté du mystérieux sortilège vénitien, bu à la santé du Vendramin inconnu qui, aux panneaux de faïence blanche de la « chambre dorée », avait fait représenter en noir et or les figurines dont les silhouettes, en gentilles simagrées, et comme projetées sur l'écran par quelque lanterne magique, y jouent leur petite comédie d'ombres silencieuses.

Qui fut-il ce Vendramin ? Certes, il ne serait pas impossible de le savoir. Tout le passé de Venise gît dans les riches archives qui contiennent toute l'histoire publique et privée de la Cité Sérénissime et dont le trésor occupe les vastes bâtiments que l'on voit près de l'église des Frari. Elles satisferaient, sans doute, notre curiosité, mais le temps nous manque pour ces recherches. Et plus simple n'est-il pas d'imaginer ce qu'on ignore ? Faisons-nous donc un Vendramin à notre guise. Inventons lui une histoire (1) et prêtons-lui tout d'abord un visage...

(1) Cette histoire, qui a pour titre *l'Entrevue*, on la trouvera dans mes *Histoires incertaines*, publiées en 1917. Vendramin y est devenu Alvenigo, mais le mezzanino de son palais y ressemble singulièrement à celui que nous habitions en octobre-novembre 1913, et auquel le regretté Aldo Ravà a consacré une étude dans la revue d'art : *Dedalo*.

A quoi pouvait-il bien ressembler, ce patricien d'il y a deux siècles ? A quel type humain se rattachait-il ? Aux gras ou aux maigres ? Avait-il la figure osseuse ou épanouie, ronde ou longue ? le teint brun ou frais, pâle ou coloré? Parfois, je lui donne quelque chose des traits de ce Querini dont le portrait, peint par Tiepolo et conservé à la collection Stampalia Querini, nous le montre contracté de ruse, d'ambition et d'orgueil, intelligent et dangereux. Le plus souvent, je me refuse à voir ainsi notre Vendramin, et je cherche de lui une autre image. Il me semble la trouver dans le petit buste en pâte blanche qui est placé dans une vitrine au Museo Civico. Sous la perruque qui l'encadre, s'offre un visage agréablement allongé, au nez fin, à la bouche spirituelle et sur lequel est répandu un air de distinction et de finesse. Il dut être raffiné et galant, ce personnage, à la fois discret et tendre et non sans quelque mélancolie. Cette physionomie sympathique paraît s'accorder bien avec le décor somptueux et délicat du mezzanino, que notre Vendramin fit orner selon son goût et qui en atteste encore l'exquise qualité. Cependant j'hésite à lui composer un visage de mon choix. Les ombres sont susceptibles et n'aiment pas qu'on entreprenne sur leur indépendance. Aussi est-il plus prudent de respecter celle de notre Vendramin. Qu'il cache donc sa figure sous la maschera de fine toile blanche, qu'il s'enveloppe des plis de la bauta de satin noir ! S'il s'avise de revenir ainsi dans son palais des Carmini, il y sera le bienvenu. Sa présence ne nous y surprendra pas. On s'y sent si loin d'aujourd'hui, si proche du passé où il vécut, que je n'éprouverais aucune surprise de le voir apparaître.

D'ailleurs, s'il vient, ne sais-je pas par où il viendra ? N'est-elle pas faite pour lui cette haute porte en glaces qui dresse devant moi sa surface polie ? Il n'aura pas à la faire tourner lourdement sur ses gonds. Il viendra du fond de son lointain. Son image se formera des mille reflets qui se croisent, se brouillent en ses glauques profondeurs, qui tour à tour dorment et s'éveillent dans son mystère; mais entre notre visiteur et nous s'interposera la plaque de verre et il ne la franchira pas, car les fantômes n'aiment pas à se mêler aux vivants. Et cependant, nous vous eussions fait bon accueil, seigneur Vendramin. Nous aurions débouché en votre honneur une autre bouteille d'aleatico, nous eussions fait grand feu de bûches dans la

cheminée, car on doit avoir froid lorsque l'on arrive du Pays des Ombres. Vous vous seriez assis sur ce vieux fauteuil, auprès de ce bouquet de tubéreuses, et vous vous seriez chauffé les jambes aux flammes du foyer. Par exemple, vous auriez gardé votre masque, car les fantômes n'ont pas bonne mine et vous n'auriez pas voulu effrayer les charmantes jeunes femmes qui, pour vous plaire, auraient revêtu des costumes de votre temps.

Regardez-les, seigneur Vendramin. Ne vous rappelle-t-elle pas les beautés que vous avez aimées, celle là, grande et si souple en son corps harmonieux dont la grâce paresseuse semble faite pour le balancement de la gondole et l'alanguissement des lits de repos, dont les mains, longues et fines en leurs gestes lents, semblent toujours cueillir des fleurs invisibles. Regardez son tendre visage aux beaux yeux où la mélancolie s'unit à la malice, l'esprit à la rêverie. Elle aussi, comme vous, vient du pays des songes et mêle les siens à la vie. Elle sait les exprimer en mots qui troublent le cœur et charment la pensée. Elle est crédule à toutes les belles choses qui nous consolent des laideurs de la réalité. Elle croit aux fées et n'a pas peur des fantômes. La méchanceté l'étonne toujours et le mensonge lui semble un effort dont elle ne serait pas capable. Elle est simple comme l'eau et comme le feu. Elle en a toutes les subtilités et toutes les souplesses. Elle est bien belle, seigneur Vendramin, et elle aime votre Venise parce qu'elle lui ressemble par son séduisant mystère et par sa lumineuse tristesse.

Écoutez maintenant ce rire net et clair. Retournez-vous vers lui. Ne regardez pas trop haut, car cette rieuse est une toute petite personne, mais qu'elle est à l'aise dans sa petitesse! Elle n'est que vivacité et prestesse. Sa physionomie a la mobilité de ses mouvements. Ses sentiments s'expriment à nu sur son visage. Ses yeux savent persuader, mais ses fines dents savent mordre et sa langue est affilée pour la repartie et la riposte. Le comique des choses et des gens lui apparaît et elle le caractérise prestement. Ses yeux voient jusqu'en elle même. Prenez garde, seigneur Vendramin, les fantômes même n'échappent pas à son regard, mais elle leur préfère la réalité, car elle en goûte pleinement les plaisirs et elle y mêle son rire qui sonne clair dans votre vieille demeure qu'elle anime du claquement de son vif talon autoritaire, de même qu'elle parcourt votre Venise, de son pas alerte qui ne s'égare

jamais et qui sait toujours où il va. Je comprends, seigneur Vendramin, qu'il vous serait agréable d'emporter, dans un pli de votre tabaro, cette menue personne au menu corps musclé et à la gracieuse figure, mais laissez-nous-la, bon Seigneur, et tordez plutôt le cou à son mari qui trouble la paix de votre mezzanino par son agitation de gros bourdon et qui est vraiment mal assorti à cette fine mouche...

Hélas! le seigneur Vendramin n'est pas venu nous visiter et bientôt il va falloir quitter le mezzanino et sa « chambre dorée ». Je ne verrai plus sur ses panneaux de faïence le Triomphe de Junon et la Chasse au lion, ni, aux angles de son plafond, les ravissants Chinois et leurs parasols à clochettes, ni dans le pavimento de mosaïque les lunaires fragments de nacre qui y sont incrustés. Je n'entendrai plus les grêles cloches fêlées de l'église del Carmine sonner dans l'air sensible, ni se quereller les ivrognes sur la fondamenta Foscarini, ni le patron de la grosse barque détacher sa chaîne de l'anneau, ni le silence de la nuit. En partant, mon dernier regard sera pour la haute porte en glaces devant laquelle j'ai rêvé si souvent, à moins que, dans la petite cour, j'aille jeter encore un coup d'œil sur la vieille carcasse de gondole qui, noirâtre et craquelée, y pourrit, tandis que sur le rio di Santa Margherita, attendra, chargée de nos bagages, celle qui va nous conduire à la gare.

## VENISE MENACÉE

Paris, 1915-1918.

C'est un de ces soirs de lune semblable à celui par lequel j'arrivai pour la première fois à Venise et où, pour la première fois, je montai sur l'altana du Palais Dario. En pensée, je franchis la distance qui me sépare de tant de beaux souvenirs et, en pensée, me voici revenu, une fois encore, dans la ville bien-aimée. Elle est toute au silence et à la nuit; elle est toute à la solitude lunaire. Je parcours ses calli désertes, je traverse ses campi vides qu'encadrent des facades obscures, ses ponts où mon pas ne croise nul pas. Pas une gondole sur ses canaux; pas un fanal au traghetto. Acune lumière aux fenêtres soigneuse-

ment closes. De loin en loin, une ampoule répand à travers un verre teinté une clarté bleuâtre. Je marche comme dans un rêve, le rêve d'une ombre qui errerait dans une ville morte, et cependant je sais fort bien où je vais. Ce chemin je l'ai parcouru cent fois ; j'en connais tous les détours, les heures de lumière et de soleil, aussi bien que les aspects nocturnes. Cent fois, j'ai tourné l'angle de cette calle, monté les marches de ce pont, suivi cette fondamenta. Cent fois, mon pas a retenti sur les dalles de ce campo, sous la voûte de ce sotto portico. Je reconnais ce campiello où coule une fontaine. Maintenant je n'ai plus qu'à contourner le mur rouge de ce jardin et à enfiler ce « ramo ». Me voici arrivé. Au branle de la sonnette, cette porte va s'ouvrir et je n'aurai même pas à dire : c'est moi...

La porte s'est ouverte, en effet, quoique la sonnette ait tinté bien sourdement dans le silence, car tout est silence en cette Venise nouvelle. Silencieusement, je fais signe à Carlo que je n'ai pas besoin qu'il m'accompagne. Ne le connais-je pas dans ses recoins, ce Palais Dario? Je m'y dirigerais les yeux fermés. Mon pied trouve de lui-même les degrés de l'escalier. Je monte doucement, posément. A chaque étage, je m'arrête. Au dernier, je pousse la petite porte et je grimpe les marches roides qui s'offrent à moi. Soudain l'air me frappe au visage et je débouche en plein clair de lune. L'astre éclatant est juste au-dessus de l'altana, comme en ce soir de jadis où, pour la première fois, j'ai atteint sa plate-forme aérienne, mais, ce soir, je n'y suis pas seul. Quelqu'un m'y a précédé. Je vois un homme accoudé à la rampe de bois. Il m'apparaît de dos. Immobile, il a la tête levée vers le ciel. Que regarde-t-il donc ainsi avec tant d'attention? Le ciel est pur. Pas un nuage. Le dôme voisin de la Salute y gonfle sa rondeur argentée, et les volutes de marbre qui le soutiennent ont la blancheur du sel marin. Qu'épie-t-il donc, ce veilleur taciturne? Qu'attend-il ainsi du haut de cette altana?

Soudain, l'homme a fait un geste. Est-ce un signal, un appel? Est-ce ce geste qui a déchiré le silence où s'enveloppe la ville endormie en son suaire lumineux, est-ce lui qui a déchaîné l'orage de bruit qui, tout à coup, s'amasse sur son transparent repos lunaire? Ce grondement rauque et lointain qui remplit l'air, est-ce le rugissement de bronze du Lion de Saint-Marc? Sa gorge fabuleuse avertit-elle de quelque danger

Venise guerrière, Venise menacée qui se hérisse d'une crinière de fusées, qui bourdonne de voix tonnantes, les unes graves, profondes, les autres aigres, aiguës? A l'horizon se croisent des lignes de feu. Venise en sursaut s'exalte d'une sorte de fête terrible. Le formidable concert s'organise. Du rivage du Lido, des îles, de tous les points de la Lagune, le tir de barrage éclate contre l'invisible ennemi qui s'approche et qui rôde, ailé et sinistre, autour de la magnifique proie qu'il convoite de dominer de son vol néfaste. Venu de loin, il a profité de la nuit de lune, de même qu'il choisit aussi les nuits obscures, pour tenter son œuvre barbare, malgré les projecteurs qui, de leurs longs pinceaux de lumière, le recherchent à travers l'espace. Qu'une chance heureuse le favorise et un instant lui suffit pour accomplir son furtif et mortel exploit. Qu'un doigt pousse un déclic et la lourde bombe, sur le but touché, dispersera ses éclats meurtriers. Un instant, et l'atroce, l'aveugle torpille aura détruit quelque antique, quelque inestimable merveille, brisé quelque statue, émietté quelque sculpture, produit son stupide ravage. Il y aura des murs écroulés, des pierres fracassées, des voûtes percées, des plâtras et des débris. Il y aura du sang dans l'eau de quelque rio, sur les dalles de quelque campo. Il y aura des blessés et des morts. Et le messager de ruine et de deuil repartira dans le ciel sombre ou clair et regagnera son aire pour y annoncer sa criminelle réussite. Tant pis! N'est-ce pas la guerre? Pourquoi le grand port adriatique échapperait-il au sort commun?

La guerre! Que de fois, durant ces années, n'ai-je pas fait ce même rêve éveillé! Que de fois ma pensée inquiète n'est-elle pas allée vers Venise menacée, en attendant l'heure où elle serait enfin Venise sauvée! Bien souvent, je me suis fait conter la vie de la belle assiégée. Je la voyais, comme me la décrivaient ses visiteurs; je la voyais après ses nuits d'attente tragique ou d'attaque aérienne, reprenant patiemment son existence résignée et stoïque, sa vie transformée et réduite. Je la voyais remplie d'uniformes, centre de défense marine et terrestre, vivant les espoirs et les angoisses des heures successives. Parfois on y sentait l'approche de la catastrophe, quand le canon grondait sur les bords voisins du Piave, quand la victoire semblait fuir, les ailes brisées, et que la défaite montrait sa face déplorable. Je voyais la ville illustre panser ses plaies. J'ima-

ginais ses monuments les plus précieux protégés par des sacs de sable et par des remparts de béton. Malgré ces précautions, que de buts irréparables n'offrait-elle pas à la bombe et à la torpille ! Et la nouvelle du désastre nous parvenait. Tantôt c'était la belle fresque de Tiepolo à l'église des Scalzi réduite en poussière, tantôt nous apprenions qu'une bombe avait effondré la voûte de l'église de Santa Maria Formosa ; mais si le voisinage de la gare du chemin de fer et de l'Arsenal expliquait ces deux attentats, que visait l'avion autrichien dont l'engin s'abattit au parvis de la basilique de Saint-Marc ? La beauté même de Venise était une cible.

On en avait sauvegardé tout ce qui pouvait être déplacé et mis à l'abri. Le Lion ailé avait quitté le sommet de la haute colonne de porphyre, suivi du quadrige de bronze, héritage de Rome et de Byzance. Les objets d'art des musées avaient été envoyés en lieu sûr. Enlevés de leurs cadres, roulés, les tableaux fameux, gloire de l'École vénitienne, avaient pris le chemin de l'exil. On m'avait raconté le départ de l'*Assomption* de Titien. Comme on ne pouvait enlever la toile de son châssis sans risquer de la détériorer, on l'avait placé debout sur une grosse barque qui devait le transporter par eau à Padoue. Ce fut ainsi que le chef-d'œuvre vénérable traversa la Lagune et remonta la Brenta, tandis que la population riveraine, accourue le long des berges, saluait, agenouillée et en se signant, l'image illustre et priait pour son retour.

Mais c'était Venise entière qu'il eût fallu transporter loin des risques qu'elle courait. Que lui réservait demain ? Quel sort l'attendait ? Entendrait-elle de nouveau les sabres autrichiens traîner sur les dalles de la place Saint-Marc ? Anxieuse, certes, devant son destin, mais calme en son anxiété, elle continuait à vivre. Ceux des nôtres qui la visitaient en rendaient témoignage. J'entends encore mon ami Jean-Louis Vaudoyer me décrire son attitude et ses aspects de guerre. Envoyé avec sa batterie, d'abord à Brescia, puis à Vicence où ses canons s'alignaient entre la Villa Valmarana et la Rotonda, il était, plus d'une fois, allé jusqu'à Venise ; il avait dîné au « Vapore » : il était entré au café Florian ; il s'était assis « sous le Chinois ». Je ne me lassais pas de l'interroger. Il avait passé devant le Palais Dario.

Il était encore une autre demeure vénitienne vers laquelle

se reportait souvent ma pensée, cette Casetta Rossa, où habitait le prince de Hohenlohe. Je savais que, dès l'entrée en guerre de l'Italie, il avait quitté Venise, mais, Vénitien de cœur, il n'avait pu se décider à rentrer en Autriche et il s'était établi en Suisse à Lugano, laissant sa Casetta Rossa à Gabriele d'Annunzio. Le poète, devenu un des héros de l'aviation italienne, n'y séjournait guère que le temps de reprendre haleine entre deux randonnées audacieuses. Il regagnait vite son poste de commandement au Lido. C'était de là qu'il partait pour ses rondes aériennes et ses pointes aventureuses. Tantôt il allait survoler Vienne; tantôt, comme si les dangers de l'air ne lui eussent pas suffi, il tentait la fortune marine. Ce fut lui qui conçut et accomplit l'héroïque défi qu'on appela la *beffa* de Buccari. Une terrible jeunesse l'animait et il allait joyeusement, connaissant déjà toute la gloire, au-devant de la mort.

Il avait failli la trouver dons un de ces vols où il la provoquait. Relevé sous les débris de son avion brisé, une blessure atroce l'avait immobilisé de longs mois à la Casetta Rossa dans une cécité dont il ne s'éveilla qu'à demi. Avec quelles anxiétés nos amitiés rccueillaient les nouvelles de ces semaines de souffrances et de ténèbres! Nous écoutions, le cœur serré, le récit de sa douloureuse épreuve, de son courage torturé, de sa patience martyrisée, puis les détails de sa convalescence et ses héroïques ingéniosités : ces longues bandes de papier où il écrivait à tâtons les chants pathétiques de sa douleur et de sa nuit. Parfois nous relisions les strophes enflammées et magnifiques de la grande Ode qu'il avait composée au début de notre guerre et dont il avait offert à des mains amies le manuscrit superbe et précieux, auquel ses encres rouges et noires donnaient un aspect de deuil et de sang. Puis, ensuite, il était parti pour « sa guerre » et sa voix nous était parvenue d'au delà des monts, du seuil de l'histoire, avec l'éloquence de ses généreux appels et de ses irrésistibles harangues.

Que de fois n'ai-je pas songé, au cours de ces années, Gabriele d'Annunzio, à nos rencontres passées! Que de fois ne me suis-je pas redit ce que je savais de cet étonnant personnage, depuis le jour où je l'avais entrevu du haut de l'altana du Palais Dario, quittant cette Casetta Rossa, désormais historique et où, entre deux vols audacieux, il venait se reposer à entendre de la musique et à réciter des vers! Figure déjà

légendaire, la guerre lui avait ajouté des traits. Fils d'Apollon, il était devenu aussi fils de Mars. En lui le poète s'était achevé en soldat. Ses Muses avaient donné la main à Bellone, accusant sa ressemblance avec les grands aventuriers italiens du Quattrocento, aussi habiles à rimer un sonnet qu'à manier l'épée. Je me le rappelais avant sa consécration héroïque, déjà prodigieux de vie subtile et puissante, d'instincts souverains, en possession de toutes les inspirations et de toutes les ruses du génie. J'avais hésité à l'approcher durant le premier séjour qu'il avait fait à Paris lorsque l'on y avait représenté son drame : *la Ville morte*. Je craignais un peu sa gloire bruyante. J'avais tort, car je m'aperçus plus tard que ce grand poète était le plus charmant des amis.

Plus d'une fois, pendant que je me laissais aller à ces rêveries, une voix les interrompait, une voix qui était un gémissement et un cri. Dans le silence nocturne, sur Paris endormi, elle s'élevait, soudaine et vigilante; elle emplissait l'espace de sa sonorité successivement profonde, grave, stridente, aiguë, et elle se prolongeait avant de s'éteindre pour recommencer sa modulation sinistre qui était un avertissement et un signal. A l'appel lancé par la sirène d'autres voix bientôt répondaient, tandis que les projecteurs fouillaient le ciel dangereux où bourdonnaient les moteurs et que les canons de la défense barraient la route de l'air à l'invisible ennemi. Un grondement de fer et de feu enveloppait Paris auquel s'ajoutaient parfois l'éclatement des bombes et des torpilles que laissait choir sur la ville survolée le passage furtif et meurtrier des gothas. Alors ma pensée unissait à Venise menacée Paris, sur qui planait la même menace et je frémissais d'une même angoisse à songer qu'un projectile stupide pouvait écorner la colonnade du Louvre ou défigurer la façade du Palais Ducal, crever les voûtes séculaires de Notre-Dame ou défoncer les antiques coupoles de Saint-Marc, détruire une de ces « choses de beauté » qui sont, selon l'expression de Keats, « une joie pour toujours ». Puis l'alerte prenait fin et, dans le ciel, les cloches se mettaient à sonner. Je les écoutais lointaines, fraîches, cristallines; j'écoutais leurs voix d'espérance qui, un jour, dans tous les clochers de France et dans tous les campaniles d'Italie, sonneraient les Pâques de la paix et le Noël de la victoire.

## JARDINS

Paris, 1920.

J'ÉTAIS allé, l'autre jour, passer la journée à Versailles, une de ces journées d'octobre, si belles en leur beauté d'automne, car l'automne est vraiment la saison royale en cette Cité des eaux et des arbres. Certes le printemps y a de graves et douces délices, de fières grâces qui préparent les magnifiques et pesantes pompes de l'été ; l'hiver même dénude mieux l'harmonie de ces lieux dont l'équilibre est de symétries répétées et de correspondances calculées, mais l'automne y étale l'accord de ses orgueilleuses splendeurs et de ses souveraines mélancolies. C'est la saison des après-midis voilés de brumes légères ou éclairés de tendres soleils, où les couchants resplendissent de tous les feux et s'apaisent en toutes les cendres de la lumière. C'est la saison où l'odeur des eaux dormantes se mêle à celle des feuilles tombées et où se compose, de leur contact, un enivrant parfum d'adieux et de solitude ; où le pas se fait mystérieux dans les allées jonchées, sous les voûtes d'ombre qui se dorent et s'allongent en perpectives et en percées indéfinies. C'est la saison où les bassins pensifs reposent en leurs margelles de porphyre, où les statues sont les plus vivantes et se transforment au crépuscule en fantômes de marbre ou de bronze, où les dieux deviennent plus divins et les déesses plus humaines, où les sphinx parlent tout bas aux enfants nus qui les chevauchent, où les fontaines murmurent le mieux leurs humides secrets et retombent des vasques dans plus de silence, où les ronds-points offrent à nos incertitudes les issues les plus indécises, où les bosquets enferment le plus de mystère. C'est la saison des jardins où les parterres se parent de leurs dernières fleurs, où l'amertume éternelle des buis taillés et des ifs en pyramides survit aux parfums éphémères des frêles corolles. C'est la saison de Versailles....

J'étais venu, une fois de plus, y saluer la fête qu'elle donne aux yeux qui en emportent le long souvenir. Elle commence aux premières dorures des frondaisons, atteint son apogée quand leurs ors en font un frémissant trésor végétal, et elle marque son déclin par des éclaircies en leur masse diminuée. Alors

même, s'il s'en dégage quelque mélancolie, le spectacle de ce déclin conserve un charme persistant. Versailles est davantage à ceux qui ne lui demandent nul attrait exceptionnel et se contentent de sa beauté quotidienne. Je l'aime en ces fins d'automne où, dans le parc moins fréquenté, on ne croise plus guère que de rares promeneurs. C'est le temps où les orangers regagnent sous les terrasses leur domaine souterrain. On rassemble leur troupeau dispersé. On les rencontre en leurs larges caisses pachydermiques rejoignant, à lents tours de roues, leur abri hivernal. Mais l'instant de leur migration n'est pas encore venu tant que le parc est encore en sa maturité dorée. Il en était ainsi, en ce jour d'octobre de l'autre jour. Après avoir rapidement visité quelques aspects préférés du Palais, j'en étais sorti sur le Parterre d'eau et, par maints circuits, j'avais gagné le Bassin d'Apollon. De là j'allais me diriger vers les Trianon et, comme je passais devant l'enclos rustique que l'on appelle la Petite Venise, je m'arrêtai.

La Petite Venise! A ces mots que je me répétais, comme une sorte d'incantation, j'éprouvais une impression singulière. Un appel irrésistible m'entraînait loin des lieux où je me trouvais. Toute la beauté qui m'environnait avait disparu soudain. La Petite Venise! le Grand Canal! C'était Venise tout entière qui s'imposait à ma pensée et à mon désir. Pourquoi étais-je ici, en ce jour d'octobre, au lieu d'être là-bas dans l'autre Cité des eaux, celle qui avait été l'enchanteresse de tant de mes automnes? Soudain, je me sentais saisi d'une brusque envie de retrouver l'enchantement dont les circonstances m'avaient privé. Versailles, ses nobles architectures, ses jardins, ses perspectives, je les eusse échangés avec une joie ingrate, contre un de ces jardins vénitiens qui, au flanc de quelques palais, enclosent de leur mur rouge les parterres où fleurissent la blanche tubéreuse et la sauge écarlate, où, du sol limoneux, s'élève un cyprès dont la pointe aiguë fait une ombre pareille à celle du gnomon anguleux sur la table du cadran solaire, car Venise dispose du peu de terre ferme que lui concède la parcimonieuse Lagune, pour y ménager, çà et là, des enclos d'arbres et de fleurs. Et voici que tout à coup ils reparaissaient à ma pensée, les lointains jardins vénitiens et j'adressais à leur souvenir un salut de tendresse et de regret.

Le premier jardin vénitien où je pénétrai fut celui du Palais Dario. Dès le matin de ma première arrivée, du haut de la loggia sur laquelle donnait ma chambre, je l'aperçus, carré, en son mur de briques rouges, avec ses allées et ses parterres symétriques. Bientôt il me fut familier et j'y allais faire ma cour aux grasses filles de Pomone qui, de leurs gaines de bois vermoulu, haussaient leurs bustes opulents et soutenaient de leurs bras vigoureux les arceaux d'une treille. Elles avaient de robustes appas et le soleil chauffait leurs seins rebondis et leurs ventres bombés. J'aimais à marcher auprès d'elles sur la terre molle et un peu spongieuse des allées, mais bientôt Venise m'appelait et je laissais là mes ligneuses amies pour les mille curiosités qui m'attiraient, parmi lesquelles cette haute porte, à côté de la Macerata, devant laquelle je passais souvent, et que dominaient les verdures secrètes d'un jardin. Je l'imaginais composé de bosquets, et orné de statues. Je ne pensais guère alors que j'en aurais les clés, un jour, et qu'un jour j'habiterais le bizarre Palais Venier dont il dépendait.

Ces jardins vénitiens, je ne les connais pas tous. Ils sont discrets et se dissimulent derrière les murs qui les protègent et n'en laissent dépasser que la cime d'un arbre ou la pointe d'un cyprès. Leur verdure enclose prend je ne sais quoi de plus rare et de plus inattendu qu'ailleurs. Certains se cachent sournoisement et il faut les chercher à l'écart, parmi les détours de la ville inextricable, dans ses quartiers éloignés. Il en est un, de ces jardins imprévus, dont je me souviendrai toujours, quoique je n'aie fait que l'entrevoir en passant. Je longeais une calle solitaire où était dressée une palissade de planches dans laquelle une étroite porte s'entrebâillait que je poussai du coude et qui s'ouvrit. Elle donnait sur un petit enclos, occupé presque en entier par une tonnelle feuillue d'où pendaient, à leurs souples filaments, de ces coloquintes grimpantes à écorce dure et qui ont la forme de gourdes ou de bouteilles. Il y en avait de diverses couleurs, de jaunes comme de l'or et lisses, de grenues dont se gonflait la peau verdâtre, d'autres striées et couvertes de dessins bizarres. Elles avaient je ne sais quoi de cabalistique et semblaient renfermer des élixirs mystérieux que l'on imaginait doux comme le miel ou amers de poisons. J'en touchai une de ma canne; elle rendit un bruit sec. Il semblait que, suspendues dans l'air, ayant perdu leurs transparences et leurs cris-

tallines sonorités, elles y formassent comme un ossuaire végétal, un cimetière de verreries désenchantées.

C'est aussi un jardin singulier que celui de M. A... et M. A... est aussi singulier que son jardin... M. A... est Turc et on dit qu'il a été marchand d'esclaves à Khartoum avant de se retirer à Venise et de se mettre à collectionner des antiquités dont il consent parfois à se défaire. Ce fut en vue de quelque achat que Mme de la Baume me conduisit chez lui, au Palais qu'il habitait, non loin de l'église del Carmine et du rio di Santa Margherita. M. A... était absent, mais nous nous consolâmes de son absence, en nous promenant dans son jardin. On s'y promène parmi des dieux, des déesses et des héros, dont les statues mutilées et moussues vous accueillent avec de nobles postures et de nobles gestes dont la perte d'une jambe compromet parfois l'équilibre et dont parfois le manque d'un bras interrompt la muette éloquence; mais son infirmité le rend modeste, cet Olympe d'invalides, et il fait signe de son mieux au promeneur de continuer sa promenade sous le berceau d'une longue treille qui commence à se dépouiller et que bordent des carrés de potager où l'ombre d'un torse en cuirasse rampe sur les choux et où celle de quelque tête casquée se dessine sur un linge qui sèche suspendu à une ficelle, tandis que, plus loin, auprès d'une fontaine, gît un escalier gothique posé à terre entre des fragments de sculptures provenant des débris inutilisés du Campanile...

Il n'y a pas très loin du rio di Santa Margherita au Palais Cappello sur le rio Marin. Là aussi est un jardin et un des plus charmants de Venise et qui voisine avec celui du Palais Gradenigo. Entrons-y. N'est-ce pas au Palais Cappello que logea Bonaparte durant les courtes heures qui lui suffirent pour détruire la Sérénissime République ? car ce fut lui qui brisa l'aile séculaire du Lion de Saint-Marc et signa le décret qui mettait fin au pouvoir des Doges. Désormais le Bucentaure ne les conduirait plus jeter dans l'Adriatique leur anneau nuptial. Ils s'éclipsaient devant ce jeune général, le vainqueur de Marengo et de Lodi. Par lui Venise allait à une longue destinée de servitude. Elle cessait d'être la ville des patriciens, des marchands et des masques pour devenir la ville des rêveurs, des artistes et des amants et s'endormir en sa merveilleuse mélancolie avec ses palais délabrés, ses canaux silencieux, ses jardins.

Un jour que je me promenais avec Aldo Ravà, il s'arrêta devant un palais où il me proposa d'entrer. Il m'en dit le nom : le Palais Mangili. Il était situé non loin du Rialto et contenait un plafond et quelques tableaux intéressants. La visite terminée, et comme nous allions nous retirer, j'avisai une lampe posée sur un guéridon. C'était une lampe ancienne, munie d'un abat-jour de soie verte. Elle n'avait rien de remarquable et cependant je l'avais remarquée. Comme je la considérais, Aldo Ravà s'approcha : « Ah! oui, cette lampe, elle a servi à Bonaparte lorsqu'il logea au Palais Cappello. Voyez, il y a une inscription. » Je me penchai et soudain j'évoquai le maigre et pâle profil, la main fine soutenant le front génial, l'habit à larges revers et l'œil d'aigle fixant cette clarté nocturne, humble sœur des éblouissements de l'avenir, parcelle déjà lumineuse de l'astre qui devait resplendir au ciel impérial.

La première fois que je pénétrai dans le jardin du Palais Cappello, ce fut sur la fin d'une belle journée. Des fleurs d'automne parfumaient les plates bandes et, dans l'une d'elles, un grenadier gonflait ses grenades éclatées et mûres. Je m'y suis promené si lentement qu'il me semblait y avoir vécu des années et des années, dans cet étroit et long jardin qui aboutit à une sorte de temple dont le fronton à l'antique s'appuie sur des colonnes palladiennes et qu'enferment de hauts murs dont l'un s'orne d'un singulier décor architectural. Il se compose d'une arcade centrale abritant une statue mythologique à demi brisée qu'accompagnent, placées dans des niches et accostées de pilastres d'ordre rustique, deux autres statues que leur qualité de déesses ou d'héroïnes de la Fable n'a pas préservées des injures du temps et que j'ai revues plus tard, par un jour de soleil, toutes chaudes d'été dans l'air où bourdonnaient des abeilles et où tiédissaient les molles odeurs des glycines fleuries.

Le jardin Eden est, avec les Jardins publics, le plus grand jardin de Venise, mais les Jardins publics ne sont qu'une promenade, tandis que le jardin Eden est un lieu de rêverie solitaire et de silence marin. J'y suis allé bien souvent depuis le jour où mes amies du Palais Dario m'y ont conduit pour la première fois. Elles étaient en relations avec M. et Mme E... M. E... était un homme déjà âgé et presque aveugle, mais s'il ne voyait guère son beau jardin, il « le respirait », disait-il,

et ne se refusait pas à en laisser l'accès aux amateurs de silence et de rêverie. On l'y rencontrait parfois s'y promenant d'un pas fatigué, mais, le plus souvent, le jardin était désert. Un jardinier complaisant vous en ouvrait la porte et il était permis d'y errer en liberté. J'y ai passé bien des heures, en des saisons diverses, aux mois où il est tout fleuri de lis et d'iris, tout éclatant de l'écarlate des sauges, où les grappes pendent de la treille qui s'empourpre de la rougeur des pampres, au printemps et en automne, quand les glycines le parent de leurs lourdes grappes violettes, quand les chrysanthèmes l'embaument de leur amertume, quand les kakis du Japon mûrissent leurs petits globes orangés dont s'illumine l'arbre qui les porte. Je l'ai vu tout bourdonnant d'abeilles et hanté de furtifs lézards, dans sa joie et sa mélancolie, en ses matins et en ses midis, sous le poids lumineux du soleil méridien, sous la caresse oblique des soleils couchants qui le dorent ou l'ensanglantent, en ses crépuscules, au moment où les roses qui bordent ses allées exhalent leurs odeurs amoureuses, où les premières lumières lointaines s'allument dans les îles de la Lagune, où il fait déjà sombre dans ses bosquets de cyprès, où il paraît si grand qu'il semble qu'on y pourrait marcher indéfiniment, où l'on y respire le vent de la mer, où l'on a envie d'y penser tout haut et d'y parler à voix basse, où, sur le sable blanc de l'allée que l'on suit, de sombres plaques de mousses ont l'air des pas mêmes de la nuit qui vient.

Je me souviens d'une de ces fins de journée, journée grise, au doux crépuscule humide et tiède. Nous avons marché longtemps sous la treille assombrie. Sur la Lagune une lueur jaune traînait à l'Occident. Puis, peu à peu, tout est devenu indistinct, inconsistant, le feuillage des arbres, la pierre des statues et des corbeilles de fruits sculptés, tandis que les grillons crissaient dans l'ombre de l'herbe mouillée...

Noire et souple, la gondole vogue à deux rames vers la Giudecca où l'église du Redentore dresse sa blanche façade palladienne à fronton et à colonnes, mais ce n'est pas là que nous allons aujourd'hui. Nous n'irons pas voir en leurs niches les statues d'Apôtres ou de Saints en carton peint et découpé qui y font trompe-l'œil et nous n'irons pas admirer dans la sacristie la collection de bustes en cire, munis de fausses barbes et de

chevelures postiches, qui représentent à la Grévin les principaux personnages de l'ordre des Franciscains. Cette pieuse exhibition ne nous tente pas, pas plus que le spectacle qu'offre au curieux de pittoresque vénitien la Corte Grande avec ses singulières cheminées. Non, la Giudecca a un autre attrait pour nous. A gauche du Redentore, la gondole s'est insérée dans l'étroit rio della Croce. De pauvres maisons le bordent en face d'un mur rouge qui s'interrompt par une encoche où est ménagé un escalier de quelques marches au haut desquelles la chaîne d'une sonnette pend le long d'une porte. Ouverte par le gardien qui comprend et s'incline, on est dans une cour pavée de briques d'un rose usé, çà et là vert de mousses. De chaque côté s'élève une maisonnette rustique, à un étage, couverte de tuiles rousses. Au fond de la cour, un petit mur de pierre laisse un passage et offre à la caresse de la main deux de ces corbeilles où sont sculptés des fruits et qui sont l'ornement obligé de tous les jardins d'Italie, des plus humbles comme des plus magnifiques. Au delà, à droite, s'étend un petit pré où picorent des volailles et où paissent deux vaches, les seules de Venise. Leur présence ajoute un charme inattendu et bucolique à ce coin de prairie. Quelques pas encore et voici le jardin.

Il occupe presque toute la pointe Est de l'île de la Giudecca. Il est bordé, d'un côté, par un long mur au-dessus duquel on aperçoit le dôme de l'église des Zitelle, et de l'autre, par la Lagune. Il est très vaste et divisé en parterres par des allées couvertes où la vigne grimpe et forme une voûte de feuillage. Çà et là, au croisement de ces allées, une statue se dresse sur son socle moussu en des gestes que l'injure du temps a fait inachevés. Le long des allées, des fleurs sont plantées. Les parterres en renferment de diverses. Les unes s'assemblent autour d'un bassin; les autres entourent un cadran solaire. A un rond-point, veillent des cyprès. C'est tout, mais la beauté de ce jardin est faite de son étendue, de son silence, d'une sorte de simplicité d'être spacieux et tranquille, abondant, car tout pousse aisément de ce sol humide où la terre végétale repose sur les boues solidifiées de la Lagune, et c'est d'elle qu'il prend son charme unique et singulier.

Il la domine, en effet, d'une longue levée qui forme une longue allée herbue où des bancs sont disposés de loin en loin et où vous attend, à mi-chemin, une sorte de kiosque construit

en rondins et couvert en chaume. Dans cette allée verte où le pas s'étouffe dans l'herbe, on croit vraiment marcher à la rencontre du silence. Seul le trouble parfois un léger clapotement d'eau, un bruit de rames, une voix qui s'élève d'une gondole qui passe, mais il en passe rarement, car cette partie de la Lagune n'est guère fréquentée. Elle offre à la vue sa magnifique étendue d'eau solitaire dans une lumière tour à tour éclatante ou voilée. Elle étale à plat son immense miroir qui luit, s'irise, ou se ternit et s'assombrit, selon les heures et les jours, qui est tantôt de l'or, de l'argent, de l'étain, de l'acier, tantôt un tissu fluide et souple que brode un vol de mouettes d'une arabesque fugitive, ou sur lequel glisse l'ombre mouvante de quelque nuage. Parfois un souffle marin fait frissonner le silence ou effeuille les pétales d'une rose, car le jardin borde l'allée herbue de ses buissons fleuris. Parfois un son de cloche traverse le ciel, venu d'une des trois églises de la Giudecca, de Santa Eufemia, du Redentore ou des Zitelle, ou, plus loin, de la verte île de la Grazia qui semble flotter sur la Lagune, comme si elle voulait un jour accoster le beau jardin et confondre avec les siennes ses verdures rapprochées...

Douces et lentes journées du jardin Eden, pourquoi finissez-vous comme les journées de chaque jour? Vous passez, mais, passées, vous durez dans le souvenir. Quand, au crépuscule, par les allées obscurcies, on a regagné la petite cour pavée de briques où vous attend le salut d'adieu du jardinier, quand on a descendu les marches dont la dernière s'enfonce dans l'eau du rio della Croce, quand la gondole en a longé le long mur rouge et a repris sa course vers Venise par le canal de la Giudecca, on emporte avec soi votre odeur florale et marine, on emporte avec soi votre solitude et votre silence et l'on garde au fond de la mémoire l'accueil généreux de votre hospitalière beauté!

Si le jardin Eden est le plus grand des jardins de Venise, j'en connais aussi le plus petit qui est aussi le plus étrange en sa vaste petitesse et dont la singularité égale la complication. Il se compose de parterres symétriques, d'allées qui les divisent, de balustres qui les bordent, de portiques qui les terminent. D'innombrables petits vases le parent de fleurs minuscules. Il est enfantin et éternel en sa fragilité et il n'a pas de saisons

parce qu'il est fait tout entier en verre, en verre de toutes les couleurs, — selon que le verre imite un gazon, une colonne, une rose, une fontaine, — et c'est des yeux que l'on se promène dans sa ridicule et charmante merveille qui amuse maintenant les visiteurs du Musée, comme jadis, sur la table patricienne où il servait de surtout, il distrayait les regards des nobles dames de Venise par son artifice délicat, fragile et saugrenu.

Je me suis levé de la table où j'écris. Je suis allé ouvrir un des tiroirs de mon grand bureau de laque et j'y ai pris deux longs rouleaux de papier. Avec précaution, je les ai déroulés et étalés sur ma table. J'ai devant moi deux anciens plans de Venise. L'un est daté de l'année 1792. L'autre doit être antérieur, à en juger par le style du cartouche allégorique dont il est orné et qui représente la Sérénissime République sur un char marin que traînent des dauphins. Sur tous deux la ville unique m'offre sa forme singulière qui tient de celle d'un coquillage et de celle d'un poisson. J'ai là sous les yeux son aspect géométrique. Elle semble le damier aux mille cases d'un étrange jeu, mais, pour moi, son image n'est pas faite seulement de lignes, de hachures, de signes conventionnels. Elle vit ; je déchiffre sa réalité que je substitue à l'ombre graphique qui en est comme le spectre décharné.

Longtemps je me suis penché sur cette Venise telle que me la présentent les cartographes qui en ont dressé ces deux plans maintenant surannés, où elle est toujours reconnaissable. Certes, çà et là, j'y constate bien un changement, mais j'y retrouve toutes les places qui me sont chères. Si beaucoup des jardins de la Giudecca ont disparu, j'y distingue parmi eux celui qui est devenu le jardin Eden. Celui du Palais Venier est indiqué à l'endroit qu'il occupe toujours. Ces vieux plans pourraient encore servir à guider le touriste. Venise, ville des reflets, est la ville du durable. Alors, pourquoi éprouvé-je cette secrète appréhension d'y retourner qui m'en éloigne depuis plusieurs années, malgré la présence perpétuelle de son souvenir, malgré la nostalgie que j'ai d'elle ? Ai-je donc peur de ne plus la reconnaître et de ne plus m'y reconnaître celui que j'y fus, de constater que le temps transforme notre capacité de sentir et nous rend impropre à des plaisirs que nous redoutons

de renouveler, dans la crainte qu'ils ne soient plus ce qu'ils étaient et que cette déception nous montre que nous ne sommes plus ce que nous fûmes ?

Je me suis de nouveau penché sur mes vieilles cartes où s'entrelacent, se coupent calli et rii pour former une sorte de dentelle et de filet sur la ville d'Amphitrite et d'Arachné. Je regarde les petits vaisseaux et les minuscules galères que le cartographe a figurés dans le bassin de Saint-Marc et dans le canal de la Giudecca. Puis, çà et là, un nom m'attire qui est un souvenir et un appel. Ma pensée émue s'y arrête et un grand désir me saisit de laisser là toutes mes craintes et de tenter l'aventure du retour, de faire de Venise perdue Venise retrouvée. Vous ne suffisez plus à combler le profond désir que j'ai d'elle, chers objets vénitiens que j'ai rassemblés autour de moi, dont chacun me rappelle une heure du passé, d'un passé dont revivrait peut-être la douceur, si je revenais vers les lieux où il fut vécu ! Ne vous reverrai-je donc plus jamais, humble Casa Zuliani, et vous, vieux Palais Venier, ne foulerai-je donc plus jamais le sol marin de votre jardin où poussait la sauge écarlate et où fleurissaient des roses penchées ? Et les folles journées du Palais Carminati et les longues causeries « sous le Chinois » du café Florian ? Ne marcherai-je donc plus jamais sur votre pavimento incrusté de fragments de nacre, étrange mezzanino de l'étrange Palais Vendramin ai Carmini ? Dans votre chambre dorée, mon image ne se reflétera donc plus jamais aux glaces de la haute porte où l'on s'apparaissait comme l'ombre nocturne de soi-même ? Et vous, cher entre tous, beau Palais Dario, ne vous ouvrirez-vous plus jamais à mes pas, comme en ce soir lointain où m'y ont accueilli des visages d'amies et où, pour la première fois, par une éblouissante nuit de lune, je suis monté sur l'altana ?

Pourquoi ne tenterais-je pas l'attirante et mélancolique aventure ? Venise est là toujours qui m'attend en sa beauté et ses souvenirs. Elle m'offrirait, comme jadis, ses pierres et ses eaux, sa lumière et ses couleurs, le labyrinthe de ses calli et de ses rii, les solitaires étendues silencieuses de sa Lagune, tout ce dont elle m'a jadis enchanté, mais, dans cette Venise revue et retrouvée, trop de portes familières me demeureraient fermées. Fermée celle du vieux Palais Venier et de son jardin, fermée celle de l'étrange mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini,

fermée surtout, et fermée d'un signe funèbre, celle du doux Palais Dario! Des deux amies qui m'y accueillirent, Mme de la Baume a disparu la première et une brusque mort a emporté la femme de grand cœur et de haut esprit que fut Mme Bulteau. Il ne reste plus d'elle que les regrets qu'ont laissés dans nos cœurs sa toujours vigilante amitié, son intelligente et fidèle bonté, tout ce qu'elle sut être pour tous ceux qui trouvèrent auprès d'elle un conseil et un appui et à qui elle sut communiquer la lucide flamme de vie qui l'animait. Un instant a suffi pour détruire cette belle force vivante. On m'a remis après sa mort, en souvenir, pareil à celui où je trempe cette plume pour rendre hommage à sa mémoire, un de ces encriers vénitiens dont elle s'était servie pour écrire sans doute quelques-unes des belles pages où s'atteste son rare et vigoureux talent de romancière et d'essayiste.

J'ai regardé une dernière fois mes vieux plans de Venise, avant de replacer leurs longs rouleaux dans le tiroir où je les enferme ; je les ai regardés longtemps. L'un d'eux porte au coin dans un cartouche cette inscription : *Nuova pianta cenografica dell'inclita città di Venezia*, et, de ces quelques lignes, je ne puis détacher mes yeux. Reverront-ils, un jour, la « cité illustre » ou se fermeront-ils à jamais sur l'image de sa beauté?

Henri de Régnier.

*(A suivre.)*

# COMMENT
# LOUISE DE BETTIGNIES
# PASSAIT LA FRONTIÈRE

Dans quelques jours, le 13 novembre, sera solennellement découverte et offerte à la piété des passants une image de Louise de Bettignies. C'est aux portes de Lille, à l'entrée d'une route fameuse et animée, celle qui relie cette ville à Roubaix et à Tourcoing, qu'un comité, dirigé par Mme la générale Weygand sous la présidence d'honneur de Mme la maréchale Foch, a fait édifier le monument qu'on devait à cette héroïque fille de la route. Sa silhouette méritait d'être fixée dans du granit; et sa place était là, où si souvent elle a passé, quittant Lille envahie pour traverser à pied toute la Belgique, ramper sous les fils électrifiés, apporter aux états-majors de l'Entente de précieux avis. Elle traînait parfois dans son sillage des théories de jeunes hommes, qu'elle rendait à nos armées. De Flessingue ou de Folkestone, où on l'accueillait avec émoi et respect comme une belle fée chargée de trésors, elle s'en retournait, d'un cœur égal, vers l'enfer des pays occupés. Elle est morte à la tâche, morte dans une geôle allemande, où elle a, pendant trois années, enduré d'atroces souffrances. En l'honorant, on rend hommage à beaucoup d'autres femmes, qui ont été jetées comme elle en prison et qui s'étonnent aujourd'hui que la frivole humanité fasse si bon marché de certains souvenirs de ce temps-là. Et l'on rend plus efficace, en le faisant connaître à plus de monde, le magnifique exemple qu'elle a donné.

Je voudrais apporter ici un nouveau témoignage de la

grandeur de cette fille extraordinaire. Sa belle histoire est toute récente, par conséquent fragile encore, car les hommes sont disputeurs et légers. Sa gloire a deux sortes d'ennemis : les âmes basses, qu'elle a gênées, qu'elle gêne toujours; et beaucoup d'âmes dévotes, qui la défigurent en croyant l'embellir. Il faut la défendre. Certains traits de son beau visage, que j'ai seulement indiqués dans *la Guerre des Femmes* (1), je suis en mesure de leur donner maintenant une force et une netteté nouvelles. Je ne parlerai ni de sa vie ardente parmi ses compatriotes de Lille ou de Roubaix, qu'elle étonnait et quelquefois effrayait, parce qu'elle était audacieuse et un peu gamine; ni de ses plaintes en prison, où son cœur captif bondissait et s'est finalement brisé. Les deux endroits où elle a été hors de pair, c'est d'abord le prétoire de Bruxelles, où les Allemands l'ont « cuisinée » cinq mois avec toute la science et toute la cruauté désirables, sans tirer d'elle, pas plus que de sa petite compagne Léonie Vanhoutte, un mot, un geste, un regard, qui leur livrât une parcelle de son grand secret, qui les mît sur la piste d'un seul des cinquante patriotes de son « service ». C'est ensuite la frontière, lieu de son travail, lieu sacré, la frontière, dont elle a traversé vingt fois les mailles de fer, avec l'endurance, l'adresse, la ferveur d'un soldat qui d'avance a donné sa vie, mais à la condition que la patrie soit bien servie.

Je savais qu'un « passeur » extraordinaire l'avait beaucoup aidée dans le secteur au nord-est d'Anvers, mais je n'avais pas retrouvé cet homme. On le disait malade, mourant peut-être. Son adresse était incertaine. Je lui avais écrit : pas de réponse. Je me bornai alors à dire dans mon livre le peu qu'on m'avait rapporté de lui et je le nommai, comme un héros, mais dont on ne savait presque rien : Alphonse Verstappen.

Léonie Vanhoutte, il y a quelques semaines, a retrouvé sa trace et je suis allé le voir avec elle, quelque part en Belgique. Je ne préciserai pas davantage, car il vit simplement entre sa femme et sa fille et serait fâché que du bruit se fît autour de la petite maison où il veille en secret sur ses grands souvenirs. Il a dû m'avouer qu'il avait reçu ma lettre, voilà quatre ans, mais qu'il avait craint, en y répondant, d'appeler l'attention sur lui. Il eût pourtant voulu savoir si vraiment

(1) Paris, Dunod, 1923, un vol.

Mlle Alice, — c'était le nom de guerre de Louise de Bettignies, — avait été fusillée par les Allemands. On le lui avait dit, et sans doute était-ce vrai, car, vivante, elle serait venue à lui après la guerre. Il a fallu qu'il apprît de Charlotte, — nom de guerre de Léonie Vanhoutte, — et de moi, tout émus devant cet homme en pleurs, que sa petite fée, les Allemands l'avaient fait mourir en prison, mourir de froid, avec des raffinements de cruauté. Un héros pareil à lui nous avait accompagnés : Victor Viaenne, de Mouscron, qu'on appelait aussi Albert, et qui suivait ou plus souvent précédait Alice et Charlotte sur les routes de France et de Belgique. La première émotion passée, la femme d'Alphonse mit des chaises en rond autour du poêle ; chacun s'assit ; et entre les trois survivants de l'épopée de Louise de Bettignies s'engagea le dialogue le plus émouvant que j'aie entendu de ma vie.

Je dirai de mon mieux ce que j'ai rapporté de là : des faits d'abord et puis un flot de lumière sur l'âme de cette fille splendide, sur celle aussi de sa compagne et de leurs deux bons serviteurs.

***

Cet Alphonse Verstappen était, en 1915, un solide garçon de trente-cinq ans. Il est aujourd'hui tout amaigri et plein de rhumatismes, on comprendra pourquoi tout à l'heure. C'est un Wallon, qui parlait français dans sa jeunesse, mais il a épousé cette Flamande si saine, si droite, qui, muette comme une carpe, nous fait les honneurs de sa maison nette. Elle ne comprend pas un mot de ce que nous disons tous les quatre : elle pleure tout de même, parce que son mari lui a dit qu'il s'agissait d'Alice. Ils habitaient, quand éclata la guerre, à deux heures et demie de marche de la frontière hollandaise. Il ne faut pas croire qu'une frontière gardée par l'ennemi, c'est une rangée de fils de fer; c'est une zone de mort, large de 5 à 10 kilomètres, où tout passant est suspect, où l'on tire les hommes comme des lapins. La maison d'Alphonse était dans cette zone, mais en bordure, face à la Belgique. A ses pieds roulaient les eaux noires d'un canal, le canal sinistre qu'on n'avait pas le droit de traverser. Venant de Lille, de Bruxelles, d'Anvers, à force de ruse et d'audace on arrivait jusque là. Ces eaux sales, on ne les passait point. C'est pourtant par le pont

n° 6, près de Beersse, qu'Alice, Charlotte, Albert, ont tant de fois gagné la maison d'Alphonse, toute proche sur l'autre rive. Ils s'en allaient de là, guidés par lui, marchant la nuit entière, jusqu'à l'autre bordure de la zone, celle du nord, la bordure de fer et de feu.

Ils n'ont d'ailleurs pas toujours pu traverser le pont. Alors il fallait retourner en arrière, se cacher, attendre le destin propice. Un jour, Alice et Charlotte étaient pressées. Les Allemands faisaient bonne garde : elles virent qu'elles ne passeraient pas. Louise de Bettignies savait nager et n'eût pas craint de se jeter à l'eau un peu plus loin, mais elle eût fait du bruit et sa compagne n'aurait pas pu la suivre. Une barque, un radeau, il n'y fallait pas songer. Elles passèrent sous la rivière. On leur avait indiqué une sorte d'égout allant d'une rive à l'autre. Ces deux pauvres petites eurent le courage de s'y engager en rampant. Je rappelle qui était Louise de Bettignies : une fille de race, intelligente, autoritaire et passionnée. Avec cela, très cultivée, parlant plusieurs langues. Débrouillarde, rapide, nerveuse, fine, elle servait sa patrie avec amour, comme elle avait rêvé de servir Dieu, s'il permettait, la guerre finie, qu'elle entrât dans un carmel. Ce soir-là, elle s'enfonça dans un égout. Elles s'amusèrent, les braves filles, à tirer à la courte paille qui passerait la première. Les deux places étaient aussi mauvaises. Car on risquait, à l'autre bout, de se heurter à un Allemand ; alors il faudrait faire demi-tour, et la dernière se trouverait la première devant ceux que, d'en face, on aurait alertés. Elles sortirent de là les mains en sang, les vêtements souillés de vase, leurs pauvres cœurs tout chavirés. C'étaient des femmes comme les autres : toutes les femmes ont peur des rats ; et presque toutes aiment les parfums, mais pas ceux-là.

Nous voulions savoir comment Alice avait connu Alphonse et voici ce qu'il nous raconta. Logé où il était, il n'avait pas attendu qu'on le priât de passer la frontière. Dès les premières semaines de guerre, il allait en Hollande à sa fantaisie, pour ravitailler sa maisonnée. Quand je disais que nul ne passait dans la zone défendue, il faut entendre que les Allemands n'avaient tout de même pas fait le désert dans ces vastes secteurs. Ceux-ci étaient habités, mais par des gens que l'ennemi connut vite un à un. Le visage d'Alphonse fut bientôt « repéré » comme les autres, mais Alphonse avait le droit de demeurer

aux abords du canal, pas de s'enfoncer dans la brousse du côté du nord. Cependant il y passait son temps; et peu à peu il en connut tous les détours et nota les bons passages. D'autres faisaient comme lui, et l'un d'eux fut un jour prié par des Pères Trappistes des environs de Turnhout de guider quelques soldats vers la frontière. C'était un prêtre d'Anvers qui fournissait aux Trappistes ces candidats à l'évasion : jeunes garçons bons pour le service; soldats et officiers français, belges, anglais, pris dans les lignes allemandes au mois d'août et dont la tête était mise à prix. Ce premier passeur des Trappistes était un malhonnête homme, qui d'abord vola les pauvres gens mis sous sa garde et bientôt se mit à les vendre : il arrivait toujours, au bon tournant, quelque patrouille qui capturait la troupe. Le guide échappait seul et cela fut à la longue jugé suspect.

Les Trappistes connaissaient Alphonse et pensèrent à user de lui. Un jour ils lui firent savoir qu'ils avaient chez eux dix soldats français, et deux officiers, qui attendaient depuis douze jours et s'énervaient. Les religieux sentaient autour d'eux de la trahison; et la mission qu'ils confiaient au nouveau passeur, ils ne lui cachèrent pas qu'elle était dangereuse. Il s'en chargea. A la nuit, il vint reconnaître son monde, donna ses instructions, déclara que le premier qui soufflerait mot ou n'obéirait pas serait un homme fini. Trois heures après, tous étaient en Hollande. Quand, par la suite, on lui donnait à conduire trois ou quatre personnes seulement, il était doux avec elles. Ces malheureux, hommes, femmes, enfants, faisaient toujours pitié : il fallait leur donner du courage, les consoler, presque les caresser. Si la troupe était plus nombreuse, il redevenait mauvais, parce qu'il craignait alors le désordre et le bruit. Il fit un soir passer à lui seul soixante-douze personnes. « On m'en avait donné septante-deux, dit-il, et j'avais peur. Je ne voulais pas que les Allemands m'en tuent. Il y avait de tout là-dedans, même de petits enfants. Alors, au départ, je leur ai fait faire le cercle et j'ai dit que j'abattrais le premier qui ferait une faute. Ils ont suivi comme des moutons et tous ont passé. »

L'un des Français du premier voyage rencontra Louise de Bettignies à Flessingue et lui donna le signalement de ce bon passeur. Un peu plus tard, dans une maison de Baarle-Nassau, elle crut le reconnaître, l'aborda et s'entendit avec lui, qui, le

soir même, la conduisait de Hollande en Belgique et la mettait, au petit jour, de l'autre côté de Beerse. Dès ce moment, sa confiance en lui fut totale. Au moins dix fois dans chaque sens elle choisit, pour traverser la frontière, le secteur où régnait cet homme, se livrant à lui comme une enfant. Elle lui faisait parvenir, quand elle ne traversait pas elle-même, des plis précieux, tout couverts de notes. Il les emportait trois fois par semaine. On lui eût difficilement demandé davantage, car il fallait presque toujours une nuit pour gagner la Hollande, une autre pour en revenir.

* * *

Nous allons faire un passage avec eux. Alice a franchi le pont comme elle a pu. Elle entre en coup de vent chez Alphonse, embrasse la petite Marie, bébé d'un an alors, presque une jeune fille aujourd'hui, et charmante. La ménagère court à son feu pour faire du café, mais la jolie demoiselle est pressée. « Vite, vite, Alphonse ! » Celui-ci achève de s'équiper, et les voilà derrière la maison, qui vont s'enfoncer dans la nuit. Dans le service, jamais Louise de Bettignies ne s'attardait. A Lille, à Mouscron, à Tourcoing, oui. Quelquefois aussi à Flessingue, à Folkestone. La tâche faite, elle se donnait un peu de repos, et en jouissait. En route, elle courait. La vertu essentielle de cette petite quand elle sert, c'est la ferveur. Elle est en mission : rien ne compte plus. C'est une amoureuse tendue vers un objet adorable, la France. Pour ces dures promenades, elle était vêtue d'un tailleur gris foncé, avec une jupe toute simple et une bonne culotte de drap. Dans les passages difficiles, elle relevait la jupe et la roulait à sa taille. Elle était armée d'un petit browning, dont jamais elle ne s'est servie ; elle n'avait d'ailleurs pas la moindre envie de jouer au soldat : il fallait qu'elle pût se défendre, voilà tout. Alphonse non plus ne tira jamais. Un bon passeur ne fait pas de bruit. Son revolver était dans sa poche, à tout événement. Et, dans la main, il tenait un couteau et son mouchoir. En cas de danger, la consigne était de se coucher dans l'herbe, dans la boue, dans l'eau, et de rester là des heures, beaucoup d'heures. Si l'on était vu, plutôt que de se laisser abattre, on attaquait, mais en silence. Charlotte et Alphonse ont plusieurs fois rencontré en 1915 un grand garçon blond, un colosse, qui faisait aussi des passages et qu'ils

n'ont pas revu depuis. Il n'avait peur de rien et portait tranquillement un foulard rouge autour du cou. Un jour qu'il conduisait un Français vers la frontière, il vit que les fils de fer étaient gardés, devant lui, par deux sentinelles trop rapprochées pour qu'il passât entre elles. Il décida d'en tuer une, ce qu'il fit avec son poing et sans bruit. En route, c'étaient ces histoires-là qu'Alphonse racontait à Louise de Bettignies. Elle était brave et lui disait en riant de n'être pas si bavard et d'avancer. Le couteau qu'Alphonse avait toujours dans la main droite, c'était pour les chiens. Ce sont des bêtes désagréables quand on rôde la nuit par les chemins défendus. Ils aboient et vous dévoreraient, mais comme les taureaux des arènes ils sautent sur ce qu'on leur tend et tandis qu'ils happaient son mouchoir, le compagnon d'Alice leur tranchait la gorge. Entre Beersse et la frontière, les Allemands avaient établi des postes fixes, que chacun connaissait : on échappait à ceux-là en les contournant. Les patrouilles volantes étaient plus dangereuses.

Dès qu'on entendait le pas de leurs chevaux, on se collait à terre. Il est arrivé à Louise de Bettignies, à Léonie Vanhoutte aussi, qui s'en souvient sans plaisir, de ramper pendant des heures, parce que des cavaliers allemands avaient surgi et ne s'en allaient point et que pour sortir de leur vue il fallait se traîner dans les herbes. Les pauvres filles rentraient alors à Roubaix, à Lille, les genoux à vif et se pansaient bien vite pour repartir. Il arrivait qu'on traversât toute la zone sans une alerte, mais parce qu'Alphonse était un fameux guide. « Dans ces endroits-là, nous dit-il, ce sont les mauvais chemins qui sont bons. » Les siens étaient excellents, par conséquent détestables, et sa petite compagne s'y brisait les jambes. Il lui frayait quelquefois un passage dans les haies avec son couteau, ou bien il sautait un ruisseau, lui tendait les bras et, leste comme un chat, elle le rejoignait. Elle avait confiance, parce qu'il était brave et prudent, deux qualités qui ne se contrarient pas tant qu'on pourrait croire. Avec cela il voyait, comme un lièvre, de tous les côtés à la fois. « Il n'y a pas de Boches assez malins pour me prendre », disait-il à Alice, et c'était bien l'avis de cette petite, qui l'admirait.

Le soir où nous les suivons est sans lune : ils sont partis quand elle a voulu. Souvent il dut la contraindre à attendre au

coin du feu que l'astre indiscret se couchât; elle était impétueuse et le pauvre Alphonse avait du mal à la dompter. Il y arrivait et parce qu'elle était toute surprise alors d'avoir obéi, elle disait de lui, et d'autres passeurs aussi durs, — ils l'étaient tous : — ce sont nos maîtres. Dans la boue, dans les herbes, le long de pistes que, la nuit, les yeux ne voient pas, et qu'on perd, et qu'il faut retrouver à tâtons, Alice et son guide, les joues mordues par l'air glacial, la poitrine haletante, arrivent enfin aux abords du fil de fer. Avant cette barrière maudite qu'ont placée là les Allemands, il faut d'ailleurs en passer une autre. Toute la frontière, dans ce secteur, est bordée de petits canaux. C'est le régime hollandais qui commence : des digues, des pâturages et des cours d'eau. Celui qu'il faut franchir ce soir mesure trois à quatre mètres de largeur; il est profond d'un mètre à un mètre cinquante. Alphonse descend dans l'eau glacée, la petite Française sur son dos. Il passe lentement, sans bruit, perçant des yeux l'obscurité, car, sur la rive qu'il va gagner, des sentinelles vont et viennent continuellement, qui gardent les fils de fer. Cette nuit, on ne voit rien, on n'entend rien. Alphonse a pris soin de ne mouiller ni ses gants de caoutchouc ni ses baguettes. Il plante celles-ci entre les deux rangées inférieures des fils électrifiés pour les bien écarter. Alice, adroite et mince, passe d'abord, et lui derrière elle. Ils sont sauvés une fois de plus et pourront recommencer.

Une nuit, revenant de Hollande avec elle, Alphonse passa les fils sans encombre et s'engagea dans l'eau. Il était au milieu du canal, quand une sentinelle surgit à quelques pas. L'obscurité était profonde. De bas en haut, il vit cependant se détacher sur le ciel la silhouette de l'Allemand. Celui-ci ne voyait pas, mais pouvait entendre Alice et l'homme qui la portait. Elle, qui d'abord n'avait pas aperçu le danger, s'étonnait que son guide s'arrêtât. Elle sentit qu'il se baissait, le menton au ras de l'eau. Elle lui souffla dans l'oreille de passer vite. Il résista. Alors elle comprit et se baissa aussi. Ils virent bientôt tous les deux qu'ils resteraient là jusqu'à la relève. C'est seulement, en effet, quand la sentinelle, ses deux heures faites, s'en alla réveiller au poste son remplaçant, qu'il leur fut permis, à eux aussi, de quitter leur garde tragique.

Nous connaissions, Charlotte, Albert et moi, cette histoire, qu'Alice racontait volontiers, parce qu'elle était à l'honneur

d'Alphonse. Lui, ne s'aperçoit pas qu'il nous émeut. Le souvenir de ces heures ferventes fait briller ses yeux, et nous regardons avec amitié ce corps, aujourd'hui affaibli et perclus, qui, dans l'eau glacée de la frontière, ne bougea pas, ces épaules sur lesquelles a pesé si fort un fardeau sacré.

— Elle était lourde? lui demande un de nous.

— On ne la sentait pas, répond-il.

Il écrase sous son gros doigt quelque chose près de son œil.

On se tait un moment. On met le nez dans les tasses de café qui sont là et qu'on avait oubliées. Quand chacun s'est un peu ressaisi, Albert engage avec l'héroïque Alphonse une conversation en flamand, pensant qu'il parlera plus librement ainsi, et, par cette voie, nous apprenons qu'une autre fois encore cet homme trouva une sentinelle devant lui tandis qu'il était dans l'eau jusqu'à la poitrine. Mais alors il conduisait deux femmes à la frontière. « Des dames, savez-vous », nous dit Albert. L'une était une personne âgée, qu'Alphonse avait chargée sur son dos ; l'autre une jeune fille, qu'il tenait dans ses deux bras comme une enfant. Il fallut que, jusqu'à la relève, il soulevât celle-ci au-dessus de l'eau, tandis que la pauvre vieille, toute tremblante, lui serrait le cou. Il reprit doucement sa marche quand ce fut permis, et fit passer en Hollande celles qui avaient mis en lui leur confiance. Tout cela lui paraît aujourd'hui très naturel.

Une autre fois, il avait atteint les fils de fer avec une quinzaine de personnes. Tout à coup, un cri retentit : « *Wer da!* » Des Allemands accourent, dont l'un tire en l'air. Toute la troupe se disperse, et si heureusement que trois femmes seulement sont arrêtées. Alphonse a fait un bond en arrière et chu dans un petit fossé avec un peu d'eau et des herbes hautes. La patrouille est nombreuse ; ce sont des gendarmes, dont l'un barbote dans la vase et heurte du pied notre homme. Celui-ci, se croyant pris, fait la seule chose importante. Le pli qu'il avait mission de porter de l'autre côté et qui lui venait, comme à l'habitude, du service d'Alice, était enfermé dans un minuscule étui de lustrine noire, ce qu'Albert et lui, dans leur langue, appelaient une « noire loque ». Il porte la noire loque à ses dents, la déchire et avale le papier. Après quoi, il prend son parti de ce qui l'attend. Il ne lui arriva d'ailleurs rien du tout, l'Allemand, qui était un lourdaud, ayant passé son che-

min. Daus sa chute, Alphonse avait abandonné, mais à sa portée, le paquet qu'une bonne femme des environs d'Anvers lui avait demandé de faire passer de l'autre côté pour son fils aux armées. Alphonse, l'alerte finie, ramassa le paquet et s'en fut en Hollande. Il avait perdu les pauvres gens à lui confiés ; et le papier pour nos états-majors était dans son estomac; mais le garçon de la vieille femme aurait son colis, et le bonhomme, douze ans après, sourit encore en y pensant.

Revenons à Alice. La voilà donc mouillée jusqu'aux os et grelottante. Elle fait d'un pas gourd le dur chemin jusqu'à Beersse. Elle voudrait se blottir contre lui, mais ils sont trempés tous les deux. Ils marchent, courbés sous la lune, qui s'est levée. Enfin, mourant de faim, de froid, de fatigue, ils entrent dans la petite demeure si propre. La femme veillait, pleine d'anxiété. Le café est là, tout chaud. Mais Alice veut s'en aller. Il faut passer le pont et, le jour venu, elle ne pourra plus. On insiste pour qu'elle prenne du repos.

— Je n'en ai pas besoin, dit-elle.

Il fallut se fâcher, lui montrer que ses vêtements mouillés, boueux, la trahiraient. Alors elle se déshabilla, mit du linge de toile dure, mais de vraie toile, et si blanche, et qui sentait la lavande. On lui fit un bon lit, avec une bouillotte. Elle mangea, but très chaud, fit un bout de prière et s'endormit. Trois heures après, ses hôtes tinrent leur promesse de la réveiller avant le petit jour. La bonne femme avait lavé, repassé le linge et les vêtements de la pauvre enfant, qui sauta du lit, s'habilla et, ressuscitée, s'en fut vers Bruxelles, Tournai et puis la France.

On l'aimait, dans cette humble maison. Voici un grand voltaire qu'ils ont gardé et que toujours ils appelleront « le fauteuil de Mademoiselle ». Ils ont quitté, voilà longtemps, la région de Beersse ; mais c'est toujours dans les mêmes petites cases, pas bien jolies, que s'écoule la vie des pauvres gens. Chacun les pare à sa façon, et la meilleure est qu'y règne la sainte propreté, fille du courage et de la lumière. Sur les murs brillants de celle-ci, on verra bientôt un portrait agrandi de Louise de Bettignies, dans un beau cadre, que le père, la mère et la petite Marie choisiront avec dévotion, sans regarder au prix. Ils nous ont montré le lit où, plusieurs fois, pas souvent, elle a reposé, et la photographie de la petite au temps où Alice était si heureuse de la bercer dans ses bras.

Elle ne tombait pas toujours dans des maisons pareilles. A Baarle-Nassau, qui est un îlot belge en terre hollandaise, curieux endroit où foisonnaient les espions, et par où il fallait qu'elle passât, et que parfois elle attendît longtemps l'heure de franchir la frontière, les gens qui l'abritaient étaient d'une malpropreté repoussante. Elle n'était pas difficile, la pauvre fille, mais, quoiqu'elle mourût de faim quand elle échouait dans ces parages, venant de France, son estomac se contractait à voir et sentir la cuisine qu'on faisait là. Elle allait alors dans la basse-cour, et avalait quelques œufs crus. « Et puis, disait-elle à Alphonse, vous allez me chercher un peu de lait, mais il faut le traire vous-même. » C'est facile de faire des rêves héroïques. Pour servir comme a fait Louise de Bettignies, il faut une âme d'une fameuse trempe.

— Avec ma femme, nous dit bonnement cet Alphonse, elles étaient pires que deux sœurs.

Un mot pareil console de n'importe quelles misères. Devant Alice, les lèvres du pauvre homme ne l'auraient pas dit : mais ses yeux le criaient. Quand on accède à certains sommets, les différences entre les hommes deviennent petites, et les âmes, quelles qu'elles soient, en qui Dieu a mis de la noblesse, fraternisent avec une indicible délectation. Beaucoup de gens ne comprendront jamais cela. Je crois rendre à Louise de Bettignies un splendide hommage, en recueillant, pour la mêler aux fleurs qui joncheront dans quelques jours le pied de son monument, la parole que cet homme a osé, en une minute d'abandon, tirer pour nous du fond de son cœur farouche.

— Mais pourquoi l'aimiez-vous ainsi ? demandons-nous.

— On ne sait pas. C'est le cœur « qui tire ». Et puis, c'était une femme toute simple, *une femme comme nous*.

Non, elle n'était pas comme eux, et ceux qui l'ont bien connue en témoigneront. Aristocrate, compliquée, railleuse, turbulente, elle était, dans sa vie habituelle, aussi peu « peuple » que possible. Mais c'était la guerre, et elle servait. Alors, tous les héros sont naturellement devenus ses camarades. Léonie Vanhoutte, fille simple que, dans la paix, elle eût peut-être oublié de regarder, elle l'environna d'une tendresse dont cette petite se sent encore toute réchauffée. Elle l'appelait amicalement *Minou*, la tutoyait souvent, s'accrochait à son bras, lui offrait le sien, l'embrassait, la caressait.

— Elle avait la main forte, cette fille-là, dit tout à coup Alphonse.

Et les deux autres de répondre :

— Oui, mais jamais un mot dur.

— Et si douce...

— Moi, murmure Charlotte, si elle m'avait dit la moindre chose, j'aurais pleuré.

— Et quand vous veniez de Hollande, lui dit Albert, et que vous couriez si vite, c'était pour la revoir, elle d'abord.

Elle se tait.

— Ne dites pas non, fait-il. Moi aussi, j'étais comme ça.

Là-dessus la conversation repart sur le service.

— Moi, dit l'un, je tenais toujours le pli dans ma main, et je serrais fort.

— Moi, c'était dans ma poche.

— Et les faire taire quand ils avaient passé les fils de fer, vous pouviez, vous?

— Tous avaient peur de moi, répond Alphonse. Pas un n'a jamais dit un mot.

Albert avoue alors qu'il avait moins d'autorité. Un jour, un Français, un officier, tout content de sentir de l'herbe hollandaise sous son pied, se mit, dès les fils électrifiés passés, à crier : « Sauvé! Vive la France! » Les sept autres qui attendaient leur tour de liberté, il manqua de les faire tuer ou arrêter. Il s'en allait d'ailleurs avec un pardessus neuf, que son guide, plus généreux que saint Martin, lui avait prêté tout entier, et qui n'est jamais revenu.

Le bavardage continue, et l'on passe doucement, sans y penser, du rire aux larmes. L'amitié, le service : voilà leurs deux sujets, à ces êtres d'élite. On travaillait et l'on s'aimait : toute leur belle histoire est dans ces seuls termes. Celle qui régnait parmi eux, tandis qu'ils habitaient les régions magnifiques réservées aux héros, nous pouvons lui offrir notre piété, car sa mémoire est marquée d'un grand signe; elle avait conquis les cœurs les plus difficiles, parce qu'ils sont ombrageux, et les plus précieux, parce qu'ils sont purs, ceux des petits sur la terre.

ANTOINE REDIER.

# BOSSUET
# ET LES DÉBUTS DE LOUIS XIV

## II [1]

### LA RÉPONSE DU MONARQUE ABSOLU

LES RÉFLEXIONS DE LOUIS XIV, ET SES VICTIMES

A la leçon désobligeante que donnaient à Louis XIV, en confirmant les semonces de son prédicateur, les scandales que nous avons racontés, la réponse du Roi ne se fit guère attendre.

De la fugue désespérée de La Vallière, nul mieux que lui ne savait la cause. C'était la colère effrayante où il s'était mis, dans un entretien du 25 février, devant le refus entêté de sa maîtresse de lui révéler « les choses considérables » qui lui avaient été confiées par la demoiselle de Montalais, sa compagne. Maintenant il tenait tous les secrets dont Louise, en son naïf scrupule de conscience ou par ménagement pour son amant, n'avait pas voulu l'instruire. Il connaissait toutes ces démarches, — effrontées, il faut bien le dire, autant que folles, — commises par Henriette d'Angleterre par crainte de voir le Roi, captif de La Vallière, délaisser de nouveau comme amie la belle-sœur qu'il avait jadis dédaignée comme épouse. Mais pouvait-on songer à infliger quoi que ce soit qui semblât un châtiment à la plus haute en dignité des princesses, et de qui, du reste, Louis appréciait l'élégant commerce ?

Fallait-il s'inquiéter davantage de rencontrer en ces affaires

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

de femmes un brave et intelligent officier, le comte de Guiche, jouvenceau qui commençait à afficher à l'égard d'Henriette une passion que celle-ci encourageait avec l'idée d'entretenir par la jalousie le « goût » qu'elle avait enfin inspiré au Roi ? Il était fâcheux sans doute que ce Céladon militaire allât jusqu'à se déguiser en diseuse de bonne aventure pour pénétrer chez sa dame ravie. Mais l'élève de Mazarin et d'Anne d'Autriche était trop avisé pour s'indigner tellement que la femme de Philippe d'Orléans contribuât à discréditer un peu plus son indigne mari (1).

Au surplus, le Roi n'avait-il pas quelques reproches à s'adresser à lui-même, s'il faisait l'examen de conscience que Bossuet réclamait de lui ? De ces coquetteries ou extravagances d'Henriette ne s'était-il pas rendu quelque peu responsable, en lui témoignant, comme dit Mme de La Fayette, « une complaisance extrême » et dangereusement engageante ? Même, ici encore, comme au dénouement de l'idylle avec Marie Mancini, l'égoïsme du Don Juan prévoyant n'avait-il pas suscité, de dessein formé, une tendresse de femme, ajournée pour l'heure, et mise en réserve ? N'y avait-il pas lieu pour lui de réfléchir un peu et d'aviser à tous ces contacts douteux, vilains même, qu'acceptaient les membres de la famille royale en ces galantes aventures, et où ils risquaient singulièrement de s'avilir ? Quand on voyait les sincérités ou les mensonges des lettres sentimentales des Princes, circuler parmi les « domestiques » confidents, les secrétaires collaborateurs, les messagers indiscrets, entre les mains d'une Montalais, sorte d'espionne et d'entremetteuse, ou du petit officier aux gardes, son amant du jour, — en attendant que ces dépositaires malhonnêtes fissent « chanter » les intéressés, ou bien vendissent leurs dossiers aux libraires ou aux gazetiers d'Allemagne ou de Hollande, attentifs chroniqueurs des fredaines de la Cour du roi très chrétien, — tout cela ne paraissait-il pas exiger un certain nombre de pénitences et de redressements dont Louis aurait pris sa part ?

Mais le Roi ne met point tant de contrition ni de scrupules

(1) Il est probable qu'à cette date Louis ignora ou négligea justement ce que les documents diplomatiques nous ont appris : les propos étourdis de Guiche, conseillant au Duc et à la Duchesse d'Orléans de se retirer à Dunkerque d'où ils pourraient faire faire au roi de France, « le bâton haut, tout ce qu'ils voudraient ». — Guiche partit pour la Lorraine le 29 avril.

à régler l'affaire de La Vallière, qui était plutôt celle d'Henriette. La Vallière fut punie par quelques jours de bouderie de n'avoir pas parlé assez tôt et d'avoir causé tant d'esclandre. La Duchesse d'Orléans, après quelques explications pénibles, en fut quitte pour ne point figurer, sous prétexte de son accouchement prochain, aux cérémonies officielles ou même aux sermons de l'abbé Bossuet. Le comte de Guiche ira commander, avec le titre de lieutenant général, les troupes du Roi dans cette Lorraine qui va bientôt redevenir française, et la Gazette a bon ordre de dire que cette mission prouvait « l'estime distinguée que faisait de lui Sa Majesté ». Enfin la Montalais est enfermée au couvent, d'abord à Paris, puis à Fontevrault, sans qu'on lui réclame sa cassette par crainte peut-être de ce qu'on y trouverait, et sans qu'on lui interdise, non plus, d'avoir avec La Vallière une correspondance qui pouvait, le cas échéant, offrir à la police privée du Roi quelque intérêt (1).

Plus ardue, parce que très ténébreuse alors, était l'affaire de la « Lettre espagnole ». Nous connaissons maintenant l'auteur du faux : Olympe Mancini, comtesse de Soissons, qui, n'ayant pas plus réussi que sa sœur Marie à se faire épouser, avait accepté, mais n'avait pas su garder, le rôle de La Vallière. « Ne pouvant plus plaire au Roi par elle-même », l'ambitieuse mazarine tient à conserver au moins son crédit. Elle est impatiente d'arracher le Roi aux mains de la parvenue de « petit esprit et de capacité médiocre », qui l'accapare au préjudice de tant de mérites féminins plus dignes. C'est elle qui avait imaginé la lâcheté anonyme, du succès de laquelle on escomptait l'expulsion immédiate de la favorite. Dans l'exécution, elle avait eu des complices : son amant d'alors, le marquis de Vardes, et aussi Gourville, le vieux frondeur homme d'affaires de Condé, alors réfugié aux Pays-Bas. Et ce dernier nom seul nous assure qu'il y avait, en cette intrigue d'apparence galante, des intérêts politiques.

Mais, en ces premiers jours de mars 1662, Louis XIV ne saurait suspecter, si même il en a l'idée, cette belle et hospitalière

(1) Avec le journal de Le Fèvre d'Ormesson et les *Mémoires* de Mlle de Montpensier, voir, après le beau et bon livre de Jules Lair sur *La Vallière*, les récentes recherches de Jean Lemoine et André Lichtenberger : *De La Vallière à Montespan*.

Olympe, chez laquelle il va, chaque jour, gagner triomphalement de fortes sommes, et qui, bien qu'ayant eu naguère « ses bonnes grâces », prend bonnement tant de soin pour l'amuser et le retenir. Il n'éclaircira ce complot à fond que trois ou quatre ans plus tard, et grâce à Guiche, qui y a trempé du reste quelque peu. Pour l'instant, le Roi, après avoir commencé majestueusement « par mettre la Lettre espagnole dans sa poche », mène une enquête, et ardente, on le comprend. « Il ne pouvait s'empêcher d'en parler à tous ceux qu'il supposait capables de lui donner des renseignements » sur l'outrageux complot. Mais il s'égare, assez plaisamment même. C'est au marquis de Vardes, un des coupables, qu'il s'adresse en confiance : ce vieux beau, courtisan fieffé, toujours élégant, très répandu, en impose au jeune Roi, quelque peu « *snob* ». Consulté, le bon apôtre aiguille les soupçons sur la duchesse de Navailles. Et pourquoi dénonce-t-il cette obscure grande dame? D'abord parce que, première dame d'honneur de Marie-Thérèse, la maréchale-duchesse de Navailles était, de ce fait, la concurrente d'Olympe, surintendante de la Maison de la Reine. Concurrente combative et intraitable : elle avait, naguère, si bien défendu les privilèges de sa charge, que le Roi, arbitre de ce procès protocolaire, avait jugé contre la fière Olympe. Dans cette bataille de dames, « toute la Cour, nous dit-on, prit parti », et le comte de Soissons, pour venger sa femme, ayant « appelé en duel », en dépit des ordonnances que Louis XIV venait de renouveler, le maréchal-duc, le Roi l'avait banni momentanément de la Cour.

De plus, l'énergique duchesse ainsi victorieuse était une de ces familières amies d'Anne d'Autriche contre qui le Roi, écrit Mme de Motteville, « se formait aisément des dégoûts ». Car il sait bien que si sa mère borne à présent toute son ambition à l' « avertir », à le « faire souvenir de certaines vérités que ses ministres n'oseraient jamais lui rappeler », cette tutrice féalement démissionnaire, mais maternellement inquiète, s'aide de plusieurs femmes de la Cour sages, graves et considérées, qui la renseignent et la conseillent. Camarilla importune que tous les gens de la Cour (1) détestent, et le Roi le premier.

(1) *Mémoires* de Mme de Motteville, éd. Fr. Riaux, IV, 266, 282, 306, 308, 311, 314, 316, 319, 322, 328, 335, 339, 344, 351, 374, 375; et de l'abbé de Choisy, coll. Michaut, p. 241.

Enfin et surtout, Mme de Navailles n'est pas seulement une honnête femme, c'est une dévote, et militante. De quelle couleur, de quelle « chapelle »? Il y en avait alors plus d'une sorte, on le sait. Appartient-elle à ce bataillon des « Augustiniens » des deux sexes, désormais flétris du nom de Jansénistes, ou bien au groupe, distinct et opposé, des Compagnons du Saint-Sacrement? Peu importe, car ils se valent en sévérité comme en zèle. Les Jansénistes? En ce printemps de 1662, le bruit court que leurs « Messieurs » ont l'audace de mettre l'œil dans la conduite, la main sur la conscience du Roi. Réunis à Port-Royal ou à l'hôtel de Luynes, on dit qu'ils ont « délibéré », en une sorte de consistoire inquisiteur, pour dépêcher au Louvre l'évêque d'Aleth, l'intrépide Nicolas Pavillon, avec mission de représenter à Sa Majesté le crime de sa liaison avec La Vallière (1). Les disciples de M. de Renty sont aussi téméraires. Quoique dûment avertis, dès 1660, de la haine que Mazarin leur porte (2), quoique inutilement défendus, pour lors, par la Reine-mère déjà discréditée, quoique pourchassés durant toute l'année 1661, par Le Tellier le légiste, comme par Colbert le financier, ils ne se découragent point de leurs ambitions universelles ni ne s'abstiennent d'agir. En juin, en juillet 1661, la Compagnie des « Invisibles » a « repris le train » provocateur de ses débuts de 1627. En février 1662, elle remue ciel et terre pour faire embastiller, juger, exécuter un Simon Morin, pauvre fou tapageur, qui se disait le Christ, et ne méritait que l'hôpital.

Ils ne s'attaquent pas moins que les Jansénistes, à la capitale et à la Cour, méthodiquement. A Paris, ils substituent à leurs réunions générales hebdomadaires des comités particuliers, des assemblées cantonales, dont le rayon plus restreint peut être mieux surveillé. La Cour est dans le canton de Saint-Germain l'Auxerrois, dont M. Voyer d'Argenson est le commissaire; l'un de ses confrères, l'archevêque François Fouquet, frère du surintendant, n'hésite pas à demander qu'on lance au Louvre une « mission » purificatrice spéciale! En janvier 1662, l'année où nous sommes, l'activité de ces réalisateurs inlassables autant que censeurs vigilants redouble. Ne

(1) *Mémoires* du P. Rapin, t. III, 148.

(2) Les si curieux *Carnets* de Mazarin en témoignent. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre 1909.

vont-ils pas, mécontents et hardis supplanteurs de l'Église, jusqu'à créer des « vicaires ambulants » pour servir les cures négligées? Si, comme il est vraisemblable, Louis XIV ne sait de ces divers projets des « zélés », quels qu'ils soient, que le mal que les mécréants et les libertins en chuchotent, n'est-il pas tout disposé à s'ouvrir aux insinuations ou indications du marquis de Vardes? A croire que cette maréchale sans reproche, mais sans peur, mais rêche et indiscrète, qui plus d'une fois a osé lui adresser, à lui-même! des « harangues » et qu'il considérait déjà auparavant « comme une extravagante réformatrice du genre humain », a pu machiner le stratagème perfide qui devait le mettre en demeure de renvoyer La Vallière?

En tout cas, la situation était claire. Pour agir sur lui, pour changer sa façon de faire, pour peser sur ses goûts et troubler ses plaisirs, toute espèce de gens, de plusieurs côtés, s'évertuent à l'envi. Au même effort s'appliquent les convoitises des ambitieux de Cour et le fanatisme des vertueux. Qu'il y ait accord ou rencontre fortuite, ce sont là de ces « cabales » qu'on lui a appris à redouter et à rompre. Vraiment ils font peu de cas, intrigants ou censeurs, de la déclaration par où il a inauguré son gouvernement personnel, qu'il « ne voulait pas être gouverné », qu'il « ne souffrirait pas que personne entreprît de le maîtriser! » Il ne veut pas plus l'être en ses mœurs qu'en son gouvernement. « En un début de règne surtout (c'est toujours lui qui parle) les moindres démarches sont importantes. » La liberté du prince est partout intangible; la pression sur lui, partout coupable.

Et ceci tranche la question de cette réforme de ses mœurs dont le moraliste chrétien qui lui parle à la chapelle du Louvre, l'a saisi avec tant de netteté. *Aussitôt qu'un roi se relâche sur ce qu'il a commandé, l'autorité périt* (1). Qu'il ait tort ou raison, puisque l'on se met si impudemment au travers de ses volontés, il ne s'agit plus de les rétracter en se réformant, mais en persévérant de les affirmer. Il doit à son honneur, à sa sécurité, d'éclatantes récidives et la confirmation des actes que l'on a l'indiscrétion d'attaquer.

Dès lors, voici qu'il se formule à lui-même, à l'égard de l'amour et des femmes, une doctrine. C'est celle qu'il expose

(1) *Mémoires de Louis XIV*, éd. Jean Longnon, p. 96 et suivantes.

plus tard dans les *Mémoires* qu'il dicta pour son fils, et que le vertueux président de Périgny et l'ancien calviniste Pellisson rédigèrent tour à tour d'une plume combien noble, mais qui dut parfois être étonnée. Sur le chapitre que je viens de dire, le devoir d'un grand roi tient en deux maximes tout juste : faire la part du temps accordé à l'amour, et ne donner son cœur à la femme aimée qu'en lui soustrayant entièrement sa volonté.

Donc, il gardera cette La Vallière, que tant de rages unanimes paraissent, de divers côtés, tenir à lui arracher au plus vite, et à remplacer, sans doute, parce qu'il ne l'a pas mal choisie, et que vraiment à cette « parfaite amante » « sa passion tient lieu de tout ». Il cesse de lui battre froid. Il va bientôt assurer un traitement spécial à la modeste « demoiselle d'honneur » qu'elle est chez sa belle-sœur. Il ne fuira nullement les occasions de manifester la grandeur d'exception que sa faveur lui confère. A partir d'avril 1662, et progressivement dans les deux années qui suivent, ses complaisances pour elle seront telles, que La Vallière en sera parfois effrayée. Il se prépare à lui donner une demeure à elle : ce sera, à la fin de 1662, le « palais » ou plus exactement le pavillon, construit par le marquis de Brion près du Palais-Royal, que le Duc et la Duchesse d'Orléans occupent à présent. Sur ce qu'est Louise, nul ne peut se tromper désormais. Sur elle tous les ambassadeurs étrangers renseignent leurs souverains, comme sur M. Le Tellier, et plus que sur la Reine. Notons néanmoins qu'à elle-même, tout en la « déclarant », en l'affichant comme la seconde épouse, il fera entendre qu'elle n'a pas de droits exclusifs, ni de contrat perpétuel. C'est peu de semaines plus tard, à Saint-Germain-en-Laye, que Louis XIV se laisse persuader par le marquis de Vardes, qu'une autre fille de la Reine, M^lle^ de La Motte Argencourt, a conçu pour lui « une passion extraordinaire » : il s'y prête avec indulgence et « entre en commerce avec elle ». Celle-là sera éphémère, mais dès février 1662, Athénaïs de Mortemart a fait merveille dans le ballet d'*Hercule amoureux*. Hercule, on l'a pu penser sans invraisemblance, la prévoit déjà. Il veut, comme s'exprime M^me^ de Motteville, si heureuse à exprimer décemment toutes ces choses scabreuses, mettre « son indépendance à tout usage », et « doucement se laisser conduire » à ses caprices.

Quant à son épouse légitime, de qui les « amis » plus ou

moins sincères prétendent venger l'abandon, il ne lui cachera désormais, de la « vie particulière » qu'il mène, presque rien...

Et puisqu'on a tout fait, au risque de mettre la discorde dans le ménage royal, pour que l'épouse trompée fût avertie, c'est lui-même qui lui signifiera, courtoisement, mais de façon décisive, l'inutilité de toute protestation et de toute jalousie, la nécessité d'un partage, et même de plusieurs, indéfiniment. Il ne se fâchera nullement quand la comtesse de Soissons, voyant que la « lettre espagnole » a fait long feu, tout comme les coquetteries d'Henriette, osera aller tout raconter à Marie-Thérèse et lui ouvrir les yeux, impitoyablement, dans une entrevue secrète qu'elles eurent alors « au parloir des Petites Carmélites de la rue du Bouloi ». Mme de Motteville et Anne d'Autriche devinent bien que Louis XIV a hâte que sa femme soit instruite, afin que sa tristesse tarde moins à se résigner, pour qu'elle *s'accoutume*, — c'est, je crois, un mot de Louis XIV, — *à la souffrance*. « Scènes » épargnées et temps gagné.

Seulement, lorsque, rentrant tard la nuit dans ses appartements conjugaux, il trouvera l'épouse veillant encore et qui l'attend en larmes, quand il ne pourra pas esquiver la fâcheuse explosion, alors, ou bien (car il a, on l'a dit avec irrévérence et justesse (1), la larme facile) il pleurera avec elle sur les fatalités des exigences du trône et les défaillances de « l'autre homme » qu'il sent en lui, ou bien c'est elle qui, rudement rabrouée, devra implorer son pardon et le supplier d'agréer sans colère qu'elle continue de lui être fidèle en silence. Nul doute que se rappelant ce que sa mère elle-même lui a tant de fois répété, qu'un roi, c'est celui qui est au-dessus de tous et de tout, — ce que Mgr Hardouin de Péréfixe relate en ce moment, avec une indignation mitigée, dans une histoire-panégyrique de cet Henri IV, qu'on a toujours vanté comme un modèle au fils de Louis XIII enfant, au sujet de la nombreuse famille « naturelle » du Vert galant, — nul doute que son petit-fils n'envisage déjà la stabilisation de sa polygamie commencée.

Au surplus, car il est à cette date très logique et point hypocrite, cette liberté qu'il revendique pour lui-même impérieusement, il la concède aux autres. Environné de ces « libertins » ou « libertines » notoires, le chevalier de Grammont,

(1) Arvède Barine, *la Jeunesse de la Grande Mademoiselle*.

le prince de Marsillac, ou ce duc de Roquelaure, maître de sa garde-robe, ou des duchesses de Châtillon ou de Brancas, qui fournissent tant de matière à l'*Histoire amoureuse des Gaules*, escorté de tous ces camarades dont Bossuet redoute pour lui les propos d'immoral dogmatisme, on ne voit pas qu'il se préoccupe de cette ambiance dévergondée.

Bientôt, quand la comtesse de Soissons avec le marquis d'Alluye et Mlle de Fouilloux, composeront hardiment les lettres d'amour que Mlle de La Mothe Argencourt est censée écrire au Roi, et que celui-ci le découvre, il ne se fâchera plus, comme il l'avait fait en février, de ce sans-gêne si insultant, qui continue. Il laissera Mlle d'Artigny prendre auprès de Louise de La Vallière la place de conseillère équivoque qu'avait tenue la Montalais. Il laissera, de même, Henriette d'Angleterre se compromettre à nouveau, malgré les promesses que, trente jours auparavant, elle a faites, avec tous les « galants » qui papillonnent autour de son faible cœur de désenchantée. Il n'empêchera pas ses entrevues avec le marquis de Vardes dans un de ces parloirs de couvents, à Chaillot, qui alors entendirent des propos étranges. Il assiste, sans gronder, aux mésaventures successives soit du comte de Soissons, soit de « Monsieur » son frère, mésaventures qui font d'eux des époux comiques dont Benserade s'égaie et dont Molière s'inspirera. Toutes ces gaîtés manquent sans doute de noblesse, mais un air souffle à la Cour, un air de relâchement, qui, s'il est déjà pompeux, n'est point du tout gourmé et qui scandalise Mlle de Montpensier, soucieuse qu'elle est, malgré son romanesque, de la « tenue ».

D'être le censeur de la folle jeunesse qui l'entoure, il n'a nulle envie, malgré les « avertissements », de plus en plus timides et rares au reste, où sa mère désolée se risque. Il veut « laisser aller », puisqu'elles sont siennes, ces passions que, pourtant, « leur vivacité rend parfois, il vient de le voir, imprudentes ». Et voilà pourquoi, vers le 10 mars, ce n'est pas sur Guiche et Montalais et leurs pareils qu'il fait les grands exemples. C'est sur la dévote duchesse de Navailles et sur son mari. La duchesse se voit dès ce moment *réprouvée* (ce mot typique est de Mme de Motteville) « réprouvée de la faveur royale ». Elle en est avertie d'abord par ces « froideurs » qu'il excelle à témoigner, et qui « glacaient »; puis par les railleries du parti des gens de plaisir. L'animosité que le Roi rumine

contre elle se fait tellement forte que, vingt fois, il l'avouera lui-même plus tard, il est sur le point de la « chasser avec éclat ». En attendant, il ôte au vieux maréchal irréprochable le commandement des chevau-légers; il le raie de la liste des « ducs à brevet », quoiqu'il soit l'un des plus anciens de la Cour; jusqu'au moment où il ôtera au mari le gouvernement du Havre, à la femme la place de dame d'honneur, et où tous deux recevront l'ordre de ne plus paraître à la Cour. En vain, les deux reines supplient. Sans préciser sur ses griefs, le Roi ne fait que confirmer une disgrâce qui, par contre-coup, les atteint elles-mêmes. A ce moment aussi commence, pour le premier président du Parlement de Paris, motivé par l'opposition de celui-ci sur les matières financières, un silence sévère du Roi, qui durera deux ou trois mois, et fera grand effet. Guillaume de Lamoignon, lui aussi, était un « dévot ».

### LE REPLI DE BOSSUET SUR LA COUR

Tout cela, Bossuet l'apprenait aussitôt. Et il comprit. J'ai dit ses relations, infiniment probables, avec Anne d'Autriche, dont il connaît personnellement deux des plus particulières confidentes : la marquise de Sénecey et la comtesse de Fleix. J'ajoute qu'au doyenné de Saint-Thomas du Louvre, cette maison de famille où il loge, depuis 1658, dans ses longs séjours à Paris, habite aussi une honnête femme de la maison d'Henriette d'Angleterre. Personne ne pouvait mieux que ces informatrices, non seulement le mettre au courant, en détail et par les dessous, des sentiments du Roi et du peu de chances qu'avait désormais de réussir cette conversion que sa ferveur a entreprise, mais aussi le mettre en garde contre les risques que ses amis pouvaient courir, s'il s'obstinait avec autant de netteté. La disgrâce, déjà visible, et qui sera tantôt consommée, des Navailles, la défaveur, qui s'indique, de Lamoignon étaient instructives.

En outre on entrevoit, toutes prochaines, d'énergiques mesures contre les Jansénistes, et, d'abord, contre les religieuses de Port-Royal. Le 28 février, quand « Madame la princesse de Guéménée », étant allée voir M. Le Tellier et le trouvant inflexible contre les opiniâtres filles de la mère Angélique, lui dit en partant « Et donc, monsieur, le Roi fait

tout ce qu'il veut ! Il fait des princes du sang, des archevêques, des évêques : il fera aussi des martyrs », M. Le Tellier, qui ne déteste point les Jansénistes, mais qui est prudent, a hoché la tête et n'a rien répondu. Qu'arriverait-il, si le Roi apprenait que, dans cette Compagnie d'*Invisibles* dévots dont il a ouï parler sans nul doute, son prédicateur est l'affilié de choix, l'homme sûr, qui, si la Compagnie de Paris ne se peut plus réunir, sera chargé et de recevoir et d'expédier son abondante correspondance ?

Ce qui lui reste de confiance dans les « gens de bien » ne sombrera-t-il pas? De son côté, Bossuet ne peut-il pas avoir quelques regrets ? Lorsque l'année précédente, il avait rappelé, proclamé en chaire, non sans une vigueur un peu sonore, le vaillant précepte du « divin apôtre » qu'il aime, saint Paul, ordonnant au prédicateur de l'Évangile de « reprendre le pécheur durement » (*Increpa illos dure*), il remarquait, pour son propre compte, qu'il ne sevait cependant pas de jamais dire au pécheur, comme Nathan à David : « C'est vous-même qui êtes cet homme... *Tu es ille vir.* » Or cela il l'avait dit, dès son second sermon. Sous la pression des circonstances, dans le feu d'un désenchantement indigné, n'était-il pas allé trop loin, trop vite? A présent, en tout cas, la circonspection la plus exacte s'impose. Il n'y a plus à espérer désormais d'intimider ce prince qui sait qu'il ne tient qu'à lui d'être le maître. Anne d'Autriche depuis quelques mois ne compte plus qu'il viendra désormais, comme naguère encore, dans son oratoire, lui confesser ses « égarements » en versant à ses pieds toutes les larmes et en lui prodiguant toutes les promesses de la pénitence ennuyée. Quiconque alors sait quelque peu ce qui se passe au Louvre, sait que l'éloge le plus flatteur pour le jeune prince c'est de célébrer, comme Pierre Corneille (1), « son auguste indépendance ». Mais la partie n'est pas perdue si, comme le répète à chaque instant, avec trop d'optimisme peut-être, Mme de Motteville, le cœur et le bon sens ne sont pas pervertis et si la religion peut avoir encore sur lui quelque prise. Bossuet lui-même, nous l'avons vu, l'a reconnu : la foi de l'ancien élève de Lamothe Le Vayer tient bon et n'est pas ébranlée par le scepticisme courant d'une génération dont Cyrano de Bergerac, Saint-Évremond, Bussy-Rabutin furent les docteurs.

(1) Dans le *Remercîment au Roi* de 1652.

Les *Mémoires* du Roi nous le montrent à cette date fortifiant par de judicieuses réflexions son orthodoxie. C'est ici un de ces cas où le prêtre doit constater, malgré qu'il en ait, « ce mélange prodigieux » dont Bossuet se scandalisait en 1660, « d'une foi pure avec des désirs criminels ». Pour trois semaines encore où il va tenir le Roi sous sa parole : qu'il fasse donc le nécessaire ; que, pour combattre, il se replie !

A quelle date s'y décide-t-il? Les sermons du 1er et du 3 mars sont perdus. Dans celui du 5 mars, — le sermon sur la dureté du *Mauvais riche*, communément appelé : *sur l'Impénitence finale*, — le changement est sensible. Le batailleur hardi, le censeur impérieux et presque altier, du mois précédent, s'efface derrière le théologien qui argumente, le moraliste qui décrit, le prêtre qui se plaint. Surtout l'objectif de l'assaut n'est plus le même : le combat n'est plus, comme d'abord, concentré à peu près tout le temps sur le grand adversaire. C'est sur l'entourage royal que Bossuet dirige et répand ses coups. Et là, même en cette attaque généralisée, même quand il s'en prend à ceux des multiples vices des courtisans qui, en 1662, lui semblent les plus importants à combattre, il lui arrive d'être très évidemment incomplet, de choisir dans tout ce qu'il voit et de brider sa franchise.

Voyez le sermon sur l'Ambition : il n'y est point question, d'abord, de l'ambition spéciale aux têtes couronnées, l'ambition de la gloire militaire, de la conquête. Celle-là, elle est quasi sacrée. Cette manifestation de la force des chefs de peuples, ou vengeance de leur ombrageux honneur, fait partie de leur devoir. Mais pas davantage il ne traite avec la précision qu'il saurait bien y mettre s'il voulait, de ces appétits des hommes d'État, insatiables d'agrandissements et de domination illimitée. Si l'on y touchait, que diraient, sous les chuchotements et les regards des auditeurs, Colbert, Le Tellier, Hugues de Lyonne et tant d'autres? Et de même, il s'abstient d'analyser les cupidités de moindre vol qui, de tous les points du royaume, amènent à la Cour seigneurs grands ou petits, pour y faire, parfois leur vie durant, le métier de prétendant, pour se livrer, dans les antichambres, les boudoirs, les corridors du Louvre, bientôt trop étroit, à une chasse perpétuelle, dont, de temps à autre, de rémunératrices curées font oublier l'âpreté. Cependant, les années précédentes, toutes ces variétés

de l'ambition d'alors, Bossuet, traitant le même sujet, les avait assez curieusement creusées. Il les écarte du plan de ses sermons du Louvre. Pourquoi ? Nous le devinons sans peine. En serrant de trop près les motifs et les buts de la vie des courtisans, on démolit la Cour même, on la sape par son fondement. Il le dit tout le premier : « Combattre l'ambition, c'est en quelque sorte déserter (entendez : *dépeupler*) la Cour. » Et Mme de Motteville, la femme fine et prudente, le gronderait à juste titre. Que serait la vie à la Cour, grands dieux, qu'y ferait-on, sans le désir et l'espérance des « grâces » qui, quand elles tombent, effacent l'assujettissement et les dégoûts du milieu? Il y a même plus encore : mener campagne contre cette vie de brigue et de quête, ce serait se jeter maladroitement au travers des desseins avérés du Maître et « ravaler sa majesté », c'est Bossuet qui le dit aussi, « en décriant les présents dont il est le dispensateur. » De là vient que des trois sermons que Bossuet a consacrés, à diverses dates, à l'Ambition, celui de 1662 n'est assurément pas le plus complet.

Ainsi, sur bien des points, la révélation, qu'il vient de recevoir, de la volonté inflexible du souverain, de son autoritarisme impatient, lui impose des ménagements que d'ailleurs le détail de ses manuscrits atteste. Il comprend que ce n'est plus le temps des Ambroise et des Jean Chrysostôme, des Savonarole ou des saint Bernard. Pour rester écouté, il se réduit. Au devoir d'être utile il sacrifie de propos délibéré, avec l'amour-propre de son éloquence estompée et attiédie, une part de son idéal d'apôtre.

### LES ALLUSIONS AU ROI INDIRECTES ET DISPERSÉES

Une part seulement, empressons-nous de le dire. Ses concessions ne sont pas une fuite. Si, — au lieu de cette croisade directe et individuelle dirigée presque tout le temps sur le Roi, qu'il avait pu se proposer d'abord, dans sa généreuse passion de convertisseur, — il lui faut revenir à la manière habituelle des prédicateurs de Cour, contents de glisser de temps à autre à l'oreille du maître susceptible une leçon plus ou moins dissimulée, chez lui ces attaques espacées ne laissent pas que d'être assez fréquentes. On en trouverait parfois plus d'une dans chacun de ses trois sermons de chaque semaine, et assez

précises aussi pour que ce courage mitigé reste du courage. Toutefois, du courage ingénieux, dont on aperçoit les stratagèmes inventifs. Citons-en un, dans le sermon du 5 mars. Il y commence par commenter ce beau conte moral de saint Luc sur le châtiment du Mauvais riche, ce dialogue merveilleux, entre terre et ciel, du Père Abraham, réchauffant là-haut le pauvre Lazare, avec le Mauvais riche qui, du fond des tourments de l'abîme, crie au secours. Or, on peut remarquer que la première leçon que Bossuet tire du texte évangélique ne concorde guère avec ce texte. Il n'est point dit dans l'Évangile que « l'homme vêtu de pourpre et de lin » se soit perdu pour avoir différé sa pénitence. Et c'est contre ce retard que Bossuet prémunit avec insistance son auditoire. Pourquoi? Parce qu'il n'ignore pas comment, en ce temps-là, le jeune roi, dorénavant débridé, ferme la bouche aux semonces rabâcheuses des gens de bien qui le harcèlent. A mesdames de Navailles et de Fleix, à M. l'abbé de Montaigu, — collègue de Bossuet à la compagnie du Très Saint-Sacrement, — à la vieille Anne d'Autriche malade et dolente, Louis XIV répond avec un entêtement enjôleur ou sec : « Attendez! » Bossuet lui répond que la mort n'attend pas.

Autre chose que le jeune émancipé royal oppose aux critiques importuns : c'est qu'il y a des « égarements » plus licencieux que malfaisants, et qu'il ne sied point d'être janséniste... A quoi derechef Bossuet réplique. Oui, certes, le damné de l'Évangile peut, en effet, ne pas paraître si damnable, puisque le livre saint ne nous parle ni « de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences ». Seulement ce que les sages, fussent les sages du siècle, savent bien, c'est qu'il y a un autre désordre autant pernicieux que les péchés formés, à savoir l'état de moindre résistance au mal qu'installe, en notre substance fragile, l'habitude des fautes même légères. Par une paralysie intime, il se fait en nos âmes, indéfendues et molles, « un certain épanchement de joie malsaine, par où nous nous emporterons bientôt » de la faute actuelle à cette dégradation permanente, plus vilaine, plus irrémédiable : le vice...

Et par-dessus tout, il y a le danger, l'énorme danger auquel Bossuet a hâte d'en venir, laissant de côté, une fois qu'il en a tiré ce qu'il lui a plu, « la triste aventure » du mauvais riche... Il y a le danger du pouvoir. Là-dessus, de précédentes médita-

tions, des paroles antérieures lui reviennent, qu'il adapte à la situation présente. Chez les Carmélites, en 1661, c'avait été, en un terme général, les « grandes fortunes » qu'il avait dépeintes, se brisant et sombrant sur l'écueil de leur propre grandeur. Au Louvre, ce sont les *royautés* qu'il montre pareillement menacées, et qu'il nomme, et non seulement les royautés *païennes*, mais les *chrétiennes* :

« Ah ! si je pouvais ici vous ouvrir le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar ou de quelque autre de ces rois superbes qui nous sont représentés dans l'histoire sainte... Vous verriez avec horreur et tremblement ce que peut, dans un cœur qui a oublié Dieu, cette terrible pensée de n'avoir rien qui nous contraigne... C'est alors que la convoitise va tous les jours en subtilisant et enchérissant sur elle-même. Et (ce qu'il y a de plus étrange)... on compte parmi ses vertus tous les vices dont on s'abstient ; on croit faire grâce à Dieu et à sa justice de ne pas la pousser tout à fait à bout... Ce n'est pas sans raison, messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois... La puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement... (et) en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi. »

Sur cette pente, combien les rois ont à se défier des faux amis qui les y poussent ! Tantôt vers ces faux amis, tantôt vers le souverain lui-même, Bossuet, comme anxieux, se tourne, dans la péroraison du sermon sur la *Charité fraternelle*, prêché le 12 mars : « Au nom de Dieu, gardez-vous, dit-il aux uns, de porter des outrages et des défiances jusqu'aux oreilles du Prince ! » « Et vous, Prince, regardez de plus d'un côté, pour découvrir tout à l'entour les traces de la vérité dispersées, car les rois ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil et d'un seul endroit... Connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez. Suivant ce conseil, Salomon, à l'âge d'environ vingt-deux ans, fit voir à la Judée un roi consommé, et la France, *qui sera bientôt un État heureux par les soins de son monarque*, jouit maintenant d'un pareil spectacle. »

Avertissements discrets, sans doute, et enrobés dans une flatterie d'ailleurs mesurée (*la France sera bientôt heureuse*, elle ne l'est pas) ; et s'il veut ici supposer, gratuitement, l'adhésion du Roi aux conseils donnés, le ton de l'adjuration, du moins, cor-

rige ce qu'a d'excessif l'optimisme obligatoire de l'hypothèse. Ce ton, point flagorneur, mais grave, ne le sent-on pas, même à la lecture, dans cette péroraison du 12 mars, seule subsistante d'un discours perdu ?

« O Dieu ! bénissez ce roi que vous nous avez donné. Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque ? Quoi ? Toutes les prospérités ? Oui, Seigneur, mais bien plus encore, *toutes les vertus*, et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'*aucune lui manque, — aucune! aucune!* Elles sont *toutes* nécessaires, quoi que le monde puisse dire, parce que vous les avez *toutes* commandées. Nous le voulons voir *tout* parfait. Nous le voulons admirer *en tout*. C'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être notre exemple, et nous estimerions un malheur public, *si jamais il nous paraissait quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse*. Oui, Sire, la piété, la justice, l'*innocence* de Votre Majesté font la meilleure partie de la félicité publique. Conservez-nous dans ce bonheur, seul capable de nous consoler parmi tous les fléaux que Dieu nous envoie, *et vivez en roi chrétien. Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois*. C'est lui qui veut que je parle ainsi et, si Votre Majesté l'écoute, *il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire*. »

Notons enfin qu'à ce dessein persistant, et où, tout en baissant pavillon, le brave combattant ne désarme pas, d'autres passages de plusieurs discours de ce Carême du Louvre se rattachent : ceux où Bossuet dénonce à son auditoire à quel point en sont « tous ces fléaux que Dieu nous envoie », l'état de misère où est alors la France ; les passages où il se fait, — comme on s'est décidé à le reconnaître, malgré Joseph de Maistre, — l'avocat des pauvres, l'avocat demandeur, accusateur presque, le porteur animé, énergique, de leurs douleurs et de leurs droits.

Il y avait environ deux ans que la famine menaçait la France. On la pouvait prévoir : trop d'événements de toute espèce avaient ruiné le pays, depuis 1634, précédés eux-mêmes, au XVI^e^ siècle, de quarante autres années de dévastation et de massacres. Une stérilité qui en résultait déjà et qui s'accrut en 1661, les spéculations de panique qui s'ensuivirent, déterminèrent la crise. Elle fut terrible. Si les historiens, à com-

mencer par Voltaire, n'en ont guère tenu compte, Louis XIV, lui, n'a eu garde de l'oublier dans ses Mémoires, où, avec une sincérité louable, il voulut, en 1666, que ses secrétaires la décrivissent avec une exactitude que l'on a pu depuis vérifier. Ce fut au commencement de 1662, durant ce carnaval ardent et ce Carême agité d'intrigues de Cour, que le mal se répandit avec la rapidité qu'avaient autrefois tous les fléaux publics. Il « affligea, » sinon « tout le royaume », comme l'écrivent sous les yeux de Louis XIV, Périgny ou Pellisson, au moins plus d'un tiers du royaume : la Normandie, les bords de la Loire (Blésois, alentours de Chartres, Vendômois, Gâtinais, Touraine, Anjou), quelques coins de la Bretagne ; puis, au centre et à l'est, le Bourbonnais, le Berry, des régions de l'Auvergne, de la Bourgogne, de la Champagne, et une large tranche de la Lorraine (1).

Les villes étaient moins touchées, mais elles l'étaient. A Séez, Caen, Pont-Audemer, Blois, Chartres, Châteaudun, Tours, Baugé, Beaufort, Moulins, Rocroy, Mézières, Donchery, Sedan, les citadins devaient se restreindre, et les gens de peu de ressources se priver du nécessaire. Dans les campagnes où la précaution publique n'était point alors organisée, la disette du blé produisit successivement tous ses effets économiques et sociaux que les Mémoires de Louis XIV énumèrent : « les marchés vides de toutes sortes de grains, les laboureurs contraints de quitter le travail des terres pour aller chercher autrement leur subsistance » ; « les artisans enchérissant leurs ouvrages » ; la hausse des prix qui paralyse toute la dépense, épuise l'épargne, tarit la bienfaisance ; le chômage, le vagabondage, la mendicité, les rapines, les férocités. Et bientôt, c'est dans presque toutes les parties de la population, la multiplicité des accidents pathologiques produits par l'absence de nourriture. C'est de la moelle des troncs de choux qu'on se nourrit, ou de glands, ou de racines de fougères, ou d'orties, ou d'herbes crues. Quand on a le courage de pétrir, on le fait avec de la lie du cidre ou des boissons de fruits. On sale avec des déchets de morue. On se dispute les débris d'animaux morts. Toutes les maladies de pestilence ou d'athrepsie s'ensuivent : la « langueur », les flux

(1) Voir, outre les *Mémoires de Louis XIV* (éd. Dreyses, t. II, 548), les *Papiers* de Colbert (éd. de Pierre Clément, t. I et VII), un passage court et précis de Vauban (*Oisivetés*, éd. 1842, t. I, p. 97), la *Gazette rimée* de Jean Loret t. II et III, *passim*), et l'article de M. P. Bondois (*Revue d'histoire économique et sociale*, 1924).

de sang, le dessèchement des organes, le rétrécissement des entrailles, les fièvres malignes foudroyantes et tenaces, l'enflure des corps d'enfants, les empoisonnements contagieux. Des campagnes, dénuées de secours, quand il n'y a pas de seigneurs présents et riches, les paysans s'enfuient. On essaie de les refouler des villes qui s'encombrent et où l'air se corrompt. Aux champs, ils s'organisent en bandes armées. Les officiers du Roi en tournée ou les « gens de bien » en mission, rencontrent partout, dans les provinces atteintes, ces êtres que La Bruyère s'est fait accuser d'avoir imaginés : des hommes « sans linge », sans souliers, « noirs comme des Maures », couchés le long des routes, ou déchiquetant les charognes des chevaux morts avant eux de faim. Vauban qui, dès lors, a des yeux pour voir et une âme « citoyenne », et qui déjà fait d'implacables statistiques, calcule qu'en 1661-1662, cinquante mille paysans moururent.

Voilà ce dont Bossuet se documente quand il fait appel à la charité, bien plus que des souvenirs et des autorités tirées des Pères de l'Église primitive. Ici encore, le sujet était délicat, non seulement en vertu d'une discrétion civique légitime, mais encore à qui eût voulu ménager la susceptibilité du Roi, tant ombrageuse. Fallait-il étaler devant lui, en présence de la Cour, les tristesses et les horreurs de la situation comme s'il les ignorait? Les peindre en vives couleurs, comme s'il y était indifférent? Le presser d'y porter remède, comme si l'on supposait qu'il se repose de ce soin sur les particuliers charitables? Les déplorer, comme s'il était impuissant?... Et, de fait, Bossuet hésite. Dans une première rédaction de la péroraison du sermon du *Mauvais riche*, il se demande si « *Sa Majesté peut souffrir qu'on parle en sa présence des cruelles extrémités où ses pauvres peuples sont réduits.* » Il veut croire que oui. Et il passe outre et, par quatre fois en cinq semaines, dans les quatre sermons sur le *Mauvais riche*, sur *l'Intégrité de la pénitence*, sur *les Devoirs des rois* et sur la *Passion*, il le fait en ce noble langage qui, à cette date déjà, élimine sous sa plume, et probablement sur ses lèvres, la familiarité de ses premières années; il le fait, bien entendu, aussi, sans détails réalistes et sans statistique, mais il dit tout, tout ce qu'il était possible, tout ce qu'il pouvait sembler impossible de dire. Surtout, il crie, le mot n'est pas trop fort, la gravité extra-

ordinaire des faits. Avec véhémence il proteste contre ce que le riche, égoïste et féroce, — le *Mauvais riche* immortel, — veut faire croire : que c'est la crise habituelle de l'hiver, l'épreuve annuelle, triste, mais fatale, et que l'on connaît du reste !... Non, cette fois, il y a ceci de plus que *toutes* les causes naturelles de la misère et des maladies de la saison « mauvaise » que Bossuet n'ignore pas, qu'il énumère, ont toutes agi *ensemble*. Que non plus on n'accuse point ici les vices populaires, le vagabondage spontané, la paresse... Les hommes d'administration, les procureurs généraux, les magistrats, les intendants et les « subdélégués » y sont trop portés. Bossuet proteste. Ceux « qui sont réduits » aujourd'hui « à la honte de quêter leur vie », ce sont « *ceux qui* », d'ordinaire, « *soutiennent par leur travail* » l'indigence obligatoire de leur condition inférieure. Cette fois, ne comptez plus faire appel au travail. Il est non seulement impuissant, mais impossible. On est donc au bout : « les pauvres peuples », à l'heure qu'il est, « sont réduits aux dernières extrémités ». Hyperbole ? Métaphore ? Non. Entendez que si l'on ne consent ou ne parvient pas à les aider, ils mourront. Tout le monde sait les paroles « de Monsieur Vincent » aux dames de Paris pour les enfants abandonnés. Bossuet ne les connaît peut-être pas ; mais, en 1662, il les retrouve. « Ils meurent de faim. Oui, messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels. » Ils meurent, non pas loin de vos regards, mais ouvrez les yeux : en plein air, les plus favorisés sur la paille, la plupart non seulement sans tombeau, mais sans linceul.

Et voici encore ce qu'il ne faut pas avoir le front d'objecter : qu'il y a pour recueillir les pauvres assez « d'asiles publics », d'hôpitaux. Non. Il y en a, sans doute, Bossuet le sait aussi mieux que personne, membre qu'il est de cette fervente et énergique armée du bien, le Saint-Sacrement, lequel a réussi, enfin, à faire aboutir ce projet d'un « hôpital » général dont depuis des années, l'État ni la Ville ne parvenaient se tirer. Mais ce qu'il sait bien aussi, c'est que les « Dévots » et leurs quêtes et leurs contributions n'y peuvent plus rien, et que la foule des malheureux qui réclame d'être « renfermée » à la Salpétrière, à Scipion, à Bicêtre, risquerait de ne trouver là aussi, même si l'on ouvrait les portes toutes grandes, « que la

faim et le désespoir ». « *Le désespoir* » : plusieurs fois dans la rédaction définitive de ses discours Rossuet répète le mot. Et il dit aussi en propres termes : « Oui, les choses » ici-bas « ne sont pas encore à leur place fixe... Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde ! » « *Il faut que les choses changent...* Cet état est violent et ne peut pas durer toujours. » Ce n'est pas là l'ordre de Dieu. Et à ces déclarations expresses, à ces presque menaces, il ajoute un dernier trait : l'émouvante patience de ce troupeau de condamnés. « Abîmés », ils se résignent sans violence. Leurs « cris » sont, à Paris du moins, modestes ; leurs « gémissements » sont humbles. Crainte, ou soumission, ou honte des doléances inaccoutumées ? Bossuet indique les trois hypothèses. Il penche pour la dernière. Oui : « ils sont honteux » de quêter leur vie. « Ils tremblent devant vous, riches impitoyables », qu'ils voient sortir des batailles civiles de la Fronde, sans avoir rien appris qu'à en profiter pour vous-mêmes, qu'ils voient, aussi, gavés de jouissances superflues et de joies prodigues. « Injustices » contre lesquelles ils ne protestent point, non plus que contre ces abus de force qui, parfois, sous le nom du Prince, s'exercent contre les « opprimés ». Ils « n'osent même pas presser Votre Majesté, résolus de ne pas faire le moindre geste contre le respect. Et de mourir plutôt... »

Mais lui, en se faisant leur interprète d'une façon si pathétique et si minutieuse, ne fait-il pas un geste contre le respect ?

Or sans doute, et c'est son cœur qui parle. Et les biographes de Bossuet sont les derniers qui pourraient nier son « esprit de compassion et de tendresse ». Né dans la classe bourgeoise provinciale et proche du peuple, il a connu de bonne heure la vie peineuse de la campagne, et la vie humble des petites villes. et il l'a côtoyée jusqu'à quinze ans. Il a vu la misère pendant la Fronde, exaspérée. Il l'a retrouvée ensuite, pacifique, mais ancrée et passée à l'état de mal inévitable, à Metz et dans les régions frontières, et à Paris même. Mais il y a autre chose ici, dans sa franchise.

Il y a cette préoccupation qui ne l'abandonne pas, lors même qu'il est obligé de la tempérer et cacher : celle d'agir, de peser, s'il le faut, sur le Prince où, avec la France, il a mis son espoir et sa foi. Après avoir essayé de faire jouer successivement des ressorts sur lesquels il ne peut plus porter la main, il songe à éveiller chez le Roi les sentiments qu'il éprouve lui-même,

l'amour du prochain, la pitié bienfaisante, le désir d'être bon. Elle existe, dit-on, dans l'âme du prince, cette sensibilité, encore qu'elle se contente parfois de se manifester par des signes de tendresse larmoyante. Mais pourquoi ne serait-il pas capable d'être impressionné plus fortement, à fond et jusqu'aux actes, par le spectacle de ses peuples? Bossuet le souhaite pour les peuples mais aussi pour le Roi. Car la bonté est purificatrice. « Le propre de la charité, remarquait-il finement en chaire à Metz, six ans auparavant, c'est, en nous attachant à la terre, en y attardant les regards de notre bonne volonté secourable, de nous élever jusqu'au ciel. » Cet élan de fraternité chrétienne, cet effort d'aide humaine « dilatent l'âme », comme saint Paul et après lui saint Augustin l'ont bien vu, et la « rendent capable de recevoir Dieu ». Inutile de dire que le chrétien sensé qu'est Bossuet ne va pas jusqu'aux paradoxes de ce romantisme philosophique et religieux qui, déjà au XVIII^e^ siècle, avec les disciples rêveurs de Rousseau, au XIX^e^ avec ceux de Tolstoï, ont prêché que la bonté toute seule et toute nue suffit à réhabiliter la volonté pécheresse et dispense du reste. — Mais le moraliste observateur qu'il est reconnaît que la compassion, la miséricorde et leurs emplois, aident à la transformation intime de l'âme émue, collaborent à la rénovation du pécheur.

Qui sait si la révélation et le contact de la souffrance humaine ne produiraient pas chez Louis XIV des effets rédempteurs, un éclairement que ni la raison, ni la dignité royale, ni la crainte de l'au-delà, ni l'amour de Dieu n'ont pu produire? Bossuet avait jadis, dans un brouillon de sermon, copié au long ce beau passage du vieil Isaïe : « Distribue ton pain aux faméliques, recueille les errants dans ta maison ; alors ton âme malade se relèvera vers la santé et le Seigneur t'inondera de lumière. » C'est là, en mars 1662, sa pieuse arrière-pensée.

« Ah! Sire, du cri de la misère présente, Votre Majesté en est émue... Qui nous donnera que nous entendions », que nous comprenions, « le plaisir de donner la vie? (Qui nous donnera de) goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables... de faire reposer, (comme) dit le saint Apôtre, leurs entrailles affamées? Ah! que ce plaisir est saint! Ah! que ce plaisir est vraiment royal! Sire, Votre Majesté l'aime, elle en a donné des marques sensibles qui seront suivies de plus grands effets. »

Et c'est ainsi qu'à partir du moment où Bossuet voit la déclaration impérieuse de la volonté du Roi restreindre sa liberté de parole initiale, il tente par tous les moyens de disposer le royal réfractaire à ouvrir sa conscience à la grâce qui le sollicite, semble-t-il, comme disent les mystiques, et frappe à la porte. Or, vers la fin de cette active bataille de quarante jours, une nouvelle occasion encore s'offre à lui de revenir ouvertement à la charge. C'est le sermon du jour de l'Annonciation, du 25 mars 1662, qui nous révèle ce dernier épisode.

### NOUVEL ESSAI D'ASSAUT A LA CONSCIENCE DU ROI

Dans le sermon prononcé par Bossuet devant le Roi et la Reine, le jour de la fête de l'Annonciation à la Vierge, sermon « écrit hâtivement, mais d'inspiration » et de verve (1), c'est à deux reprises que nous voyons Bossuet toucher de nouveau à cette vie privée du roi, qu'il avait, dans son premier discours, dénoncée, dans le second, flétrie. Et dans ces deux moments du sermon du 25 mars, auquel le Roi et la Reine assistèrent, le ton remonte en précision forte, en vivacité chaleureuse, à ce qu'il avait été à l'entrée du Carême, encore que le jeune docteur se tienne dans les régions hautes de la pensée chrétienne. Son sujet, en effet, c'est l'amour de Dieu, qui l'amène naturellement à parler des autres amours :

« L'amour est en quelque sorte le dieu du cœur, ou plutôt il en est l'idole... (Et Dieu) voit du plus haut du ciel toute la terre devenue un peuple d'idoles... Ne croyez pas que je parle d'idoles matérielles : les idoles dont je veux parler sont dans notre cœur... (Mais) quoi ! nous qui sommes nés pour la joie céleste, chanterons-nous » comme des païens, « le cantique des plaisirs mortels?... *O rois!* écoutez Jésus, *apprenez* de ce roi de gloire *que vous ne devez avoir de cœur que pour aimer et faire aimer Dieu...* »

Et plus loin, en finissant, dans les ingénues effusions d'une tendresse mystique qui, comme souvent chez Bossuet orateur, s'épanche sans fausse honte, de nouveau il ose faire allusion aux faiblesses du Roi. Allusion non déguisée, très transparente, et que l'on s'étonnerait à bon droit de voir faite en présence

(1) C'est le principal éditeur des sermons, l'abbé Lebarq, qui l'a remarqué.

de Marie-Thérèse, si l'on ne savait qu'à ce moment l'abandonnée ne pouvait plus guère se faire d'illusions. D'ailleurs, l'orateur veut se ressouvenir à cette heure de son droit de préparateur de la pâque annuelle, et, dans un dialogue pressant, il prend à partie le Roi comme s'il était son confesseur, et à la veille de la confession préparatoire à laquelle celui-ci, même s'il ne doit pas communier, ne peut se refuser, pour l'exemple, à cette fête capitale de l'année il le met en demeure de renoncer totalement, sans idée de retour, à sa liaison coupable.

« Faisons, chrétiens (comme la Vierge Marie), Unissons-nous à Jésus, aimons en Jésus, aimons par Jésus. Mais, ô Dieu, quelle pureté (il y faut)! O Dieu, *quel dégagement* pour nous unir au cœur de Jésus! *O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de ce cœur qui veut aimer Dieu par Jésus-Christ... voici l'amour véritable qui veut entrer dans ce cœur : — amour faux, amour trompeur, veux-tu tenir devant lui?...* Vive l'Éternel, mes frères! Oui, *je veux arracher ce cœur de tous les plaisirs qui l'enchantent, de toutes les créatures qui le captivent!* (Sans doute) ô Dieu! quelle violence, d'arracher un cœur à ce qu'il aime! Il en gémit amèrement; mais quoique la victime se plaigne et se débatte devant les autels, il n'en faut pas moins achever le sacrifice...

« Eh! quoi! ne me permettez-vous pas encore un soupir, encore une complaisance? — Nul soupir, nul complaisance que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ! — Eh donc! faudra-t-il éteindre jusqu'à cette légère étincelle? — Sans doute, puisque la flamme tout entière m'y paraît encore vivante... »

« Venez donc, ô divin Jésus... Tirez (après vous)... les grands, les petits... *les rois*, les sujets! *Tirez surtout, ô Jésus, le cœur de notre monarque*, lequel, en se donnant tout à fait à vous, ferme comme il est, constant comme il est, est *capable d'entraîner à vous toutes choses et de vous faire régner par tout l'Univers...* »

Il faut remarquer cette dernière phrase, avec l'allégresse qu'elle contient, d'une sorte d'impérialisme catholique et français, avec cet espoir qu'elle lance qu'un jour Louis XIV devienne le roi très chrétien du monde entier. Ce n'était point la banale redite d'une flatterie, alors courante. Une scène s'était passée la veille, au Louvre, qui, en vérité, était grande.

Ce 24 mars, le marquis de La Fuente, ambassadeur de Sa Majesté catholique le Roi des Espagnes, était venu présenter

au Roi de France les « regrets » de son maître, « pour ce que, le 10 du précédent mois d'octobre, le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, avait, dans une cérémonie publique à Londres, disputé avec l'ambassadeur de France du rang que devaient tenir leurs carrosses. »

Et voici comment ces « regrets » furent apportés. La Fuente, arrivé depuis déjà plusieurs jours à Paris, avait enfin obtenu audience. Mais quelle audience ! On la pouvait imaginer discrète, pour ménager l'amour-propre du vieux souverain espagnol malade et triste, et qui est le père de la femme de Louis. Loin de là ! On en fait la plus solennelle cérémonie d'expiation qui se pût alors. A l'entrée du Louvre, passant devant les gardes de la Prévôté rangés sous la porte, montant le « Grand Degré » où s'étagent de chaque côté les Cent Suisses, traversant la grande salle entre les Gardes du corps disposés tout autour, l'ambassadeur, fils du glorieux vaincu de Rocroy, avait été amené par le comte de Noailles, capitaine des Gardes, jusques au cabinet du Roi. Dans ce cabinet, à la fois intime et officiel, Louis avait à sa droite « M. le prince de Condé, le duc d'Enghien et les autres princes et seigneurs, le Chancelier de France et les secrétaires d'État, à sa gauche, le Nonce de Sa Sainteté avec tous les membres du corps diplomatique », soit huit ambassadeurs et vingt-deux ministres, résidents, ou agents. Là, devant eux, s'adressant au Roi, le marquis de La Fuente prononça un discours où il était dit « que Sa Majesté catholique avait été fort fâchée du cas arrivé à Londres », que, dès qu'elle en avait eu l'avis, elle « avait ordonné au baron de Watteville de sortir de Londres et de se rendre en Espagne, le révoquant de son emploi pour donner à Sa Majesté le Roi très chrétien les satisfactions que nécessitait son excès ... » ; qu'en outre elle avait ordonné, « à lui Fuentes, d'assurer Sa Majesté qu'elle avait envoyé des ordres à *tous* ses ambassadeurs et ministres dans *toutes* les cours et lieux où résident et résideront lesdits ministres et où peuvent naître de pareilles difficultés, afin que dorénavant ils s'abstiennent, *tous* et *partout*, de concourir avec les Ambassadeurs et les Ministres du roi de France, en *toutes* les cérémonies et fonctions publiques auxquelles les Ambassadeurs et Ministres de France assisteront ».

Après quoi, « Sa Majesté très chrétienne », prenant la parole, s'était adressée d'abord, non à l'ambassadeur, mais aux

trente personnages représentants des autres Rois du monde qu' « elle avait jugé à propos » d'appeler « pour témoins ». Elle leur avait dit : « Vous avez ouï la déclaration qui vient de m'être faite de la part du Roi catholique. Je vous prie de l'écrire à vos maîtres afin qu'ils sachent, pour raison des difficultés qui pourraient arriver dans leurs cours, que c'est la volonté du Roy catholique et ses ordres *que ses ambassadeurs cèdent en toute occasion le rang aux miens.* »

Ainsi se terminait, par une humiliante reculade du successeur de Charles-Quint devant celui de François Ier, la rivalité, plus que séculaire, de la monarchie espagnole et de la monarchie française. Ainsi cette royauté française qui, depuis vingt ans, traînait misérablement dans ses États une vie précaire, se redressait victorieusement, non seulement aux yeux des Français, mais aux yeux des étrangers, dans l'attitude d'une maîtresse du monde ressuscitée.

Ce fut sans doute ce triomphe, national, si intégralement figuré par l'appareil inusité de la cérémonie du 24 mars, qui, le lendemain, incita Bossuet à une nouvelle adjuration, aussi instante que ses interpellations du mois précédent. Dans son premier sermon, il avait dit au Roi, en s'appuyant sur ce que disaient aux Empereurs anciens les orateurs du christianisme primitif, que « de toutes les prospérités de son règne il devrait rendre compte à Dieu ». Quelle opportunité de le lui répéter aujourd'hui, appuyé sur le fait présent! Et du moment qu'au bout de l'an de son avènement au trône, le jeune monarque, déjà grand, se hissait d'un bond à une suprématie déjà mondiale, ne devait-il pas témoigner une juste reconnaissance au « Dieu des armées » et des négociations humaines, qui le comblait? Ne voulait-il pas payer l'allégresse de son orgueil par une mortification de sa volupté?

Cette optimiste psychologie se trompait. Et de cette merveilleuse réussite de son énergique volonté de grandeur, ce furent de tout autres conclusions que Louis XIV tira.

ALFRED RÉBELLIAU.

*(A suivre.)*

# A LA FRONTIÈRE
# DES DEUX AMÉRIQUES

### *CHEZ LE PRÉSIDENT COOLIDGE*

« Il naquit dans le Vermont, un des États les plus puritains de la Nouvelle-Angleterre. Il se rendit célèbre, comme gouverneur du Massachusetts, en brisant une grève. Il ne parle guère : trois mots de réponse au plus à qui l'interroge... »

C'est ce que j'avais retenu des anecdotes naïves que tout Américain colporte sur le Président en fonction. Les hommes sérieux de Boston le citent comme le *standard* des vertus républicaines, symbole de la Bible, de la Constitution et du Tarif des douanes. Les gens de New-York, ces agités, ne nient pas qu'il soit vertueux, mais lui reprochent de ne rien résoudre, de peur de se compromettre. Ainsi, du Maine au Texas et de Chicago à Los Angeles, vous entendrez les républicains définir la gestion de Coolidge : vertu, ordre, prospérité ; et les démocrates répondre : irrésolution, médiocrité, étroitesse d'esprit...

Naguère, les jeunes couples d'Amérique faisaient leur voyage de noces à Washington. J'ai entendu des dames de New-Port ou de Buffalo dire : « Washington est une ville délicieuse. » Au vrai, c'est la seule grande ville des États-Unis à peu près calme, d'un calme relatif, pompeux, snob et « provincial », non, certes, le calme de Versailles, mais le calme, par exemple, des nouveaux quartiers de Bruxelles.

Au bas d'un jardin public d'aspect très citadin, voici la Maison Blanche. Des échafaudages enveloppent une aile de

l'édifice : on agrandit... Le soleil de onze heures est chaud. Les gens de Washington se soucient de ne pas manquer l'instant précis où tout le monde substituera le même costume d'été au même costume d'hiver. Déjà, sur un banc, à l'ombre, somnole quelque policier en civil. Les membres d'une ligue ou « fraternité », venus d'un État perdu, en pèlerinage, passent par groupes espacés, avec d'énormes insignes de carton qui les font ressembler à des bêtes de concours. Au loin, derrière la Maison Blanche, sur les pelouses, des gamins musclés jouent au *base ball*. C'est l'heure où, du Potomac Park, rentrent les jeunes amazones aux cheveux roux.

Le charmant diplomate qui nous accompagne, me rassure : « Rien n'est plus simple que l'accès du Président. » De fait, nous arrivons d'emblée à l'antichambre : une table, des chaises, des murs blancs et quelques photographies. Nul uniforme. Des fonctionnaires ou des ministres en veston, familiers. Le secrétaire nous serre la main, puis nous fait asseoir : « Il y a quelqu'un. » Cela rappelle une mairie ensoleillée où l'on expédierait des mariages civils. Rien de plus humain, de plus honnête que cette simplicité. Comme on se passe aisément de la dorure, du faux Louis XVI et des tapisseries inintelligibles ! La Maison Blanche n'est pas un palais pour « nouveau riche ».

Deux hommes sortent, non plus émus que s'ils visitaient un chef de bureau. Ils sourient, demandent des nouvelles de leur santé aux arrivants. Mais déjà c'est notre tour...

En entrant, j'éprouve le choc de l'imprévu, le choc solennel des couleurs fédérales. Un immense drapeau de soie, étoilé d'argent, domine, enveloppe, illumine la table présidentielle.

D'abord, rien n'existe que ce drapeau, qu'exalte la clarté du matin. Point de décor, mais le drapeau, qui anuihile tout le reste, éclatant, exclusif, jeune, plus chargé de présent que de passé, drapeau d'un empire d'éphèbes !

Le président Coolidge se lève, me tend la main. Il est grand, sec, les épaules un peu penchées, les cheveux blonds et lisses, les yeux couleur d'eau, presque timides, le teint clair, des traits de clergyman : tout ce visage exprime un mélange de rigueur et de minutieux calcul, une sensibilité de sismographe. Il sourit avec politesse, officiel, mais affable, comme on sourirait, il y a cent ans, à l'entrée des demeures « coloniales » du nord.

Nulle pose, nul indice de présomption; rien, certes, du théâtre ni du cinéma. Il est là, peut-être surmené, sans nerfs ni impatience, dans le simple orgueil de présider à une immense force, à un immense travail et à d'immenses richesses.

Je lui parle de la France. Il salue avec gravité. Je lui parle des hommes d'État français. Il s'incline avec courtoisie. Pourtant, je sens que sa pensée ne quitte pas une seconde l'Amérique, les États-Unis. Ailleurs, il le suppose, chacun fait comme lui. Mais lui, sa charge est assez lourde : un continent à gouverner, à écouter, à ménager. Ce mince homme de loi a sous son commandement plus de terres et plus de peuples que n'en eut jamais Alexandre ou Napoléon. Son seul souci est évidemment : maintenir l'équilibre dans l'unité, l'unité dans l'équilibre.

Je lui parle de l'économie américaine, du ralentissement de certaines industries, de la crise agricole. Il ne fait encore aucun geste. Mais sa physionomie s'anime : dans ses yeux apparaît le calcul vivant. Miracle, il parle, il explique, il précise des détails. Quand je prononce le mot « crise », il répète avec énergie : « No ! no ! » Il a une confiance froide, têtue, un peu hautaine : l'orgueil américain, l'optimisme républicain... Puis, gentiment, il m'indique ce qu'il faut voir, les régions les plus significatives, esquisse un itinéraire. Je lui vante son pays, le nord de la Nouvelle-Angleterre, que je viens de visiter. Cela lui fait plaisir. Mais il a l'esprit fixé sur d'autres régions, où sa popularité est moins certaine.

Enfin, le mot « Mexique » surgit. Je vais visiter le Mexique avant de remonter vers la Californie... Le Président s'arrête. Ses yeux trahissent une brusque réserve. Il se lève et, d'un ton paternel, nous souhaite un heureux voyage.

### *LA NOUVELLE-ORLÉANS*

Il est de nombreux endroits, en Amérique, où le Français qui passe, ne peut échapper à l'évidence de ce que fut, jadis, la grandeur de sa patrie. « Que la France d'autrefois a été grande ! » Cette phrase vous monte aux lèvres, expression, tour à tour, d'un étonnement, d'une fierté et d'un regret, tout au long de l'immense trajet que vous pouvez faire, de Québec aux Antilles ou à Panama. Ah ! vues de là-bas, rapprochées de

l'effort civilisateur de nos ancêtres, qu'elles paraissent petites, artificiellement séniles, les querelles où se plaît le Français d'aujourd'hui!

Le Français, toute l'Amérique l'estime et l'admire encore comme exemplaire d'humanité. L'Amérique sait ce qu'il a fait chez elle, ce qu'il lui a donné. Mais l'Amérique ne comprend pas le goût bizarre de l'instabilité et le défaut de sens pratique qui, après une histoire si dense de réalités fécondes, semblent vicier le génie immémorial de notre race.

La Nouvelle-Orléans est une ville émouvante, sans doute la plus émouvante, pour nous, de toutes les villes d'Amérique. Le vieux peuple y a gardé la grâce et le langage de la France, non pas le langage plus ancien du Canada, mais un parler sans accent, avec les raffinements tardifs du XVIII^e^ siècle. Il vous arrivera d'y entendre des phrases aussi mesurées que celles de la Touraine.

Ville émouvante, parce que l'îlot français émerge, aujourd'hui, d'une vaste agglomération, à l'exacte rencontre de toutes les races comme de toutes les influences de l'Amérique du nord et de l'Amérique du sud. La Nouvelle-Orléans est une synthèse américaine, illuminée de souvenirs français.

Il n'est de ville au monde où vous goûterez mieux qu'ici un charme épars de beauté féminine. On n'y murmure pas comme ailleurs : « Voici une belle fille ». C'est la foule féminine qui porte une séduction collective, d'élégance, de liberté et de juste maintien... Il fait très chaud, les corps souples sont à peine vêtus de soie légère. Où vont tant de jolis êtres qui défilent d'un pas hâtif? Vers le plaisir? Non, vers le travail, vers la banque, vers le magasin, vers l'usine, vers le port. Aucune ne flâne, elles ont une vie, un but. Leurs membres agiles obéissent à la loi entraînante du « service. » Qu'ont-elles dans la tête? On s'y tromperait. Cette adolescente à demi nue sort de l'Université Tulane serrant sous son bras un manuel de statistique. Ces ouvrières qui rient vont entrer dans une église, y réciter la prière commandée, puis s'en iront, jeunes énergies sans contrainte ni ruse... Le soir, une dame qui nous conduit, dans son automobile, avec quelle maîtrise! à travers les parcs illuminés, me dit : « Coolidge? Il n'aura pas ma voix. Il est incapable de réaliser le plan d'aménagement du Mississipi. » Puis elle me vante la poésie de la Louisiane, patrie de son

mari. Mais je sens qu'elle préfère San Antonio du Texas, où elle vit le jour. Elle est de sang espagnol, elle raisonne économie politique comme un vrai Yankee, elle s'affirme démocrate par tradition anti-nordiste, elle aime tendrement sa cuisinière qui est noire, elle parle le français des romantiques et elle « fabrique » les *cocktails* à ravir...

Nous sommes loin des lourdeurs de Chicago! Mais on travaille et on prétend gagner autant de dollars ici qu'à Chicago. Le midi américain a chassé l'indolence et retenu la vivacité.

Ne croyez pas que la Nouvelle-Orléans ait seulement un charme suranné, celui dont parlent les créoles émigrés et les littérateurs. La Nouvelle-Orléans apparaît comme une force plus moderne, peut-être, et, dans sa complexité d'âme, plus séduisante qu'aucune ville des États-Unis.

J'ai cherché le secret de cette séduction moderne. C'est que la Nouvelle-Orléans marque la soudure vivante des deux Amériques, le point où se rencontrent les chances d'avenir de l'une et de l'autre. Vous trouverez là une vraie féerie de races : des créoles français, des Espagnols de la Nouvelle-Espagne, des Anglo-Américains, des Mexicains, des Indiens, des Italiens, des Belges, des Allemands, des noirs... Le navire bananier qui m'emmènera bientôt vers Tampico et Vera Cruz, sera commandé par un capitaine norvégien, et, dans son équipage, mosaïque d'épidermes, je compterai des Japonais, des Océaniens, des Irlandais, sous le pavillon hondurien. Par la fenêtre de Panama entrent, dans le golfe du Mexique, des poussières de toute l'humanité.

Babel? Non. La Nouvelle-Orléans est une ville propre, rigoureusement balayée et policée. Elle dresse, non loin du Mississipi, de somptueux « gratte-ciel ». Elle possède, à mon humble avis, le plus beau cinéma des États-Unis. Les jardins, la nuit, vous offrent des fêtes sans pickpockets. La Bourse du coton ressemble à un bar bien astiqué : les spéculateurs, dans une intimité jalousement surveillée, y règlent le jeu universel des « différences » comme ils siroteraient une orangeade... Le génie économico-social de l'Amérique du nord est là, maître des rythmes et des mœurs, prestigieux et inflexible, ramenant la fantaisie de chaque race au niveau d'une dignité commune et du *standard*. Les fleurs exotiques, ainsi triées et pressées, ne se défendent plus que par leur arome...

Le port de La Nouvelle-Orléans est le deuxième des États-Unis. On y échange trois fois plus de marchandises qu'à Boston ou à San Francisco. Il rivalise avec New York pour le trafic avec les mers du sud. Il s'ouvre à toutes les promesses de Panama. L'aménagement de la vallée du Mississipi le mettra, un jour, en communication avec les grands lacs du nord. C'est le « Marseille » de l'Amérique future.

A New-York on nous avait dit : « N'allez pas à la Nouvelle-Orléans. La ville est sous les eaux... » Les journaux des quarante-huit États publiaient des pages entières sur le désastre... Et nous voici arrivés. La ville n'est pas sous les eaux. Elle n'a pas la moindre peur. Le monstrueux Mississipi, elle le connaît, elle vit de lui, il ne la touchera pas, elle le sait bien : elle est sa reine. A vrai dire, les campagnes, au loin, sont inondées : les populations fuient, des digues se rompent. C'est la faute des républicains, qui ont toujours sacrifié le sud au nord. Mais la vie continue, la foule se détourne à peine de son labeur ou de ses joies, et le prix du coton monte... Cette Louisiane est encore plus confiante dans l'avenir que les autres États. Je me rappelle le bon noir qui, ayant hissé sa Ford sur quatre tonneaux, regardait, en riant, du balcon de sa maison de bois, assaillie par les flots, ses enfants nager avec bonheur dans les eaux lourdes de l'inondation.

La vraie tristesse, vous la verrez sur le visage des réfugiés mexicains. Ils sont là, gagnant leur vie, soumis à la discipline du *standard*, discipline de travail et d'affaires qui ne leur devient pas aisément familière, muets, douloureux et corrects, dans l'ivresse sombre de la haine et du regret. Sans eux, la Nouvelle-Orléans ne connaîtrait qu'optimisme. Avec eux, elle porte une fièvre secrète, la conscience d'un drame inachevé, le souci d'une réparation nécessaire. Ils donnent à l'Américain du nord un sens qui lui manquait : le sens de la conspiration et des tragédies politiques. Par eux, pénètre la contagion des pays chauds...

*VERA CRUZ*

Notre bananier tourne sur place, attendant l'heure où le pilote lui demandera un prix raisonnable. A peine perceptible, le souffle de l'aube, souffle précieux après trois journées de mer torrides et avant le débarquement sous un soleil féroce.

Derrière nous, un grand paquebot venu de Brême, chargé d'immigrants allemands. Là-bas, la ville, plate comme la terre. Tout proche, un îlot où échoua je ne sais plus quel navire de guerre des États-Unis. Au loin, très loin, la ligne floue des montagnes... L'intuition soudaine que c'est un autre monde, soumis à la défiance et aux répressions, un monde qui se déchire et se défend.

Enfin nous abordons. Nous voici dans la foule mexicaine, la foule indienne. J'ignore les pourcentages officiels. Mais je sais, l'ayant vu, que le Mexique est une nation à peu près toute indienne, qui se rassemble, pour les marchés ou les pèlerinages, dans un décor de villes espagnoles. Le Mexique d'aujourd'hui ne représente pas la « latinité » en face des Anglo-Saxons, comme le croient les amateurs de rhétorique. Il représente la révolte du nationalisme indien contre toutes les ingérences étrangères, contre les restes de l'ancienne domination espagnole aussi bien que contre l'approche des convoitises nord-américaines. Ici, comme dans cent pays du monde, le conflit est déclaré entre les occupants du sol de toute antiquité et ceux qui ont cru que la conquête ou la colonisation leur assurait un titre de propriété.

Rivalités de généraux, embuscades de brigands, guerre religieuse, querelles avec les sociétés pétrolières : phénomènes de surface, conséquences du désordre. Le fond de l'affaire mexicaine, c'est le nationalisme, — un nationalisme de même essence que celui des Turcs d'Angora, des Indous, des Chinois, des Berbères, — utilisation tardive par les peuples colonisés, pour une sorte de *risorgimento* universel, du principe romantique des nationalités...

Mais constatons d'abord que l'Indien existe en Amérique et qu'il y existe comme « conscience », comme « volonté de résistance », comme « fond permanent ». Tant d'Européens croient que la mort du « dernier des Mohicans » a clos la question ! La question est close aux États-Unis, où quelques milliers de « Peaux-Rouges, devenus reliques nationales, participent au bien-être général en exploitant le tourisme. Elle n'est pas close ailleurs, elle est même terriblement ouverte dans ce Mexique qui commande le passage d'un océan à l'autre et, par là, contrôle la sécurité nord-américaine.

Quelques pas dans Vera Cruz. Au premier regard sur cette ville, pourtant la moins caractéristique du Mexique, éclatent les

trois aspects du problème : décrépitude du décor espagnol, reviviscence indienne, pression économique et surveillance étroite de la part des États-Unis.

Qu'elle fut riche et magnifique, la Nouvelle-Espagne! Que de grandeur, de finesse et d'abondance, dans les monuments, elle offre encore à l'artiste qui la visite aujourd'hui! Après les premières brutalités, que la vie dut y être douce et somptueuse! Pays de la conquête merveilleuse, des amours, des processions et de l'or! L'or, devenu matière commune, matière de décoration pour la moindre chapelle...

L'Espagnol de la grande époque sut conquérir, puis bâtir. Ses successeurs ne surent ni peupler ni coloniser. L'Indien, plante vivace et prolifère, un jour, envahit de nouveau ce qui tombait à l'abandon... Des quatorze millions d'habitants qui ont survécu aux dernières révolutions du Mexique, douze millions sont Indiens de sang pur ou à peu près pur. Le métissage, sauf dans quelques villes, semble en recul.

Vera Cruz ne présente guère d'autre intérêt que de mettre brusquement le voyageur mal informé, qui arrive par mer, en contact avec la réalité indienne. Il n'y a pas de transition trompeuse comme par les voies de terre...

Rues brûlantes. Puis l'orage bref et violent. Un groupe d'Allemands boit de la bière à la terrasse d'un café, sous des arcades décrépies. Voici une affiche par laquelle le général Gomez, gouverneur de l'État de Vera Cruz et futur candidat à la présidence contre Obregon, invoque la constitution. Vera Cruz est mal sûre. Qui est pour Gomez? Pour Obregon? Qui est tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre? Combien y a-t-il d'espions des États-Unis? La police et les douanes rivalisent d'esprit tracassier. Ce n'est pas la fièvre brutale de Tampico, où l'on spécule encore, dans les bouges, le revolver sur la table. C'est une intrigue que, sans cesse, on écrase et qui renaît sans cesse. Un bourgeois me dit : « Jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour l'indépendance... » Il se reprend : « Les choses changeront. » Il m'interroge : « Voulez-vous voir des terrains à pétrole? » Comme je comprends mal son espagnol, il m'avoue en anglais : « J'étais la semaine dernière à Washington. » Il murmure : « Pour des Américains, nos terres vaudraient cher. » Enfin j'apprends qu'il a beaucoup de *pesos* en dépôt dans les banques de la Nouvelle-Orléans.

On nous a conseillé instamment de ne voyager que de jour. Sur la ligne de Guadalajara, les rebelles ont brûlé un train express et massacré les voyageurs de trois wagons, hommes, femmes et enfants. Les rebelles, paraît-il, sont des Indiens catholiques. Ils criaient : « Vive le Christ Roi ! »... Que signifie cet épisode horrible ? Une dame de Mexico City, qui était dans le train brûlé et qui a échappé par miracle à la boucherie, raconte les faits... Elle dormait avec ses enfants. Le train avançait lentement dans la nuit, gardé par des soldats qui occupaient le fourgon avant et le fourgon arrière. Soudain, un choc. La machine a déraillé. Une fusillade éclate. Des cris sauvages. Les soldats ripostent, se font égorger jusqu'au dernier. Les rebelles, fous de rage et de peur, pénètrent dans les wagons obscurs, tirent, frappent, assomment, mettent le feu. Quand ils arrivent au dernier wagon, quelqu'un allume l'électricité. Les rebelles, voyant des femmes et des enfants, s'arrêtent. Les voyageurs épargnés, assis sur le ballast, attendront jusqu'au matin du secours... En représaille, le ministre de la Guerre, qui conduit les opérations contre les rebelles, a donné l'ordre à ses troupes, dit-on, de mutiler tous les prisonniers.

Quelle est donc cette guerre ? A l'origine, la révolution contre Diaz. Une fois la révolution faite contre l'aristocratie de sang espagnol et contre les grands propriétaires, restait, comme toujours, l'Église. L'Église mexicaine comptait sur la fidélité de l'Indien. L'Indien est pieux, l'Indien est croyant, l'Indien se prosterne dans les sanctuaires catholiques, l'Indien offre son obole à la Vierge et aux saints. Depuis si longtemps il s'agenouille au même lieu, sur le même tertre où son ancêtre adorait le soleil !... Quand le président Calles prit le pouvoir, l'Église eut à choisir entre la soumission à un dictateur qui s'affirmait anticlérical, et la persécution. Le clergé choisit la persécution. Mais, sauf dans quelques États, l'Indien ne le suivit pas. L'Indien resta fidèle à son sanctuaire, non à ses prêtres. Le clergé fut mis hors la loi, ceux qui le soutenaient furent proclamés rebelles. Ajoutez à cela les rivalités féroces de clans et de généraux, les convoitises et les « pots de vin »...

Par la portière du train, sur la route, dans les villes et les

villages, je regarde l'Indien. Il est fin, sobre, d'une agilité et d'une résistance incroyables. Ses enfants ont des yeux magnifiques. Type très supérieur, de corps et d'esprit, au Peau Rouge de l'Amérique du nord. Fourbe, traître et voleur, si vous lui montrez de la défiance ou si vous êtes pour lui l'étranger hostile. Dévoué et sûr, si vous respectez sa dignité. Qui est-il? D'où est-il venu? Suivant les tribus, vous croirez reconnaître un Océanien, un Mongol, un Égyptien. Les archéologues vous expliqueront beaucoup de choses. Du moins, quand vous aurez visité les pyramides, les musées, les champs de fouilles, observé les visages et les mœurs, repéré les antiques passages, vous ne douterez plus que, bien longtemps avant Christophe Colomb et Fernand Cortez, un courant de circulation à prolongement très lointain traversait les terres fortunées du Mexique.

Terres fortunées, terres ouvertes et gardées. Étonnant pays, aux traits incomparables, qui séduit, retient et déconcerte. Nature aux enchantements étagés. Empire complet, tentation pour les conquérants et refuge d'une indépendance trop liée au sol pour être jamais tout à fait morte. Indépendance, mot de passion, qui a un sens bien différent aux États-Unis et au Mexique. Aux États-Unis, l'indépendance est un droit de la conscience, un idéal moral et social. Au Mexique, l'indépendance est un fait de possession naturelle. Les Américains du nord propagent et imposent une forme de civilisation. Les Mexicains défendent une nation. Ce qui protège le Mexique, ce n'est pas, à proprement parler, son nationalisme, assez confus et ravagé par les divisions, c'est le fait qu'il représente une nation, une race, que l'on ne saurait désormais déraciner de son sol. La frontière de l'Amérique latine est gardée par cette citadelle indienne, à peu près inexpugnable, tant qu'elle restera indienne.

Inexpugnable moralement et ethniquement. Vous pensez bien que, s'il ne s'agissait, pour les États-Unis, que d'annexer, un jour, quelques milliers d'Espagnols, le scrupule, à la longue, pourrait fléchir. Mais annexer douze millions d'Indiens à la libre démocratie qui « assimile » déjà péniblement dix millions de noirs, et qui repousse l'immigration des Orientaux, autre affaire!... Encore si le Mexique était, comme les Philippines, Cuba ou Panama, une terre séparée, on trouverait une formule : colonie, protectorat... Mais on ne déclare pas

« colonie » un empire limitrophe, dont on annexa, pour commencer, il y a soixante ans, la moitié du territoire.

Aussi voyez... Les Nord-Américains interviennent au Mexique comme entrepreneurs, comme exploitants de gisements de pétrole, comme acquéreurs de mines et d'industries, comme constructeurs de routes, comme fournisseurs de machines et d'objets. Ils ripostent brutalement ou sournoisement à toute tentative des Mexicains pour enrayer cette avance économique. Ils subventionnent, au gré des circonstanees, les factions qui favorisent leurs intérêts... Mais, malgré la pression morale des émigrés, ils s'abstiennent de tout acte qui risquerait d'engendrer un conflit proprement politique. Pendant une semaine, on croit que la guerre arrive. L'autre semaine, Mexico et Washington font échange d'aménités... Coolidge ne proclame-t-il pas le respect absolu des Américains pour l'indépendance d'autrui ? De son côté, le Mexicain s'affirme libre, mais évite l'irréparable.

### *ASPECTS EXTÉRIEURS ET ARRIÈRE-PENSÉES DE MEXICO*

D'abord, s'il vous plaît, un hommage sans vain lyrisme au travail des Français! La colonie française a perdu 286 de ses membres, morts à la guerre. Elle est respectée, considérée de tous. Le « Barcelonnette » ne fait pas figure d'un petit monsieur. Il a construit quelques-unes des plus grandes usines du monde. Il représente le génie tenace et loyal, le génie d'une antique race de paysans, qui ne s'enrichit qu'après avoir fondé... Saluez très bas, vous êtes devant un des témoignages les plus solides, les plus grands de notre vitalité. La légation de France est ici un poste de fierté, un poste bien tenu...

Mexico, ville vantée. La joie est partie. Mais l'ordre règne, l'ordre de la dictature. Les églises restent closes ou s'entr'ouvrent à peine, les capitaux se sont enfuis, des compagnies pétrolières menacent d'émigrer, les hôtels semblent presque vides. Chaque soir, on craint une révolution, un massacre. On dort mal. Puis le soleil se lève. Les roses fleurissent encore. La ceinture des volcans est plus belle. Une clarté fraîche et douce ramène la vie. Les parcs s'ouvrent aux philosophes, aux rêveurs, aux paresseux. La foule se presse de nouveau vers les ministères, les banques, les grands magasins,

ces derniers presque tous français. Sur les avenues, l'Indien de la campagne, accouru pendant la nuit, trottine, silencieux et preste... On apprend que le gouvernement arrête des jeunes gens de bonne famille, des suspects ou des conspirateurs, et les déportera, avec un lot de criminels, dans une île du Pacifique. Des dames se vêtent de deuil.

Toute dictature née de la révolution a besoin d'une idéologie qui la justifie et d'une classe d'intérêts exacerbés qui la soutienne. Ici, je l'ai dit, l'idéologie foncière est le nationalisme indien. Mais c'est une idéologie de révolte et de défense, ce n'est pas une idéologie d'orientation et de construction. Vers quoi orienter la société indienne? Quel type imiter? Trois types se présentent au premier abord : le type espagnol, le type du capitalisme nord-américain, le type libéral d'origine européenne. Le type espagnol est la négation même de l'indépendance indienne : contre lui se sont faites les révolutions du Mexique. Le type nord-américain? Le Mexique en subit, malgré lui, le prestige et l'attrait social. Mais ce type représente la menace étrangère, immédiate, constante : si on lui cède, il vous annexe. Le type libéral d'origine européenne? Impossible de l'adopter dans un pays à demi sauvage, qui n'avait de choix qu'entre un patriarcat désormais irrévocablement condamné et des formes brutales de gouvernement. Il faut, pourtant, des idéologies modernes qui passionnent l'espoir et les intérêts populaires. Ainsi va la logique révolutionnaire. Nationalisme, oui, mais aussi libre-pensée, syndicalisme et communisme : Jean-Jacques Rousseau, Robespierre, Michelet, Karl Marx et Lénine. On restaure les pyramides aztèques, on dépense pour les musées et les écoles, on élève des temples à la Science et au Travail, on lit nos « surréalistes ».

Mais, aujourd'hui, les révolutions ne sont plus libres. Un peuple, quand il ne vivait que de son sol, pouvait faire de la politique et de l'idéologie à sa guise. Au temps présent, les peuples sont trop denses, trop exigeants pour ne vivre que du sol; les États sont coûteux. Or la politique, l'idéologie, les violences paralysent les affaires, arrêtent les échanges, épouvantent les capitaux, troublent la circulation, tarissent les sources du trésor public. Sous la révolution mexicaine, derrière les idéologies fanatiques, il y a un souci de revenir à l'ordre, de composer avec les exigences de la richesse produc-

tive et nourricière. La dictature est plus ou moins sanglante. Auprès d'elle, vous trouverez un ministre des finances tenace et studieux...

*CHEZ LE PRÉSIDENT CALLES*

On raconte qu'il naquit d'une Indienne et d'un Syrien. C'est un Mexicain du nord, de la race forte. Un homme qui agit terriblement, mais qui a lu certains livres...

Le *Palacio nacional*, une immense façade de briques, sur la place, plus vaste encore, sans ombre, où fourmille un monde de petites gens, Indiens, métis, Espagnols de misère, mélanges indistincts, employés corrects, ouvriers syndiqués, fonctionnaires, policiers, parasites. Dans la cour du palais, des automobiles et une compagnie de soldats bien tenue : la garde indienne, brave, disciplinée, cruelle.

Un ascenseur électrique nous élève jusqu'à la salle des ministres, qui sert d'antichambre au dictateur. Décor et mobilier sans grâce, restes d'un Mexique pompeux. Ailleurs, dans les ministères, vous trouverez des bureaux à l'américaine et la méthode Taylor... Le chef d'état-major traverse la salle, galons d'or sur uniforme kaki, discret, rapide, impénétrable, allant au but on ne sait où. Puis de jeunes dactylographes, au corps splendide, cheveux courts, sûres d'elles-mêmes. Je suis introduit. Le président Calles apparaît derrière son bureau, debout, immobile, en veston.

Haute stature, épaules fortes, masque à la fois de violence et de réserve, avec une sorte d'illumination dans le regard. Nul trait, nul mouvement qui trahisse, en cet homme, une goutte de sang latin, anglo-saxon, ou, à plus forte raison, celte. Ce n'est pas l'Oriental avec son indolence trompeuse. Ce n'est pas l'Indien agile. Ce n'est pas le Sémite. C'est un type à part : j'imagine le fauve tranquille qui, soudain, broiera l'assaillant.

D'abord, il regarde l'étranger avec un peu de défiance. Il m'écoute, en apparence insensible, comme s'il prenait acte d'une démarche fastidieuse. Puis il se détend, quitte son bureau, vient s'asseoir dans l'angle de la pièce, m'offre des cigarettes. Il ne parle que l'espagnol, mais comprend très bien le français. Visiblement, il a gardé un souvenir agréable de son voyage à Paris et préfère la France à d'autres pays. Il ne fait pas de phrases, mesure ses mots attentivement, exprime sa pensée

d'un ton bref et convaincu. Maintenant je le vois mieux : c'est un lutteur qui calcule. Dans son calcul, la France ne gêne rien. Il apprécie la discrétion de nos jugements sur les affaires mexicaines, la loyauté de notre attitude. Il rend hommage au travail des « Barcelonnettes », à la richesse productive et stable qu'ils ont créée dans le pays.

Mais le Mexique, pour lui, c'est l'Indien, l'Indien qu'il veut élever par l'école. Il s'intéresse à l'enseignement technique et agricole. Il trace un programme... D'abord, l'ordre ! L'ordre sera rétabli sans pitié pour les rebelles. Car le désordre ruine le commerce, fait fuir les capitaux. Il loue le labeur et la méthode de son ministre des Finances. Il se plaint que l'œuvre de reconstruction à laquelle il s'attache, soit dénaturée aux yeux de l'étranger par des informations tendancieuses.

Le conflit religieux? Il s'arrête, surpris de l'audace de ma question. Enfin il répond : « Quand la révolte sera matée, nous trouverons un moyen... »

Restent les rapports avec les États-Unis. Il affirme : « Nous ne cherchons querelle à personne. Mais nous resterons indépendants. » Il ne veut pas en dire plus. Comme je me lève, il évoque de nouveau son séjour à Paris, l'accueil qu'il y reçut. Son regard, un instant, s'adoucit, puis il pense aux ordres qu'il doit signer. Le lutteur retourne à la lutte...

Sur toute la frontière, les policiers américains veillent. Est-ce pour protéger les réfugiés qui ont franchi le Rio Grande? Est-ce pour empêcher que des agitateurs ne pénètrent aux États-Unis?.. A quelques mètres du territoire mexicain, la civilisation change : voici un gratte-ciel. La ville d'El Paso est sur le qui-vive : de l'autre côté de la rivière, on a assassiné un journaliste américain. Des gendarmes circulent, réclament les passeports, vérifient les papiers. Ce n'est pas la guerre, mais c'est la tracasserie mutuelle à l'état aigu.

Pourtant, Mme Calles, femme du président du Mexique, vient de mourir à Los Angeles, où elle passait le printemps. Et les autorités américaines ont décidé d'entourer ses obsèques d'honneurs exceptionnels...

Lucien Romier.

# MADAME DE POMPADOUR

# ET LA POLITIQUE

## IV [1]

### LES ARMÉES DU ROI

Le 18 septembre 1756, Mme de Pompadour écrit à Mme de Lutzelbourg, en Alsace : « Qui appelez-vous le Salomon du Nord? Dites le tyran et vous aurez raison. » C'est leur ami commun, Voltaire, qui a glorifié le roi de Prusse de ce surnom de sagesse. Mais Frédéric II vient de déconcerter brusquement ses admirateurs, et la marquise ne lui applique pas un mot trop dur. Il a estimé que l'or de l'Angleterre suffit dès maintenant à la Prusse pour devenir « la maîtresse du monde ». L'insolente formule, qu'on est surpris de rencontrer dès cette date, guide le génie de proie qui, pour la seconde fois, se révèle. En pleine paix, sans déclaration de guerre, Frédéric a envahi la Saxe, parce que tel est le court chemin pour atteindre les provinces autrichiennes. Il a pris Dresde, fait outrager chez elle la reine de Pologne, volé aux archives du palais des documents qu'il a publiés ensuite, pour prouver à l'Europe qu'il a bien fait d'attaquer le premier l'Électeur de Saxe, celui-ci ayant sans doute l'intention de se lier un jour à ses ennemis.

L'audace du procédé, que reverra l'histoire, couvre le cynisme de l'argument et désoriente l'opinion. Mais que va faire le roi de France, garant des traités de Westphalie et de

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et 15 octobre.

la paix en Allemagne? Son alliance défensive avec l'Autriche stipule pour elle un secours de vingt-quatre mille hommes; ses devoirs envers l'Empire ne l'obligent-ils pas à une intervention plus puissante? et peut-il laisser sans châtiment les violences exercées contre la mère de la Dauphine et dont la malheureuse femme doit mourir?

Avant de se décider à son coup de main, Frédéric a été prévenu, par l'ambassadeur de Louis XV, des risques qu'il va affronter. S'il a passé outre et accompli son brigandage, osera-t-il soutenir qu'il n'est point responsable de la guerre générale? Il le soutiendra, en effet; les écrivains à ses gages en chargeront la France, et même Mme de Pompadour; il inventera bientôt une prétendue correspondance entre celle-ci et Marie-Thérèse, pour ridiculiser l'une et déshonorer l'autre. Il a, d'ailleurs, bien mesuré la crédulité humaine, puisque ces mensonges seront admis et enseignés jusqu'à nos jours.

## I

Au printemps de 1757, le roi de Prusse s'était assuré tous les avantages de l'agresseur. Il occupait la Saxe et la Bohême, assiégeait dans Prague presque toute l'armée autrichienne, pour laquelle le prince Charles de Lorraine, qui la commandait, réclamait en vain des munitions. Les troupes prussiennes, ramenées du Rhin, laissaient aux Anglo-Hanovriens, sous les ordres du duc de Cumberland, frère du roi George, le soin de défendre le Hanovre de l'invasion française. Mais, brusquement, la chance tournait contre Frédéric; Prague était délivrée par la victoire du maréchal Daun à Kollin.

Mme de Pompadour, renseignée quotidiennement par les ministres et par le Roi, suit déjà les opérations sur les cartes d'Allemagne qu'elle a fait venir de Strasbourg. Voici comment elle transmet à Stainville les premiers bruits de victoire arrivés à Versailles avec des lettres du comte de Broglie: « Il ajoute, dit-elle, que Sa Majesté Prussienne a joint M. de Bevern avec douze mille hommes et que l'armée de M. de Daun est la plus belle, la plus gaie qu'il soit possible de voir. Le roi de Pologne [Stanislas], père de la Reine, a envoyé un grand détail des succès de cette armée contre le roi de Prusse; mais je le désire trop pour le croire. » Ce qu'une partie de la Cour désirait si

fort, la nation ne s'en souciait guère. Jusqu'à la fin de cette longue lutte, le roi de Prusse gardera chez elle des admirateurs qui n'en voudront qu'à ses adversaires. En Alsace, le motif en est religieux; la marquise écrit à l'amie qu'elle a dans ce pays : « Je hais à mort vos luthériens d'aimer le roi de Prusse et, si j'étais à Strasbourg, je me battrais toute la journée. » Mais il était naturel que la guerre fît jeter les hauts cris : comment comprendre, disait-on, la nécessité de porter nos troupes en Allemagne, au bénéfice d'une cour depuis trois cents ans notre ennemie? Avant tout, l'illusion que le traité de Versailles devait garantir la paix s'évanouissait, et tout le monde s'en irritait contre ses auteurs.

Des succès pourraient retourner cette opinion rebelle; mais on aborde la campage sans ressources bien assurées, et dès les premiers pas l'argent fait défaut. La brouille entre le maréchal d'Estrées, commandant en chef, et Pâris du Verney, munitionnaire général des armées, n'offre pas un danger moins grand. Dès qu'on a franchi le Rhin à Wesel, la marche en avant n'est plus possible, faute de chariots, d'approvisionnements et de magasins. Le maréchal n'arrive pas à se ravitailler, parce qu'il refuse par hauteur de se concerter avec l'homme important, qui se vante d'être mis de moitié dans les victoires du maréchal de Saxe. De tout temps, en effet, Du Verney a fait le bras droit des généraux et des ministres de la Guerre; le comte d'Argenson ne l'a jamais écouté sans profit, et il peut prétendre sans ridicule d'être consulté sur les plans de campagne. Mais il est de plus l'ami de M^me^ de Pompadour; l'ayant été de sa famille, il lui a su rendre des services « dans des temps où elle pouvait en recevoir de beaucoup de monde »; ils n'ont pas cessé depuis lors. C'est Du Verney qui a rendu possible la création de l'École militaire, grande pensée dédiée par la favorite « à la gloire du Roi ». Elle en reste obligée à son bon « nigaud ». Malgré quelques orages, leur liaison est étroite, formée sur l'intérêt, mais aussi sur la confiance. Rompre avec une de ces puissances est s'aliéner l'autre; et D'Estrées va payer chèrement au Hanovre l'imprudence commise à Versailles.

Gêné dans ses mouvements par le manque de subsistances, le maréchal semble temporiser à l'excès et laisse refroidir l'ardeur des troupes. C'est le reproche que colporte Richelieu, furieux de n'avoir pas été choisi à sa place et qui prétend pos-

séder mieux que lui la confiance du soldat. D'autres l'accusent de jalouser le prince de Soubise, qui commande une de ses divisions et se permet de timbrer des lettres : *Armée de Soubise*. N'est-ce pas là la cause de l'hostilité de Mme de Pompadour? Elle croit à ceux qu'elle aime tous les talents, et, si elle accorde au prince ceux de la guerre, c'est que l'amitié de celui-ci est de qualité parfaite : « Je suis enchantée, écrit-elle, du cœur de M. de Soubise; il n'y a rien qu'il ne faille faire pour avoir un pareil ami. » Elle a compté que cette campagne révélerait ses mérites militaires et lui vaudrait un commandement en chef, puis une place au Conseil. Le maréchal d'Estrées n'ignore point cette faveur; mais il s'obstine à le laisser au second rang. Peut-être a-t-il tort; avec les compétences du temps, Voltaire jugera Soubise « général d'un courage tranquille et ferme, d'un esprit sage, d'une conduite mesurée. » Pendant que le prince se plaint d'être tenu à l'écart, la cour de Vienne gémit de la lenteur des opérations sur le bas Rhin. Ces griefs, d'importance inégale, servent au même titre l'intrigue de Richelieu. Détesté de Mme de Pompadour, écarté par le Roi qui se méfie de son esprit brouillon, le vainqueur de Mahon a persuadé Du Verney, d'ordinaire plus réfléchi, de l'excellence de son génie et lui a promis de n'agir que par ses conseils, s'il le fait nommer à la place d'Estrées.

Ce dernier est desservi, auprès du ministre de la Guerre, par son maréchal général des logis, le comte de Maillebois, qui calcule que la mésintelligence certaine entre Richelieu et Soubise lui assurera un jour à lui-même le commandement. Du Verney, de son côté, se fait écrire de l'armée que le désordre règne et que les soldats s'énervent des temporisations du chef. Il a, d'autre part, étudié, pour abréger la campagne, un plan complet, qu'il fait approuver par le Dauphin et adopter par le Roi; mais il faudrait, pour l'appliquer, un général qui s'entendît avec lui. Il suggère le choix de Richelieu, en ajoutant, pour se concilier Mme de Pompadour, que M. de Soubise aura à commander trente-cinq mille hommes, avec lesquels il entrera dans la Saxe, l'enlèvera au roi de Prusse et se couvrira de gloire.

Cette assurance décide la marquise à prendre part au complot. Elle consent même à recevoir Richelieu et à échanger avec lui quelques simagrées de sentiment. Un billet d'elle à Du

Verney l'y montre fort engagée, alors qu'on a dissimulé longtemps à Bernis et à Belle-Isle, ami du maréchal menacé : « Le Roi m'ordonne de vous mander, mon nigaud, que, la politique entrant pour beaucoup dans votre projet, il faut que vous le confiiez à l'abbé de Bernis. Le maréchal de Belle-Isle a été un peu récalcitrant... ; caressez-le, quand vous le verrez. A l'égard de M. de Richelieu, le Roi lui parle ce soir. Je vous avertis qu'il ne cache rien à Mme de L. (Lauraguais); aussi prenez vos précautions. »

Déjà Belle-Isle en avait assez deviné pour informer D'Estrées qu'une trame s'ourdissait contre lui : « Mon cher maréchal, lui écrivait-il, si vous voulez continuer à commander l'armée du Roi, dépêchez-vous de passer le Weser, de donner bataille et de la gagner... » De ce bon avis résulta la victoire d'Hastenbeck, que D'Estrées remporta le 26 juillet et qui le fit maître du Hanovre. Richelieu arriva après la victoire. « Il en aurait eu l'honneur, dit Duclos, s'il ne se fût pas arrêté à Strasbourg, pour attendre galamment la duchesse de Lauraguais, une de ses maîtresses, qui revenait des eaux. » Tandis que le maréchal d'Estrées rentrait en France fort dignement, le successeur ne songeait qu'à piller la conquête. Ses troupes, encouragées par l'exemple, le surnommaient le « père la Maraude », et plus tard les Parisiens chansonnèrent la provenance de l'argent qui servit à bâtir, sur les nouveaux boulevards, le « pavillon de Hanovre ». Richelieu ne s'en soucia jamais, ayant pour lui « les belles dames de Paris », sur qui même la vieillesse jusqu'au bout lui laissa ses droits.

Frédéric cependant, inquiet de la face que prend la guerre, comptant peu sur les Anglais battus et pressé lui-même par les Autrichiens, songe à sortir par l'intrigue de ses embarras militaires. Comment un esprit aussi avisé peut-il croire que sa principale ennemie est Mme de Pompadour et que c'est elle avant tout qu'il faut désarmer? Sa sœur, la margrave de Baireuth, encourage assurément cette erreur, car elle lui écrit, le 28 juin, en lui proposant auprès de la marquise les bons offices de son chanbellan, le chevalier de Mirabeau : « Elle est l'unique cause de l'acharnement qu'on a contre vous. On lui a rapporté des propos vrais ou faux que vous devez avoir tenus contre elle et le Roi. Ces minuties ont mis les biles en mouvement et font tenir la misérable conduite qu'on mène. » Le

roi de Prusse accepte avec empressement l'essai du chambellan : « Il pourrait offrir jusqu'à 500 000 francs à la favorite pour la paix, et pousser ses offres beaucoup au delà, si, en même temps, on pouvait l'engager à nous procurer quelques avantages... Vous sentez tous les ménagements dont j'ai besoin dans cette affaire... Le moindre vent qu'on en aurait en Angleterre pourrait tout perdre. »

La bonne margrave fait souvent fausse route dans les négociations qu'elle mène fiévreusement pour son tendre frère. Elle trouverait Mme de Pompadour incorruptible, mais elle ne peut même pas l'aborder; Bernis refuse de décacheter une de ses lettres sans être autorisé à l'envoyer à Stahremberg; seul, Voltaire consent à correspondre avec elle, s'attendrit « avec transport » sur le malheur de sa « belle âme », l'assure qu'il reste « dévoué au roi philosophe » et finit par suggérer une idée, dont Frédéric saura tirer parti : « J'imagine que le maréchal de Richelieu serait flatté qu'on s'adressât à lui; je pense qu'il serait fort aise que l'intérêt du Roi son maître s'accordât avec l'intérêt de ses alliés et les vôtres. » L'avis n'est pas mauvais et on l'écoute; c'est devant la vanité de Richelieu qu'on va tendre le piège, pour ramener Louis XV aux idées pacifiques : « Je sais, monsieur le duc, écrit Frédéric, que l'on ne vous a pas mis dans ce poste où vous êtes pour négocier. Je suis persuadé cependant que le neveu du grand cardinal est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. » Ainsi débute la lettre où le Roi propose cette « bagatelle », « faire la paix », à celui « qui a mérité des statues à Gênes », « conquis l'île de Minorque malgré des obstacles immenses », et qui, sur le point de subjuguer la basse Saxe, ne pourrait « rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe ». La flatteuse page est envoyée aussitôt par Richelieu à Paris et à Versailles, d'où on la communique à Vienne.

Le Conseil du Roi n'en tient point compte; mais elle révèle l'ouverture de négociations privées entre le roi de Prusse et le maréchal, qui retardent les opérations de l'armée et empêcheront Soubise de faire en Saxe la diversion impatiemment attendue par Marie-Thérèse. Frédéric fait imprimer des projets imaginaires de convention séparée, ce qui risque toujours de semer entre les alliés quelque défiance. « Le maréchal de Richelieu, écrira Bernis, a trop d'esprit pour ne pas connaître

combien ces sortes de pièges sont communs et même aisés : il avait donc ses raisons pour s'y prêter. Ce n'est pas qu'il fût ennemi de la cour de Vienne, ce n'est pas qu'il fût trop enthousiaste des grands talents du roi de Prusse, comme l'était le peuple français ; mais plus notre alliance avec l'Impératrice aurait eu de succès, plus le crédit de la marquise devait être affermi ; il était son ennemi ; elle était son ennemie ; il ne lui convenait pas davantage que M. de Soubise y jouât un grand rôle : voilà les motifs secrets qui expliquent la conduite du maréchal à Closter-Seven et dans le tout reste de la campagne. »

La convention de Closter-Seven s'éclaire à la lumière des tristes rivalités dont parle Bernis. Pressé par une marche vive des Français et à peu près acculé sur l'Elbe, le duc de Cumberland pose les armes le 8 septembre ; mais, pour échapper aux suites de la capitulation formelle que Richelieu aurait dû exiger, il lui remet un engagement de ne plus servir contre la France et ses alliés et de renvoyer dans leur pays respectif les Hessois et les autres troupes qui ont appuyé le Hanovre. C'est une sorte de traité annonciateur de la paix, et pour lequel on se permet d'invoquer la médiation du roi de Danemark ; mais c'est surtout un papier sans valeur, les deux chefs n'ayant point qualité pour en rédiger un semblable. Richelieu n'en triomphe pas moins et pense forcer la main à la Cour, en instruisant par ses lettres la capitale : « On disait hautement, raconte Bernis, qu'il avait fait mettre bas les armes à une armée entière, que la paix était faite. Dans la même matinée arriva la nouvelle de la victoire des Russes... contre les Prussiens, en sorte que le public ne douta pas que les deux événements terminassent la guerre ; presque tous les ministres applaudissaient à la gloire du maréchal, et les femmes, qui comptaient revoir bientôt leurs maris et leurs amants, étaient enchantées. »

## II

Les événements, en vérité, semblaient justifier ces espérances. Au roi de Prusse la situation apparaissait périlleuse, et sa partie jouée comme perdue. C'est le moment où il annonce à la margrave de Baireuth l'intention de ne pas survivre à la fin de la campagne, puisque son royaume doit y

périr. A la même heure, toujours hanté par le rôle que son imagination prête à Mme de Pompadour, la croyant en état d'obtenir pour lui une paix séparée et d'en adoucir les conditions, il donne l'ordre de lui offrir en toute souveraineté la principauté de Neuchâtel. Il charge un agent secret de cette corruption prodigieuse : « Je vous ordonne et autorise expressément... d'en parler à vos amis là où vous êtes et où il convient, afin qu'ils puissent hardiment insinuer et promettre à Mme de Pompadour de ma part que, la paix entre la France et moi faite, je céderais d'abord et de bonne foi à elle, sa vie durant, la principauté de Neuchâtel et de Valangin avec toute appartenance et revenu, ne m'en conservant que le retour et le rechange au cas de sa mort; mais qu'aussi et en revanche je me flatte qu'elle emploiera tout son crédit afin que les articles de la paix me soient avantageux ou du moins point onéreux, et que pour l'*ultimum* tout soit remis dans l'état où les positions étaient avant la guerre présente. » Ces pressantes lettres sont du 26 et du 30 septembre. Il n'est pas sûr que la folle proposition soit arrivée jusqu'à celle qu'on se figurait éblouir. Elle en eût tiré la preuve du désarroi de l'adversaire et conclu que la victoire était fixée du côté de la France.

Par malheur, les conséquences de la capitulation de Closter-Seven se développaient. Le cabinet de Versailles, bien loin de songer à rappeler Richelieu et à le punir pour sa légèreté, crut avantageux d'admettre que la parole du Roi était engagée par son général. On répondit à celui-ci que Sa Majesté ratifierait la convention aussitôt que l'Angleterre l'aurait fait elle-même. Mais l'accord était illusoire, et le roi George, désavouant l'engagement pris par son fils, allait rendre à ses Hanovriens, dès la première occasion, la liberté de reprendre les armes contre les Français.

Richelieu ne profitait même pas de son avantage pour pousser sa campagne avant l'hiver. Sans attendre les ordres de Versailles, il se dirigeait sur Halberstadt, sous le prétexte d'aller secourir le prince de Soubise, en réalité, disait-on, pour l'empêcher de conquérir la Saxe et d'en chasser les Prussiens. La marquise ne doutait pas d'un tel calcul; le Roi lui-même finissait par s'émouvoir de ces incohérences, et l'on dépêchait à Richelieu un lieutenant général de confiance, M. de Crémilles, évidemment chargé de le surveiller.

Le maréchal, déjà mécontent de ne pas obtenir assez d'éloges pour sa convention hanovrienne, recevait fort mal ce collaborateur non sollicité. Que d'aigreurs et de suspicions réciproques révèle une lettre de Mme de Pompadour qui commence ainsi : « Vos bons amis de cour, M. le maréchal, ont l'air fort intrigués de l'envoi de Crémilles. Il ne peut pas entrer dans l'esprit de certaines gens que l'on fasse rien de simple et qu'en vous envoyant un homme intelligent, en qui vous et le ministère ayez confiance, on ne puisse avoir d'autres vues que celles du bien, de régler tout ce qu'il y a à faire avec vous, de voir sur les lieux ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et de vous donner par la suite une tranquillité dont vous ne pouvez jouir par les contradictions que vous trouvez dans les opinions, et qui seront levées. Tous ces motifs honnêtes, et pour le bien de la chose et pour vous-même, ne peuvent être compris par des gens qui ne le sont pas. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si indécent que tous ces propos que votre R. a fait tenir contre M. de Beauvau. Je ne le connais pas assez pour l'aimer beaucoup, mais je suis indignée des moyens dont elle se sert pour obtenir des grâces. Ce n'est pas la première fois que je la vois employer ces infâmes moyens pour réussir dans ses projets... J'oubliais de vous dire, à propos de Crémilles, que M. de Maillebois le déteste. Je vous mets en garde, autant qu'il m'est possible, contre les choix qui pourraient nuire au service et à votre tranquillité. Du Verney n'entend pas raison pour les fourrages... »

Voilà une autre femme en scène, la duchesse de Rohan, une maîtresse du maréchal, qui n'est point des amies de la marquise. Son rôle, on le voit, n'arrange pas les choses entre son amant et celle-ci. Leur animosité va reprendre avec plus de violence que jamais ; au départ, ils se sont réconciliés du bout des lèvres ; mais la jalousie de Richelieu contre Soubise va finir par le brouiller tout à fait avec Mme de Pompadour.

Qu'elle t'avoue ou non, il n'y a pour elle qu'une grande affaire aux armées, le succès du prince, disputé à son génie par de méchantes querelles. On sent cette sollicitude anxieuse dans une lettre à Paris du Verney, où s'emploie toute l'éloquence de l'amitié : « Quoique je sois très sûre, mon nigaud, de l'amitié que M. de Soubise a pour vous et de celle que vous lui rendez, sa position est si délicate dans ce moment, que je ne puis me

refuser de vous le recommander particulièrement. Par les mesures prises avec la cour de Vienne, il paraît possible de délivrer la Saxe cette année. Je n'entrerai pas dans le détail des avantages immenses dont serait cette délivrance pour le bien des affaires et pour l'acheminement à la paix; de plus habiles que moi en causeront avec vous. Je me borne à vous parler des sentiments qui m'animent, tant pour la gloire des armes du Roi que pour celle d'un ami qui m'est cher. Les subsistances peuvent seules l'arrêter; je vous demande donc, par toute l'amitié que vous avez pour moi, de vous occuper vivement de cette armée. Si vous me le promettez, je n'aurai plus d'inquiétudes, et je me flatterai d'un succès heureux. Vous êtes sensible, mon nigaud, vous me connaissez, jugez si je serai reconnaissante; mais je ne vous en aimerai pas davantage, car il y a longtemps que c'est une affaire faite. » Comment tournera ce commandement de Soubise? Le public, l'armée, la Cour, tout le monde en sait le secret; on ne l'en excuserait que par la victoire.

Richelieu cependant, au cœur de l'Allemagne, responsable des plus graves intérêts de son maître, en face d'adversaires redoutables, ne songe qu'à contrecarrer les vues d'une femme et à faire échec à son protégé. Bien loin d'envoyer à Soubise les renforts décidés, il s'amuse à les lui faire attendre; et il s'échauffe en apprenant, par les lettres de ses amies, « les fureurs de Mme de Pompadour ». Celle-ci, recevant les doléances du prince, en concluait, non sans une certaine vraisemblance, que le maréchal n'eût pas été fâché de « le livrer au roi de Prusse ». Parmi tant de lettres amères qui durent sortir alors de son écritoire, il n'en subsiste qu'une, mais adressée à Stainville et traitant de la situation des armées d'un ton abandonné qu'elle ne peut se permettre qu'avec un ami très sûr :

« Trouvez bon, monsieur l'ambassadeur, que je vous parle très naturellement (et pour la dernière fois) de M. de R... Bâillez-en tout ce qu'il vous plaira, il faut que je vous ennuie de ce que je n'ai voulu dire à personne, sans cela j'en crèverais.

« Il est de fait : 1° qu'il a mandé à Bercheny de se tenir prêt à marcher, mais d'attendre des ordres; des gens prétendent qu'il l'a fort malmené de s'être offert; je l'ignore, le temps nous l'apprendra. 2° Les troupes étaient à soixante-dix lieues,

dit-il. Quoique je me confesse très ignorante dans l'art militaire, il n'est pas difficile de savoir que l'on fait marcher par échelons, de Cassel à Mulhausen, de Brunswic à Cassel, etc. Ne croyez pas que personne n'ait tenu ce propos, je me le suis dit sur ma carte. De plus, les troupes que M. de R... a amenées à Alberstadt ont bien fait ce chemin énorme : il pouvait en faire un détachement pour M. de Soubise avant d'arriver avec toute son armée, chose qui a été fort critiquée ; et, ce qui est trop plaisant, c'est que M. de R... a envoyé ici un mémoire de M. de Maillebois, qui a été lu au Conseil, dans lequel il est dit qu'il ne fallait envoyer à Alberstadt qu'un détachement de 20000 hommes et que d'y avoir mené toute l'armée est une grande faute. Apparemment, M. de R... n'a pas lu ce mémoire, ou Maillebois en a substitué un, comme le contrat de mariage à la comédie. 3° M. de R... prétend que les deux armées ne sont que de 80000 hommes. J'ai toujours ouï dire aux militaires que l'on comptait par bataillons ou escadrons. Si cela est, les armées sont bien de 140000 hommes, et d'autant mieux que M. de Soubise me mande que, même aux troupes qui lui arrivent, les bataillons sont très forts, et les officiers revenus de l'armée disent qu'il n'y a eu de déserteurs chez nous que ceux qui étaient revenus de Gueldres. A l'égard du plaisir que M. de R... suppose à M. de Soubise de commander vingt bataillons de plus, il ne peut être que très médiocre ; il n'a jamais demandé de renfort ici ; il a exposé sa situation avec la vérité et l'honnêteté que vous lui connaissez ; il a parlé de l'offre de Bercheny, qui, de son côté, a envoyé sa lettre ; il n'a porté nulle plainte. Quoiqu'il ait très bien connu l'horreur de sa situation, sa tête s'est conservée froide, et le Conseil et ceux qui sont instruits ont pris grande opinion de lui.

« Pour finir cette ennuyeuse plaidoirie, M. de R... est jaloux de M. de Soubise. Il a été très fâché de ne pas l'avoir sous ses ordres ; il aurait voulu avoir les 140000 hommes et 500000, s'ils existaient. Et ce qui l'aurait encore plus affligé, c'aurait été qu'il eût battu le roi de Prusse. Aussi y a-t-il mis bon ordre, ainsi qu'à la prise de Dresde. Voilà la Loi et les Prophètes ; je n'en parlerai de ma vie, mais ce n'est que par ignorance, et je suis bien aise que vous le sachiez, dussiez-vous en avoir des vapeurs. »

Aucun document ne renseignera mieux désormais que cette

longue lettre de femme sur les rivalités qui ont opposé entre eux les commandants d'armée et sur les intrigues qui ont mis en péril le service du Roi. Mais nulle page écrite par Mme de Pompadour ne la montre plus vivante, plus ardente à servir son amitié, plus acharnée dans ses ressentiments.

Elle termine en touchant un point plus grave : « Il est singulier que le maréchal croie sa lettre et la petite négociation avec le roi de Prusse toute simple, et nullement faite pour déplaire à la cour de Vienne et à celle-ci. C'est tout comme il ne peut lui entrer dans l'esprit que, si les Hessois, etc., passaient en Danemark, comme l'adroit Bernstoff l'a demandé, ne pouvant être payés par le Roi, ils le seraient par l'Angleterre, par conséquent à ses ordres, et se joindraient aux 20 000 hommes que le roi de Danemark rassemble. Tout cela n'est pas plus clair que le jour, mais il ne veut pas l'entendre. » Ici l'accent est autre ; c'est que, comme il arrive parfois, derrière celle qui tient la plume, il y a le Roi.

## III

Cédant aux récriminations de la marquise, Richelieu s'est déterminé à lâcher enfin trente bataillons pour M. de Soubise. Mais pourquoi s'éternise-t-il lui-même à six lieues de Magdebourg, alors qu'il n'y a dans la place que deux mille hommes de recrues et qu'il suffirait d'un geste pour la prendre au roi de Prusse? Sans doute, deux mois entiers s'emploient-ils agréablement à piller une province ; mais on est inquiet de voir le maréchal, à ce moment, d'après le témoignage d'un de ses apologistes, correspondre avec Frédéric au moyen d'une machine à chiffrer ; et le rusé souverain ménage peut-être un complice, quand il écrit dans son *Histoire de la guerre de Sept ans* : « On régla avec lui les contributions, et il n'est pas douteux que les sommes qui passèrent entre les mains du maréchal ne ralentirent dans la suite considérablement son ardeur militaire. » La cupidité de Richelieu explique bien des choses ; Mme de Pompadour était-elle si coupable de nourrir de mauvais sentiments contre un tel serviteur du Roi ?

Qu'il y ait maladresse ou complaisance, Frédéric II met à profit le temps qu'on lui laisse. Il rassemble ses forces et ressaisit son courage. A sa sœur il ne parle plus de suicide, mais

de bataille : « Puisque les Français sont si fiers, je les abandonne à leur sens pervers, et je suis à présent en marche pour faire changer de face au destin. Je compte leur parler de telle façon qu'ils regrettent plus tard leur impertinence et leur fierté. » Soubise, cependant, ne paraît point pressé d'engager la conversation. Ses premières instructions lui enjoignent de ne rien hasarder, et il s'y soumet d'autant mieux qu'il manque de confiance dans les troupes des cercles de l'Empire qu'il a jointes et que commande un autre admirateur du roi de Prusse, le prince de Saxe-Hilburghausen. « Il y en a, écrit Belle-Isle, une très grande partie mal intentionnée, et qui a fait assez connaître qu'elle ne voulait point combattre contre les troupes prussiennes; le reste est timide et meurt de peur. » A Versailles, la marquise, toujours fort excitée, persuadée qu'on machine tout pour déshonorer Soubise, finit par demander au Conseil du Roi de laisser celui-ci cueillir ses lauriers. Belle-Isle y consent à grand peine et le ministre Paulmy rédige une dépêche ambiguë, où le général reçoit l'autorisation de livrer bataille, « s'il croit pouvoir le faire avec avantage ». Ce n'est point, au reste, cet avis, c'est une autre intervention qui le décide, pour son malheur.

De Vienne, Stainville lui fait savoir que la cour impériale jette feu et flammes sur son retard à attaquer : « La désolation va être en Saxe et ici, dès que l'on apprendra que l'on est déterminé à ne pas délivrer Dresde. » Coup sur coup, les lettres se font terriblement pressantes et semblent l'écho de celles de la marquise; l'ambassadeur exhorte le général à plus de hardiesse : « Enfin, mon prince, dans l'exécution des ordres donnés par M. le marquis de Paulmy, si vous croyez devoir les suivre, ménagez autant que vous le pourrez notre gloire politique, et tâchez que le blâme de l'occupation de la Saxe par le roi de Prusse ne tombe pas en entier sur nous. » S'il commandait à l'armée, lui, Stainville, n'hésiterait point à la faire marcher, même contre l'avis de Versailles. Ces excitations, les dates le montrent, sont décisives. Soubise peut croire bien informé un ministre du Roi qui parle avec une telle assurance. Au reste, malgré ses répugnances, il est bien forcé de livrer sa bataille. Le 5 novembre, au moment où Frédéric songe, paraît-il, à se retirer devant Rosbach, le prince d'Hilburghausen, sans se consulter avec le commandement français,

met en mouvement les troupes des Cercles. Dès la première attaque, elles lâchent pied et se débandent. La cavalerie prussienne, supérieure en nombre, déborde alors l'aile droite française. La belle charge du marquis de Castries, la ferme contenance du régiment du Diesbach, ne peuvent empêcher nos escadrons d'être enveloppés. La panique de l'infanterie achève la déroute.

Soubise écrit à son mauvais conseiller : « L'armée combinée vient d'être défaite; jugez du désespoir des Français... Je ne pense qu'aux moyens de sauver l'armée et de la mettre en état de réparer le malheur qui vient de lui arriver... Elle n'a plus de tentes; tout est resté sur le champ de bataille... Comme la déroute a commencé après la première charge d'infanterie, il y a peu de soldats tués, mais beaucoup de dispersés. La cavalerie a souffert davantage: les dix escadrons français qui ont chargé... et qui, abandonnés par la cavalerie de l'Empire, ont été enveloppés, n'ont pas trois officiers de reste par escadron. Les cuirassiers et les Français ont fait seuls leur devoir; ils ont été mêlés très longtemps... La bataille a été décidée en moins d'une demi-heure. Je ne parle pas de l'infanterie des Cercles; je ne m'en souviens que pour m'affliger du moment où j'ai eu le malheur de la joindre. » Deux courriers du prince étaient arrivés à Versailles le même jour; le premier annonçant sa résolution de combattre, l'autre, la « catastrophe ». Il y avait une lettre pour la marquise, qui, en la lisant, fondait en larmes.

A Rosbach, en somme, les Prussiens avaient surtout mis en déroute des Allemands, chez qui régnait déjà la trahison. Mais la défaite restait française, et le retentissement en fut immense. Belle-Isle se déclarait « humilié de la honteuse fuite de notre infanterie, qui rejaillit sur toute la nation »: On ignorait les détails de bravoure personnelle qui relevaient l'honneur français : l'héroïsme des deux brigades du comte de Saint-Germain, celui du régiment de Piémont se faisant tuer sans reculer d'un pouce, la conduite même de Soubise menant en retraite au petit pas, sous le feu, deux régiments suisses. On ne voulait croire qu'à l'incapacité du chef; l'opinion s'acharnait sur lui et le « déchirait »; et, comme Mme de Pompadour l'avait imposé au choix du Roi, tous les griefs retombaient sur elle : « Notre amie est bien à plaindre, écrivait

Bernis à Stainville dans le premier moment. Le public n'aurait pardonné le commandement de M. de Soubise qu'à la faveur d'une victoire ; le public est injuste, mais il est comme cela. Vous savez ce qu'on a dit de Mme de Maintenon, quand elle voulait toujours faire avoir la revanche à ses amis battus. Je crois qu'il y a de sérieuses réflexions à faire sur cela, et que M. de Soubise, qui s'est conduit comme le plus sage de tous les hommes avant ce malheureux moment, et comme un héros pendant la bataille, devrait couronner toutes ses vertus en se contentant avec bonne grâce de commander une réserve distinguée dans la grande armée. Je pense cela comme ministre et comme ami; il ne faut pas s'acharner contre le public, et prouver là son crédit et la vivacité de son amitié, par une constance qui ne ferait ni le bien des affaires, ni celui de son ami. Ce que je pense éviterait à M. de Soubise les inconvénients d'un dégoût, et les contradictions et les improbations de tout l'univers. » Assuré de ne vouloir que le bien de ceux qu'il aime, l'abbé prodigue ses avis : « On n'a vu à la Cour, dans la bataille perdue, que M. de Soubise et point l'État. Notre amie lui a donné les preuves les plus fortes d'amitié, et le Roi aussi ; elle a donné en même temps des preuves de sa raison et de sa modération, et moi, de ma vérité, en disant ce que je pensais et en l'écrivant à M. de Soubise. J'ai trop bonne opinion de lui pour craindre que ma franchise me brouille avec lui ; vis-à-vis d'un autre, cela serait infaillible ; mais cette crainte ne m'aurait pas arrêté. »

Le prince était, paraît-il, trop honnête homme pour se froisser des conseils ; furent-ils aussi bien reçus de la marquise ? on en peut douter. Elle s'irritait de voir son ami chansonné sans merci : « Vous connaissez mon amitié pour lui, écrivait-elle à son amie d'Alsace ; jugez de ma douleur pour les énormes injustices qu'on lui a faites à Paris, car à son armée il est admiré et aimé comme il le mérite. » Elle veut la revanche de ce génie méconnu, celle que le destin, s'il est juste, lui doit aussi à elle-même.

On attendait que le Roi rappelât le chef malheureux, comme Louis XIV, après Ramillies, avait rappelé le maréchal de Villeroy, qu'il aimait et que soutenait Mme de Maintenon. Il en fut tout autrement : Mme de Pompadour et l'entourage rejetaient tout sur les fautes de Richelieu, sur l'abandon où il

avait laissé Soubise. Cependant les Hanovriens, violant la convention de Closter-Seven, reprenaient les armes, et Frédéric, qui avait marché sur la Silésie au lendemain de sa victoire, dispersait les Autrichiens à Lissa un mois plus tard. Cette terrible campagne de 1757, où il avait risqué son royaume, finissait par des triomphes. Ni la France, ni l'Autriche n'avaient d'homme à lui opposer et se le reprochaient aigrement l'une à l'autre. A Paris, le parti du comte d'Argenson attisait les récriminations, et l'exilé des Ormes jugeait le moment opportun pour faire distribuer un mémoire contre l'alliance. « Tout le royaume, enthousiaste un an avant du traité de Versailles, était devenu prussien ; nos armées étaient prussiennes ; plusieurs de nos ministres l'auraient été pareillement, s'ils eussent osé lever le masque, et notre alliance avec les cours de Vienne et de Russie était plus critiquée à Paris qu'elle ne l'était à Londres. » C'est Bernis qui parle, notant le premier ébranlement du grand édifice.

Depuis la journée de Rosbach, où son amitié et son amour-propre avaient également souffert, Mme de Pompadour sentait croître sa haine contre Frédéric II. Elle écrit à Mme de Lutzelbourg : « Madame la Dauphine est dans une grande affliction de la mort de la Reine (de Pologne), sa mère. C'est une des victimes du roi de Prusse. Pourquoi la Providence lui laisse-t-elle le pouvoir de faire tant d'infortunés ? J'en suis au désespoir. » Elle écrit à Kaunitz : « Je hais le vainqueur plus que je n'ai jamais fait... Prenons de bonnes mesures, pulvérisons l'Attila du Nord, et vous me verrez aussi contente que je suis de méchante humeur. » La victoire de Frédéric à Lissa est pour elle une nouvelle disgrâce. Elle croit devoir assurer Kaunitz que ce revers des alliés « n'affaiblit pas son courage » : « Toute âme élevée se raidit contre le malheur et n'en est que plus animée à chercher les moyens de le réparer. Telle est ma façon de penser, monsieur le comte ; j'espère que vous y reconnaîtrez l'original du portrait que vous recevrez incessamment et qu'il vous remettra ma fidèle et sincère amitié. » Dans une lettre du 23 janvier 1758, elle se risque à conseiller l'Autriche : « Pour réussir dans nos grands projets, soyons d'accord sur les opérations militaires ; sans ce préalable, nous périrons l'un et l'autre. » L'avis venait du Roi, qui le faisait passer par son amie, ne voulant écrire lui-même à Marie-

Thérèse que sur le ton de la confiance la plus entière. Les deux lettres étaient remises au prince Lobkowitz, qui retournait à Vienne après un séjour à Paris, ayant reçu de la Cour l'accueil le plus distingué. La veille du départ, étant chez Mme de Pompadour, le prince s'entretenait trois grands quarts d'heure avec Sa Majesté. Louis XV, en lui remettant son portrait enrichi de diamants, le chargeait d'assurer l'Impératrice « que son alliance serait éternelle ». On ne se doutait pas encore que la lune de miel de l'alliance était finie.

## IV

Tout auprès de la marquise, naissent et se développent des sentiments fort différents des siens. Bernis se décourage, après l'expérience qu'il vient de faire de la mauvaise organisation des armées, de l'indiscipline et de l'égoïsme meurtrier de leurs chefs; c'est déjà avec terreur qu'il envisage la continuation d'une guerre si mal engagée. Son département « politique » est gêné sur tous les points, non seulement par l'esprit qui règne dans les bureaux de la Guerre, par l'opposition que M. d'Argenson, du fond de son exil, continue à y inspirer, mais surtout par l'indépendance anarchique des divers services de l'État. Pour une importante négociation de subsides avec le Danemark, il a vu trois fois le contrôle-général des finances, après de formelles assurances, l'obliger à manquer à sa parole. La guerre maritime, qui commence à engloutir des sommes énormes, lui fait discerner le grand péril : « Nous périrons par l'argent », écrit-il dès la première heure.

On pouvait aussi périr par l'incapacité des hommes : « Nous n'avons ni généraux, ni ministres, confie-t-il à Stainville. Je trouve cette phrase si bonne et si juste, que je veux bien qu'on me comprenne dans la catégorie. Dieu veuille nous envoyer une volonté quelconque ou quelqu'un qui en ait pour nous! je serai son valet de chambre, si l'on veut, et de bien bon cœur »; et une autre fois : « Que me reste-t-il à faire, à moi chargé de la partie politique? De prévoir, d'annoncer les malheurs, de donner du noir à mes amis et d'en prendre moi-même. J'ai beau écrire et penser, si nous faisons mal la guerre, tout ira au diable; la plume ne réparera pas les torts de l'épée. Il n'y a pas d'exemple qu'on joue si gros jeu avec la même indifférence qu'on jouerait

une partie de quadrille et qu'on ne laisse pas au moins le soin à l'architecte, en lui en donnant le droit, de conduire le bâtiment qu'on l'a chargé de construire. L'idée de premier ministre fait peur à tout le monde, et moyennant cela, il n'y a pas de ministère. » Le malheur était que la fonction existait réellement, cette année-là, mais entre des mains incapables à la fois de l'exercer et d'en faire le sacrifice : « La marquise, dit Bernis dans ses Mémoires, sans en avoir le titre, était effectivement le premier ministre du Roi. » Le ministre responsable ne pouvait s'en accommoder indéfiniment, et la fausseté de leur situation réciproque n'allait pas tarder à les heurter l'un à l'autre.

L'idée de la paix entra dans l'esprit de Bernis, dès le lendemain de Rosbach. Il osa s'en ouvrir assez fermement, du moins l'assure-t-il, à Mme de Pompadour : « Je lui représentai que nous n'avions encore rien perdu dans la guerre maritime, que Minorque servirait à la restitution de Louisbourg, s'il était pris, mais qu'à la longue il était impossible que les Anglais, supérieurs en forces maritimes, ne vinssent à bout de nous enlever nos colonies, source et fondement de notre commerce extérieur; qu'il n'était pas dans la puissance de nos alliés de nous dédommager de cette perte..., que nous n'avions point de généraux et que la finance ne pouvait plus porter le poids des dépenses ; que dans cet état il y avait de la folie à continuer une guerre immense ; que si, pour son intérêt particulier, la cour de Vienne persistait à vouloir nous ruiner, nous ne devions compter ni sur son amitié, ni sur la fidélité de son alliance et qu'ainsi l'obstination qu'elle pourrait montrer à la continuation de la guerre ne mériterait de notre part que des ménagements politiques, et que le Roi devait toute préférence à son royaume sur ses alliés. »

« Ces considérations, ajoute Bernis, ne persuadèrent pas Mme de Pompadour, qui voyait en enfant les affaires de l'État; mais elle n'eut pas de bonnes raisons à y opposer. » Elle demeurait toute attachée au double sentiment qui dirigeait sa conduite : la confiance que Soubise trouverait, dans la continuation des hostilités, l'occasion de se réhabiliter brillamment ; la fidélité obstinée aux engagements pris avec M. de Kaunitz. Elle était persuadée que tout ce qui amoindrirait les efforts de l'alliance, la diminuerait elle-même, et ces dispositions

personnelles s'accordaient avec la volonté du Roi, avec son point d'honneur de « ne sacrifier pour rien au monde son alliance avec la cour de Vienne ».

Louis XV cependant parut écouter son ministre, qui prit ses ordres pour préparer à la paix la Suède et la Russie; il l'autorisa même, après le désastre de l'armée impériale, à faire entendre à Vienne quelques paroles de sagesse. Elles y furent mal accueillies, et Marie Thérèse se déchaîna dans l'intimité contre la lâcheté et la déloyauté des Français. C'est qu'elle lisait dans les dépêches de Bernis à Stainville, toujours ouvertes par sa police, des observations peu flatteuses : « Le courage qui fait désirer à l'Impératrice d'essayer encore, dans la campagne prochaine, de vaincre son ennemi, n'est-il point aveugle ? Qu'a-t-elle à espérer de plus cette année que l'année passée ? Ce sont les mêmes hommes qui mènent les affaires; le roi de Prusse sera toujours le même, et les ministres et les généraux qui lui seront opposés lui seront toujours inférieurs. »

La correspondance privée du ministre est plus explicite encore; il se plaint de la cour de Vienne qui profite, « sans se faire scrupule, de notre énorme subside qui épuise l'État en faisant sortir un argent immense du royaume ». La paix apparaît déjà comme une absolue nécessité pour la France : « Tâchez de faire sentir à M. de Kaunitz, écrit-il à l'ambassadeur, deux choses également vraies : c'est que le Roi n'abandonnera jamais l'Impératrice, mais qu'il ne faut pas que le Roi se perde avec elle. Nos fautes respectives ont fait d'un grand projet qui, les premiers jours de septembre, était infaillible, un casse-col et une ruine assurée. C'est un beau rêve qu'il serait dangereux de continuer... Il est fort douteux que le Roi puisse maintenir son armée en Allemagne. D'ailleurs, nous sommes vivement menacés sur nos côtes et en Amérique. Charité bien ordonnée commence par soi-même... Le Roi fera tout ce qu'il pourra pour soutenir ses alliés, mais je ne lui conseillerai jamais de hasarder sa couronne. »

La marquise ne laissait point à Louis XV le temps de méditer trop profondément sur ces inquiétudes. Rosbach l'avait « fâché, mais non consterné ». Il importait d'écarter de lui la méchante humeur de Bernis. Sous une habile influence féminine, « l'intérieur » se rassérénait avec le temps du carnaval : « La gaîté, note M. de Croÿ, prit tout à coup le dessus,

au point que l'on redevint belle comme le jour. On était engraissée. On ne parlait que de choses galantes. On paraissait enchantée. Le Roi s'égayait. Il n'était plus question de dévotion. » C'est qu'on attendait le prince de Soubise, « l'intime de cœur des deux », qui arriva le 21 février, ayant quitté ses quartiers d'hiver pour quelques semaines : « Autant il aurait été mal reçu du peuple de Paris, qui était furieux contre lui, autant il fut bien reçu dans l'intérieur. Loin de le gronder, il ne fut question que de le consoler. Il parut, comme de raison, fort affligé et on l'accabla d'amitié. » La marquise invitait à souper pour rencontrer M. de Soubise; il parlait de « la bataille », l'expliquait, se faisait plaindre; ses auditeurs ni lui-même ne ménageaient M. de Richelieu.

## V

Le maréchal enfin a été rappelé. Versailles l'a accueilli froidement, mais il s'en moque; il sait que, si la Cour le boude encore, tout le public est pour lui. Le Roi lui-même pourra-t-il se passer de son vieux compagnon de plaisir? Le comte de Clermont, nommé à sa place, est parti pour le Hanovre avec mission d'y rétablir la discipline. Le maréchal a raillé ce choix de la marquise; il a donné le signal des épigrammes contre le petit-fils du Grand Condé, trop pourvu de bénéfices ecclésiastiques pour faire un bon militaire et mieux à sa place en son fauteuil d'abbé de Saint-Germain des Prés que le derrière sur la selle. Le prince du sang, en revanche de ces sarcasmes, décrit au Roi l'état des troupes que Richelieu lui a laissées : « J'ai trouvé l'armée de Votre Majesté divisée en trois corps différents. Le premier est sur la terre; il est composé de voleurs, de maraudeurs, tous gens déguenillés depuis les pieds jusqu'à la tête; le second est sous terre, et le troisième dans les hôpitaux. » Tout cela faisait, dit Croÿ, « plus de cent mille hommes sur le papier », en réalité, une armée « réduite à rien, et non seulement découragée, mais même d'un esprit perverti tout à fait ». Il n'y avait pas de quoi « porter aux nues » l'idole des femmes de Paris.

Le ministre Paulmy, écrasé par le fardeau de la guerre, demande à en être déchargé. On prend cette impuissance pour du désintéressement; « Mme de Pompadour le tone et l'admire »,

et lui trouve un successeur en ce vieux Belle-Isle, qui, à des mérites reconnus de tous, joint celui de rendre justice au prince de Soubise. Belle-Isle se fait prier : « Il était encore, dit Bernis, dans la vieille erreur qu'un duc et pair et un maréchal de France ne pouvait pas, sans déroger, être secrétaire d'État, comme s'il était au-dessous de quelque dignité que ce soit de gouverner un grand royaume. » Une fois décidé, l'ancien compagnon de Villars et de Berwick, le héros de la retraite de Prague, vit l'occasion d'appliquer enfin tant d'idées militaires, de réaliser tant de réformes, dont il remplissait ses mémoires au Roi. On l'entendait déclarer que tout allait changer et qu'il n'irait pas de main morte; et l'on apprit qu'un vieillard de soixante-quinze ans, pour établir aux yeux de tous qu'il escomptait un long avenir, s'installait dans le logement du ministre de la Guerre, y faisait porter son mobilier et tendre ses tapisseries.

L'énergie de Belle-Isle donna d'abord les meilleurs espoirs; mais il eût fallu du temps pour remonter l'armée du Hanovre, et ni le prince Ferdinand de Brunswick, ni le prince Henri de Prusse n'en laissèrent au nouveau général. Le comte de Clermont semblait n'avoir joint ses troupes que pour ordonner leur retraite. Il abandonnait d'abord la défense du Weser, ce qui faisait écrire à la marquise, dès le 3 mars : « Que puis-je vous dire, monseigneur? Je suis désespérée de la nécessité où vous êtes de repasser le Weser, et plus encore du nombre prodigieux de malades que vous serez obligé d'abandonner. Il me semble que les gardes-lorraines ont fait des merveilles; quel dommage que d'aussi braves gens aient péri!... Il m'est impossible de vous peindre l'excès de désespoir et de méfiance de la cour de Vienne en apprenant notre retraite. Elle se croit abandonnée, ou trahie; elle se voit déjà perdue, le roi de Prusse dans sa capitale... Si l'Ost-Frise ne peut être repris, son affliction augmentera, s'il est possible, et nous perdrons d'autres alliés qui nous auraient été fort utiles. »

Après le Weser, on repassait la Lippe, on laissait capituler Minden, on se retrouvait sur le Rhin à Wesel, au point de départ de la campagne, ayant bel et bien perdu le Hanovre et ne pouvant pas davantage garder la Hesse. Clermont continuait à attribuer le mal au désordre de l'armée, où la potence et la prison ne suffisaient pas à rétablir la discipline. M^me^ de Pompa-

dour, lui écrivant son « désespoir » de Minden, rendait hommage à l'œuvre de réfection qu'il accomplissait : « Vous entrez aussi pour beaucoup dans mes peines; il est affreux d'arriver au moment de la destruction de l'armée sans pouvoir y apporter de remède. J'espère que votre position sur le Rhin sera assez stable pour donner le temps aux réparations absolument indispensables et sans lesquelles il ne resterait plus de troupes au Roi. L'ordre que vous établissez contre les fripons a bien réussi dans votre armée; continuez, monseigneur, ne vous découragez pas par les traverses de tout genre que vous éprouvez. Vous serez le restaurateur du militaire, avec lequel vous ferez des actions dignes de l'élévation de votre âme et qui vous dédommageront des peines auxquelles vous vous êtes livré. C'est l'objet de mes vœux les plus ardents. »

Parmi les traverses dont se lamentait le prince, il comptait sa correspondance forcée avec la Cour, qui ne lui laissait aucun répit. Belle-Isle se permettait de « commander une armée à cent lieues ». Un jour que le ministre avait cru devoir envoyer directement des ordres au comte de Lorge à Hanau, le général en chef écrivait à la marquise : « Il faut me laisser faire, madame, et ne me pas prévenir par des idées de trop loin ou du moins me les communiquer avant que de donner des ordres; sans cela, la besogne ira mal. La façon de la Cour de diriger les mouvements militaires est ancienne et bien mauvaise. Cela gêne un maréchal qui est sur le lieu, qui sait son métier et qui est instruit des vues politiques... Personne ne connait mieux que vous, madame, le genre de besogne dont je suis chargé; plus elle est désagréable, plus elle est difficile, et plus il faut donner de satisfaction à celui qu'on en charge. Le zèle émane du cœur, et je réponds du mien; mais le contentement ou le mécontentement a un grand empire sur l'humanité, et je suis homme. » Ce n'est pas au ministre seulement que vont ces plaintes, mais à cette dame elle-même, qui veut se mêler de tout : « Madame, soyez tranquille, lui écrit le prince; une armée ne se mène pas comme on promène son doigt sur une carte. » Il n'ignorait pas que sa correspondante avait l'habitude de marquer sur les siennes, avec les mouches de sa toilette, les mouvements des armées.

Mme de Pompadour n'a point exagéré l'émotion causée à Vienne par notre retraite. M. de Stainville lui transmet, ainsi

qu'à son ministre, les reproches que chaque étape de recul déchaîne à la Cour impériale. Ce qu'on entend dans l'intimité de Schœnbrünn passe toute mesure. La marquise s'alarme, dans une lettre, de « l'état violent de l'Impératrice ». C'est bien une fêlure dans l'alliance et l'annonce qu'elle peut se briser. Pour conjurer le péril, le Roi accepte de porter de vingt-quatre à trente mille hommes l'effectif du corps auxiliaire que le traité de Versailles assure à Marie-Thérèse, et c'est à l'armée de Clermont qu'on prend ces renforts. Déjà mal pourvue d'argent et de subsistances, les continuels prélèvements l'affaiblissent à l'excès, et, comme on offre au prince, en échange de ses meilleurs bataillons, autant de Palatins, de Wurtembergeois et de Saxons qu'il lui plaira, il se fâche de bonne encre : « Je sais ce que c'est que des armées ainsi combinées ; je ne veux pas faire le second tome de M. de Soubise. Le Roi m'a mis à la tête d'une armée française ; j'aime mieux les bataillons français à trois cents hommes que ceux qu'on veut me proposer à mille. » Autant valait l'obliger tout de suite à abandonner le Rhin, à reculer derrière la Moselle et la Meuse, et, disait-il, il s'y préparait.

La boutade était dure; le Conseil la prit au sérieux et fut terrifié. Louis XV écrivit à son cousin une longue dépêche, où s'épuisaient les formules d'affection et de confiance. Comment pouvait-il songer à quitter le Rhin? « Il serait honteux d'abandonner Dusseldorf et Wesel, et je veux que vous les défendiez. L'honneur est préférable à tout, et je ne sépare pas le vôtre du mien, ni de celui de toute la nation. » La marquise transmettait, sur le ton de l'amitié, les mêmes adjurations, et toutes ses lettres doivent être lues comme doublant celles de Louis XV et très souvent y suppléant : « Vous êtes persuadé, monseigneur, du violent chagrin que les événements malheureux m'ont causé. Celui que j'éprouve aujourd'hui, par votre dépêche et la lettre dont vous m'honorez, l'est encore plus, s'il est possible. Je vois que les troupes qui vous ont été demandées par l'Impératrice vous déterminent à une seconde retraite mille fois plus humiliante et plus dangereuse à tous égards que celle que vous venez de faire. Nos alliés accablés et la Hollande maîtresse de se déclarer sans courir de risque, sont les moindres inconvénients qui en doivent résulter. D'un autre côté, si nous n'envoyons pas à l'Impératrice les secours

promis, elle est en très grand danger d'être détrônée. Nous resterons donc seuls, ayant abandonné ou laissé périr nos amis (et où trouverons-nous jamais des puissances assez dupes pour vouloir en être?), déshonorés, perdus dans l'Europe entière, avec le roi de Prusse, l'Angleterre et peut-être bien d'autres acharnées à notre destruction. Voilà, monseigneur, le tableau très exact de notre situation. Elle est trop violente pour me laisser la force de vous parler d'autre chose que de mon inviolable attachement. — La lettre de M. le maréchal de Belle-Isle, monseigneur, vous prouve clairement que vos craintes, à beaucoup d'égards, sont mal fondées. Nous en avons des nouvelles certaines. Au reste, si vous ne croyez pas votre armée assez forte, il sera facile de vous faire passer des troupes de Flandre ou des autres provinces. » Bernis écrivait à son tour, trouvait d'autres formules pour adoucir le prince : « Votre Altesse paye bien cher les fautes d'autrui. » Et Belle-Isle promettait tous les arrangements possibles pour les subsistances et les renforts.

Versailles se rassura peu à peu. Clermont expliqua qu'il avait frappé fort pour être écouté : « On m'a vu tout d'un coup derrière la Moselle, et peut-être à Vaugirard. Je devais espérer qu'on me connaissait mieux que cela... » Et dans sa réponse au Roi, c'était presque la victoire qu'il annonçait : « J'espère vous rendre une armée digne de vous servir. Je commence à m'apercevoir que l'honneur et la discipline se rétablissent, et que je pourrai compter sur la solidité et la valeur de vos troupes, quand je les mènerai contre vos ennemis. » Ce fut encore Mme de Pompadour qui se chargea de prendre acte de ces assurances : « Votre lettre du 18, monseigneur, ranime un peu notre espérance. Il est sûr que vos deux derniers courriers l'avaient éteinte tout à fait et que nous étions ici dans la douleur la plus amère. Par les précautions que vous avez prises pour les fourrages, et celles du maréchal, malgré sa maladie pour les grains, l'argent, etc., nous sommes en état de rassurer la cour de Vienne et de ranimer nos alliés, deux points bien importants et dont vous serez pleinement convaincu avant qu'il soit peu, si nos malheurs n'ont pas porté un trop funeste coup... »

Pour être plus certaine que rien ne manquerait à l'armée, pas même les conseils d'un munitionnaire de génie, la marquise eut l'idée d'y expédier Pâris du Verney. Voici comment

elle y préparait le prince : » « On assure, monseigneur, que si vous aviez la bonté d'écrire à Du Verney que vous désiriez qu'il aille vous joindre, il partirait sur-le-champ. Nous pensons ici que ce serait la chose du monde la plus utile pour le service ; vous ne seriez plus arrêté par ces cruelles subsistances qui ont pensé nous faire tourner l'esprit et ont causé une partie de nos malheurs. Certainement Montmartel ne laisserait pas manquer d'argent à son frère, et par conséquent vous seriez en sécurité sur tous les points. Si vous pensez comme nous, il vous sera très aisé d'avoir satisfaction à cet égard. Vous l'auriez sur tous les articles, monseigneur, si les vœux que mon tendre attachement pour vous me fait former étaient exaucés. » Par complaisance plus que par conviction, le comte de Clermont fit à Du Verney une invitation suffisamment pressante, que la marquise voulait bien déclarer « un chef d'œuvre d'éloquence ». Le voyage, par bonheur, n'eut pas lieu ; le prince n'eût pas toléré longtemps les principes « faux », « despotiques » et « monstrueux » de l'ami de la marquise, et cette armée, où la discorde divisait tous les services, évita cette occasion nouvelle de s'affaiblir.

Le prince continuait à tenir la marquise au courant de ses mouvements et de ceux de l'ennemi. Le courrier qui arrivait au ministère apportait toujours une lettre pour elle. C'était celle qui la première allait au Roi. L'officier messager emportait, avec la dépêche officielle, le billet encadré de fleurs, qui contenait parfois l'essentiel de la réponse, et toujours le cri de confiance qui réconforte le chef hésitant : « Je pense comme vous que les ennemis veulent, en passant la Meuse, faire déclarer la Hollande. Je souhaite ardemment qu'ils vous attendent, monseigneur. De quoi ne sont pas capables les Français avec un chef tel que vous!... L'agitation et le chagrin que m'ont causés depuis trois semaines vos différentes positions, monseigneur, m'ont donné la fièvre tierce. J'ai eu le second accès cette nuit. Il ne me reste que la force de vous renouveler les assurances de mon fidèle attachement. »

Les Hanovriens cherchaient la bataille, assurés du secours des Hollandais. Ils passaient le Rhin non loin de Clèves, n'ayant trouvé devant eux que les deux vieux lieutenants généraux de l'armée, le marquis de Villemeur et le duc de Randan, qui les laissaient maladroitement débarquer et prendre position sur la

rive gauche. Aux premières nouvelles qu'envoie Clermont, Mme de Pompadour, cette fois instruite par Belle-Isle, manifeste ses inquiétudes : « Quelle humiliation, monseigneur! Laisser débarquer six mille hommes et établir un pont sur le Rhin! Je ne peux vous peindre l'excès de ma douleur; elle est proportionnée à l'avilissement où nous sommes. Je ne me refuserai pas la triste consolation de vous rappeler ce que vous pensiez de M. de Villemeur avant votre départ. Eh, mon Dieu! pourquoi ne l'avez-vous pas envoyé sur les derrières, comme c'était votre projet? Je suis désespérée. » Et la marquise, les yeux toujours fixés du côté de Vienne, demandait que, sans tarder davantage, une bataille fût livrée.

Tel était, bien entendu, l'avis de Louis XV et du ministre de la Guerre délibéré dans le Conseil. Au général, qui semble désemparé, leur interprète féminin écrit, le 26 juin : « Je vous avoue, monseigneur, que la lettre dont vous m'honorez me confond. Le maréchal de Belle-Isle n'a jamais désiré autre chose que de vous voir combattre et chasser les ennemis. Ses lettres ont toutes été lues au Conseil, parce qu'il trouvait l'ordre de combattre trop positif pour vous l'envoyer sans que le Roi l'ait donné lui-même... Mais, en même temps, Sa Majesté ne peut rien faire de mieux que de s'en rapporter à votre prudence. Voilà, monseigneur, l'état exact des choses... »

A l'heure où partent de Versailles ces lignes qui reflètent l'anxiété du ministère, la bataille est livrée depuis trois jours. La manœuvre hésitante de Clermont a abouti au désastre de Crefeld. Pour l'infliger à nos armes, la présence de Frédéric n'a pas été nécessaire; un Ferdinand de Brunswick y a suffi. La marquise en a la fièvre, mais sait trouver, pour plaindre le vaincu, des mots qui ne blessent point. Comme toujours, c'est la pensée du Roi qu'elle transmet, ce qui donne à ses paroles tout leur prix :

« Quels sont les plats officiers, monseigneur, qui ont égaré vos troupes et ont fait, d'une action qui devait être la plus belle, la plus malheureuse? Ma consolation est dans le bon ton de l'armée. Il me fait espérer que vous prendrez votre revanche, de façon à faire ressouvenir longtemps vos ennemis d'avoir osé attaquer des Français commandés par un petit-fils du Grand Condé. Je vous rends mille grâces des détails que

vous voulez bien m'envoyer. Je pleure sur M. de Gisors et son malheureux père, qui mourra sûrement bientôt, malgré l'incroyable courage dont il est devant le monde... »

Tandis que le maréchal de Belle-Isle, frappé dans son fils unique, dissimulait virilement sa douleur, la Cour s'entretenait avec tristesse de ce beau comte de Gisors, fleur héroïque des armées royales, blessé mortellement dans cette cruelle journée. La marquise obtenait de l'indifférence de Louis XV qu'il fît une visite à son vieux serviteur. Elle avait le sens de certaines délicatesses qui manquaient au maître ; elle savait panser les blessures du cœur comme celles de l'amour-propre ; mais, pareille en cela à la plupart des femmes, elle n'exerçait cet art bienfaisant qu'envers ses amis.

A quoi tiennent les jugements de l'histoire! Cette guerre, malgré tant de fautes, a offert à la France des alternatives heureuses : Broglie, Soubise, Saint-Germain, Castries ont eu leurs victoires, et l'on s'est toujours battu hors des frontières. Mais, dès la première année, tout devait être fini. Après son désastre à Kollin et celui de ses alliés, le roi de Prusse se croyait perdu. Si Richelieu, vainqueur à Closter-Seven, n'avait pas épargné le duc de Cumberland et une armée à sa merci, la guerre sur terre était achevée en une campagne. La fortune se fixait. Le règne de Louis XV restait un grand règne ; le maréchal devenait un autre Turenne ; et Mme de Pompadour elle-même ayant été mêlée à cette politique passait peut-être devant la postérité pour un profond génie féminin.

PIERRE DE NOLHAC.

*(A suivre.)*

# LA MAITRISE DE L'AIR

V [1]

## L'AVIATION ET LA DÉCISION DE LA GUERRE

La question est assez grave et inquiétante pour qu'on l'étudie sérieusement, et sans oublier qu'en matière d'aéronautique, la vérité d'aujourd'hui peut devenir l'erreur de demain.

L'étude des événements de 1914-1918 ne permet pas, pour bien des raisons, d'établir des règles complètes d'emploi de l'aéronautique. En 1914, l'aviation était numériquement faible, dotée d'appareils de médiocre puissance, peu ou pas armée pour le combat. Mais, au cours de la guerre, elle a pris un développement numérique très supérieur à celui que permettent les budgets du temps de paix. En raison de la stabilisation sur des fronts fortifiés, les conditions d'emploi ont été tout autres qu'elles ne seraient dans la guerre de mouvement. Les données relatives au rôle de l'aviation dans les opérations navales sont plus incomplètes encore que pour la guerre sur terre. Nous n'avons aucun exemple de sa participation à une grande bataille navale. L'aviation n'a rempli que des missions épisodiques à portée des côtes.

Il est donc nécessaire d'interpréter les enseignements du passé, de les rapprocher des conditions techniques actuelles, et même de faire œuvre d'imagination, mais sans tomber dans la fiction et en restant dans le domaine des réalisations prochaines.

On n'entrera en guerre qu'avec l'aviation existant en temps

(1) Voyez la *Revue*, 15 mars — 1er septembre.

de paix, ou très peu en plus, car on ne peut entretenir en magasin un matériel délicat, coûteux, et qui se démode au jour le jour. C'est à peine si une aviation militaire, quelle qu'elle soit (1), pourra être augmentée de quelques escadrilles pendant les premières semaines de guerre. Jusqu'au moment où les fabrications seront lancées, ce sera déjà très beau de maintenir au complet, avec un personnel vraiment entraîné, les escadrilles existantes.

C'est une nécessité inéluctable de réparer sans cesse avions et moteurs, et de remplacer ces derniers au bout d'un nombre limité d'heures de vol. Il y a constamment de un cinquième à un tiers d'avions indisponibles. L'approvisionnement en combustible ne permet qu'un rayon d'action et une durée de vol limités; après quoi, il faut rentrer se ravitailler. Les parcours aller et retour, le temps employé à ces trajets et au ravitaillement ne sont pas réellement utilisés. La dotation en munitions est également limitée et son recomplètement exige le retour à la base. La tension nerveuse pendant les vols de guerre entraîne une tout autre fatigue que celle imposée par les vols du temps de paix. Il en résulte que le personnel ne peut voler qu'un nombre d'heures très restreint par jour.

### STRATÉGIE

Il y a eu et il y aura toujours à la guerre deux catégories d'objectifs fondamentaux : objectifs terrestres (villes, zones d'importance vitale, troupes), objectifs navals (navires ou ports), attaqués ou défendus selon leur position géographique par l'armée ou par la marine, ou par action combinée des deux. L'aviation fournit contre eux un troisième moyen d'action ; elle ne crée pas un troisième genre d'objectifs. Le combat aérien n'a pour but que d'écarter l'aviation ennemie et d'ouvrir la voie vers les deux seuls genres d'objectifs fondamentaux. Sur terre et sur mer les opérations aériennes constituent une partie des opérations militaires ou navales et doivent être coordonnées

(1) Le cas de l'Allemagne, qui n'a théoriquement pas d'aviation militaire en temps de paix, est le même, malgré une contradiction apparente. Elle aussi ne disposera que du personnel entraîné et des avions existants en service sur ses lignes de navigation ou en réserve. Mais elle en aura certainement augmenté la quantité pendant une période de préparation intensive plus ou moins camouflée.

avec elles. En revanche l'armée et la marine ne peuvent pas plus se passer d'aviation que de canons ou de torpilles.

L'emploi de l'aviation ouvre donc à la stratégie des possibilités nouvelles. Elle, et elle seule, permet certaines actions rapides et lointaines qui n'ont de limite en distance que son rayon d'action : investigations au-dessus et au delà de la zone tenue par les forces de terre et de mer ennemies ; actions offensives bien au delà de la portée de l'artillerie, et exécutées par-dessus et au delà des forces ennemies.

C'est beaucoup plus par les premières que par les secondes que l'aviation exerce une action dans le domaine de la stratégie. Les données des reconnaissances aériennes influencent puissamment toutes les conceptions du haut-commandement. Il ne disposait autrefois que de renseignements de contact périphériques arrivant lentement, de rapports d'agents arrivant plus lentement encore. Maintenant, l'aviateur va par-dessus le front voir bien loin au delà ce qui se passe dans la zone ennemie, et le transmet immédiatement par T. S. F. ou le rapporte dans un très court délai. Le travail intellectuel du commandement s'effectue dans des conditions bien meilleures de précision et de rapidité. La supériorité en aviation assure à ce point de vue de grands avantages. Mais elle ne peut jamais entraver totalement les reconnaissances adverses, surtout de nuit. Les renseignements aériens ne dispensent d'ailleurs nullement de recourir à d'autres sources fournissant des données qui échappent complètement à l'aviation (contact, degré de résistance, prisonniers, agents, etc...)

L'aviation de chasse, par ses combats aériens, et l'aviation de bombardement n'agissent au contraire qu'indirectement sur les conceptions du haut-commandement. C'est celui-ci qui leur assigne leurs missions en tenant compte des besoins généraux de l'ensemble des forces combattantes. Sur terre comme sur mer, ces missions doivent cadrer avec les besoins et le plan général d'emploi de l'armée et de la marine.

L'aviation, en raison de la position obligatoire de la plupart de ses terrains de base en dehors de la zone du combat, reste toujours disponible et susceptible d'aller au loin servir de renfort, si son déplacement a été convenablement préparé. Cette propriété fait d'elle la seule réserve générale capable de coopérer utilement, vite et loin, aussi bien avec la marine qu'avec l'armée.

La direction de toute opération doit être confiée à un seul chef, celui qui est compétent pour la mener contre l'objectif considéré. L'aviation associée à l'action des armées de terre et de mer devra toujours rester aux ordres de leurs chefs.

Elle est susceptible d'exécuter certaines opérations sans liaison directe avec l'armée et la marine : bombardements lointains et batailles aériennes. Mais ces opérations ne doivent jamais faire perdre de vue la combinaison des efforts avec l'armée et la marine ni s'exécuter à leurs dépens. Le haut-commandement a le devoir de résister aux pressions exercées en vue d'attribuer à ce genre de missions une place excessive.

*Stratégie terrestre.* — Dès le début d'une guerre, l'aviation permet de surveiller la mobilisation et la concentration des forces ennemies. De la première, qui donne lieu à des mouvements et à des transports dans tous les sens, elle ne dira pas grand chose de précis. Il en sera autrement de la seconde, car l'aviation peut déterminer avec beaucoup d'approximation l'importance et la direction des courants de transport par routes et voies ferrées à condition de les *surveiller jour et nuit.* Dans cette période de crise, quel que soit le désir de se soustraire aux vues aériennes, on sera bien forcé de se déplacer de jour, à moins de retards inadmissibles. Mais si l'aviation peut préciser l'importance des transports de concentration, il lui sera le plus souvent impossible d'en préciser la nature.

On peut être tenté d'employer l'aviation à retarder la mobilisation et la concentration en attaquant à la bombe et à la mitrailleuse les trains de chemin de fer et les colonnes sur route. Mais ce genre de mission exige de très gros efforts qui risquent de l'user prématurément et de priver de son concours complet à l'heure de la bataille. C'est à l'approche de celle-ci que l'aviation fera sentir son influence sur les possibilités stratégiques. Il devient alors très important de dissimuler les mouvements de troupes, indices de la manœuvre projetée. Beaucoup de troupes quitteront les routes pour marcher par petites colonnes à travers champs ou sous bois; certaines même ne marcheront que de nuit. Il en résultera des retards très gênants. Cela sera d'autant plus sensible qu'un des partis aura acquis un plus grand ascendant sur l'aviation adverse.

Le haut-commandement devra tenir compte de ces

facteurs, mais l'aspect général des opérations ne subira pas pour cela de changement radical. Leur but restera toujours de briser dans la bataille à terre la volonté de l'adversaire qui combat pour conquérir ou conserver les parties du territoire national.

Des opérations préliminaires terrestres pourront avoir pour but la conquête d'une zone procurant à l'aviation les terrains qui lui permettront d'exécuter facilement toutes les reconnaissances nécessaires et d'intervenir sur la marche de la bataille ou sur des portions vitales du territoire ennemi.

Il est tout particulièrement important à ce moment de détruire les moyens de transport ou de ravitaillement de l'adversaire, ou tout au moins d'en gêner beaucoup le fonctionnement. Or l'aviation permet d'obtenir ces résultats sans avoir à percer ni tourner le front. *Ses effets pourront parfois même aller jusqu'à briser le moral du commandement et du gouvernement ennemis.* Mais il ne faut pas s'exagérer les résultats à attendre à ce dernier point de vue. Ils dépendront entièrement de la vigueur morale et intellectuelle de l'adversaire. Contre un peuple énergique, il faudra toujours que l'armée de terre s'empare effectivement d'une portion suffisante du pays ennemi pour priver l'adversaire de ressources importantes en personnel et en matériel, et l'affaiblir au point de réduire à néant sa volonté de lutte, ou empêchant l'ennemi d'occuper le sol national en vue d'obtenir ce résultat. L'apparition de l'aviation n'a pas modifié cette règle de tous les temps.

*Stratégie navale.* — Dans les opérations sur terre, c'est surtout par l'exécution des reconnaissances que l'aviation influe le plus sur les conceptions stratégiques : il n'en est pas de même pour les opérations sur mer.

Certes, l'aviation augmentera considérablement le rayon d'éclairage et de sécurité des escadres. Il est impossible de lui dissimuler les navires de surface : leurs fumées sont visibles pour elle à d'énormes distances. Mais cela ne constitue pas un facteur absolument nouveau. L'emploi de l'aviation ne fait que donner plus d'ampleur aux résultats déjà procurés par les navires qui assuraient les mêmes services à des distances plus petites; l'aviation ne les remplace pas complètement, car ils garantissent une permanence que celle-ci ne peut procurer,

assurent les écoutes sous-marines, restent indispensables la nuit, et doivent être prêts à suppléer l'aviation si les circonstances météorologiques la rendaient temporairement inefficiente.

En stratégie navale, le véritable fait nouveau, — celui qui est de nature à provoquer dans la conduite des opérations un véritable bouleversement de ce que nous avons vu jusqu'en 1914-1918, c'est la menace des grosses bombes et des torpilles, terrible pour les navires en mouvement, et plus encore danger pour une flotte en attente et immobile.

L'aviation et l'hydraviation d'aujourd'hui sont en état de rendre intenables les bases navales et ports de guerre, et de forcer les escadres à en sortir pour se soustraire au sort de la flotte russe de Port-Arthur coulée dans le port par les gros obus japonais. Mais cette sortie des escadres n'aura de conséquences décisives que si la flotte adverse les attend pour en profiter et les battre. Cette action de l'aviation conduit logiquement à la bataille navale. Elle doit par suite être étroitement combinée avec les mouvements de la flotte et réglée conformément aux ordres du chef de celle-ci.

Les opérations en haute mer destinées à préparer la bataille navale seront, elles aussi, en liaison très étroite avec l'emploi de l'aviation. Les navires porte-avions y joueront un rôle important. Ils possèdent peu de moyens de défense propre et ont besoin d'être protégés dans certaines phases de leur travail. Cette circonstance influera grandement sur les conceptions et les possibilités stratégiques navales.

Les opérations combinées de l'armée et de la flotte, en particulier les débarquements, sont impraticables en présence d'une aviation supérieure. Il convient ici de distinguer différents cas. Un bras de mer peu large ne couvre pas contre une action aérienne. Il permet pourtant au défenseur de consacrer toute son aviation à la coopération avec la marine ou même à des opérations indépendantes contre le territoire ennemi. Dans les opérations au delà d'une mer dont la largeur est supérieure au rayon d'action de l'aviation, le parti attaqué aurait très facilement la supériorité d'aviation, car il pourrait en concentrer de grandes forces sur des terrains proches, tandis que l'assaillant ne disposerait que de celle qui serait portée par ses navires. D'où la nécessité pour ce dernier de se créer avant tout, à proximité de l'objectif à attaquer, une base permet-

tant l'installation de terrains d'aviation. Cela motivera une opération combinée des forces de terre et de mer avec large emploi de l'aviation. Mais, dans un cas comme dans l'autre, l'exécution d'une opération de ce genre dépend de la maîtrise de la mer.

La vitesse de l'aviation et son grand rayon d'action, rendu illimité sur mer par l'emploi des navires porte-avions ou d'avions embarqués sur les navires de combat, est susceptible d'apporter de sérieux changements aux conditions du blocus et à la guerre au commerce. Un pays qui importe par mer une notable partie de ses aliments ou des matières premières indispensables à son industrie, doit particulièrement tenir compte de ce facteur.

Les grands ports de commerce, avec leurs navires resserrés dans un espace limité, et leurs vastes magasins, sont très vulnérables à l'aviation. La maîtrise de la mer ne suffit plus à les protéger : il leur faudra une sérieuse protection antiaérienne.

Mais en outre les navires marchands peuvent être exposés aux coups de l'aviation pendant leur voyage tout entier. Aujourd'hui, si un croiseur corsaire dispose d'un ou deux avions, son rayon de surveillance et d'action peut se trouver singulièrement agrandi. L'artillerie à tir zénithal, d'un emploi si délicat, ne peut suffire à assurer la protection de navires de commerce isolés. Malgré tous les inconvénients du système des convois, on sera peut-être amené, au moins pour certaines parties du parcours, à les grouper en convois importants justifiant leur escorte par des navires porte-avions. Ainsi groupés, ils sont exposés aux coups des sous-marins et aux attaques des navires de surface. L'escorte devra donc comporter également des navires de surface et des bâtiments légers munis d'appareils d'écoute sous-marine.

Ces conditions nouvelles d'attaque et de protection du commerce maritime entraîneront forcément des modifications à la répartition des navires de guerre et à la stratégie navale.

Quel que soit le genre d'opérations envisagées par la stratégie navale, il est indispensable de nettoyer l'air alentour. Cela donnera lieu à des combats aériens, qui pourront se combiner avec des combats navals. Seul le haut-commandement naval peut régler ces questions d'une manière logique.

La maîtrise de la mer reste le but essentiel poursuivi par la

stratégie navale. L'aviation, dans l'état actuel, ne suffirait pas à la procurer, mais, sans son concours étroit de tous les instants, la marine n'y arrivera pas davantage. Facteur nouveau et capital, une marine plus faible, mais disposant d'une aviation supérieure, pourra tenir en échec, même en haute mer, une marine plus forte; et l'aviation pourra par ses seuls moyens exercer une action de toute première valeur sur le ravitaillement maritime et contre les ports ennemis. Mais pour obtenir ce résultat, il est nécessaire que la marine possède des navires porte-avions en nombre approprié, forcément assez élevé (1). La meilleure manière de protéger le commerce et les ports contre un danger aérien sera, si on le peut, d'aller attaquer les bases aériennes ennemies par l'avion ou le canon.

*Stratégie aérienne.* — Les partisans d'une armée de l'air estiment qu'on peut lui donner des missions indépendantes dans les mêmes conditions qu'à la marine, et qu'elle peut être employée en l'air comme cette dernière l'est sur mer.

En réalité, les conditions de la guerre aérienne diffèrent profondément de la guerre navale.

Une flotte fait sentir son action, tout en restant dans ses bases au repos et sans s'user. Elle constitue pour toutes les opérations de la flotte adverse une grave menace, parce qu'elle peut agir sur les communications de l'assaillant. D'autre part, les navires peuvent tenir la mer pendant des jours, et même des semaines, sans perdre de leur aptitude à la bataille.

Il en est tout autrement pour les forces aériennes. Elles ne peuvent, à moins d'être en l'air, menacer des lignes de communications aériennes inexistantes, car l'espace aérien est immense, les mouvements y sont libres dans les trois dimensions, les vitesses de déplacement très élevées, les itinéraires aussi impossibles à prévoir que le moment exact de l'exécution. Les opérations se déroulent si vite qu'il est très difficile à une aviation maintenue sur ses terrains de prendre l'air à temps pour y intervenir.

L'aviation la plus faible pourra toujours sortir par surprise

(1) L'Angleterre possède 9 porte-avions; les États-Unis 6; le Japon 4; l'Espagne, l'Italie, la Russie en possèdent chacune un petit. La France ne possède qu'un seul porte-avions, le *Béarn*, qui vient de terminer son armement. Nous sommes donc très en retard sur l'Angleterre et les États-Unis.

pour remplir certaines missions, même de jour; de nuit, rien ne peut l'en empêcher et la retraite lui reste alors toujours pratiquement ouverte. *La victoire aérienne ne donne d'ailleurs pas la maîtrise de l'air, mais seulement une supériorité temporaire à un endroit donné et pour un temps limité.* Le vainqueur, à bout d'essence comme le vaincu, est obligé de rentrer à ses terrains. Il faut donc ne livrer la bataille aérienne qu'à bon escient, quand les besoins stratégiques l'exigent, soit pour l'aviation elle-même, soit pour les forces de terre ou de mer.

L'offensive, en matière de stratégie aérienne, a tous les avantages. Elle permet de concentrer les moyens au point et au moment voulus et de s'assurer le bénéfice de la surprise. La défensive, au contraire, est forcée de laisser ses moyens répartis en attente sur ses terrains où ils sont immobilisés et où ils risquent d'être attaqués à terre dans des conditions défavorables. Il n'y a pas en effet de base aérienne sûre, quelle que soit la quantité d'artillerie anti-aérienne consacrée à la protéger, et il est encore plus difficile d'assurer par ce moyen la protection de tous les points sensibles.

Pour obtenir un résultat positif, l'aviation n'a qu'un mode d'action : l'attaque. Il n'y a de défensive aérienne que pour des avions de reconnaissance, d'observation ou de bombardement attaqués en cours de mission. Toute force aérienne chargée d'un rôle de protection ne peut le remplir qu'en prenant l'air à temps pour courir sus à l'aviation adverse.

Nous avons signalé le danger pour l'aviation de s'user prématurément dans la période des opérations préparatoires et de ne plus être capable de son maximum de rendement au moment des opérations décisives. Il en peut être de même si elle recherche la bataille avec excès.

Il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'une aviation supérieure en nombre, ou en qualité de personnel, recherche le combat pour acquérir l'ascendant moral et matériel sur l'aviation adverse. En cas de supériorité caractérisée, elle le doit. Mais le parti qui n'en escompte pas le succès avec des chances nombreuses, doit au contraire l'éviter, et se réserver en vue des moments décisifs pour les forces de terre et de mer. Il est d'ailleurs difficile d'amener au combat une aviation qui s'y dérobe, si on ne l'y force pas par la nécessité de travailler au profit de son armée, de sa flotte ou de son territoire. C'est pour

cela que le moyen le plus sûr de provoquer la bataille aérienne, si on la désire, est l'exécution de missions de bombardement de jour allant menacer des points sensibles de l'ennemi, en particulier les terrains d'aviation.

Les expéditions de bombardement et les rencontres qu'elles peuvent provoquer en attirant les escadrilles de chasse ou de combat des deux partis, constituent les seules missions indépendantes de l'aviation. Encore ne le sont-elles qu'en partie, car on doit, dans le choix des objectifs qui leur sont assignés, tenir le plus grand compte des besoins de l'armée et de la marine.

Les succès tactiques des combats aériens ont une influence plus limitée sur les possibilités stratégiques ultérieures que ceux de l'armée et de la marine. Les navires perdus ne peuvent être remplacés avant plusieurs années, les cadres navals avant une génération. Une armée battue perd du terrain et les ressources de tout genre qui s'y trouvent. Au contraire une aviation fortement éprouvée peut se reconstituer très vite.

Un champ tout nouveau s'ouvre à la stratégie aérienne en cas de guerre : c'est la possibilité de déplacement, à très grandes distances et très rapidement, de forces d'aviation considérables.

Mais ces déplacements ne seront pratiquement réalisables qu'avec une large extension du rayon d'action actuel des avions militaires, et pour les puissances possédant à distances convenables des terrains d'escale soigneusement installés et à l'abri d'attaques brusquées. Cela exige la possession de territoires échelonnés sur les directions prévues et des aménagements très coûteux. La grande base navale en voie d'aménagement à Singapour servirait autant à l'aviation qu'à la marine.

### EXPÉDITIONS DE BOMBARDEMENT

Les expéditions de bombardement aérien portent des effets analogues à ceux de l'artillerie bien au delà des portées extrêmes de cette arme. Leur effet moral est considérable, et leurs effets matériels aussi. Elles sont toujours possibles de nuit. Elles le sont de jour, si une escorte convenable empêche la chasse ennemie de les attaquer ou si les avions de bombardement sont eux-mêmes suffisamment armés. *Elles menacent non seulement les éléments combattants, mais tous les points*

*sensibles* CIVILS COMME MILITAIRES *situés en arrière de la zone des armées et protégés à terre par celles-ci, en particulier les centres politiques et la population tout entière.*

Les bombes légères contre le personnel non abrité sont très vulnérantes. Les bombes incendiaires sont très efficaces contre les lieux habités. Les grosses bombes de 50, 100, 200, 500 et 1 000 kilogrammes permettent contre les maisons, les fortifications et les navires, des effets de destruction d'une terrible puissance. Les torpilles employées contre les navires sont celles mêmes de la marine. Enfin il est très à craindre qu'aux projectiles chargés d'explosifs ou incendiaires, certaines puissances joignent des bombes chargées en gaz toxiques.

Ce danger aérien porte l'inquiétude dans toute la zone du rayon d'action de l'aviation, c'est-à-dire 400 kilomètres environ à l'heure actuelle. La France presque tout entière est donc théoriquement exposée. Toute la Méditerranée occidentale ou orientale peut être menacée par quiconque en tient deux rives opposées; la Manche, une partie de la Mer du Nord, les détroits scandinaves et la Baltique, la Mer Noire, ne sont plus des obstacles aux bombardements.

La protection absolue des points sensibles est pratiquement impossible. On n'y pourra jamais consacrer une quantité suffisante d'artillerie antiaérienne, ni immobiliser à leur profit une grosse partie de l'aviation de chasse, toujours insuffisantes pour les besoins de la zone du front. Les progrès de la navigation aérienne (repérage radiogoniométrique) font prévoir pour un avenir rapproché une sûreté d'orientation qui facilitera beaucoup les bombardements de nuit à grande distance. Aujourd'hui, le bruit des moteurs décèle aux appareils d'écoute la direction des avions et les livre, grâce aux projecteurs, à l'artillerie et à la chasse de nuit; mais on est sur la voie de silencieux qui rendront cette détection bien plus difficile et peut-être impossible. Les ballons captifs de protection peuvent s'élever jusqu'à près de 4000 mètres et leurs câbles constituent dans la nuit un terrible danger pour les avions; mais ceux-ci sont capables de s'élever beaucoup au-dessus de cette altitude et même au-dessus de la portée des obus de l'artillerie antiaérienne.

Ce sont ces perspectives qui ont fait dire que l'aviation déciderait à elle seule à l'avenir du destin des nations.

Ce très noir tableau des effets possibles de l'aviation de bombardement s'atténue sensiblement dans la pratique.

Le rayon d'action est toujours inférieur à ce qu'il paraît au premier abord. Les dimensions des terrains d'aviation les rendent très vulnérables à l'artillerie, ce qui force à les reculer pour qu'ils soient hors de la portée de celle-ci. En particulier, les gros avions de bombardement de nuit ont besoin d'installations très vastes établies en zone sûre, ce qui les éloigne notablement de la frontière ou du front.

Les puissants effets du bombardement restent très locaux. Les points sensibles sont nombreux, et l'aviation de bombardement ne peut pas aller partout. Les gros porteurs, en raison de leur prix, sont en nombre limité, et, serait-on assez riche pour payer les milliers d'avions dont il faudrait disposer pour obtenir des résultats vraiment écrasants, qu'on n'aurait peut-être pas les navigateurs capables de se diriger avec sûreté la nuit, dans le brouillard ou par-dessus les nuages.

Le rendement est diminué à la fois par la limitation du poids emporté, et parce que l'avion ne peut pas, comme l'artillerie, rectifier son tir : même s'il fait plusieurs passages sur l'objectif, le problème reste chaque fois nouveau. S'il est vrai que les bombardements peuvent être exécutés de 8 000 mètres d'altitude, encore faut-il que les nuages ne cachent pas l'objectif. Au reste, de cette hauteur on peut bien prétendre atteindre globalement une grande ville ou de vastes usines, mais non exécuter les destructions méthodiques d'objectifs précis et de dimensions limitées.

Les objectifs de l'aviation de bombardement forment quatre groupes principaux : militaires, navals, d'aviation et civils.

*Objectifs militaires.* — Il ne faut pas exagérer la vulnérabilité des troupes. Le bombardement les gênera en les forçant à s'articuler, se défiler, se camoufler, marcher de nuit ; il causera des retards et des pertes. Mais il ne créera pas à la vie, au mouvement et au combat une impossibilité que n'ont pas pu obtenir les plus formidables concentrations d'artillerie de la guerre mondiale. En ce qui concerne en particulier les quartiers généraux dont l'emplacement exact n'est pas facile à connaître avec une précision complète, les efforts employés à les chercher seraient en général mieux employés ailleurs. Les voies ferrées et les routes ne peuvent être détruites que par un bombarde-

ment très précis, exécuté à basse altitude, faisant par suite courir des risques très sérieux à l'aviation qui l'exécute. Celle-ci, en revanche, peut rendre très difficiles et très dangereux, même la nuit, les ravitaillements s'exécutant sur ou près des voies de communication.

*Objectifs navals.* — Nous avons déjà dit un mot, à propos de ces objectifs, de la différence de vulnérabilité entre les navires en mouvement et ceux au mouillage. Les seconds ont peu de chances d'échapper à un bombardement sérieux malgré leurs dimensions limitées ; les premiers, au contraire, grâce à leur rapidité de déplacement et à leurs facultés évolutives, ne sont vulnérables que d'altitudes relativement faibles auxquelles les avions ennemis sont justifiables de l'artillerie antiaérienne. Les ports et les arsenaux constituent des objectifs très intéressants et faciles à atteindre.

*Objectifs d'aviation.* — Les objectifs d'aviation attireront tout spécialement le bombardement parce qu'une destruction importante de l'aviation en combat aérien est difficile à obtenir en raison de la rapidité avec laquelle se déroule l'action, et de la limitation imposée à la poursuite par les conditions techniques. L'action contre l'aviation à terre sera souvent beaucoup plus fructueuse. Des attaques à la mitrailleuse et à la bombe peuvent causer des pertes sérieuses au personnel et des avaries au matériel. Les bombes de 50 kilogrammes ou davantage sont très dangereuses pour les bâtiments et les avions qu'on y aurait laissés ; sur le terrain même, les entonnoirs creusés par elles créeront un grand danger à l'envol et à l'atterrissage. Les bombes incendiaires, sur des objectifs contenant de l'essence, peuvent entraîner de graves conséquences. L'attaque des magasins et des usines productrices peut détruire les réserves de matériel fabriqué et entraver la production, interdire même celle-ci par la démolition des machines et par l'impossibilité d'un travail régulier. Mais il ne faut pas perdre de vue que la zone d'installation des terrains sera beaucoup plus vaste que dans la guerre de stabilisation que nous avons vue en 1914-1918. Le service de guet permettra parfois d'évacuer à temps les terrains menacés, et de faire gagner par les avions des terrains de rechange ; beaucoup d'expéditions donneront donc dans le vide. En ce qui concerne les magasins et les usines, la parade consistera à ne pas leur donner un développement excessif, à les écarter des

autres points sensibles, à les camoufler, à y avoir de nuit une soigneuse police des lumières, et enfin à en préparer la défense locale (artillerie et mitrailleuses, ballons de protection, chasse de nuit, etc...). Les bases d'hydraviation, est-il besoin de le dire, sont beaucoup moins vulnérables que les terrains terrestres.

*Objectifs civils.* — Les voies de communication de l'intérieur ne sont pas plus vulnérables que celles du front, et leur réparation est plus facile; pourtant des actions soutenues dirigées contre elles peuvent exercer une influence sensible sur les transports. Les usines de guerre et les magasins constituent de bons objectifs, en général vastes, et malheureusement trop souvent situés dans des agglomérations importantes de la population civile, qui se trouve par là même exposée à des risques sérieux. Ce qui fait que des bombardements spécialement dirigés contre la population ne répondent pas à un but vraiment militaire, à moins qu'ils n'aient lieu à titre de représailles. Il ne faut pas d'ailleurs exagérer la valeur des résultats matériels ni moraux des bombardements. Une population patriote, un gouvernement digne de la mission qui lui a été confiée, sauront supporter cette épreuve : l'expérience de la grande guerre, l'endurance témoignée hier par les populations marocaines le montrent bien. Dans une guerre nationale, le lancement de documents de propagande n'aura guère de prise sur les esprits. Il en serait autrement en cas de guerre civile, ou si l'ennemi extérieur pouvait escompter des troubles suscités par la lutte des classes, des passions politiques ou religieuses, ou des haines de race.

Parmi tous ces objectifs, ceux qui intéressent le plus directement l'aviation, sont les terrains, magasins et usines d'aviation. C'est là qu'on peut le plus sûrement faire du mal à l'aviation ennemie, et par suite rendre moins dangereuses ses entreprises de tout genre. Il appartient au haut-commandement de décider dans quelle mesure ce genre d'objectifs est primé par ceux qui intéressent plus directement l'armée et la marine.

C'est également au haut-commandement à décider dans quelle mesure il convient de s'en prendre aux objectifs non militaires. On n'aura jamais assez d'aviation pour faire face à tous les besoins. Les premiers à assurer sont ceux des forces

combattantes de manière à leur faciliter la victoire. Ce serait un leurre de chercher au loin des diversions s'il devait en résulter la perte de la bataille. Il est à craindre que des pressions émanant de sources irresponsables ne s'exercent sur le gouvernement pour en obtenir des expéditions de bombardement dirigées sur des objectifs d'intérêt secondaire. C'est un devoir du haut-commandement et des chefs de l'aéronautique de résister à la fascination des opérations indépendantes et des citations au communiqué qui en peuvent résulter, et d'éclairer le gouvernement sur leurs inconvénients.

La valeur des diverses catégories d'objectifs varie du reste avec la situation stratégique, politique et même économique. Pendant la bataille tout entière, depuis ses débuts jusqu'à sa conclusion, tout doit céder le pas aux objectifs militaires. Dans les périodes d'accalmie, les objectifs d'aviation deviennent tout spécialement intéressants, ainsi que certaines voies de communication. Une sérieuse discrimination doit indiquer les usines, les centres commerçants, les ports, que la stratégie économique commande alors d'atteindre. Si on sent chanceler le moral du gouvernement ou des populations ennemies, les bombardements des centres politiques et des grandes villes peuvent très justement passer au premier plan, et la propagande aérienne devenir très rémunératrice.

Il y a malheureusement lieu de craindre qu'il sera, malgré les conventions internationales, fait usage de projectiles à gaz dans les bombardements aériens. On s'en préoccupe dans tous les pays.

Un rapport présenté par une de ses commissions d'étude à la Société des nations en août 1924 déclare : « L'extrême facilité avec laquelle ces usines (chimiques) peuvent être transformées, presque en une nuit, en fabriques de matériel destiné à la guerre chimique, fait naître un sentiment de défiance et de crainte vis-à-vis d'un voisin disposant d'une organisation chimique puissante. Elle assure en effet à une puissance animée de mauvais desseins une supériorité immense... Pas de difficultés techniques à ce que des bombes de grande dimension, remplies de gaz toxiques, soient jetées par l'aviation sur des centres indispensables à la vie politique ou économique du pays ennemi... *Le véritable danger, danger de mort, pour une nation serait de s'endormir confiante en des conventions interna-*

*tionales pour se réveiller sans protection devant une arme nouvelle. Il paraît à la commission essentiel que les peuples sachent quelle terrible menace est ainsi suspendue sur eux.* »

Or le trust chimique allemand I. G. (*Interessen Gemeinschaft für Farbenindustrie*) a encore développé sa puissance au cours de ces dernières années. Il fabrique déjà des produits antiparasitaires liquides ou gazeux (dératisation des navires, défense contre les sauterelles, protection des bois ou des cultures contre les insectes, etc...). Des expériences pratiques de projections par avion de produits de ce genre ont été faites en Allemagne, en Russie, aux États-Unis.

Il est donc opportun de préciser ce qu'il faut penser de ce danger.

L'état de la question a été très bien exposé dans une étude allemande qui a paru dans le *Militär Wochenblatt* (25 avril 1925). Il en ressort que le danger est très grand, mais qu'il n'est pourtant pas aussi énorme qu'on le représente. On ne peut songer à infecter de gaz tout un champ de bataille de grande étendue, car cela dépasserait les possibilités des avions qu'on peut réunir, mais la chose est très possible pour des localités de surface limitée, en particulier des usines ou des arsenaux, *si on n'y a pas pris les mesures préventives convenables*. Le jet de projectiles à gaz serait très gênant pour la population, mais il suffit de donner à celle-ci le moyen de sortir de la zone infectée, c'est-à-dire la doter d'appareils de protection pour une durée limitée. Au contraire, la garnison et les travailleurs chargés de la désinfection devront disposer de moyens de protection de longue durée et de locaux protégés. Pour empoisonner la surface d'une ville de la grandeur de Berlin, qui couvre avec ses faubourgs 300 kilomètres carrés, il faudrait employer 3 000 avions portant chacun 2 000 kilogrammes. Encore le résultat cherché ne serait-il obtenu que si les bombes à gaz pouvaient être réparties régulièrement sur toute la surface à infecter. Il résulte des indications précédentes, conclut cette étude, que « l'attaque aéro-chimique d'une ville où *la protection contre le gaz est organisée*, occasionnera des pertes étonnamment petites en vies humaines, observation qu'on avait déjà pu faire lors de l'emploi des gaz dans la bataille au cours de la guerre mondiale ». Mais, il faut proclamer, ce que ne dit pas l'étude allemande, que *si les pré-*

*cautions nécessaires n'ont pas été prises, les pertes se chiffreront peut-être par milliers.*

Sur mer, l'emploi des gaz sera très difficile contre des navires en mouvement. Au contraire il pourrait jouer un rôle de première valeur contre des bases navales ou des arsenaux.

Les moyens actifs de défense, artillerie antiaérienne et mitrailleuses, ballons, aviation de chasse, étant forcément insuffisants pour la protection de tous les points menacés, on devra pour chacun de ceux-ci recourir à tous les moyens passifs possibles (camouflage, extinction des lumières, fumées masquant les objectifs), et surtout prendre toutes les mesures préventives consistant en consignes très précises, distribution de masques, abris imperméables aux gaz, équipes de désinfection, etc.

En résumé, le danger résultant des bombardements aériens est très sérieux. Il peut se produire dès le premier jour d'une guerre. Les effets moraux d'un bombardement, et même les chances d'effets matériels, sont en effet les plus grands au début, sur un adversaire surpris et insuffisamment ou pas organisé.

Il est donc indispensable d'y préparer à l'avance dès le temps de paix les populations. Il serait absurde, sous couleur de ne pas les alarmer, de leur cacher ce qui les attend en cas de bombardement aérien à explosifs ou à gaz : ce serait le meilleur moyen de provoquer, le moment venu, des pertes graves et un regrettable affolement. Les autorités civiles concourront forcément à l'application des mesures de précaution (extinction ou atténuation des lumières, interdiction de sortir, abris, consignes, masques, fonctionnement des équipes de désinfection, etc.) et seront même en certains cas seules à les faire respecter. Autorités et populations doivent être instruites à l'avance. Au Japon, on a envisagé la possibilité d'exécuter dès le temps de paix de véritables manœuvres de protection de la population contre les bombardements aériens. En Russie, une association puissante, l'*Avia Khim* (aviation et chimie), a organisé à titre d'expérience dans plusieurs villes des « détachements chimiques » chargés d'enseigner à la population civile les procédés d'attaque par les gaz et les moyens de défense à y opposer, et se propose d'en organiser dans toute la zone frontière susceptible d'être bombardée.

Nous aurions grand tort de ne pas pousser le plus loin possible la préparation par les autorités civiles, d'accord avec l'autorité militaire et conformément à ses directives, de toutes les mesures destinées à atténuer les effets des bombardements aériens, qu'ils soient exécutés avec des projectiles explosifs, incendiaires ou à gaz.

Le seul argument de nature à arrêter un État mal intentionné sera la crainte de représailles vigoureuses suivant de près les premières attaques. Elles ne seront possibles que si on y est complètement préparé d'avance. A ce propos, il convient de remarquer que le parti le plus fort sur mer peut les exercer sur la zone côtière par les canons de ses vaisseaux et faire payer cher les résultats les plus brillants de l'aviation. La possibilité de ces réactions navales et celle de l'emploi par l'ennemi de porte-avions amenant à proximité des côtes des expéditions de bombardement, est un argument de plus en faveur d'un sérieux équipement des fronts de mer en terrains d'aviation et bases d'hydraviation prêts à recevoir les escadrilles de chasse et de reconnaissance chargées de la défense des côtes, et celles de bombardement appelées à agir contre les navires qui les menacent.

Les dangers causés par les bombardements ne pouvant être complètement écartés par la défense à terre, et l'aviation ne pouvant agir qu'offensivement, le parti menacé voudra attaquer en l'air les expéditions de bombardement. Les avions bombardeurs se défendront eux-mêmes ou seront escortés plus ou moins complètement par des avions d'autres types.

Ceci nous amène tout naturellement à l'étude de la bataille aérienne.

### LE COMBAT AÉRIEN

Rappelons tout d'abord qu'il existe entre la bataille aérienne et la bataille terrestre ou navale une différence essentielle résultant des propriétés techniques de l'avion : le vainqueur, si complet que soit son succès, ne conserve pas la zone d'où il a chassé l'ennemi, car, au bout de peu de temps, le manque d'essence le force à rejoindre ses terrains. C'est une particularité qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Le combat aérien a des buts particuliers momentanés :

conquérir la liberté de l'air pour une action donnée ou en priver l'adversaire. Mais il a en outre un but général et permanent : infliger des pertes en personnel et en matériel à l'aviation ennemie pour l'affaiblir et si possible la détruire.

Le parti le plus faible peut facilement s'y soustraire en ne prenant pas l'air ou en y évitant la rencontre. Dans le premier cas, il risque de se faire détruire à la bombe sur ses terrains; dans le second il laisse la route ouverte aux entreprises de l'ennemi. C'est l'attaque de jour des terrains ennemis et accessoirement celle d'autres points sensibles, qui provoquera le plus sûrement la bataille aérienne; elle pourra également résulter de la volonté de barrer complètement la route aux reconnaissances ennemies ou d'ouvrir par la force la route aux reconnaissances amies.

On nous annonce des batailles de centaines d'avions dans lesquelles le parti le plus fort enveloppant son adversaire, non seulement par les ailes comme dans une lutte terrestre ou navale, mais encore par dessus et par dessous, le refoulera vers le centre d'une sphère où il ne pourra plus manœuvrer et sera détruit. En réalité, il a été jusqu'à présent très difficile de faire réellement coopérer tactiquement, d'une manière suivie, quelques dizaines d'avions de la même subdivision d'arme. La combinaison est rendue beaucoup plus difficile encore si l'on veut régler dans le combat l'action de groupes n'ayant pas la même vitesse ni la même maniabilité. C'est ce qui rend si difficile l'escorte et la protection des expéditions de bombardement par l'aviation de chasse.

Il ne faut donc pas s'exagérer les possibilités du combat aérien. Les conditions de son exécution et les difficultés à surmonter dans sa direction les limitent en effet.

Laissons de côté les petits engagements d'avions peu nombreux qui se produisent pendant l'exécution du service de reconnaissance et d'observation. Le combat aérien sérieux se livre entre l'aviation de chasse des deux partis, ou entre la chasse d'un des partis et une expédition de bombardement, escortée ou non, de l'autre.

Les avions de bombardement, pour se défendre contre la chasse, adoptent des formations serrées où tous les avions se flanquent mutuellement. Le but de la chasse est d'en écarter quelques-uns pour les attaquer isolément. Remarquons en pas-

sant que les progrès de l'artillerie antiaérienne rendent aujourd'hui beaucoup plus vulnérables que jadis ces formations de l'aviation de bombardement, à moins que celle-ci ne vole plus haut que le point culminant de la trajectoire des obus, ce qui n'est pas toujours possible, soit à cause des nuages, soit à cause de la précision à obtenir dans le bombardement.

Dans le combat entre deux avions de chasse, la vitesse des deux partis fait que ses préliminaires et son déroulement sont très rapides. Dès le début de la rencontre, les formations prises *a priori* se modifient profondément, l'action se décompose très vite en luttes individuelles à la suite desquelles les deux partis, mis en désordre, sont obligés de se séparer pour se rallier. L'approvisionnement limité en essence et en munitions ne leur permet pas toujours de reprendre le combat séance tenante. Vainqueurs et vaincus sont également forcés en général de se séparer et de rentrer chez eux pour se ravitailler. La poursuite d'ensemble est donc le plus souvent impossible, et avec elle l'exploitation complète du succès.

Le tir aérien n'est efficace qu'à très petite portée à cause des corrections de tir très compliquées résultant des directions et des vitesses différentes des combattants. Il n'y a pas de tir collectif, mais seulement une succession rapide de duels à bout portant où l'adresse personnelle des combattants au tir et à l'acrobatie, et la maniabilité du matériel, jouent le rôle prédominant. C'est une action très dure, très dangereuse pour ceux qui y prennent part. Mais ses effets sont limités dans le temps, puisque l'aviation ne peut occuper la zone d'où elle a chassé l'ennemi.

En raison de tous ses aléas, le combat aérien ne doit être livré qu'à bon escient. La destruction ou l'affaiblissement de l'aviation ennemie sont déjà un but par eux-mêmes; mais ils le sont surtout à cause de l'aide ainsi procurée aux forces de terre et de mer aux moments où celles-ci ont besoin de ne pas être exposées aux investigations ou aux bombardements ennemis, ou d'en faire effectuer. C'est donc au haut-commandement qu'il appartient de prescrire aux chefs de l'aviation, les moments où ceux-ci devront soit rechercher la lutte aérienne, soit l'éviter, si c'est l'ennemi qui l'offre.

Le lieu du combat par rapport au front n'est pas indifférent. Les risques, en effet, aussi bien dans les interventions

contre les éléments terrestres que dans la bataille aérienne, sont d'autant plus grands qu'on opère plus loin chez l'ennemi. Tout avion obligé d'atterrir par suite d'avarie est perdu s'il tombe dans la zone adverse.

On ne saurait trop insister sur le fait qu'en dehors des pertes occasionnées, le combat aérien n'assure aucune conquête. La maîtrise du ciel, même complète, ne dure que fort peu, jusqu'au moment où le vainqueur à court d'essence est forcé de rentrer à ses terrains. L'aviation ennemie peut reparaître dès que ce départ s'est effectué

### COOPÉRATION AUX OPÉRATIONS TERRESTRES

Nous avons vu en stratégie les reconnaissances aériennes fournir une des bases principales des décisions du haut-commandement. Il en est de même pour la bataille. L'aviation permet la préparation détaillée de celle-ci par la documentation photographique et à vue, y assure les liaisons entre le commandement et les troupes engagées, renseigne chefs et troupes sur leur propre situation, celle de leurs voisins et celle de l'ennemi, collabore étroitement à la direction du tir de l'artillerie. Elle ouvre ainsi toute une série de possibilités et de combinaisons tactiques jadis inconnues. La reconnaissance et l'observation aériennes y constituent un facteur de renseignements des plus importants. Mais elles ne peuvent, dans cette phase critique, que compléter, et non remplacer entièrement l'observation terrestre et le contact étroit de l'ennemi. En aucun cas, elles ne peuvent procurer la sûreté tactique qui exige l'occupation effective de certains points du terrain.

Toutes les subdivisions de l'aviation, même celle de reconnaissance et d'observation, peuvent être appelées à prendre part à la lutte en utilisant bombes légères et mitrailleuses, si l'aviation de combat est inexistante ou insuffisante. En général on en limitera l'usage aux périodes de crise qu'il importe de dénouer rapidement, et à défaut d'autres moyens, car elles exigent des vols à basse altitude pouvant causer à l'aviation des pertes hors de proportion avec les résultats obtenus. Mais ce genre d'action n'a de valeur que si l'infanterie ou la cavalerie en profitent pour dénouer la crise en occupant ou en conservant le terrain, en exécutant le décrochage ou la poursuite.

Ici, il faut une combinaison particulièrement étroite entre les forces de terre et l'aviation qui travaille à leur profit.

L'aviation de bombardement participant à la bataille y apporte moins de puissance et de précision que l'artillerie. Mais aucun objectif n'est abrité pour elle, et en certains cas, agissant à vue, elle obtiendra très rapidement, en supprimant toute lenteur et difficulté de désignation des points à battre et de réglage, des résultats de grande valeur.

La chasse n'exerce en général sur le combat à terre qu'une influence indirecte. Son rôle aérien est si important en ouvrant la voie aux autres subdivisions de l'arme, et en garantissant aux troupes de terre dans certaines périodes de crise l'invisibilité par rapport à l'air, qu'il ne faut la détourner de sa mission normale pour la faire agir contre des objectifs terrestres, qu'en cas de besoins exceptionnels et urgents.

En résumé, l'*aviation est susceptible, à condition de travailler en étroite collaboration avec les troupes de terre, de provoquer une décision locale, mais non, à moins d'adversaires de valeur médiocre, d'assurer à elle seule la victoire tactique.*

Dans toute bataille, quelle que soit la puissance de l'aviation comme de toutes les autres armes techniques (artillerie, chars, etc...), la condition absolue de la victoire est que le modeste fantassin aille occuper le terrain convoité ou empêche l'infanterie ennemie de s'en emparer.

### COOPERATION AUX OPÉRATIONS NAVALES

L'aviation agit d'une manière très importante sur la conduite de la bataille navale pour toutes les raisons que nous avons données en parlant de la stratégie. Ses reconnaissances exercent une influence toute particulière sur les manœuvres préliminaires qui y amèneront les escadres; elle rend presque impossible le maintien en réserve hors de vue de certains groupes prêts à y intervenir par surprise sur un appel de T. S. F.; son action à la bombe et à la torpille est susceptible d'y produire des incidents très graves.

Le réglage par avion permet le tir de l'artillerie aux extrêmes portées des grosses pièces qui ne sont pas toujours utilisables sans ce secours. Mais il est beaucoup plus difficile que sur terre, parce que les deux adversaires se déplacent sans

cesse rapidement. Même avec la radiotélégraphie et la radiotéléphonie, l'entente sera très difficile. On n'a encore jamais dans aucun pays fait vraiment d'application pratique de l'emploi de l'aviation au réglage simultané du tir de plusieurs escadres. C'est un domaine encore neuf.

Les avions bombardiers et torpilleurs sont très dangereux pour les navires, mais ils sont très vulnérables à la chasse, plus légère, rapide et maniable qu'eux. Les torpilleurs, obligés de descendre très bas pour lancer leurs torpilles, y sont justiciables de l'artillerie à tir tendu ; il faudra peut-être les protéger, comme on fera en certains cas pour les navires, par des écrans de fumée. La torpille lancée d'avion constitue un facteur nouveau plus important encore que la grosse bombe, surtout contre un objectif en mouvement.

Ces multiples interventions de l'aviation dans la bataille navale exigent des moyens de défense contre elle. Ce seront :

Une importante artillerie antiaérienne;

L'existence et l'emploi d'une aviation de chasse pour écarter toutes les subdivisions de l'aviation ennemie, ce qui amènera presque forcément des combats aériens avant et au cours de la bataille navale et en combinaison avec celle-ci.

On sera amené à s'efforcer de masquer certains bâtiments aux vues des avions dans des moments critiques par des écrans verticaux ou des plafonds de fumée.

Toutes les opérations navales à proximité des côtes sont devenues très dangereuses à cause de la possibilité d'intervention d'une aviation nombreuse partant de terre. Il y faudra parer, autant et plus que dans les opérations au large, par l'emploi d'avions portés : en petit nombre par les navires de combat, en nombre plus grand par des navires porte-avions.

Les évolutions des flottes seront très sérieusement influencées par la nécessité de tenir compte des possibilités de mise en action de cette aviation. En particulier, la tactique spéciale des navires porte-avions, la place à leur assigner dans les formations et la protection à leur donner contre les attaques aériennes, de surface et sous-marines dont ils seront l'objet, n'ont encore été l'objet d'aucune application de guerre. On n'est encore sorti dans aucune marine du domaine de la théorie et des essais.

En résumé, l'aviation est désormais intimement mêlée à la

bataille navale; son personnel, pour la comprendre, sera toujours marin, comme le montre l'exemple de tous les pays qui ont créé une force aérienne indépendante.

Dans la bataille, plus encore que dans les opérations stratégiques qui la précèdent, l'aviation ne peut logiquement travailler que sous les ordres du haut-commandement naval.

### L'AVIATION ET LES EXPÉDITIONS COLONIALES

On a beaucoup parlé des résultats obtenus en Mésopotamie par l'aviation anglaise qui y est devenue en certains cas l'arme principale et a suffi à empêcher l'explosion de mutineries caractérisées. Et l'on s'est étonné que nous n'en ayons pas pu faire autant au Maroc en 1925-1926. C'est que la situation politique et militaire était fort différente. En Mésopotamie les Anglais ont exécuté des opérations de police. Au Maroc nous avons fait la guerre.

L'aviation a sa place dès maintenant aux colonies dans toutes les opérations, grandes ou petites. Mais elle ne peut y assumer le rôle principal ou agir seule que s'il s'agit d'opérations de police (intimidation, représailles). Dans ce cas, en quelques heures, l'aviation, à condition de bien connaître le pays, atteindra, à 200 ou 300 kilomètres, même par dessus une région médiocrement disposée ou hostile, des objectifs qu'une colonne de troupes terrestres n'atteindrait, — si elle les atteignait jamais, — qu'au bout de semaines et de mois, au prix d'efforts coûteux, laissant ainsi à une insurrection le temps de se développer. L'aviation, par cette action à distance, évite l'emploi de petits détachements exposés à subir des échecs de détail qui excitent toujours à la révolte.

Les opérations aériennes ont un autre gros avantage. Elles ne fournissent aux indigènes l'occasion d'à peu près aucun butin utilisable, même si quelques avions sont abattus.

Les effets produits par l'aviation varient beaucoup selon le terrain. En plaine, en pays ouvert, aucun objectif fixe n'échappe à ses bombes et à ses mitrailleuses. Mais en montagne, — nous l'avons bien vu au Maroc, — les habitants se réfugient avec leurs troupeaux dans des cavernes où ils sont à l'abri; les avions, obligés de suivre les vallées pour agir sur les parties basses, sont très vulnérables au tir dirigé sur ceux d'enfilade

depuis les versants. En forêt, il faut voler très bas et risquer beaucoup pour des résultats aléatoires.

Mais il faut bien dire que, dans le cas de véritables opérations de guerre, l'aviation, même nombreuse, ne suffira le plus souvent pas à amener la décision. Nous appuierons cette opinion d'un avis anglais sur la matière, pour montrer que nos voisins ne croient pas pouvoir généraliser certains résultats intéressants obtenus par eux : « Dans le cas de gens résolus à une résistance sérieuse, soit par fanatisme religieux, soit à la suite d'une propagande extérieure ou de secours étrangers en armes et en argent, il peut être impossible d'obtenir une décision au moyen de l'aviation seule. En ce cas, *l'occupation du pays par des forces terrestres sera le seul moyen d'obtenir le succès. Contre un ennemi déterminé et discipliné, le fusil et la baïonnette sont encore actuellement la seule arme finalement décisive* (1). »

En tout cas, que l'aviation assume ou non le rôle principal dans les opérations, ses terrains et ses hangars ont besoin d'être gardés par les troupes de terre. Nous retrouvons donc, dans la guerre coloniale, les mêmes besoins essentiels que dans la guerre européenne : combinaison des efforts de l'aviation avec ceux des troupes de terre, nécessité finale de l'occupation du pays; et par suite, dès qu'il y a vraiment guerre, décision ne pouvant être en définitive assurée que par l'action de l'infanterie qui reste l'argument définitif.

En résumé, nous voyons l'aviation jouer dans toutes les opérations de terre et de mer un *rôle de premier plan*. Moyen nouveau, elle leur donne un aspect nouveau.

Son rôle grandira avec la durée des hostilités, car seule, tout au moins dans un pays industriel dont la mobilisation économique et technique aura été préparée soigneusement, l'aviation pourra au cours de la guerre recevoir un développement considérable en personnel et en matériel, tandis que l'armée aura donné presque dès le début le plein de son effort, et que la marine ne se crée pas en temps de guerre.

Elle rend la guerre plus dangereuse, si elle associe les

(1) Article très documenté sur l'emploi de l'aviation dans les guerres coloniales paru dans le n° de novembre 1926 du *Journal of the Royal United Service Institution*.

populations tout entières, loin à l'intérieur du pays, aux dangers que connaissaient seuls autrefois les combattants. Les peuples sont obligés de se préparer à la guerre, moralement et matériellement, en tenant compte de ce facteur spécial. Non seulement les combattants, mais les pouvoirs publics, les autorités civiles, le peuple tout entier, doivent envisager les risques à courir, se familiariser d'avance avec eux, réunir tous les moyens de lutter contre eux.

Mais les chances et les risques sont les mêmes pour les deux partis; à tout danger, il y a une parade et une riposte. Le sentiment national, le patriotisme, l'esprit de devoir, *s'ils sont étayés par une sérieuse et consciencieuse préparation réduisant les pertes*, donneront le moyen de les supporter. Mais il n'est pas impossible que, dans certains cas, la force aérienne puisse provoquer plus vite que l'armée la crise morale de l'État ennemi, et que *cette crise, rendue durable et confirmée par l'emploi de l'armée, procure la décision de la guerre.*

La création et l'entretien d'une aviation forte, à hauteur de tous les besoins, doivent donc être au premier rang parmi les mesures de défense nationale.

## CONCLUSION

Nous avons montré combien complexe et difficile est le rôle de ceux qui ont le devoir de doter le pays d'une aviation commerciale lui assurant la part à laquelle il a droit dans l'établissement des communications mondiales, et d'une aviation militaire et navale forte, toutes deux appuyées sur une infrastructure complète et une industrie développée, dotées du meilleur matériel et d'un personnel parfait. Celui de l'aviation militaire doit en outre être prêt à travailler en liaison étroite avec l'armée et la marine dans toutes les circonstances de guerre.

Les chefs militaires, les ministres de la Guerre et de la Marine ne peuvent à eux seuls assumer ce rôle, parce que les possibilités économiques et industrielles sont une des conditions essentielles du résultat à atteindre. Le concours du ministère civil chargé des questions techniques de l'aéronautique, et celui du Conseil supérieur de la défense nationale, sont indispensables pour assurer la préparation et l'exécution de la mobilisation industrielle, point capital pour l'aviation et l'aérostation, puis-

qu'elles ne peuvent posséder et entretenir dès le temps de paix tout le matériel nécessaire en temps de guerre. La bonne volonté du Parlement qui tient les cordons de la bourse, ne l'est pas moins. La tâche de ces divers organes n'est jamais achevée, car, en aviation, les résultats acquis sont toujours fragiles et transitoires, parce que les progrès techniques sont incessants.

L'aéronautique coûte cher et chaque progrès appelle de nouvelles défenses. Si on ne sait pas les consentir à temps, les concurrents ont vite fait de prendre l'avance.

L'impulsion à donner à tous les organes qui s'occupent de l'aéronautique, ne sera à la fois fructueux et économique que si ceux de qui elle émane peuvent avoir des vues à longue échéance grâce à la durée de leurs fonctions.

Dans le domaine militaire (armée et marine), il ne suffit pas que les chefs de l'aéronautique qui auront à la guerre la responsabilité de son emploi, possèdent un rare ensemble de qualités physiques et morales, des connaissances techniques étendues, des connaissances militaires complètes. Il faut qu'ils soient préparés à ce rôle par leurs attributions du temps de paix, et qu'ils jouissent de la confiance entière du haut-commandement dont ils seront en temps de guerre les conseillers techniques. Cela exige qu'il existe un chef de l'aviation militaire et un chef de l'aviation navale, consultés dès le temps de paix sur toutes les questions de personnel, de matériel, d'instructions et de doctrine de l'aviation par leurs ministres respectifs. Cela exige également une collaboration constante de ces deux chefs et de fréquents travaux d'état-major communs pour l'étude de toutes les conditions d'emploi de l'aéronautique en liaison avec l'armée et avec la flotte.

Pour réaliser cette condition essentielle de la préparation à la guerre, il n'est pas besoin de lois nouvelles : il suffit de la volonté et du bon vouloir réciproque des ministres de la Guerre et de la Marine et des hauts-commandements terrestre et naval.

Mais tout cela ne suffit pas encore. Il faut que l'aviation, comme l'armée et la marine, attirent dans leurs rangs des hommes de valeur, puisque dans leurs mains se trouvera un jour le sort de la patrie. Elles ne le pourront que si elles se sentent entourées de l'amour passionné de la nation, et que si ces hommes jouissent de la considération des pouvoirs publics et du rang social qui conviennent à une élite.

Enfin et surtout, il faut traiter sans amour-propre national mal compris et sans emballement ces questions si complexes.

Nous entendons souvent dire que nous avons la plus puissante aviation du monde, et c'est actuellement vrai en ce qui concerne l'aviation militaire. Mais on ajoute qu'elle restera toujours la première de toutes, et cela ne dépend pas seulement de nous. Nos concurrents se sont instruits, parfois à notre école; la technicité de plusieurs d'entre eux vaut maintenant la nôtre, et certains sont plus riches que nous en argent, en matières premières, en ressources techniques, en population. L'Allemagne, les États-Unis nous ont dépassés nettement en matière d'aviation commerciale; l'Angleterre nous dépassera peut-être demain avec la ligne des Indes, la Russie avec celle d'Extrême-Orient.

On dit aussi que l'aviation procurera à l'avenir la décision des guerres, et que si nous conservons la première aviation du monde, celle-ci parera à tout. Et on conseille de créer de nouveaux régiments d'aviation, d'avoir 200, 300 escadrilles au lieu de 120. L'argent ne nous manquerait pas seul pour cela : le problème du personnel, au recrutement inévitablement limité, parce qu'il doit à la fois être volontaire et remplir d'exceptionnelles conditions physiques, est autrement difficile à résoudre. *Ces théories risquent de nous détourner de consacrer à l'armée et à la marine tout entières dont l'aviation n'est forcément qu'une partie, autant de soins et d'efforts que dans le passé.*

L'opinion publique agit sur le parlement et sur le gouvernement, maîtres de nos budgets et de l'orientation à donner à nos efforts économiques et militaires. Il faut donc l'éclairer. Dans cette étude sur la maîtrise de l'air, nous nous sommes proposé d'exposer de bonne foi, sans exagération comme sans pessimisme, les principales difficultés à surmonter, les dépenses à consentir, pour maintenir notre aviation à la hauteur de nos besoins, et lui donner une organisation générale favorable à son activité. Si elle a fait réfléchir ceux qui contribuent à créer l'opinion publique, et contribué à mieux orienter celle-ci, nous croirons n'avoir pas accompli une tâche inutile.

Général A. Niessel.

# A CHANTILLY

*RAPPORT LU A LA SÉANCE TRIMESTRIELLE DE L'INSTITUT (19 OCTOBRE)*

Messieurs et chers Confrères,

Quand notre commission administrative s'est décidée, en 1926, à augmenter le tarif des droits d'entrée au *Musée Condé*, quelques personnes ont pu craindre que cette élévation ne diminuât le chiffre des visiteurs. Un tel résultat eût évidemment été contraire aux intentions du donateur, qui n'a pas voulu seulement que ce Musée fût conservé à la France, mais qu'il restât vivant, et, la vie d'un musée, c'est l'affluence de ceux qui viennent y recevoir une leçon d'histoire et de beauté. Cette affluence a été aussi considérable, sinon plus, en 1927 que dans les années précédentes. Cet excédent de recettes se trouve donc n'avoir eu que des avantages, puisqu'il nous a permis d'améliorer le traitement des modestes serviteurs du domaine, auxquels il convient de rendre hommage pour leur zèle et leur dévouement, la correction de leur tenue et cette courtoisie, la tradition même de la maison de Mgr le Duc d'Aumale. Il semble que son ombre soit toujours là, pour présider à l'accueil fait aux pèlerins de son château, de ses galeries et de son parc.

Ces pèlerins, messieurs, se recrutent, le dimanche et le jeudi en particulier, parmi les écoles, les sociétés, les congrès. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que les cinq cents membres de la Commission interparlementaire, réunie à Paris au mois d'août, ont été conviés à venir respirer à Chantilly un

air de vieille France. Depuis le terrible éclatement de la guerre de 1914, il a été beaucoup parlé de propagande. En est-il une meilleure que celle-là : montrer aux étrangers et leur faire sentir l'âme du pays, son passé, ses qualités foncières, — dans notre Chantilly, par exemple, le goût, la mesure des horizons où la nature est, à la fois, ordonnée et respectée, et c'est l'œuvre de Le Nôtre, dont l'héritier des Condé a voulu que la statue se dressât auprès de celle de M. le Prince et du Connétable de Montmorency. Les statues de Molière et de La Bruyère y sont également, et celle de Bossuet. Les deux grands moralistes et le grand prédicateur attestent, par leur seule présence, ce culte de l'intelligence lucide, qui reste, avec l'héroïsme militaire, le trait le plus noble de notre France. Le véritable internationalisme ne réside pas dans la fusion des civilisations, mais dans l'apport qu'une race fait aux autres, en développant chez elle, à leur plus haut degré, les qualités qui lui sont propres. Certes, les touristes anglais ou américains, suédois ou hollandais, qui se promènent dans notre Chantilly, n'y viennent chercher que du plaisir et non un enseignement. Ils le reçoivent pourtant et ils l'emportent chez eux.

A côté de ces admirateurs de passage, il convient de faire une place aux visiteurs qui sont des érudits, et qui nous arrivent pour de longues séances, attirés par les documents de nos archives, par les manuscrits et les livres anciens de notre bibliothèque. Avec quelle patience et quel amour des choses intellectuelles furent formées ces collections, notre conservateur-adjoint, M. Gustave Macon, si pieusement fidèle à la mémoire de son cher Duc d'Aumale, a entrepris de nous le révéler. Il a déjà donné le premier volume du catalogue des archives. Il corrige en ce moment les épreuves du second, et, en attendant l'impression du catalogue de la bibliothèque, il en signale les richesses par de nombreux articles insérés dans le *Bulletin du bibliophile*. Il encourage, en même temps, une Bibliographie d'éditions originales et rares d'auteurs français du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, dressée par le colonel Tchemerzine, dont le second volume vient de paraître. Ce sont là des instruments de travail destinés à rendre de grands services à ces érudits, dont il me faut maintenant vous signaler les travaux poursuivis au cours de cette année.

C'est une autre forme de cette vie du musée, dont je parlais

tout à l'heure. Je mentionnerai d'abord la publication entreprise par notre confrère M. Alexandre de Laborde et son ami M. Meurgey, sur les manuscrits à peintures conservés chez nous. Des richesses seront mises en valeur, d'autant plus ignorées qu'elles sont enfermées dans des livres. Certaines sont déjà connues par des travaux particuliers; c'est ainsi que Mlle Droz vient d'éditer un ouvrage de M. de Wickersheimer, intitulé *Anatomies de Mondino dei Luzzi et de Guido de Vigevano*. Or, ce Guido était médecin de Philippe de Valois, et ses anatomies sont peintes dans un manuscrit du XIVe siècle, conservé à Chantilly. Mlle Duportal a entrepris la publication intégrale de toutes les peintures qui décorent notre précieux Psautier d'Ingeborg de Danemark et de saint Louis, exécuté au début du XIIIe siècle. D'autre part, les savants qui étudient la littérature du moyen âge ont continué d'utiliser les manuscrits de Chantilly. Parmi les travaux déjà parus cette année, je citerai les *Prophéties de Merlin*, gros ouvrage, imprimé à New-York, par les soins de Mlle Allen Paton, et une notice consacrée par M. Staaf, professeur à l'Université d'Upsal, à notre manuscrit franciscain des *Laude* de Jacopone da Todi (*dans les Studi Romanzi della Societa filologica Romana*).

Pour redescendre à des temps plus voisins du nôtre, la correspondance du Grand Condé a fourni une importante contribution à de nombreux travaux, dont le plus considérable est une *Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVIIe siècle*, thèse de doctorat, soutenue à Paris par M. Húdita, professeur d'histoire au lycée Hasdeu, à Kicheneff. De cette correspondance aussi ont été tirées deux curieuses études. L'une du Dr Lévy-Valensi : *Essai de psycho-pathologie historique*, consacré à un neveu du Grand Condé, le dernier duc de Longueville, mort dans la démence. — L'autre, de M. Louis Morin, archiviste municipal de Troyes, intitulée : *Deux familles troyennes de musiciens et de comédiens, les Siret et les Raisin*. Ces Raisin, comédiens de la troupe du Grand Condé, fournirent des orgues à sa chapelle de Chantilly. De ces précieux papiers aussi, l'infatigable M. Macon a tiré un travail, dont il a donné lecture à l'Académie des Beaux-Arts, le 18 juin dernier : *Le Nôtre à Chantilly*. Il y retrace les embellissements accomplis, de 1662 à 1682, sous la direction du Grand Condé, par Le Nôtre et ses collaborateurs, — son neveu Pierre

Desgotz, l'ingénieur Jacque de Mause, les architectes Mansart et Gitard, les sculpteurs-décorateurs Blanchard et Hardy, les jardiniers Legendre et La Quintinie, les fontainiers, les plombiers. Cette correspondance du Grand Condé nous révèle les divers aspects de ce puissant génie qui s'intéressait à toutes les branches des connaissances humaines : théologie, philosophie, sciences, lettres et arts, sans oublier l'histoire, qu'il pressait La Bruyère d'enseigner à son petit-fils. Et il faut y joindre un goût très vif de la nature, qui se manifeste par le soin personnel que le prince apportait à la décoration de ses jardins. Il avait la passion des arbres, des arbustes d'agrément et surtout des fleurs, correspondant directement avec les professionnels et les amateurs, tant en France qu'à l'étranger, — surtout en Hollande. « Le Grand Condé amateur de fleurs », tel pourrait être le titre d'un curieux travail dont les archives de Chantilly offriraient les copieux éléments.

Avant de quitter les manuscrits et les archives, signalons l'apport qu'ils ont fourni à M. Soulange-Bodin, pour la rédaction du livre qu'il vient de consacrer à Sceaux, son château, son parc, tant par un poème de Quinault, orné de dessins de Sébastien Le Clerc, que par l'inventaire dressé après la mort de Colbert, propriétaire de Sceaux. Cet inventaire mentionne un article qui nous intéresse particulièrement : une suite de tapisseries, représentant la Fable de Psyché. Ce sujet jouit d'une grande vogue au XVI^e^ siècle et tout porte à croire que ces tapisseries avaient appartenu au Connétable de Montmorency, qui, en outre, avait fait reproduire les aventures de Psyché, en peintures à fresque, dans une salle de Chantilly, puis en verrières au château d'Écouen. Les verrières seules subsistent : elles ornent une de nos galeries, et notre cher confrère, M. Lemonnier, chez qui la puissance de travail se maintient, en dépit de l'âge, leur consacre, en ce moment, une étude qui ne sera pas d'un mince intérêt. D'autres sujets ont aussi sollicité son érudition : tel un travail sur les grandes peintures de la Galerie des Batailles, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts;* tel aussi un essai sur deux grands portraits italiens du XVI^e^ siècle, attribués à Pulzone, dit Scipion de Gaète, essai qui verra bientôt le jour.

Vous connaissez les merveilleuses miniatures de Jean Fouquet, exposées dans le sanctuaire d'art, qui s'ouvre au milieu

de la galerie de Psyché. Un essai de reproduction en couleurs de ces peintures, chef-d'œuvre éclatant de l'art français au XVe siècle, vient d'être tenté par une maison d'édition anglaise, qui en a inséré vingt-huit (sur quarante), dans un livre dont le texte est dû à Miss Florence Heywood : *The Life of Christ and his Mother*. Nous ne pouvons quitter la galerie de Psyché, ornée d'une cinquantaine de crayons de Clouet, sans mentionner le dernier travail du regretté Étienne Moreau-Nélaton : *Catherine de Médicis et les Clouet de Chantilly*. Ce charmant confrère, trop tôt disparu, avait déjà donné au Musée Condé, de son vivant, deux bons crayons de Clouet, — portraits du cardinal de Châtillon et du connétable Anne de Montmorency. Par son testament, il nous en a légué deux autres, que ses enfants nous ont remis, ces jours derniers. L'un n'est pas encore identifié, l'autre représente, en 1563, Aymeric de Saint-Séverin, évêque d'Agde.

Un autre ami de Chantilly, M. Tardif, peintre décorateur bien connu, nous a apporté un croquis d'Eugène Lami, première pensée d'une peinture représentant les courses de Chantilly, et un portrait en pied du Duc d'Orléans, dessiné par Raffet, en 1837. Enfin, M. Hillemacher a voulu joindre aux souvenirs que nous conservons de Mgr le duc d'Aumale, un très beau portrait au crayon, œuvre de son père, du capitaine Doulcet, officier d'ordonnance du prince en Afrique, oncle de feu l'évêque du même nom et de l'ambassadeur actuel. Le Duc d'Aumale, qui le tenait en grande estime, avait résisté à ses supplications, quand celui-ci avait voulu le suivre en exil, en 1848, et lui avait ordonné de poursuivre sa carrière militaire. Elle fut courte, car le capitaine Doulcet mourut du choléra à Oran, en 1849. M. Hillemacher a joint au dessin quelques documents, dont le plus touchant est la lettre d'adieu, écrite, peu avant sa mort, par le capitaine à sa famille. Elle se termine par ces mots : « N'oubliez pas le prince. »

L'Institut n'a pas besoin que ce conseil lui soit donné, et c'est notre royal confrère qui continue à se rappeler à notre souvenir, par ce bienfait continué, — ce simple rapport le prouve, — que nous représente Chantilly.

PAUL BOURGET.

## A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

# LA
# COLLECTION MOREAU-NÉLATON

Tout le monde connaît la collection Moreau-Nélaton, qui fait depuis vingt ans, en attendant une place au Louvre, le principal attrait du musée des Arts décoratifs. Ce choix, le plus beau qui existe à Paris en maîtres français du dernier siècle, M. Moreau-Nélaton l'avait donné à la France de son vivant, et c'est un trait qui peint cet homme généreux. Il avait cette forme d'amour qui consiste à vouloir faire aimer ce qu'il admirait, plutôt que d'en garder la jouissance égoïste. Il ne s'était réservé, sa vie durant, que quelques tableaux et l'usufruit des documents concernant ses maîtres préférés, documents qu'il utilisait dans les solides études qu'il leur a consacrées. C'est ce trésor qu'il vient de léguer en mourant aux deux fondations nationales qui lui étaient le plus chères, le musée du Louvre et le Cabinet des Estampes, et dont une partie est exposée par les soins de M. Paul Lemoisne et de M. Jean Laran dans la Galerie Mazarine.

Le goût de la curiosité chez Étienne Moreau-Nélaton était déjà un héritage et une tradition : il avait reçu de son père, Adolphe Moreau, le culte des maîtres, affiné encore chez lui par la sensibilité qu'il tenait d'une mère parfaitement distinguée. De très bonne heure, comme il arrive aux vrais collectionneurs, son choix s'était décidé pour une école particulière. Déjà, vers 1880, il y avait peu de mérite

à rechercher le XVIIIe siècle. Les classiques formaient une classe réservée aux milliardaires. Moreau-Nélaton borna ses bonheurs de ce côté à l'acquisition de deux admirables dessins de Rembrandt, dont l'un surtout, le portrait de Jan Six en train de dessiner auprès de sa fenêtre ouverte, par où on découvre la fuite de la Meuse entre ses rives basses, avec des voiles et des moulins, est une merveille célèbre : c'est une feuille grande comme la main, et c'est toute la Hollande. Mais, dès l'âge de vingt ans, Moreau-Nélaton avait donné son cœur. Il l'avait donné à deux peintres qu'il tenait pour les premiers des grands maîtres français, Corot et Delacroix, et c'est à eux qu'il voua le meilleur de sa vie.

Vers 1845, au temps où ils étaient encore très discutés, un peintre d'Arras, Dutilleux, dont il est entré récemment au Louvre une étude digne de Le Nain, s'était épris de ces grands hommes et avait partagé entre eux l'hommage de sa vénération. Ce culte était demeuré une religion dans la famille. Robaut, gendre de Dutilleux, avait passé trente ans à recueillir sur ces deux peintres une somme immense de documents : il photographiait toutes leurs études et leurs dessins, prenait note pieusement de tout ce qui sortait de leur atelier, recherchait leurs moindres croquis, leurs lettres, leurs journaux, bref, toutes leurs reliques, tous les matériaux qui pouvaient servir à faire connaître leurs habitudes et leurs méthodes. Il ramassait leurs vieilles palettes, leurs brosses hors d'usage, ne dédaignait pas le tricorne de velours, se pliant comme un portefeuille, dont Corot se couvrait la tête, la pipe dont le vieillard tirait des bouffées calmes ou impatientes en peignant ses chefs-d'œuvre. La passion rapprocha Moreau-Nélaton de Robaut. A la mort de celui-ci, le premier racheta le fonds inestimable qu'avait recueilli son ami et qu'il ne cessa d'accroître par ses recherches personnelles.

C'est ainsi que se formèrent, en dehors des peintures, les deux parts principales du legs que nous admirons aujourd'hui dans la Galerie Mazarine. La première consiste en estampes qui viennent enrichir d'une manière inespérée les cartons de nos collections publiques. Aux deux admirations fondamentales de sa carrière d'amateur, Moreau-Nélaton en avait avec l'âge ajouté quelques autres, pour des maîtres comme Legros, Desboutin et Forain, duquel il avait réuni une cinquantaine de pièces rarissimes, lithographies de sa jeunesse, tirées presque toujours à un très petit nombre d'exemplaires, quelquefois en épreuves uniques, souvent abandonnées par le capricieux artiste à l'état d'essais, naturellement introuvables.

Grâce au don Moreau-Nélaton, complétant le legs Cosson, le cabinet des Estampes possède désormais un Forain digne de l'envie des premiers cabinets d'Europe et d'Amérique, et nous lui devons en même temps un Corot, un Delacroix, un Manet sans lacune et sans prix. Depuis La Bruyère et son Démocène (« J'ai tout Callot, hormis une seule, qui n'est pas à la vérité une de ses meilleures » : on sait le reste), c'est un peu la coutume de sourire de l'amateur d'estampes, et ce goût semble définir un maniaque inoffensif, comme l'amateur de tulipes ou l'amateur de prunes. Cette comparaison fait tort à Moreau-Nélaton. Toutes les curiosités sont, à volonté, également vaines ou légitimes : mais il y a estampes et estampes, et de là des nuances qu'il ne faut pas confondre. Certains maîtres, comme Rembrandt, sont dans l'habitude de tirer de leurs œuvres des résumés ou des extraits, une sorte d'élixir sous la forme de l'estampe : soit qu'ils espèrent se défendre ainsi contre les chances de destruction qui menacent toujours les tableaux, soit qu'ils cherchent à atteindre par là un public de dévots, trop pauvres pour acquérir des toiles coûteuses, mais plus éclairés quelquefois que les acheteurs riches et les mécènes professionnels.

Tous les peintres ont redouté pour leurs œuvres les hasards, la fragilité de la toile et les accidents des couleurs. Ils ont cru se mieux assurer par une feuille de papier qui, dans des mains pieuses, est quasi impérissable. C'est dans ce sentiment qu'ils ont fait leurs estampes. Les procédés modernes de l'eau-forte et de la lithographie, plus souples et plus rapides que ceux de la taille-douce, leur rendaient ce langage aisé. Là, dans ces pièces de format intime, avec des moyens réduits, des ressources limitées au blanc et au noir, ils nous livrent souvent le meilleur d'eux-mêmes, leur esprit, ce qu'ils jugent le plus digne de survivre ; c'est là qu'ils ont déposé leurs plus intimes confidences. En même temps, comme il est bien rare qu'un ouvrage de ce genre aboutisse du premier coup, les diverses épreuves qui nous en sont parvenues représentent des étapes précieuses et instructives. Tout tableau, dit Baudelaire, se compose de vingt tableaux, de vingt images successives qui se remplacent sur la toile avant d'arriver à l'œuvre définitive. Ces images, qui s'effacent à mesure et se confondent dans la dernière, le graveur est obligé de nous les découvrir : c'est ce que l'on appelle la suite des « états » par où passe une eau-forte ou une lithographie. Rien de plus passionnant que l'étude de ces états : on y suit les retouches, le travail de l'artiste, les corrections qu'il apporte à son

idée première, le sens de ses recherches, ses tâtonnements, le secret de son style.

On voit par là ce que représente une suite complète ou, comme on dit en jargon d'amateur, « un œuvre » de Corot, composé de 200 sujets et de 375 pièces, un œuvre de Delacroix en 172 pièces, un œuvre de Manet en 163 pièces, la classification et la description des états, l'histoire d'un grand peintre en images. Un catalogue exact fait dans ces conditions suppose souvent une vie d'investigations, d'observations minutieuses, de recherches et de trouvailles, la patience d'un chasseur, l'attention d'un curieux d'histoire naturelle. Moreau-Nélaton cataloguait. Les profanes qui seraient tentés de le railler ou de le plaindre, montrent seulement qu'ils ne se doutent pas des services que peut rendre un ouvrage de ce genre, et qu'ils n'entendent rien aux délices d'un catalogue.

Pour les dessins légués au Louvre, il suffira de dire que le Cabinet des dessins en comprenait 11 000, et que Moreau-Nélaton à lui seul en ajoute 3 500. Dans ce nombre, figurent 1 500 dessins de Delacroix, c'est-à-dire environ le quart de ce qui fut vendu à la mort de l'artiste et qui représentait la somme d'un demi-siècle de labeur. Et on reprochait à Delacroix de ne pas dessiner!

On ne s'attend pas que je m'amuse à décrire ces dessins, dont on verra un petit nombre exposés dans des cadres aux murs et aux vitrines de la Galerie Mazarine, avec d'autres dessins admirables de Corot, de Millet ou de Manet. L'immense intérêt de ces feuilles, c'est de montrer l'artiste à l'ouvrage, de le surprendre en quelque sorte dans le négligé de l'atelier; on saisit sur le vif sa manière de se renseigner, de consulter la nature, de noter un effet, un motif, de capter dans le mouvement des choses ou de son esprit ce qui deviendra peu à peu le germe d'une idée.

Moreau-Nélaton n'aimait que ce genre de dessins primesautiers et faits *impromptu*, sans souci d'élégance et de propreté académiques, ayant le feu du naturel et le caractère de brouillons ; quant au dessin calligraphié, au dessin appliqué, sentant l'huile et la chambre claire, au dessin correct comme on l'enseigne dans les écoles, à ce dessin d'élève qui se donne de la peine pour être un dessin de maître, il n'en faisait aucun cas, et il ne pouvait pas souffrir ces fameux crayons d'Ingres, dont raffolait Degas.

Il n'aimait que les maîtres qui peignent de sentiment, et en cela cet habitué du Salon du Champ-de-Mars, qui avait suivi ses jeunes camarades au Salon des Tuileries, demeurait décidément vieux jeu.

Il avait une sainte horreur de l'art intellectuel et de ces doctrines cérébrales d'où est né le cubisme. Il était cependant assez éclectique à sa manière, et n'a pas laissé de ramasser des albums de David, de Drolling et de Gauguin ; mais je pense que les trouvailles qui lui ont fait le plus de plaisir, c'est un cahier de dessins du délicieux Prud'hon, le petit cahier de parchemin qu'il avait à Rome, tout couvert de ses études et de ses notes d'après les marbres du Vatican, et un incomparable album orné de quatre-vingts dessins d'Hubert Robert, ayant pour frontispice une merveilleuse sépia, qui vaut tous les Guardi du monde et qui montre le spirituel fantaisiste des ruines sous son aspect trop rare de badaud et de chroniqueur impressionniste de la rue : « *Effet de soleil sous la porte Saint-Denis, le 9 décembre 1770 à midi...* »

Cette collection d'albums de maîtres qui vient d'entrer au Louvre est à mon gré le joyau de l'écrin, la perle des trésors que nous devons à ce grand amateur. Quarante albums de Corot ! Calepins de dix sous, cahiers de chez la papetière du coin, humbles cartonnages usés, éreintés dans les poches de la blouse, compagnons inséparables, confidents journaliers, témoins secrets de la vie de l'artiste : à feuilleter ces pages en loques, ce sont toutes les heures de cette existence qui s'animent, prennent des ailes, palpitent, s'effeuillent, s'écoulent entre vos doigts ; on voit défiler grain à grain le sablier de ces instants d'or dont est fait le génie. Voyages, courses, rendez-vous, comptes d'auberge, dépenses de diligence ou de *vetturino* ; Rome, Sorrente, Ischia, Venise, les îles Borromées, silhouettes de gamins, de moines, de passantes, formes de pins parasols, détails de fabriques, beaux horizons ; sentences, maximes sur l'art de peindre, formules d'art poétique, c'est le pêle-mêle de la vie avant tout arrangement, le battement d'un cœur qui se livre, l'abandon d'une âme ravissante, le travail de l'abeille qui fait son miel.

On passerait des jours entiers avec le bonhomme à suivre ses allées et venues, à admirer ces griffonnages, ces formules de plus en plus rapides et schématiques, le langage spécial qu'il s'était créé pour noter ses idées : des masses délimitées d'un trait et, dans cette architecture générale, des « rondes » ou des notes carrées, comme celles des antiphonaires, servant à fixer les valeurs, à indiquer les accords et à mettre le thème en musique. Ce qui revient le plus fréquemment, c'est une foule de croquis de danseuses, des centaines de gestes notés à l'Opéra, un véritable dessin filmé de demoiselles en *tutus*, sœurs de Fanny Elssler ou de Taglioni, bonds et

entrechats de jeunesses mortes aujourd'hui depuis longtemps, que le peintre divinisa dans le peuple léger de ses bacchantes et de ses nymphes. Bonté de Corot ! Ces mêmes choristes, ces petits rats dont les Daumier et les Degas soulignent d'un trait féroce les artifices et les tares, ce cœur ingénu en faisait, dans les brumes et les gazes de ses crépuscules et de ses matinées, un essaim d'immortelles.

Quel contraste que la dizaine d'albums de Delacroix, avec leur furie de dessin, la fièvre d'intelligence, le dévorant appétit de savoir dont ils témoignent ! Quel tourment prodigieux d'études ! Quelle somme d'aliments jetés continuellement pour nourrir la fournaise de son imagination ! Un de ces cahiers, tout à fait de la jeunesse de Delacroix, est bourré de copies des antiques du Louvre ; un autre, de dessins copiés au musée des Monuments français : statues de Clovis et de Clotilde, de Childebert et d'Ultrogote (??...), — avec les dates, s'il vous plaît ! Un troisième est rempli d'armures, de cuirasses, de hauberts, de panoplies ; un autre de costumes d'Orient, scrupuleusement calqués d'après des miniatures persanes.

Tout cela sans aucun apprêt, sans nulle arrière-pensée de public. Un grand cahier de vélin, acheté évidemment dans la friperie d'un brocanteur, est le registre de visites pastorales d'une maison de filles de la Charité. La dernière instruction date de 1791. « Tenez-vous toutes, dit-elle, dans la joie du Seigneur, bannissez la mélancolie... » Épave pathétique de la Révolution ! Sur les feuilles blanches de ce cahier commencé par de saintes filles, le grand artiste a eu l'idée de crayonner avec amour de merveilleuses études de fleurs.

Çà et là, il a jeté des vers :

Je reconnais tes coups, malin enfant d'Amour !

Ailleurs, sur la même page, vingt indications de sujets : « Achille trempé dans le Styx... Belle femme à demi vêtue qui peigne ses beaux cheveux. » Puis, des références de lectures et des titres d'ouvrages, une adresse : « M. Bigarue, inspecteur du théâtre. » On tourne la page et on lit : « M^lle^ Oliva, 26 et 27 septembre. »

A la fin d'un de ces albums, je trouve toute une liste d'adresses de modèles. J'en copie quelques-unes : « Pécota, rue Guénégaud, 20 ; Hélène, négresse, rue Pavée Saint-Sauveur, n° 2; Cadamour, rue des Écrivains ; M^lle^ Tallier, rue Boucher, n° 8, modèle de tête; M^me^ Calto, rue Princesse, n° 2 ; M^lle^ Estelle, chez M^me^ Calto, Léonie, rue des Noyers, n° 22; Émilie Robert, *ibid.* ; M^lle^ Rosalie, cour du

Dragon n° 1, au 5e; Mlles Clarisse et Adèle, rue des Cordiers, n° 15; Arsène, rue Saint-Nicolas à la Chaussée-d'Antin... » Et elles y passent toutes, les jolies filles du vieux Paris, fleurs des galetas et des garnis de la rue Mouffetard, de la rue de Pontoise, de la rue Serpente, de la rue Perdue... Ah! si j'étais M. Lenotre, comme une telle page me ferait rêver! Mais je ne suis pas un savant, je retrace ces noms, qui furent du plaisir et de la beauté, comme ceux d'une vaine ballade des grâces du temps jadis; je reconnais Émilie Robert dans la captive demi-nue attachée au cheval du mameluck des *Massacres de Scio* : les autres, cherchez-les dans ce grand bouquet de femmes égorgées, dans ce bûcher de tendresses et ce sacrifice d'amour, dont Delacroix a fait son poème de *Sardanapale*.

Que de secrets s'exhalent de ces pages! A qui le jeune ami de Stendhal adresse-t-il le brouillon de cette lettre passionnée en détestable anglais : « *Pardon me if I call again to your memory the happiness which you have granted me. Not reproach me that, yet are so rare the Delights of Life... My whisker not sting more...* » (Pardonnez-moi si je rappelle à votre mémoire le bonheur que vous m'avez accordé. Ne me le reprochez pas, les plaisirs de la vie sont trop rares... Ma moustache ne pique plus.) Barrès est mort trop tôt : que n'eût-il pas donné pour avoir de telles reliques entre les mains? Quels échos de tels aveux n'eussent pas éveillés dans le cœur du magicien? C'est ce poète qui était digne d'interpréter ces notes, de nous faire écouter ces bruissements des feuillages, ces rumeurs du génie.

Si du moins ces richesses sont mortes entre nos mains, ce n'est pas la faute de l'homme excellent qui nous en fait largesse. Estimer un tel don en argent, parler de millions serait une profanation. Depuis le docteur La Caze, personne n'a mieux mérité du Louvre que Moreau-Nélaton, ni mieux servi la gloire de l'École française. Assez d'autres, dans nos jours inquiets, se donnent pour tâche de tout changer. Un Moreau-Nélaton représente à merveille ce qu'il y a de libéral et de vraiment altruiste dans ces vertus bourgeoises que tant d'étourdis calomnient : par l'application de l'économie, de l'ordre, d'une activité bien dirigée, un tel homme réussit à accroître d'un don royal le capital français. Il incarne les bienfaits de cet instinct de conservation qui s'oppose aux forces impies de destruction et de gaspillage.

PIERRE TROYON.

# REVUE DRAMATIQUE

PORTE SAINT-MARTIN : Reprise de *Chantecler*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Les Affranchis*, trois actes de Marie Lenéru. — *Le Pain du ménage*, un acte de Jules Renard. — *Vieille maman*, un acte de sir J. M. Barrie, adapté par M. Nozière. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Léopold le bien-aimé*, trois actes de M. Jean Sarment. — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Les Amants de Paris*, quatre actes de M. Pierre Frondaie.

Cette quinzaine nous a apporté la grande joie d'entendre de nouveau, — après dix-sept ans! — cet émouvant *Chantecler*, la pièce où Edmond Rostand a mis le plus de lui-même, la pièce la plus lyrique qu'il y ait sur notre théâtre, moins une pièce que la confession du poète. Tandis que nous nous rendions à la Porte Saint-Martin, nous revivions cette soirée de février 1910, où, dans le froid du Paris inondé, nous nous acheminions vers le même théâtre pour y voir enfin jouer la pièce dont il avait été tant parlé. Rarement conditions furent plus défavorables. Depuis trop longtemps l'œuvre était promise au public. Le poète, persuadé dans sa grande et si sincère modestie, que nul

N'a tout à fait le chant qu'il rêverait d'avoir,

ne se décidait pas. Cependant une réclame, à laquelle il était complètement étranger, une funeste, une coupable réclame excitait, chauffait, surchauffait la curiosité. On s'énervait. Le malheur voulut que la mort vînt prendre l'interprète à qui la pièce était destinée, celui qui devait en lancer à tous les échos les vers enflammés comme il avait fait ceux de *Cyrano*, celui qui « poétisait », l'irremplaçable Coquelin. Le rôle de Chantecler, qui est toute la pièce, avait été recueilli par un grand comédien, le moins désigné qui fût pour donner l'essor à la fantaisie ailée du vers lyrique. Une mise en scène,

résultat de maints tâtonnements, déconcertait le spectateur. La critique, qui a parfois ses nerfs, jugea la pièce avec mauvaise humeur. Depuis lors, on a lu *Chantecler:* on ne le lit pas moins que *Cyrano* et *l'Aiglon* (1). Mais c'est au théâtre que se revisent les procès de théâtre. Aussi faut-il remercier la Porte Saint-Martin de nous en avoir fourni l'occasion par cette reprise, qu'elle a entourée de toute la solennité qui convenait.

Émouvante, cette pièce l'est plus qu'aucune autre du même auteur, parce qu'il l'a faite de la substance même de son génie. Il y a mis tout son cœur, — ah ! frappe toi le cœur, c'est là qu'est le génie, — les idées qui lui étaient les plus chères, la raison de son chant, tout cela qui l'a fait poète. La lutte des puissances de lumière contre les puissances de ténèbres, l'élan superbe et douloureux de tout ce qui va vers le jour, la montée ou le calvaire de tout ce qui tend vers le ciel, c'est l'inspiration qu'on retrouve dans toute l'œuvre de Rostand, c'est l'âme même de cette œuvre. Et c'est bien pourquoi elle tient une si belle place dans l'histoire de l'âme française. Venu dans un temps de dépression morale, dans une atmosphère saturée de relents naturalistes et de brumes exotiques, Rostand a réveillé la bravoure héréditaire. A sa voix qui sonnait si clair, il a recommencé chez nous de faire clair. C'est son honneur et cette gloire ne lui sera pas retirée : plus heureux que le héros de son drame, il a, chez nous, — il a, lui réellement, — fait lever le jour.

C'est le propre des œuvres assez fortes pour durer, que le sens en apparaît mieux avec le temps. Mieux qu'à la veille de la guerre, nous sentons aujourd'hui la saveur de ce premier acte où l'on respire à pleins poumons l'odeur de la terre de France. Une cour de ferme, le poulailler, la niche du chien, mur bas, meules et pierres grises, la charrette et le puits, humbles choses, mais choses de chez nous. C'est parmi elles que Chantecler, ses huit griffes plantées dans le sol, accentuant cette cambrure que le poète a si fièrement dessinée en des vers sculpturaux, jette à toute la campagne environnante ce cri, monté en lui comme une sève, ce cri venu des entrailles de la terre, ce cri, voix de notre terre. Rappelez-vous l'admirable pièce du *Faucheur basque*. « Oh ! je ne savais pas... que la France c'était... tant de choses. » C'est pour ces choses-là que les Français de 1914 ont versé tant de sang, pour ces choses familières dont, sans toujours le savoir, mais le poète le savait pour eux,

(1) Rappelons que *Chantecler*, comme les autres œuvres de Rostand, est édité, et parfaitement édité à la librairie Fasquelle.

ils avaient au cœur le profond, l'ancestral, l'irréductible amour.

Le second acte est le plus beau, et il est magnifique. Il nous est apparu cette fois dans tout son éclat grandissant et dans sa croissante splendeur. Je ne connais rien, dans tout le théâtre moderne, qui nous soulève d'un plus puissant mouvement d'ascension. Quand cette reprise n'aurait servi qu'à nous en apporter la révélation, elle n'aurait certes pas été inutile. Grâces en soient rendues au nouvel interprète de Chantecler. M. Francen a fait preuve d'une intime et parfaite intelligence du rôle : il y a mis une chaleur, une émotion, un enthousiasme qui l'ont replacé dans sa véritable atmosphère.

L'acte s'ouvre par le complot dans la nuit, conjuration de tout ce qui rôde et frôle dans l'ombre méchante, et que mettra en fuite le premier chant du coq. Maintenant, nous allons voir Chantecler au travail, dans son métier d'éveilleur d'aurore. Avec lui, nous assisterons à cette besogne sacrée où il s'institue le collaborateur de la nature, et nous en suivrons les progrès. Remués par ses appels éperdus, nous partageons l'ardeur fiévreuse du bon ouvrier possédé par son œuvre et pressé de la mener jusqu'au bout, jusqu'à l'instant de la plénitude et du rayonnement vainqueur. Et pas un instant le doute ne s'insinue en nous. Pas un moment le soupçon ne nous effleure que, sans lui et faute de son chant, rien ne serait changé au rythme de la nuit et du jour. Le merle le lui dira. Le merle est de ces gens d'esprit qui, à force de tout railler, finissent par ne plus comprendre. Cette illusion de Chantecler, mais c'est la loi même de l'activité humaine! Nous aussi, la même illusion bienfaisante est la nôtre. Nous aussi, à la place où nous a mis la destinée, nous nous croyons, nous nous sentons « nécessaires ». Cela nous aide à vivre et nous renvoie courageusement à notre tâche.

En ce second acte est contenue toute l'essence de la pièce. Et je sais bien que cet éloge est en même temps une critique. Dans les deux actes qui suivent, les idées poétiques, les trouvailles de sentiment et d'expression ne cesseront pas de jaillir; mais la pièce n'aura plus la même vigueur et sûreté de dessin. L'acte chez la pintade est le plus contestable : il est, dans cette pièce idéaliste et sentimentale, la partie comique, ou, pour mieux dire, burlesque. On sait le goût d'Edmond Rostand pour le burlesque et comme il en avait su jouer dans *Cyrano*. Mais alors il réglait à son gré cette veine héritée de Scarron, il la dominait : il semble qu'ici il soit dominé par elle. Concetti, jeux de mots, tours de force et acrobaties de langage, il s'en donne à cœur joie de ce verbalisme

exaspéré. Or, admirez le paradoxe : ce déchaînement de cocasseries est pour défendre le bon goût et la raison! Ajoutez que, depuis ces dix-sept années, la mode en « littérature d'avant-garde » a changé et le snobisme a couru à de nouvelles idoles.

Au quatrième acte, que de choses charmantes! les litanies à saint François d'Assise, et le pur chant du rossignol, et la nostalgie qui, parmi les prestiges de la forêt, ramène Chantecler vers cette ferme, loin de laquelle il est un déraciné. La Faisane a pu l'entraîner aux aventures : là-bas est resté son cœur... Ici encore, nous avons à saluer une inspiration d'une réelle grandeur. L'instant ne pouvait manquer de venir où, devant l'aurore qui se lève sans l'appel de ses cocoricos, Chantecler prendrait conscience de son erreur. Mais, même alors, il ne s'abandonnera pas : ce sera pour lui l'épreuve, ce ne sera pas la déroute. A la désillusion quelque chose survit. Après la foi perdue, il reste le devoir... L'idée est belle : il aurait fallu, semble-t-il, que tout convergeât vers elle et ne servît qu'à l'illustrer... Ainsi va cet acte à travers d'ingénieux épisodes plutôt qu'au fil d'une idée maîtresse. Les arbres y sont des arbres qui chantent, mais ils nous cachent la forêt.

Grâce à cette reprise, nous pouvons mieux juger d'une pièce que sa première présentation avait desservie. Sans doute, *Chantecler* n'a pas ce caractère de perfection qui nous ravit dans l'absolue réussite de *Cyrano*. On a l'impression d'une œuvre dont le poète n'avait pas pleine satisfaction, qui lui a été arrachée, avant qu'il l'eût tout à fait mise au point, par une curiosité impatiente et indiscrète. Tout imparfaite qu'elle soit, elle restera la pièce des connaisseurs. Vive donc notre cher Rostand! A lui aussi pardonnons quelques erreurs de goût, en faveur de tant d'incontestables beautés. Et ne craignons pas pour son œuvre l'injure du temps : comme les belles qualités françaises qu'il y a célébrées, comme ce lumineux génie de chez nous dont elle a la clarté, cette œuvre, nous venons d'en avoir de nouveau la preuve, est assurée de rester toujours jeune.

La pièce a été montée avec beaucoup de soin par la Porte-Saint-Martin. Je regrette seulement le décor du premier acte, brossé dans la manière rudimentaire et enfantine qui sévit aujourd'hui. Mais celui du champ de blé fleuri de coquelicots, au second acte, le rachète. La question du costume a été résolue, d'une façon aussi ingénieuse que possible, par M. Fernand Ochsé : il a eu cent fois raison de faire des coupes sombres dans les divers plumages. Chantecler est

charmant à voir avec sa crête sanglante qui semble celle d'un casque, et son manteau mi-partie du jaune des blés et du vert des prés. — L'interprétation est des plus intéressantes. Certes, on ne peut s'empêcher de regretter Mme Simone dans le rôle de la Faisane et Galipaux dans celui du Merle, mais M. Joffre est excellent en Patou et j'ai déjà dit tout le bien que je pense de l'interprétation de M. Francen, dont le mérite incomparable est d'avoir rendu son véritable caractère, l'élan passionné qui l'emporte et l'exaltation qui le soulève, au rôle tout lyrique de Chantecler.

Reprises, reprises... A la Comédie-Française, *le Pain du ménage* de Jules Renard, un acte d'élégant marivaudage très agréablement joué par M. Monteaux et Mlle Bretty.

On a écouté avec beaucoup d'attention *les Affranchis*, de Marie Lenéru. Cette œuvre d'une noble femme, dont la vie fut tout à la fois un douloureux martyre et un magnifique exemple d'énergie, appelle le respect. Isolée du monde extérieur par la double privation de la vue et de l'ouïe, Marie Lenéru a vécu murée dans sa pensée : elle a médité sur les problèmes de notre destinée. Elle examine ici le conflit entre la liberté humaine et la contrainte morale. Est-il vrai, comme on le professait à Thélème, qu'une humanité d'élite puisse ne prendre pour règle que son plaisir ? Les personnages des *Affranchis* sont tous des êtres d'élite. Entre Philippe Alquier, l'éminent professeur de philosophie, et Hélène Schlumberger, novice à qui les lois laïques viennent d'ouvrir les portes du couvent, s'établit une intimité d'âme qui tourne bien vite à la passion. Philippe Alquier va-t-il, en quittant femme et enfants, démentir tout son passé ? L'abbesse intervient au dénouement, et rappelle au respect de la règle ceux qui allaient s'en affranchir... Œuvre austère à laquelle manque, et on pouvait s'en douter, le mouvement de la scène.

Mme Weber dans le rôle de l'abbesse, M. Alexandre en Philippe Alquier, Mlle Bretty sous les traits de l'épouse dont le bonheur est menacé, Mlle Ventura en Hélène Schlumberger, sont tous excellents.

*Vieille maman* est une petite chose tout imprégnée de sentimentalité anglaise, et très habilement adaptée à notre scène par M. Nozière. Elle a valu une ovation à Mlle Bovy qui a joué le rôle de la vieille maman dans une note d'humour attendri qui est un charme.

La nouvelle comédie de M. Sarment, *Léopold le bien-aimé*, est la meilleure et la plus complète qu'il nous ait encore donnée. Toutes

ses qualités s'y retrouvent, dans le cadre d'une pièce mieux faite que de coutume et d'un art plus sûr. Nous sommes au bord d'une rivière : arrivent deux jouvenceaux, Martial, amoureux timide de Lucienne, et Lucienne indifférente à ses propos ; puis, c'est l'abbé, oncle de Martial, enfin le frère de l'abbé, Léopold. Ce Léopold va être toute la pièce : on ne verra, et surtout on n'entendra que lui. C'est un colonial bourru, œil et teint allumés, dans un état de perpétuelle irritation qui dure depuis certaine aventure à la suite de laquelle il est parti pour les colonies. Il y a vingt ans, il a aimé une jeune fille, Marie-Thérèse. Il a voulu l'épouser. Il lui a écrit. Sa lettre est restée sans réponse. Depuis lors, il a secoué sur le sol natal la poussière de ses sandales et pris toute l'humanité en aversion.

Or il vient à rencontrer un doux maniaque, M. Ponce, postier retraité, qui fait collection de lettres tombées au rebut. Une de ces lettres, signée Marie-Thérèse, donnait gentiment à un certain Léopold la promesse de venir à son rendez-vous. Léopold ne doute pas un instant qu'il ne fût ce Léopold... Mais alors, la situation est retournée ! Marie-Thérèse l'a attendu et il n'est pas venu ! C'est la vie de Marie-Thérèse qui a été brisée, non la sienne ! Une femme a souffert par lui, il a été aimé, il est aimé ! Tout est changé...

Le second acte nous montre le nouveau Léopold, toujours l'air furieux, mais cette fois d'une fureur gaie. Son optimisme est sans limites. La vie lui apparaît toute rose. Il aime toutes les femmes et toutes les femmes l'aiment. Avide de réparer le passé, il veut revoir Marie-Thérèse et l'invite à prendre chez lui un peu d'air de campagne. Celle-ci, qui est veuve, qui a perdu deux enfants, se rend à l'invitation, encore qu'un peu surprise de cet accueil inattendu et des propos émus de Léopold.... Car, vous l'avez tout de suite deviné : elle n'a jamais écrit la tendre lettre, elle n'est jamais allée au rendez-vous, elle n'a jamais aimé Léopold. M. Ponce s'est trompé : il a pris une lettre de rebut pour une autre. Et notre Léopold n'aurait plus qu'à retomber dans sa misogynie, s'il ne fallait finir, et bien finir, par un chapelet de mariages.

Sous une forme ultra-fantaisiste, M. Sarment a traduit une pensée délicate : c'est que, le plus souvent, une déception sentimentale est à la base des plus farouches misanthropies. Le dialogue est semé de fines remarques, quelques-unes joliment mélancoliques, dialogue souple et nuancé, où il y a bien de l'esprit et de la grâce.

L'interprétation offre un curieux contraste. Tandis que le jeu de M. Sarment, l'auteur, dans le rôle de l'abbé, est réservé, discret, peu

de gestes, un ton presque uni, M. Jouvet, dans le rôle de Léopold, brûle les planches, fait retentir la salle des éclats de sa voix, déborde d'une fantaisie tumultueuse qui met le public en joie. M. Michel Simon s'est composé, dans le rôle de M. Ponce, un type de gâteux d'une impayable drôlerie.

Dans *les Amants de Paris*, M. Pierre Frondaie nous donne un drame violent, très romanesque et même très romantique.

M. Lorgenef est un louche brasseur d'affaires, financier opulent et brutal. Sa femme l'a quitté : inconsolable, il envoie auprès d'elle, en ambassadeur, son jeune secrétaire, Richard. Au second acte, nous voyons que Richard file le parfait amour avec Mme Lorgenef, laquelle se déclare bien décidée à ne jamais revenir auprès d'un mari qu'elle a pris en horreur. Ce qui n'empêchera pas qu'à la fin de l'acte elle ne consente, — non sans larmes, il est vrai, — à réintégrer le domicile conjugal. Cependant le mari, ayant découvert l'intimité de sa femme avec Richard, projette de se défaire de son rival par un procédé scientifique et bien moderne, qui est de lui faire essayer un avion d'un nouveau modèle assuré de s'effondrer à la première sortie. Sur ces entrefaites, Richard reçoit d'une charmante Russe, Nathalie, un coup de pistolet, qui d'ailleurs ne fait que le blesser. Et Lorgenef, au dernier acte, abandonné de tous, restera seul avec son désespoir... Il y a, au cours de ce drame, nombre de scènes pathétiques et une certaine incohérence, qui sans doute est celle de la passion.

*Les Amants de Paris* sont très bien joués par MM. Harry Baur (Lorgenef) et Blanchar (Richard), par Mmes Sylvie et Géniat dans les rôles de Mmes Lorgenef et de Nathalie.

Le théâtre de la Michodière a repris *les Nouveaux Messieurs*, la dernière pièce due à la collaboration de Robert de Flers et de M. de Croisset. La pièce est d'hier; M. Victor Boucher y a retrouvé tout son succès. Et c'est pour nous une occasion de mesurer la perte qu'a été pour le théâtre la mort du plus charmant des auteurs parisiens.

René Doumic.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le successeur des Pharaons, des Lagides et des Fatimites, l'héritier du plus ancien trône que l'histoire connaisse, S. M. Fouad Ier, roi d'Égypte, est actuellement l'hôte officiel et très bienvenu du gouvernement de la République. Qu'il nous soit permis, en commençant cette chronique, de saluer la présence à Paris de ce souverain d'un peuple qu'une longue tradition d'amitié et de civilisation associe à l'histoire française. Les conventions diplomatiques par lesquelles la France renonce à toute prétention et abdique tout droit d'ordre politique sur l'Égypte ne sauraient prévaloir sur une amitié séculaire qui, de saint Louis à M. Doumergue, en passant par Bonaparte, n'a jamais été interrompue et qui se renforce aujourd'hui de l'exclusion de toute arrière-pensée d'ambition ou de suprématie. C'est ce que le roi Fouad a finement souligné en parlant, au dîner de l'Élysée, de « nos deux pays que la Méditerranée unit et que rien ne sépare ».

Le Président et le Roi se sont plu à rappeler tout ce que la patrie de Monge, Champollion et Ferdinand de Lesseps a fait pour rendre la jeunesse à la vieille terre du Nil et ressusciter une « Égypte pensante et laborieuse ». Dans les circonstances les plus délicates, le roi Fouad, depuis son avènement en 1917, a su concilier, avec les revendications légitimes du patriotisme égyptien, les prérogatives que l'Angleterre, en proclamant, par la déclaration du 28 février 1922, l'indépendance de l'Égypte, s'est réservées dans l'intérêt de son empire. Si cette indépendance devient, chaque jour davantage, une réalité politique, c'est, pour une large part, au tact et à la prudence du roi Fouad que les Égyptiens en sont redevables. La présence, à la tête du gouvernement, de Saroit pacha, qui fut le négociateur de la déclaration de 1922, permet d'augurer que, dans l'avenir, l'Égypte, guidée par son souverain, saura trouver

sa voie entre les outrances d'un nationalisme trop impatient et les abdications indignes d'un peuple libre et cultivé.

Le roi Fouad, naguère le disciple assidu des maîtres de nos grandes écoles, et qui voulut être, jusqu'à son avènement, recteur de l'université du Caire, applique tous ses soins à mettre en honneur le travail, les sciences, les lettres et les arts. La Société de géographie du Caire a pris, grâce à ses libéralités éclairées, l'initiative de magnifiques publications comme celles de M. de La Roncière; les instituts scientifiques se sont multipliés : l'université d'El-Azhar, si fameuse au moyen âge, a été réorganisée. L'ambition légitime du roi Fouad serait de faire de l'Égypte, qui est l'un des grands carrefours du monde civilisé grâce au canal de Suez et au chemin de fer du Caire à Jérusalem, la métropole intellectuelle de tous les pays de langue arabe. Pour y réussir, le roi et ses collaborateurs ont compris qu'il fallait d'abord assurer le développement économique de l'Égypte afin de relever le niveau social du fellah. A Paris, le roi Fouad a été fêté non seulement par les autorités politiques comme un souverain ami, mais aussi par les grands corps savants, l'Académie des Inscriptions dont il est membre associé, la Société de géographie, et par les grandes entreprises qui ont des intérêts en Égypte, au premier rang desquelles brille la Compagnie du canal de Suez. « L'Égypte moderne, — nous empruntons cette juste définition au roi lui-même, — imprégnée de culture occidentale et héritière en même temps de son passé millénaire, est heureuse de reprendre sa place parmi les nations libres et indépendantes. Elle a à cœur d'apporter à la cause commune de civilisation et de progrès son concours le plus loyal et son appui le plus sûr. »

En même temps que d'agréables visites, il nous vient, du Levant, des sujets d'inquiétudes. La paix n'est pas encore solidement assise dans les Balkans, parce qu'on y trouve des populations déracinées, des États mal affermis et que certaines puissances croient avoir intérêt à y perpétuer la division. En ces derniers temps, plusieurs incidents violents ont réveillé, sinon la question de Macédoine qui est tranchée depuis les traités de Bucarest et de Neuilly, du moins le problème des Macédoniens. Ce furent notamment des attentats sur le chemin de fer de Skoplie à Salonique, des attaques de villages par des bandes armées, l'assassinat enfin du général serbe Kovatchevitch à Ichtip. Tous ces crimes sont attribués sans distinction aux fameux comitadjis dont les exploits sinistres occupent l'Europe depuis trente ans. Plusieurs attentats sont réellement le fait d'individus qui réus-

sissent à passer la frontière bulgare; d'autres sont perpétrés par des gens du pays en état de rébellion contre l'administration serbe. Le gouvernement de M. Liaptchef, dont M. Bourof est le ministre des Affaires étrangères, a donné des preuves de son désir sincère de vivre en bonne intelligence avec le royaume voisin des Serbes, Croates et Slovènes; il l'a montré en proclamant, après l'assassinat du général Kovatchevitch, l'état de siège dans les deux districts frontières. Ce crime était le fait non d'une bande, mais d'un individu bulgare, — connu pour avoir assassiné il y a quelques mois un député communiste bulgare, — qui trouva des complices dans le pays même. Mais la bonne volonté du gouvernement de Sofia, que reconnaît le gouvernement de Belgrade, reste souvent inefficace. Le problème des Macédoniens est plus douloureux et plus dangereux pour l'État bulgare que pour l'État serbe-croate-slovène. Déjà du temps des Turcs, de nombreux Slaves de Macédoine bulgarisant s'étaient établis en territoire bulgare où ils exerçaient une influence souvent prépondérante sur le gouvernement. Une partie des grandes fautes qui ont été si pernicieuses pour la Bulgarie sont imputables à leur action. Depuis lors, la Macédoine a été partagée entre les Serbes et les Grecs et un nouvel afflux d'émigrants s'est réfugié en Bulgarie. Ils y vivent maintenant au nombre de 200 000 environ dont 70 000 à Sofia. Ce sont, pour la plupart, des « intellectuels », évêques, popes, professeurs, instituteurs, médecins, etc., qui faisaient profession de propagandistes bulgares et dont le patriotisme était la carrière; instruits au contact et à l'instar des Grecs, ils ont, beaucoup plus que les paysans des bords du Danube ou de la mer Noire, le goût et l'habitude de l'agitation politique. Cette population reste flottante et ne parvient pas à s'enraciner : c'est un péril.

Regardons de près le plus récent de ces phénomènes de migration forcée qui ont été, depuis la fin de la grande guerre, la source de tant de souffrances et qui peu à peu donnent à ces contrées un aspect ethnique tout nouveau. Après le traité de Lausanne, un million et demi d'Hellènes des environs de Smyrne et de Trébizonde sont venus, par échange avec les populations turques de Macédoine et de Thrace, s'établir en Grèce. Un récent et intéressant article de M. Jacques Ancel, dans *l'Information*, nous montre le remarquable travail de colonisation que le gouvernement d'Athènes a entrepris avec l'aide généreuse de la Commission des réfugiés de la Société des nations. « Qui a connu jadis la Macédoine grecque ne la reconnaît plus aujourd'hui. Les déserts disparaissent, les

villages sortent, sont sortis de terre. Des villes doublent leur population et leur étendue... Les villes changent d'aspect comme en Amérique... Cavalla, qui avait 30 000 habitants avant la guerre, en a maintenant 80 000, dont 65 000 nouveaux venus. Mais tous n'ont pas encore de quoi vivre; il faut leur donner du travail et des terres. » Athènes s'est augmentée de quatre faubourgs de 50 000 âmes chacun. Salonique renaît de ses cendres. Formidable travail pour le gouvernement grec qui, lui du moins, bénéficie de l'afflux de populations laborieuses, industrieuses, apportant, là où elles s'établissent, la prospérité et la vie. Pour établir ces immigrants dans les nouvelles provinces grecques, on a pris les terres des propriétaires turcs émigrés qui possédaient la plupart des domaines importants, et celles des paysans bulgares. Les émigrants turcs ont trouvé en Anatolie plus de place et de terres qu'ils n'en pouvaient souhaiter; mais ils manquent de capitaux et de techniciens. Mais les Slaves, qui se sont tous réfugiés en Bulgarie où ils ont grossi la masse flottante des Macédoniens, n'ont pas trouvé de terres. Environ 75 000 hommes, femmes et enfants, presque tous agriculteurs, sont arrivés de Grèce en Bulgarie et, en échange, les Bulgares n'ont renvoyé que 20 000 Grecs qui, pour la plupart, commerçants ou pêcheurs, venaient des villes et des ports et ne laissaient pas de terres vacantes. Pas un seul musulman n'a été expulsé de Bulgarie où plus de 700 000 vivent paisiblement. Comme d'ailleurs les Bulgares sont un peuple de paysans qui ne laissent guère de bonnes terres sans les cultiver, les émigrants qui ne sont aptes qu'à la culture n'ont pas encore pu recevoir tous le lot de terre qu'ils demandent. Si l'on ajoute que l'État bulgare, endetté par la guerre et les réparations, a peu de ressources disponibles, et qu'enfin le traité de Neuilly lui impose une armée de métier qu'il arrive difficilement à recruter, qui lui coûte très cher, et qui suffit à peine à la police intérieure, on se fera une idée approximative de la complexité et des difficultés presque insurmontables de ce que nous avons appelé le problème des Macédoniens.

Ce qui heureusement ressort des derniers incidents, c'est la bonne volonté du gouvernement bulgare, son désir de prévenir ceux des attentats qui sont le fait d'individus ou de bandes venant de Bulgarie, et aussi la modération équitable du gouvernement yougoslave qui sait à quoi s'en tenir sur les difficultés auxquelles les ministres bulgares se heurtent. Des deux côtés, on a compris que l'avenir appartient à un rapprochement et, avec le temps, à une entente entre la Yougoslavie et la Bulgarie. Il est dans la nature des choses que ces peuples de

même civilisation, de langue très voisine, finissent par se fondre en une grande nation. Entre un Bulgare de Sofia et un Serbe de Nisch, la différence est moins marquée qu'entre le même Serbe et un Slovène. Il est de l'intérêt de l'Europe d'aider la Bulgarie à résoudre le problème des Macédoniens; la Société des nations pourrait s'y appliquer comme elle s'est occupée de l'établissement des réfugiés grecs. Tant que cette masse d'hommes n'aura pas trouvé à se caser, la vie intérieure de la Bulgarie et celle de tous les États balkaniques seront troublées. A celles de ces familles qui s'engageraient à ne se livrer à aucune propagande politique, le gouvernement de Belgrade aurait intérêt à ouvrir les frontières d'un pays qui, après tout, est leur patrie. L'administration serbe a fait beaucoup pour la prospérité matérielle de la Macédoine et sans doute les plaintes dont les comités macédoniens ne cessent de saisir la Société des nations et l'opinion publique sont très exagérées; il est constant toutefois que les éléments bulgarisants sont en butte, de la part de certains fonctionnaires, à de petites vexations qui à la longue sont plus pénibles que des violences; ainsi, par exemple, la serbisation des noms de personnes; tel dont le frère habite Sofia sous le nom de Popoff s'entend appeler Popovitch à Skoplie. Ce qu'il faudrait arriver à modifier, ce ne sont pas les noms, ce sont les cœurs, et l'on y parviendra avec le temps par une administration libérale en même temps que ferme et bienfaisante.

C'est d'abord par l'amélioration graduelle des relations entre les deux gouvernements que se prépare la solution ; souffrant du même mal, c'est d'un commun accord qu'ils peuvent appliquer le remède. L'obstacle vient d'abord de l'opposition de certains hommes politiques bulgares d'origine macédonienne : ces jours derniers, au Sobranié, le ministère a été en butte à de violentes attaques pour avoir eu l'énergie d'établir l'état de siège dans les districts de la frontière. En outre, les perspectives d'un conflit possible entre l'Italie et la Yougoslavie entretiennent les espérances illusoires des comités macédoniens. L'établissement en Albanie, par le traité de Tirana, de quelque chose qui ressemble beaucoup à un protectorat italien, est apparu, à ceux des Macédoniens qui refusent de s'incliner devant le fait accompli, comme un encouragement. Visiblement la politique italienne tend à isoler la Yougoslavie : son traité récent avec la Hongrie, sa tentative d'entente avec la Roumanie en sont des indices. Il serait absurde de chercher la main de l'Italie dans les attentats des comitadjis, mais il est certain que la persistance d'une mésintelligence

aiguë entre Rome et Belgrade est un stimulant pour tous ceux qui souhaitent autre chose que la paix balkanique.

L'assassinat du ministre d'Albanie à Prague par un jeune étudiant de son pays est venu raviver les passions soulevées par le traité de Tirana et ranimer les haines entre le clan serbophile et le clan italophile. La victime, Tsena beg, était beau-frère d'Ahmed Zogou, qui exerce en Albanie une autorité dictatoriale et a lié partie avec l'Italie, mais il était, lui, l'un des chefs les plus en vue du parti opposé qui voudrait rétablir des relations d'étroite amitié entre l'Albanie et la Yougoslavie. L'assassin avait séjourné récemment en Italie où vivent des groupes albanais ; il a frappé Tsena beg parce qu'il l'accusait de vouloir livrer son pays à la Yougoslavie. Voilà qui montre à quel diapason sont montées les passions politiques et les haines de clans au pays classique des sanglantes vendettas. L'émotion a été très vive en Yougoslavie, où la presse n'a pas manqué d'établir un rapprochement entre ce crime et la recrudescence des attentats en Macédoine et d'attribuer l'un et l'autre à l'activité politique de l'Italie fasciste. Ce sont là des conclusions hasardées et téméraires. Il reste cependant que la paix ne sera définitivement établie dans les Balkans que le jour où les négociations directes que l'Italie a promis d'ouvrir avec la Yougoslavie auront abouti à dissiper les malentendus et à régler les différends.

L'assassinat de Tsena beg nous conduit naturellement au crime sur lequel douze jurés parisiens sont actuellement appelés à se prononcer, l'assassinat du chef politique ukrainien Petliura. Nous n'avons pas à revenir sur les circonstances du meurtre ; le procès appelle cependant quelques réflexions. Obliger douze « Français moyens » à se faire une opinion sur ce qui s'est passé dans un pays absolument différent du nôtre durant l'une des époques les plus troublées, les plus agitées que l'histoire connaisse, c'est un défi au bon sens ; c'est en outre un danger, car de l'indulgence ou de la sévérité d'un jury peuvent dépendre les sentiments envers la France de tout un peuple en voie de renaissance et d'émancipation. C'est, en second lieu, l'occasion d'attirer l'attention de l'opinion publique sur la précipitation injustifiable de certaines naturalisations ; on aurait pu imposer au juif ukrainien Schwarzbard un plus long stage avant d'en faire un citoyen français ; si les jurés, dont le verdict n'est pas prononcé à l'heure où nous écrivons, l'acquittent, la police aurait du moins la ressource de l'expulser.

C'est la présence à Paris de pareils citoyens de trop fraîche date

qui facilite la besogne des fauteurs de troubles et de révolution, tels que le trop fameux ambassadeur Rakowsky que le gouvernement des Soviets s'est décidé à rappeler tout en affirmant, dans une note fort impertinente à laquelle le gouvernement français a dédaigné de répondre, qu'il n'avait en rien manqué à la correction diplomatique. L'incident n'aura donc pas d'autre suite; un nouvel ambassadeur soviétique est envoyé à Paris; peut-être sera-t-il plus prudent, mais il est à craindre que son activité ne soit guère moins dangereuse. En Russie, d'ailleurs, les événements semblent devoir se précipiter par la rébellion de Trotzky et de ses partisans qui refusent d'obtempérer aux décisions de Staline et de la faction au pouvoir. Trotzky, dans un discours à Leningrad, a violemment attaqué le gouvernement qui, selon lui, provoque « la classe ouvrière à la guerre civile. La révolution est en marche vers un thermidor sanglant : l'opposition s'arme pour ce combat. Staline n'est qu'un menteur qui, au lieu de pain et de travail, ne donne au peuple que des villages à la Potemkine et des manifestations théâtrales ». Thermidor ou fructidor? Un proche avenir nous l'apprendra.

Une controverse s'est élevée entre la presse fasciste et l'organe officiel du Vatican, *l'Osservatore romano*; il s'agit de la vieille et toujours actuelle « question romaine ». Derrière leurs interprètes, le Pape et le Duce eux-mêmes apparaissent face à face; aussi le débat a-t-il soulevé, en Italie, une intense émotion et, dans tous les pays du globe où vivent des catholiques, un très vif intérêt. C'est un progrès que M. Mussolini attribue avec justice au gouvernement fasciste, qu'un problème si délicat et qui, depuis si longtemps, agite les passions ait pu être étudié dans une atmosphère de sérénité et de mutuelle déférence. Ce serait un grand succès historique pour l'État fasciste de réussir là où l'État libéral a échoué. La plainte de l'éternel vieillard dont la monarchie de Savoie a achevé par la force, le 20 septembre 1870, de confisquer à son profit les États, trouble cette unité morale de l'Italie que M. Mussolini se flatte de réaliser. La réserve d'un grand nombre de catholiques italiens et du Saint-Siège lui-même à l'égard du fascisme est, pour M. Mussolini, à la fois un aiguillon et une inquiétude. La conclusion d'une paix équitable entre la Papauté et le royaume enchaînerait les catholiques au char triomphal du Duce. L'influence morale du Vatican, notamment dans le Levant, pourrait devenir, pour l'expansion italienne, un adjuvant de haute valeur. Parmi les desseins napoléoniens qui mûrissent dans

l'esprit de M. Mussolini, la gloire de conclure un Concordat est sans doute un de ceux auxquels il attache le plus de prix.

Le débat a commencé, au mois d'août, par un article de la *Nuova Antologia*, signé du professeur Francesco Oristano, mais qui, au dire des initiés, était l'exposé des idées de M. Mussolini lui-même. « Le fascisme, y était-il dit, qui a la capacité et l'autorité suffisantes pour aborder courageusement et résoudre radicalement les problèmes constitutionnels de l'État, ne peut laisser pendante la principale question historique qui pèse sur l'Église et sur l'État italien et qui intéresse le monde catholique tout entier. » L'auteur jette avec satisfaction par-dessus bord la « loi des garanties » par laquelle l'État libéral s'imaginait avoir résolu la question de l'indépendance du Saint-Siège. La loi des garanties a été très justement définie « la négation même de l'idée de garantie » ; elle ne résulte pas d'un traité négocié de puissance à puissance entre la monarchie et la Papauté; elle est une loi de l'État, votée par un Parlement, et qu'une autre loi peut défaire; même si le Saint-Siège l'avait acceptée, elle n'aurait qu'un caractère unilatéral, instable et précaire; elle a pour objet de consolider, dans l'intérêt de l'État, la spoliation de 1870, bien plutôt que de garantir les droits du Saint-Siège; elle accorde au Pape certaines prérogatives de la souveraineté, elle ne lui en reconnaît pas le caractère. Il faut donc tenir la loi des garanties pour inexistante. La solution, la *Nuova Antologia* et sans doute M. Mussolini lui-même l'aperçoivent dans la négociation d'un Concordat qui maintiendrait tous les droits de l'État fasciste, tout en garantissant l'indépendance de l'Église et de son chef. L'État reconnaîtrait au Saint-Siège une souveraineté sans limites sur les palais dont il n'a actuellement que la jouissance, car la séparation morale et matérielle des deux pouvoirs est indispensable pour que l'indépendance de la Papauté soit assurée en dehors et au-dessus des nations et des États. Des conventions annexes assureraient dans le détail le libre exercice de la souveraineté pontificale et l'indépendance des personnes qui participent au gouvernement de l'Église : « ainsi on préviendrait tout conflit soit pour l'exécution des actes et des procédures des deux autorités, soit pour la liberté, même en temps de guerre, des diplomates accrédités auprès du Saint-Siège. »

Certains journaux fascistes, prompts à devancer les désirs du maître, prirent prétexte de la participation officielle du gouvernement aux fêtes du centenaire de saint François d'Assise et au congrès eucharistique de Bologne pour conclure que ces marques de déférence

« consacraient définitivement l'accord entre l'État et l'Église en Italie ». Contre cette audacieuse anticipation le Vatican s'inscrivit en faux par une note très nette parue dans *l'Osservatore* le jour anniversaire du 20 septembre : rien n'est changé, aucune négociation n'a été ouverte, la protestation du Saint-Siège reste intacte, son indépendance résulte, depuis la spoliation de 1870, de son différend avec l'État. Pour que ce différend puisse être aplani, il faudrait que l'État italien, qui a porté la responsabilité de la spoliation, prît l'initiative d'une réparation de la valeur de laquelle le Pape resterait seul juge. Mais le Vatican ne se refuse pas *a priori* à des négociations. Un article du sénateur Mattei Gentile dans le *Corriere della Sera* ayant conclu que la reconstitution d'un domaine temporel est impossible et que, par conséquent, toute conciliation entre les deux pouvoirs est irréalisable, d'où il résulte que le plus simple est encore de maintenir l'état de choses actuel, *l'Osservatore* s'éleva contre cette thèse. Rien ne peut dispenser l'Italie de restituer ce qu'elle a usurpé ; elle garde l'obligation morale de réparer. M. Gentile allègue que, si l'Italie peut restituer, elle pourrait aussi reprendre ; « mais, répond *l'Osservatore*, si l'on voyait dans cette faculté une raison pour se dispenser de rendre, il faudrait dire adieu aux règles sociales, aux contrats, à la justice. Il n'y aurait plus à pouvoir vivre que les violents. »

Ainsi, le Saint-Siège ne se dérobe pas à des négociations directes avec le gouvernement italien ; et c'est ici qu'il nous paraît faire en avant un premier pas. M. Arnaldo Mussolini, dans un article du *Popolo d'Italia* évidemment inspiré par le Duce, déclare qu'une « controverse de caractère romain historique ne pouvait être discutée devant un tribunal et devant des juges internationaux » ; l'organe du Vatican répond qu'en effet la négociation peut être conduite sans intervention étrangère entre le Saint-Siège et le gouvernement italien, pourvu que le Pape reste seul juge des garanties qu'il considère comme nécessaires au libre exercice de son magistère supranational. Il ne suffit pas que le Saint-Siège soit indépendant de fait, il faut encore qu'il en ait l'air : « La solution de la question romaine doit être telle que l'indépendance du Pape apparaisse évidente aux fidèles du monde entier. » Pour qu'il en soit ainsi, — *l'Osservatore* ne le dit pas formellement, mais le laisse entendre, — il est nécessaire que l'accord qu'il aura conclu avec l'État italien soit reconnu et, en quelque mesure, consacré par le concert des puissances qui ont des sujets catholiques. L'indépendance de la Papauté, pouvoir supra-

national, ne peut résulter que du consentement des nations prises à témoin de l'accord intervenu entre elle et l'État italien et des garanties accordées par celui-ci, jugées suffisantes par celle-là. Entre la Papauté, pouvoir spirituel et désarmé, et l'État italien, pouvoir temporel qui a été, à plusieurs reprises, dans l'histoire, un pouvoir brutalement spoliateur, un contrat, même de très bonne foi, risque toujours de rester insuffisant ; les chiffons de papier s'envolent quand les passions politiques soufflent. Une garantie supplémentaire d'ordre international a autant de chances de longue durée qu'en comporte la fragilité humaine.

Les relations de la Papauté avec l'Italie unifiée sont radicalement différentes de ce que peuvent être ses rapports avec les autres États. On ne voit pas comment un Concordat, si libéral et équitable soit-il, pourrait résoudre l'antinomie qui résulte de la coexistence, dans la même capitale, de deux pouvoirs également, quoique différemment souverains. Si leurs relations sont mauvaises, l'indépendance du pouvoir spirituel est constamment menacée et parfois effectivement diminuée ; elle l'a été, par exemple, lorsque le gouvernement royal s'est opposé à ce que le Saint-Siège fût invité à la Conférence de La Haye. Si, au contraire, leurs relations sont bonnes, comment empêcher qu'elles ne deviennent trop intimes et que les actes du pouvoir spirituel ne puissent devenir suspects de partialité envers le pouvoir temporel sur le territoire duquel il exerce son magistère souverain ? Comment faire que le Pape n'apparaisse pas dépendant de cette puissance « comme un chapelain est à la dépendance du prince dans le palais duquel il exerce le ministère sacré » ? L'État fasciste, qui se vante d'être omnipotent, qui englobe tout ce qu'il touche, est-il d'ailleurs particulièrement qualifié, si favorables que puissent être ses dispositions actuelles envers l'Église, pour offrir au Saint-Siège les garanties d'indépendance qu'il revendique et que l'opinion catholique universelle exige pour lui ?

Pie XI, dans les notes si fermes et si élevées que *l'Osservatore* a publiées sous son inspiration, est loin de se montrer intransigeant ; l'historien qu'il est sait qu'il serait illusoire et vain de réclamer des garanties d'indépendance telles que tout dommage, tout attentat soit désormais impossible ; « les États les plus puissants eux-mêmes ne peuvent pas les avoir et ne les ont jamais eues. » Mais, « en examinant la solution qu'il attend, non de l'intervention étrangère, mais du sentiment de justice et de droiture du peuple italien, le Pape ne peut pas ne pas tenir compte des exigences de tous les autres catholique

même non italiens ; il ne peut pas ne pas tenir compte d'une condition de fait grande comme le monde. » La difficulté consiste, au fond, à découvrir des garanties équivalentes à celles qu'offrait au Saint-Siège un domaine temporel « assez grand pour la liberté, trop petit pour la domination », comme disait Lacordaire. Dans l'état actuel des sociétés humaines, le pouvoir spirituel du Saint-Siège, qui a pris, depuis la destruction du pouvoir temporel, une extension prodigieuse, ne gagnerait rien à ce que le Pape retrouvât des sujets à gouverner. Mais toutes les solutions qui ont été proposées et discutées apparaissent chimériques. C'est ainsi qu'on a parlé d'englober la cité Léonine dans le domaine du Pape; mais les habitants de la rive droite du Tibre ont pris part au plébiscite sur lequel l'Italie fonde ses droits sur Rome; abandonner un seul d'entre eux à un autre souverain serait renier le principe même sur lequel s'est construite l'unité italienne : impossibilité du côté du royaume. On a suggéré une extension des jardins du Vatican qui engloberaient de vastes terrains; on y édifierait à grands frais les palais des grandes administrations et tribunaux pontificaux, ainsi que les hôtels des ambassades; mais le Pape, reclus dans sa cité sainte, sans contact avec le monde extérieur, sans moyens d'en sortir, vivrait comme un Dalaï-lama : impossibilité du côté du Saint-Siège.

L'histoire, à Rome, parle dans les pierres et dicte sa loi aux générations qui passent : rien ne peut faire que le Latran et Sainte-Marie-Majeure ne soient pas les cathédrales de la catholicité, que Saint-Paul, Saint-Laurent et tant d'autres ne soient pas les basiliques insignes que visitent pieusement les pèlerins. La troisième Rome ne peut pas se séparer de la Rome des Papes, et si elle le tentait, ce serait à son détriment. En face de cette majestueuse pérennité pour qui le temps ne compte pas, l'audace novatrice de M. Mussolini hésite et doute d'elle-même. La *Feuille d'ordre* du parti fasciste publiait le 21 octobre une note prudente qui masque une retraite au moins provisoire et fait appel à la patience et à la sagesse. « Le régime fasciste qui a devant soi tout le vingtième siècle peut réussir sans abdiquer aucun des droits fondamentaux de l'État. » Qui vivra verra.

René Pinon.

*Le Directeur-Gérant :* René Doumic.

# LE BILAN

DEUXIÈME PARTIE (1)

## VI

Kate, cette nuit-là, ne ferma pas les yeux; elle se demandait : « Qui peut être cet homme timide qui n'ose pas entrer dans la loge où est ce qu'il aime? »

Envolées sa sécurité, son idée que « c'était pour toujours »... Pouvait-elle avoir eu cette illusion absurde que tout irait indéfiniment comme il allait depuis deux mois? Quelle folie de s'imaginer qu'Anne resterait toujours ainsi sans changement et sans désirs! Mais non, Kate n'avait jamais pensé rien de pareil : elle voulait pour sa fille le bonheur de la femme, le sort naturel, ni plus, ni moins. Seulement, elle aurait souhaité que ce ne fût pas tout de suite; elle aurait voulu que sa fille lui laissât le temps de faire connaissance et de bien s'établir dans sa nouvelle vie.

– C'est du moins ce qu'elle tâchait de se persuader à elle-même; mais elle s'avouait au fond qu'elle avait peur, lâchement peur de changer encore, peur pour ses habitudes, peur de l'abandon, du désœuvrement et de l'ennui. Non, elle ne pouvait pas se faire à l'idée de vivre désormais toute seule dans une bicoque à New-York, avec, pour toute ressource, des Drover et des Tresselton, et l'excellent Landers. Vivre près d'Anne, faire la maman, jouer ce rôle, le seul, elle le voyait

*Copyright by* Edith Wharton, 1927.
(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

bien, pour lequel elle avait été créée et mise au monde, voilà ce qu'elle voulait de toute la force de son pauvre cœur usé par l'existence et affamé d'amour.

Vivre dans l'atmosphère de sa fille, vivre avec Anne dans une intimité où mère et fille se reposeraient l'une sur l'autre, voilà le seul lien humain exempt de méfiance et de mensonge, le seul amour qui ne trompe pas. Quelle sécurité! Le peu de temps qu'elle en avait joui avait agi sur son pauvre cœur contracté comme un bain bienfaisant où il s'était épanoui.

Et déjà c'en était fini! Il avait suffi d'une seconde, de l'instant où la jeune fille avait baissé les yeux sur la vision secrète, pour que sa mère connut de nouveau le tourment. Anne pouvait faire un choix parfait; rien n'empêcherait la mère de couler des jours heureux entre la jeune femme et son mari. C'est égal, l'idée du mari remettait tout en question.

Le jour mit les choses au point. D'abord, la jeune fille parut, en habit de cheval, toute rose d'un temps de galop matinal; elle apportait le petit déjeuner de sa mère. Nulle trace de mystère au fond de ses yeux limpides. Puis, ce fut l'aimable routine des occupations ordinaires : combiner la journée, des rendez-vous à prendre, des réponses à écrire, des invitations à faire. L'habitude reprenait ce cœur agité entre ses mains calmantes. « A d'autres, pensait-elle; on ne me fera pas croire que les amoureux d'aujourd'hui se sauvent devant leurs belles. Nellie est une fine mouche, elle m'éclaircira cela. » Au fond, elle se rendait bien compte qu'elle ne saurait rien de sa fille, sinon ce qu'elle en pourrait deviner en la regardant vivre.

Anne était très secrète; elle ne se confiait à personne. Quant à elle-même, Kate sentait fort bien qu'elle n'avait pas de droits; elle n'était dans la maison qu'une invitée privilégiée. L'insistance même de sa fille à la traiter en maîtresse de la maison, lui faisait trop sentir qu'elle ne l'était pas : c'était politesse de pure forme, comme celle de l'Espagnol qui offre sa fortune à un simple visiteur. Ah! c'était bien d'autorité qu'elle rêvait! Ce à quoi elle aspirait, c'était à regagner, à reconquérir peu à peu le seul bien qui en valût la peine, le seul à quoi elle tînt de tous ceux qu'elle avait gaspillés, le cœur, la confiance de sa fille. Le cœur, il lui semblait qu'elle l'avait déjà; ensuite, ce serait le tour de la confiance.

En attendant, elle ne pouvait être que la spectatrice la plus

tendre, la plus discrète des écouteuses. Et, jusqu'à présent, tout indice lui manquait pour expliquer le mystérieux battement des paupières de sa fille.

Un soir, chez les Tresselton, elle espéra un signe, une lueur. Nollie avait aimablement invité les deux femmes, en insistant beaucoup pour qu'elles vinssent toutes deux à une soirée intime où on devait entendre un chanteur qui n'était pas Russe! Une originale, cette Nollie! Le vieil hôtel Tresselton, dans le quartier de Washington Square, elle avait réussi à en faire quelque chose de pittoresque et de curieux. Elle avait fait de l'écurie un atelier, et tout le reste à l'avenant, sans trop gâter l'ensemble. Elle savait donner de la tenue à son mobilier moderne, aussi bien que mettre dans les nouvelles manières une sorte d'harmonie.

La soirée fut très agréable. Tout le monde, jusqu'à Lilla Gates, que Nollie n'oubliait jamais, prenait le ton de la maison. Vêtue avec une sorte de sobriété barbare, la pauvre fille, dans sa lourde beauté charnelle, s'embêtait à mort avec un air de béatitude. On voyait qu'elle n'était pas dans son élément, mais qu'elle ne serait pas consolée de ne pas être invitée.

Kate profitait de l'immobilité de l'auditoire pour examiner à son aise les groupes épars dans le vaste salon, à la faveur de l'ombre. Pour cette jeunesse insouciante et pleine d'elle-même, elle n'était déjà plus un objet de curiosité. Une femme de son âge, malgré un passé tapageur, et quelles que puissent être encore ses prétentions, passe inaperçue dans une société où la jeunesse domine. Après un moment de dépit, elle bénissait cet *incognito* qui rendait ses investigations plus faciles.

Seulement, qu'y avait-il à voir? Toujours cette platitude et cette absence de relief, cette uniformité du masque américain, avec son expression de gentillesse inoffensive. Combien fallait-il de ces gamins pour faire un individu? Ces visages ressemblaient à ces paysages de la Prairie, à ces kilomètres de pâturages qui séparent entre elles deux stations de chemin de fer. « Oui, se répétait-elle, voilà un tas d'êtres jeunes, beaux, bien portants, pleins d'ardeur. Y en a-t-il un qui soit quelqu'un? »

Sa rêverie vagabonde lui montrait par contraste les pauvres figures tourmentées que naguère, en Europe, elle coudoyait dans la rue. Visages dépourvus souvent de tout agrément, visages dont elle connaissait toutes les misères et toutes les

tares, mais où elle distinguait à présent une noblesse, visages ravagés par l'émotion, sculptés par la passion, souvent par l'intérêt, quelquefois par le vice; mais enfin, c'était de la pensée, non le simple effet de l'entérite et de l'abus de boissons glacées. « Depuis que les Américains n'ont plus mal à l'estomac, se disait-elle, ils ont perdu leur seule chance d'avoir du caractère. »

Landers l'aborda au moment où cette réflexion mettait dans ses yeux un sourire.

— Vous me regardez comme si vous ne m'aviez jamais vu. Est-ce que ma cravate est de travers?

— Mais non, elle est très droite au contraire, ainsi que tout sur votre personne. Je ne peux pas m'y faire, voilà pourquoi je vous regardais.

Il rougit. Ce regard insistant le gênait.

— A quoi est-ce que vous ne vous faites pas?

— Mais à la ligne droite, à votre simplicité. Vous êtes tous d'une jeunesse, d'une régularité! Je me fais l'effet de visiter une galerie de marbres... Du reste, ajouta-t-elle de but en blanc et presque malgré elle, ce que je cherche surtout, c'est à me figurer ce que je penserais de tous ces jeunes gens, si j'étais ma fille.

Elle se mordit les lèvres, puis, à la réflexion, ne fut pas trop fâchée d'avoir parlé. On pouvait compter sur Landers, il était homme à comprendre, et ne parlerait pas.

— Parbleu! dit-il, c'est la question que nous nous posons tous. Mais jusqu'à présent, à mon avis, c'est comme dans la chanson :

Sœur Anne à sa tour monte
Et ne voit rien venir...

Elle respira.

— Vous me faites plaisir; car enfin, si quelqu'un devait savoir, c'est vous... D'autant, ajouta-t-elle, que lorsque Anne s'en mêlera, ce sera pour quelqu'un qui se verra de loin.

— C'est assez probable, en effet. Jusqu'ici, elle n'a pas eu l'air pressé. Mais ne vous y fiez pas, reprit-il en regardant ailleurs. Mon expérience me prouve qu'en cette matière c'est toujours l'imprévu qui arrive.

Comme il prononçait ces mots, non sans quelque mélancolie dans la voix, Kate lui jeta un regard rapide et vit un

nuage passer sur son honnête figure. Elle se souvint que jadis son mari disait en plaisantant que Fred était amoureux d'elle. Cette expérience dont il parlait, c'était sans doute la douleur qu'elle lui avait causée. Elle fut sur le point de s'écrier : « Mais je ne savais pas !... Est-ce que j'existais alors ? Ma vie, ma seule vie n'a commencé que plus tard, beaucoup d'années plus tard... » Elle se retint. Elle eut un sursaut. Comment, en pensant à sa fille, s'était-elle égarée jusqu'à penser à son amant ? Jamais il ne lui était arrivé de confronter les deux images, et elle en avait honte comme d'une profanation.

Le concert finissait. Les groupes s'empressaient vers un autre salon où le souper, dressé par petites tables, les attendait. Lilla Gates passa entourée d'un essaim grasseyant de jeunes gens. Elle avait attiré tout ce qui lui ressemblait : son regard « fille » jetait des agaceries et des provocations.

Encore un mystère, cette Lilla ! Personne ne l'excusait, tout le monde l'acceptait. Peu importait du reste : pas de danger qu'elle prît de l'influence sur Anne. Les pièges qui attendaient celle-ci seraient d'une nature moins grossière. Toutefois, par curiosité, et à titre d'indication sur la jeune Amérique, Kate n'aurait pas été fâchée de savoir comment la nièce de son mari, étonnant rejeton de la prudence des Clephane et de la raison des Drover, avait été choisie, dans cette société nouvelle, si pleine de laisser-aller, pour y être à la fois un objet d'indulgence et de réprobation, de scandale et de tolérance. Seulement, ici encore, Kate se voyait arrêtée au premier pas : dans sa situation, elle était la dernière personne qui pût demander des explications. Si on lui rendait la pareille, et qu'on lui dît : « Et vous ? »... Depuis son retour sous le toit de la vieille maison, depuis qu'elle avait repris ses habitudes avec sa fille, c'était là sa terreur, l'idée qui la faisait frissonner. Comme elle se sentait seule ! indiciblement seule !...

Dans la voiture, le simple contact du bras de la jeune fille eut vite fait de dissiper cette impression de solitude. Il fallait un peu de patience, voilà tout : sa nouvelle vie ne datait que de quelques semaines et déjà l'intimité de sa fille suffisait à la remplir. Si elle pouvait la garder seulement pas trop loin d'elle !

— Que dites-vous de cette soirée, maman ? Quel effet vous faisons-nous tous ? fit à brûle-pourpoint la jeune fille.

— Tous plus gentils encore que je ne m'y attendais.

Elle crut surprendre dans l'obscurité le regard étonné de sa fille.

— Gentils... pourquoi gentils ? C'est nous qui avons besoin que vous soyez indulgente. Nous devons être si difficiles à distinguer les uns des autres! En Europe je crois qu'il y a plus de nuances. J'ai vu que l'oncle Fred vous aidait à vous débrouiller.

— Ah ! tu m'as vu ouvrir de grands yeux. C'est vrai, j'ai regardé tant que j'ai pu. J'ai tellement peur de laisser échapper quelque chose... quelque chose de toi, chérie... une parcelle de ta vie !

Sa voix tremblait en faisant cet aveu.

Une pression plus intime du bras qui serrait le sien lui répondit. « Quelle mère étonnante vous faites ! soyez tranquille, vous ne risquez rien. » Kate sentit chez sa fille un mouvement secret qui répondait au sien.

— C'est si bon d'être deux pour se dire des choses! dit joyeusement la jeune fille.

— Quelles choses ?

Kate eut le mot sur les lèvres, mais elle ne le prononça pas.

Assises l'une contre l'autre, la main sur la main de sa fille, elle se tut, et la mère sentait le cœur de son enfant battre plus près du sien.

## VII

C'était le vernissage de l'atelier. Kate n'avait pas encore eu le droit d'entrer dans l'atelier de sa fille. Depuis huit jours, Anne, Nollie et son mari, enfermés là avec des clous, des marteaux et des seaux de peinture, demeuraient sourds à toutes les questions.

Puis, un beau jour, les portes s'ouvrirent, et Kate, sortant de la grisaille d'une soirée d'hiver, se trouva dans une grande pièce à demi éclairée. Un immense vitrage encadrait une vision féerique : là-bas, la fuite du Sound, comme un écrin de feux, de girandoles et de lumières, la silhouette magique du pont de Brooklyn et, dans l'intervalle, la houle sombre des toits de la ville énorme. Tout ce spectacle, dans l'éclairage douteux,

prenait un aspect de mystère et de fantasmagorie, plein d'ombres, de lointains et d'appels dans la nuit.

Kate s'appuya à la fenêtre, touchée par le brusque coup d'aile de la poésie. Anne avait eu l'heureuse inspiration de laisser agir dans la pièce cette impression d'espace. L'atelier ressemblait plutôt à une bibliothèque qui attendrait ses livres.

Le thé était servi au bout de la longue table de chêne, quand Lilla Gates fit une entrée à sensation, en fourrures blanches, avec d'énormes pendants d'oreilles. Elle empestait le tabac et la peau d'Espagne, et passait en revue la pièce avec sa moue de gamine blasée.

Kate était agacée de la voir : « Toujours cette fille! » pensa-t-elle. Et elle ne put retenir une légère grimace quand elle vit Anne embrasser les joues violettes de sa cousine.

— Lilla! C'est gentil de venir.

— Tu parles... J'ai séché pour toi une invitation épatante, répondit froidement Lilla.

Sa pose, c'était d'être continuellement invitée, perpétuellement bousculée par une multitude de rendez-vous qui l'assommaient... Elle parcourut encore la pièce du regard et se jeta dans un fauteuil.

— Sapristi! C'est nettoyé. Est-ce que tu ne vas pas meubler un peu?

— Le décor est à l'extérieur et les tableaux aussi, fit Anne en montrant la grande baie.

— Quoi, le pont de Brooklyn? Bon Dieu!... Mais j'y suis, n'est-ce pas, c'est une salle de bal? Ça, c'est chic!... Et voilà un pianola? ajouta-t-elle en désignant le piano à queue placé dans l'encoignure... Ce jardin d'enfants me plaît, déclara-t-elle en se résumant.

Nollie se mit à rire :

— Quand on viendra ici, ce ne sera pas pour danser. Anne fera poser tout le monde impitoyablement.

— C'est ça, on posera entre les danses. J'aurai la clef, Anne, veux-tu?

Accoudée au piano, elle humait le cocktail qu'on venait de lui apporter, la tête rejetée en arrière, la colonne charnue de son cou éclairée en dessous par la lumière d'une lampe voilée. Ses boucles d'oreilles vertes luisaient comme de gros scarabées malfaisants. Tout près d'elle, droite, élancée, Anne était debout,

sa petite tête bien prise dans ses bandeaux étroits, les mains tombant le long du corps, d'une pâleur mate sur les plis simples de sa toilette noire. Le voisinage de cette petite grue pour sa fille donnait à Kate une sorte de malaise; elle se leva et se mit au piano. Ses mains erraient sur le clavier et cherchaient les premières mesures d'une mélodie, lorsqu'elle vit Lilla, de son allure ondoyante et sournoise, se rapprocher de sa fille qui tendait la main pour lui reprendre son verre vide. Ce mouvement les mit si près l'une de l'autre, que Lilla n'eut qu'à baisser la tête pour couler à l'oreille de sa cousine quelques mots à peine chuchotés dans un souffle, mais que Kate put saisir : « Il est là. Il m'a tannée toute la journée pour que je l'amène ici. »

Kate revit le bref mouvement des paupières qui tombaient, la main qui prenait le verre trembla imperceptiblement.

— Quelle folie !

— Que veux-tu que j'y fasse? Je ne peux pourtant pas le faire coffrer par les gendarmes.

La jeune fille eut un faible rire où il y avait à la fois du plaisir et du dépit :

— Peut-être qu'il le faudra bien, dit-elle.

Mais Nollie s'approchait et avait passé son bras autour de la taille de Lilla.

— Allons-nous en, ma chère, puisqu'on ne danse pas.

Sa petite figure brune avait cette expression boudeuse et attentive qu'elle prenait souvent en chaperonnant Lilla. Mais celle-ci n'écoutait rien.

— Un autre cocktail d'abord; sans ça, je ne bouge pas.

Un des jeunes gens s'empressa de la servir et la jeune fille revint du côté de ses invités. Ceux-ci s'en allèrent peu à peu et les deux femmes se retrouvèrent seules dans la paix de la grande pièce vide.

Mais la paix, Kate ne l'avait plus. Les quelques mots qu'elle avait surpris réveillaient toutes ses inquiétudes et lui en donnaient de nouvelles. Sa fille ayant pour confidente cette petite rien-qui-vaille ! Cette idée lui semblait profondément troublante. Plus elle se creusait la tête, moins elle trouvait le moyen de confier son angoisse à sa fille.

« Si seulement je savais jusqu'où va leur intimité ! Qu'est-ce qu'elle pense vraiment de cette petite gouape? » Elle venait

de s'apercevoir sur quel abîme d'inconnu reposait son entente avec la jeune fille. Si du moins il n'y avait chez Anne que sympathie pour une camarade, une amie plus âgée, — une de ces sympathies qui peuvent changer aussi vite qu'elles sont venues, non une de ces habitudes irraisonnées et tenaces.

Elle songeait ainsi pendant que sa fille allait et venait dans la pièce, rangeait la musique, redressait çà et là un tableau.

— Alors, c'est ici que tu vas travailler?

La jeune fille fit oui joyeusement de la tête.

— Lilla m'a l'air de se figurer que tu vas faire ici une salle de danse à son usage?

— Pauvre Lilla! Elle ne peut pas voir un plancher sans avoir envie d'y danser le fox-trot. La vie pour elle consiste à changer d'endroit pour faire partout exactement la même chose.

Il y avait dans le ton de la jeune fille une nuance de pitié dédaigneuse qui ne laissait pas de doute sur son opinion. Kate la perçut avec ravissement.

— Je ne te conseille pas de lui donner la clef, dit-elle en riant, et elle ramenait sa fourrure.

Sur le même ton enjoué, Anne lui répondit :

— Il n'y aura que deux clefs, la mienne et la vôtre.

Et la mère et la fille descendirent gaiement.

Les jours suivants ramenèrent le calme rassurant de l'activité normale. Kate commençait à se sentir dans un ordre établi depuis toujours ; elle avait arrangé sa vie pour concorder avec celle de sa fille, en empiétant le moins possible. Généralement, Anne faisait un peu de cheval le matin, puis montait à son atelier et travaillait jusqu'au déjeuner. Quelquefois, quand les jours furent plus longs, elle faisait une nouvelle séance l'après-midi. S'il faisait trop mauvais pour sortir à cheval, elle allait à pied à l'atelier dès le matin et sa mère l'y rejoignait ou venait au-devant d'elle dans les allées du Parc. Les jours où la jeune fille travaillait l'après-midi, Kate lui faisait parfois la surprise d'arriver à l'heure du thé, et les deux femmes rentraient à pied à la nuit tombante. Mais Kate se faisait scrupule de déranger sa fille pendant les heures de travail : elle s'en gardait adroitement, sans affecter la discrétion, mais en feignant de trop tenir à sa propre liberté pour ne pas respecter celle de la jeune fille.

Il y avait tout de même des moments où elle se sentait bien seule. Dans cette maison où elle aurait dû passer sa vie, il y avait des heures où elle se sentait en visite, où elle retrouvait cette impression désolée, son vieux mal d'être une déracinée. Ce n'était pas la faute de sa fille. Ce n'était pas non plus que la vie fût ennuyeuse. Non, la vie avait maintenant un objet, chaque minute avait un but : servir Anne, lui faire plaisir, trouver un petit moyen nouveau de se rapprocher d'elle. C'était un intérêt de tous les instants. Mais cet intérêt même n'était pas naturel; il était trop voulu, devenait presque maladif, faute de souvenirs communs, de longs sentiments partagés.

Elle ruminait ces pensées pour la millième fois, un soir où elle allait au-devant d'Anne dans le Parc. Les jours étaient déjà plus longs, il y avait une nouvelle qualité de lumière et, dans l'air, cette précoce langueur qui précède le printemps en Amérique et qui a l'air de surprendre la terre encore endormie. Kate sentait que l'année venait de tourner sur ses gonds. Une nouvelle saison s'ouvrait dans sa nouvelle vie. Elle marchait avec cette allégresse et ce léger espoir que donne le printemps.

Devant elle, dans une allée de côté, elle fut désagréablement surprise d'apercevoir Lilla Gates. Elle lui tournait le dos, et la longue silhouette s'éloignait de sa démarche ondoyante. Mais c'était bien elle, il n'y avait pas à s'y tromper : « Elle ici à cette heure ! » se dit Kate. « Qui peut-elle attendre? » En tout cas, elle était seule au rendez-vous; l'allée était vide. Kate la vit hâter le pas et disparaître. Kate ne s'attarda pas à la suivre, même du regard. Cela n'en valait vraiment pas la peine. Il n'y avait rien d'étonnant à rencontrer Lilla où elle n'avait que faire, toujours en compagnie suspecte. C'était archi-connu. Kate ne regretta même pas de n'avoir pas entrevu le monsieur du rendez-vous. Pourvu qu'elle fût tranquille au sujet de sa fille, Lilla ne l'intéressait plus du tout.

Elle marchait, mais ce n'était plus avec la joie de tout à l'heure. La rencontre de cette jeune femme dans cette allée déserte lui rappelait tout à coup des souvenirs empoisonnés. Elle revoyait le temps où elle aussi avait donné de pareils rendez-vous. Mais était-ce bien elle, était-ce bien sa jeunesse dont elle voyait l'image flotter et s'évanouir là-bas au bout de l'allée? Eh bien, soit! Bon voyage! Que me veux-tu, ombre malheureuse ? Adieu, je ne te connais plus... Déjà elle s'était reprise :

ce n'était plus ce jeune fantôme passionné, c'était une dame d'un certain âge, rassise, respectée, respectable, qui s'avançait, quittait les ombres du passé, rentrait dans la tiédeur palpable du présent. Sa fille pouvait paraître d'un instant à l'autre.

Elle venait d'enfiler une des grandes allées qui conduisent à l'entrée du Parc, du côté de la Cinquième avenue. On voyait loin devant soi ; les promeneurs entraient et sortaient. Deux femmes passèrent, suivant deux petits garçons qui se livraient à une course bruyante. Puis, ce fut le groom d'une maison de modes, qui sifflait et portait sur le dos son échafaudage de cartons ; ensuite un infirme qui avançait en manœuvrant le levier de son fauteuil mécanique. Enfin, débouchant de l'avenue, parut un homme qui eut une seconde d'hésitation, la reconnut et salua.

## VIII

— Chris ! dit-elle.

Elle se sentit trembler des pieds à la tête ; puis, brusquement, cela passa : dans l'acte même de dire son nom, le frisson cessa et elle vit dans un flot de joie que le pire moment était passé, qu'enfin, vraiment, c'était fini. Elle n'aimait plus, elle était libre.

— Voilà une surprise !... disait-il, et elle reconnaissait cette voix pleine et ronde, qui n'était jamais plus mélodieuse que lorsqu'il avait quelque chose à cacher.

Il se mit à rire :

— Quelle chance ! répétait-il. Quelle chance !...

— De quelle chance voulez-vous parler ? demanda-t-elle comme en écho.

Elle se sentait moins maîtresse de sa parole que de son cœur. Que de fois elle avait senti s'évanouir en sa présence les phrases qu'elle avait préparées ! Elle ne retrouvait la raison que lorsqu'il n'était plus là.

— Je veux dire : vos affaires s'arrangent... Je suis au courant...

Cette fois, c'était lui qui rougissait et pataugeait, c'est lui qui ne trouvait plus ses mots... Ouf ! C'était bien fini. Elle avait le sang-froid de détailler son visage à la lumière impitoyable du printemps. C'était un autre Chris : il avait épaissi,

rougi, durci; muré dans ce nouveau personnage, l'ancien Chris, l'amant d'autrefois, ne la voyait même plus par les fenêtres de sa prison.

— Mes affaires?

Elle continuait à parler en écho. Elle se livrait intérieurement à sa joie, à la joie d'être libre, libre, enfin libre, d'être détachée de lui, arrachée, assez loin de lui pour le voir et le juger. « Quel mauvais goût! pensait-elle, quelle sotte entrée en matière! » C'était ce mauvais goût qu'elle avait deviné en lui dès le début, en cherchant à fermer les yeux, et qui la choquait tant jadis, même au plus fort de son amour. Libre, elle l'était, mais elle n'avait pas cessé d'avoir peur : cette peur ne faisait que se déplacer. Ce n'était plus le passé qu'elle craignait, c'était l'avenir. Mais il ne fallait pas qu'il pût se douter qu'elle le craignait. Elle reprit :

— Oui, je suis très heureuse d'être revenue à la maison.

Il baissa la voix et murmura :

— Moi aussi, je suis heureux pour vous.

Allons, bon ! C'était toujours dans les moments d'émotion qu'il gaffait : alors, il devenait idiot : il avait l'air de débiter par cœur des phrases de roman, de ces romans dont il était le premier à se moquer.

Ils se regardaient maintenant, sans trouver rien à se dire; ils attendaient un secours, et que le hasard qui les avait réunis, leur rendît le service de les séparer.

Tout à coup elle se ravisa (en somme, mieux valait en avoir le cœur net), et elle hasarda :

— Je pense que maintenant vous habitez New-York ?

Il secoua la tête avec un peu de mélancolie :

— Hélas! non, je suis retourné à Baltimore. Voici mon histoire : après la guerre, j'ai fait d'abord du journalisme : j'interviewais des étoiles de cinéma, des as de base-ball et des dames qui faisaient campagne pour la prohibition. Ensuite, j'ai essayé de monter un club à la campagne. Quelle horreur! Des comptes tout le temps et des disputes entre les membres. C'est alors qu'Horace Maclew a eu pitié de moi : il m'a pris comme secrétaire. Mais quel travail ! Ah ! ce n'est pas la journée de huit heures; je suis tenu en diable. Une fois par hasard, tous les trente-six du mois, je réussis à m'échapper.

Elle respira. Baltimore, sans doute, ce n'était pas le bout

du monde, mais s'il y était occupé... Cet Horace Maclew, elle le connaissait par ouï-dire : un vieux bibliophile et philanthrope très riche. Très occupé de mille affaires municipales et d'œuvres sociales, et par l'administration d'une immense fortune. Évidemment, son secrétaire devait avoir peu de vacances. Seulement, pour combien de temps le jeune homme s'astreindrait-il à ce métier? Elle avait bien envie de lui demander s'il faisait toujours de la peinture et s'il écrivait; mais elle n'osa pas. Il fallait cependant trouver quelque chose pour se quitter et mettre fin à ce tête-à-tête interminable. Ce qui eût été naturel, puisqu'elle ne le craignait plus, c'était de lui dire : « Eh bien ! à votre prochain voyage, je compte que vous viendrez me voir. » Mais s'il allait la prendre au mot? Puisqu'il ne lui faisait plus peur, elle ne lui en ferait pas davantage ! Le jour où il aurait la fantaisie d'un bon dîner ou d'une soirée à l'Opéra, il était homme à venir tout de go les lui demander.

Ils étaient encore là, plantés un peu sottement l'un en face de l'autre, lorsqu'elle aperçut tout à coup, derrière son interlocuteur, un nouveau personnage qui entrait dans le Parc par l'avenue où ils se trouvaient : elle reconnut sa fille qui s'avançait vers eux. Anne s'approchait rapidement, de son pas décidé, le regard absorbé, le regard qu'elle avait toujours en quittant l'atelier. Dans une minute, elle les rejoindrait.

Kate se hâta :

— Au revoir, je suis contente que vous ayez trouvé un métier amusant.

— Amusant!... — Il esquissa un geste négatif. — Mais je suis vraiment content de vous avoir revue. Rien que de vous revoir, cela m'a fait plaisir : vous n'avez pas vieilli d'un jour.

— Vieillir? Je me sens plus jeune que jamais!

Grâce à Dieu, un groupe de passants avait caché leur dialogue. Elle se dépêcha pour rejoindre sa fille. En l'abordant, elle lui plongea le regard droit dans les yeux et fut heureuse de n'y rencontrer que la brume du rêve intérieur.

— Chérie, cria-t-elle, toute joyeuse, ça a bien marché aujourd'hui, je le vois dans tes yeux.

La jeune fille revint à elle. Son âme reparut flottante entre ses cils :

— A quoi le devinez-vous? Il faut que vous ayez connu

intimement un artiste. C'est vrai que l'on emporte en soi ce qu'on fait, on en est obsédé encore dans la rue.

Elle passa son bras dans celui de sa mère et se laissa diriger vers la Cinquième avenue.

— Il fait dans ce Parc une poussière... et j'ai envie de marcher vite. J'aime tant la Cinquième avenue quand elle commence à s'allumer! dit Kate pour expliquer sa hâte.

Elle ne ferma pas les yeux. Toute la nuit, dans le grand lit de la chambre d'amis, elle ne voyait que son amant... Sur le moment, après cette première surprise de le trouver changé, rougi et épaissi, elle ne l'avait vu qu'à travers le halo de ses terreurs. Après, en rentrant avec sa fille, et tout émue encore de l'imprévu de leur rencontre, sa personne n'était qu'un revenant lointain, sans corps, moins puissant et moins redoutable à coup sûr que les souvenirs qu'elle en gardait dans sa mémoire. La présence réelle avait exorcisé le spectre. Tandis qu'à présent...

Elle l'avait cru disparu. Ah! bien, oui! Il ne s'était pas enfui, il attendait. Il avait attendu qu'elle fût seule dans le silence de sa chambre, dans la grande maison endormie, au milieu de la grande ville indifférente. Seule, ah! de quelle solitude! Personne, nul secours à espérer de personne, pas une âme à qui confier sa détresse, puisque tout le monde devait ignorer à jamais qu'elle le connaissait... Et elle gisait là, dans le noir, atterrée, ouvrant des yeux épouvantés, et lui la regardait d'un drôle d'air, qui n'était ni le Chris d'hier, ni celui d'aujourd'hui, mais qui tenait des deux à la fois, et qui semblait se moquer d'elle... Elle avait beau fermer les yeux, la vision était en elle. Elle essaya de se raisonner elle-même, elle essaya de parler à l'ennemi et de le conjurer au nom de la nouvelle créature qu'elle était, elle essaya sur lui de puissances et de charmes qu'il ne connaissait pas; peine perdue, il n'en faisait que rire. Eh bien! alors, soit! Regardons les choses en face, mais comment faire? Que lui était-il? Que voulait-il?

Ah! oui, que voulait-il? C'était bien cela, et c'était toujours la même chose. Quand donc est-ce qu'il s'était agi de ce qu'elle voulait? C'était lui qui toujours n'en faisait qu'à sa guise : désirer, cueillir, jouir, et passer à d'autres plaisirs, — la vie

d'artiste, comme il disait! Mais maintenant, qu'est-ce qu'il pouvait bien encore lui vouloir?

Elle se ressaisit. Elle ne l'aimait plus, c'était sûr. Comme un voyageur qui vient de côtoyer un abîme, elle se penchait sans vertige et mesurait le gouffre auquel elle avait échappé.

Et cependant elle avait peur de lui. Pourquoi? elle l'ignorait. Toujours ce je ne sais quoi d'irréductible qu'il y avait dans leurs deux natures et les faisait si différents l'un de l'autre. Oui, ce qui lui faisait le plus peur en lui, c'est qu'elle ne savait pas de quoi elle avait peur...

Se confesser, du moins, s'ouvrir, trouver quelqu'un pour se rassurer et rire ensemble de ses terreurs! Fred Landers? Elle lui ferait plus de mal qu'il ne lui ferait de bien. Les autres? La famille complaisante? A quoi bon? Ils détourneraient les yeux et lui diraient d'être raisonnable, de penser à sa fille. Eh bien! et sa fille elle-même? Pourquoi ne pas lui parler, à elle, la seule personne au monde capable de la comprendre?...

L'oppression de la nuit, le silence, l'agitation de ses pensées devenaient un supplice. Elle n'y tint plus, bondit de son lit, enfila son peignoir et sortit de sa chambre. Le couloir était désert et noir, — seulement la faible lueur de la veilleuse du vestibule se reflétait d'en bas sur le plafond de l'escalier, — et le tic-tac cérémonieux de l'horloge, comme un visiteur attardé à la porte, martelait le silence.

Elle approcha à tâtons de la chambre de sa fille, et à genoux, colla l'oreille à la serrure. Bientôt, à travers son émoi, le souffle doux et régulier de l'adolescence lui parvint, lui peignit l'image de la jeune fille le visage sagement encadré de deux nattes noires, sur la blancheur de l'oreiller. Cette image lui rendit brusquement la raison. Elle se releva mécaniquement et promena autour d'elle des yeux hagards.

Soudain, la lueur de l'escalier, le tic-tac dans la nuit, firent jaillir dans son âme en désordre une nouvelle vision. C'était le même silence, précédant les premiers bruits glacés du réveil d'un matin d'hiver, c'était le même escalier, la même lueur de veilleuse: et c'était elle qui descendait à pas de loup, marche à marche, arrivait à la porte, faisait jouer l'un après l'autre les verrous de sûreté et se glissait dehors, s'éloignait pour toujours de la maison de John Clephane. Qu'est-ce qu'elle reve-

nait y faire cette nuit, comme une voleuse, à la porte de sa fille? Elle s'en arracha et retourna dans sa chambre, alluma et, dans le grand lit, assise sur son séant, se mit à tourner machinalement les pages d'un journal de modes qu'elle avait ramassé sur le guéridon de son boudoir. Les jupes se porteraient plus courtes cette saison...

## IX

« Lilla ... voyons, c'est clair, mais c'est pour elle qu'il venait. Comment n'y ai-je pas pensé? »

Elle se souleva sur son coude; la lampe brûlait encore, le journal avait glissé à terre à côté d'elle. C'était toujours la nuit, aucune lueur ne filtrait à travers les rideaux. Elle avait dû faire un somme pénible et court. L'image équivoque de la jeune femme, flânant dans une allée du Parc, à force d'insistance, l'avait réveillée en sursaut.

Lilla et Chris... Mais oui, c'était un rendez-vous. Par quel hasard se serait-il trouvé à cette grille, à cette heure, si ce n'était pour la rencontrer? Et elle, un peu plus loin, nonchalante et ne faisant semblant de rien, marchant de ce pas détaché de qui s'attarde pour qu'on le trouve.

Cette découverte donna à la malheureuse femme une véritable nausée. Elle s'assit dans son lit, rejeta en arrière ses cheveux collés à son front moite et répéta lentement les deux noms, comme si la combinaison de ces syllabes devait l'aider à débrouiller le mystère. Car, pour un mystère, pas de doute : l'intrigue sautait aux yeux. Une Lilla Gates et un Chris ne sont pas des gens à se promener dans le Parc pour le plaisir, sans but, un jour d'hiver, à la brune, entre chien et loup. Ces existences d'oisifs sont réglées, surchargées d'occupations futiles. Elle le savait par expérience. Elle avait été de ce monde-là, avait partagé leurs monotones distractions dans des douzaines de villes d'eaux.

Maintenant, comme tout s'éclaircissait! D'abord, l'attitude de Chris, muet et interdit, lui qui avait tant d'aplomb, d'usage et de ressources. « Comment cela m'a-t-il échappé? C'est que, s'il m'intimidait, je l'intimidais mille fois plus. » Mais pourquoi? Un homme comme lui, gêné par la rencontre d'une ancienne maîtresse, allons donc! Cela ne devait même pas lui être désa-

gréable. Qui mieux que lui était capable de tenir le coup? Il avait l'habitude.

Le personnage bégayant et évasif du Parc n'avait aucun rapport avec Chris tel qu'elle le connaissait, toujours à son affaire, rond, bon garçon et gai. Gisante dans le lugubre petit jour, elle se creusait la tête pour sortir de ce labyrinthe. Tout à coup la lumière se fit : et s'il veut épouser Lilla ? Et il le veut, rien de plus clair. Vivre chez ses parents et se faire le bras droit d'un vieillard philanthrope, vraiment, ce n'était pas son genre : c'était ce qu'il appelait un « métier de chien ». Avec ses airs d'artiste, il ne détestait pas l'argent ; ce qu'il ne pouvait souffrir, c'était de se donner la peine de le gagner. Ce mariage était la fortune : on pouvait compter sur les Drover. L'idée de voir leur fille une bonne fois établie, en sorte que la menace de ses folies cesserait d'être suspendue sur la tête soigneusement ondulée de sa mère, était éminemment propre à délier les cordons de leur bourse. Évidemment, si la jeune femme avait été un laideron mal fagoté, jamais Chris n'eût pensé à elle, c'était une justice à lui rendre. S'il aimait l'argent, c'était en grand seigneur, comme un bien agréable entre beaucoup d'autres, nullement comme une nécessité. Jamais il n'aurait fait une bassesse pour de l'argent. En était-ce une d'épouser Lilla, s'il la trouvait jolie et amusante ? Il y avait en lui des côtés qu'elle connaissait mal et n'avait jamais bien compris; c'est par là que les deux jeunes gens se complétaient : ils feraient un couple très assorti... Ainsi elle s'obstinait à scruter le destin. Si tout cela était vrai, tout allait de soi : son désir de la fuir devenait naturel. Évidemment, il s'était demandé immédiatement ce qu'elle allait faire dans son cas. — C'était donc qu'elle avait à faire quelque chose. « Mais quoi? se disait-elle avec rage. Lilla, cette folle, en voilà une qui m'est égale! Je ne me sens aucune vocation de la sauver. Mais Chris dans la famille, dans le « bloc »; lui faire des sourires à dîner, chez les Drover, à toutes les tables de la tribu; jouer la comédie d'avoir eu d'abord un peu d'éloignement pour lui, et de revenir ensuite à la sympathie, pour faire plaisir à tout le monde et pour donner le change, non, vraiment, c'était trop au-dessus de ses forces. Ah! oui, ils avaient peur l'un de l'autre : ils avaient bien raison... »

Le jour lui fit trouver absurde sa logique nocturne : son agitation persista. Ce n'est qu'à la longue qu'elle vit le train

train de la vie continuer sans changement comme par le passé : Anne peignait à force, Lilla tournait toujours dans son cercle de fastidieux plaisirs, chacun poursuivait le cours de ses petites affaires; de Chris pas un mot, personne ne paraissait se douter de son existence. Alors, elle retrouva du calme; et le cauchemar s'évanouit.

Le temps passait; Kate reprenait peu à peu son assiette, lorsqu'un jour, traversant le parc pour rejoindre sa fille à l'atelier, elle eut un saisissement : encore Lilla Gates! Cette fois, la « personne » était là et la serrait de près. L'inconnu tournait le dos, mais la silhouette, l'attitude étaient si familières à Kate, qu'elle s'arrêta net, afin de l'éviter.

Par bonheur, elle y réussit. Le couple se séparait : une poignée de mains, et chacun s'éloigna rapidement dans une direction opposée à celle de Kate. Ils avaient disparu, qu'elle était encore là, immobile, n'en croyant pas ses yeux, incertaine et pourtant très certaine. C'était lui! voyons, c'était bien lui! Il lui avait donc menti en disant qu'il n'avait pas le temps de venir à New-York. Il y venait, et souvent : il tenait seulement à lui cacher ses allées et venues. Comme cela encore cadrait avec ses soupçons! Elle était écœurée. Les lèvres pincées, la tête baissée, elle voulait ne plus rien voir, demeurer étrangère à tout ce qui allait arriver. Enfin, elle se secoua et se mit à marcher.

Lilla... Lilla... Chris et Lilla!

Elle allait vers le nord, en prenant par les chemins les moins fréquentés. Il était de bonne heure, et elle voulait se calmer avant de rejoindre sa fille.

Lilla... Lilla... Chris et Lilla!

Il fallait agir, parler, empêcher cela à tout prix : il n'était plus admissible de laisser aller les choses. Mais que faire? Loin de rien empêcher, agir ne servirait qu'à tout précipiter. Il fallait au moins voir venir, se renseigner, apprendre ce qu'en savaient les autres... Son agitation croissait au lieu de s'apaiser : les larmes, tout en marchant, lui coulaient sur les joues. Ah! sa vie, depuis quelques mois, c'était une chose trop simple, trop bonne, trop bienfaisante : cela ne pouvait pas durer. Les voilà qui revenaient, les vieux mensonges, les intrigues et les cachoteries et les duplicités. Elle s'arrêta, elle étouffait. Elle était arrivée, sans s'en apercevoir, presque à la

sortie nord du Parc : les premiers globes électriques perlaient là-bas entre les branches. Elle sentit un besoin violent de sa fille. Qui sait, peut-être qu'en glissant un mot par-ci, par-là, elle réussirait à apprendre quelque chose : elle saurait si Anne avait cette malheureuse pour confidente, comme la scène de l'atelier pouvait le faire supposer. Sur ce point-là, c'était le droit de la mère, c'était son devoir de savoir. Mais ce jour-là, elle n'avait pas pris de rendez-vous avec sa fille, et elle pressa le pas pour la trouver encore à l'atelier...

Un fil de lumière sous la porte : Anne y était. Kate tourna la clef, jeta son manteau dans l'antichambre et ouvrit. L'atelier était baigné dans l'ombre ; il n'était éclairé que par la lueur de la ville, constellée de milliers de lampes qui faisaient comme une treille d'or suspendue au treillage des tours et des réverbères invisibles, et par le reflet rose qui venait des cendres de la cheminée. La jeune fille avait repoussé son chevalet et deux personnes (elle et une autre), assises sur des fauteuils bas, se détachaient en ombres chinoises sur la lueur du foyer. Kate entra. Une voix d'homme disait gaiement :

— Ce qu'il me faut, c'est trouver une rime à « astrolabe ». Il me la faut, et j'ai grand peur qu'il n'en existe pas. Je ne trouve que « babe ». Alors adieu mon poème ! Voilà ma chance ! Je trouve quelque chose ou quelqu'un qui est juste ce qu'il me faut, et puis...

Kate s'arrêta sur le seuil, interdite, enveloppée par cette voix. C'était la première fois qu'elle entendait ces inflexions caressantes, câlines et enjouées adressées à une autre. Tout son passé ressuscitait. L'ardeur du Midi la brûlait, l'air embaumé, les fleurs. Elle restait là, captive aux rets pressés du souvenir. Enfin, elle lâcha le bouton de la porte et avança de quelques pas. Le bruit de ses talons surprit les deux causeurs qui se tournèrent vers elle. Elle crut discerner sur les traits de sa fille une ombre d'étonnement et peut-être de contrariété.

— Maman, le commandant Fenno... Je crois que vous le connaissez.

Chris s'avança, très simple, très naturel, sans embarras. Nulle trace de contrariété dans les yeux, dans la voix. Il lui adressa un regard presque naturel.

— Chère madame, m'apportez-vous une rime à « astrolabe » ? supplia-t-il avec sa manière pleine d'humour de jeter

le lazzo sur tout ce qui passait à sa portée, et de le faire entrer dans le cercle de ses pensées.

Puis, comme toujours, sans transition :

— J'ai eu l'occasion imprévue de faire un tour à New-Nork, et quand j'ai su que vous y étiez, je suis passé chez vous où on m'a dit que j'aurais chance de vous trouver ici. Me voilà, et mademoiselle a eu la bonté de me laisser attendre.

— Je n'étais pas sûre que vous viendriez, ajouta la jeune fille en regardant sérieusement sa mère.

Kate sentait le sang lui bourdonner aux tempes. Et cette ruse cousue de fil blanc : « J'ai su que vous étiez ici !... » qui ne rappelait que trop les vieux mensonges et les odieuses complicités d'autrefois! Pourtant, elle se maîtrisa : le calme de Chris lui imposait. Il continuait :

— Ma bonne étoile m'a fait rencontrer mademoiselle, quand j'ai été évacué comme blessé sur l'Amérique. Elle m'a pris en pitié à l'hôpital de Long-Island et je n'avais pas encore trouvé le moyen de l'en remercier. J'ai un patron qui me tient très serré et je ne réussis pas souvent à m'échapper.

— C'est merveilleux comme votre boiterie a disparu, dit Anne avec son calme sourire.

— Bah ! fit-il avec bonne humeur, une patte qui traîne n'est pas ce qu'il y a de plus dur à guérir. Surtout avec une infirmière comme vous.

La conversation tomba. Kate fit tous ses efforts pour la reprendre; elle sentait que c'était à elle de parler, de dire n'importe quoi pour rompre le silence ; mais elle avait la gorge serrée, aucun son ne sortait : elle luttait comme une morte qui essaierait de soulever la pierre de son tombeau.

Le jeune homme fit le mouvement machinal de regarder l'heure à son poignet :

— Sapristi ! Je suis en retard. J'ai juste le temps de sauter dans le train.

Sans rien perdre de son aisance, il regardait tour à tour les deux femmes, puis, s'adressant à Kate :

— Est-ce que vous ne viendrez pas un jour visiter la fameuse bibliothèque Maclew? Je disais à mademoiselle...

— L'oncle Fred m'a toujours promis de m'y mener, dit vivement la jeune fille.

— Voilà donc qui est décidé, n'est-ce pas, madame? — Cette

fois il hésita imperceptiblement devant le mot de « madame », mais il franchit l'obstacle triomphalement : — Dès que vous aurez fixé une date, un mot de dépêche?

Il tendait la main. Kate y plaça la sienne. Elle ne sentit rien. C'était une pierre qu'elle y posait.

— Alors, c'est dit! reprit-il.

Et gaiement il prit congé. La porte s'était refermée. « Le commandant Fenno »! Kate se dirigea vers le feu en répétant lentement les syllabes de ce nom militaire qu'elle n'avait encore jamais entendu.

— Il a été blessé? demanda-t-elle tout à coup à sa fille.

— Au bois Belleau. Vous ne saviez pas? Vous auriez pu, il a été cité dans les communiqués. Il a la Légion d'honneur et la médaille américaine. — La voix de la jeune fille vibrait d'une façon singulière. — Mais il n'en parle jamais. Une seule chose l'intéresse : sa littérature.

Elle rangeait ses pinceaux, nettoyait sa palette et faisait les gestes habituels de ses fins de séance, avec sa précision presque un peu trop méticuleuse. Un des pinceaux lui donnait plus de mal que les autres. Elle l'approcha de la lampe en fronçant les sourcils. Kate lui trouvait ainsi un air de sa grand mère et cette ressemblance lui fit presque plaisir.

« S'il vient pour quelqu'un, ce ne peut être que pour Lilla », pensait-elle en suivant des yeux le profil grave de la jeune fille. Plus que jamais, il fallait éclaircir le mystère. C'était plus facile à présent que le nom avait été prononcé.

Le commandant Fenno!.. Et il avait été blessé!.. Et il écrivait!..

## X

Eh bien! non, ce n'était pas si facile qu'elle l'avait cru d'interroger sa fille. Le lendemain de cette journée, en étudiant la situation, en réfléchissant à cette rencontre de la veille, elle vit que, décidément, c'était impossible de l'utiliser pour son projet : ce n'était pas un moyen à employer avec sa fille. Lui parler de son ancien amant, elle ne le pouvait pas.

Pour son honneur, pour sa dignité, pour sa sécurité morale, en un mot, il fallait que son « passé », comme disaient les gens qui pensent comme Enid Drover, que ce « passé »

restât dans le vague, ne prît pas corps, demeurât sans figure, ou du moins que cette figure ne fût pas celle du commandant Fenno. C'était indispensable. Et cependant, savoir, savoir!

Évidemment, elle pourrait se renseigner ailleurs. Si c'était vrai qu'il y eût du roman entre Lilla et Chris, la famille devait s'en douter : Lilla était une personne que l'on tenait à l'œil. Oui, mais comment s'y prendre pour poser la question?

Une étrangère, Kate avait conscience de n'être que cela dans la famille, une étrangère aussi dans la maison de sa fille. C'est le rôle qu'elle-même avait choisi. Elle avait eu tellement peur de paraître réclamer des droits qu'elle avait perdus, de s'arroger une place qu'elle avait désertée! Elle était allée trop loin dans son souci de s'effacer : elle avait exagéré la discrétion, la réserve. Elle s'était trop facilement contentée d'être l'invitée.

Et maintenant, adieu les nuits paisibles, les longs sommeils sans rêves! Chaque fois qu'elle tournait la clef dans la serrure de l'atelier, son cœur s'arrêtait.

— Maman, l'oncle Fred nous emmène à Baltimore la semaine prochaine pour voir la bibliothèque Maclew : toutes les trois, vous, Lilla et moi.

La jeune fille jeta cette phrase par-dessus son épaule. Elle était debout devant son chevalet, les sourcils froncés, les lèvres serrées, dans la difficulté de rendre une branche de plante japonaise posée dans un vase de cuivre, devant la grande baie, dans la gloire du soleil couchant.

Kate, derrière elle, était étendue nonchalamment dans un fauteuil d'osier. Elle tressaillit et d'une voix blanche répéta :

— La semaine prochaine?

— J'ai promis à Magde Glenver de passer quelques jours chez elle à Washington; elle a loué à Rock Breek pour le printemps. C'est la saison des magnolias. Rien de plus simple que de s'arrêter en route à Baltimore. L'oncle Fred vous ramènerait, vous et Lilla.

C'était dit du ton le plus naturel et le plus raisonnable, de ce ton de personne pratique qui était celui de la jeune fille. Kate essaya de répondre de même, en y ajoutant une légère intonation de surprise :

— Lilla aussi?

Anne se retourna avec un sourire entendu.

— Lilla surtout! N'en dites rien encore, surtout à tante Énid, mais c'est une occasion... Il s'agit d'un mariage.

Le cœur de Kate bondit, — soulagement ou dépit? Soulagement, décida-t-elle. Je ne m'étais donc pas trompée, c'était bien le mot de l'énigme. Pourquoi pas? Et d'ailleurs qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Est-ce qu'elle se figurait que la vie amoureuse de Chris allait cesser le jour où il l'aurait quittée? Quittée! C'était même très probablement pour une autre qu'il l'avait fait. Et si dure que fût cette torture, par toutes les images suppliciantes qu'elle évoquait, elle s'était souvent dit que cela valait mieux ainsi, et que c'était encore moins dur que d'être lâchée par lassitude et par ennui. Oui, depuis des années, ce qui la soutenait à son insu, c'était l'idée de « l'autre ». Seulement, que cette « autre » fût justement Lilla, qu'elle prît la forme de cette figure détestée, c'est cela qui était atroce et humiliant.

La jeune fille continuait à sourire à sa mère. Sourire tendre et voilé! On eût dit le jeu de rayons réfléchis par l'eau, une lueur de ces profondeurs inconnues de l'âme de son enfant, que Kate n'avait jamais atteintes. « Si cela se faisait, poursuivait-elle, quel bonheur! » Et la mère songeait : « Quand elle sourit ainsi, c'est à son propre mariage. » Elle se rappelait la soirée à l'Opéra et l'expression de sa fille, quand ses paupières vigilantes s'étaient abaissées sur son secret.

— Tu as raison... Cette pauvre fille, approuva Kate d'un air absent.

Elle était en train de se dire que ce voyage était impossible. Chris et Lilla, ces deux noms lui dansaient dans la tête, elle se sentait devenir folle. Elle se leva et se mit à la fenêtre. Non, elle ne pouvait pas.

— La semaine prochaine, ma chérie? C'est parfait; seulement, je crains bien qu'il ne faille vous passer de moi : cela d'ailleurs n'a aucune importance.

Elle parlait de la fenêtre, sans se retourner. Anne s'était remise à peindre. Elle demanda sur un ton de désappointement sincère :

— Très important au contraire. Mais qu'est-ce donc qui vous retiendra?

— J'ai accepté, pour la semaine prochaine, des invitations à dîner, et je ne peux vraiment pas me décommander! Tout le

monde a été si bon pour moi!.. Tous les vieux amis, tu comprends? — Elle bredouillait. Elle n'entendait pas ce qu'elle disait. — Du reste, ajouta-t-elle, si tu emmenais Nollie à ma place? Une bande de jeunesse, ce sera toujours plus amusant pour M. Maclew.

Anne se mit à rire :

— Je ne crois pas qu'il s'occupe beaucoup de Nollie et de moi, dit-elle en prenant un air fin.

Elle ajouta :

— Bien entendu, ne faites que ce qu'il vous plaira. C'est la base de notre traité.

— Quel traité?

— D'être une paire de camarades comme il n'y en eut jamais.

Kate bondit passionnément et se rapprocha de sa fille :

— C'est bien vrai, ma chérie?

La bouche de la jeune fille frémit; elle fit oui de la tête, serra les lèvres, cligna des yeux, reprit son regard de peintre, et se remit à observer la branche exotique, cousue de fleurettes pareilles à des coupes de corail.

La jeunesse fit l'expédition. Fred Landers, rayonnant, était aux petits soins. La famille exprima son regret que Kate ne profitât pas de l'occasion, car Horace Maclew ne montrait pas volontiers ses trésors. Mais Kate sentait bien que ce qu'on en disait était par politesse; tout l'intérêt était passionnément concentré sur Lilla. Par la suite, elle eut davantage encore l'impression très nette qu'elle avait bien fait de se tenir à l'écart. Au dernier moment, les voyageurs s'étaient vus retenus à coucher, et vraiment, d'assister en témoin officiel aux fiançailles de son amant, de complimenter les futurs, de boire à leur santé..., c'était plus qu'elle n'en pourrait supporter : ses nerfs, à peine guéris, n'auraient pu résister à l'épreuve. Mieux valait rester chez soi et attendre, en essayant de s'habituer à cette incroyable situation. Chris et Lilla!...

Le troisième jour, Aline, en lui apportant le plateau du petit déjeuner, accompagné d'un bouquet de violettes, attention d'Anne (c'était ainsi tous les matins depuis son départ), remit un télégramme à Kate, — comme cet autre matin, vieux de quatre mois déjà, où le premier appel de la jeune fille était arrivé à sa mère avec les mêmes fleurs... Comme l'autre fois, Kate garda le pli un long moment avant de se décider à l'ouvrir.

Elle le garda, mais ce n'était pas pour prolonger l'illusion. D'illusion, hélas! elle n'en contenait guère, cette mince enveloppe que Kate tenait entre les doigts : à travers le papier, elle sentait le poignard, le tranchant de la réalité. Elle hésitait, mon Dieu! parce qu'elle se sentait lâche. Chris et Lilla!

Elle se décida enfin et lut : « Fiancée à Horace Maclew : follement heureuse! Lilla. »

La dépêche glissa à terre et Kate se renversa en arrière sur ses oreillers; la tête lui tournait.

— Madame ne se sent pas bien? questionna aigrement Aline.

— Au contraire, très bien. Tout à fait bien, répéta Kate d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre joyeux.

Mais elle demeurait rêveuse, regardant vaguement devant elle jusqu'à ce qu'Aline la rappelât à l'ordre et lui fit remarquer que le chocolat allait se refroidir, — toujours comme l'autre fois.

Allons! Un répit! Un répit, c'était toujours cela.

## XI

Le salon de Mme Drover présentait un aspect si sérieux, si « établi » que Kate, cet après-midi, en y attendant sa belle-sœur, sentit renaître la confiance.

La maison et son mobilier étaient le cadeau de noces de la vieille Mme Clephane à sa fille. On sentait le choix d'une personne dont la première pensée devant un objet d'art était de se dire : « Est-ce solide? Est-ce que cela va passer? » Le fait est que rien n'avait passé, que rien n'avait bougé : tout était demeuré cossu, sévère, inaltérable. L'ensemble gardait un peu l'imperturbable jeunesse de la maîtresse du logis et, comme elle, conservait dans sa maturité le même démodé qu'il avait eu dans sa fraîcheur.

C'était tout de même plaisant que toute cette stabilité eût engendré ce tourbillon de Lilla. Kate sourit. Avec quel plaisir les bons fauteuils capitonnés devaient saluer le retour de cette jeune folle à l'ordre domestique!

Mais Mme Drover prit les choses dans un tout autre style. Est-ce qu'on avait un écart à reprocher à Lilla? avait-elle cessé d'avoir une conduite modèle? Sa mère, ni le décor du salon,

n'en avaient aucun souvenir. Les fauteuils vous avaient un air de conviction et se demandaient où vous aviez été chercher de telles idées.

Non, ce qui ennuyait un peu Mme Drover, elle ne le cachait pas, c'était d'avoir pour gendre un veuf, et aussi cette différence d'âge avec sa fille.

— Je ne sais pas si une telle différence n'est pas toujours un gros danger.... Mais M. Maclew est un homme d'un si grand caractère, il s'est montré si généreux!... Avec une telle fortune, il y a tant de bien à faire!...

« Du bien! Ah! vous m'en direz tant! » Kate retint ces mots qu'elle avait sur le bout de la langue. Mais Mme Drover continuait tranquillement :

— Il l'a comblée de perles, elle les apporte demain pour changer la monture. Ce sera un grand sacrifice pour son père et pour moi, continuait-elle, de nous séparer de Lilla. Heureusement que Baltimore n'est pas loin. Elle aura une vie sérieuse, pleine de responsabilités. Hendrik craint qu'au commencement, les distractions de New-York ne lui manquent. Mais je connais ma fille. Quand Lilla est *vraiment* heureuse, personne moins qu'elle n'a besoin de distractions.

Fred Landers avait téléphoné qu'il était de retour et qu'il l'invitait à dîner. Elle comprit qu'il voulait lui alléger sa solitude pendant l'absence de sa fille et se dit que, par lui, elle saurait quelque chose.

En bon ami de la famille, Fred était rayonnant. Seulement, en parlant des fiançailles de Lilla, il ne disait pas : « Quel sacrifice! » mais : « C'est une solution. » Et cela rendit plus facile la question de Kate : « Comment s'y est-elle bien prise? »

Il se tenait à demi couché dans son fauteuil, tirant avec placidité des bouffées de son cigare, et rôtissant familièrement au feu ses gros brodequins à bouts carrés; et Kate se surprit à penser que ce serait peut-être là une agréable compagnie pour passer ses soirées. Elle s'étonna de cette idée qui ne lui était jamais venue.

— Vous voulez dire : comment elle a enlevé l'affaire? — Il eut un petit coup d'œil amical et plein de confidences. — Dame! Vous comprenez, je ne suis pas dans le secret, mais

j'imagine que c'est le coup classique : Lilla est une rouée qui la connaît et Mme Tresselton était là pour l'aider et pour faire l'article. Je sais qu'il y a six mois que la chose est en train et qu'une certaine battue en Caroline du Sud a joué un rôle dans l'affaire. Au surplus, tout le monde dit que le bonheur l'assagira.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

Il eut un léger haussement d'épaules.

— Je pense que c'est une expérience et qu'il faudra voir. Mais je me dis que Maclew est un vieux dur à cuire : cela ne lui fera pas de mal, et cela peut faire du bien à Lilla. Espérons.

Kate resta un instant silencieuse, retenant la question qui lui brûlait les lèvres. A la fin, elle demanda :

— Et le secrétaire ? Était-il là ?

— Le nommé Fenno ? Mais oui, il était à son poste.

— On dirait que vous ne l'aimez pas ?

Il la regarda, et elle vit qu'il fronçait les sourcils.

— Que voulez-vous que je vous en dise ? C'est vrai qu'il ne me plaît guère : il ne m'a jamais plu.

— Vous le connaissez donc ?

Elle sentait le rouge lui monter au visage et saisit un écran, qu'elle mit par contenance entre elle et la flamme.

Landers réfléchit.

— Je l'ai rencontré plusieurs fois. Mon idée est qu'il était du complot : il s'est mêlé de cette cuisine, voilà mon impression.

— Mais alors, interrogea-t-elle vivement, dans quelle intention ?

Le visage rembruni de Landers s'éclaira :

— Peut-être bien pour faire sa cour à Anne.

— A Anne ? Vous avez dit : Anne ?

Le cri, qui venait de lui échapper, n'en finissait plus de s'éteindre.

— Il ne serait pas le premier. D'ailleurs, ce n'est là qu'une supposition.

— Eh bien ! mon cher, vous n'y êtes pas. Et même...

Elle hésita, puis précipitamment :

— Quoi ! Vous n'avez pas remarqué qu'il y ait quelque chose entre lui et Lilla ?

Landers jeta son bout de cigare dans le feu.

— Fenno et Lilla ? Ma foi, c'est peut-être vrai, après tout. Je n'y pensais pas.

— Eh bien ! J'y pense, moi... Je les ai vus ensemble quand ils ne s'y attendaient pas...

Son cœur battait, elle suffoquait. Elle avait eu besoin de parler pour donner un corps à ses soupçons.

— Voilà qui jette un jour nouveau ! Pauvre Maclew ! Je commence à le plaindre. Mais, bah ! Ils sont assez grands pour se débrouiller tout seuls. En somme, ajouta-t-il avec un soupir de soulagement, s'il faut qu'il y ait une histoire, j'aime mieux que ce soit Lilla.

— Et moi, je vous dis que j'en suis sûre.

Elle parlait avec feu. Elle avait besoin de prouver à quelqu'un que Chris était l'amant de Lilla, afin de le croire elle-même, et elle avait besoin de le croire, afin de dissiper l'horrible supposition que Landers avait fait naître en elle. Alors, elle se trouva capable de sourire : ce n'avait été rien qu'une plaisanterie, de ce genre de plaisanteries cordiales et bon enfant sur les amourettes et les fiançailles qui ont cours en Amérique. C'est égal, d'avoir côtoyé le gouffre la rendait étourdie et pantelante au sentiment de la réalité. « S'il faut qu'au moindre mot entendu par hasard, mon imagination parte en campagne, quel repos espérer? » se dit-elle.

Le lendemain, Nollie reparut fraîche et souriante comme une infirmière dont le malade serait hors d'affaire. Maintenant qu'elle était débarrassée de Lilla, sa figure de jeune garçon avait perdu son expression de précoce souci : elle avait vraiment rajeuni. Elle se fit moins prier pour parler que Landers :

— Enfin, ce n'est plus un secret ! Grâce à Dieu !

Et elle commença son récit. Maclew et Lilla s'étaient rencontrés l'automne précédent à la chasse au canard en Caroline du Sud. Lilla était un fusil étonnant quand elle n'était pas... enfin, quand elle était en train.., et Maclew, comme beaucoup de graves messieurs de son espèce, qui, théoriquement, n'aiment que les femmes très douces, très suaves, très féminines, a été emballé par cette chasseresse intrépide, qui envoyait à tous les diables les oiseaux qu'elle manquait, fumait et buvait comme un homme et, le soir, demeurait sans desserrer les dents, dédaigneuse et les yeux mi clos, sans embêter le monde avec des récits de chasse ou des confidences sentimentales. Le classique coup de foudre ! Cependant, de retour à Baltimore, il avait été repris dans l'engrenage des habitudes et des relations ; d'autres

influences avaient joué. Un homme comme lui avait certainement quelque part une vieille liaison. Pendant ce temps-là, Lilla redoublait d'extravagances et quand il vint à New-York pour la voir, elle le traîna à une de ses soirées tapageuses et fila à une heure indue avec un autre cavalier, le laissant se débrouiller tout seul avec sa SuperRolls. Alors, il n'avait plus reparu, et il avait fallu les efforts combinés de toute la famille : « Personne n'a plus fait pour cela que le commandant Fenno », soupirait Nollie avec reconnaissance.

Le sang de Kate ne fit qu'un tour. Aplatis Lilla et Maclew et tous les autres personnages de l'histoire, recoquillés subitement comme des ballons d'enfant! Ah! ce nom, est-ce qu'elle ne pourrait jamais l'entendre prononcer sans avoir des palpitations?

— Il a été d'un tact, d'une intelligence parfaite, continuait la jeune femme. Il a foi en Lilla, comme moi-même. Il assure qu'elle se tiendra très bien et qu'ils feront très bon ménage. Il doit connaître les femmes.

— Les femmes comme Lilla, sans doute.

Les mots jaillirent, sans qu'elle eût le temps de les retenir : ils venaient sans doute d'une source d'amertume qu'elle avait crue tarie.

Nollie parut peinée.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Il y a des années que je ne l'ai vu, dit-elle d'une voix blanche.

— Lui, il vous aime tant! Il paraît qu'il avait un culte pour vous dans sa jeunesse. Seulement, dans ce temps-là, il n'était pas encore lui-même. Il se cherchait. Il compare ce qu'il était alors à une pierre qui roule, ne sachant où s'arrêter.

Un culte de jeunesse! En effet... Et le reste, donc! L'avait-elle assez entendue, cette histoire de la pierre qui roule!

— C'est la guerre qui l'a transformé, a fait de lui un autre homme. Il en a conscience. Maintenant, il est sûr d'avoir trouvé sa vocation. Il ne pense plus qu'à son œuvre et il fait vraiment de très beaux vers. Je suis fâchée, ajouta-t-elle avec gravité, qu'il soit décidé à donner sa démission. Il n'a pas le sou, et il a attendu cette place si longtemps!...

— Sa démission du poste de secrétaire?

— Oui, il dit qu'il a besoin de liberté pour écrire, qu'il ne peut s'astreindre à un travail de bureau.

« Toujours la même histoire! » Cela faillit encore une fois lui échapper, et, dans son effort pour retenir sa phrase, elle ne trouvait plus rien à dire. Cependant, elle sentait que Nollie attendait.

— Dans ces conditions-là, il fait bien, accorda-t-elle.

Nollie conclut :

— C'est dommage, et pas seulement pour lui. Il avait une très bonne influence sur Lilla.

Ah! non, vraiment, ils étaient trop bêtes, même Nollie! Kate eut du mal à ne pas lui crier : « Vous ne voyez donc pas, niais que vous êtes, qu'ils sont amants? qu'ils ont mijoté ce mariage pour la commodité de leurs amours, que votre imbécile de Maclew est leur dupe, et vous tous aussi, par-dessus le marché? »

Mais quelque chose en elle, — était-ce orgueil ou prudence? — retint cet éclat et lui épargna de le justifier. Qu'est-ce que tout cela pouvait bien lui faire, grands dieux? Le danger, le terrible danger était écarté; elle était tranquille, aussi tranquille qu'elle pouvait l'être, tant qu'une fatale folie ne la pousserait pas à se trahir.

Avec un sourire douloureux, elle dit, la gorge sèche :

— Je compte sur vous pour m'aider à choisir mon cadeau de noces pour Lilla.

## XII

Le séjour d'Anne à Washington se prolongea une quinzaine de jours. Ses lettres étaient ponctuelles et brèves, mais Kate ne lui en voulait pas : elle savait que la jeune fille tenait de son père cette roideur de plume qui la rendait incapable de traduire sur le papier des nuances d'idées ou de sentiment.

Elle rapporta enfin des études de magnolias plus largement peintes, plus vigoureuses que ce qu'elle avait jamais fait. Elle retrouva sa mère avec les caresses ordinaires. Pour Kate, ce retour dissipait les nuages, aérait la maison. Elle n'aurait jamais cru qu'il restât dans son cœur assez de place pour une passion comme celle qu'elle éprouvait à présent pour sa fille. « Amour parfait n'a peur de rien. » Est-ce vrai? Qu'en sait-on? s'était-elle demandé souvent, incrédule. Pour la première fois, amour et paix régnaient sur elle dans une sorte de bonheur surnaturel.

Elle enrageait d'avoir à sortir le soir de ce retour. Mais Mme Porter Lanfrey célébrait les fiançailles de Lilla par un grand dîner suivi d'une soirée musicale. La jeune fille eut à peine le temps de s'habiller au saut du train, et déjà l'auto était avancée.

La fête n'était pas de celles auxquelles on peut manquer. C'était une affaire d'une importance mondaine incalculable. Le *oui* ou le *non* de Mme Lanfrey étaient le dernier reste du vieux code de la société à New-York. Tous ses habitués étaient d'accord que c'était la dernière maison où il y eût des traditions.

C'est en tremblant que Kate était entrée dans le grand salon, non pas à cause de la présence de ses anciens censeurs et anciens juges, transformés à présent en ardents champions ou en relations aimables, mais elle craignait de voir apparaître derrière la puissante carrure de M. Maclew une silhouette plus élégante et une figure plus animée. Son anxiété ne dura pas : Chris n'était pas là et ne vint pas. Tous les invités au complet, la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et Mme Lanfrey, au bras de Maclew, ferma majestueusement la marche. Le cortège passa ainsi du lambris chêne et or au décor or et marbre, car l'hôtel Lanfrey était le temple de la tradition : jusqu'au menu exactement conforme à ce qu'un ancêtre, gardien de la Loi, avait décidé que devait être un menu, à l'époque lointaine du premier dîner qu'avait donné Mme Lanfrey.

Kate put croire un moment qu'elle rêvait : elles étaient là, toutes les figures qui avaient encadré et emprisonné sa jeunesse : c'était à se demander si elles appartenaient toujours aux mêmes personnes, ou si elles n'avaient pas été léguées plutôt à une nouvelle génération, elles aussi, comme une « tradition ». On eût dit que les invités, en entrant dans le salon de Mme Lanfrey, changeaient de figure pour se conformer aux principes et au programme de la maison, tout comme la grasse *prima donna* qui, sous des flots de tentures d'Aubusson, roucoulait son air de la *Tosca*, paraissait être exactement la même que celle qui, il y a vingt ans, roucoulait le même air, sous les mêmes tapisseries. Même Lilla, qui avait quitté ses airs de petite révoltée, et qui, assise bien sagement à côté de son fiancé, dans un canapé doré, arborait un sourire minaudier.

Le retour se fit en silence. Anne enfoncée dans les coussins de la voiture, semblait sommeiller. Était-ce la lassitude de cette longue journée, ou bien fermait-elle les yeux sur une chère image? Kate songeait. Par intervalles, la lumière crue des lampes à arc éclairait le beau visage encadré de tresses noires, ferme et jeune comme un marbre grec. Anne était encore à l'âge où les fatigues et les soucis ne rident pas la surface.

Kate respectait toujours les silences de sa fille et ne s'en offensait pas; néanmoins, elle fut bien heureuse quand, en approchant de la maison, elle sentit la main de la jeune fille se glisser dans la sienne. Que de blessures un simple attouchement guérit! On eût dit qu'Anne avait deviné tant de tristes retours où sa mère, inerte dans son coin, étouffait de voir le profil de son mari, entre elle et le monde, comme un mur.

— Chérie, il y a des mois que tu étais partie! dit Kate quand elles furent à la porte du boudoir.

— Oui, il s'est passé tant de choses!

Anne parlait d'une voix qui semblait venir de très loin, comme en rêve.

— Tu me les raconteras demain. Ce soir, tu n'en peux plus: tu tombes de sommeil.

La jeune fille ouvrit de grands yeux, comme quand elle revenait de ses absences :

— Je ne suis pas fatiguée du tout, je n'ai pas sommeil.

Puis après une légère hésitation :

— Vous ne voulez pas de moi ici un petit peu, pour causer?

— Tant que tu voudras, ma chérie.

Kate la prit par le bras et elles entrèrent dans la pièce accueillante, doucement éclairée par une lampe voilée et la lueur du feu.

— C'est la bonne heure pour faire la causette, dit Kate en se jetant voluptueusement sur sa chaise longue.

Après ces quinze jours de solitude, c'était délicieux de bavarder avec sa fille.

— Allons, dis-moi tout.

— C'est cela.

La jeune fille s'accoudait à la cheminée, la tête appuyée sur sa main.

— Nous en avons tant à nous dire toujours, n'est-ce pas? maintenant que nous sommes ensemble. Vous ne vous doutez

pas de la différence que cela fait de rentrer près de vous au lieu de...

Elle n'acheva pas et vint se mettre à genoux auprès de sa mère. Leurs mains se rencontrèrent et Anne appuya sa tête sur l'épaule de sa mère.

— Moi aussi, j'ai été bien seule.

Kate était sur le point de tout dire. Ah ! pouvoir enfin se décharger de ce poids ! Elle n'osa pas. Le lien était encore trop fragile, — et comment faire sortir un tel aveu de sa bouche ? Il valait mieux laisser la jeune fille deviner.

Elle devina :

— N'est-ce pas que vous êtes heureuse ici, maman ?

— Heureuse ? ma petite Anne ?

— Quelle ravissante maman vous faites ! Nollie me le disait encore ce soir : vous rajeunissez tous les jours. Personne ne s'habille comme vous. Je savais bien par la vieille photo que vous étiez jolie, mais pouvais-je me douter que vous n'aviez pas vieilli depuis ce moment-là ?

Kate ne bougeait pas : elle se pénétrait de la chaleur des mots et de l'étreinte. Quel compliment plus doux que les louanges de sa fille ? Tout le passé s'évanouit dans ce radieux éclat de soleil couchant. Elle murmura de nouveau : « Ma petite Anne ! » Cela disait tout.

Anne se tut un instant, puis elle reprit, la joue toujours contre celle de sa mère :

— Je veux que vous restiez toujours, c'est convenu : je veux que la maison vous appartienne.

— La maison ?

Kate se redressa vivement. L'épaule de sa fille glissa de la sienne, — et elles se regardèrent, l'espace qui les séparait tout à coup agrandi.

— La maison à moi ? Je ne comprends pas... Quelle idée !

C'était la première fois que la question se posait. Au moment de son arrivée, lorsque Landers, poussé par Anne, avait essayé de parler d'affaires, Kate l'avait interrompu tout de suite. Elle voulait bien recevoir l'hospitalité de sa fille, mais en dehors de la petite rente que lui faisait la succession, elle ne voulait rien accepter. Landers avait bientôt compris qu'il n'y avait pas à insister et il avait fait partager son sentiment à la jeune fille, car elle n'aborda jamais ce sujet avec sa mère.

Kate prit tendrement sa fille dans ses bras :

— Que pourrais-je bien faire de cette maison, chérie? Et puis, à quoi bon voir si loin?

Anne demeura un moment passive dans l'étreinte maternelle, puis elle se dégagea et revint s'appuyer au marbre de la cheminée.

— Je crois au contraire qu'il le faut. Vous avez toute la vie devant vous, et avec cette masse de cheveux...

Elle sourit en caressant sa mère du regard.

Kate se redressa et secoua l'opulente chevelure qui ombrageait ses tempes. Qu'est-ce que cela voulait dire? Où la jeune fille voulait-elle en venir? Elle commençait à sentir le trouble d'une vague appréhension. Tout à coup elle eut un éclair :

— Anne, tu vas te marier?... C'est cela?

La jeune fille fit oui, de ce rapide battement des paupières qui déjà rappelait tant de souvenirs à sa mère.

— Je n'ai pu vous l'écrire : j'écris si mal! Maman, je suis très heureuse : je veux que vous le soyez aussi. J'épouse le commandant Fenno.

Édith Wharton.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

# LA DÉFENSE
# CONTRE LE BOLCHÉVISME[1]

D'après les données les plus récentes, les victimes du bolchévisme en Russie s'élèvent à près de 1 900 000, dont un tiers de bourgeois ou intellectuels, et deux tiers de paysans, soldats, ou ouvriers. Au jour du jugement, lorsque cette armée de spectres accusateurs se lèvera dans ses haillons sanglants, quels coupables se frapperont la poitrine, disant : « Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu cela? »

Lénine ? Soit. — L'heure où il descend du fameux wagon plombé est une origine concrète du mouvement bolchéviste : celui qui vient là, Messie des temps nouveaux, entouré de quelques apôtres, est donc l'auteur direct du drame le plus profond qui ait secoué l'humanité.

Le voici, armé de sa seule parole, sur le sol d'un puissant empire hérissé de 12 millions de baïonnettes ; en quelques semaines, il aura renversé cet empire, asservi cette force aveugle à la réalisation de ses plans. Il n'est entouré d'aucune auréole ; aucun acte à grand spectacle, nul siège de Toulon, nul passage du grand Saint-Bernard, nul pont d'Arcole ne l'ont popularisé, et en quelques jours son nom est sur toutes les lèvres ! C'est un théoricien qui n'apporte que des plans tracés en dehors de toutes les contingences de la vie ; et il trouve des adeptes pour les appliquer ! C'est un doctrinaire, un mystique, plein de compassion pour les peuples, qui professe l'horreur de la tyrannie, des iniquités sociales, de la guerre ; il inaugure le régime le plus tyrannique, le plus dénué de justice, le plus

(1) Voyez *le Bolchévisme et l'héritage romain*, dans la *Revue* du 15 avril, et *la Technique révolutionnaire du Bolchévisme*, dans la *Revue* du 15 juillet.

militaire et policier qui ait jamais déshonoré la face du monde, déchaîne la terreur, la famine et la misère sur son pays ; mieux, il va armer comme on n'a jamais armé, et préparer systématiquement la destruction totale de la civilisation, avec l'aide de tout ce qui n'est pas civilisé !

Tout cela est absurde. Absurde, d'une absurdité qui déconcerte la raison. Absurde que de si petites causes apparentes puissent produire si vite de si foudroyants effets, absurde que de doctrines philanthropiques puissent logiquement découler de telles doctrines d'oppression. Lénine origine et point de départ du drame, c'est un levier disproportionné. Nul prophète ne peut ainsi conquérir le monde à une doctrine abstraite. Il faut, de toute nécessité, que ses paroles aient rendu un son familier déjà et attendu, pour avoir instantanément été comprises ; il faut surtout que toute une organisation, que des cadres aient existé, non seulement pour transmettre à la masse des moujiks des paroles souvent inaccessibles à leur intelligence, mais surtout pour les déverser violemment dans une direction préparée, comme les éclusiers ouvrent une vanne. Dire que le flot, une fois déversé, soit resté parfaitement maniable et que Lénine est sciemment responsable des ravages de son cours capricieux, serait peut-être excessif : mais c'est bien lui qui a lâché le flot.

Certes, donc, Lénine est coupable ; mais, puisque son avènement est préparé, moralement et matériellement, d'une façon telle qu'il devenait inévitable, n'y a-t-il pas impéritie du gouvernement qui ne sut rien faire pour discerner les tendances nouvelles et les diriger, et aveugle complaisance de la part de celui qui facilita la mise en place des cadres? Coupable, hélas ! le malheureux empereur Nicolas II, qui, chargé des destinées d'un grand peuple, fut excellent époux, excellent père et fidèle allié, alors qu'il eût fallu être un souverain ; coupable bien davantage le sonore Kerensky, ignorant des moindres réalités gouvernementales, d'avoir cru que parler était agir, et d'avoir aveuglément facilité, en raison de vagues affinités philosophiques, la mise en place des Soviets ; coupables, les prudents officiers ou bourgeois qui, à l'heure de la mêlée, se sont gardés de prendre parti et ont attendu dans l'ombre la fin de la tourmente, dans l'aveugle persuasion que cela n'aurait qu'un temps, et qu'on pourrait laisser à d'autres le soin d'une libération qui n'est jamais venue. Coupables, les partis russes, nombreux et puis-

sants, qui, dressés pour combattre le bolchévisme, n'ont voulu de la victoire qu'à condition d'être seuls à l'exploiter, ont épuisé leurs forces à se combattre les uns les autres, refusé tout programme commun, pour échouer misérablement chacun à son tour. Coupables encore, à l'étranger même, ceux qui, par inertie ou complaisance, prolongent depuis dix ans l'existence en Russie du régime de meurtre et de sang. « Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu cela! » Qu'importe, si vos mains sont rouges, à l'heure du jugement?

Nul plan logique de défense n'est concevable, si l'on néglige la leçon des faits, et si l'on envisage le mouvement bolchéviste du haut de principes abstraits, pour juger uniquement de la validité des idées sans se préoccuper de leurs conséquences matérielles.

De la leçon russe il faut tirer des notions précises. La révolution ne commence ni à une date, ni à un fait, ni à un homme : elle révèle son existence. La prise de la Bastille ou la chute de Kerensky ne sont pas le point de départ, mais la confirmation d'un état révolutionnaire préexistant.

Les phrases qui ont préparé l'avènement de Lénine, mieux, les phrases mêmes de Lénine, résonnent aujourd'hui impunément sur toute la surface du globe, martelant dans les cerveaux la doctrine révolutionnaire bolchéviste. Les états-majors, mis en place en Russie avant la révolution d'octobre, sont mis en place aujourd'hui partout, et avec quels perfectionnements! Qui osera nier l'existence d'un réseau de commandement capable de susciter simultanément dans tous les pays du monde une agitation simultanée sur un même sujet? Et qui niera que les désordres collectifs du 23 août, par exemple, soient bel et bien une journée révolutionnaire mondiale? La révolution est en cours : que faisons-nous ?

Aujourd'hui, nous lisons d'un œil sec les listes quotidiennes de lointains fusillés russes, dont le total peu à peu monte vers deux millions... Comprenons-nous qu'à ces deux millions de suppliciés d'autres millions de martyrs ne tarderont pas à se joindre, si rien n'intervient, choisis de même façon qu'en Russie : toute la bourgeoisie, mais aussi toute l'élite intellectuelle, le clergé, les magistrats, les officiers... et, pour finir, les paysans eux-mêmes? Il ne s'agit plus de martyrs éloignés, et de noms lointains : demain, c'est le vôtre, c'est le mien qui

figureront sur les listes. Ces millions de morts, sur qui retombera leur sang?

Est-ce sur le Lénine à venir, dont on ignore encore le nom? Certes, il paraîtra porter le poids du crime. Mais pas seul. Coupables, les gouvernements imprévoyants et faibles, qui auront cru pouvoir attendre pour agir « que la révolution commence », comme s'il s'agissait d'un phénomène à heure fixe; coupables, comme en Russie, les partis d'ordre qui, plus nombreux et plus puissants que le parti communiste, n'auront jamais su coordonner leur action, et s'unir pour le détruire. Coupables, les ambitieux qui auront spéculé, pour leur succès politique ou financier, sur des alliances monstrueuses; coupables, les complaisants qui, pour des questions d'affinités intellectuelles, se seront laissé entraîner dans un monde d'idéologie, au point de ne plus voir le réel. Coupables enfin, et ceci est capital, les indifférents, quels qu'ils soient : car chacun, fût-il le plus humble, est un rôle et une responsabilité.

Coupables, non pas coupables demain, mais coupables déjà aujourd'hui, parce que responsables de faits à venir qu'ils sont en mesure d'empêcher, et parce qu'ils n'en auront rien fait.

## LA DÉFENSE DE LA CIVILISATION

Le caractère capital du bolchévisme est son caractère international. La IIIe Internationale : son titre, son programme, son action dénotent formellement une menace universelle visant tous les États civilisés.

Ce caractère semble avoir totalement échappé à l'attention mondiale, au moins dans le domaine des faits. En ce qui concerne la théorie, certes, tous les écrivains ayant traité du bolchévisme ont unanimement émis la même opinion et conclu qu'une défense collective s'imposait. Mais, pratiquement, rien n'a été fait, malgré la tendance d'après-guerre de traiter toutes les affaires possibles sur le plan international : conférences de Genève, Société des nations, conférences interparlementaires, etc.

Jusqu'ici, le bolchévisme, centralisé en une direction unique et homogène, mène une offensive cohérente contre le monde civilisé, désuni, divisé contre lui-même, incertain de ce qu'il doit faire, incohérent dans ses réactions.

Toute la gamme des mesures possibles à appliquer au bol-

chévisme, depuis l'essai d'entente, voire même d'alliance, caractérisé par la manière allemande, jusqu'à la rupture des relations diplomatiques, coexiste actuellement au monde; mieux, divers États ont déjà essayé plusieurs de ces politiques. C'est faire à l'adversaire la partie belle, et la perdre à coup sûr.

Il est certain que cet état de choses ne peut durer.

Le monde civilisé, celui qui a, depuis cinq siècles, peu à peu conquis le globe en partant d'Europe, qui lui a donné sa civilisation actuelle, imposé sa culture, ses lois, son code, compte 550 millions de blancs. Sa supériorité s'est confirmée et maintenue, grâce à une cohésion indefectible, toutes les fois que le prestige blanc s'est trouvé menacé, par exemple en 1900, lors de l'expédition internationale après le mouvement des Boxers. Qui oserait dire que cette situation éminente subsiste? Le crime du bolchévisme, qui coupe le monde en deux en introduisant un code nouveau dont la coexistence avec l'ancien est impossible, se complique du fait qu'il dresse systématiquement contre la supériorité de la race blanche la totalité des races de couleur, et fait alliance ouverte avec elles.

Certes, la grande guerre elle-même a porté un coup terrible au prestige blanc, en montrant que ces puissantes nations blanches se dévoraient entre elles : maintenant, que peut penser l'Asie, lorqu'elle voit plus de cent millions d'hommes blancs, — les Russes, — se détacher du bloc civilisé, et venir les convier à la curée du reste? Encore n'a-t-on point épuisé toutes les possibilités de scission : peut-on négliger l'hypothèse d'un nouveau Rapallo, jetant encore 80 millions de blancs de l'autre coté de la frontière?

Que ce soit en Chine, aux Indes, au Maroc, en Égypte, en Syrie, en Palestine, à Java ou ailleurs, les mouvements nationalistes sont canalisés par une organisation dépendant directement du *Komintern* de Moscou. Le mot d'ordre apparent est « libération des peuples opprimés ». Le mot d'ordre secret est « asservissement à la IIIe Internationale ». Peut-on abandonner ces peuples à la domination bolchéviste?

Les civilisations ne sont pas choses éternelles : le monde n'est que poussière de civilisations disparues. Nombre d'auteurs ont comparé la grande guerre à celle du Péloponèse, prélude du déclin de la civilisation grecque. Subirons-nous, nous qui connaissons l'histoire, les mêmes fatalités, pour les mêmes causes?

Nul doute qu'il ne faille actuellement, et sans nul retard, une entente absolue entre les gouvernements civilisés, pour tout ce qui touche à la conduite à tenir vis-à-vis du bolchévisme, de ses conséquences directes et indirectes. Rien dans ce sens n'est fait, rien d'officiel du moins; seule, l'Entente internationale contre la IIIe Internationale, résidant à Genève, s'efforce de rassembler en un seul faisceau toute la documentation relative à l'action mondiale du bolchévisme, et de proposer des mesures d'ensemble. Elle va droit aux réalités les plus simples : il y a identité évidente entre la IIIe Internationale et le gouvernement des Soviets comme il y a caisse commune, et l'on ne peut combattre la première sans combattre l'autre. Point d'argent, point de propagande. Ce n'est pas sur l'exploitation régulièrement déficitaire de la Russie que l'U. R. S. S. peut financer sa campagne révolutionnaire : l'or aux mineurs anglais, l'or aux Riffains, l'or aux Cantonais, les navires, chargés d'armes et de grenades, expédiés aux révoltés du monde entier, tout cela est exclusivement l'or des achats faits en Russie, spécialement l'or du pétrole.

Prolonger la fiction diplomatique selon laquelle les nations civilisées entretiennent des rapports courtois avec l'U. R. S. S., tout en condamnant la IIIe Internationale, est une duperie. La nécessité d'une rupture collective avec les Soviets s'impose, et l'abandon absolu de tout achat en Russie : la lettre du 4 août de sir Henry Beterding, directeur de la Royal Dutch, priant instamment M. Rockfeller Junior de supprimer tous contrats financiers avec les Soviets, en expose avec clarté les motifs impérieux.

Ce serait le premier pas. L'entente internationale pour les mesures de répression pénale, pour l'action policière contre les agents du bolchévisme, suivra certainement. A quoi sert d'expulser l'Arcos d'Angleterre, s'il peut impunément s'installer sur la côte en face... à Boulogne ou à Amsterdam, et y continuer son travail, à peine gêné par des délais postaux insignifiants ? Une législation commune s'impose.

D'autres questions se poseront : questions coloniales, questions ethniques. Rien ne servirait de les prévoir ici, alors que rien encore n'existe.

Pour le moment, seule importe la question de principe, à savoir la solidarité indispensable des États civilisés, en vue d'une défense collective sur des bases établies d'un commun

accord. Si nous emportons cette conviction, si nous réalisons cette entente de façon matérielle et tangible, le principal sera fait. Il a fallu, pendant la grande guerre, de nombreuses années avant de réaliser le commandement unique; mais, dès qu'il a été réalisé, il a de lui-même trouvé la solution des problèmes, dès qu'ils se sont présentés. Il en sera de même ici. L'union, d'abord. On verra ensuite les problèmes à résoudre, ou à écarter

L'an dernier encore l'éloge d'un homme d'État était complet, quand on le saluait du titre de « grand Européen ». L'éloge de demain sera : « grand Civilisé ».

## LA DÉFENSE NATIONALE

Si, en 1914, nous avions attendu, pour tirer le premier coup de canon, que l'entente fût réalisée entre les futurs alliés, Paris serait aujourd'hui chef-lieu de province allemande. Avant de compter sur les autres, il faut compter sur soi, et la défense nationale ne souffre pas de délais.

Où en sommes-nous en France?

Nous en sommes à compter, sur plus de neuf millions d'électeurs aux élections du 11 mai 1924, plus de 875 000 voix égarées sur les communistes : soit un dixième environ. Le 1er juin, « l'Internationale communiste » annonce que « la C. G. T. U. », placée sous l'influence du parti, englobe 450 000 membres, soit 40 à 45 pour 100 de tous les ouvriers et employés organisés de France ; mais les 55 à 60 pour 100 restants, n'étant point organisés dans un sens formel de résistance au bolchévisme, sont fatalement appelés, en cas d'événement capital, à rester inertes, ou même à être entraînés.

Et ces ouvriers organisés ne sont pas répartis n'importe où. Ils sont surtout à Paris, et renforcés de 650 000 étrangers. Il est bon de se reporter à la carte électorale de Paris et de la banlieue rouge, publiée par G. Gautherot dans *le Monde communiste*. Les communistes tiennent entièrement l'axe nord-sud de la capitale, de l'Ile Saint-Denis à Choisy-le-Roi, avec leurs plus forts groupements exactement sur le départ de nos principales voies ferrées, et la ceinture socialiste est complète ; d'autre part, au Conseil général de la Seine, la majorité socialiste communiste est désormais assurée.

Le 23 août, une journée révolutionnaire de fort médiocre

ampleur a jeté sur nos boulevards des groupes de manifestants largement truffés d'étrangers et d'apaches, et la police, avisée, préparée, massivement employée, a fini par en avoir raison. La presse, bien entendu, a arboré des manchettes rassurantes : « Nous sommes défendus... Force est restée à la loi... La preuve est faite qu'il n'est pas loisible de troubler l'ordre à Paris... » Cela est bon à dire : mais, n'en déplaise à l'excellence des mesures prises par notre sympathique Préfet de police, est-il prudent de le croire ?

Une journée révolutionnaire de ce genre n'est guère qu'une amusette. Que signale-t-on ? Des « foules » de 5000 hommes. Qu'est cela, dans Paris ? Et que font ces 5000 énergumènes ? Des opérations systématiques ? Oui et non. Oui pour tâter les dispositions de la police et savoir comment elle se déplace ; non pour un dessein révolutionnaire, car ces gens-là s'attaquent à des objectifs sans valeur : briser des glaces et piller des magasins n'a aucune portée révolutionnaire. Partout, c'est entendu, force est restée à la loi, mais tard et après destructions faites : le jeu des diversions qui consiste à créer des incidents en tel point, pour y attirer la police, et de les cesser, sitôt celle-ci avertie, tandis que d'autres groupes commencent ailleurs, a relativement réussi. C'est une expérience, rien de plus.

Et maintenant, supposons non plus une amusette, mais « la journée révolutionnaire ». Non plus 5 000, mais tout ce que la ceinture rouge de Paris compte de militants organisés ; non plus des pillages quelconques de devantures, mais des objectifs précis : postes, télégraphes, gares et triages, grands journaux. Sommes-nous défendus ?

Pétrograd avait une police, et quelle police ! Certes, ni la souplesse, ni le tact de la police parisienne. En revanche, le nombre, et la brutalité : qui a vu ses mitrailleuses, juchées sur les toits des maisons, moudre à un rythme régulier la mort à travers les larges avenues, peut certifier que cette police était redoutable. Balayée, cependant.

Pouvons-nous dire : « Chez nous, il n'en sera pas ainsi... A Paris, la révolution est impossible... » ?

Car, en matière de défense révolutionnaire, il faut d'abord prévoir le pire. Nous sommes certainement tous d'accord pour penser qu'une révolution a des causes morales : si la nation est malade, il faut la guérir ; si des idées dangereuses ont

contre, il faut les combattre par des idées plus saines, et on n'est pas avec des baïonnettes qu'on arrête la diffusion des idées. C'est entendu. Mais on guérit un *malade*, on ne guérit pas un mort. On guérira la France, elle se guérira peut-être d'elle-même, grâce à la richesse de son sang, mais à condition de n'être pas assassinée net, un beau matin. Et c'est pourquoi, dans l'ordre logique, avant les mesures curatives, qui sont à longue échéance, avant les mesures sociales ou législatives, notre impérieux devoir est d'arrêter *a priori* les mesures immédiates, le plan d'action largement conçu, susceptible de broyer toute tentative d'insurrection.

Ce plan existe-t-il? Peut-être. Efficace? C'est à voir.

## LA DÉFENSE IMMÉDIATE

Il n'y a de science que d'expérience, et rien n'est fait, si l'on ne tient un compte rigoureux de l'expérience russe, et des expériences subséquentes.

Le Préfet de police a demandé des moyens de transport rapides, et des liaisons. Faut-il nous reporter encore à la préparation du coup d'État bolchévique intégral? Mais ce jour-là, s'il est dans la capitale un téléphone qui fonctionne, ce ne sera certainement pas celui du Préfet de police, ce sera celui du Quartier général rouge, à Villejuif ou à Saint-Denis. Et quant aux moyens de transport, qui les aura, sinon ceux qui ont le contrôle de tous les transports en commun?

Ce jour-là, il ne s'agira pas d'aller n'importe où selon l'attaque, protéger n'importe quoi, des magasins ou des devantures. Il ne s'agira pas de biens privés. Les points à tenir et à conserver sont formels, et inscrits au plan de la ville, parce que nécessaires à l'économie du pays : distribution des communications de toutes natures (P. T. T., journaux, voies ferrées), distribution de l'eau, du gaz, de l'électricité. Les exemples sont là. A Pétrograd, à Moscou, à Tomsk où la lutte dura près d'une semaine, à Berlin, à Budapest, ouvrons nos dossiers, regardons où l'on s'est battu, voyons comment et pourquoi sont morts inutilement tant d'héroïques défenseurs de l'ordre, dont en général les cadets, — élèves des écoles militaires, qui, âgés de 16 à 18 ans, n'ont point ménagé leurs forces, mais versé sans compter un sang jeune et pur.

Sur quoi peut-on compter? — La police, certes. — Les troupes

de Paris? Grave question, pour laquelle il faut reprendre notre histoire. Les troupes de Paris ont marché lorsqu'elles ont été mises en mouvement tout de suite par des ordres nets et précis. Mais, en général, elles n'ont pas eu d'ordres; toutes les fois qu'elles ont dû rester longtemps l'arme au pied, elles se sont révélées extrêmement influençables; elles ont fondu et se sont pour ainsi dire évanouies. Donc, même en admettant que la troupe ait pu être complètement préservée de l'abominable propagande bolchéviste, son rendement est incertain, sauf dans des conditions précises de mise en marche immédiate, sur ordres formels, pour des buts définis : et qui donnera ces ordres? — Les troupes hors de Paris : oui, si elles sont à portée de venir à pied, et vite : car comment compter sur les trains? Il faut tenir à jour la carte des centres communistes pour savoir que nos grands triages, comme Amiens-Longueau ou Saint-Pierre des Corps, sont des citadelles communistes. Point de transports, et point d'appel!

Enfin, il faut compter que la troupe, en France, aura toujours l'instinctive horreur de marcher contre le peuple, contre ses frères. Dans les révolutions, seul le peuple révolutionnaire occupe la rue, donnant l'impression qu'il est la nation tout entière et marche sans aucune opposition : cela influence la troupe. Il est bon, si l'armée doit défendre quelqu'un, qu'elle voie qui est ce quelqu'un, et sache ce qu'elle défend. Par conséquent, les associations de défense françaises ont, elles aussi, un rôle : et si le drapeau tricolore devait, en un jour néfaste, entrer en lutte contre le drapeau rouge, il conviendrait que tous ceux qui sont décidés à le défendre, vinssent ostensiblement se ranger auprès des troupes de l'ordre. Cela ne s'est pas toujours vu, en Russie : trop souvent, les défenseurs de l'ordre ne surgissaient des caves qu'une fois le dernier coup de fusil tiré et la victoire acquise sans eux.

Résumons donc ce qui caractérise un plan de défense :

1° D'abord, un choix préalable des points vitaux qu'il convient de défendre à tout prix, quitte à abandonner le reste;

2° Une répartition des moyens, répartition qui doit bien être prévue *a priori*, si l'on admet que sans nul doute téléphones et télégraphes seront sabotés, et nombre de hauts fonctionnaires arrêtés, peut-être :

3° En ce qui concerne la troupe de Paris, des ordres préalables extrêmement nets et simples, fixant des missions sans prêter à aucune équivoque : missions que l'on devra choisir faciles, afin de ne pas demander à cette troupe nerveuse un effort initial qui risquerait de ne pas être atteint;

4° En ce qui concerne les troupes extérieures, des ordres préalables également, et non moins précis : mais ils peuvent demander un effort plus sévère, car ces troupes-là seront mieux préservées de l'ambiance révolutionnaire, et sauront en outre qu'elles marchent pour soutenir des camarades;

5° En ce qui concerne les éléments civils d'ordre, en avoir prévu le rôle, comme cela s'est déjà fait pour les grèves à Paris. Il y a les grandes Écoles; il y a aussi de puissantes associations patriotiques qui prêteraient, sans hésiter, appui au gouvernement, et il convient qu'il y ait, dès la première minute, des vestons auprès des tuniques;

6° Tout ce qui précède concerne spécialement Paris; mais il y a la province, car il ne convient pas qu'une émeute, maîtresse de Paris pendant 48 heures, puisse avoir conquis le pays. Plans et rôle à prévoir, également.

Une seule difficulté: les ordres. — Difficulté réelle, si l'on s'en tient aux stricts et vieux principes de la centralisation. Nous savons par avance que si les révolutionnaires jouent correctement les règles de leur propre jeu, ils auront paralysé et isolé le chef de l'État, le conseil des ministres, les chefs de la police et de l'armée, qui voudront peut-être prendre des décisions, mais ne pourront en aucun cas les transmettre. Il me semble que n'importe quel officier d'état-major d'un esprit tant soit peu ingénieux est capable de trouver la parade à cet accident, et de monter les choses de telle sorte que les ordres soient ouverts et exécutés automatiquement, à l'heure où la centralisation cesse de jouer; non moins facile d'édicter des règles telles qu'en cours d'opérations nul ne puisse se laisser induire en erreur par des ordres provenant de personnalités non qualifiées.

Quiconque a vécu la révolution bolchévique sait qu'elle n'opère pas précisément en douceur, qu'elle déclenche à coup sûr l'ère des violences et l'emploi brutal de la force. Avec ou sans mesures préalables, dans tous les cas, le coup d'État bolchéviste, c'est la mitrailleuse dans la rue; dans tous les cas, c'est la réaction sans merci d'éléments d'ordre qui ne veulent

pas mourir sans combat ; c'est, l'histoire russe nous le prouve, la guerre civile sur tout le territoire, les villes, l'une après l'autre, transformées en champs de bataille, prises, reprises et suppliciées. C'est, — si rien n'a été préalablement organisé, comme en Russie, — une série de réactions sans unité de temps ni de doctrine, un chaos de dictatures locales, un désarroi de programmes opposés. Tout cela, nous serions coupables de l'ignorer.

Coupables, dès lors, d'ignorer aussi que, puisque la force doit entrer en jeu, il faut qu'elle y entre sans hésitation ni erreur de direction; qu'il n'appartient pas à chacun de juger s'il convient ou non de s'opposer à la révolution, ni de choisir un drapeau et un programme ; que l'action immédiate est un devoir, et que ce devoir doit être poursuivi jusqu'à l'heure où le gouvernement national est rétabli dans la plénitude des droits à lui conférés par la Constitution. Privées de directives préalables leur fixant des buts précis, les forces aveuglément libérées risqueraient d'obéir à n'importe quel mot d'ordre, à n'importe quelle autorité interposée. Le plan préalable s'impose, c'est un devoir de l'établir.

On n'attend pas l'incendie pour avoir, dans les théâtres, un plan d'incendie et des organes appropriés. On n'attend pas l'attaque d'ennemis extérieurs pour avoir un plan de mobilisation. Nous avons un ennemi intérieur, c'est regrettable, mais c'est certain : surseoir à l'établissement d'un plan contre lui ne serait pas une simple négligence, ce serait une culpabilité.

### LES MESURES DE REDRESSEMENT NATIONAL

Abandonnons ces visions de meurtre et de sang, et l'abominable évocation de la fratricide guerre civile. C'est une bonne condition pour entreprendre une politique ferme et patiente, de se savoir prêt à la guerre ; c'est une nécessité, pour envisager avec toute la liberté d'esprit désirable la guérison de la France, d'être assuré qu'elle ne sera pas assassinée demain.

Car le traitement sera long. Lorsqu'une doctrine compte ses adhérents et ses sympathisants par centaines de mille, lorsqu'elle dispose d'une presse nombreuse et active, lorsque sa diffusion a été assez longtemps tolérée pour qu'elle fasse figure au Parlement et qu'elle s'expose librement dans des écoles officielles, elle a des racines profondes. On ne la détruit plus en frappant

à la tête ; seul un policier singulièrement obtus pourrait encore s'imaginer qu'en alignant au pied d'un nouveau mur de fusillés une douzaine de bolchévistes notoires, on aurait détruit le bolchévisme. Ces messieurs seraient les premiers à nous mettre en garde contre une procédure qui, radicale en ce qui les concerne, serait par ailleurs inefficace : « Prenez garde, nous diraient-ils à juste titre, vous allez fabriquer des martyrs. »

C'est parfaitement exact. Fabriquons-en le moins possible et cherchons d'autres moyens, plus modernes et efficaces, pour arrêter leur action et la diffusion de leurs doctrines.

Qui opérera le redressement français ? Ceux qui ont le pouvoir et la responsabilité. Nous sommes une démocratie constitutionnelle, dans laquelle le gouvernement a des droits qu'il tient de la constitution et des devoirs vis-à-vis du peuple qui lui a délégué son pouvoir. Sans nul mandat nouveau, sans nulle consultation de l'opinion, le gouvernement doit et peut agir pour le maintien de la constitution dont il est le gardien : c'est à ce titre, par exemple, que les mesures à prendre contre toute révolution, *d'où qu'elle vienne*, font partie de sa tâche, impérieusement. Il en est d'autres, qui lui appartiennent en propre, et pour lesquelles il est responsable, seul ; mais nous savons que, par essence, tout gouvernement démocratique est impuissant, s'il n'est soutenu par l'opinion nette et formelle de la nation. Les méthodes par lesquelles le peuple peut exprimer sa volonté sont imparfaites, et susceptibles d'être faussées : choix des députés, action des partis organisés, presse. Il faut les prendre telles qu'elles sont : et si nous voulons quelque chose, il convient de l'exprimer clairement. Nous avons, tous, notre part de responsabilité : car c'est à notre volonté collective qu'il appartient de pousser le gouvernement s'il est inerte, de le soutenir s'il agit.

### ACTION ET RESPONSABILITÉ GOUVERNEMENTALES

Les ordres d'idées concernant l'action et les responsabilités gouvernementales, l'action et les responsabilités des citoyens, sont à étudier séparément.

Le gouvernement est le gardien de la constitution et des lois. Plaise à nos assemblées de modifier légalement un jour la constitution, d'ajouter aux lois ou de retrancher, le gouverne-

ment de l'époque se pliera à ces modifications. Mais, jusque-là, le gouvernement a l'impérieux devoir de ne rien tolérer qui touche, de façon illégale, aux institutions que le pays s'est données.

Une partie de la controverse, actuellement poursuivie entre nos partis politiques de gauche et d'extrême gauche, roule uniquement sur ce point. Les uns poursuivent la socialisation intégrale de l'État, dans la persuasion qu'elle constitue un progrès, par des méthodes parlementaires légales, supputant les chances de succès de leur parti sur les autres : c'est légal. Les autres, impatients d'une réalisation immédiate, visent le coup de force, pour imposer leur volonté en dépit des partis adverses C'est illégal. Le communisme ne cherche nullement à tromper l'opinion à ce sujet, car il se déclare hautement parti révolutionnaire, décidé à renverser, à coups de fusil, l'ordre établi, à imposer son mode de gouvernement et ses lois sans nulle consultation de la volonté du pays.

Il n'est, d'ailleurs, pas question, dans son action, de pays. Le communisme est international, il ne connaît ni nationalités, ni frontières : il le dit, il le prouve, et n'obéit qu'à Moscou. C'est par une confusion inconcevable du sens des mots, qu'on assimile le « parti » communiste aux « partis politiques français ». Il est tout ce que l'on voudra, excepté une partie intégrante de la nation française : c'est, si l'on veut, un corps étranger dans notre économie nationale. Différence dont il convient de se souvenir, pour juger si équitablement il peut exciper des mêmes droits que les partis nationaux.

Comment agit-il, et que peut contre lui l'action gouvernementale?

1° *Il agit par la presse et par l'action publique de ses orateurs officiels.* C'est la partie visible de son action, la seule où il se présente officiellement à visage découvert : c'est celle qui est le mieux connue et qui attire immédiatement sur elle la répression la plus aisée.

Sa presse compte une douzaine de grands journaux de parti, plus toute une littérature de propagande, dont les brochures sont en vente à la librairie de *l'Humanité*. Presse déjà vieille de quelques années, et connue ; mais une constatation s'impose : depuis un an, elle se multiplie de façon inquiétante par la créa-

tion de « journaux d'usine ». Les voici, simultanément, apparaissant à Paris surtout, dans les grands centres industriels ensuite ; les voici paraissant aussi bien dans les services publics que dans des usines privées : *le Pauvre Gazier* (gaz de Paris), le *Coup de balai* (cantonniers), *Paris Nord* (chemin de fer), *Tout acier et le citron rouge* (Citroën), *l'Hôpital de la Charité*, *le Drapeau rouge* (Lyon), *la Cisaille* (ateliers Paris-Orléans, Tours), *le Journal des forces* (aciéries de la marine, Homécourt). Les voici distribués gratuitement, tels que *Sous la patte du Lion*, journal des cellules du Louvre, distribué le 25 mars à la porte même de ce grand magasin. On ne saurait les citer tous : c'est une éclosion qui chiffre par centaines.

Est-ce spontané, et d'où viennent l'idée et les fonds?

Pour l'idée, la réponse est toute trouvée. C'est un ordre, donné par le § 7 de l'instruction spéciale du Kôminterm pour les cellules communistes travaillant hors de Russie. En voici le texte :

« § 7. Mais le meilleur moyen de propagande est, à coup sûr, le journal d'usine... Le journal d'usine est une feuille volante qui jette sans discontinuer dans les masses le mot d'ordre et les directives du parti communiste. A cet effet, il est nécessaire d'atteindre la plus grande simplicité pour rendre accessible à tous les travailleurs l'essentiel de la doctrine communiste... etc., etc. »

Pour l'argent, il faut bien qu'il vienne de quelque part : ces feuilles-là ne font pas leurs frais, elles sont gratuites.

Si cette progression continue, étant donné que l'ouvrier ne lit rien sauf les feuilles de parti, et ne voit rien sauf le cinéma, qui est, sans qu'aucune mesure soit prise, directement sous l'influence communiste (exemple : *le Batelier de la Volga*) combien aurons-nous d'adhérents au communisme, dans un an? Dépasserons-nous le million, et de combien?

La représentation officielle du parti compte des militants, gladiateurs payés, sans fournir aucun travail professionnel visible et monnayable, pour affronter non les jeux du cirque et la griffe des fauves, mais la tribune publique et les mois de prison. Un peu plus haut, les maires communistes de plus en plus nombreux, et les membres des conseils généraux quand ils ont, comme dans la Seine, la majorité. Enfin, pour les besognes importantes ou les articles à grand fracas, les parlementaires du parti, qui peuvent assumer, à l'abri de l'immunité parle-

mentaire, la responsabilité des articles les plus virulents ou des actions les plus illégales. Qui paie, là aussi? Car le voyage du citoyen Doriot en Chine, au prix où sont les transports, a dû chiffrer assez gros.

Contre ces deux modes d'action, que fait le gouvernement?

Une note à la presse (2 septembre) résume les poursuites communistes : ont été expulsés cette année 8500 étrangers, contre 6000 les années précédentes. Une centaine de militants sont sous les verrous, dont 14 des principaux chefs de file communistes. 52 affaires sont encore à l'instruction. Ont été interdits 19 journaux séditieux publiés en langues étrangères. Ont été suspendus ou révoqués une série de maires et d'adjoints. Enfin, condamnations militaires pour l'excitation parmi les réservistes, et condamnations pour l'affaire du 23 août.

C'est bien. Mais cette note est exactement du même ordre que le communiqué optimiste qui concluait de la victoire du 23 août à une parfaite efficacité de nos mesures de défense. Ce qui est fait est bien fait, mais c'est insuffisant.

Que signifient, de ci, de là, quelques condamnations de *l'Humanité* pour excitation soit au meurtre, soit à la désobéissance militaire, lorsqu'on ne peut mettre en prison qu'un gérant dont c'est le métier, et qu'il paraît chaque jour dans chaque ville, impunément, des articles tout aussi subversifs? Nous pouvons tous, pour vingt sous, acheter à la librairie de *l'Humanité* des brochures dont chaque page est une excitation à la révolte, en termes parfaitement explicites. Que signifie d'interdire 19 journaux écrits en roumain, en italien, en russe ou en allemand, qui n'atteignent que des étrangers, lorsqu'on laisse paraître cent journaux et feuilles volantes en français, qui corrompent des milliers de Français? N'y a-t-il pas de loi sur la presse? Si. On s'en sert parfaitement pour saisir et interdire des publications pornographiques et malthusiennes; la propagande communiste n'est pas moins dangereuse. Craint-on les protestations? On peut, certes, admettre la protestation de n'importe quelle presse de parti, si on voulait la réduire au silence par arbitraire gouvernemental. Pour celle-ci, non; car c'est une presse étrangère, et à Moscou, où elle prend son mot d'ordre, nulle page imprimée ne peut sortir de nulle presse, si elle n'est communiste. De toutes les « opinions » du monde, l'opinion communiste est la seule qui ne puisse se réclamer de

l'idée de liberté. Les Américains, d'ailleurs, ne se sont pas embarrassés longuement d'arguties, pour la supprimer d'un trait de plume, comme « abjecte et répugnante » et les postes des États-Unis ont reçu l'ordre formel de n'en plus assurer l'expédition.

Quant aux arrestations de militants, comme toujours, elles ont atteint les moins protégés. Faut-il citer les députés qui jouent encore avec la justice? J'admets bien qu'elle n'a pas dit son dernier mot. En cette affaire, la camaraderie parlementaire a joué, et la Chambre ne lève pas volontiers son privilège d'immunité. Ignore-t-elle que Kerensky ayant, à la Douma, usé de magnanimité vis-à-vis du « camarade » Lénine, ce dernier lui riposta en ricanant qu'il n'agirait pas ainsi, et que le jour où il aurait pris le pouvoir il ne ménagerait pas sa tête?

Qu'ont fait, pour cette question de l'action parlementaire, nombre de pays étrangers, dont, dernier en date, le Brésil? — Ils ont décrété d'illégalité le parti communiste, estimant que nul ne peut servir deux maîtres, être à la fois aux ordres de Moscou et gérant d'intérêts nationaux : le communiste affilié à la IIIe Internationale ne peut donc être ni électeur, ni élu, ni député, ni protégé par aucune immunité : dès lors fomenter, dans un pays, une action révolutionnaire, quand on le fait à l'instigation et à la solde de l'étranger, implique la Haute Cour. C'est un frein puissant : se résoudra-t-on à l'employer?

L'heure est venue, où il faut choisir. La Chambre le peut encore ; mais si, oubliant l'histoire de Kerensky, elle se montre fraternelle aux camarades députés communistes, qu'elle n'attende pas d'eux, lorsqu'ils auront la majorité, la même magnanimité. Ils ne proposeront, eux, à personne, le libre choix entre être national ou moscoutaire : la question est jugée.

En cette affaire, le gouvernement, sans les Chambres, ne peut rien, car nulle loi n'a jusqu'ici prévu l'éventualité de parlementaires siégeant à la Chambre et prenant part à la discussion des affaires de l'État, alors qu'ils sont officiellement engagés à obéir aux ordres de l'étranger. Or, ils le sont. Le texte des conditions d'admission au Parti le dit explicitement : « Toutes les décisions du congrès de la IIIe Internationale, ainsi que toutes celles du comité exécutif, sont obligatoirement exécutées par tous les partis affiliés... »; et en outre : « Ils sont tenus d'accueillir en tous temps les camarades inspecteurs venus de Moscou, et de suivre exactement leurs instructions... » Nous

l'avons bien vu : et nos camarades députés communistes ne quittent pas l'antichambre de l'ambassadeur des Soviets.

Nous sommes en présence d'une situation de fait. Refuser de la voir et d'en étudier la solution, c'est manquer à un devoir. Logiquement les députés communistes doivent être obligés de choisir : ou répudier le parti et la doctrine, ou, s'ils restent dans le parti, redescendre au rang populaire et combattre comme les camarades à leurs propres risques, sans bouclier bourgeois, sans prestige parlementaire.

Ne pas régler cette question serait prolonger à plaisir une situation dangereuse et quelque peu ridicule.

2° *Le parti communiste agit par ses associations, les unes visibles, les autres occultes* : en particulier, son organisation de combat, le système des cellules, est occulte, avec des chefs anonymes et des transmissions par numéros.

Ces cellules existent et deviennent singulièrement nombreuses et dangereuses. Il faut remercier le parti d'avoir, en créant ses journaux de cellule, révélé leur nombre et leur place, en bien des cas; il est intéressant de suivre, par la liste de ces journaux, l'existence de ces cellules sur toutes nos voies ferrées, dans les grands triages qui sont les centres vitaux de l'exploitation, dans nos arsenaux, dans nos poudreries; certainement dans les nombreuses communes qui, depuis Bobigny, se sont offert le luxe de municipalités communistes; et quel compte doit-on tenir des déclarations à la Chambre de M. le député Soulier, disant qu'il existe 170 cellules dans l'infanterie, 49 dans l'artillerie, 57 dans les troupes spéciales, 52 dans la marine?... Le démenti a été imprécis et mollement exprimé.

Le bulletin n° 7 du 1er juillet 1927, adressé par la IIIe Internationale aux diplomates soviétiques, annonce la création de deux écoles d'agitation communiste pour la marine à Cherbourg et à Toulon : ce doit être exact, d'après les mutineries d'octobre.

Contre cela que peut l'action gouvernementale?

Jusqu'ici, paraît-il, rien. Procurons-nous un document pouvant que X est membre d'une cellule d'usine, d'administration ou de régiment, et demandons la sanction. Y a-t-il une jurisprudence? N'existe-t-il pas une loi sur les associations? L'obligation de la déclaration comporte, cependant, deux corollaires : le premier, que l'autorisation peut être refusée; le

second, que, si elle n'a pas été demandée, l'association est illégale, par suite, délictueuse : il est donc impossible qu'il n'y ait pas de sanctions. D'ailleurs, n'a-t-il pas été fait état de cette loi, en d'autres temps, pour des associations moins dangereuses peut-être, et nullement clandestines?

Il y a différence essentielle, aussi, entre un ouvrier civil, qui n'a nulle obligation envers l'État, et un ouvrier de l'État, qu'il soit postier, agent municipal ou militaire. Pour les agents d'État, l'équivoque subsiste, identique à celle qui se pose pour le député : vous ne pouvez toucher l'argent de l'État auquel vous avez promis obéissance, tandis que vous êtes engagé par serment envers une puissance étrangère. C'est une trahison : trahison plus répandue qu'on ne saurait le supposer. Un communiqué officiel récent nous apprend que les ministères ont décidé de refuser les passeports pour l'U. R. S. S. aux fonctionnaires qui en ont demandé pour aller étudier en Russie les méthodes administratives des Soviets. — Comment! alors qu'en Russie il est impossible de vivre à l'hôtel à 250 francs par jour, il y a des fonctionnaires assez riches pour se rendre en U. R. S. S. ? Impossible, s'ils ne sont défrayés de tous frais, invités par le service de propagande, en un mot, agents de la IIIe Internationale. C'est un symptôme inquiétant, pour peu qu'ils occupent, chez nous, des postes où leur action permet le sabotage et la trahison.

Il faut sortir de cette équivoque, par quelque moyen légal. Il est impossible que nos lois soient muettes sur ce point. Si elles existent, qu'elles soient appliquées. Si elles n'existent pas, c'est un devoir de demander à la Chambre de les compléter.

Parmi les lois à ce sujet, des dispositions particulièrement intéressantes ont été prises en Italie il y a trois ans, et complétées par le nouveau code. Toutes les sociétés existantes sont tenues de déposer leurs buts, et la liste de leurs adhérents : la non déclaration les met directement dans l'illégalité, et permet de les poursuivre pour complot contre l'État. La déclaration nominative des membres empêche le travail masqué : une cellule, par exemple, dont les membres seraient nominativement connus, perdrait avec son mystère les neuf dixièmes de sa force. Cette loi, d'ailleurs, n'est pas loi d'exception et les communistes ne sont nulle part nominativement visés.

Peut-être ces mesures étaient-elles plus spécialement néces-

saires en Italie, pays dont l'histoire comporte un séculaire emploi de complots et de sociétés secrètes. Mais rien, en elles, n'apparaît qui ne soit logique et raisonnable : car rien non plus n'apparaît plus insidieux et dangereux qu'un pouvoir occulte détenu par des chefs qui se cachent. Qui, s'il agit légalement dans le cadre des lois constitutionnelles, pourrait se déclarer lésé par une loi de ce genre?

Évidemment, les sociétés communistes ne disparaîtront pas, et se camoufleront : les instructions en ce sens datent déjà de 1924. Mais, lorsqu'elles sont illégales, lorsque le transport des instructions ou des fonds expose à des poursuites pour haute trahison, lorsque la propagande devient dangereuse, les tièdes se détachent et les adhésions se font rares : résultat appréciable, dont nous avons grand besoin.

3° *Le parti communiste prépare l'avenir par son action sur le personnel enseignant et sur la jeunesse* : c'est sur ce point que l'action gouvernementale est la plus délicate à exercer, et sera la plus lente à obtenir des résultats.

Il faut, cependant, en obtenir. Tout gouvernement démocratique (et, depuis un siècle, tous les gouvernements le sont plus ou moins devenus) a, tôt ou tard, à compter avec l'opinion publique. Mais l'opinion publique, en fin de compte, se ressent de ce qu'on y met : si notre jeunesse est, aujourd'hui, nourrie des principes de la lutte des classes et des idées communistes, qu'exigera-t-elle, une fois adulte?

Peut-être avons-nous à faire un *mea culpâ*. La dernière génération, dans sa ferveur républicaine, s'était irritée de la lenteur avec laquelle l'opinion se ralliait : elle s'est ingéniée à faire de l'enseignement un instrument politique. Supprimer la concurrence et imposer une doctrine officielle, n'était que trop aisé : les instituteurs primaires en particulier, qui, de temps immémoriaux, étaient secrétaires de mairie et grands électeurs, sont descendus avec facilité dans l'arène politique. Ils s'y sont fortifiés. Aujourd'hui, le corps enseignant, le premier syndiqué de tous les corps de fonctionnaires, est une redoutable puissance; mais qui oserait dire qu'il est resté un instrument souple dans les mains du pouvoir? Qui oserait nier que, descendu par ordre dans la lice, il y marche aujourd'hui pour son propre compte, plus prêt à imposer ses directives qu'à en recevoir?

Il faut voir la réalité des faits. A Strasbourg, le 7 août 1926, il s'est avéré que 73 492 sur nos 120 000 instituteurs étaient affiliés à la C. G. T., qui, certes, n'est pas bolchévique ; mais 16000 sont affiliés à l'I. T. E, — qui l'est.

La « Fédération unitaire des syndicats de l'enseignement », qui compte surtout des instituteurs primaires, mais aussi des professeurs de l'enseignement secondaire, soutient en effet « l'Internationale des travailleurs de l'enseignement (I. T. E.) », organe direct du communisme, dirigé depuis 1922 par la section française à Paris, dont le but est la lutte des classes et l'action antireligieuse. Il suffit de lire dans *l'Humanité* (9 août 1926) les noms des membres du Comité de la Fédération unitaire, ainsi que les appréciations, pour savoir que cette Fédération elle-même marche exactement dans les vues de *l'Humanité*.

Plus haut encore, dans le monde intellectuel, la « Société pour les relations culturelles avec l'étranger » ou V. O. K. S. dirigée par Lounatcharsky, Mme Kollontaï et Olga Kameneff, a trouvé moyen de réunir, le 5 mai 1927, à Paris, 4, rue de Chevreuse, un certain nombre d'écrivains français dont quelques-uns notoires. La bolchévisation intellectuelle, qui en résulte, peut être exactement mesurée dans les discussions du récent Congrès des instituteurs. On peut en retenir les points suivants, essentiels au point de vue de l'avenir de l'enfance : avec persistance, il a été réclamé l'enseignement unique, bien entendu, mais surtout que l'enfant soit entièrement soustrait à l'influence familiale, pour être entièrement dressé et façonné par l'instituteur ; enfin, que l'enseignement soit donné sur la base de la lutte des classes et que tous les incidents journaliers soient utilisés pour marteler dans le cerveau de l'enfant les mots « lutte des classes ». Qu'on ne se figure pas que les communistes aient toujours la minorité : au Congrès national des instituteurs, à Grenoble, la motion communiste a été adoptée par 116 voix contre 49 et 7 abstentions.

Il n'y a nul doute que, depuis longtemps, le but escompté par le gouvernement en lançant les instituteurs dans le mouvement politique est largement dépassé. Il est certain que nul gouvernement ne désirait voir l'enseignement primaire franchir le stade périmé de l'anticléricalisme pour devenir « antifamilial » et « lutte des classes : » mais maintenant, comment arrêter le mouvement ?

Entre temps, la jeunesse, aussi, s'organise. Tout le monde connaît les « Jeunesses communistes » organisées en « Fédération nationale des pupilles communistes ». Connaît-on autant les « Pionniers rouges » qui sont une organisation directe de bolchévisme militant en vue de la guerre des rues? Sait-on que le journal communiste pour l'enfance, exclusivement bolchévik, nommé *le Jeune camarade*, tire à 5 000 exemplaires déjà, et compte bien augmenter son tirage ? Sait-on que le sport bolchevique russe se préoccupe d'unifier le sport communiste, de faire à Moscou une « Spartakiade rouge » pour y amener, dans un dessein de propagande, la jeunesse du monde entier ?

Pour eux, le Komintern a créé « l'Internationale communiste de la Jeunesse » qui a trouvé moyen de réunir, en juillet 1926, au congrès communiste de Gotha (Allemagne), des enfants de cinq pays, dont la France ; et au congrès de l'Enfance communiste à Moscou, en 1925, des enfants de onze pays différents.

* * *

Où cela nous mènera-t-il ?

Voyons la leçon des faits, en Russie soviétique.

Depuis neuf ans sévissent en Russie l'école unique, la coéducation des sexes, la rupture des liens familiaux, le dressage à la lutte des classes. Je n'apprécierai qu'avec des citations de documents bolchéviks données par le *vade mecum* de l'Entente internationale contre la III^e^ internationale.

Sur le droit pour les parents d'élever leurs enfants :

« Ce droit n'est pas fondé. Aucun ne s'appartient à lui-même. Il appartient à la société, au genre humain ; la société possède un droit primordial et fondamental à l'éducation des enfants. »

Résultats :

« L'immoralité dans les écoles fait des progrès satisfaisants : beaucoup de fillettes de quinze ans sont déjà enceintes. Réjouissons-nous, nous aurons de nouveaux petits communistes. » (M^me^ Kollontaï, 1922.)

« Nous sommes obligés de fermer 20 pour 100 de nos écoles. Personne ne croit que l'on peut apprendre quelque chose dans nos écoles, tellement elles sont misérables. » (*Isvestia* n° 252, Lounatcharsky.) « Nos instituteurs et institutrices se prostituent

ou se suicident. Les autres s'enfuient et il nous est impossible de les remplacer. » (*Isvestia*, 26 nov. 1925, Lounatcharsky.)

« Nous avons sept millions d'enfants abandonnés, officiellement constatés, et, dans nos asiles, nous n'en avons recueilli que 80 000. Combien d'autres errent à l'aventure à travers la Russie ! » (*Pravda* n° 51, Lilina, femme de Lénine.)

« On constate un développement colossal de la criminalité des enfants mineurs. Le banditisme parmi les enfants a pris des proportions considérables. » (Circulaire n° 36 du commissaire du peuple à la justice.)

J'en passe : la prostitution dès douze ans, l'abominable développement des maladies vénériennes, les avortements, etc...

Est-ce cela que nous voulons ?

Je ne ferai à nul Français, fût-il instituteur bolchevisant, l'injure de croire qu'il veuille de tels résultats. Je lui ferai, à juste titre, l'honneur de croire qu'il poursuit, sur des considérations purement théoriques, un idéal bien différent, mais qu'il ignore la leçon de l'expérience.

S'il l'ignore, lui, particulier, l'État, renseigné exactement, doit la connaître. Il lui appartient d'en tenir compte.

En adoptant le principe du monopole de l'enseignement, l'État a assumé seul la responsabilité des conséquences à venir : en exigeant de son personnel enseignant une unité de doctrine, il a pris seul également la responsabilité de cette doctrine. Ayant assumé toutes les responsabilités, s'étant donné tous les droits, il lui appartient d'en user, de dire si cela lui convient, ou d'arrêter un mouvement qui, certainement, est en passe d'échapper à sa direction. Lui seul en a le pouvoir, et il est temps d'en user.

## ACTION ET RESPONSABILITÉ DU PUBLIC

Et maintenant, nous, public, nous, peuple souverain qui avons, si le proverbe ne ment pas, le gouvernement que nous méritons, que pouvons-nous, que devons-nous faire ? Nos journaux, nos partis, nos parlementaires, nos orateurs publics nous mènent par la parole. Par quels mots, vers quels buts ?

Par des mots, hélas ! dont le sens s'est perdu, et vers des buts vagues. Nous ne devons plus accepter ni ceci, ni cela. Toute la phraséologie officielle s'enguirlande de formules auxquelles nous avons fini par attacher un sens rituel obscur,

et que nous adorons sans oser les retourner, comme le sauvage Polynésien adore la statuette même qu'il vient de tailler avec son propre couteau, et qu'il baptise dieu. « Foncièrement républicain », « résolument attaché aux idées démocratiques », « imbu des doctrines du progrès », que signifiez-vous, que représentez-vous, selon la bouche qui vous prononce? Déjà au temps de la Révolution, constitutionnels et jacobins, les uns et les autres « vraiment démocrates », les uns et les autres « ardents patriotes », attachaient aux mots identiques qu'ils employaient un sens assez différent pour juger nécessaire de se couper le cou; et même avec un grand P, le Progrès du camarade Loumatcharsky, — lequel est aussi « républicain », — n'est pas le mien, ni même celui de M. Blum.

Ainsi, agitant l'illusoire menace d'oripeaux inoffensifs, des enfants peuvent mener vers la réalité sanglante de l'abattoir, le stupide troupeau des brebis. Mais nous, sommes-nous des hommes doués de raison? Lorsqu'avec des mots on prétend nous indiquer une voie et nous en interdire d'autres, obéirons-nous passivement, ou réclamerons-nous, derrière les mots, la connaissance des réalités? Avec des mots qui ne sont guère différents de ceux dont on nous berce, avec des promesses de « progrès », avec l'illusion de la « liberté », avec l'abolition de la « tyrannie tsariste », la suppression de « l'obscurantisme religieux », la libération du « joug familial » et des « hiérarchies bourgeoises », où a-t-on mené la Russie? On l'a menée au point que sous le régime tsariste qui était, de beaucoup, le plus arriéré de tous les régimes européens, elle était cent fois plus heureuse qu'aujourd'hui. Jamais la Russie tsariste n'a eu deux millions de chômeurs, sept millions d'enfants abandonnés, des famines décimant le quart du peuple russe, un outillage agricole revenu à la charrue de bois, des usines laissées pendant dix ans sans renouvellement du matériel et abandonnées faute de réparations. Jamais elle n'a fusillé deux millions de citoyens. Jamais elle n'a eu des prisons insuffisantes. Jamais elle n'a convoqué 700 000 réservistes. Jamais ses ouvriers n'ont couché dans « la place d'un cercueil ». Jamais la liberté de pensée n'y a été aussi foncièrement supprimée.

Exigeons donc, avant tout, qu'on nous parle français, en termes nets, et qu'on nous présente, en même temps que des propositions, les résultats probants de faits expérimentaux

vérifiés. Arrière, les utopies, les hypothèses : nous voulons des lois contrôlées. Nous ne voulons pas du « Progrès », ensemble vague et incertain : si quelqu'un nous en apporte, qu'il nous propose nominativement un, deux « progrès » précis, dans une branche donnée de notre activité, en nous démontrant par le fait que ces progrès-là ont des résultats vérifiés. Inversement, à moins d'être entièrement dénués de sens critique, craindrons-nous « la réaction »? Certes, il se peut que des voies anciennement suivies aient eu des inconvénients ; mais s'il se démontre que la voie nouvelle en a d'autres, et de plus graves? Là encore, pas de termes vagues et de généralités, mais bien des faits précis concernant une branche donnée de notre activité. Nous avons, hélas! plus d'une leçon à tirer de l'expérience qui a rayé, pour 125 millions d'hommes, jusqu'au souvenir des « vieilles morales bourgeoises ». En sommes-nous incapables?

Tâchons donc d'y voir clair, de ne pas nous laisser mener passivement, d'exprimer nos désirs; de pousser notre gouvernement s'il hésite, de le soutenir s'il agit. Si nous ne le faisons pas, nous ne sommes qu'un troupeau, et nous n'avons rien à dire s'il nous conduit à l'abattoir.

***

Or, comment le peuple, — par principe, muet, — agit-il sur le gouvernement?

Par ses représentants élus, s'il a su les choisir en connaissance de cause et sur des programmes clairs ; mais c'est une action qui ne s'exerce que tous les quatre ans, et, s'il y a erreur, elle est irréparable pendant les quatre années suivantes. Par ses partis politiques, dont la voix se fait périodiquement entendre par des motions et des congrès. Par une multitude de groupements professionnels ou syndicaux, qui ont qualité pour émettre des vœux.

Actuellement, pour l'avenir de la France vis-à-vis du communisme, la partie capitale se joue sur la question de concentration nouvelle des partis.

Or, deux leçons d'expérience sont à retenir : d'abord la leçon des partis russes, qui, faute de s'être entendus, et même coupables de s'être combattus les uns les autres, ont fini par laisser la victoire aux bolchéviks. Ensuite, une loi sociologique, vérifiable de 1793 à nos jours, qui veut que, dans toute coalition, la direction imposée ne soit jamais déterminée par

la moyenne des opinions, mais bien par l'opinion la plus avancée, et cela d'autant plus sûrement que le nombre des coalisés est plus grand. Cette loi ne vaut que pour le nombre : ainsi, en petit comité, les chefs des différents groupements coalisés peuvent très bien se rallier à une opinion moyenne, alors qu'en séance plénière ils seront entraînés par l'opinion extrême...

Il faut choisir, choisir de façon précise et sans équivoque, choisir son but et ses troupes. Jusqu'ici, rien de précis n'a été dit, au contraire, et aucun but ne se dessine : ou plutôt, il s'en dessine un, qui est dangereux. C'est celui d'essayer de réaliser un super-parti assez nombreux pour avoir la majorité et prendre le pouvoir sans préciser ce qu'on en fera ; et, pour rallier beaucoup de monde, de vider les formules d'union de tout sens positif. Chaque fois que l'on veut des précisions sur un point assez important pour motiver des divergences d'opinion, une voix s'élève qui clame : « Ne posez pas la question, vous allez scinder le parti ! » Et après ? Vaut-il mieux le scinder avant, ou se laisser entraîner ensuite par des alliés douteux ? Pousser la concentration jusqu'aux communistes honteux (j'entends ceux qui, adversaires résolus de notre constitution actuelle et de notre code bourgeois, n'ont pas cependant le courage de se déclarer révolutionnaires, mais tourneront au bolchévisme au premier coup de fusil), c'est contresigner, d'avance, le glissement certain de la coalition vers le communisme.

A côté des groupements politiques, les groupements professionnels et syndicaux sont appelés à devenir de plus en plus puissants : symptôme encourageant, ils semblent se dégager peu à peu des idées abstraites pour tenir compte des faits d'expérience. Fort nettement, avec les discours de Léon Jouhaux, le syndicalisme prend position formelle contre le bolchévisme, et, au Congrès d'Édimbourg, le 5 septembre, les travaillistes anglais ont rompu avec les Soviets par 2 500 000 voix contre 600 000. C'est une tendance à retenir.

Nous jouons aujourd'hui le sort de la France : que tous ceux qui en ont la responsabilité le sentent, et, écartant résolument les questions secondaires, sachent choisir leur voie et leurs alliés. Il est impossible d'hésiter sur ce que l'on veut faire : ou défendre la vieille civilisation, avec sa morale héréditaire, son organisation de l'État, son organisation sociale perfectible certes, mais fondée sur les assises éprouvées du droit romain :

c'est le drapeau tricolore; — ou la détruire, au nom d'une civilisation hypothétique, abolir les morales héréditaires, les constitutions, les lois existantes, au nom d'un code communiste dont les seuls résultats connus sont les résultats russes : c'est le drapeau rouge.

Si nos partis s'entêtent à une terminologie vague et à des buts nuageux ; s'ils ne parviennent, sur des données aussi claires, à établir des programmes précis en langage français, pour pouvoir compter exactement derrière eux les forces de la nation, ils sont coupables, et responsables de notre perte.

***

Et maintenant, que peut le citoyen, s'il est isolé, pour remplir ses devoirs?

Rien, ou presque rien que déposer son bulletin de vote, une fois tous les quatre ans. C'est trop peu. On doit, *a priori*, conclure que, l'isolé étant sans force, il lui convient de s'associer.

Faut-il pousser, alors, tout le peuple français dans la politique, les clubs, une fois de plus dans le règne des discours vagues et des programmes en quelque sorte philosophiques? Il n'y en a déjà que trop.

En revanche, il y a toujours intérêt à s'organiser sur des bases corporatives et pour des buts précis, voire matériels. Il y a assez d'idéologues, et trop peu d'hommes d'action pratique. Tout homme qui agit, dans sa partie, pour le perfectionnement matériel d'une chose qu'il connaît bien, dans l'esprit de l'union des classes et non de la lutte des classes, fait son devoir : et tout groupement prospère, tôt ou tard, acquiert une voix qui s'entend.

L'immense effort fait dans certaines branches prospères de notre grande industrie pour assurer à son personnel, par des initiatives spontanées, un bien-être matériel et moral ainsi que des garanties d'avenir inaccessibles ailleurs, vaut mieux que n'importe quelle action politique. Par l'association, on peut en faire autant dans bien d'autres domaines.

En particulier, dans celui de la propagande. Tout isolé peut agir par la parole, ou par la plume, mais dans quelle faible mesure! Or, nous semblons n'avoir rien compris à ce qui pourrait être fait dans ce sens, et tout attendre soit du gouvernement, soit des partis. La grande presse, organes officieux ou

organes de partis, dépense un talent formidable à publier de remarquables articles : mais pour qui ? pour ses lecteurs, qui sont bourgeois. Avec quelle juste appréciation des réalités le § 7 des instructions du Komintern précise-t-il les buts et moyens du journal d'usine, gratuit, seule pâture intellectuelle de l'ouvrier ! Ne pouvons-nous pas lui répondre, sur ce même terrain de l'usine ?

N'avons-nous rien à répondre à la lutte des classes, sur le terrain de la coopération des classes ? N'avons-nous rien à répondre aux mirages et aux promesses des feuilles bolchéviques ? Et que font tant de documents officiels que nous, bourgeois, connaissons, pour peu que nous lisions un peu, mais que les ouvriers ignorent ?

Cet hiver, à Genève, la délégation communiste, mise au pied du mur, a dû avouer que les salaires russes étaient de 40 pour 100 inférieurs à ceux du reste de l'Europe. Qu'en avons-nous fait ? — Que la limitation des heures de travail n'existait pas : le 4 septembre, l'usine électrique de Pétrograd se met en grève pour demander la journée de 8 heures, la semaine anglaise, le travail par équipes : un régiment rouge lui est envoyé : 15 ouvriers tués, 30 blessés. Qu'en avons-nous fait ? — La commission des logements, dans sa discussion, avoue que l'ouvrier russe dispose en moyenne de 3 mètres carrés de logement, et nomme cela « la place d'un cercueil ». Qu'en avons-nous fait ? — Dans l'appréciation de la vie économique, Dzerjinsky écrivait : « Je prétends que les chiffres qu'on nous soumet sont de la pure fantaisie, des mensonges qualifiés. » Le journal du Commerce et de l'Industrie, à Moscou, le 16 janvier 1927 : « Nous ne pouvons développer la production, nous sommes au contraire menacés d'un dépérissement : c'est à peine si nous pouvons espérer la stabiliser. » Du même 23-II-27, Ruchinovitch : « Dans les centrales électriques, dépense de 7 070 calories par kilowatt-heure, tandis qu'en Amérique, en 1910, 4 000 calories suffisaient. » Que faisons-nous de tout cela ? — Et des écoles où instituteurs et institutrices se prostituent ou se suicident » (*Isvestia*, nov. 26, Lounatcharsky) ? Et des « armées entières d'enfants se chiffrant par dizaines de milliers condamnés à périr physiquement et moralement » (*Isvestia* n° 65, M^me^ Kalinine) ? Et de l'aveu : « Il suffit de jeter un coup d'œil sur les comptes rendus de la

commission des mineurs pour constater que la syphilis, la blennorrhagie, la cocaïnomanie, l'alcoolisme, les vices contre nature se sont propagés avec toutes leurs suites horribles parmi les enfants sans surveillance » (*Pravda* n° 45) ?

N'y a-t-il pas de quoi faire réfléchir les ouvriers eux-mêmes, si ces données pouvaient les atteindre ? — On peut se les procurer, par l'Entente internationale contre la IIIe Internationale, et en constituer, à petites doses quotidiennes, la partie documentaire d'une feuille d'usine patronale gratuite qui, par ailleurs, serait ouvertement patronale et documentaire : questions professionnelles, questions d'embauche, de logement, d'hygiène, d'assurance, de sport, sans nulle polémique locale... Il se peut qu'on ne la lise pas le premier jour : mais après, si elle est bien faite ? C'est le seul moyen d'atteindre l'ouvrier.

Enfin, si mal placé qu'il soit, nul n'est tout à fait sans influence sur quelques personnes. L'heure n'est ni de s'abstenir, ni d'attendre : il faut se serrer les coudes, savoir sur qui compter, reviser ses opinions.

Les opinions bolchéviques ont une dangereuse parenté avec un certain nombre d'idées de la Révolution française, et l'on a pris l'habitude de prôner l'infaillibilité et la perfection de tout l'héritage révolutionnaire, en bloc : il a longtemps été considéré comme en quelque sorte sacrilège de serrer, d'un examen trop précis, tout ce qui est dogme républicain. Et pourtant, si l'on s'était trompé, si certains progrès n'en étaient pas, si même le bolchévisme n'était que l'épanouissement logique de certains de nos dogmes officiels, poussés à leur perfection par une implacable logique, faudra-t-il continuer aveuglément dans la même voie, ou freiner au risque d'encourir le reproche de réaction ? Rien ne saurait être plus sensible à la majorité des hommes politiques, et il est extrêmement curieux de voir comment des intelligences, par ailleurs vastes et lucides, perdent immédiatement tout contrôle et cessent de fonctionner normalement, dès qu'on les accuse de « faire le jeu de la réaction ».

Or, l'*Imprecor*, journal officiel du Komintern, édition allemande du 18 octobre 1924, publie le programme du bolchévisme.

« L'Internationale communiste combat *toute influence bourgeoise* sur le prolétariat; elle lutte :

« Contre la religion ;

« Contre toute philosophie autre que le marxisme intégral ;

« Contre les doctrines qui prêchent l'union entre le capital et le travail ;

« Contre l'opportunisme socialiste.

« Elle prêche avant tout la lutte des classes à outrance. »

C'est d'une limpidité parfaite : la lutte contre les influences bourgeoises s'exerce en premier lieu contre la religion, et va à la lutte des classes. Nous connaissons les moyens, exposés avec clarté par le programme de l'Internationale des travailleurs de l'enseignement : soustraire entièrement l'enfant aux influences bourgeoises de la famille, pour l'élever systématiquement dans un sens antireligieux et en vue de la lutte des classes. Nous connaissons les résultats : la jeunesse soviétique.

Sommes-nous doués de jugement, ou déjà assez paralysés pour n'oser même plus penser ? Est-ce autre chose qu'un monstrueux épanouissement du monopole de l'enseignement laïque et obligatoire, poussé à son ultime conséquence logique, savoir la suppression totale de toute intervention familiale dans la formation intellectuelle et morale des enfants ? Et n'est-ce pas un vieil héritage, puisque l'essai d'une école mixte de pupilles de la nation a déjà été tentée au Champ de mars, sous la Révolution ?

Nous sommes coupables si, réservant, en présence des faits, notre jugement, nous n'osons pas prendre parti. Coupables, si, après les expériences faites, nous ne prenons pas énergiquement, et en toute circonstance, la défense de ces traditions morales héréditaires attaquées depuis bien des années, aujourd'hui menacées de l'assaut final par le bolchévisme triomphant. Par l'acharnement mis à les détruire, il est assez visible que seule la solidité des disciplines religieuses, familiales et patriotiques est l'obstacle au « progrès bolchévik », que l'école tend à devenir le moyen de les saper, que là est le nœud de la question, le secret de la victoire ou de la défaite.

Nous devons toute la civilisation existante à une élite nationale qui, pendant des siècles, a été formée aux mêmes et traditionnelles vertus par les mêmes disciplines morales : élite non seulement par l'intelligence, mais surtout par la solidité de morales héréditaires acquises ; et ceux-là mêmes qui, dans le domaine de l'intelligence pure, s'étaient affranchis des dogmes,

n'en avaient pas moins subi, dans toute leur formation morale, l'influence des disciplines qui les entouraient. Notre élite française, aujourd'hui, jonche, sous les croix de bois égalitaires, les calvaires du front : pensons-nous pouvoir en refaire une autre sur le modèle de l'élite soviétique ?

C'est de tout cœur, implacablement tendus dans la volonté de vaincre pour vivre, qu'il nous faut, tous, défenseurs de la France immortelle, combattre sur tous les terrains le plan dévoilé du bolchévisme moral ; de tout cœur qu'il faut, au risque d'encourir le reproche de réaction, soutenir les disciplines héréditaires auxquelles nous devons d'être ce que nous sommes : nous avons mille formes d'associations, pères de famille, membres des grandes écoles, etc., qui nous permettent d'agir.

Ne périssent que ceux qui veulent périr. Notre avenir est entre nos mains, et nous en sommes responsables. Si, quelque jour, nos noms viennent allonger les colonnes de l'interminable liste des fusillés, tant pis pour nous : nous l'aurons mérité.

Et moi, j'eusse été coupable si, discernant clairement le péril qui se masse dans l'ombre, j'eusse hésité à le dévoiler : coupable si, croyant des mesures de défense nécessaires, j'eusse hésité à les indiquer.

Coupable enfin, si, malgré tant de funestes indices, je désespérais. — D'autres peuples peuvent se faire gloire de leur ténacité, de leur méthode, de leur discipline : le nôtre reste, entre tous, celui qui regarde en face tout péril révélé, le mesure sans défaillir, et hausse son cœur tant qu'il est nécessaire pour en triompher. — Il est impossible qu'il succombe ; mais ses sacrifices peuvent être d'autant plus lourds qu'il se décidera plus tard.

Nul doute n'existe sur le sens final de sa décision. Le clair génie français, qui a maintes fois illuminé la route de l'humanité, ne saurait se laisser traîner dans les ténèbres derrière les torches fumeuses de Moscou : nos cœurs, épris de liberté, ne sauraient battre sous l'oppression d'une tyrannie, la plus odieuse et la plus sanglante qu'ait encore enregistrée l'histoire.

* * *

# BOSSUET
# ET LES DÉBUTS DE LOUIS XIV

## III[1]

### LE RALLIEMENT A L'ABSOLUTISME

#### LES GRANDS PROJETS DE PARADE ET DE FÊTE

A suivre la chronique qui, presque jour par jour, peut être établie de la vie de la Cour et des actes de Louis XIV, on constate que ce fut à ce moment, très peu après l'éclatante et symbolique manifestation diplomatique du 24 mars, dans les premiers jours d'avril 1662, que Louis XIV finit d'arranger son régime d'existence royale de façon à satisfaire totalement, et tout ensemble, la liberté de ses passions, et ses rêves altiers d'un prestige fastueux. Ce faste, du reste conforme à ses goûts personnels, il l'estime requis par des nécessités politiques. Il convient partout et toujours d'imposer aux peuples, que les spectacles grandioses intimident et charment à la fois, mais cela convient, surtout, dans la nature spéciale de la monarchie française. On connaît ce passage typique de ses *Mémoires* où, pour justifier ses dépenses, il développe cette idée que le Roi de France doit se laisser admirer le plus souvent possible aux Français, dans la joie confiante et splendide de sa vie souveraine, et non pas se cacher au fond d'un Escurial comme les souverains qui règnent par la crainte vile et triste.

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre. — Il s'est glissé dans mon premier article deux erreurs que le lecteur aura aussitôt rectifiées : page 828, ligne 7, au lieu de « fils unique », lire « fils aîné »; page 840, ligne 23, au lieu de « Gaston », lire : « Philippe d'Orléans ».

C'est alors que deviennent publics les deux projets suivants et qu'ils prennent corps, l'un par une poussée en avant de mesures déjà en voie d'exécution, l'autre, par des « déclarations » expresses, largement répandues.

Le premier, c'était la transformation, dans les bois de Versailles, du vieux petit pavillon de chasse de Henri IV et de Louis XIII. A une distance, considérable pour le temps, du Louvre et de Vincennes, de Fontainebleau et de Saint-Germain, Louis XIV veut avoir non plus seulement un pied à terre, mais un nouveau château vaste et pompeux, construit et orné à tout prix par les meilleurs artistes, propre à l'habitation d'hiver comme d'été, où tout à la fois sa vie ordinaire et ses fantaisies sentimentales s'abriteront des curiosités de ce Paris dont il n'aime guère les regards malicieux, — où enfin il pourra, non seulement festoyer par hasard, mais loger, et meubler, héberger à demeure et rassasier de divertissements, cette armée de courtisans accrue, desquels il veut, avec une habileté politique incontestable, tenir perpétuellement en laisse la frivolité désarmée.

L'autre dessein, dont à Paris on s'entretenait déjà le 24 février, allait s'accomplir bientôt, — moins de trois mois plus tard, — sous couleur de continuer la célébration de la paix de 1661. C'était celui de donner en plein Paris un carrousel imité des tournois du moyen-âge, couru, sous le commandement du Roi, par tous les plus brillants « cavaliers » de la Cour, spectacle, à la fois dramatique et militaire, de magnificence et de force, qui exposera aux étrangers envieux et à la nation enorgueillie la soumission, la transfiguration en une caste élégante, de cette aristocratie guerrière, reste d'une monarchie féodale périmée. Ce Carrousel, dans sa pensée, telle que ses *Mémoires* la définissent et que toute la presse d'alors la publie avec retentissement, va ériger la Cour de France, au milieu de l'Europe encore rude et barbare, comme la capitale féerique des luxes, des plaisirs et de toute la félicité mondaine qu'une royauté parfaite doit réaliser sur la terre.

Mais dans quel moment se déclaraient-ils, ces projets de fête?

La famine, dont nous avons parlé, cheminait depuis plusieurs mois à travers la France. Paris, à peu près épargné d'abord, était atteint. Le comité municipal créé le 14 janvier

a voulu, naturellement, en premier lieu, faire main basse sur toutes les disponibilités des provinces. L'échevin dépêché pour ramasser, en Brie et en Champagne, le plus de grains possible, les amener dans les dépôts établis à Saint-Maur-les-Fossés et à Chatou, s'est heurté presque partout à des difficultés, à des refus, à des marchandages. On fait appel alors à l'importation étrangère; on suspend les droits d'entrée; mais encore faut-il que les blés achetés arrivent; et tantôt les inondations du printemps empêchent les chalands de monter ou descendre canaux et rivières; tantôt les convois de terre sont, à travers la Champagne et l'Ile de France, pillés...

Paris s'émeut. Dès le 1er mars, un conseiller aux Enquêtes du Parlement préconisait une sorte de levée en masse des bonnes volontés, une « assemblée générale » pour aider à la « misère publique »; un appel au peuple, — comme sous la Fronde. Une « Commission extraordinaire » est formée en effet. Elle a beau faire : le prix du blé monte, selon Vauban, jusqu'à dix écus (trente livres) le setier. Il faut alors que la police pénètre chez les boulangers, exige d'eux des comptes et une fabrication intense et réglée. Les associations charitables ne peuvent plus rien, dans aucune des paroisses : Saint-Eustache, Saint-Honoré et Saint-Germain l'Auxerrois, la paroisse de Sa Majesté sont aussi dénuées que celles des quartiers populaires. De plus en plus les bureaux de charité sont surchargés « de malades, d'invalides, d'orphelins », et les hôpitaux regorgent. Et alors, surgit le fantôme de la plèbe. Un placet au Roi, émané probablement de la Compagnie du Saint-Sacrement, dit : « Si Votre Majesté n'a pitié des pauvres de Paris, *où iront-ils?* et *que feront-ils?* » Des rédacteurs de la supplique laissent entendre clairement que tout est à craindre.

A l'ouverture du Conseil des finances de 1662, Louis XIV a dit, c'est du moins Colbert qui l'affirme, qu'il aimait mieux « retrancher toutes les dépenses, *même celles de sa maison*, que de manquer à son peuple en une si importante occasion ». Et à la fin de mars 1662, il fait le geste, beau et bon, que nous avons dit : il transforme le Louvre en un magasin d'approvisionnement parisien, — ce qui, par parenthèse, n'était pas une nouveauté miraculeuse, comme les gazetiers le prétendent; — Anne d'Autriche, régente, avait déjà pris et exécuté la même

décision, en 1644 et en 1649, au temps où le ministère suivait les inspirations de « Monsieur Vincent ».

Mais avec cette détresse si fort critique, comment s'accorde, d'abord, ce projet du Carrousel pour lequel les figurants choisis, et si heureux de l'être, dames et seigneurs, doivent, comme raconte un contemporain, emprunter sans compter et aux conditions des notaires Harpagons? Quant aux dépenses qui incombent tout de suite au Roi pour ce Carrousel, où trouver de l'argent? Sans doute, Colbert a « cent tours dans son sac ». On sait, par exemple, comment à cette date, rompant sans vergogne avec les traitants concessionnaires des impôts des conventions déjà fixées, il leur a, sous prétexte d'un changement d'idées du Roi, fait « suer » une majoration énorme et hausser prodigieusement le chiffre de ce qu'ils devront rapporter au Trésor. Ce sera le fonds du Carrousel et Louis XIV, enchanté, félicitera l'habile argentier. Mais qui paiera, en fin de compte, la majoration, sinon « les peuples »?

Comment aussi concilier avec les versements qu'il y a lieu de faire en Allemagne et ailleurs, pour les blés achetés, l'énormité des sommes qu'il faut donner aux travaux de Versailles? Celles-ci s'élèveront, en 1662, à 2400000 livres.

A la Porte de la Conférence, au bout des Tuileries, on moud, on cuit le pain, on le distribue; mais, à cent mètres de là, vers le Pont Neuf, le 15, le 16, le 18, le 28 mars, car on n'attend pas que le Carême soit fini, et plus fréquemment encore le mois suivant, les carrosses amènent les seigneurs et les dames brillamment équipés, pour les réceptions qu'offre le Roi et pour les répétitions préparatoires du carrousel. Le jour de la mi-carême, à une course de bagues, le Roi gagne un beau diamant, le comte d'Armagnac une émeraude, le comte de Saint-Aignan et le marquis de Villequier deux épées de grand luxe. Quel air ont toutes ces prodigalités et toutes ces allégresses, à quelques pas des baraques de misère où artisans et bourgeois, parisiens et paysans de la banlieue, viennent, avec le certificat du commissaire de leur quartier, mendier, ou acquérir à un prix plus bas que chez les marchands, mais encore dur pour eux, le blé ou le pain cuit de leur semaine?

La conduite du Roi qu'on avait rêvé « incomparable » continue à pouvoir se comparer à celle des plus imprudents de ses prédécesseurs. Sur les édits somptuaires, limitant la qualité des

étoffes et garnitures de luxe, le gouvernement se décide à revenir, à les suspendre, soi-disant pour ne pas priver de ressources les industriels qui les fabriquent, mais aussi pour que les danseurs n'aient pas à rogner les dentelles et à supprimer les parements d'or et d'argent de leurs manchettes. La police du Roi surveille le jeu dans les foires, poursuit les tripots où paysans et artisans viennent tenter la chance. Mais la Cour est une maison de jeu où des millions sont gagnés chaque nuit, et, comme les chansons et les pamphlets clandestins commencent à le publier, au scandale de Guy Patin lui-même, il y a des Grands qui emplissent leurs coffres et les princes de la famille royale sont de ces profiteurs...

Voici du reste que de ces contradictions, on n'aura plus le droit de rire ou de les maudire. Souvent embarrassé mais obstiné plus encore et se croyant le devoir de l'être; enivré des succès que dans sa politique générale il obtient, Louis XIV commence à se montrer impatient des obstacles, qu'à l'intérieur de son État les circonstances importunes mettent sur son chemin. Voici que des mots lui sont attribués, qui tendraient à confirmer les peurs de Guy Patin, les ironies de Bussy-Rabutin, les murmures à huis-clos des quelques nobles ou bourgeois qui sentent que l'autorité rétablie glisse vers un vrai despotisme. « Tout le monde tremble devant Votre Majesté », écrivait Pellisson en mars 1662, dans sa première défense de Fouquet. « Je sais bien que l'on me craint, répondait Louis XIV, mais je ne me soucie pas qu'on m'aime. » Qu'advenait-il, non seulement de la « vertu » privée, mais de la justice, de la bonté, de la sagesse du Roi, de tous les espoirs des bonnes âmes? En vain étaient tombés dans des oreilles fermées les avertissements du prédicateur du Louvre, décrivant, dans les sermons sur l'Impénitence finale, sur la Providence, sur l'Ambition, toutes les formes de l'égoïsme, volupté, orgueil, avarice, cruauté, qu'engendre l'idée de « n'avoir rien au-dessus de sa tête ». Décidément, pas plus dans son gouvernement que dans sa vie particulière, le Roi ne voulait écouter que ses inspirations personnelles. Ses instincts, ses besoins, ses idées, ses passions étaient les seules règles auxquelles il voulût conformer sa conduite.

LES TENDANCES POLITIQUES ANTÉRIEURES DE BOSSUET

Mais dans cette terrible confiance en soi, aveugle, opiniâtre et déjà tentée de violence, le jeune Roi avait-il tout le tort? En cela ne faisait-il que suivre sans scrupule, puisqu'ils étaient si commodes à ses fougues et à ses caprices juvéniles, les conseils imprudents que lui avaient trop donnés ses premiers éducateurs, — surtout Anne d'Autriche, dans le souvenir qu'elle gardait, rancunier et colère, de la sujétion de Louis XIII et de la tyrannie de Richelieu? L'inébranlable dessein de se donner en tout libre carrière, qui s'affirmait de plus en plus chez le nouveau Roi, ne pouvait-il pas s'appuyer sur des autorités plus solides ?

Telle est la question qu'avec son esprit logique, qui aime en toutes choses à toucher le fond et à voir clair, Bossuet croit devoir se poser avant de clore cette station de Carême. Il veut fixer son opinion et sa conduite, sur le grand problème du pouvoir. Et de là ce sermon sur *les Devoirs des rois*, si curieux, si peu compris, qui marque une date dans sa vie. Car c'est sur la connaissance qu'il prend alors à la fois des idées directrices du Roi et des tendances de la société qui l'entoure, qu'il fonde, à partir de ce jour, sa doctrine à lui, la doctrine politique dont a besoin tout homme qui comme lui se sent appelé à agir publiquement.

Sur la question de la souveraineté des rois, on peut dire assurément, qu'il avait eu jusque là des préférences de nature, de tradition et de culture, et qu'elles ne le portaient point vers l'absolutisme. Il est membre d'une famille campagnarde, d'origine roturière, sortie du Tiers État, et qui s'en était souvenue en devenant citadine et parlementaire. Il est petit-fils ou petit-neveu, du côté maternel comme du côté paternel, de lutteurs royalistes, sans doute, mais dont la loyauté, puisée dans le culte du droit latin ou chrétien, craignait et repoussait quand il le fallait les menaces comme les séductions de l'abdication servile. Il est loin d'avoir la superstition de la monarchie et du monarque. Ce qu'il admire dans la royauté, il l'avait dit en chaire, dès ses premiers sermons de Metz, avec l'emphase, mais avec l'enthousiasme et l'exactitude d'une jeune sincérité :

[Ce ne] sont pas ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les

richesses, ni les gardes qui environnent le Prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne... non ! non ! ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois.

Mais c'est, comme nous dirions à présent, leur sociale utilité de chefs prévoyants, qui assurent et défendent « le salut et la liberté des peuples ». C'est leur rôle de créateurs et de conservateurs « de la sûreté publique et de la paix », du travail et de la richesse :

c'est quand je vois que, dans un État, si la terre est bien cultivée si les mers sont libres, si le commerce est riche, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance, (ces résultats) sont l'effet des conseils et de la vigilance du prince. Voilà ce qui me ravit, chrétiens, et c'est en quoi la majesté des rois me semble du tout admirable, c'est en cela que je les reconnais pour les vivantes images de Dieu qui se plaît de remplir le ciel et la terre de ses bienfaits et de ses largesses.

Il précise même, et il insiste. De leur autorité quelle est la raison d'être ? La bienfaisance, justement :

Fidèles ! comprenez dans la royauté des rois quelque chose de plus relevé que ce que l'ignorance y admire... Je ne craindrai pas de le publier... et pour dire clairement ma pensée, je soutiens que la royauté, à le bien entendre, qu'est-ce, Fidèles ?... Une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis ; tellement que le nom du roi, c'est un nom de père commun et de bienfaiteur général... Telle est la nature des puissances légitimes. C'est le propre des rois de sauver.

Notons que c'était après la Fronde que s'affirmait ainsi sa politique de charité idéaliste et naïve. Sans doute, les spectacles de la Fronde ont été pour lui un enseignement d'obéissance civique. Au cours de ces dix années, résidant d'ordinaire dans une grande ville en état d'habituelle émeute et occupée même un moment par une invasion étrangère ; parcourant aussi de temps en temps, entre Dijon et Metz, les parties les plus agitées et les plus éprouvées du territoire, — il a pu se rendre compte, d'une part, des possibilités de violence anarchique que recèle l'âme profonde de « la multitude des peuples, abîme immense » et redoutable, — d'autre part des crimes inouïs d'ambition et de rapacité féroce commis contre la patrie par les « Grands », soutiens prétendus, mais souvent félons, de la royauté. Et enfin

il a vu, de ses yeux, les impuissances des modérés, des honnêtes gens, des esprits éclairés, notamment à Paris ou à Dijon, des magistrats, gardiens muets, ou « aboyeurs » inutiles, des troupeaux en folie. Ces expériences ont, sans doute, fortifié son sentiment monarchique, sa conception et la nécessité d'un seul chef. Mais cela, sans l'induire en excès, sans détruire sa foi en l'idéal évangélique du Pouvoir.

Vers 1652-1656, — quand il laisse parler son cœur mystique et son esprit latin, — son Roi, celui qu'il aime en vertu même de sa croyance religieuse, c'est le Roi bon pasteur, le Roi imitateur de ce « Seigneur Jésus », qui « passa sur terre en bienfaisant ». Ajoutons que de ces raisonnements, de ces répugnances, Bossuet ne développe pas moins ardemment la contre-partie. Il entend dire que les grands sont les « images de Dieu ». Oui, mais uniquement s'ils sont bons, dévoués à ceux qu'ils ont la charge de conduire. Qu'on ne nous parle pas d'une autre supériorité des Grands, d'une supériorité de nature!

C'est en vain que, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, (ils) semblent vouloir cacher les faiblesses de la nature sous l'éclat trompeur de leur éminente fortune. Certes, il est très vrai, chrétiens, les Apôtres nous obligent de les honorer comme étant ici-bas les lieutenants de Dieu, èsquels il a commis le gouvernement de ses peuples, et c'est ce respect,... découlé des ordres du Ciel, (qui) établit en la terre et la fermeté des États... et le repos des particuliers... (Mais) si, enivrés de leur prospérité passagère, ils se mettent au-dessus de la condition humaine, comme on en a vu mille et mille exemples dans les cours des Princes, le sage Salomon nous donne un moyen bien puissant pour (les) confondre : il les ramène au commencement de leur vie, il leur présente leur infirmité dans leur origine... (qui) a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit ce prince, encore que je sois maître d'un puissant État, j'avoue que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres... Telle est la naissance de tous les rois, des plus grands monarques... La nature... qui ne sait ce que c'est que flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets.

Intarissable sur ce chapitre, le chanoine de Metz, notez-le en passant, ne se privait même pas de railler malignement les faiseurs d'horoscope qui, — comme ce bon Senault, qu'il retrouve à Paris, en 1662, traitant les mêmes sujets que lui, apportaient à chaque dauphin, en son berceau, « des hommages qu'il ne comprend pas, » et s'ingéniaient à tirer des

phénomènes de la nature, une prédiction de son mérite et de sa fortune « comme si la grande machine du monde ne se remuait que pour un enfant! » En tout cas, on le voit assez, dans cet état d'esprit, Bossuet ne pouvait imaginer les rapports du Roi et des sujets que comme un échange, où non seulement les doléances, mais les vœux, les suggestions, les conseils, les desiderata étaient permis à ces derniers. C'est dans ces bornes et avec ces tempéraments, que, jusqu'en 1662, — et le premier des sermons de son Carême nous en a fourni, on s'en souvient, de nouvelles preuves, — le respect de Bossuet pour la royauté et la reconnaissance de la nécessité monarchique se contiennent. Nul doute que ce thomiste n'ait alors plus ou moins consciemment pour idéal, le « régime mixte » de saint Thomas d'Aquin, où une collaboration déférente du côté du peuple, confiante des deux côtés, est accordée au peuple par un Roi paternel, — régime orienté, non vers la liberté décevante, mais vers la vertu et vers la paix, que tous, par piété, doivent aimer et tous défendre par intérêt (1).

### LE MOUVEMENT VERS L'ABSOLUTISME EN FRANCE AU MILIEU DU XVII^e^ SIÈCLE

Mais combien il s'en fallait que les idées des « intellectuels » contemporains fussent semblables! On ne saurait trop se rappeler quelle énorme poussée d'absolutisme monarchique se produisit, en France, au milieu du XVII^e^ siècle. Elle était née, on le comprend, tout comme la théorie démocratique contraire, du XVI^e^ siècle et de ses horreurs quarante ans prolongées. La tyrannie de Richelieu, loin d'en détourner les esprits sages, aviva, tout en les choquant et désolant, leur monarchisme. Si le ministre avait tant abusé, c'était que le souverain, à ses débuts, n'avait pas usé assez de son pouvoir : l'absolutisme du Roi, entre autres avantages, paraissait avoir celui d'empêcher les excès de ses favoris infidèles. Faut-il dire que de ces idées paradoxales ou chimériques, les lettrés purs se firent, comme il advint souvent en France, les plus chauds et étourdis propagateurs? La philosophie des anciens, qu'ils adoraient, fournissait à ces humanistes, à cet égard, autant

(1) Demongeot, *La Théorie du Régime mixte chez saint Thomas.*

d'encouragements, — et de citations, — qu'elle en avait fourni à La Boétie, à Hubert Languet, à François Hotman, dans le sens opposé. Guez de Balzac, le grand professeur de rhétorique, et même de philosophie, du siècle, s'érige, avec sa grandiloquence coutumière, en prophète impérieux de la « religion du Prince »... Et Voiture, l'ingénieux, se révèle lui aussi lyrique, lorsqu'il s'agit de célébrer le pouvoir fort. Grâce à eux, toute la société polie est conquise en France; dès lors, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, il n'y aura, parmi les gens de noble naissance, que bien peu de dissidents à cette orthodoxie césarienne.

Mais dans le monde intellectuel, les juristes, héritiers directs et continuateurs des Légistes d'autrefois, furent, on le comprend, presque tous, les plus actifs à ériger l'absolutisme en dogme et en système. La constitution définitive de la théorie gallicane (1), par les Pithou, les Richer, les Dupuy, offre aux adversaires du « Sacerdoce » une perpétuelle occasion d'enrichir les privilèges du pouvoir laïque chrétien, et d'affirmer la liberté et la grandeur du Fils aîné, non pas tant de l'Église que de Dieu même, du « lieutenant » et représentant de Dieu qu'il est tout comme le Pape de Rome. Dès la fin du règne de Louis XIII, il n'y a pas jusqu'au sage Le Bret, si éclectique qu'il prétende être dans l'examen des forces et des droits du Roi et de leur emploi, qui ne s'incline devant l'idée de l'Omnipotence et qui ne l'habille de vêtements juridiques. Adroitement, il traite la question du « pouvoir sans bornes » en des termes qui la font, du terrain des faits, passer, monter, à un plan mystique, où l'idée pure défie la discussion. Être absolu, ce n'est autre chose, métaphysiquement, que de répondre adéquatement au concept de Roi. Si le nom de Roi signifie quelque chose, peut-on concevoir la Royauté autrement que jouissant de cette plénitude de force active ou coactive?

Vient la Fronde. Elle avait été immédiatement précédée par un mouvement royaliste déclenché par Anne d'Autriche, hâtive à faire bénéficier son fils, au plus vite, d'un courant d'idées dont elle apercevait la force avec joie et qui la libérerait elle-même des taquineries, qui l'indignent, d'un Parlement usurpateur. Dès 1643, elle chargeait de dire le droit sur ce

(1) Cf. Voir P. Du Bruel et Arquillière, *le Gallicanisme*, dans le *Dictionnaire de la Foi catholique*, du P. d'Alès.

point, l'avocat général, depuis procureur général, Omer Talon. Et celui-ci, de par sa fonction bilatérale, expose la doctrine à la fois au nom du gouvernement et du point de vue de la plupart des magistrats, qui sont loin d'être, comme Broussel, portés à des audaces de révolution et à des rêves de démocratie. Parfois critique pénétrant de telle ou telle mesure partielle du gouvernement, Talon devant le Droit du Roi « en soi » s'agenouille, et il le célèbre en termes tels que le Parlement ne peut plus protester, s'il est conséquent, qu'à titre d'exception ; comment ne pas « enregistrer » les yeux clos si « les princes souverains établis sur la terre pour le gouvernement des peuples, reçoivent, *tout à coup, de la main de Dieu*, les lumières et les connaissances nécessaires pour la conduite de tout l'État. » Discutera-t-on des décrets inspirés? Et cela, il le répète après cette Fronde où le Parlement a combattu si longtemps le gouvernement et ses erreurs : « Il n'appartient à personne d'interroger un prince, ni de lui demander de ses actions un compte qu'il ne doit qu'à lui seul. »

A cette doctrine des renforts précieux arrivaient. Les protestants de France, même persécutés, ou toujours en danger de l'être, ne renoncent point à s'associer, en ce qui concerne l'absolutisme du prince, à la sujétion d'esprit de leurs compatriotes. A l'étranger, même mouvement presque universel. Grotius d'abord, Hobbes ensuite, dans ces années 1640 à 1662, n'astreignent le souverain à l'observation des lois civiles et politiques que par « un lien de bienséance », ou même l'en dispensent en des cas nombreux. Et, pour sauver la face et ne pas insulter la Loi, la grande divinité du droit romain, ils accordent au monarque le droit de la défaire, de la refaire, de l'interpréter. Or, en 1661-1662, leurs idées, celles de Hobbes surtout, jouissent en France, où du reste il est personnellement connu et estimé, d'une faveur extrême, que quatre ou cinq traductions ou commentaires expriment et qui, en 1661-1662, après la restauration du Roi en Angleterre, était au comble.

Les ecclésiastiques les plus autorisés ne s'affichaient pas moins catégoriques, parmi les aînés de Bossuet ou ses contemporains. Ne disons rien de ses obscurs prédécesseurs dans la chaire royale, du P. Le Boux, par exemple, qui répète que : « c'est une impiété de confondre le souverain avec le reste des

mortels et que nous devons nous laisser ravir nos biens et la vie plutôt que de nous élever contre nos maîtres, fussent-ils des tyrans. » Mais les clairons de la monarchie complète et omnipotente, ce sont des évêques, dont l'activité est édifiante, dont l'influence dans l'Église est prépondérante, dont la réputation chez les « doctes », chez les « habiles », chez les « mondains » est grande, Godeau par exemple. A l'assemblée générale du Clergé, il affirme, sur un ton de théologien philosophe, que « si l'homme est une chose très bonne par nature, *un Roi est une chose divine*. Dieu l'a *particulièrement* créé à son image ». Hardouin de Péréfixe, l'ancien précepteur de Louis XIV, le futur archevêque de Paris, quelques sages préceptes qu'il ait donnés jadis à son élève, n'est pas moins décisif sur les maximes essentielles à l'autorité. Et c'est en 1662, précisément, que, dans son *Histoire de Henri IV*, il prononce que « le plus grand malheur qui puisse arriver à un Roi est d'être regardé comme inférieur à un autre », que « le roi ne saurait se tromper en jugeant qu'aucun de ses sujets ne peut valoir mieux que lui-même » (1), que la seule chose que le peuple crie au prince, c'est en deux mots : « Gouvernez-nous », à votre gré, à votre bon plaisir.

Enfin, à la date où nous étudions l'activité sacerdotale de Bossuet, cette campagne fait un pas de plus, va compter une victoire de plus. Dans les derniers jours de ce carême de 1662, le successeur que nomme Louis XIV au cardinal de Retz dans le siège archiépiscopal de Paris, c'est Pierre de Marca, archevêque pour quelques semaines à peine, mais docteur posthume pour longtemps, et du clergé de France et du trône. Ses grosses dissertations sur la *Concorde du Sacerdoce et de l'Empire*, déjà parues, sont alors de nouveau sous presse, pour être plus d'une fois réimprimées. Car elles sont la grande charte du Gallicanisme, dans la fin de l'ancienne monarchie. Charte érudite au possible. C'était sur une science vraiment rare de l'histoire canonique que Marca s'appuyait, sur une multitude de faits, grands et petits, de la vie spirituelle et politique du moyen-âge, et, en particulier, des rapports de la Papauté avec les rois. La doctrine de l'égalité du pouvoir temporel et du pouvoir

(1) Voir, sur ces questions, Lacour-Gayet, *l'Éducation politique de Louis XIV*; Mgr Baudrillart, *l'Église, la Réforme et la Renaissance*; G. Weil, le *Pouvoir royal au XVI^e siècle*; Henri Sée, *les Idées politiques au XVII^e siècle*.

spirituel, et même, en beaucoup de cas, de la supériorité de César sur Pierre, voilà que, par l'industrie quasi épique de l'évêque-juriste, elle se dressait, et, grâce au succès de son livre, s'avançait dans le siècle, escortée de milliers de textes des Canons des Conciles, des décrets des Papes, des Capitulaires, des édits et des ordonnances des Rois, des règlements ou jugements des tribunaux ecclésiastiques ou laïques. Elle apparaissait écrasante, comme étant la tradition même, au moins en France, comme ayant dominé perpétuellement tout notre passé. Et en 1662, Marca une fois mort, Baluze, le diplomatiste canoniste aux gages de la Cour, l'ami de Colbert, poursuivra son œuvre. Un autre juriste, Le Vayer de Boutigny, vulgarise en un petit manuel toute cette science et toute cette dialectique. Et dans ces deux codes, les ministres de Louis XIV, les « gens du roi », les évêques ou les parlementaires gallicans, les Intendants, les juges ecclésiastiques, seigneuriaux ou municipaux, trouvent un arsenal inépuisable, soit contre les indépendants, s'il y en a, et les mécontents de l'intérieur, s'ils osent réclamer contre les abus du pouvoir; soit contre les souverains étrangers, contre la Papauté surtout, dont l'origine divine n'est reconnue qu'à la condition qu'elle accepte, dans cette divinisation, un *condominium* avec l'État.

Et, en même temps, le gros du public, « les sujets », « les fidèles », disposés, comme on le fut toujours en France, à consentir à l'autorité, et, tout en maugréant, à s'en remettre sur elle du soin de la chose publique, — alimentaient leur royalisme d'une documentation plus à leur portée, plus frappante d'ailleurs, et dont les formules tranchantes se fixaient dans la mémoire, s'apprenaient et se répétaient comme paroles d'Évangile. Ce n'étaient pas paroles d'Évangile, mais paroles de la Bible, — textes de l'Ancien Testament, auquel malgré les travaux de l'exégèse commençante et la saine critique des Maldonat et des Petau, les hommes d'Église attribuaient trop souvent, et sans discerner l' « inspiration » de l'histoire ou de la légende, une valeur dogmatique et permanente. On écoutait et l'on vénérait comme des vérités éternellement impératives, les plus violentes déclarations des Prophètes. Hantés et subjugués par la conception protestante du caractère sacré et incontestable de toutes les affirmations, des moindres affirmations, du livre sacré, les plus sages, les plus modérés, les plus « français »

des théologiens ou des publicistes catholiques, s'inclinaient, sauf à les commenter avec une subtilité laborieuse, devant les paroles et les anecdotes les plus dures. *Tibi soli peccavi*, disait David à Jéhovah ; « c'est seulement au regard de toi et contre toi que j'ai péché. » Et donc les rois peuvent être tranquilles sur leurs fautes ou leurs crimes contre le prochain! *Qui est-ce*, dit l'Ecclésiaste, *qui pourrait demander au Roi : que fais-tu?* De là il suit que tout blâme est interdit, que les peines des sujets doivent rester muettes, que les Parlements n'ont qu'à garder pour eux leurs doléances, — comme aussi, par conséquent, les prédicateurs leurs reproches et leurs leçons.

Les versets 9 à 17 du chapitre VIII du premier livre des *Rois* devenaient classiques, et l'on accablait le mécréant, suspect de « sentiments républicains, » sous le verdict formidable de Samuel : « Vous serez ses serviteurs (les serviteurs du Roi). Vos champs, vos vignes, lui appartiendront. Il prendra vos filles et vos fils pour en faire ses soldats et ses servantes (1). » Sans doute, redisons-le, cette emprise redoutable de l'histoire d'Israël sur la pensée chrétienne avait déjà commencé à la fin du XVI^e^ siècle et dans le premier quart du XVII^e^, alors que l'Église catholique française, impliquée par ses adversaires dans les assassinats politiques d'Henri III et d'Henri IV, alors que les « Ligueurs » comme les Protestants avaient besoin de se désolidariser des théoriciens du régicide, même en se faisant plus royalistes que le Roi. C'est en 1625 que surgit pour la première fois, je crois, la proclamation du dogme, capital et formidable, de ce que l'on pourrait appeler l'Absolutisme absolu. Avec une assurance brutale, l'Assemblée générale du Clergé de France avait édicté, de sa propre autorité, sous la pression de Richelieu, travaillant moins pour son Roi que pour lui-même, cette assertion prodigieuse que « les Rois sont ordonnés de Dieu, mais non pas seulement cela : *qu'ils sont*

(1) Voir Lacour-Gayet, p. 430-431. Domat, le grand jurisconsulte à tendances jansénistes, interprète ainsi ce dur passage : « Ces injustices tyranniques [énumérées par Samuel] furent appelées les droits du Roi pour cette raison, que, comme les droits légitimes du Souverain s'exercent avec leur puissance, les injustices [aussi] qu'il pourrait exercer en abusant de cette puissance, auraient le caractère d'un droit par la nécessité où seraient les sujets d'en porter le joug... ce qui aurait à leur égard l'effet d'un droit légitime, puis qu'ils ne pourraient secouer ce joug, quoique, de la part du prince, cet usage de puissance ne soit

*eux-mêmes dieux.* Les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs l'annoncent avec l'Écriture sainte. *On ne peut le nier sans blasphème ni en douter sans sacrilège.* »

LES RÉFLEXIONS DE BOSSUET ET SON ÉVOLUTION

Voilà comment, en 1662, eût pu être composée une anthologie des « maximes », et des « aphorismes » des plus notoires penseurs ou écrivains ecclésiastiques ou laïques touchant la souveraineté du Roi. Quelles excuses pour les simplistes idées de Louis XIV, et pour la façon décisive dont il met ses idées en pratique! Quelle incitation à se croire, quelques fautes apparentes qu'il fît, innocent, et, quelques projets qu'il conçût, infaillible! Quelle confirmation, prononcée par les plus savantes gens et les plus beaux esprits, de ce qu'avaient pu lui dire, dès son enfance, les valets et les femmes de chambre, en adoration devant sa nature surnaturelle, et ne lui rappelant volontiers, parmi ses « devoirs », que celui que ses modèles d'écriture l'obligent à copier tous les jours : l'obligation qu'il a, à chaque moment du jour, « de prendre garde », dans les moindres gestes, « que chacun soit persuadé qu'il est le Maître » de tous et de tout.

Et d'autre part, quelles raisons avaient de douter d'eux-mêmes les esprits libéraux, qui croyaient pouvoir demander au régime monarchique de se résigner, dans son propre intérêt, à quelques contrôles! Notons, au surplus, qu'à cette vague de soumission, qui depuis trente ans va grandissant, d'autres raisons pouvaient s'ajouter, pour presser sur Bossuet, raisons suggérées par les circonstances du moment et le spectacle des faits en marche.

Ceci, par exemple, qu'elle était loin de se développer, loin de recruter des adhérents ni de prendre conscience de son devoir et de sa force possible, cette opposition morale timide qu'avaient

qu'une tyrannie. » Bossuet, discutant plus tard avec Jurieu, tend à interpréter de la même façon ce passage, qui gêne son bon sens et son idéalisme. On ne trouverait, parmi les contemporains français et catholiques de Bossuet, qu'un bon chanoine de Notre-Dame, tant soit peu frondeur, Claude Joly, qui dans son *Recueil de maximes* pour l'instruction d'un Roi, paru en 1652, s'indigne et proteste contre les flatteurs qui veulent appuyer le despotisme des Rois sur « un insigne mensonge. » *Droit,* selon lui, veut dire ici *usage.* Et puis, Samuel, dans ce passage, ne veut pas autre chose qu'effrayer les Israélites.

éveillée, en 1661, chez les esprits réfléchis du royaume, leurs trop justes désenchantements. Combien étaient-ils, ces opposants, grognons en silence, dans la génération de Bossuet ! Un tout petit troupeau, qu'on a peine à discerner dans l'histoire.

Et il y avait ceci encore, qu'à la fin de ce Carême de 1662, les incidents fâcheux qui avaient vérifié la justesse des appréhensions et des critiques encourues par le nouveau règne, se trouvaient compensés tout à coup par les succès que le roi « mauvais sujet » obtenait, dans sa politique étrangère surtout. N'était-ce pas un remède, une consolation, et si l'on peut dire un bâillon à bien des mécontentements, que ce triomphe diplomatique, remporté sur l'Espagne abaissée, dont nous rappelions plus haut l'éclat, et que Louis XIV interpréta sans nul doute, dans son massif et élémentaire mysticisme, comme un blanc-seing de la Providence? Les bons Français pouvaient y voir le contraire de ce qu'il fut en effet : une assurance de paix, une satisfaction assez précieuse pour que Louis XIV n'en cherchât pas d'autre, d'ici longtemps, par les armes. N'étaient-ce point aussi des avantages notables, et gros de promesses futures, pleins d'éléments précieux de prospérité, que cette acquisition de la Lorraine, par où rentrait dans le bloc de l'unité française une province que nos voisins en avaient tenue depuis trop longtemps détachée? Ainsi encore, ces traités de commerce par lesquels Colbert préparait et les importations nécessaires et les débouchés de la France ; — ainsi encore, ce rachat de Dunkerque, qui rendait à la France un port indispensable. Conquêtes pacifiques, qui, en fermant ou fortifiant nos frontières maritimes ou terrestres, en étendant nos alliances européennes, achevaient la politique traditionnelle telle qu'elle s'était laborieusement poursuivie depuis les Capétiens jusqu'à Richelieu.

Sans doute, le vrai et pieux chrétien qu'est Bossuet n'est pas ébloui de ces bonheurs. Il sait, parmi les dons temporels de la Providence, distinguer « ceux que Dieu abandonne à ses ennemis de ceux qu'il réserve à ses serviteurs ». Mais tout de même ! Combien il est difficile de ne pas croire que le succès n'est pas une indication d'indulgence, s'il n'est pas une absolution ! Enfin, et surtout peut-être, Bossuet a des souvenirs tout récents qui le déterminent, en se mêlant aux cauchemars qui lui restent, navrants ou odieux, de la Fronde. Il prêchait aux

Carmélites du faubourg Saint-Jacques en ces jours de mars 1661, où, Mazarin à peine mort, Louis XIV a saisi d'une main si ferme les rênes de l'État, et, à plusieurs reprises, a su, d'un geste, d'un mot, remettre à leur place, rabaissés, évincés, atterrés les prétendants nouveaux ou les parvenus « importants », censés inamovibles, que prétendaient lui léguer importunément la Régente et Mazarin. Bossuet a entendu, au sortir de ses sermons du faubourg Saint-Jacques, où les courtisans comme les beaux esprits se pressent, toutes les anecdotes qui coururent alors sur ce jeune homme de vingt-quatre ans, si expert, — sans expérience, — à tout de suite manier en perfection l'autorité. Resté à Paris, durant toute l'année 1661, Bossuet a vu comment, jusqu'aux extrémités du Royaume, sur toutes les puissances, ou qui croyaient l'être, de l'État, les « bras » du Prince se sont allongés, ses mains se sont appesanties, victorieusement, sans peine et sans échec. Les voies de la Providence, auxquelles Bossuet croit tant, sont impénétrables : qui sait, après tout, — car elle permet le mal pour le bien, — qui sait si cette raideur orgueilleuse dont Louis XIV faisait preuve, cette assurance étrange en son sens propre, ne sont pas les conséquences inévitables, dans cet ensemble imparfait et incohérent qu'est l'homme, la rançon nécessaire de cette volonté irréductible qui fait les Chefs, croyant en eux-mêmes, forts de cette croyance? C'est saint Thomas aussi qui dit : « Commander, c'est l'opération par excellence du pouvoir. »

### LE SERMON *SUR LES DEVOIRS DES ROIS*

Voilà tout ce qu'il est bon de se rappeler et de considérer d'ensemble pour comprendre le sermon *sur les Devoirs des rois*. Discours très propre à étonner, surtout si l'on a gardé l'impression des premiers discours de ce Carême, si l'on compare aux fières et conquérantes prétentions du début, les idées qu'il exprime à l'avant-veille de dire adieu à son auditoire, à son grand « auditeur ». Si ce sermon (surtout dans sa première partie) n'est pas une excuse et une rétractation, c'est du moins l'évident aveu d'un recul et d'une évolution. Dans sa sincérité naturelle, Bossuet aime les situations nettes, à tel point qu'il se hâte, parfois trop, en les définissant, de les fixer. Ce qu'il expose ici, c'est, en même temps, l'expérience de son effort réfor-

mateur qui se solde par une défaite, et la leçon que les idées régnantes lui infligent, en lui imposant, bon gré mal gré, une vue différente de celles qu'il a eues jusqu'alors sur le pouvoir royal et qu'il préférerait probablement conserver. Observons combien il se presse, en quelque sorte, dès le début de son discours, d'aller droit, résolument, aux précisions qui lui coûtent. Tout d'abord, une précaution oratoire, qui ne laisse pas de nous surprendre, de nous fâcher presque :

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui, je me garderai plus que jamais de ne rien avancer de mon propre sens. Qu'est-ce qu'un particulier qui se mêlerait d'enseigner les Rois ? Je suis bien éloigné de cette pensée...

Eh! pourquoi? N'est-il pas plus qu'un « particulier » : un prêtre ? Et n'a-t-il pas revendiqué bien haut, le jour du sermon sur *la Prédication évangélique*, et le devoir strict, et le domaine illimité du prêtre en chaire? Puis, à peine le « premier point » du sermon commencé, voici, — toujours comme s'il avait hâte d'en finir avec l'amende honorable qu'il sent bien qu'il consomme, — voici la déclaration du discours, que l'on en cite avec raison, comme la parole culminante :

Le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon, *comme par une chose sacrée*. Il ne croit pas outrager Celui qui a dit : Vous jurerez seulement par le nom du Seigneur, parce que (*ce Seigneur*) *a fait dans le Prince une image de son immortelle autorité. Vous êtes des Dieux*, dit David... Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, vous mourrez comme des hommes. *N'importe, vous êtes des dieux*, encore que vous mouriez...

Ainsi donc, — quoiqu'il atténue cet hommage, en insistant plus que David, et avec une sorte de précision vengeresse sur ce paradoxe, logiquement parlant, du « dieu mortel, » — quoiqu'il le restreigne plus encore par la suite de la phrase, que l'on oublie de citer, où il explique que c'est *l'autorité* des rois *qui ne meurt pas*, et que c'est *l'esprit de royauté qui ne meurt jamais*, néanmoins, la voilà lâchée, la parole décisive et qui engage tout, la parole que l'Assemblée du clergé avait osée, celle qui s'est répandue déjà et qui se répandra de plus en plus couramment et s'imprimera chez les peuples, comme un article de catéchisme, comme une formule juridique, comme un axiome : *Vous êtes des dieux, ô rois!*

D'ailleurs à l'entour de cette parole redoutable, défilent presque toutes les déclarations classiques de la théorie absolutiste. La puissance des rois vient de Dieu, « d'où nous devons conclure non seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que *le choix des personnes est un effet de sa providence* ». Donc, non seulement pour la race des Bourbons, mais pour Louis de Bourbon, quatorzième du nom, il y a eu un décret nominatif... Ce n'est qu'en passant, en incidente, que Bossuet rappelle qu'à côté des rois « que la naissance établit », il y a ceux « qui viennent par choix »...

Et cette puissance des rois, elle est, si l'on peut dire, la perfection de la puissance humaine; elle a une figure de miracle; elle est le prodigieux ascendant d'un homme sur cet océan agité des appétits violents et des volontés divisées « d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis ». Et voilà que tout cela tombe, se courbe, se calme, sous l'autorité du prince, parce qu'il y a « dans les mains du prince une force qui exécute ». Quel spectacle surnaturel! Comme il faut que cet être, qui s'impose ainsi, ait du divin!

Et enfin, de cette puissance royale il y a, par la permission divine, des signes extérieurs, qui la révèlent au respect de tous les hommes, à savoir « cette noble confiance de commander, cette fermeté, cette vigueur » que le prince sent en lui-même, et qui est en lui « une image si vive », si exacte de Celui qui peut tout. Il y a cette « certaine pénétration qui fait penser que le Roi devine ». Il y a cette agilité dans l'action qui fait que, « quand il a pénétré les trames les plus secrètes, il va prendre ses ennemis aux bouts du monde, et les déterre, pour ainsi dire »; il y a enfin cette majesté que « Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage », et qui est vraiment un « signe ».

Après cela, et tout cela étant supposé, les devoirs des princes, quels peuvent-ils être? De fait, dans le sermon tel que Bossuet en a établi le plan, les devoirs « privés » ou les devoirs « civils » ne tiennent plus guère de place. Le mot même de « devoir » ne figure, si je ne me trompe, que dans le titre. Non pas que Bossuet aille jusqu'à annihiler ces devoirs. Mais il est ici obligé de les fondre, au risque de les laisser s'évanouir, en un seul précepte, beau, mais combien compréhensif! « Obéir à l'Évangile et le faire obéir. »

Obéir à l'Évangile, c'est-à-dire, que le Roi doit se « con-

vaincre » lui-même de la loi de Dieu « et s'y soumettre dans sa conscience »; avoir toujours « les yeux attachés à cette loi supérieure ». Comment cela?

De deux façons. Soit en n'allant pas chercher encore « parmi tant de biens que Dieu lui fait, d'autres satisfactions qu'il lui défend », ce qui serait sûrement de l'ingratitude. Et voilà tout pour la conduite privée du prince.

... Soit, et voici pour son gouvernement : « en ne souffrant pas que sa puissance s'égare hors des bornes de la justice chrétienne »

Mais où sont tous les préceptes de la justice chrétienne limitatifs de la « puissance »? L'Évangile est un livre. La Parole de Dieu ne résonne pas aux oreilles du corps, comme au temps des Prophètes et de Jésus. On peut être sourd à son idéal. On se peut méprendre à son sens. Qui la fera entendre aux Princes, en dehors des prédicateurs sacrés, de la liberté desquels Bossuet sait maintenant, pour son compte, les gênes et les chaînes? Qui contrôlera l'observance de l'Évangile par le maître royal? C'est ici que Bossuet doit sentir, qu'il sent certainement, tout ce qu'il y a de manque dans cet absolutisme du droit divin, que les juristes ou les canonistes du Gallicanisme ou les philosophes laïques venaient d'organiser avec une légèreté si superficielle et si sommaire. Étant donné leur principe, ce principe que Bossuet se voit forcé de subir, que les Rois non seulement sont créés directement par Dieu, mais qu'ils sont investis de tout son pouvoir et bien plus, qu'ils participent de sa nature, il ne peut y avoir dans leur théorie, pour peu qu'on la pousse à bout logiquement, ni censure, parce qu'ils peuvent exiger en tout et partout le respect, ni contrôle, parce que ce serait une défiance et une injure: nuls précepteurs et moniteurs, car ils sont éclairés d'une lumière naturelle et donc vraisemblablement se suffisent, en dépit même des apparences contraires: aucuns conseillers même, hormis dans la mesure où leur être physique éprouvera le besoin d'être sur certains points secouru... De lois, au-dessus ni à côté d'eux, ils n'en peuvent ni doivent reconnaître, car ce serait une lâcheté que d'accepter une restriction ; la loi leur est étrangère ou subordonnée ; ils la peuvent abolir ou changer... De devoirs, ils n'en ont, ni à l'égard de ces lois pour eux inexistantes, ni à l'égard de leurs peuples,

sinon celui de rendre compte à Dieu de ce dépôt, qui leur est confié, d'une partie de l'humanité... Ce n'est qu'envers Dieu qu'ils ont des obligations, et non pas des obligations de sujets ou même de ministres, mais de représentants autorisés et commissionnés, de mandataires agissant au nom de Dieu. Au surplus, bien entendu, point de sanctions visibles, ici-bas, s'ils prévariquent, mais des peines futures...

Voilà tout ce qu'on se dit en écoutant Bossuet, et, je le répète, tout ce qu'il se dit certainement lui-même, en le disant. Quand il se résume, à la fin de ce premier point de son discours, quand il récapitule ce que fournit à sa raison chrétienne et à son zèle pieux la dogmatique monarchiste à laquelle il se voit moralement contraint, après l'échec qu'il vient de subir, de déférer désormais, évidemment son esprit d'honnête homme, et français, est épouvanté des perspectives. Il conclut : « *Les puissances devant qui tout fléchit doivent elles-mêmes se servir de bornes.* » Le seul docteur du Roi, c'est le Roi. Le seul animateur du Roi, c'est lui-même. Le seul frein de son omnipotence, c'est sa bonne volonté d'y mettre un frein.

Donc il faut recourir sans cesse, en appeler, tout le temps à Dieu, lui demander toujours d'être toujours là. Il faut solliciter de lui quelque chose comme une présence et une immixtion permanente, un coup d'État sauveur perpétuel, et le prier de se substituer à ces Rois si effroyablement affranchis :

> Régnez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent; qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre, et ravis de dépendre de vous, qu'ils soient du moins toujours ravis d'en dépendre.

Et de même, et de nouveau, à la fin de la deuxième partie, quand après avoir « fait connaître » au Roi, qui doit bien le savoir, s'il est un « dieu », ce qu'il faut pour « faire régner » l'Évangile sur ses peuples et pour servir l'Église; quand Bossuet est ramené à se figurer et à expliquer ce que doit penser et sentir le Roi chrétien, mais absolu, quelle méthode il doit prendre, quel état d'âme il convient qu'il crée en lui-même, — Bossuet en arrive, par le mouvement naturel de sa pensée, à la même conclusion dolente, à la même adjuration triste. Le seul espoir d'un bon gouvernement, c'est que le Roi soit quelque chose comme un saint mystique, qui devant Dieu

s'humilie constamment et infiniment plus que les autres hommes, qui, toujours en contact avec son seul maître, lui parle, l'écoute, l'entend. Et dans son oraison, que lui demandera-t-il? La justice.

Ah! Chrétiens! la justice, c'est la véritable vertu des monarques. C'est l'unique appui de leur majesté... Aimez-la donc... Mais pour pratiquer la justice, connaissez la vérité, et pour connaître la vérité, mettez-vous en l'état de l'apprendre.

Mais comment? Par la prière encore. C'est à genoux que Louis XIV obtiendra « la docilité modeste, l'étendue du cœur, la sagesse », qui à leur tour lui révéleront la Justice. Émouvant, sublime mysticisme, digne de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « A propos de tout, pour toutes les difficultés à résoudre, Moïse entrait dans le Tabernacle et consultait le Seigneur. » Mais le saint auteur ne dit pas qu'il en rapportait *toujours* une réponse. Et puis, qu'est-ce que cet idéalisme suppose? Sinon la cellule monastique, et la « bienheureuse solitude » où les voix d'en haut deviennent réelles, au moins le goût d'une « vie intérieure », — à laquelle il faut convenir qu'à cette date Louis XIV ne paraît pas précisément disposé...

C'est à cela que Bossuet aboutit, c'est dans cet espoir immatériel, abstrait et fragile qu'il se réfugie, après qu'il a, dans cette campagne du Carême de 1662, où des hasards singuliers excitèrent d'abord son espoir et sa ferveur militante, constaté ensuite, d'un côté l'obstacle insurmontable, qu'oppose, à qui veut la plier, l'inflexible volonté d'absolue indépendance du Roi, d'autre part le courant général de pensée soumise et d'abdication muette où, dans ce XVII^e^ siècle, affamé d'ordre et de paix, les meilleurs, les plus sages se laissent entraîner, résignés.

Il était vaincu, mais d'une honorable défaite.

Il n'y avait pas autre chose à faire que ce qu'il fit. Dans les conditions que nous avons vues, le combat était inégal, et la résistance, ou seulement l'insistance, impossible. Il n'y avait qu'à baisser pavillon, en ce qui concernait précisément l'obstacle, c'est-à-dire la conviction derrière laquelle le royal pécheur s'abritait, sûr de n'en pouvoir être délogé, c'est-à-dire le principe de l'absolutisme monarchique, de la liberté privée aussi bien que de l'omnipotence gouvernementale du Souverain,

que la France acceptait, qu'elle désirait même. En faveur de ce concert du maître et des sujets, après les quelques incidents fâcheux et humiliants qui s'étaient passés à la Cour, les circonstances se mettaient, en mars 1662, à travailler à nouveau. Il n'y avait qu'à fléchir sans obstination, à se résigner publiquement, comme il le fait dans ce sermon du mercredi saint 2 avril, qu'à se mettre, bon gré mal gré, au point de vue et du maître et des sujets.

Peut-être espérait-il que les circonstances, si changeantes, lui fourniraient l'occasion de reprendre bientôt, par quelque biais, la lutte utile et sainte. Le Roi fit écrire une lettre de félicitations à son père. Je voudrais savoir comment la tourna le secrétaire Périgny, et je me demande si le compliment ne reflétait pas, un peu, quelque chose d'autre qu'une complète satisfaction. En tout cas, les félicitations n'eurent pas à se renouveler de sitôt. Car pendant plus de *trois* ans, Bossuet ne fut pas rappelé pour prêcher à la Cour. Dans le duel de 1662, il avait, après un élan superbe, plié, cédé : c'était bien. Mais il eût été mieux qu'il ne fît pas blanc de son épée, et qu'il ne s'avançât pas si vivement, si longtemps. Louis XIV n'était pas méchant, certes, mais le souvenir des injures est une qualité des énergiques. Quand en public, et en présence de l'état-major d'un roi qui pense de lui-même et à qui tout le monde demande de penser de lui-même ce que nous avons vu, — un orateur, racontant l'histoire d'un criminel et de sa flétrissure prononcée par la voix de Dieu lui-même, a dit à ce roi : « *C'est vous le criminel* » dont parle la Bible, — il est difficile de supposer que cela ne reste pas au dossier de l'apôtre.

Alfred Rébelliau.

# AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA

J'ai l'honneur, en ce mois de juin 1927, d'accompagner la *Liaison française* dans la mission organisée par l'*Action catholique* de Québec et qu'elle se propose d'accomplir désormais chaque année. Bien touchant est l'objet de cette mission qui va nous entraîner à travers le Continent jusqu'aux rivages du Pacifique.

Race admirablement prolifique, les Canadiens-Français, groupés au nombre de près de trois millions dans la vieille province de Québec, ont essaimé en Nouvelle-Angleterre (États-Unis) et dans le Far-West canadien, où ils ont fondé colonies et villes. On évalue à deux millions le nombre de ces frères lointains, — lointains par la distance géographique, mais restés proches par leur inébranlable fidélité à la langue et à la religion de leurs pères. La Liaison française s'est donné comme programme d'action de resserrer les liens entre Québec et ces différents groupes, en organisant, chaque été, une députation de notabilités canadiennes-françaises qui visitent ces rejetons de la « province-mère ».

D'autres œuvres complètent son action. *Le Devoir français*, autre émanation du même foyer, se propose de resserrer les liens entre la province-mère et les Acadiens, rameau de notre race fixé à l'est, dans la Nouvelle-Écosse et autres provinces insulaires ou péninsulaires. *La Survivance française*, poursuivant le même travail, mais en sens inverse, organise dans ces régions lointaines des caravanes de « pèlerins » qui viennent visiter le foyer de la race : la province de Québec. Il y a là un bel ensemble de nobles efforts qui doit être suivi avec une attention particulière dans l'ancienne métropole.

Cette année, l'itinéraire de la mission se déroulera à travers l'immense région que les Canadiens englobent sous le nom de « l'Ouest » et qui est à peu près aussi vaste que la moitié de l'Europe. Nous y serons reçus officiellement par le clergé et les municipalités canadiennes-françaises, et mes amis m'ont demandé de parler au nom de mon pays dans les réceptions qui nous seront données un peu partout. Et c'est là, je le confesse, une tâche dont je ne laisse pas d'être inquiet; mais j'ai la foi, et je me berce de l'espoir qu'il me sera tenu compte de ma bonne volonté.

A Montréal, j'ai rejoint M. Claude Melançon, l'écrivain universellement connu et apprécié au Canada, qui m'attendait sur le quai avec le nouveau consul de France, M. Rascle. A partir de ce moment, j'abdique toute volonté. Celle de Claude Melançon, mon hôte, mon guide, mon mentor, me dispensera de prendre toutes décisions.

### QUÉBEC. — LE TRAIN SPÉCIAL DE LA MISSION

27 juin.

Mon ami et moi avons passé la nuit sur les confortables couchettes du train du Canadian National Railway qui nous a débarqués ce matin à la gare de Québec. On dit de cette ville qu'elle est la cité la plus française du nouveau monde, et je regrette amèrement de ne pouvoir aujourd'hui contrôler la validité de ce titre, car je n'ai que trois heures à passer dans ses murs. C'est vers midi que commencera notre grand voyage à travers le continent, et je dois, dans l'intervalle, rendre visite à plusieurs des notables qui seront de la randonnée. Je tiens aussi à faire la connaissance de mes très sympathiques confrères MM. Gagnon et Harvey, du *Soleil*, le plus important quotidien de Québec, et du docteur Jules Dorion, le directeur de l'*Action catholique*, l'un des organisateurs de cette belle mission de la Liaison française à laquelle je vais participer. Dans mes allées et venues, je vois assez de la haute ville, perchée sur ses falaises taillées à pic, pour saisir les raisons qui attirent chaque été dans le labyrinthe de ses rues pittoresques des milliers d'Américains. Ils n'ont pas de ces souvenirs du passé dans leurs villes qu'ils reconstruisent tous les vingt ans!

Je prends le temps d'aller jeter un coup d'œil de la fameuse

terrasse du château Frontenac d'où l'on surplombe un paysage unique au monde, le majestueux Saint-Laurent roulant ses eaux grises entre la côte de Beaupré, aplatie au pied d'une chaîne de collines verdoyantes, et les pâturages de l'île d'Orléans, où des églises villageoises pointent vers le ciel bleu leurs clochers gris. Champlain avait bien choisi l'emplacement de la ville-citadelle, qui commande la plus grande route de navigation fluviale qui soit au monde !

Et nous voici tous réunis à la gare, où les soixante-quinze membres de la Liaison française prennent possession du train spécial que le Canadian National Railway a mis à notre disposition. Il sera notre hôtel roulant pendant vingt-deux jours, sur un parcours total de plus de 13 000 kilomètres, auxquels s'ajouteront des randonnées en automobiles. Chiffres un peu effarants pour un homme du « vieux pays », mais presque normaux dans ces immenses régions où les distances ne comptent pas.

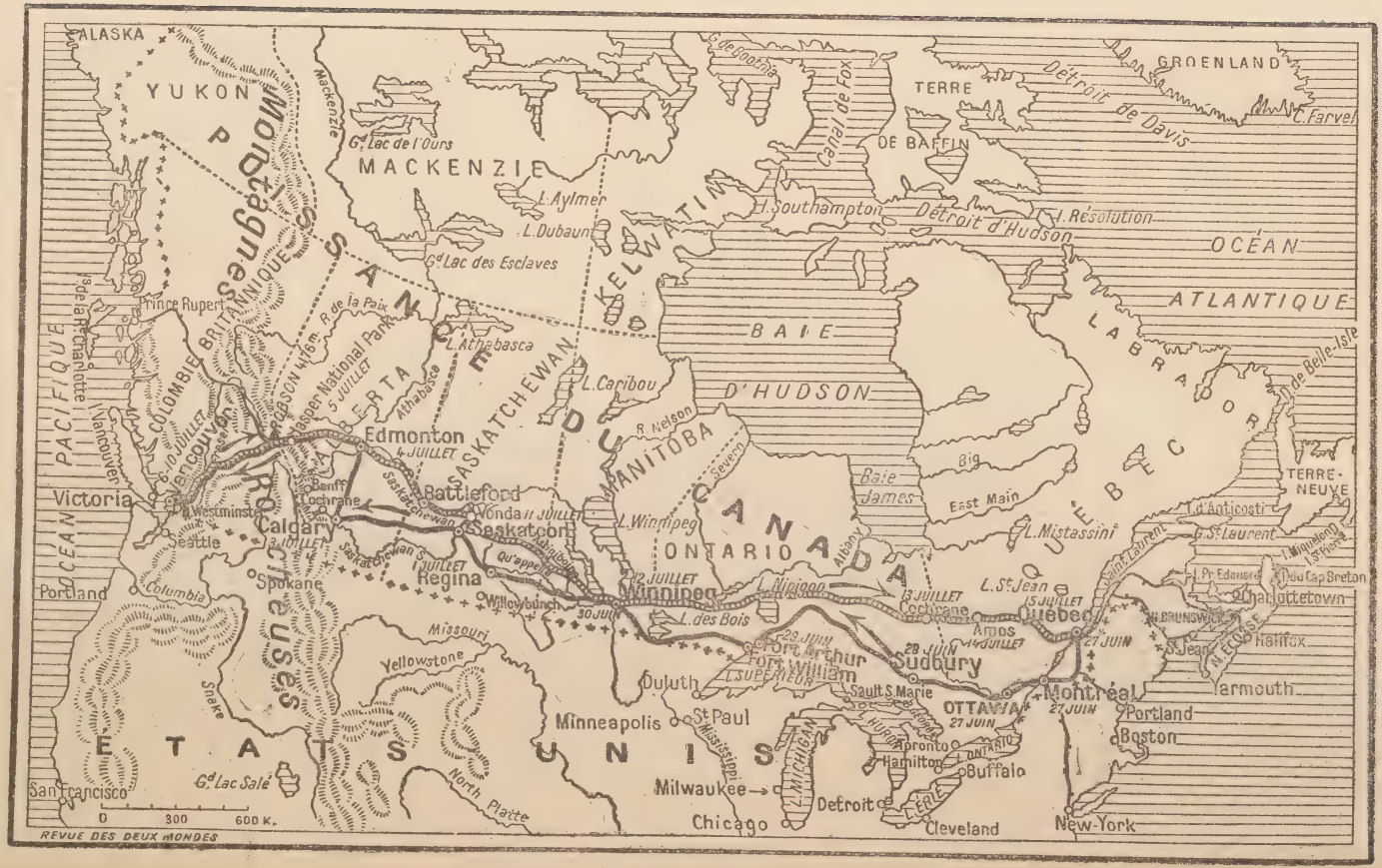
Présentations sur le quai... Une vingtaine d'ecclésiastiques, une dizaine de dames et jeunes filles, une demi-douzaine de journalistes, deux ou trois hommes politiques, des commerçants, des industriels, des rentiers, plus un Français de France, telle est la composition de la Liaison.

En route ! — Où coucherons-nous ce soir ? — Parbleu ! Dans *notre* train, comme nous le ferons durant ces trois semaines !

28 juin.

Filant de l'est vers l'ouest, nous nous sommes arrêtés une ou deux heures à Montréal avant d'achever d'une seule traite la traversée de la « province » de Québec, une province trois fois plus vaste que la France.

Quelques mots sur le train spécial organisé pour la Liaison par le Canadian National Railway, qui se trouve être la plus puissante entreprise ferroviaire du monde, avec son réseau de près de 40 000 kilomètres et son armée de 120 000 employés de tous grades. Ce train comporte, outre le fourgon, quatre grands wagons dont les banquettes, le soir venu, se transforment en confortables couchettes qu'isolent de lourdes draperies; des pièces de deux à trois mètres carrés y sont aménagées soit en boudoir, soit en cabinet de toilette, soit en fumoir; chaque




ITINÉRAIRE DE LA LIAISON FRANÇAISE

wagon, tel un navire, a son nom : pour ma part, j'habite le *Londonderry*. Un wagon-restaurant, une voiture où le personnel du train trouve ses couchettes, un wagon-salon, complètent le train.

Ce wagon-salon est une merveille de confort. Outre ses deux files de fauteuils, desquels on peut voir se dérouler le paysage par les grandes glaces sans tain, il comporte un piano, une bibliothèque, et un puissant appareil de radio muni d'un haut-parleur et d'une vingtaine de paires d'écouteurs. Un spécialiste est attaché à ce poste qui, tandis que le train poursuit son trajet, capte les émanations lancées des différentes stations espacées par la Compagnie le long de son réseau. Ainsi, tout en marchant à 100 kilomètres à l'heure, nous entendrons une conférence prononcée à Ottawa, ou participerons à un concert organisé à Toronto ou à Winnipeg! Enfin, à l'arrière de ce même wagon, s'élargit une sorte de véranda où peuvent s'asseoir une vingtaine de personnes, agréable plate-forme où l'on vient s'emplir les poumons d'air frais et les yeux des changeantes visions que le train sème derrière lui. Cette grande voiture, — *Fort Qu'Appelle*, — sera pendant plusieurs semaines le centre de notre vie sociale et de notre vie religieuse. Salle de concert ou salon de causerie durant la journée, elle servira chaque matin de chapelle, grâce aux autels portatifs aménagés pour la circonstance par le Canadian National Railway.

### EN ONTARIO : LES MINES, L'EMPIRE DU BLÉ

Première étape en Ontario, territoire *anglais* : Sudbury, ville de 9000 âmes dont la majorité est de langue française. Le maire, M. Joseph Samson, un jeune homme aux traits énergiques et à la voix bien timbrée, nous attend à la gare, en compagnie de plusieurs pères jésuites, dont l'un, le R. P. Paré, est le curé de la ville, et de nombreux Canadiens munis de leurs automobiles. Après les régions agricoles de la province de Québec, nous sommes ici en pleine région minière, et l'on n'y parle que de découvertes de filons, de spéculations sur les terrains, de grosses fortunes rapidement édifiées, et, dans quelques cas, écroulées non moins rapidement.

Le propriétaire de l'élégant véhicule où je m'installe avec trois autres compagnons, M. Gerry Grogan, nous raconte de

curieuses anecdotes, tout en nous conduisant à 80 kilomètres à l'heure vers les hauts fourneaux de Coniston. Nombreux sont les fermiers qui ont réalisé en vingt-quatre heures d'honnêtes fortunes pendant la période du *boom*, — de l'engouement formidable qui porta les spéculateurs à acheter à tout prix les terrains avoisinant, dans un rayon de plusieurs kilomètres, les filons que d'heureux prospecteurs venaient de découvrir.

Ce fut, semble-t-il, un moment de folie générale. M. Grogan m'en donne un exemple en me désignant de loin une petite ferme :

— L'homme qui vit là avait vendu sa terre pour 20 000 dollars. Il est parti pour Québec avec sa famille, et il y a tout dépensé en quelques semaines. De belles robes pour sa femme et ses filles, des *radios* pour ses fils ! Il est revenu ici sans le sou pour racheter à crédit un petit coin...

Il paraît que le cas n'est pas rare, et que l'esprit d'économie ne s'inscrit pas parmi les fortes qualités du paysan canadien. Rude travailleur, bon époux, bon père de famille, il n'a point, comme son congénère du vieux pays, le culte du « bas de laine », et ne s'émeut guère à l'idée de contracter des dettes. Quand la récolte est bonne, il s'offrira un phonographe de la meilleure marque, ou le plus perfectionné des *radios*, voire un piano, si l'une de ses filles a appris à en jouer au « couvent » (école) des bonnes sœurs. Si la récolte est mauvaise, les banques du village, il en fonctionne dans les moindres agglomérations, se disputeront l'honneur de lui faire des avances sur celle de l'année prochaine, — à 9 ou 10 pour 100 d'intérêt. Et pourquoi diable se ferait-il de la bile? L'étonnante survivance de sa race au milieu d'éléments hostiles a rendu ce grand enfant fataliste... et optimiste.

Le convoi d'automobiles a emporté les membres de la Liaison à travers une région lugubre : elle me rappelle nos champs de bataille, tels qu'ils étaient encore durant les deux ou trois années qui suivirent l'armistice. Les gaz délétères que déversent les cheminées des hauts fourneaux voisins ont dévoré tous signes de végétation sur une immense superficie. Les arbres eux-mêmes sont morts, et leurs troncs squelettiques rendent plus lamentable encore ce paysage de désolation. Seul, l'animal humain s'est adapté à cette atmosphère irrespirable que fuient toutes autres créatures : mes regards cherchent en

vain autour de moi le vol d'un papillon, la cabriole d'une sauterelle. Au loin, de belles forêts verdoient sous l'ardent soleil ; ici c'est la roche nue ou la terre calcinée, d'où le passage de l'automobile fait surgir des tourbillons de poussière... Pourtant il y a des signes de vie dans ce cadre infernal : les petites maisons des familles d'ouvriers groupées en villages, dans cette atmosphère d'émanations sulfureuses qui nous prennent à la gorge, aux yeux, au nez... L'homme, qui s'adapte à tous les climats, à tous les milieux, à tous les genres de vie, est, décidément, un merveilleux animal...

*Coppercliffe* (la Falaise de Cuivre). — Nous mettons pied à terre dans cette petite ville de 4 000 âmes, fondée depuis sept ans autour des hauts fourneaux. Nous sommes ici au centre du district qui produit, dans la proportion de 85 pour 100, presque tout le nickel dans le monde ; le surplus provient presque exclusivement de nos gisements de la Nouvelle-Calédonie. Nous visitons rapidement les usines et nous admirons les trains de centaines de wagons dont les uns apportent la houille de la lointaine Pensylvanie, tandis que les autres emportent les gros lingots de nickel qui luisent comme de l'argent gris.

*Chelmsford.* — Après une nouvelle course en automobile, nous atteignons ce gros village, ou, comme on le dit plus communément ici, cette « paroisse, » chef-lieu d'un district presque exclusivement peuplé de Canadiens-Français. Le curé, l'abbé Côté, et ses ouailles, nous ont préparé un « repas champêtre » que l'on nous sert... sous l'église ! C'est une institution canadienne : le *basement* (sous-sol) de l'édifice est généralement aménagé en salle paroissiale, et comporte invariablement une scène où les jeunes gens jouent à l'occasion la comédie.

Dans cette vaste salle, décorée de drapeaux français et de bannières fleurdelysées, plus de trois cents personnes ont pris place aux longues tables entre lesquelles circulent les jolies paroissiennes qui servent avec un charmant entrain les convives. Sur le théâtre, se sont rangées une quarantaine de délicieuses fillettes, qui nous chantent en chœur de vieilles chansons canadiennes, à l'accompagnement d'un piano tenu par une sœur grise d'un ordre canadien enseignant, qui a fini par se scinder en deux congrégations : celle des « Françaises », celle des « Irlandaises ». (Les deux races ne font plus bon ménage, et j'ai déjà recueilli de nombreux indices sur les différends qui

les séparent.) A leur tour, et tandis que le repas se poursuit, de jeunes garçons s'alignent sur la scène et nous font entendre des chœurs; l'un d'eux nous récite des vers de Pamphile Lemay, poète-paysan.

Que ne puis-je transcrire l'allocution de l'abbé Côté, que j'eus soin de sténographier sur mon carnet? Elle éclairerait mes lecteurs sur l'âpre lutte que poursuivent les Canadiens pour la défense de leurs droits. Ce curé d'un obscur village, que vous ne trouverez sur aucune carte, est l'un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés des deux côtés de l'Atlantique. D'une voix mâle et bien timbrée, en une langue d'une perfection rare, il nous retrace l'histoire de sa paroisse qui est celle de tant d'autres villes ou villages de l'Ouest.

A mesure que s'avançaient vers l'occident les rubans d'acier du Canadian National Railway, les Canadiens-Français, race de pionniers, essaimaient hors de la province de Québec, à la recherche de bonnes terres vierges. Ils fondèrent, en 1884, cette paroisse de Chelmsford qui prit soudain, il y a quelques années, une grande importance, quand on découvrit dans son voisinage une mine de nickel et de cuivre qui se trouve être la plus riche du monde. Deux grosses banques « anglaises », qui voulaient y fonder des succursales, vinrent solliciter le patronage du curé, qui leur promit son assistance, mais à cette condition : elles auraient des employés français et rédigeraient leurs papiers et formules en notre langue, bien qu'elle fût mise à l'index dans cette province de l'Ontario. Et, aux applaudissements de l'assemblée, l'abbé Côté tire cette morale :

— Il faut parler poliment aux Anglais, mais fermement. Quand le Canadien lève la tête et regarde ses adversaires entre les yeux, la partie est gagnée...

Il résume la lutte scolaire qui se poursuit âprement dans la plus grande partie du Dominion, en comparant le libéralisme de la province française et catholique de Québec, où protestants et « Anglais » jouissent d'une liberté absolue, au fanatisme de l'Ontario où le catholicisme et la langue française sont persécutés, où les pères de famille n'ont pas le droit de faire enseigner à leurs enfants leur langue maternelle. En termes émus, il rend hommage aux pères jésuites, les évangélisateurs du pays, et rappelle que huit missionnaires venus de France furent massacrés jadis tout près d'ici par les Indiens.

Religieusement, tous les assistants se sont dressés en entonnant le bel hymne national (*O Canada, terre de nos aïeux...*), et nous reprenons place dans nos automobiles pour une nouvelle randonnée. Les distances, je le répète, ne comptent pas dans ces immenses régions où les « chars » vous font du quatre-vingts à l'heure, pendant des après-midis entiers, par des routes qui ne sauraient être comparées à des billards. Successivement, nous mettons pied à terre dans deux paroisses canadiennes-françaises : Blezard-Valley et Hammer. Nous avons peine à nous arracher aux démonstrations d'amitié des braves habitants, émus de rencontrer des frères de la province-mère, leur lointaine patrie. Mais le souper nous attend à Sudbury, où le maire, M. Joseph Samson, ouvrira dès le dessert la série des harangues.

C'est le type, qui devient heureusement de plus en plus commun, du Canadien énergique qui refuse de se laisser brimer plus longtemps, maintenant qu'il a pris conscience de sa force. De sa vibrante allocution, je ne puis retenir ici que les principales idées, dont l'une est matérialisée par cette magnifique expression : *le triomphe des berceaux*. C'est la mère canadienne qui prépare les victoires définitives et prochaines avec ses flancs fertiles. Douze à quinze maternités ne l'effraient pas, alors que les familles de langue anglaise ne se multiplient qu'au compte-gouttes : il n'est point de remparts qui puissent arrêter l'expansion d'une race aussi prolifique. Ainsi, pacifiquement, en évinçant les races stériles, elle reconquiert son patrimoine, ce vaste Canada qui fut découvert et exploré par ses ancêtres français. Et, faisant allusion aux noms de langue anglaise que portent actuellement ces villages de l'Ouest, le jeune maire affirme :

— Nous avons pris la chose : nous prendrons le nom!

Il n'est pas loin de dix heures du soir quand nous remontons dans notre train après une journée si bien remplie. Sous ces latitudes, la nuit est plus lente à tomber, et le paysage qui se déroule derrière nous conserve la netteté de ses lignes dans ses couleurs qui se fanent.

29 juin.

Je m'éveille vers sept heures, après avoir roulé sans arrêt pendant six ou sept cents kilomètres. Par la vitre de mon

« alcôve », je vois se dérouler un paysage de forêts et de lacs où mon regard cherche vainement une trace d'habitation : c'est un coin du domaine des trappeurs et des Peaux-rouges...

Pendant des heures, c'est une suite ininterrompue de forêts épaisses et de lacs bleus. De temps à autre, en bordure de la voie, des perches croisées en forme de cône qui furent des squelettes de *tépis* (tentes) marquent l'emplacement d'un vieux campement indien. Des troncs calcinés qui ont parfois des dimensions gigantesques conservent le souvenir d'un feu de forêt...

Immense lac aux eaux limpides... Un employé du train nous le nomme : le Nipigon. Le sifflet de la locomotive en fait surgir un nuage sombre : des centaines ou des milliers de canards sauvages... Une Terre promise pour le chasseur !... Un peu plus loin, j'ai le temps de distinguer un cerf de belle taille qui détale entre les arbres... Puis, sur un monticule qui se dresse près de la voie, c'est un campement habité : trois tentes devant lesquelles des Peaux-rouges en guenilles guettent les lanières de viande qui cuisent sur un feu de bois...

Forêts, lacs, forêts, lacs... C'est tout ce que je trouve encore à noter pendant d'autres heures : une immense région désertique dont l'homme, vraisemblablement, ne tirera jamais parti, car ses arbres rabougris ne pourraient tenter l'industrie forestière, et le sol, fait d'affleurements de masses rocheuses, ne saurait se prêter à la culture...

Une tache grise ourlée de rouge... C'est le Lac Supérieur, grand comme une mer, bordé de ses falaises couleur sang, qui s'indique à l'horizon. Nous pénétrons dans l'un des éphémères royaumes du papier à journaux : dans quelques années, quand elles auront fini de dévorer la forêt, les belles usines qui pétrissent la pulpe sous mes yeux ne vaudront même plus la peine qu'on les livre à la pioche du démolisseur. Des montagnes de grandes galettes grises (de la pâte à papier) bordent la voie. Nous longeons un moment une petite rivière littéralement comblée sur plusieurs kilomètres par des millions de rondins, billots longs d'un mètre qui alimenteront une de ces usines à l'automne ou au printemps prochain, quand une crue emportera leur masse...

De nouveau, le désert : vastes savanes dénudées, bosselées par des roches rondes et lisses ; les glaciers tertiaires ont passé

par là... Presque soudainement, changement de décor : des montagnes bordées de gigantesques falaises... Un train apparaît sur une voie parallèle à la nôtre : c'est celle de la compagnie rivale, la C. P. R. (*Canadian Pacific Railway*). Je remarque un garde-frein qui, comme au cinéma, court sur les toitures des wagons, bien que ceux-ci se déplacent à la vitesse de cent kilomètres à l'heure. Nous allons assister à un duel curieux, car les mécaniciens du train adverse exécutent à l'intention des nôtres une expressive pantomime qui se traduit clairement par cette interrogation : « Vous dormez donc? »

Le défi est aussitôt relevé! Je doute que d'autres pays au monde puissent se prêter à de pareils tournois. Les deux réseaux, qui traversent l'Amérique de part en part, sont généralement séparés par une distance considérable. Ici, sur un parcours d'une lieue et demie, l'intervalle est réduit à une cinquantaine de mètres, et l'on pourrait imiter les héros d'Homère en s'invectivant d'un convoi à l'autre, si le grincement des roues n'étouffait les voix. Mais on échange gestes et rires entre passagers comme entre employés, par-dessus la bande de terrain que les deux express côtoient à une vitesse qui s'accélère de seconde en seconde. Les panaches de fumée prouvent par leur couleur et par leur épaisseur que les mécaniciens bourrent de combustible le ventre de leurs monstrueux coursiers. Des paris s'engagent déjà... Mais une butte de rochers, aussitôt gonflée en colline, dresse un écran entre les adversaires, qui se saluent gaiement d'un dernier coup de sifflet.

Du viaduc de la Baie du Tonnerre, que nous traversons alors que le repas de midi s'achève, nous surplombons une immense forêt au delà de laquelle réapparaît le Lac Supérieur, l'un des plus vastes du monde : on pourrait y plonger toute la Grande-Bretagne. Il est semé d'îles minuscules qu'habillent de jolis arbres, devant un horizon fait de montagnes aux silhouettes angulaires.

*Port-Arthur, Fort-William*, les « twin cities » (villes jumelles) étalées sur le rivage du grand lac. — Nous pénétrons ici dans l'Empire du blé où chiffres formidables et enregistrements de records menaceront d'encombrer mon carnet. Le Canada, grâce à la mise en culture des immenses prairies de son Far-West, est devenu depuis quelques années le plus grand producteur et exportateur de grain dans le monde, et les deux

villes, édifiées au terminus de la plus grande route de navigation fluviale (et lacustre) de la terre, drainent les formidables récoltes produites par ces prairies. Leurs 37 *elevators* (greniers plus vastes que des cathédrales) ont reçu l'an dernier 381 000 000 de boisseaux de blé, — de quoi nourrir toute la population de l'Europe!...

Le président de la Chambre de commerce, M. J.-M. Macdonald, et une notabilité canadienne, M. Léo Bolduc, accompagnés de nombreux négociants appartenant à l'une ou l'autre race, nous attendent à la gare de Port-Arthur.

Visions rapides : nous n'avons que deux heures à donner aux villes jumelles, à leurs greniers qui dressent dans le ciel leurs silhouettes cyclopéennes, à leurs gares où aboutissent des douzaines de voies encombrées par des milliers de wagons à blé. Un vapeur nous transporte de Port-Arthur à Fort-William en décrivant une grande courbe sur le lac dans la direction du Géant Endormi, une île dont la montagne présente réellement la forme d'un homme couché et qui, me dit-on, fut longtemps un lieu de rendez-vous pour les Peaux-rouges de la région qui venaient chaque année y célébrer des danses religieuses. Nous croisons de magnifiques steamers construits à Port-Arthur, qui transportent voyageurs et passagers jusque dans le Canada oriental par une admirable chaîne de lacs et de canaux...

Un des Anglais qui nous accompagnent sur le navire me fournit quelques renseignements intéressants. En 1912, une fièvre de spéculation sur les terrains, — le fameux *boom*, — s'abattit sur la région, et, si quelques personnes s'y enrichirent prodigieusement, la majorité des spéculateurs but le bouillon, si je puis parler aussi familièrement. Beaucoup de propriétaires furent hors d'état de payer les taxes, après la crise économique qui suivit l'après-guerre, et la municipalité se couvrit en confisquant leurs terrains. Un Américain les a rachetés en bloc avant-hier au prix de deux millions de dollars *cash* (payés au comptant).

Nous nous plaignons en France de l'invasion du capital américain. Mais le rôle qu'il joue au Canada est encore plus considérable. Forêts, chutes d'eau, mines, toutes les ressources naturelles de ce vaste pays sont visées par cette conquête pacifique. Le dollar-pieuvre étend partout ses suçoirs...

Depuis quatre heures de l'après-midi (nous avons retardé nos montres d'une heure à Fort-William, en pénétrant dans la zone du *méridien central*), le train a repris sa course; il ne s'arrêtera plus que demain matin, vers sept heures, à Letellier. Après le souper, M. Asselin, M. Melançon et moi sommes venus nous installer dans le fourgon, derrière la locomotive. Les deux larges portières à glissoire sont ouvertes; l'air tiède de la forêt s'engouffre par ces baies; et telle est la vitesse du train que j'éprouve une sensation assez voisine de la frayeur quand je me penche vers le paysage, ou quand je me transporte d'une portière à l'autre sur un plancher qui vibre dans la continuité de violentes saccades.

Les images qui se succèdent de chaque côté à la vitesse de cent kilomètres à l'heure sont vraiment féeriques. Le soleil qui descend sur l'horizon frange d'or pur des nuages translucides qui reflètent leurs éclats dans des lacs bleus cerclés par le vert sombre des ceintures d'arbres. A mesure que le jour pâlit, le heurt des couleurs s'efface, et l'harmonie des paysages vous prend plus profondément à l'âme. A part le rail, si ténu, si insignifiant dans cette immensité, la région a conservé toute sa beauté de terre vierge. Pas une habitation pendant des centaines de lieues : le désert d'eau, d'arbres et de rochers. D'adorables lacs dont la surface a la limpide stabilité d'un miroir. Un héron bleu s'élève de la branche grise d'un arbre mort qui se mire dans l'eau rosée par les reliefs du ciel; et ses grandes ailes lentes ont comme des gestes hiératiques...

Deux garde-freins, des hommes du peuple, qui se tiennent avec nous dans le fourgon, sont sensibles à ces beautés qui auraient dû leur devenir banales. Ils étouffent des cris d'admiration en nous désignant de la main, soudain tendue, la silhouette d'un arbre magnifique, ou les lignes pittoresques d'un rocher, ou la nouvelle coloration que prend le ciel au-dessus du soleil qui s'effondre dans un suprême éclat d'apothéose...

C'est maintenant l'heure crépusculaire où les animaux sauvages sortent de leurs cachettes pour reprendre de l'activité. Nous sommes las de suivre l'envolée des canards et des sarcelles dont les bandes épaisses surgissent des lacs, aux approches bruyantes du train; nos deux compagnons, pour qui le désert n'a plus de secrets, nous promettent mieux...

Un cri : *mouse!* Je m'élance à temps vers la portière indiquée

pour apercevoir la masse du gigantesque animal : l'*orignal* des Canadiens, le *moose* des Anglais, l'*alces* des zoologistes. C'est le plus grand des cervidés des temps modernes avec sa hauteur supérieure à celle d'un percheron et ses bois dont l'envergure atteint deux mètres. L'espace de dix ou quinze secondes, je le vois et l'entends clapoter sur le bord d'un lac avant que sa fuite affolée, secondée par la vitesse du train, l'ait plongé dans la nuit. Dix minutes plus tard, sur un nouveau cri d'un garde-frein, je cueille la tache sombre d'un ours, et, plus loin, la grotesque silhouette d'un second orignal, avec son énorme mufle si bizarrement tordu qu'on le croirait modelé par un caricaturiste...

Étrange, inoubliable randonnée que cette course nocturne à travers un désert dont nous mettons les secrets au pillage, par les portières d'un fourgon de train express...

### AU MANITOBA : LA QUESTION DES ÉCOLES

30 juin.

*Letellier.* — Il est sept heures du matin; quittant l'immense province de l'Ontario, nous avons pénétré de nuit dans le Manitoba et dans le « méridien des montagnes » : il faut de nouveau retarder nos montres d'une heure. Et c'est, devant la petite gare flanquée d'énormes greniers, la scène à laquelle nous commençons à nous habituer, mais que nous revoyons avec la même émotion : une foule de braves paysans conduits par leurs prêtres et qui viennent souhaiter la bienvenue à leurs frères de l'Est.

Ces villages du Far-West sont taillés tous sur le même modèle : près de la petite gare, en bordure de la voie, deux ou trois *elevators* où les fermiers emmagasinent leur grain, d'où il est déversé dans les wagons, dès que la quantité est suffisante pour le chargement de plusieurs voitures; à une distance qui peut varier entre 500 et 1 000 mètres, l'église, construite de bois le plus souvent, mais remplacée çà et là par un édifice de pierre; une maison basse, dont la véranda est protégée des moustiques par des toiles métalliques, est le presbytère; assez près de l'église, une construction spacieuse, le « couvent » ou école des filles. Autour de ce centre religieux s'espacent une cinquantaine de maisons basses, faites généralement de planches que l'on ne

s'est pas donné la peine de peindre, car chacun a l'espoir de remplacer bientôt le bois par la pierre ; les neuf dixièmes de ces maisons sont occupées par des magasins où les fermiers de la région viennent se ravitailler ; si humble que puisse être un village, il possède invariablement deux succursales de banques, sinon trois.

Tandis que la Liaison française se distribue parmi les automobiles qui vont la conduire à l'église, je vais jeter un coup d'œil sur les trois tentes que des Indiens ont dressées à 50 mètres de la gare sur une pelouse qu'a détrempée l'orage de la dernière nuit. Tout d'abord, il m'est impossible d'*interviewer* ces anciens rois de la prairie, qui paraissent n'entendre ni le français ni l'anglais ; mais un gros cigare bagué que j'offre au plus vieux, qui semble être le chef, le décide à secouer son impassibilité et à appeler de la tente voisine sa fille, une jolie personne qui peut s'exprimer fort clairement en anglais. J'apprends d'elle que la bande est de la tribu des Chippeways, qui possède une « réserve » (domaine inaliénable) dans les environs.

Tristes échantillons d'une race qui fut jadis si fière, et d'allures si nobles! Les femmes comme les hommes sont habillées de défroques, et la bande est accroupie ou vautrée sur de vieilles nattes que le sol noir de la prairie a souillées de boue. Deux jeunes filles, cependant, sont vêtues à la mode : robes courtes, bas clairs, souliers découverts à hauts talons. Une aïeule, au visage minutieusement dentelé de rides, fume gravement un très vieux calumet taillé dans un bloc de pierre noire ; un vieillard joue affectueusement avec un nourrisson. Devant le camp, des lanières de venaison pendent d'un trépied de bois sur le feu de bivouac ; un chien sommeille, le museau dans les cendres. Près de ces débris du passé (ces Peaux-rouges qui poursuivaient naguère, au galop de leurs *mustangs*, les vastes troupeaux de bisons épars dans l'immense prairie) les greniers à blé, les automobiles, la voie ferrée proclament que ce passé s'est évanoui pour toujours...

La petite église, dont la façade blanche est décorée de drapeaux tricolores, est déjà remplie de fidèles. Le curé, M. l'abbé N. Jutras, me fait l'honneur de me conduire au premier rang : hommage à la France, berceau de la race, dont je suis ici le modeste représentant. Avant la messe dite par Mgr Béliveau, évêque du diocèse, le curé fait une allocution vibrante. Il

montre avec fierté qu'à Letellier comme dans tous les districts du Far-West colonisés par les Canadiens-Français, ils se sont rapidement multipliés du seul fait de leur natalité. Ici, en 40 ans, leur chiffre est passé de 9 000 à 43 000.

— Nous n'avons pas l'intention de mourir! s'écrie-t-il. Ni notre foi ni notre langue ne périra!

Dans ce vaste Manitoba qui fut découvert et exploré par d'héroïques Français, et principalement par l'intrépide Pierre Gaultier de Varennes, sieur de la Vérendrye, et par ses quatre fils, le fanatisme d'une poignée d'*orangistes* (descendants d'Irlandais protestants) a porté la législature provinciale à interdire l'enseignement du français même dans les écoles privées fondées par les catholiques et entretenues par eux. Cette persécution a secoué l'apathie des Canadiens-Français, les a amenés à s'unir étroitement sur le terrain de la politique, à devenir une puissance dans les luttes électorales. Et, déjà, ils enregistrent de nombreuses victoires partielles : malgré les cris des orangistes, les autorités ferment les oreilles et les yeux, et les écoles paroissiales ont repris l'enseignement du français sans être inquiétées :

— La loi est là... le fait est à côté! souligne malicieusement l'orateur.

Et il termine en proclamant :

— Nous assurerons la continuation en Amérique de la plus belle civilisation qui soit au monde : la civilisation française!

Réception au presbytère après la messe. Un cultivateur ouvre la série des harangues. Avec un pittoresque accent de terroir (la *parouesse*, nos *gensses*, nos *feurmes*), il exprime de fortes idées sur l'avenir de sa race. Et se tournant vers moi :

— Nous sommes vraiment flattés par la visite d'un représentant de la France. Dites à la mère-patrie que ses descendants de Letellier lui restent attachés par le cœur et par l'âme!

M. Beaubien, le seul député français que le Far-West ait envoyé jusqu'ici au Parlement Fédéral d'Ottawa, prend à son tour la parole : il exhorte la Liaison française à tout faire pour empêcher l'émigration canadienne de se diriger sur les États-Unis aux dépens de l'Ouest, qui réclame des colons « français ».

— Un Canadien, aux États-Unis, est perdu pour toujours. Au contraire, la survivance de la race est assurée dans l'Ouest. Ne vous gênez pas pour nous envoyer de vos gens!...

Maintenant, c'est un curé acadien, M. l'abbé Boucher, qui fait partie de notre délégation. Jamais je n'ai entendu choses aussi lamentables prononcées avec autant de tristesse. Pour partager ce sentiment, il faudrait connaître la tragique histoire de ces paysans français d'Acadie arrachés brutalement à leurs foyers et à leurs champs, empilés dans de vieux navires anglais, livrés comme esclaves aux colonies britanniques, et dont les descendants sont revenus au pays des ancêtres, parfois après deux ou trois générations.

Lui aussi, le vieux prêtre, il chante la *revanche des berceaux*, qui ont ressuscité la race acadienne. Et il dit à ces frères du Far-West :

— Quand on se rencontre entre frères après une longue séparation, on se demande : « Comment vas-tu? » Et moi, je réponds : « Ah! j'ai bien souffert! »

Il explique ainsi pourquoi, tandis que le Canadien est généralement gai, l'Acadien, lui, est toujours mélancolique et taciturne : il ne peut oublier les persécutions hideuses dont a souffert sa race. Et il termine :

— Frères de l'Ouest, je vous apporte le salut d'une sœur aînée, d'une sœur qui a bien souffert, mais qui veut vivre!...

Comment ne pas être ému aux larmes par ces lamentations de l'âme acadienne? Mais voici que l'on nous présente une délicieuse jeune fille de seize ans, M^lle^ Simonne Landry, devenue, depuis quelques semaines, l'idole de tous les Canadiens-Français. Le gouvernement fédéral avait organisé un concours d'éloquence inter-scolaire, à propos du 60^e^ anniversaire de la Confédération (le 50^e^, tombant en pleine guerre, n'ayant pu être fêté), et c'est elle, la petite paysanne, élève des Filles de la Croix de Saint-André (ordre dont la maison-mère est à Lapuy, près Poitiers), qui a obtenu le 2^e^ prix en prononçant devant le jury réuni à Ottawa un discours qu'elle nous redit, et qui est une belle page littéraire. On murmure que les jurés furent sur le point de lui décerner le premier prix, qu'ils accordèrent finalement à un concurrent de langue anglaise...

*Winnipeg.* — Deux heures de wagon et nous sommes à Winnipeg, belle ville de 300 000 habitants; en 1870, ce n'était encore qu'un poste ayant une population de 215 âmes.

Les automobiles des notables nous font visiter les principaux

quartiers, avec leurs avenues spacieuses bordées de magnifiques villas et de jardins merveilleux. J'achète au *Post Office* quelques timbres qui viennent d'être émis à l'occasion du 60e anniversaire de la Confédération. Ces petits rectangles de papier matérialisent une victoire des Canadiens-Français, victoire qui se condense en *deux* petits mots : d'un côté, le mot POST; de l'autre, le mot POSTES. Ce sont les timbres bilingues réclamés depuis si longtemps par la province de Québec et qu'on lui refusait obstinément. Dès la fin du dernier siècle, des prêtres avaient ouvert une énergique campagne, et l'on vendit bientôt sur les rives du Saint-Laurent des vignettes qui, collées sur les lettres, demandaient : « Dans un pays bilingue, pourquoi pas un timbre bilingue? »

Comme toujours, les orangistes, ennemis déclarés des Canadiens-Français, se mirent en travers des bonnes dispositions du gouvernement, et il fallut l'arrivée au pouvoir de l'Hon. Mackenzie King, premier ministre du Dominion, et la présence à la direction des postes d'un descendant d'Acadiens, M. Veniot, pour que cette réforme fût enfin réalisée.

A six heures du soir, souper au Fort-Garry, le splendide hôtel du Canadian National Railway, élevé sur l'emplacement du fort de même nom où coureurs des bois et Peaux-rouges venaient encore, en 1870, vendre leurs pelleteries à l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Au dessert, les discours, où sans cesse est repris le thème essentiel : la lutte pour la défense de la langue maternelle. Puis, une charmante réception chez les sœurs, dans le beau jardin qui entoure leur école, à Saint-Boniface, ancien faubourg de Winnipeg devenu une ville et un diocèse séparés.

### A TRAVERS LA PRAIRIE

1er juillet.

Nous nous réveillons en pleine Prairie : le nom fut donné, par les Français qui la parcoururent pour la première fois au XVIIIe siècle, à une immense région de plaines herbeuses qui s'étend sur une superficie de plusieurs milliers de kilomètres carrés, entre le lac Winnipeg et les abords des Montagnes rocheuses. Pendant des heures, le regard y cherche vainement un monticule, une ondulation de terrain, un arbre, un arbuste : c'est un océan figé, une mer de verdure.

*Lebret.* — Midi. Le paysage se transforme : une oasis de collines et de lacs surgit doucement à l'horizon. C'est Lebret, paroisse fondée par les Pères Oblats sur la rive du lac des Missions, déversoir de la rivière Qu'Appelle. Nous pénétrons là dans le secteur de « l'heure des montagnes », d'où un nouveau retard d'une heure imposé à nos montres. De nombreux Oblats et Canadiens-Français nous attendaient à la gare avec leurs automobiles décorées de drapeaux et de banderoles. Plusieurs compatriotes du vieux pays s'attendrissent, dès qu'ils m'ont découvert dans la foule. L'un deux est un Breton du Finistère, M. Dole, établi dans le pays depuis vingt et un ans ; sa vieille femme, que je vois près de lui, n'a pas voulu abandonner sa coiffe de paysanne bretonne. Il est le jardinier-chef du Collège indien, qu'il me montre à un kilomètre de la gare ; il a huit enfants, dont les aînés sont ingénieurs agricoles ou forestiers.

Nous grimpons au Sanctuaire du Sacré-Cœur, chapelle devenue un lieu de pèlerinage pour les milliers d'Indiens qui habitent la région. Du sommet de la colline, la vue s'étend sur un magnifique panorama de lacs, de rivières et de forêts. Je remarque dans l'assistance de nombreux Indiens des deux sexes, presque tous de belle taille.

Le déjeuner nous attend dans l'ancienne église, remplacée par un bel édifice de pierre. Je note sur la muraille de bois du temple désaffecté, qui sert maintenant de salle paroissiale, la fière devise canadienne : *Je me souviens*, qu'encadrent un drapeau tricolore et un drapeau fleurdelysé. Les allocutions du dessert nous retracent l'historique de la colonisation de cette partie du Far-West, que les Oblats commencèrent à évangéliser en 1868 ; l'ancienne église où nous venons de faire un délicieux repas date de 1884, ce qui fait d'elle le plus vieux monument de ce pays neuf ! Depuis une vingtaine d'années, toutes les nationalités de l'Europe ont envoyé ici des émigrants, et, comme nous l'apprend un orateur, les curés devraient parler couramment dix ou douze langues pour exercer comme ils le désireraient leur ministère.

Nous traversons en radeau le grand lac pour aller visiter la Scolastica, le séminaire des Oblats. Un canot automobile nous remorque, et la fanfare des séminaristes nous accueille. J'y fais tout de suite la connaissance d'un jeune Français, le P. Maurice de Bretagne. Il me promène dans ce spacieux édifice de quatre

étages, surmonté d'un élégant belvédère, et vaste comme une caserne, dont la construction ne fut mise en train qu'au printemps de 1926, et qui est déjà habitable et habité! Je mettrais en doute les dires de mon compatriote, si je ne connaissais pas l'étonnante activité des Oblats.

Nous revenons bientôt sur l'autre rive. Pour rien au monde je ne voudrais manquer de visiter le Collège Indien, qui fut fondé en 1884 par un missionnaire français, le P. Joseph Hugonard, l'intrépide évangélisateur des Peaux-rouges auxquels il consacra quarante années de sa vie, de 1874 à 1917. Une souscription publique qui a réuni les offrandes des protestants anglais comme celles des catholiques de langue française a couvert amplement le coût d'un monument à sa mémoire : on l'inaugurera dans quelques jours en présence des autorités provinciales et de M. Suzor, l'actif et sympathique consul de France à Vancouver... Mais de bienveillantes complicités font tomber à notre intention les voiles qui entourent la statue, placée dans les jardins de l'école sur un beau piédestal de pierre, afin que le photographe attaché par le Canadian National Railway à notre mission puisse en prendre quelques clichés : elle montre le vénérable apôtre serrant contre lui un jeune Indien et une jeune Indienne.

La région est fertile en légendes et souvenirs des anciens possesseurs du sol. Exemple : le lac Qu'Appelle doit son nom à un récit que les coureurs des bois, pionniers de la colonisation française, recueillirent au XVIII^e^ siècle de la bouche des Indiens. Je ne puis que résumer en quelques mots cette légende pathétique. Un jeune guerrier de la tribu des Saulteux voulut prouver son courage en passant la nuit sur la rive du lac, considéré comme le séjour des esprits. Tandis qu'il y montait la garde, il entendit une voix de jeune femme qui appelait au secours. De leur côté, ses parents poussaient de loin des cris pour l'engager à revenir auprès d'eux ; mais la voix mystérieuse l'emporta : il se jeta à l'eau, où il se noya. Depuis lors, on entend chaque nuit, d'après les Indiens, l'âme du jeune homme qui gémit et « qui appelle ».

C'est dans la région de Lebret que la confédération des Dakotahs (ou Sioux) tenait ses assises annuelles, après la chasse aux bisons dont les troupeaux, qui se chiffraient par millions de têtes, remontaient la vallée de la rivière qu'Appelle au cours de

leurs migrations ; et ce fut à Lebret que se réfugièrent les débris de la nation des Sioux, décimée par les Américains qui avaient à venger la défaite et le massacre d'une de leurs colonnes...

Trop rapidement à mon gré, je visite l'école, qui compte 250 élèves des deux sexes, séparés dans deux des trois grands bâtiments à quatre étages dressés sur la rive du Lac. La sœur supérieure veut bien répondre à mes questions en me guidant à travers l'établissement. Elle a douze sœurs sous ses ordres, toutes Canadiennes, et les élèves sont conservés jusqu'à dix-huit ans. Les Sioux se montrent très intelligents, beaucoup plus que les Saulteux et les Cris. Les élèves restent très attachés aux sœurs ; rentrés dans leurs tribus, ils leur enverront leurs enfants en pension. Quatre Indiennes sont devenues religieuses ; la race rouge compte aussi trois prêtres catholiques. J'apprends encore qu'une œuvre, fondée par le Père Hugonard, fonctionne en vue de provoquer des mariages entre Indiens convertis.

A la gare où la population est venue en foule nous faire ses adieux, je fais la connaissance de plusieurs compatriotes venus de Montmartre, un Montmartre créé au fond du Far-West par d'énergiques Parisiens qui ont lâché la vie citadine pour se mettre à la culture...

Nous roulons depuis plusieurs heures à travers la prairie sans fin... Brusquement surgissent, à l'horizon de la plaine herbeuse, les toitures de maisons géantes ; c'est Régina, la très jeune capitale de la Saskatchewan, fondée en 1882, promue au rang de bourg en 1903, et qui s'est développée avec une rapidité remarquable : 34 432 habitants, 28 églises, 12 lignes de chemin de fer, précise un guide édité par le Canadian National Railway.

Jamais je ne me suis aussi bien rendu compte de la naissance d'une « capitale » ; j'y assiste autant avec mon imagination qu'avec mes yeux. Tandis que le train s'approche de l'agglomération, je remarque un camp indien composé d'une vingtaine de tentes coniques dont la toile est parsemée de pictographes rouges ; les chalets épars dans la prairie se font plus nombreux ; j'aperçois une famille commençant à défricher le sol vierge autour de sa maisonnette de bois ; puis, ce sont des poteaux indiquant l'alignement de rues futures ; la vision suivante me montre des rues tracées, dont la chaussée est de terre végétale, et les trottoirs de planches. Les arbres des jardinets

entourant les maisons de bois n'ont que de quatre à cinq ans. Les *elevators* (greniers à blé) se multiplient des deux côtés de la voie. Enfin, le train pénètre dans une ville « finie », digne de son nom : Regina, reine de la Prairie. Les rues y sont des avenues larges de 25 à 30 mètres, admirablement entretenues, bordées de superbes édifices et de belles maisons.

A la gare, Mgr Mathieu, l'archevêque du diocèse, nous reçoit avec des membres de son clergé et de nombreux notables. L'illustre vieillard (il a soixante-quinze ans) me rappelle avec fierté en me serrant la main :

— Je suis chevalier de la Légion d'honneur.

Hommage qui lui était dû ! Ce prélat, dont l'influence est considérable dans les milieux gouvernementaux et politiques, a remporté, par la douceur et la persuasion, de signalées victoires pour la défense de notre langue dans l'Ouest canadien.

Les véhicules se sont donné rendez-vous devant le Parlement de la province de Saskatchewan ; sa façade principale donne sur un grand lac artificiel que sillonnent, dans la nuit qui tombe, de nombreuses pirogues éclairées par leurs lanternes. Et nous pénétrons dans le magnifique édifice où le premier ministre veut bien, sur l'intervention de Mgr Mathieu, recevoir la Liaison française. J'admire la salle des séances, d'une élégance austère, et m'en fais expliquer par M. Claude Melançon l'agencement. La majorité est toujours rangée à gauche ; l'opposition, à droite. La première ayant cette fois 21 sièges, et la seconde 10, je compte en effet 21 pupitres d'un côté et 10 de l'autre. Si le parti actuellement au pouvoir est vaincu aux prochaines élections, il ne sera plus le « parti de gauche » ! *Droitier, gaucher*, mots qui changent de signification d'un monde à l'autre !

L'archevêque prononce un beau discours en français ; il déplore que des millions de Canadiens français aient émigré aux États-Unis :

— S'ils étaient venus prendre ces bonnes terres de notre immense province, au lieu d'aller se perdre dans les manufactures américaines, quelle influence n'aurions-nous pas acquise aujourd'hui ! Nous serions plusieurs centaines de milliers à parler ici notre belle langue française !...

Et c'est un thème et une complainte que nous entendrons partout répéter.

2 juillet.

Les bons mulâtres qui veillent à notre confort (ils sont quatre : le père et ses fils, tous au service du Canadian National Railway comme *porters*) nous ont réveillés à 5 h. 30, car le programme annonce que nous arriverons de très bonne heure à Willowbunch, et il nous faudra déjeuner auparavant.

J'étudie sur la carte la situation de Willowbunch : il sert de terminus à une nouvelle ligne que le Canadian National Railway a construite, il y a quelques années, et qui facilitera la colonisation dans cette partie encore vierge de la Prairie.

Belle réception à la gare, où prêtres, notables et paroissiens nous ont attendus. Une trentaine de jeunes garçons, vêtus d'uniformes de toile bleue, font la haie en présentant les armes : de grands sabres de bois ! Ils forment, m'apprend-on, le corps des « Cadets de la paroisse », et leur instructeur militaire est... une dame d'âge mûr qui veille à ce qu'ils conservent devant nous une allure martiale.

Le maire, M. L'Espérance, nous souhaite la bienvenue en un français irréprochable ; quel plaisir pour moi d'entendre parler si purement notre langue dans ce coin reculé du Far-West ! Puis, comme de coutume, nous nous rendons à l'église : sur les marches, entouré de quatre gentils pages, un bambin aux boucles blondes, qui incarne saint Jean-Baptiste avec la peau de mouton qui le vêt, nous accueille de ses sourires.

Le curé, M. l'abbé Kugener, un vieil et robuste Alsacien, nous fait l'historique de sa paroisse, fondée en octobre 1882. Elle compte actuellement 1 300 âmes, dont 300 métis ou Indiens, tous de langue française, et possède un hôpital, un couvent pour jeunes filles, une école pour les garçons. Tandis qu'il poursuit son exposé, j'admire la décoration de cette église de bois. Derrière le maître-autel, se dresse une grande fresque sur toile représentant le Christ crucifié que soutiennent deux anges, et deux autres tableaux de quatre mètres sur deux, ornent les autels secondaires. Ces œuvres sont vigoureusement dessinées et sobrement peintes. J'apprends qu'elles sont dues au pinceau d'un peintre français, l'abbé Maillard, curé de Gravelbourg, paroisse voisine.

Promenade traditionnelle à travers « les terres ». Cette fois, c'est un Français de France, M. Gustave Bouffard, qui

m'emmène dans son automobile, — une belle occasion de voir comment nos compatriotes réussissent dans ces pays neufs où l'homme est en lutte constante avec une nature hostile, qu'il ne peut dompter qu'à force de courage.

En route vers sa « terre », distante de 150 à 160 kilomètres, M. Bouffard nous arrête près d'une mine de lignite. Le sol fertile s'étend ici sur d'inépuisables réserves de combustible : il suffit de creuser *n'importe où* un puits d'une dizaine de mètres pour rencontrer le charbon. Plusieurs compagnies se sont fondées depuis quatre à cinq ans pour exploiter la couche ; mais tous les habitants ont le droit de puiser le lignite pour leur propre consommation, sans payer ni redevance ni taxe. Heureux pays ! Dans ces régions où, durant cinq ou six mois d'hiver, le thermomètre descend jusqu'à — 35°, l'aubaine est appréciable.

M. Bouffard, originaire de Bretagne, est, m'a-t-il semblé, en train de se tailler une belle fortune ; et il est encore loin de la quarantaine. Sa « concession » est de près de 2 000 hectares, dont 350 sont déjà en pleine culture, alors que 1 500 autres sont consacrés à l'élevage : il possède plusieurs centaines de bœufs, et une centaine de chevaux qui errent en liberté dans la prairie. Le domaine est si vaste que l'on ne sait jamais au juste dans quel endroit se sont rassemblés les animaux.

Nous atteignons la ferme : une immense « grange » dont le rez-de-chaussée sert d'étable pour l'hiver, et, à cent mètres de là, une « cabine » construite de troncs non équarris, la maison-type que les colons édifient, dès qu'ils prennent possession d'une terre. Mme Bouffard nous fait les honneurs de son *home*, et son époux nous invite à vider quelques bouteilles de bière.

Nous revenons au village pour prendre place dans la salle du banquet, décorée de drapeaux tricolores.

Le repas, qui nous est offert par les paroissiens, est de plus de quatre cents couverts, car beaucoup de fermiers, avec leurs femmes et leurs enfants, y participent. Quant vient l'heure des allocutions, tous les convives saluent l'orateur de joyeux refrains. L'un d'eux est une adaptation de notre vieille « scie » des *Montagnards* :

Halte-là ! halte-là ! halte-là !
La Liaison, la Liaison,
Halte-là ! etc.
La Liaison est là !...

Les Canadiens, j'en-ai déjà fait la remarque, sont gais : c'est l'un des traits du caractère national. Le maire lui-même, M. L'Espérance, trouve le moyen de nous faire rire, tout en traitant de sujets sérieux relatifs à l'avenir de la paroisse. Il parle avec orgueil de l'étonnante fertilité du sol : 12000 acres (un acre valant 40 ares) ont rapporté l'an dernier 525000 *minots* de blé, soit près de 25000 hectolitres, sans parler de l'avoine, des produits de laiterie et de boucherie, du foin comprimé. Et il se montre si fier de l'hôpital du village, dirigé par le docteur Godin, qui a fait quatre années d'études en France, que je me promets de visiter l'établissement avant de reprendre le train...

Hélas! Ce jeune praticien est un séducteur! Je m'attarde, avec mon ami M. Olivar Asselin et M. Bouffard, à visiter ses laboratoires, pourvus d'instruments ultra-modernes. Je prends des notes. Et nous arrivons à la petite gare pour constater... que le train est parti sans nous!

Ne nous frappons pas! M. Bouffard lance son automobile à son maximum de vitesse. Nous rattrapons le convoi, nous le devançons bientôt sur la route qui côtoie la voie, nous signalons au mécanicien en brandissant nos mouchoirs et nos chapeaux qu'il veuille bien stopper au passage à niveau... Le train s'arrête. Nous sommes sauvés!...

*Radville.* — Vers cinq heures du soir, nous sommes à Radville, un autre groupement français isolé dans la fertile « terre à blé ». Joli bourg de 1500 âmes où j'ai tout juste le temps de remarquer de belles boutiques. Les paroissiens tiennent absolument (c'est leur orgueil) à nous faire admirer leurs champs, et leur brave curé me fait l'honneur de me prendre dans son automobile, qu'il conduit avec une réelle *maëstria*. Nous parcourons une quarantaine de kilomètres en négligeant souvent les mauvaises routes pour filer à travers les terres.

Au retour, charmant souper servi sur des tables dressées en plein air, près de l'église. C'est en 1907 que Radville naissait, au milieu de la prairie vierge. Ce n'était alors qu'une réunion de quelques tentes. Le curé de Radville, qui me l'apprend, ajoute que les Français de France réussissent fort bien dans la région, qu'ils s'entendent admirablement avec les Canadiens.

Au dessert, avec les allocutions d'usage, le jovial curé nous présente à haute voix les vieux colons, qui sourient de ses facéties :

— M. Saindon, secrétaire de la municipalité, un bon vieux papa!... M. Lafeuillée, qui est venu ici avec huit enfants et qui en a ajouté six à la collection!... M. Latour, un bon Français du vieux pays à la conduite irréprochable!... M. Charlot, un vieux de la vieille, solide comme un chêne!... M. Lecoq, à qui rien ne manque... qu'une femme!...

On rit, on applaudit... Mais la cloche et le sifflet du train nous pressent bientôt de mettre fin à ces joyeuses agapes.

3 juillet.

*Rosetown.* — Une foule de paroissiens, conduite par le curé, un prêtre français de la Lozère, M. l'abbé Dubois, nous attend à la gare. Je suis aussitôt accaparé par plusieurs colons français anxieux de causer avec un compatriote. L'un d'eux, M. Ernest Mourre, me conte brièvement son histoire. Originaire des Hautes-Alpes, il entendit pour la première fois parler du Canada par un article publié dans *la Croix* de son département, vint demander des renseignements au commissariat du Canada, à Paris, et, vendant sa petite ferme, se mit en route pour le Far-West avec sa famille. Il a sept enfants et cultive 3 *sections*, soit 768 hectares. Un autre colon, M. Dubois, neveu du curé, est venu de la Lozère à dix-huit ans; il en a maintenant vingt et un, et est déjà sur le chemin de la fortune, avec sa demi-section (128 hectares) qui lui fournit d'abondantes récoltes de blé.

Je glane quelques renseignements en causant avec ces braves gens. Un ouvrier agricole gagne 50 dollars par mois, plus son entretien; pendant le battage du blé, qui dure de sept à huit semaines, il reçoit 5 dollars par jour de travail, soit plus de cent vingt-cinq francs. Ces ouvriers (ou employés, comme on les appelle ici) ne tardent pas à acheter une fraction de section qu'ils agrandissent progressivement; ils le font presque toujours aux dépens des « Anglais » qui, moins travailleurs que les Français, se dégoûtent vite de leur voisinage, vendent leurs terres, émigrent vers d'autres parages.

Nous visitons l'église, construite en bois, et qui sera remplacée l'année prochaine par un édifice de pierre; abritée sous un hangar, la cloche, venue de France, est prête pour le futur clocher. C'est la première paroisse canadienne dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, ce dont les gens de Rosetown

se montrent fiers : le culte de la jeune carmélite de Lisieux est, d'ailleurs, très répandu au Canada.

Je note la description de cette cité naissante, qui, pour 1 300 âmes, ne compte pas moins de *sept* églises ou temples. De nombreux *elevators* rappellent qu'elle vit exclusivement du commerce du blé. Je compte dans la rue principale, fort large : deux hôtels (dont l'un a deux étages), *quatre* banques, un photographe, une modiste, un tailleur, une pharmacie, un marchand de meubles, un magasin de nouveautés, un *ladies' rest room* (coiffeur), huit ou dix boutiques de crème à la glace. Les maisons de bois qui bordent cette rue (qui constitue à peu près tout le bourg) ont rarement un étage sur leur rez-de-chaussée ; mais une fausse façade de planches les prolonge en hauteur.

La large chaussée est littéralement encombrée d'automobiles : le moindre fermier possède la sienne. Ces véhicules sont indispensables dans ces immenses régions. Et M. Dubois, le jeune colon, exagère à peine, quand il me déclare :

— Lorsque l'on n'est pas séparé par plus de 100 milles (160 kilomètres), on se considère comme voisins.

Les paroissiens ont organisé le déjeuner traditionnel dans une salle de spectacle : celle de *Unique Théâtre*, que j'ai oublié de mentionner dans ma description de la rue de Rosetown. Tandis qu'un orchestre de quatre musiciens exécute de vieux airs canadiens, les convives, au nombre de plusieurs centaines, se régalent des mets servis par d'aimables jeunes filles.

C'est le curé qui ouvre la série des harangues, et pour nous apprendre, notamment, que la petite ville fut fondée en 1905, à 300 kilomètres de la gare la plus proche, et que le Canadian National Railway ne la rattacha à son réseau qu'en 1910. L'an dernier (1926), ses fermiers ont acheté pour un demi-million de dollars de machines agricoles, — un bel indice de prospérité !

Victor Forbin.

(*A suivre.*)

# MADAME DE POMPADOUR
## ET LA POLITIQUE

V[1]

### LA DISGRÂCE DE BERNIS

On dit volontiers que la France trouve toujours, aux instants difficiles de son histoire, les hommes supérieurs qui relèvent sa fortune. Le règne de Louis XV en a pourtant manqué aux heures du déclin. Une femme doit-elle porter seule la responsabilité de ce malheur? On lui reproche d'avoir découragé pour des motifs futiles les bons serviteurs de son roi et, ce qui est à peine moins grave, de s'être engouée de gens médiocres qu'elle fit arriver au pouvoir. En d'autres temps, le dommage eût été mince; mais jamais le royaume n'aurait eu plus grand besoin de chefs égaux à ceux du passé, en des années où ses armées avaient affaire au génie d'un Frédéric II, sa politique à la haine clairvoyante d'un William Pitt, où l'égoïsme de ses alliés se personnifiait dans Marie-Thérèse appuyée sur un Kaunitz. Louis XV n'avait à opposer à ces forces vivantes de l'Europe qu'un septuagénaire, qui se tuait à vouloir faire « tout à la fois le métier de général, de ministre et de premier commis », et, aux côtés de ce vieux Belle-Isle, un abbé de Bernis, plein d'honnêteté et de zèle, mais débordé bien vite par les difficultés grandissantes.

Au manque d'hommes s'ajoutait le désordre dans l'État, dont une partie de l'administration était livrée à la faveur. La plupart des affaires se trouvaient menées par les frères Pâris, à

*Copyright by* Pierre de Nolhac, 1927.

(1) Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre, 15 octobre, et 1er novembre.

petit bruit et sans responsabilité publique. Bien que Bernis, par ses fonctions même, ait été obligé de ménager beaucoup ces personnages et qu'il ait traité en ami Pâris du Verney, il ne les épargne guère dans sa correspondance avec Stainville : « Nous n'avons pas tout payé [des subsides à l'Autriche], écrit-il un jour, parce que l'argent nous manque. Un seul homme est chargé d'en fournir, et il ne veut employer que les moyens qu'il connaît et sur lesquels il gagne. Passez-vous de cet homme sans avoir pris de longue main des mesures, la banqueroute s'ensuivra ; ou il la rendra trop nécessaire. Il en est de même de son frère. Tous les sous-ordres des vivres dépendent de ces deux hommes ; choisissez qui vous voudrez, il sera à leurs ordres, et vos affaires seront gâtées parce que vous aurez voulu vous passer d'eux. J'ai trouvé en venant en place tous les vices d'un gouvernement accumulés. » Le ministre commence à voir que Mme de Pompadour, ayant partie liée avec ces gens, est indulgente à cet état des choses.

Cent fois, au cours de son ministère, l'abbé confie à l'ambassadeur à Vienne ses pronostics funestes. Il lui prédit même « la culbute générale, et peut-être le malheur de notre amie, que le public, si les malheurs continuent, prendra en horreur ». Armées et gouvernement lui inspirent des sentiments pareils : « Mon Dieu, que nous avons de plats généraux ! Mon Dieu, que notre nation est aplatie ! Et qu'on fait peu d'attention à la décadence du courage, de l'honneur en France ! » Il sait les insuffisances du commandement : « Les généraux sont divisés ; c'est une pétaudière. Vous verrez qu'on se déterminera à faire revenir M. le comte de Clermont, quand tout sera perdu... Notre système se découd par tous les bouts. » La prépondérance anglaise sur les mers s'accentue : « La marine est en décadence, tous les arrangements sont mal pris, nullement concertés. Tout est tardif, et les plus grandes dépenses deviennent inutiles, faute d'être faites à propos. Voilà le tableau au naturel. Le remède sera saisi trop tard. On est mal gouverné ; on cherchera partout un moyen de se tirer d'affaire ; ce moyen n'existe que dans un meilleur gouvernement. Tous les jours mes prophéties s'accomplissent ; mais je ne puis acquérir pour cela le droit de faire remédier sur-le-champ au mal. Si j'avais pu mourir ou devenir fol, cela serait déjà arrivé. Nous avions besoin de succès continuels pour nous soutenir, mais

devait-on s'y attendre ? Un seul revers nous a culbutés, parce que la machine ne se soutenait que par les faveurs de la fortune. »

La santé de Bernis, qui commence à fléchir, explique en partie le ton désespéré de cette correspondance. Elle échappe aux regards de la marquise ; mais elle en entend parfois, dans son cabinet, les portes closes, l'écho déplaisant : « Nous n'avons point de gouvernement. Mes représentations sont inutiles ; elles ne font qu'une impression passagère. Le public abhorre le système [autrichien], parce qu'il abhorre la guerre. Le militaire pense de même... On me menace par des lettres anonymes d'être bientôt déchiré par le peuple... Notre amie court pour le moins autant de risque. J'ai vu tout cela, mon cher comte, dès le mois de novembre ; j'ai vu le peu de fonds qu'on peut faire sur le militaire ; j'ai vu une conjuration sourde se former dans tous les ordres de l'État contre la nouvelle alliance et ses auteurs. Nous avons été trahis de partout. » « Mon cher comte, cette lettre-ci est bien pour vous seul et vous devez la brûler. Nous touchons au dernier période de la décadence. La tête tourne à Montmartel et à Boullongne ; ils ne trouvent plus un écu... »

« Le pays, » d'après ce ministre affolé, « est dans un état violent ». Il en fait le tableau tragique à celui qui sera son successeur : « Plus de commerce, par conséquent plus d'argent, plus de circulation. Plus de marine, par conséquent plus de ressources pour résister à l'Angleterre. La marine n'a plus de matelots, et l'argent qui manque lui a ôté l'espoir de s'en procurer. Quelle doit être la suite de cet état ? La perte totale pour jamais de nos colonies ; nos forces de terre ne nous servent pas même à défendre nos côtes ; le royaume est dévasté par une escadre qui fera le tour de la Normandie et qui ne lâchera sa proie que lorsque la mauvaise saison l'y forcera. Quand nous sauverions Louisbourg, quels secours porterons-nous à nos colonies sans argent et sans vaisseaux ? C'est donc de l'argent qu'il nous faut ; mais où en trouver, quand il n'y a plus de crédit, quand il en sort beaucoup du royaume et qu'il n'en entre plus ? Il faudrait trouver en soi-même des ressources par l'économie, mais on craint de faire les plus petits sacrifices. On craint de faire crier des particuliers, des gens en charge, et l'on ne craint pas de voir périr le royaume ! D'ailleurs, on

examine lentement les états de dépense, tandis qu'il faudrait prendre brusquement le parti des retranchements et de l'ordre le plus sévère dans les dépenses. Mais qui est assez puissant ici pour faire de pareilles opérations? Je vous le prédis, mon cher comte, quand le roi de Prusse serait écrasé, nous n'en serions pas moins ruinés. »

Parmi tant d'exagérations, Bernis distinguait du moins avec netteté que le péril naissait de la guerre maritime et que les ressources du royaume s'y épuisaient, en attendant qu'on vît tarir, par la perte totale de ses possessions d'outre-mer, des sources de richesses futures. D'accord avec lui sur ce point, Mme de Pompadour montrait pour les colonies un intérêt presque passionné. En cela, Versailles voyait plus clair que Paris, où dominait le point de vue léger que Voltaire n'a fait qu'interpréter. En Angleterre même, régnait semblable ignorance : un officier anglais écrit à Bougainville, son ami, alors aide de camp de Montcalm : « La paix me serait aussi agréable qu'à vous, et le plus tôt le meilleur. Je suis du même opinion (*sic*) que Voltaire dans *Candide*, que nous faisons la guerre pour quelques arpents de neige dans ce pays. » La marquise, mieux inspirée que la noblesse du Royaume-Uni, allait prouver, l'année suivante, qu'elle ne dédaignait pas ces « arpents de neige », en souscrivant un million sur sa fortune privée pour la défense du Canada.

I

Cependant le blocus de la flotte à Toulon, le ravage méthodique de nos côtes de l'Atlantique marquaient l'audace de l'Angleterre. Une vraie victoire sauva le sol breton de l'invasion. Les forces locales, rassemblées en armée par le duc d'Aiguillon, commandant de la province, battirent les Britanniques à Saint-Cast, leur tuèrent trois mille hommes et firent cinq cents prisonniers. Un mois auparavant, Mme de Pompadour, très attachée à M. d'Aiguillon et à sa mère, avait été pour lui de fort bon conseil en le dissuadant de demander son rappel. Il lui avait fallu lutter contre une décision prématurée, imposer son avis, gourmander le jeune commandant de Bretagne pour le retenir à son poste. Ainsi l'occasion de servir le Roi avec gloire avait surgi, et elle prenait sa part de l'heureuse

aventure : « Nous avons chanté aujourd'hui votre *Te Deum* et je vous assure que ç'a été avec la plus grande satisfaction. J'avais prédit vos succès, et en effet comment était-il possible qu'avec autant de zèle, d'intelligence, une tête aussi froide et des troupes qui brûlaient, ainsi que leur chef, de venger le Roi, vous ne fussiez pas vainqueur? Dites-moi, je vous prie, actuellement, si vous êtes bien fâché contre moi de n'avoir pas cédé à vos instances et aux belles raisons que vous m'avez contées. Elles ne valaient rien dans ce temps et je les trouverais encore plus détestables aujourd'hui. Un autre n'aurait pas fait aussi bien que vous, je serais dans la douleur au lieu d'être dans la joie; vous vous seriez pendu, et il y aurait bien de quoi. Osez dire maintenant que ma tête ne vaut pas mieux que la vôtre, je vous en défie. »

Quelques jours après, c'est d'un autre succès qu'on le félicite : « Assurément, monsieur, vos lieutenants sont dignes de leur chef et, pour qu'ils le soient toujours, il faut qu'il leur reste jusqu'à la paix. Je suis têtue pour le service du Roi, et je n'en rabattrai rien, vous le savez. N'en parlons plus, parlons du vainqueur de Saint-Cast, de la façon brillante dont M. de Sainte-Croix l'a imité et dont il l'imitera encore, car on dit que ces messieurs les mylords en veulent retâter. Je désire de toute mon âme que ce soit au même prix; j'aurais un nouveau compliment à vous faire et un à recevoir de vous, l'un et l'autre me plairaient infiniment. » Désormais, le duc d'Aiguillon s'appellera dans les lettres « M. Cavendish »; et ce surnom, pris au vaincu, sera la flatterie perpétuelle de sa victoire.

De tels billets, familiers et vifs, vont réchauffer le zèle et portent avec eux un commencement de récompense. La marquise, en ne laissant jamais passer l'occasion de féliciter un chef militaire de son succès, l'encourage à en remporter d'autres. « Tètue pour le service du Roi », elle sait glisser des vérités dans ses louanges. Sa correspondance avec le maréchal de Contades, qui a succédé au comte de Clermont à la tête des armées d'Allemagne, est remplie de petites semonces qui ne semblent pas étonner ses correspondants. On la tient, en effet, pour le porte-parole d'un maître qui trop souvent se tait et n'aime point exprimer lui-même l'éloge ou le blâme.

Quelle ardeur particulière d'amitié ne trouverions-nous pas, si on les avait conservées, dans les lettres au prince de

Soubise! De tous les généraux, c'est celui qu'elle juge du génie le plus haut, parce qu'il est l'ami le plus aimable. La victoire, qui l'a fui, doit lui appartenir un jour. Elle supplie que tous les services des armées soient à ses ordres, et qu'aucune aide ne lui soit marchandée. Bernis transmet à Du Verney des instructions qui semblent écrites sous sa dictée : « Le Roi aime M. de Soubise ; il voudrait le mettre à portée d'avoir sa revanche du 5 novembre. Voilà la vérité. Il ne faut pas contrarier son maître et le servir dans son goût, surtout lorsque les circonstances rendent tout autre parti impossible ou dangereux. » « Au reste, ajoute-t-il, M. de Soubise est ferme et courageux, aidons-le parce que c'est aider le Roi et lui plaire. »

Soubise obtint enfin sa revanche de Rosbach, qui permit de lui donner le bâton de maréchal. Le militaire, comme on disait, n'ignora point que son succès de Lutterberg revenait en partie au lieutenant général Chevert, un officier de fortune à qui sa roture interdisait les grades suprêmes. Mais l'essentiel était que le Roi fût bien servi et qu'en ces interminables campagnes où alternaient victoires et revers et où se dépensait tant de vaillance française, la médiocrité du commandement ne fût pas trop apparente aux yeux de l'Europe.

## II

Les succès partiels en Allemagne, la ferme attitude de Contades, un retour de fortune pour l'armée autrichienne, entretiennent les illusions de Mme de Pompadour. Bernis, mieux éclairé qu'elle et décidé à finir la guerre, remet notamment sous ses yeux le tableau des réalités menaçantes : le Canada perdu, Louisbourg aux mains des Anglais, et surtout le trésor vide, plus un écu à tirer de Montmartel, point d'habits pour les troupes, point de bottes pour la cavalerie, une marine sans matelots, et, tandis que Vienne insatiable rappelle des engagements qu'on ne peut plus tenir, l'anarchie installée au Conseil, où chaque ministre tire de son côté sans s'occuper du bien général.

Des espérances créées par les traités de Versailles, rien n'est plus réalisable aujourd'hui. L'abbé, dont la santé s'altère, commence à perdre le contrôle sur ses nerfs surmenés. Il se

livre sans réticence à Stainville, qu'il croit à lui ; il le supplie de préparer l'Autriche à l'inévitable. L'image de leur amie passe sans cesse entre le ministre et l'ambassadeur : « Mme de Pompadour, mon cher comte, est incommodée d'une petite fièvre ; elle a du chagrin et a bien raison d'en avoir... » « J'ai dit à notre amie des vérités qui l'ont affligée et rendue même malade, mais cela ne remédiera à rien... » « Notre amie dit que ma tête s'échauffe, quand je lui représente la nécessité de prendre un parti sur tous les points ou de faire la paix à quelque prix que ce soit. Son sort est affreux ; Paris la déteste et l'accuse de tout... »

Ce sont de telles conversations qui rendent malade la marquise. Comment n'en voudrait-elle pas à qui l'en accable ? Elle goûte moins une amitié qui a cessé de penser comme elle. Elle commence à écouter, sans les croire encore, les jaloux qui accusent Bernis de vouloir substituer son crédit au sien. « Je souffre, écrit-il un jour, de voir qu'on me représente perpétuellement comme un homme qui tend à détruire ma bienfaitrice et mon amie. D'un autre côté, je serais le dernier des hommes, si je lui dissimulais de certaines vérités. » Cette franchise, digne d'un bon citoyen, est d'un courtisan fort médiocre. Mme de Pompadour ne voudrait pas encourager les gens qui cherchent leur brouille ; mais elle est irritée de voir ses idées les plus chères contrecarrées, ses sympathies discutées, ses illusions combattues. Le Roi lui-même se dégoûte d'un ministre qui n'a que des mauvaises nouvelles à lui annoncer et dont le pessimisme l'importune.

Tout aux périls du royaume, Bernis ne voit pas qu'on se détache de lui parce qu'il est le prophète de malheur. Il sait que le Roi a demandé pour lui un chapeau de cardinal, et, sans qu'il soit très ambitieux, cette espérance prochaine rassérène un peu son humeur.

Cependant ses honnêtes maladresses se multiplient. Lorsque le pitoyable Moras abandonne la Marine, il a cru l'occasion bonne de fortifier le Conseil de quelques lumières. Mais quels noms ont traversé sa pensée ? Ceux de Chauvelin, l'ancien garde des sceaux, et du comte de Maurepas. Le premier est rejeté par le Roi, qui ne supporte pas de revoir des figures disgraciées ; quant au comte, Mme de Pompadour n'a point oublié les couplets injurieux qu'il a payés de l'exil. Si l'on exclut le duc

de Nivernais lui-même, c'est parce qu'il est parent et ami de Maurepas. La marquise préfère appeler un Berryer, lieutenant de police, en qui elle aura la créature à sa discrétion, qu'un grand seigneur comme Bernis n'a jamais su être. Celui-ci a montré quelque candeur en annonçant à Stainville la nomination de ce Berryer : « Il a de la tête pour les affaires intérieures et nous fournira des moyens d'avoir de l'argent. Il faut du moins avoir un homme de bon sens. Il aime notre amie, il est aimé à Paris ; il sait mener les affaires du Parlement et du Clergé. » Le portrait du personnage sera tout autre dans les *Mémoires* du cardinal : « Cet homme m'a plus nui que toute la Cour ensemble : il espionnait ma maison, ma personne et mes amis, et faisait un très mauvais usage auprès de la marquise des propos, souvent indifférents, quelquefois imprudents, des gens qui se piquaient d'avoir de l'amitié pour moi. Mme de Pompadour était persuadée que la vigilance de Berryer l'avait sauvée mille fois du fer et du poison : elle n'avait aucun goût pour cet homme grossier et bourgeois, mais elle le croyait nécessaire à sa sûreté. Elle le fit bientôt après ministre de la Marine et garde des sceaux ; une mort prématurée en délivra la France. »

Une autre erreur de Bernis est de répéter sans cesse que le Roi a besoin d'un premier ministre. Outre que Louis XV répugne à cette pensée, Mme de Pompadour croit fort bien suffire à rendre superflu ce grand rôle. Les gens leur persuadent que le ministre des Affaires étrangères aspire à la « dictature ». De fait, la réminiscence classique est fréquente sous la plume de celui-ci : « Quand la République romaine était dans l'embarras, elle nommait un dictateur. Nous ne sommes pas la République romaine, mon cher comte, et nous aurions grand besoin de l'être. » C'est pour le maréchal de Belle-Isle qu'il souhaite de tels pouvoirs ; mais la médisance publique lui en retourne l'ambition, et il est possible, en effet, que le rôle d'un cardinal Dubois ou d'un cardinal de Fleury ait passé par instants « dans sa tête enivrée ».

Chez le Roi, comme chez la marquise, aucune supposition ne peut lui nuire davantage. D'imprudents amis l'ont mal appuyé en l'occurrence. Est-ce un service qu'a voulu lui rendre M. de Stainville, alors qu'il croyait l'abbé dans tout son crédit, ou n'est-ce qu'une première perfidie pour mieux

préparer sa perte? Les *Mémoires* de Bernis le laissent incertain : « Le duc de Choiseul (Stainville), n'étant pas encore instruit du refroidissement de la marquise à mon égard et voyant que les affaires de l'alliance se décousaient, hasarda, comme l'unique remède, de proposer à Mme de Pompadour d'engager le Roi à me faire premier ministre. Je blâmai fort cette démarche et je pouvais même la regarder plutôt comme une méchanceté que comme un service. La marquise me montra la lettre de son ami, qui était des plus fortes, et m'assura qu'elle se garderait bien de la montrer au Roi, de peur qu'il ne prît le duc de Choiseul en aversion; qu'elle convenait que ce parti serait peut-être le meilleur, mais que le Roi avait une répugnance invincible à faire un premier ministre. Il est certain que ses maîtresses avaient un grand intérêt à lui persuader que ce serait se mettre en tutelle et se choisir un maître que de confier son autorité à un de ses sujets. »

Faite ou non à l'insu de Bernis, cette démarche a alarmé la protectrice. Elle sent que tout ce qui vient le grandir l'émancipe progressivement de celle qui l'a créé. Bernis n'est plus un instrument docile; ses responsabilités de ministre, en s'aggravant, ont fait de lui un homme nouveau; il a la fidélité du cœur, mais son jugement reste indépendant. La pourpre qui s'apprête pour lui achèverait sans doute de l'affranchir. M. de Stainville, resté influent en cour de Rome, a eu l'idée de le faire proposer au Pape par les « couronnes »; Madrid et Vienne se sont mis d'accord, et le chapeau, que Benoît XIV n'eût pas refusé à un ministre de Louis XV, c'est Clément XIV qui le promet dès son avènement. Certaines conséquences en résulteront dans le profane; devenu « cousin du Roi », Bernis sera dans le Conseil le membre le plus élevé en dignité; c'est chez lui, ce n'est plus chez Mme de Pompadour, que se réuniront les ministres, dont il sera nécessairement le chef. Le futur cardinal ne se doute pas du péril à l'heure où il reçoit de la Cour les félicitations qui seront les dernières satisfactions de son amour-propre.

Derrière le brillant rideau s'annonce la tragédie de sa disgrâce. Préparée par tant de faux pas, il la facilite encore en désignant lui-même celui qui va le supplanter. Le Roi vient de créer M. de Stainville duc héréditaire, le 25 août 1758, et le

duc de Choiseul semble à Bernis fait pour partager avec lui le fardeau trop lourd. Il lui offre sa succession avec une bonne grâce ingénue, mêlant au bien de l'État les avantages qu'en doit retirer une amie également chère à tous deux : « Mme de Pompadour n'a pas encore assez réfléchi sur la bonté du projet que je vous ai proposé. Le Roi a besoin de meubler son ministère de gens nerveux et bien intentionnés. Notre amie a besoin à son tour d'y avoir des gens qui s'intéressent réellement à elle... Votre retour ici doit être marqué ou pour conclure cette paix, ou pour venir nous aider pour soutenir une guerre malheureuse. Vous avez du courage et les événements ne vous font pas tant d'impression qu'à moi... Les affaires de Rome seront encore très bien entre vos mains. Nous agirons dans le plus grand concert et, Dieu merci, sans jalousie de métier. Nous assurerons le sort de notre amie; son bonheur et sa santé dépendent de l'état des affaires... Je vous embrasse comme le meilleur ami que j'aie au monde, et comme le serviteur qui peut être le plus utile au Roi. » Bernis avoue que sa propre situation s'en trouvera consolidée : « On ne craindra plus ici que je veuille être le premier ministre par ambition. Vous aurez deux amis unis auprès de vous, et l'ami intime de M. de Soubise. Vous ferez le bonheur des trois et le Roi en sera mieux servi. » L'idée nourrit sa correspondance : « Vous seriez plus propre que moi aux Affaires étrangères, en les considérant sous le point de vue de l'alliance. Vous auriez plus de moyens que moi de frapper de grands coups sur notre amie. D'un autre côté, unis comme nous sommes, nous deviendrions les plus forts, et mon chapeau rouge séparé du département ne ferait plus peur à personne... Si cela vous convient et vous paraît bon, il faudrait y travailler promptement. »

Choiseul, de qui l'ambition sait se contenir dans le silence, laisse agir cet ami naïf et impatient. Son panégyrique va remplir un long mémoire que Bernis rédige pour le Roi, et le voici déjà dans une lettre où le ministre désemparé, au plus vif de son désespoir, supplie la marquise de lui faire ôter les Affaires étrangères pour épargner ses forces défaillantes : « Je vous avertis, madame, et je vous prie d'avertir le Roi, que je ne puis plus lui répondre de mon travail. J'ai la tête perpétuellement ébranlée ou obscurcie. Il y a un an que je souffre le martyre. Si le Roi veut me conserver, il faut qu'il

me soulage... Je ne veux pas proposer une chose qui ne vous plaît pas. Je vous défie cependant de faire occuper ma place dans les circonstances où nous sommes par un autre que par lui [Choiseul]. Il est le seul instruit de la totalité du système et il a la confiance de la cour de Vienne. Cette cour-là et celle de Rome sont les seules aujourd'hui, où nous ayons des affaires épineuses. Ainsi, supposez que je sois mort, et il ne s'en faut guère, je vous défie de me trouver un autre successeur... Voilà mon sentiment; si ce n'est pas celui du Roi, il faut chercher promptement un autre sujet avec qui je puisse me concerter. Si je puis respirer quelque temps, ma santé se rétablira, mais elle est affreuse aujourd'hui. J'ai passé la nuit à me trouver mal. Je ne dors plus. J'ai l'esprit trop juste, madame, et j'ai l'âme trop sensible pour résister à l'idée de notre situation présente et à venir. Il est vrai que l'état de mes nerfs ajoute beaucoup à ma sensibilité naturelle... Je dois trop au Roi pour ne pas lui sacrifier ma vie; mais je ne sacrifierai pas ses affaires. » « Soyez bien sûre que je ne perdrai jamais le souvenir ni de votre amitié, ni de mes obligations. Je vous demande pardon de tous les tourments que je vous donne pour le bien de l'État. Il est temps encore de remédier au mal... Personne n'y est, après le Roi, plus intéressé que vous, et personne, par son caractère et ses sentiments, n'est plus fait pour concourir à un si grand bien. La confiance du Roi vous en donne les moyens. »

Mme de Pompadour a-t-elle besoin d'être tant prêchée? Choiseul n'est-il pas l'homme qu'elle souhaite le plus rappeler auprès d'elle? Elle est excédée de l'ami morose qui ne lui confie plus que des alarmes et ne met sur sa table du matin que des billets gémissants : « On ne peut pas vivre sans manger ni dormir. Ma tête est mêlée avec mon sang, lequel se porte à la tête. Je ne vois devant moi qu'un avenir affreux, parce qu'il faudra rompre les traités que j'ai faits... » Ce malade, que l'approche même du chapeau cardinalice n'a pas guéri, est décidément impossible à supporter. Elle lui reproche de « faire du noir », s'exaspère de ses litanies d'insomnies, d'étourdissements, de coliques d'estomac, des doléances de son « cœur flétri » et de son découragement sans remède. Le retour de Choiseul, gai, galant, plein d'optimisme et toujours muni de nouvelles réconfortantes, voilà la délivrance qu'elle attend et le secret très simple de ce qui va suivre.

III

Que de fois revenaient dans les entretiens du Roi et de la marquise ces « jérémiades » de l'abbé! Louis XV lui gardait sa confiance pour les affaires du Parlement et du Clergé, et pensait comme lui sur un point essentiel, qui était de réformer les abus de la guerre. Mais il s'irritait qu'on lui proposât de changer l'attelage au milieu du gué ; il voyait en cette idée chimérique et périlleuse, la débilité d'un esprit incapable de conduire ses affaires jusqu'au bout. Mme de Pompadour l'entretenait à plaisir en ces sentiments, en y mêlant l'accusation d'ingratitude. Ce gros Bernis tiré du rang des gens de lettres par les ambassades, comblé des faveurs de Sa Majesté, élevé par sa seule bonté, décoré de ses ordres et soutenu dans ses prétentions au chapeau, ne devrait-il pas à son maître un dévouement sans murmure? En s'abandonnant à des faiblesses fâcheuses pour l'État, ne manque-t-il pas au Roi lui-même? L'insinuation chemine dans la pensée du souverain; dès qu'elle s'y fixe, le ministre est condamné. Mais c'est en deux poussées qu'il sera mis hors de Versailles; la première ne lui révélera rien des intentions royales, et jamais Louis XV, habitué à dissimuler jusqu'à l'heure où il frappe, n'aura mieux trompé le serviteur près d'être brisé.

Le 9 octobre, Bernis reçoit une lettre du Roi, qui paraît exaucer ses vœux. Sa démission est acceptée, ainsi que la nomination du duc de Choiseul : « Je suis fâché, monsieur l'Abbé-Comte, que les affaires dont je vous charge affectent votre santé au point de ne pouvoir plus soutenir le poids du travail. Certainement, personne ne désire plus la paix que moi, mais je veux ma part solide et point déshonorante. J'y sacrifie de bon cœur tous mes intérêts, mais non ceux de mes amis. Travaillez en conséquence de ce que je vous dis, mais ne précipitons rien... Contentons-nous de diminuer les abus et d'empêcher les trop grandes dépenses sans aller tout bouleverser, comme cela sera indispensable à la paix. Je consens à regret que vous remettiez les Affaires étrangères entre les mains du duc de Choiseul, que je pense être le seul en ce moment-ci qui y soit propre, ne voulant absolument pas changer le système que j'ai adopté, ni même qu'on m'en parle.

Écrivez-lui que j'ai accepté votre proposition, qu'il en prévienne l'Impératrice... »

Bernis put croire à la vérité du proverbe qu'un bonheur ne vient jamais seul. Il avait à peine eu le temps d'aller remercier la marquise que, la nuit suivante, à trois heures du matin, on le réveillait pour lui remettre la lettre du Pape et sa calotte de cardinal. Les premières lignes du jour sont pour son amie et révèlent toute sa bonne âme, si injustement accusée être d'ingrate : « Ce 10 octobre 1758. Le courrier de Rome m'a apporté cette nuit la calotte rouge. Je vous la dois, puisque je vous dois tout. » Le lendemain, le billet est plus familier : « Je me suis couché, hier, à onze heures précises, parce que ma calotte rouge ne m'a pas empêché d'avoir mal au foie toute la journée. Mon Éminence a beaucoup sué cette nuit. Elle avait grand besoin que le Roi eût la bonté de lui donner le temps de se remettre et de faire des remèdes suivis. »

L'anxiété maladive dont souffrait Bernis, après ces trois années de surmenage, était de celles que guérit presque instantanément la décharge du fardeau trop lourd. Du jour au lendemain, il retrouva le bel équilibre de sa nature. Les difficultés n'ont pas changé, mais il n'a plus la responsabilité de les résoudre. Il pourra se soigner, respirer, revivre. Assuré de l'avenir dans sa pourpre romaine, il suivra les affaires du Roi auprès de Choiseul, et sans doute les verra-t-il s'améliorer sous une impulsion plus confiante et plus vigoureuse que la sienne. Sa correspondance, plus abondante que jamais, déborde de bienveillance et d'une allégresse dont il avait perdu le secret.

C'est d'abord à l'ami rappelé, au successeur prochain, qu'il ouvre son cœur : « Votre affaire et la mienne sont finies. Je ne puis mieux faire que vous envoyer la copie, mot à mot, de la lettre que le Roi m'écrivit avant-hier en réponse au mémoire très fort et très détaillé que M^me^ de Pompadour lui avait remis de ma part. J'ai expliqué nettement toutes vos conditions ; elles ont été bien reçues. Au reste, M^me^ de Pompadour vous en dira sur cela plus que je ne puis vous en dire moi-même. Le grand point est que vous êtes agréable au Roi. Dans vos premiers six mois, vous pouvez faire prendre tous les partis que vous jugerez convenables. C'est le droit du nouveau venu, et il faut en user. Quant à moi, je suis à vous, corps et âme. Il n'y aura

pas de jalousie entre nous, car vous sentez bien que je n'aurais pas quitté ma place, si j'avais conservé le penchant de courir après... Je crois que notre amitié sera utile au Roi et à l'État et que l'esprit de domination ne l'altérera pas... Nous ne sommes que deux têtes sous un bonnet. »

Il suggère les arrangements à prendre pour informer les cours étrangères du changement décidé par le Roi; puis ce sont des recommandations au nouveau chef en faveur des meilleurs agents du service, les derniers conseils à l'ambassadeur qui doit préparer l'avenir avant de quitter Vienne. « Vous voyez, monsieur le duc, que le Roi voudrait pouvoir faire la paix sans rompre son alliance et sans perdre l'idée d'établir l'Infante. Il consulte sur cela son cœur, sans faire peut-être d'asez sérieuses réflexions sur l'état de son royaume. En général, le Roi ne voit point noir. Il a été accoutumé à se tirer du bourbier sans s'y être donné beaucoup de peine; il croit qu'il en sera de même toujours. Mais les progrès du mal ont énervé les forces intérieures de son État; le désordre des finances occasionné par le désordre des parties prenantes a affaibli les reins de cette monarchie; l'autorité éparpillée partout n'est réunie nulle part... » C'est toujours à la marquise qu'on devra revenir pour gouverner : « Il est certain qu'il faut à Mme de Pompadour un ami en qui elle prenne une entière confiance, et cet ami ne peut être que vous. Il n'est pas vraisemblable qu'on réussisse à mettre entre elle et vous les petites entraves qu'on a mises entre elle et moi. Nous ne sommes pas gouvernés et nous ne pouvons l'être que par son influence. Je vous le répète, vous seul pouvez, en conduisant Mme de Pompadour, conduire le Roi. »

Avec la marquise, il y a déjà quelque fraîcheur. Ni elle, ni le Roi n'ont dit expressément au cardinal qu'il conserverait sa place dans le Conseil. Elle a même répondu à ses effusions qu'une retraite sollicitée est diversement jugée et qu'il doit s'attendre « à la surprise générale, étant comblé des bienfaits du Roi ». Cette phrase inquiète Bernis. Ses ennemis l'accusent d'ingratitude parce qu'il a remis sa place de secrétaire d'État; le Roi, qui sait ses raisons, a-t-il pu en avoir la pensée? Si le public et l'Europe s'avisaient de croire à « un commencement de disgrâce », cette opinion fausse ne serait pas sans nuire aux affaires dont on pourrait le charger dans l'avenir : « Il

faut ôter l'idée, écrit-il, que j'ai perdu la confiance de mon maître, sans quoi il vaudrait mieux que je me retirasse à Vic-sur-Aisne ou dans ma famille. J'ai la confiance du Parlement et déjà celle de la moitié du clergé, je puis donc tenir le royaume en paix; mais, si l'on veut me charger de cette besogne, il faut soutenir mon crédit et me mettre en état de vivre décemment à la Cour. » En remettant les Affaires étrangères et sa place de conseiller d'État, le cardinal quitte cent treize mille livres de rente; il a trois abbayes, mais la meilleure ne rapportera rien avant un an, et, s'il n'en obtient pas une plus honnête, il va manquer de cinquante mille livres au moins pour soutenir la dignité de son nouvel état. Ce n'est pas tout : il a dépensé largement à la Cour, tenu une maison honorable pour le Roi, meublé le Palais-Bourbon et des appartements à Versailles, Compiègne et Fontainebleau ; il doit deux cent mille francs à M. de Montmartel, qui a fait ses avances, et il va lui en devoir cent mille autres pour ses dépenses de cardinal. Il faut bien qu'il supplie le Roi de payer les dettes faites pour son service, car sa famille est pauvre et c'est lui qui la soutient ; les diverses grâces qu'il a reçues étaient justifiées par les circonstances, par les charges immenses de ces trois années. Ce « tableau » mis sous les yeux de son amie, et qu'elle eût compris à merveille en d'autres temps, a peu de chances aujourd'hui de la trouver bienveillante.

Il en sera de même des mémoires que Bernis adresse au Roi, et dont le franc langage mériterait plus d'audience : « La France risque de perdre toutes ses colonies pour venger la querelle particulière de l'Impératrice. Je persiste à croire, Sire, que le plus grand coup d'État serait de faire la paix cet hiver et d'y faire consentir nos alliés. Où trouvera-t-on les hommes et l'argent nécessaires pour continuer la guerre?... La marine est un corps sans âme. Sans tout culbuter, on peut rendre le mouvement à cette machine engourdie, et j'ose dire que Votre Majesté n'a pas un seul moment à perdre... » Il demande qu'on entoure M. de Massiac, le ministre, « qui est bon homme, mais sans idée, ni imagination » (à Choiseul il a dit : « une grosse bête »), et si on le remplace, ce qui vaudrait mieux, il indique au Roi les mérites divers des hommes qu'on pourrait choisir et la façon d'améliorer les services. M. de Choiseul arrangera tout; mais il faut aller vite : « la chandelle brûle par tous les bouts ».

## IV

L'intrigue continuait à ravager la Cour. Avant même d'entrer en fonctions, le nouveau ministre était diffamé et on imputait ces noirceurs à Bernis. Le maréchal de Belle-Isle lui-même ne savait qu'en penser. On prétendait que le cardinal s'en allait parce qu'il conseillait la paix, tandis que la marquise voulait la guerre. Des femmes cherchaient à les brouiller et colportaient les méchants propos. Le cardinal était obligé de défendre celles qu'il croyait innocentes : « Je ne vois à Paris que deux seules femmes de mon ancienne connaissance ; l'une est Mme de Chabannes, qui a de l'esprit et qui m'a bien juré qu'elle n'avait jamais tenu un propos qui pût faire tort à mes sentiments pour vous... Pour Mme de Forcalquier, je ne la vois qu'au milieu de cinq ou six ministres étrangers ; je lui ai recommandé la même chose. » Tout ce bruit ne lui annonçait rien de bon, bien que la marquise consentît à déclarer qu'elle « n'avait jamais douté de son cœur ».

Il écrivait encore, mais non plus « dans le style de leur ancienne amitié » : « J'ai appelé au Conseil tous vos amis. On m'accusait d'ambition et d'ingratitude envers vous ; je me suis dépouillé en faveur de vos amis, mais j'ai épuisé ma santé. J'ai empoisonné ma vie par des chagrins qui intéressent mon cœur. Rappelez-vous l'époque où vous avez cessé de me montrer les lettres de M. de Stainville ; je vous ai toujours communiqué les siennes ; de ce moment, j'ai cru avoir perdu votre confiance : soyez juste, n'ai-je pas dû le croire ? » Elle était bien perdue en effet, et Choiseul, dès qu'il avait pu le deviner, avait abandonné Bernis à son sort. La marquise envoyait de bonnes paroles, promettait l'arrangement des dettes, un logement au Château ; ces démonstrations, qui devaient être les dernières, dupaient le pauvre homme. Le Roi avait encore besoin de le tenir en haleine pour quelques jours, le temps d'obtenir un don gratuit de l'Assemblée du Clergé et d'achever l'accord avec le Parlement pour enregistrer la création de trois millions six cent mille livres de rentes viagères.

Le duc de Choiseul arrive le 28 novembre, et le cardinal se met aussitôt à sa disposition : « Mme de Pompadour me dit hier que vous resteriez à Paris jusqu'à samedi ou dimanche.

Jeudi, j'ai ma fonction pour la barrette et ensuite Conseil d'État. Samedi, comité le matin, conseil de dépêches le soir; dimanche, Conseil d'État. Vous voyez que je ne puis vous donner que le vendredi : si vous avez besoin de moi, je pourrai vous aller joindre ce jour-là à Paris, à l'heure que vous m'indiquerez, et j'irai chez vous. Je n'ai que depuis hier mon logement au Château, j'y mets du monde pour m'y établir au plus tôt; je compte y coucher samedi... Je ne vous parle point d'affaires, nous en aurons assez le temps... » Entre temps, la *Gazette de France* annonçait cette nouvelle : « La santé du cardinal de Bernis, dérangée depuis longtemps, ne lui permet plus de continuer les fonctions pénibles du département des Affaires étrangères. Le Roi a agréé sa démission et a nommé à sa place le duc de Choiseul, ambassadeur à Vienne (sous le nom de comte de Stainville). Le Roi conserve au cardinal de Bernis sa place dans ses conseils et l'intention de Sa Majesté est que le cardinal assiste dans le plus grand concert avec le duc de Choiseul pour tout ce qui aura rapport aux Affaires étrangères. » Cette rédaction, qui vient du principal intéressé, a fait sourire les initiés et sans doute le Roi lui-même.

Le 30 novembre, c'est à Versailles la remise du bonnet. M. de la Live, introducteur des ambassadeurs, vient prendre dans les carrosses le nouveau cardinal en son hôtel au Palais-Bourbon, ainsi que le camérier du Pape, l'abbé Archinto, qui a apporté la barrette. Après l'audience du camérier, le Roi est descendu à la Chapelle déjà pleine de monde et a occcupé sa place, près de l'autel, du côté de l'Évangile. A la fin de la messe, le cardinal est entré et s'est agenouillé auprès du prie-Dieu de Sa Majesté. Le bonnet était sur une crédence, du côté de l'Épître ; l'abbé Archinto, en chasuble de dentelles, est allé le prendre et Louis XV, l'ayant reçu dans un bassin de vermeil, l'a posé sur la tête de son ministre. Il est de fort bonne humeur et on lui entend dire : « Je n'ai jamais fait un si beau cardinal. » Après la cérémonie, Son Éminence, ayant été habillée de rouge à la sacristie par le clergé de la Chapelle, monte au cabinet du Roi pour faire son remerciement. Sa personne a fort grand air, et sa harangue toute l'éloquence qu'on peut attendre d'un membre de l'Académie. Chez la Reine, où le tabouret lui est apporté, un bref du Pape est remis à Sa Majesté. Puis c'est, à travers le Château, toujours précédé

de l'introducteur des Ambassadeurs, l'interminable défilé des audiences, chez Mgr le Dauphin et chez Mme la Dauphine, tous deux fort amis du cardinal, chez Mgr le Duc de Bourgogne, Mgr le Duc de Berry, Mgr le Comte de Provence, Mgr le Comte d'Artois, lequel est encore en son berceau, puis chez Madame Infante et chez ses sœurs, Mesdames Sophie, Victoire et Louise. La duchesse de Parme montre sa joie sincère, Mesdames leur déférence envers l'Église, et tout Versailles, qui s'est rangé le long du cortège dans les escaliers et les galeries, regarde repartir dans les carrosses le nouveau « cousin du Roi ».

« Monsieur le cardinal, voilà un beau jour ! » a dit quelqu'un à son passage ; mais celui-ci a répondu à mi-voix : « Dites plutôt un bon parapluie. » La bourrasque est proche et Bernis, qui la sent venir, compte trouver un abri dans sa dignité nouvelle. Treize jours encore, et il en connaîtra l'insuffisance. Le Parlement a enregistré, le 12 décembre, l'édit des rentes ; dès le lendemain matin, on apporte au cardinal une lettre du Roi. C'est l'heure de ses audiences, et il a dans son cabinet M. de Stahrenberg. Il ouvre le pli, achève la conversation avec l'ambassadeur, qui sort sans se douter de rien, et fait dire aux ministres étrangers qu'il s'excuse de ne pas les recevoir. Puis, ayant trié quelques portefeuilles pour y chercher les lettres du Roi et pris le temps de peser les mots que doit employer un bon sujet, il écrit :

« Sire, je vais exécuter avec le plus grand respect et la plus grande soumission les ordres de Votre Majesté et me rendre dans le terme prescrit à Vic-sur-Aisne, près de Soissons, où je suis logé. Je n'ai demandé à me démettre de mes Affaires étrangères que parce que je n'ai pas cru pouvoir en supporter le fardeau, que ma santé était altérée et que je n'osais pas répondre à Sa Majesté de mon travail... Dieu a vu le fond de mon cœur ; Votre Majesté le verra un jour. Ma seule peine est de lui avoir déplu. Mais ma consolation sera toujours de n'avoir manqué à aucun de mes devoirs envers Elle que par erreur... » Une prière au Roi de « regarder favorablement » ceux des siens qui le servent bien, une autre de permettre à ses neveux et à son frère de le visiter à son abbaye de Vic. Tout est dit ; le pli se cachette aux armes de la vieille maison vivaroise que somme à présent le chapeau romain ; c'est le dernier

acte d'un ministre; le cardinal de Bernis a cessé de compter dans l'État.

Sans voir personne que des secrétaires, il quitte son beau Palais-Bourbon pour ce petit château de Vic, où il va vivre dans la solitude. Toutes ses affaires ne sont pas réglées par ce départ brusque, bien au contraire. Il est forcé de s'adresser à Mme de Pompadour et à Choiseul, pour régler maint détail de sa nouvelle existence, le sort de ses neveux, de ses excellents secrétaires, les frais de sa maison, ses obligations envers le camérier du Pape; il espère que plus tard il sera autorisé à recevoir des visites, à écrire quelquefois à Madame Infante. Le traitement qu'il a subi est très dur ; il supplie sa Majesté « de retrancher de sa pénitence tout ce qui pourrait le présenter aux yeux du public comme un criminel d'État ». Qu'on ne craigne de lui aucune démarche : il n'écrira qu'à ses parents, à quelques amis à qui il doit cette honnêteté et aux gens chargés de ses affaires. Ses ennemis, ses faux amis n'auront aucune occasion de lui nuire encore; son désir unique, qui est aussi un devoir, est « d'être justifié dans l'esprit du Roi ». Tout cela est d'un ton fort digne, d'une insistance fière, et d'une telle candeur que la marquise doit se sentir parfois un peu gênée pour répondre à l'honnête ami qu'elle a abusé. Elle le fait pourtant, retrouvant quelque chose de sa bonne grâce, mêlant à des offres de service des assurances de fidélité. Elle tient par-dessus tout à ôter de l'âme de Bernis toute pensée défavorable à Choiseul : non, le duc n'est pour rien dans cette disgrâce; c'est l' « aveuglement » de la victime qui a tout fait et le mécontentement du Roi n'a pas d'autre source. L'exilé s'en explique une fois pour toutes avec son successeur : « Je serais mille fois plus malheureux, si je soupçonnais les personnes en qui j'ai eu le plus de confiance; aussi j'ai écarté, dès le premier instant, de pareilles idées, et je ne permets pas qu'on les présente. »

Plus tard, lorsqu'il repassera sa vie, il ne pourra pas échapper à certaines coïncidences. Il saura quand Mme de Pompadour a commencé à « le prendre en aversion »; sans doute elle n'a pas cru sérieusement qu'il voulût le pouvoir à ses dépens, mais il n'y avait pas de place pour deux hommes à ses côtés. Ayant décidé que Choiseul serait maître absolu au Conseil, il fallait que Bernis le quittât; pour que sa disparition fût complète et définitive, il fallait que le Roi l'exilât, le mal-

traitât et fût assez dur pour se couper à lui-même les voies du retour. Tel a été le calcul féminin. Choiseul, de son côté, a redouté une influence sur Louis XV, plus ancienne, plus visiblement désintéressée que la sienne. Il représentait le parti de la guerre, qui subordonnait la France aux vues de l'Autriche; ses engagements avec Marie-Thérèse étaient formels et la marquise n'écoutait que lui. Ne fallait-il pas que l'obstacle principal à leur politique commune fût écarté? N'est-il pas évident que Choiseul s'est fait l'avocat de Vienne dans les lettres que Bernis a cessé de voir, et qu'il a eu part dans l'intrigue de sa chute?

Devenu tout-puissant, le duc aura quelques remords envers celui qui fut si confiant, si sincère. Après avoir pallié la disgrâce auprès de la Cour de Rome, il continuera à lui écrire en ami; il fera de son mieux pour adoucir l'exil; il aidera le cardinal, quand il sera devenu prêtre, à obtenir un évêché, toutefois aussi éloigné que possible de Versailles; il le proposera au Roi en 1769 pour être ambassadeur à Rome. Ce jour-là, de la main qui signa la lettre de cachet de 1758, Louis XV demandera à l'archevêque d'Albi d'accepter cette charge : « Mon cousin, celle-ci sera bien différente de la dernière que je vous ai écrite... Je vous permets aussi de m'écrire et je serai très aise d'avoir un commerce de lettres direct avec vous... Je vous ai rendu toutes mes bontés. Comptez sur moi. » Tel est le ton de cette correspondance royale, qui reprend après dix années. Le cardinal était vengé, et M^me^ de Pompadour bien oubliée.

C'est auprès du Saint-Siège que Bernis passe les dernières années d'une longue vie, ayant appris à ses dépens à se méfier des hommes, mais toujours sensible à l'amitié des femmes, se reprenant à tenir grand état de maison pour l'honneur de la France, fidèle avant tout, comme jadis, à bien servir le Roi. Son ami Choiseul, quand la disgrâce l'aura frappé à son tour, ne finira pas avec autant de sérénité.

PIERRE DE NOLHAC.

A PROPOS DE GLOZEL

# RÉFLEXIONS
# SUR LES FAUX EN ART
## 1495-1927

« Si tu lui donnais une apparence de vétusté en l'enterrant, tu l'enverrais à Rome, où il passerait sûrement pour antique et tu le vendrais beaucoup plus cher qu'ici, » disait, un jour, Lorenzo de Médicis à Michel-Ange, s'il faut en croire Vasari, devant un *Cupidon endormi* que le jeune statuaire venait de terminer.

C'est ce qui advint, en tout cas, l'année suivante. Car ce marbre, apporté de Florence à Rome par un marchand et dûment patiné, fut vendu pour antique au cardinal Riario. Mais la réputation du jeune Buonarotti était déjà grande, et bien connue aussi dans les ateliers son adresse à pasticher les Maîtres. Le cardinal Riario le sut, se fâcha, renvoya le faux marbre grec au marchand, un certain Baldassare de Milan, et lui réclama son argent. Mais il fit venir le faussaire à sa cour. Le bruit fait autour de la supercherie servit à accroître sa vogue. On lui commanda un autre *Cupidon*, puis un *Bacchus*, puis la *Pieta* : c'était la gloire. Quant au faux antique, il ne fut pas non plus méprisé, si ce n'est par son premier acheteur. Le marchand le revendit à César Borgia, lequel l'offrit en cadeau à Guidobaldo, duc d'Urbino, dont il voulait se faire bien venir. D'ailleurs, quelques années après, il le lui reprit avec tout ce que l'autre

possédait, en confisquant son duché. Mais alors Isabelle d'Este accourut, toute frémissante de désir, pour enrichir de ce *Cupidon* sa collection célèbre et finit, grâce à son frère le cardinal Hippolyte d'Este, par l'arracher au farouche et galant Valentinois. Une fois dans sa *Grotta*, le faux antique n'en bougea plus, admiré de tout ce qui aimait la belle plastique en Italie.

Cette histoire montre trois choses. D'abord, que le préjugé en faveur de l'art ancien au détriment du moderne est moins récent qu'on ne le pense, puisqu'au XV^e^ siècle on l'avait. Et il ne serait sans doute pas difficile d'en découvrir des exemples plus lointains encore. Ensuite, qu'il est parfois aisé de s'y tromper puisque les Mécènes de la Renaissance, qu'on nous donne sans cesse en modèles, l'ont fait. Enfin, que l'authenticité d'une œuvre d'art n'en est pas l'unique vertu, puisque, sans être l'ouvrage de celui qu'on croit ni du temps qu'on imagine, elle peut être un chef-d'œuvre et d'un grand maître et ainsi jouer son rôle d'animateur dans la vie admirative de l'humanité. Le temps, qui consacre tout, ne crée rien et comme il a bien fallu qu'un « antique » fût « moderne » et, partant, méprisé par les archéologues du temps où il l'était, avant d'être considéré par ceux du temps où il ne l'est plus, une belle forme et un savoureux métier ne doivent pas cesser de plaire parce qu'ils ne sont point de l'époque ou de la main conjecturée. Sur tous ces points, les grands amateurs du XV^e^ et du XVI^e^ siècle nous ont donné des leçons dont nous pourrions profiter.

Et, d'abord, s'ils se sont trompés comme on se trompe de nos jours, ils l'ont reconnu de bien meilleure grâce. Ils n'avaient aucune prétention à l'infaillibilité que donnent les méthodes prétendument scientifiques. En effet, rien n'est moins sûr que ces méthodes, ni plus abusif que ce mot de « science » appliqué à ce qui n'est que de l'érudition. C'est une science si l'on veut, mais qui ne peut à aucun degré fournir des preuves expérimentales et, par là, entraîner des certitudes. Tout au plus des adhésions. Ce qu'on appelle « établi » en archéologie est simplement ce qui est accepté. Le chimiste démontre la vérité de sa découverte en la reproduisant autant de fois qu'il le faut pour convaincre, et le plus souvent en l'appliquant à la vie courante, le physicien en se mettant en présence du phénomène qui se répète identique, le naturaliste en faisant assister au développement de la vie, l'astronome en donnant rendez-vous,

en un lieu et à une heure précise, à l'étoile disparue. Mais l'archéologue... Quelle preuve expérimentale peut-il apporter d'un fait qui n'est pas reproduisible et dont les témoins, eux-mêmes susceptibles d'erreurs, ne sont plus ? Il ne peut rappeler à travers le temps, comme l'astronome à travers l'espace, le témoin que ses calculs sont justes et que l'objet est bien à la distance où il le situe.

Il en est réduit à invoquer des analogies toujours contestables et à invoquer l'autorité que donne un long commerce avec la matière de sa science. Or le raisonnement par analogie, c'est-à-dire le raisonnement qui, de la ressemblance de deux choses en un point en déduit l'identité dans tous, est le plus grossier qui soit. Et la fréquentation des œuvres d'art, qui ne peut les décomposer en leurs éléments, n'est pas comparable à l'expérience du chimiste qui modifie le corps qu'il étudie, ni de la même sorte que celle d'un artisan rompu aux secrets du métier. Elle ne confère aucune sûreté dans le diagnostic. Nous l'allons montrer tout à l'heure.

* * *

En 1866, les amateurs et les lettrés qui se pressaient dans les salons de M. de Nieuwerkerke admiraient, entre autres pièces rares de sa collection, un buste de terre cuite qu'il venait d'acquérir à la vente Nolivos pour 13 600 francs, somme considérable à cette époque, après des enchères fièvreuses qui avaient fort ému le monde des Arts. C'était le portrait de Girolamo Benivieni, l'humaniste florentin, frère du défenseur de Savonarole et ami de Pic de la Mirandole, né au xv^e^ siècle, mort au xvi^e^. Son nom était inscrit dans la terre même et d'ailleurs on retrouvait dans la figure quelque ressemblance avec un portrait de lui au crayon par quelqu'un qui l'avait bien connu : Lorenzo di Credi. Quant à l'artiste, on ne savait que dire : Lorenzo di Credi lui-même peut-être, car il avait dû faire de la sculpture, ou l'un des élèves de Verrocchio qu'il aurait inspiré, ou Benedetto da Majano?.. En tout cas, un maître de la plus belle époque : la fin du xv^e^ siècle ou le premier tiers du xvi^e^. L'œuvre criait d'elle-même son origine et était un chef-d'œuvre. Tous les grands amateurs et collectionneurs de cette époque faisaient chorus : le baron Triquetti, qui avait poussé aux enchères le *Benivieni* pour le compte d'un prince en exil,

Eugène Piot, His de la Salle, Timbal, Davillier, Carrand, ces derniers spécialisés dans l'art florentin, d'autres encore... L'enthousiasme était tel qu'on en vint à regretter que ce trésor demeurât la propriété personnelle du directeur général et surintendant des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur, quelles que fussent l'aménité de son accueil et l'hospitalité de sa collection. M. de Nieuwerkerke comprit à demi-mot : au prix coûtant, ce que n'avait fait aucun des précédents propriétaires du buste, il le céda au Louvre où le monde entier vint admirer la facture inimitable du *quattrocento* et se pénétrer de l'expression d'un poète florentin à l'âge d'or de la Renaissance.

« On sent, disait un critique, que le personnage a vieilli dans l'étude et dans la douce confidence de la Muse ; il penche la tête comme pour écouter l'écho d'une chanson intérieure. Toute la finesse italienne respire dans sa physionomie expressive, la bonhomie se mêle sur ses traits à la plus subtile expérience... Tout, dans ce buste, porte le sceau d'une personnalité frappante. Nous n'avons pas connu Benivieni : nous jurons qu'il est ressemblant. »

On ne se trompait pas. Ce buste était ressemblant, et l'on pouvait en juger sans avoir connu le modèle, car il offrait au plus haut degré de ces traits de « dissemblance » d'avec l'Espèce qui décèlent l'individu. Seulement, ce n'est pas à Benivieni qu'il ressemblait, mais à un vieil ouvrier de la manufacture de tabacs, à Florence, un certain Giuseppe Bonaiuti, surnommé par ses camarades *Il Priore*. Et ce n'était point un élève de Verrocchio, conseillé par Lorenzo di Credi, qui l'avait fait, mais un statuaire bien vivant, Giovanni Bastianini, de Fiesole, très connu de ses compatriotes, auteur de fort beaux bustes en marbre, de cheminées à la manière du xv^e^ siècle en brocatelle d'Espagne et de terres cuites évidemment inspirées du *quattrocento*. Il travaillait à Florence. Un antiquaire, nommé Frappa, l'aidait de ses subsides et de ses conseils. Il lui avait pris la fantaisie de faire un buste de Benivieni, l'auteur des pieux cantiques chantés par les enfants iconoclastes aux beaux jours de Savonarole. Pour cela, il ne s'était pas mis en grands frais de sources iconographiques. Tout au plus avait-il vu le dessin de Lorenzo di Credi. Il avait pris tout bonnement un passant dont la tête lui revenait et qui sans doute reflétait quelque chose de fin et de supérieur à sa condition, puisque ses camarades l'avaient surnommé *Il Priore*.

En cela, l'artiste ne faisait que suivre la tradition des maîtres. Entrons au Louvre, dans l'ancienne salle des Primitifs, et regardons les portraits de Virgile, de Ptolémée, de saint Thomas d'Aquin ou de saint Augustin attribués à Juste de Gand : ils ont été imaginés d'après des contemporains de l'artiste, comme le *Benivieni*. Et pourquoi pas? Quand nous longeons les bords de l'Arno en sortant de l'église du *Carmine*, après une heure passée en compagnie des Florentins visibles dans les fresques de Masaccio, ou quand nous cheminons dans Bruges en quittant le petit musée de l'hôpital Saint-Jean, nous croisons à chaque pas les modèles des portraits anciens que nous venons d'interroger. Ce bourgeois est un donateur, cette béguine est une bourgeoise de Memling, ce sacristain est un Saint Joseph ou un Saint Jean. En si peu de temps, — quatre ou cinq siècles, — la race a si peu changé, les données physiologiques sont si semblables! Quiconque en exprimera la vie aura chance de reproduire un être vivant au xv^e^ siècle. Ainsi fit Giovanni Bastianini.

Sa récompense dut être surtout la joie de la réalisation esthétique, car le profit matériel fut mince. 350 lires, tel est le prix que la lui paya son Mécène ordinaire, le signor Frappa. C'était vers la fin de l'année 1863 et, même pour cette époque, la somme pouvait sembler misérable. Mais savait-on quand l'acheteur pourrait jamais en tirer parti? La fortune sourit pourtant assez vite à cet antiquaire. En novembre 1864, passait à Florence un connaisseur et agent des grands collectionneurs de Paris, en train de chiner par toute l'Italie, M. de Nolivos. Il vit Frappa, il vit chez lui le *Benivieni*. Ni l'un ni l'autre ne s'expliquèrent très clairement sur ce qu'ils y voyaient. Frappa n'assura nullement que ce fût une œuvre ancienne, Nolivos ne parut pas s'en apercevoir. Il en offrit seulement 700 francs, l'antiquaire le céda pour ce prix; mais, pensant bien que son acquéreur en tirerait un meilleur parti, il stipula une prime sur les majorations à venir. Et de ce double silence naquit une présomption d'authenticité.

Ce ne fut plus une présomption, mais une déclaration officielle qui salua le buste à Paris, en 1865, lors de l'Exposition rétrospective organisée par l'Union centrale des Arts appliqués à l'industrie, où il fut exposé. Et lorsque, par M. de Nieuwerkerke, il fut entré au Louvre, la consécration réunit si bien

l'unanimité des suffrages, que si l'auteur ou son modèle était mort à ce moment, et si nul n'avait voulu après lui ou pu administrer la preuve du faux, le buste de Benivieni continuerait à être exposé dans nos salles de la sculpture italienne de la Renaissance et donné, encore aujourd'hui, par les professeurs d'Histoire de l'Art comme un des prototypes du faire inimitable et du sentiment disparu chez les successeurs de Verrocchio.

On le vit bien quand vint, de Florence, le bruit que le buste était faux. Devant le triomphe de leur œuvre au Louvre, suivi d'ailleurs de plusieurs autres dans divers grands musées d'Europe, les Florentins n'avaient pu rester plus longtemps *acqua in bocca*. Le secret avait filtré, se répandait peu à peu, submergeait le monde des critiques. C'est alors que commença, en faveur de l'authenticité, une campagne désespérée. Il ne fallut pas moins de trois ans aux directeurs des Beaux-Arts, conservateurs du Louvre et grands collectionneurs, pour se rendre à l'évidence. Non seulement l'artiste et le marchand florentins ne furent pas loués de leur franchise, mais une bordée d'injures accueillit leur *meâ culpâ*.

Il leur fallut prouver cette culpabilité. Un critique écrivait : « Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'auteur prétendu du *Benivieni* ne s'est pas encore prononcé, si séduisant qu'il soit de passer pour l'auteur d'un chef-d'œuvre, mais s'il l'ose un jour, on lui répondra : Non ! vos ouvrages sont trop connus. Quand les amateurs veulent juger vos terres cuites mignardes, ils le font en trois mots : c'est du Bastianini ! » Un autre déclarait que « ce buste porte en lui un caractère de liberté et de spontanéité qui ne pourra être imité par un copiste de nos jours. Il fait et fera toujours l'honneur de notre galerie nationale. » Et comme ce critique était aussi un sculpteur, il ajoutait quelque chose comme ceci : « Je consens à être votre gâcheur toute votre vie, si vous me prouvez que vous êtes l'auteur de cette œuvre exquise. » Un troisième publiait un pamphlet intitulé : « *l'Ane qui prend la peau du lion, fourberie florentine à quatre personnages, histoire véridique dont la moralité est que les personnages susdits en sont complètement dépourvus.* » Vainement, le vendeur attestait-il l'origine récente du buste qu'il avait vendu, disait-il, *non gia come opera antica o moderna ma bonariamente tal quale esso la vidde e la esaminò*. Vainement, deux artistes estimés de Florence, le chevalier Bianchi et Cavalenzi, certi-

fiaient qu'ils avaient vu Bastianini à l'œuvre. Vainement, enfin, tous les ouvriers de la manufacture de Tabacs signaient cette déclaration, que *la terra cotta rappresentante Girolamo Benivieni è il proprio ritratto di Giuseppe Bonaiuti, detto il Priore, nostro compagno di mestiere, essendo lavorante di sigari*; les savants ne voulurent rien entendre. Quelle cause sacrée défendaient-ils donc? Ce n'était pas la beauté de l'œuvre : elle n'était contestée par personne et moins encore par son auteur que par nul autre. Ce n'était pas la gloire d'un tel artiste du xv^e^ siècle, puisqu'on ne savait pas son nom et que le patrimoine collectif des maîtres de cette époque, les Mino da Fiesole, les Desiderio da Settignano, est assez riche pour se passer de cette apostume. Ne cherchons pas : ce qu'ils défendaient, c'était leur propre infaillibilité. Voilà ce qui donnait à leurs protestations ce caractère d'âpreté qui surprend fort si la seule recherche de la vérité est le mobile, et si le seul mérite d'une œuvre d'art est sa beauté.

Cette beauté, en effet, disparut aux yeux des savants, en même temps que l'authenticité de l'œuvre. Ils la reléguèrent dans les ténèbres extérieures où l'on met quelques faux pour faire croire que toutes les autres œuvres exposées au Musée ne le sont pas, si l'on peut parodier ainsi une formule célèbre. En un instant, le *Benivieni* perdit sa fraîcheur, sa « finesse italienne », sa « physionomie expressive », sa « bonhomie », sa subtile expérience. Il n'écoutait plus « l'écho d'une chanson intérieure ». Comme si l'âge d'une femme subitement révélé la privait de tous les charmes qu'on lui trouve, il suffit que ce pauvre buste fût convaincu d'avoir quatre ans au lieu de quatre cents pour que son prestige fût perdu. Les Anglais, qui n'avaient pas été moins naïfs que nous, eurent plus de fierté. Ils avaient mis dans leur musée de South Kensington, dit *Victoria and Albert museum*, une autre terre cuite du même Bastianini, un buste de Savonarole, fait d'après des médailles, très ressemblant par conséquent. Ils ont bien plus aisément que nous abandonné l'idée que ce fût chose du xv^e^ siècle, mais ils n'ont pas abandonné du tout l'idée que ce fût une chose agréable à voir. Et ils l'ont acheminé des salles de la Renaissance dans un vestibule plein d'œuvres intéressantes, la plupart modernes, près du *Grill room*, c'est-à-dire en un lieu où l'on ne peut manquer de passer.

*
* *

Il semble qu'une erreur aussi retentissante ait dû enseigner la prudence aux « autorités » qui présidèrent depuis aux destinées du Louvre. Il n'en fut rien. Quelque trente ans après la chute de M. de Nieuwerkerke, — lequel spontanément tint à rembourser le prix qu'avait coûté le *Benivieni*, — on voyait exposé, dans la salle des bijoux, au Louvre, près d'une fenêtre, sur une stèle et dans une petite vitrine carrée, un objet d'orfèvrerie, nouvellement acquis pour la bagatelle de 200 000 francs, et que le monde savant célébrait comme « un antique d'une inestimable valeur », une pièce « sans rivale ». C'était une tiare et bien que cette coiffure soit d'un usage peu courant, les archéologues décrivaient avec assurance la fonction qu'elle avait remplie, ou plutôt les fonctions, car elle en avait eu de multiples, son origine, sa date et tout le symbolisme et les intentions qu'elle recélait. Nulle hésitation, pas de doute.

Toutes les « autorités » chargées d'authentiquer les chefs-d'œuvre du Louvre le déclarèrent hautement : cette tiare était l'œuvre d'un artiste grec du milieu de l'an II avant Jésus-Christ, un artiste établi à Olbia, et « héritier des traditions d'art qui ont fait la gloire de l'orfèvrerie bosphorane ». Les citoyens de cette ville d'art fameuse l'avaient commandée pour l'offrir en présent au roi scythe Saïtapharnès, comme le prouvait l'inscription qui tournait autour d'elle, et pour amadouer cet irascible suzerain. Voilà pourquoi les murailles de la ville étaient figurées ceignant le couvre-chef comme un bandeau. Étant grec, l'artiste avait figuré au centre des scènes homériques : la réconciliation d'Achille et d'Agamemnon, la restitution de Briséis, les funérailles de Patrocle avec maint accessoire épique; s'adressant à un roi indigène, il avait rappelé, dans la frise qui courait plus bas, des scènes de la vie scythe : chasses, domptage de chevaux, une faune et une flore admirables. Et quelle exécution! « Une finesse étourdissante que les plus habiles artistes modernes se déclarent incapables d'égaler. C'est vraiment le *nec plus ultra* du rendu... », s'écriait un des plus savants historiens d'art.

Pour l'ignorant qui s'arrêtait devant ce bonnet pointu en or, il y voyait, en effet, certaines qualités de richesse ornementale, une heureuse répartition des pleins et des vides, d'amusants épisodes de la vie animale, spirituellement traités,

bref, un juste sentiment décoratif. Quant aux têtes de héros et d'héroïnes joufflues, épaisses, écarquillées, aux commères mafflues qui jouaient les Briséis, aux grotesques bonshommes qui gambadaient avec des chevaux, si c'était là vraiment de l'art grec, tant pis pour l'art grec! Il avait bien dégénéré dans la ville d'Olbia et les types de l'Iliade qu'on donnait en offrande à un roi barbare, s'ils étaient bien bons pour lui, ne valaient point du tout l'admiration qu'on leur prodiguait chez nous. Mais fallait-il vraiment en accuser les Grecs?

Aussi, nul ne fut étonné, en dehors du monde savant, lorsqu'on entendit courir cette rumeur : la tiare, la tiare d'Olbia, la tiare de Saïtapharnès est fausse! Mais ce qui surprit les profanes au plus haut point, c'est que, depuis longtemps, ce faux eût été dénoncé et non seulement le faux, mais le faussaire, le lieu où il fabriquait ses « antiques », les éléments dont il les composait, le poids de la plaque d'or employée. Dans une conférence faite au mois d'août 1896 au congrès archéologique de Riga, le directeur du musée d'Odessa, M. von Stern, avait donné toutes les précisions possibles. Et c'est en 1903 seulement que le gouvernement français, sous la pression de l'opinion publique, ouvrit une enquête. Les conservateurs du Louvre ignoraient-ils ces faits et comment, s'ils les connaissaient, n'avaient-ils pas, dès la première alerte, reconnu leur erreur?

Mais c'est qu'il n'y a aucune erreur! répondirent-ils, à la presque unanimité. Il n'y a, dans cette campagne de presse, que la malignité de l'ignorance publique d'une part, et de l'autre la jalousie de l'étranger. « C'est le sort naturel de la beauté d'exciter la médisance », s'écriaient-ils et comme un de ces « médisants », M. Furtwaengler, l'avait définie « un salmigondis confus de motifs empruntés aux œuvres et aux époques les plus diverses du v^e^ au 1^er^ siècle avant Jésus-Christ, entrelardé de quelques méprisables inventions originales », il fut vivement rabroué. Il le fut, comme, trente ans auparavant, l'avait été Bastianini. Non, non, ce ne pouvait être un faussaire, qui avait exécuté ce chef-d'œuvre! « Ce faussaire né dans l'imagination de M. Furtwaengler, disait-on, est un être des plus singuliers, à la fois étonnamment « roublard » et prodigieusement stupide, très érudit et très ignare, plagiaire servile et inventeur téméraire, bref, un amas de qualités et de défauts contradictoires, qui doit

représenter non un individu, mais toute une association de professeurs et d'artistes, d'imbéciles et d'escrocs où les décisions, sans doute, étaient prises à la majorité des voix. »

Ce diagnostic n'était point tout à fait erroné et le savant défenseur de la tiare avait vu juste en définissant ainsi ce que devait être l'auteur d'un tel faux. L'erreur était de nier qu'il pût exister ailleurs que dans l'imagination de M. Furtwaengler. Car M. Furtwaengler n'avait pas d'imagination. Il avait pris le type de son faussaire dans la plus vulgaire réalité. Et, un beau jour du printemps de 1903, on vit venir à Paris un petit juif à lunettes, qui dit tout doucement : « C'est moi. »

Il s'appelait Israël Roukhomovski et exerçait, dans un faubourg d'Odessa, la profession de ciseleur. Huit ans en deçà, on l'avait chargé de fabriquer un objet en or, de style antique, destiné, disait-on, à être offert à un professeur d'archéologie de Kharkow à l'occasion de son jubilé : une tiare. Il s'était mis à l'ouvrage. Pour le guider dans sa besogne, on lui avait tracé tout le programme des scènes à figurer, tirées de l'Iliade et aussi de la vie scythe et, pour l'aider, on lui avait remis quatre petits fragments d'or repoussé et ciselé, contenant une inscription et des motifs ornementaux et deux ouvrages d'archéologie figurée, afin qu'il y puisât les modèles à reproduire. Certes, ces documents étaient fort imparfaits, quasi primaires. Un archéologue aurait eu besoin de références plus sérieuses, non de mauvaises gravures, mais des originaux. Il se serait livré à de longues études comparatives, à des discussions sans fin, — et n'aurait pas fait la tiare. Mais un pauvre artisan, habile en son art, n'en avait pas demandé davantage. Il y avait travaillé six mois, reçu 1 800 roubles pour cela. Après quoi, on lui avait repris trois des quatre fragments d'or prêtés, et les livres d'images communiqués, afin qu'il ne restât rien chez lui pouvant mettre sur la piste du faux.

Telle est l'histoire qu'il raconta en toute simplicité. Mais les « autorités » archéologiques la trouvèrent invraisemblable. On le soumit à un interrogatoire fort serré et à de sévères épreuves, qui durèrent plusieurs semaines. Roukhomovski répondit à tout. « De quels morceaux d'or, trouvés où, achetés où, avait été faite la tiare? — De tels et tels. — Avec quels outils? Ceux-ci. — Soudés comment? — De cette sorte. — Et les figures, les avait-il copiées et d'après quel modèle? » Il

désigna, de mémoire et sans pouvoir très bien les définir, — telle était grande son ignorance livresque! — les deux ouvrages qu'on lui avait prêtés et montra les calques au pointillé qu'il en avait tirés. Quoi! il n'avait pas vu les monuments eux-mêmes et d'après ces calques grossiers, sans ombres, il avait pu repousser et ciseler ces hauts reliefs! « Je le ferais encore. — Est-ce possible? » Il le refit d'après des calques nouveaux qu'on lui imposa, sous les yeux des experts et le refit dans la perfection. Enfin, il exécuta une tranche entière de la tiare. M. Clermont-Ganneau, qui, d'ailleurs, n'avait jamais commis une seule erreur de diagnostic dès le début de l'enquête, déclara hautement: « C'est bien la même main qui a exécuté la tiare » et avec un poinçon fabriqué par elle-même. « A défaut de la signature du ciseleur, nous avons là, en quelque sorte, la signature de l'outil. »

A ce coup, il fallut se rendre. Mais le monde savant ne le fit point sans avoir copieusement injurié celui qui avait eu le tort d'avoir raison contre lui. Non seulement la tiare n'était plus un exemple de ce « sentiment si net et si affiné de l'union intime et nécessaire entre la destination de l'œuvre et sa décoration, qui fait le charme des productions de la Grèce »; mais c'était « un pot-pourri d'images pillées au petit bonheur par un faussaire souvent maladroit ». Le rapport officiel au ministre des Beaux-Arts le disait sans ménagement : « Ces procédés, ces *trucs*, pour les appeler par leur nom, n'avaient, d'ailleurs, rien de bien nouveau et personne n'ignorait qu'on les pratiquait couramment dans plus d'un atelier de peinture et de sculpture. » Cette façon de sauvegarder le prestige de l'Archéologie parut au public bien extraordinaire. Puisque le procédé était si « connu » et le faussaire si « maladroit », comment tout le corps savant, sauf M. Clermont-Ganneau, et peut-être deux ou trois autres, s'y était-il laissé prendre? Qu'est-ce qu'une science qui, sept ans durant, ne fournit des arguments qu'à l'erreur? Comment, par exemple, les archéologues n'avaient-ils pas reconnu les figures ou les détails décoratifs copiés sur d'autres monuments antiques? Ils les avaient fort bien reconnus, répondirent-ils, mais ce n'était point là un indice probant de leur modernité, les artistes anciens puisant sans scrupule dans l'immense répertoire de motifs et de types créés par leurs prédécesseurs. Soit... Mais voici mieux : on remarquait dans la tiare

certains détails tirés d'un antique conservé au cabinet des médailles. Et ces détails contenaient des variantes qui ne se trouvent pas dans cet antique, mais qui se trouvent, par une singulière erreur du graveur, dans l'ouvrage consulté par Roukhomovski. Il était bien surprenant que le « toreute » du IIe siècle se fût rencontré si souvent avec le compilateur de l'album du XIXe siècle, jusqu'à partager ses erreurs de gravure! Et si c'était bien, en effet, dans ce recueil que l'auteur de la tiare avait puisé ses groupements et ses erreurs, comment les érudits ne les avaient-ils pas reconnus? Était-ce donc quelque chose d'ésotérique, un livre si rare qu'il ait pu échapper à toutes leurs recherches?

***

Point du tout et voilà bien le malheur! Si ç'avait été un document rare, les savants l'auraient étudié. C'était tout bonnement le *Bilder-Altas zur Weltgeschichte*, de Weisser, quelque chose comme ces recueils populaires d'encyclopédie lancés par nos grandes maisons d'édition pour l'instruction en famille, publication si banale que jamais ils n'avaient daigné y jeter les yeux. Car il est de « bonnes méthodes », d'après lesquelles il ne faut point s'attarder aux ouvrages de seconde et de troisième main. Si, ce jour-là, les érudits avaient oublié les bonnes méthodes et feuilleté cette compilation vulgaire, ils auraient trouvé la vérité, tandis que leur méthode les a laissés sept ans patauger dans l'erreur!

Ils s'y trouvaient si bien qu'ils n'en voulaient plus sortir. Roukhomovski ayant utilisé dans l'ensemble de son œuvre un des fragments d'or qu'on lui avait remis, — une zone circulaire où étaient tracées une muraille et une inscription, — les « tiaristes » se jetèrent sur ce lambeau d'inconnu pour en soutenir encore l'authenticité. Ce fragment, du moins, était antique : de là, venait l'erreur sur le reste; et comme, justement, il contenait l'inscription, la chose capitale en érudition, qu'importait que le reste ne le fût pas? Malheureusement, cette dernière consolation leur fut dérobée. Il apparut que, pour n'être point de Roukhomovski, ce fragment n'était point nécessairement antique, mais peut-être tout simplement d'un premier faussaire maladroit, auquel on l'avait donné à exécuter, puis retiré, après un

essai demi infructueux. Au total, rien de tout ce bonnet n'avait dû coiffer le chef de Saïtapharnès.

Loyalement, il est vrai, les plus enragés « tiaristes » convinrent de leur erreur et ce furent les plus compromis qui en convinrent le mieux. Mais si leur bonne foi ne fut jamais en cause, que devient leur « autorité », — cette « autorité » qu'on invoque encore à propos de Glozel? Et que vaut une « méthode » qui a conduit non pas une des autorités de cette époque, mais à peu près toutes, et pendant sept ans, à un résultat si dérisoire? Il faut bien qu'elle soit insuffisante ou viciée par quelque erreur foncière. L'enseigner, c'est proprement enseigner à ne pas voir clair.

Une de ces erreurs est de raisonner comme si un artisan maître de son métier avait besoin de procéder à la manière d'un archéologue pour se documenter, s'assimiler et, partant, de ne pas croire cette assimilation possible, si les conditions nécessaires à l'archéologue ne sont pas remplies. Or, il n'en est rien. L'expérience, maintes fois renouvelée, prouve qu'un simple artisan, prompt de l'œil et de la main, n'a pas besoin de tant savoir pour comprendre, ni de tant voir d'un maître, d'un procédé, d'un style pour se les approprier. Bien plus lent que l'intellectuel dans l'aperception des idées, il est bien plus rapide à se saisir des moindres modalités d'une forme. Et ce n'est pas d' « esprit de finesse » qu'on a besoin dans ces choses, mais de sensibilité tactile, et lorsque celui-ci a épuisé ses ressources, l'objet de l'analyse est encore justiciable de celle-là.

Une autre erreur de méthode est de vouloir que, pour produire un admirable faux, il faille posséder un tempérament créateur, et d'en déduire que l'artiste incapable de produire une belle œuvre originale n'a pas été capable d'imiter celle d'autrui. Ce fut un des arguments du docteur Bode pour dénier à feu Richard Cockle Lucas la paternité de la *Flora*, des critiques de Bastianini pour lui contester celle du *Benivieni*, des défenseurs de la tiare pour traiter Roukhomovski d'imposteur. Et il est vrai que les autres œuvres du sculpteur anglais ne valaient pas la *Flora*, que les bustes en marbre de Bastianini étaient moins vivants et émouvants que son *Benivieni* et son *Savonarole*, et que le petit sarcophage, que voulut nous faire admirer Roukhomovski au printemps de 1903, décelait une absence totale d'imagination chez le compilateur de la tiare. Mais

quel pauvre argument ! Si les auteurs de pastiches étaient capables de puissantes œuvres originales, ils ne feraient pas de pastiches ! Leur adresse en ce genre est presque une contre-indication. D'abord, il leur faut une patience et une minutie dont le tempérament créateur est rarement capable, ensuite le pasticheur est foncièrement celui qui regarde l'œuvre déjà sortie de la main de l'homme. Le créateur est foncièrement celui qui regarde la Nature non interprétée. Il est bien arrivé que, dans ses études de jeunesse, un futur créateur, enthousiaste du passé, s'attachât d'assez près à l'œuvre des maîtres pour en donner l'illusion. Michel-Ange en est le plus célèbre exemple. On en pourrait citer d'autres. Mais ce n'était là qu'un jeu, un exercice pour perfectionner son mécanisme, les gammes du sculpteur ou du peintre. Ce ne fut jamais une vocation ou un métier, tandis que, chez les assimilateurs, c'est l'un et l'autre, par quoi ils acquièrent la maestria qui manquera toujours à leur interprétation personnelle de la Nature. Les pasticheurs de génie ont le génie du pastiche et n'en ont point d'autre.

C'est ce qui apparut quelques années après la tiare, dans le débat quasi mondial que souleva la *Flora*. Cette fois, l'aventure se produisit à Berlin, au *Kaiser Friedrich Museum*, sous la dictature du savant archéologue qu'on a appelé « le Moltke des Musées », le docteur Bode. Un beau jour de 1909, le monde étonné apprit qu'il possédait un buste de cire polychrome modelé par Léonard de Vinci : la moitié supérieure d'une statue, une figure de femme couronnée de fleurs, penchant la tête, souriant comme la Joconde, les seins découverts, et commençant un geste, tronqué par la cassure du bras, qui eût peut-être rappelé celui de l'ange dans *la Vierge aux rochers*. La tête du musée Wicar avait donc une rivale et quelle rivale ! Un grand remous de surprise agita le peuple des musées, du Vatican jusqu'à l'Ermitage. Non pas qu'on doutât que le Vinci eût fait de la sculpture. Il en a fait vraiment, mais qu'est-ce qu'il en reste ? Où en voir un vestige ? Et voici que le docteur Bode, « autorité » vénérée en tout ce qui touche la sculpture de la Renaissance, en avait trouvé un ! Et le monde n'en avait jamais rien su !

« Oh ! pardon, fit une voix d'outre-Manche et presque d'outre-tombe, la voix d'un vieillard. Je le sais bien, moi, car c'est mon père qui l'a faite, cette cire, avec de vieux bouts de bougie achetés aux valets des grandes maisons du West-End. Il l'a faite,

vers 1847, sur la commande d'un antiquaire d'après la copie peinte que j'avais faite moi-même d'un tableau, une *Flora* attribuée tantôt au Vinci, tantôt à Perdrini. Le tableau fut repris par l'antiquaire et le buste fut refusé. Voici la photographie qui en fut prise alors. On ne put le vendre, on finit par le mettre dans la cour de la maison, exposé à l'air, ce qui le patina. On s'en est défait enfin pour peu d'argent, tout patiné, mutilé, sali... » L'homme qui parlait ainsi avait plus de quatre-vingts ans. C'était le fils du statuaire anglais Richard Cockle Lucas, artiste fort adroit qui s'était spécialisé, en son temps, dans les réparations et reconstitutions antiques.

Quelqu'un qui l'avait connu, un commissaire-priseur de Southampton, M. Charles F. Cooksey, vint confirmer ce témoignage. Mais le docteur Bode n'en fut nullement ébranlé. Il plaida que Lucas avait seulement eu le buste en sa possession et en avait tenté une copie, laissée inachevée. Puis il tenta d'expliquer comment le chef-d'œuvre du Vinci, quoique appartenant à Lord Palmerston, qualifié grand amateur d'art, était venu échouer dans d'obscures boutiques, menacé d'être mis en pièces pour utiliser la cire qu'il contenait, enfin acquis pour une somme dérisoire. On se perdit dans un labyrinthe d'hypothèses. S'il n'apparut pas clairement que la photographie produite par le fils de Lucas fût bien celle de la *Flora*, il n'apparut pas du tout que la *Flora* pût remonter jusqu'à Léonard. Sans doute, l'Empereur allemand avait jeté dans la balance le poids de son autorité. Il était venu en personne, avait considéré l'énigmatique sourire du sphinx et prononcé un verdict lapidaire que la malignité publique avait traduit : *Veni, vidi... Vinci.* A cela que répondre ? Richard Cockle Lucas, n'étant plus là, ne pouvait refaire sous les yeux des professionnels l'œuvre attribuée à l'ami de Ludovic le More, ni donner des précisions sur la manière dont elle avait été faite. Et dès qu'une telle preuve ne peut être administrée, tous les faux du monde, s'ils sont tenus pour vrais par les conservateurs d'un musée, profitent d'une présomption d'authenticité.

A quel point cette présomption nous égare, on l'a vu par les exemples que je viens de rappeler. Autant il est facile de faire entrer un faux dans un Musée, autant il est difficile de l'en faire sortir. Il faut pour cela une telle conjoncture de chances favorables ! Il faut que l'auteur soit encore de ce monde ; donc, au

bout de quelques lustres, le Musée est à l'abri de son intervention. Il faut qu'il ose se déclarer, ce qui ne va pas sans risques, car en se déclarant il perd sa clientèle d'antiquaires et n'est pas sûr d'en trouver une d'amateurs de moderne. Il faut qu'il soit en état de venir administrer la preuve de son adresse à feindre et qu'on veuille bien le lui permettre officiellement, — ce que le gouvernement français a fait très loyalement et généreusement, en 1903, pour l'auteur de la *Tiare*. Supposons Bastianini et Roukhomovski morts avant la révélation de leur existence, ou simplement intéressés à ne la révéler point. Supposons que le modèle de l'un ait disparu, sans laisser une photographie qui fût une preuve, ou que l'autre n'ait pas conservé les calques de ses figures, ni la mémoire des gravures où il les avait prises : le *Benivieni* et la *Tiare* seraient encore au Louvre, à des places d'honneur et, dans les cours d'Histoire de l'Art, on enseignerait aux auditeurs dociles les caractéristiques de l'art du XV^e^ siècle, ou du II^e^ siècle avant notre ère, d'après les ouvrages d'un contemporain d'Offenbach et d'un sujet de S. M. le tsar Nicolas II.

Ainsi, que les croyants se rassurent : les grands musées d'Europe peuvent continuer à offrir à notre admiration et à proposer à notre étude bien des œuvres dont l'authenticité est fort douteuse sans craindre d'entendre le cri redoutable : *Me, me, adsum qui feci!* Et que les ignorants prennent confiance. S'ils aiment une chose d'art, si leur sensibilité est touchée par un bel équilibre de lignes ou une riche harmonie de tons, ou un savoureux métier, leur plaisir est légitime et rien ne les oblige à le justifier par des dates et des signatures. Leur goût instinctif vaut tout autant pour éprouver le charme d'une œuvre, même ancienne, que la compilation d'innombrables exemples mal compris et mal digérés. Ils ne sont pas plus que les savants exposés à se perdre dans le dédale des « attributions » et des « influences », ni à prendre pour la création d'un génie original des siècles passés, ce qui est peut-être dû à un obscur émule de Bastianini et de Roukhomovski.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

# L'ALTANA

## OU LA VIE VÉNITIENNE

**1899-1924**

VII [1]

### VENISE RETROUVÉE

Venise, octobre 1924.

J'ai dîné seul chez Cova, après une journée passée à parcourir Milan. C'est toujours le Milan de jadis avec son activité bruyante et sympathique, son aspect de prospérité et de vie affairée. Les petits tramways jaunes circulent rapidement en ses rues populeuses, prévenant de leur approche, à coups de timbres péremptoires, les passants qui les évitent sans hâte. Par ce bel après-midi d'octobre commençant, les Milanais sont dehors. A l'heure du déjeuner, j'ai eu peine à trouver une place libre chez Biffi sous les Galeries, dans la rumeur des conversations et la fumée des cigares et des cigarettes. Il y avait à une table voisine de la mienne une grande femme qui parlait haut à plusieurs hommes assis non loin d'elle. Elle avait un visage commun et régulier, mais bien vivant et expressif et je songeais, par contraste, en la regardant, aux doux et tendres visages des Vierges de Luini et de Crivelli que je venais de revoir à l'Ambroisienne et au Brera, un Brera dont le reclassement d'après-guerre n'est pas terminé et dont quelques salles seulement sont visibles.

*Copyright by* Henri de Régnier, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août, 15 septembre, 1er octobre et 1er novembre.

La dame milanaise s'apprête maintenant à partir. Elle se poudre, met du rouge à ses lèvres, se gante, promène sur la salle moins pleine un regard impérieux et mécontent. Il semble que sa journée s'annonce mal. Ses adorateurs ont disparu et aucun n'a fait mine de lui régler son addition. Milan est une ville pratique où chacun pense à soi. J'en vois la preuve sous mes yeux, mais je n'ai nulle envie de m'attarder à des réflexions morales et à des considérations ethniques ou sociales. Il fait beau. Le soleil brille au doux ciel d'Italie et m'appelle au dehors. Sur la vaste place, le Dôme hérisse ses clochetons de marbre ajouré et dresse sa masse irrégulière aux mille anfractuosités d'ombre bleuâtre. J'éprouve un vif besoin de marche et de mouvement sans savoir où j'ai envie d'aller. A Santa-Maria delle Grazie revoir le fantôme, à demi effacé, de la Cène de Vinci, à Sant' Ambrogio dont l'antique campanile porte incrustées des plaques de faïence, à Santa Maria della Passione pour relire l'inscription qui la consacre à l'amour et à la douleur : *Amori et dolori sacrum*? Mais non, j'errerai au hasard des rues. On y rencontre des portails d'églises et des façades de palais où parfois, à travers une grille de ferronnerie, on aperçoit la verdure intérieure de quelque jardin. Que m'importe ? Ce que je veux des choses et de moi-même, c'est ce sentiment d'être là où je suis, de respirer cet air, de fouler ce sol, d'entendre autour de moi résonner des voix italiennes, qui bientôt, ailleurs qu'à Milan, prononceront un mot, un nom, celui que j'ai répété si souvent depuis des années de regret et de souvenir.

La journée s'avançait quand je me suis trouvé devant le Castello. J'ai pénétré dans la vaste avant-cour. A gauche, s'élève la Rochetta, et à droite, dans la Cour ducale, le palais des Sforza. Ces fortes constructions en brique rouge, quoique trop restaurées, ont grand air guerrier et féodal. La sortie donne sur le parc. On a placé là un gros canon, trophée de la Grande Guerre. Sur l'affût, des enfants sont grimpés qui rient et interpellent le photographe en train de démonter l'appareil devant lequel les mamans milanaises font poser leur progéniture juchée sur l'énorme obusier autrichien. Comme le jour baisse, l'opérateur s'apprête au départ. En effet, le crépuscule vient doucement. Les promeneurs se font plus rares. De temps en temps passe un bicycliste rapide. L'air fraîchit. Une vapeur légère estompe les massifs et monte des pelouses. Je quitte le banc où je m'étais

assis. Au loin, à la Porta Sempione, l'Arco della Pace dresse son marbre napoléonien.

J'ai dîné seul chez Cova. La salle, éclairée par des ampoules voilées de soie rouge, est à peu près vide. Rien de l'animation des restaurants des Galeries. Maison de bonne tenue et de bon renom, service discret et silencieux, cuisine appréciable. Addition respectable. Ce n'est plus l'Italie « bon marché » de jadis, mais c'est l'Italie...

Demain je serai à Vérone.

J'ai failli manquer Vérone. C'est à la Porta Nuova, et non à la Porta Vescovo que s'arrête l'express. L'ancienne gare principale est devenue la secondaire, celle de la Porta Nuova ayant été rebâtie. J'ai eu juste le temps de sauter du train avec mes valises, et, cahoté sur le dur pavé des rues véronaises, l'auto m'a arrêté à la porte de l'hôtel San Lorenzo. On m'a donné une très grande chambre dont les fenêtres ouvrent sur le riva San Lorenzo et l'Adige. J'entends la rumeur de ses eaux rapides et je me répète ce vers de Gérard d'Houville :

L'Adige rouge et jaune où pleura Juliette.

Demain, j'irai le voir, cet Adige, rouler son onde pourprée et fielleuse sous les arches crénelées du Ponte del Castel Vecchio et heurter de son flot brusque les vieilles piles romaines du Ponte Pietra; mais, ce soir, je ne me coucherai pas sans être allé, sur la Place aux Herbes, saluer le Lion de Venise au haut de sa colonne. Auparavant, il faut dîner, et la salle à manger de l'hôtel San Lorenzo n'est pas d'une grande gaieté. Sitôt achevé mon repas solitaire, je suis sorti. Il faisait doux sous un ciel sans étoiles. Par la Porta Borsari, j'ai gagné la Place aux Herbes. Les hauts lampadaires électriques y répandent une clarté crue qui rend durement visible la décrépitude des façades. Sur sa colonne, auprès du baroque Palais Maffei, le Lion de Saint Marc veille. A Santa Maria Anticha, au pinacle de leurs singuliers tombeaux engrillés de fer, veillent aussi, équestres, en leurs armures et la lance haute, les Scaliger. J'ai retraversé la Piazza dei Signori et, au bout de la Place aux Herbes, j'ai pris la Via Nuova, qu'anime la vie nocturne de Vérone. Dans cet étroit promenoir, les voitures ne circulent pas. La dalle est réservée aux flâneurs qui s'arrêtent aux

devantures encore éclairées. . Quelques cafés, un cinéma, puis on arrive à la place Vittorio-Emmanuele, où les Arènes dressent leur mur tournant percé d'arcades. Quelques gouttes de pluie se mettent à tomber.

Je suis retourné à l'hôtel par un lacis de petites rues sombres et suis monté à ma chambre. Aucun bruit. J'entends siffler le vol grésillant d'un moustique. Sa présence me dit que l'automne commence à peine et que je connaîtrai encore de lumineuses et chaudes journées. Elle me dit aussi que la moustiquaire ne sera pas inutile. Me voici enfermé sous son voile protecteur. La lampe éteinte, il n'y a plus en cette chambre sombre que moi et le silence, le silence et tous ses souvenirs.

Des voix d'enfants montent de la riva San Lorenzo, aiguës et joyeuses. Les Juliettes en herbe de Vérone et leurs jeunes Roméos sont levés de bonne heure, à l'heure de l'alouette. Ils m'ont tiré d'un sommeil plein de rêves où je revoyais des Vérones de jadis, celle que j'ai vue pour la première fois en une chaude journée de septembre d'il y a bien des années, d'autres encore, où, à l'aller ou au retour de Venise, je me suis arrêté bien souvent, seul ou avec des amis. Toutes ces Vérones, je les retrouvais dans mon rêve et chacune me charmait différemment selon la saison ou les circonstances qu'elles me rappelaient. Au moment où je me suis réveillé, je me croyais dans cette même salle à manger de l'hôtel San Lorenzo et devant notre table s'empressait un bizarre personnage. C'était un grand gaillard moustachu, vêtu d'une espèce d'habit noir, le col entouré d'une cravate à bouts flottants. L'escogriffe vendait des pâtes de fruits et les vendait avec force gestes et simagrées et nous riions gaiement de ses mines. C'est à ce moment que les rires des enfants de la riva ont pris part à mon rêve et l'ont interrompu.

Ils ont bien fait, car ce n'est pas trop d'une journée à errer dans Vérone. En effet, elle a passé bien vite, cette journée, et cependant je ne suis allé ni au lointain San Zeno, ni au Musée revoir la curieuse Vierge avec des anges de Crivelli, mais je suis entré au Dôme et à Sant' Anastasia où, dans la fresque presque effacée de Pisanello, saint Georges tue le dragon en présence d'une étrange princesse de Trébizonde. Paresseusement j'ai rôdé par les rues. Çà et là, je me suis arrêté devant une façade de Palais. Vérone en possède quelques-uns de belle structure.

J'aime le Bevilacqua, le Canossa, le Portalupi, bien d'autres et celui de la via San Cosimo que des Maures à turbans, sculptés dans la pierre, font imaginer comme la demeure de quelque Othello véronais ; mais Vérone ne semble pas compter beaucoup plus d'Othellos que de Roméos et de Juliettes. Vérone paraît moins occupée de passion que des menus soins de sa vie bourgeoise et populaire. Elle sommeille, pacifique et calme, en son beau passé médiéval et romain.

Par maints détours ma flânerie m'a mené au Ponte di Pietra. De ses puissantes arches romaines en briques rougeâtres, il domine le fleuve rapide de sa courbe bombée. Sa solide structure a résisté à l'usure des siècles. Je suis resté longtemps accoudé au parapet de pierre à regarder couler l'eau. Une fraîcheur mouvante en montait. Quand je levais les yeux, j'apercevais sur la hauteur le castello San Pietro avec sa garde de cyprès qui se détachaient sur un ciel gris et menaçant. Un vieux fiacre passait à vide. A peine y étais-je assis sur les coussins que l'averse ruissela et que je dus me blottir sous la capote relevée de la guimbarde et je suis allé attendre la fin de l'averse à Santa Maria in Organo.

Elle avait cessé à peu près quand j'ai sonné à la porte du Palais Giusti. La gardienne, après m'avoir fait entrer dans le jardin, a refermé la grille qui le sépare de la cour. Je suis le seul visiteur et il est à moi tout entier. La seule voix que j'entendrai est celle de la fontaine moussue qui, au milieu de la pelouse, superpose ses vasques qui s'épanchent. Si j'interroge les statues qui s'effritent sur leurs socles ébréchés, elles ne me répondront pas. La solitude ne converse qu'avec elle-même et les grands cyprès qui bordent l'allée centrale sont plus taciturnes que le silence. Énormes, séculaires, ils alignent leurs troncs grisâtres qui ressemblent à de la pierre. Quelques-uns sont presque morts de vieillesse, d'autres montent d'un jet vigoureux et portent haut leur sombre feuillage dont le sommet s'aiguise en pointe. Ils ont quelque chose de monacal et de guerrier. Ils sont roidis en une sorte de discipline végétale, immuables en leur verdure sans saison. Je pense à leurs frères de la villa d'Este, à leurs frères des grands cimetières de Scutari et d'Eyoub. Il s'exhale d'eux une odeur amère.

J'ai gravi lentement les sentiers en pente et en lacets qui conduisent de terrasse en terrasse au haut du rocher qui ferme

le fond du jardin, sentiers caillouteux, joints les uns aux autres par des raccourcis en escaliers. On parvient ainsi au belvédère d'où l'on domine Vérone, ses toits pressés, ses campaniles. De longues nuées grisâtres occupent le ciel. En bas, le jardin apparaît comme effondré en ses verdures luisantes, que l'automne n'a pas encore touchées, et soudain, penché sur la balustrade de pierre, je me sens envahi d'une joie obscure et profonde, d'une sorte de bonheur fait de ce ciel et de ces arbres, de la faible plainte des fontaines, d'un frisson du feuillage, du goût humide de l'air respiré, fait de cette solitude et de ce silence, et d'être là...

Je ne m'arrêterai pas à Padoue.

Il ne fait pas assez beau pour aller jusqu'à la Villa Valmarana et jusqu'à la Rotonda, quoique le ciel gris qui pesait sur Vérone se soit éclairci. D'ailleurs Vicence suffit aux heures que j'ai à y passer. Je flânerai dans son Corso et sur sa Piazza dei Signori, devant sa Basilique Palladienne; j'irai revoir quelques-uns de ses beaux palais et j'entrerai un instant dans son Théâtre Olympique. Puis je reviendrai sur la Piazza lire l'heure aux aiguilles dorées qui parcourent le cadran azuré de l'horloge du campanile. Le temps passera. Je lui donnerai à dévorer mille souvenirs. Dès mon arrivée à l'hôtel Roma, je me suis enquis des trains pour Venise... Mais je ne veux pas passer cette journée seul à Vicence; je demanderai à l'illustre Tito Bassi dont j'ai conté jadis « l'illusion héroïque » de m'y servir de compagnon.

J'ai rêvé, cette nuit, qu'elle n'était plus là... A sa place, il n'y avait plus que l'immense, monotone et solitaire étendue de la Lagune qui étalait sous un ciel désert la surface nue de ses eaux. Rien n'en émergeait plus, ni une île, ni une trace quelconque qui marquât le lieu où reposait dans son linceul liquide, dans sa tombe secrète, la Disparue!

Le train entre en gare de Padoue... Il fait chaud; j'ai soif, je me sens la gorge serrée; je pense à ce café Pedrocchi d'où le neveu du chanoine fit venir un excellent *zabaione* que Stendhal dégustait tandis qu'on lui contait l'histoire de la duchesse Sanseverina et ses intrigues à la Cour de Parme. Je

pense à Stendhal, parce que je ne veux pas penser; je pense à Stendhal comme ces gens qui chantent, la nuit, pour se rassurer; je pense à Stendhal, parce que j'ai peur, mais peur d'une peur délicieuse, et que j'ai voulue.

Mestre! Il vient de monter dans mon compartiment deux messieurs dont l'un a déposé sur la banquette un exemplaire de la *Gazzetta di Venezia*. Je ne la quitte pas des yeux. Le train a ralenti et soudain, tiède et subtile, s'est insinuée dans le wagon cette odeur que l'on n'oublie plus, cette odeur où revit pour moi tout un passé, cette odeur à la fois herbeuse, marécageuse et marine, l'odeur de la Lagune, l'odeur de Venise.

J'occupe, à l'hôtel Regina, la chambre n° 8 du premier étage. Elle est étroite et longue et donne sur le Grand Canal, presque en face de l'église de la Salute. Quand j'y suis entré, le soleil l'éclairait et, sur la commode, s'épanouissait, de tout son lourd et blanc parfum, un gros bouquet de tubéreuses placé là pour me souhaiter la bienvenue et m'annoncer un aimable voisinage. Un billet m'engageait à une prochaine visite, dès que je serais reposé de la fatigue du voyage et des premiers soins de l'arrivée. Ainsi j'aurai donc à Venise, non loin de moi, une présence amie qui m'empêchera d'y vivre trop dans le passé et mêlera à mes souvenirs, ravivés en toute la mélancolie du temps enfui, une gracieuse diversion. Il allait sans dire qu'on me laissait ce qu'il me faudrait de solitude pour relier le passé au présent, la Venise, si longuement, si minutieusement souvenue, à la Venise aujourd'hui retrouvée.

Lorsque j'ai eu défait mes valises et respiré l'odeur douce et forte des tubéreuses, je suis sorti. C'était la fin d'une belle journée, en sa lumière adoucie d'octobre commençant, encore somptueuse, la fin d'une belle journée qui m'avait accueilli, à l'issue de la gare avec les jeux de son soleil sur l'eau du canal et sur la pierre des façades, avec ses scintillements sur le fer dentelé des gondoles, avec tout ce qu'a de charme, de mélancolie et de beauté l'immuable et vivant visage de Venise. Ah! comme, au premier regard, j'avais reconnu ses traits! Et elle, avait-elle senti battre mon cœur, non plus de peur, mais de tendresse pour tout ce qu'elle m'avait donné? M'avait-elle pardonné ma longue absence et mes timides appréhensions, ma

crainte qu'elle ne fût plus ce qu'elle avait été? Oui, car voici qu'elle m'ouvrait ses avenues d'eau et de pierre et qu'une de ses noires gondoles m'avait conduit, comme jadis, par le dédale des canaux, jusqu'à cette chambre d'où je venais de sortir et qui serait la mienne pendant des jours et des jours, cette chambre d'où l'on apercevait par la fenêtre la Salute debout sur ses escaliers de marbre, et où s'épanouissait, en son parfum suave et pesant, la cire odorante des tubéreuses!

Je suis arrivé, en rêvant ainsi, par la calle San Moïse, jusqu'à la place Saint-Marc. Comme à Vérone, j'éprouvais la même impression indéfinissable, le sourd, le secret bonheur d'être là. Mes yeux, tout mon corps reprenaient avec les choses leur ancienne intimité. Cette dalle de marbre était familière à mon pied, cet air à mon visage. Il me semblait vivre dans je ne sais quoi de continu et qui n'avait jamais été interrompu. Je n'étais pas plus le promeneur d'aujourd'hui que celui de telle ou telle année. Toute ma vie vénitienne ne formait plus qu'un seul temps et je la revivais tout entière à chaque instant. Elle n'était plus faite de souvenirs successifs et juxtaposés; elle existait en elle-même et je la portais toute en moi, intacte, fidèle, secrète et vivante...

J'ai ainsi marché longtemps, puis, après le crépuscule, le soir est venu. Je me suis trouvé devant le *Vapore* et j'y suis entré pour dîner. Ensuite, j'ai marché longtemps encore avant de regagner l'hôtel. L'odeur des tubéreuses avait tellement rempli ma chambre que j'ai été obligé d'ouvrir la fenêtre. Longtemps encore, je suis resté là à regarder la nuit, jusqu'à ce que les cloches de la Salute se fussent mises à sonner leur branle de minuit. O belles cloches nocturnes, ne m'annoncez-vous pas Venise accueillante et qui s'offre encore une fois à moi, pour que s'y confondent en un même enchantement le présent et le passé? Salut à toi, en hier, en aujourd'hui et en toujours, Venise, Venise retrouvée!

De sa radieuse matinée à son soir magnifique, j'ai passé ce premier jour à parcourir Venise. A mesure se renouaient mieux autour de moi les humides lanières de ses canaux, les liens terrestres de ses calli. Venise me regardait de toutes ses façades attentives. Elle me parlait par toutes ses cloches. Les arcs courbes de ses ponts me perçaient de toutes les flèches du

plaisir. J'ai repris possession d'elle jusqu'aux limites de sa Lagune. Je me suis senti riche de toutes les splendeurs de Saint-Marc, de ses antiques ors, de ses marbres qui m'offraient, comme des écorces de fruits impérissables, la maturité éternelle de leurs automnes, riche de souvenirs si vivants que le passé et le présent ne formaient plus, dans le tissu du temps, que la même figure du bonheur.

Les fenêtres du Palais Dario sont ouvertes. C'est l'heure encore matinale où le soleil caresse les marbres lumineux de sa façade. Les beaux disques de porphyre et de serpentin y incrustent leurs cercles lombardesques. Au haut du toit, l'altana dresse son léger édifice aérien ; sur les marches de la porte marine, un homme est accroupi qui plonge un linge dans le canal. Je reconnais Carlo. Il m'a reconnu aussi, sans plus de surprise que je n'en ai éprouvé à le revoir, et la gondole a passé ; elle longe maintenant la double terrasse en corbeille du Palais Venier. Par la grille j'aperçois le jardin. Les glycines et les vignes vierges emmantèlent le vieux Palais à jamais inachevé et qui semble inhabité. J'ai croisé une grosse barque chargée de raisins. Les grappes s'entassent dans des paniers grossièrement tressés. C'est la *bell'uva* que criait en tournant l'angle du rio della Torresella *il povero Marco*, mais aujourd'hui je n'ai plus la fièvre et je respire avec délices l'air vénitien, cet air qui a le goût du bonheur.

Je suis assis sur la petite terrasse de l'hôtel Regina, dont la balustrade de marbre luit au soleil, auprès de Mme T... Elle est coiffée d'un chapeau de paille bise et s'abrite sous une ombrelle. Elle est vêtue « en été », car c'est l'été encore en ce commencement d'un bel octobre, l'été, en cet après-midi lumineux où la douceur de l'air est faite d'une chaleur à la fois brûlante et douce. On est bien sur cette terrasse où rôde une odeur de café, de cigarettes, d'étoffes tiédies, traversée de senteurs marines. Parfois, dans un remous du canal, un luisant fer de gondole dépasse la balustrade avec un léger clapotis d'eau où se mêle le bruit d'une tasse heurtée ou le craquement d'une allumette. D'un fauteuil à l'autre, des paroles s'échangent. La plupart des pensionnaires de l'hôtel Regina sont anglais ou américains. Puis, peu à peu, la petite esplanade de marbre se dégarnit. Ladies et gentlemen vont se disperser à travers Venise. C'est

l'heure de la promenade, mais il est bien agréable aussi de rester là à échanger des propos amicaux et à regarder un agréable visage sous un chapeau de fine paille bise, un visage souriant et légèrement hâlé.

C'est ainsi que m'apparaît celui de Mme T..., moins hâlé pourtant que ses mains dont la peau brunie continue l'ambre des bras nus. Il n'en saurait être autrement, quand on vient de passer au Lido le temps d'une cure de soleil. C'est le cas de Mme T... Sa cure terminée et la « saison » du Lido finie, elle se repose à Venise et elle me fait une amusante et pittoresque description de la plage à la mode où tout un peuple de baigneurs, plus qu'à demi nus sur le sable, s'occupe à se rôtir les membres et le corps et à acquérir toutes les teintes de la cuisson par l'eau salée et le soleil. Les deux sexes et tous les âges visent à ce résultat avec une émulation qui ne craint pas l'impudeur. On y pratique toutes les audaces du traitement qui, peu à peu, transforme les nouveaux venus et leur procure la couleur requise, si bien que cette plage adriatique semble être devenue le lieu de campement d'une tribu sauvage composée d'individus offrant toutes les nuances du brun, de sa teinte la plus claire à sa plus sombre, les patines de tous les bronzes, les dégradations de tous les ocres, un échantillonnage de tous les tons que peut revêtir la peau d'un ancien blanc et d'une ex-blanche, sous l'action des chimies solaires, de telle sorte que le Lido présente le spectacle d'un carnaval auprès duquel celui de Venise n'était qu'un jeu, un carnaval dont le déguisement consiste à se vêtir au naturel d'un épiderme de mulâtre ou quarteronne.

De juin à octobre, on peut voir s'ébattre sur le sable cette mascarade où les peaux cosmopolites se prélassent en plein air, selon le rite de la tribu. Mais, octobre venu, la horde se disperse. On abat les tentes, on rentre les fauteuils et le Lido redevient, non pas « l'affreux Lido » chanté par Musset, mais un long rivage sur lequel subsistent les grands hôtels qu'y a fait construire cette étrange mode balnéaire et dans la solitude desquels, la saison finie, il n'est guère agréable de s'attarder, tandis que Venise, toute proche, vous offre ses lumineux plaisirs d'automne.

Aussi est-ce au désir de les goûter que je dois la présence à l'hôtel Régina de la charmante jeune femme auprès de laquelle je suis assis sur cette terrasse ensoleillée et dont le visage bruni sourit sous un grand chapeau de paille bise.

J'ai ici deux visites à rendre et auxquelles je ne veux pas manquer, car je ne serai tout à fait à Venise que lorsque je serai allé saluer aux Carmini le Palais Vendramin et à San Boldo le Palais Carminati. Et vous oublierai-je, vous, humble Casa Zuliani? Qui sait si les choses n'ont pas une mémoire et si elles ne sont pas sensibles au souvenir qu'on a gardé d'elles?

C'est par hasard que je me suis trouvé auprès du Palais Carminati. En allant de San Staè au campo di San Giacomo dall'Orio, par le ponte Colombo, je l'ai reconnu, massif, grisâtre et toujours avec son même air d'abandon, mirant sa façade dans son rio désert et, tout seul, je me suis mis à rire en songeant aux folles journées que nous avions passées là, en ce lointain printemps de l'année 1912. Et, à songer à ces heures passées, je n'éprouvais aucune tristesse ; je me sentais reconnaissant qu'elles eussent été, mais l'heure présente était si belle, le ciel vénitien était si pur et j'éprouvais de tout ce qui m'entourait un si doux bonheur, le bonheur si profond de Venise revue et retrouvée! Ce même sentiment, je l'ai eu devant le Palais Vendramin. Une grosse barque chargée de fiasques vides glissait sur le rio di Santa Margherita. Les fenêtres du mezzanino étaient fermées, mais les volets ouverts montraient qu'il était habité. Cette pensée ne m'était nullement désagréable. N'était-ce pas juste que quelqu'un, après moi, eût à son tour la jouissance de la « chambre dorée », de ses faïences, de ses stucs? Pourquoi lui envierais-je ce plaisir qui fut le mien? Pourquoi gâter par des souvenirs et des comparaisons mon plaisir d'aujourd'hui? De nouveau j'ai regardé les fenêtres du mezzanino. C'était l'heure où le soleil les atteint et où, à travers les vitres, il fait luire doucement les fragments de nacre incrustés dans le pavimento, et où, sur les blancs panneaux de faïence, il avive, un instant, les vieux ors usés.

J'ai sonné ; la porte s'est ouverte. J'ai monté l'escalier. La signora Z... m'a reconnu. Elle a vieilli, elle aussi, et la Casa a vieilli. Elle ne compte que peu de pensionnaires, car les portes de plusieurs des chambres sont ouvertes, les lits non garnis et montrant, sur leurs matelas à découvert, leurs couvertures soigneusement pliées. La signora Z... m'a fait entrer dans son *salotto* et, tout en causant avec elle, je regarde à travers les

vitres de la fenêtre les verdures du jardin Venier. Avant de prendre congé de la signora, je m'excuse de n'être pas descendu chez elle. Elle m'a reconduit avec d'aimables politesses italiennes. En retraversant le vestibule, je jette un coup d'œil dans la chambre que j'ai occupée plusieurs fois. Une servante est en train de la « faire », comme si l'on y attendait le voyageur que je fus jadis, et je me sens un peu honteux d'avoir été infidèle à la vieille Casa Zuliani et de lui avoir préféré les aises de l'hôtel Regina...

Les jours passent. Comme on est vite repris par le charme de cette douce et lente vie vénitienne ! Qu'y a-t-il donc dans cet air, dans cette lumière qui vous pénètre de leur secrète influence, qui vous impose certaines habitudes auxquelles on se conforme docilement? Pourquoi ici n'est-on pas le même qu'ailleurs? A quelle puissance mystérieuse obéit-on, à quelle persuasion des choses, à quelles instances invisibles? Ah ! comme l'on se refait vite « bon Vénitien » ! Visiter quelque palais ou quelque église, rôder indéfiniment sur la place Saint-Marc ou sous les arcades des Procuraties, entrer au café Florian et s'y asseoir « sous le Chinois », flâner dans la Merceria, aller voir finir le jour au jardin Eden, errer de calli en calli, parcourir les Fondamente Nuove ou les Zattere, errer en gondole sur la Lagune, pourquoi ces actes si simples, si coutumiers, accomplis mille fois, font-ils de vous un autre et constituent-ils une sorte de bonheur singulier, vous plongent-ils dans une sorte de silence heureux où tout se tait en vous, où tout prend une valeur inexplicable ? Que de fois je me suis appliqué à définir cet enchantement, mais je n'ai jamais pu parvenir à isoler les éléments de son sortilège. Venise a gardé son secret. Cette fois encore, il m'échappe et je me contente de goûter avec délice, heure par heure, minute par minute, ces belles journées qui sont dans la vie, comme une sorte d'au-delà vivant.

Je craignais, après ces dix années d'absence, de retrouver une Venise autre que celle que j'avais connue et aimée et je m'aperçois qu'il n'en est rien. Son aspect est toujours le même. Les quelques dégâts qu'y a faits la guerre ont été réparés. Les œuvres d'art enlevées aux dangers qu'elles couraient ont repris leur place. L'Accademia, remaniée par un classement nouveau,

offre ses chefs-d'œuvre en meilleure présentation. La salle des Carpaccio est heureusement disposée. On a commencé à installer les collections du Museo Civico dans la partie des Procuratie Nuove cédée pour cet usage par la couronne. Elles y seront plus à l'aise qu'au Fondaco dei Turchi. Les gondoles circulent toujours sur le Grand Canal. Quelques-unes sont pourvues d'un moteur, mais cette innovation ne semble avoir été qu'assez rarement adoptée. En revanche, le nombre des canots à essence a augmenté, mais ces canots, la plupart de bois clair, et élégants, n'ont rien de disgracieux. Çà et là, quelques constructions nouvelles, mais d'un style qui n'a rien de trop disparate, même celles qui s'élèvent sur l'emplacement des jardins Pappadopoli, près de la gare, et qui forment une assez vaste cité ouvrière et bourgeoise. Grâce au ciel, Venise ne possède encore ni tramways, ni métropolitain et, dans son noble silence, on entend toujours sonner les cloches de ses campaniles qui n'annoncent pas encore l'heure de sa modernisation.

C'était moins des changements matériels que je redoutais de trouver à Venise, que de m'y trouver par trop sous la domination des souvenirs d'un passé où j'avais vécu quelques-unes des plus chères et des plus douces heures de ma vie. Je craignais de ne plus voir Venise qu'à travers la mémoire d'un temps dont je serais à moi-même le mélancolique fantôme et qui m'y escorterait de ses ombres trop présentes et trop despotiques. Certes, je ne songeais pas à m'y montrer ingrat envers ses joies de jadis, mais je souhaitais d'ajouter à tous ses dons ce qu'elle me donnerait encore. J'étais avide d'elle et je craignais qu'elle se refusât à moi. Cette appréhension me causait une peur bizarre et presque douloureuse qui se mêlait à mon désir. Ah! comme j'avais tort de craindre l'accueil de la belle et tendre délaissée et comme j'ai vite senti qu'elle s'offrait de nouveau à moi en sa libérale beauté!

Je l'ai retrouvée toute, ma Venise de jadis, et, de celle d'aujourd'hui, j'ai appris déjà plus d'une chose qu'il me semble voir pour la première fois. Telle nuance du ciel, tel reflet de l'eau me sont une découverte. Et ce rayon de soleil sur ce vieux mur, et cette courbure de balcon, et ce geste de rameur et l'ondulation de cette algue et l'écho de cette voix et de ce pas, ne sont-ce pas autant de dons nouveaux que fait à ma mémoire

de demain la Venise d'aujourd'hui? Cette heure ne s'ajoute-t-elle pas au précieux trésor des heures enfuies? Oh! Venise l'inépuisable, merci.

J'aime ces lourdes tubéreuses dont le parfum intermittent, tantôt s'apaise en une odorante langueur, tantôt s'exaspère en un odorant paroxysme. Ce soir, leur senteur nocturne est si forte qu'elle comble de sa plénitude tout le silence de la chambre. Il est tard, minuit est proche. C'est l'instant où les cloches de la Salute épanouissent leur bouquet sonore. Cela commence par un tintement qui se ralentit et s'espace peu à peu. Puis une voix plus grave s'élève, à laquelle se mêlent d'autres voix aériennes. Leur colloque mystérieux semble échanger des secrets. Leurs vibrations inégales s'accordent un moment, puis, une à une, les voix adjointes faiblissent; l'une après l'autre, elles se taisent. Seule la dominante continue sa sonnerie lente et grave qui, peu à peu, s'assourdit. Maintenant, le silence veille seul sur Venise endormie, à qui la Salute vient d'offrir son sonore bouquet de minuit.

Je les ai bien souvent entendues, ces cloches nocturnes de la Salute, mais jamais si proches et dans une pareille intimité. Elles sont comme le chant fleuri d'une Venise nouvelle, son appel et son salut...

Je vais souvent prendre mes repas dans l'un ou l'autre des deux petits restaurants que je ne fréquentais pas lors de mes précédents séjours. En ce temps-là, c'était au Vapore que nous nous rendions le plus souvent, mais, cette année, je le délaisse un peu pour l'Antico Pizzo et pour la Vida. L'Antico Pizzo est situé près du Rialto, mais je lui préfère la Vida. C'est une trattoria. Elle a un sympathique aspect d'auberge de campagne et elle est plaisante à voir sur le campo di San Giacomo dall'Orio où elle occupe un bâtiment isolé dont la porte s'enguirlande d'une glycine. Quand il fait beau, on peut déjeuner dehors, mais je préfère prendre place à l'intérieur dans une des deux salles que l'on atteint en traversant la cuisine. De là, un garçon empressé et joyeux, à mine de valet de comédie, vous apporte les *spaghetti al burro* ou la *Scalapina speziale*. Les habitués de la Vida sont des petits bourgeois ou des commerçants. On y parle haut et on y fume

beaucoup, mais il y règne une sorte de bonne humeur et de sans façon populaire. Une hôtesse maigre, brune et sévère préside au service.

J'aime cette Vida. Quand on en sort, le beau et doux soleil d'octobre tiédit les dalles du campo. Des maisons à façades bien patinées l'encadrent. Elles ne sont pas d'une bien riche architecture, mais elles ont cet air vénitien, si plaisant. Dans l'une d'elles, un locataire a placé, derrière les vitres d'une fenêtre, des plantes en pots et a ménagé des ouvertures par lesquelles ces plantes poussent à l'extérieur leurs tiges grimpantes. Au milieu du campo, des enfants jouent et se battent autour d'un puits et, dès qu'on apparaît, on est harcelé par leur horde mendiante, dépenaillée et familière. Une de ces fillettes à figure de femme a des yeux d'une beauté bien inquiétante. Elle surveille un petit monstre scrofuleux et galeux, à demi idiot. On les laisse se disputer âprement quelques monnaies et l'on part pour une longue flânerie à pied à travers Venise, une de ces flâneries sans but qui sont le délice de ces journées de doux loisir et de lente paresse.

Toujours cette même beauté du ciel, cette même douceur de la lumière, cette même chaleur. A midi, sur la blanche petite terrasse de l'hôtel, toujours cet été qui se prolonge et qui m'a permis aujourd'hui une longue promenade en Lagune. J'ai suivi tout son contour nord, de l'Arsenal à la Sacca della Misericordia, et je l'ai vue s'assoupir dans le plus beau des crépuscules, comme si elle devait ne jamais se réveiller de tant de mélancolie et de tant de silence... Dans la soirée, une barque de musique est venue se ranger le long de la terrasse de l'hôtel et ce concert banal de voix et d'instruments n'avait rien de ridicule, sauvé par ce je ne sais quoi de tendre, d'ironique, d'indolent, d'un peu fou qu'est le charme vénitien.

On ne connaît jamais tout à fait Venise. Aujourd'hui, j'ai découvert un jardin. Il est sur la riva di Biasio, une petite fondamenta du Grand Canal, presque en face de San Geremia et de l'entrée du Cannareggio. Il y a là un magasin de faïences où j'avais à faire emplette et à ce magasin est attenant un bout de jardin et qui n'a rien de bien remarquable que d'être si vénitien. Il se compose de quelques plates-bandes, ombragées

d'arbres maigres. Le long de l'allée, des pots de terre cuite. A une branche de l'un de ces arbres est suspendu, souvenir de guerre, un casque de tranchée, à l'intérieur duquel, en guise de jardinière, on a fait pousser des plantes vertes...

Je m'étais juré de ne plus me laisser aller à ma manie de bric à brac, mais, dès le lendemain de mon arrivée sur le ponte San Moïse, je me suis trouvé face à face avec il signor L..., marchand d'antiquités. Reconnaissance, paroles de bienvenue, et, quelques heures après, j'étais dans la petite boutique du signor L..., Piazza Leoni. A peine y étais-je entré que j'étais acquéreur d'un plateau peint de fleurs et d'oiseaux, et revenu à mes anciennes habitudes. En quelques jours, j'avais rendu visite à tous les antiquaires que je connais et même à quelques autres. J'ai du plaisir, je l'avoue, à revoir tous ces témoins de ma vieille passion brie à bracante. D'ailleurs, mes visites n'ont pas été perdues ; me voici dès maintenant possesseur de divers objets, dont deux curieuses petites consoles rococo en bois, dont la tablette agréablement contournée repose sur un seul pied et qui, sur cet appui, se tiennent fort bien en équilibre. De plus, il signor B... m'a offert de me faire visiter le palais Van Axel qu'il a acheté et où il a réuni les plus précieuses pièces de sa collection et il signor L... m'a indiqué le moyen de pénétrer dans le mystérieux « casino », maintenant accessible, de la Procuratoresse Venier au ponte dei Barattieri.

Mme T... est une promeneuse intrépide ; souvent je l'entraîne en ces longues flâneries vénitiennes qui ont tant de charme et d'imprévu. Pour les goûter, il ne faut craindre ni les détours, ni les retours sur ses pas, ni la surprise de se trouver où l'on ne se croyait pas. La promenade dans Venise demande de la patience et des jarrets résistants et il faut la considérer comme une espèce de jeu topographique où le hasard est de moitié.

En ces dispositions, c'est un charmant plaisir. Certains quartiers s'y prêtent mieux que d'autres, par exemple cette région de Venise qui s'étend entre le Cannareggio et le rio dei Mendicanti, avec ses calli populeuses, ses rii peu fréquentés, sa mélancolie, sa misère. Hier, comme nous revenions d'une visite pédestre à Sant'Alvise et à la Madonna dell'Orto et

que nous nous dirigions vers les Fondamente Nuove, nous nous sommes trouvés devant les Gesuiti. La riche et baroque église avoisine un campiello. Il y a là une ancienne caserne et un vieux puits autour duquel jouait et grouillait une bande d'enfants déguenillés. L'enfance vénitienne, soit à cause du climat, de la nourriture médiocre ou de l'épuisement de la race, est souvent malingre et chétive, mais les enfants réunis autour de ce puits dépassaient en misère physiologique tout ce que l'on peut imaginer. Ils étaient là une vingtaine, se traînant sur la dalle ou tendant la main, montrant leurs pauvres petits visages terreux et leurs membres rachitiques, une vingtaine, vêtus de crasse et de loques. Leur groupe sordide donnait des idées de siège et de famine et ils étalaient lamentablement leur misère de rescapés, leur aspect de détritus humains.

Comme nous les considérions avec pitié, une femme du peuple vint à nous. Ces enfants étaient des *abbandonati*, des enfants de pères tués à la guerre, de familles détruites ou dispersées, une sorte de sinistre « laissé pour compte » des sombres jours où Venise menacée écoutait se rapprocher le grondement du canon dont on distinguait, des Fondamente Nuove, les lueurs tragiques. Après leur avoir distribué quelques monnaies, nous avons continué notre promenade. Le soir, à l'Antico Cavalletto, une bande de touristes allemands, assis à une table voisine de la nôtre, s'empiffrait goulument, après une journée sans doute de goinfrerie artistique. Peut-être avaient-ils rencontré sur leur route les misérables petits *abbandonati* du campiello dei Gesuiti, mais ils n'en dînaient pas de moins bon appétit. Ce n'avait été pour eux qu'une « curiosité » de plus!

Il pleut. Du ciel gris la pluie tombe dans le canal verdâtre : elle lave les dalles luisantes, ruisselle aux façades attristées. Après ces deux semaines d'été, c'est un premier jour d'automne et qui m'annonce que le temps passe. Les gondoliers ont endossé leur toile cirée ; les gondoles font le gros dos et balancent la bosse noire de leur felze. Celles du traghetto montrent le bois de leurs bancs sans coussins ; des gouttelettes se suspendent aux dentelures des fers de proue. Je suis néanmoins sorti pour aller porter une lettre à la grande Poste du Rialto. Comme il y manque un cachet, l'employé m'indique gracieusement une boutique voisine où je trouverai de la cire.

En effet, on me loue l'usage d'un bâton de cire et d'une bougie. Voilà un ingénieux commerce. Du haut du pont du Rialto, j'ai vu s'avancer une grande barque chargée d'Indiens. Ils sont coiffés de turbans entourés de voiles verts et vont, graves, sous la pluie.

Aujourd'hui, il fait beau et le soleil brille, mais c'est un beau temps et un beau soleil d'automne. La glycine de la Vida commence à jaunir et la belle vigne vierge que l'on voit du ponte Colombo rougit.

J'avais remarqué souvent, en passant sur le ponte dei Barattieri, cette maison qui fait l'angle du rio et de la Merceria... Les fenêtres de son étage étaient toujours strictement closes de leurs volets et, dans cette calle si fréquentée, cela lui donnait un air de mystère. On m'avait dit qu'elle était cependant habitée, mais que son propriétaire n'y laissait guère pénétrer et n'en sortait que rarement. Il y vivait, m'avait-on dit encore, dans un décor du XVIII^e^ siècle très intact, mais inaccessible aux curieux. Durant les années qui me tinrent éloigné de Venise, je songeai plus d'une fois à la petite maison du ponte dei Barattieri et, un jour, je lus dans *le Temps* un article de mon ami Émile Henriot où il racontait une visite faite à la maison longtemps mystérieuse dont le propriétaire avait fini par mourir. Or, cette casa avait une histoire, et elle n'était rien d'autre que le « casino » de la Procuratoresse Venier. L'intérieur en avait été conservé en son ancien état avec ses plafonds peints et ses décorations de stuc. C'était une curieuse relique du vieux passé vénitien.

Il y eut, en effet, à Venise, beaucoup de ces « casini » situés à Venise même, à Murano ou à la Giudecca. C'étaient des logis discrets que les nobles aménageaient hors de leur palais et qui leur servaient de lieux de réunion ou de rendez-vous. On s'y assemblait pour faire collation et pour s'y livrer aux jeux, tant du hasard que de l'amour. La plus grande liberté régnait en ces réduits galants où le secret favorisait les plaisirs. Nous en savons quelque chose par les *Mémoires* de Casanova. C'est dans un de ces « casini » que la belle religieuse de Murano venait rejoindre le gentil abbé de Bernis et où l'aventureux Giacomo montrait son savoir-faire amoureux. Comme leurs maris, les

nobles dames vénitiennes ne dédaignaient pas ces agréables facilités et se plaisaient en ces secrets asiles à offrir l'hospitalité à leurs sigisbées. La Procuratoresse Venier avait été de celles-là et, par chance, bien qu'il eût changé de destination, son « casino » avait conservé jusqu'à nous son aspect. L'article d'Émile Henriot m'avait donné grande envie de voir de mes yeux ce témoignage des galanteries patriciennes de jadis. Aussi, dès mon arrivée à Venise, me suis-je enquis des moyens de satisfaire ma curiosité. C'est pourquoi aujourd'hui, vers trois heures, je sonnais à la porte du « casino » du ponte dei Barattieri.

La porte franchie, on est dans un vestibule assez obscur d'où part un escalier de pierre étroit et raide qui aboutit à une porte. Elle est fermée, et, quand elle finit par s'ouvrir aux coups frappés, on se trouve en face d'un ecclésiastique, ce qui n'est pas sans causer une certaine surprise. C'est un jeune prêtre de fort bonne mine, mais que fait-il en ces lieux? Sa présence ne tarde pas à s'expliquer. L'ancien casino de la Procuratoresse est le siège d'une œuvre religieuse qui s'occupe de la reconstruction des églises détruites par la guerre. L'œuvre a ses bureaux dans les trois pièces qui composaient le casino. Elles sont basses et assez obscures, mais on distingue néanmoins leurs plafonds peints et les décorations de stuc qui ornent les murs. Assez délabrées en leurs couleurs éteintes et leurs ors dédorés, elles me rappellent avec moins de richesse celles du mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini. Les fenêtres de la plus grande de ces trois pièces donnent sur la Merceria. Aucune d'elles n'a plus son mobilier primitif, il a été remplacé par de bons meubles d'acajou et il n'en subsiste que deux encoignures en bois de violette. Sur les tables, sur les chaises, un peu partout, s'accumulent des liasses de dossiers. Cela sent le papier, l'encre, l'humidité. Il est quelque peu mélancolique, le galant « casino » de la Procuratoresse Venier, mais il y faut imaginer l'éclat des bougies, les reflets des miroirs, la tendre courbe des sophas et des ottomanes, les étoffes fleuries aux vives couleurs, les verreries d'un souper, le tintement des sequins, le bruit des conversations, les rires et aussi de voluptueux soupirs et le jeu des éventails et toute la joie de vivre que connut la Venise des baûte et des maschere, la Venise des passions secrètes et des amours masquées.

Le jeune prêtre qui m'a accompagné dans ma visite me ramène dans l'antichambre par où je suis entré. Au moment où je vais partir, je le vois se baisser et soulever en souriant un des carreaux du pavage, mettant à découvert une sorte de trappe ou plutôt une manière de judas donnant vue sur le vestibule du rez-de-chaussée. Par là, on pouvait surveiller les nouveaux arrivants. Décidément, la Procuratoresse Venier était femme de précaution et savait se garer des importuns et des fâcheux !

***

Il y a via Mandola une pauvre boutique de fripier. Elle a pour enseigne : « *Alla nuova Babilona* ».

Le restaurant Centa à San Maurizio n'existe plus, mais il s'en est ouvert un nouveau, près de la Fenice où l'on mange de remarquables crabes et où l'on fait admirablement le poulet grillé. Toutes les victuailles de mer sont exposées sur un buffet. On est servi par des femmes qui, les cheveux coupés et en robes courtes, circulent prestement entre les tables serrées. Il est très vivant, très animé, très moderne, ce petit restaurant.

Je suis depuis hier possesseur d'une encoignure de laque rouge. Sur la porte bombée se prélasse, sous un parasol, un délicieux seigneur turc en robe dorée et en turban, à qui un esclave également enturbané présente à boire sur un plateau. En me le vendant, il signor B... m'offre de visiter le palais Van Axel qu'il a acheté et meublé.

Nous avions pris rendez-vous avec il signor B... chez Florian et, en sa compagnie, nous nous dirigeons vers Santa Maria Formosa pour gagner de là les Miracoli dont le Palais Van Axel est voisin. Il est très beau, très vieux. C'est un ancien Palais Sanudo. Nous pénétrons dans sa cour. A droite s'élève avec des arcades un très ancien bâtiment byzantin qui servait autrefois de magasins et d'écuries. Au fond de la cour, un grand escalier extérieur monte droit avec ses marches inégales et sa rampe de marbre où sont sculptées des têtes. C'est l'escalier le plus haut de Venise, la *Scala del Paradiso*, comme on l'appelle, par lequel on accède à l'étage noble du Palais, qui communique

avec un Palais Soranzo dont la façade donne sur les Miracoli. La porte ouverte, nous voici dans une suite de vastes pièces et de longues galeries, d'une solennité grave et d'une opulente sévérité. Il signor B... y a rassemblé maints objets curieux et précieux : des étoffes, des coffres gothiques, des armes, des modèles de navires, jusqu'à un jeu de bagues pour enfants. Nous arrivons ainsi à une chambre. Elle est garnie de ses meubles. Le lit, dans l'alcôve, repose sous ses courtines. Dans la muraille sont pratiquées des ouvertures grillées par où les servantes qui logeaient au-dessus pouvaient voir ce qui se passait en bas, mais il n'y a plus ni maîtresses ni servantes dans cette demeure immense et compliquée. Il n'y a plus ni marchandises dans les magasins, ni chevaux dans les écuries. On ne monte plus guère les marches de la *Scala del Paradiso*. Les seuls hôtes de l'antique Palais sont la fille et le gendre du signor B... Ils y habitent un appartement situé tout au haut et qui y fut surajouté au XVIII^e^ siècle, un appartement tout décoré de stucs, en plein ciel et au niveau des cloches de l'église des Miracoli, le plus aérien, le plus céleste des logis de Venise et que supporte la masse gothique qu'édifia, aux temps lointains de la Sérénissime République, l'orgueilleuse famille des Sanudo.

Toujours ce beau temps vénitien, mais on sent néanmoins qu'il est le masque lumineux et fragile de l'automne qui vient et qui s'approche dans la fraîcheur aiguë des matins, dans l'humidité des soirs. Quelque chose change peu à peu. Les premiers chrysanthèmes apparaissent aux devantures des fleuristes à côté des dernières tubéreuses dont les tiges sont moins chargées et dont les pétales sont moins charnus, mais leur odeur ne s'en mêle pas moins, le soir, au sonore bouquet nocturne des cloches de la Salute qui sonnent la fin de la belle journée vénitienne.

Cela passe vite un mois à Venise, mais je n'en partirai pas sans avoir tenté de visiter le jardin du Palais Contarini, près de la Madonna dell' Orto. J'en ai jadis rencontré le propriétaire, M. J..., dans l'atelier de Whistler.

Voici les premières journées grises. Venise s'embrume. Les derniers touristes s'en vont. Quand je vais dîner à l'Antico

Cavalletto, je constate la diminution du nombre des tables occupées. Au Florian, la banquette placée « sous le Chinois » est presque toujours vide. Le temps est moins propice aux longues promenades en gondole, mais il est toujours délicieux d'errer à travers les calli, et puis il y a encore des heures de soleil et de clairs après-midi où l'été réapparaît un instant, fait oublier que la saison s'avance et qu'il faudra bientôt songer au retour. Hier, il y a eu quelques-unes de ces heures qui sont des heures de grâce. Le soleil tiédissait la vieille façade de San Giovanni e Paolo. La brique s'y creuse en alvéoles où nichent des pigeons. J'ai profité de la lumière favorable pour revoir les tombeaux des Doges, qui font de l'antique église un lieu commémoratif des gloires vénitiennes. Là reposent des Mocenigo et des Morosini, des Loredan et des Vendramin, des Marcello, des Steno. Bertuccio et Silvestre Valier y ont leur colossal tombeau de style baroque, dont l'emphase funéraire rappelle celle du mausolée du Doge Pesaro, aux Frari, où des atlantes nègres prêtent leurs épaules robustes au faste mortuaire des marbres redondants. Je l'ai revu aussi, l'autre jour, ce monument du Doge Pesaro, mais j'ai cherché en vain auprès de lui les sépultures qu'y signale en ces termes le vieux guide publié à Venise en 1771 par Jean Albrizzi : « On lit encore, nous dit le bon Albrizzi en nous promenant dans l'église des Frari, on lit encore les inscriptions de Benoît Brugnolo, Véronais, homme de lettres célèbre, de Modeste du Puits appelée Moderata Fonte qui passait pour une femme savante de son temps et de François Bernard, jeune homme d'une vivacité d'esprit extraordinaire. »

Le célèbre Benoît Brugnolo et la savante Moderata Fonte sont bien oubliés aujourd'hui, et qui se souvient de « l'extraordinaire vivacité d'esprit » de ce jeune Bernard? Je pense avec une lointaine amitié à son ombre inconnue, à son ombre fragile et transparente comme du verre, à sa légère ombre vénitienne.

* * *

Que de fois, de la Lagune, je l'ai regardée, cette grande bâtisse carrée aux murs jaunes qui se dresse non loin de la Madonna dell'Orto et que l'on disait hantée, ce qui lui valait d'être appelée la Casa degli Spiriti! Jadis elle était inhabitée, à cause sans doute de son mauvais renom, qui n'empêcha pas cependant M. J... de l'acquérir en même temps que le Palais

Contarini dal Zoffo, dont elle est séparée par un assez vaste jardin Le jardin rétabli dans son ancien aspect, la Casa degli Spiriti restaurée et transformée en atelier et en salon d'été. M. J... possède avec le Palais Contarini une des plus curieuses et des plus pittoresques demeures de Venise, une des plus retirées et des plus silencieuses.

L'entrée du Palais Contarini dal Zoffo est à l'angle du rio della Madonna dell'Orto et de la Sacca della Misericordia qui était autrefois le port où l'on débarquait les trains de bois venus du Frioul. Maintenant la Sacca étale son carré d'eau déserte et rien ne trouble plus la paix du vieux palais dont la haute porte s'est ouverte gracieusement devant moi et où je trouvai un abri contre la fine pluie qui commençait à tomber et qui rendait presque froid cet après-midi d'automne. Ma carte remise au gondolier, j'ai été introduit dans un vaste et tiède salon plein de belles vieilles choses vénitiennes. Cependant, malgré l'agrément d'un accueil aimablement courtois et le plaisir d'une causerie où revenaient maints souvenirs de Whistler, dont le maître de la maison avait été l'ami et le disciple, je ne renonçais pas au désir de parcourir le jardin dont j'avais plus d'une fois aperçu, de la Lagune, les ombrages mystérieux. Certes, à cette promenade manqueraient le soleil et la lumière d'un beau jour, mais la Venise pluvieuse elle-même n'est pas sans charme, car il s'exhale des allées humides et des feuillages mouillés de bien subtils et de bien mélancoliques parfums et il ne me déplaisait pas d'adoucir mon départ proche des tristesses d'adieu de l'octobre finissant.

Il ne pleut pas, mais l'air est comme cristallisé d'une pluie dissoute en bruine et pénétré d'une sorte de poussière d'eau. Nous marchons sur un sol pavé de briques moussues. Devant nous s'étend une longue allée. Elle aboutit au mur qui sépare le jardin de la Lagune et qui est percé d'une ouverture grillée, par laquelle on aperçoit l'étendue de l'eau lointaine. Deux autres allées partent en éventail du point où nous sommes. Ces trois allées s'enfoncent dans du silence, reliées entre elles par des sentiers tournants. On est là à l'extrême pointe nord de Venise, dans la plus morte région de la Lagune morte. Aucun bruit ne trouble la paix de ce jardin que domine la bâtisse aux murs jaunes et aux tuiles rousses de la Casa degli Spiriti. Elle ne doit pas d'ailleurs son nom, cette Casa, aux gnomes, larves,

fantômes, mais aux « beaux esprits » qui s'y réunissaient en doctes et galantes assemblées aux temps de la Sérénissime République. Elle ne devint maison hantée que par superstition populaire. Tout en causant de cette curieuse déviation, nous sommes revenus sur nos pas et nous avons pris une petite allée qui conduit à une porte donnant sur la Sacca della Misericordia. La pluie s'est mise à tomber ; la surface de la Sacca est criblée de gouttelettes et tout le silence du grand jardin frémit d'un imperceptible murmure, d'un mystérieux chuchotement de feuilles trempées.

Aujourd'hui, vingt-huit octobre, je suis allé assister à la commémoration fasciste de la marche sur Rome. La cérémonie a lieu sur la place Saint-Marc et les spectateurs sont maintenus sous les galeries des Procuraties. Au pied du Campanile est dressée une tribune décorée de plantes vertes et de drapeaux. Tour à tour retentissent la marche royale et la marche fasciste. Discours. La voix des orateurs m'arrive par éclats. Puis le défilé commence. Rangs serrés des chemises noires, soldats, marins. Un porte-drapeau élève l'étendard de Saint-Marc. Le canon des salves tonne. Les vols des pigeons affolés tourbillonnent. C'est fini. La foule se disperse. Je suis entré dans Saint-Marc. Je n'y entrerai plus souvent. Que tu fus court, ô Octobre !

***

C'est aujourd'hui la Toussaint. Venise va visiter ses morts dans l'île des Sépultures qui dresse parmi le silence de la Lagune son mur rouge et ses cyprès. De tous les points de la ville une foule incessante s'achemine vers les Fondamente Nuove et l'île San Michele. Les calli sonores retentissent de ces pas pressés et lents. On respire un air humide et froid, car le brouillard est épais, si épais que les vivants y semblent des ombres. Parfois l'éclat d'une voix plus haute, une odeur de fleurs. Nous atteignons ainsi les Fondamente Nuove. Un véritable marché y installe ses étalages de bouquets, ses bottes de chrysanthèmes. Devant nous, la Lagune n'est qu'un espace de vapeur grise, une ouate aérienne, à la fois molle et compacte, un voile de brume derrière lequel se dissimule l'île invisible. Au bord du quai, les vaporetti surchargés sifflent, puis démar-

rent et se perdent vite dans cette opacité inconsistante. Des gondoles s'offrent pour le passage, de grosses barques garnies de chaises où les gens s'entassent; elles s'éloignent vite, absorbées par le brouillard, tandis que celles qui reviennent de l'île reparaissent, indécises d'abord comme des fantômes, et peu à peu, plus distinctes, s'approchent du quai pour débarquer leurs passagers et recommencer leur monotone va-et-vient...

Il fait froid sur ce quai de marbre, devant cette lagune enlinceulée, en face de cette île invisible. Jadis je l'ai vue, en un pareil jour, reliée à la terre par un long pont, dont le plancher de bois reposait sur de grosses barques noires placées côte à côte. C'était aussi un brumeux après-midi de novembre et, de l'île à la terre, c'était un sourd et continu piétinement humain, le bruit de ces « pas sur la mer » qu'a évoqués Gérard d'Houville dans une page magnifique. Mais maintenant, ce sonore pont de bateaux est remplacé par les vaporetti, les gondoles et les péottes qui mènent à leur pèlerinage de piété et de souvenir les Vénitiens d'aujourd'hui. Je les regarde, du petit café où je suis entré pour me réchauffer, accomplir leur rite traditionnel, tandis que, par une éclaircie, j'aperçois l'île rouge dresser, dans le tissu déchiré du brouillard, les fuseaux de Parques de ses cyprès.

***

Pour l'anniversaire de l'armistice qui se célèbre aujourd'hui, 4 novembre, on a décoré la place Saint-Marc de lés d'étoffe rouge ou jaune qui pendent aux fenêtres des Procuraties et de grands cierges de cire. Jour heureux celui de cet armistice, commémoration de Venise sauvée! Pourquoi faut-il qu'il soit attristé pour moi par l'imminence d'un départ proche?

Je n'irai dire adieu ni au Palais Vendramin ai Carmini, ni au Palais Venier, ni à l'humble Casa Zuliani, ni au beau Palais Dario. Il y a des lieux que l'on ne quitte pas, même lorsque l'on s'en éloigne, de même que l'amour ne dépend ni du temps, ni de l'espace.

C'est un beau vieux coffret. Son laque blanc a pris un ton jauni d'ivoire ancien. Sur les côtés, il est décoré de délicats

feuillages noirs et de fines fleurs dorées. Le dessus porte en relief trois personnages qu'abrite un arbre dont les fruits sont rouges. De ces trois personnages, l'un est vêtu de pourpre sombre et les deux autres sont habillés d'or. Ils sont rassemblés autour de jarres posées sur le sol. Celui qui porte un chapeau pointu est un Chinois, un de ces Chinois de Venise que j'aime tant, et je l'emmène retrouver ses congénères de Paris qui l'attendent, dans ma « Venise chez soi », sur les plateaux et sur les boîtes où ils sont peints, car je pars demain et c'est mon dernier soir de Venise. J'ai refermé le couvercle de mon beau coffret de laque ivoirine, après y avoir glissé les fleurs d'une tige de tubéreuse dont l'odeur me rappelle tant de jours heureux. Tout à l'heure, les cloches de la Salute sonneront dans le ciel de minuit et je recueillerai le dernier pétale de leur bouquet nocturne.

## LA MAISON DU SOUVENIR

Lorsque j'étais petit garçon, ma mère me conduisait souvent au jardin du Palais Royal. En ce temps-là, c'est-à-dire dans les premières années qui suivirent la guerre de 1870, le Palais Royal n'était pas dans l'état d'abandon où il est parvenu depuis. Sans être à la mode, ses restaurants étaient encore fréquentés. Véfour conservait bon renom et la devanture de Chevet exposait de séduisantes victuailles. Poissons et primeurs y voisinaient. Sous les galeries, les joailliers et les maroquiniers offraient aux yeux de brillantes vitrines. Les diamants des Boucheron et des Fontana y étincelaient. On trouvait aussi là des marchands de décorations et des graveurs héraldistes. Quant au jardin, il n'était pas encore encombré de monuments disproportionnés et n'avait pour ornements que ses charmilles, ses parterres fleuris, quelques statues et son bassin.

Ce bassin en constituait pour moi le principal attrait. J'y faisais voguer mon bateau, car, en ce temps, rien ne me semblait plus beau que la destinée des navigateurs. Le Musée de Marine, au Louvre, me ravissait, avec ses modèles de vaisseaux, ses plans de villes maritimes, ses instruments de mer. Grand lecteur de *Robinson Crusoé* et de *Robinson Suisse*, je ne rêvais que de traversées, de tempêtes, de récifs de corail, d'îles désertes, de sauvages. Les récits de voyages me passionnaient, mais je n'imaginais pas le voyage autrement que sur quelque voilier

aux mâts élancés et aux vergues chargées de toile. Le navire me semblait le seul moyen de transport enviable et la mer la seule route qui valût la peine d'être parcourue. Tout cela m'était représenté par ce mince bateau que je lançais sur le bassin et où je m'embarquais en pensée pour de magnifiques aventures marines. Je passais des heures à ce jeu nautique auquel je me livrais surtout dans la matinée jusqu'à ce que le canon solaire tonnât midi, faisant s'envoler les pigeons perchés sur l'épaule docile des statues ou picorant dans le gazon des parterres.

Ce coup de canon méridien, ces pigeons, ce vaste espace rectangulaire entouré d'architectures régulières et de galeries uniformes, je devais les retrouver plus tard dans ma chère Venise qui devint le but aimé de mes voyages et où me ramena tant de fois une passion qui ne s'est jamais lassée. Bien souvent, entre deux séjours vénitiens, je suis revenu chercher sur l'esplanade architecturale du Palais Royal la ressemblance de la place Saint-Marc. Un lien de parenté les unit dans mon esprit. Bien souvent je suis venu rêver à Venise dans ce promenoir parisien. Bien souvent j'ai foulé le sable de ce jardin et le pavage de ces galeries du Palais Royal, en pensant aux arcades des Procuraties et aux dalles de la place Saint-Marc. Bien souvent aussi je suis venu évoquer les beaux souvenirs de Venise chez mes amis Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux qui, tous deux, occupaient des appartements donnant sur le jardin.

On accédait au logis d'Edmond Jaloux par la rue de Valois et on l'y trouvait parmi ses livres, ses meubles de laque, maints objets de là-bas. Nous y revivions maintes heures proches ou déjà lointaines, les folles heures du palais Carminati, les longues heures passées « sous le Chinois » du Florian. Presque en face, de l'autre côté du jardin, on apercevait les fenêtres de l'appartement de Jean-Louis Vaudoyer qui, lui, habite encore son charmant « casino » de la rue Montpensier, tandis que Jaloux a émigré vers la rive gauche et a traversé la Seine comme il aurait traversé le Grand Canal, mais la Seine n'est pas le Léthé et on n'oublie plus Venise quand on a bu le philtre de sa beauté.

Ah! qu'elle est présente, notre Venise, dans l'aimable salon de la rue de Montpensier! J'y suis monté, l'autre jour, pour parler de l'absente en fumant un de ces longs « virginia »

dont la fumée a un arome de souvenir. Nous étions accoudés à la balustrade du balcon qui, de ses deux beaux vases de pierre sculptée, domine le rectangle Saint-Marcien du jardin. En bas le bassin luisait au soleil et étalait sous nos yeux sa minuscule imitation de lagune. Au ciel se gonflait çà et là, avec une douce mollesse, un nuage argenté qui semblait peint par Véronèse ou par Tiepolo. D'un vol lourd et paresseux, un pigeon a passé. Nos cigares fumés, Venise était toujours là !...

Elle était là, dans nos paroles et dans nos pensées; elle était là dans maints objets qui nous la rappelaient et que Jean-Louis Vaudoyer a rapportés de ses nombreux séjours vénitiens. C'est de Venise que vient cette commode peinte, de Venise aussi ces chaises, ce miroir, ce coffret, ces dessins, ces gravures. Je sais chez quel antiquaire ils ont été achetés, et, dans notre amicale causerie, tout ce charmant passé renaissait en ses moindres circonstances et en ses moindres détails, dans une constante communauté de souvenirs. Nous parlions comme dans une fable. « Nous fûmes là, telle chose nous advint. » Et c'est tel aspect de Venise que nous évoquions, telle flânerie à travers les calli, telle promenade en Lagune, telle visite de palais ou d'église, tel tableau de musée, telle fresque de coupole... Et des noms se mêlaient à cet échange d'impressions. Nous revoyions des visages, certains visages que nous ne reverrons plus que dans notre fidèle mémoire. Les heures ont passé ainsi, puis le soir est venu. Les nuages de Tiepolo et de Véronèse se sont effacés au ciel assombri. Les pigeons du jardin ont regagné leurs nids des corniches. Les lumières se sont allumées et nous sommes sortis pour aller dans quelque restaurant italien nous attabler devant un plat de *spaghetti* et une fiasque de Chianti, à moins que nous ne nous fassions servir de ces truffes blanches du Piémont que l'on nomme « tartuffe » avec une bouteille de Barbera stravecchio ou de Valpolicella.

Du Palais Royal ma pensée se reporte souvent vers un autre quartier de Paris où m'attirent aussi des souvenirs vénitiens. Je les trouve rue Jouffroy où la comtesse de la Baume, lorsqu'elle n'était ni dans son châlet du Burgenstock près de Lucerne, ni dans son palais du Grand Canal, habitait un petit hôtel dont elle avait aménagé le premier étage en une très vaste pièce, à la fois parloir, bibliothèque et salle de travail et qui la mettait à

proximité de la demeure qu'occupait, avenue de Wagram, son amie Mme Bulteau. Mme Bulteau tenait un salon justement réputé. On y causait en toute liberté d'esprit et de parole. Écrivains, artistes, hommes de science et de politique s'y rencontraient à des réceptions familières, où se fondaient dans une entente momentanée les disparates les plus tranchées, sous l'intelligente autorité de la maîtresse de la maison à qui tous témoignaient une unanime confiance et une unanime affection.

Ces réunions ont tenu une grande place dans ma vie. J'ai passé de bien douces heures dans le rez-de-chaussée de cet hôtel de l'avenue de Wagram. Il se composait d'un vaste salon au plafond en treillage doré et dont les murs étaient ornés d'une collection d'instruments de musique. Plus d'un objet vénitien s'y mêlait aux meubles anciens et aux bibelots rares ou curieux. Communiquant avec le salon et le prolongeant, la salle à manger accueillait les visiteurs et les convives autour d'un goûter délicat ou d'un dîner raffiné, mais le grand, le vrai plaisir du lieu était la conversation. J'y ai assisté à d'éloquentes, à de brillantes joutes de paroles. Parfois aussi, quand on souhaitait quelque entretien plus intime, Mme Bulteau vous recevait dans l'atelier situé au second étage de la maison. Là, elle était toute à vous, amicalement et savamment attentive aux confidences en sa vigilance d'amie, en sa perspicacité de conseillère, jusqu'au moment où apparaissaient les familiers de chaque jour, les visiteurs privilégiés liés de plus près à sa vie : la digne et bonne Mme W..., amie maternelle de sa jeunesse, la princesse de C.-C..., Mme de la Baume, le peintre Maxime Dethomas, Henri Gonse, que lui avait fait connaître, à Rome, l'ami cher et vénéré que fut pour elle Mgr Duchesne.

Après la mort de Mme Bulteau, Henri Gonse, dépositaire de ses manuscrits, de ses lettres, de maints objets lui ayant appartenu, a fait construire, à Jouy-en-Josas, pour conserver ces reliques d'amitié et ces témoignages d'un précieux passé, une maison à l'italienne ou plutôt à la vénitienne, comme on en voit sur les bords de la Brenta, et toute consacrée à la mémoire de l'amie disparue. Cette maison, je la nomme « la Maison du Souvenir ». La voici telle qu'elle m'apparut, le jour où j'y suis allé pour la première fois.

L'auto roule sur la route de Versailles. Dans la chaude

lumière d'un après-midi d'été le Château apparaît un instant et bientôt ce sont les premières maisons de Jouy, mais il nous faut, de la vallée, remonter vers la crête des Mets. C'est aux Mets que se trouve la maison où Victor Hugo, en villégiature chez les Bertin, allait visiter la belle Juliette Drouet. C'est aussi aux Mets qu'est située la « maison du Souvenir ». L'auto s'arrête devant un jardin. Une allée tournante bordée de buis mène à la maison. Elle montre son toit de tuiles rousses, son mur couvert d'un crépi rose et délicatement fané, sa porte que surmonte un buste au visage mythologique, usé par le temps...

Avant d'entrer, nous sommes allés nous accouder au petit mur de pierre qui borne le jardin en terrasse. De là, on domine sa partie inférieure et la vue s'étend sur un horizon borné, mais charmant. De ce versant de la colline, on n'aperçoit que des arbres. Rien ne rompt l'unité de la verdure vivante qui protège la solitude de cette retraite. Des arbres, le ciel et du silence. D'en bas, monte la faible plainte d'un jet d'eau, qui, dans un bassin, retombe sur les épaules d'un Triton en brocatelle de Vérone, ruisselantes sous cette charge humide. Autour du bassin, des allées entre des plates-bandes fleuries. Au bout de cette esplanade se creuse un ravin profond dans une ombre sylvestre. Deux hautes statues de pierre semblent faire signe de venir à elles. Obéissons-leur. De la terrasse où nous sommes, un escalier permet de descendre parmi les fleurs et près de l'eau. Le long du mur qui soutient cette terrasse sont placés des bustes anciens, l'un représentant la Vieillesse, l'autre la Jeunesse. Entre eux une vasque de pierre symbolise la Fontaine de la Vie. A l'angle de la terrasse, se dresse la maison. En son crépi rose, elle tiédit dans une chaleur tout italienne et elle semble chanter dans la lumière l'élégie du Souvenir.

Elle nous a accueillis en ses pièces fraîches, en son vestibule où des fragments de miroirs et des nacres de coquillages s'incrustent dans les enroulements contournés de son stuc, en ses chambres faites pour des sommeils pleins de rêves du passé, d'un passé que rappellent maints objets où s'évoquent les longs séjours vénitiens de jadis, les longues heures de vie heureuse. C'est à ces heures que nous pensons en un silence réciproque. Des ombres amies nous accompagnent. Elles sont chez elles dans la « maison du Souvenir » et nous savons si bien leurs noms que nous ne les prononçons pas et nous continuons à nous

faire, une fois redescendus dans la vaste bibliothèque. Sur des rayons je vois des livres que signa du pseudonyme de Jacques Vontade et de Famina l'auteur de *la Lueur sur la Cime* et de *l'Ame des Anglais*, mais son œuvre n'est pas toute là... Il s'y joindra un jour le recueil des nombreux articles où Mme Bulteau consigna le fruit de son expérience de femme et d'écrivain, de ses recherches dans le domaine du sentiment, de l'art et de la littérature, de ses impressions de voyage et de société, de tout ce qui fut l'occupation de son cœur et de son esprit. Un jour viendra où s'ouvriront les archives de la Maison du Souvenir. Des mains vigilantes et respectueuses en tiennent les clés.

Les heures passent. La lumière se fait plus douce, et le crépuscule approche. L'odeur des fleurs et la plainte de l'eau entrent par les fenêtres ouvertes. Le ciel s'assombrit sur les verdures immobiles. Lentement dans ma pensée la maison couleur de rose séchée se confond avec le blanc palais de marbre qui mire dans le Grand Canal sa façade de tubéreuse. L'enchantement de Venise m'environne de son sortilège et soudain m'apparaissent, en un raccourci mystérieux, les jours et les heures de ma vie vénitienne, et tous les visages aimés ou amis qui en furent la joie ou le plaisir. Je revois mon étroite chambre de l'hôtel Regina qu'emplissaient à minuit les cloches de la Salute; je revois le mezzanino aux beaux stucs du Palais Vendramin ai Carmini; je revois toute Venise, ses églises, ses palais ses jardins, sa Lagune; je revois l'humble Casa Zuliani et le Palais Venier et la chambre des fièvres heureuses au cher Palais Dario, et ce clair de lune où, pour la première fois, je suis monté sur l'altana, toutes les heures et tous les jours d'où sont nés ces feuillets où j'ai tenté, en souvenir de ceux et celles dont la présence me rendit chers ces temps heureux, en l'honneur de Venise et en mémoire de moi-même, de fixer, comme dans un miroir, les reflets de ce passé dont les images vivantes survivent à la cendre des années mortes.

Henri de Régnier.

# LA GÊNÈSE DE *LORENZACCIO*

## UN *LORENZACCIO* DE GEORGE SAND VERS 1831

A mesure que la critique se fait plus précise et plus documentaire, on imagine de moins en moins qu'un chef-d'œuvre ait pu sortir d'une traite de la plume d'un écrivain, sans essais préalables ni tâtonnements. Si prime-sautier que soit le génie d'Alfred de Musset, son *Lorenzaccio* n'échappe pas à la règle. Il y a plus. Une de ces ébauches, la première de toutes, a été esquissée avant lui et sans lui. Il l'a faite sienne, usant du privilège que lui conféra sans doute celle qui lui accordait, un jour, « droit de vie et de mort » sur tous ses « manuscrits passés, présents et futurs ».

Depuis de longues années, ce n'est un mystère pour personne que le drame trouve son origine dans une petite pièce de George Sand, *Une Conspiration en 1537*. Nous l'indiquions, avec maint détail précis, en un livre déjà ancien (1). Depuis, la « scène historique » a été imprimée par les soins de M. Dimoff (2), et chacun peut se rendre compte des emprunts de Musset. Il n'est cependant pas inutile de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution générale d'une œuvre à laquelle la Comédie-Française vient de donner une inoubliable consécration, et le souvenir de ce spectacle magnifique permettra au lecteur de nous suivre. Nous lui demanderons de vouloir bien reprendre avec nous le projet de *Lorenzaccio* à la source initiale, au premier contact de George Sand avec les *Chroniques* de Varchi,

(1) *Le Théâtre d'Alfred de Musset*, Hachette, 1901, in-8.
(2) *Revue de Paris*, 15 décembre 1921.

et nous accompagner, à travers dates et documents, jusqu'à la publication du *Spectacle dans un fauteuil* (*Prose*). Peut-être, chemin faisant, rencontrera-t-il quelque aperçu nouveau ou quelque menue précision.

Comment George Sand fut-elle amenée à feuilleter le vénérable in-folio : j'entends le Varchi, édition de Leyde de 1723, car plusieurs de ses personnages ne peuvent émaner que de celle-là : le spadassin avec son nom gracieux de Favolaccino ; Giulio Capponi né d'une faute d'impression ; Malatesta Baglione, ressuscité grâce à la magie d'un portrait hors texte ; Giomo et le Hongrois, soudés ensemble par le charme d'une virgule sautée. Dès son arrivée à Paris, au début de 1831, elle était à l'affût des sujets littéraires qui pouvaient lui permettre de gagner sa vie et d'illustrer un nom qui ne fût pas celui des Dudevant. Lorsque le « pèlerin à la chevelure brune et bouclée » vint heurter à la porte de celui qui devait bientôt se confiner dans l'ermitage de la Vallée aux loups, il trouva en Delatouche « un homme de quarante-cinq ans, d'une figure pétillante d'esprit, de manières exquises... à la voix douce et pénétrante », mais qui ne montrait aucune sympathie pour des essais de pensionnaire. Il préférait les « monstres », en préparait un qui serait espagnol, en avait enfanté un autre, — bien hybride celui-là, — qui était demi français et demi italien. La cloche d'un couvent de Camaldules allait tinter dans sa *Reine d'Espagne*, et sa *Fragoletta* avait été enterrée dans un couvent de Naples. Lui-même, à l'écouter, avait visité les clairières de l'Abruzze et les coins cénobitiques de la Vallombreuse, parcouru sur la mule au pied sûr les Apennins chargés d'orages, et, tout au fond d'un vallon où serpente le ruban argenté d'un fleuve, il avait découvert une ville où les dômes sont d'or, où les oliviers montent entre les fleurs... Il conseilla à George Sand des lectures en rapport avec ses propres aspirations. Pour les italianisants d'alors, à côté de Sismondi, lu de tous, un recueil imposant se présentait : le *Thesaurus antiquitatum Italiæ* de Grævius, continué par Burmann.

J'engage le sandiste à compulser cette série d'in-folios que leur reliure en veau et la poussière des années ne parviennent pas à rendre rébarbatifs : il y retrouvera la multiplicité des émotions qui firent battre le cœur de la jeune femme. Ici une

carte de Toscane, là un vieux plan de Florence, ailleurs Venise avec ses palais et ses églises, ses joûtes et ses processions, son Grand Conseil, son Bucentaure. Il lira cette inscription d'une coupole de Saint-Marc où sont nommés les Zuccati, thème d'un roman sans amour écrit pour Maurice Sand. Il verra la description du monastère de Camaldoli. Une planche gravée lui offrira, surmontées d'une ceinture de sapins, ces mêmes dunes mouvantes où se dénoue *Lélia*, la première *Lélia*, remaniée et gâtée par la suite. Dans un latin que l'élève maussade de Deschartres pouvait comprendre à demi, il reconnaîtra les fontaines jaillissantes, les parterres odoriférants parmi lesquels rêve Sténio, tout enivré des parfums suaves, charmé par la vue et le chant des oiseaux, bercé par des cantiques dans lesquels, à des voix graves et pleines, répondent d'autres voix pénétrantes et argentines. C'est au voisinage d'une étude sur le couvent des Camaldules que George Sand put remarquer, — seul ouvrage italien au milieu d'élucubrations latines, — l'édition de Varchi attrayante et fautive, et de tout cet ensemble devaient naître, avant les *Maîtres mosaïstes*, un premier *Lorenzaccio* et une première *Lélia*.

Lorsque de graves Hollandais entassèrent en cette lourde collection ouvrages sur ouvrages, se doutaient-ils qu'un siècle après, dans une bibliothèque de Paris, — la Mazarine peut-être, — une femme menue, chaussée de souliers trop minces, coiffée d'une toque de velours fragile, viendrait toute grelottante la consulter en face de quelque vieillard au nez rougi par le froid et que, de cette lecture, naîtraient le plus étrange des romans et le plus troublant des drames? Qui sait? Le souvenir de cette pile cyclopéenne d'in-folios fut peut-être le poids infinitésimal qui fit pencher la balance en faveur du voyage d'Italie.

Le départ devait se faire attendre deux ou trois ans : il fallait que Musset parût. *Une Conspiration* fut écrite d'abord : ce *Lorenzaccio*-là n'avait pas besoin de Musset pour exister.

La petite pièce est attachante, mais l'on est gêné pour en dégager l'intérêt propre. Il y a là à la fois trop et trop peu : trop de ce que Musset a repris pour le resserrer et le dire mieux que sa devancière, trop peu de ce qu'il a développé et dont on soupçonne l'amorce. Essayons d'oublier le vrai *Lorenzaccio*; ne songeons plus à ce dialogue si aiguisé, à ces tirades d'une

forme si brillante et si arrêtée; effaçons de notre mémoire la complexité plus synthétique du héros, la vraisemblance plus massive de la victime; ne demandons ni les machinations d'un Cibo, ni les élans de quarante Strozzi; ne cherchons pas de ces tableaux qui traduiraient en larges « imageries » l'impuissance finale de tout le grouillement d'un peuple. Il reste une intrigue qui, lente au début, s'anime, se colore vers la fin. On s'intéresse à ce Lorenzo qui simule la lâcheté comme Brutus simulait la folie, qui prépare son meurtre avec toutes les fièvres de la vengeance, attire sa victime dans un piège infernal et l'immole avec la brutalité et les raffinements d'un ennemi qui, grisé par l'idée de la revanche, trouve en elle une indicible volupté. Le dénouement du mélodrame est rehaussé par la fantasmagorie du décor imaginaire; le foyer a jeté quelques lueurs, il s'allume et répand une vive clarté dans la chambre : « Maintenant, s'écrie Lorenzo, en soulevant la tête du duc pour la regarder, Grand-Duc de Florence, bâtard du pape, gendre de Charles V, tyran, despote, infâme, fanfaron, impudique Alexandre de Médicis, bonsoir pour la dernière fois. Lorenzo ne te ramènera plus de l'orgie et ne te mettra plus au lit accablé de débauches et de crimes. Dors bien! »

N'insistons pas sur des maladresses d'une candeur plus charmante que ridicule. L'étourderie commise sur Giomo et le Hongrois confondus en un seul personnage, prolonge toute une série d'anachronismes. George Sand appelle Alexandre Grand-Duc, titre qu'il n'a jamais porté. Les bénédictions de Clément VII mettent plus de deux ans à venir de Rome à Florence : depuis 1534, le siège pontifical est occupé par Paul III. En janvier 1537, Malatesta Baglione est mort depuis cinq ans. Mais George Sand a été frappée par les illustrations du Varchi de Burmann. Une virgule lui échappait, des gravures hors texte ne restaient pas inaperçues. Que ce fût la figure de Malatesta ou celle de Clément VII, les portraits l'arrêtaient plus que les dates.

En revanche, elle développe le rôle de l'héroïne, insignifiant chez Varchi. Dans l'original, Catherine Ginori est campée en deux lignes. Musset lui donnera de la grâce et du charme. La « Catterina » de George Sand, devenue la sœur de Lorenzo, alors que, dans l'histoire, elle était sa tante, se dresse, plus théâtrale. Elle prend des leçons de latin avec un vieux moine qui cherche la pierre philosophale, — on pense naturellement à Deschartres,

— et elle comprend l'histoire de Virginia dans le texte de « Titus Livius ». Elle vient trouver le héros dans sa chambre, tout juste après la « scène hideuse » du meurtre : « L'as-tu bien tué? Ne respire-t-il pas encore? dit-elle. Écarte cette couverture et donne-moi le flambeau, que je le regarde en face! » Elle crache au visage du tyran, et se tournant vers Scoronconcolo : « Toi, coupe cette tête, et porte-la au peuple. » La chronique vantait l'esprit, la vertu et la merveilleuse beauté de Catherine Ginori. De cette femme instruite, de cette épouse modèle George Sand a fait une fillette de quinze ans, « un enfant », mais quel enfant! Elle a beau s'évanouir au cours de la scène, c'est déjà une « vierge forte ».

Voilà qui vaut une signature. D'autres traits sont une date. La petite pièce s'ouvre par une émeute. Ces jeunes gens exaltés qui tiennent à montrer dans la rue leurs moustaches hérissées et leurs fraises tachées d'encre, conspirateurs à la tête vide et à la mine affamée, ces factieux dispersés et injuriés par la foule que contient la force militaire, ces républicains qui se reconnaissent à la couleur de leur pourpoint et au peu d'ampleur de leur manteau, tout cela rappelle le saint-simonisme, les barricades, la révolution de juillet et ses lendemains. En juin 1832, George Sand assistera de ses fenêtres au défilé des cadavres vers la Morgue, des blessés vers les hôpitaux, et elle verra la Seine couler rouge de sang. D'autres émeutes avaient précédé.

Autre indication de date, moins objective. Après l'assassinat, le cœur de Lorenzo se dilate, devient tout miséricorde. Désormais, l'existence sera douce au héros et il veut vivre longtemps. Il y a là un demi-optimisme qui n'annonce que de très loin l'impassibilité hautaine de Lélia. George Sand ne manie pas encore avec maîtrise les états d'âme byroniens. Son Lorenzo va sans grande raison de l'ardeur à la lassitude, de la lassitude au scepticisme et à la résignation. Lorsqu'il aura reconquis sa propre estime, il prendra encore plaisir à vivre, quand ce ne serait que par souvenir d'héroïsme et par enfantillage de gloriole. Il semble que si George Sand avait écrit cette pièce après *Lélia*, elle aurait donné plus de profondeur et plus de précision aux sentiments de son héros désenchanté.

Indiquerai-je enfin quelques particularités de forme? Le dialogue est émaillé de traits énergiques, d'images poétiques; il manque trop souvent de vivacité. Il est pourtant des tirades que

soutiennent la couleur et l'harmonie, témoin les jolies phrases dans lesquelles le duc, — d'autres fois si mesquin et si bilieux, — donne libre cours à toute son exubérance de « connaisseur » :

Oh ! depuis plusieurs jours, je m'enivre à la contempler, tantôt là, penchée vers cette fenêtre et livrant à la brise ses longs cheveux noirs, tantôt à l'église, les yeux baissés sous son voile entr'ouvert, plus belle, plus naïve que les Vierges que notre vieux Michel-Ange rêvait aux beaux jours de sa jeunesse... Dis-lui que le duc de Florence se meurt d'amour pour elle. Dis-lui qu'il couvrira de perles et de pierreries sa noire chevelure et son sein naissant et ses bras moelleux. Dis-lui qu'il lui donnera le plus beau cheval que Naples ait jamais fait courir dans ses fêtes, la plus belle haquenée de toutes les Espagnes, des étoffes d'or et des voiles brodés de Constantinople.

C'est déjà la prose séduisante des premiers romans de George Sand. Plus loin, le meurtre accompli, Lorenzo se mettra à la fenêtre pour « savourer cet ineffable instant... Que le ciel est pur ! soupire-t-il... Ah ! je me sens bien, maintenant, ma poitrine s'élargit, mon âme se dilate ! » Cela ne sonne plus comme *Rose et Blanche*, mais comme une bluette à peine antérieure ; le geste, le mouvement, les expressions se retrouvent dans *la Fille d'Albano*, nouvelle publiée sous la signature de J. S. (Jules Sand) dans *la Mode* du 15 mai 1831. Et c'est là une raison encore pour rapporter la *Scène historique* de George Sand aux premiers mois de sa vie littéraire.

Nous épargnerons au lecteur une étude technique qui aboutirait aux mêmes conclusions. Au moins devons-nous lui dire dans quelles conditions Musset a hérité de ce premier essai.

Il a existé deux exemplaires manuscrits de la pièce de George Sand.

L'un nous a été conservé ; c'est le brouillon autographe ; il fait partie de la collection splendide léguée à l'Institut par M. de Spoelberch de Lovenjoul. Retrouvé dans des papiers qui provenaient de Sandeau, il a dû quitter le domicile de George Sand avant que Musset y fût admis. L'auteur de *Lorenzaccio* n'a pu l'utiliser.

Est-ce hasard ou intention ? Le manuscrit porte une signature qui constitue une sorte d'endossement. Le prénom de Jules y reparaît à quatre reprises. A supposer que ce ne fût pas une première destination, c'est tout au moins une date. Si, comme

on l'a cru, l'œuvre avait été écrite sur la table commune de George Sand et de Musset à Paris, à Florence ou à Venise, on s'expliquerait le nom d'Alfred. Mais Jules! Et, selon M. de Lovenjoul, ce nom est écrit de la main de Jules Sandeau. Il faut absolument rattacher le manuscrit à ce que M. Pierre Gauthiez appelle spirituellement la période *julienne*.

Signalons accessoirement les mentions : « 3 pantalons... 3 chemises... 2 foul (foulards?) 2 p.. de bas ». On le voit, si George Sand confondait ses livres avec les mémoires de boulanger, elle ne distinguait pas ses essais littéraires de ses comptes de linge. Par une étrange fatalité, il fallait que le prénom de Sandeau voisinât avec des articles de blanchisseuse.

Une copie existait : il en reste un feuillet, — le premier, — dans l'album rouge de George Sand, à la suite du morceau intitulé Jehan Cauvin (1). Les traces des feuillets qui manquent correspondent bien comme nombre à ce que pouvait être *Une Conspiration*. La page qui subsiste est une liste de personnages identique à l'autre. Elle paraît être de l'écriture de Boucoiran, le précepteur de Maurice, et tout cela se rapporte à l'année 1831. Cette liste et ces feuillets enlevés, Musset a pu les connaître deux ans après. S'il n'a pas lu le manuscrit primitif, la cahier rouge resté entre les mains de George Sand lui fut largement ouvert. Que l'album ait été ou non emporté en Italie, c'est chose indifférente. Le temps n'avait pas manqué avant le départ; les pages arrachées trouvaient place dans une malle, entre quelques mains de papier, — blanc ou noirci, — et un exemplaire de Varchi moins encombrant que l'édition de Leyde. Là sans doute commençait à poindre un nouveau *Lorenzaccio*.

## UN *LORENZINO* INTERMÉDIAIRE — 1832

L'idée de *Lorenzaccio* a-t-elle vraiment reposé dans des tiroirs pendant deux ans avant que Musset pût y songer, tandis que George Sand l'oubliait et que Sandeau ne s'en souciait point? La donnée, en tout cas, fermentait ailleurs. Lisez plutôt cette page qui fut imprimée durant l'hiver 1832-1833.

Le duc Alexandre assassiné! hier durant la nuit, renversé sur le

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1924, p. 579, n. 1.

lit, frappé, étranglé!... — Le duc assassiné! s'écria Catherina; comment, par qui? — On nomme le duc Lorenzino; il a soudain disparu seul. Il avait attiré le duc Alexandre dans son palais pour une intrigue amoureuse, selon leurs habitudes; le duc y a passé la nuit; ce matin il n'a pas paru, on a commencé à s'inquiéter; on a su qu'il avait été chez le duc Lorenzino; le cherchant là, on l'a trouvé étranglé, meurtri comme s'il avait supporté un combat. — Le duc Lorenzino a disparu?... — On dit qu'il est parti blessé, et que le duc Alexandre, en se défendant, l'a mordu à la main. — Le duc a donc tué Alexandre lui-même? — Lui-même avec deux assassins. — Cette histoire est atroce. — Vive Lorenzino! — A bas l'assassin! — Vive Lorenzino!

C'est le sujet de *Lorenzaccio*! J'entends le sujet mélodramatique, un peu même de l'étude historique. Car, pour la psychologie du personnage principal, elle est assez rudimentaire. Le passage est tiré d'une nouvelle signée Madame de ****. Il eût été plaisant que ce fût George Sand. Il faudrait supposer une Aurore Dupin diablement jeune d'esprit et de théories. Il y a là une histoire romanesque gentiment contée et quelques aspirations louables vers la liberté. Mais Lorenzino est appelé duc! C'est pis que de faire d'Alexandre un Grand-Duc! Le tyran est étranglé et non saigné. Surtout, je trouve ces lignes que George Sand ne pouvait imprimer à cette date : « Que l'amour est redoutable! qu'il est cruel, quand il est contrarié, quand il ne vous donne pas aussitôt une même maison, une même couche, des habitudes intimes, le mariage, né de la religion et de la nature. » Voilà qui est bien bourgeois pour notre baronne émancipée! L'auteur ne serait-il pas une de ces muses romantiques dont M. Marcel Bouteron nous signale avec tant d'esprit la multiplicité et que M. Edmond Pilon se représente coiffées d'un chapeau de paille à rubans, avec un grand châle à fleurs, les cheveux en bandeaux, portant sur le cou nu une petite croix, et un petit bouquet de réséda sur le cœur ? Littérature de journal de modes. Évidemment! George Sand a bien écrit dans *la Mode*.

*Lorenzino de Médicis, nouvelle florentine*, fait partie du tome III du *Salmigondis* ou *Contes de toutes les couleurs* (1832), collection très bariolée. Dans ce même tome on trouve *l'Anneau* de Félix Pyat, l'un des premiers amis littéraires de George Sand, *le Petit Zacharie* de cet Hoffmann qu'elle étudiera bientôt.

Le tome Ier contenait *l'Ile des fleurs* par Sand, nouvelle qui, dans des splendeurs de style, drape des connaissances en histoire naturelle que n'eût pas désavouées Deschartres et une onction digne de l'ancienne pensionnaire des Religieuses anglaises. Le tome V présentera *Cora* par « l'auteur d'Indiana », *Cyprien* par Jules Sand. Dumas père, qui écrira plus tard un *Lorenzino*, et Paul de Musset lui-même figurent dans la collection. On avouera qu'au moment de trinquer au champagne chez les *Frères provençaux* ou chez Lointier, et avant d'aller vider à Venise quelques verres de vin de Chypre ou d'autres coupes plus amères, George Sand et Musset avaient pu apprécier la délicatesse variée de ce *Salmigondis*.

La possibilité une fois admise, lisons d'autres passages :

Elle (Catherina) a su l'histoire qui occupe Florence : elle a rougi plusieurs fois en entendant ce récit, mais elle n'a rien dit ; elle est rentrée chez elle avec sa mère, sans ouvrir la bouche ; toutes deux sont affligées et ne se parlent pas... Sa mère l'appelle ; elles sortent, s'avançant dans les champs où elles vont rarement ;... le soleil s'abaisse sur l'horizon, mais il est encore chaud ; la nature est tranquille, tout respire le calme d'une soirée d'été. — Ma fille, dit Clementina, vous avez entendu l'histoire de ce matin...

C'est là tout justement le thème d'une scène de *Lorenzaccio* : il ne manque que le bord de l'Arno : « Le soleil commence à baisser, écrira Musset... Que le ciel est beau ! que tout cela est vaste et tranquille ! » Puis, la phrase de Marie Soderini à la jeune fille : « N'as-tu pas entendu répéter cette fatale histoire de Lorenzo ? Le voilà la fable de Florence. »

A vrai dire, l'histoire n'est pas la même. Dans le récit du *Salmigondis*, c'est une aventure de chasse : « Le duc Alexandre, dans une chasse, était devenu épris d'une villageoise ; il lui avait fait des propositions qu'elle avait refusées ; mais le duc Lorenzino s'était chargé de lui faire voir cette fille. » Vous devinez le reste. Ce n'est ni l'enlèvement de Gabrielle ni la scène de l'épée : mais il y aura aussi une chasse dans le *Lorenzaccio* de Musset.

Et les bannis, si déclamatoires et si émouvants, ils sont là, déjà. Seulement, pour les trouver, il faut sauter par-dessus la *Rose rouge* de Dumas.

Des hommes qui jouissaient, la veille, de tous les avantages de la richesse, de la considération, sortaient des portes de leur cité natale,

pour aller végéter dans l'exil et la pauvreté. On voyait ces malheureux bannis s'éloigner à pas lents de leurs foyers ravagés, regarder en arrière... Alors, se dirigeant vers l'asile le plus proche, ils se préparaient à commencer une carrière de dépendance et de pénurie, en attendant qu'un changement de fortune les mît à la place de leurs oppresseurs.

La page cette fois est de mistress Shelley. Il serait curieux que Musset eût lu à la même heure les deux morceaux, et que le double souvenir s'en fût agglutiné dans son esprit. Au surplus, tout cela est antérieur d'un an au moins à son drame.

Que de coïncidences! Ici, pas de démonstration technique, point de preuves palpables : des présomptions seulement, mais combien troublantes! Et nous conclurons de cette courte digression que vers 1832, malgré l'insouciance, — ou le désintéressement, — de George Sand, l'incurie de Sandeau, et l'abstention forcée de Musset, la sève du tronc italien d'où était sortie *Une Conspiration* a continué à bourgeonner dans des rameaux voisins, et pas bien loin de la branche où s'épanouira le *Lorenzaccio* en cinq actes.

### LES ÉTAPES DU *LORENZACCIO* DE MUSSET — 1833-34

Musset a repris la pièce de George Sand : ses tendances personnelles, une étude approfondie des *Chroniques*, les fièvres du moment l'ont conduit au plus admirable des développements. Il a sextuplé le nombre des tableaux; d'un Brutus sans cohésion il a fait une manière d'Hamlet. L'œuvre n'est pas sans défauts : il est trop facile de le prouver; mais il y a là une poussée de sève jeune et ardente, une luxuriance de génie qui expliquent certaines spontanéités d'enthousiasme.

Créant à nouveau, Musset n'a pas songé à dissimuler des emprunts qui, dans la pensée de tous deux, échapperaient à jamais au lecteur. Telle l'apparition de Lorenzo. Lisez George Sand : « *Lorenzo paraît au fond de la galerie; il s'avance lentement et comme plongé dans un affaissement mélancolique.* Voyez-le, abattu, terne, usé; voyez ses traits amaigris et plombés, son corps débile, que ronge incessamment la fièvre de l'orgie, son regard éteint et stupide! » Lisez Musset : « *Lorenzo paraît au fond d'une galerie basse.* Regardez-moi ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulant. Regardez-moi ces yeux plom-

bés... ce visage morne, qui sourit quelquefois, mais qui n'a pas la force de rire. » Suit, des deux côtés, toute la scène de l'épée : effroi simulé ou à demi sincère de Lorenzo, son évanouissement, sa chute, soulignés par l'ironie méprisante d'Alexandre. Relevons aussi la scène des deux républicains et la volte-face amusante avec laquelle ils acceptent les faveurs de leur ennemi. Ailleurs, que d'expressions communes! D'un côté, les murailles sont accoutumées à soutenir Lorenzo, de l'autre, les palais n'ont jamais mieux prouvé leur solidité qu'en soutenant les seigneurs florentins quand ils ont trop pris de leur vin. « Votre cœur est bien malade », dit chez George Sand Madonna Maria à son fils; « O Lorenzo! Lorenzo! ton cœur est très malade », dira, chez Musset, Philippe; « cet infernal Strozzi », écrira l'une; « tous ces Strozzi de l'enfer », imprimera l'autre. « Amen », conclura des deux côtés le spadassin. « Mon âme se dilate », soupirera le premier Lorenzo; « son âme se dilate singulièrement », pensera le Scoronconcolo du *Spectacle dans un fauteuil.*

Autre évidence : Musset étudie de nouveau le texte italien, et dans une autre édition : Milan, 1803-1804; cela ressort de l'extrait qui fut annexé au *Lorenzaccio* de 1834. Il en tire la reconstitution historique dont tous s'accordent à admirer la vie et la précision. Les anachronismes sont supprimés : Malatesta Baglione disparaît; Paul III remplace Clément VII; Catherine redevient la tante de Lorenzo et reprend dans l'action une place plus discrète; Alexandre redescend de la qualité de Grand-Duc au simple titre de duc; à Capponi, représentant d'une famille illustre, est substitué un nom obscur trouvé dans Varchi : il est dès lors possible de faire de Venturi un type analogue à M. Jourdain, ou plutôt au père de M. Jourdain vu à travers les lunettes de ce dernier, une personne de qualité qui fabrique de la soie, mais qui n'en vend point.

Musset a-t-il écrit *Lorenzaccio* avant ou pendant ou après le voyage d'Italie?

Première hypothèse : *Lorenzaccio* antérieur au départ (décembre 1833). M. Jean Pommier, dans une leçon magistrale (1), semble pencher pour celle-ci. Elle m'a jadis tenté. Un fait surtout est intéressant. Il n'était pas nécessaire d'aller

(1) *A propos de Lorenzaccio*, *Revue des Cours et Conférences*, 15 décembre 1924.

à Florence pour étudier le texte de Varchi. Les éditions étaient à la portée de tous : Leyde, Milan, Cologne. On a vu cette dernière dans une vitrine de l'exposition organisée avec autant de compétence que de goût par M. Coüet, l'archiviste distingué de la Comédie-Française.

Autre supposition : *Lorenzaccio* rédigé en Italie. Paul de Musset sans doute s'est trompé, ou nous a trompés, en affirmant que le sujet avait été découvert à Florence. Est-ce une raison pour rejeter tout son témoignage ? Ces mélodies inspirées au héros de *Lui et Elle* par l'aventure de Luisa Strozzi, cette scène où, durant le voyage, l'amant soumet à sa maîtresse les fragments d'une œuvre en préparation, émanent peut-être de confidences. Musset a travaillé en Italie : c'est prouvé par une lettre de George Sand à Buloz, datée du 4 février, et publiée par Mme Marie-Louise Pailleron (1) : « Depuis quinze jours j'étais bien et je travaillais, Alfred travaillait aussi, quoiqu'il fût un peu souffrant, et qu'il eût de temps en temps des accès de fièvre. » Et puis, le drame ne reflète-t-il pas le voyage? Très ingénieusement, M. Henry Bidou retrouve George Sand dans la marquise Cibo : il ne nous dit pas si c'est la George Sand du quai Malaquais ou celle de l'hôtel Danieli. La Mazzafirra qui hanta longtemps l'âme du poète suppose une visite des musées de Florence. Et ces lanternes des palais, cette tristesse des rues sombres, — Musset y reviendra dans la *Confession d'un enfant du siècle*, — et ce Campo-Santo peint par Freccia et dont Mme Piérat, — je veux dire Lorenzo, — se demande avec tant d'ironie dans le geste si c'est un portrait ou un paysage, s'il faut le regarder en long ou en large ?... Ce même Freccia, s'il voulait faire une vue de Florence, se placerait sur la rive gauche de l'Arno du côté de l'orient. Musset, à coup sûr, avait contemplé la ville, des hauteurs de San Miniato.

Dernière hypothèse : *Lorenzaccio* aurait été fait à Paris, après le retour. Paul de Musset va jusqu'à fixer un intervalle de huit mois entre la conception « en cinq actes », et la rédaction. A vrai dire, on ne voit pas quand Alfred s'en serait sérieusement occupé, entre avril et août 1834. Le 19 avril, il est encore incapable d'écrire une malheureuse comédie promise à Buloz; on sait laquelle : ce n'est pas *Lorenzaccio*, qui est un drame. Le 30 avril : « Je m'en vais faire un roman... » On connaît ce

(1) *François Buloz et ses amis. La Vie littéraire sous Louis-Philippe*, p. 406.

roman. Dix jours après : «... Je ne puis rien faire de bon. » Et soudain à brûle-pourpoint : « Je vais publier ces deux volumes de prose de *Lorenzaccio*. » Seraient-ils donc prêts? Le grand argument ici est la trace d'un sentiment de vide, d'un désespoir sans nom causés par la maladie et la rupture. Les lettres adressées à George Sand, de Genève et de Paris, représentent une sorte d'écroulement, un froid qui descend lentement, une mort qui tombe goutte à goutte comme la neige. Ou bien c'est le souvenir de la pureté première, la rancœur des souillures irréparables, le sentiment d'une renaissance à la vie après horreurs et secousses, la poussée enfin d'un fatalisme où la volonté chavire parmi des visions hallucinantes et fantastiques. Si l'on étudie cette correspondance en regard de *Lorenzaccio*, l'on dégage aisément tout un ensemble de notations voisines, de thèmes apparentés, de résonnances complexes, sans qu'on puisse « situer » le point d'origine des premières sonorités.

Que d'incertitudes, dira-t-on ! Des documents, des témoignages nouveaux peuvent les lever. De la contradiction même des faits jaillit une évidence : la pièce n'a pas été écrite en une fois. La preuve est fournie par les plans inédits et les scènes non imprimées.

Les plans sont de ces « préparations », de ces « épluchures » que Paul de Musset a signalées et que l'auteur jetait d'ordinaire au feu avant de se mettre au travail. Ils sont écrits à la diable sous forme de notes, les abréviations parfois peu lisibles y sont nombreuses. Des chiffres, des noms, des indications sommaires montrent les personnages à leur place dans les scènes et les actes, comme des pièces d'échiquier. Deux projets sur trois comprennent les cinq actes. On y devine, entre autres thèmes, Cibo et la confession, l'apparition de Lorenzo et la scène de l'épée, le dialogue qui le met aux prises avec les deux républicains, la préparation et l'exécution du meurtre, le mouvement des Florentins aux abords ou à l'intérieur du palais, le couronnement de Côme. Dans l'un se surajoute l'intrigue secondaire qui aboutit à la mort de Louise Strozzi. Mais des personnages sont là qui ont été rayés par la suite, Benvenuto, Capponi, et des scènes aussi qui n'ont pas été conservées, un sermon dans une église, un carrefour au cours d'une chasse. De cette chasse un souvenir subsistera dans la scène de la cotte de mailles.

Que signifiait-elle dans la pensée première? Cadre pour tentative de meurtre? Décor pour aventure d'amour? Varchi et le *Salmigondis* ne nous donnent ici que des lueurs.

Deux scènes sont traitées, rédigées ; dans l'une, Lorenzo promet à Benvenuto de faire à une médaille un revers « tel que le monde n'en a point encore vu ». Le célèbre orfèvre prend congé du duc pour gagner Rome. « Il me faut ta tante ou je te coupe les oreilles », dit Alexandre resté seul avec Lorenzo. — N'y comptez pas, répond en résumé Lorenzo. Cependant il y a « des braillards » à punir : « En vérité, s'écrie le duc, il faut que j'écume ma chaudière à chaque cuillerée de soupe que je veux avaler. » L'autre scène met un Lorenzo ironique et glissant en face d'un Freccia pur et naïf. A ce jeune homme aux rêves d'enfant, aux rêves délicieux, Lorenzo propose, on devine avec quelles insinuations, de faire le portrait d'une vieille dame; il passe à la Mazzafirra : « Tu peigneras ces grands cheveux, auparavant, et sur ma parole, il ne t'en coûtera pas un denier. » Autres offres plus honnêtes : une armoire où brillent les volumes à tranches dorées, un orgue dont, complaisant, Lorenzo tient lui-même le soufflet, un atelier et un chevalet au service du Médicis : « Jésus! quel bonheur! — C'est bon, c'est bon, tu me remercieras une autre fois. » C'est déjà, dans sa tendance générale, la scène bien connue du manuscrit définitif.

Celui-ci est la propriété de la Comédie-Française. Les variantes, intéressantes en soi, jettent un jour un peu changeant sur les phases de la rédaction. Retenons surtout que ce beau manuscrit suppose tout un agencement de parties d'abord indépendantes, et ce fut là sans doute le plus clair du travail qui précéda immédiatement la publication (1er août 1834).

De cette revue sommaire des documents relatifs à la genèse de *Lorenzaccio* peut-on tirer une conclusion?

D'abord, il est possible que Musset ait connu un volume du *Salmigondis* paru un an avant le voyage d'Italie. Il s'en fût souvenu avec l'épisode de la chasse, d'ailleurs abandonné, avec le thème du bord de l'Arno, conservé celui-là et délicatement harmonisé, avec les bannis dont l'adieu à Florence est dans toutes les mémoires.

D'autre part, il est probable que les préoccupations relatives à *Lorenzaccio* se sont éparpillées sur de longs mois : première

étude du sujet à Paris, durant l'automne de 1833 ; à Florence, vision rétrospective, évocation féconde ; à Venise, travail intermittent et vite interrompu ; pendant ce temps-là, des notes, des plans, des scènes. A Paris, après le retour, agencement d'ensemble, dernières soudures, retouches suprêmes. Il reste d'ailleurs admissible que le travail essentiel de rédaction se soit, sinon confiné, du moins précipité durant l'une de ces périodes.

Surtout, il faut accepter une certitude capitale. Le sujet n'a pas été trouvé à Florence dans quelque fouillis de manuscrit ou dans une édition rare. Si Musset l'a découvert alors, ce ne pouvait être que dans la malle de sa maîtresse. *Une Conspiration en 1537* avait précédé d'au moins deux ans le voyage. Sur cette conception du drame à Florence, un mot de Paul de Musset pourrait bien laisser percer la vérité. Le héros de *Lui et Elle* « voulut relire » les *Chroniques* sur place : ainsi il les avait déjà lues. En fait, Musset les connaissait par George Sand dont il reprenait et développait la pièce.

Félicitons au moins ce frère d'avoir, dès 1865, dans l'édition des *Œuvres complètes*, affirmé tout l'intérêt d'un drame que nulle constatation de sources, nulle vérification d'emprunts ne saurait diminuer. Il appréciait le relief puissant qui détache, anime, parmi les indications très sobres d'un décor resté longtemps imaginaire, tous ces personnages qui semblent emportés dans une poussée de vie florentine. Il voyait déjà dans Lorenzo mieux qu'un tyrannicide de mélodrame, plus qu'un Brutus héroïque. Il mettait le personnage « au niveau des plus belles créations de Shakspeare ». Aberration fraternelle, vertige familial, diront ceux que le drame n'a pas le don d'émouvoir ! Bien plutôt intelligence de tout ce qu'il y a d'humanité exceptionnelle dans un caractère empreint « de passion et de violence », — nous dirions aujourd'hui : de psychologie vibrante et exaspérée. Confident de l'auteur, il comprenait mieux que nul autre ce mélange de pessimisme écœuré et d'obsession hallucinée, ces alternatives de déchéance voulue et de régénérescence vaine, qui, parmi d'autres tendances obscures, donnent à l'âme du héros sa troublante complexité.

Léon Lafoscade.

# DANS LA SUÈDE D'AUJOURD'HUI

On ne saurait parler de la Suède, ou de la vie en Suède, de nos jours, sans avoir à remonter d'abord un peu en arrière. Il en est de même pour les nations que pour les individus : leur caractère ne sera pleinement compréhensible que si l'on remonte aux origines.

L'histoire de la Suède, qui est l'un des plus anciens États homogènes de l'Europe, est faite de phases guerrières et conquérantes, d'un côté : telle l'époque des fameux Vikings, telle encore plus, l'ère inaugurée par Gustave Wasa (1523), vrai fondateur de la Suède moderne, continuée par son petit-fils Gustave-Adolphe, et qui devait finir avec la mort de Charles XII, en 1718. De l'autre côté, cette histoire connaît des siècles de ruine, de corruption, d'asservissement, et de vaines tentatives de retour à ce premier rang, une fois tenu, entre les peuples d'Europe. Notre dernière guerre avec la Russie, en 1809, met irrémédiablement fin aux derniers rêves de grandeur. Nous perdons là l'important territoire de la Finlande, après nous être vu dérober déjà, successivement, les provinces baltiques et certaines contrées du nord de l'Allemagne.

Le début du XIX^e^ siècle nous trouva donc terriblement humiliés, et foncièrement appauvris. A ce siècle, certes le plus intéressant de toute l'histoire de la Suède, fut donné de remettre encore une fois d'aplomb ce pays, aux destins jusqu'alors si fortement mouvementés. Il montrera combien notre peuple avait en lui de réserves de santé réellement admirables. Ce sera

une période de rééducation, d'assainissement et d'ascension graduelle jusqu'à la position solide et travailleuse d'aujourd'hui. De nos jours, la nation suédoise présente le tableau d'une nation mettant surtout son point d'honneur à être à la hauteur de la meilleure culture mondiale.

*
* *

Ce XIXe siècle n'eut point la tâche aisée, et il est permis de dire que le Suédois n'a jamais rien obtenu pour rien.

Voyons d'abord quelles sont les difficultés.

On prétend que lorsque les délégués suédois allèrent trouver le maréchal Bernadotte, pour lui demander de venir régner sur le peuple suédois, celui-ci leur fit d'abord cette question un peu hautaine : « Et combien sont-ils donc? » La Suède ne comptait alors que 2 millions 1/2 d'habitants. Elle a sensiblement augmenté depuis; sans arriver pourtant à faire un peuple bien nombreux : sur une superficie de très peu moins vaste que celle de la France, elle compte aujourd'hui environ 6 millions d'habitants.

Les grandes distances ont toujours été chez nous l'une des difficultés capitales à surmonter. Dans quelques contrées, il est vrai, notamment dans le sud, ces distances sont comblées par une densité de population à peu près normale, d'après la moyenne européenne. Mais plus on monte vers le nord, plus la nature devient primitive et l'homme rare, jusqu'à ne présenter qu'un individu par kilomètre carré. Le problème des routes a donc toujours été chez nous vital.

Au moyen âge, en Suède, très peu de chemins étaient praticables, même en voiture. Il fallait aller à cheval ou à pied. Nous possédons la relation d'un voyage en Suède en 1586, où il est dit que les voies d'eau, en hiver sur la glace, en été par bateau, sont les seules à recommander, tant les routes sont exécrables et les marécages abondants. Peu à peu, la route est devenue un intérêt de premier ordre et, de nos jours, avec les progrès rapides de l'automobilisme, cet intérêt devient encore plus aigu. Aussi l'inauguration d'un chemin de fer à travers les contrées éloignées des centres, ou d'un nouveau grand pont au-dessus de l'un ou l'autre de nos torrents qu'on ne passe jamais à gué, devient une sorte d'événement national. Le Roi se dérangera en personne, pour aller prononcer le

discours d'inauguration et présider le banquet qui suivra.

Le nord de la Suède, longtemps négligé, est en train de devenir notre plus riche trésor. Les matières premières, le fer qui, en Suède, est de la plus belle qualité, et la forêt qu'on soigne maintenant avec une méthode scientifique, y attirent des colonies de travailleurs. La houille blanche, c'est-à-dire l'exploitation de l'eau courante comme force motrice, y est une ressource tout indiquée. Et l'on projette actuellement un immense câble électrique, qui devra traverser en longueur tout le pays, alimenté par nos bouillantes chutes d'eau, et qui électrifierait, à assez peu de frais, le pays entier.

Des entreprises de ce genre, — tout le grand réseau des fabriques de cellulose ou de pâte à papier, des aciéries, des usines pour la fabrication de turbines, — grand article d'exportation, — ou de machines agricoles, qui se vendent beaucoup en Russie, — tout cela contribue et contribuera à transformer les contrées arctiques, autrefois presque désertes, en domaines civilisés, sillonnés de routes.

Outre le désavantage imposé par les grandes distances dans un pays relativement peu habité, la Suède connaît encore les désavantages d'un climat rude et d'un sol plutôt ingrat. La température moyenne à Stockholm, prise sur une période de cinquante ans, est de 5 à 6 degrés centigrades; dans l'extrême-nord, cette température moyenne ne s'élève pas à plus de 3 degrés au-dessous de zéro. Par comparaison avec la France, prenons le mois de mars : en France, ce mois-là, la température moyenne se trouve environ à 6 degrés au-dessus; en Suède, à 2 degrés au-dessous de zéro. Et certains hivers chez nous sont très longs et très rigoureux. On cite la question d'un voyageur, grelottant et découragé, qui demande à un habitant du pays :

— Quand diable est donc l'été en Suède?

La réponse ne manque pas d'humour :

— Cela varie beaucoup, monsieur. Ainsi, l'année passée, nous avons eu l'été un jeudi.

C'est tout de même exagéré... Nous connaissons aussi des étés charmants et chauds, quoique la vraie chaleur ne dure habituellement que de trois à six semaines.

Ce qui ajoute à la rigueur du climat, ce sont les longues nuits noires. A la fin de décembre, à Stockholm, il faut tenir sa lampe allumée depuis trois heures de l'après-midi, jusqu'au

lendemain matin neuf heures. Dans le nord, le jour est encore bien plus court, et cette obscurité perpétuelle est très pénible. Il existe, chez nous, une certaine forme de spleen, que nous appelons *le mal lapon* : c'est une dépression psychique terrible, qui ne se guérit qu'en changeant de milieu.

Pour être juste toutefois, il faut mentionner la compensation à la longue obscurité que présentent les belles nuits claires du mois de juin, un émerveillement pour les étrangers. A Stockholm, on lit son journal à dix heures du soir, sans allumer; dans l'extrême-nord, le soleil ne disparaît même pas du tout de l'horizon, pendant la nuit de la Saint-Jean, le 24 juin. Mais cet étrange été, quasi fabuleux, ne dure pas longtemps, tandis que l'hiver a une moyenne de quatre et jusqu'à sept mois. La Suède est un pays d'hiver, il n'y a pas à le nier; et d'ailleurs, bien des touristes, qui savent s'équiper comme il faut, lui trouvent justement, pendant la saison des neiges, un très grand charme.

La neige, qui tombe en plus ou moins grande quantité dans tout le pays, joue à plusieurs points de vue un rôle considérable. Dans les régions forestières, elle facilite le transport des arbres coupés que l'on évacue facilement en les traînant à même les chemins sur la neige. Un hiver sans neige, — car cela aussi arrive, — est une vraie calamité, pour l'industrie du bois, comme aussi pour la question du chauffage. Le manque de neige peut être fatal également aux contrées cultivées, car la lourde nappe blanche empêche le froid de geler à fond la terre et de détruire les graines que celle-ci porte en elle. Le cultivateur suédois dépend, en une mesure que ne connaissent pas les pays plus tempérés, de tous les caprices du climat.

En venant en France, de la fenêtre du wagon, j'ai souvent admiré les grandes plaines cultivées, au limon si gras, noir et riche. Une fois, il me souvient d'avoir observé ainsi, en passant, un vieux paysan qui marchait sur un terrain superbe, nouvellement labouré. Il se penchait de temps en temps et ramassait quelque infime caillou qu'il mettait dans sa poche pour en délivrer son bien. Cela me fit rêver aux champs de mon pays où l'on voit si souvent surgir, par-ci, par-là, de grosses pierres, trop grosses, trop lourdes, pour qu'on ait songé à les enlever. Le squelette même de la Suède, pour ainsi dire, c'est le roc, le granit, et on le retrouve partout.

Partout et toujours, le Suédois a donc vécu dans la lutte : intempéries du climat, tristesse des longues nuits, efforts pour arracher à la forêt ou au marécage du terrain cultivable. Cette dureté de l'existence même a dû produire une race assez résistante, une race d'assez forte santé naturelle. Et là sans doute réside le secret même de la ténacité avec laquelle le peuple suédois a su se reprendre, *toujours*, après des périodes pénibles, et se redresser au lendemain des pires malheurs.

Pour en revenir à notre XIX^e^ siècle, et à son œuvre salutaire, citons quelques faits. En 1805, la statistique révélait en Suède un total d'environ 3 pour 100 des habitants possédant un revenu plus élevé que le nécessaire. Je vous prie de retenir ce chiffre assez pathétique de 3 pour 100 ! Un quart de la population soit 25 pour 100, possédait de quoi se suffire, simplement. Venaient ensuite 55 pour 100, c'est-à-dire plus de la moitié de la nation, n'ayant *qu'en partie* de quoi se suffire, c'est à dire, *au-dessous* du nécessaire. Finalement, 16 pour 100 devaient être entièrement soutenus par l'État. Cinquante ans plus tard, en 1855, nous atteignons un total de 14 pour 100 ayant plus que le nécessaire, tandis que les gens absolument sans ressources sont réduits à 3 ou 4 pour cent. Depuis lors, ce mouvement de progression s'est encore accentué.

*
* *

Pendant tout ce dix-neuvième siècle, trois facteurs ont contribué à rendre à la Suède sa confiance en elle-même, et aidé à son progrès.

D'abord, la lutte contre l'alcoolisme.

Pour relever les finances du royaume, le roi Gustave III avait, entre autres moyens, imaginé d'établir partout des distilleries, monopole de l'État. Qui consommait copieusement de cette liqueur de pomme de terre ou de seigle, par ce seul fait, témoignait d'esprit civique !... Le désordre en Suède était si grand que, lorsqu'on ramena, en 1810, les soldats qui avaient, malgré beaucoup de bravoure, été perdre la Finlande, ces malheureux, en haillons et presque pas ou point du tout ravitaillés, moururent en quantité sur les bateaux, de faim, de froid et de maladie, et cela en rade même de Stockholm.

La campagne anti-alcoolique débuta par une véritable croisade de persuasion, par un mouvement purement idéaliste.

Quelques hommes de cœur avaient compris la nécessité de réagir. Certains côtés de cette campagne ont eu un caractère quasi religieux. Puis peu à peu, les esprits se sont formés, la législation est entrée en jeu. Nous possédons aujourd'hui un système, dit système *Bratt* (du nom de son inventeur et organisateur), dont le principe est celui du *rationnement*. De partout où le problème de l'alcool est à l'ordre du jour, on vient actuellement l'étudier chez nous.

Tout citoyen suédois, ayant payé ses impôts et se trouvant en règle avec la justice, a droit à tant de litres d'alcool par mois. Le chiffre varie, selon les individus, homme ou femme, et par commune ou par cité. Ainsi certaines villes ou communes, du fait de l'administration communale, sont, comme on dit en Amérique, absolument « sèches ». A Stockholm, on obtient quatre litres d'alcool par mois, pour un ménage.

Nulle part, la vente de l'alcool, — eau-de-vie, whisky, fine, liqueurs, — n'est libre. Partout l'alcool est débité sous contrôle et contre présentation du papier (un petit cahier) qui y donne droit. Ce système a eu les meilleurs résultats : beaucoup de ruines ont été évitées, les mœurs en ont bénéficié; criminalité et mortalité ont diminué. Ce sont là des faits.

Comme avec l'anti-alcoolisme, nous devons compter sur notre gymnastique pour la rééducation physique incontestable de notre race. Cette gymnastique, — le système dit « suédois », — a eu pour auteur, un poète. N'est-ce pas là quelque chose d'assez joli? Ce poète, Henrik Ling, appartenait à une école romantique (c'était le temps du romantisme!) et nettement tendancieuse, qui se proposait l'exaltation des sentiments patriotiques; Ling voulait nous voir revenir à des temps héroïques, choisissant les sujets de ses poèmes dans la mythologie scandinave et prêchant un idéal d'endurance. Cet idéal, il en trouva une réalisation pratique dans le développement de la force physique. Il se plongea dans l'étude de l'anatomie et réussit à faire accepter ses idées et son programme, que ses successeurs ont depuis perfectionné et parachevé.

Comme poète, Ling est aujourd'hui bien oublié; personne ne lit plus ses vers, écrits dans un élan d'enthousiasme tellement emporté que, quand sa feuille de papier était remplie, le poète se jetait par terre et continuait de composer à même son plancher de sapin blanc. Mais si on ne lit plus cette poésie,

le nom du poète reste pourtant chéri et honoré. Ceux qui auront visité les écoles, les gymnases, les casernes, etc., en Suède, auront pu se rendre compte à quel point la salle de gymnastique y est toujours et partout bien installée, spacieuse.

Aussi la statistique nous montre que, depuis cent ans, la taille moyenne du Suédois a augmenté de quatre à cinq centimètres : le chiffre des hommes inaptes au service militaire pour cause d'infériorité physique a, depuis 1830, évolué de 35 pour 100 à moins de 20 pour 100, et est, de nos jours, l'un des moindres en Europe.

Enfin, il faut mentionner, parmi nos fiertés, l'instruction populaire, dont on avait eu déjà depuis assez longtemps le souci.

Dès l'an 1686, un décret royal recommande que l'on enseigne bien leur catéchisme aux enfants. Il s'ensuivit, à ce moment, que pas mal de gens apprirent à lire. Le piétisme, qu'on vit débuter au XVIII^e^ siècle, inspira à tous ceux qui prirent part à ce mouvement le désir de pouvoir étudier la Bible. De cette époque date aussi l'appellation usitée de *liseur* (*läsare*) que l'on donne encore chez nous aux sectaires piétistes. La loi actuelle de l'instruction obligatoire, ne date toutefois que de 1842.

Elle a été énergiquement appliquée depuis, et, d'une manière générale, on peut dire que, depuis trois ou quatre générations, le peuple suédois sait lire et cela jusque dans les campagnes les plus perdues; on ne compte plus chez nous d'illettrés. Même parmi les Lapons, Mongoles, peuplade nomade qui suit les migrations de pâturage en pâturage de ses troupeaux de rennes, l'école est obligatoire. Elle se déplace, voilà tout, et devient, elle aussi, ambulante. Inutile d'insister ici sur le trésor national de ces réserves de connaissances accumulées de père en fils. Dans les campagnes isolées, pendant les longs hivers, la lecture devient une ressource appréciable.

* * *

Lors d'un tout récent mariage dans la famille royale de Suède, mariage qui fournit l'occasion d'une série de fêtes et où l'on ne manqua pas de déployer quelque luxe, nombre de journalistes étrangers vinrent à Stockholm. Les journaux suédois s'empressèrent d'aller cueillir les impressions de ces visiteurs,

et il y eut une série de déclarations flatteuses, comme il est d'usage. Ce qui nous frappa toutefois, ce fut l'unanimité de certaines observations : sans exception et presque avec un peu d'étonnement, les étrangers constataient que notre pays et notre capitale, situés pourtant assez près du cercle polaire, présentaient un aspect d'ordre et d'organisation excellents, de très grand confort et de bien-être général. Nos chemins de fer, réellement très propres, étaient cités en exemple, avec leurs wagons-lits à prix très abordables jusqu'en troisième classe; nos bâtiments avaient semblé imposants, nos intérieurs paraissaient l'objet de soucis d'esthétique bien entendue; la salle de bains y était chose ordinaire, la radiographie était à la portée de tous; quant au téléphone, fonctionnant sans trop d'accrocs, — ce qui semble toujours émerveiller les Français! — on le voyait installé chez le petit bourgeois, chez l'artisan, et jusque dans la moindre boutique.

Un caricaturiste suédois eut alors l'idée d'un dessin où l'on voit un touriste en conversation avec un habitant du pays et sous lequel se lit cette légende :

— Mais dites donc, mon ami, il n'y a pas de *pauvres* chez vous?

Et le Suédois de répondre, avec le plus grand naturel :

— Au contraire, nous sommes tous pauvres. Seulement, ici, c'est l'habitude : on n'y fait pas attention.

La pauvreté chez nous est passée à l'état d'axiome. Un traité de 1670 affirme déjà : « Le manque d'argent est un mal commun à tous les Suédois. » Notre caricaturiste est donc tout à fait dans la tradition. Cependant le voyageur qui s'étonne de ne pas apercevoir de pauvres en Suède a raison, lui aussi. Impossible de nier, non seulement l'apparence, mais aussi la réalité d'un bien-être croissant.

Cette apparente contradiction est un vestige de notre passé historique, qui a si fort influé sur la formation de notre caractère. Le Suédois, — aujourd'hui nouveau-riche ou en train de le devenir, — n'a rien du parvenu, car nous portons en nous l'intime conscience d'être d'ancienne et bonne souche, descendants d'ancêtres de noble allure. Toutefois, nous avons aussi, et nous ne saurions le renier, le souvenir bien réel de la grande pauvreté, parfois de la misère, toujours de la lutte. Si le Suédois est généreux, hospitalier et aime à « faire grand »,

c'est que la générosité est souvent, — si paradoxal que cela paraisse, — plutôt qualité de pauvre que de riche. L'insouciance, avec son allure un peu bohème, est apanage de pauvre : qui ne possède que peu de chose, n'a pas grand chose à perdre.

Ainsi la vie, en Suède, porte bien la marque des courants différents qui se retrouvent dans son histoire. De guerrière et pauvre, la Suède est devenue pacifique et économiquement aisée : elle a bénéficié largement d'une paix ininterrompue depuis plus de cent ans. Mais l'existence quotidienne garde toujours son caractère de simplicité. La course à la dot n'ayant jamais été connue chez nous, — où aurait-on trouvé des dots ? — on se marie souvent petitement, laissant venir l'aisance avec le succès dans sa carrière, ou le salaire croissant de l'époux. En peuple qui n'est pas blasé, on se contente de peu, tout en ayant un penchant prononcé pour les réjouissances et les fêtes, qui tranchent avec éclat sur l'ordinaire de la vie.

Parmi ces fêtes, celle de Noël est la plus importante. On ne saurait parler de la Suède sans la mentionner. Les préparatifs absorbent déjà tout le mois de décembre. Dans les cuisines, c'est toute une affaire : certains mets sont de rigueur, dont la tradition certes doit remonter jusqu'aux temps païens. En Angleterre, on sert, pour Noël, le dindon et un gâteau aux fruits ; chez nous, ce sont le jambon, les galantines, les saucissons, des gâteaux mille-feuilles, un riz au lait, certain poisson, etc..., sans compter nombre de friandises, noix et noisettes, massepains, raisins, figues et pommes. Il faut que les tables débordent. La veille de Noël, dans chaque foyer, riche ou pauvre, un arbre de Noël, un sapin, est préparé, paré d'ornements multicolores, de petites bougies, de poudre argentée imitant le givre sur les branches du sapin, lequel, de préférence, devra avoir toute la hauteur de la chambre où on l'aura dressé. Près de l'arbre, parfois sous l'arbre même, des cadeaux sont placés en un grand tas ou dans un grand panier, — cadeaux qu'on a mis beaucoup de temps et d'ardeur à imaginer et à réaliser, soit par achat tout simplement, soit en y travaillant de ses mains. Et chaque objet devra être enveloppé de papier, bien cacheté à la cire et finalement muni de quelques vers du cru du donateur : le ton en sera plaisant ou un peu taquin, mais ils pourront aussi avoir un tour gentil et sentimental.

D'ailleurs, on les accueillera avec joie, même s'ils sont parfaitement idiots.

Pendant les fêtes du Noël, — elles durent jusqu'à la mi-janvier, — les familles se réunissent, chez les uns et chez les autres, jeunes et vieux. Les plus heureux sont ceux qui peuvent s'en aller à la campagne dans quelque maison parente ou amie. Durant toute cette période se succèdent réunions et soirées, repas copieux, et bals d'où on n'a garde d'exclure les vieilles danses chantées, les rondes antiques, les colin-maillard et autres amusements naïfs, qu'on dédaigne tout le reste de l'année.

Au printemps, ce sont les fêtes de Pâques, précédées d'un carême très gai, — on sait que les Luthériens n'observent pas de carême à proprement dire, — un carême qui, dans les villes, est l'époque de la vraie saison mondaine. La veille de Pâques, l'ancien usage veut de nouveau que l'on soit en famille et l'amusement des petits vers reprend. On en compose, entre autres, pour les tracer à l'encre sur les œufs mêmes, avant de faire cuire ceux-ci : ce sont de petites rimes drôles, à l'adresse de l'un ou de l'autre des assistants, ou bien quelque sentence cocasse. Toute cette « poésie » est lue en commun, à haute voix, au moment du souper, quand paraît le grand plat d'œufs à la coque, dont les plus jeunes de la famille se feront un honneur de dévorer le plus grand nombre possible.

L'été, c'est la fête de la Saint-Jean ou, comme nous disons, assez improprement d'ailleurs, fête de la mi-été. C'est une fête champêtre, avec danses autour d'un grand mât qu'on dresse exprès sur le gazon, et qu'on fleurit et pavoise. Jour de chômage général et de liesse. Le soir, ou dans la nuit claire, les jeunes filles vont cueillir sept herbes ou fleurs différentes, pour les placer sous leur oreiller. Les rêves qu'elles feront ensuite ne pourront manquer de leur révéler leur futur fiancé.

* * *

Le Suédois aime beaucoup la nature : c'est un sens poétique particulier, je crois, à tous les nordiques. Aux alentours de toutes nos villes, ce sont des banlieues fleuries, où tous les citadins qui le peuvent réalisent leur rêve : vivre à la campagne ! On a sa maison à soi, petite ou grande, et son jardin. Et cela ne suffit pas : en été, on va à la « vraie » campagne,

souvent dans des conditions très primitives. On excursionne, on baigne son âme dans la vue des beautés du paysage, on se débarrasse de tout souci de toilette, de mondanité, d'élégance, — et on se sent parfaitement heureux. Je sais bien qu'il y a des amateurs de ce genre de vie partout; toutefois, le pourcentage doit en être en Suède particulièrement élevé.

Un certain lyrisme alors emplit nos âmes, et loin de notre pays, la pensée des spectacles de sa nature nous remplit d'amoureuse nostalgie. Intimement, nous aimons notre Suède par-dessus tout pour ce que que sa nature nous inspire de rêves doux et forts. Ah! les belles journées d'hiver ensoleillé, quelle joie intense elles savent faire naître, dans leur apparition soudaine après des semaines de pluie et de brume. Nos courts étés lumineux, comme ils ressemblent au diamant d'eau pure posé sur l'anneau de l'année ronde! Un de nos grands classiques à écrit : « Soudain les arbres se couvrent de feuilles, parmi lesquelles les oiseaux migrateurs, revenus au nord, et comme enivrés de joie, remplissent de leur chant toute l'atmosphère, rosée et légère, et le ciel se transforme en un océan de lumière tellement intense qu'on ne connaît plus la nuit. »

Art et littérature, en Suède, portent l'empreinte de ces états d'âme. Souvent aussi un trait farouche, une pudeur qui retient l'expansion plus vivace, chère au méridional, donnent ici à l'œuvre un caractère d'un charme spécial. Le sentiment lui-même, nous semble souvent plus précieux que l'objet du sentiment. Le Français s'étonne de trouver que l'amour, par exemple, ne joue pas un rôle extrêmement marqué, dans notre littérature. De notre côté, il nous arrive de penser qu'en France, on s'occupe trop de l'amour. Le soupirant muet et figé, dont on se moquera en France, n'a chez nous rien de risible : tout au plus est-il l'objet d'une légère plaisanterie. Ainsi fera-t-on répondre bien naïvement à tel jeune homme ayant beaucoup tourné autour de quelque délicieuse personne, et à qui, finalement un de ses amis demande : « Est-ce que vous êtes fiancés? — Oui, mais, c'est un secret. Elle n'en sait rien. »

Bien sûr, les coups de tête, les mariages déraisonnables, les passions coupables ont leur place dans les mœurs, en Suède comme ailleurs. Mais on en parle moins qu'en France, on en disserte moins, et peut-être écarte-t-on par là la part de suggestion qui se dégage nécessairement d'une habitude de l'esprit.

Souvent, vous entendrez affirmer que le Suédois n'est pas bon psychologue. En effet, s'il est lyrique, — il l'est en réalité et nous avons une riche et belle poésie, — il est assez peu observateur. Notre littérature en porterait foi. Pourtant, un mouvement s'est dessiné depuis une ou deux générations, qui tenderait à démentir l'axiome établi, comme tant d'autres. Nous comptons aujourd'hui plusieurs très bons romanciers.

Un Français ayant vécu en Suède et ne s'y plaisant guère, me disait : « Vos compatriotes ne savent penser que la plume à la main. Par écrit, ils vous diront des choses très sensées, mais verbalement, hélas! » Mais n'est-ce point là un trait commun à toutes les races nordiques, y compris celle des Anglais, par comparaison avec les races méridionales et latines? Le travail de la pensée s'y fait plus lentement. Certes, chez le commun des Suédois, la répartie rapide, petite flèche ailée et allant droit au but, est chose rare. Les gens d'esprit que je connais ont presque tous quelque mélange de sang : le Suédois moyen a plutôt une sorte d'humour assez simpliste.

Mais nous avons deux grandes qualités : l'honnêteté et le sens de l'équité. Et nous avons un grand défaut, — que nous nous reprochons d'ailleurs constamment, — l'envie.

Pour l'envie, je croirais volontiers qu'elle est l'apanage tout indiqué d'un petit peuple, et d'un peuple relativement isolé et placé à l'écart. Si vous vivez en province, dans n'importe quel grand pays, vous y verrez le défaut de l'envie s'étaler bien plus généralement que dans les milieux des villes où l'existence offre à chacun bien plus de chances de succès. Par quelques côtés mesquins de son caractère, le Suédois est donc encore « un provincial ». Vous rencontrerez certes des Suédois à larges vues acquises, ayant voyagé et lu, et qui seront bien ce que j'appellerai des citoyens du monde, du vaste monde; mais vous n'en rencontrerez pas beaucoup qui vous fassent tout de suite l'effet de citoyens d'un pays de premier rang. Encore une fois, l'honnêteté et le sens de l'équité, voilà notre noblesse, celle à laquelle nous tenons. Notre vie politique, est exempte de corruption. Et gardez-vous bien de laisser entendre à qui que ce soit, — à votre domestique, par exemple, — que vous le soupçonnez d'être un voleur (c'est d'ailleurs rare!). Aucune injure n'ira plus vivement au cœur même du Suédois.

L'émancipation de la femme, qui, en Suède, est de beaucoup

antérieure à celle des autres pays, est certainement le fruit d'un sens de la justice et de l'égalité très sincère. Chez nous, la femme, en travaillant, ne se déclasse pas, pas plus qu'un homme, sorti de certain rang, ne se déclassera en choisissant une carrière qui peut-être, ailleurs, passerait pour être de rang inférieur. Nous n'avons jamais connu de caste exclusivement riche et oisive. Les mariages entre classes ou milieux différents se font, par comparaison avec la France, bien plus aisément chez nous, et sans trop de heurts. On se connaît, on sait à quoi s'en tenir les uns sur les autres. Et voilà au moins un des avantages de n'être pas trop nombreux.

C'est au fond le goût de l'équité envers tous qui a fait adopter par les Suédois, peuple aristocratique, un régime démocratique très sûrement établi. Nous sommes fiers de savoir que le régime du libéralisme chez nous n'a d'égal, en ancienneté, que celui de l'Angleterre. Depuis 1865, la Suède est représentée politiquement par deux assemblées, Chambre et Sénat, qui ont succédé aux quatre états, noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans; car, en Suède, le paysan a toujours eu droit à son franc-parler. La noblesse, aujourd'hui, ne joue plus aucun rôle et représente simplement une moyenne de bonnes familles. Il ne reste plus à ses membres qu'un privilège : celui d'être mis à mort par l'épée, en cas de condamnation à mort! Mais ce privilège même perd beaucoup de son prix dans un pays où la peine de mort est abolie...

L'unité relative de l'existence, de classe en classe, est certainement un bonheur pour une nation. Nous devons nous en féliciter. Nous pouvons encore nous féliciter de n'avoir aucune cause de profonds conflits chroniques, telles les luttes de langues, de race ou de religion, qui empoisonnent tant d'autres pays. Et la Suède, royaume, ne connaît pas, parmi ses partis politiques, de parti républicain. On m'a souvent, en France, demandé pourquoi. D'abord, la dynastie des Bernadotte, sans être aucunement l'objet d'un culte, s'est fait estimer et aimer par ses qualités de simplicité et de loyauté; et puis, les Suédois, qui n'ont jamais supporté longtemps de souverain absolu, sont parfaitement servis par un roi constitutionnel. La présidence que le roi exerce à vie, se transmet de père en fils, et ne donne lieu à aucun des tracas d'une élection périodique.

La Suède moderne a traversé une forte épreuve, en 1905,

lors de la rupture avec la Norvège, rupture provoquée par un coup d'État norvégien. A ce moment, certainement, le vieux sang guerrier s'est réveillé dans beaucoup de cœurs suédois.

Nous avions le choix entre deux voies : celle de la guerre, avec une armée certainement supérieure, et celle de la conférence. Nous avons choisi la seconde. Le vieux roi, Oscar II, qui n'avait plus que peu à vivre, mit le poids de sa persuasion et de sa noble autorité personnelle dans la balance, afin d'éviter que les deux peuples frères en vinssent aux mains. La Suède se montra à la hauteur d'une expérience d'un siècle de paix infiniment profitable : la guerre eût, de toute façon, troublé pour des temps incalculables, les rapports entre les deux nations.

Toutefois, une forte vague de nationalisme secoua le pays, et elle dure encore. Il y eut là un réveil, un examen de conscience. Les descendants des Vikings et des soldats de Charles XII avaient-ils dégénéré ? Ou leurs instincts primitifs avaient-ils été transformés, portés vers un idéal nouveau ?

Nous pensons qu'on peut répondre à cette seconde question par l'affirmative. Le Suédois a pris, depuis vingt ans, une vive conscience de lui-même et de sa patrie. Dans les campagnes, le dimanche, sur les maisons les plus modestes, on verra partout, au haut d'un mât blanc, flotter le pavillon suédois, notre « croix d'or » sur fond bleu : c'est un symbole de l'attachement, pas toujours habile à s'exprimer en paroles, mais solide et ferme, que nous portons à notre Suède. Il fut de mode, jadis, de la dénigrer. Cette mode est passée, — vous vous en êtes peut-être aperçus, au cours de cet article ! Nous l'avouons aujourd'hui bien ouvertement : notre patrie, avec ses bons et ses mauvais côtés, nous est infiniment chère.

Nous tenons certes à cœur de garder l'héritage de notre passé, avec ses exemples d'efforts généreux, comme aussi avec ses leçons parfois rudes. Mais surtout, nous souhaitons progresser, aller en avant, acquérir et garder à cette petite partie de la terre, qui est la nôtre, un rang honorable et honoré.

MARIKA STIERNSTEDT.

# M. VIRGILIO BROCCHI[1]

Il était une fois à Padoue deux jumeaux qui faisaient leur droit, ou plutôt il en était un qui le faisait pour deux, car ils se ressemblaient au point que chacun les confondait, et que Virgile passait les examens de Valère. Cette ressemblance prêtait à de plaisantes comédies. Un jour, Virgile fait prix pour un écu chez un pâtissier de la ville, mange comme un ogre, sort et paraît rentrer au bout d'une minute, achevant de dévorer et de mettre à sac toute la boutique, à l'épouvante du patron, effrayé d'un tel appétit, et qui ne s'était pas aperçu du changement de consommateur.

Ce Virgile était le grand père de M. Virgilio Brocchi. C'était un garçon délicieux, mais têtu « comme tout Brocchi qui se respecte ». Il s'amouracha de la fille d'un fermier de son père. Celui-ci lui en fit sagement ses représentations.

— Une paysanne! C'est bien la peine d'être docteur en droit. Et passe encore de faire la cour, mais est-ce qu'on épouse, imbécile?

Le jeune homme se mit en colère.

— Ta ta ta, reprit l'autre, voyez-vous ce garnement qui fait la leçon à son père! Tu n'as pas le sou, tout ce que tu as sur le dos m'appartient...

Là-dessus le galant ne fait ni une ni deux : il fit, ma foi!

(1) Virgilio Brocchi : *Le Aquile*, 1905; *La Gironda*, 1909; *Il Labirinto*, 1914; *Miti*, 1917; *Secondo il cuor mio*, 1918; *Netty*, 1924. Le cycle du *Fils de l'homme : Il posto nel mondo*, 1921, *Destino in pugno*, 1923, la *Rocca sull'onda*, 1926. Mondadori édit., Milan, Rome. — *Miti*, trad. française de Mme H. Caraccio, Flammarion, édit., 1925.

comme jadis avait fait saint François d'Assise. En un clin d'œil, veste, culotte, chaussures, chapeau de voltiger par la chambre, et voilà le docteur en chemise qui se sauve à travers champs et court épouser sa Christine. Il ouvrit une étude à Venise et en moins de rien eut clientèle, affaires et une demi-douzaine d'enfants. Jamais il ne revit son père.

Celui-ci lui avait dit un jour : « Tu n'auras jamais que vingt ans. » Le fait est que le cher garçon était ce qui s'appelle une tête brûlée. Il conspirait contre l'Autriche, fut condamné à mort, commué, enfermé sous les Plombs et y demeura assez longtemps pour mériter une place au *martyrologe italien* de Vanucci.

Il sortit de prison vieilli, le foie en ruines, la santé délabrée, mais le cœur indomptable. C'était le moment où Garibaldi, aux frontières de la Lombardie, levait une armée de volontaires. Le malade ne pouvait partir. Des sentinelles gardaient la porte de sa maison. Une nuit, aidé de ses filles, il fit descendre par la fenêtre du canal, avec des draps noués bout à bout, ses fils Hippolyte et Virgile : l'aîné n'avait pas dix-neuf ans.

Sous des habits de maraîchers à travers les îles de la lagune, les jeunes gens gagnèrent le Pô et le traversèrent ; ils prirent part aux combats de Bezzecca et de Condino, l'un des frères emporta sur son dos son frère traversé d'une balle ; tous deux reçurent pour leur belle conduite la médaille de bronze. Hippolyte épousa plus tard une jeune fille de Vérone. Ce furent les parents de Virgilio Brocchi.

C'est l'écrivain lui-même qui nous donne ces détails dans le meilleur de ses livres, et que l'on voudrait bien voir traduit en français : *Netty* retrouverait l'accueil que le public a fait à l'aimable *Miti*. Tout en se montrant détaché de ces « vieilleries héraldiques », l'auteur ne laisse pas de nous rappeler qu'un Brocchi, au temps de la ligue de Cambrai, vint de Bassano à Venise à la tête de trois cents piques, et fut inscrit pour ce service au Livre d'or de la République. Un autre de ses aïeux, Jean-Baptiste Brocchi, l'un des fondateurs de la paléontologie, mourut à Khartoum en recherchant les sources du Nil, après avoir décrit les premières cataractes.

Ces souvenirs aident à comprendre la physionomie littéraire de M. Virgilio Brocchi. Jeune encore, il a derrière lui un

bagage considérable : à cinquante ans, il est l'auteur d'une vingtaine de volumes, dont la réputation a commencé de passer les Alpes. Dans la nouvelle génération, ce probe et sérieux écrivain semble occuper la place d'Antonio Fogazzaro. On lui voit la même indépendance, la même hauteur de vues, le même goût de la vie morale et des choses religieuses (encore que conçues en dehors de tout dogme). Au physique, une figure délicate et un peu féminine, le front rêveur, le regard myope et velouté, attentif, caressant et parfois rieur, avec un éclair doré sous le lorgnon; beaucoup de réserve, la parole rare, des mains de femme, du raffinement et de l'aristocratie. Une existence assez solitaire, le goût de la nature et de la vie intérieure, une retraite cachée dans les fleurs aux environs de Nervi, au bord de la délicieuse Riviera ligure, entre la montagne et la mer; rien de mondain, nulle ambition, peu de contact avec la foule, un certain éloignement qui le tient à l'écart, sans manifestations déplacées, mais sans un geste de concession et de démenti à ses idées. Tout cela fait de lui une figure à part, celle d'un artiste qui ne trouve pas le monde absolument à son gré et qui, sans le haïr, s'en construit (c'est le titre d'un de ses livres) un autre « selon son cœur ».

Au moral, lui-même a tracé de lui ce portrait :

Je suis mécontent de moi, je me rends compte confusément des complications sentimentales et des contradictions qui me rendent odieux à moi-même. J'éprouve par accès des mouvements de dédain et d'excessive humilité, tantôt présomptueux, tantôt accablé de mon néant, altéré d'affection, honteux de le montrer, et crispé de la peur de paraître insensible; scrupuleux et quasi maniaque de vérité, et incapable de ce courage qui se laisse voir tel qu'on est; malade de chimères et de songes et passionnément curieux de la réalité; et dans tout ce chaos, une seule vertu, le désir ardent et la volonté vacillante de devenir meilleur, plus pur, intellectuellement plus honnête, de ressembler davantage à l'idée que se font de moi ceux qui m'aiment. Vain effort, mais qui a duré et, je crois, durera toute ma vie.

Cette sorte d'anxiété, cette aspiration à la vie spirituelle, ce désir généreux et un peu tendu de noblesse, forment le fond commun de presque tous les livres de M. Virgilio Brocchi et leur donnent leur aspect particulier. M. Maurice Muret appelle l'auteur un romancier de la tendresse humaine. Je dirais plutôt un romancier de la pitié et de la mort, — et aussi de cette nos-

talgie qui prête une valeur morale aux misérables efforts que les mortels et les pauvres pécheurs que nous sommes accomplissent vers le bien.

Je ne voudrais pas abuser des citations, mais il faut pourtant faire comprendre l'attitude un peu singulière qui est celle de M. Brocchi dans l'Italie contemporaine. Depuis une vingtaine d'années, il se passe un peu partout une réaction intellectuelle contre ce qu'on appelle le romantisme. Ou plutôt, il arrive qu'au bout d'un siècle de déboires, une école s'est trouvée pour s'inscrire en faux contre les excès de la sensibilité, et pour prêcher le retour à des formules positives. Ce grand mouvement de critique, cette revision des valeurs s'est produite à peu près simultanément dans tous les pays de l'Europe ; par suite des circonstances, cette restauration a triomphé plus tôt qu'ailleurs en Italie. Nulle part le romantisme n'a plus mauvaise presse ; nulle part on ne tient moins de compte des sentiments individuels, nulle part la discipline civique n'a remporté une victoire plus éclatante. La seule raison de tout est la raison d'État. Il est impossible de méconnaître la grandeur des résultats obtenus par ce système ; impossible également de prédire leur durée. Ce qui est sûr, c'est que, dans ces conditions, il y a un certain courage à ne pas abdiquer et à écrire, comme fait M. Virgilio Brocchi, la déclaration suivante :

On croit trop souvent que le romantisme n'a été qu'une mode littéraire, un brouillard qui a envahi toute l'Europe et l'Italie elle-même, nonobstant le besoin que nous avons, nous autres Latins, dans l'art et dans la vie, de vérité concrète, de précision et de clarté. J'en conviens, il en est ainsi. Mais ce qui est plus vrai encore, c'est que, pour l'Italie et l'Europe, le romantisme a été une manière d'être, une chose profondément vécue, et que la poésie de cette époque réfléchit cette aspiration à l'idéal, cet élan frémissant vers des formes du réel qui dépassent la réalité sensible, cet élan grâce auquel l'amour s'exalte par le besoin de l'héroïsme.

Il y a là, je le répète, une déclaration assez fière. Dans ce grand débat qui divise le monde intellectuel et où le romantisme semble momentanément le vaincu, l'auteur refuse de répudier son drapeau. Il demeure fidèle à sa tradition. Il ne va pas grossir les troupes du vainqueur. C'est que le romantisme, comme il est dit dans cette page lumineuse, est tout autre chose qu'une vapeur, un vent de malaria : ce fut une révolte,

un mouvement sacré. En Italie surtout, ce grand mouvement fut fécond.

Cette émotion généreuse, ce grand amour des opprimés, cette soif des libertés et de l'honneur national, sont liés au berceau de la patrie italienne. Avoir eu, comme M. Brocchi, un grand père sous les Plombs, un père et un oncle blessés dans les troupes garibaldiennes, ce sont des titres de noblesse. Son enfance a été bercée par cette légende. Il place souvent dans un coin de ses livres la figure d'un de ces vétérans, une de ces antiques chemises rouges, revenants de l'épopée des Mille, de ces vieux de la vieille qui vivaient étroitement, avec leur barbe blanche et leur feutre à grands bords, des mille francs de pension que leur accordait le budget. Elle commence à se faire rare, cette race stoïque des champions de la liberté. Au milieu d'une génération de profiteurs, tandis que les malins confisquaient leur ouvrage et se partageaient les places, ces vieillards d'autrefois maintenaient au fond des provinces la figure de l'honneur. Tandis que d'autres souillaient et dépeçaient le pays, ces braves ingénus cultivaient l'étincelle, entretenaient la flamme.

J'en ai connu encore, de ces garibaldiens obscurs, qui semblaient faire partie d'une chevalerie, d'une sorte d'ordre du Temple. J'ai souvent vu à Rome, non loin du Colisée, dans la solitaire rue de la Poudrière, l'amie de Hertzen et de Mazzini, la vestale de la solfatare, Malvida de Meysenbug. Il m'est doux aujourd'hui d'avoir approché cette relique. Il y avait plus de christianisme dans cette vieille Sibylle, que dans toute une Faculté de théologie. On voyait vivre en elle, cette mystique, ce puissant amour des humbles qui fut la religion des Hugo et des Michelet; on touchait du doigt ce sentiment qui prête à certaines pages de la vie de Garibalbi la valeur d'une vie de saint, et qui fait ressembler la nuit de Caprera à l'évangile du Bon Pasteur.

A la fin du siècle dernier, quand l'auteur avait vingt-cinq ans, cette tradition s'incarnait surtout dans le socialisme. C'est là que se réfugiait ce goût de l'absolu et de la pureté, ce besoin de rigueur, noble passion de la jeunesse. La jeunesse est volontiers puritaine et intransigeante. De mon temps, presque toute l'École normale était socialiste, et M. Virgilio Brocchi est universitaire. Comme M. Pirandello, il a débuté par le professorat. Il est resté dans l'enseignement une douzaine d'années,

de Macerata à Modica, de Bologne à Milan, et c'est à quoi il doit de connaître si bien son Italie. Il est le moins local des romanciers de son pays. Ses livres nous transportent de la Sicile aux Marches, des Marches dans l'Émilie, la Lombardie, à Rome, à Naples, dans le Latium. Dans plusieurs de ces provinces, notamment en Romagne et dans les campagnes de Sicile, les troubles agraires subsistaient à l'état endémique, et le jeune professeur ne manqua pas d'y assister avec une curiosité passionnée. L'activité politique, de Dante à Machiavel et de Pétrarque à Manzoni, est une tradition des lettres italiennes : cette poésie est nourrie des disputes du forum. Les premiers livres de M. Brocchi peignent ces épisodes turbulents des factions et de la place publique. On y apprend que, dès 1905, les troupes socialistes étaient déjà organisées et mobilisées par « faisceaux ». Seulement, le fascisme était alors un organe révolutionnaire.

Étrange révolution, d'ailleurs, de style troubadour. Je ne saurais dire quelle part M. Brocchi a prise dans les mouvements qu'il décrit, et je serais étonné que tout s'y fût passé aussi doucement qu'il le dit. Mais s'il y a eu déjà quelques cas de brutalité et de sauvagerie, M. Brocchi n'en a rien su. C'était le temps heureux de la démocratie chrétienne; et, bien qu'incroyant lui-même, l'auteur ne le cède en rien au spiritualisme de ces apôtres. « Une fois de plus, écrit-il, la lutte électorale ne fut qu'un prétexte à l'évangélisation : la doctrine politique, pour le tribun lui-même et pour une foule ardente, était religion, saint désir, effort, aspiration haletante vers le bien. » Et le peuple attentif écoute sur le parvis, au son des cloches de l'angélus.

Comme tout cela paraît gentiment rococo ! Mais cette nuance un peu fanée, qui aujourd'hui nous fait sourire, est fort probablement exacte : ce sentiment qui baigne des foules, attendries de catholicisme, à la voix de l'orateur qui parle de bonté, de bonheur, n'est pas éloigné de celui qui fait dire à l'amoureuse Nérine des paroles doucement sacrilèges et mêle sur ses lèvres pécheresses l'amour et la prière : « Ah ! *Madonna mia*, fais qu'il m'aime. *Gesù*, fais-moi souffrir, punis-moi, tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne me l'ôtes pas ! » Et ce sont, à travers ces histoires sociales, de tendres histoires d'amour, dont on ne voit pas très bien le lien avec le reste, sinon que

l'auteur était jeune et que tout cela se mêlait en effet dans son cœur : histoires du jeune bourgeois passé à la révolution, et dont la foi socialiste devient un obstacle à son bonheur, parce qu'il aime, bien entendu, une fille de son monde ; histoires où l'on voit que le seul péché est l'égoïsme, l'esprit de caste, le défaut d'amour et de générosité ; où le héros, repoussé par la demoiselle bien élevée, se jette dans la débauche et finit par mourir de la typhoïde entre les bras d'une petite grue qui avait été sa maîtresse et que cet amour sauve, comme une autre Dame aux Camélias, parce que, sans quitter son métier, la pauvre fille a été du moins capable de tendresse et de dévouement, comme une sœur de charité, une bonne sœur qui serait « bonne fille ».

Romantisme, romantisme !... Religion de Manon Roland et du banquet des Girondins ! Il est bien significatif que l'un des principaux romans de l'écrivain porte précisément ce titre de *la Gironde*. Mais peut-être que le meilleur Brocchi, sous sa première forme, se rencontre dans le roman qu'il écrivit pendant la guerre, ce beau conte intitulé *Secondo il cuor mio*. C'est dans cette fable touchante qu'il a mis tout ce qui lui est cher, un vieux Garibaldien dont la flamme se rallume aux premières menaces de la guerre, une douce cantatrice, une Duse lyrique et anarchiste qui consacre sa fortune à faire en Australie un Eldorado socialiste, et qui revient pourtant se faire infirmière à Vicence et soigner les blessés lorsque l'Italie entre en guerre ; un jeune héros pacifiste, qui se fait tuer comme brancardier aux tranchées des Sette Communi. L'auteur a mis sa foi, il a mis toute son âme dans la peinture de ce Paraclet, de ce petit royaume de Dieu, de cette colonie chrétienne primitive, où vivent côte à côte toutes les nuances de l'arc-en-ciel religieux : doukhobors, salutistes, tempérants, buveurs de lait, tolstoïens, communauté spirituelle qui s'élève là-bas, loin des conventions de la vie civilisée, à la voix de l'amour et de la musique. Et tout cela avait l'air d'un conte, l'accent d'une fable un peu puérile, et la morale, c'était que ce qui divise compte peu, que les formules ne sont rien, qu'il y a dans tous les camps une même race de saints et que les âmes du même métal rendent le même son et louent le même Dieu.

C'était une parabole, une touchante églogue, mais le moment était mal choisi, en 1918, pour faire de la pastorale : on le fit

bien voir à l'auteur. Il n'était cependant coupable que de poésie. Tout son crime était d'avoir rêvé, en un temps où le rêve n'était pas permis. Le procès qui lui fut intenté avec plus de zèle que de raison, et où du reste il n'eut pas de peine à se faire acquitter, marquait cependant l'écart qui s'était fait entre lui et une grande portion du sentiment public.

Au milieu de ses songes d'union, M. Brocchi commençait à se trouver un isolé. En même temps, ce dur échec l'invitait à la méditation et au recueillement. Peut-être s'aperçut-il qu'il avait un peu trop accordé à la chimère. Il se trouvait alors, à quarante ans, au milieu du chemin de la vie. Il se prit à réfléchir dans sa solitude, et c'est de là que sortit le grand ouvrage, encore inachevé (aux dernières nouvelles, l'auteur m'écrit qu'il le termine), où l'écrivain mûri se résume et recueille son expérience de la vie.

L'idée en remontait à quelques années avant la guerre. Déjà, dans un de ses livres, le romancier en avait exposé le thème, par la bouche du joyeux défroqué Tommasone :

« La grande merveille de tout ce travail de la nature, c'est que tout y est extrêmement simple. Pour nous mener par le bout du nez, la bonne nature se sert toujours du même moyen ; il lui suffit de nous mettre au ventre un irrésistible besoin de nous acoquiner avec la vie, et elle le camoufle, ce besoin, sous cent déguisements, cent poésies diverses. Pour commencer, elle fait jouer une frénésie de devenir grands et de nous faire une place au soleil. Ensuite, à chaque pas, elle te jette dans les jambes une petite femme : « hein ! te dit-elle, cette frimousse ! hein, ces hanches, ce regard, qu'en dis-tu ? Que dis-tu de ce bel anneau avec lequel je vais t'attacher à la vie ? » Tu dis oui, ou alors la nature recommence et pendant des années se met en frais de ruses et d'avances pour en arriver à ses fins. Et quand, sur le coup de la quarantaine, tu commençais à te croire hors de danger, la voilà qui te met au cœur comme un aiguillon de tendresse, une manie d'avoir un enfant de ton sang, et tu vas obsédé en songe par les yeux, le gazouillis d'un petit être qui demande son tour et qui veut te prendre le cœur dans ses menottes et t'obliger à vivre pour lui.

Il y avait dans mon enfance une lithographie en couleur, qu'on rencontrait souvent dans les auberges du village. On voyait un pont en dos d'âne et coupé de gradins, comme ceux des *rii* de Venise, en forme d'escalier montant et descendant ;

sur chaque degré se tenait une figure, d'abord celle d'un enfant, puis de l'écolier, puis de l'adolescent; plus haut, le jeune homme se doublait d'une figure féminine et c'était l'âge des amours; au sommet, sur la plate-forme, triomphait, en redingote et chapeau haut de forme, le monsieur à favoris donnant le bras à sa dame qui souriait sous une ombrelle; c'était le midi de l'existence, le zénith de la journée; mais ce moment de gloire durait peu. Aussitôt après l'ascension, commençait la descente; c'était une dégringolade, le déclin, la vieillesse, la décrépitude, une chute au bout de laquelle il ne restait plus qu'une pauvre loque de mendiant, un squelette que le fossoyeur balayait au tombeau.

Ce calendrier moral, cette échelle de la vie, que représente la vieille image de mes jeunes années, voilà tout le sujet de ce grand roman du *Fils de l'homme*, qui est jusqu'à présent l'œuvre principale de M. Brocchi. C'est un trait curieux de la littérature moderne, que ce retour aux romans cycliques, aux romans en plusieurs volumes, du type de *Paméla* et de *Clarisse Harlowe* : cette mode, depuis vingt ans, s'est répandue dans toute l'Europe, depuis les *Buddenbrooks* de M. Thomas Mann, jusqu'aux *Cinq villes* de M. Bennett et à la *Forsyte-Saga* de M. Galsworthy; M. Guglielmo Ferrero vient de publier le deuxième épisode de la *Terza Roma*. Ce genre semi épique ne laisse pas d'avoir ses périls : il n'est pas donné à tout le monde de créer un monde romanesque, une comédie psychologique aussi puissamment organisée que l'immense chef-d'œuvre de *A la recherche du temps perdu*.

Il s'agissait de raconter une existence d'homme, suivant le vieux cadre poétique des quatre âges de la vie : l'enfant, le jeune homme, l'homme mûr, — *Une place au soleil*, *le Maître de son destin* et *le Château sur la mer*, sont, à cette heure, les parties publiées de cette tétralogie. Ces titres montrent assez qu'il s'agit d'un roman de l'énergie.

Je ne vais pas raconter l'histoire du petit Pietro Barra, le fils du forgeron, et comment cet enfant, instruit précocement par l'exemple des désordres paternels, se jure d'être un homme et de ne jamais coûter de larmes à sa mère; comment il se fait ouvrier dans une filature, et devient par son mérite le bras droit du patron, le commandeur Varzi. Le second épisode nous le montre assailli par les tempêtes de l'existence : il résiste cou-

rageusement à sa passion pour la femme de son bienfaiteur, dont il finit par épouser la fille, la charmante Françoise. Celle-ci meurt au bout de quelques années de mariage, et le malheureux Pietruccio, comme un vaisseau désemparé, se trouve, au milieu de la vie, emporté par une nouvelle rafale, une dernière flambée de sensualité, qui le jette dans les bras d'une Slave énigmatique, sorte de Circé tenant de l'artiste et de la demi-mondaine, la princesse Valedin ; il est guéri de ce dernier caprice par la satiété, le remords et la tendresse de sa fille, la petite Juliette. La scène se passe tour à tour à Rome, à Milan, à Naples et dans les Alpes, que l'auteur, alpiniste consommé, connaît du côté italien presque aussi bien que M. Henry Bordeaux du côté de la Savoie. Il adore cette neige, cette blancheur, ces cimes, ces fiertés vierges, ces châteaux de glace qui s'élèvent au-dessus des plaines de la vie, comme un réservoir éternel de sensations nobles : il y goûte à la fois le plaisir de l'effort, la joie de la pureté et de la solitude, et quelque chose qui ressemble au coup d'aile de la prière et de l'extase.

Je sens ce qu'un dessin si sec retire au roman dont j'essaie de donner une idée. L'auteur s'est fait une habitude d'un ordre de réalités moyennes, de la peinture de ces conditions médiocres qui sont le lot ordinaire de la plupart des existences, et qui tranchaient, il y a vingt ans, avec les héros décadents, les miraculeux Sperelli, les surnaturels Aurispa où se complaisait l'égotisme de M. d'Annunzio : tout le roman du *Fils de l'homme* est fait de cette étoffe commune, de cette bure un peu rude qui est l'uniforme des humains plutôt que la pourpre et la soie. Où l'écrivain excelle, c'est à rendre ce terre-à-terre, le goût de ce pain quotidien, affections de famille, piété filiale, amitié fraternelle, douceur conjugale, détresse devant des douleurs simples comme le mystère de la mort : il y a dans ces trois volumes cinq ou six de ces peintures funèbres, la mort d'une aïeule, le suicide du mari, la mort de la mère, celle du père ; la vie à chaque pas secoue une de ses feuilles, laisse tomber une branche de l'arbre de la famille. Chacune de ces morts a sa couleur particulière, sa teinte propre de deuil, ses larmes, son déchirement.

L'écueil est ici la sensiblerie, et je ne jurerais pas que l'auteur y échappe toujours. Un autre inconvénient est le ton édifiant : rien de plus difficile à peindre que la vertu. On éprouve déjà

beaucoup de peine si c'est une héroïne. Un homme vertueux exige un beau courage. Sans doute, Dieu merci ! M. Brocchi n'épargne pas les chutes à son héros. Je ne sais pourquoi ces aventures, dont on sait à l'avance qu'il sortira vainqueur, ne nous passionnent pas : elles ont l'air décidément trop arrangé. Cette histoire du maître de forges ou du filateur parti de rien et qui s'élève à la force du poignet, sans rencontrer d'autres obstacles qu'un tas de femmes charmantes, a quelque chose qui sent son image d'Épinal et qui nous fatigue à la longue. Est-ce que vraiment les amourettes occupent tant de place dans l'existence d'un homme d'affaires ? L'intérêt essentiel, n'est-ce pas, pour un industriel, l'ambition, la volonté, le pouvoir, le succès, l'argent ?

Ce roman de l'industrie est un peu sacrifié dans le livre de M. Brocchi, et c'est dommage, car c'est une des parties les plus solides. Le morceau le plus remarquable est le récit de la tentative bolchéviste de 1922, et le tableau de l'occupation des usines par les soviets. Rien de plus curieux que cet essai de révolution avortée. Les ouvriers faisaient le coup par ordre, la mort dans l'âme, convaincus d'avance de leur insuccès : ils se sentaient si incapables de mener leurs affaires, qu'ils suppliaient les ingénieurs de rester à leur poste ; on en vit ramener leurs directeurs à leur bureau sous la menace des revolvers, dans la terreur d'être abandonnés de leurs états-majors. Ce fut plutôt, en quelque sorte, une grève des patrons, une démonstration par l'absurde : on livrait les usines, les coffres-forts sans argent, sans livres, sans matières premières, en disant au malheureux troupeau : « Débrouillez-vous. » Au bout de quinze jours, les ouvriers capitulaient.

Quelle sera la conclusion de l'ouvrage ? Qu'est-ce que l'auteur a conservé de son socialisme ? Croit-il toujours aux formules magiques de sa jeunesse, à ces illusions d'un avenir meilleur, d'une fraternelle Église, du bonheur sur la terre ? Il semble peu à peu revenu de ses rêves : la morale du *Fils de l'homme*, c'est la lutte intérieure, la victoire sur soi-même. C'est déjà beaucoup de tenir, de se relever si l'on tombe, de s'accrocher dans la bourrasque aux plantes du rocher, aux touffes de bonheur et d'amour que la vie offre çà et là, de se perfectionner lentement, sans perdre courage, en s'efforçant chaque jour vers un peu plus de justice, de douceur et de bonté.

Au fond, M. Brocchi est le moins politique, le moins systématique des hommes, et c'est bien ce que je trouve en lui de plus aimable. Son secret, il nous l'a livré dans sa *Netty*, peut-être le plus joli livre qui ait paru depuis vingt ans en Italie. La vie de cette pauvre fille, qui fut la bonne fée de son enfance, est une des fleurs exquises du *Risorgimento*. Fille d'un officier hongrois au service de l'Autriche, recueillie à Vérone chez celle qui devait être la mère de l'écrivain, c'est une histoire toute en grisaille, l'histoire d'une orpheline, épave de l'occupation étrangère, n'ayant plus d'autre famille que sa famille adoptive, et devenant peu à peu le génie domestique, l'ange de ce foyer qui n'était pas le sien. Toute petite, à demi sourde, parlant un inintelligible patois, fait de magyar et de milanais, la pauvre Cendrillon débordait de générosité, de dévouement et d'amour. Cette figure si humble était un pur miracle de spiritualité. Sur les maigres douze lires de sa pension mensuelle, elle réussissait à faire des largesses. Elle mettait la paix entre le chien et le chat, qui la suivaient jusqu'à l'église, et s'asseyaient gravement, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, comme aux côtés d'une sainte de la *Légende dorée*.

Il y a dans ce récit une grâce attendrie, une égalité suave, une légèreté de touche qui sont le dernier mot du bien dire. On sent ce qu'un tel exemple a appris à M. Brocchi : son idée que les langues, les cultes, les patries ne sont entre les âmes que des frontières insignifiantes, qu'il existe au delà de ces choses des réalités plus profondes, c'est de la pauvre Netty qu'il la tient. Pour une fois, en écrivant simplement une anecdote de son enfance, en évoquant une ombre légère, l'auteur a écrit un chef-d'œuvre. Il a trouvé sa muse. C'est elle, nous dit-il, qui, le jour de son examen, lui remit une plume, en lui recommandant de n'écrire que des choses pures. M. Virgilio Brocchi lui a tenu parole. Il est, en poésie, des arbres de délices, qui répandent des parfums et parfois des poisons : l'œuvre de M. Brocchi n'est pas de celles-là, mais elle n'a que de bons fruits. Tout compte fait, il y a quelque chose qui vaut mieux même qu'un grand artiste : un honnête homme.

Louis Gillet.

# REVUE MUSICALE

Salle Gaveau : *Snegourotchka* (*La fille de neige*), de Rimsky-Korsakow. — Une nouvelle salle de concerts. — Le centenaire prochain de la mort de Schubert.

Nous avons raison de rester fidèles à la musique de Russie, de la Russie d'autrefois, celle qui nous aimait, celle qui ne nous a ni trahis ni volés. Au cours de la saison dernière, l'*Opéra russe de Paris* nous a donné, en concert et en russe, *le Prince Igor* de Borodine et *Sadko*, de Rimsky-Korsakow. Cette excellente compagnie vient de nous rendre, dans les mêmes conditions, la *Snegourotchka* de Rimsky-Korsakow, représentée et méconnue à l'Opéra-Comique, il y a quelque vingt ou vingt-cinq ans.

Après la première représentation de *Boris Godounow* à Pétrograd (nous ne saurions écrire Leningrad), on vit tomber sur la scène une couronne qui portait ces mots : « La force s'est révélée. » C'est à la grâce et à la poésie qu'il faudrait ici jeter la couronne. L'œuvre de Rimsky-Korsakow est bien jolie. Nationale, populaire, elle est aussi, plus encore peut-être, inspirée par le sentiment et l'amour de la nature.

Nationale, elle ne l'est pas à la manière historique et farouche de *Boris*. L'imagination et la légende ont fourni le sujet de ce conte. Un tsar y figure aussi, mais combien différent de son terrible confrère ! « Quel État et quel État » ils gouvernent tous deux ! Là tout est haine et fureur. Ici rien, ou presque rien d'autre, sauf un accès de jalousie féminine, que l'innocence et l'amour ; de la mélancolie, une tristesse attirante, mais nulle part le crime, le remords ou le désespoir.

Le souverain imaginaire du fabuleux pays des Bérendès, le vieil

empereur à la barbe fleurie, est assis sur un trône d'or. Auguste, mais familier, on l'aborde aisément et sans crainte. Introduite en sa présence, Snegourotchka le salue en ces termes gentiment dépourvus de cérémonie : « Bonjour, tsar. » Paroles et musique, deux mots et trois notes, ont même grâce et même simplicité. Ce tsar est vraiment le père, le « petit père ». Et sa réponse à l'enfant ingénue est admirable de bienveillance, de bonté paternelle en effet et même patriarcale. Sur un chant de violoncelles au courant large et doux la voix se penche et pose de place en place quelques notes, pénétrées elles-mêmes d'une grave douceur. L'orchestre colore d'harmonies changeantes le thème qui varie à peine. Le tsar est vieux. On le sent à la fragilité de sa voix et à la majesté de son langage. Ébloui par l'enfant de neige, il regarde, il admire, on dirait presque il adore. Sérieuse, pure, sa cantilène éveille en nous de littéraires et poétiques souvenirs. Elle nous fait penser aux dernières pages d'un récit romain de Paul Bourget (1), où l'on voit, dans les jardins vaticans, le vieux pape Léon XIII respirer, sans la cueillir, une jeune rose. Et notre mémoire peu à peu remonte plus loin, plus haut. Elle va de la cantilène rêveuse du tsar au songe du patriarche, de Booz endormi. La musique russe évoque la poésie française. Elle en a la mystérieuse, presque religieuse mélancolie. L'hommage respectueux, ému, de l'empereur aux cheveux blancs à la jeune fille aux blonds cheveux, le salut de ce déclin à cette aurore, tout cela rend infiniment touchante la rencontre de l'extrême vieillesse et de l'exquise beauté.

Délicieux, idéal, est le gouvernement de cette Russie légendaire. Sans doute il n'a rien de commun avec le tsarisme, mais le régime soviétique lui ressemble encore moins. Autant qu'une immense bonté, tout ici respire une grandeur sans mesure. Un hymne chanté par des rapsodes aveugles est d'une souveraine majesté. Du faîte des hautes tours, des crieurs publics jettent, à la façon des muezzins, d'étranges appels, de longues et traînantes clameurs, qui d'abord se répondent, puis s'unissent et s'étendent, comme la plaine russe, à l'infini.

Nationale avec ferveur, la musique de *la Fille de neige* est populaire avec une égale complaisance. Les personnages de *Snegourotchka* sont pour la plupart de petites gens, et des gens de la campagne. Aussi bien nous avons vu quel accueil affable ils trouvent à la Cour

(1) *Cosmopolis.*

impériale, et que ami, plutôt qu'un maître, est pour eux l'empereur. « Passant en revue cette musique, a raconté le compositeur lui-même, je dois ajouter que je me suis beaucoup servi de chants populaires, en les empruntant à mon recueil. » Rimsky avoue même que le motif de certaine chanson « rappelle d'une façon sacrilège le *Requiem* orthodoxe. Mais les vieilles mélodies des chants orthodoxes ne sont-elles pas d'origine païenne ?... La cantilène de l'appel des héraults m'est restée dans la mémoire depuis mon enfance, quand j'ai vu chevaucher, le long de la rivière Tikhvine, un envoyé d'un monastère voisin, qui criait d'une voix tonitruante : « P'tites tantes, p'tites mères, belles filles, apportez du foin pour la sainte Vierge. » L'image miraculeuse de la vierge de Tikhvine se trouvait dans l'église du grand monastère de moines qui possédait de grandes prairies le long des rives de Tikhvine. »

Enfin la musique de *la Fille de neige* est aussi, peut-être surtout descriptive et pittoresque. Elle fait à la nature une large part. Ainsi, contre l'amoureux qui l'a trahie, une jeune paysanne appelle à son secours, autant que ses compagnes, les choses mêmes, les choses familières, chéries, témoins, et, s'il se peut, vengeresses de la trahison : « O mes abeilles, s'écrie-t-elle, mes abeilles ailées, formez-vous en essaims, laissez vos rayons de miel et ruez-vous sur les yeux de l'infâme. O mon cher houblon, svelte et flexible, je t'en supplie, houblon frisé, quand les buveurs deviseront autour des longues tables de chêne, enivre le parjure ; que son ivresse soit grossière et honteuse, et quand il regagnera sa maison, qu'il ensanglante sa tête aux épines de la haie. »

Aussi bien c'est en pleine nature, sous sa pure et libre influence, que fut composée pendant la belle saison de l'année 1880 la partition de *Snegourotchka*. « J'eus alors la chance de passer l'été dans une vraie campagne russe. Tout m'y plaisait, tout m'y enthousiasmait. Belle situation, une immense forêt, surnommée « Voltchinetz », des champs d'orge, de sarrazin, d'avoine, de lin et même de froment ; quantité de petits villages, une petite rivière où nous nous baignions, un grand lac, point de routes, nature vierge, de vieux noms de villages russes, tout cela me ravissait. Le jardin de la propriété contenait des cerisiers, des pommiers, des groseilliers, beaucoup de fraises et de framboises, des lilas en fleurs ; profusion de fleurs des champs, gazouillement continu des oiseaux, tout cela s'harmonisait particulièrement avec mon état d'esprit panthéistique d'alors et ma toquade pour le sujet de *Snegourotchka*. Quelques troncs d'arbres, gros et tordus, ou

couverts de mousse, m'apparaissaient comme des esprits des bois ; la forêt Voltchinetz devenait une forêt vierge ; la colline de Kopytets se transformait en montagne de « Yarila » ; le triple écho que nous entendions de notre balcon semblait être les voix de quelques puissances infernales. »

Mais les puissances amies, les voix de la terre et du ciel, même les plus humbles, étaient les mieux écoutées par l'auditeur attentif et charmé. « Certains chants d'oiseaux sont entrés dans la composition de la Danse des oiseaux. Dans l'introduction, le chant du coq est également authentique. Il m'a été communiqué par ma femme.

« L'un des motifs du Printemps, (dans le prologue et au quatrième acte), est la reproduction absolument exacte du chant d'un serin qui vécut longtemps en cage chez nous. La seule différence est que notre serin le chantait en *fa dièze* majeur, tandis que je le pris d'un ton plus bas (1). »

Dans *Snegourotchka*, des personnages comme le bonhomme Hiver, la fée Printemps, le père le Gel et la Fille de neige elle-même, ont sans doute leur vie propre, leur existence personnelle. Ils sont. Mais ils représentent, ils signifient encore davantage, et la musique s'attache à leur signification, plus vaste et plus intéressante que leur être. Ainsi, l'œuvre du musicien devient un poème de la nature, de tous ses éléments, de ses puissances et de ses beautés : le soleil, la plaine et les bois, la neige et les eaux, les oiseaux et les fleurs. Nature et nature du nord, de Russie, non d'ailleurs, et par là musique non seulement nationale, mais en quelque sorte natale, comme la terre et le ciel de la patrie.

Un chef d'orchestre, des chœurs et des solistes russes, un orchestre français, ont été les interprètes excellents de *Snegourotchka*.

Le savant et l'artiste qui dirige la maison Pleyel, M. Gustave Lyon, vient de présenter au public parisien l'œuvre insigne à laquelle il a voué depuis longtemps et son art et sa science. Une salle, que dis-je, trois, l'une immense, les deux autres moindres, composent l'édifice de beaucoup le plus considérable et le plus digne de ce haut emploi qu'on ait jamais consacré chez nous à la musique de concert. Dès le premier soir, il lui parut favorable et M. Lyon peut se flatter d'avoir rempli son dessein et notre espoir. Qui sait même s'il ne l'a pas en quelque façon dépassé? Dans l'énorme vaisseau, la musique s'entendit

(1) Voir sur tout cela : *Ma Vie musicale*, de Rimsky-Korsakow. Adaptation par E. Halpérine-Kaminsky. (Pierre Laffitte et C^ie^.)

si bien, qu'on avait quelquefois la sensation de la trop entendre. Sous la haute voûte d'or mat, entre les murs élevés et dorés aussi, dont tous les plans s'inclinent et convergent vers le centre sonore comme autant de réflecteurs sonores eux-mêmes, pas une seule note, fût-ce la plus discrète, d'orchestre ou de piano, pas une nuance, fût-ce la plus délicate, ne se perdit.

La finesse est ici merveilleusement sensible. A certains moments, il a paru que la force y prenait un éclat excessif et non sans quelque dureté. Celle-ci pourra s'amortir et l'ensemble se fondra davantage. Alors, tout sera pour le mieux. Mais déjà tout est bien, très bien. Quant au style architectural et décoratif, il n'a pas laissé de surprendre un peu des regards habitués à d'autres ordonnances, plus classiques. Mais que les lois acoustiques aient ici primé, commandé les formes visibles, c'était assurément leur droit, et même leur devoir.

Montrons-nous reconnaissants, mais d'autre part gardons-nous d'être oublieux. Le neuf mars de l'année prochaine il y aura tout juste un siècle que la *Société des concerts* tint sa première séance dans la salle du Conservatoire. Un chroniqueur du *Journal des Débats* écrivait à cette occasion dans le style d'alors : « Après un trop long interrègne, Euterpe a ressaisi le sceptre de l'harmonie. Sa maison de plaisance est toujours dans la rue Bergère. » Elle pourra s'y plaire encore. Nous conseillons à l'orchestre du Conservatoire d'y regarder, ou d'y écouter à deux fois avant d'abandonner à jamais, fût-ce pour un vaste et magnifique palais, son humble et vieille maison. Il n'est pas encore certain qu'en aucune autre des plaisirs aussi parfaits nous soient par lui donnés.

Une Américaine, amie et protectrice de la musique, était récemment de passage à Paris. Elle y a fait exécuter un soir quelques œuvres écrites pour elle par des compositeurs modernes et divers, dont la diversité même atteste un libéral, un éclectique patronage. Rien ne ressemble moins qu'un quatuor de M. Franck Bridge, une sonate de M. Alfredo Casella, un thème varié de M. Berezowski, à la mélodieuse, harmonieuse *sonata di camera*, pour flûte, violoncelle et piano, de M. Gabriel Pierné. Elle porte en épigraphe quelques vers d'une églogue de Virgile, et par la grâce, l'élégance, la limpidité, cette musique est sœur ou fille de cette poésie. Du musicien de *Cydalise* et de *Sophie Arnould* (pour ne rappeler que ses œuvres légères) rien ne saurait être indifférent. L'esprit de finesse partout et toujours

l'accompagne. En vérité, le Mécène féminin d'outre-mer à qui nous devons cette charmante petite chose mérite nos remerciements.

Il y aura l'année prochaine un siècle que Schubert est mort. Pour honorer « d'une façon originale en même temps que digne de son génie », — ce sont les termes du programme, recommandé par nos meilleurs musiciens, ceux de l'Institut compris, — pour honorer ainsi la mémoire du maître, une compagnie américaine de gramophone a mis au concours, — un concours international, s'il vous plaît, avec vingt mille dollars de prix, — l'achèvement de l'exquise et célèbre symphonie que Schubert ne put terminer lui-même. Quand viendra le prochain millénaire de la Vénus de Milo, nous ne doutons pas qu'une société de cinématographe, américaine aussi, n'invite la sculpture, également internationale, à refaire les deux bras et le pied qu'a perdus la déesse.

Il ne serait pas malaisé d'offrir à la gloire de Schubert des hommages moins impertinents. On nous permettra d'en indiquer un seul. Il consisterait simplement en quelques exécutions, les meilleures possible, non pas de l'œuvre immense et d'ailleurs inégal de Schubert, mais d'un certain nombre de ses chefs-d'œuvre en tout genre, y compris les inconnus et les oubliés, qui sont légion. Nous soumettons cette idée et ce désir à MM. les chefs d'orchestre Gaubert, Pierné, Paray, Rhené Baton et Wolff; aux quatuors Caplet et Poulet; à MM. Édouard Risler, Alfred Cortot et Robert Casadesus; à M^mes^ Ninon Vallin, Balguerie, Croiza et Ritter-Ciampi; à MM. Vanni Marcoux, Panzéra et Roger Bourdin. Que d'autres nous pardonnent de ne les point nommer. Les concerts symphoniques auraient lieu dans la grande salle Pleyel; dans les deux petites on entendrait la musique de chambre et les mélodies. Nous aurions ainsi grâce à vous, « Messieurs et Dames », de ces fêtes que Schubert aimait à se donner avec ses amis, qu'il appelait de son nom, (des *Schubertiades*), et qui furent la meilleure, sinon l'unique joie de sa brève et triste vie.

CAMILLE BELLAIGUE.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. Kœhler, ministre des Finances d'Allemagne, a prononcé le 9 octobre, à Carlsruhe, un discours où il a déclaré : « le gouvernement allemand fera tout ce qui est en son pouvoir pour assurer les revenus nécessaires à l'exécution du plan Dawes. Le projet de budget pour 1928 en fournira la preuve. Il ne faut pas que le monde soit déçu dans sa confiance en la parole de l'Allemagne. » Un tel langage, s'il est suivi d'effet, est plus utile à l'amélioration des relations franco-allemandes que les habiletés de M. Stresemann ou les résolutions du congrès radical-socialiste. C'est sur le terrain des intérêts seulement que les deux peuples peuvent se rencontrer ; et le chemin qui y mène, c'est l'exécution régulière du plan Dawes et l'acquittement des annuités de réparations. Mais voici, précisément, que l'agent général des paiements de réparations manifeste, pour l'avenir, certaines inquiétudes. Il a adressé, le 20 octobre, au ministre des Finances, un mémoire où il attire son attention sur les inconvénients que présente, pour l'exécution du plan Dawes, la politique financière du Reich. L'intervention de M. Parker Gilbert constitue un fait de première importance dans l'histoire si mouvementée des réparations. L'agent général des paiements, institué par le plan Dawes et résidant à Berlin, est le régulateur souverain des réparations ; il a une double mission : il veille à ce que les revenus du Reich, affectés aux réparations, ne soient pas dilapidés ou détournés de leur destination et rentrent régulièrement dans sa caisse ; il prend soin, d'autre part, que les finances allemandes et le cours du mark ne soient pas dangereusement affectés par le fait de paiements importants à l'étranger ; il a le pouvoir d'ouvrir et fermer le robinet régulateur des transferts, car la grande difficulté pour les réparations est moins la capacité de paiement de l'Allemagne, que la possibilité de transférer à l'étranger

les sommes destinées aux réparations, sans compromettre la stabilité du budget et de la monnaie du Reich.

Les Allemands ont naturellement considéré surtout, dans le plan Dawes, les clauses qui ont pour objet d'assurer l'équilibre de leurs finances. La prospérité de leur économie nationale étant la condition première des paiements, ils se sont imaginé que tout ce qui favorise chez eux le mouvement des affaires, et même tout ce qui donne l'illusion d'une prospérité factice, est conforme à l'esprit du plan Dawes et ne peut qu'être vu d'un bon œil par l'agent des paiements. L'Allemagne s'est donc lancée dans une politique d'emprunts : le Reich, les « pays », les villes, les entreprises privées ont contracté, aux États-Unis d'abord, puis en Angleterre, en Hollande, en Suisse, une série d'emprunts dont le montant total dépasse un milliard de dollars. Les banques américaines, en quête d'emplois avantageux pour leurs capitaux surabondants, ont en quelque sorte entrepris la reconstitution de l'économie allemande.

Tant que ces emprunts gardèrent un caractère indispensable ou nettement productif, l'agent général des paiements estimait ne pas avoir à intervenir. Mais, depuis deux ans, le rythme des appels au crédit s'est accéléré et l'on a pu se demander si le Reich qui, en 1923, par une politique d'inflation monétaire, a esquivé l'état des paiements de Londres, remboursé avec du papier déprécié toute sa dette intérieure et remis en marche son économie nationale, n'allait pas, maintenant, s'arranger pour éluder le plan Dawes par un gonflement artificiel des budgets du Reich, des « pays », des communes, et de la dette commerciale extérieure. Les Allemands se trouvent partagés entre leur désir de voir renaître chez eux une prospérité comparable à celle d'avant la guerre, et la crainte que leurs créanciers au titre des réparations n'infèrent de cette prospérité que les annuités prévues par le plan Dawes n'excèdent pas les capacités du Reich. Ils ont tourné la difficulté en se lançant dans une politique de dépenses qui, sans doute, ne sont pas inutiles, mais qui dépassent les possibilités actuelles du budget et pourraient compromettre les paiements de réparations. Le budget, en deux ans, s'est enflé de 1700 millions. La dette dépasse déjà 12 milliards de marks. L'État prussien est en négociations pour un emprunt de 30 millions de dollars ; les lois en préparation pour la réorganisation scolaire, à laquelle le Centre attache tant d'importance, et pour l'augmentation des traitements des fonctionnaires, entraîneraient un accroissement formidable des dépenses de l'État.

Cette politique d'emprunts à jet continu et de dépenses somptuaires inquiète depuis longtemps ceux qui estiment que la régulière exécution du plan Dawes est la sauvegarde de la paix européenne. Nous avons ici, notamment dans la *Chronique* du 15 janvier 1927, attiré l'attention sur le danger de ces emprunts, dont les arrérages finiraient par absorber le plus clair du budget du Reich, et, sans mettre en cause la parfaite loyauté et la haute impartialité de M. Parker Gilbert, nous nous demandions pourquoi l'agent général des paiements ne croyait pas le moment venu d'intervenir. D'autre part, les articles de M. Lewandowski jetaient sur la question beaucoup de lumière. Mais déjà, dans son rapport du 10 juin sur le fonctionnement du plan Dawes pendant les huit premiers mois de la troisième annuité, M. Parker Gilbert faisait entendre au ministre allemand des Finances un avertissement que vient de renouveler d'une manière plus directe et plus pressante le mémoire du 20 octobre dont le texte intégral n'a été publié que le 6 novembre.

Dans son rapport du 10 juin, M. Parker Gilbert établit d'abord le droit et le devoir, qu'il tient de ses fonctions, d'intervenir chaque fois que la situation budgétaire du Reich menace le fonctionnement du plan Dawes ; il ne s'agit pas là expressément d'un contrôle des Finances allemandes, ni d'une ingérence dans la politique intérieure, mais de la sauvegarde des intérêts supérieurs confiés à la vigilance de l'agent des paiements. « Le plan s'intéresse au budget allemand pour la raison générale que l'équilibre budgétaire est essentiel à l'assainissement économique de l'Allemagne et à sa capacité d'effectuer les paiements de réparations requis par le plan. » Le Comité d'experts qui a élaboré le plan « n'a jamais perdu de vue que l'équilibre du budget et la stabilisation monétaire sont des moyens destinés à satisfaire à la fois aux besoins essentiels de l'Allemagne et aux obligations que lui impose le traité, obligations dont l'exécution est indispensable pour la reconstruction de l'Europe occidentale ». L'agent des paiements a donc, comme le gouvernement allemand lui-même, le devoir « de prévenir, de toutes les manières possibles, les tendances qui pourraient provoquer un déséquilibre budgétaire ». En outre, le plan s'intéresse au budget parce qu'il fournit les crédits pour les contributions budgétaires que le Reich verse annuellement à la Caisse des réparations. Ces contributions sont très fortement garanties, mais il n'en est pas moins nécessaire que l'agent général des paiements s'intéresse au budget qui est « la clef de voûte » du plan et de la reconstruction de l'Allemagne. Enfin, le plan s'intéresse encore

au budget allemand « à cause du rapport entre l'équilibre budgétaire et le transfert des paiements de réparations ». Ayant ainsi fortement défini le droit et le rôle de l'agent des paiements, le rapport du 10 juin étudie dans le détail tous les budgets de l'État, des pays et des communes; il remarque que, pour la première fois depuis la mise en vigueur du plan des experts, le budget n'a pu être équilibré que par un recours à l'emprunt. L'État allemand s'engage donc sur une pente dangereuse; de là, pour lui, la nécessité d'économiser et d'améliorer le rendement des impôts. Cependant l'équilibre pourra être maintenu, « si le gouvernement allemand prend les précautions normales qui sont indispensables dans son propre intérêt ».

Il est juste de remercier M. Parker Gilbert de la netteté avec laquelle il établit son droit d'intervention; si le gouvernement allemand passe outre, s'il néglige ses avis, il prend à ses risques et périls une lourde responsabilité. Dans l'exercice de ses hautes fonctions, l'agent général apparaît comme le protecteur du peuple allemand contre les aberrations éventuelles de ses gouvernants, et, en même temps, comme le génie tutélaire des peuples qui ont si durement souffert de la dévastation de leur territoire par l'invasion allemande. Sans doute M. Parker Gilbert a-t-il estimé que, malgré l'avertissement indirect du rapport de juin, les « précautions normales » n'avaient pas été suffisantes, puisqu'il vient de le renouveler. Le 21 octobre, on apprenait à Berlin, par un télégramme de New-York, que M. Parker Gilbert avait fait connaître par une longue note au gouvernement allemand que l'adoption des projets en cours de discussion au Reichstag lui paraissait de nature à compromettre l'équilibre du budget et le bon fonctionnement du plan Dawes.

La divulgation de la démarche de l'agent général des paiements de réparations a soulevé dans les milieux politiques allemands et dans l'opinion publique une rumeur d'étonnement et de scandale. Avec les réserves qui conviennent envers les États-Unis, la presse nationaliste s'indigne de ce qu'elle appelle une intervention de l'étranger dans les affaires allemandes : à quoi M. Georg Bernhardt répond : « Quand on veut emprunter à l'étranger, il faut souffrir les critiques de l'étranger. » Quant à la presse d'opposition, elle s'en prend au ministre des Finances et à la coalition au pouvoir. La solidité même de la coalition gouvernementale actuelle, où le Centre collabore avec les partis de droite, est ébranlée puisque le vote de la loi scolaire, qui a été la condition de l'adhésion du Centre à la combinaison ministérielle, se trouve compromis. Par un curieux

phénomène de ricochet, c'est moins à M. Parker Gilbert, couvert par sa nationalité et ses hautes fonctions, qu'à l'éminent financier allemand qui fut toujours, lui aussi, un adversaire clairvoyant de l'inflation, des emprunts et des dépenses excessives, M. Schacht, président de la Reichsbank, que s'attaquent la presse socialiste et les journaux qui représentent l'opinion, ou plutôt les intérêts, des gens d'affaires. Les socialistes approuvent une politique financière qui, en multipliant le numéraire et en favorisant l'essor de l'économie nationale, élève les salaires et le niveau général de la vie ouvrière et diminue le nombre des chômeurs; ils ne veulent pas se demander si ces avantages passagers et illusoires ne seront pas achetés au prix d'une crise nouvelle et des pires inconvénients, et si ce qu'ils appellent « le programme de misère du docteur Schacht » ne serait pas tout simplement un programme de prudence et de sagesse.

Quant aux gens d'affaires qui vivent de la circulation de l'argent, on ne saurait s'étonner qu'ils se montrent favorables à des emprunts multipliés qui alimentent leurs spéculations et sont l'occasion de fructueux courtages. Ce n'est pas la première fois, ni le seul pays, où l'on constate l'accord des politiciens socialistes avec les milieux financiers. A beaucoup d'industriels aussi, les idées de M. Schacht paraissent étroites et bornées; parce qu'il préfère un progrès organique et stable de la production allemande à une croissance trop rapide, on l'accuse de vouloir recroqueviller l'industrie allemande derrière des murailles douanières et l'obliger à mener une existence mesquine et timide. On raconte qu'un grand projet de crédit germano-américain pour la construction de vastes établissements industriels en Russie était sur le point d'aboutir, quand une indiscrétion volontaire, que l'on attribue à M. Schacht, remit tout en question. Surtout, on reproche amèrement au président de la Reichsbank l'honnêteté, — qui est en même temps conforme au véritable intérêt de l'Allemagne, — avec laquelle il veille à ce que le Reich fasse honneur à ses engagements et notamment aux paiements de réparations dont il se réserve d'ailleurs de réclamer la revision. L'opération frauduleuse par laquelle certains Allemands seraient fort aises de se libérer des annuités du plan Dawes, on ne pardonne pas à M. Schacht de la faire échouer. Il semble probable que M. Parker Gilbert agit en parfait accord avec le président de la Reichsbank; en tout cas il est évident que l'action de l'un et de l'autre s'exerce dans le même sens. Ils ont pour adversaires, en Allemagne, tous ceux qui ont intérêt à ce que le Reich emprunte indéfiniment à l'étranger, sans se préoccuper des

conséquences futures d'une telle politique; ils doivent aussi compter, aux États-Unis et dans les pays dont les financiers se font volontiers les bailleurs de fonds de l'Allemagne, avec une opposition résolue et amplement munie du nerf de la guerre. On a le droit de présumer, en revanche, que le gouvernement des États-Unis suit d'un œil favorable l'intervention de M. Parker Gilbert pour le bon fonctionnement de ce plan Dawes qui est une œuvre américaine, dont les États-Unis sont justement fiers, par lequel ils espèrent rétablir en Europe une paix stable et une prospérité qui soit, pour eux-mêmes, un avantage, et dont ils comprennent enfin que dépend le règlement des dettes interalliées.

En Allemagne, les réactions produites par l'intervention de M. Parker Gilbert ont été très diverses. Le premier mouvement fut de maudire le mentor américain qui se permet de rappeler le Reich à ses devoirs et de démasquer ses manœuvres. Le président du Conseil bavarois, M. Held, a eu le mauvais goût de se plaindre de ce qu'il appelle une ingérence étrangère dans les affaires du Reich : il oublie avec ingénuité les engagements contractuels de l'Allemagne. Plus équitable et plus prudent s'est montré le chancelier, M. Marx, dans le discours, intéressant à plus d'un titre, qu'il a prononcé à Essen le 30 octobre. Il reconnaît que c'est dans la plénitude de son droit que l'agent général des paiements a exprimé les appréhensions que lui inspire la situation financière de l'Allemagne; « il l'a fait de la façon la plus prudente et il a déclaré expressément qu'il n'entendait pas intervenir dans les affaires intérieures de l'Allemagne »; le chancelier n'abandonne ni le projet scolaire ni l'augmentation des traitements des fonctionnaires et il accuse l'opposition d'avoir, en dénaturant les projets du gouvernement, éveillé les alarmes de M. Parker Gilbert. En fait, des négociations sont entamées entre le ministre des Finances, M. Kœhler, et l'agent général des paiements, afin de mettre d'accord les projets du gouvernement avec les susceptibilités légitimes de M. Parker Gilbert.

La note de M. Parker Gilbert a eu la vertu de remettre au point les interprétations tendancieuses que les Allemands, avec la complicité de leurs amis, se flattaient d'accréditer. Une circulaire récente de la banque Henri Schrœder et Cie, de Londres, qui s'occupe activement des émissions du Reich à l'étranger, énumère dans l'ordre suivant les obligations auxquelles l'Allemagne doit faire face : d'abord, l'emprunt 7 pour 100 du plan Dawes; en second lieu, les emprunts de l'État, des municipalités et des entreprises privées allemandes; enfin les

annuités de réparations. Ainsi disparaîtrait le privilège général que l'article 248 du traité de Versailles accorde aux Alliés pour les réparations. Les Allemands se plaisent à augmenter le nombre de leurs créanciers ; « quand le moment des comptes sera venu, écrit un organe américain, le *Journal of commerce*, ces créanciers seront aux côtés de l'Allemagne pour exiger que les réclamations des gouvernements alliés reçoivent la moins bonne part dans la distribution des faveurs ». Le tour est assez subtil et aurait pu réussir. Il se heurtait à la lettre et à l'esprit du rapport des experts d'où le plan Dawes est sorti ; « nous répudions l'idée, disent les experts, que la satisfaction intégrale des besoins intérieurs de l'Allemagne jouisse d'une priorité sur ses ressources et que la quotité disponible pour faire face aux obligations du traité soit simplement l'excédent de recettes qu'elle pourra consentir à réaliser ».

Tels sont les textes, telles sont les raisons péremptoires dont s'inspire le mémoire de l'agent général des paiements de réparations. Il perce à jour le système allemand d'emprunts et de dépenses destiné à aboutir à la revision du plan Dawes. Il signifie que l'agent général des paiements, investi de la confiance des créanciers de l'Allemagne au titre des réparations, ne laissera pas péricliter entre ses mains les intérêts dont il a la garde, ni tomber en désuétude le privilège que les Alliés tiennent de l'article 248. Le rapport des experts, au moins implicitement, organise le contrôle des finances allemandes. Juridiquement, l'Allemagne peut éviter d'obtempérer aux observations de l'agent général ; pratiquement, elle ne peut manquer d'en tenir compte. Théoriquement, l'agent général ne se mêle pas des affaires intérieures du Reich ; en fait, il dispose d'un pouvoir d'autant plus illimité qu'il est exercé par un citoyen des États-Unis. Ainsi, grâce à la loyauté et à l'énergie de M. Parker Gilbert, le plan Dawes, fondé lui-même sur le traité dont il règle les modalités d'application, reprend sa véritable signification et son double caractère ; il garantit à l'Allemagne que ses finances ne seront pas compromises par l'exécution des réparations, mais il assure aux Alliés que leur créance privilégiée sera payée dans toute la mesure des facultés du Reich. Ainsi l'Allemagne a le droit et même le devoir de devenir prospère, mais elle n'a pas le droit de disposer à sa fantaisie de ses ressources ; sa fortune subit la contrainte morale d'un curateur qu'elle a accepté librement en acceptant le plan Dawes. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, l'intervention de M. Parker Gilbert apparaît donc, dans l'histoire de l'exécution du traité de Versailles et des paiements

de réparations, comme un acte d'une haute signification et d'une portée considérable.

Mais dès lors qu'il apparaît impossible aux Allemands de se dérober aux réparations telles que les experts de 1924 en ont réglé les échéances, le nombre s'accroît de ceux qui réclament l'abolition du plan Dawes et, avant qu'il soit entré dans la période de pleine exécution, se hâtent de le proclamer inexécutable. C'est le cas du professeur suédois Cassel qui, dans le *Financial Times* du 25 octobre, défend la thèse des nationalistes allemands : « le plan Dawes est inexécutable. » Il faudrait donc, selon lui, reviser tout le système des réparations. Dans le même journal, sir Josiah Stamp, qui fut l'un des membres de la commission Dawes, répond : « le plan Dawes est exécutable ; » mais son optimisme est grevé de tant de réserves et d'objections qu'il n'en reste pas grand chose ; il se résigne aisément, comme M. Maynard Keynes, à admettre que le plan Dawes a eu surtout pour objet de démontrer que les réparations sont à peu près impossibles et que l'Allemagne ne doit pas être accusée de mauvaise foi parce qu'elle ne réussit pas à y faire face. En vérité, ces économistes « éminents » rappellent leurs savants confrères qui, avant 1914, démontraient que la guerre était impossible ou que, si elle éclatait, elle ne pourrait manquer d'être très courte. Quand la France et la Belgique victorieuses se sont trouvées en face de leurs territoires dévastés, de leurs villes ruinées, elles ne se sont pas demandé s'il serait possible de réparer tant de dégâts, elles se sont mises à l'œuvre et voici qu'après dix ans l'œuvre surhumaine est presque achevée et payée. Et l'Allemagne intacte, avec tous ses moyens de production, ne pourrait pas subvenir à la charge, bien réduite en comparaison des destructions dont elle est responsable, des réparations qui lui incombent d'après le plan Dawes? Certes, ce ne sera pas sans se gêner et sans souffrir ; c'est ce dont certains économistes anglo-saxons ou scandinaves ne peuvent supporter la pensée ; M. Parker Gilbert vient de montrer qu'il n'est pas de ceux-là.

Le plan Dawes, dont il a la garde, prouve son efficacité en fonctionnant. L'économie allemande est en progrès constants, le chômage diminue, les exportations, — les chiffres de septembre en sont la preuve, — sont en augmentation très sensible. Si l'Allemagne consent à ne pas se ruiner volontairement plutôt que de payer ses dettes, on a le droit, pour l'avenir, de se montrer confiant. L'histoire des réparations, jusqu'à l'établissement du plan Dawes, a été, pour la

France, fertile en déboires et en difficultés; l'Allemagne résistait à toute solution pratique tendant à organiser des paiements réguliers; la Commission des réparations ne réussissait pas à faire prévaloir ses vues, et les gouvernements alliés, quoique rarement d'accord, étaient fréquemment obligés d'intervenir. C'est l'occupation de la Ruhr, tant critiquée, qui nous a valu le plan Dawes, le meilleur instrument de pacification et d'apaisement, autant que de justice, qu'on ait trouvé depuis le traité de Versailles; grâce à lui, le problème irritant des réparations est canalisé, endigué, soustrait aux polémiques internationales, en même temps que des paiements réguliers sont aménagés. Du plan politique où elle évoluait non sans secousses, la question des réparations a été transportée sur le plan financier technique. Les banques, les chemins de fer, les finances du Reich sont soumis, en fait, à un contrôle technique qui n'a rien d'irritant, mais dont la note de M. Parker Gilbert prouve l'efficacité. La réponse allemande est aussi modérée et objective que l'est le mémoire de l'agent général. Le gouvernement du Reich y donne les assurances les plus formelles pour le paiement régulier des annuités. Le plan Dawes s'achemine ainsi, sans difficultés sérieuses, vers la première année normale, comportant la pleine annuité de deux milliards et demi de marks, qui sera 1928-1929. C'est seulement lorsque l'expérience aura été complètement réalisée qu'il y aura peut-être lieu de procéder à certains ajustements; mais la revision du plan Dawes ne pourrait se faire qu'en liaison avec une revision des dettes interalliées; elle entraînerait une refonte du plan de paiements de Londres de 1921, qui fixe le montant global de la dette allemande de réparations à 132 milliards de marks-or. A mesure que s'améliore le crédit de l'Allemagne, s'approche l'heure où il deviendra possible d'émettre sur le marché, par tranches successives, les 11 milliards d'obligations des chemins de fer allemands et les 5 milliards d'obligations industrielles; il est évident qu'aucune retouche ne pourrait être apportée au plan Dawes, tant que le placement de ces obligations n'aura pas été au moins commencé dans de bonnes conditions. La solution définitive de la question des réparations est là.

Est-ce le très simple et courtois avertissement de M. Parker Gilbert au gouvernement allemand qui a soufflé comme un vent de sagesse sur la presse et sur les ministres? On serait tenté de le croire quand on lit le discours du chancelier Marx à Essen. Conscient du déplorable effet produit en Europe et en Amérique par le fameux discours du président Hindenburg sur les responsabilités de la

guerre, il ne le désavoue pas, au contraire, mais il le transpose; du terrain politique, il relègue le problème dans le domaine moins scabreux des archives et de l'histoire. « Nous considérons l'opinion que l'Allemagne a déchaîné l'incendie européen comme une injustice grave et profondément blessante. Si le gouvernement et le peuple allemands, poussés par ce sentiment, demandent la recherche de la vérité, ce n'est pas pour un but tactique, pour se libérer d'aucun engagement matériel qu'ils aient souscrit,... c'est seulement pour notre honneur. » Nous ne chicanerons pas sur l'étrange prétention qui, pour soulager le peuple allemand du poids de ses responsabilités, les rejetterait forcément sur la France et la Russie, à moins que ce ne soit sur la Belgique et l'Angleterre, car, enfin, si la guerre a éclaté, il faut bien qu'à une heure donnée quelqu'un l'ait voulue; nous préférons constater qu'il y a tout avantage à soustraire cette question irritante aux polémiques politiques. Il faut donc espérer que le maréchal-président Hindenburg n'apportera plus d'affirmations tranchantes, car, comme l'a dit M. Poincaré, nous ne nous lasserions pas de les relever; nous tenons la question pour tranchée, mais, dans l'intérêt de la paix, nous voulons bien consentir qu'on n'en parle plus.

Les Chambres françaises ont repris leurs travaux le 3 novembre et tout de suite elles ont fait regretter le temps heureux des vacances où le gouvernement peut gouverner et la justice s'exercer. Le premier acte de la Chambre a été de voter, par 265 voix contre 220, la libération immmédiate des quatre députés communistes condamnés et détenus, non pas pour délit de presse ou d'opinion, mais pour crime de droit commun, provocation de militaires à la désobéissance, à la révolte, à l'assassinat. Si quelque soldat égaré prend à la lettre ces appels frénétiques à la destruction de l'État et de la patrie, sa punition ne sera pas abolie ou interrompue comme vient de l'être celle des véritables responsables. Malgré les avertissements de M. Albert Sarraut, la majorité de la Chambre ne veut pas voir que le communisme, qui prend son mot d'ordre à l'étranger et prépare ouvertement une insurrection armée, n'est pas un parti comme les autres, et qui relève du droit parlementaire; son but est de détruire le Parlement après s'en être servi pour répandre ses doctrines et paralyser l'action des lois et la vie de l'État.

Le groupe radical-socialiste a sans doute voulu, par ce vote où quatre seulement de ses membres ont eu le courage de se détacher

de la majorité, donner un premier gage de sa décision quasi unanime de chercher toujours plus à gauche ses alliances électorales. Le Congrès du parti, qui s'est réuni à Paris avant l'ouverture de la session, en a ainsi décidé. Il a choisi pour succéder, comme président, à M. Maurice Sarraut, M. Daladier, qui ne manque ni de culture, ni d'énergie, mais qui fait partie de cette fraction du parti qui n'a pas cessé de voter contre le ministère d'union nationale que préside M. Poincaré. Pourtant, le Congrès s'est gardé de désapprouver l'œuvre de salut dont l'heureuse réalisation par M. Poincaré va permettre au Cartel renouvelé, si, comme il s'en flatte, il l'emporte aux élections avec l'aide des socialistes et des communistes, de recommencer les désastreuses fantaisies de 1925 et 1926. Ce ministère, à moins d'accident imprévu, ne sera pas renversé avant l'échéance électorale de 1928.

L'emporter aux élections, c'est l'unique préoccupation qui a dominé ce congrès pauvre d'idées, riche d'ambitions et de rancunes. Les radicaux qui comptent plusieurs de leurs chefs dans le ministère d'union nationale ne pardonnent pas à M. Poincaré d'avoir, par son succès, fait la preuve de leur échec, de leur incapacité, de la légèreté avec laquelle, après leur succès de 1924, il ont gaspillé la fortune de la France et sa situation extérieure. Il est affligeant d'entendre un homme sérieux, comme M. Maurice Sarraut, attribuer la déroute financière de 1926, non à la politique du Cartel, mais aux combinaisons sournoises d'on ne sait quelles « puissances financières ». Il est inquiétant de voir un congrès de politiciens émettre, sur la politique extérieure et notamment sur un rapprochement avec l'Allemagne, des vœux catégoriques et sans nuances, plus capables de faire le jeu des résistances nationalistes allemandes que d'aider la diplomatie française. Pour avoir dit ces vérités avec son courage accoutumé, M. Franklin-Bouillon s'est vu exclu du parti et a donné sa démission de président de la Commission des Affaires étrangères. Les parlementaires radicaux font tout ce qu'ils peuvent pour accroître, en France, le nombre de ceux qui désespèrent d'amender et de sauver les institutions parlementaires.

René Pinon.

*Le Directeur-Gérant :* René Doumic.

# LE TAPIN

## I

Un hasard, de l'ordre le plus simple, la lecture d'un journal acheté dans une gare, m'a rendu présent, jusqu'à l'hallucination, un épisode bien lointain de ma vie de collège, et la fantaisie m'est venue de le raconter, quoique les souvenirs d'enfance risquent le plus souvent de n'intéresser que celui qui se les rappelle. Il les pare, hélas ! de la poésie de ses propres regrets. Il m'a semblé pourtant que cet épisode-ci avait, à tout le moins, une valeur de document. Il permet de mesurer la distance qui sépare le milieu où se forme un petit bourgeois français de 1927, et celui où grandissait un écolier du Second Empire. Pour conserver à cette anecdote son caractère typique, je tairai le nom de la vieille ville de province où se passèrent ces événements. Mais n'eussent-ils pas été possibles dans n'importe laquelle des seize académies qui composaient alors l'Université de France ?

« Un professeur sous le Second Empire », l'article qui a soulevé en moi ces réminiscences portait justement ce titre. C'était le compte rendu d'une publication, non mise dans le commerce, un recueil de lettres intimes, écrites par un des professeurs de la Sorbonne, et rassemblées, après sa mort, pour ses amis, par son fils. Le journaliste, auteur de l'article, s'excusait de son indiscrétion, en insistant sur la leçon de moralité qui se dégageait, en effet, de ces pages. Il en citait quelques extraits bien significatifs : des croquis, par exemple, de

*Copyright by* Paul Bourget, 1927.

l'existence menée en 1849 par le futur agrégé dans le séminaire de l'École normale, à côté de Paradol, de J.-J. Weiss, de Sarcey, d'Edmond About. Avec quel enthousiasme il décrivait Hippolyte Taine, le chef de la section, « le grand bûcheron », comme il le nommait, prenant des notes à la bibliothèque, si absorbé dans sa pensée que l'appel de son nom ne lui arrivait pas, ni la sensation d'une main posée sur son épaule! « Le bel exemple! » s'écriait son camarade. Et lui-même rappelait ses délices à étudier Tite-Live : « Que ces anciens sont grands! » disait-il. Quelle phrase, par exemple, que celle où l'historien accepte à l'avance l'insuccès de son livre, s'il doit échouer. « Ah! maman, continuait-il, car c'était à sa mère qu'il adressait cette enfantine confidence, quel dommage que tu ne saches pas le latin! Comme tu aimerais, toi qui as le culte des grandes choses de l'esprit, ces lignes que je te traduis trop mal : *Si, dans cette foule d'écrivains, ma renommée reste obscure, je m'en consolerai par la grandeur des noms qui éclipseront le mien.* Et cette autre, sur les peuples en décadence : *Nous voici parvenus à des temps où nous ne pouvons supporter ni nos vices, ni les remèdes de ces vices.* » Le normalien écrivait encore : « Que d'années heureuses j'entrevois, quand j'aurai passé l'agrégation! J'espère bien être nommé en province, à Arles, à Nîmes, dans un endroit où il reste des ruines romaines. J'aurai trois mille francs d'appointements, une fortune. Je ne donnerai pas de répétitions, pour consacrer tout mon temps à une thèse, dont j'ai déjà le sujet : la charmante société qui se réunissait autour de Scipion Émilien, chez Lélius. Comme il faut payer sa dette, je m'acquitterai de celle que j'ai contractée ici, en transmettant à mes élèves un peu des bienfaits que j'ai reçus de mes anciens de Louis-le-Grand et de l'École : le sens de la composition, le goût du terme exact, le culte de la tradition française. Un terme les résume, ces vertus : le culte du latin. »

J'imagine que de telles phrases doivent paraître très étranges, j'allais dire cocasses, aux jeunes gens d'aujourd'hui, élevés dans l'atmosphère utilitaire des nouveaux programmes, et même à leurs maîtres. Appartenant à un temps où les humanités étaient encore en honneur, les naïves exaltations du normalien d'autrefois ont pour moi une poésie, d'autant plus que ce camarade de M. Taine m'a rappelé, par une ressemblance intime de personnalité, un des professeurs que j'ai le plus res-

pectés dans mon adolescence, aujourd'hui si reculée, et dont l'image reste associée à celle du condisciple, de qui je voudrais rapporter l'aventure.

Ce condisciple s'appelait Jacques Bussières et ce professeur Dyonis Ferreyroles. Ces noms-là, je peux les transcrire librement : ils sont bien oubliés. Ferreyroles sortait de l'École de la rue d'Ulm, lui aussi, où il avait eu comme « cacique » Raoul Frary, le triomphateur, légendaire parmi nous, du Concours général de 1859. Ferreyroles était venu directement de Paris dans notre lycée, tenir la classe de seconde, l'année précédente, et nous savions, par nos copains, actuellement en rhétorique, la prééminence qu'il donnait dans son enseignement à l'exercice, dont Musset, lui-même cependant un brillant élève d'Henri IV, se moquait déjà :

Admirable matière à mettre en vers latins !

Nous autres, les lycéens d'alors, nous ne pensions pas comme l'auteur de *Mardoche*, et, en particulier, Jacques Bussières, mon voisin de pupitre à l'étude et mon compagnon dans les promenades que nous faisions, deux par deux, le jeudi et le dimanche, avec interdiction de parler, sinon hors de la ville. Mais alors, quelles bavettes! Et, — détail qui paraîtra invraisemblable, il est pourtant strictement vrai, — ces causeries de nos seize ans revenaient sans cesse sur nos études, et en particulier sur les copies couronnées au concours général, recueillies dans deux vieux volumes reliés en basane, qui appartenaient à Jacques. Je les vois toujours, avec les noms des libraires-éditeurs : Maire-Nyon sur l'un, et, sur l'autre, Louis Hachette, successeur de Brédif. Et nous discutions indéfiniment la valeur comparée des devoirs de La Harpe, de Cousin, de Michelet, de Casimir Delavigne, de Félix Arvers, imprimés là. Nous savions, par de vagues rumeurs, que ces lauréats étaient devenus des écrivains célèbres. Nous nous exaltions à l'idée d'être, nous aussi, comme eux, des lauréats de ce concours général, auquel un récent arrêté ministériel permettait aux collèges de province de participer. Sa supériorité en vers latins autorisait Jacques Bussières à espérer un succès dans cette matière, et me parlant de notre nouveau professeur, à la rentrée, il me disait :

— Quelle bonne année nous avons devant nous avec Ferrey-

roles. Il est étonnant, paraît-il, sur Virgile et Horace. Ce que je vais piocher le vers latin avec lui!... Pense donc, si je pouvais avoir le prix au concours cette année, à cause d'Adèle!...

On le voit, nos conversations étaient sentimentales, autant que scolaires, comme il convenait à notre âge. Cette Adèle était une cousine un peu plus avancée que Jacques dans la vie. Elle avait dix-huit ans. Il l'aimait. « Pourquoi ne nous marierions-nous pas? me disait-il. Il y a tant d'heureux ménages, où la femme est plus âgée que le mari! Elle n'a pas voulu s'engager, mais si elle ne m'aimait pas, elle ne m'aurait pas laissé lui dire que je l'aimais et l'embrasser. »

A cette confidence, on devine l'innocente et naïve idylle du coin de campagne, où le cousin et la cousine venaient de passer leurs vacances. Voici encore un trait qui en dira long sur le tour d'esprit d'un lycéen de ces années-là. C'est en vers latins que Jacques célébrait, pour lui seul, et pour moi, son confident, les mélancolies et les joies de ce roman interrompu par le retour à l'internat.

— Quel bonheur! me disait-il, qu'elle ait le prénom d'Adèle! J'en ai fait *Delia*, et, du moins, ces vers ne la compromettront pas, si quelqu'un les chipe...

Je l'entends encore, déclamer, de quel ton :

*Delia, quam rapidis effugit passibus æstas*
*Donec eram felix, cará præsente puellâ!* (1)

Et j'étais, moi-même, resté assez naïf pour comparer ces pauvres hexamètres à la divine élégie de Virgile sur Gallus!

On comprendra maintenant quelle curiosité nous possédait, tandis que, par un triste matin d'octobre, nous gagnions la salle, au fronton de laquelle se lisaient ces syllabes : Seconde. Nous allions, pour la première fois, assister à la classe de M. Ferry-roles. Nous traversions la cour, toujours deux par deux. Chacun de nos mouvements, entrée en classe, récréation, heures des repas, s'accompagnait du bruit du tambour. Ce roulement, comme aussi nos tuniques boutonnées jusqu'en haut, et le col de crin, qui nous maintenait la tête droite, révélaient la permanence de la règle militaire, imposée par l'Empereur à son Université. Rien n'avait bougé dans cette discipline, qui s'ac-

(1) Délia, comme il a fui, à pas rapides, l'été, — où j'étais heureux dans la présence de la jeune fille qui m'est chère!...

cordait à l'enseignement romain, dont M. Ferreyroles était vraiment un digne dispensateur. Originaire de Provence, sa face rasée, un peu massive, lui donnait l'air d'un buste antique. Une expression d'une telle autorité émanait de ce visage, que sa seule présence dans une chaire en imposait aux plus turbulents. Pas une fois, durant les dix mois que nous passâmes avec lui, il n'eut à donner un de ces pensums qui pleuvaient dans les salles voisines : « Cent lignes à copier !... Deux cents!... Trois cents!... » ces formules me représentent, à la distance des années, tant de belles heures de jeunesse employées aux plus stériles corvées! Elles ne se prononçaient jamais dans cette classe de seconde, où la voix grave du professeur commentait les textes du *Catilina* de Salluste, inscrit sur notre programme de cette année avec des morceaux choisis de Tite-Live. Sa voix aussi, je crois l'entendre, nous dictant, dès la première heure, l'éloquent début de ce *Catilina* : « *Omnis homines...* » et, à la classe suivante, nous lisant celle des traductions qu'il avait jugée la meilleure. « *Tout homme qui veut prévaloir sur les autres animaux, doit à grand effort s'évertuer pour ne pas passer sa vie comme les brutes que la nature a courbées vers la terre, et qui n'obéissent qu'aux appétits des sens. Toutes nos facultés résident dans l'âme et dans le corps. L'une nous est commune avec les Dieux, l'autre avec les bêtes. Aussi me paraît-il plus juste de rechercher la gloire par la force de l'esprit que par celle du corps. La vie dont nous jouissons est courte. Efforçons-nous de laisser de nous la plus longue mémoire. Richesses et beautés donnent un éclat passager et fragile; celui de la vertu est immortel.* »

Je viens de transcrire ces lignes, — avec quelle émotion! — d'après la copie de mon camarade, humble relique, conservée par hasard. Il me l'avait donnée pour que je la comparasse à la mienne, et elle est demeurée dans un de mes livres d'alors. De quelle ferme écriture les caractères étaient déjà tracés! Avec quel accent, Jacques me disait, pendant la récréation qui suivit cette première classe :

— Est-ce beau, ce morceau de Salluste! Et comme c'est vrai! Tu as vu le regard de Ferreyroles quand il a répété : *Virtus clara aeternaque habetur*? Cela fait plaisir de travailler avec un maître qui a la foi et qui aime vraiment le latin.

## II

Cet enthousiasme du jeune humaniste, confondant en un même culte le professeur et l'objet de son enseignement, ne fit que grandir durant les semaines qui suivirent. Cette ferveur de collège n'empêchait pas que le roman ébauché avec Adèle durant les vacances ne continuât à travailler l'imagination du studieux adolescent. Il écrivait à la jeune fille des lettres qu'elle pût montrer à ses parents, mais il y glissait des allusions, intelligibles pour elle seule, à de tout petits faits de leur intimité, d'une signification si importante à ses yeux. Elle répondait à des intervalles que la juvénile ardeur de son amoureux trouvait bien longs. Il l'excusait :

— Elle est si scrupuleuse, me disait-il, et si réservée! Et puis, je crois que la tante se doute de quelque chose. Pourvu qu'elle ne lui défende pas tout à fait de m'écrire!

Cette défense avait-elle eu lieu, ou, tout simplement, Jacques s'était-il fait illusion sur les sentiments de sa cousine, et celle-ci, dans son bon sens, avait-elle jugé déraisonnable cette demi-aventure avec un collégien? Toujours est-il, qu'au début de février, il commençait à se ronger d'inquiétude, n'ayant rien reçu d'Adèle, depuis quinze jours. Quinze autres jours se passent. Rien encore. Ses lettres à lui se font plus fréquentes. Même silence. Et voici qu'au début de mars, au moment où l'approche de Pâques lui faisait espérer un prochain revoir, il apprend, par ses propres parents, que son oncle, ingénieur-agronome, avait accepté une position en Algérie, et partait avec toute sa famille. Plus que ce départ inattendu, plus que le silence de la jeune fille, une phrase énigmatique de cette lettre l'affola : « Il est question, disait la mère, d'un mariage pour ta cousine avec le fils d'un grand propriétaire d'Oran, celui qui a engagé ton oncle. Mais ce n'est qu'un racontar. » Était-ce autre chose qu'un racontar?

— C'est une vérité, m'affirmait Jacques, en me montrant ce passage de la lettre, et, frappant sur la page, de sa main d'écolier, aux doigts tachés d'encre. La voilà, l'explication de son silence. Car enfin, ces baisers qu'elle m'a laissé prendre, c'était un engagement tout de même. Elle a honte d'y manquer maintenant. Et c'est ce qui l'empêche d'écrire. Il faut que je la voie. Il le

faut, et que je lui dise, moi aussi, comme Didon à Énée :

*Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam*
*Dulce meum...*

Sa voix était mouillée de larmes, pour me répéter, en y faisant tenir une douleur bien vraie, ce cri sublime de l'amante abandonnée :

« *Si j'ai bien mérité de toi, si jamais quelque chose de moi te fut doux...* »

Ah ! nous étions vraiment de singuliers enfants, de mêler ainsi l'imaginaire et le réel, et d'associer les livres antiques, sur lesquels nous travaillions, à nos jeunes sensibilités. Mais un maître comme M. Ferreyroles ne nous en donnait-il pas l'exemple, lui qui ne pouvait prononcer les noms des grands protestataires du césarisme romain, un Cremutius Cordus, un Thraséas, sans y faire tenir le frémissement de sa foi républicaine ? Car nous savions, et cela nous le rendait plus admirable encore, qu'il était en correspondance avec Victor Hugo, ce qui signifiait, je le comprends aujourd'hui, qu'il avait écrit à Guernesey une lettre d'enthousiasme, à laquelle l'exilé avait répondu par un de ces grandiloquents et machiavéliques billets qui lui étaient habituels. Il n'est que trop vrai, ce mot sur lui et sur Michelet : « Ils ont toujours vu, en chaque jeune homme, un claqueur possible ! » La sincérité d'un Ferreyroles assimilant un génial manœuvrier littéraire aux stoïques victimes d'un Tibère ou d'un Néron, n'en était peut-être que plus touchante, comme celle d'un pauvre petit lycéen de province appliquant les vers adorables de Virgile à une petite cousine coquette et volage.

Cet amour allait lui faire commettre une folie plus grande. Cet : « Il faut que je la voie » n'était pas une parole prononcée en l'air. Il me l'avait dite un lundi et je l'avais vu, silencieux et concentré, marcher de long en large dans la cour, sans se mêler à nos jeux : parties de barre ou de saute-mouton, de toupie ou de billes. D'instinct, j'avais respecté le chagrin, dont je le devinais rongé, en ne l'interrogeant plus. Quel fut mon saisissement, à l'entendre tout d'un coup me dire, durant la promenade du jeudi, où nous défilions en rangs l'un à côté de l'autre, dans la campagne :

— Couteleau cause avec Olivier. — C'était le nom du pion et d'un de nos camarades. — Ils parlent timbres. — Ces deux

personnages faisaient, en effet, une collection de timbres-postes — Je suis tranquille de ce côté. François regarde passer les vaches. — C'était le garçon qui nous accompagnait. — Voilà un chemin creux entre des haies et des arbres. Adieu !

Et, me serrant la main :

— Souhaite-moi bonne chance. Je me sauve. Je vais la rejoindre. Elle ne part que dimanche. Je la verrai et je saurai tout. Il y a vingt minutes d'ici à la gare de***. Le train part dans une demi-heure. Je cours bien, j'arriverai à temps.

Et leste, il s'élançe dans le petit chemin creux. Il disparaît au détour du buisson. Il courait vite, comme il l'avait dit, Mais un de nos compagnons n'avait pu retenir un cri de surprise, en le voyant s'échapper ainsi hors des rangs. Ce cri, François, le garçon, l'avait entendu. Et il s'élançait lui-même, à la poursuite du fugitif, déjà sorti du chemin creux. Il lui fallait traverser cent mètres environ à découvert, entre deux champs de blé, ensemencés en automne, et verdoyants déjà. Notre petite colonne s'était arrêtée, et nous nous tenions tous immobiles, sur la route, à suivre cette espèce de chasse qui fut courte... Nous voyions les petites jambes de Jacques se démener désespérément, le compas des grandes guiboles de François s'allonger avec une célérité qui ne permettait pas de doute sur l'issue. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que la poigne du poursuivant agrippait l'épaule du pauvre amoureux qui ne se débattit point, tandis que son vainqueur le ramenait vers nous en le tenant par le bras. Et ce fut un lamentable retour, lui marchant en queue de la colonne, devant son gardien qui ne le quittait plus, et nous, échangeant à mi-voix des réflexions, où chacun trahissait son caractère :

— Trop bête ! disait l'un, il était sûr d'être pris.

— On va le chasser du collège, disait un autre.

— On ne le reprendra dans aucun, affirmait un troisième. Le voilà exempté du bahut. Il en a de la veine !

— Ce que ça va embêter Ferreyroles, rapport au concours ! affirmait un dernier. A cause de cela, il empêchera qu'on ne le renvoie.

Cette partialité du professeur pour son meilleur latiniste me faisait espérer que cette escapade ne me priverait pas de mon ami. Je me trompais. Et j'en eus l'intuition en me rappelant en quels termes notre maître nous avait commenté dernière-

ment la page de Tite-Live qu'il nous avait donnée à traduire, quinze jours auparavant, où l'historien raconte la conspiration à laquelle se trouvaient mêlés les deux fils de Brutus : « *On les met nus, on les fouette de verges, on les frappe de la hache. Pendant tout ce temps, le père et son visage servaient de spectacle et sa douleur intime dans ce devoir accepté du châtiment public.* »

Au retour de promenade, Jacques Bussières, sans que j'eusse pu échanger un mot avec lui, fut conduit à la chambre, située sous les toits, qui servait de prison. Son père, prévenu, venait le chercher aussitôt. Alors seulement je pus l'entrevoir, qui ramassait ses livres et ses cahiers à l'étude.

— Je suis renvoyé, me dit-il. Nous ne sommes pas riches, tu sais. Papa a décidé que je ne continuerais plus mes études. Je vais entrer dans le commerce. Il m'a trouvé une place dans un magasin de confections qui est sur la place Bugeaud. — C'était un square ainsi nommé, pour avoir été inauguré par le duc d'Isly en 1847. Et Jacques continuait : — Ce qui m'a fait le plus de peine, c'est le ton de mépris avec lequel Ferreyroles m'a dit adieu, quand j'ai pris congé de lui

*et celerem fugam*
*Sensi, relictâ non bene parmulâ* (1).

Il m'a cité ces deux vers d'Horace, simplement. Pouvais-je lui dire que je n'ai pas déserté, et pourquoi j'ai voulu, à tout prix, revoir Adèle, que je ne reverrai pas. Je ne l'ai même pas dit à mon père. Mais il s'en doute ; sans cela, il ne m'aurait pas raconté qu'elle va se marier en effet. Je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas crié. J'ai répondu : « Ah !... »

Une espèce d'héroïsme éclairait son maigre visage d'enfant trop laborieux et mal nourri. Il imitait, comme il pouvait, dans un humble petit domaine, Mucius Scevola, sur lequel nous avions écrit des vers latins, d'après cet autre texte de Tite-Live :

*...dextram accenso ad sacrificium foculo injicit* (2).

Ne pas se plaindre, ce grand précepte de la discipline romaine, n'était-ce pas un des résumés de notre éducation ? Et cette vertu de la patience silencieuse, j'allais voir mon camarade l'exercer, des jours et des jours, dans le fastidieux métier, si contraire à ses goûts, que lui imposait maintenant

(1) Et je me suis enfui vite, en laissant là mon bouclier. Ce ne fut pas très bien.
(2) Il met sa main droite dans le brasier allumé pour le sacrifice.

son père. Quand arriva enfin mon jour de sortie, — nous en avions un, le premier jeudi de chaque mois, de deux heures à six, — je m'échappai de la maison de mon correspondant, pour courir au magasin où Jacques était employé. Il se tenait là, parmi les mannequins très primitifs à cette époque, sur lesquels se voyaient des jaquettes, des vestons, des pardessus, avec les prix en gros chiffres. Sur des rayons, qui faisaient le tour de la grande salle, d'autres vêtements étaient rangés, sous des étiquettes que je me rappelle aujourd'hui comme un des signes de la facilité de la vie française d'alors : pantalons de drap à quinze francs, costumes complets à cinquante francs, pardessus à quarante francs. On pense bien que les matériaux, utilisés ainsi à bon marché, n'étaient pas de premier choix. Un relent de grossiers lainages remplissait la pièce où mon camarade allait et venait, guettant les clients.

— Je t'attendais, me dit-il. Tu vois ma prison ! — et il me montrait la boutique d'un geste résigné : — Ce n'est pas gai. Mais j'ai tout de même pas mal de temps libre. Nous sommes deux. Nous alternons. Et quand j'ai une heure à moi, devine à quoi je l'emploie ? — Et allant chercher un des vieux volumes reliés en basane, dont j'ai déjà parlé : — Tu les reconnais. Ce sont les *Annales* des concours, de 1756 à 1825. Je m'amuse à traiter les mêmes sujets. C'est passionnant, tu sais. Je suis en train de concourir avec M. Nisard, le directeur actuel de l'École normale, en vers latins sur cette matière : *Empédocle exhorte les habitants d'Agrigente à renoncer au culte des faux dieux*. Je concourrai ensuite avec Sainte-Beuve qui a eu le prix en 1825 sur *Pierre le Grand visitant la Sorbonne*. Tu seras mon juge, veux-tu ? Et puis tu me rendras un autre service. Quand Ferreyroles vous donnera un sujet, toujours en vers latins, qui te semblera intéressant, écris-le moi. Qu'est-ce que tu veux ? C'est ma passion, à moi, la poésie latine. J'ai là mon Virgile aussi. J'en lis un peu tous les jours. Et je suis en train d'écrire une élégie sur Adèle et sa perfidie, qu'elle ne lira jamais, et qui me console un peu. Je te copierai ces vers quand ils seront finis :

*Oh! quam turpe fuit sinceram illudere amorem,*
*Delia!...* (1)

(1) Oh ! qu'il fut honteux de jouer avec un sincère amour, Delia !

## III

Cette ferveur du brave et charmant garçon devait avoir sa récompense. Un mois s'était passé depuis qu'il me tenait cet étrange discours, parmi les futures défroques des bourgeois et des ouvriers de notre ville. Réellement, depuis son départ, la classe de seconde était découronnée. La physionomie du professeur maintenant, quand il analysait nos copies, trahissait son regret d'avoir perdu son meilleur élève. « Tout cela est bien médiocre... Ce fatras ne nous promet pas de grands succès au concours... », nous disait-il. Et je le voyais regarder avec attendrissement la place, restée vide à côté de la mienne, où Bussières s'asseyait jadis. A plusieurs reprises, il lui était arrivé, au sortir de la classe, de me retenir, contre son habitude, pour m'interroger sur mon travail, et je lisais distinctement sur ses lèvres l'ébauche d'une question qu'il ne me posait pas. Sachant l'amitié qui m'unissait à mon camarade, comment n'eût-il pas été tenté de savoir par moi ce que devenait cet élève préféré ? Et puis, il s'interdisait de prononcer le nom du déserteur.

Il finit pourtant par succomber à une tentation pire. Un jour qu'il passait par la rue où se trouvait le magasin de confections dont je me rappelle en ce moment l'ironique enseigne, *Au beau drap d'Elbeuf*, il aperçut Jacques en train de lire derrière la porte. La totale absence de clients autorisait-elle cette occupation peu commerciale? Le patron, occupé lui-même, derrière le comptoir, à parcourir son journal, ne semblait pas y prendre garde. Impulsivement, Ferreyroles entre. Jacques le voit. Il se lève, interloqué. Sans même l'interroger, et comme si la scène eût eu pour théâtre le collège et non pas ce capharnaüm de vêtements au rabais, le professeur prend le volume que son ancien élève ne pense pas à lui disputer. C'était un Virgile :

— Ah ! dit-il simplement, vous lisez les *Géorgiques* ?

— Vous le voyez, monsieur, quand j'ai un peu de temps, répondit Jacques, tout intimidé. J'essaie de ne pas oublier mon latin.

— Ainsi, vous aimez vraiment Virgile? interroge le professeur.

— Beaucoup, fit Jacques, du moins dans ce que je com-

prends, parce qu'ici, je n'ai pas de dictionnaire. J'en ai un dans ma chambre, et, là, le soir, je repasse ma lecture du jour...

— Alors pourquoi vous êtes-vous sauvé ? demanda l'autre. Vous saviez bien que l'on vous renverrait du collège.

— J'ai été fou, dit Jacques. Mais vous permettez, monsieur Ferreyroles?

Une femme de la campagne et son petit garçon entraient dans le magasin. Et le lecteur de Virgile s'avançait vers eux, en leur disant d'une voix que l'émotion causée par la visite de son maître étranglait un peu :

— Que désirez-vous, madame?

— Un costume pour mon gamin, répondait l'acheteuse, mais là, du solide!

— Et du joli tout de même, maman. Et qui m'aille, dit l'enfant. — Et, se rengorgeant, il employa, pour se vanter lui-même, un terme du pays qu'il avait sans doute entendu appliquer à quelque jeune fille : — Car enfin, je ne suis pas trop déchiré.

— *Non sum adeo informis...*

Cette citation de Virgile, si analogue de tournure et d'idée à cette vantardise du petit vaniteux, traversa la mémoire du jeune vendeur, et un naïf mouvement d'amour-propre, plus justifié que celui du gamin, lui fit prononcer cet hémistiche tout haut, en se tournant vers son maître. Celui-ci le regardait présenter maintenant des complets à l'acheteuse et à l'enfant avec les boniments de rigueur. Il jargonnait déjà le vocabulaire professionnel. Les mots de *serge*, d'*alpaga*, de *cheviotte* lui venaient, mais avec un autre accent que les paroles latines de tout à l'heure, et comme ceux d'une langue étrangère.

Ferreyroles, lui, ne disait rien. Le marché n'était pas conclu qu'il sortait de la boutique brusquement, sans donner un nouveau signe d'intérêt à son malheureux élève. Celui-ci ne put, une fois seul, retenir ses larmes, devant ce qu'il croyait être le mépris définitif de son maître. Aussi fut-il très étonné de voir reparaître ce même Ferreyroles dans le magasin, vingt-quatre heures plus tard et de l'entendre lui tenir le discours suivant :

— Vous savez, Bussières, comment j'ai jugé votre inqualifiable action. Mais j'ai compris que vous la regrettiez, puisque

vous n'avez pas cessé d'étudier vos auteurs latins, même ici. J'ai parlé au proviseur. Je sais que vos parents ne sont pas très riches et que votre éducation au lycée leur représentait un sacrifice. Ils hésiteraient peut-être à recommencer. D'autre part, votre rentrée suppose, de la part de l'administration, après le scandale de votre fuite, une indulgence que vous devez mériter par un témoignage public de repentir. Je vous en apporte le moyen...

Pour faire comprendre au lecteur d'aujourd'hui la suite de ce discours, il faut que je rappelle de nouveau le caractère militaire de notre discipline. Le tambour qui réglait nos mouvements était manié par un des élèves, surnommé par nous « le tapin ». C'était un boursier qui payait sa pension sous cette forme.

— Bernard, le tapin, est malade, continua donc le professeur. Il faut lui trouver un remplaçant. Le proviseur hésitait entre plusieurs élèves. Je lui ai demandé de vous prendre. Pour quelqu'un qui était toujours le premier de sa classe, comme vous, ce rôle de tapin est une humiliation. Je ne vous mâche pas le mot. Mais, par cela même, c'est aussi un rachat, une punition de votre fuite. Tout le collège le comprendra. Moyennant quoi, le proviseur vous pardonne. Vous reprendrez votre rang, je l'espère bien, dans la classe. Si vous acceptez, je fais une démarche immédiate auprès de monsieur votre père, et, dans quelques jours, c'est avec moi que vous lirez Virgile. Nous attaquons justement le sixième livre de l'*Énéide*, *la Descente d'Énée aux Enfers*. Nous arrivons à l'admirable épisode de Palinure : *O nimium cœlo et pelago confise sereno...*

— *Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ!* (1) dit Bussières, achevant la citation avec une spontanéité qui fit que le professeur lui prit la main.

— Ah! dit-il, j'ai du plaisir à voir un jeune Français qui aime ainsi le grand poète latin. Tout ce qu'il y a de bon chez nous vient de Rome, souvenez-vous-en toujours, mon enfant... Alors, je vais dire au proviseur que vous acceptez?

— Si j'accepte !... répondit Bussières.

La semaine suivante, nous voyions Jacques, debout sur le perron qui dominait la cour dans laquelle donnaient les portes

(1) Ah ! Tu t'es trop fié au ciel et à la mer sereine — et te voilà gisant, Palinure, tout nu sur le sable d'une plage inconnue.

des classes, et il manœuvrait les baguettes réglementaires, sur la peau d'un tambour suspendu à son cou par une large lanière de cuir. Il était encore très maladroit. Chaque matin, à l'heure de la première récréation, le proviseur le faisait conduire à la caserne, toute proche du lycée, pour y prendre des leçons. Et bientôt il acquit une maîtrise qui coupa court aux plaisanteries par lesquelles ses camarades avaient accueilli son noviciat.

— Croirais-tu que j'en arrive à aimer mon tambour, me disait-il. — Et, employant un verbe tout près de l'étymologie latine : — Tympaniser, c'est marquer un rythme. Et qu'est-ce que c'est qu'un grand poète? Un marqueur de rythmes. Il y a une phrase de Poussin, dans une lettre, que j'ai apprise par cœur, et que je me récite, en maniant mes baguettes : « *Lorsque Virgile chante un fait d'armes ou décrit une tempête, le rythme précipité, les sons retentissants de ses vers peignent admirablement une scène de fureur, de tumulte ou d'épouvante...* »

## IV

Cette interprétation poétique d'une fonction, si étrange pour un petit bourgeois français d'alors, lui servait à dissimuler un sentiment plus intime et qu'il devait manifester plus tard, dans des circonstances qui me rappellent, à moi, une autre figure d'universitaire, bien typique aussi, celle de l'inspecteur général Lemaire, un des deux neveux et continuateurs de ce Nicolas-Éloi Lemaire que Louis XVIII avait chargé de publier une collection de classiques latins. L'annonce de son arrivée nous avait été faite par M. Ferreyroles sur un ton solennel :

— Vous allez avoir l'honneur d'être examinés par l'homme de France qui sait peut-être le plus de latin.

M. Lemaire était un vieillard de soixante-cinq ans environ, lourd et comme tassé, avec un visage aux traits forts dont l'expression habituelle était le mécontentement. Je le revois, au matin de ce jour d'inspection, installé dans le fauteuil qui lui avait été réservé ; il se tenait un peu en arrière, vers l'angle de la chaire.

— Je vais leur faire lire leurs devoirs, monsieur l'Inspecteur, avait dit M. Ferreyroles, lui-même modestement assis sur sa chaise habituelle.

— Faites, avait répondu M. Lemaire.

— Ce sont des vers latins, reprit le professeur. Les adieux de Regulus à Martia, sa femme, lorsqu'il retourne à Carthage.

— Beau sujet! avait dit M. Lemaire. Quel malheur que le dix-huitième livre de Tite-Live, qui racontait l'histoire de cet admirable Regulus, le héros romain par excellence, ait disparu! Mais, voyons comment ces messieurs le font parler.

— Bussières, votre copie, commanda Ferreyroles.

A mesure que notre tapin, redevenu ce que les collégiens d'aujourd'hui appelleraient l'as de notre seconde, lisait ses hexamètres d'une voix intimidée, les physionomies de M. Lemaire et de M. Ferreyroles étaient bien intéressantes à considérer. Une anxiété chez l'un qui se transformait en une orgueilleuse satisfaction devant l'évidente réussite du travail de son élève, chez l'autre une méfiance bougonne, cédant la place à un étonnement :

— Mais c'est très bien, finit-il par dire, très bien. Je vous fais mon compliment de cet élève-là.

— Oh! il a fait mieux encore, dit Ferreyroles. J'ai justement apporté, monsieur l'Inspecteur, pour vous le soumettre, un morceau qu'il a composé cet hiver, — oh! d'un tout autre type! — sur le Carnaval et le Bœuf Gras. Je vous demanderai d'en prendre connaissance, après la classe.

— Mais tout de suite, dit M. Lemaire.

Et l'autre lui tendant la copie, il commença de la lire silencieusement. Nous nous taisions aussi, impressionnés, malgré notre étourderie, par la gravité singulière avec laquelle les deux latinistes passionnés procédaient à cette constatation d'un culte pareil au leur chez un pauvre petit provincial de seize ans.

Ces vers sur le Carnaval, je me les rappelais très bien. Ils se terminaient par un tableau pittoresque d'une foule se pressant dans les rues, et les trois derniers mots étaient simplement ceux-ci :

« ... *Bos trahit unus.* »

La voix grave de M. Lemaire les répéta ces trois mots, tandis qu'un sourire éclairait sa face maussade :

— Tous mes compliments, jeune homme. Vous irez loin. Pensez à l'École normale. Si je suis encore de ce monde, je vous y suivrai... Une autre copie, mon cher monsieur Ferreyroles. Si tous vos élèves sont de cette force...

Mon cœur battait, à l'idée que le professeur me demanderait, à moi, tout de suite, de lire mon devoir. Ce désagrément m'arriva. J'ai quelque fierté, aujourd'hui, à penser que je n'éprouvais pas un sentiment d'envie, devant la différence d'attitude du redoutable inspecteur, tandis que je débitais mes médiocres hexamètres, qu'il coupa, après le dixième, d'un jugement péremptoire :

— Ce n'est pas la peine de continuer. Cette fois, nous sommes dans le banal... A un autre.

La même interruption dédaigneuse accueillit cet autre. Et toutes les copies passèrent également sous cette espèce de guillotine sèche. Vint ensuite une explication à livre ouvert, d'un texte pris chez Tive-Live, toujours dans le recueil que nous avions tous en main. Le vieux latiniste choisit cette page du septième livre, où est raconté le dévouement de Curtius se jetant dans un gouffre, pour apaiser les dieux, monté sur un cheval caparaçonné magnifiquement, lui-même casqué, cuirassé, et gourmandant ses concitoyens de ce qu'ils doutaient que Rome pût avoir une richesse supérieure aux armes et au courage :

« *Tum M. Curtium, juvenem bello egregium castigasse ferunt dubitantes ullum magis romanum bonum quam arma virtusque.* »

Tous les mots de cette phrase héroïque me sont restés dans la mémoire. C'est à Jacques Bussières que l'inspecteur s'adressa d'abord, pour ébaucher cette traduction à livre ouvert, et celui-ci s'était acquitté de cette tâche avec une aisance qui lui avait de nouveau valu des compliments du célèbre arbitre. Des interrogations vinrent, adressées à l'un et à l'autre, sur tel et tel détail du texte : sur les tremblements de terre dans l'antiquité, sur les oracles, sur ce qu'il fallait entendre par les dieux mânes, sur les armes des Romains. Cet épisode de Curtius date de 362 avant notre ère. On sentait que, pour le vieil universitaire, le IVe siècle avant le Christ était aussi réel que pour nous la pauvre cour et les bâtiments désuets de notre collège, tant il apportait de sérieux à ses commentaires. L'heure avançait cependant. Cinq minutes avant la fin de la classe, nous vîmes Bussières sortir, comme il faisait d'habitude, pour aller revêtir le baudrier de son tambour, et presque aussitôt, il tapait sur sa caisse le signal de l'entrée en récréation, avec une ardeur où je devinais, moi qui le connaissais, son contentement d'avoir été

distingué par le plus compétent des maîtres dans la spécialité scolaire qu'il prisait davantage. J'avais remarqué sur le visage de l'inspecteur une surprise devant cette sortie subite, qu'avait encore accrue une explication donnée à voix basse par M. Ferreyroles. Je pensai aussitôt : « Il va demander qu'on relève Bussières de cette corvée. » J'avais deviné juste. Je n'étais pas moi-même sorti de classe avec mes camarades, que je voyais M. Ferreyroles et M. Lemaire s'arrêter sur le perron, devant notre tapin, dont les baguettes s'arrêtèrent, et ils échangeaient les phrases suivantes, que Jacques m'a rapportées, quelques moments après :

— M. Ferreyroles, commença l'inspecteur, m'a dit quelle grosse faute contre la discipline vous avez commise, monsieur Bussières.

— En effet, dit Jacques, fièrement. Mais je me suis repenti et j'expie.

— A tout péché miséricorde, reprit M. Lemaire. Vos vers latins m'ont fait trop de plaisir, jeune homme, pour que je ne tienne pas à vous laisser un souvenir de mon passage ici. Je vais demander au proviseur qu'il prenne comme tapin un autre boursier et que vous soyez délivré.

— Et moi, monsieur l'inspecteur, répondit Jacques plus fièrement encore, je vous demande de ne pas faire cette démarche. Cette grâce, je ne l'accepterais pas. Je retournerais plutôt au magasin d'où la bonté de M. Ferreyroles m'a tiré. J'ai une dette à payer. Je veux la payer.

Il s'éloigna, en recommençant à frapper sur son tambour, pas assez vite pour ne pas entendre M. Lemaire dire au professeur :

— Il a raison. C'est un petit Romain, cet enfant !

## V

L'avenir devait démontrer la justice de ce diagnostic. Ayant quitté ce collège de province, où cet épisode avait eu lieu, pour achever mes études à Louis-le-Grand, j'avais perdu de vue le pauvre tapin. Les années passèrent, Je sus qu'il ne s'était pas présenté à l'École normale, ayant dû, pour aider sa famille, se placer comme précepteur chez un riche industriel de la ville où nous avions grandi. La guerre de 1870 venait d'éclater.

J'appris, par M. Ferreyroles lui-même, devenu, à son tour professeur à Paris, et rencontré au Luxembourg, que Jacques s'était engagé et qu'il avait été tué dans une des batailles sur la Loire.

— Et tenez! me dit notre commun maître, en tirant de sa poche un portefeuille, et de ce portefeuille une feuille de papier, sur laquelle je pus lire une ligne écrite de la main de mon ancien compagnon : Voilà ce qu'il portait sur lui et que sa mère m'a envoyé après sa mort : *Dulce et decorum est pro patria mori...*

— M. Lemaire avait raison, dis-je en rendant le papier, c'était un Romain... Jacques avait entendu ce mot, ajoutai-je, devant un geste de surprise de mon interlocuteur, quand il a demandé qu'on le laissât continuer sa besogne de tapin, pour payer sa dette.

— Oui, répéta Ferreyroles. C'était un Romain.

Le digne homme en était un lui-même. Il est mort, quelques années plus tard, d'une maladie terrible, un cancer à la langue, courageusement supporté. Le ministre d'alors, qui avait été un de ses élèves, sachant son état, lui fit attribuer la rosette de la Légion d'honneur dans la promotion du mois de janvier. Quand arriva la lettre lui annonçant cette nouvelle, le vieil humaniste dit simplement à un de ses amis, venu le voir ce jour-là, en lui tendant la missive officielle, et faisant effort pour sourire, malgré la douleur :

— *Titulus tumuli...*

Un titre pour mon tombeau! Quelle parole! et qui exprime dans son raccourci la vérité sur tous les honneurs de ce monde. Elle fait pendant, par son stoïcisme antique, à la citation trouvée dans la poche de l'héroïque élève du mourant. Je me répète, lorsque je pense à eux et à quelques autres de leur race, nourris des mêmes disciplines : « Voilà les hommes que faisaient les humanités. Que vaudront ceux que l'on fait aujourd'hui avec des programmes, soi disant modernes et utilitaires d'où elles sont absentes? »

PAUL BOURGET.

# LE MARIAGE DE HOCHE

« Hoche, a dit Albert Sorel, attire à lui par je ne sais quel charme de sympathie secrète et d'inconnu. » Cet *inconnu*, les lettres intimes du héros peuvent seules aider à le comprendre, en même temps qu'elles expliquent ce « charme de sympathie » qui agissait, non seulement sur ses amis, mais sur ses adversaires.

Marié en mars 1794, Hoche mourait le 18 septembre 1797. Les deux époux eussent facilement dressé le compte des jours où le bonheur de la réunion leur fut accordé, durant ce laps de trois années et demie. Rigoureux en matière de discipline, réprouvant la présence des femmes dans les camps, le général Hoche donna rarement l'occasion d'apercevoir la sienne à ses côtés. Il subit stoïquement les duretés et les tourments de l'absence plutôt que d'encourir le reproche de s'être laissé distraire de sa tâche, sachant bien d'ailleurs que toute faute du chef militaire serait imputée au mari, trop faible ou trop épris.

Ce long éloignement, une correspondance assidue essaya d'en combler le vide. Tous les deux jours, quelles que fussent les circonstances, — souvent dramatiques, — les lettres du grand soldat s'envolèrent, des points les plus variés, vers la petite ville lorraine où languissait la mélancolique bien-aimée. Hoche s'est raconté là, tout entier, avec ses tristesses, ses espérances, ses indignations, ses élans. Nulle part, on ne saisira mieux les contrastes de sa nature et les puissances généreuses de son cœur magnanime. Au début, maladroit encore à s'exprimer, le lion amoureux emprunte, à son insu, les formules, usitées dans les romans de l'époque, d'une phraséologie alambiquée, métaphorique et exclamative. Mais bientôt, le

style, affermi, devient sobre, juste, incisif parfois, pour traduire la pensée rapide et les sentiments vrais.

Quelques passages de ces lettres avaient été communiqués aux premiers biographes, Rousselin de Saint-Alban, Bonnechose, Claude Deprez, etc., par Mme Hoche elle-même, attentive à mettre en relief ce qui devait rehausser la gloire de son mari. Son petit-fils, le marquis des Roys, continuateur de la tâche pieuse, fournit également à Ernest Daudet et Cunéo d'Ornano, entre autres, quelques données discrètes sur la vie sentimentale et familiale du héros.

Mais le temps a passé. La compagne que s'était choisie Lazare Hoche appartient aujourd'hui à l'histoire. Ce pur et douloureux amour est digne, en tous points, des légendes gracieuses et émouvantes qui rendent populaire le souvenir du soldat.

La confiance de l'arrière petit-fils du général Hoche nous a permis d'extraire des archives de sa famille les lettres précieuses religieusement conservées par la veuve, dont le deuil se perpétua soixante-deux ans.

## UNE AFFAIRE VIVEMENT MENÉE

Au début de 1794, Lazare Hoche, né le 24 juin 1768, n'avait pas encore accompli sa vingt-sixième année. Engagé à seize ans aux Gardes-françaises, sergent en 1789, lieutenant, puis capitaine en 1792, quelques mois ont suffi pour que son génie militaire éclatât, à la fois fougueux et précis. Reconnu tacticien, organisateur et stratégiste supérieur, il s'est élevé avec une rapidité vertigineuse.

Généralissime des armées de la Moselle et du Rhin, Hoche, dans une admirable campagne, vainqueur à Wœrth, à Frœschwiller, à Wissembourg, de forces deux fois supérieures aux siennes, débloquait Landau, enserré par l'ennemi, et préparait le dégagement de la frontière débordée. La marche victorieuse allait continuer sur Trèves quand un ordre du Comité de salut public interrompit les opérations. L'hiver était rigoureux, les troupes harassées. De Bitche à Longwy, l'armée de la Moselle échelonna ses cantonnements.

Les vainqueurs reçurent partout un accueil enthousiaste. Mais Thionville, particulièrement, s'exalta quand la prochaine

arrivée du général Hoche lui fut annoncée. C'était en effet sur les remparts de cette ville, au siège de 1792, que Lazare Hoche, simple capitaine alors au 2e bataillon du 58e, avait intrépidement reçu le baptême du feu. Là avait commencé sa singulière et prompte fortune. La petite cité lorraine revendiquait le triomphateur qui lui revenait, auréolé de gloire. Et pour mieux témoigner du sentiment public, la municipalité, à l'instigation de la jeunesse, décida de le fêter en lui donnant un bal, dans la maison même où il était descendu.

Hélas! l'aimable surprise devait avoir une issue lamentable! La société rassemblée, à peine les violons préludaient-ils que l'aide de camp Chasseloup se présentait, guindé, impératif : le général défendait de danser et ordonnait d'évacuer la salle.

Ce congé sans égards souleva une indignation violente. En un clin d'œil, Lazare Hoche venait de s'aliéner la plus belle partie de la population. Le demi-dieu ne parut plus qu'un despote rébarbatif, enivré de sa grandeur récente, gonflé d'un orgueil démesuré. Les charmantes filles du garde-magasin des vivres, François Dechaux, se signalèrent par la véhémence de leurs critiques. Hoche ne put longtemps ignorer cette animosité, son ami Debelle, fiancé à Justine, l'aînée des deux sœurs, ayant libre accès dans la maison. Quel homme de vingt-cinq ans, fût-il couvert de lauriers et de galons, serait-il resté insensible à de telles inimitiés?

A travers ses allées et venues, d'un poste à un autre, Hoche, déjà pacificateur et diplomate, trouva le temps et l'occasion de ramener les sympathies. Au cours d'une fête patriotique, le général prit la peine de se justifier publiquement et d'exposer les mobiles d'une conduite qui avait paru barbare. Ce soir-là, il venait d'entrer à Thionville, parmi les lugubres convois de blessés et de mourants. Affligé de ce spectacle, obsédé par la pensée de ses pauvres soldats que menaçait l'ennemi et qui, manquant de tout, souffraient de la faim et du froid, le chef n'avait pu accepter de se divertir... Maintenant, la situation était heureusement modifiée, les frontières défendues, les troupes ravitaillées, et ainsi, libre de soucis, le général, volontiers, rouvrirait lui-même l'ère des plaisirs en offrant un bal à ses bons amis de Thionville.

Sa harangue fut fort goûtée, même par ses fières ennemies, Justine et Adélaïde Dechaux, que Debelle avait placées au pre-

mier rang de l'auditoire. Et le bal promis dépassa en magnificence celui qui avait été interdit. « Hoche en fit les honneurs avec une grâce infinie », assure le chroniqueur de l'Académie de Metz qui nous a transmis cette jolie anecdote. « Mais quoiqu'il se montrât d'une galanterie recherchée avec toutes les femmes, on reconnut sans peine celle qu'il préférait. Et Adélaïde Dechaux reçut les hommages du général avec une réserve dont il sut apprécier le mérite chez une si jeune personne. »

Bien jeune en effet, ainsi que nous l'apprend cet acte, extrait du registre de Thionville :

« L'an mil sept cent soixante-dix-huit, le 14 février, à une heure après minuit, est née et a été baptisée le même jour Anne-Adélaïde Dechaux, fille du sieur François-Hubert Dechaux, garde-magasin des vivres en cette ville, et de Catherine Jaunez, son épouse... » Elle a eu pour parrain Pierre de Reghat, secrétaire de l'Ordre de Malte, son oncle, résidant à Paris, représenté par François Trotyane, fils de M. Jean-François Trotyane, receveur des Consignations, avocat au Parlement, exerçant au bailliage de cette ville, et pour marraine dame Dufay de Brancourt, fille de feu Me Nicolas-Sébastien-Étienne Dechaux, en son vivant conseiller du Roi, lieutenant particulier de la maîtrise des Eaux et Forêts et avocat au bailliage de cette ville, qui ont signé avec nous. »

Plaçons en parallèle de cette pièce officielle, l'acte de naissance de Lazare Hoche, fils de Louis Hoche, palefrenier à la Vénerie du Roy, et dont le *parein*, Lazare Moulin, déclare « ne savoir signer », et nous comprendrons comment les attraits personnels de la blonde et fine Adélaïde se trouvèrent relevés, aux yeux de l'homme amoureux, par les grâces modestes que donne une parfaite éducation, dans un milieu de bonne bourgeoisie.

Les Dechaux eussent pu se vanter, — si la prudence ne commandait alors de taire ces avantages, — d'avoir été qualifiés sur certains actes de « seigneurs de Beau-Becal et d'Ancy-sur Moselle ». Mme Dechaux était sortie d'une famille messine extrêmement considérée. Sa mère, Mme Jaunez, donna le jour à vingt-deux enfants qui furent presque tous appelés à des alliances illustres. Si deux de ses petites-filles épousèrent les généraux Hoche et Debelle, sa postérité compta encore nombre

de noms fameux, tels que ceux de Masséna, Albuféra, Montesquiou, Reille, Maigret et Peaucelier...

Introduit dans ce foyer cordial, Lazare, privé de sa mère dès l'âge de quatre ans, sentit soudain tout ce qui avait manqué à son enfance cahotée, à sa vie rude de soldat. L'aménité hospitalière des parents le toucha autant que le séduisaient la modestie et la beauté de la jeune fille. Il demanda la main d'Adélaïde Dechaux.

Dès le 16 février, du quartier général de Bouzonville, Hoche écrivait à son ami et confident Privat, chargé de l'importante négociation :

« Ne l'oublie pas. J'ai besoin de tenir à quelqu'un! »

(Toute sa solitude morale s'accusait dans ce cri.)

« Je demande le cœur et point de richesses. La femme que j'aurai peut être assurée qu'il ne lui manquera que ce qu'elle ne demandera point. »

La réponse affirmative, transmise par les parents, ne suffit point à le satisfaire. Adélaïde, en l'acceptant pour époux, peut céder aux conseils des siens. Et cette soumission lui coûte peut-être des larmes cachées, le sacrifice d'un rêve secret. Hoche se résout à interroger directement la jeune fille.

« *Au quartier général de l'Armée de la Moselle, à Metz, le 2e ventôse, l'an II de la République française une et indivisible.*

« Le citoyen Hoche, commandant l'armée de la Moselle, à la citoyenne Adélaïde Dechaux.

« Ma chère Adélaïde, prêt à devenir votre époux, permettez que je vous présente encore quelques réflexions. Mon amitié pour vous, mon estime, mon amour même m'en font un devoir.

« Adélaïde, le nœud qui va vous unir à moi est saint et sacré. Ce n'est pas pour un moment que nous serons attachés l'un à l'autre. C'est pour toujours : — pour toujours, songez-y bien. Peut-être n'avez-vous point assez réfléchi à cet engagement? Ne voyez en moi qu'un simple citoyen. Qu'un nom trop prôné dans les gazettes ne vous fasse point désirer de devenir l'épouse d'un homme dont l'unique ambition est de vous rendre heureuse. Il est encore temps; si quelque objet avait pu vous frapper, un mot, je retire ma parole et me borne à devenir votre ami, ne désirant plus que votre estime. Faites librement cette confidence à un homme assez généreux et juste pour ne se plaindre que du sort qui l'a rendu malheureux. »

Et après avoir achevé cette lettre admirable, où son amour se contient, afin de donner confiance au petit cœur craintif, Hoche prévient loyalement François Dechaux :

« Mon cher ami, prêt à entrer dans ton estimable famille, je viens d'écrire à ton aimable enfant... Je lui parle le langage de la raison. Je serais au désespoir de contrarier son goût, et mon unique espoir est de la rendre heureuse. Je ne suis point amoureux de sa beauté, de ses talents, mais bien des vertus que tu as fait naître dans son jeune cœur. J'aime ta fille, bon père, et bientôt, tu compteras un second fils... »

Trois jours se passent dans l'anxiété. « Je n'ai encore rien reçu qui me dise que vous avez pensé à moi! écrit-il du cantonnement de Deux-Ponts. J'attends un courrier ce soir. Il m'apportera sans doute quelque chose de vous... Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit : songez que je dois être votre époux par votre propre choix et non par contrainte et par obéissance. Nous serions malheureux... »

Le lendemain une ligne vibrante s'ajoute à ce billet :

« Je viens de recevoir ta lettre, chère Adélaïde! Dans huit jours, je t'embrasserai. Songe bien à ton ami. »

Lazare ne tarda pas à être pleinement, heureusement convaincu. Au moment où il devait quitter Thionville pour regagner Metz, des larmes ont perlé dans les jolis yeux bleus. Avec quel empressement il s'efforce à calmer ce chagrin flatteur!

« L'état où tu t'es trouvée hier, chère Adélaïde, me persuade plus que toutes les paroles, de ton sincère attachement pour moi. Crois à ma reconnaissance et à mon amour éternel. Je m'éloigne de toi pour la Patrie. Je suspendrai mes travaux pour voler près de toi, et repartirai ensuite. Les femmes romaines, mon Adélaïde, provoquèrent leurs époux de marcher à la gloire. Les Français n'ont pas besoin d'être excités, mais leurs femmes doivent montrer la fierté, la grandeur du caractère républicain.

« Songe à moi. Écris souvent à celui qui t'aime. Peut-être ne te verrai-je plus que le jour de notre bonheur. Tranquillise-toi. Ce moment si beau ne tardera pas. Nous y touchons. »

« Nous y touchons!... » La lettre est datée du 15 ventôse. C'était le 2 de ce même mois que Hoche écrivait à Adélaïde, un soir d'anxiété, la suppliant de se confier franchement à lui... Et le 21, par-devant Pierre Marchal, officier public en la commune de Thionville, se présenteront le citoyen Lazare

Hoche, général en chef des armées de la Moselle et du Rhin, demeurant en son quartier-général à Bouzonville, fils âgé de vingt-cinq ans du citoyen Louis Hoche, demeurant à Paris, icelui né à Versailles, et de la citoyenne Anne Merlière, ses père et mère, d'une sorte ;

Et la citoyenne Anne-Adélaïde Dechaux, fille âgée de seize ans du citoyen François-Hubert Dechaux, directeur des vivres en cette ville, y demeurant, et de la citoyenne Catherine Jaunez, ses père et mère, chez lesquels elle demeure, icelle née en cette commune, d'autre sorte.

Trois semaines avaient suffi au héros conquis pour entamer et résoudre cette grave affaire. Le colonel Debelle épousait le même jour Justine Dechaux.

## L'ARRESTATION

Les jours qui suivirent la fête nuptiale furent tourmentés.

Le 26 ventôse, Hoche invitait le représentant du peuple, Lacoste, à venir dîner à Thionville : « Tu y verras celle qui doit faire mon bonheur. Point riche, mais patriote et d'une vertueuse famille. »

Dès le 28, il lui a fallu dénouer la douce étreinte pour rejoindre son quartier général. Et de là, il expédie à son beau-père ce billet affolé :

« Je t'envoie, mon cher Dechaux, le papier que j'ai reçu de Versailles. Nous avons très bien fait d'anticiper... Prépare lentement ma petite femme à mon départ. La voix de la Patrie en danger m'appelle ailleurs. J'en ai reçu cette nuit la confirmation. Demain, je serai à la maison. Ne répands pas le bruit de mon départ, mais fais envers Adélaïde comme s'il n'était que projeté. Je m'en rapporte à ta sensibilité. Bon père et bon ami, tu sauras consoler celle qui m'est plus chère que la vie. »

L'ordre déconcertant pressait Hoche de rejoindre sans délai l'armée d'Italie. Cruelles conjonctures ! Le général devait abandonner les troupes qu'il avait conduites à la victoire, et le nouvel époux se voyait obligé de quitter sa jeune femme.

Mais, écoutant toujours sa haute conscience, le chef encourage les soldats que son départ consterne : « Le service de la République, notre mère commune, m'appelle ailleurs. Continuez à bien mériter d'elle, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour. »

Et l'homme comprime vaillamment les révoltes de son cœur... Il en est d'ailleurs convaincu : la séparation sera brève! Le temps de faire quelques amples et rapides moissons dans les champs de la gloire!

Cependant il écrit à son père qui s'acheminait vers Thionville, pour faire connaissance avec la famille Dechaux : « Je pars sans avoir le plaisir de te voir, mon cher papa, et crois que cette privation n'est pas la moindre de mes peines. Embrasse mon épouse... Adieu. J'irai te voir l'hiver prochain avec ma petite femme. Donne-moi de tes nouvelles à Port-la-Montagne ci-devant Toulon. »

La route est longue de la Moselle à la Méditerranée. De toutes les haltes, un hymne d'amour, passionné et reconnaissant, montera vers ce Thionville, de plus en plus lointain.

« *Dijon, le 2 germinal.* — D'immenses espaces nous séparent déjà, chère Adélaïde. Il ne nous reste plus, des moments si doux passés ensemble, que le souvenir. Il est bien cher à mon cœur... Plus ton époux te fuit, plus ton image est présente à ses yeux... » — « *Avignon, 6 germinal.* — O ma bien-aimée, que fais-tu maintenant? Chère épouse, il est minuit. Tu dors et ton amant veille pour songer à toi. »

L'inexpérience, l'extrême jeunesse de l'enfant qu'il allia à son sort en un vif appel de tendresse, ne laissent pas que de l'inquiéter. Mais la vision de la vie familiale le rassérène. Sa femme est trop sagement entourée pour que de malfaisantes influences aient prise sur elle. « Ton papa et ta maman nous seront chers à jamais. Je suis leur fils et j'ai besoin d'être aimé d'eux! » Qu'elle se garde avant tout du désœuvrement qui amène l'ennui : « Songe à ta musique. Travaille. »

Cependant, après avoir voyagé nuit et jour, il arrive à Nice. « N'ayant encore pris aucun repos et n'ayant pas même retiré ses bottes, raconte Mermet, son fidèle aide de camp, Hoche avait fait déployer la carte de la haute Italie et l'étudiait depuis une heure. Une table où était servi un frugal repas, — des olives, du pain et de l'eau, — était devant lui, et ses aides de camp le pressaient de s'y mettre, quand un vieux général, nommé Duberbion, se présente. Hoche, qui ne le connaissait pas, l'invite courtoisement à prendre part à son repas, mais Duberbion lui remet cet ordre du Comité de salut public : « Les représentants du peuple près l'armée d'Italie feront

mettre sans délai le général Hoche en état d'arrestation et l'enverront à Paris sous bonne et sûre garde. 30 ventôse, 2e année de la République une et indivisible. — Collot-d'Herbois, Carnot. »

— Demain matin, je serai à vos ordres! répond tranquillement Hoche. J'allais me mettre au lit. J'ai besoin de repos et ma conscience me permet de dormir.

Ses officiers accourent autour de lui, bouleversés de voir leur général rendre son épée, tandis que des gendarmes sont apostés à toutes les issues. Ils crient leur indignation devant l'acte inique, comme Lazare le fit lui-même à l'arrestation de son chef, Le Veneur. Ils engagent inutilement Hoche à la résistance. Innocent, il se doit à lui-même de paraître devant ses accusateurs et ne donnera pas un exemple de rébellion qui servirait d'excuse aux traîtres. Mais une souffrance, lancinante comme un remords, s'est éveillée en lui. Il n'est plus *seul* à subir les funestes hasards et la méchanceté des hommes. Amèrement, il se reproche d'avoir entraîné une jeune vie innocente dans son sillage.

Le soir même, le général écrit des instructions adressées à son beau-frère et que celui-ci transmettra à Adélaïde, le cas échéant. Mais rien de ces graves préoccupations ne transpire dans la lettre que recevra prochainement la jeune femme.

« *Aix, le 14 germinal.* — Tu auras su par Bonvallet, ma chère amie, que je venais d'être appelé à Paris. J'en ignore encore les motifs. Quels qu'ils soient, je ne puis y être longtemps, et dans très peu de temps, j'aurai le bonheur de me retrouver dans tes bras.

« ... Je n'ai point encore reçu de tes lettres; je dois te dire que, depuis mon départ, j'ai voyagé tous les jours et souvent toutes les nuits...

« Prends patience, ma bonne amie. Je ne sortirai de Paris que pour t'aller voir. Aie bien soin de ta santé. Reste toujours à côté de ta bonne sœur. Travaille avec elle. Sois bien sage et surtout *aie du courage*. Lorsque j'arriverai, je te récompenserai. »

Bien différentes de ton seront les confidences adressées à Debelle, le lendemain.

« *Orange, le 15 germinal.* — Tu as appris, par ma lettre d'hier à Adélaïde, mon cher ami, que j'allais à Paris, mandé par le Comité de salut public. J'ignore absolument les motifs

de cette espèce d'arrestation. Quels qu'ils soient, n'ayant absolument rien à me reprocher, ma conscience est absolument tranquille... Bonvallet t'aura remis une lettre que j'avais écrite à ma femme dans le premier moment. Tu la lui remettras en cas d'*événement*... Cache bien à ma femme, à ma chère Adélaïde, que l'homme qui voudrait son bonheur aux dépens de sa vie est privé de sa liberté... »

Et ayant ainsi déversé le trop plein de son cœur, Hoche montre qu'il pénètre bien les mobiles de la mesure arbitraire qui le frappe.

« Dans les Républiques, le général, trop aimé des soldats qu'il commande, n'est jamais vu d'un bon œil, tu le sais. Il est certain que la Liberté pourrait souffrir d'un tel homme, s'il était ambitieux. Mais moi, à qui puis-je nuire? J'ai toujours fait le bien. Qui pourrait me soupçonner? Je ne vois que ce seul grief contre moi : à mon départ, quelques personnes m'ont témoigné de l'attachement. Eh bien! que l'on me fasse rentrer dans la classe des autres citoyens, je serai fort heureux. Mon exemple ne pourra que servir la chose publique. Après avoir sauvé Rome, Cincinnatus alla labourer son champ. Je suis loin de prétendre égaler ce grand homme, mais comme lui, j'aime ma Patrie, et si ma soumission peut être utile, je ne demande qu'à rentrer dans les rangs d'où le hasard et le travail m'ont fait sortir trop tôt pour ma tranquillité. »

Il y avait dans cette hauteur de caractère, de quoi exaspérer la rage de ses ennemis. Sa nomination, — fictive, — à l'armée d'Italie n'était qu'un prétexte pour l'enlever aux troupes qui se fussent insurgées afin de le défendre.

Sa berline entourée d'une humiliante escorte, le général refait en sens inverse la si longue route qu'il vient de parcourir à une vitesse folle, pour gagner un poste d'honneur. Avec quelle angoisse il songe à la chère petite aimée! Comment traversera-elle cette mauvaise passe ?

« Dans dix jours, ma bonne amie, je saurai pourquoi je vais à Paris, et bientôt je retournerai à l'armée ou auprès de toi. Auprès de toi, chère épouse, qu'il sera grand, mon bonheur! Pourtant, pourrais-je renoncer à servir la Patrie? Ah! ma bonne amie! cette privation serait cruelle pour moi. Enfin, j'attends tout de la justice des membres du Comité devant lequel je vais me présenter... »

Une bonne surprise l'interrompt : on vient de lui remettre une lettre d'Adélaïde !... Il se trouve transporté à Thionville, dans le cadre de son bonheur. Rien de ce qui intéresse Adélaïde ne lui reste indifférent. Avec un sens curieux de la vie provinciale, dont il apprécie la saveur, Hoche dicte à sa jeune femme la conduite qu'elle devra observer :

« Vois tes amis et tes parents comme à l'ordinaire. Ta maman doit être ton guide. Quant aux visites, si l'usage en est établi, tu ne dois pas le détruire. Ta maman a raison en disant que cela ressemblerait à des hauteurs. Il n'en faut point ! Chère Adélaïde, on croirait que tu te prévaux d'être l'épouse d'un général, et tu sais que mes principes sont qu'un général est un citoyen tout comme un autre. La seule différence qu'il y ait, c'est qu'il est chargé d'une plus pénible tâche. Écris-moi à Paris à l'adresse du citoyen Primer, boulanger, cour Conqueville, place de la Réunion. Ne sois nullement inquiète de moi. Je crois aller à Paris pour avoir une simple explication... Embrasse ton papa, ta maman et ta sœur pour ton mari qui t'aimera jusqu'au tombeau. »

Cette dernière phrase ne devait pas être, pour celui qui l'écrivait, une formule d'emphase amoureuse.

Le voici au terme redoutable et désiré de cette course insensée. Aussitôt il en avertit sa femme :

« Ange de ma vie, épouse chérie et tendre, je suis arrivé dans Paris. Je ne pourrai connaître mon sort que ce soir. Aime bien ton petit mari. Dans ce moment, tu lui es plus chère que jamais. Je t'embrasse de toute mon âme. »

Le jour même, 22 germinal, il est conduit au Comité de salut public. Dans l'antichambre où on le fait attendre, c'est Saint-Just qui lui apparaît le premier. Hoche s'avance vers celui dont il sait l'antipathie, mais qui sera peut-être capable de dominer ses préventions personnelles pour demeurer impartial. Il dit sa hâte de savoir de quoi on l'accuse, son désir d'obtenir justice.

— Vous aurez bientôt celle que vous méritez ! répond l'homme haineux, sans daigner s'arrêter.

Hoche ne peut s'abuser davantage. C'est bien Saint-Just qui lui vaut cette disgrâce. Le tribun lui garde rancune férocement pour avoir osé enfreindre ses injonctions dans la campagne du Rhin et accepté des représentants Lacoste et Baudot un

commandement en chef, réservé par Saint-Just à Pichegru.

Aussi le général s'étonnera-t-il à peine quand son ennemi revient, et tend aux gendarmes le libellé suivant :

« Le Comité de salut public arrête que le général Hoche sera mis en état d'arrestation et conduit dans la maison d'arrêt, dite des Carmes, pour y être détenu jusqu'à nouvel ordre. *Signé :* Collot-d'Herbois, Prieur (de la Côte-d'Or), Lindet, Prieur (de la Marne), Billaud-Varennes, 28 germinal an II. »

Un mois exactement s'était écoulé depuis le mariage de Lazare Hoche et d'Adélaïde Dechaux...

## LA CONCIERGERIE

*Au citoyen Dechaux :*

« Conserve-moi ton amitié. Je suis ce que je fus toujours. Je ne te dis pas cependant : « *Bientôt* je serai libre. Pourtant j'espère que l'on sera juste à mon égard. Un homme de mon caractère, s'il a de grands ennemis, doit nécessairement être perdu... Je n'en ai qu'un, qu'on dit à ce moment même arrêté.

« Que fait ma bonne, ma chère Adélaïde ? Qu'elle m'aime bien et toujours. Écris-moi, fais-moi écrire par ma femme. Console ton épouse, ma sœur, mon frère et Adélaïde. Le juste Ciel m'a protégé jusqu'ici. Je compte beaucoup sur lui. L'idée d'un crime n'entra jamais dans mon cœur.

« Écris à Debelle et dis-lui que je lui ordonne d'être circonspect. Adieu, mon ami, conservez à jamais mon souvenir. Peut-être t'embrasserai-je bientôt... peut-être... »

Ce « peut-être » indécis, menaçant, qui clôt ce billet sans date, révèle l'angoisse du prisonnier.

Le 16 ou 17 mai, Hoche adresse à Primer, qui le ravitaille, cette hâtive information : « Je te préviens que je viens d'être transféré à la Conciergerie. Apporte-moi à manger ici et va chercher ton lit aux Carmes. Garde-le. »

La Conciergerie ! En franchissant la porte sinistre qui ne se rouvrait guère devant les détenus qu'à l'heure de l'échafaud, Hoche dut présumer le sort qui lui était réservé. Cependant, la surprise d'une rencontre, dans la geôle lugubre, ravive en lui des souvenirs émouvants : un jeune officier de vingt-deux ans, ami de Debelle, familier de la maison Dechaux, Thoiras, va lui parler d'Adélaïde. Et aussitôt, au prix de quels risques !

Hoche trouve moyen d'en exprimer sa joie à la jeune femme :

« Vertueuse amie, chère épouse, du courage ! La fin de nos maux approche. J'ose au moins m'en flatter. Thoiras, avec lequel je suis, m'a appris de quelle manière tu te conduisais. Chacune de ses paroles a pénétré mon âme. Chère Adélaïde, pourquoi m'as-tu connu? Sois bien prudente. Console ta vénérable famille. Aime-la pour toi et pour moi. Recommande à notre frère de ne pas se compromettre par son ardeur. Son zèle doit se borner au service de la Patrie. Je le lui ordonne, et quoique dans les fers, il doit respecter ma volonté... J'avais fait dire que l'on vendît mes chevaux. Je le désire encore. Notre peu de fortune ne peut se soutenir que par l'économie...

« Je t'embrasse mille fois encore... »

Mais la réponse que lui remettra Primer, apporte une nouvelle qui bouleverse Hoche : de par la loi des suspects, qui frappe les parents des inculpés, Dechaux vient d'être arrêté.

« La perversité humaine a-t-elle fait serment de nous poursuivre sans cesse? s'écrie douloureusement Lazare. Je suis en attendant le coup de grâce de mes ennemis. Que ne puis-je, au prix de ma vie, acheter la tranquillité de ta famille et la tienne? Mes malheurs sont à leur comble. Ma bonne amie, après ce dernier trait, attends-toi à tout... Pardonne-moi tes malheurs. J'expie bien ma faute. Je devais tout prévoir. J'espère que bientôt mes maux seront terminés. C'est dans le sein de l'Éternel que nous nous reverrons!... Comment Lacoste a-t-il pu laisser arrêter un homme patriote, juste et honnête? ... Je ne me chagrine pas. Je suis devenu presque insensible aux injustices des hommes. Le malheur m'a rendu stoïcien, ou plutôt il m'abrutit. Mon malheureux cerveau, sans se troubler, se creuse...

« Adieu ! mon amie, adieu ! Lorsque la vie cesse d'être un bien, le trépas cesse d'être un mal. »

Il ne peut détacher sa pensée de cette jeune femme doublement affligée comme femme et comme fille.

« J'ignore, mon cœur, si nos maux dureront longtemps. Qu'ils sont cuisants ! Qu'ils sont cruels ! Mais, ma bonne amie, ils cesseront un jour. Celui qui nous créa ne voulut pas nous faire éternellement souffrir. Dois-tu être malheureuse ! Que de regrets j'aurais, si j'en étais plus longtemps l'auteur ! Tu m'as promis d'avoir du courage et de la patience. Au milieu de nos

malheurs, ne perds ni l'un ni l'autre. Ils te sont trop nécessaires dans tes souffrances.

« ... Après mon pays, mon amie, c'est toi! Combien tes sentiments pour moi qui t'accable d'infortune, te rendent estimable à mes yeux! Ah! mon amie, combien tu m'es chère!

« ... J'ignore de quoi je suis accusé. Si l'on voulait visiter mes papiers! Mais ils ne le seront pas! La manière de juger n'est plus la même. Puissent les arbitres de mon sort être convaincus de ma loyauté! »

Suivent ces recommandations, attendrissantes dans leur puérilité amoureuse : « Continue à bien t'appliquer. La musique apporte la consolation dans l'âme. Je te prie de ne pas la négliger... J'attends un billet de toi. Puisse-t-il apporter à mon cœur ulcéré quelque soulagement!... Adieu, petite amie. Ménage-toi bien. »

Animé d'un sentiment si sincère, Hoche ne dut se prêter qu'avec indifférence aux pauvres distractions de la morne et énervante captivité. Que de fois a été dépeinte cette Conciergerie, où les dernières grâces de la société d'antan s'étalaient avec une héroïque persistance! Les femmes, gardant de grands airs sous les atours fanés qu'elles rajustaient de leur mieux avant de paraître à la grille dont les hommes, parqués dans l'autre partie de la cour, s'approchaient avec empressement... Mais ce n'étaient là que récréations fugitives.

Albert Sorel a défini le travail moral qui s'opéra chez Hoche, durant sa détention : « La prison l'adoucit, le purifia. Il était né magnanime, il devint pitoyable. Il pensait droit, vite, très haut. Il apprit à planer, à voir en grand et largement. Il ajouta au patriotisme enthousiaste l'ancien honneur français... A l'armée, il avait appris à connaître les ennemis de la France et à les battre; en prison, il apprit à connaître les Français et à les aimer. Il ne savait de la société française, entrevue du dehors, que les dégradations et les vices. La Conciergerie lui en révéla les plus nobles qualités, le mépris devant la mort... »

Dans le torride été, les exécutions se précipitent. Les dieux ont plus soif que jamais. Un matin, Hoche croit l'heure fatale prochaine. Tout le persuade qu'il paraîtra, ce jour, devant le tribunal pour passer de là à l'échafaud. Il s'est fait apporter un bouquet de roses comme suprême jouissance de la vie qu'il se prépare à quitter. Mais l'appel réclame d'autres prison-

niers : Thoiras et ses compagnons. Thoiras donne précipitamment sa montre à son général et lui demande une rose. Hoche distribue ses fleurs aux jeunes condamnés qui s'en vont, une rose à la bouche, s'offrir à l'horrible machine. Et ce sera sans doute à la suite de cet épisode dramatique que Lazare écrira cette lettre accablée :

« Adélaïde,

« Rien encore de nouveau, ma chère amie. Il semble que je sois oublié ici. L'espérance de te revoir encore soutient seule mon courage, abattu par l'injustice de mes concitoyens. Chère épouse, oui, sans toi, cette vie odieuse eût été terminée depuis longtemps. Pourquoi le hasard funeste t'a-t-il fait me connaître? Tu n'es pas née pour le malheur, et pourtant tu l'éprouves d'une manière bien cruelle. Ah! mon amie, pardonne-le moi. Je ne pensais pas en être jamais l'auteur. Je croyais au contraire fixer à côté de toi l'innocence, les plaisirs, le bonheur enfin. Je croyais qu'après avoir bien servi la patrie, je reviendrais à tes côtés obtenir la plus belle récompense. Idées flatteuses, vous vous êtes évanouies comme un vain songe!... Combien de fois ne t'ai-je pas vue depuis notre séparation! Peut-être toutes les nuits. Ton image chérie est sans cesse dans mon cœur. Tu présides à toutes mes pensées, et mon amour ne fait qu'augmenter chaque jour. Si tu lis l'histoire des républiques anciennes, tu verras la méchanceté des hommes tourmenter tous ceux qui, comme moi, ont bien servi leur Patrie. L'histoire et la postérité vengent leur mémoire et accablent d'un souverain mépris leurs vils détracteurs... Songe bien que je t'écris en secret, par le moyen d'un bon ami. De la discrétion... »

L'incertitude poignante se prolonge. Hoche, pour user le temps, rédige une pièce justificative qui n'a aucune chance d'être lue.

« Pourquoi ai-je été arrêté? Ma mémoire ne peut m'en fournir d'autres motifs (sauf le bon plaisir du Comité) que mon refus de conférer avec les représentants, quand j'ai cru qu'il était pressant d'agir. Est-ce là de l'insubordination?... »

Et un peu plus loin, cette réflexion, suscitée par les événements formidables dont la rumeur agite les prisons : « J'ai toujours pensé que le plus terrible, c'est d'avoir à rendre compte

un jour à l'Être suprême du sang humain qu'on aurait répandu sans nécessité. »

La page est datée du 9 thermidor, 4 heures de l'après-midi.

Ce même jour, assure une tradition erronée, Saint-Just, entrant à la Conciergerie, se heurta au général Hoche qui en sortait.

Ce fut seulement le 17 thermidor que Lazare, dans l'ivresse de la liberté reconquise, put expédier ce message où éclate une allégresse presque enfantine : « Je suis libre, Adélaïde! Rendons grâces au ciel! Je m'en vais à Thionville à pied, comme il convient à un républicain! »

Mais il ne lui a pas suffi de franchir la sombre porte de la geôle pour recouvrer sa pleine indépendance. Hoche mesure bientôt sa disgrâce au froid accueil de Carnot. Sans argent, sans souliers, la santé ébranlée par les privations et les inquiétudes, le vainqueur de Wissembourg doit s'épuiser à de vaines et humiliantes démarches. Impossible de rejoindre le nid dont il rêve; et il n'ose appeler sa femme près de lui.

« Les moments sont trop orageux. Je me tiens presque caché. Je ne fréquente aucun lieu public et pas du tout les spectacles. Attendons en silence. »

Deux jours plus tard, poussé à bout par les rebuts et les atermoiements, Hoche annonce à son beau-père sa résolution de s'affranchir :

« Lorsque pour récompense d'importants travaux, l'on souffre autant que j'ai souffert, je pense, mon cher ami, que le seul parti à prendre est de se retirer. Les hommes sont toujours à peu près les mêmes, les révolutions ne les changent point... L'amitié de quelques personnes qui veulent absolument que je serve m'a retenu contre mon vœu. J'espère que cette amitié servira désormais à me faire partir. »

Mais bientôt, relevé de cet affaissement, il envoie à Debelle cette lettre qui débute par un cri de triomphe :

« Je vais servir, mon cher frère, en qualité de général de division dans une armée des côtes. Je suis charmé de pouvoir encore prouver à mes concitoyens que j'ai un bon bras. Rappelle-toi, mon cher ami, que celui de nous deux qui survivra doit avoir soin de l'épouse de l'autre. Je fais venir un instant ma femme. Elle doit m'apporter ce dont j'ai besoin. Je suis *nud.* »

Adélaïde a reçu son ordre de départ. « Aussitôt la présente reçue, pars de Thionville et marche jusqu'à Paris. Viens, mon amie, embrasser un époux malheureux... Tu descendras chez mon cousin, rue Neuve-Saint-Eustache, 11. Fais diligence. » Recommandation superflue !

Accompagnée de Mme Dechaux, la petite fée blonde part de Thionville. Elle apporte les pistolets, les fusils, l'habit bleu à boutons d'officier général, les bottes hussardes, bordées d'or, les gilets blancs, le gilet rouge rayé, nécessaires à la tenue élégante du grand chef. Hoche a décrit lui-même les transports de l'heureuse réunion au bon père François Dechaux :

« J'ai enfin le plaisir de l'embrasser, notre chère Adélaïde! Je l'ai pressée contre mon cœur. Il en a tressailli! Ah! mon ami, combien je suis heureux! Vingt-quatre heures passées avec ma femme m'ont fait oublier tous mes maux! ... Combien je regrette, ajoute-t-il, d'avoir empêché ta femme et ta fille de venir plus tôt, puisqu'il faut que je m'en sépare si vite! Mais le devoir commande! »

Le devoir prescrit sera si rèche et si aride qu'il lui arrachera ce soupir : « Comme je trouve heureux ceux qui se battent chaque jour avec des Prussiens! »

Hoche, nommé général de l'Armée des Côtes à Cherbourg, va participer à la répression des Chouans.

## LA VÉRITABLE LUNE DE MIEL

« *Armée des Côtes de Cherbourg, au quartier général de Caen, le 19 fructidor, l'an II de la République une et indivisible.*

« Lazare Hoche, général en chef,

« A Madame Adélaïde Hoche qui n'est pas même caporal.

« Madame ma femme, la présente écrite de notre main générale est pour vous féliciter de votre goût qui trouve que des chefs-d'œuvre sont de belles choses. Ne vous fâchez contre personne, s'il vous plaît, au spectacle. Chacun est libre de faire ce qu'il veut, et souvent il m'est arrivé de faire pire que de parler : j'y ai sifflé, madame, ne vous en déplaise, car tel était mon bon plaisir... Ayez soin de votre santé, de vos plaisirs. Ne vous couchez pas ayant froid aux pieds, les rhumes sont dangereux à Paris. Faites-moi l'honneur, madame, de présenter le baiser d'union à nos familles quelconques et à nos bons

amis... Je prie Dieu, sur ce, de vous avoir en sa sainte et digne garde, madame, et suis jusqu'à la fin des siècles

Votre mari

« Hoche l'aîné. »

Ainsi se détend, en un gai badinage, le chef chargé de lourdes responsabilités. Mais, à travers l'enjouement, de graves préoccupations se font jour :

« Tudieu! que d'esprit, ma femme! Et où prenez-vous, s'il vous plaît, les jolies choses que vous me dites?...

« ... Je suis accablé d'affaires, ayant à suivre la plus difficile guerre que la Patrie ait à soutenir. On tue les sentinelles à ma porte... Ma bonne amie, je n'ai éprouvé que des injustices en ma vie... J'arrive de bien loin et suis bien fatigué... J'ai tant à faire! Mais les femmes ne voient pas cela!... »

*Les femmes ne voient pas cela!..* Hoche, désormais, aura lieu de répéter souvent cette assertion, tantôt avec chagrin, tantôt avec impatience. Ses occupations, déjà accablantes, vont redoubler. Le gouvernement lui a confié d'office le commandement de l'armée de Brest, démembrée, affaiblie, qu'il lui faut remettre sur pied pour garder un immense territoire, exposé aux débarquements et infesté d'agitateurs.

« Juge, mon ami, écrit-il à Dechaux, si j'ai du temps dont je puisse disposer! J'avais donné tous ces détails à Adélaïde. Mais la paresseuse ne t'en a rien dit. Imagine-toi que je lui écris tous les jours ou plus!.. »

Mais ces lettres, si fréquentes qu'elles soient, ne contentent pas encore Adélaïde. De Paris, où elle demeura quelques jours avec sa mère, sur le conseil de son mari, afin de connaître les agréments de la capitale, elle a emporté des inquiétudes qui grandissent et la torturent... Des propos imprudents sont arrivés à ses oreilles... Peut-être a-t-elle entrevu cette capiteuse et séduisante Mme de Beauharnais, qui, reine des élégances aujourd'hui, se trouvait dans la même prison que le général Hoche... Des chuchotements insidieux rapprochent ces deux noms... Hoche a rejeté l'offre que lui a faite son beau-frère de servir à ses côtés: pourquoi?... Debelle se courrouce. Troubles, doléances, récriminations dans toute la famille. Adélaïde, qui s'en fait innocemment l'écho, s'attire cette verte réplique : « Les femmes ne doivent pas se mêler d'affaires militaires. »

Mais, après que de telles sévérités lui ont échappé, Hoche, qui s'avoue « vif comme salpêtre », manifeste son repentir en de charmants retours : « Il faut que la prison m'ait bien abruti. Tout le monde se plaint de mon laconisme ou de ma misanthropie. J'ai pourtant toujours le même cœur. Excepté qu'il est un peu méfiant... Fais en sorte de réparer mes torts. Que personne ne m'en veuille! *Je mourrais de chagrin d'avoir pu en causer à quelqu'un!* » Et il promet d'aller bientôt à Thionville « sans passer par Paris, pour éviter les embarras, la pluie et la boue ».

L'espoir de la réunion prochaine occupe désormais la pensée des époux. Hoche y trouve une bienfaisante détente aux soucis qui le harcèlent, du Morbihan aux bords de la Manche et aux rives de la Loire, sans cesse sur ses gardes pour déjouer les guets-apens de l'ennemi, ou pour réprimer les excès de ses propres soldats.

« Les diables de chouans me font tourner les sens; il faut bien aimer son pays pour se charger d'une pareille guerre! » s'est-il déjà écrié dans l'écœurement de cette besogne. Et à Debelle, il avouera : « Je ne veux absolument pas rester ici. Prie Dieu que, pour une pénitence quelconque, l'on ne t'impose pas de commander l'Armée des côtes de Brest! »

En attendant, il lui fait expédier les œuvres de Voltaire, édition de Palissot. « Cet ouvrage t'instruira dans la théorie de la langue... Ton goût s'épurera, ton esprit s'ornera. Ne crois pas que mon intention soit que tu deviennes jamais un bel esprit. Tout ce qui vise à la pédanterie est détestable. »

Mais ces livres ne sauraient dissiper la mélancolie d'une amoureuse de dix-sept ans qui, depuis son romanesque mariage, compte à peine dix jours de bonheur! On pleure, on se désole : l'attente est trop longue.

« Mon amie est bien la plus impatiente petite personne que je connaisse. Elle croit que je suis le maître de quitter mon poste comme elle va au jardin! »

Les arrière-pensées qui empoisonnent l'absence vont transparaître. Hoche, cette fois, sérieusement blessé, s'irrite :

« *Laval, le 13 nivôse.* — Je reçois à l'instant la vilaine lettre que vous m'avez écrite, le quatre de ce mois, pour m'accabler de reproches. Ma chère Adélaïde, il semblerait que je suis tranquille à ne rien faire! Songez que l'homme que vous avez

l'air de soupçonner est nuit et jour en marche, qu'il n'a souvent pas le temps de manger et qu'excédé de fatigues, il va demander un congé pour se reposer... Vous m'aimez, je n'en doute pas. Mais veuillez m'estimer assez pour croire en ma foi.... Je vous gronderais bien fort, si j'en avais le temps et la force! Vous êtes heureuse. A-t-on jamais vu une femme se plaindre de ce que son mari la qualifie d'*Amie*? Ignorez-vous, ma femme, que beaucoup de maris n'en peuvent dire autant? L'expérience vous prouvera que le titre d'amie est le plus précieux à conserver. »

Sa lettre partie, Hoche est assiégé de remords. Et de Rennes, trois jours après, il sollicite son pardon :

« Ah ! sans doute, je vais recevoir une bonne réponse! Et je la mérite! Pourquoi traiter son amie chérie avec tant de dureté! Donner des chagrins à ce qu'on aime, n'est-ce pas être son propre ennemi? J'expie ma faute par le chagrin de l'avoir commise. »

Avant qu'une semaine se soit écoulée, le général ose déclarer à sa femme qu'il ne saurait se décider à profiter du congé, peut-être obtenu en ce moment :

« Nous traitons de paix ! Cette affaire doit finir incessamment d'une manière quelconque. Après quoi, pour parler ton langage, je m'envole. »

Déjà, le major général royaliste Cormatin a été mis en présence de Hoche, pour aviser à faire cesser les troubles.

« Nous sommes à la veille d'une paix durable ou d'une guerre sans fin, écrit Lazare à son beau-père en lui annonçant le rejet prévu de la demande de congé. Je te prie de me dire si je pourrais faire venir ma femme lorsque le temps sera moins rude et qui pourrait l'accompagner? Elle ne restera avec moi qu'autant de temps que tu le voudras. Mais que je la voie! »

Ces derniers mots condensent, à cette heure, ses aspirations les plus vives. Il étouffe dans une atmosphère chargée de colères, de haines, de fièvres mauvaises.

« Par ton amour, tu dois juger du mien. J'éprouve bien vivement que les obstacles accroissent l'amour. Non, jamais je ne t'ai aimée avec tant d'ardeur. O ma chère femme, aime-moi toujours! Que ne puis-je entendre ta voix m'exprimer ta tendresse!... Si je suis destiné à rester ici, je suis bien décidé à t'y faire venir. »

La petite épouse agrée avec enthousiasme la perspective de traverser la France entière, de l'est à l'ouest, dans une saison froide et quinteuse, par des routes défoncées.

« Puisque tu as du courage, nous le mettrons à l'épreuve. Mais, se demande le mari perplexe, quelle femme voudra entreprendre un pareil voyage avec toi? Je n'ose penser à ta maman? mais Bonne? »

*Bonne*, c'est-à-dire Mme Debelle, « ce mauvais sujet de Justine! » comme l'appelle son beau-frère avec une aimable camaraderie. Eh bien! Mme Debelle, qui s'était désolée de n'être pas venue à Paris, se déclare prête à subir risques et fatigues, et Mme Dechaux, — qui n'est pas fâchée sans doute de voir du pays, — accompagnera ses filles!

« Je serai donc heureux! s'écrie Hoche à cette nouvelle. Avec quel plaisir je t'embrasserai, comme j'embrasserai ta bonne maman et ta petite sœur! Nous avons un très beau jardin pour te promener. Tu verras Pitt et Pipiche. Ils sont gros et gras. Viens bien vite. Viens, mon amie. Mon amour te prouvera mieux que ma plume combien tu m'es chère. Tu viendras en poste jusqu'à Alençon. Auguste ira te chercher à cette ville avec des chevaux et une escorte suffisante. Prends à Paris beaucoup de musique, de la meilleure, et des ajustements convenables, chapeaux, habits. Ici, l'on suit beaucoup les modes, et tu sens combien il serait ridicule que ma femme ne soit pas mise comme tout le monde! »

Et gravement, la fierté de l'amoureux intéressée autant que la dignité du grand chef au succès de l'épouse, Hoche renouvelle sa recommandation.

« Tu vas en rire encore! N'oublie pas d'apporter toute ta toilette, des bonnets, des chapeaux et autres pretintailles... Quand on a un mari muscadin!... »

Pour justifier le qualificatif que lui décocha la malicieuse, Hoche la charge de force emplettes, dragonne d'or, plaque de ceinturon, cravates de soie « de couleur jolie », gros et petits boutons, gilets de piqué blanc, et autres accessoires élégants.

Mais ces passionnantes occupations paraissent bientôt fastidieuses. Mille circonstances contraires ont prolongé l'arrêt à Paris. Quand donc se remettra-t-on en chemin?

« Madame Hoche, ayez un peu de patience. Je vous en conjure, au nom de l'amour le plus tendre. Le cousin Auguste,

profitant de la voiture d'un représentant du peuple, va vous chercher. Peut-être arrivera-t-il avant cette lettre. Les routes sont mal sûres de notre côté. Je serai contraint, ma chère fille, de t'envoyer chercher à trente lieues. Tu ne peux arriver ici qu'avec une bonne escorte. Tu sens que mon dessein n'est pas de te laisser *chouanner*, ce qui arrive très souvent aux jolies femmes qui viennent dans ce pays... »

Enfin, le 7 germinal, cette lettre exultante s'en va de Rennes à Thionville. Le général Hoche au citoyen Dechaux :

« Tu sais sans doute, mon bon père, que ma chère Adélaïde, sa maman et sa sœur sont ici depuis trois jours. Mon ami, que n'y es-tu aussi? Notre félicité serait parfaite! Ma femme est très grandie. Elle est charmante! Je l'aime, mon bon ami, plus que je ne l'ai jamais fait!

« L'espérance de vivre toujours avec ma chère petite femme fait mon bonheur! » répète-t-il avec ravissement à Debelle, qui guerroie toujours aux frontières : « Combien elles sont charmantes, nos petites amies! Je les possède. Puissé-je toujours les conserver avec moi! Ou plutôt, pourquoi ne sommes-nous pas réunis tous ensemble dans notre chaumière ? »

Ces deux mois de printemps, passés à Rennes, durent rester pour Mme Hoche un souvenir de mélancolique enchantement. Ce fut la réunion la plus longue accordée aux jeunes époux, — leur véritable lune de miel.

La vieille cité bretonne était particulièrement agitée en cette période, où se concluait la paix de la Prévalaye, saluée par les transports populaires, mais dont Hoche, perspicace, pressentait l'inconsistance. Adélaïde put voir les embrassements des ennemis d'hier, le chef royaliste Cormatin et le général Humbert, dans la même voiture, reconduisant des actrices à la ville. Et que de personnages remarquables elle dut rencontrer! L'austère Lanjuinais et sa noble femme ; l'héroïque Leperdit, le maire qui osa résister aux ordres féroces de Carrier ; et peut-être la touchante fiancée du sentimental Marceau, Agathe de Château-Giron !

Mais, hélas! les prévisions pessimistes du général se réalisent. Des symptômes alarmants se manifestent. Et, le 5 prairial, Hoche écrit tristement à Debelle : « La vie est un songe plus ou moins agréable! Aucun bien n'est parfait! La jouissance la plus douce nous est souvent enlevée avant que nous ayons eu

le temps de la savourer. Les affaires m'accablent. La guerre va recommencer ici avec acharnement. Demain, mon cher ami, demain, je me sépare de nos chères petites! »

Le départ, déchirant pour les deux amants, s'effectue avec une promptitude foudroyante, sous la garde du dévoué Mermet. Il en est temps : les routes, aussitôt après, sont coupées ; les messages, interceptés. Hoche, qui a fait escorter les voyageuses jusqu'à Paris, sans nouvelles de leur arrivée, s'inquiète avec une tendresse que ravive une douce espérance :

« Ménage bien ta santé, ma chère fille. Conserve-toi pour moi et le petit enfant. Il fera nos délices. »

Jamais homme ne ressentit plus intensément l'orgueil, la joie anticipée de la paternité. Ce petit être, dont la naissance est encore lointaine, accapare ses pensées. Et, préoccupé déjà des responsabilités des parents, Lazare, afin que l'éducation de l'enfant soit parfaite, conseille à la jeune mère « qui n'est elle-même qu'une enfant », de poursuivre son instruction, de mûrir sa raison, d'apprendre à vouloir.

« Ton sens est bon, ton jugement sain. Tu n'as pas le défaut du commun des femmes qui babillent sans connaître l'objet dont elles parlent. En général, l'éducation française ne vaut rien. Nous faisons de nos fils des polissons, aimables à la vérité, et de nos filles, des coquettes étourdies, ou des Agnès dont la timidité rebute. Les Anglais s'y connaissent mieux que nous. Leurs femmes sont décentes, instruites. Elles parlent à propos et ne connaissent pas la timidité. On laisse la liberté aux filles de parler aux hommes ; leurs mères leur inspirent de l'horreur pour le vice, de la défiance contre la séduction des méchants, et du reste, elles ne les traitent pas en esclaves. Ainsi, remarque, ma chère amie, que telle fille qui était, chez ses parents, timide et ne parlant jamais sans rougir, est à peine mariée qu'elle ne connaît plus de frein... »

« Réfléchis que, maintenant, les courriers ne partent que tous les trois jours, afin d'être escortés plus convenablement. Plusieurs ont été pillés par les brigands. Il pourrait se faire que mes lettres soient entre les mains des Chouans. Ils riraient un peu du contenu... La guerre a recommencé ici avec plus de fureur que jamais, annonce-t-il dans un rapide message à Debelle. Toujours du sang ! Et dans quels lieux suis-je destiné à le verser !... »

Une longue lacune dans la correspondance conjugale après le 27 prairial. Et voici cette lettre dont la date prend un sens tragique :

« *Au camp devant Quiberon, le 23 messidor.* — Combien il me sera doux d'obtenir de mon amie le pardon de mon silence. Oh ! qu'il serait bientôt accordé, si elle connaissait ma position ! A peine, depuis quatorze jours, ai-je descendu de cheval ! Mon espoir, ma récompense sont dans la vertu d'Adélaïde, et sa tranquillité doit faire mon bonheur.

« J'espère sous peu chasser l'ennemi du territoire français. La victoire s'est déjà prononcée en ma faveur, et le Ciel qui me protégea si longtemps ne m'abandonnera pas. Toi, mon épouse, sois calme. Pense à ton mari et à l'enfant que tu portes. Songe que ce lien si cher doit doubler mon existence. O mon âme, vivons ensemble ! Enseignons à notre enfant à être heureux par la pratique de la simple vertu. Et, dans un âge plus avancé, il nous consolera des maux de la séparation.

« Ton mari t'aime de toute son âme. »

## LA VENDÉE PACIFIÉE

« Ta tranquillité fait mon bonheur ! » a dit tendrement Hoche à sa femme. Dorénavant, il lui taira ses propres vicissitudes. « Mon amour seul peut égaler mes occupations. C'est de quoi je ne veux plus te parler. »

Commandant en chef de l'armée de l'ouest, fixé dans le pays angevin où Charette, Stofflet, Scépeaux perpétuent la résistance, le général, accablé de durs labeurs, écarte de son esprit les ennuis journaliers, lorsqu'il écrit à sa chère compagne.

« J'ai passé hier la journée sur la Loire. Là, livré à de douces rêveries, je songeais à toi, à notre union, à notre séjour à Rennes... Au milieu du cliquetis des armes et du tourbillon des affaires, l'être le plus malheureux serait celui qui, le cœur vide, serait susceptible de ne point aimer, de ne sentir aucune de ces délicieuses sensations qui dédommagent le cœur des travaux de la tête. Celui, ô mon amie, qui ne sait où reposer sa pensée, et qui ne sait, lors du calme, dans quel sens il doit épancher son âme, serait le plus à plaindre des mortels... Tu le possèdes, ce cœur si rempli de son amour. Il est à toi, à toi seule. Au milieu de mes tumultueuses agitations, Adélaïde est

toujours présente à ma pensée. Je l'ai toujours à mes côtés. Heureuses réalités, me ferez-vous toujours?...

« Qui mieux que moi sait aimer? dira-t-il encore. Pour avoir l'air dur, le ton mélancolique, est-il un cœur plus sensible que le mien? De longs malheurs, de grandes pertes ont pu donner à ma figure, à ma conversation, un ton morne et pensif; mais, Adélaïde, comme, en retrouvant le bonheur près de toi, j'y recouvrerais également ma gaieté perdue depuis bien des années! Peut-être une multiplicité d'affaires et d'inquiétudes ne m'assiégeront-elles pas toujours. Une métairie, ma femme et mes enfants me consoleront des peines de la vie et de l'injustice des hommes. Parle-moi, à tes heures perdues, de mes projets d'élever des chevaux et des bœufs... »

Et après ces expansions juvéniles, Lazare, dans sa sollicitude pour l'enfant qui va naître, adresse à son beau-père une sorte de testament moral : « Si je ne consultais que moi, mon cher ami, je dirais : En donnant de bons principes à mon enfant, il sera juste et bon. Mais, souvent le père et le fils ne se ressemblent pas. Je désire donc que mon enfant connaisse un culte. Souvent, oui, souvent la religion nous console. Il est des instants dans la vie où l'âme cherche encore à se persuader la réalité d'un Être Tout-Puissant. Malheur à celui qui n'écoute pas la voix intérieure qui atteste à tous les mortels son existence! »

Dans ses notes personnelles, à propos de l'honnête Lanjuinais, modèle pour lui du chrétien, Hoche avait déjà enregistré ces réflexions : « La morale de l'Évangile est pure et douce, et quiconque la pratique ne peut être un méchant. Respect à la religion! Elle console des maux de la vie. Je tolère toutes les croyances; la mienne n'est pas fixée. Depuis longtemps, je cherche la vérité. Un jour viendra où ma raison plus éclairée me fera adopter un parti. En attendant, je suis les inspirations de ma conscience. »

Dans ces épanchements intimes, Hoche prouve la sincérité qui l'animait, quand il adressait aux Vendéens ces adjurations ardentes : « Déposez les armes... Reprenez votre caractère naturel... Priez Dieu en labourant vos champs. » Ce n'était pas là rhétorique vaine, mais conviction profonde.

Tout en poursuivant Charette ou Stofflet, Hoche se console donc des rigueurs et des tristesses de sa tâche, par la considération d'un avenir tranquille au milieu des siens. Il caresse

l'espoir d'assister à la naissance de l'enfant, « qui sera certainement un fils, auquel on donnera le nom de Charles ». Appelé à Paris, le général se croit en route vers Thionville! Désappointement! « Après bien des incertitudes, des débats, écrit-il de Paris, le 9 nivôse, je quitte cette ville, non pour aller t'embrasser comme je te l'avais annoncé, mais pour aller commander les trois armées qui sont à l'ouest de la France. Dans quatre mois, je serai de retour... Ménage-toi bien, ma bonne chère, prends soin de toi. Aie pitié de moi qui, écrasé de fatigue, vois toujours s'éloigner le bonheur que je crois atteindre! »

En ce peu de mots, Hoche annonce toute sa destinée.

Ce ne sera pas le garçon attendu, mais une mignonne petite Jenny qui apparaîtra en ce monde, au début de pluviôse.

« Bonne Adélaïde, je te remercie cent fois de m'avoir rendu père. C'était le bonheur auquel j'aspirais le plus! » Et gaiement, il ajoute : « C'est une fille. Chéris-la. Dans un an, elle aura un frère!... »

Hoche se complaît au tableau touchant de « son Adélaïde, allaitant, caressant sa Jenny », tandis que lui-même, éloigné de ces joies paisibles, doit exercer le mandat redoutable de dictateur, dans une région insurgée, sous les insultes et les attaques de tous les partis.

« Je suis malade d'ennui et de dégoût. Un plus long séjour ici me fera mourir! » avoue-t-il à un ami. Et dans un rapport au Directoire, criant sa détresse : « Quelle guerre, et quelle perspective j'ai devant les yeux! Le poignard! le poison et, le dirai-je? l'envie ne me prépare-t-elle pas quelque chose de plus ignoble encore? »

Adélaïde ne saura rien ou presque de ces tribulations :

« La seule ambition que j'aie, ma bonne petite, est de finir promptement cette guerre et d'aller ensuite me reposer à tes côtés. Depuis deux mois, j'ai donné cinq fois ma démission. Sans doute, le gouvernement a cru que j'étais utile à mon poste. J'y suis donc resté... Adieu, chère petite! Ayez bien soin des deux seuls êtres qui m'attachent à la vie! »

« Je voudrais bien te voir! j'en meurs d'envie! » soupire encore Lazare. Mais il est bien inutile de concevoir encore l'espoir d'un congé. Charette et Stofflet ne sont plus. Et grâce à l'intervention de sa cousine, M^me^ Turpin de Crissé, Scépeaux,

le chef royaliste angevin, se décide à poser les armes. Cadoudal, d'Autichamp, Sapinaud, de Frotté, et d'autres, vont cesser peu à peu la lutte. Le 1er messidor, Hoche jettera vers Thionville cette affirmation retentissante : « Tu peux assurer que la guerre des chouans est finie, ainsi que celle de Vendée. » La Révolution, triomphante au dedans et au dehors, célèbre, dans un apparat solennel, les fêtes des Victoires et de la Reconnaissance. Hoche, à Rennes, remercie publiquement le Dieu des Armées. Et à Paris, où l'a mandé le Directoire qui lui prodigue les témoignages de satisfaction, le vainqueur entendra proclamer devant le Corps législatif, que « l'Armée des Côtes de l'Océan a bien mérité de la Patrie » ; et toute l'assemblée des Cinq-Cents se lèvera spontanément pour honorer le Pacificateur.

Mais ces démonstrations éclatantes, vues de Thionville, alarment l'épouse restée au logis. Les lettres du mari se sont espacées. De plus, la triste Adélaïde a vu Justine partir, allègre, pour rejoindre Debelle qui l'appelle à son camp. Ce bonheur lui rend plus sensible encore la solitude. Hoche, invité à suivre le louable exemple de son beau-frère, a répondu tout sec : « Ceci est enfantillage et fera tort à Debelle que je croyais plus raisonnable. Ne m'en veuille pas pour cela et surtout ne m'accuse plus, car je me fâche... Tu raisonnes au sujet de Justine, comme une femme qui a envie de l'imiter, et je vois comme un militaire... »

« Dix baisers bien tendres », en conclusion, n'ont pas suffi à guérir l'écorchure de la réprimande. Le pis est que le chagrin d'Adélaïde, deviné et partagé par la famille entière, s'amplifie des suppositions et commentaires auxquels donne lieu le moindre retard des courriers.

« Il est malade, — blessé, — ou mécontent, — ou inconstant... »

Lazare, qui a commencé par en rire, s'impatiente, puis s'irrite. Et le jour même de son apothéose, ce mémorable 28 messidor, il exhalera son mécontentement :

« Sachant qu'il est impossible que je reçoive de toi une lettre qui ne contienne les plaintes les plus amères, je ne parlerai jamais de cet objet. J'ai épousé une enfant, alors que je croyais avoir une femme qui s'enorgueillirait de mes travaux, qui me consolerait des peines attachées à ma place, qui

se réjouirait de mes succès. Je dois me résigner. J'entendrai toujours des plaintes. Je verrai toujours couler des larmes, et lorsque je recevrai une lettre de ma femme, je ne devrai l'ouvrir qu'en tremblant. Non seulement, j'éprouve les peines, les inquiétudes de mon état, mais j'aurai encore à craindre de n'avoir pas écrit en temps et lieu et ma femme sera plus exigeante que le gouvernement. Est-ce là ce que je devais attendre ? Est-ce là le prix de ma tendresse ? J'arrivai à Rennes le 20 du mois. J'étais venu par mer de Brest à Saint-Malo. En arrivant, Hédouville me remit l'ordre du Directoire de me rendre à Paris. J'obéis sur-le-champ. Tu ne douteras pas sans doute que, si j'eusse pensé rester dix jours à Paris, je t'aurais priée de t'y rendre avec ma chère Jenny. Il n'est plus temps et sans doute je vais repartir, puisque mon travail est bientôt achevé. Je t'aurais priée de venir. Oui, il m'eût été doux de te presser contre mon cœur, d'embrasser ma fille. Mais tes pleurs eussent bientôt troublé mes plaisirs. Bientôt contraint de te quitter, j'aurais peut-être regretté de t'avoir vue.

« ... Combien Privat m'a dit de choses aimables sur ton compte ! Tu es aimée, admirée... Tes plaintes me tuent, et souvent je n'ose te porter les miennes ! Tu m'aimes et tu me crains davantage ! Mon amie, mon Adélaïde, il ne tient qu'à toi de nous rendre heureux. J'ai de toi les plus charmantes lettres. Pourquoi d'autres viennent-elles me faire tant de mal ?

« Sauf de *grands événements*, Auguste viendra te chercher à Paris à la fin de fructidor et nous passerons l'hiver ensemble... »

Quels peuvent être ces *grands événements* capables d'empêcher la réunion désirée ?... La jeune femme se fatigue à chercher le sens de ces mots, soulignés et décorés de majuscules. Mais le mari, qui se repent d'avoir laissé échapper cette demi-confidence, élude les questions. Il ne peut d'ailleurs parler. Le plus grand secret lui est imposé, par ordre supérieur. D'immenses projets se trament qui doivent rester ignorés pour aboutir. Dès le 14 mai de cette année 1796, Hoche a été averti que le Directoire comptait sur lui pour organiser et diriger une expédition en Irlande. Son séjour à Paris fut surtout consacré à l'étude de ce vaste dessein, de concert avec les principaux agitateurs irlandais. Il était impossible à Lazare d'attirer près de lui la chère curieuse qui aurait peut-être éventé le mystère et qui s'en fût effrayée.

Cependant, l'incertitude enfièvre la jeune femme. Puis une demande inopinée parvient à Debelle. Hoche le convie à l'accompagner en Bretagne. Dans le cercle familial, les imaginations s'exaltent : on s'y souvient du projet de descente en Angleterre, conçu à Dunkerque par le jeune capitaine Hoche. Sans doute sur le point d'entreprendre l'aventure, pense-t-il en faire partager la gloire à son beau-frère. Mais Lazare, aux allusions qui lui sont faites, répond simplement :

« Si je les connaissais, ma chère petite Adélaïde, il ne m'appartiendrait pas de te révéler les secrets de l'État. Tu te trompes sur les motifs qui m'ont fait demander Debelle. Je veux l'avoir près de moi, le retirer du théâtre d'une guerre affreuse. Il m'est impossible de t'en dire plus, je n'en sais pas davantage, et je doute que nos moyens nous permettent de hasarder ce qui semble t'être pronostiqué. Au surplus, chère Adélaïde, quels que soient mes destins, je compte sur ton amour. Il m'est impossible de te permettre de venir avec Debelle. Je te l'ai dit : si je le puis, cet hiver, c'est-à-dire dans deux mois, tu reviendras sur les bords de la Vilaine. Avant tu ne le peux. Je veux d'ailleurs que ta fille t'accompagne. Tu viendras avec ta sœur jusqu'à Paris, Auguste irait t'y chercher. »

La nécessité de donner le change aux siens et de leur dissimuler ses buts ne sera pas le moindre tourment de Hoche, pendant cette période où il épuise ses forces vitales dans des efforts surhumains. Tout est mis en œuvre pour faire avorter l'entreprise dont l'objet reste inconnu, mais qui exige des ressources considérables d'hommes, de vaisseaux, d'argent. Hoche, à force de fermeté, vient à bout des obstructions suscitées par l'inertie des bureaux, la malice sournoise ou l'opposition déclarée. Mais les intérêts et la haine s'exaspèrent jusqu'à la fureur. A Rennes, un soir, alors qu'il rentre du spectacle entre Debelle et d'Hédouville, un homme, tapi dans l'angle d'un mur, tire sur lui un coup de pistolet sans l'atteindre.

Les rumeurs vagues, qui se propagent dans le public et atteignent Thionville, entretiennent des perplexités pénibles, qu'accroît l'irrégularité d'une correspondance, maintenant intermittente. Hoche s'évertue à rassurer les siens : « Je crois qu'il a passé des *rats* dans toutes vos têtes!... Le commandement de cent dix-sept mille hommes, la surveillance à exercer dans dix-huit départements, la garde de 1 100 lieues de côtes, des

opérations nautiques et politiques à suivre, les subsistances à assurer à l'armée, tels sont les motifs de mon silence... »

Adélaïde reçoit d'affectueux conseils : « Sors plus souvent... Songe à t'égayer... Vos petites têtes se montent, lorsque vous êtes seules. Et alors vous formez des chimères. Ris donc un peu. Je te donnerai un baiser, si tu veux rire. »

Ces câlineries amoureuses ne suffisent pas à ramener le calme. Hoche reçoit des reproches acérés qui l'atteignent au cœur.

« *Brest, le 7 brumaire.* — Si mon Adélaïde était plus instruite des motifs de ma conduite (la rareté de mes lettres exceptée), peut-être m'aurait-elle évité de lire sa lettre du 25 vendémiaire. Connaissant ma tendresse pour elle et pour son enfant, elle ne m'assurerait pas que cet être innocent me refuse ses caresses. Sans doute, la douleur de l'absence peut aigrir la pensée, l'expression peut s'en ressentir, mais l'accusation formelle ne devrait pas la suivre... Cependant, que la lettre dont j'ai à me plaindre ait été dictée à ma femme ou qu'elle soit d'elle, on me verra aussi indulgent que tendre. Mon amie ne gémira pas de ce que je lui dirai. Adélaïde, loin de m'en vouloir, plaignez-moi! Tu ne connais pas mon état. Peux-tu croire que j'aie pu perdre ton souvenir? Tes innocentes caresses, ton amour, tes vertus m'attachent à toi pour la vie. Bannis tout sentiment d'inquiétude. Je serai toujours à toi, et à toi seule. Dis-moi, mon cher enfant, que tu ne m'en veux plus, que je te suis encore cher, que tu as été trompée un instant sur ton mari, mais que ta tendresse n'a point souffert d'altération. Tu me rendras au bonheur en faisant ce que je te demande, car, certes, tu ne voudras point savoir que le père de Jenny fut malheureux par toi. »

Celle à qui était adressée cette lettre frémissante, presque humble dans ses supplications, dut la relire plus tard, quand elle connut mieux les circonstances, avec le remords d'avoir appesanti, dans ces heures noires, le fardeau du héros.

Par un triste jour de décembre, la maison de Thionville apprit enfin l'émouvante vérité.

Le général Hoche au citoyen Dechaux.

« *Brest, le 21 brumaire.* — Je ne puis, mon cher ami, prendre sur moi d'annoncer à ma femme mon prochain départ. Il aura lieu, je crois, demain. Demain, nous mettrons sous

voiles. Je laisse, mon bon ami, à ta tendresse à annoncer cette nouvelle. Je te recommande et Adélaïde et Jenny.

« Peut-être mon silence t'a-t-il affecté? Je n'ai point eu de torts cependant. Si j'en avais à ton égard, pardonne-les moi. Aime-moi davantage et compte sur ma reconnaissance, comme sur l'amitié et la tendresse que j'ai vouées à ta famille qui est maintenant la mienne. Depuis six mois, mon cher ami, quoique souvent malade, je travaille jour et nuit à une grande opération. De son succès résultera la paix et par conséquent le bonheur de notre pays. J'ai donc dû le faire. Nous allons en Irlande Un grand parti nous attend. Songez à nous. Aimez-nous. Et rappelle souvent à tes filles que notre dernier soupir sera pour elles. »

Entre cet adieu stoïque et la lettre ainsi datée : « En mer, le 10 nivôse », une dramatique odyssée de quelques semaines s'est déroulée à travers brumes et rafales, et a pris fin, éloignant de l'Angleterre le plus grand danger d'invasion qui l'ait jamais menacée.

La tempête a dispersé l'escadre française, éloigné la frégate qui porte Hoche des côtes d'Irlande où Grouchy, hésitant, n'a pas osé débarquer sans la présence du général en chef. Hoche n'est arrivé en vue de la baie de Bantry que pour apprendre le départ de ses vaisseaux pour la France. Navré, il est revenu par une mer démontée, en grand danger d'être capturé par la flotte ennemie. Sans doute, croisant en route le navire *la Révolution*, il lui confia ce billet qui pouvait avant lui atteindre la France et calmer plus tôt les angoisses de sa famille.

« *En mer, le 19 nivôse.* — Si les vents ne nous contrarient pas davantage, je compte, mon amie, être en France après-demain et t'assure de nouveau en fermant cette lettre de mon immuable attachement. Notre traversée n'a pas été fort heureuse. Cependant nous sommes sains et saufs... Je dois me rendre à Paris pour y demander un congé et aller à Thionville sans arrêter. Adieu, pour aujourd'hui, ma chère Adélaïde. Cette opération doit sans doute me rapprocher de toi pour longtemps, si ce n'est pour toujours. »

Cinq jours plus tard, ce court message apportait un immense soulagement à sa destinataire : « Nous arrivons au moment à l'Ile de Rhé et ce soir, nous couchons à La Rochelle. Demain, ma chère Adélaïde, nous partons pour Paris où nous

demandons les congés nécessaires au rétablissement de notre santé. » Hoche ne dit rien des circonstances tragiques de l'atterrissement : le canot s'échouant en pleine obscurité, les passagers se débattant dans la vase et les flots pour gagner le rivage, le vieil Irlandais Shee, malade, perclus de goutte, transporté sur les épaules du général jusqu'au moulin qui les abritera pour la nuit. De cette funeste expédition (qu'il songera toujours à reprendre), Lazare Hoche revenait exténué, affaibli, secoué par une toux opiniâtre qui ne s'apaisera pas.

### A L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE

Au retour d'Irlande, Lazare goûte quelques jours de repos, dans le doux bercail de Thionville. Bref répit. Nommé commandant en chef de cette armée de Sambre-et-Meuse qui, après s'être couverte de gloire avec Jourdan, Kléber et Marceau, croupit actuellement dans une pitoyable stagnation, proie d'une bande d'écumeurs qui rançonnent les provinces occupées, réduisent les soldats au dénuement et pillent les fonds publics, Hoche court rejoindre son poste, quoique malade encore de ce qu'il appelle « son rhume ».

De Coblentz, le 8 ventôse, il tranquillise sa tendre garde-malade : « Je suis arrivé ici entièrement guéri », et gravement, il assure « qu'il boit de la tisane ». Mais, sans se soigner, Lazare Hoche se donne sans réserve à l'œuvre d'assainissement qui s'impose et qu'il mènera avec une telle vigueur que peu de mois vont lui suffire pour épurer l'administration, et restituer à l'armée sa force et sa confiance. Le chef tient ses hommes si bien en main que, dès le 27 germinal, il reprend l'offensive.

Ce même jour, le général écrit à sa femme :

« Il est de mon devoir, ma chère amie, de remettre entre tes mains, au moment d'entrer en campagne, quelques objets précieux que je possède. Ils sont renfermés dans le paquet ci-joint que tu n'ouvriras qu'au cas de malheur.

« Adieu, ma chère Adélaïde, je te presse sur mon sein avec ma fille. S'il m'arrivait un accident, tu n'oublierais pas que mon père est dans le besoin et que tu dois le soulager. Mais sois tranquille, je serai prudent et je compte sur le bonheur que le Ciel m'a accordé jusqu'à ce jour. »

Cette ligne, du 4 floréal, apaise les angoisses de la jeune épouse : « La paix est faite. Et ton mari vainqueur se porte bien. »

Entre les deux messages : le passage du Rhin, une course de quarante lieues au pas de charge, cinq combats, l'éclatant succès de Neuwied. Victoires dont il sera interdit au vainqueur de tirer avantage. Bonaparte vient de signer les préliminaires de la paix de Leoben. Hoche accepte le désappointement avec une mâle et fière résignation. Il mettra cette trêve à profit en continuant d'organiser les provinces où il compte favoriser l'établissement d'une République cisrhénane.

Engagé dans de vastes desseins, pressé de tâches multiples, Hoche montre alors une certaine paresse épistolaire à l'égard de sa famille qui s'en étonne et s'en offense. Comment, à proximité de la Lorraine, ne vient-il pas davantage se retremper au foyer? Adélaïde conçoit de mortelles suspicions. A vingt ans, tout se rapporte à l'amour. La jeune femme croit son bonheur menacé et tombe malade. La nouvelle en est portée à Hoche qu'on croit voir apparaître au premier instant. Attente vaine!... Des reproches indignés partent à l'adresse du retardataire. Et, ô stupeur! c'est d'Amsterdam qu'arrive cette réplique, où, sous les termes mesurés, pointent l'irritation et le chagrin :

« Informé de votre indisposition, je me rendais près de vous, chère Adélaïde, lorsqu'à Coblentz, je reçus un courrier du gouvernement qui m'apportait l'ordre de me rendre en Hollande à l'effet d'y diriger une opération. Vous devez juger de la peine que j'ai ressentie de ce contretemps. Vous m'êtes chère, Adélaïde. Un jour, mon amie, vous me connaîtrez mieux. Vous apprécierez mes sentiments pour vous. Et l'amour le plus vif, le repentir peut-être succéderont aux soupçons outrageants.... Si, au lieu de concentrer le sentiment qui fait votre malheur et le mien, vous l'aviez épanché dans mon sein avec fermeté et franchise, les reproches les plus vifs m'eussent été moins pénibles que votre silence. Cependant vous l'avez constamment gardé... Je suis bien éloigné de vous en faire des reproches. Je n'ai à regretter que le peu de confiance que vous m'accordez. Enfermée sans cesse dans votre chambre, votre imagination se noircit d'autant plus que vous ne recevez de consolation de personne.... Prenez une ferme résolution, Adélaïde. Dites hautement ce que vous croyez devoir me reprocher.

Ne me craignez pas. Avancez ce que vous pensez à mon sujet. Et peut-être, sans beaucoup de peine, parviendrai-je à vous prouver que votre ami n'a pas cessé d'être digne de vous...

« Adieu, ma chère Adélaïde. Ne pleurez pas sur cette lettre. Répondez-y avec calme. Comptez sur mon amour, sur ma sensibilité. Croyez, je vous en conjure, que l'un et l'autre ne s'altéreront jamais à votre égard. Vienne la paix générale, je vous le prouverai.

*P. S.* — Ne dites à qui que ce soit que je suis en Hollande! Si vous m'écrivez, faites-le sous le couvert du général Watrin à Cologne. »

Le nuage fut complètement dissipé,

« *Amsterdam, 23 messidor.* — Je n'ai que le temps, ma bien chère Adélaïde, de te remercier de la charmante lettre que je viens de recevoir de toi et de te prier encore de me pardonner la mienne. Tu le dois à mon amour. Je me plais à te répéter, ma belle amie, que, quoique séparé de toi, tu ne peux m'être moins chère... Je t'aime peut-être davantage. Et jusqu'à mes injustices doivent te le prouver. Adieu, bonne petite amie, aime-moi bien, mais ne me parle jamais de mes affreuses lettres si tu ne veux pas me faire mourir de honte. »

« L'opération à laquelle Hoche avait fait allusion était la fameuse descente en Irlande. Il s'aperçut bientôt que la Hollande, par fierté nationale, désirait seule en assumer les risques. Renonçant à l'idée d'une participation, il revenait vers son armée quand, à Gueldre, un courrier l'atteignit. Le gouvernement l'invitait à préparer une nouvelle expédition qui partirait de Brest, pour seconder, par une diversion opportune, l'effort de la République Batave.

La paix étant à peu près faite, on pouvait dégarnir le Rhin. Des troupes détachées de l'armée de Sambre-et-Meuse furent donc acheminées vers la Bretagne. Le chef s'arrêta à Metz, où les siens s'étaient fixés récemment : « trop heureux, écrit-il au Directoire, de jouir des embrassements de ma famille que j'allais quitter pour longtemps ».

On sait comment, à son arrivée à Paris, Hoche trouva la capitale en rumeur, les assemblées en émoi. Les troupes en marche vers Brest, ayant pénétré dans le rayon constitutionnel, leur chef s'entendit accuser de complot contre l'État. Hoche, qui déclarait naguère « pouvoir braver les boulets, non l'in-

trigue », recule épouvanté devant ce débordement de haines. Cette fois, il se confie à sa femme dans l'extrême danger qui le menace :

« *Paris, le 7 thermidor à minuit.* — Je ne veux pas te celer, ma chère Adélaïde, qu'il est urgent que nous nous mettions en mesure d'échapper à mes ennemis qui, chaque jour, deviennent plus nombreux et plus acharnés. Tu dois le savoir, mon amie, c'est alors qu'on aime le bien, qu'on est persécuté! A quelles cruelles épreuves le sort qui me poursuit assujettit ta jeunesse! Il cessera. Bientôt réunis, nous serons heureux et ce sera pour toujours! »

Puis suivent des instructions minutieuses. Il conseille à sa femme de partir pour Cologne avec sa fille, en emportant ce qu'elle a de plus précieux. Sans doute ne voit-il point de plus sûr refuge pour les deux êtres chéris que de les placer sous la protection de ses fidèles soldats?

Deux jours plus tard, rendu lui-même à Cologne, Hoche donne contre-ordre, arrête les préparatifs affolés :

« Je suis arrivé ici cette nuit, ma chère Adélaïde, et mon premier soin est de t'en informer, afin de bannir de toi toute espèce d'inquiétude. Combien de peines tu as dû avoir depuis quelques jours! Je t'en demande mille pardons. Sois bien persuadée qu'à l'avenir je ne t'en donnerai plus. Mon parti est pris. Je ne veux plus vivre dans les tripotages. Ma famille aura désormais tous mes soins. Mon refus du ministère doit t'en être un garant certain... »

Il se tint avec rectitude à la résolution énoncée. En effet, la lettre de Cologne, du 13 thermidor, clôt la correspondance des deux époux. Deux jours après, le général Hoche rentrait à son quartier général de Wetzlar, accueilli par les démonstrations affectueuses de ses officiers généraux et de ses soldats. Et son biographe Rousselin nous apprend que ses amis, « en allant à sa rencontre, furent frappés de le voir, contre son habitude, accompagné de son épouse et d'un enfant en bas âge qu'il amenait avec lui... Il leur fut évident qu'il venait, avec ce qu'il avait de plus cher au monde, chercher un asile contre ses persécuteurs. » Les deux époux jouissent enfin de la vie commune, de la réunion désirée. Mais en quelles circonstances! Et pour combien de temps?

C'est le 2 août 1797 que Hoche rentre à Wetzlar avec sa

famille. Presque aussitôt la maladie de poitrine dont il souffre depuis le funeste débarquement en Irlande, se développe avec une effrayante rapidité. Le 19 septembre verra la fin de cette existence héroïque, brillante et torturée...

* * *

La jeune veuve ne fut pas témoin des funérailles imposantes que fit au héros une armée en deuil. Sa santé exigeait d'attentives précautions. Ramenée à Metz, elle y donna le jour à un fils, trop prématurément pour que l'enfant vécût. Le fait, ignoré des historiens, nous est appris par les notes de la fille de Hoche, qui devait devenir la comtesse des Roys.

Mme Hoche n'avait pas encore vingt ans révolus à la mort de Lazare. On dut lui nommer un tuteur en même temps qu'à sa fille Jenny.

Les plus illustres compagnons d'armes de Hoche lui adressèrent des propositions de mariage : Augereau, Berthier, Bernadotte, et beaucoup d'autres. Rien ne la décida à quitter le nom glorieux dont elle se para avec fierté jusqu'à son dernier jour, signant ses lettres même familières : *A. veuve du général Hoche.*

Elle refuse les offres de Napoléon qui désirait l'attirer aux Tuileries, comme dame d'honneur près de l'impératrice Marie-Louise. Elle étouffa sa jeunesse, voila sa beauté, elle fut la mère, puis la grand mère et sut pratiquer avec grâce l'art de vieillir. ... « Mais, a dit son petit-fils préféré, Ernest des Roys, bien que l'affection qu'elle nous portait fût si entière et si passionnée, nous sentions que nous n'étions que le second objet de son amour. »

Pendant près de cinquante ans, la veuve de Hoche garda près d'elle, comme une relique sacrée, le cœur de son mari, qui lui avait été remis après l'autopsie de Wetzlar, et qui repose maintenant dans une chapelle de l'église Notre-Dame de Versailles.

Elle mourut le 10 mai 1859.

Mathilde Alanic.

# NOS GRANDES ÉCOLES

XIII[1]

# L'ÉCOLE LIBRE
# DES SCIENCES POLITIQUES

L'*École libre des Sciences politiques*, âgée aujourd'hui de plus de cinquante-cinq ans, est un bel exemple de ce que peut produire en France l'initiative privée. Fondée au sortir de la guerre de 1870-1871, « fille, comme on l'a dit, d'une espérance indomptée au sein d'un deuil tragique » (2), l'œuvre d'Émile Boutmy est devenue, sans aide de l'État, une grande et florissante institution.

Tenterai-je ici un bref portrait physique et moral de l'homme qui l'a créée, de l'homme que tous ceux, — je suis de ceux-là, — qui l'ont connu et qui ont joui de ses entretiens, ont profondément admiré et aimé? Je trouverais un grand soulagement de cœur à parler de son charme, de son originalité de pensées et de vues, de son énergie recouverte d'une extraordinaire douceur de ton et de manières, de son dévouement à ses idées qu'il imposait, presque sans résistance possible, aux esprits et aux volontés qu'il ambitionnait de convaincre, de son ardeur à suivre, à polir pendant trente-cinq ans, tout en produisant des ouvrages historiques et philosophiques de haute portée, l'institution qu'il avait fondée? Je ne céderai pas à cet

(1) Voyez la *Revue*, 1er février 1926 — 1er octobre 1927.

(2) Traduit du début de l'inscription latine de la médaille offerte à Émile Boutmy lors du vingt-cinquième anniversaire de l'École.

ardent désir de mon amitié et de ma gratitude (1). Je dois traiter ici, non de l'auteur, mais de son œuvre scolaire et des principes qu'il lui a insufflés. Je rappellerai seulement en quelques mots comment elle est née, et ses premiers pas dans la vie.

* * *

Elle est née de la résolution que, déjà connu comme écrivain et professeur (2) et parvenu à une notoriété pleine de promesses, Émile Boutmy, douloureusement ému par les désastres de la patrie, s'imposa à lui-même de rejeter au second plan, ou au moins de différer, ses travaux de penseur et d'historien ; elle est née de sa volonté de dévouer ses facultés et ses forces à ce qu'il considérait comme un des seuls remèdes efficaces à notre détresse nationale. Ce remède, il l'apercevait dans un redressement et comme une refonte des esprits par une éducation différente de celle qu'offraient nos institutions d'enseignement ou qui, du moins, en comblerait les lacunes. « On dit partout, écrivait-il à Vinet, en février 1871, qu'il faut refaire des hommes... C'est assurément une nécessité pressante ; mais, auparavant, ne faut-il pas créer l'élite qui, de proche en proche, donnera le ton à toute la nation ? Refaire une tête de peuple, tout nous ramène à cela. »

Par une « tête de peuple », Boutmy songeait surtout à la vie politique du pays. La défaite, il ne l'attribuait pas simplement à une imprévoyance militaire spéciale ; il apercevait l'imprévoyance s'étendant à tout l'ensemble de notre organisation d'État. Les études historiques et psychologiques, auxquelles il s'était adonné lui-même depuis sa jeunesse, lui montraient en apparence, dans notre pays, la politique livrée aux théories abstraites, à ce qu'on appelait les principes, en fait abandonnée à l'ignorance du suffrage universel, aux passions des partis, aux intérêts de personnes ou de classes, au lieu de se fonder sur cette science concrète qui devrait être sa véritable substance. Nos pères et leurs fils, pensait-il, avaient beaucoup étudié l'antiquité et le moyen âge dans des livres ou même des légendes, et fort peu le présent avec ses besoins

(1) J'ai esquissé brièvement ce portrait dans le volume : *Quelques âmes d'élite* (Hachette et Cie).

(2) Chargé d'un cours à l'École spéciale d'architecture (fondée par Trélat).

nouveaux, son suffrage démocratique, son développement scientifique et industriel, ses complexités d'hommes et de choses, ses enchevêtrements de relations internationales. C'était là, notamment chez nos classes moyennes, une fâcheuse lacune. Nous vivons et agissons dans le temps qui nous a vus naître et grandir. Or, pour agir d'une façon utile et féconde, il faut plusieurs conditions. L'action qui doit poursuivre le bien de la cité, — lequel devrait être le véritable but de la « politique », prise dans le sens originel du mot qui la désigne, — ne saurait être une simple improvisation : le fameux « débrouille-toi », où la France a quelquefois excellé dans des situations imprévues, ne peut pas être la règle d'une saine existence d'État. Assurément, il y a dans l'action une part de flair personnel, de pratique, de contact avec les hommes et les choses, d'initiative individuelle et presque spontanée, que rien ne remplace. Mais si elle veut éviter d'aboutir de nouveau à des erreurs cent fois commises et cent fois payées, ces qualités doivent être complétées et mûries par une formation scientifique qui embrasse l'étude du passé et l'étude du présent. Boutmy demandait que la génération qui s'élève, pour assurer l'avenir, sût se reconnaître et se mouvoir dans la vie actuelle sous toutes ses formes, en la rattachant par un permanent contact historique aux évolutions antérieures. Il voulait que l'examen des problèmes qui se posent, s'éclairât de l'étude des solutions déjà essayées, du témoignage des hommes qui, aux époques récentes, ont pris part à ces solutions et en connaissent le fort et le faible.

Et emporté vers de larges horizons, Boutmy traçait les grandes lignes d'un enseignement politique supérieur général, comprenant les finances, l'administration, la diplomatie, la constitution de l'État, les faits économiques, même l'évolution littéraire et artistique, enseignement qui, donné autant que possible par des hommes en rapports habituels avec les faits concrets, combinerait l'esprit historique et psychologique avec l'étude approfondie des réalités objectives. Champ bien étendu qu'il pouvait, au premier abord, paraître présomptueux de vouloir parcourir à l'aide d'un personnel professoral à créer de toutes pièces, en recourant aux seules ressources encore à naître d'une école privée qui n'attendait pas d'assistance du gouvernement, qui pouvait même craindre de lui quelque

défiance à son égard, et pour qui les libéralités, qu'elle devait recueillir plus tard, n'étaient qu'une vague espérance.

Sur les conseils d'hommes éminents comme Guizot, Laboulaye, Vinet, Beaussire, Taine, qu'il avait attirés vers son œuvre naissante, Boutmy, restreignant un programme vraiment trop étendu, songea à enseigner tout d'abord les sciences d'État proprement dites, comprises au sens large, à ceux qui, par leur situation de famille ou leurs aptitudes spéciales, avaient droit d'aspirer à exercer une influence sur le nombre, dans le domaine politique, dans les fonctions d'État ou dans les grandes affaires. C'était bien vraiment là contribuer à refaire une « tête de peuple », tendre à reconstituer une élite munie des notions nécessaires à la bonne gestion de la chose publique ou à la direction des importantes entreprises privées.

Boutmy pensa aussi à l'intérêt que présenterait la venue aux bancs de la nouvelle école de jeunes étrangers qui poursuivraient dans leurs propres pays des buts analogues à ceux de nos étudiants, qui viendraient se former chez nous à la science politique et administrative, en apprenant du même coup à nous connaître par des contacts directs et dans nos réalités vivantes, en nouant, enfin, avec nos maîtres et avec notre jeunesse, des sympathies et des relations personnelles dont profiterait notre situation dans le monde. Germe fécond qui devait se développer singulièrement et porter d'heureux fruits.

Pour ses premiers cours, l'extraordinaire chercheur et découvreur de talents qu'était Boutmy faisait appel à la collaboration dévouée de quelques jeunes hommes déjà distingués par leurs écrits, mais n'appartenant pas à l'enseignement.

Plusieurs d'entre eux ignoraient totalement leurs aptitudes au professorat. « A beaucoup d'entre nous, disait à Boutmy, Albert Sorel, lors du 25e anniversaire de l'École, vous avez révélé leur véritable vocation. Si quelques-uns, dont je suis, vous doivent d'être devenus ce qu'ils sont, aucun parmi nous ne serait sans vous devenu ce qu'il est. » Vingt-cinq ans plus tard, aux noces d'or de l'École, Alexandre Ribot racontait comment le fondateur de l'École, — il n'était plus là pour l'entendre (1), — était venu, dès 1871, lui demander sa collaboration. « Je ne le connaissais pas; j'étais magistrat au Tribunal

(1) Émile Boutmy est mort en 1906. Son successeur a été Anatole Leroy-Beaulieu, disparu lui-même en 1912.

de la Seine et secrétaire de la Société de législation comparée. Il me demanda tout simplement de faire à sa future école un cours de législation comparée. Vous jugez de mon inquiétude à l'idée d'enseigner une science qui était pour ainsi dire à créer. Mais Boutmy y mettait une telle conviction, un tel élan, une telle éloquence qu'on ne pouvait lui résister. » Le résultat fut la création d'une chaire de législation criminelle comparée où débuta Ribot et qui fut remplacée, quelque temps après, par une chaire d'histoire parlementaire et législative, mieux à la mesure du futur président du Conseil. De même Paul Leroy-Beaulieu fit, dès le début, à l'École naissante, ses premières armes comme économiste enseignant, et on sait comment il y réussit.

Par ces choix, Boutmy réalisait une de ses idées fondamentales : demander à des hommes mêlés à la vie active du pays, de dire aux jeunes gens ce qu'ils avaient vu, vécu, agi. Il allait trouver le talent là où il existait et avec la ténacité veloutée qui était sa manière et son don incomparable, sans se préoccuper des situations déjà acquises, il amenait ce talent à sa chère École. C'est ainsi que (je ne nomme que des disparus) il recruta peu à peu Stourm, Allix, Albert Vandal, Léon Say, Anatole Leroy-Beaulieu, de Foville, Funck-Brentano, Francis Charmes, le général Niox, et tant d'autres qui n'étaient pas, jusque-là, montés dans une chaire.

Ce contact direct avec les réalités assura à l'École un auditoire. « On n'enseigne bien, disait, en ayant fait lui-même l'expérience, Albert Sorel, c'est-à-dire on n'exprime de soi-même et on ne transmet aux autres, en paroles animées, que les pensées recueillies directement de la vie, des choses vues et éprouvées, les préceptes tirés de l'expérience des faits. »

Malgré l'attrait de cet enseignement nouveau, les premiers jours furent, de l'aveu même du fondateur, « des jours de misère ». Les cours se faisaient dans une salle louée à l'heure. Les auditeurs (leur nombre ne dépassait pas 89) avaient la physionomie de simples curieux ; quelques-uns étaient plus âgés que le professeur. La plupart des assistants ne prenaient pas de notes (il n'y avait d'ailleurs pas de tables). Ils ne connaissaient pas le professeur, ne l'approchaient pas. Aucun échange d'idées ne se faisait du maître aux élèves (1).

(1) Jusqu'à sa 13e année, le budget de l'École a été en déficit.

Boutmy n'était pas exclusif : à mesure que les enseignements de l'École se multipliaient et en même temps se précisaient en vue de la préparation aux carrières d'État qui séduisait et attirait particulièrement les élèves, il amena à l'École des maîtres déjà réputés, comme Levasseur qui fut de la première heure, P. Janet, Louis Renault, Esmein et tant d'autres professeurs éminents qui sont venus des Facultés ou des lycées apporter à l'École leurs lumières et leur expérience professionnelle. Grâce à ces concours de double origine, peu à peu s'organisa un ensemble de chaires répondant à un programme presque complet d'enseignement des matières politiques, administratives, financières, économiques et sociales, combinant à la fois la préparation aux concours d'État et des exposés de caractère général.

Après bien des tâtonnements et remaniements que je passe, — Boutmy, profitant de l'élasticité de son cadre, le perfectionnait sans cesse, — après bien des inquiétudes aussi sur l'avenir même de l'École dans ses rapports avec l'État, l'organisation des études est devenue, dans ses grands traits, à peu près ce qu'elle est demeurée.

Pour ne parler que du présent, 1350 élèves (dont 72 étudiantes) ont fréquenté, l'an passé, l'hôtel de la rue Saint-Guillaume (ils étaient 250 en 1883); ils y sont reçus sans examen d'entrée, ni titres universitaires obligatoires. Ils trouvent ouvert devant eux un enseignement de deux ou trois années à leur choix, divisé en cinq sections : administrative, traitant de l'organisation politique et administrative en France et comparée, et visant la préparation au Conseil d'État ou aux diverses administrations publiques; section économique et financière se divisant elle-même en deux sous-sections, finances publiques et finances privées, étudiant l'une l'organisation des finances d'État en France et à l'étranger, l'autre les banques, le change, les grandes industries; section économique et sociale, qui s'attache aux nombreuses et actuelles questions posées par le développement de la législation sociale; section diplomatique qui donne l'enseignement d'histoire diplomatique et celui de droit des gens et de droit international, en visant plus spécialement les carrières diplomatique et consulaire; enfin, section générale destinée aux élèves qui, sans but de carrière spéciale, veulent étendre leurs connaissances histo-

riques et économiques, ou se préparent à la vie politique.

Les cinq sections groupent 52 cours ; sur ces cours, 18 sont de caractère général et fondamental, c'est-à-dire que, suivant la section, ils sont obligatoires pour les examens écrits et oraux ; parmi les autres, dits facultatifs, les candidats choisissent pour compléter les treize épreuves écrites et orales nécessaires à l'obtention du diplôme. Celui-ci, on le voit, est le fruit d'études diverses et étendues, et sanctionnées par des examens rigoureux. L'ouverture d'esprit dont il témoigne le fait hautement apprécier : il permet l'admission à certains concours d'État et aux épreuves d'entrée des carrières administratives ; il facilite également l'accès, dans des conditions favorables, aux professions privées.

La préparation aux concours d'État s'achève par une année dite « complémentaire », qui accueille exclusivement les élèves diplômés et leur fait parcourir à nouveau, — en général, au retour du service militaire, — le cycle des enseignements suivis antérieurement. Des professeurs spéciaux et des maîtres de conférences s'attachent plus particulièrement aux matières figurant dans les épreuves prochaines. Un contact plus intime que dans les cours à auditoires nombreux (certains cours de caractère économique ou financier ont compté plus de 500 assistants), s'établit entre le maître et les futurs candidats et leur permet d'approfondir par des vues directes, par des interrogations et des compositions fréquentes, les sujets qui sont énumérés (trop multipliés à notre avis) dans les programmes des concours officiels.

A côté des cours ont été peu à peu organisées des conférences de revision et d'interrogation où les maîtres eux-mêmes, ou bien des professeurs plus jeunes, reprennent, dans des relations plus directes avec les étudiants, les matières enseignées *ex cathedra*, interrogent les élèves, leur font comprendre ce qu'ils n'avaient pas bien saisi, leur demandent des exposés oraux et des compositions écrites. Ce système de conférences sans cesse développé et complété au cours des années successives, sous l'influence d'Anatole Leroy-Beaulieu et du directeur actuel, est devenu l'un des organes caractéristiques de l'École. Il force les jeunes gens à un travail personnel, constaté par des notes qui comptent dans le total de celles nécessaires à la délivrance du diplôme. Il les habitue à penser par eux-mêmes,

à classer leurs idées, à composer et à exposer, habitude qu'ils n'ont pas suffisamment développée dans l'enseignement secondaire ; en effet, celui-ci surchargé de programmes qui s'adressent trop à la mémoire, ne munit qu'incomplètement l'esprit de bonnes méthodes d'élaboration et de présentation : nos professeurs le constatent sans cesse aux examens.

Parmi les sections, celle qui, dans ces dernières années, a pris le plus d'extension, après celle des Finances publiques, est celle des Finances privées. Là encore, Boutmy avait bien prévu l'avenir. Dès 1896, il pensait que l'École serait aussi et même plus apte que d'autres établissements à former des collaborateurs d'élite pour les hommes qui sont à la tête des grandes affaires et à préparer de futurs chefs. Sa prévision s'est largement réalisée ; constituée indépendante sous la féconde impulsion d'Anatole Leroy-Beaulieu, la sous-section des Finances privées attire actuellement plus de 40 pour 100 de nos élèves français ou étrangers. C'est dire la place qu'ont prise, dans la curiosité ou dans les projets de vie des jeunes générations, les grandes questions économiques et les affaires industrielles, commerciales et financières ; et c'est dire aussi quelle importance les chefs des grandes entreprises ou institutions bancaires attachent à la formation d'états-majors à l'esprit élargi par l'étude des faits contemporains et pourvus des méthodes nécessaires à l'analyse des faits et à la présentation des arguments. L'École recueille chaque jour sur ce point les vœux des administrateurs d'entreprises privées et en même temps le témoignage de la satisfaction que leur donnent, en général, les anciens élèves de la rue Saint-Guillaume.

Ce sont là des débouchés nouveaux qui se sont ouverts à côté des carrières d'État : ils restreignent peut-être à l'excès le nombre des élèves, environ une centaine chaque année, qui se préparent aux concours des Affaires étrangères, du Conseil d'État, de la Cour des comptes, de l'inspection des Finances, des divers emplois administratifs ou coloniaux, concours dont les lauréats, sauf exceptions, ont tous passé par les bancs de l'École. Les grands corps de l'État trouvent encore aujourd'hui une élite pour remplir leurs cadres : mais plusieurs causes, parmi lesquelles la modicité des traitements et l'ébranlement de l'autorité en général jouent un rôle essentiel, tendent à amincir cette élite. C'est un sujet de grave préoccupation pour tous

ceux qui songent à l'avenir du pays, étroitement lié au recrutement d'un bon état-major, et c'est un péril, qui ne saurait trop retenir l'attention des pouvoirs publics.

En ce qui la concerne, l'École fait des efforts pour pousser les jeunes gens vers les carrières coloniales. L'enseignement colonial est professé dans un nombre de cours sans cesse croissant. L'Algérie, la Tunisie, le Maroc, l'Indochine et Madagascar, l'Afrique occidentale et centrale, l'Islam en général, sont actuellement explorés, sous les yeux des élèves, par des maîtres expérimentés, ayant vécu eux-mêmes, pour la plupart, la vie de nos colonies et celle des colonies étrangères : ils attirent vers leur chaire, non seulement des jeunes gens qui recherchent des carrières administratives ou commerciales hors de France, mais un auditoire toujours plus curieux des choses de nos possessions lointaines, espoir de notre avenir, honneur du génie français qui les a étendues et organisées sous la troisième République.

L'étude des langues vivantes, si nécessaire pour notre extension à l'extérieur, comprend des cours et conférences d'anglais, d'allemand, d'italien et d'espagnol, avec devoirs écrits, interrogations et débats parlés dans la langue choisie par l'élève. Une langue étrangère est obligatoire pour les épreuves du diplôme : une seconde langue assure un supplément de points. Enseignements bien utiles dans un pays où l'étude des idiomes étrangers a été si longtemps considérée comme négligeable et est encore trop souvent reléguée à un rang secondaire. Beaucoup de nos élèves, pour acquérir la pratique d'une des langues enseignées à l'École, font, pendant les vacances, dans l'un des États voisins, un séjour auquel nous les encourageons vivement.

***

Le grand navire qu'est l'École avec son état-major de professeurs, ses passagers de toutes provenances et de toutes destinations, son équipage administratif, sa force motrice qui est son capital social alimenté par les inscriptions payantes, grossi par des économies annuelles (1) et des libéralités privées qui

(1) La Société de l'École qui a pris la forme d'une société anonyme n'a jamais distribué de dividende à ses actionnaires. Ceux-ci sont tous des amis de l'École, ou héritiers des fondateurs.

sont venues s'y ajouter, ce navire est dirigé de haut par un conseil d'administration composé dès le début de personnalités éminentes, dévouées à Boutmy et à son École naissante; à mesure des extinctions, le conseil s'est complété par le choix d'autres amis de l'École, membres de l'Institut, conseillers d'État, hauts magistrats, administrateurs de grandes affaires industrielles, généraux, anciens ambassadeurs, dont le concours expérimenté a été précieux pour notre institution. Le conseil nomme le directeur, les principaux fonctionnaires, les professeurs et maîtres de conférences, règle toutes les questions de gestion ou de discipline, celle-ci d'ailleurs facile grâce au bon esprit et à la bonne tenue des élèves. Parmi les fonctionnaires de haut rang figure actuellement un sous-directeur, membre de l'Institut, qui a suivi les destinées de l'École depuis le début de sa carrière et lui assure, en même temps que son enseignement du droit des gens, sa haute compétence administrative. Le secrétariat général est confié à un jeune et actif collaborateur de la direction.

A côté du conseil d'administration, le comité de perfectionnement rattache à l'École d'autres personnalités prises dans les grands corps de l'État ou les hautes fonctions civiles ou militaires, personnalités auxquelles ont bien voulu se joindre les plus éminents de nos professeurs honoraires. Ce comité éclaire le conseil et la direction de ses avis compétents.

L'hôtel de la rue Saint-Guillaume, qui abrite actuellement l'École, est une ancienne habitation du XVII^e^ siècle, ancien hôtel Mortemart, restée à peu près intacte malgré les importantes additions qui y ont été faites; en dépit de ces additions, elle a gardé son jardin avec ses arbres d'âge vénérable. L'École a pu acquérir cet immeuble dès 1879, grâce à un don généreux, et s'y installer en 1883. Après avoir été « en meublé » rue Taranne, puis rue des Saints-Pères, elle a l'avantage d'être chez elle, dans un quartier tranquille, et d'offrir à ses maîtres et élèves l'usage quotidien d'une demeure qui a conservé un cachet historique et en même temps possède des aménagements hospitaliers. Dès les jours printaniers, elle ouvre aux élèves les ombrages d'un grand jardin : en sortant des salles et amphithéâtres, ils peuvent y lire, se reposer ou causer à la façon des philosophes d'Athènes, sans se confiner d'ailleurs à des entretiens philosophiques.

Tout cela, joint aux charmes de la camaraderie, constitue une atmosphère de travail, de recueillement ou d'animation paisible qui a laissé de profonds souvenirs à tous ceux, professeurs ou élèves, qui ont participé à la vie de la rue Saint-Guillaume. L'attrait d'une jeunesse attentive et studieuse a été un de ceux qui ont le plus efficacement amené vers l'École tant de maîtres qui auraient pu poursuivre ailleurs une brillante carrière, ou s'absorber dans leur profession. Cet abondant concours d'éducateurs, — si je les citais tous, actifs, honoraires ou disparus, il faudrait écrire 159 noms, — Boutmy le déclarait avoir été un prodige.

« J'ai été, rappelait-il, le témoin étonné de la mystérieuse impulsion qui a mis en mouvement, sur les points les plus éloignés de l'espace, des esprits éminents, les a fait graviter vers l'idée patriotique dont ils devaient être les serviteurs, a fait arriver juste à temps l'homme spécialement capable pour chaque chaire à pourvoir. Et quelle chaleur d'âme, quel dévouement à leur tâche et à leurs élèves! » Le prodige a continué sous la direction d'Anatole Leroy-Beaulieu qui possédait, comme son prédécesseur, un exceptionnel don d'attraction; et depuis, il s'est constamment renouvelé. La liste de ses professeurs est la gloire et l'honneur de l'École. Il semble que tous, professeurs de carrière ou personnes arrachées à leurs fonctions publiques ou privées, aient senti ou sentent ce que Boutmy disait qu'il était fier d'avoir constamment éprouvé lui-même : l'amour de la jeunesse avec sa curiosité infinie et ses vastes espérances, amour contagieux qui a décidé A. Leroy-Beaulieu, après des années de brillant professorat, et parvenu au sommet d'une éclatante carrière d'écrivain et de publiciste, à accepter, malgré une santé délicate, la direction de l'École quand Boutmy lui a manqué, et à assurer sa prospérité ; amour contagieux qui a gagné jusqu'aux plus modestes collaborateurs de la rue Saint-Guillaume et de tous fait un corps à la fois professoral et administratif plein de zèle, de cordialité et d'harmonie.

*
* *

D'où viennent les 1 350 étudiants et étudiantes qu'accueillait, au dernier automne, la rue Saint-Guillaume, et auxquels elle procure, suivant les méthodes préconisées par

Boutmy, les enseignements que nous avons sommairement indiqués (1)? La grande majorité, — plus des deux tiers, — sont des Français. Ceux-là sont en grande partie enfants de la classe moyenne ou aisée. Ils sont admis à partir de dix-sept ans, sans limitation supérieure d'âge. Aucun titre universitaire n'est exigé d'eux : mais presque tous sont bacheliers; plusieurs sont licenciés ès lettres; le plus grand nombre est inscrit à la Faculté de droit, poursuivant la licence ou même le doctorat. L'immense majorité s'acquitte par elle-même des droits de scolarité (actuellement mille francs par an); un certain nombre sont boursiers de diverses institutions industrielles ou financières, ou de l'Association des anciens élèves (fondation Sorel); l'École elle-même accorde, en seconde année, un petit nombre de bourses.

La plupart des étudiants recherchent le diplôme avant de partir pour le régiment; beaucoup, tout en suivant les cours, font de la préparation militaire : ils y sont généralement bien notés, et facilitent le recrutement des futurs officiers de réserve. La grande guerre a prouvé que l'enseignement de l'École non seulement formait pour la paix des citoyens éclairés et de bons fonctionnaires, mais préparait pour les temps d'épreuves sanglantes, des volontés, des esprits nets, des tempéraments propres au commandement, des âmes aussi, prêtes à tous les sacrifices, y compris celui de la vie, puisque plus de trois cents de nos élèves ou anciens élèves sont, à côté de plusieurs de nos maîtres, restés sur le champ de bataille; et bien plus nombreux sont ceux qui en sont revenus blessés, mutilés, atteints de graves maladies. Les magnifiques citations que contient notre *Livre d'Or* témoignent que beaucoup d'élèves de l'École ont été ou auraient pu être des chefs, de ces chefs qui, suivant le mot de Xénophon, « savent inspirer à leurs soldats la volonté de les suivre à travers les flammes et au milieu de tous les dangers ».

Avant et après les années catastrophiques où l'École a continué, dans un cadre restreint, ses enseignements, parfois sous les obus, et même dans sa cave, elle a constamment fourni d'incessantes recrues à tous les corps de l'État. Dès 1908, M. R. Poincaré, alors ministre de l'Instruction publique, se

(1) Depuis la fondation de l'École, 16 045 élèves ont pris place sur ses bancs.

félicitait, devant le Congrès des Sociétés savantes, d'avoir « retrouvé en grand nombre les anciens élèves de Boutmy parmi les magistrats et les fonctionnaires qui ont conservé intactes dans l'administration française les traditions d'ordre, de discipline et d'intégrité ».

Depuis, cet afflux n'a pas cessé et on rencontre, ou on a rencontré, des élèves anciens de la rue Saint-Guillaume à tous les stades et jusqu'aux plus hauts rangs des diverses carrières ou des grandes charges de la République. Mais, nous le répétons, malgré l'honneur que l'École retire de l'accession de ses étudiants aux fonctions ou aux dignités officielles, actuellement, ceux qui poursuivent, sur nos bancs, des études n'ayant pas pour but direct un concours d'État, représentent une forte proportion par rapport aux futurs candidats devant affronter ces concours. Ils comprennent que, même sans viser les fonctions d'État, l'enseignement reçu à l'École constitue une culture libérale qui, en même temps qu'elle meuble et élargit l'esprit, l'habitue à se resserrer sur un certain nombre de matières précises, à les creuser plus à fond, et, sous l'influence de maîtres formés par le maniement des hommes et des affaires, l'accoutume à la rigueur du raisonnement et à la clarté de l'exposition. C'est là un caractère général de nos études qui donne des fruits excellents, quelle que soit la carrière qui s'ouvre ensuite devant les élèves, fût-ce la politique indépendante ou les affaires privées. Les femmes mêmes, admises depuis la guerre à l'École, comprennent le profit qu'elles peuvent tirer de ce qu'on enseigne rue Saint-Guillaume, soit pour s'ouvrir des emplois encore trop restreints, soit pour étendre leur horizon intellectuel. Venues chaque année plus nombreuses, elles figurent actuellement souvent parmi les meilleurs élèves.

Depuis longtemps, l'étranger nous envoie beaucoup d'étudiants. Ils nous arrivent de toutes les parties du monde, plus spécialement des pays qui, doués assez récemment d'une vie politique indépendante, ou ambitieux de l'acquérir, veulent développer leur organisme administratif, financier, diplomatique. C'est ainsi qu'à côté des États-Unis, du Canada, de l'Amérique du Sud, de la Grèce, du Japon, des États balkaniques, la Pologne, la Turquie, les nouvelles républiques asiatiques, l'Égypte, la Chine députent rue Saint-Guillaume un grand nombre de leurs fils, ou même de leurs filles. Notre liste

d'étrangers est comme une carte d'échantillons des diverses nationalités du monde : 53 y figurent cette année. Nous recevons ces jeunes hôtes après une simple épreuve constatant qu'ils possèdent assez bien le français pour comprendre les cours et répondre aux interrogations.

L'un des profits les plus appréciables de l'organisation de l'École est la présence simultanée sur ses bancs de tant de jeunes gens accourus de presque tous les points du globe. Il y a là, par l'effet de la camaraderie, une pénétration réciproque des caractères, des aspirations, quelquefois des préjugés, qui remplace avantageusement beaucoup de lectures, et même de voyages. On a parfois reproché à l'École de ne pas avoir institué de cours sur la psychologie comparée des différents peuples. A notre avis, l'histoire professée jusqu'aux plus récents événements, et s'appliquant avec détail, suivant la tradition des Sorel et des Vandal, à l'évolution des mœurs et des institutions, fournit les éléments les plus solides, — même les seuls solides, — de cette psychologie internationale. Ici, d'ailleurs, l'histoire se complète par les contacts établis entre les jeunesses des différentes patries, jeunesses qui sont le présent et dans une grande mesure l'avenir de ces nations. Elles se trouvent mieux au courant de leur mentalité réciproque en terminant leur temps scolaire, qu'après avoir suivi des cours où entreraient forcément beaucoup d'hypothèses. Cette communauté d'études a déjà créé et peut créer encore, malgré la vivacité des nationalismes contemporains, des amitiés internationales durables. On a dit quelquefois que, pour se haïr, il fallait se connaître, et on déduisait cette affirmation des querelles si fréquentes entre voisins, ou voisines. Ce n'est qu'une vérité partielle, et on peut dire aussi que se connaître mieux, c'est voir disparaître bien des préjugés, bien des idées erronées sur nos qualités ou nos défauts respectifs.

Les étrangers prennent part, comme nos nationaux, à tous les enseignements et conférences de l'École, y compris les réunions que les élèves organisent entre eux par section, avec des présidents et secrétaires élus. Dans ces conférences, les élèves discutent, dans une des salles de cours, et sans aucune ingérence de la direction ni du corps professoral, les questions d'actualité politique les plus diverses. Quelques-unes d'entre elles sont parfois des questions délicates, ou même brûlantes,

et sans l'esprit de camaraderie et de tolérance qui règne rue Saint-Guillaume, elles pourraient aboutir à des controverses trop âpres entre partisans d'opinions opposées, ou entre nationalités ayant de l'une à l'autre des rapports tendus. Les discussions sont de temps en temps vives, mais n'ont jamais, jusqu'ici, entraîné de désordre. Ces réunions ont l'avantage d'habituer les jeunes gens à l'exercice de la parole. Sans nourrir un goût excessif pour l'éloquence, comprise au sens banal, l'École a toujours pensé qu'il fallait développer chez ceux de ses élèves, qui ne l'ont pas naturellement, une certaine facilité de parole. Cette facilité, on ne doit pas la laisser exclusivement à ceux qui la possèdent en naissant ou qui l'ont acquise, et qui peuvent l'employer à défendre les mauvaises causes aussi bien que les bonnes. Dans notre organisation sociale et politique, la parole est nécessaire à l'action. Beaucoup d'hommes parlent sans agir : mais il est rarement possible d'agir sans parler. Dans les conseils, dans les assemblées, dans les comités, il ne faut pas que ceux qui veulent défendre des propositions jugées par eux raisonnables et désirables restent désarmés par la crainte ou l'impossibilité de s'exprimer. C'est une faiblesse fâcheuse vis-à-vis des rhéteurs ou des bavards. Outre les exposés oraux et les réponses aux interrogations des cours, l'École croit bon de maintenir ces discussions entre élèves, qui leur permettent de faire verbalement et contradictoirement le tour des questions.

Elle a, en plus, institué à l'usage des étrangers une conférence spéciale où, sous la direction d'un maître distingué et dévoué, ils développent, à tour de rôle, un sujet choisi par eux et accepté par le professeur, en provoquant de la part de leurs camarades, des critiques et des réponses : exercice excellent pour se perfectionner dans l'usage de notre langue. Là encore, étant donné la diversité des nationalités et les chocs qui pourraient provenir d'opinions trop crûment émises, on a pu constater des discussions animées, mais sans violence. En assistant à ces débats, on a l'impression d'une sorte de microcosme des nations, où chacun vient parler suivant sa race, ses traditions, ses regrets ou ses espérances et instruire, en tâchant de les convaincre, ses camarades d'autres nationalités.

En dehors des cours et des conférences, l'École procure à ses étudiants et étudiantes, à titre d'instruments de travail, la jouissance d'une vaste bibliothèque et de plusieurs salles de

lecture qui se remplissent de lecteurs pendant toutes les interruptions de cours. La bibliothèque comprend plus de 40 000 volumes. Elle reçoit chaque jour près de 200 visiteurs : guidés par un bibliothécaire toujours prêt à les éclairer par ses conseils et ses indications, ils ont consulté, dans la dernière année, 29 587 volumes de tous ordres, historiques, économiques, financiers, recueils de revues et de journaux.

C'est dire que le travail est en honneur rue Saint-Guillaume. Dans un temps où l'on se plaint d'une quasi universelle tendance au moindre effort, l'École est restée un foyer d'études sérieuses et suivies. Je ne crois pas que le portrait peu flatteur que tracent des jeunes générations tant d'enquêtes, d'articles, ou de romans, puisse s'appliquer exactement à la majorité de nos étudiants. La plupart sont ardents à s'instruire en vue d'élargir l'acquis de leur intelligence, de se préparer à l'activité de la vie, aux services qu'ils pourront rendre à leurs pays. Quelquefois, au milieu de nos bouleversements économiques, financiers, sociaux, je m'étonne de la continuité et de l'équilibre que les plus nombreux maintiennent dans leurs études quotidiennes. Je sais bien qu'on s'accoutume à tout et que les générations nouvelles, grandies au milieu d'événements sans précédents dans l'histoire du monde, s'adaptent plus facilement que leurs aînés aux tourbillons qui nous troublent. Plusieurs même y ont, très jeunes, pris une maturité d'esprit et de caractère que nous ne connaissions pas à leur âge (1). Les sports, plus cultivés que jadis, y ajoutent une souplesse physique qui, lorsqu'ils ne sont pas exagérés, ne nuit point au développement intellectuel et lui fournit même un certain ressort d'activité.

Puisse se développer chez les nouveaux venus de la vie, le sentiment qu'à un avenir aussi incertain qu'est le nôtre, il faudra des directions d'hommes cultivés, en possession du passé historique des questions politiques et sociales, en même temps que des données positives des problèmes déjà soulevés ou qui surgiront; d'hommes remplissant bien leurs carrières publiques ou privées, soucieux du bien de l'État, s'imposant à la confiance des masses, non en les flattant, mais en se présentant à elles avec une véritable supériorité intellectuelle et morale. Garantir d'une façon générale leurs futurs succès électoraux serait peut-être

(1) « La guerre a brusquement vieilli notre jeunesse », écrivait Rudyard Kipling dès 1919.

trop attendre d'une démocratie qu'empoisonnent tant d'adulateurs intéressés; ils s'assureront en tout cas la considération des bons citoyens; ils acquerront de l'autorité dans les positions qu'ils occuperont; ils joueront le rôle d'une élite digne d'être une élite, non de naissance, mais de mérite, élite dont ne peut se passer aucune démocratie qui veut vivre.

*
* *

L'union entre les hôtes de nos salles de travail s'est incarnée et se perpétue dans une « Société des anciens élèves et élèves » où ils s'inscrivent en grande majorité, au cours ou à la fin de leurs études. Elle a été présidée successivement par les plus éminents et brillants anciens élèves de l'École parvenus à de hautes situations, dans les fonctions publiques ou les affaires privées. Sous son patronage, paraît périodiquement une *Revue des Sciences politiques*, où sont insérés en grand nombre des travaux d'anciens élèves, venant se joindre aux articles dus à de savants publicistes, ayant ou n'ayant pas de lien direct avec l'École. La *Revue*, adressée à tous les membres de la Société, porte un écho de la rue Saint-Guillaume à ceux qui l'ont quittée, qui résident parfois loin de la mère patrie. Elle tient tous ses lecteurs au courant de l'évolution des grandes questions politiques ou économiques du moment.

Pour les élèves ou anciens élèves qui séjournent à Paris, l'Association organise tous les ans, soit des réunions cordiales, soit des conférences du soir où, sous la présidence de hautes personnalités, de brillants orateurs développent successivement, devant de nombreux auditeurs, les différents côtés d'un sujet choisi pour l'année courante parmi ceux qui suscitent, par leur actualité, le plus de curiosité et d'intérêt, et qui touchent à la grandeur économique ou politique du pays.

Les membres résidant à l'étranger ne se contentent pas de lire la *Revue* qui les relie à leurs anciens camarades et leur sert dans ses chroniques des détails sur la vie de l'École : ils fondent des groupes de rapprochement où les anciens élèves se retrouvent dans des réunions périodiques et renouvellent l'ancienne confraternité. Des groupes de ce genre se sont formés dans les pays les plus lointains comme la Chine. Parfois des événements importants voient nos anciens disciples devenus de grands personnages, affluer sur le même point de divers pays

et constater leur commune origine scolaire. Le fait s'est notamment passé à Paris lors de la Conférence de la paix en 1919. Au banquet offert par la Société des anciens élèves aux membres étrangers de la conférence ayant fait leurs études rue Saint-Guillaume, sont venus s'asseoir, avec les professeurs et les élèves ou anciens élèves français, les représentants d'un grand nombre de pays étrangers appelés à collaborer à l'œuvre de paix. Le président, M. Georges Teissier, souhaita la bienvenue aux principaux de ces représentants, et MM. Kramar, Politis, Dluski lui répondirent, en rappelant en termes émus, le temps heureux qu'ils avaient passé à l'École, le profit qu'ils avaient retiré pendant toute leur carrière d'enseignements comme ceux d'Albert Sorel ou de Louis Renault. En même temps, ils relevaient combien nombreux étaient les condisciples qu'ils avaient retrouvés, venus de tous les pays, aux salles de délibérations ou aux bureaux de la Conférence. Rencontre de bon augure pour les relations internationales futures.

On le voit par les quelques détails que nous avons donnés sur sa constitution et sa vie : à côté des immenses organismes universitaires de l'État, appuyés sur un vaste budget, et forcément un peu uniformisés, l'École cultive, à sa façon et par ses propres moyens, un domaine bien à elle : d'abord fondé sous forme d'un modeste champ par un hardi pionnier, il s'est développé grâce à lui et à ses successeurs jusqu'à ses proportions actuelles. L'élasticité même d'une institution privée a permis des expériences de culture que la rigidité de ses règlements rendait à l'État plus malaisé de réaliser. L'École peut être fière d'avoir plus d'une fois servi de devancière, d'avoir contribué par l'exemple à répandre dans les Facultés des disciplines qui autrefois en étaient absentes, d'avoir cependant conservé dans ses enseignements et dans ses méthodes éducatives un caractère original. Elle est fière aussi d'avoir été plus ou moins fidèlement imitée dans d'autres pays qui ont récemment fondé des écoles d'enseignement politique quelquefois complètement ou à peu près indépendantes (1), le plus souvent rattachées aux Universités (2) : fondations qui, nous l'avons vu, n'empêchent pas ces pays de nous envoyer un grand nombre d'élèves désireux d'étudier de plus près notre langue, nos

(1) Londres, Berlin.
(2) Belgique, États-Unis, Italie, Suisse, Pologne, Bulgarie.

méthodes, nos institutions et qui ont fait profiter de leur acquis leurs patries respectives.

Ils emportent en général de notre École, — leurs témoignages multipliés nous le prouvent, — une impression aussi favorable que celle qu'en conservent nos disciples français.

« C'est une faveur bien cruelle, s'écriait Boutmy, rappelant les origines de l'École, qu'elle soit née dans les angoisses de l'*année terrible* : elle a recueilli, elle n'a eu qu'à conserver pieusement cette ardeur de bonne volonté et de désintéressement, cette flamme d'espérance et de foi, cette perspective toujours ouverte sur le relèvement de la patrie qui nous animaient au lendemain des catastrophes d'alors. »

En voyant ce que l'École a continué à donner comme enseignements, et les fruits qu'ils ont portés, nos fondateurs constateraient que, grâce au dévouement des professeurs, à l'assiduité et au bon esprit des élèves, elle est restée fidèle à la pensée qui a présidé à sa création. Elle s'est montrée à la hauteur des terribles événements qui, il y a peu d'années, ont bouleversé notre pays. Elle a, dans la mesure du possible, pris sa part de la défense nationale et de la victoire. Elle a préparé et elle prépare de bons ouvriers pour l'œuvre de restauration à laquelle, au milieu de difficultés inouies, suite d'une guerre sans précédents, confiante dans sa jeunesse et dans son avenir, la France s'est dévouée, et qu'elle saura réaliser. L'École serait encore plus satisfaite de sa destinée, si elle avait vu venir vers ses enseignements, comme l'espérait Boutmy au début de son œuvre, un afflux plus important de ceux qui sont décidés à briguer plus tard à nos élections les voix de leurs concitoyens. Heureusement, parmi les parlementaires de choix qui sont passés par l'École, le mérite et le talent ont suppléé ou suppléent largement au nombre. Le suffrage universel réclame, trop souvent, des candidats, autre chose qu'une culture scientifique et historique approfondie. Taine a dit que « dix millions d'ignorances ne font pas un savoir » ; mais beaucoup de ces ignorances votent, et ne tiennent pas toujours à ce qui est enseigné à l'*École des Sciences politiques*.

Eugène d'Eichthal.

# LE BILAN

TROISIÈME PARTIE (1)

« Baltimore! » cria le conducteur. Le train entrait bruyamment en gare.

Kate, debout dans la longue voiture qui oscillait sur ses ressorts, dévisageait avec étonnement les autres voyageurs, ceux qui ne savaient pas. Désormais pour elle le monde se divisait ainsi : les autres, tous les autres, et eux deux, les deux qui savaient. Le reste ne comptait plus.

Elle se fraya un passage au milieu des banquettes, dans le remue-ménage des gens qui se secouaient et se préparaient à descendre. A Baltimore! Qu'y venaient-ils faire? Elle n'avait pas de bagages : en deux minutes, elle sortait de la gare sans être remarquée. Tout en marchant, elle contemplait comme en rêve le mouvement de la rue qu'elle renonçait à comprendre. Où est-ce qu'ils allaient tous? Qu'est-ce qu'ils faisaient, qu'est-ce qu'ils voulaient? Quel but, quel désir avaient-ils? Quel intérêt pouvait les pousser à s'agiter? Qu'était-ce que tout cela qui n'était pas son propre souci?

Il y avait dans l'air une douceur de printemps; bientôt, suivant machinalement le flot de la foule affairée, elle se trouva dans un petit square tranquille, un jardin de fraîcheurs; les arbres bourgeonnaient, les jacinthes et les tulipes étaient prêtes à jaillir des corbeilles bien tenues. Elle s'assit sur un banc.

Cette heure avec sa fille... Comment avait-elle eu la force de

*Copyright by* Edith Wharton, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 novembre.

supporter cette heure-là ? Elle n'arrivait pas à se l'expliquer. Toutes ses pauvres années de détresse, toutes ses misères, ses ruses, ses cachoteries, s'étaient jetées à la rescousse, comme des mercenaires qui se battraient pour la bonne cause. Il fallait bien tromper sa fille, endormir ses soupçons, il le fallait, dût-elle en mourir. Et elle n'en était pas morte.

Elle n'était pas morte : quel dommage !...

Mourir !... Jamais plus vivante, au contraire, plus frémissante, de pied en cap, qu'elle ne se sentait sur ce banc, dans cette ville étrangère, où elle envisageait l'avenir menaçant. Le danger décuplait ses forces. Elle aurait été capable de marcher des lieues et des lieues, — si elle avait su où aller. On dit que le chagrin vieillit. Allons donc ! Son supplice à elle, lui faisait l'effet d'un bain de jouvence. Personne ne savait où elle était. A sa fille, elle s'était contentée de dire qu'elle avait de mauvaises nouvelles de Meridia : une des tantes était très malade, à l'article de la mort, peut-être... oui, c'est cela qu'elle avait dit. Pour aller à Meridia, le train passe par Baltimore. Ce conte avait passé comme une lettre à la poste. D'ailleurs, Anne, comme tous les jeunes gens de son âge, avait l'habitude des allées et venues pour un oui, pour un non, des projets qui changent brusquement. Un coup de téléphone au garage afin de commander l'auto pour l'heure du train, et surtout n'oubliez pas de prendre une bonne couverture !... Et voilà.

Le silence, la solitude, la sensation d'être seule, inconnue, à l'insu de tout le monde dans une ville étrangère, calmèrent peu à peu la malheureuse. Par lambeaux, un à un, des fragments, des épaves de la bourrasque de ces dernières heures flottaient dans son esprit. Chose curieuse ! Le premier qui se présenta, ce furent les paroles de sa fille, son bizarre petit discours, quand elle avait parlé de donner la maison. C'est peut-être que là était la clef de tout le reste.

Depuis qu'elle vivait chez sa fille, elle ne s'était occupée de questions d'argent qu'une seule fois : ç'avait été pour refuser une augmentation de sa pension. Ce dédain de l'argent ne tenait pas tant à des scrupules ou au respect humain, qu'au fond de sa nature, à une sorte d'aimable insouciance. Penser à l'argent quand on est pauvre et qu'on vit au jour le jour, mon Dieu, ce n'est pas drôle, mais il le faut. Mais une fois délivrée de cet ennuyeux souci, elle l'avait complètement banni de sa pensée.

Confortablement installée, bien habillée, elle se souciait comme un enfant de l'exercice abstrait de la propriété. L'idée même de propriété, l'idée d'argent était pour elle tellement synonyme de celle d'une dépendance à la fois physique et morale que, depuis sa rupture avec Hylton Davies, la pauvreté lui avait semblé le caractère essentiel et presque le charme de la liberté.

La proposition que lui avait faite sa fille, de lui donner la maison, était venue jeter un flot de jour sur la situation. Anne était donc riche, très riche. Cette maison, une des rares survivantes du temps où la Cinquième avenue était le beau quartier de New-York, avait énormément augmenté de valeur depuis que c'était devenu un quartier d'affaires. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien valoir? Elle n'en savait rien. Elle comprenait seulement que, pour faire un pareil cadeau et en y ajoutant ce qu'il fallait pour vivre dans un si bel hôtel, sa fille, qui n'avait rien de l'imprévoyance maternelle, devait avoir une fortune considérable et solidement assise. Et alors...

Elle s'était levée et jetait autour d'elle des regards éperdus. Ce qu'elle imaginait maintenant, dépassait tout ce qu'elle avait déjà retourné dans son esprit. « Mais alors, si c'est à l'argent qu'il en a, je l'achète! » Voilà ce qu'elle était en train de se dire, et en même temps cette pensée l'écœurait, car elle avait cru jusqu'alors que Chris ne tenait pas plus à l'argent qu'elle-même. Ce détachement joyeux, non en paroles, mais en action, avait même été un des attraits du jeune homme aux yeux de sa maîtresse, qui avait tant souffert chez les Clephane de cette parcimonie de riches toujours en train de compter, et, dans sa fugue avec Davies, de cette brutale ostentation de luxe. Comme ils s'étaient moqués ensemble gentiment des soucis de ces pauvres riches, en se disant : « En voilà, au moins, que nous n'avons pas! » Oui, mais c'était il y a longtemps, et les années comptent double dans cette vie de bascule et de hasards. Il n'est plus le gamin, le casse-cou qu'il était alors : la réflexion lui est venue, le poids de l'âge mûr. Il estime l'argent, maintenant qu'il en a besoin. Du moins voulait-elle le croire ; cela lui faisait du bien : c'était encore un peu d'espoir où se raccrocher dans un abîme de ténèbres.

La tête lui tournait. Elle tâcha de ne plus penser à cette ignominie, et se mit, pour oublier, comme on met une roue en marche, à se répéter sur tous les tons : « Il faut le voir...

Il faut le voir... Il faut le voir... » Elle regarda sa montre, demanda son chemin, sonna à la porte d'Horace Maclew.

Chris n'y était pas. Ce n'est pas là qu'il habitait. Un majordome, appelé sur la demande de Kate, lui apprit que M. le commandant Fenno avait téléphoné de ne pas l'attendre aujourd'hui ; quant à son adresse, il ne l'avait jamais donnée.

Ce fut pour elle un coup : elle en éprouva de l'ennui, et puis de la joie. Puisqu'il ne vivait pas ici, ne donnait même pas son adresse, voyons! c'est qu'il avait une liaison. Qui sait? Il vivait peut-être avec une de ces femmes qu'on n'avoue pas. Si c'était vrai, la solution était trouvée : revenir annoncer cette nouvelle à sa fille! Ce fut un éclair : tout s'arrangeait... Seulement, tout s'arrangeait à la façon de l'ouragan qui ruine tout sur son passage.

La porte de l'hôtel, massive, glaces et fer forgé, — elle vous l'aurait décrite d'avance, — se referma. L'adresse? Peut-être saurait-on à la poste : elle se fit indiquer le bureau le plus proche. Il n'avait pas le téléphone. Dame! Cela se comprend, si elle avait deviné juste. Mais, en parcourant l'annuaire, ses yeux tombèrent sur le nom du père de Chris, et elle reconnut l'adresse. Là, on la renseignerait toujours; au besoin, elle demanderait à voir M^me^ Fenno.

Le tram la conduisit dans un quartier triste, un quartier de petites maisons basses, à mines piétistes, à façades de briques tout unies : des rues, des rues entières d'une interminable monotonie. Çà et là, un arbre chétif jetait quelques bourgeons. La misère de ce paysage ne la surprit pas. Elle savait que les Fenno n'avaient pas de fortune et que, depuis quelque temps, c'était chez eux la gêne, causée sans doute en grande partie par les exigences du jeune homme, sa légèreté de bon garçon incapable de rien se refuser. Elle regardait, le cœur serré, le paillasson exténué, un de ces paillassons où ne s'essuient que des pieds fatigués et elle se rappela sa radieuse idylle avec le fils de la maison.

Il fallut sonner un second coup. Enfin, une vieille négresse à cheveux gris vint s'ouvrir en s'essuyant les mains à un tablier gras, et répéta avec lenteur :

— Monsieur Chris?

— Oui, je voudrais savoir où il habite.

La vieille écarquillait les yeux :

— Monsieur Chris? Et où voulez-vous qu'il habite? C'est ici, monsieur Chris...

Par la porte entr'ouverte arrivait une odeur de graillon. Un imperméable en détresse pendait dans le couloir à un clou.

— Ici, le commandant Fenno?

— Le commandant Fenno, mais oui, c'est ici, disait la vieille... Monsieur Chris, qu'on l'appelle, répéta-t-elle avec un sourire édenté... Bien sûr que c'est ici qu'il demeure... Même qu'il doit être là-haut. Sa mère vient justement de sortir : elle sera allée jusqu'au marché. Je vas toujours monter prévenir M. Chris. Si madame veut se donner la peine...

Kate fut introduite dans un lugubre petit salon. Tout ce qu'elle put s'en rappeler plus tard, ce furent de risibles fauteuils à houppes, les stores à demi baissés, un fourre-tout en bois de rose, quelques épaves d'une aisance passée. Sur la cheminée sans feu, une trop belle photo de Chris en uniforme.

On marchait dans le couloir : elle se retourna vivement. Chris entrait. En apercevant la visiteuse, il se hâta de refermer la porte.

— Vous, dit-il, devenu soudain très pâle, et il s'arrêta sur le seuil.

Kate était debout devant la fenêtre; elle ne fit pas un mouvement; la largeur de la pièce les séparait. La masse de souvenirs que remuait en elle la présence de son ancien amant la serrait à la gorge, l'empêchait de proférer une parole. Enfin, elle put lui dire :

— Vous ne m'attendiez pas...

Il la regardait sans voir.

— Croyez-moi, finit-il par articuler lentement d'une voix sourde : j'allais vous écrire; je voulais vous demander de me recevoir...

Il avait l'air de sortir d'un songe. Elle le sentait en son pouvoir. Pour une fois, les rôles se trouvaient renversés. « Agissons, se dit-elle, ne lui laissons pas le temps de se ressaisir. » Elle reprit à haute voix :

— Parlez! Qu'aviez-vous à me dire?

— J'avais à vous dire...

Brusquement, il changea de ton et, allant à elle les mains tendues :

— Pour Dieu, ne me parlez pas ainsi. C'est trop dur...

La musique de cette voix lui était bien connue : tant de fois elle l'avait charmée, cette voix suppliante, quand elle avait quelque chose à se faire pardonner! Mais cette fois cette chanson la trouvait insensible. Loin de perdre la tête, Kate redoublait de lucidité. Chris lui apparaissait dans une lumière crue, où elle croyait le voir pour la première fois. Le voilà donc devant elle, tel qu'il était en réalité, dépouillé du prestige qu'il avait naguère : froidement, elle pesait le fort et le faible, faisait le compte des tares et des séductions de sa personne. Elle ne lui faisait grâce de rien : les cheveux qui se faisaient rares, ces beaux cheveux qu'elle se rappelait bruns et lisses ; la patte d'oie commençante à l'angle des paupières, le jeu trop caressant de ces paupières sur des regards qui ne l'étaient pas, et cette mollesse de la bouche qu'elle prenait jadis pour une moue d'enfant qui se fait tout accorder et où elle voyait à présent le signe d'une secrète indécision et du manque de caractère. Rien ne lui échappait et, sous l'aspect plus brillant de l'homme qui a réussi, d'une énergie plus mûre, d'une assurance plus confiante en ses propres ressources, elle allait droit au fond et découvrait la plaie secrète.

C'était une révélation. Et cette révélation, ce fait terrible de voir une créature telle qu'elle est, pouvait n'arriver qu'au bout de longues années d'intimité! Par une sorte de pudeur, elle ferma les yeux, comme devant un spectacle interdit.

Elle l'entendit qui répétait : « C'est trop dur. »

Elle se retourna, sans lui laisser le temps de finir.

— Trop dur... dites mieux : impossible. Vous vous en rendez compte vous-même, vous donnez votre démission. Vous comprenez qu'il faut vous en aller... C'est cela, n'est-ce pas? Vous partez? Vous partez tout de suite?

— Partir... partir?... — Il parlait d'une voix sans timbre, une voix de somnambule. — Comment voulez-vous que je parte?

Tout ce que son aspect lamentable, son air vaincu avait commencé d'émouvoir en elle, cette question le glaça. Elle le regarda dans les yeux et avec une ironie cinglante :

— Comment je veux?... Ah! çà, avez-vous toute votre raison?... Que pourrait-il vous rester d'autre à faire?

— M'expliquer.

— Des explications? Qu'avez-vous à expliquer?

— D'abord, pourquoi je ne peux partir, disparaître pour tout de bon, comme vous voulez bien m'en donner le conseil.

— Un conseil? Vous n'y êtes pas... Je ne vous conseille pas, j'exige!

— Et moi, je refuse!

Ils se toisèrent du regard. Elle essayait de rassembler les débris de son pouvoir mis en pièces. Elle s'attendait à ce qu'il essayât de se défendre : jamais elle n'aurait cru qu'il aurait l'audace de la braver. Elle voulut ouvrir la bouche, aucun son ne sortit.

— Je vois bien que vous me prenez pour un misérable, continuait Chris. Je ne me défends pas... Je sais que je ne vaux pas cher... Pourtant, avant de me condanner, peut-être auriez-vous pu vous informer, me demander si je n'ai pas essayé déjà... Vous ignorez que je suis déjà parti une fois.

Elle répéta machinalement :

— Vous êtes déjà parti?

Il sourit faiblement :

— Voyons, vous me faites bien l'honneur de croire que je ne suis pas arrivé où j'en suis sans combattre. J'ai combattu longtemps. Quand je l'ai connue à l'hôpital, je ne savais pas qui elle était; je n'en avais pas la moindre idée. Je ne suis pas de New-York. Je ne connaissais rien à votre monde de New-York. Vous ne m'aviez jamais parlé d'elle. Je ne savais même pas que vous eussiez une fille.

C'était vrai. Jamais elle ne parlait de sa fille à personne. Jamais le nom de sa fille ne s'était échappé de ses lèvres : elle ne le prononçait que dans le fond de son cœur.

Elle avait le vertige. Tout tournait autour d'elle. Elle cherchait vaguement un meuble où s'appuyer. Le jeune homme avança une chaise ; elle s'assit sans se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Il restait debout devant elle :

— Me croyez-vous?

— Oui, je vous crois, dit-elle, contente tout de même de le trouver moins vil qu'elle ne l'avait redouté.

Elle leva les yeux vers lui :

— Mais après?

— Après? Dès que j'ai su, je suis parti.

— Vous êtes parti; seulement, vous êtes revenu!...

Vous saviez, et cela ne vous a pas empêché de revenir!...

Le masque du jeune homme se contracta. Il s'était assis en face d'elle, la tête basse, la bouche opiniâtre, les mains crispées sur les genoux. Il se taisait. Elle reprit :

— J'attends votre réponse pour savoir ce que je dois penser de vous. Tâchez que ce soit un peu de bien.

— Qu'entendez-vous par là?

— Vous étiez parti et vous êtes revenu... Pourquoi avez-vous fait cela?

Il se leva, frémissant.

— Interrogez-moi sur moi-même, sur ma conduite, sur l'état de mon cœur, c'est votre droit, mais ne me questionnez pas sur une autre...

— Son cœur! L'état de son cœur! Parlons-en! — Elle se mit à rire. — Et l'autre, c'est ma fille, sans doute?

— Vous la connaissez... Vous savez que quand elle veut quelque chose...

— Non! Pas cela! Pas vous! Taisez-vous! Je vous défends de parler de ma fille! Vous dites que vous l'avez aimée sans savoir qui elle était. Je veux bien vous croire... Je vous plains, je ne demande pas mieux que de vous plaindre... Mais cela ne change rien à ce qui est. On ne peut pas supprimer ce qui a été, on n'efface pas le passé. Vous n'avez qu'un parti à prendre : vous en aller.

— Et vous pensez qu'un passé comme le nôtre... vous pensez que c'est la chose ineffaçable, celle qui ferme l'avenir...

Elle bondit, indignée :

— C'est vous qui me le demandez!... Et quand il s'agit de ma fille!... Savez-vous que votre attitude est révoltante?

— Mais vraiment, que puis-je faire? Anne est une enfant. Elle ne connaît que son caprice. Elle ne cédera pas. Déjà la première fois, c'est elle qui a voulu...

— Encore une fois, laissez ma fille tranquille! Je ne suis pas ici pour parler de ma fille : je suis ici pour vous dire : allez-vous en!

Il ne répondit pas, mais se mit à arpenter la pièce de long en large. Il revint s'asseoir, et s'absorba dans l'étude du tapis. Enfin il leva sur Kate un de ces regards qu'elle connaissait si bien, de ces regards qui vont au-devant de la réponse, et qui signifient : « Dis-moi ce que tu veux que je te dise. »

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ?

Encore ces câlineries ! C'était trop ! Et puis, brusquement, la misère, la confusion, l'abattement, toute l'attitude de Chris l'émurent ; non, il ne jouait pas la comédie ; réellement, il souffrait et, dans son supplice, il l'appelait au secours. Elle eut pitié. Elle vint à lui et posa la main sur son épaule.

— Vous avez raison, cela ne sert à rien. Écoutez-moi, je vais essayer d'être calme. Je ne vous veux pas de mal, vous le savez bien.

Elle se sentit prendre timidement la main ; il la porta à son visage : sa joue était mouillée de larmes.

— Parlez, dit-il, j'écoute.

— Je ne vous accuse pas, je ne vous fais pas de reproches. A quoi bon ? C'est vrai que je suis venue pleine de colère et de dégoût. A présent, je n'ai plus que pitié. Ne rejetez pas cette pitié, ne la refusez pas. L'horreur dans laquelle nous nous débattons, nous accable tous les deux, aussi bien l'un que l'autre. Laissez-moi vous aider.

Il appuya la main plus fort contre sa joue et la laissa retomber :

— Vous êtes bonne...

Mais soudain il se redressa. Il jeta sur elle un regard aigu, comme si une idée venait de se faire jour en lui qui d'abord ne l'avait pas frappé, et, les traits subitement durcis, la voix rauque :

— Et moi qui ne comprenais pas ! Mais j'y suis maintenant. C'est cela ! Vous me proposez de l'argent... Vous avez peut-être le droit de me traiter ainsi : j'ai tout mérité. Seulement, la situation n'est pas aussi simple que vous l'imaginez...

— Qu'avez-vous, Chris ? Vous m'avez mal comprise. Je voudrais vous aider, comme s'il s'agissait de n'importe quelle autre difficulté, de n'importe quel embarras où vous vous trouveriez... Essayons, voulez-vous ?... Est-ce si difficile ?

Elle sentait elle-même, en parlant, toute la fragilité de son raisonnement. Qu'avait de commun le drame qu'ils affrontaient, avec une autre situation ordinaire de la vie ? Le silence du jeune homme semblait répondre à sa pensée. Lentement il se leva, enfonça les mains dans ses poches d'un geste qu'elle lui connaissait quand il était troublé, et vint s'appuyer, le dos au chambranle de la fenêtre. A quoi pensait-il en promenant ses

regards distraits d'un bout à l'autre de ce paysage insignifiant ? Sans doute la maladresse des attaques de Kate lui apparaissait et la vanité de ses menaces creuses. Car enfin, si c'était vraiment l'argent qui le tentait, comment s'imaginer qu'ayant cette fortune à ses pieds, il irait y renoncer pour traiter au rabais ?

Le tic-tac d'une pendule qu'elle n'avait pas remarquée se mit à grignoter le vide d'une façon énervante. Ce bruit semblait compter les dernières secondes qui la séparaient d'une catastrophe qu'elle était impuissante à arrêter, si même elle ne l'avait pas déclenchée.

Tout à coup Kris se retourna, le visage changé, et rentra vivement dans la pièce :

— J'aperçois ma mère qui rentre. Elle revient du marché... Oui, ma mère est une femme qui fait son marché elle-même... N'ayez pas peur, elle n'entrera pas. Elle n'entre jamais au salon à cette heure-ci : elle va droit à la cuisine.

— Votre mère ne me fait pas peur. Elle non plus, elle n'aurait pas peur si elle me voyait. C'est vous qui avez peur !

Elle le regardait, trembler : il semblait qu'il eût subitement vieilli.

— Ma mère est âgée, sa santé est fragile : je vous demande en grâce que ma mère reste en dehors de tout ceci.

On entendit, à travers la mince cloison, le tâtonnement de la clef dans la serrure. Kate se dirigea vers la porte, sa résolution était prise.

— Vous ne voulez pas qu'elle sache ? Eh bien ! Promettez-moi de partir ! Donnez-moi votre parole que vous partirez ! Donnez-la tout de suite, ou j'appelle et je dis tout.

Elle avait la main sur le bouton de la porte ; il la saisit :

— Vous ne ferez pas cela !

La porte de la rue s'ouvrit et se referma, un pas traînant s'entendit dans l'étroit vestibule : la vieille dame se dirigeait vers l'endroit où tantôt la négresse au tablier crasseux avait émergé dans une bouffée de graillon.

— Phémie ! appela-t-elle d'une voix fatiguée.

— C'est promis, dit le jeune homme en lâchant le poignet de Kate.

Debout l'un devant l'autre, ils baissèrent la tête. Kate prononça :

— Je m'en vais... Et vous, c'est juré : vous partirez... Vous

partirez dès demain... Disposez de moi entièrement, tant que vous tiendrez votre parole. Sinon, c'est la guerre. J'ai des armes : ne me forcez pas à m'en servir.

Immobile, à deux pas d'elle, il écoutait, les yeux fichés à terre. Décidément, c'est elle qui avait gagné la bataille.

## XIV

Cette nuit-là, elle rentra très tard à l'hôtel de la Cinquième avenue. Elle avait prévenu qu'on n'eût pas à l'attendre. Elle se coula sans bruit dans la maison muette et, furtive, glissa le long de la porte derrière laquelle sa fille dormait son dernier sommeil de jeunesse.

Ah ! ce réveil, demain ! La pensée de revoir ce radieux visage ignorant et puis, sans pouvoir l'empêcher, cette lumière qui meurt ! Comment viendrait le coup ? Tout droit ou bien sournoisement et peu à peu ? Est-ce que la pauvre enfant apprendrait son sort tout de suite, ou bien lui faudrait-il bâtir, coudre pièce à pièce les lambeaux de son malheur, parmi l'interminable torture du soupçon ? Quel prétexte le jeune homme trouverait-il pour la rupture ? Certes, il était fertile en expédients. Mais s'il les réservait pour la mère, plutôt que pour la fille ? S'il manquait déjà de parole ? Et quand est-ce qu'il avait tenu une promesse ?

Seule dans sa chambre, à minuit, la malheureuse agitait ces problèmes. Elle oubliait de se coucher, elle oubliait de se dévêtir. Elle avait encore son chapeau et son manteau de voyage, comme si cette maison, qu'on appellait la sienne, n'était qu'une salle d'attente d'où tout à l'heure un autre train allait l'emporter Dieu sait où !

— Mais non ! Où ai-je la tête ? se dit-elle. Je le tiens. Je n'ai eu qu'à lui dire : « Prenez garde ! » et le voilà l'oreille basse : il a mis les pouces. Et je ne menaçais que de parler à sa mère ! Qu'est-ce qu'il deviendrait, si c'était à ma fille ?

Ce n'était plus l'amertume et les affres de la mort : mais, est-ce qu'après la mort on ne peut plus souffrir ? Qu'est-ce que serait l'avenir, quand les deux femmes allaient se retrouver tête à tête, comme deux revenantes, deux pauvres ombres de l'autre monde ?

Après tout, Anne était jeune, le temps passerait, on voya-

gerait... Mais, songeait-elle dans la révolte de ses nerfs crucifiés, deux épreuves comme celle-là, cela n'arrive pas à la même femme; c'est trop d'une dans une vie...

A l'aube, elle se secoua, se déshabilla, se mit au lit et, dans l'engourdissement de tout son être, elle continuait à aiguiser ses armes, ses esprits douloureux pour la bataille prochaine.

— Un télégramme!

Aline proclamait toujours cet événement sur un ton de douce ironie, comme s'il lui semblait tout à fait curieux et même amusant, qu'il y eût des gens si pressés de communiquer avec sa maîtresse. Évidemment, Kate Clephane, en perles et en zibeline, à la tête d'une grande maison, était un autre personnage que la pauvre épave de naguère, échouée dans une petite chambre au troisième de l'hôtel de Minorque, et Aline, plus que personne, était en état de mesurer la différence. Un télégramme, tout de même!

Kate déchira le pli de ses doigts glacés. Elle lut : « Je pars. » Rien de plus, pas même une signature.

Il tenait sa parole et le lui faisait savoir.

Ce fut comme si une corde, qui garrottait son cœur, se dénouait. Elle respira : un immense soupir lui gonfla la poitrine.

Il tenait sa parole!

A cet instant, elle entendit qu'on frappait à la porte. C'était Anne qui entrait, rayonnante de bonheur et de confiance.

— Vous avez reçu un télégramme. Est-ce que la tante Janey va plus mal?

La tante Janey, cela ne disait rien à Kate : elle ne retrouvait rien de pareil dans ses souvenirs de ces dernières heures. Il lui fallut un petit moment pour se ressaisir, s'empêcher de chiffonner violemment le télégramme : ce geste l'eût trahie. Elle eut besoin de faire un effort surhumain pour se tenir de remuer les mains et laisser traîner la dépêche ouverte sur le couvre-pieds. Quel effroi! Si la jeune fille, au-dessus de ces deux mots anonymes, allait lire le mot *Baltimore*?

— Non, il ne s'agit pas de la tante Janey... Les pauvres tantes, elles s'étaient affolées... Il est certain que la tante Janey a beaucoup baissé. C'est le commencement de la fin. Mais il n'y a pas de crainte immédiate... C'est égal, je suis

contente d'y avoir été, ça leur a fait plaisir de me voir, à ces bonnes vieilles. Même j'aurais mieux fait d'y aller plus tôt.

Cela lui revenait, à présent : quel bonheur qu'elle fût allée quand même à Meridia ! Oui, comme un automate, après avoir quitté Chris, elle avait continué son voyage, surpris les vieilles dames, extrêmement flattées de sa visite inopinée, et passé une heure avec elles avant de reprendre son train pour New-York. Elle avait eu, sur le moment, la présence d'esprit de comprendre de quelle utilité pourrait lui être cet alibi ; mais ensuite, dans le désordre de sa nuit sans sommeil, tout s'était aboli. Sans la question de sa fille, tout était oublié. Ce trou qu'elle apercevait dans sa mémoire lui fit peur. Moins que jamais, elle se sentait en état de se diriger au milieu des périls qui pouvaient fatalement se présenter.

La jeune fille n'avait rien vu : elle continuait à ruisseler de joie.

— Que je suis contente, si tout va bien ! Vous avez eu mille fois raison d'aller là-bas.. Et, bien entendu, vous ne leur avez rien dit.

— Rien dit de quoi ?

— De ce que je vous ai annoncé.

Kate, les lèvres sèches, eut de la peine à articuler :

— Mais non, je n'ai rien dit.

Sa main chercha celle de sa fille ; puis elle se détourna, affectant de ranger le télégramme : elle ne pouvait mettre sa main dans une main si pure.

— C'est un secret entre nous deux, continuait la jeune fille, assise sur le lit à côté de sa mère. Nous deux toutes seules, n'est-ce pas, maman ? Je voudrais le garder rien que pour nous, jusqu'à son retour, la semaine prochaine.

Dieu soit loué ! Elle se souvenait maintenant : Anne lui avait dit tout cela dans leur première conversation, cette conversation dont son esprit en déroute n'avait retenu aucun détail. Maintenant, en écoutant sa fille, tout lui revenait par bribes embrouillées, un peu comme dans une fantasmagorie : « On ne dirait rien à personne, même pas à Nollie, tant que Chris ne serait pas revenu à New-York, et cela ne serait pas avant une semaine. Il ne pouvait pas plus tôt, et la jeune fille avait décidé qu'il verrait sa mère avant de rendre les fiançailles officielles. »

— Je suis sans doute très démodée, disait-elle, mais j'y tiens.

Et Kate avait compris que c'était par égard pour elle, pour l'installer une fois pour toutes dans son rôle de maîtresse de la maison, que sa fille avait recours à cette formalité, quasi préhistorique et avait exigé de son prétendu cette demande en règle et cette solennité tout à fait périmée.

La jeune fille se rapprocha de sa mère, et tendrement :

— Si vous saviez, maman, combien je voudrais que vous l'aimiez!

Paroles éternelles : combien elles sonnaient cruellement aujourd'hui!

Elle continua :

— Il ne vous déplaisait pas, dans le temps, quand vous vous êtes connus : vous étiez bons amis alors.

Ah! Dieu! Endurer cela, combien de temps encore? De nouveau la malheureuse étendit la main et cette fois serra celle de la jeune fille, avec un signe de la tête, en guise d'assentiment. Elle était incapable de parler. Elle humecta ses lèvres arides, la voix refusait de sortir. Et tout à coup elle sentit tout sombrer autour d'elle dans un grand gouffre d'oubli.

— Maman, ma chère maman, qu'avez-vous?

Kate, dans le vague crépuscule de l'évanouissement, percevait, comme en rêve, que sa fille la soutenait de son bras passé sous ses reins, qu'elle sonnait et lui mouillait le front.

## XV

Découpures d'ombres fantastiques tombées de feuillages épais sur le sol d'un blanc cru. Des torrents de bleu, de mauve, d'écarlate, toute une écume multicolore suspendue aux branchages de végétations inconnues. Des horizons d'azur, pics de glace, récifs d'argent. Tout le jour, un éblouissement implacable de blanc mat, se fondant le soir en un clair de lune à peine un peu plus pâle. Il ne fait donc jamais nuit, une vraie nuit opaque, noire, une nuit d'oubli, sous ces tropiques étincelants et ces latitudes inhumaines où deux désespérées sont venues chercher le repos?

Elles avaient « voyagé », parcouru des kilomètres de pays réputés pour leur pittoresque. La jeune fille allait mieux,

certainement mieux. Elles étaient sur le chemin du retour et, sans se presser, — à quoi bon? — elles se déplaçaient de paysage en paysage, de merveille en merveille. Pendant tout le voyage, la jeune fille n'avait pas soufflé mot à sa mère du sujet auquel elle pensait sans cesse. Simplement, deux ou trois jours après la course furtive à Baltimore, elle s'était contentée de dire que les fiançailles étaient rompues « d'un commun accord », cette vieille formule décente et énigmatique. Comme personne n'était dans le secret, même dans leur entourage, on ne devait d'explication à personne. Après sa brève confidence, la jeune fille s'était aussitôt retranchée dans la farouche réserve dont elle ne devait plus se départir. Telle Kate avait vu jadis sa grand mère Clephane accueillir le malheur. Après qu'elle eut perdu sa fille préférée, jamais plus la vieille dame n'avait prononcé son nom. Anne était ainsi : le cœur lui gelait sur son secret. La ressemblance allait jusqu'au physique, jusqu'à une certaine âpreté de langage, des impatiences pour des riens, des éclats subits suivis de longues apathies souriantes.

Pendant le voyage, la jeune fille fut plus que jamais aux petits soins pour sa mère, mais sa sollicitude avait quelque chose d'appris, qui sentait comme tout le reste les leçons de la maman Clephane. Ce n'était pas possible, pour une créature si jeune et si ardente, de rester indifférente aux beautés d'un tel voyage ; mais chaque élan d'enthousiasme ne faisait que raviver la blessure secrète. Lutte de la jeunesse et du chagrin! La mère y assistait et s'en voyait exclue.

Néanmoins, Kate commençait à croire que le temps, cette fois encore, opérait son miracle : les traits de la convalescente paraissaient moins tirés, et il y avait dans ses manières une nuance un peu moins froide. Anne s'était remise à la peinture. Un jour, elle avait eu l'idée de revenir de Rio par Marseille et de continuer à flâner en Méditerranée. Elle parlait même de passer l'hiver en Crète ou en Égypte.

Kate approuva, acheta des guides, qu'elle étudiait en cachette, tâchait de combiner le zèle et la patience. Trop d'attentions eût tout gâté : la pauvre femme s'empêchait de respirer, épiait l'humeur de sa fille et faisait des vœux pour voir apparaître l' « autre », la diversion, espoir de toutes les mères en pareil cas. Cet après-midi-là, sur le balcon de l'hôtel dominant une mer de fleurs, elle allait jusqu'à se permettre

un retour de confiance; sa fille faisait une excursion avec une bande de jeunesse. Si elle allait revenir avec une autre figure, sa figure de bonheur, sa figure de l'année dernière!... Ce jeune planteur anglais qui l'invitait ce jour-là à visiter son *hacienda,* personne n'avait tant intéressé la jeune fille depuis le début du voyage.

La soirée était avancée. Kate, toujours à la même place, continuait à rêver, lorsqu'elle aperçut l'ombre de sa fille qui traversait la nappe de clair de lune étalée sur le balcon. La jeune fille se laissa tomber sur un fauteuil. Non, elle n'était pas fatiguée, elle n'avait pas faim, on avait dîné en route dans un prodigieux endroit au-dessus de Rio. Oui, c'était une journée splendide; elle avait vu des choses inouïes et, au retour, cette descente par la forêt, au clair de lune... Elle se tut, le regard vague. Était-ce... Qui sait? Qui sait si ce silence n'était pas chargé de désir? Tout à coup, elle tendit la main à sa mère.

— Maman, faites-moi plaisir : reprenez ma fortune. Elle serait à vous, si les choses s'étaient passées normalement. En réalité, c'est à vous qu'elle appartient. Moi, je n'en veux pas. Je la déteste.

Et la petite main tremblait.

Kate tremblait aussi.

— Quelle folie, mon enfant! Toi et moi, n'est-ce pas la même chose? Que la fortune soit à toi ou à moi, qu'est-ce que cela peut faire?

— Cela fait tout, au contraire, s'écria la jeune fille. — Et baissant la voix : — Je suis trop riche pour lui : c'est pour cela qu'il a rompu avec moi.

Elle eut un sanglot convulsif.

— Je n'en peux plus, je n'en peux plus.

Et, embrassant d'un geste le tapis de splendeurs argentées étendu à leurs pieds :

— Dehors, toute cette fête et cette magnificence, et ne trouver que glaces et que ténèbres dans mon cœur!

La mère ne savait que dire. Ces accès de révolte, que de fois elle les avait elle-même éprouvés dans sa jeunesse, en regardant la mer, le ciel et les montagnes, tous les éléments réunis conspirer de beauté, comme pour insulter à sa misère. Depuis des mois, elle implorait cette heure d'intimité, d'union

recouvrée : cette heure était venue, les obstacles tombés, et voilà, elle n'osait plus regarder ce qu'il y avait derrière. Et elle se taisait, paralysée, sa main reposant sur la tête abaissée de sa fille.

— Qu'est-ce qui te dit que c'est la fortune qui l'a fait reculer? murmura-t-elle enfin, pour gagner du temps.

— Je le sais. J'en suis sûre. Il l'a dit à Nollie. Il lui a dit que pour rien au monde il n'épouserait une fille riche, que c'est une situation impossible pour un homme pauvre.

— Te l'a-t-il dit à toi-même ?

— Pas dans ces termes, mais c'est cela qu'il m'a fait comprendre. Dans la lettre par laquelle il me rendait ma liberté, il m'écrivait : « J'étais fou de penser à vous... Je ne peux pas vous épouser, c'est impossible : il y aurait toujours un obstacle entre nous. » Quel obstacle autre que mon argent? poursuivit-elle en levant ses beaux yeux douloureux vers sa mère.

Celle-ci se sentit envahir d'un froid de marbre. Au mot d'obstacle, elle se leva, repoussa presque la jeune fille. Avec ce clair de lune impitoyable comme un phare, qu'est-ce qu'on ne pourrait pas lire dans ses regards?

— Rentrons, mon enfant.

Anne la suivit machinalement. La chambre très haute baignait dans l'ombre. Kate se jeta sur un rocking-chair ; la jeune fille, debout devant elle, grande, dans sa culotte de cheval en piqué blanc, ses cheveux défaits, paraissait un fantôme.

— Assieds-toi près de moi, chérie.

— Répondez-moi d'abord. Promettez-moi que vous ferez ce que je vous demande. Promettez.

— Quel enfantillage, ma chérie! Réfléchis. Comment veux-tu que je promette? Et, d'ailleurs, qu'est-ce que cela changerait? On voit tous les jours des hommes sans fortune épouser une femme riche.

— Chris n'est pas comme les autres, vous ne le connaissez pas.

Kate crispa les poings sur les bras du fauteuil. Elle fixa les yeux sur le carreau de briques : bottés et impérieux, les pieds de la jeune fille lui apparaissaient plantés dans l'attitude du combat et de la résistance. Elle se répétait avec amertume : « Je ne le connais pas ! »

— Dites, maman, répondez, il me faut votre réponse.

La voix de contralto était devenue perçante. De toute sa longue et blanche personne, la jeune fille dégageait un ardent fluide. Kate revit soudain les rages de l'enfant, ses tempêtes, et comprit quelles réserves de violence cachait son extérieur si calme.

— Comment répondre, mon enfant? Tu souffres, je voudrais venir à ton aide, mais comment?

— Ainsi, pour vous l'obstacle n'est pas l'argent?

Kate respira profondément, elle serra le fauteuil plus fort et elle dit :

— Non.

— Alors, qu'est-ce que ce peut-être?

La jeune fille s'était mise à genoux auprès de sa mère :

— Je veux tout savoir : quoi que ce soit, je veux savoir. Vivre ainsi, une heure de plus, je ne le peux pas, j'en mourrais. J'ai écrit, il n'a pas répondu. Et pourtant, je suis sûre...

— Tu es sûre?

— Je suis sûre qu'il m'aimait..., alors.

— Ma chérie!

— Et qu'il n'aimait que moi... Cela aussi, j'en suis sûre. J'étais seule dans son cœur... Et lui, il était libre. Personne n'avait de droits sur lui... Je le lui ai demandé avant de nous fiancer : il me l'a affirmé.

— Ma pauvre chérie, je ne sais que te dire. Si pourtant, il te rend ta liberté, il faut que ce soit parce qu'il a besoin de la sienne.

— En si peu de temps! Est-ce possible qu'on aimât la veille et qu'on n'aime plus le lendemain?

Kate tressaillit.

— Cela peut arriver, mon enfant. Cela arrive...

— Pas pour lui, pas pour moi! Non, ce n'est pas cela; l'argent, il n'y a entre nous que l'argent, j'en ai la certitude. Maman, laissez-moi essayer. Laissez-moi lui dire que c'est convenu, que vous reprenez tout, que je n'ai que la rente que vous voudrez bien me faire.

Kate ne répondit pas. Elle baissait la tête. Encore une torture qu'elle n'avait pas imaginée!

— Encore une fois, à quoi bon? Sois raisonnable. Essaie de n'y plus penser!

La jeune fille se dégagea et eut un rire sec.

— On voit, maman, que moi non plus vous ne me connaissez pas ! Vous ne savez pas ce dont votre fille est capable.

— Ce que je sais, ma pauvre enfant, c'est que, dans ces cas-là, il n'y a qu'un remède : si on n'a pas la raison, il reste la fierté.

— La fierté? Qu'est-ce que c'est, quand on aime? Je ferai tout pour le ramener, vous entendez? Consentez seulement à ce que je vous demande.

Kate se leva à son tour. Son orgueil se réveillait. Elle toisa sa fille et leurs deux regards se bravèrent.

— Je ne peux pas.

— Dites que vous ne *voulez* pas?

— Je te répète que je ne peux pas.

— Vous voulez donc me voir malheureuse? Vous voulez donc me faire mourir?

La jeune fille s'était dressée devant sa mère, blême de fureur :

— D'ailleurs, c'est tout naturel!... Qu'est-ce que cela vous fait à vous, tout ce qui m'arrive?... Pour ce que nous sommes l'une à l'autre, n'est-ce pas? Deux étrangères!

Surprise par la violence de cet éclat, Kate resta d'abord interdite. Quelle réponse faire, quel mot proférer qui ne fût pas un cri de douleur? D'instinct, sa main esquissa dans l'air un geste de menace; mais déjà la jeune fille s'était écartée avec un rire de défi, qui élargit encore l'abîme qui venait de les séparer, et brusquement elle disparaissait.

## XVI

Anne avait voulu revenir.

Le lendemain de la scène de Rio, la jeune fille avait balbutié un pardon, et sa mère l'avait embrassée sans mot dire : jamais, depuis, elles n'étaient revenues sur cette conversation. Kate trouvait sa fille toujours aussi empressée auprès d'elle, mais ce n'était plus son enfant, ce n'étaient que les soins d'une gentille compagne. Interminable fin de voyage! Elle vivait au jour le jour, n'osant pas penser à l'avenir. Elle côtoyait un gouffre sans regarder à droite ou à gauche, de crainte du vertige.

Elles approchaient de New-York. Quel autre retour l'année

d'avant! Avec quelle confiance téméraire Kate envisageait alors l'existence qui s'ouvrait devant elle! Elle se rappelait sa rencontre avec Anne, dès ce premier moment où, embrassant sa fille, elle avait senti tout son passé lui tomber des épaules. A présent, elles étaient séparées plus que jamais, et c'était ce passé qui revenait les séparer! Quelle avait été son illusion! Mère et fille, c'est le même être, une seule vie en deux personnes, avec des nuances, bien entendu, des caractères divers, mais avec ceci d'essentiel, d'être une chose qui n'a jamais commencé, qui est ainsi depuis toujours... Une vraie mère, pour ses enfants, c'est un état d'esprit, une habitude de la pensée.

« Je n'ai pas le bonheur d'être cette mère-là. Il faut pourtant, se disait-elle, tirer parti de ce qui me reste. Non, tout n'est pas perdu encore. Je me dois à ma fille. J'irai pour elle, je tâtonnerai, je chercherai l'issue de ce noir labyrinthe et je la sauverai en sauvant le peu d'affection qu'elle peut conserver pour moi. Rôle bien modeste, rôle d'un honnête chaperon : je dois m'en contenter. »

Elles regagnèrent New-York au commencement d'octobre. Toute la famille était dispersée ; Fred lui-même, mal informé de la date de leur retour, chassait avec Maclew dans la Caroline du Sud. La jeune fille souhaitait de rentrer inaperçue ; les deux femmes ne devaient passer qu'un jour ou deux en ville et finiraient l'automne ailleurs ; ces projets remplissaient leurs languissantes causeries. Aux hésitations de sa fille, la mère avait deviné qu'elle attendait quelque chose, une lettre sans doute. « Elle aura écrit, pensa-t-elle, et elle espère trouver la réponse en rentrant. »

Un ordre parfait régnait dans la maison où la jeune fille avait tout réglé avec l'esprit méthodique des Clephane : ces dames trouvèrent leur correspondance respective chacune dans son boudoir. Tout en parcourant distraitement ses lettres, Kate pensait avec anxiété à celles que sa fille avait pu recevoir.

Au dîner, elle crut remarquer que la jeune fille était plus pâle et plus distante qu'à l'ordinaire. Après le repas, elles passèrent dans le boudoir de Kate, où elles s'occupèrent à déballer quelques-uns des souvenirs qu'elles avaient rapportés de leur long voyage : un pendentif mexicain en turquoises pour Lilla, un diadème en plumes de martin-pêcheur pour Nollie, un vieux bouquin espagnol pour Fred Landers. Elles examinaient

ces objets en faisant semblant de s'intéresser : la conversation languissait. Anne se leva et fit mine de se retirer.

Sur le seuil, elle s'arrêta :

— Maman, j'ai été odieuse avec vous, le soir de Rio.

Kate tressaillit.

— Ne parlons pas de cela, ma chérie. Il y a longtemps que c'est oublié.

— Mais moi, je n'oublie pas. J'ai honte de ce que j'ai dit. J'étais si malheureuse!

— Je sais, chérie, je sais.

La jeune fille restait près de la porte, la main machinalement posée sur le bouton.

— Je voulais vous dire que je suis guérie. Bien guérie. — Elle avait un sourire navrant, à fendre l'âme. — Je vous ai désobéi. J'ai écrit. J'ai un peu rusé pour savoir. J'ai dit que vous consentiez à reprendre la fortune et à me servir une petite rente. Cela levait l'obstacle : il ne me devait plus rien...

Kate écoutait en baissant la tête :

— Tu as peut-être bien fait.

— Si j'ai bien fait ! reprit la jeune fille... A présent, je suis fixée. L'argent n'est pas la cause de sa reculade. Et c'est lui-même qui me l'a avoué.

— Il l'a écrit ?

— J'ai mon congé, dit-elle brusquement avec un rire nerveux.

— Cependant, un mot prononcé par sa mère l'avait frappée. Elle reprit :

— Qu'entendiez-vous, tout à l'heure, en disant que j'ai bien fait ?

— Mais, sans doute, ce que tu as toi-même deviné...

La jeune fille était maintenant tout près de sa mère : elle avait un visage tragique, son visage de Rio.

Le cœur de Kate s'arrêta de battre :

— Vous vouliez dire qu'il y a une femme là-dessous... Vous vous en êtes toujours doutée, n'est-ce pas?... A qui pensez-vous ?

— A personne en particulier. Quoique, bien sûr, avec un homme comme lui...

Ces mots lui avaient échappé. Elle s'en mordit aussitôt les lèvres, mais le moyen de les rattraper ? Que faire maintenant? Continuer? S'arrêter?...

Anne avait poussé un cri :

— Quel homme est-il donc? Que savez-vous de lui?

Quelle maladresse! Ne pas avoir prévu les conséquences d'un tel faux pas. Kate était devant sa fille comme le criminel devant le juge d'instruction, et elle sentait qu'à chaque parole elle ne ferait que s'enliser davantage.

Anne insistait.

— Mais parlez donc! Vous le connaissiez avant moi.

— Il y a si longtemps!

— Et maintenant?... Quelle raison avez-vous maintenant de le soupçonner?

— Aucune. Je n'ai pas dit que j'eusse sur lui aucun soupçon.

— Eh bien! moi, j'en ai, dit la jeune fille en fixant sur Kate un regard perçant. Je ne voulais pas me l'avouer, mais je devinais, dans tout cela, une influence de femme.

Elle haletait, parlait en phrases entrecoupées; chaque mot lui coûtait.

— Savez-vous ce que j'ai appris, le jour où je suis allée à Baltimore pour le voir? Eh bien! La bonne qui m'a ouvert ne voulait pas me laisser entrer, parce qu'il était venu deux jours plus tôt une femme qui avait fait une scène. Une scène, entendez-vous? Quelle chose horrible!

Et elle éclata en sanglots.

Kate était atterrée. Elle ne comprenait pas encore, et répétait d'une voix sourde :

— Tu as été à Baltimore?

Que sa fille était donc secrète! Elle ne lui avait pas soufflé mot de cette visite. Elle ne s'était pas trahie, même dans l'orage de Rio! Quelle maîtrise de soi! Plus vivement que jamais, Kate éprouva que sa fille la tenait loin de son cœur.

— Oui, j'ai été à Baltimore. Je ne vous l'ai pas dit, parce que vous étiez souffrante; c'était tout de suite après votre retour de Meridia, vous aviez cette crise, vous vous rappelez? Je n'ai pas voulu vous rompre la tête de mes petites affaires, mais en recevant la lettre de rupture, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai sauté dans le premier train pour en avoir le cœur net.

— Et tu l'as vu? fit Kate malgré elle.

— Non, il était parti... Je ne voulais pas le croire : je pensais que la bonne devait avoir une consigne... Elle m'a prise pour la femme qui avait fait la scène; il paraît que je lui ressemble...

— Eh! qu'importe le bavardage d'une vieille négresse?

Ce fut comme un effondrement, la chute de quelque chose qui tombe à terre et qui se brise.

— Une négresse?... Une vieille négresse?

La petite fille répétait le mot que, dans son affolement, sa mère venait de lâcher. Cependant Kate, dans son fauteuil, se ratatinait comme une morte, et elle comprimait ses coudes contre ses flancs pour empêcher de voir le tremblement de son corps.

— Comment le savez-vous, maman, que cette bonne est une négresse?

Anéantie, aux abois, la mère songeait :

— Que va-t-elle deviner? Que va-t-il arriver?..

Mais sa fille, d'un seul bond, avait rejoint la vérité.

— Vous!... C'était vous, maman!... L'autre femme... la femme qui a fait une scène, c'était vous!... C'est lui que vous êtes allée voir, le jour où vous m'avez raconté que vous alliez à Meridia!

Kate balbutia :

— Je suis allée à Meridia!...

— Soit, vous avez été aussi à Baltimore, voilà tout. Vous avez été chez lui, vous l'avez vu, vous lui avez fait une scène...

La jeune fille s'arrêta, la gorge serrée. Elle reprit, presque à voix basse :

— Ainsi, maman, c'était vous! C'est vous qui avez fait cela!... Mais vous le haïssez donc? Comme il faut que vous le haïssiez!

Kate respira. Grâce au ciel, ce n'est pas d'amour que sa fille avait parlé! Sa fille ne soupçonnait rien!...

— C'est vous qui lui avez fait rompre nos fiançailles?

— Mon enfant...

— Répondez-moi!

— Je voulais lui demander... J'ai tâché de lui faire comprendre...

— C'est vous qui lui avez fait rompre nos fiançailles : c'est vous, ne le niez pas! Et pendant tout ce temps-là, pendant tous ces horribles mois, vous me laissiez croire que c'est lui qui ne voulait plus de moi!

Elle bondit et saisit sa mère par les poignets.

— Maman, regardez-moi!... Non, pas ainsi : droit dans les

yeux... J'ai besoin de voir qui de nous deux vous haïssez le plus, lequel vous avez le plus besoin de faire souffrir.

Kate peu à peu se reprenait. La colère de sa fille lui rendait une partie de son sang-froid.

— En fait de souffrance, mon enfant, tu peux me croire : j'en ai eu ma part... C'est vrai, j'ai été voir le commandant Fenno. J'avais besoin de lui parler seule à seul. Je voulais le prier de réfléchir. J'estimais que ton bonheur n'était pas là. Il s'est rendu à ma manière de voir. Voilà tout. Il n'y a pas une mère qui n'en eût fait autant. C'était mon droit.

— Votre droit? ripostait la jeune fille avec emportement. Vous savez bien que vous avez perdu tous vos droits le jour où vous avez quitté mon père pour un autre.

Cette fois, Kate ne se sentit pas atteinte. Une idée la soutenait; une seule chose comptait pour elle : empêcher ce mariage. Et cela, elle le pouvait encore.

— Tu es dure, ma fille... A défaut d'autre, j'avais le droit d'une amie. Celui-là, du moins, tu ne me le refuseras pas. Tu me traites en amie, puisque tu m'as fait revenir. Tu voulais bien alors me montrer un peu de confiance. Crois-moi, ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que j'ai la certitude qu'il ne faut pas que tu épouses le commandant Fenno. Je le connais de longue date : ce serait ton malheur de l'épouser. Il y a des hommes qui ne sont pas faits pour le mariage : il est de ceux-là. Je sais assez de choses de sa vie pour en être sûre. Et la preuve que j'avais raison, c'est que lui-même l'a reconnu.

Anne, jusque-là, n'avait cessé de braquer sur sa mère le même regard implacable. Soudain son visage décomposé ne fut plus qu'une jeune détresse : elle n'était plus que l'enfant qui a le cœur trop gros, un pauvre enfant désespéré qui se bat contre son premier chagrin. Elle tomba à genoux contre le sofa et des sanglots secouaient tout son corps. Kate hésita une minute, puis courut à sa fille; et elle embrassait tendrement ce jeune col incliné. La jeune fille la repoussa :

— Non, non, non! gémissait-elle, éperdue. — Et de nouveau les deux femmes, comme ce premier soir déchirant, se dressaient l'une contre l'autre. — Qu'êtes-vous venue faire dans ma vie? Qui vous a priée de vous mêler de mon bonheur? Comment ai-je été me figurer que nous pouvions vivre comme

mère et fille? Ce ne sont pas des liens qui s'improvisent en un jour. Vous dites que vous avez souffert : c'est ma faute. C'est moi qui ai eu l'idée de cette expérience. C'était une folie et combien je m'en repens! Mais, à l'avenir, laissez-moi conduire ma vie comme bon me semble.

## XVII

Deux jours plus tard, Fred Landers était de retour à New-York. Kate lui demanda à dîner. Anne, partie chez les Drover à Long Island pour une absence de quelques jours, ne l'accompagnerait pas : « Nous serons seuls, n'est-ce pas? Surtout n'invitez personne! »

Il la reçut dans le salon confortable et usé, qui n'avait pas changé depuis la mort de sa mère et d'une vieille fille de sœur qui vivaient avec lui. La tapisserie d'indienne, un bataillon de fauteuils, le piano Steinway, le meuble de Chippendale qu'il tenait de sa famille, Kate retrouvait tout à peu près tel que du temps où la vieille Mme Landers lui avait offert son rendu de noces. Ah! ce dîner, quel souvenir! Elle se revoyait en robe à falbalas, suivie de son mari tout gonflé d'orgueil. Et son hôte de ce soir, caché timidement derrière sa mère, la regardait, rouge d'émotion. A ce flot de souvenirs, elle s'attendrissait sur elle-même.

Arrêtée au milieu du salon, elle promenait un long regard autour d'elle.

— Comme on se sent bien chez soi, ici! dit-elle comme malgré elle.

Fred l'écoutait, presque aussi troublé qu'il l'avait été ce soir mémorable. Elle se sentit vaguement touchée de son air heureux et confus. Avec un sourire triste, elle expliqua :

— C'est que je ne sais pas ce que c'est, mon pauvre Fred, d'avoir un chez moi.

— Qu'est-ce qui vous fait parler ainsi?

— La vérité. Et c'est comme cela depuis toujours. D'aussi loin que je me souviens, je suis une créature errante.

La porte d'acajou s'ouvrait à deux battants. Landers, avec son petit salut tout sec, offrit le bras à Kate, et ils passèrent ensemble dans une salle à manger, à papier de tenture velouté, où toute la lumière semblait venir de l'argenterie massive et

du monumental service de table en cristal taillé. A sa place, elle trouva un beau bouquet de violettes, bien épais et serré. Tout ce qu'il y avait chez Fred était à la fois démodé, sérieux et de bonne qualité. Elle s'assit avec l'impression d'avoir trouvé enfin un refuge momentané. Elle avait fait son plan de ne parler qu'après le dîner ; mais alors, elle lui dirait tout.

— Comme elles sentent bon ! murmura-t-elle en humant le parfum des violettes.

Après le dîner, Landers l'installa dans son meilleur fauteuil, éloigna la lampe, lui fit accepter un petit verre de vieille chartreuse et dit :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Une question si soudaine et si clairvoyante la surprit. Elle s'était imaginé qu'il lui laisserait le temps de faire un préambule, ou au moins qu'il tâtonnerait un peu avant d'aborder le sujet qui la préoccupait. Elle s'aperçut que, gauche et timoré dans les petites choses, l'expérience lui avait donné de l'assurance dans les circonstances importantes. C'est elle à présent qui aurait voulu retarder l'entretien. Quels mots choisir ? Comment s'y prendre pour commencer ?

— Eh bien ! mon ami, dit-elle pour sortir d'embarras, je me plaignais tout à l'heure de n'avoir pas de chez moi, de ne savoir où aller. A rester chez ma fille, je perdrais ce qui me reste de dignité. Anne m'a fait comprendre qu'elle regrette son expérience.

— Qu'entend-elle par là ?

— Elle regrette de m'avoir fait revenir.

— C'est ce qu'elle appelle une expérience ?

Kate fit un signe de la tête.

Adossé à la cheminée, Fred oubliait d'allumer son cigare. Sur son visage contracté se peignait un grand émoi.

— J'ai peine à comprendre un tel changement, dit-il. Elle avait l'air si heureux de vous avoir retrouvée ! Que s'est-il donc passé ?

Elle entama le récit qu'elle avait préparé. Mais, dès les premiers mots, elle se rendit compte qu'il fallait battre en retraite. L'aveu complet, qu'elle s'était promis de faire, n'était pas plus possible devant Fred, qu'il ne l'avait été avec Anne. Au premier moment, l'accueil si cordial, la maison familière, la foule des souvenirs, lui avaient donné l'illusion

de trouver en Fred un appui, une présence fraternelle. Mais, à peine eut-elle prononcé le nom de Chris, tout le présent, tout ce qui n'était pas lui et sa fille s'effaça et s'évanouit. Tout ce qu'elle trouva à dire, c'est qu'elle avait cru de son devoir de s'opposer au projet de mariage entre sa fille et Chris Fenno : c'est cela qu'Anne ne lui pardonnait pas. Elle brodait sur ce thème et s'étendait en détails oiseux, afin de gagner du temps et de retarder les questions de Landers.

Celui-ci convenait que Chris ne lui plaisait guère, que l'annonce des fiançailles l'avait chagriné. Encouragée par cette sympathie, Kate hasarda :

— Je lui ai fait promettre de partir.

— Vous êtes allée le voir à l'insu de votre fille.

— Oui. Peut-être ai-je eu tort. Mais j'avais peur. Je la connaissais si peu encore !

— Sans doute saviez-vous sur le commandant Fenno des choses graves... Il le faut, pour qu'il ait rompu sur première injonction.

Elle balbutia :

— J'en savais assez sur son compte pour être convaincue que ce n'était pas le mari qu'il fallait à ma fille. C'est ce que je lui ai fait comprendre.

— En êtes-vous bien sûre ? Je voudrais partager votre conviction : hélas ! j'ai bien peur qu'au point où en sont les choses, il n'y ait plus grand espoir.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ainsi ?

— Pour avoir été avec vous ce qu'elle a été, il faut que votre fille soit bien décidée à le revoir coûte que coûte. Que ferez-vous pour l'en empêcher ?

— Moi, évidemment, je ne puis rien ; mais vous ? Je vous en supplie, Fred, venez à mon secours !

— Je le voudrais, mais comment ? S'il y a vraiment quelque chose de grave contre ce garçon, un grief précis, dites-le moi. Sans cela, je connais votre fille, je ne réussirai qu'à la rendre plus obstinée. Elle n'est pas pour rien une Clephane.

Kate restait muette et baissait la tête. Près du petit feu de bois dont la flamme dansait dans la cheminée, sous l'honnête regard cordial de ce brave homme, qu'il faisait bon ! Comme on aurait envie d'être là pour toujours ! Mais elle sentait que

son vrai *moi* n'était pas dans cette chambre : il flottait, comme toujours, pour toujours, étranger, emporté par un souffle d'inquiétude et d'exil, au vent du dehors et de la nuit.

Finalement, elle articula :

— Que puis-je vous dire de précis ?... Des histoires de femmes... D'ailleurs, est-ce que sa fuite n'est pas suffisamment éloquente ?

— Et s'il revient au premier appel ?

Ces mots firent à Kate l'effet d'un coup de poignard.

— Anne ne le rappellera pas : ce n'est pas possible.

— Vous pouvez être sûre de le voir accourir au premier signe qu'elle lui fera.

Kate se boucha les oreilles. Elle ne pouvait plus rien entendre. Qu'était-elle venue faire chez Fred ? Il ne pouvait rien pour elle. Elle se leva lentement et lui tendit la main en s'efforçant de sourire.

— Je crains que vous n'ayez raison, mon bon Fred. Comme vous, je commence à croire qu'il ne reste rien à faire.

Trois jours s'écoulèrent. Kate reçut un coup de téléphone de Nollie Tresselton : la jeune femme était en ville et demandait à être reçue tout de suite..

Elle arrivait de chez les Drover, et elle venait apporter les excuses un peu embarrassées de son amie :

— Anne voulait vous écrire... Elle est navrée de vous avoir parlé comme elle a fait, de s'être emportée... Il ne faut pas lui en vouloir.

Elle se tut, visiblement embarrassée. Il était évident qu'elle ne savait comment aborder la commission dont elle était chargée.

Kate alla au-devant :

— Je devine, Nollie : elle veut que je m'éloigne...

— Nullement. Comment supposez-vous une chose pareille ? Elle veut que vous soyez ici chez vous. Vous savez bien qu'elle n'a jamais eu d'autre désir.

— Alors, c'est elle qui ne veut pas revenir ?

La jeune femme posa la main sur le bras de Kate, comme pour l'apaiser.

— Patience, tante Kate. Anne dit qu'elle ne peut pas. Au moins tout de suite. Elle a peur...

— De quoi peut-elle avoir peur ?

— Elle craint que vos sentiments à l'égard de Chris n'aient pas changé.

Mme Clephane saisit la main toujours posée sur son bras.

— Nollie, elle sait où il est ? Elle l'a vu ?

— Pas encore, mais elle va le voir. Il a été malade. Il est très malheureux depuis cette rupture. Anne l'en aime davantage.

La jeune femme jeta sur Mme Clephane un regard de compassion, comme pour tâcher de lui faire comprendre l'inutilité de la lutte.

— Voyons, tante Kate... qu'espérez-vous? où tout cela vous mènera-t-il ?

— Nollie, où est-il ? Ici, n'est-ce pas, à New-York ?

Mais Nollie Tresselton ne répondit pas ; son regard compatissant faisait place à une expression de méfiance. Allons! ils étaient tous pour la jeune fille, c'était tout naturel. Kate jetait autour d'elle des regards désespérés : tous ses mauvais souvenirs, scènes, menaces, mensonges, révoltes, tout ce qu'elle avait souffert dans cette maison se levait à la fois, et elle sentait peser sur ses épaules tout le poids de son passé.

— Ne croyez pas qu'Anne n'ait tout essayé pour se mettre à votre point de vue, reprit Nollie Tresselton, pour faire des concessions à votre jugement... Sans doute, le Fenno que vous avez connu n'était pas le commandant Fenno d'aujourd'hui, pour lequel nous avons tant d'affection et d'estime. Oui, de haute estime. Il s'est conduit magnifiquement à la guerre. Depuis, il a tant travaillé ! Il réussit si bien dans tout ce qu'il entreprend! Anne a la conviction qu'il peut se faire un nom dans la littérature. Voilà ce qui l'empêche de comprendre vos objections et lui fait de votre obstination une énigme.

Kate jeta sur la jeune femme un regard suppliant.

— Je sais qu'Anne ne peut pas comprendre... Mais vous! comprenez-moi.

— Bien volontiers, tante Kate. Mais alors, expliquez-vous! parlez clairement !..

Le silence retomba. Toujours ce même silence. Kate avait l'impression d'être une prisonnière. Les boiseries, les moulures, les angles impeccables, les courbes majestueuses du mobilier superbe, tout lui défendait, tout la défiait de parler. Elle murmura :

— Demande à Fred Landers.

— Mais justement, c'est ce que j'ai fait : je viens de chez lui. Il m'a dit ne rien savoir, ne pas comprendre pourquoi vous ne vouliez pas vous expliquer.

— Que lui faut-il de plus?... J'ai dit et je répète que le commandant Fenno ne peut pas épouser ma fille... Je le connais depuis plus longtemps que vous autres : j'ai chance de le connaître mieux...

Les phrases jaillissaient par saccades, précipitées, sifflantes. Sa figure, sa voix s'altéraient et allaient la trahir : pour cacher son trouble, elle mit son mouchoir à sa bouche.

— Tante Kate? s'écria Nollie sur le ton d'une interrogation angoissée.

Elle s'arrêta, comme effrayée par les mots qui lui venaient aux lèvres...

Kate eut la sensation que la jeune femme était sur la voie, qu'elle était sur le point de deviner. Nouveau péril contre lequel il lui fallut aussitôt se raidir, improviser une défense. Elle se hâta de reprendre en martelant les mots :

— Il y a des hommes qui ne sont pas faits pour le mariage : ils feraient le malheur d'une femme. Cela tient à leur caractère. Et les caractères qui changent en bien après le mariage, je suis payée, moi, pour ne pas beaucoup y croire. C'est bien là une raison, je pense.

Une fois de plus, mise au pied du mur, elle venait de se dérober.

Nollie poussa un grand soupir.

— Si je comprends bien, la discrétion vous empêche de dire tout ce que vous savez; mais vous avez des raisons de croire que ces jeunes gens ne sont pas faits l'un pour l'autre.

— C'est cela même.

La jeune femme se mit à réfléchir, puis elle prit Mme Clephane par la main :

— Eh bien, je vais donc tâcher de vous aider, d'obtenir que votre fille ajourne toute décision.

Nollie Tresselton s'était levée. « Elle va de ce pas chez les Drover, » se dit Kate. En la voyant gagner la porte, un besoin de parler la saisit de nouveau. Si, en faisant pressentir la vérité à Nollie, elle s'en faisait une alliée et parvenait à sauver sa fille! Mais une seule raison, dans la bouche de Nollie comme

dans la sienne, pouvait convaincre sa fille. Une seule, celle-là même qui devait à jamais rester ensevelie dans le secret. Nollie instruite, c'était Anne tôt ou tard éclairée : cette perspective scella les lèvres de Mme Clephane.

Sur le seuil, Nollie s'attardait, avec l'air d'attendre la parole qui n'avait pas été dite, l'aveu tout à l'heure retenu ; mais Kate, en lui tendant la main, lui faisait comprendre qu'elle ne voulait plus rien dire.

« Il faut que je découvre son adresse, pensa-t-elle aussitôt la porte fermée. S'il est à New-York, et il y est sûrement, il faut que je le voie avant qu'il ait réussi à rejoindre Anne. »

Mais comment s'y prendre?

Le soir vint; Aline lui rappela qu'elle avait demandé à être servie dans sa chambre : l'idée de repas solitaires dans la salle à manger de John Clephane lui était insupportable.

Elle se mit à table sans changer de robe. De nouveau lui revenait cette impression d'une salle d'attente, d'un train en partance. Seulement, désormais, elle savait quel était le but du voyage.

La femme de chambre apportait le dessert : elle tendit une carte de visite :

— Ce monsieur est en bas. Il s'excuse de se présenter si tard et insiste pour être reçu.

Kate jeta sur la carte un coup d'œil rapide.

C'était lui! Il venait de lui-même! Son premier mouvement fut pour se réjouir. Puis, son cœur se serra. L'effroi venait de surgir en elle, un immense effroi, — comme jadis, comme toujours, depuis que cet homme était entré dans sa vie.

Edith Wharton.

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

# CHATEAUBRIAND SOUS L'EMPIRE[1]

## I. — DU DÉPART POUR ROME AU DÉPART POUR LA GRÈCE

« Protégez-moi donc hardiment, écrivait Chateaubriand à Fontanes au lendemain de la publication du *Génie*. Songez que vous pouvez m'envoyer à Rome. » La protection de Fontanes fut si efficace que, le 4 mai 1803, Chateaubriand était nommé secrétaire de légation dans la « Ville éternelle ». Il y devait accompagner le cardinal Fesch, l'oncle même du premier Consul. Après quelques hésitations, auxquelles Mme de Beaumont et surtout Mme de Custine, la nouvelle passion de l'incorrigible René, paraissent n'avoir pas été étrangères, mais qui furent fortement combattues par l'abbé Émery, il accepta le poste qu'il avait d'ailleurs si vivement désiré. A Lyon, « la ville qu'il aimait le mieux au monde », il retrouve l'accueil enthousiaste qui, l'année précédente, l'avait si profondément touché et ravi; il y est témoin de la Fête-Dieu renaissante. « Je croyais, ajoute-t-il, avoir quelque part à ces bouquets de fleurs, à cette fête du ciel que j'avais rappelée sur la terre »; et, trouvant, dans ce spectacle même, une sorte de confirmation par les faits de la thèse qu'il a soutenue, il reprend, il récrit, dans sa *Lettre à Ballanche*, l'un des plus beaux chapitres de son *Génie du Christianisme*.

L'Italie l'enchanta. Rome surtout, et la Rome païenne comme la Rome chrétienne, exalta en lui toutes les facultés de son âme d'artiste : on peut dire qu'elle lui révéla un nouveau genre de beauté et un nouvel aspect de son propre génie. « C'est une sorte de délire et des monuments et des déserts que

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre 1926.

l'on trouve de toutes parts », écrivait à son sujet Mme de Beaumont, et de ce délire les Lettres à Joubert qui composent le *Voyage en Italie* témoignent avec éloquence : le peintre décorateur par excellence de Rome et de la campagne romaine sentait s'éveiller sa vocation, et l'idée des *Martyrs* surgissait en lui. Mais le diplomate en Chateaubriand fut moins heureux que l'artiste. Il avait été reçu « de la manière la plus affectueuse » par le Pape qui lisait le *Génie du Christianisme*, et avec lequel il aurait sans doute volontiers traité de puissance à puissance. Malheureusement, il n'était point seul. Esprit étroit, ombrageux et jaloux, le cardinal Fesch « n'était pas un supérieur accommodant, pas plus que Chateaubriand n'était un subordonné commode ». « Je ne vaux rien en seconde ligne », a dit ce dernier; et peut-être avait-il raison. Tracasseries, réprimandes, dénonciations secrètes, rien ne fut épargné au pauvre secrétaire de légation, qui du reste commit de son côté plus d'une faute et plus d'une maladresse. On se fâchait en haut lieu, et Fontanes avait fort à faire pour réparer les incartades de son terrible ami. L'arrivée à Rome de Mme de Beaumont, sa mort touchante, la noble conduite et la vraie douleur de Chateaubriand parurent quelque temps amener entre l'ambassadeur et lui un semblant de réconciliation. Mais la mésintelligence était trop profonde entre les deux hommes ; et nommé, grâce à Fontanes, ministre dans le Valais, après un court voyage à Naples dont bénéficièrent les *Martyrs*, Chateaubriand rentrait à Paris au mois de février 1804. Peu après, la célèbre *Lettre sur la campagne romaine* apprenait aux lecteurs du *Mercure*, comme le déclarait Fontanes, que « le talent de l'auteur du *Génie* s'était enrichi d'autres images ».

Pour obéir aux exigences de sa situation nouvelle, aux instances de Joubert, et surtout peut-être aux dernières recommandations de Mme de Beaumont, Chateaubriand commence par se rapprocher de sa femme : il n'avait pas contracté, à courir depuis dix ans le monde, les « qualités du mari » qui lui ont toujours fait défaut. Résigné à la vie commune, il se disposait à rejoindre son poste quand, le 21 mars, il apprend l'exécution du duc d'Enghien. Tout son loyalisme breton lui remonte alors au cœur et, avec ce courageux désintéressement qui fut l'une de ses plus constantes vertus, il envoie sur-le-champ sa démission.

Rendu tout entier aux lettres et à la vie privée, mais plus impatient d'agir qu'on ne pourrait croire, il donne au travail, à l'amitié, à l'amour le temps que plus volontiers sans doute il eût consacré à la politique active. Un moment, la mort mystérieuse de sa sœur préférée, la tragique Lucile, vient changer le cours de ses pensées et rouvrir les sources vives de cette ardente mélancolie qui forme le fond de sa nature. Mais, mobile comme tous les poètes, il se reprend vite à la vie : il écrit quelques articles et donne l'édition définitive de *René* et d'*Atala*; il fait aussi quelques voyages, en Auvergne, en Suisse, en Bretagne; surtout, il travaille aux *Martyrs de Dioclétien*, — c'était le titre primitif du poème. Mais il rêvait d'un pèlerinage d'amoureux, d'artiste et de chrétien au pays de Jésus et à celui d'Eudore. « J'aimerais à parcourir, disait-il, à la fin de son *Voyage au Mont Blanc*, les lieux dont mes nouvelles études me forcent de m'occuper chaque jour : j'irais volontiers chercher sur le Thabor et le Taygète d'autres couleurs et d'autres harmonies »; et « quelque influence secrète le poussant d'ailleurs aux régions de l'Aurore », il s'embarqua à Trieste le 1er août 1806.

### II. — LE VOYAGE EN ORIENT

Ce voyage en Orient dura plus de dix mois. La plupart des lettres que Chateaubriand écrivit pendant ce laps de temps ayant été ou perdues ou probablement fondues dans l'*Itinéraire*, c'est surtout dans cet ouvrage que l'on peut retrouver la trace de ses impressions et de ses dispositions morales. A la condition pourtant d'y joindre un aveu qu'il avait d'abord laissé passer dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, puis retranché, mais que le malin Sainte-Beuve s'était empressé de saisir au passage :

Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire*, écrivait-il, sur ce voyage commencé au port de Desdemona et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait : je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais tra-

versé mes épreuves! Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore... Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire.

Et voilà pourquoi il a, un peu partout, passé si vite, ramassant à la hâte de brèves images qu'il allait compléter dans les livres; voilà pourquoi l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est senti si peu ému en Terre sainte : sachons-lui gré, du moins, de n'avoir pas feint, en les exprimant, des émotions qu'il n'avait pas éprouvées. Accourant à un rendez-vous d'amour, il était dans la disposition la moins religieuse qui se pût concevoir pour un pèlerinage au tombeau de Jésus. On peut croire que l'amant de la belle Nathalie de Noailles en avait quelque honte; et c'est, sans doute, ce qu'il voulait nous laisser discrètement entendre, quand il nous dépeint son impatience « d'aller mêler ses pleurs aux larmes de Madeleine ». On aurait simplement voulu que ces larmes fussent d'une inspiration moins profane et que le chemin qui conduit à l'Alhambra ne passât point par Jérusalem.

« J'ai avancé dans un premier ouvrage, écrivait Chateaubriand dans la Préface de la première édition des *Martyrs*, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée; j'ai dit encore que le *Merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *Merveilleux* emprunté de la mythologie : ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple. » Nous verrons bientôt jusqu'à quel point il a réussi à justifier sa thèse. A en juger par l'*Itinéraire*, la thèse était bien spécieuse et la démonstration risquait de se retourner contre la théorie. Les souvenirs du « voyage en Grèce » sont beaucoup plus vivants, et, littérairement, beaucoup plus attachants que les souvenirs du « voyage de Jérusalem ». Serait-ce que, contrairement à l'idée maîtresse du grand livre qu'on avait si vivement discuté, le « génie du paganisme » serait plus inspirateur, plus propice aux « beautés poétiques » que le « génie du christianisme »? Ou, bien plutôt, le « génie du christianisme » se serait-il un peu vengé de l'écrivain qui, dans sa vie pratique, lui était si fâcheusement infidèle, en tarissant son inspiration et en lui infligeant un démenti? Ce ne serait pas le seul cas où

certaines défaillances religieuses et morales se seraient traduites par des défaillances esthétiques.

Quoi qu'il en soit, ce pèlerin d'un nouveau genre, qui ne se flattait pas d'avoir « les vertus » des anciens croisés, mais à qui « du moins la foi restait », a trouvé le moyen de ne passer que sept jours en Palestine, alors qu'il avait voyagé vingt jours en Grèce, et qu'il devait s'attarder un mois au Caire, six semaines à Tunis et un mois en Espagne ; et ces simples chiffres nous indiquent tout ce qu'il faut rabattre de ses pompeuses déclarations : « Je serai peut-être, nous dit-il, le dernier Français sorti de mon pays pour voyager en Terre sainte avec *les idées, le but et les sentiments* d'un ancien pèlerin. » La vérité est qu'il a éprouvé en Judée « un grand ennui » et puis « une terreur secrète », pour tout dire, une sorte de malaise moral qui lui fit abréger son séjour dans « la terre des prodiges ». La Grèce, au contraire, lui fut un enchantement sans mélange : son âme d'artiste à demi païen s'ouvrit toute grande aux impressions d'art et de nature qui, de toutes parts, se levaient pour lui de cette « terre de beauté » ; il enviait le douanier turc qui « promenait ses regards sur des îles bleuâtres, des promontoires brillants, des mers dorées ». « Quand retrouverai-je, soupirait-il plus tard, le thym de l'Hymette, les lauriers-roses des bords de l'Eurotas? » Au cours de ce long voyage, sa foi n'a sans doute gagné ni en profondeur, ni en sérénité, mais son imagination s'y est renouvelée, épurée. Le poète s'est enrichi de presque tout ce qu'a perdu le chrétien.

### III. — DU RETOUR EN FRANCE A LA CHUTE DE L'EMPIRE

Rentré à Paris le 5 juin 1807, Chateaubriand, rongeant son frein d'homme d'action condamné à la littérature, publie dans le *Mercure*, dont il avait acquis la propriété, un article tout plein d'allusions sanglantes à Napoléon. Le maître fut profondément irrité, parla de « faire sabrer » l'insolent « sur les marches de son palais », et se contenta de le ruiner en lui retirant son privilège et en forçant le *Mercure* à se fondre avec le recueil adverse, la *Décade*. Rendu encore une fois à la vie privée et purement littéraire, Chateaubriand travaille à ses *Martyrs*, à son *Itinéraire*, à une nouvelle « espagnole » qui sera *le Dernier des Abencerages*, à une tragédie de *Moïse*, à des *Études historiques*; enfin,

il commence ses *Mémoires d'outre-tombe*, dont le dessein et peut-être les premières pages dataient de son premier séjour à Rome. Il avait acquis en 1807 son ermitage de la Vallée-aux-Loups; c'est là qu'il achève ou compose la plupart des ouvrages de sa maturité. *Les Martyrs* parurent au mois de mars 1809 : ils furent très attaqués par ordre de la police impériale, qui avait imposé diverses corrections, mais qui n'avait pu effacer toutes les allusions aux faits et aux personnages contemporains. Peu après, le propre cousin de l'auteur des *Martyrs*, Armand de Chateaubriand, qui, marié à Jersey, était chargé de la correspondance des princes, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Bretagne, fut arrêté, jugé, condamné à mort et exécuté dans la plaine de Grenelle : une visite du grand écrivain à Fouché, une supplique, peut-être insuffisamment adroite, adressée par lui à l'Empereur, tout fut inutile.

La guerre était ouverte entre ces deux hommes, qui du reste, à l'occasion, savaient se rendre justice l'un à l'autre (1). Ce fut, nous l'avons vu, Napoléon, qui, en 1810, essaya de forcer la main à la « classe de langue et de littérature françaises » pour faire décerner un des prix décennaux au *Génie du Christianisme*. N'ayant pas réussi, il souhaita de le voir entrer à l'Académie : Chateaubriand, qui venait de publier l'*Itinéraire*, fut élu, presque à l'unanimité des vingt-cinq membres présents, le 20 février 1811. Il succédait à Marie-Joseph Chénier. Le discours qu'il composa, repoussé par la commission, raturé par Napoléon exaspéré, ne fut jamais prononcé : il nous a été conservé, et l'on conçoit aisément, en le lisant, qu'il n'ait pas eu l'heur de plaire au tout-puissant Empereur.

Celui-ci, pour marquer son mécontentement de voir ses avances dédaignées, lâche sur l'imprudent écrivain la meute de

(1) Je trouve un curieux jugement de Napoléon sur Chateaubriand, extrait d'une conversation avec Sismondi pendant les Cent jours, dans un article de M. Pascal Villaré (*Revue historique*, 1876, t. VII, p. 249) : « Il [Napoléon] me dit qu'il ne l'aimait pas beaucoup [Jean-Jacques Rousseau], qu'il lui trouvait de la prétention et un style constamment tendu. Je lui dis que c'était un rapport avec un auteur vivant, dont le style était brillant, mais sans aucune vérité. — Oui, me dit-il, il vise à l'effet, on sent qu'il ne s'occupe que de ses phrases, et qu'il n'y a point de maturité là-dessous. Je n'ai pas lu tout son *Génie du Christianisme*, ce n'est pas mon genre; c'est un système que je ne crois pas. [Napoléon eût-il parlé ainsi en 1802?] Mais, par exemple, dans ce qu'il écrit contre moi, il n'y a rien de pensé, de solide; c'est tout pour l'effet; cependant, c'est un homme qui a certainement du talent. »

ses folliculaires à gages. C'est alors que l'on déterre l'*Essai sur les Révolutions*, et qu'on oppose bruyamment l'auteur de l'*Essai* à celui du *Génie du Christianisme*, afin de faire planer un doute sur sa sincérité religieuse. En vain Chateaubriand, pour se justifier, voudrait saisir le public de toutes les pièces du procès : l'autorité impériale lui refuse le droit de rééditer intégralement son livre de jeunesse et même lui intime l'ordre de s'éloigner quelque temps de Paris. Dégoûté d'imprimer, il laisse amis et adversaires s'expliquer sur son compte en de multiples articles ou brochures et s'enferme dans un silence dédaigneux. Il écrit les deux premiers livres de ses *Mémoires d'outre-tombe* et la plus grande partie de ses *Études historiques*. La vie de société, l'amitié, probablement quelques intrigues amoureuses, achèvent de remplir ses loisirs. M. et Mme de Chateaubriand passent l'hiver à Paris et la belle saison, qu'ils prolongent, dans leur « chère vallée ». Fontanes, toujours fidèle et dévoué, Humboldt, Pasquier, Molé sont leurs principaux habitués. Une nouvelle amitié féminine, toute « fraternelle » celle-là, celle de Mme Duras, est entrée dans la vie de René : amitié un peu orageuse, comme presque toutes celles qu'il provoqua, mais qui n'en dura pas moins vingt ans, jusqu'à la mort de la « chère sœur ».

« La duchesse de Duras, nous dit Chateaubriand lui-même, avait de l'imagination et un peu même dans le visage de l'expression de Mme de Staël. » C'est dire qu'elle n'était pas belle; mais il faut s'empresser d'ajouter que « la chaleur de l'âme, la noblesse du caractère, l'élévation de l'esprit, la générosité du sentiment, en faisaient une femme supérieure ». Elle aima Chateaubriand d'une affection passionnée et un peu jalouse : « Une amitié comme la mienne, lui écrivait-elle, n'admet pas de partage. Elle a les inconvénients de l'amour. Et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits, mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la question. Savoir que vous dites à d'autres tout ce que vous me dites, que vous les associez à vos affaires, à vos sentiments, m'est insupportable, et il en sera éternellement ainsi. » Et parmi toutes ces affections, ardentes et dévouées, auxquelles il serait injuste de ne pas joindre celle de Mme de Chateaubriand, toujours sacrifiée, toujours jalouse et, en dépit de ses « inconvénients », toujours aimante, la personnalité littéraire et morale de l'auteur du *Génie du Christianisme* mûrissait, se développait dans une retraite à son gré trop

silencieuse; elle avait hâte de se produire sur un nouveau et plus éclatant théâtre.

### IV. — CHATEAUBRIAND AU COMPLET EN 1814

Au moment où l'Empire s'écroule et où une carrière nouvelle va s'ouvrir pour lui, Chateaubriand a quarante-cinq ans. Le célèbre portrait de Girodet, à quelques nuances près, — en 1813, il se plaignait que « son front devînt chauve », — doit nous le rendre tel qu'il était alors : tête enfoncée dans les épaules, cheveux au vent, teint un peu sombre, — « un conspirateur qui descend par la cheminée », disait Napoléon, — l'air inspiré, de grands beaux yeux pleins de mélancolie, d'intelligence et de passion. Cette image d'un romantisme un peu raidi et stylisé symbolise assez bien, nous le verrons, la nuance exacte d'innovation littéraire à laquelle, sous l'influence, je crois, du classique Fontanes, s'est définitivement arrêté l'auteur assagi des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*, de *Moïse* et de l'*Abencerage*; je ne sais si elle laisse suffisamment transparaître le fond du tempérament primitif, cette ardeur de désir inextinguible, ce besoin farouche de suivre jusqu'au bout la passion du moment, et que ne parviennent à refréner ni le sentiment du devoir, ni l'intérêt personnel, ni le respect des règles ou des disciplines sociales : seule une autre passion qui toujours veille, un immense et incurable orgueil, et qui ne s'inclinera que devant Dieu, sera capable d'imposer certains renoncements et certaines acceptations. A cette sensibilité ardente et mobile, et qui, à travers les mille expériences d'une vie aventureuse, s'est aiguisée et déployée en tous sens, était jointe une imagination royale qui s'exerçait librement et souverainement sur les innombrables matériaux qu'une merveilleuse mémoire lui avait rapportés de ses longues courses à travers le monde et à travers les livres. Si l'on ajoute à cela le don de l'expression, don inné, mais qui, avec les années et l'entraînement du métier d'écrivain, est allé en se perfectionnant et s'amplifiant, il y avait, dans ces dispositions naturelles, que la vie a entretenues et enrichies, la précieuse étoffe commune dont se font les grands poètes. Le poète, en Chateaubriand, se doublait, non pas assurément d'un philosophe ou d'un idéologue, ni peut-être même d'un « esprit penseur », mais d'un écrivain qui, ayant

réfléchi à sa manière aux problèmes les plus divers, était capable de vues générales neuves, fécondes, élevées : il avait une intelligence vive, souple, pénétrante, peu adaptée aux jeux de l'abstraction et de l'analyse, mais qui suppléait par ses richesses d'intuition à ce qui pouvait lui manquer du côté des facultés déductives. Enfin ce grand capricieux qui, à l'ordinaire, se laissait volontiers aller à la dérive des changeantes impressions et impulsions quotidiennes, se révélait, à l'occasion, quand il se sentait atteint dans sa dignité ou son orgueil, d'une volonté patiente, obstinée, indomptable. Il se retrouvait l'âpre Malouin qu'il n'avait jamais cessé d'être; et personne, fût-il Napoléon, n'aurait pu le faire céder.

De cet ensemble de qualités et de défauts mêlés s'était formé un caractère original et fertile en contrastes. Naïvement et parfois même férocement égoïste, comme tous ceux qui ne savent guère résister aux suggestions de leur instinct, il était généreux, follement désintéressé, dévoué même et charitable à la rencontre; il était très sincèrement et délicatement pitoyable aux peines de ses amis, et quand sa femme, qu'il n'aimait guère, était malade, il devenait aussitôt le plus tendre et le plus empressé des maris. Voir souffrir lui était insupportable et sa meilleure excuse de toutes les souffrances dont il fut cause est qu'il en a eu très rarement conscience. Seulement, il était mobile, très prompt à passer des larmes au rire, et l'on se tromperait fort si on se l'imaginait éternellement figé dans l'attitude hautaine et désespérée qu'il affectait si souvent dans ses livres. La vérité est que, dans l'intimité, René savait être le plus aimable, le plus simple, le plus gai des compagnons : M^me^ de Duras est ravie de découvrir en lui « la simplicité d'un enfant », et Joubert, qui lui ressemblait si peu, et qui lui fut un jour si sévère, ne tarit pas d'éloges sur son « incomparable bonté », sur sa « parfaite innocence », sur sa « simplicité de vie et de mœurs », sur son « inépuisable gaîté » : cet « homme de génie » est, en même temps, un « bon garçon ». Quels que fussent ses torts ou ses fautes, on ne peut s'empêcher de l'aimer. Sa grâce était la plus forte : son don de séduction opérait sur tous ceux qui l'approchaient et qui si souvent eurent à souffrir par lui : ils pardonnaient tout à cette riche, complexe et attachante nature. Il était « l'Enchanteur », et l'enchantement n'a pas été exorcisé par la mort.

Nos tendances ou nos idées générales à tous sont l'écho de notre caractère plus ou moins modifié par la vie. Au sortir de la Révolution, qui avait d'abord séduit son instinct d'individualisme, Chateaubriand inclinait à l'autorité : l'expérience napoléonienne lui a inspiré, pour le reste de ses jours, l'horreur du despotisme, et il s'efforcera désormais, dans sa vie politique, de concilier ses aspirations d'autrefois avec celles d'aujourd'hui. Ce qui l'a ramené à la religion, c'est son instinct idéaliste, ce sont ses goûts d'artiste, c'est « la beauté morale et poétique » du christianisme. Depuis quinze ans écoulés, la vie n'a fait que le confirmer dans ses convictions religieuses. Au cours de ses voyages et de ses études historiques, il s'est rendu mieux compte encore de l'importance unique et irremplaçable du facteur religieux ; de plus en plus nettement il a conçu le caractère essentiel du christianisme sous sa forme catholique et « sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre ». Il a constaté qu'en dehors de lui il était vain de chercher un frein moral et un principe de progrès social qui eussent une valeur véritable : sur ce point, son expérience intime venait corroborer son expérience croissante de la vie et des hommes. Le pari qu'il a fait en 1798, il n'avait pas eu à le démentir.

### V. — L'*ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM*

A défaut d'un long journal intime qui nous permettrait de nous représenter la succession des états d'âme de René, nous avons la bonne fortune de posséder, avec d'abondantes retouches assurément, les feuilles de route de son voyage en Orient. Car, tout au fond, si on le débarrasse des dissertations et digressions d'origine souvent livresque qui l'encombrent, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* n'est pas autre chose. « Je prie le lecteur de regarder cet *Itinéraire*, nous dit Chateaubriand lui-même, moins comme un voyage que comme les mémoires d'une année de ma vie. » Obéissons-lui donc ; et sans nous attarder aux diverses questions littéraires, historiques ou biographiques que pourrait soulever l'étude de l'*Itinéraire*, observons-y « l'homme » qui s'y peint avec « une parfaite sincérité », n'ayant « rien dans le cœur qu'il craignît de montrer au dehors », « beaucoup plus que l'auteur ».

Peu de voyageurs en Grèce ont « salué la patrie des arts et

du génie » avec un plus vif enthousiasme que Chateaubriand. Les pages où il a enregistré ses découvertes, ses aventures, ses impressions d'artiste et de poète comptent parmi les plus belles et les plus spontanées qu'il nous ait laissées. Quand il aperçoit les côtes de l'Élide, « il faut, s'écrie-t-il, que la gloire soit quelque chose de réel, puisqu'elle fait ainsi battre le cœur de celui qui n'en est que le juge ». Mais il a beau déclarer que « les anciens sont nos maîtres en tout », exprimer en termes des plus chaleureux son admiration pour Sparte et surtout pour Athènes, sa ferveur humaniste ne l'aveugle pas sur les vices intérieurs de cette brillante civilisation hellénique, et sur les causes qui ont précipité sa décadence. « Un État démocratique, dira-t-il en parlant d'Athènes, c'est le pire des États, lorsqu'il faut combattre un ennemi puissant, et qu'une volonté unique est nécessaire au salut de la patrie. » « Peuple vieilli et dégradé » depuis deux mille ans, n'ayant pas été renouvelé par l'infusion d'un sang barbare, les Grecs ne lui semblent pas devoir, de si tôt, secouer le joug ottoman. Aux Turcs qui, déjà, de son temps, « trouvaient des apologistes », Chateaubriand est sévère ; leur brutalité destructrice, leur servilité, leur fanatisme lui paraissent la négation même de l'humanité ; leur religion est d'un ordre tout à fait bas : « il n'y a dans le livre de Mahomet ni principe de civilisation, ni précepte qui puisse élever le caractère : ce livre ne prêche ni la haine de la tyrannie, ni l'amour de la liberté. » L'Occident est réfractaire à l'Islam, et, suivant le mot si juste de Bonald, les Turcs ne sont que campés en Europe.

En Asie même, leur domination est plus précaire qu'il ne semble. D'abord les croisades lui ont porté un coup sensible. Contre ces expéditions guerrières, quelles déclamations n'a pas accumulées l'inintelligence historique du XVIII^e^ siècle ! Ignorance et injustice. « Il s'agissait non seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité et aboli la servitude... L'esprit du mahométisme est la persécution et la conquête : l'Évangile, au contraire, ne prêche que la tolérance et la paix. » Voilà ce qu'un pèlerinage en Terre sainte fait nettement apparaître aux

regards les plus prévenus. Là les deux religions rivales s'opposent trait pour trait dans leur esprit et dans leurs œuvres. Que l'on compare les humbles religieux, gardiens du Saint-Sépulcre, dont la vie n'est que patience, abnégation et dévouement, avec leurs maîtres musulmans, dont la tyrannie oppressive, cruelle et capricieuse n'est guère adoucie que sur les sollicitations de l'ambassadeur de France. D'un côté, tout « le despotisme oriental » ; de l'autre, tous les miracles de la foi chrétienne. C'est vraiment une chose extraordinaire que l'existence de ces Pères latins de Jérusalem. « Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, de renverser d'aussi faibles remparts? La charité des moines : ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. »

Un autre spectacle extraordinaire de Jérusalem, c'est celui du peuple juif. « Il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays. » Méprisés, humiliés, accablés de mauvais traitements, « ils baissent la tête sans se plaindre ». Absorbés dans la lecture d'un livre « mystérieux », qui les soutient et qui les juge, ils attendent éternellement, sans que rien les décourage, le roi qui doit les délivrer. « Écrasés par la Croix qui les condamne et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. » Mais, tandis que tous les autres peuples de l'histoire ont successivement disparu, le peuple juif seul subsiste, toujours le même depuis cinq mille ans, témoin irrécusable et involontaire des divines promesses. N'y a-t-il pas là de quoi provoquer « un étonnement surnaturel »? « Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du merveilleux, nous pensons que ce caractère est ici. »

On le voit, si rapide et, à certains égards, si peu religieux qu'ait été dans quelques-uns de ses motifs son pèlerinage à Jérusalem, ce que Chateaubriand rapportait de son voyage en Orient, c'est une sorte de leçon d'apologétique expérimentale. De cette nouvelle expérience, *les Martyrs* allaient bénéficier.

### VI. — *LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE*

Avant d'en venir aux *Martyrs*, il faut nous arrêter un moment devant une œuvre de bien moindre envergure, qui fut pour lui, après le grand effort de son épopée en prose, comme un aimable « divertissement » littéraire. *Les Aventures du dernier Abencerage* n'ont vu le jour, à vrai dire, qu'en 1826. Mais cette « nouvelle » espagnole a été composée en 1810 et elle se rattache directement aux souvenirs du voyage en Orient. Chateaubriand a pris soin de nous en avertir lui-même. « C'est sur les lieux mêmes, écrit-il, que j'ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l'Alhambra, et de cette mosquée transformée en église, qui n'est autre chose que la cathédrale de Cordoue. Ces descriptions sont donc une espèce d'addition à un passage de l'*Itinéraire*. » Ce qu'il ne nous dit pas, mais ce que nous savons par ailleurs, et ce qu'il nous eût été assez facile de deviner, c'est que, sous une forme romanesque, et avec toute sorte de transpositions ingénieuses, *l'Abencerage* est une évocation d'un épisode de sa vie amoureuse. Aben-Hamet, le galant Abencerage qui, en quittant le rivage africain, se demande avec inquiétude si on lui est demeuré fidèle, c'est Chateaubriand lui-même. Blanca, la séduisante Espagnole, dont les « cheveux noirs tombent en boucles sur son cou d'albâtre », c'est Nathalie de Noailles, et c'est en sa compagnie que René a visité l'Alhambra. Suivant sa constante habitude, Chateaubriand ne s'est d'ailleurs pas contenté de puiser dans ses souvenirs personnels pour composer sa nouvelle ; il a utilisé toute sorte d'ouvrages descriptifs, historiques, romanesques ou dramatiques ; il y a même dans ses pages l'écho un peu lointain, souvent reconnaissable pourtant, du *Cid* et de *Zaïre*. Et comme toujours, romantique et classique tout ensemble, son art a consisté à fondre harmonieusement tous ces divers éléments.

Littérairement, on a porté sur *l'Abencerage* des jugements assez différents. Sainte-Beuve se montre assez sévère pour ce

qu'il appelle « le plus parfait des tableaux d'Empire ». Mais Vinet ne tarit pas d'admiration pour ce « diamant de la plus belle eau ». Et Jules Lemaître, si dur et, presque toujours, si injuste pour Chateaubriand, a trouvé « délicieux » et « charmant » ce « chef-d'œuvre du genre troubadour ». Un chef-d'œuvre où l'art est grand, trop grand peut-être, car il ne se laisse pas oublier. On n'y sent pas assez la flamme qui consume et qui unifie ; l'ensemble est élégant et froid, un peu conventionnel et même artificiel ; le travail du mosaïste s'y laisse trop apercevoir. On voudrait moins de convention, un peu plus de fougue et de diable au corps. L'œuvre est très loin d'avoir la vive originalité, le chaud coloris d'*Atala*, la portée symbolique de *René*. En dépit d'un style dont la grâce un peu sobre semble la vertu dominante, elle n'aurait pas suffi à classer un écrivain.

Par un trait cependant, elle se rattache au système d'idées et de préoccupations qu'avait inauguré le *Génie du Christianisme*. Chateaubriand avait avancé que les troubles du cœur ont un accent plus pathétique quand il s'y mêle quelque inquiétude religieuse. Déjà *Atala* et *René* avaient été une brillante illustration de cette thèse. L'*Abencerage* en est une autre, agrémentée, conformément encore aux théories du *Génie*, d'une évocation pittoresque des mœurs du moyen-âge et des coutumes chevaleresques. Ce qui sépare définitivement, et séparera toujours, Blanca d'Aben-Hamet, c'est qu'ils appartiennent l'un et l'autre à deux religions différentes. « Musulman, dit Blanca, je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton épouse fortunée. » Et Aben-Hamet de riposter : « Chrétienne, je suis ton esclave désolé ; musulmane, je suis ton époux glorieux. » Un moment, Aben-Hamet, qui sent vivement tout le charme et toute la poésie de la foi chrétienne, est sur le point de céder à l'attrait de la grâce, et de la beauté. Mais il se ressaisit à la fin : son « honneur » lui interdit de faire à son amour le sacrifice de sa croyance. Il souffrira ; mais il restera fidèle à la religion de ses pères. Sur ce thème qui prête tout naturellement aux effets les plus dramatiques, Chateaubriand a construit toute sa nouvelle. Artiste très conscient, il l'exploitera encore dans les *Martyrs*.

### VII. — ORIGINES ET COMPOSITION DES *MARTYRS*

Conçus à Rome au lendemain de la publication du *Génie du Christianisme*, et pour en confirmer l'une des thèses essentielles, publiés sept ans après, *les Martyrs* ont été, dans l'intervalle, l'œuvre capitale de Chateaubriand. « Je n'ai pas cessé d'y travailler », déclare-t-il; et, de fait, il n'a rien négligé, études, lectures et voyages, pour assurer à son œuvre toute la perfection dont elle était susceptible. « Le travail était de conscience, nous dit-il dans ses *Mémoires*; j'avais consulté des critiques de goût et de savoir, MM. de Fontanes, Bertin, Boissonade, Malte-Brun, et je m'étais soumis à leurs raisons. Cent et cent fois, j'avais fait, défait et refait la même page. De tous mes écrits, c'est celui où la langue est le plus correcte. » Nous n'avons malheureusement pas tous les brouillons successifs de l'écrivain; mais nous possédons quelques fragments de son manuscrit définitif (1), et les nombreuses corrections dont ils portent la trace, nous font pressentir la scrupuleuse qualité de son effort littéraire.

Il avait rêvé d'écrire une épopée chrétienne et une épopée en prose. D'une œuvre de ce genre, il n'existait pas de modèle; mais en combinant divers éléments empruntés à des œuvres connues et classées, on pouvait se faire une sorte de « modèle idéal » dont il s'agissait, dès lors, de se rapprocher le plus possible. Chateaubriand a suivi trop fidèlement ce programme. Homère et Virgile, Dante et Le Tasse, Milton, Fénelon, Voltaire et Klopstock, voilà les maîtres dont il s'inspire, et parfois de si près que, trop souvent, *les Martyrs* nous donnent l'impression d'une suite d'élégants pastiches insuffisamment fondus. Ce libre génie a manqué d'audace et de confiance en soi. Il n'a pas su s'affranchir des règles et des conceptions classiques; il a eu la superstition des « grands genres » : l'épopée et la tragédie lui ont paru être, comme à tous ses contemporains, le plus noble effort où pût se hausser le génie littéraire; il ne s'est pas rendu compte qu'il avait essentiellement un tempérament et une vocation de poète lyrique et de romancier et que, comme tel, il ne

(1) Voyez là-dessus dans nos *Nouvelles études sur Chateaubriand* nos pages sur *les Reliques du manuscrit des Martyrs*. La Bibliothèque nationale possède, en manuscrit, deux livres des *Martyrs*; M. Louis Barthou en possède un autre.

pouvait s'accommoder des formes conventionnelles où s'enfermait la littérature du temps. Lui qui était né pour être créateur, il s'est fait humblement disciple ; les procédés, les formules, les images, les thèmes d'inspiration et de développement, bref, toute la rhétorique soi-disant épique que, depuis Homère jusqu'à Klopstock, les auteurs d'épopées se sont religieusement transmise d'âge en âge, il l'a servilement adoptée. Il a fait surtout fâcheusement sienne la conception du « merveilleux » ; traitant comme de simples « machines » tous les êtres supra-sensibles qu'il fait fictivement intervenir dans son poème, n'ayant pas, d'autre part, l'imagination visionnaire d'un Dante ou d'un Hugo qui personnifie et fait vivre les abstractions, il s'est donné l'air de développer froidement, à la façon d'un Voltaire, les lieux communs d'une sorte de mythologie chrétienne et de ne pas croire, lui tout le premier, à ce surnaturel dont il s'était institué l'apologiste. Par une de ces ironies dont l'histoire des idées est coutumière, la fidélité de son attachement à la tradition littéraire et classique a fait suspecter la sincérité de son attachement à la tradition religieuse.

Par bonheur, il y avait, engagées, pour ainsi dire, dans son poème, des parties d'histoire qui exigeaient des qualités toutes différentes de celles qui forment l'apanage de l'humaniste imitateur un peu superstitieux des anciens. Chateaubriand s'était proposé d'évoquer l'état du monde antique à la fin du III^e^ siècle de notre ère et de peindre le curieux mélange de mœurs, de races et de croyances, qui caractérisait cette société en décadence et en voie de renouvellement. Pour réaliser ce dessein, il avait à explorer une abondante littérature : il n'y a pas manqué. Il nous a indiqué lui-même les principales sources auxquelles il a puisé : il semble bien qu'il ait consciencieusement utilisé tout ce que l'érudition contemporaine lui fournissait de renseignements divers sur l'époque qu'il voulait reconstituer. Mais ces matériaux ont été exploités par lui avec un rare bonheur, et il a su en dégager une image très vivante et très suffisamment exacte, en dépit de certains anachronismes, de ces âges révolus. Son âme d'artiste lui faisait concevoir vivement en quoi un Barbare différait d'un Gaulois, et un Grec d'un Romain, et, par des traits appropriés, il savait traduire ces divergences. L'arrière-fond historique des *Martyrs* est brossé avec une lumineuse netteté et une remarquable vigueur. Pour la première

fois peut-être apparaît dans ce poème en prose cette « couleur locale » que les historiens de l'avenir s'attacheront à rendre avec une volonté si constante.

On n'échappe guère à son génie. Très résolument, Chateaubriand avait voulu composer un poème épique : en fait, il a surtout écrit un roman, le roman des amours contrariées du chrétien Eudore et de la païenne Cymodocée, et de leur commun martyre. Et ce roman est de beaucoup la partie la plus intéressante et la plus vivante de l'œuvre. Il est d'abord très ingénieusement construit : l'intérêt, fort habilement ménagé par d'adroites péripéties, va croissant et se soutient sans défaillance jusqu'au bout. D'autre part, si l'on y rencontre quelques figures de convention, — notamment Démodocus, que Sainte-Beuve appelait irrévérencieusement « une ganache homérique », — les caractères essentiels, Hiéroclès, Velléda, Cymodocée, Eudore sont bien tracés : les sentiments ou les passions qui les animent sont analysés et exprimés avec force et pénétration tout ensemble. Et enfin si, pour notre goût moderne, le style peut paraître trop fleuri, trop poétique, trop nourri de réminiscences classiques, s'il a parfois comme des allures de traduction, ce n'en est pas moins le style d'un grand écrivain, et dont la vivante originalité perce et s'impose sous tous les apports étrangers : des images charmantes et neuves, de vives descriptions, des expressions créées et saisissantes, à chaque instant, rompent la monotonie d'une noblesse un peu continue et qui, à la longue, paraîtrait aisément bien artificielle. De l'artifice, assurément il y en a, dans la forme comme dans la conception des *Martyrs :* mais il y a tant d'art aussi, et tant de fraîcheur d'imagination qu'on se laisse prendre malgré tout aux prestiges de « l'Enchanteur » et qu'on lui passe ses défauts ou ses erreurs pour ne plus songer qu'à son talent.

Roman à demi historique, *les Martyrs* sont aussi un roman apologétique. Le sous-titre, *le Triomphe de la religion chrétienne,* indique assez nettement la thèse dont ils sont l'illustration. Il s'agit toujours, comme dans le *Génie,* de prouver « la supériorité du christianisme sur tous les autres cultes de la terre ». Supériorité morale, dont la vie et les croyances des premiers chrétiens nous sont une preuve tangible et singulièrement éloquente : si le christianisme a « triomphé », c'est en raison même de cette supériorité qui s'est imposée aux païens

eux-mêmes. Supériorité poétique : les dogmes et mystères du christianisme sont une source d'inspiration esthétique plus haute et plus riche que toute la mythologie antique : sur ce dernier point, la démonstration tentée a paru peu satisfaisante. Mais une idée, même discutable, a une vertu que ne possède pas la représentation purement plastique des choses de la vie. Ce qui soutient encore *les Martyrs*, ce qui leur donne une portée symbolique et même philosophique qu'ils n'auraient pas sans cela, c'est précisément l'idée générale, la pensée apologétique dont ils sont la romanesque mise en œuvre. Et c'est par là qu'ils ont exercé sur le développement de la littérature ultérieure une profonde et durable influence.

### VIII. — *LES MARTYRS* ET LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

*Les Martyrs* n'ont pas eu tout d'abord l'heureuse fortune qui avait accueilli *Atala* et le *Génie du Christianisme* à leur naissance. L'insuccès relatif de l'œuvre nouvelle s'explique beaucoup moins par ses défauts que par un concours particulier de circonstances. Soit hasard, soit négligence, soit confiance d'auteur arrivé, Chateaubriand n'avait pas déployé, pour lancer son poème, toute l'activité diplomatique dont il avait fait preuve pour la publication du *Génie*. De plus, et surtout, tandis qu'en 1802, il avait pour lui le pouvoir et toute la presse officielle, en 1809, il les avait contre lui ; la presse indépendante était réduite à l'impuissance : nous avons vu ce que Napoléon avait fait du *Mercure* ; le *Journal des Débats*, enlevé aux frères Bertin, était devenu le *Journal de l'Empire* ; il suffisait qu'un livre déplût au maître, ou à Fouché, pour être assuré du silence ou d'un étranglement dans les règles. C'est ce qui arriva à Chateaubriand : la police impériale ne se contenta pas des « cartons » que l'écrivain avait prudemment insérés dans son livre ; les allusions transparentes et cinglantes qu'il contenait au César français et à son entourage, soulignées d'ailleurs par la maladresse du traducteur anglais, furent dénoncées en haut lieu, et la meute reçut l'ordre de se taire ou d'aboyer. Un journaliste des *Débats*, Hoffman, qui n'était ni sans esprit, ni sans talent, ni sans autorité, et qu'on ne peut guère accuser d'avoir obéi à une consigne, mais qu'un bon sens un peu épais, étroit et voltairien ne prédisposait pas à goûter la poésie, et que les lau-

riers de Morellet et de Ginguené empêchaient sans doute de dormir, s'empressa, dans trois articles successifs, d'exécuter le nouvel ouvrage. Les articles firent du bruit : le ton était donné ; l'opinion publique fut ébranlée, et « pendant quelque temps », Chateaubriand put croire son œuvre « tombée ».

Si violente qu'elle fût, la critique d'Hoffman renfermait bien des observations judicieuses, et dont Chateaubriand tout le premier a tiré parti quand, l'année suivante, il retoucha ses *Martyrs* en vue d'une troisième édition. Les défauts du poème, les erreurs géographiques ou historiques dans lesquelles l'auteur était tombé y sont impitoyablement relevés. Mais le sens de l'antique, la finesse littéraire, la délicatesse morale font souvent cruellement défaut à ce presque compatriote de Grimm, et ses meilleures plaisanteries font parfois un peu long feu : l'épisode même de Velléda n'a pas trouvé grâce devant lui. En dépit de quelques éloges, son jugement final est d'une criante injustice. A ses yeux, « ce prétendu poème est le mauvais ouvrage d'un homme qui a un grand talent ». « La conception de cet ouvrage, dit-il encore, *est une grande folie*, et le mélange du sacré et du profane y est un grand scandale. Je ne serais pas étonné que quelques prélats, quelques pasteurs, ou autres personnages bien pieux, s'élevassent fortement contre une production dont l'effet est si contraire à l'intention de l'auteur. »

Cette ironique et insidieuse prédiction allait se trouver réalisée. L'abbé Clausel de Montals, grand vicaire d'Amiens, futur évêque de Chartres, le propre frère d'un excellent ami de Chateaubriand, Clausel de Coussergues, « se chargea de faire justice des horribles impiétés de l'auteur du *Génie du Christianisme* ». Mme de Chateaubriand prétend que ses « diatribes » lui valurent peu après la croix de la Légion d'honneur ; mais Mme de Chateaubriand est assez mauvaise langue. En tout cas, cette attaque ecclésiastique n'était pas faite, après celle d'Hoffman, pour réconforter l'écrivain, et il apparaît en effet dans sa correspondance « totalement découragé » : il n'en préparait d'ailleurs pas moins la publication de l'*Itinéraire* qui devait avoir un très vif succès et lui ouvrir l'Académie française.

Et peu à peu *les Martyrs* se relevaient et trouvaient des défenseurs. Le *Bulletin de Lyon* publiait sept articles anonymes, qui furent ensuite réunis en brochure, mais qui ne semblent pas avoir eu grand écho à Paris. Cette réponse à

Hoffman était assez habile et vigoureuse, et elle ne laisse pas subsister grand chose des objections du critique des *Débats* : elle était d'un « homme instruit et religieux », Guy-Marie Deplace, dont Joseph de Maistre devait, plus tard, utiliser la compétence pour la publication de son livre *Du Pape*. D'autre part, la *Gazette ecclésiastique* ou *Journal des curés* insérait sept articles d'une inspiration analogue. *Le Publiciste*, de M. Suard, publiait plusieurs articles, où l'on discutait divers détails d'exécution, mais où l'on rendait, en termes des plus élogieux, un hommage très vibrant à l'œuvre du grand écrivain : ces articles, signés G., étaient de Guizot : Chateaubriand en fut ravi et écrivit au jeune journaliste trois intéressantes lettres, qui nous ont été conservées. Le *Mercure*, de son côté, insérait deux articles d'Esménard, articles « très bons, très sérieux, » disait Chateaubriand, et où, parmi quelques menues réserves, s'exprimait une « haute admiration » pour l'auteur des *Martyrs* Dussault, dans les *Annales littéraires*, protestait contre les railleries d'Hoffman et déclarait, en parlant des *Martyrs*, que « cette création nouvelle d'un grand écrivain porte l'empreinte de son beau génie » ; il citait les stances célèbres que Fontanes, pour relever le courage de son ami, lui avait adressées, et que venait de publier le *Journal de Paris*. Enfin, en 1811, à propos de l'*Itinéraire*, dans le *Journal des Débats* lui-même, Malte-Brun revenait sur *les Martyrs* et les vengeait discrètement des plaisanteries de son ironique confrère : « Il me semble, disait-il, que ce même ouvrage, imparfait sans doute, comme le sont toutes les œuvres de l'homme, *vivra autant que la littérature moderne de l'Europe chrétienne* .. Le *Télémaque* serait un morceau d'histoire, si les événements étaient vrais ; *les Martyrs* seraient un poème, s'ils étaient écrits en vers. »

Tous ces témoignages, hautement autorisés, ne faisaient que confirmer la faveur croissante du public. Au mois de mars 1809, le libraire Le Normant avait mis en vente deux éditions simultanées des *Martyrs*, l'une « cartonnée », en deux volumes in-octavo, l'autre, non « cartonnée », en trois volumes in-18 : on ignore le chiffre du tirage, mais tout fait croire qu'il a été fort élevé. Une autre édition, en trois volumes in-octavo, était en même temps publiée à Londres. Cette même année 1809 a vu paraître une seconde édition. En 1810, Chateaubriand publiait une troisième édition : elle était revue et corrigée,

« précédée d'un examen, avec des remarques sur chaque livre et des fragments du voyage de l'auteur en Grèce et à Jérusalem » : elle était en trois volumes in-octavo. « Il s'est plus écoulé d'exemplaires de mon dernier ouvrage en quelques mois, écrivait Chateaubriand dans la *Préface*, qu'il ne s'est vendu d'exemplaires du *Génie du Christianisme* en plusieurs années. » On le voit, s'il y eut quelque hésitation au début, le succès de librairie était assez vite venu récompenser l'effort de l'écrivain.

Celui-ci, comme il avait fait pour le *Génie du Christianisme*, avait cru devoir intervenir dans sa propre cause. Son *Examen*, ses *Remarques* sont une réponse souvent victorieuse aux critiques qui lui ont été adressées; mais le ton en est trop acerbe. Villemain lui-même n'en goûtait qu'à moitié l' « amertume un peu monotone ». « J'eus tort, avoue Chateaubriand, dans les *Mémoires*. Les auteurs attaqués diraient les meilleures choses du monde, qu'ils n'excitent que le sourire des esprits impartiaux et les moqueries de la foule. Ils se placent sur un mauvais terrain : la position défensive est antipathique au caractère français. » Il y a bien du vrai dans ces observations : Chateaubriand, cette fois, avait raison, et raison avec bonne grâce.

### IX. — L'AUTOBIOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE ET L'HISTOIRE DES ORIGINES CHRÉTIENNES DANS *LES MARTYRS*

De toutes ces discussions essayons de dégager quelques points essentiels.

Tout d'abord, a-t-on suffisamment observé que *les Martyrs*, dans certaines de leurs parties, sont, comme *René*, comme *Atala*, comme *les Natchez*, un véritable roman autobiographique ? Chef de chœur des écrivains romantiques, lyrique impénitent, passionnément épris d'individualisme, Chateaubriand était presque incapable de se déprendre de son propre moi. Et comme il s'était peint sous les traits de René et de Chactas, comme il se peindra bientôt sous ceux d'Aben-Hamet, il s'est peint sous les traits d'Eudore. Non seulement il a prêté à son héros, en les transposant un peu, quelques-uns des événements de sa propre vie, mais encore il a exprimé sous ce nom d'emprunt bien des sentiments personnels qu'il aurait hésité à exprimer d'une façon plus directe.

La confession d'Eudore est, à bien des égards, la confession de René et l'évolution morale qui a détaché celui-ci du christianisme, et qui l'y a progressivement ramené, y est décrite avec une précision discrète dont les biographes n'ont pas toujours su s'aviser. L' « enchantement » du jeune Grec qui, transplanté à Rome, s'émerveille de la grandeur, de la vivante beauté de la ville éternelle, et, dans ses « courses d'une curiosité dangereuse », « oublie l'humble église des chrétiens », c'est un manifeste souvenir des premières impressions du jeune officier breton qui, en 1786, découvre le Paris un peu païen, mais si séduisant et si divertissant des dernières années de l'ancien Régime et en oublie les mœurs et les croyances de sa province natale. « *Cette vivacité d'imagination*, à laquelle je m'abandonnai d'abord, fut la première cause de ma perte. » Est-ce Eudore, est-ce Chateaubriand ici qui parle? Et ceci encore : « *Trois ans* passés à Rome *dans les désordres de la jeunesse* avaient suffi pour me faire presque entièrement oublier ma religion. J'en vins même à cette indifférence qu'on a tant de peine à guérir, et qui laisse moins de ressource que le crime. » Pareillement, les lentes étapes du retour d'Eudore au christianisme, ses rechutes, ses troubles d'âme, ses résolutions de conversion dans sa lointaine Armorique, tout cela doit être l'écho fidèle de l'état d'esprit de Chateaubriand émigré, composant son *Essai sur les Révolutions*, dans son exil d'Angleterre. Écoutons-le :

Là, séparé du reste du monde, je vécus plusieurs mois dans la solitude. *Cette retraite me fut utile. Je descendis dans ma conscience;* je sondai des plaies que je n'avais encore osé toucher depuis que j'avais quitté Zacharie; *je m'occupai de l'étude de ma religion.* Je perdais chaque jour un peu de cette inquiétude si amère que nourrit le commerce des hommes. Je comptais déjà sur une victoire qui aurait demandé des forces supérieures aux miennes. *Mon âme était encore tout affaiblie par ma première insouciance et mes criminelles habitudes;* je trouvais même, dans les anciens doutes de mon esprit et la mollesse de mes sentiments, *un certain charme qui m'arrêtait : mes passions étaient comme des femmes séduisantes* qui m'enchaînaient par leurs caresses...

Ces trop douces chaînes, l'Eudore de la réalité, même converti, nous le savons, n'a pas eu toujours la force de s'en affranchir. Du moins, il ne s'y est pas abandonné sans remords

et sans trouble, n'en ayons pour preuve que les « blasphèmes » ou les « imprécations » de l'Eudore de la fiction :

Velléda, ne songeons plus qu'à vivre l'un pour l'autre : *Renonçons à nos dieux, étouffons nos remords dans nos plaisirs. Pourquoi ces dieux nous ont-ils donné des passions invincibles?* Qu'ils nous punissent, s'ils le veulent, des dons qu'ils nous ont faits. J'ai puisé dans ton sein la fureur de ton amour, et *puisque la vertu nous échappe*, méritons du moins les supplices de l'éternité par toutes les délices de la vie...

L'aveu était si direct, l'accent si vif, le cri si passionné que Chateaubriand n'a pas tardé à faire disparaître de son texte ces lignes trop brûlantes : il a senti qu'il était allé un peu loin dans la voie des confidences.

Un autre aspect original et intéressant des *Martyrs*, c'est l'évocation historique qu'ils nous présentent des premiers temps du christianisme. Pour la première fois, un écrivain qui n'était ni un érudit, ni un hagiographe de profession faisait passer dans une œuvre littéraire les résultats acquis de l'érudition contemporaine. Avec raison, Chateaubriand attachait une grande importance à cette partie de sa tâche. « Une partie essentielle de mon plan, écrivait-il dans l'une de ses *Remarques*, est d'offrir le tableau complet du christianisme à l'époque de la persécution de Dioclétien. J'ai eu soin de rappeler les noms de presque tous les martyrs et saints du IVe siècle, et de les lier plus ou moins au sujet par un mot ou par un souvenir. Ces misères échappent à la plupart des lecteurs, mais elles coûtent à l'écrivain, et en dernier résultat, elles font pourtant qu'un ouvrage est plein et nourri de faits, ou qu'il est *dépourvu de sens et de lecture.* » *Les Martyrs* ne sont dépourvus ni de sens ni de lecture. Chateaubriand a fait un remarquable effort pour s'assimiler l'essentiel de ce qu'on pouvait savoir de son temps touchant les origines chrétiennes. Il ne s'est pas contenté de lire de près et d'utiliser les grands ouvrages de Fleury et de Gibbon; il s'est reporté aux textes originaux; il a compulsé les Vies des saints et des Pères du désert, les *Actes des martyrs*, les œuvres de Lactance, de Tertullien et des premiers écrivains du christianisme. Qu'au nom d'une érudition plus complète et plus sûre on puisse relever dans ses pages quelques erreurs et quelques méprises, cela est possible, et même probable; et au surplus, la

chose n'importe guère : de quelle *Histoire*, fût-ce la plus « scientifique », au bout d'un siècle, ne pourrait-on en dire autant? L'essentiel est que, pour son temps, l'information d'un écrivain soit sérieuse et consciencieuse, et peut-être surtout, que toute sa science ne lui serve qu'à nous présenter une image plus précise, plus exacte et plus vivante de l'époque qu'il se propose de nous peindre.

Or, à ce double point de vue, il n'y a guère qu'à louer dans les pages historiques des *Martyrs*. La documentation en est abondante et solide; et dans son ensemble, le tableau que nous trace le poète de l'Église primitive, de la vie et des mœurs, des institutions et des croyances des premiers chrétiens est d'une large et vive intelligence, d'un saisissant relief, et d'une grande justesse de touche. Même aujourd'hui, après tant de recherches érudites, tant de « reconstitutions » historiques ou romanesques de ce lointain passé, je ne sais si, pour en donner une idée rapide, juste et colorée, on trouvera mieux que les chaudes esquisses des *Martyrs*.

### X. — LA CONCEPTION DU CHRISTIANISME DANS L'OUVRAGE

Mais Chateaubriand n'écrit pas simplement *ad narrandum;* il écrit surtout *ad probandum*. Son poème est, de propos très délibéré, un poème apologétique; il a pour objet essentiel de « défendre » et d' « illustrer » une certaine conception du christianisme. Jusqu'à quel point y a-t-il réussi?

Chateaubriand a fini par reconnaître lui-même, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, qu'il avait assez mal posé la question du merveilleux. « Le défaut des *Martyrs*, écrit-il, tient au merveilleux *direct* que, dans le reste de mes préjugés classiques, j'avais mal à propos employé. Effrayé de mes innovations, il m'avait paru impossible de me passer d'un *enfer* et d'un *ciel*. Les bons et les mauvais anges suffisaient cependant à la conduite de l'action, sans la livrer à des machines usées. » « Machines » pour « machines », celles que le poète empruntait à la mythologie antique étaient beaucoup moins abstraites, beaucoup plus plastiques, beaucoup plus poétiques en un mot que celles qu'il tirait de la théologie chrétienne, et, en dépit de sa thèse, c'est ce qu'il n'a pu s'empêcher de mettre en évidence; de sorte que, sur ce point particulier, il était pour ainsi dire battu par ses

propres armes. Non, il n'était pas vrai « que le merveilleux de la religion chrétienne pouvait peut-être lutter contre le merveilleux emprunté de la mythologie »; et, à en juger tout au moins par l'exemple de Chateaubriand, entre les deux « merveilleux », un vrai poète ne pouvait éprouver aucune hésitation.

Mais le « merveilleux » *direct* n'est pas tout le merveilleux, et, sans le dire expressément, Chateaubriand s'est parfaitement avisé qu'il en existait un autre. Suivant un mot, aussi profond que spirituel, d'Émile Faguet que j'ai déjà cité, « le merveilleux chrétien, c'est une âme chrétienne ». On pourra toujours discuter, même après Dante et Milton, sur la « beauté poétique » du christianisme, et, à cet égard, d'excellents esprits pourront toujours lui opposer et lui préférer les légendes, les symboles et les mythes des imaginatives religions antiques. Mais la « beauté morale » du christianisme est chose incontestable. Là est sa véritable « supériorité » : supériorité tout intérieure sans doute, mais qui, lorsqu'elle « éclate aux esprits », efface toutes les autres. Celui qui une fois a senti tout ce qu'il y a de noblesse, de grandeur, d'héroïsme, de beauté spirituelle, de poésie enfin dans une âme touchée à fond, retournée, « convertie » par le christianisme, celui-là pourra prendre en pitié toutes les beautés périssables de la terre : il a été transporté, ne fût-ce qu'une minute, sur le plus haut sommet de l'humanité; il a pris contact avec le divin.

Vous voulez me faire avouer qu'il y a dans le christianisme un principe, une « âme de beauté », non seulement comparable, mais supérieure à tout ce qu'ont inspiré de plus beau les religions de l'antiquité : peignez-moi sa merveilleuse action sur les âmes; représentez-moi dans la réalité vivante de leur attitude intérieure, dans la sublimité des sacrifices et des vertus qu'il leur inspire, des âmes profondément et saintement chrétiennes; donnez-moi un moment, par votre art, l'illusion de vivre de leur vie; et vous aurez plus fait pour justifier votre thèse que si vous aviez accumulé les plus éloquentes démonstrations. Voilà ce qu'a très bien compris Chateaubriand; et, conformément à ce programme, il s'est efforcé de mettre sous nos yeux la vie et le martyre de quelques-uns de ces chrétiens de la primitive Église qui, pour rendre témoignage à leur foi, ont, avec un courage surhumain, affronté les plus cruels supplices et résisté aux plus effroyables persécutions. Zacharie, Dorothée, Eudore, Cymodocée ont été peints d'après les souvenirs qui

nous ont été conservés de ces temps héroïques; et, quelque part de fiction qui entre dans la composition de leur personnage, on les sent assez près de la réalité historique pour que l'intérêt qui s'attache aux « histoires vraies » n'en soit pas trop diminué.

Pour que, d'ailleurs, on ne pût pas l'accuser d'idéaliser outre mesure les figures imaginaires qu'il met en scène, Chateaubriand a eu l'art de leur prêter de trop humaines faiblesses. Son principal héros, Eudore, a oublié d'assez longues années son christianisme, et il a connu tous les entraînements d'une fougueuse jeunesse : la transformation morale que la foi chrétienne reconquise détermine dans cette âme, restée noble et généreuse malgré ses erreurs, est d'autant plus saisissante. Le christianisme a fait de ce jeune homme si ardent au plaisir un confesseur de la foi et un martyr. Voilà le vrai « merveilleux »; voilà le « miracle » : pour être tout intime, il n'en est pas moins visible aux yeux et « sensible au cœur ».

Et cette religion qui purifie, exalte et trempe si magnifiquement les âmes, bien loin d'être hostile à la nature et à la vie, en accepte et en favorise toutes les saines tendances. Elle surnaturalise l'homme; elle ne le mutile pas. Elle fait sien tout ce qu'il y a de bon dans la civilisation antique : les lettres, les arts, les sciences, les progrès matériels mêmes, rien de ce qui est vraiment humain ne lui reste étranger; elle ne répudie que ce qui est germe de décadence et principe d'immoralité. Quels hommes ont été plus mêlés à la vie spirituelle de leur temps qu'un Augustin et un Jérôme? Même devenus saints, ils ont gardé cette fleur de culture que leur éducation leur avait donnée; ils sont restés des humanistes et des lettrés. Pareillement Eudore : sa religion ne l'a pas rendu insensible à l'éclat de cette civilisation gréco-latine, dont il a eu la révélation et subi l'enchantement dans la Rome impériale. Voyez-le, au moment où il va se séparer de Cymodocée, contemplant, du haut de l'Acropole, le « brillant spectacle » que lui offre Athènes « dans toutes ses pompes » et s'appliquant les vers de Sophocle, que, là-bas, au théâtre de Bacchus, prononce l'acteur qui remplit le rôle d'Œdipe à Colone : sa prière ne ressemble assurément pas à celle que, sur le même Acropole, Renan fera plus tard : en est-elle moins fervente, moins pénétrée d'admiration pour le génie antique? Il n'est pas jusqu'au pauvre esclave Zacharie qui ne prouve, par son exemple, que christia-

nisme et haute culture sont choses éminemment conciliables : « Ce prêtre, qui ne paraissait savoir que la charité, avait toutefois l'esprit de science et un goût pur des arts et des lettres. Il possédait les antiquités grecques, hébraïques et latines. C'était un charme de l'entendre parler des hommes des anciens jours, en gardant les troupeaux des Barbares. » Chateaubriand ne conçoit pas que le divorce puisse être prononcé entre la foi chrétienne et les aspirations supérieures de l'esprit.

Toutes ces idées étaient déjà amorcées dans le *Génie du Christianisme*. Mais ici, elles sont développées sous une forme moins abstraite et plus plastique. *Les Martyrs* sont l'illustration, la mise en œuvre artistique des théories du *Génie*. Et, assurément, les vues que le poème suggère peuvent d'autant plus aisément prêter à la discussion que les porte-paroles du poète sont des personnages fictifs et qu'on peut toujours accuser l'écrivain de leur avoir prêté des sentiments ou des idées imaginaires. Jusqu'à quel point, pourra-t-on toujours demander, Zacharie et Eudore représentent-ils le christianisme réel, le christianisme authentique, ou le christianisme tel que le rêve ou l'imagine M. de Chateaubriand? Celui-ci a si bien senti l'objection qu'il s'est efforcé de mettre dans son ouvrage le plus de réalité historique possible et d'effacer en quelque sorte la ligne de démarcation qui sépare la fiction de la vérité. Au dernier livre de son poème, il fait ses adieux aux Muses : « Qu'elles viennent, s'écrie-t-il, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la Poésie et m'ouvrir les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité. » « Mais que dis-je? s'empresse-t-il d'ajouter, ne suis-je point entré déjà dans le champ de l'inutile exemple? Ah! les maux que Galérius a fait souffrir aux chrétiens ne sont pas de vaines fictions. » Ces lignes n'ont-elles pas toute la valeur d'un symbole? Par la nature de son génie, comme par les progrès de l'âge et le mouvement de sa pensée, Chateaubriand se trouvait de plus en plus entraîné vers l'histoire. De plus en plus il sentait, — et presque à chaque ligne *les Martyrs* suggèrent cette idée qui, déjà, s'esquissait dans certaines pages du *Génie du Christianisme*, — que l'histoire est la meilleure et la plus convaincante des apologétiques.

XI. — INFLUENCE ET PORTÉE DU LIVRE

Œuvre trop composite, qui tient à la fois du poème, du roman et de l'histoire, œuvre d'inspiration romantique et d'exécution classique, — et parfois même pseudo-classique, — *les Martyrs*, avec tous leurs défauts, leurs parties manquées, vieillies ou mortes, restent une œuvre considérable dans l'histoire de la littérature générale. Il ne faut sans doute les comparer ni aux chefs-d'œuvre de l'épopée primitive, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ni à ceux de l'épopée savante, l'*Énéide*, la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu*. Mais on peut les préférer à la *Jérusalem délivrée*, et surtout à la *Henriade*, et puisqu'aussi bien il s'agit ici d'un « poème en prose », ce genre honni par Marmontel (1), on peut dire qu'ils se placent tout à côté du *Télémaque*. Malte-Brun avait raison : le livre « vivra autant que la littérature moderne de l'Europe chrétienne ».

Quand il serait d'ailleurs plus « imparfait » encore qu'il ne l'est, il n'en aurait pas moins exercé sur la littérature ultérieure une forte et durable influence. D'abord, il a, par la contagieuse et démonstrative vertu de l'exemple, achevé de mettre en lumière et de populariser cette idée, grosse de conséquences, que l'inspiration chrétienne, si elle ne suffit pas à créer les grandes œuvres littéraires, leur prête un intérêt et un attrait dont elles ne trouveraient nulle part ailleurs l'équivalent. D'autre part, il a définitivement établi que le vers, forme supérieure de l'art, n'est pourtant point indispensable à l'expression du sentiment poétique, et qu'il peut y avoir plus de vraie poésie dans telle page de prose que dans tel prétendu poème, plus ou moins habilement versifié. Enfin il a donné naissance à deux ou trois genres qui ont eu depuis plus d'un siècle une singulière fortune.

Avant Walter Scott, en effet, ce sont bien *les Martyrs* qui ont, dans la littérature européenne, inauguré le roman historique. Balzac et Vigny, Dumas et Flaubert sont, à cet égard,

(1) « Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poésie pour avancer qu'il peut y avoir des poèmes en prose : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de goût et de bon sens. M. de Fénelon, qui avait beaucoup de l'un et de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, et jamais sous celui de poème. » (Marmontel, préface pour *la Henriade*, éd. de 1746; *Œuvres de Voltaire*, éd. Beuchot, t. X, p. 12.)

tributaires de Chateaubriand. Plus précisément encore, Chateaubriand est l'initiateur de ce qu'on pourrait appeler le roman des origines chrétiennes, et de *Fabiola* à *Quo vadis*, à *Sanguis martyrum* et à *Ben-Hur*, tous les écrivains, français et étrangers, qui ont exploité avec succès cette veine féconde, procèdent directement des *Martyrs*.

*Les Martyrs* ont aussi largement contribué à dissiper le préjugé, — que la *Henriade* n'avait pas détruit, — et d'après lequel « les Français n'auraient pas la tête épique ». Rassurés et instruits par l'exemple et la grandiose imagination de Chateaubriand, nos poètes ont repris confiance en eux-mêmes. L'épopée moderne, telle que l'ont conçue et exécutée les Vigny, les Lamartine et les Hugo, — *Éloa*, *Jocelyn*, *la Chute d'un ange*, la *Légende des siècles*, — même quand elle diffère de celle de Chateaubriand, a reçu du grand poète en prose l'impulsion première et l'encouragement décisif.

Enfin on ne saurait exagérer l'action, tantôt directe et tantôt indirecte, qu'ont exercée *les Martyrs* dans la constitution de nos études historiques. Il y avait assurément en France avant Chateaubriand une histoire et des historiens, et l'auteur du *Génie du Christianisme* eût été le premier à protester, si on lui avait sacrifié et Bossuet et Voltaire. Mais l'histoire, telle que la conçoivent les modernes, l'histoire qui est non seulement une exposition et une interprétation des faits, l'histoire qui est évocation et « résurrection », cette histoire-là a trouvé dans *les Martyrs* ses premiers modèles. On se rappelle la page célèbre d'Augustin Thierry sentant s'éveiller sa vocation d'historien à la lecture de la bataille des Francs. Sans *les Martyrs*, nous n'aurions pas, tout au moins tels que nous les avons, les *Récits des temps mérovingiens*, les *Histoires* de Michelet et les *Origines du Christianisme*. Chateaubriand a été un grand éveilleur de vocations historiques avant d'être lui-même, et directement, un historien.

VICTOR GIRAUD.

*(A suivre.)*

# LA ROUMANIE
## ET LA QUESTION AGRAIRE
## EN TRANSYLVANIE

Il est devenu banal de dire que l'Orient se différencie surtout de l'Europe occidentale par cette particularité que des races diverses y vivent côte à côte, depuis des siècles, sans que jamais elles se soient mêlées, et en conservant avec un soin jaloux leur religion, leurs traditions, leurs mœurs, tout ce qui les distingue et les sépare. Ainsi Mahomet II, après la prise de Constantinople, maintint-il aux Vénitiens et aux Génois les privilèges de juridiction dont ils jouissaient sous les empereurs de Byzance et accorda-t-il aux Grecs du Phanar de se grouper autour de leur Patriarche et de conserver leur loi propre. C'est cette conception de la diversité des lois dans leur application aux sujets d'un même État, qui permit à François Ier et plus tard à toutes les puissances chrétiennes, d'obtenir de la Porte ce régime qui, pendant tant de siècles, a donné aux Européens les moyens de commercer dans les Échelles du Levant et qu'on a appelé le régime des capitulations. L'esprit de ce régime correspondait à l'idée que, depuis l'antiquité, les Orientaux se faisaient de la souveraineté. On ne pouvait imaginer rien de plus contraire à la conception du pouvoir souverain qui était celle des peuples occidentaux, et qui tendait à soumettre à une même législation tous les habitants d'un même pays, suivant la formule célèbre : un roi, une foi, une loi.

Il apparaît aujourd'hui que les hommes qui gouvernent

à Angora, veulent rompre avec la tradition et considèrent le régime capitulaire comme une atteinte à l'indépendance de leur pays. Cependant le problème n'est pas aussi simple qu'on peut croire, et il est certainement un de ceux qui donneront le plus de souci aux hommes d'État de l'avenir, car il faut bien dire que, depuis que les affaires internationales ne sont plus traitées dans le secret des cabinets, il y entre plus de passion. Il y entre aussi plus de pitié. On ne peut plus dessiner sur la carte les frontières des États sans se préoccuper des habitants, de leurs sentiments intimes et de leurs intérêts vitaux, et c'est pour donner aux groupes ethniques les moins nombreux certaines garanties, que les auteurs des derniers traités de paix ont eu soin d'y insérer des dispositions de nature à protéger les minorités.

En effet, ce n'est pas seulement en Turquie que l'on voyait des peuples différents, confusément mêlés, vivre sous la même souveraineté et se considérer toujours comme étrangers les uns aux autres. Il en était de même dans l'empire des Habsbourg ; et, après sa chute, tous les États qui, de la Baltique au Bosphore, se sont élevés sur ses ruines ou enrichis de ses dépouilles, présentent le même caractère. Ces pays sont des pays d'alluvion où toutes les invasions qui y ont successivement passé, ont laissé un dépôt humain.

Les difficultés journalières qui s'élèvent entre la Pologne et la Lithuanie et entre la Pologne et l'Allemagne n'ont pas d'autre origine. La Prusse orientale forme une sorte d'îlot au nord-est de la Pologne et c'est de là qu'est née la fameuse question du couloir de Dantzig. Unir sans discontinuité, comme on le souhaite en Allemagne, la Poméranie à la Prusse orientale, c'est sacrifier des populations purement polonaises qui habitent l'entre-deux.

Je ne connais pas d'exemple qui prouve mieux combien il est chimérique de vouloir, en ces sortes de problèmes, tout résoudre conformément à la justice : c'est beaucoup que de les régler avec le minimum d'injustice. Ces questions ne sont du reste pas des questions nouvelles ; avant la guerre, la Prusse, poursuivant en Posnanie la vieille politique de colonisation allemande en pays slave, qui avait été celle des Teutoniques, du grand Électeur et de Frédéric II, avait imaginé la législation la plus dure pour rendre inhabitable aux Polonais leur

propre pays. Il était interdit aux paysans de réparer leurs maisons. On a vu de ces malheureux, réduits au désespoir, habiter dans d'anciens wagons et, s'ils y mettaient un poêle, ils en étaient chassés. On est aujourd'hui plus humain. M. de Bulow, qui poursuivit cette politique avec une extrême énergie quand il était chancelier de l'Empire, ne pouvait s'empêcher d'admirer l'énergie de la résistance opposée par les Polonais à l'attaque allemande, et il l'attribuait aux fallacieuses espérances que les fragiles créations napoléoniennes du Grand Duché de Varsovie avaient éveillées dans leur cœur. L'événement a prouvé que ces espérances n'étaient pas trompeuses; la semence endormie a germé et les paysans polonais ont eu raison des hommes d'État de Berlin.

Le prince de Bülow appréciait exactement les faits lorsqu'il voyait dans le problème des marches de l'Est une question de propriété; en poursuivant ce qu'il appelait une politique de colonisation, il avait pour objet de substituer une population allemande à la polonaise, et d'exproprier celle-ci de son pays, parce qu'elle était polonaise. Cette volonté de substituer un élément ethnique à un autre par la prise de possession de la terre, est un point qu'il faut retenir, car peut-être, cette observation nous permettra-t-elle de distinguer certaines difficultés qui se posent dans d'autres pays que la Posnanie et qu'il ne faut pas confondre avec celles que prétendait autrefois résoudre le prince de Bülow.

L'opinion publique, dans l'Occident de l'Europe et chez toutes les nations de vieille civilisation, ne se rend pas compte du caractère de la propriété dans ces pays où la nature semble n'avoir donné de limites précises ni aux États ni aux domaines des particuliers. L'immense étendue des domaines qui englobent des milliers d'hectares, des villages, même des villes, met toute la terre entre les mains de quelques propriétaires, qui vivent, comme les féodaux de jadis, au milieu d'une population d'ouvriers agricoles, maintenus dans l'incapacité d'acquérir une propriété territoriale. Une terre de 300 hectares, qui est un grand domaine en France, en est un tout petit dans l'est de l'Europe. En Russie même, en dehors des vastes propriétés qui appartenaient aux boyards, il n'existait guère d'autres propriétés que la propriété indivise qui s'appelait le mir, et dont les habitants de chaque village se

partageaient la culture sans pouvoir en obtenir la possession définitive. Assurément, un pareil état de choses a frayé les voies au bolchévisme et préparé l'établissement du régime communiste dans l'ancien empire des Tsars.

***

En Roumanie, la division de la propriété était aussi défectueuse. Près de la moitié des terres cultivables était possédée par 5000 grands propriétaires et un million de paysans se partageaient le surplus. On conçoit combien une telle disproportion était féconde en abus et quel danger permanent elle présentait. La menace d'une révolution agraire pesait constamment sur le pays. Bien avant la guerre, le gouvernement roumain se rendit compte du péril créé par le maintien de ces vastes propriétés, qui stérilisait entre les mains d'une aristocratie peu nombreuse et vivant le plus souvent loin de ses terres, le sol le plus riche du monde, et il se résolut, non sans hardiesse, à mettre, au moyen d'une raisonnable indemnité pour les propriétaires actuels, la plupart de ces terres qui formaient d'immenses *latifundia*, à la disposition des cultivateurs. C'était là au fond, malgré l'apparence contraire, une mesure essentiellement conservatrice : prévoir et prévenir les dangers qui menacent la société et l'État est la partie la plus essentielle mais, en même temps, la plus délicate de l'art du gouvernement.

La guerre survint, qui suspendit l'effet de cette résolution : cependant, tandis que les armées allemandes, sous les ordres du maréchal Mackensen, occupaient Bucarest et la moitié de la Roumanie, une Assemblée nationale réunie à Jassy, où s'étaient réfugiés le Roi et le gouvernement, institua l'expropriation des terres pour cause d'utilité nationale, moyennant une juste indemnité. Les biens de mainmorte devaient être totalement expropriés et les autres biens ruraux partiellement.

Les communes, les hospices, l'Église, la Couronne perdaient ainsi leurs terres cultivables : les particuliers ne devaient pas posséder plus de 250 hectares et le roi Ferdinand fut le premier qui se soumit à la loi. Il était si attaché à cette grande réforme qu'on le voyait, pendant la guerre, se rendre dans les tranchées, encourager les hommes qui avaient quitté la charrue pour se battre et leur promettre qu'à leur retour dans leurs

foyers, ils pourraient enfin devenir propriétaires. On conçoit que de pareils espoirs étaient de nature à soutenir le courage des soldats et à les détourner des sollicitations anarchiques qui leur venaient de Russie. Aussi lorsque, la guerre finie, le traité de Trianon eut réglé le sort de la Hongrie, un décret-loi du 16 décembre 1918 étendit la mesure prise par l'Assemblée de Jassy à tout le royaume, et la Roumanie ne connut pas les désordres qui déchiraient tous les pays aux alentours.

Cependant, alors que les Soviets soumettaient la Russie à la plus sanglante terreur, la Hongrie, dont le territoire avait été réduit, était elle-même tombée sous le joug du bolchévisme. Elle était justement, avant la guerre, le type de ces États formant la double monarchie austro-hongroise, dont la population était étrangement mêlée. C'était une véritable mosaïque de peuples. On y trouvait, à côté des Hongrois, des Roumains, des Allemands, des Slovaques, des Serbes, des Juifs, des Ruthènes, des Croates, dont l'ensemble formait, sur une population totale de près de 21 millions d'habitants, une masse de 12 millions, contre seulement 9 millions environ de Hongrois. La paix de Trianon réduisit son territoire : sa population totale ne fut plus que de 8 millions d'habitants, mais, cette fois, 96 pour 100 étaient vraiment des Hongrois.

On pense bien qu'un changement si radical dans la constitution même du pays ne pouvait pas se passer sans trouble : la monarchie des Habsbourg était tombée ; le faible gouvernement du comte Karolyi n'avait pas eu la force nécessaire pour se maintenir, et c'est alors qu'on vit l'anarchiste Bela Kuhn prendre la direction des affaires à Budapest et infliger à la Hongrie la domination bolchévique. La collusion avec le gouvernement de Moscou était manifeste. Les troupes hongroises attaquaient les Tchécoslovaques et assaillaient les Roumains, pendant que les troupes rouges de Russie prenaient Odessa. Il est constant que si Bela Kuhn avait pu se maintenir au pouvoir, la liaison entre la Hongrie et la Russie se fût immédiatement établie, menaçant également l'Europe centrale et les États balkaniques.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de ces heures troublées, où les délégués des puissances alliées durent quitter Budapest. Ces mêmes puissances cherchaient, tout en assurant l'ordre européen, à éviter tout ce qui aurait pu susciter de nouveaux conflits. Le Conseil suprême qui se composait de MM. Clemenceau,

Lansing, Tittoni, Balfour et Makino, réuni le 6 juillet 1919, décida de ne pas traiter avec Bela Kuhn, mais en même temps de maintenir le blocus et le *statu quo*. Devant l'insolence de Bela Kuhn, il alla plus loin et résolut de procéder à une action commune avec la Roumanie pour désarmer la Hongrie et la forcer enfin à exécuter les conditions de paix qu'elle avait acceptées. L'impatience de Bela Kuhn et sa méconnaissance de la force des Roumains, vinrent tout précipiter. Manifestement, il crut que les lenteurs des Alliés lui donneraient le temps d'asseoir son usurpation, et de tendre la main aux armées russes.

L'armée roumaine avait été autorisée, par le Conseil suprême, à occuper la rive gauche de la Tysza ; les troupes hongroises franchirent le fleuve et attaquèrent inopinément. Les Roumains se replièrent : l'armée hongroise, qui s'étendait sur un front de 120 kilomètres, poussa, le 22 juillet, sur le territoire occupé par eux, une pointe de 55 kilomètres de profondeur. Le 25, l'armée roumaine, ayant achevé sa concentration, put procéder à une vigoureuse contre-offensive, et rejeta les Hongrois au delà de la Tysza. Le gouvernement roumain jugea alors qu'il y avait lieu de poursuivre les opérations, estimant qu'il se conformait ainsi à la décision des puissances alliées. Szegedin, où se trouvait l'amiral Horthy, et bientôt Budapest, furent occupés après de durs combats. Enfin, Bela Kuhn était en fuite, et l'amiral Horthy pouvait prendre la direction des affaires.

Ainsi, au prix des plus coûteux sacrifices, la Roumanie avait rempli au sud la mission traditionnelle qui, plus au nord, a toujours été celle de la Pologne ; elle avait été le boulevard de l'Europe contre l'invasion tartare, et mis fin à un désordre qui menaçait d'étendre la puissance bolchévique jusqu'aux portes de Vienne. Elle s'était sauvée elle-même, mais elle avait aussi délivré la Hongrie de l'abjecte domination qui, pendant quelque temps, avait pesé sur le royaume de saint Étienne. C'était bien là le sentiment des autorités hongroises elles-mêmes, car lorsque l'armée roumaine se préparait à évacuer leur territoire, on vit le préfet hongrois de Szaboles intervenir près du commandement roumain pour qu'il maintînt son occupation qui protégeait le pays contre l'armée rouge, et peu de mois après, une demande analogue lui était adressée dans la crainte de la réaction blanche. Cela rappelait le rôle de

modérateur entre les partis qu'avait joué jadis en Espagne du temps de la Restauration, l'armée du duc d'Angoulême.

* * *

Peut-être le souvenir de ces services est-il aujourd'hui un peu effacé, mais il est bon de le faire revivre ; cette solidarité européenne qui s'affirme tous les ans à Genève, la Roumanie en a été l'instrument, alors que la Société des nations était encore dans le domaine des choses futures.

Le traité de Trianon, en attribuant à la Roumanie le territoire de la Transylvanie, dont la population est presque entièrement roumaine, a créé une situation qui exige, de la part du gouvernement de Bucarest, autant de prudence que de fermeté. J'ai dit plus haut qu'un décret-loi du 16 juillet 1919 avait étendu à tout le royaume la loi agraire votée par le parlement à Jassy. Les magnats hongrois en Transylvanie se trouvaient en effet dans la même situation que les boyards roumains dans l'ancienne Valachie. Grands seigneurs féodaux, ils possédaient d'immenses domaines, au milieu d'un peuple de prolétaires ruraux. Il était donc naturel qu'ils fussent soumis à une législation dont l'objet était d'éteindre le feu des revendications agraires toujours si violentes. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait ce que sont les guerres de paysans.

Il semblait que l'application de la loi pouvait se faire sans difficulté, les propriétaires étrangers comme les Roumains s'étant soumis à son exécution. On voit par là, combien la réforme poursuivie par le gouvernement roumain diffère de la législation prussienne dont j'ai parlé plus haut, puisqu'elle ne fait pas de distinction entre les différents propriétaires quelle que soit leur nationalité, et que, bien loin de chercher à expulser du pays une fraction de la population, elle s'applique également à tous.

Mais un fait spécial est venu à la traverse, et sans doute, il en faut dire un mot, bien qu'il n'entre pas dans ma pensée d'infliger au lecteur de la *Revue* la fatigue d'une discussion juridique.

Le traité de Trianon a naturellement laissé aux Hongrois de Transylvanie la faculté de rester Hongrois. Un certain nombre de propriétaires ont profité de cette disposition : on les appelle les *optants*.

Aujourd'hui qu'il s'agit d'appliquer la loi agraire, ces optants prétendent s'y soustraire par la raison qu'un article 250 du traité de Trianon a décidé que les biens des ressortissants hongrois situés sur le territoire de l'ancienne monarchie ne seraient pas soumis aux saisies ou liquidations formées en vertu de l'article 232 du traité, ce qui veut dire qu'ils seront soustraits à l'effet des mesures de guerre que cet article 232 visait spécialement. Or, l'application d'une loi agraire bien antérieure à la paix de Trianon dont le projet avait été mis en train avant la guerre elle-même et qui s'applique aux Roumains eux-mêmes, ne peut pas être assimilée à une mesure de guerre, et il semble par suite que la réclamation des Transylvaniens restés Hongrois n'est pas fondée. Si elle était admise, elle méconnaîtrait, au profit d'un petit nombre de magnats, non seulement les intérêts des Transylvaniens de race roumaine, mais encore ceux de la masse nombreuse des ouvriers agricoles, Hongrois d'origine, qui sont restés dans le pays. Il est clair que, dans la pensée des auteurs des traités de Versailles et de Trianon, la protection des minorités n'avait pas pour objet d'avantager ces minorités, mais seulement de leur assurer le même régime légal qu'à la majorité.

La question fut portée devant le Conseil de la Société des nations qui invita les deux parties, la Roumanie, représentée par M. Titulesco, et la Hongrie, dont le premier délégué était le comte Czaki, à chercher un terrain d'entente, avec M. Adatchi, ambassadeur du Japon en Belgique, et rapporteur de l'affaire. On se réunit à Bruxelles; on se mit d'accord et le comte Czaki signa une déclaration d'après laquelle les représentants hongrois ne s'opposaient pas à une expropriation des biens des optants pour des raisons d'utilité publique, y compris les nécessités sociales d'une réforme agraire.

Il semblait que la question fût résolue, quand, quinze jours après la signature de cette déclaration, le gouvernement hongrois désavoua ses plénipotentiaires. C'était là une décision assez choquante. Comme on s'en étonnait au Conseil de la Société des nations, M. Gajzago, second délégué hongrois, dans la séance du 5 juillet 1923, en donna une explication qui surprit plus encore : d'après lui, le comte Czaki avait signé pour ne pas empêcher M. Titulesco, qui rejoignait son poste à Londres, de prendre son train et pour marquer sa déférence à l'égard

de M. Adatchi qui désirait aboutir. M. Adatchi riposta vivement et déclara que M. Czaki avait apposé son paraphe au bas de la déclaration, après avoir mûrement réfléchi. Naturellement, après cet échange d'observations, le Conseil de la Société des nations adopta à l'unanimité des voix, moins celle de la Hongrie, les conclusions de M. Adatchi.

Le conflit en était là, quand la Hongrie porta la question devant le Tribunal arbitral mixte prévu par cet article 250 qui est justement invoqué par les propriétaires hongrois pour échapper à l'application de la loi agraire. Reconnaître la compétence de ce Tribunal, c'eût été reconnaître le bien fondé de leur réclamation : aussi ce Tribunal s'étant déclaré compétent, il ne put rendre sa sentence sur le fond, parce que le gouvernement roumain donna l'ordre à son représentant de se retirer.

L'affaire va revenir devant le prochain Conseil de la Société des nations. Lorsque le Conseil en délibéra en mars 1927, le comte Apponyi, qui représentait la Hongrie, y parla avec l'immense talent qui le caractérise et il fallut l'habile énergie de M. Titulesco, son adversaire, pour effacer l'impression produite par son éloquence émue.

Sir Austen Chamberlain, rapporteur de l'affaire devant le Conseil, ne put s'empêcher de parler avec une énergie singulière de l'attitude intransigeante de la Hongrie : il lui reprocha de ne faire aucune concession et de ne pas tenter le moindre geste de conciliation. Il ajouta que le Conseil se proposait de faire encore un effort et qu'il ne pouvait croire qu'aucun État, membre de la Société des nations, pût rester sourd à un pareil appel.

Il faut espérer que cet appel sera entendu et qu'enfin l'affaire sera définitivement réglée par le Conseil, quand il se réunira, au mois de décembre. On peut imaginer quel serait sur la masse des paysans roumains et hongrois de Transylvanie, l'effet de l'échec de cette réforme agraire qui a fait luire à leurs yeux l'espoir d'accéder enfin à la propriété du sol. Il est dans l'intérêt de l'Europe de maintenir tout le long de sa frontière orientale la barrière qui jusqu'ici a tenu bon, contre l'action dissolvante de la propagande anarchique, dont le foyer est à l'est, et de ne pas donner aux populations de ces confins l'impression que la Société des nations, qui veut être un instrument de paix politique, peut être un obstacle à la paix sociale.

Au reste, cette question a fait déjà l'objet de bien des discussions dans le Conseil de la Société des nations, et pour finir, le gouvernement hongrois, qui, dans toute cette affaire, s'est montré un redoutable procédurier, a demandé que pour élucider la question, on recourût à la Cour de La Haye. — Il faut prendre garde à cette proposition, qui ne tend à rien de moins qu'à mettre en doute la compétence du Conseil, alors que celui-ci a été régulièrement saisi, à nier les droits qu'il tient du pacte sur lequel repose la Société des nations, et, somme toute, à ébranler l'autorité de celle-ci elle-même. — L'acticle 11 du pacte déclare que « tout membre de la Société des nations a le droit d'appeler l'attention de l'Assemblée et du Conseil sur toute circonstance de nature à affecter les relations internationales et qui menace, par suite, de troubler la paix ou la bonne entente entre nations, dont la paix dépend. — Il n'y a, dans ce texte, rien qui limite les droits du Conseil, ni au point de vue politique, ni au point de vue juridique; sa compétence s'étend aussi loin qu'il peut être nécessaire pour maintenir l'accord entre les nations. Telle est la thèse que, dans la séance du Conseil du 17 septembre dernier, le représentant de la France, M. Paul-Boncour, a soutenu avec beaucoup de force : en parlant ainsi, il a défendu l'institution de Genève elle-même, dont les résolutions ne sauraient dépendre de celles d'aucune autre juridiction.

Je me suis étendu un peu longuement sur ce conflit entre la Roumanie et la Hongrie, parce qu'il peut être pris comme un exemple des difficultés que le mélange des races dans l'est de l'Europe peut lui ménager. Nous voyons souvent des amis passionnés de la paix s'imaginer que la politique des gouvernements et leur souci des traditions nationales sont des facteurs de conflit. Les personnes qui pensent ainsi n'ont jamais touché à la réalité des choses. La complexité des intérêts économiques est telle entre les peuples que j'admire plutôt qu'il n'y ait pas plus souvent de conflit entre eux; il importe beaucoup pour la paix du monde de ne point affaiblir, à leurs yeux, l'autorité des traités qui ont constitué l'Europe nouvelle.

Jules Cambon.

# CHANTECLER
## DANS LA VIE ET DANS L'ŒUVRE D'EDMOND ROSTAND

*Les pages qu'on va lire nous sont adressées par un très jeune écrivain, hier encore sur les bancs du collège, élève aujourd'hui d'une de nos grandes écoles. Après l'éclatante réparation qu'a été la reprise de* Chantecler, *c'est avec joie que nous offrons à la mémoire du poète ce témoignage attestant combien son œuvre est restée chère à la jeunesse.*

Parce que Rostand avait versé dans cette pièce les conclusions de dix ans de méditation personnelle, parce qu'il avait revêtu cet enchevêtrement de confidences d'une forme dramatique originale et éclatante, parce qu'on ne l'avait pas compris et qu'on était allé jusqu'à traiter de « sombre prospectus » le drame où il avait mis le meilleur de lui-même, parce que depuis la mort du poète déferlait sur son œuvre une violente campagne de dénigrement, reprendre *Chantecler* était un devoir pieux en même temps qu'une belle audace. Rostand n'est plus là pour être vengé du demi-échec de 1910 par les ovations de 1927, si bien que le meilleur moyen d'honorer sa mémoire, c'est de se pencher sur cette œuvre pour en démêler la signification profonde.

*Chantecler*, en effet, tout en continuant les pièces précédentes, marque un tournant dans la production et dans la vie d'Edmond Rostand. Nous voudrions nous efforcer de distinguer ce qu'il

apporte de déjà connu et de définitivement nouveau, et trouver ainsi la clef de la destinée diverse du poète et de l'évolution harmonieuse par laquelle il a passé de l'exaltation facile et claironnante de Cyrano aux attaques douloureuses et cinglantes contre Don Juan.

## I

Au point de vue de la technique, *Chantecler* se rattache sans doute aux pièces précédentes par l'abondance des tirades larges et fermes où fuse à tout instant la formule à la fois élégante et aiguë, en même temps que par l'intercalation entre les séries d'alexandrins de pièces de fantaisies aux rythmes nouveaux, mais il s'en distingue par l'usage du vers. Jusqu'alors, le vers de Rostand n'était que l'instrument truculent qui donnait aux trouvailles de sa verve une forme plus accusée et plus miroitante; ici le vers devient à lui-même sa propre fin : le rire ne naît plus tant de l'idée qu'il cadence ou qu'il claironne que de ses propres gambades, de ses dislocations, de ses allitérations, et surtout de ses rimes cocasses. La verve du poète ne circule plus sous son armature comme auparavant; elle s'éparpille en perles scintillantes et en grêlons crépitants, qui s'entrecroisent avec virtuosité et qui attendent une vertu comique de la seule acrobatie de leurs jeux. La bonne humeur a fait place au sifflotis. Comme le merle, ce vers « tututute », surtout au troisième acte; et cela ne peut manquer d'agacer et de fatiguer. Ces jongleries continuelles ont fourni en 1910 un trop facile prétexte aux adversaires de Rostand, qui cependant y reviendra dans une grande partie du premier acte de son *Don Juan*. Il n'est pas impossible d'expliquer ce changement par la mélancolie grandissante du poète, demandant au métier ce que ne pouvait plus lui fournir son âme meurtrie.

En second lieu, avec *Chantecler*, Rostand se tourne délibérément du côté de la création absolue, de la fantaisie symbolique. Plus de support historique ou légendaire : le drame est entièrement inventé. Surtout, il est le plein épanouissement d'une tendance mythique déjà sensible dans les pièces antérieures. De plus en plus, Rostand donne une forme, une vie, un langage même, aux choses les plus abstraites. Dans l'*Aiglon*, pour nous rendre sensible le poids de l'hérédité qui accable

Franz, il avait fait monter au fond d'une glace le visage de ses aïeux. Maintenant c'est l'affabulation tout entière du drame, et non plus telle de ses parties, qui sert à faire vivre des idées. L'idée essentielle de la pièce, idée abstraite par excellence, — tout artisan d'une haute tâche doit la poursuivre, même s'il la trouve inutile, — prend cette forme concrète : le Coq doit continuer à chanter même si le soleil n'a pas besoin de lui. La foi, les efforts épuisants, le doute de l'homme qui sert un idéal, les sollicitations qui, de toutes parts, le stimulent, tout cela prend corps, se transforme en images concrètes, organisées, vivantes, et devient la grande scène du deuxième acte où jamais idées plus abstraites n'ont revêtu des formes plus sensibles et plus dramatiques. Le théâtre n'est plus une suite d'aventures savamment agencées, et qui trouvent leur intérêt en elles-mêmes, il est le déroulement de spectacles émouvants, étranges, d'où se dégagent des leçons d'âme.

Voilà pourquoi il y a si peu d'action dans *l'Aiglon*, si peu dans *Chantecler*, et plus du tout dans *la Dernière nuit de Don Juan*, où le poète, soit dans la métamorphose en gondoles des morceaux de la liste déchirée, soit dans la scène des larmes, pousse à l'extrême ce procédé nouveau. Or, peupler effectivement la réalité de tous les mystères qu'elle recèle en leur donnant une vie harmonieuse et consolante, n'est-ce pas l'expression la plus élevée de la poésie dramatique?

Ainsi, *Chantecler* pourrait apparaître, non pas, comme la dernière des pièces romantiques, mais comme la première pièce d'un cycle nouveau. Il n'est pas impossible que le drame en vers, s'il veut durer et reconquérir la faveur du public, doive suivre les suggestions contenues dans la scène finale du troisième acte de *l'Aiglon*, dans le quatrième acte de *Chantecler*, et dans *la Dernière nuit de Don Juan* tout entière, se parer de fantaisie, s'envelopper de mystère, communiquer une vie personnelle à ce qui n'en a que dans notre esprit, rendre réels, visibles, en les animant du souffle de la poésie, les secrets de notre vie intérieure. Il ne s'agit nullement d'hallucinations mélodramatiques ni de prosopopées artificielles, mais de l'apparition sur la scène, sous des contours de rêve, avec une personnalité cependant, des forces qui commandent notre vie. Rostand a-t-il été, dans cette voie, un précurseur? Ce qui est certain, c'est que ses œuvres futures auraient prolongé sur ce

point son *Don Juan* : nous n'en voulons pour preuve que les titres qu'il a laissés : *la Nouvelle Dulcinée*, *Faust*, *la Maison des Amants*, *la Chambre sans miroir*.

Une telle conception du drame en vers ne va pas sans dangers. D'abord, elle exige une ingéniosité féconde, un don de création poétique rare, et surtout une virtuosité qui risque d'attirer toute l'attention sur elle et de la détourner de la signification qu'elle enveloppe. *Chantecler* est un prodigieux tour de force, si prodigieux que l'adresse trop apparente finit par cacher les idées, d'ailleurs trop nombreuses : les trois premiers actes, qui témoignent d'une science raffinée du dialogue rythmé et rimé, sont, à cet égard, critiquables. Au contraire, l'acte de la forêt, tout baigné de simplicité, est un enchantement et produit un effet plus profond. Ensuite, et ce second danger dérive du premier, l'ingéniosité se fait si habile qu'il devient nécessaire au poète de préciser ses intentions. A force de se préoccuper avant tout de donner sous une forme active et chatoyante des leçons d'âme, il se trouve de plus en plus obligé de formuler clairement ces leçons. Il ne laisse plus à ses auditeurs le soin de les dégager eux-mêmes. Craignant d'être imparfaitement compris, le poète finira par énoncer lui-même expressément ce qui fait la portée morale de son œuvre. *La Princesse lointaine*, *Cyrano* et *l'Aiglon* ne contiennent pas de leçon formellement exprimée ; mais, dans *Chantecler*, le dernier acte, surtout lorsque le jour s'est levé sans les cocoricos du coq, est consacré à proclamer des devoirs souverains. Dans *les Travaux d'Hercule*, rêve symbolique, pendant la danse du nain, une suite de formules pleines et sobres expliquent l'épisode et quand la douzième quenouille est brisée, une vingtaine d'alexandrins scandent en préceptes magnifiques la signification de tout le poème. Voyez enfin *la Dernière nuit de Don Juan* : ici la fantaisie mystérieuse multiplie ses trouvailles et pourtant le poète s'efface devant le moraliste et nous assistons, non pas à un enchaînement d'aventures captivantes mais à l'effritement lent de l'orgueil d'un fantoche, à une succession de plus en plus pressante d'exhortations et d'avertissements.

Or, le théâtre ne se soutient que par l'action et non par des spéculations, si brillantes soient-elles. Les poètes ne peuvent y remplacer les ficelles du métier par les cordes de leur luth.

Est-il interdit de croire que Rostand a souffert de ces limites imposées par son art à sa pensée? Il a fait cette constatation douloureuse que plus il atteindrait les formes hautes du théâtre moins il intéresserait des spectateurs pour la plupart peu friands de dialectique. Lorsqu'après la guerre il méditait une *Jeanne d'Arc*, qui sait s'il ne saluait pas avec joie l'occasion d'exalter de nouveau les mêmes sentiments que dans *Cyrano* et dans l'*Aiglon*, de retourner malgré tout aux formes dramatiques qui lui avaient valu ses grands succès et auxquelles la tourmente sanglante imprimait un regain d'actualité? Il est probable qu'il serait redescendu alors des régions sereines de l'art.

## II

*Chantecler*, considéré en son fond, va nous apprendre par quels échelons il s'y était haussé.

Quel est le thème fondamental de la pièce? Un homme a voué toute sa vie à une grande tâche bienfaisante, persuadé qu'il contribuait puissamment au progrès de l'humanité. Un jour, il s'aperçoit qu'il s'est fait illusion, que ses efforts sont vains. Que va-t-il faire? Continuer quand même.

Ainsi, pour la première fois, Rostand prend pour point de départ *une idée*, et non plus une époque ou des personnages.

Or, ce thème depuis longtemps était entré dans la littérature. Lorsque Coquelin arrive à Cambo pour être mis au courant des projets du poète, il croit qu'on lui prépare un *Don Quichotte*. Le sujet est essentiellement le même. Don Quichotte, n'est-ce pas, au-dessus de l'humanité grégaire, soumise à la réalité et par suite disposée à l'enlaidir, l'homme qui pousse le respect de ses propres rêves au point de les affirmer après chaque démenti reçu des faits, avec plus de force et plus de mélancolie tout ensemble? Quand Chantecler soutient qu'il fait quand même se lever le soleil, il continue Don Quichotte proclamant la rayonnante beauté de Dulcinée, alors qu'elle vient de lui apparaître sous les traits d'une maritorne sentant l'ail. Le sentiment est identique, et il ne manque même pas à ce Don Quichotte rajeuni son Sancho : il s'est modernisé, il s'est amenuisé en merle, il siffle au lieu de geindre, mais c'est toujours Sancho! Sur la terrasse d'Arnaga, Cervantès peut être

content : c'est l'âme héroïque de son hidalgo que Rostand prolonge et recrée sur la scène française.

Il la prolonge et il la recrée en la faisant sienne. C'est lui-même qui va parler en Chantecler ; il nous l'a confié : « Mon coq est le personnage dont je me suis servi pour exprimer mes propres rêves, et faire vivre devant mes yeux un peu de moi-même. » En frère Trophime, en Cyrano, en Flambeau, il avait déjà exprimé ses rêves et révélé son *credo* ; en *Chantecler* il fait davantage : il incarne son âme même. Et ainsi, suivre l'évolution de *Chantecler*, ce sera pénétrer au cœur de la vie profonde du poète.

Rostand, au moment où il conçoit ce drame, est le poète le plus lu, le plus fêté, le plus célèbre du monde. Le triomphe foudroyant de *Cyrano*, soutenu par le vif succès de *l'Aiglon*, lui a valu une renommée inouïe, une de celles qu'on ne rencontre qu'une ou deux fois par siècle, et qu'il est rare d'obtenir ainsi en pleine jeunesse. Il est devenu, en outre, pour avoir chanté les vertus françaises rassemblées en *Cyrano* et en Flambeau, notre poète national. Qu'il l'ait voulu ou non, il est désormais revêtu d'une mission ; il apparaît comme un porte-lyre officiel. Alors, il se recueille, il réfléchit sur son cas, il se demande si son étourdissante renommée n'a pas bénéficié d'un mirage. D'autres auraient abdiqué peut-être ou peut-être exploité l'illusion. Lui, hautement, il accepta sa gloire et voulut la mériter. Il commença l'ascension humble et rude, n'ayant plus qu'un but : se placer lui-même où n'était que son image. Il éprouva que ses efforts pour se dépasser heurtaient au parti pris des uns, à l'ironie des autres. Il décida de continuer quand même en se rattachant de plus belle à sa foi meurtrie. Et de tous ses doutes, de toutes ses angoisses, de toute son amertume, mais aussi de sa fierté obstinée, il créa *Chantecler*.

* * *

Chantecler fait lever le soleil. C'est sa mission. Chaque jour, il arrache à l'ombre de la mort d'imminentes victimes qu'il rend à la lumière, à la santé ; il chante, non par amusement stérile, non par jeu de dilettante, mais par souci d'éclairer le monde. Ainsi Rostand conçoit son art comme une tâche utile qui répand le bien par l'entremise de la beauté. A la vieille

question cent fois débattue de l'art pour l'art, il répond que l'art porte en lui-même sa moralité, qu'il fait naître le bien autour de lui par cela seul qu'il enivre l'âme. Pas d'exhortations, qui seraient déplacées, pas de préceptes qui seraient vains. Chantecler ne dit pas aux hommes : « Allez travailler », il leur donne la lumière et avec elle l'entrain qui les poussera au travail. De même, Rostand ne dit pas aux hommes : « Aimez la vie avec humilité », mais il les enveloppera de la lumière de l'idéal : une fois rentrés dans leur ombre coutumière, ses auditeurs garderont autour d'eux des reflets encourageants, consolants, vivifiants. Le lyrisme de Rostand prétend améliorer les âmes par la seule exaltation du Beau, et laisse aux moralistes les austères prédications. Il croit que nous délivrer quelques instants des préoccupations étroites de la vie quotidienne, pour nous ouvrir les clairières du songe, c'est le meilleur moyen d'épargner à notre âme le danger de s'engourdir ou de s'atrophier. Il a foi en l'utilité de son action généreuse et désintéressée, sachant que c'est au théâtre qu'elle peut être le plus directement efficace. Le soleil que le coq fait lever, c'est la leçon d'énergie qui s'épanouit, irrésistible, à l'éclat de la rampe. Ainsi Rostand illustre le programme qu'il avait fixé dans son discours académique : « Il nous faut un théâtre où, exaltant avec du lyrisme, moralisant avec de la beauté, consolant avec de la grâce, les poètes, sans le faire exprès, donnent des leçons d'âme. »

Mais le poète ne chante pas seulement en vertu d'une conception abstraite, étroitement personnelle : c'est aussi qu'il sent vibrer autour de lui des appels confus d'âmes qui ont besoin de voir clair en elles-mêmes et de croire. Rostand, en pleine époque naturaliste et décadente, a jeté un fier chant d'enthousiasme et de foi. Fatiguée des crudités des réalistes et des raffinements des esthètes, la foule, tout de suite, est venue à lui. La critique a souligné la salubrité de son œuvre. Chaque jour un courrier volumineux lui apporte d'émouvants témoignages de reconnaissance. Ainsi s'éclaire la grande tirade du deuxième acte : cette « rose tremblant dans le noir toute seule », c'est une âme obscurcie par l'épreuve et le désespoir et qui a besoin d'une lumière qui la soutienne et la purifie; ces « outils qui vont se rouiller dans l'herbe, » ce sont les énergies qui vont s'endormir, envahies par l'égoïsme, ce sont les convictions

chancelant sous l'assaut de la blague : pour réveiller les âmes de leur léthargie ou de leur déchéance, il faut un cri sonore qui les régénère par un enthousiasme éclatant. Le poète sent partout frémir des aspirations qui n'osent se poursuivre par pudeur ou faute d'un encouragement robuste ; des prières multiples l'assaillent et il devient de ces élans

Le porte-voix en quelque sorte *officiel*.

On est tenté de s'étonner que Rostand ait employé cet adjectif, emprunté au langage administratif dans un morceau tout lyrique ; mais il a certainement tenu à ce mot. Il a tenu à préciser par là le caractère de sa mission. Par cette épithète, il accepte et revendique hautement sa gloire, si écrasante qu'elle soit, parce que toute une foule attend qu'il devienne la voix de ses humbles vœux.

Mais l'acceptation de cette gloire lui impose des devoirs : puisqu'il a fait tant de bien, il ne peut pas s'arrêter d'en faire ; chanter devient son métier, un métier exigeant, épuisant, auquel il ne peut plus se dérober. *Les Travaux d'Hercule* proclameront à leur tour qu'on ne doit jamais cesser de travailler, non plus cette fois par souci des autres, mais par souci de soi-même, de sa dignité, de son intégrité personnelle : aux heures mauvaises,

Ce n'est jamais qu'avec son œuvre qu'on résiste.

Don Juan enfin découvrira qu'il ne suffit pas de vivre sur ses reflets comme Venise, mais qu'

... Au moment qu'on meurt il faut avoir créé,

s'être dépassé soi-même, avoir sculpté par delà les fruits de la chair, tous périssables, les fruits de marbre qui durent éternellement.

Ainsi Rostand s'est fait de l'art une conception de plus en plus haute, qui de plus en plus l'éloignait de la foule. *Chantecler* a marqué la transition entre les préoccupations moralisatrices et le culte de la Beauté absolue, envisagée dans le *Don Juan* sous le seul aspect de l'éternité. Par une rencontre étrange et en apparence contradictoire, plus il précisait la portée morale de ses œuvres, plus le poète exaltait l'art pour lui-même, pour sa vertu intrinsèque.

* * *

Chantecler n'a pas seulement le culte de la lumière : il y joint l'amour fervent de la terre. Le poète qu'il symbolise aime avec un emportement grave sa patrie, il puise en elle son inspiration, il célèbre tout ce qui l'embellit et combat tout ce qui lui porte atteinte. Sans doute le monde ne se borne pas à ses limites, mais qu'est-il besoin de connaître les splendeurs du monde ?

Quand on sait regarder et souffrir, on sait tout.

Les ennemis que Chantecler bafoue, sont ceux qui mettent en cause la lumière et la terre : le merle qui représente le faux-esprit français, le paon, champion de l'Orient pourri. Les Nocturnes l'ont si bien compris, qu'ils ne lui opposent pas un artiste de sa race spirituelle : ils le mettent en lice contre des étrangers. Et la foule des snobs fête ces coqs burlesques moins parce qu'ils sont étranges que parce qu'ils sont étrangers. Rostand se fait ainsi le héraut de la France traditionnelle. Il accepte le titre de poète national et en assume aussitôt les devoirs.

C'est ce sentiment d'un grand devoir qui soutiendra Chantecler dans la série des déceptions qui l'attendent et dont il triomphera finalement.

En effet la grande scène du deuxième acte où le poète confesse si orgueilleusement sa foi, s'achève sur un aveu poignant, en attendant que le chant du rossignol au quatrième acte détermine en lui une inoubliable mélancolie. Chantecler reconnaît d'abord l'assaut du doute intérieur : il se juge indigne de sa gloire. Une fois qu'il a chanté, il s'interroge, s'épouvante et se torture. Après la poussée de l'inspiration, comme le dira *le Vol de la Marseillaise*,

L'homme tombe, épuisé, las d'être surhumain,

et « il a peur ». Dégrisé, il découvre qu'il n'a pas atteint le niveau de son rêve trop haut. Et voici un second doute, plus torturant encore : Chantecler a pu créer une aurore immense, mais aura-t-il la force de recommencer ? La sève remontera-t-elle demain en lui avec la même vigueur qu'aujourd'hui ? Rostand vient d'écrire cinq pièces qui ont exigé de lui un effort écra-

sant; pourra-t-il en écrire d'autres? Les projets abondent en lui, d'innombrables fantômes peuplent son cerveau et demandent la vie : le souffle reviendra-t-il? Cette angoisse, un Hugo, un Lamartine ne l'ont pas connue. Mais un Vigny a éprouvé cruellement la lassitude, la crainte de l'épuisement : il a pu concevoir encore de beaux poèmes à faire, que son journal intime et sa correspondance esquissent ou suggèrent, mais pour les développer, le souffle ne revenait pas. Ce qui rend particulièrement douloureuse chez Rostand cette inquiétude, c'est qu'elle se heurte à sa décision d'accepter la gloire dont on l'a chargé et à sa foi en sa mission. Après nous avoir dit les espérances et les orgueils du don de créer, il nous en indique clairement les déceptions et les désespoirs. Bravant la blague ou la badauderie, il nous ouvre son cœur avec simplicité. Ne nous étonnons pas du silence hautain où il se renfermera jusqu'à la guerre, après l'incompréhension qui répondit en 1910 à sa frémissante sincérité.

A cette épreuve du doute intérieur s'en ajoute une autre : la constatation aiguë qu'il existe d'autres chants plus beaux. Crédule parce qu'il croit, aveugle parce qu'il n'a jamais envié, Chantecler, réfugié dans la forêt, s'est abandonné doucement aux éloges des crapauds. Il commence à pontifier, à railler le vieux trille qu'il n'a jamais entendu. Et soudain le rossignol chante. A la fureur de Chantecler contre les crapauds s'ajoute l'humiliation d'entendre un chant tout différent du sien, plus pur et tout aussi salutaire. Car il y a un parallélisme frappant entre la scène où Chantecler, le soleil une fois levé, se fait expliquer par la Faisane les bruits qui montent du val, attestant la reprise de la vie active et tumultueuse, et celle où la forêt lui traduit l'extase intime épandue en ses profondeurs par l'hymne du rossignol. Lui, il faisait renaître la vie lumineuse, allègre, extérieure; le rossignol réveille l'âme et stimule les aspirations les plus secrètes des êtres qui, par degrés successifs, se haussent jusqu'à l'Étoile et par là jusqu'au Berger. Il y a donc des bienfaits plus efficaces versés au cœur par des chants bien plus beaux! Il y a donc un lyrisme plus enivrant que le lyrisme héroïque, plus rayonnant que le lyrisme national, car le rossignol a

*Tous les pays* dans sa prunelle...

Comment reprendre son propre chant à présent, ce cuivre brutal auprès de ce cristal suave? Question anxieuse qui rappelle ces vers de la prière à Hugo sur laquelle s'achève *Un soir à Hernani* :

> Donne-nous le courage et donne-nous la foi
> Qu'il nous faut pour oser travailler après toi.

Une épreuve suprême atteint encore Chantecler : le soleil se lève sans lui. Ingrat, le ciel s'empourpre tout seul. Le coq chancelle sous cette trahison, et pour que rien ne manque à sa misère farouche, ses ennemis d'hier, qui ne l'ont pas compris quand sa foi était intacte, commencent de croire à sa mission au moment où lui-même ne peut plus y croire. Le poète a la révélation soudaine que son métier était un leurre, que l'âme humaine n'a pas besoin d'un chant d'héroïsme pour émerger victorieusement de la matière, qu'elle y parvient toute seule parce qu'elle est l'âme et ne peut s'assoupir. Il comprend que son métier, qui était toute sa vie, pour lequel il a accepté les quolibets et les blessures sanglantes, n'était qu'une illusion ridicule : un homme ne peut, à lui seul, secouer les ténèbres du mensonge et de la mort.

L'ouvrage va-t-il se clore sur ces déceptions successives, de plus en plus en plus poignantes? Non. Rostand est le poète de la foi : il ne peut pas laisser le public sur une impression de désenchantement. A chaque découragement du coq correspond un réveil plus vigoureux de son énergie. Après la confession du deuxième acte, la Faisane est là, qui l'enveloppe de ses ailes et le réconforte. Après l'hymne du rossignol, c'est le rossignol lui-même qui rassure Chantecler : nul n'a le chant qu'il rêverait d'avoir; il faut chanter pourtant, et jusqu'à la mort. Enfin, Chantecler trouve en lui-même les raisons de persévérer dans sa tâche inutile. Aux objections accumulées par la Faisane, il réplique par des formules hautes et magnifiques, lourdes de sens en leur laconisme; il collabore à une œuvre longue et multiple et assure, pour sa modeste part, la ruine de la nuit qui doit devenir définitive. Sa foi sort consolidée de l'épreuve terrible où elle aurait pu s'écrouler.

> Comment reprend-on du courage
> Quand on douta de l'œuvre? — On se met à l'ouvrage!

Malgré les envieux, malgré ses doutes et les vacillements de sa foi, Rostand avait continué...

* * *

La signification du rôle de Chantecler, si pleine déjà, ne s'arrête pas là. Puisque Rostand acceptait d'être un porte-voix officiel, il lui fallait continuer d'exalter l'esprit chevaleresque de la France et ses vertus héroïques; et c'est ainsi qu'au risque de les dissimuler, il superposa à ses confidences personnelles un lyrisme éclatant, déjà entendu. Avec *Chantecler* il reprend, en les accentuant, ses thèmes de prédilection : l'exaltation de la France, de l'amour prêt au sacrifice et des vertus quotidiennes.

Chantecler est, en même temps que le poète national, le Français, de belle humeur et d'âme généreuse. Il se consacre à la protection vigilante des faibles et des opprimés ; c'est vers lui qu'on se précipite quand passe le Rapace. Or, protéger, secourir, défendre les nobles causes, c'est la tâche de la France. Rostand développera cette idée dans *l'Étoile entre les peupliers*. S'il a choisi comme arbre national les peupliers et non les lauriers c'est que, dédaigneux de l'orgueil isolé, ils veulent :

> Chuchotant l'espoir aux pas humains,
> Accompagner la marche en longeant les chemins.

Ainsi, la France est l'étoile vers laquelle se tournent les petits pour recevoir un appui qui les sauve, puisqu'aussi bien le Français est, par définition, celui

> Qui, né libre, voudrait délivrer tous les hommes.

Tel est bien Chantecler qui, en temps de paix, insouciant et doux comme Abel,

> Se dresse quand sur le coteau
> C'est la lumière qu'on dérange!

Au cours de la guerre, on a même voulu voir dans le complot des Nocturnes et la scène de l'Épervier quelque chose de prophétique. Rostand lui-même a souligné l'analogie dans *le Crime de Potsdam*.

> — Y crois-tu maintenant au complot des Nocturnes,
> Chantecler ?

et le jour de la déclaration de guerre, il écrivait à un de ses

amis sur une carte de visite : « C'est aujourd'hui la première de *Chantecler.* »

Non content de continuer à ce point de vue Cyrano et Flambeau, Chantecler, plus profondément que ceux-ci, est planté dans le sol natal.

De son côté, la Faisane continue Photine, Mélissinde et Roxane, mais avec une psychologie plus complexe. Un soir, elle est arrivée dans le royaume de Chantecler, femelle émancipée, ayant préféré l'éclat de sa toilette à l'humble souci d'être mère, avide uniquement d'être aimée : elle n'a pas pris un pigeon voyageur pour l'envoyer dire à Chantecler. Toutefois, elle se met elle aussi à l'aimer, parce qu'en l'interrogeant elle a senti qu'il avait une âme, — et puis elle sait qu'il cache un grand secret qui aiguillonne sa curiosité ; le prestige mystérieux et isolé de Chantecler contribue ainsi à l'éclosion de l'amour pour lui. Mais cet amour, elle entend le diriger selon son égoïsme. Tandis que Chantecler au deuxième acte ne consent à lui révéler son secret que parce qu'elle porte l'or de l'aurore, et fait passer l'amour après les exigences de son métier, elle ne se résout à le croire que parce qu'elle l'aime et qu'il est beau. Elle ne se laisse entraîner que quelques instants par la folie du coq : à la fin de la scène, elle hésite et atermoie avant de soutenir la foi défaillante de Chantecler qu'elle appelle déjà « *Mon* Coq ». Au troisième acte, elle veut l'entraîner dans la forêt, pour l'avoir tout à elle. Chantecler ne s'y décide que pour sauver son chant. Notez dans la dernière scène l'impatience énervée de la Faisane à l'emmener; elle ne souffre déjà plus qu'il s'attarde à bafouer le paon et le merle. Au quatrième acte, le conflit si habilement esquissé jusqu'alors, prend toute son acuité et passe au premier plan. La Faisane y laisse éclater dans toute son âpreté son désir d'être exclusivement aimée et Chantecler, reprenant, avec plus de flamme, la leçon des pièces antérieures, s'écrie :

Il n'est de grand amour qu'à l'ombre d'un grand rêve !

Quand, dans sa fureur obstinée, elle a tout tenté pour tuer sa foi, il s'en va, ému mais résolu... Mais le voici en danger. La Faisane s'envole pour le sauver : à Patou, qui s'étonne de la voir ouvrir ses ailes, elle jette le même mot que Chantecler : « Mon métier ! » Le filet la happe : elle crie sa conversion

à l'amour vrai, et le rideau tombe sur le spectacle de cette amante résignée et grandie, qui a compris quelle humilité de cœur est nécessaire pour communier dans la noblesse de l'amour.

Rostand tenait particulièrement à ce symbole sur lequel il insista lors d'une conférence à l'Université des Annales, où il lança cette formule : « On veut être Dalila... et l'on n'est que Xanthippe ! » Dans toutes ses œuvres, les grandes amours s'épanouissent à l'ombre du sacrifice, et le plus grave reproche des Ombres à Don Juan sera qu'il n'a rien fait des exaltations qu'il en a reçues. Toujours dans cette œuvre on revient à la même idée : ce qui importe dans la vie, c'est la splendeur du rêve par quoi l'âme vit vraiment. La passion est méprisable. Les grandes amours au contraire, — n'est-ce pas, frère Trophime ? — travaillent pour le ciel. Honte à Omphale, à Don Juan, qui n'ont vu en l'amour qu'une fin, alors qu'il est l'admirable moyen de servir l'idéal !

Enfin *Chantecler* exalte les vertus quotidiennes, l'énergie, le labeur,

L'effort qui rend sacré l'être le plus infime !

Dès son apparition sur la scène, il proclame qu'il faut se faire une joie des travaux les plus monotones et les plus ingrats. Il réhabilite la mouche du coche, petite musique où bourdonnait un cœur. En servant son idéal, il ne plane pas au-dessus des humbles tâches de la réalité : au contraire, il les illumine et les transfigure. C'est encore là un thème habituel de l'œuvre de Rostand : depuis la scène de *la Princesse lointaine*, où frère Trophime riposte à Érasme, scandalisé de voir son prince voguer vers la Palestine pour des yeux de femme, que l'enthousiasme et l'énergie sont les seules vertus, jusqu'à Don Juan, dont les Ombres auront touché la plus secrète plaie quand elles lui auront reproché de n'avoir rien créé, en passant par les exhortations de Photine aux artisans de Sichem, par Cyrano ennemi des passe-temps des Précieuses où l'âme s'use, par l'Aiglon incapable de se résigner à la langueur, Edmond Rostand n'a pas cessé de chanter la vertu de l'activité journalière menée avec alacrité.

Mais voici une raison nouvelle : faire tout ce qu'on peut, sur la plus humble échelle, c'est non seulement vivre dans la

joie et avec plénitude, c'est collaborer à une grande œuvre. Si Chantecler ne fait pas à lui tout seul, comme il l'a cru, se lever le soleil, du moins blesse-t-il la nuit d'étoiles, préparant ainsi

Le ciel définitif fait d'astres rapprochés.

En accomplissant vaillamment dans notre milieu notre travail propre, nous aidons au progrès collectif. Nul homme n'a le droit de croire que par ses propres forces il fait avancer l'humanité : c'est la collaboration de tous qui conditionne sa marche en avant. En travaillant, on accroît sa dignité et on concourt au bonheur de tous. Ainsi cette leçon d'encouragement à l'effort, cette exaltation des tâches en apparence les plus médiocres, pourraient, dépouillées de leur poésie, trouver leur expression parfaite dans le mot de M. Raymond Poincaré : « Chaque minute que nous passons dans l'inaction est volée à la patrie. Chaque minute que nous dérobons à la patrie est perdue pour le progrès. » Ainsi Rostand couronne ses précédentes exhortations à l'effort d'une leçon nouvelle de solidarité.

## III

L'éloge de l'esprit français, de l'amour prêt au sacrifice et des vertus quotidiennes, s'il prolonge le sens des pièces antérieures, prend dans *Chantecler* une forme plus nette, plus approfondie, plus inquiète et plus douloureuse. La mélancolie assure la fusion de ce lyrisme ancien avec le lyrisme personnel et nouveau des confidences. La même tristesse qui planait sur la fin automnale de *Cyrano* et chargeait l'âme de *l'Aiglon*, elle rôde, saisissante, dans la forêt nocturne... Or, finalement, malgré le sursaut de confiance du Coq, c'est elle en réalité qui sera victorieuse. Après l'aveu du doute intérieur, après la confrontation douloureuse du Coq et du Rossignol, surtout après la trahison de l'aurore, l'évolution de Rostand est consommée. Elle se fixe définitivement devant l'accueil sévère réservé à *Chantecler*.

Le poète se remet à l'ouvrage, non point découragé, mais plus inquiet; il se tourne vers l'art difficile, avide de perfection, où il versera toute son amertume. Son optimisme va changer de sens : au lieu d'exalter, il bafouera, au lieu de chanter la foi, il dénoncera les laideurs. Il va travailler pour lui-même, se

repliant sur soi, gardant de la villanelle du rossignol trop de nostalgie pour pouvoir reprendre son chant trop cuivré. Dans ses pièces à venir, qu'il ne fera plus jouer, nous ne reverrons plus un Straforel, un Cyrano, un Flambeau aux tirades alertes et sonores ; la mélancolie elle-même cédera la place à l'amertume hautaine des *Travaux d'Hercule*, à la sobriété tragique de *la Dernière nuit de Don Juan*. Rostand continue son ascension, seul maintenant, mais résolu. En se faisant plus rares et plus lointains, les applaudissements ne lui prouvent-ils pas qu'il s'élève?

Pour le décider à chanter de nouveau, il faudra la tourmente héroïque de la guerre qui, brusquement, haussera le pays à son niveau. Il retrouvera alors sa verve, en même temps que sa gloire. Il reprendra le cantique de la Foi, mais sa souffrance secrète donnera à certains de ses poèmes une âpreté farouche ; pour s'en rendre compte, il suffit de comparer, par exemple, l'ironie altière de *Pour la Grèce* à la véhémence furieuse de *l'Ile des chiens*. Le destin cruel l'enleva quand le pays avait repris foi en lui : il n'est pas rentré, comme son Chantecler, dans la foule en délire, croyant à sa mission quand il n'y croyait plus. Et la victoire, avant de déployer son vol dans le grand ciel apaisé, a dû fermer un instant ses ailes pour y recueillir l'âme de ce grand poète malheureux.

Le meilleur titre de gloire d'Edmond Rostand, c'est sa vie harmonieuse et noble : et c'est encore *Chantecler* qui nous en apporte l'émouvant témoignage. Il a été plus qu'un étonnant virtuose au théâtre, plus qu'un maître ouvrier dans les lettres françaises, plus même qu'un héraut dans la patrie : une âme belle dans l'humanité.

MARCEL RICHARDOT.

# AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA

II [1]

### DANS LE FASTUEUX DÉCOR DES MONTAGNES ROCHEUSES

4 juillet.

Cinq heures. — Je soulève le store de mon alcôve... Encore la prairie? .. toujours la prairie?... Mais le soleil surgit à l'horizon dans un ciel idéalement pur en léchant de ses rayons d'or la verdoyante savane, et je me sens enclin à pardonner au paysage son effarante monotonie... Tandis que nous déjeunons dans le wagon-restaurant, un cri jaillit des gosiers humectés de jus d'orange, obligatoire début du repas matinal : au loin, à plus de 100 kilomètres de distance, surgissent les pics neigeux des montagnes rocheuses. Décor de rêve, soudaine féerie...

Puis s'élèvent à leur tour du désert d'herbe rase, et non moins bruquement, des sommets de *sky-scrapers* : Calgary, une ville née d'hier, qui compte déjà près de 80 000 habitants. Nous prenons le temps de la visiter en automobile, dans la pittoresque ceinture que lui fait la Rivière de l'Arc. Tout y est neuf, mais tout y est énorme : immenses abattoirs où l'on immole chaque jour les centaines de bœufs que les trains du Canadian National Railway amènent des *ranchs* du Far-West; immenses fabriques de conserves de viande; immenses citernes où s'emmagasine le pétrole découvert depuis quelques années aux abords de l'heureuse ville; immenses raffineries où se traite l'huile minérale; immenses amas de houille que fournissent

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

les mines voisines... Comment s'étonner que des fortunes non moins colossales s'édifient dans une région aussi privilégiée?

Installés dans des auto-cars découverts, nous partons excursionner dans le Parc des Montagnes rocheuses, l'un des grands parcs nationaux créés par le gouvernement canadien pour la préservation des sites, de la faune et de la flore : sanctuaires vastes comme des départements français où la nature est à l'abri du vandalisme. Nous suivons la pittoresque vallée de la rivière de l'Arc, nom choisi par les premiers explorateurs français. Les forêts de conifères apparaissent graduellement, à mesure que les contreforts de la puissante chaîne soulèvent les confins de la Prairie...

Nous traversons Cochrane, petite ville fameuse dans les annales du Far-West. Il y a vingt-cinq ans encore, elle servait de rendez-vous à tous les *cowboys* des plaines environnantes, et fut le théâtre de maintes orgies. Le revolver y servait d'argument final. Maintenant, me dit le chauffeur, elle est *quite peaceful*, tout à fait paisible : on ne s'y massacre plus! La colonisation et le morcellement des terres ont détruit les grands *ranchs* d'élevage ; les *cowboys* se sont dispersés...

Nous passons devant un monument pyramidal élevé « *to the Memory of Pioniers and Indians* ».

Précisément, nous rencontrons bientôt quelques survivants de la race rouge en nous arrêtant aux belles cascades de Bow Fort, voisines d'une « réserve » où la tribu des Sarcees vit sous la protection des autorités canadiennes. Un Indien, colosse aux traits magnifiques, conduit une charrette à deux chevaux chargée de grosses bûches dont l'une glisse sur le chemin. Je la charge sur mon épaule et la rapporte au géant avec l'espoir que ce petit service me vaudra la faveur d'une *interview;* mais il n'entend que sa langue que j'ai le tort d'ignorer. Il me dédommage en se laissant photographier, et daigne, d'un geste quasi royal, accepter le cigare bagué que je lui offre. Et, vraiment, ce « sauvage » a des allures de grand seigneur...

Un groupe de chalets devant lequel s'arrête un instant notre caravane nous avertit que nous pénétrons dans le parc national des Montagnes rocheuses. Le panorama s'embellit à mesure que nous grimpons les lacets de la route. La majestueuse chaîne mérite bien son nom : une succession de pyramides de roche nue avec de colossales falaises comme piédes-

taux. La forêt tente de prendre d'assaut les cimes grises; mais bien avant de les atteindre, ses colonnes sont décimées et les sapins ne forment bientôt plus que de minces rubans enfoncés dans les crevasses. Des traînées de neige dessinent de bizarres dentelles sur les sommets les plus élevés...

Un magnifique wapiti (le plus grand des cerfs) surveille sans émoi nos automobiles du haut d'un rocher; plus loin, un ours assis sur son séant fait preuve d'une égale indifférence. Les bêtes sauvages réfugiées dans ce « sanctuaire » interdit aux chasseurs commencent à soupçonner que le bipède humain n'est pas forcément un animal malfaisant!

Après une longue escalade, nos voitures s'arrêtent devant la « montagne du Soufre chaud ». A nos pieds s'évase un immense cirque en fer à cheval où des rivières bleues serpentent à travers une prairie ponctuée de boqueteaux ; sur une rampe se dressent des pelotons de hauts piliers que l'érosion a sculptés en forme de statues aux silhouettes étrangement humaines...

Par des chemins taillés à flanc de falaise d'où nous apercevons un moment le *Gap*, l'une des deux passes praticables qui entaillent la formidable barrière des Rocheuses canadiennes, longues de deux à trois mille kilomètres, nous descendons à Banff, petite cité de villégiature dont la grand rue, bordée de beaux magasins, est remplie de touristes. Les Américains paraissent être en majorité, et je vois plusieurs de leurs automobiles qui, d'après les inscriptions de leurs plaques, sont venues du lointain Texas.

Nous remontons en voiture après le déjeuner. Par un sentier escarpé taillé sur la façade d'un précipice, nous traversons une région admirable qui me rappelle la Grande Chartreuse et gagnons une crête d'où nous dominons la ville. Puis, c'est la descente par un chemin vertigineux. Une visite à la ménagerie, où sont parqués dans d'immenses enclos des représentants de la grande faune de la région (bisons, mouflons, chèvres sauvages, etc.), nous retient quelque temps. Une affiche nous interdit de mettre pied à terre dans le parc des bisons, dont nous faisons le tour en automobile; le vieux mâle, bête colossale, est d'humeur capricieuse, et l'on nous dit qu'il a déjà éventré quelques visiteurs trop familiers...

5 juillet.

Après avoir roulé toute la nuit, nous atteignons au matin Edmonton, la ville la plus septentrionale du Canada. On m'apporte dans le train un message de M. Suzor, notre consul à Vancouver, de passage à Edmonton, et qui me prie à déjeuner.

Je rencontre le Consul de France et Mme Suzor au Château Mac Donald, le magnifique hôtel construit par le Canadian National Railway : on aime à voir son pays représenté par des diplomates actifs, dévoués, intelligents, Français jusqu'au bout des ongles; et je viens de faire le portrait du parfait gentilhomme qu'est M. Suzor. Jusqu'en 1925, nous n'avions qu'un consul, un seul consul dans un si vaste pays! De Montréal, comment pouvait-il surveiller nos intérêts et propager notre influence jusqu'au fond du Far-West, jusqu'au rivage du Pacifique? D'où cette création d'un second poste à Vancouver, et qui, si je suis bien informé, relève directement du quai d'Orsay.

Après rendez-vous pris au Club français avec mes charmants hôtes, je commence sous la pluie la visite de la ville, capitale de la province d'Alberta. On a peine à croire qu'elle n'était encore, il y a une quarantaine d'années, qu'un petit fort où Indiens et trappeurs venaient vendre leurs pelleteries aux agents de la compagnie de la baie d'Hudson. Elle a maintenant près de 70000 âmes et est devenue un grand centre industriel et commerçial.

Parmi les Canadiens-Français qui nous souhaitent la bienvenue à la gare, j'ai fait la connaissance d'un négociant en fourrures qui m'a invité à visiter ses ateliers. M. Trudel, venu de Québec en 1912, est un des « rois de la pelleterie » dans le Far-West, en quoi il démontre qu'un « Français » peut avoir, à l'égal de l' « Anglais », le sens des affaires. Il a passé un contrat avec le gouvernement canadien qui lui assure le monopole pour le monde des « robes de bison ». Cette fourrure avait complètement disparu du marché depuis un demi-siècle avec l'extermination des immenses troupeaux de bisons répandus jadis dans tout le Far-West canadien et américain. Il y a 25 ans, le gouvernement canadien acheta d'un Indien du Montana (États-Unis) une bande de 750 bisons échappés au massacre et les transporta dans le parc National de Wainwright, situé près d'Edmonton, et l'espèce, que l'on avait crue condamnée à l'extinction, se

reconstitua. Ces grands bovidés se multiplièrent si rapidement que l'on dut se résoudre à en abattre deux milliers par an. La viande, jadis fameuse sous le nom de *pemmican*, est vendue à des boucheries; à la saison, elle figure sur les menus des wagons-restaurants du Canadian National Railway.

Les peaux sont préparées chez M. Trudel. Il m'en montre couvertes en fort jolis manteaux pour hommes et pour femmes. J'en soupèse plusieurs et suis émerveillé de leur légèreté; j'apprends qu'un manteau de dame ne pèse que 7 livres, alors qu'un manteau d'astrakan en pèse 9 et demie. M. Trudel en fabrique aussi des tapis, des coussins, des couvertures pour autos, des mitaines.

Il ouvre pour moi de vieilles malles dont vous ne donneriez pas cent sous, d'après leur apparence; mais elles renferment de véritables trésors : renards argentés, visons, pékans, castors et autres pelleteries précieuses. Dans ce petit magasin à la devanture modeste, se traitent des affaires considérables : un demi-million de dollars de ventes par an.

Visite aux Pères Oblats. Mme Suzor veut bien ensuite me conduire au Collège des Jésuites, bel édifice situé fort loin de la ville et où nous ne pénétrons qu'avec difficulté, car la pluie torrentielle l'a entouré d'un véritable lac.

Nous arrivons avec quelque retard à la réception organisée chez lui par le docteur Petitclair, jeune médecin qui a fait ses études en France. Il me présente à une jeune Française d'Armentières, Mme Gendre, restée veuve à 27 ans avec 5 enfants, et qui gère avec autant d'énergie que d'habileté la ferme fondée par son mari (un « gazé » de la grande guerre) dans la vallée de Red Deer, bien connue des savants du monde entier pour les centaines de squelettes de dinosaures que l'on y a découverts depuis une quinzaine d'années. Je garde un souvenir ému de cette jeune compatriote, si courageuse devant l'infortune...

Je retrouve mes compagnons de la Liaison au souper que la colonie de langue française nous offre à l'hôtel MacDonald. Les discours sortent de la banalité des harangues de l'après-dessert. Je goûte particulièrement celui de M. Bury, maire d'Edmonton, qui, bien que de culture anglaise, le commence en français, et se tire de cet effort avec beaucoup d'esprit. Il prône l'entente intime entre les deux grandes races, et, tout protestant qu'il est,

rend un hommage éclatant au Père Lacombe, l'évangélisateur des Indiens, et au clergé français.

Au nom de la France, M. Suzor lui répond avec autant de talent que d'émotion. Puis, Olivar Asselin prend vigoureusement la défense de la France, trop souvent accusée d'avoir abandonné le Canada, alors qu'elle avait la moitié de l'Europe contre elle.

6 juillet.

Au réveil, nous nous retrouverons dans la savane, mais pour atteindre bientôt la majestueuse vallée de l'Athabasca, que la voie emprunte pour pénétrer dans la région des Montagnes rocheuses. Le paysage est plus verdoyant qu'à Banff; mais la chaîne reste digne de son nom avec ses parois dénudées et grises écrasant les forêts qui se pressent à sa base. Nous commençons à apercevoir les hauts sommets dont les têtes pyramidales sont couvertes d'une neige qui scintille sous le soleil. Un gros ours noir, paisiblement assis à deux mètres de la voie, sursaute au coup de sifflet de la locomotive et disparaît dans le bois. Nous passons non loin du Mont Edith Cavell, dédié à l'héroïque infirmière fusillée par les Allemands, pic d'une altitude de 3500 mètres environ.

*Jasper*. — La gare, d'une belle architecture qui s'harmonise avec son cadre de montagnes et de forêts, dessert le parc national du même nom. D'une superficie supérieure à notre département de la Gironde, et qui dépasse celle du Yellowstone américain, ce parc est conséquemment le plus grand parc du monde, avec ses 4 400 000 mètres carrés dont nous allons parcourir une bien faible fraction. Nous y passons une délicieuse journée.

Départ à 7 heures. On a ajouté à notre train un wagon-observatoire d'où nous allons contempler le merveilleux panorama des Rocheuses. La voie suit d'abord un défilé boisé avant de se suspendre au flanc de la montagne. Rivières, lacs, épaisses forêts, cascades se succèdent sans arrêt. Souvent, de chaque côté, des forêts ravagées par le feu dressent leurs troncs squelettiques...

Vers 9 heures, nous passons devant une pancarte : « *Summit* ». C'est la ligne de partage des eaux : nous abandonnons l'Alberta pour pénétrer dans la Colombie britannique. Nous sommes

donc au cœur des Rocheuses. Le soleil couchant illumine tout autour de hauts sommets neigeux et fait scintiller des glaciers par-dessus le vert sombre de la première chaîne. — Des lacs, des lacs. — Un autre écriteau : « Lucerne », nom d'un village invisible ou inexistant, et un chiffre qui nous annonce que nous sommes à 508 milles de Vancouver...

Aucun signe d'habitation pendant des centaines de kilomètres; seulement, de temps à autre, les vieux ponts d'une voie abandonnée. Les courbes sont si fréquentes et si accentuées que, de la dernière voiture (le wagon-observatoire), nous ne perdons jamais de vue la locomotive, tandis que le train chevauche des torrents où rugissent des cascades...

Je tente de noter les effets du coucher de soleil. — La neige étincelle sur les sommets des monts dont les flancs se teintent de violet jusqu'à la masse verte des forêts qui montent à l'assaut de leur base. Les cimes de premier plan se détachent sur un ciel de bandes d'or et de bandes d'azur. Puis l'or tourne à l'orange. Et tout s'enfonce bientôt dans une buée bleuâtre qui se violace... Nous pénétrons dans une gorge, entre deux remparts pétris de beauté, — une gorge qui s'emplit de magnificence sereine... La lune vient ajouter son charme à la féerie... Dans un chapelet de lacs placides, se mirent les montagnes...

Le lac Moose au pied du Rainbow... Tableau qui attend son peintre de génie... La gigantesque muraille se reflète dans l'immense lac avec ses neiges et ses cascades... Le lac, une nappe d'argent où tremblotent des chenilles d'or (la lune et les étoiles qui s'y reflètent), dans la lueur pâle du ciel où s'achève l'agonie du soleil disparu depuis une heure...

Dans les ténèbres épaissies au fond d'un ravin, je distingue une lumière, la seule manifestation de vie humaine aperçue depuis deux ou trois heures : c'est la « cabine » d'un trappeur ou d'un prospecteur...

Nous sommes aux aguets, car nous approchons du Robson, le Roi des Rocheuses avec son altitude de plus de 4 000 mètres... Devant nous se dresse la masse noire et gigantesque d'une muraille... Soudain, de cette ligne sombre, surgit une pointe blanche qui s'élargit rapidement à mesure que s'avance le train. Nous sommes bientôt en face du monarque, masse énorme dont les neiges et les glaciers se détachent avec une netteté incomparable au-dessus des premiers plans obscurs.

C'est réellement une vue grandiose et majestueuse; et le train s'arrête dix minutes pour nous en assurer la pleine jouissance... La cime du colosse a déjà disparu derrière l'écran sombre de ses contreforts que j'ai peine à quitter le wagon-observatoire pour gagner mon alcôve...

### APRÈS LES ROCHEUSES, LES SELKIRKS

7 juillet.

Nous avons quitté les Rocheuses pour pénétrer dans les Selkirks, chaîne puissante et beaucoup plus ancienne que sa voisine, comme le montrent ses contours moins angulaires, moins heurtés, et ses rampes couvertes de forêts presque jusqu'aux sommets. La voie épouse le rivage d'un large fleuve, le Thompson, en perçant fréquemment la base de la montagne de tunnels plus ou moins longs. Sur les plages, des amas de troncs, parfois énormes, témoignent de crues successives...

Les signes d'habitation humaine se multiplient lentement... *British Quicksilver Mining* (mine de mercure), annonce une pancarte sur un hangar. — La voie s'engage dans une gigantesque tranchée taillée par les érosions et que l'on dirait creusée par des machines; elle évoque en moi le souvenir de la Culebra de Panama. — Nous traversons et retraversons une gorge étroite sur des ponts de bois au-dessous desquels mugissent des torrents. — Dans un paysage de collines grises, j'admire un petit village, une colonie d'Italiens, me dit-on.

Le Thompson se cabre dans les courbes violentes d'une gorge aux murailles noires au pied desquelles tourbillonnent ses remous; et je songe aux pirogues des trappeurs et autres coureurs d'aventures qui ont sombré dans ces parages... Puis, sur les deux rives, et à perte de vue, le désert : des rochers noirs, des touffes d'arbustes rabougris. — Les deux grandes lignes rivales, la nôtre (le Canadian National) et celle de la Canadian Pacific, se retrouvent face à face dans ce défilé. Tantôt, les deux voies se longent sur la même rive; tantôt, elles passent l'une au-dessus de l'autre par des ponts; tantôt, elles mettent entre elles la largeur du fleuve...

*Basque.* — Une pancarte solitaire; pas de gare. Le village fondé par des émigrants du bassin de l'Adour doit se cacher dans une vallée proche... Les deux voies se faufilent le long

du pied de la montagne, si rapprochées du torrentueux Thompson qu'il a fallu, aux nombreux tournants, édifier des brise-courants de bois pour lutter contre l'érosion. — Les arbres réapparaissent...

*Martel.* — Autre pancarte solitaire, dont le nom paraît indiquer, lui aussi, la présence d'un groupe d'émigrants français. — Plus loin, un hameau entouré de vergers. — Large de 500 mètres, le fleuve se rétrécit brusquement à une trentaine de mètres en se précipitant dans une gorge. — Sur la rive gauche, je note de curieuses érosions en forme de monuments funéraires : on dirait d'un cimetière abandonné. — Une équipe de cantonniers près de la voie; leurs traits et leur teint ne me laissent aucun doute sur leur race : ce sont des Peaux-rouges. En voilà au moins qui s'assimilent!

Le fleuve bondit dans un chapelet d'étranglements dont la largeur n'est que de 20 à 25 mètres. Les gorges que nous traversons sont admirables : de gigantesques rochers rouges où s'accrochent les sapins, dans une mosaïque de touffes d'herbes (probablement de la sauge) espacées si régulièrement qu'elles donnent l'impression d'avoir été repiquées à la main. — Sur la rive gauche, çà et là, des tentes : les demeures des équipes qui construisent une route fédérale pour automobiles entre l'Ouest et la côte du Pacifique, empruntant généralement le tracé d'une fameuse sente (*Old Caribou Trail*) que suivirent les premiers pionniers et missionnaires...

Pittoresques rapides : des rochers noirs déchirant l'eau verte. Je crayonne ce tableau : toute la montagne couverte d'une forêt incendiée qui la vêt de tons roux; en bas, arbres verdoyants accrochés à des murailles à pic au pied desquelles rugit le torrent; des montagnes aux têtes neigeuses dominent l'ensemble.

La voie est maintenant suspendue à 30 mètres au-dessus des tourbillons du fleuve; elle s'accroche à la paroi d'une muraille cyclopéenne ou la perce de tunnels. — La coloration devient extraordinaire : blancheur immaculée des sommets; verts sombres ou verts clairs des forêts; tapisseries de rouges, de gris, de jaunes, d'ocres, étalées sur les pentes, le tout baigné de lumière bleutée. Soudain surgit d'une forêt un immense éperon de marbre vert : c'est le confluent du Thompson et du Fraser. Les eaux grises du second côtoient les eaux vertes du premier pendant des kilomètres avant de s'y perdre.

*Lytton.* — Une pancarte qui annonce que nous sommes à 2774 milles de Montréal. Dans la gorge que nous surplombons, des bois flottés restent suspendus à 20 mètres des eaux sur des saillies de roches; les crues doivent être formidables... Toujours la lutte entre les deux lignes rivales, l'une prenant la rive que l'autre dédaigna... La voie est si étroitement collée à la paroi du précipice que j'éprouve, en posant mon front sur la vitre de la portière, la sensation de rouler dans le vide... Désert, désert : sur une centaine de kilomètres, rien que des rochers dénudés; mais, de temps en temps, une cabane de trappeur... La route nationale pour automobiles dont on poursuit la construction promet de splendides panoramas aux touristes : elle est souvent suspendue à 200 ou 300 mètres au-dessus de la voie qui, elle-même, se maintient à une centaine de mètres au-dessus de la rive...

*Falls-Creek.* — Gare minuscule que nous brûlons comme tant d'autres; j'ai le temps d'y remarquer deux jeunes Peaux-rouges; un peu plus loin, cantonniers indiens... Tableaux rapides : au fond, des montagnes bleues veinées de neige; sur cet arrière-plan, une muraille gigantesque drapée d'une forêt qu'éventrent de grises érosions; en bas, les flots gris-ardoise du fleuve bouillonnant et les rubans d'argent des cascades... Les forêts vierges montées à l'assaut des crêtes revêtent entièrement la montagne; parmi les arbres, coulées de neige et glaciers qui se prolongent en cascades... Fréquemment, tandis que je prends des notes, des voyageurs de la Liaison passant le long du couloir m'interpellent avec une joie orgueilleuse :

— Hé bien! Que pensez-vous de notre pays?...

A une ou deux exceptions près, ils sont tous logés à la même enseigne que moi : c'est la première fois que leurs yeux s'ouvrent sur ces merveilles. Et j'en entends souvent qui murmurent :

— Je ne savais pas que le Canada fût si grand!

*Bootkroyd.* — Une pancarte; une petite maison servant de gare, dans la ceinture d'un minuscule potager; à une fenêtre, deux têtes d'enfants blonds... Nous rencontrons un « train-atelier » du Canadian National : wagons-dortoirs, wagon-cuisine, pour les ouvriers chargés de l'entretien de la voie; fourgons chargés de traverses, de rails et autres matériaux...

*Boston-Bar.* — 2802 milles de Montréal et 132 de Vancou-

ver... Comme on nous annonce un arrêt de 5 minutes pour la provision d'eau de la locomotive, la plupart des passagers se précipitent vers le petit village, après avoir lu sur une affiche ces mots tentateurs : *Ice Cream*. La crème à la glace est le régal des Canadiens, et les prêtres eux-mêmes font du pas accéléré pour aller acheter leur cornet...

Quelques petites fermes entourées de grands vergers font leur apparition... On nous annonce que nous approchons du Canyon de Hell's Gate (la porte de l'Enfer)... C'est vraiment là un spectacle impressionnant. Le fleuve s'engage brusquement entre deux murailles verticales couvertes d'une végétation luxuriante. Après une course de trois à quatre kilomètres, il s'étrangle entre les piliers de la porte, qui ne sont écartés que de 6 à 7 mètres, bondit, se tord, rugit, produisant un fracas qui rappelle celui du Niagara. Une roche en saillie surplombe les tourbillons; comme le train s'est arrêté devant le phénomène, ceux de nos compagnons qui ne sont pas sujets au vertige s'aventurent au bout du pittoresque balcon... Tous les kodaks de la mission sont de la fête...

Et nous poursuivons notre route à travers une magnifique forêt entaillée fréquemment par le feu destructeur... Sur les rives du Fraser élargi, les signes d'habitation et d'activité se multiplient rapidement. D'immenses radeaux de gros troncs descendent le courant; des chaloupes à vapeur, puis un steamer fluvial à passagers, nous signalent l'approche de Vancouver, qui n'est plus qu'à 16 milles... Je remarque le long de la voie des cantonniers qui travaillent coiffés de casques de mousseline: et, *nous aussi*, dans nos wagons, nous sommes dévorés par les moustiques...

Pont métallique de 1500 mètres sur le Fraser : nous passons devant New-Westminster, centre industriel de 15000 âmes. Puis, nous pénétrons dans la banlieue de Vancouver : des souches larges d'un à deux mètres encombrent encore les terrains des maraîchers japonais; une usine à gaz se dresse au milieu de ces vestiges de la forêt vierge... Vancouver, malgré ses 250000 habitants, est pauvre d'annales historiques : en 1886, elle n'était encore qu'un tout petit village de forestiers et de trappeurs qu'un Canadien d'ascendance normande avait nommé Granville...

Des amis de notre langue (Canadiens, Français, Belges) sont

venus nous souhaiter la bienvenue à la gare du Canadian National, magnifique édifice dont la façade s'orne de colonnades de marbre. Nous parcourons en automobile les principaux quartiers de cette belle ville où apparaissent déjà, malheureusement, les « râcleurs de ciel » à l'américaine.

Avant le souper, nous nous promenons une heure dans le Stanley Park, une forêt vierge aux cèdres gigantesques conservée sur un promontoire qui occupe le centre de la ville, distribuée sur les rives du Fraser et de deux bras de mer qui forment un port superbe avec 140 kilomètres de quais. Notre guide nous arrête devant la tombe monumentale de Pauline Johnston, poétesse indienne qui a chanté en anglais les légendes de sa race...

## SUR LE CHEMIN DU RETOUR

9 juillet.

*Vancouver.* — Nous voici à la seconde partie de notre itinéraire. Nous faisons route en sens inverse, vers l'Est et l'Europe! Je suis attendu à Vancouver par M. Bidel, le beau-père de M. Suzor, notre très sympathique consul de France que ses fonctions retiennent dans la lointaine Alberta, à Lebret, où l'on inaugure un monument à la mémoire d'un illustre missionnaire français, le Père Hugonard.

Très intéressante figure que celle de M. Bidel. Né dans notre plus petite colonie, Saint-Pierre-et-Miquelon, il y dirigea longtemps une entreprise de pêche à la morue avec une trentaine de navires dont il constituait les équipages en faisant venir de France 500 marins qu'il engageait pour la saison. Sa famille est dispersée : si sa vieille mère, qui a quatre-vingt-sept ans, est restée à Saint-Pierre, ses trois filles habitent respectivement Saint-John (Terre-Neuve), New-York et Vancouver. Il a pris sa retraite en venant se fixer provisoirement avec sa femme auprès de M^me^ Suzor et de ses charmants enfants. Mais *il lui manque quelque chose* dans ce pays de perpétuel printemps : les bonnes tempêtes de Saint-Pierre et de Terre-Neuve! Il étouffe dans cette atmosphère trop calme!

Dans le tramway qui nous emmène à Shaughnessy Heights, je remarque de jeunes Chinoises habillées et coiffées à la dernière mode européenne ; il en est même qui se sont fait onduler

leurs cheveux coupés court. On me dit que la loi autorise l'immigration de 2000 « Jaunes » par an, mais que des entreprises de contrebande réussissent à en faire entrer trois fois ce nombre, soit 6000 Chinois ou Japonais que la Colombie britannique absorbe chaque année et qui trouvent facilement des emplois comme domestiques, jardiniers, mineurs.

Nous atteignons la belle villa fleurie de mon cher consul. En l'absence de M. et Mme Suzor, nous y sommes reçus, M. Melançon et moi, par Mme Bidel, aidée par une amie, Mme Draizé, Française elle aussi.

Je prends le temps de consigner quelques notes sur mon carnet. Plus de 40000 automobiles circulent à Vancouver, et sans que les règlements leur imposent un maximum de vitesse; mais les rues sont larges, et les accidents relativement peu fréquents. La construction des maisons est une image de la prospérité de la ville : tout y est « en surface ». Ces belles villas ont l'air d'être bâties pour des générations; en réalité, leurs murailles sont des cloisons de bois revêtues d'un mortier qui prend l'apparence de la pierre. Les habitants sont généralement endettés, comme leur gouvernement : automobiles, mobilier, appareils de *radio* (les tout derniers modèles), tout est acheté à crédit.

Dans le train où nous reprenons nos places vers sept heures du soir, mon excellent ami, le chanoine Georges Courchesne, un jeune prêtre de profonde érudition et de grand avenir, me donne quelques détails sur sa visite, dans l'intérieur de l'Ile Vancouver, à une mission indienne dirigée par des religieux d'un ordre français : les pères de Montfort. Les malheureux Peaux-rouges sont décimés terriblement par la tuberculose qui, depuis le 1er janvier, en a enlevé trente, sur un total de 300. On compte dans l'île 5000 Indiens, dont 4000 catholiques. Le gouvernement canadien fait de louables efforts pour sauver la race : des médecins et des infirmières sont attachés à chaque mission, mais les Indiens « font tout le contraire des conseils hygiéniques que l'on tente de leur inculquer ». Les Shakers, secte protestante où l'on récite les prières en dansant, ont fait quelques prosélytes parmi ces grands enfants; ils ont même promu l'un d'eux au rang d'évêque.

Une « religion » où les danses sont des oraisons doit avoir certainement des charmes pour les primitifs!...

10 juillet.

Nous avons repris l'habitude de rouler toute la nuit, et nous nous réveillons au milieu des montagnes. C'est dimanche; et l'on se met en tenue pour assister à la messe que va célébrer dans le wagon-salon l'abbé A. S. Deschênes, missionnaire colonisateur.

Tableau croqué par la portière : deux ou trois cabanes de poutres enserrées entre la falaise au pied de laquelle rugit le torrentueux Fraser et la forêt vierge dont l'orée a été incendiée par les défricheurs; un mât de « radio » dans ce minuscule hameau; un pont suspendu, fait de cordages et de planches, surplombe les tourbillons...

Arrêt à *Blue-River* : 2 537 milles de Montréal, 396 de Vancouver, précise la pancarte. Le village se compose de cinq maisonnettes, une cour de tennis, une boutique. Celle-ci annonce sur ses affiches : poste, tabac, journaux, crème à la glace; et j'ai une fois de plus ce curieux spectacle : les passagers, y compris de graves ecclésiastiques, se précipitant au pas de gymnastique pour goûter à cette friandise nationale.

Le train s'arrête devant les magnifiques cataractes du Mont Pyramide pour que nous ayons le temps de les admirer; mais il se remet en marche sans nous prévenir! Je saute sur une barre de fer, à l'arrière; mais dix personnes ont été « semées », et le mécanicien consent à les attendre...

*Clemina*, une station qui a tout juste onze jours d'existence : un camp de bûcherons en voie d'organisation; quatre cabanes de poutres encore inachevées... Mais le mât de *radio* est déjà dressé!

*Mount-Albreda*, petite gare située à un millier de mètres d'altitude.

Nous revoyons le Robson; mais le monarque des Rocheuses a cette fois la tête encapuchonnée de nuages épais.

Long arrêt en gare de Jasper, où les photographes de l'expédition gaspillent les plaques à la douzaine pour prendre des groupes au pied du gigantesque mât totémique dressé près de la gare.

### ENCORE LA PRAIRIE

11 juillet.

Nous nous éveillons en pleine Prairie après avoir pris durant la nuit une route plus septentrionale que celle que

nous avions suivie pendant le voyage d'aller. Nous passons devant un petit village, *Minburn*, encadré de ses *elevators*. Je m'étonne de constater que *toutes* les maisons, y compris les plus humbles chaumières, sont surmontées de pylônes, en charpentes de fer ou de bois, atteignant jusqu'à 10 mètres de hauteur : ce sont des antennes. M. Melançon me dit que les marchands d'appareils de *radio* et les marchands d'automobiles font des affaires d'or dans ces régions de terre à blé. Les transmissions radiophoniques lancées plusieurs fois par jour par les postes du Canadian National Railway sont précieuses pour ces paysans isolés en plein Far-West : avec les concerts, ils entendent les nouvelles importantes, les cours des bourses aux grains, les conférences faites par des agronomes attachés au ministère de l'Agriculture. Durant un rude hiver de six mois, ils restent ainsi en contact permanent avec le monde extérieur...

Je cause avec mon ami Charles Paquet, le député de Montmagny, homme de vive intelligence et de brillante élocution. Devant cette plaine sans fin que nous traversons depuis six heures sans que mon regard trouve à se reposer sur un monticule ou sur un arbre, j'exprime mes regrets :

— C'était si beau, ces Rocheuses !

— Peut-être..., convient-il sans enthousiasme. Mais ces montagnes m'étouffaient. Maintenant, je respire ! Ah ! la terre ! la bonne terre !

Et c'est, jaillissant de la bouche du député, le cri du paysan canadien : la *terre*, les champs couverts à perte de vue d'une jeune verdure qui sera du blé dans trois mois ! Et il s'attendrit en me décrivant la vraie ferme canadienne, celle qu'il me montrera dans son pays de Montmagny, près Québec, où il est bien entendu que je lui rendrai visite...

*Vermillon*, un village de 1 500 âmes, dont la plupart des familles sont venues de France et de Belgique... J'ai le temps de lire l'enseigne d'un « Cabaret de luxe » et celles de deux hôtels...

*Delmas*. Nous atteignons vers trois heures ce gros village, centre d'une région colonisée par des immigrants de langue française. Une foule de nouveaux amis nous attendait à la gare avec des douzaines d'automobiles décorées aux trois couleurs. Plusieurs Oblats, dont Mgr Albert Pascal, son frère, le P. Émile Pascal, originaires de l'Ardèche, le P. J. Portier, curé de

Delmas, qui porte le nom de son fondateur, l'évangélisateur des Indiens.

Les harangues que prononcent successivement, sur le plancher du quai, le maire (dont le chapeau s'orne d'un petit drapeau français) et le curé, nous retracent la courte histoire du bourg, qui n'était encore, en 1904, que l'emplacement d'un camp indien, dont le chef s'appelait L'Enfant-du-Tonnerre. J'apprends que mes compatriotes réussissent fort bien dans cette région. A 100 milles de Delmas, 150 familles bretonnes ont fondé Saint-Brieuc : à 40 milles, Celtic rassemble 20 familles bretonnes et 15 familles basques. M. le curé Portier est lui-même natif de Nantes.

Une fête a été organisée en notre honneur sur la savane. Elle comporte notamment des courses à cheval. Des Indiens de pure race et des métis, montés à poil sur des bêtes à peine domptées, se portent des défis. Les cavaliers sont des hommes superbes : grands, sveltes, souples. Plusieurs ont la peau presque noire, gris-ardoise foncé. Tous parlent français, sauf peut-être quelques vieillards qui, accroupis sur leurs talons, se tiennent à l'écart, indifférents aux jeux, impassibles. Ces Indiens appartiennent à la race des Crees (ou Cris).

M. Georges Perrissin, un Français établi dans le pays depuis 1906, me raconte ses premiers souvenirs. Il avait été élu juge de paix, quand il eut à se prononcer sur le cas suivant : Un Indien, Le-Fils-de-la-Rivière, âgé approximativement de quatre-vingt-quinze ans, était parti à la chasse aux bisons avec sa bande. A son retour, il constate qu'un colon anglais a pris sa terre. Il brise la clôture que l'intrus a élevée pendant son absence. La loi est formelle : elle donne raison au blanc contre le rouge ! « Qui t'a donné le droit d'habiter ici ? » interroge le juge. Majestueux, le vieillard se dresse, et, levant son bras vers le ciel, répond en sa langue : « C'est Dieu ! » Et M. Perrissin lui appliqua l'extrême minimum : un dollar d'amende. L'Anglais dut payer les frais.

Il m'apprend, entre autres curieux détails, que les autorités interdisent aux Indiens de danser leur « danse du soleil ». Au cours de cette cérémonie annuelle, les anciens de la tribu excitaient la haine des danseurs envers les hommes blancs. Il y a trois ans, à la suite de cette fête, les Crees menacèrent de se révolter. La fameuse danse du soleil est maintenant remplacée

par la « danse du thé », au cours de laquelle les Indiens boivent le breuvage que leur distribuent les agents du gouvernement.

Ce dont on ne se doute guère en Europe, c'est qu'il existe encore dans le nord de la province de l'Alberta de vastes troupeaux de chevaux sauvages (des *cayousses*), et que, cette année, on en a tué plusieurs milliers. Je croyais, pour ma part, qu'ils avaient été exterminés depuis longtemps. Le Far-West a donc conservé quelques-uns de ses attraits!...

Un autre compatriote, M. Étienne Roussel, trente-neuf ans, originaire de Vesoul, possède 17 carreaux, chaque carreau valant 174 hectares, 300 bêtes à cornes, une centaine de chevaux. Je lui demande :

— Vous vous entendez bien avec les Canadiens?

— Mais oui! D'ailleurs, nous ne nous gênons pas beaucoup réciproquement : mon premier voisin est à trois milles (près de cinq kilomètres).

Après une longue randonnée en automobile, nous revenons souper dans la grande salle où les paroissiennes ont préparé un banquet. J'ai devant moi, à la table d'honneur, un fermier, M. Alfred Lessord. Je l'interroge sur ses travaux, plus spécialement sur sa façon de passer l'hiver, car je ne puis me défaire de cette impression que les six mois de saison hivernale, avec leur température moyenne de 30°, doivent être terribles. Et je provoque les rires du grand et robuste gaillard : l'hiver canadien? une saison de rêve!

— D'abord, on ne fait rien : on se repose! Le soir, on s'en va en traîneau faire sa partie de cartes chez le voisin (à cinq kilomètres!), ou bien on va entendre le radio chez un ami, ou encore on se réunit pour chanter, danser, conter des histoires jusque bien avant dans la nuit. C'est le bon temps!

Chevaux et bœufs sont lâchés en liberté, et ils se débrouillent comme ils peuvent. Quand on y pense, on va leur creuser un trou au bord de la rivière ou de l'étang, recouvert d'un mètre de glace. La paille provenant du battage du blé est amassée en énormes tas (*meuleaux*), gros comme des maisons, au pied desquels les animaux creusent (en grignotant la paille) des « cavernes » où ils se réfugient pendant les *poudreries* (ouragans de neige). Les chevaux restent souvent absents pendant tout l'hiver; tout cheval égaré que trouve un fermier au printemps est signalé par lui à Régina, la capitale de la province,

et l'on finit par découvrir son propriétaire, qui est tenu d'indemniser le « découvreur » à raison de 50 *cents* (un demi-dollar) pour chaque mois que la bête aura passé sur ses terres. Mais, souvent aussi, des chevaux meurent de froid ; et, comme je demande à mon interlocuteur pourquoi les braves bêtes ne sont pas mises à l'abri dans une écurie ou une étable, il hausse les épaules :

— Bah ! Quand elles meurent, on en rachète d'autres !

Gaspillage engendré par une prospérité inouïe. La paille ne reste-t-elle pas à pourrir ? Mais M. Lessord continue à m'initier à la vie de ces fermiers du Far-West :

— Les patates poussent excellentes. J'ai envoyé l'an dernier trois *chars* (wagons) à New-York et à Chicago. Je mange le pain de mon blé : il est cuit par *ma vieille*.

Mme Lessord, auprès de qui je suis assis, n'a guère qu'une quarantaine d'années et sourit, flattée que son époux rende hommage à ses qualités de bonne ménagère. Comme l'heureux fermier mange la viande salée de ses bestiaux, le beurre et le fromage produits par le lait de ses vaches, il n'achète, me dit-il, que thé, café, macaroni et bière...

On me dit qu'il y a beaucoup de Français de France dans la région, et que pour la plupart ils réussissent. On m'en cite un qui « vaut » 400 000 dollars. Les moins heureux ont encore de quoi se contenter. Un fermier pauvre me fait cette courageuse déclaration :

— Je ne possède pas grand chose, et, *jusqu'ici*, j'ai onze enfants. Mais grâce à Dieu, ils ont toujours eu trois repas par jour. Alors, ai-je le droit de me plaindre ?

Et la soirée se termine par un joli concert donné à l'église. Une draperie, ornée de drapeaux tricolores et de bannières fleurdelysées, cache le maître-autel. Quand le rideau installé au-dessus de la sainte table s'ouvre, douze adorables fillettes de six à huit ans, vêtues de blanc, nous chantent une délicieuse berceuse ; elles ont dans les bras leurs nourrissons : des poupées... Ce sont les préparatifs de cette « revanche des berceaux » à laquelle les Français du nouveau monde doivent leur patient triomphe... Des jeunes filles chantent des chants canadiens... La chaleur est torride ; mais elle ne m'empêche pas de goûter le discours du curé, le Père Joseph Portier, qui parle avec tendresse de la France et du doux parler français.

12 juillet.

Le soleil se lève sur l'immense prairie alors que nous approchons de Vonda, gros village de la province de Saskatchewan; nous y sommes accueillis par Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert et de Saskatoon, et par de nombreux prêtres et fermiers canadiens venus pour la plupart de villages éloignés : Prud'homme, Aberdeen, Saint-Denis. Celui-ci, me dit-on, a de nombreux cultivateurs venus de France.

Tandis qu'on nous répartit dans les automobiles et que le convoi s'organise, je cause avec le gérant d'un des *elevators* qui dressent leurs hautes tours près de la gare, M. Pierre Blain, natif de Nantes. A dix-sept ans, en 1904, il n'avait plus que trois dollars en poche quand il débarqua à Winnipeg, où il se mit « en gages » chez un fermier. Puis, il prit un *homestead* (concession agricole) qu'il revendit six ans plus tard pour 2 500 dollars. Il « roula sa bosse » pendant trois ou quatre ans dans le Far-West et reprit une concession à Prud'homme. J'ai oublié de dire qu'il était citadin à Nantes, employé ou comptable; c'est expliquer pourquoi le travail de la terre l'enthousiasmait peu. Depuis sept ans, il a trouvé sa voie : préposé à un grenier à blé, il gagne 150 dollars par mois et vante, lui aussi, les charmes du rude hiver : six mois de repos avec solde pleine! Marié avec une Belge dont il a deux enfants, il serait tout à fait heureux s'il pouvait faire un petit voyage en France; mais il est *insoumis*, ce qu'il trouve injuste, car il a fait la guerre dans l'armée canadienne. Beaucoup de Français sont dans son cas. Je lui conseille d'écrire à M. Suzor, notre consul à Vancouver, qui a déjà obtenu à des affaires du même genre des solutions satisfaisantes.

On me cite une bonne douzaine de Français qui, retournés en France après avoir fait fortune dans la région de Vonda, en cultivant le blé, sont revenus deux ou trois ans plus tard. Un cas typique est celui d'un colon de Notre-Dame de Lourdes qui retourne dans son pays natal (près de la frontière belge) avec 100 000 dollars. Il y achète une petite ferme. *Six mois plus tard*, la nostalgie de la Prairie s'empare de lui; il vend son bien et regagne le Canada. Pour les Français que j'interroge, c'est « un pays de santé ; » « on y travaille plus aisé... »

Par des chemins qui ne laissent pas d'être pénibles, nous

gagnons le lac Mac Evoy, situé en pleine prairie vierge, où un dîner champêtre a été préparé à notre intention comme à celle des paroissiens de quatre villages que la distance, — une soixantaine de milles, — n'aura pas découragés. La région est pittoresque : des buttes, des lacs, des boqueteaux, rompent la monotonie de la savane... Mais les moustiques sont nombreux et agressifs...

M'écartant des tonnelles où de charmantes Canadiennes préparent les tables, je m'arrête pour fixer sur mon carnet la description de cette région que la charrue a respectée. Ondulations verdoyantes au fond desquelles miroitent de petits lacs aux eaux limpides dans une frange de roseaux : des canards sauvages et autres oiseaux aquatiques s'y prélassent ; le sol est couvert d'une herbe drue, courte, rigide ; quantités de pâquerettes, de grosses marguerites jaune d'or au cœur rouge sang, de vesces violettes ou pourpres, de campanules d'un violet bleu ; par places, de minuscules arbustes aux feuilles d'argent ou des rosiers qui émergent à peine de l'herbe avec leurs fleurs d'un rose tendre ; et aussi, splendeurs de la Prairie vierge, de magnifiques lys d'un rouge feu coiffant des tiges qui n'ont guère que trente centimètres. Une grande bécassine blanche et grise, au long bec en spatule, décrit des cercles au-dessus de ma tête en poussant des cris éplorés, probablement pour m'entraîner loin de sa nichée que ma présence menace à ses yeux maternels.

Puis, le dîner champêtre, qui s'annonce plein d'entrain. Mgr Prud'homme m'a placé en face de lui, et d'agréables conversations s'engagent...

Soudain un spectacle sublime et effrayant : une tornade dans la Prairie. Tout à l'heure, le ciel était radieux, et la chaleur quasi torride. Un point noir a surgi à l'horizon ; il grossit avec une rapidité foudroyante, tandis qu'un vent froid commence à souffler. Un nuage noir accourt au milieu du ciel bleu avec un fracas de bataille ; de monstrueux éclairs le précèdent ou l'accompagnent. Brusquement la trombe d'eau s'abat, nous laissant à peine le temps de nous empiler dans les automobiles : un déluge qui dure près d'une heure. Et c'est le retour à Vonda par d'affreux chemins dont la terre noire est crevée d'ornières. J'admire la bonne fabrication de ces véhicules qui, lancés à pleins gaz, se moquent des obstacles...

Sur ma demande, le conducteur, un paysan canadien, arrête à la hauteur d'une puissante charrue automobile que manœuvre un de ses beaux-frères. J'assiste au *cassement* d'une terre vierge. Le soc mord profondément dans le sol en enterrant dans la coupure tout ce qu'il rencontre, y compris des arbres gros comme ma jambe. Travail formidable. Jadis, il fallait un attelage de 12 à 16 chevaux pour défricher ces terrains...

Les discours se succèdent dès notre retour à Vonda. M. Raymond Denis est un jeune Français fixé depuis vingt ans dans une ville voisine et qui dirige, avec une belle énergie, une œuvre de défense de notre langue, menacée par de nouveaux règlements scolaires; il a fondé à cet effet l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan. Il met en lumière un point important. Le gouvernement canadien fait de la mauvaise besogne en attirant dans l'Ouest des milliers d'Européens « métèques » qu'il sera difficile d'assimiler, et qui grossiront les rangs des partisans de l'annexion aux États-Unis. Ce parti, qui existe, voudrait supprimer la frontière où, d'une part, le blé des prairies est taxé lourdement, où, de l'autre, les marchandises de fabrication américaine (automobiles, outillages, chaussures, etc.) doivent acquitter des droits élevés.

Dans une vibrante harangue, Mgr Bourdel met en lumière de belles conquêtes. Il y a quinze ans, à Vonda, on ne comptait que 3 familles et 2 célibataires de race-canadienne-française; les enfants n'apprenaient que l'anglais. Actuellement, non seulement ils parlent la langue de leurs ancêtres, mais ils ont fini par l'imposer aux dix nationalités (Russes, Slovènes, etc.) qui les entourent. Mais il faut que la Province de Québec envoie des colons et envoie surtout des prêtres canadiens-français dans la Prairie. Le couvent, que nous ne manquons pas de visiter avant de regagner notre train, est dirigé par des sœurs, qui sont presque toutes originaires de Saint-Brieuc.

VICTOR FORBIN.

*(A suivre.)*

# LE LIVRE DE RAISON

## XIV [1]

### LAITERIE COOPÉRATIVE

L'USINE

J'avais promis depuis longtemps d'aller la visiter; j'en arrive. Je suis parti de bonne heure, à l'heure solaire toutefois, pour assister à l'arrivée du lait, voir le ventre de l'usine engloutir le flot blanc et d'organe en organe le séparer en ruisselets de crème et de petit lait, le rafraîchir, le mûrir, le muer à la fin en beurre, mottes fermes et onctueuses, couleur or, de l'or femelle, pareil à celui de la paille neuve. Cette couleur est comme la marque de la laiterie, et tranche sur celle des autres beurres de la région plus pâles.

Je roulais, en torpédo silencieuse, par une fine matinée d'automne commençant, tandis que le ciel palpitait encore de l'invasion de la lumière attiédie, et que les brumes se déchiraient le long des lisières des bois. Et toutes les prairies scintillaient, une goutte de rosée à la pointe de leurs herbes.

Hameaux, villages et bourgs se succédaient, traversés ou aperçus, les toits et les murs illuminés du côté de l'est, les clochers pareils à des flammes dressées, portant tous d'humbles noms, mais dont mon enfance s'est bercée, évocateurs pour moi d'une aurore inextinguible où nous vagabondions, groupes rieurs d'amis. Rien ne les marque dans l'histoire du pays. Ni le feu, ni le sang, ni les larmes, comme d'autres passés par le

(1) Voyez la *Revue*, 15 mars 1922 — 15 juillet 1927.

pillage et l'incendie, la curée et la mort. Moins encore quelque histoire d'amour pathétique, de vertu insigne, de sainteté, où le souvenir et le cœur se plongent subjugués... Pourtant, emplis du carillon des jeunes ans, ils sonnent, ils sonneront toujours à mon oreille comme des noms de victoire.

C'était Mormès au centre de son plateau, apparaissant parmi les vignes, au bout d'une allée de chênes pyramidaux, après quoi la côte et la plaine ; Moulezun sur son éperon, aboutissement d'une ligne de crête de quinze kilomètres, un des hauts lieux de la contrée, des premiers touchés et des derniers quittés par le soleil, riche d'une forêt communale traversée par le Midou, aux syllabes chantantes comme son onde ; Estang, qui descend de relief en relief jusqu'au bord de la grand route, abondant en eaux vives, où croît le platane opulent, ami des fonds humides ; c'était Cazaubon, étagé sur sa colline, terrasses et murs anciens flanqués par endroits de paquets d'arbres, qui domine l'horizon et regarde vers le couchant la lande immense commencer, où l'Armagnac finit en terre grasse, on pourrait dire promise... Cazaubon, — en gascon « casau boun » : jardin plantureux, fructueux, — nom que la gratitude de l'homme donna à ce sol choisi, où le suc de la terre ruisselait plus qu'ailleurs... Là, je descendis.

La laiterie y est sise au croisement de quatre routes, arrivant chacune d'un point cardinal, et à quelque cent mètres de la gare. Position judicieuse qui permet un apport convergent de lait, à l'heure dite, le matin, et, le soir, un écoulement quotidien, comme sur place. Le train, au soleil déclinant, emporte les caisses de beurre, et entre tout de suite avec elles dans la fraîcheur nocturne. Là encore des arbres, des herbes et de l'eau. Une ombre dense qui tourne avec l'astre autour du toit, des prés d'où pas une poussière ne s'élève, un puits, pareil à celui de Musset, « dont le ciel n'a jamais vu le fond ». Et même une rivière, la Douze, qui épouse plus loin le Midou, pour former la Midouze, affluent de l'Adour, et roule sur l'argile à Cazaubon avant de courir, à Mont-de-Marsan, sur le sable et sur l'alios. Enfin, de l'espace, une sorte de solitude où l'on n'entend que le vent dans les cimes... Tout cela, parce qu'une laiterie ne se passe pas de netteté, de propreté ; demande à être lavée fréquemment à grande eau, ustensiles, appareils et carrelages ; se plaît à l'ombre, où la matière grasse fermente

moins. Parce qu'il faut un flot pour charrier les impuretés; afin que nulle aigreur, nulle odeur forte n'offense les narines de quiconque, ou ne charge l'air voisin.

La livraison se fit aussitôt. Chaque quartier du pays a son livreur. Sous la bâche, le lot de chaque coopérateur est numéroté, maison par maison. C'est comme une revue de seuils ruraux... Par les quatre routes, qui venu d'Estang au sud; qui d'Eauze et de sa région à l'est; qui de Barbotan et plus outre vers le nord; qui de la Grange à l'ouest, où sont les pignadas, les camions automobiles débouchent en secouant les bidons étiquetés. En tôle d'acier, parfaitement étamés, condition d'un bon lavage, hermétiquement bouchés, ils rendaient un son métallique, une sorte de musique assourdie, comme il arrive aux récipients pleins où le bruit s'étouffe. Il y a quelques années, on les eût entendus venir grelots tintants. Et la cascade blanche se mit à écumer... Dix-huit cents à deux mille litres versés à pleins pots, après prélèvement d'échantillons, qui, tombés dans un réservoir-bascule, étaient pesés lot par lot jusqu'au dernier filet. Pesés comme du vin dans un fût, et achetés au degré crème comme il l'est au degré alcool. Ainsi, n'y a-t-il point place pour la fraude, le mouillage du lait par exemple; ainsi le coopérateur a-t-il avantage à fournir un lait nourri... Une cascade qui allait s'engouffrer où j'ai dit, d'une chute muette et rapide, dont il ne resta plus que quelques gouttes irisées, suspendues au bord du réservoir... Et les camions disparurent dans le tintamarre, cette fois, des bidons vides.

Entrons dans la laiterie. On y descend par quelques marches. C'est comme l'asile de la lumière. Du carrelage bicolore aux appareils de cuivre et d'acier, des ustensiles aux vitres, tout est lavé, rincé, astiqué, tout rayonne. Les cimes seules y promènent leur ombre mobile... Mais, d'abord, quelques mots sur le lait.

On sait succinctement que le lait est composé d'une matière grasse ou beurre, d'une matière azotée ou caséine, et d'une troisième, le sérum : eau, sucre et éléments minéraux. Les proportions en varient suivant le sujet producteur, la vache, l'alimentation qu'on lui donne, les soins, et même l'habileté de la traite. Il y a là un accord de conditions, une harmonie qui s'établit dans l'organisme vivant, où l'on ne s'attendrait pas à

la trouver. Je l'expliquerai... Et tout de suite ceci : il est des laits dits bleus, rouges ou jaunes, sensiblement à l'œil de ces couleurs, soit par taches isolées à la surface, soit jusque dans les couches profondes ; il est des laits filants, d'une viscosité accusée, et des laits amers, d'une amertume de bière. Toutes altérations qui sont des maladies dues à la présence de microbes qui pullulent là comme partout où il y a substance, et poussent plus ou moins loin leur dommage. Elles rendent le produit impropre soit à la consommation, soit à la fabrication, ou aux deux à la fois. On prétend que l'amertume du lait lui vient des sécrétions de ces infiniment petits... C'est toujours le monde dans l'atome, le raccourci de Pascal...

On fait du beurre avec la crème, avec la caséine du fromage, ou, plus solidifiée encore, des objets manufacturés ; et le sérum sert à l'engrais, particulièrement à celui des porcs. Ce dernier élément, d'une assimilation immédiate, les met excellemment en chair. Il est donné barboté avec du son. On nourrit, à la coopérative, cent cinquante cochons en moyenne par an, du prix de sept cents francs l'un, au cours actuel. Bien entendu, des porcs d'Armagnac, noirs et blancs, et « péluts », poilus, ce qui prouve la densité de la fibre. D'un aspect sauvage, achetés petits, d'une apparence de sanglier presque, ils ne tardent pas en s'étoffant à se charger de viande, et maigre, c'est-à-dire la moins couverte de gras possible. A taille égale, ils accusent le plus de poids. Tout est compact en eux... Mais je passe, je les ai vantés déjà...

Le procédé par lequel on extrait et on sépare la crème et la caséine s'appelle l'écrémage. Il est ou naturel ou mécanique. Le naturel, immémorial, s'obtient en laissant reposer le lait douze heures environ dans des récipients plongés dans de l'eau froide. La crème, plus légère, monte à la surface. Le mécanique est le fait d'un appareil dit écrémeuse, où les éléments se séparent sous l'action de la force centrifuge.

On le comprend, pour ruisseler, pour que cette séparation quasi instantanée s'opère, car l'écrémeuse fonctionne à la vitesse de six mille tours à la minute, le lait doit être versé à un état de fluidité donné, soit à la température de 24 à 26 degrés. L'été, point de difficulté. L'hiver, il faut réchauffer. C'est pourquoi, avant d'être dirigé vers l'écrémeuse, le lait passe par un premier appareil, le réchauffeur.

La pièce capitale est l'écrémeuse, et la plus ingénieuse. Voici, en deux mots, sa construction. Elle est formée d'un tambour ou bol, dans lequel une série de disques emboutis, d'une seule pièce, échafaudés les uns au-dessus des autres, sont placés le long d'un tube central. Ce tube, qui sert de conduite d'amenée du liquide, est muni de trois contreforts percés de fenêtres : issues par où l'intérieur du tube communique avec l'extérieur. Un couvercle mobile recouvre le tout.

En action, à la vitesse inouïe relevée, le lait, passant par ces issues, se répand entre les disques. A l'instant, entraînées par le mouvement giratoire, se divisant suivant leur pesanteur, la crème remonte entre les contreforts, comme aspirée, tandis que la caséine gicle sur les parois du tambour. Il n'y a point de remous, point de mélange possible. Aussitôt séparées, aussitôt évacuées. Deux tuyaux indépendants les happent et les écoulent, crème à droite, caséine à gauche. Et l'on voit deux ruisselets parallèles courir sur une pente douce, entre des bords de métal fin, des ruisselets d'un blanc mat, opaque, dont l'un au moins ne laisse point de surprendre sous cet aspect si liquide : celui de la crème. Mot qui suscite à l'esprit quelque chose de flottant et de coagulé à la fois dans un bol chaud, ou encore de fouetté, de floconneux sur un dessert : de la neige tombée.

Suivons. Séparés là, les deux ruisselets le sont pour toujours. Celui de la crème alimente une pompe, qui le monte dans la chambre à maturation. Avant d'être barattée, muée en beurre, elle doit mûrir... Étrange loi, qui veut que tout soit amené à un certain point de consommation, de gestation ou d'emploi. En deçà duquel ce n'est pas assez, au delà trop. On le dit d'un produit, d'un fruit comme d'une idée... Pour laisser mûrir la crème, on la laisse s'acidifier. Ce sont ces acides gras libres, qui, sous l'action de ferments lactiques, donnent au beurre son arome. Chaque beurre a le sien. D'où sa valeur marchande. Ce goût doit rester franc. C'est pourquoi, de peur que l'acidité n'altère la saveur, on maintient la crème à une température relativement basse, 10 à 12 degrés environ en été, 14 à 15 en hiver. En entrant dans la chambre, elle circule à travers un réfrigérant, sorte de cadre à panneaux ou à ondulations. Et puis elle séjourne dans de grandes cuves semi cylindriques, basculantes; elle y mûrit, prête à la dernière transformation.

C'est comme fini. Le barattage qui fait le beurre n'est qu'une opération mécanique, par quoi les globules s'agglomèrent, soumis à des chocs multiples. Les belles mottes blondes sont ensuite découpées dans la masse onctueuse, toutes ici de cette couleur or passé que j'ai signalée, sans qu'il soit jamais besoin de les colorer. Fait à retenir, nombre de beurres étant artificiellement jaunis en hiver. Le régime sec des bêtes à cette saison décolore à l'ordinaire le produit.

Pendant ce temps, l'autre ruisselet s'en va subir dans un bâtiment jointif ses transformations propres que j'ai dites...

Tout cela est mis en jeu par un moteur de dix chevaux, un groupe générateur qui fournit force, chaleur et lumière. Là, comme ailleurs, dans les ateliers modernes, en pénétrant dans la laiterie si nette et si claire, on est surpris du grand silence de tant de pièces déclenchées, du mouvement muet, pour ainsi dire huileux, de tant de bras d'acier qui dépêchent la besogne sans rien soulever de ce qui marque les autres efforts, poussière ou sueur ou cris. Pas un mot prononcé. Un bouton que l'on presse, une vis que l'on tourne, une manette que l'on relève ou abat, et tout fonctionne à la seconde dans cet impressionnant silence. L'homme semble gagné à son tour par le mutisme du métal. Sans doute pour accorder ses gestes, pour s'adapter à cette précision et à cette vélocité, et ne rien perdre de l'action commune. Il accomplit ainsi le labeur au plus court et au plus juste. Et l'entente paraît telle que l'on ne sait plus qui donne le branle, de l'homme ou de la machine.

Au moment où j'écris, à l'autre bout de mon habitation, les chars de vendange ne cessent de déboucher. On entend le grincement des roues, le bruit de clapotis des comportes pleines de fruits, qui sursautent au chaos du chemin, les appels des bouviers pour enlever la charge en entrant au pressoir. Et, dans l'intervalle, c'est le cliquetis des coins qui actionnent la roue de fonte, sous quoi la plate-forme massive et son arbre de lien font éclater et ruisseler les millions de grains; c'est le craquement des madriers qui frémissent sous la pression; ou encore, quand les bouviers ont déchargé et s'éloignent, repartis pour la vigne, quand la grande barre de fer, où quatre hommes sont attelés, s'arrête de forcer les charpentes, c'est une chanson lente, nostalgique et rythmée qui monte, dont les fouleurs accompagnent leur piétinement sur les grappes apportées. Ils chantent, en

dansant, appuyés sur leur pelle, et le vent venu de l'ouest jette jusqu'à moi les notes tristes, comme une bouffée d'automne. Le silence industriel alterne étrangement dans mon esprit avec la rumeur rustique...

L'ŒUVRE

L'usine, quelque ingénieusement conçue qu'elle soit, n'est qu'une apparence matérielle, l'effet d'une cause morale, d'une œuvre de solidarité terrienne, qui, par le lien de l'intérêt, groupe et unit des hommes d'un même coin, les mêle familièrement, et les aidant à vivre plus facilement et étroitement, les maintient sur le sol. La Société, qui a pris le nom de « Laiterie Coopérative », est presque toute faite de petites gens. Si le fondateur, Considéré et maintenu comme président à vie, d'expérience consommée, est un châtelain : si ses compagnons de la première heure le sont aussi, formant toujours dans l'entreprise, avec leurs domaines, comme des îlots de résistance, ils ont été peu à peu noyés dans la masse paysanne.

L'idée est donc fraternelle. Elle date de 1912. A cette époque, de nos côtés, le tâcheron, l'homme qui gagne son pain à la journée; le petit possédant qui vendait à bas prix ses produits, et, l'année soldée, joignait malaisément les deux bouts, ou point du tout, quand une gelée ou une grêle était passée par là, ruinant sa vigne, qui fournit seule l'argent de poche : l'un et l'autre vivaient une vie précaire, inquiète de l'avenir. Peu économisaient; peu parvenaient « à se mettre chez eux » avant la fin; et parmi les plus pauvres se traînaient de longues et lamentables vieillesses, pareilles à une agonie. Dans ce monde rural où tout est le prix de la sueur, où le cœur s'endurcit comme les mains, à force de peiner, les grands-parents, le père et la mère même deviennent à charge, dont les pieds lents suivent mal le bétail au pâturage, dont les bras, engourdis après tant d'efforts, ne portent plus l'outil. Eux-mêmes se sentent inutiles; eux-mêmes pensent être de trop désormais, et quelque minces qu'ils se fassent à table au bout du banc, ils se disent qu'ils encombrent la place et mangent un pain indu...

On voulut « faire quelque chose pour les petits ». En particulier pour les vieillards, les infirmes, les gens de peu de force

ou de santé qui trouveraient là leur vie, sans se fatiguer au-dessus de leur âge ou de leurs moyens. Gain en outre qui, dans les ménages aisés, corserait le budget, et permettrait quelque économie ou quelque plaisir. En poussant l'idée, on y attacha un mobile moral, celui du travail. Il faut noter que le gain considéré aux champs est le gain obtenu par l'effort corporel. Qui ne besogne pas de ses bras ne fait rien. Un heureux, qui « a fait fortune aux Amériques », ou ailleurs, comme cela s'y pratique, est jalousé, non estimé. Ce qui compte, ce qui grandit, c'est l'âpre labeur au bon soleil, à tourmenter la terre jusqu'à la repétrir...

On offrit donc un secours, non point un don simple, mais bien la rémunération d'un travail. On voulut qu'elle sortît du sol. Cela importait. L'habitude est de tout attendre du fonds.

Après le rapprochement familial le rapprochement corporatif. Le paysan naît méfiant, hostile à l'engagement mutuel, avant tout envieux, égoïste. Défauts de ses qualités... Au moment des grandes récoltes, l'heure pressant, on s'aide bien entre voisins, à charge de revanche, dans la crainte de subir des pertes. Mais le mouvement est volontaire, il répond à un service, à une politesse, « on vient vous prier de donner un coup de main ». Rien qui sente l'obligation, la chaîne. Et puis l'aide s'exerce pour un temps donné, un concours connu. Le paysan n'y est point entraîné à des compréhensions, à des calculs, à des actes dont il n'a jamais eu jusque-là même la perception. On s'étonne de sa lenteur à entrer dans ces formules d'association, à saisir l'agencement, l'articulation de ces groupements où les problèmes de l'installation, de la production, de l'écoulement sont soulevés, avec le monde de prévisions que chacun propose. On demande à un ignorant de pénétrer un livre ; à un pâtre ébloui de compter les étoiles. Il en voit une ; celle qui, comme un phare éternel, s'allume chaque soir, et le guide jusqu'à l'étable avec son troupeau repu... De plus, le paysan a peu d'émulation. Il cherche rarement la cause du succès. Il en fait difficilement honneur au bénéficiaire. Il s'éloigne, en tournant son béret d'une oreille à l'autre, accusant la chance, plein d'une amertume secrète. Pas un sur dix n'avouera : « Je m'y suis mal pris. » L'individualisme est encore une barrière et la plus haute. Le paysan rapporte tout à soi.

Son intérêt prime. L'égoïsme domestique est sans bornes aux champs. Les gens, les choses y sont envisagés du seul point de vue de l'aide ou de l'obstacle qu'ils apportent, les lois même. Toute l'économie du pays se réduit au cours du marché local; toute solidarité s'arrête à la haie mitoyenne. Avancer sur intérêt est rare; donner, presque inconnu. Bien mieux, pour écarter les sollicitations, aucune métayère ne dira jamais, par exemple, l'état de ses provisions; ni son mari, le gain réalisé : le secret est la règle du ménage. Cela va jusqu'à la sécheresse de cœur. Rien n'est fermé au mendiant comme la main du paysan.

Enfin, il y a l'éternelle défiance, l'éternelle distance entre « grands et petits ». Tout injustifiée qu'elle soit, elle persiste. Celui qui peine croit facilement que celui qui possède l'exploite. Il lui prête de tortueux calculs, d'obscures ambitions. Toute mesure prise est suspecte. Cette forme de contrat même qui est la nôtre dans le métayage, où la question pendante entre le capital et le travail a reçu sa solution, autant au moins qu'il est possible; où le maître apporte le toit, la terre, les instruments, le cheptel, et toutes avances pour tout ce qui croît; le métayer ses bras; où le partage à moitié fruits, est la règle, n'écarte pas ce soupçon d'intention personnelle... Quant à la distance, elle est plus encore dans les pensées et les âmes que dans la fortune ou la naissance. Elle apparaît dans la conception de l'individu, et à la lueur d'une réflexion souvent poignante.

Il y a quelques années un ancien, tout cassé par l'âge et l'épreuve, que je cherchais à consoler, me dit tout à coup, étonné de me voir entrer dans sa détresse : « Est-ce donc que les messieurs rêvent aussi ? » C'est-à-dire sont aussi poursuivis la nuit, dans leurs songes, par les tribulations et l'angoisse de la vie. Il croyait qu'ils devaient toujours paisiblement dormir. Il ne concevait pas qu'ils pussent comme lui pâtir et se ronger... Hélas!... Je ne sais plus où j'ai lu : « Les reines ont été vues se lamentant comme de simples femmes. »

Ces courtes réflexions pour faire voir combien il fut difficile de créer et d'organiser le groupement; d'arriver à un premier recrutement stable ; d'obtenir des engagements à long terme ; de pousser à l'oubli des sentiments particuliers; d'effacer les distances ; bref, de fonder une sorte de communauté dont l'union serait la condition primordiale de prospérité. On y

parvint au milieu d'une curiosité hésitante d'abord, silencieuse ; au milieu de ce concours sympathique ensuite qui va vers les entreprises généreuses et fructueuses. Le jour où il fut reconnu (et c'est le plus long chemin à faire dans le cœur du paysan) que les fondateurs se souciaient avant tout des petites gens; entendaient améliorer leur budget; donnaient leur temps, leurs conseils, leur expérience par dévouement pur, sans aucune arrière-pensée d'influence ou d'intérêt, non pas même « pour monter à la mairie », au rang commun, les visages s'ouvrirent, l'œuvre prit racine dans ce fonds vivant qu'est le peuple rural, solide et sûr, une fois pénétré. On y parvint par l'exemple et la persuasion. En se faisant une règle stricte de l'égalité devant les obligations et les droits, de la répartition rigoureuse des avantages et des charges, de l'impartialité absolue dans les sanctions. On s'appuya sur ce sentiment inné de justice dont l'homme est aussi affamé que de pain.

Si les statuts sont ceux de toute association similaire, d'aucuns restent typiques. Ainsi, les coopérateurs seuls peuvent fournir du lait, et le doivent tout, sauf celui qui est nécessaire à la consommation familiale. Ainsi, les femmes non mariées et les veuves majeures sont admises, admis aussi de droit la veuve ou les héritiers d'un sociétaire décédé. D'une part, le souci de l'alimentation domestique ; de l'autre, celui de la continuité, de la survivance dans le fruit comme dans le bien, que la mort même ne saurait prescrire. Et après la solidarité familiale, la solidarité sociale et la respectabilité. Toute parole, tout acte susceptible de nuire à la communauté, toute faute grave pouvant l'entacher, contre les mœurs ou l'honneur, et la fraude et l'indélicatesse soulèvent des cas d'exclusion. On le voit, on touche à la discipline morale.

Joignez à ces règles les avis qui ne cessent d'être prodigués entre coopérateurs par les plus âgés ou les plus fortunés, qu'une rencontre perpétuelle fait naturellement solliciter. Là se dépouillent l'individualisme et l'égoïsme à courte vue; là se lève ce secret qui isole les familles, et les laisse comme en l'air sous les coups de la vie.

Deux derniers mots sur l'organisation interne du groupement. Le fonds social est constitué par un certain nombre de parts nominatives de 25 francs. Tout sociétaire souscrit une

part au moins par cinq vaches possédées ou fraction de cinq vaches. Mais il a été créé des demi-parts pour ceux qui ont moins de trois bêtes, deux et même une. La plus pauvre femme peut s'inscrire. Et ceci enfin. Le conseil d'administration, qui a pleins pouvoirs, les commissions de vérification et de contrôle, toutes les fonctions, quelles qu'elles soient, sont accessibles à tous. Les paysans y sont mêlés aux châtelains. Ils apportent aux assemblées leur sens des réalités, leur passion de l'économie, leur ingéniosité d'investigation. Il s'y imprègnent d'idées d'organisation et de direction, de prévisions lointaines; ils y perçoivent le jeu des intérêts collectifs : chacun y trouve profit.

A la fin de chaque mois, le conseil d'administration détermine le résultat des opérations effectuées. Et, réserve statutaire prélevée, déduction des dépenses permanentes faite, il verse ensuite à chacun son dû, en espèces, établi au prorata de la matière grasse livrée.

La Coopérative devint peu à peu centre d'attraction. Les premières mensualités versées furent commentées. « On se le dit » dans les foires et les marchés, le dimanche, après la messe. Ceux qui passaient par le canton, venant des quatre routes, s'ils avaient un moment, et ils le prenaient à l'habitude, jetaient un coup d'œil sur la laiterie. Les camions qui sillonnaient le pays, courant dans la fraîcheur du jour éclos, faisaient mettre les têtes aux fenêtres. Ils s'arrêtaient de ci, de là, multipliaient de semaines en semaines les stations. Ils étaient comme des affiches roulantes de propagande. Et le flot blanc, né chaque matin avec la lumière, ne cessait de s'enfler comme un ruissellement du sol. Et chaque soir, mué en mottes d'or savoureuses, les wagons clos l'emportaient comme une précieuse denrée vers les stations thermales ou maritimes de la région, riches cités que tout le monde ici a visitées ou hantées dans sa vie, bâties pour le plaisir ou la santé, qui regorgent d'opulents étrangers; Bagnères, Luchon, Cauterets l'été, ou Pau l'hiver, ou Biarritz, hiver et été, et d'autres encore; vers Paris bientôt, la mystérieuse et l'éblouissante, dont le nom est sur toutes les lèvres ou rayonne dans la mémoire de quelques-uns, Paris qui ne dédaignait pas de s'approvisionner dans ce bourg perché d'Armagnac. On prétendait même de préférence. Ce n'était point un leurre. Quand on roulait les caisses sur le

quai, on pouvait y lire la destination. Le coup de sifflet du départ évoquait le mirage, la cité fortunée couchée au flanc du mont, au bruit écumeux des cascades, ou descendant vers la mer palpitante avec ses pieds de pierre, et, au cœur du territoire, le prodigieux gisement humain...

L'imagination chez nous est la mère de l'acte : on s'inscrivit. Il n'y eut point de pauvre femme qui ne rêvât d'avoir sa vache. Deux ans après la fondation, le courant d'affaires avait gagné l'environ. Mais vint l'épreuve... Ce fut celle de la France entière, terrible et sans merci, où fortunes publique et privée manquèrent d'être englouties. Les seuils ruraux se vidèrent, plus que les autres peut-être, où les hommes ne furent jamais rappelés, aptes seulement à la dévorante tranchée. La laiterie, après ses coopérateurs, perdit sa main-d'œuvre, ses spécialistes, et jusqu'aux porteurs âgés qui convoyaient ses camions. Beaucoup, en partant, firent argent de leurs bêtes laitières. Par précaution, pour ne pas s'en aller vers l'obscure aventure sans viatique ; aussi, pour ne pas laisser à des vieillards, des femmes ou des enfants, un surcroît de travail avec une étable comble. Les vaches « tirantes », c'est-à-dire de joug, indispensables pour que la récolte levât, suffisaient à les occuper. Le recrutement de l'homme et de l'animal tarissait à la fois pour l'entreprise. De plus, on n'avait pas envie à grand chose. Les hécatombes décimaient la race, la vie avait pris on ne savait quel goût de sang et de mort...

L'incertitude de tout engendra le découragement. D'aucuns de ceux qui demeuraient, supputant la longueur des hostilités, doutèrent de l'avenir. On parla de liquider. Le besoin d'acier, de cuivre se faisait sentir : les machines seraient bonnes à livrer. Heureusement l'homme qui avait conçu l'affaire, qui la présidait, veillait. Il n'avait pas l'habitude de renoncer. Il eut vent qu'un beurrier était venu échouer en ce fond du territoire, épave rejetée jusque-là par le flot brûlant du front. Il courut au corps d'armée, il le demanda, il l'obtint du général commandant, il l'installa. Veillaient encore les vieilles gens, et les femmes, jusqu'aux enfants : cet admirable peuple de l'arrière qui a tenu aussi, arraché aussi la victoire au destin. Ils vinrent trouver leur président. A ceux qui s'étaient refusés à vendre leurs « laitières », se joignirent d'autres, qui en achetèrent en réunissant des dernières ressources. Ils ne voulaient

pas assister à cet effondrement. Double pour eux. Parce que cet appoint apporté par le lait garantissait les besoins supplémentaires du foyer : les épices, les objets de mercerie, le sel de la soupe, la lumière, si l'indemnité servie aux ascendants ou aux femmes assurait le pain. L'utilité sociale de l'œuvre apparut. Elle n'était pas un mot. Se nourrissant sur les vaines pâtures, dans les landes où l'ajonc devenait arborescent, le long des fossés des routes, gardée par une vieille femme dont les mains tremblaient en tricotant, ou par un petit, tout juste haut comme la borne du chemin, une maigre vache secourait l'humble toit. Quand le père, le mari revenait, sorti vivant du feu, ou blessé, en permission, en convalescence, comme un étranger, le temps de s'asseoir et de vider un verre, on le menait tout de suite à l'étable voir l'animal, on lui disait : « Nous avons bien besoin de lui. »

La tuerie, la dévastation prit fin. Où il y avait ruine, on releva les débris; où il y avait ébranlement, on consolida l'assise, et l'on bâtit plus haut. Du grand au petit, la Coopérative se ranima. Aujourd'hui, elle prospère. Elle compte 600 membres. Il lui en arrive toujours. Elle leur a distribué, depuis l'origine, deux millions passés en espèces... Si l'on traçait en rouge sur une carte le passage de ses camions, ce serait comme un réseau jeté sur le pays...

Magnifique leçon d'union, de confiance mutuelle et d'amitié entre fils d'une même terre, où la douceur de vivre est déjà sans égale.

## LA BÊTE

Ce jour-là, cette douceur était ineffable. Jamais lumière plus limpide sur la terre d'Armagnac. On ne la sentait plus touchée comme à la première heure par le hâle de l'automne ; l'astre avait repris son éclat, on ne pouvait croire que sa chute, le soir, serait plus hâtive. Il avait envahi le ciel de la même allure triomphale qu'aux mois incandescents, et le pays somptueusement vêtu encore de ses bois et de ses vignes accusait cette teinte noire qui lui est propre, à mesure que la flamme l'inondait. L'air était savoureux comme un vin. Nous rentrions de la Coopérative en devisant, M. L... B..., le chef du groupement

(il ne veut pas que je le nomme), et moi. A notre gauche, vue de flanc, déployée en arc sur sa colline, tout l'abîme bleu autour d'elle, Cazaubon semblait se repaître de soleil. Elle aspirait la vie ardente par toutes ses pierres qui tiédissaient et des raies d'ombre et de lumière la hachaient, immobiles, d'une crudité orientale. Des palmiers épars dans les cours, érigés sur leur tige maigre, faisaient songer à ces cités amoncelées au-dessus des sables, là-bas...

Nous devisions. M. L... B... me disait :

— Rien n'aurait été possible sans une bête adaptée au sol comme aux ressources de l'homme, d'un prix modique, rustique et sobre.

« Avant tout, d'un prix abordable aux petites gens pour qui, à cette époque, cinq cents francs d'économies représentaient de longs labeurs. Ici, je ne saurais taire combien m'émeut l'éloquence des chiffres. Non ceux du budget du riche; ceux du pécule du pauvre, amassé sou par sou, mis en réserve dans le bas de laine après chaque paie ou chaque vente heureuse, qui est si lourd de fatigue endurée. Chaque souffle dépensé a produit son liard... On ne pouvait épuiser d'un coup le bas de laine.

« Ensuite, rustique. C'est-à-dire insensible aux intempéries, aux insuffisances d'habitat, aux négligences de soins. Parce que chez celui qui besogne sans trêve et ne connaît point d'heure, mais seulement des états de température qu'il suit ; qui part le matin et rentre le soir, dînant à midi sur le chantier; dont la femme va aussi dehors, ou, restant à la maison, a besoin d'être partout : à la cuisine, au jardin, à la basse-cour, au lavoir, on manque souvent de loisir pour panser la bête ou lui servir exactement sa botte roulée. Parce que l'étable est de torchis, la litière d'ajonc épineux, le plafond de brande jetée sur des barres de bois. Nous avions besoin d'un bon tempérament, insoucieux des courants d'air.

« Sobre enfin, parce que non seulement on mange ce que l'on a, mais parce que nos herbages n'ont point le suc de ceux des pays renommés d'élevage, Limousin ou Normandie, Béarn même proche, où les eaux qui descendent des Pyrénées baignent éternellement les terres. Il n'est point de pré si haut qui n'ait son ruisselet d'argent. Jamais les bœufs de là n'ont pu se faire à nos herbes rudes, à demi consumées l'été. Ils pâtissaient, en

mugissant, tournés comme des exilés vers les grands monts neigeux.

« Ici, quand il n'y a pas d'enfants, ou trop petits, ou qu'ils vont à l'école, on envoie la vache, entravée, errer sur le bien, ou « bricoler » au revers de la route, s'emplir comme elle peut, sans plus s'en soucier. Elle en revient à sa fantaisie : suivant l'abondance de l'herbe trouvée, suivant qu'elle est plus ou moins vite lasse d'essuyer vent ou pluie ; ou encore au hasard de la rencontre qu'elle fait d'une autre bête comme elle. Alors, elles rentrent de compagnie, à pas lents, saccadés, et s'arrêtent pour se lécher, ou pour écouter vaguement les rumeurs de la nuit qui commencent...

— Bah ! ce n'est point pour étonner nos gens. Ils vivent eux-mêmes de peu, à tous vents, finissant de vieux habits, rudimentairement logés. Ils ne s'en portent pas plus mal.

— Peut-être avec raison. Il est vrai que trop de soins affadit, que trop bonne chère nuit. L'animal gâté est plus réceptif des maladies épidémiques : vaginite granuleuse, par exemple, ou avortement. Nos paysans gascons volontiers secs, dont les jambes de coq ont été si verveusement chantées, ont coutume de dire : « Il est mauvais de faire trop de sang. Bêtes et gens doivent maigrir de temps à autre. »

— J'entends : cela évite une saignée. Avis gratuit donné aux pléthoriques. Pour une fois, je ne connaissais pas le dicton.

— Tout cela corsait le problème. Ajoutez que nous cherchions une bonne laitière, par suite une bête de race. Bref, un animal à part. Je m'arrêtai à la bretonne. Elle est depuis longtemps sélectionnée, avérée abondante, avec cela habituée aux privations, élevée à la dure, tout ce qu'il fallait. Je la voulus petite, pour consommer moins, mais bien construite, carrée, large de flancs, corne courte, œil vif, poil fin, signe de la qualité du tissu ; près de terre, avec une poitrine profonde, enfermant des poumons souples et sains ; enfin portant le pis le plus volumineux possible. Bien entendu, bigarrée, de préférence blanche et noire. Je pensai qu'importée, mise dans nos pacages plus riches en suc que les pâtures natales, elle donnerait plus de lait que chez elle, à volume égal de nourriture. Je partis pour la Bretagne.

— Service de remonte pour la terre.

— C'est cela : non commandé. Je voulais voir, choisir. Je voulais surtout soustraire mes coopérateurs à la rapacité des marchands de bestiaux... Personne au monde pour tondre de si près... Je partis avec un courtier. Nous débarquâmes à Quimper, à la foire du 16 août. Il y avait foule animale, répandue en îlots bigarrés. Et circulant comme un flot bruyant entre eux, les gens, vastes chapeaux à rubans sur le chef et penbas au poing. J'eus vite fait de distinguer, de peser et d'évaluer de l'œil. Le lendemain, nous prîmes la route à petites étapes, vers les fermes, les hameaux, les villages. Pour un peu, nous aurions cheminé à pied, la gourde autour des reins, pèlerins obscurs de l'étable. Nous achetâmes à loisir. Le lot constitué, 50 têtes, en route pour chez nous. A chaque arrêt du train, c'étaient des mugissements sourds, un piétinement continu qui se perdait peu à peu dans le roulement du convoi. On eût dit que nous avions réquisitionné les Cornouailles... A l'arrivée, un cortège se forma autour de la harde noire et blanche... Je cédai le tout au prix coûtant, à 235 francs en moyenne l'animal. Les veaux payèrent presque les mères dans l'année.

— Peste! Quelle affaire!...

— Riez... Nous n'étions pas au bout. Il restait à éduquer l'homme. Vous le savez, nos paysans n'avaient aucune habitude de cet élevage. Quelque facile que soit la petite bretonne, elle avait tout de même besoin d'un minimum d'attentions. Surtout de bouche. Je leur dis : « Souvenez-vous que l'animal rend ce qu'on lui donne, et instantanément. » Effectivement, si vous changez une bête de pacage, si vous la piquez d'une jachère herbeuse dans une pâture grasse, où le pied en la foulant fait suinter la plante, le lait s'épaissit aussitôt, se charge de crème, écume... On dirait d'un coup de baguette... Je leur conseillai de cultiver en grand des légumineuses, betteraves, navets, pommes de terre; de semer des vesces, des trèfles, de l'orge, du maïs-fourrage; de se servir en un mot de leur sol sans bourse délier, « sans tirer argent de la poche » : ce à quoi ils se résignent mal. Et puis de corser les rations habituelles de foin soit de fourrages au printemps et en été, soit de légumineuses en hiver. Bien également, bien régulièrement pour augmenter de même le débit de la bête. Et toujours sans dépense, sans achat d'outil, coupe-racines ou autre. Un coup de faux ne coûte rien à donner en rentrant, moins encore un

coup de couteau. J'ajoutai : « Quand l'hiver, après le souper, vos femmes et vos filles cousent ou rapiècent au coin du feu, asseyez-vous près d'elles, prenez-moi vos betteraves, vos navets; taillez-les pour vos bêtes. Cela n'empêche pas de fumer ou de rire : et la même lampe sert à tout. »

— Vous les ramenez aux us anciens. Les bouviers taillaient le soir pour leurs attelages. Rien de la terre n'est à abandonner.

— Je leur appris qu'une traite habile, à fond, qui épuise le pis était une condition essentielle de lait abondant. Il y fallait un doigté aussi ferme que doux. Afin que ce massage sollicitât les glandes à se vider, à se relâcher pour ainsi dire. Que plus ils obtiendraient de lait à une traite, plus il en viendrait à la suivante ; deux traites suffisant par jour. Et le dernier lait est le plus crémeux... Je leur recommandai d'apporter toujours quelque chose de bon à ce moment à la bête, ce qu'elle aime le mieux. Elle est sensible au procédé, elle abandonne sa mamelle.

— Une des attentions dont vous parliez... Les soins, en effet, la douceur stimulent l'animal. La brutalité, au contraire, l'amoindrit.

— Nous sommes d'accord... J'achevai ce B-â-Ba... Je les poussai, une fois en possession d'une bête de race, reconnue bonne reproductrice et bonne laitière, à essayer à leur tour de la sélection ; à suivre les produits, mâles et femelles ; à trier parmi ceux-là l'étalon futur, et celles-ci, les mères. On est toujours plus sûr de ce qui naît chez vous ; on en sait défauts et qualités : où il est urgent de remédier, où il est opportun de fixer. Si une race est longue et difficile à sélectionner, elle l'est autant à maintenir. On doit se garder de la croiser à tort et à travers, d'apporter même un sang étranger vanté. Souvent, les qualités résident dans le même courant atavique... Puis l'animal s'acclimate. Le sol, l'air, la lumière le transforment. On voit les plantes subir l'ambiance... Je tâchai de leur montrer la concordance mystérieuse des éléments d'un pays pour créer l'individu...

— Je vous arrête. Ils ne comprirent pas.

— Si, quelques-uns; le reste a suivi l'exemple, car nous réussissons. Oh! ils me regardent bien parfois avec de grands yeux : un peu comme un arracheur de dents...

— Mettons un sorcier; un bienfaisant sorcier, « du côté du bon Dieu ».

Nous étions arrivés.

LE MOT DE LA FIN

Il est de Jean de Heugarolles, l'arrière-grand-parent, le voltigeur du premier Empire. C'était un amateur de boissons énergiques, surtout quand il avait attrapé un bon rhume à la chasse, une toux de loup qui menaçait de l'ébranler tout l'hiver. Il faisait bouillir un demi-litre de Jurançon, le plus corsé qu'il trouvait, et l'avalait tout fumant, en se couchant; ou encore il allumait un « brûlot », un bol d'eau-de-vie, où un morceau de sucre comme un caillou pointait, et la flamme éteinte, il le vidait.

Je le cite, parce qu'il montre bien le chemin parcouru dans les mœurs locales. En son temps, la Coopérative n'eût pas été possible. La vache laitière était une rareté. Elle passait par excellence pour bête de riche. Lorsqu'on en voyait une piquée quelque part sur un bien, isolée, dans l'enclos le plus dru, comme un animal privilégié, on savait qu'il y avait là château ou du moins maison cossue. Plus que le pigeonnier, elle faisait façon d'emblème. Peu, alors, consommaient du lait, presque personne du beurre, même au couteau. Et, dans la cuisine, jamais. En cet Armagnac, où l'on cuit presque tout encore à la fine graisse d'oie, user du beurre pour les aliments paraissait une hérésie. Nombre de nobles dames, maîtresses de maison averties, prétendaient sentir d'une lieue, ailleurs, le mets fait à cette substance, et ne touchaient pas au plat, de peur d'en être incommodées. Une d'elles, de passage en Bourgogne, ayant bien mangé le soir de cette cuisine suspecte, et que l'on plaisantait à ce sujet le lendemain, où elle était fraîche comme le jour, répondit : « C'est donc pourquoi je me suis sentie indisposée, cette nuit. » Son mari en riait sous cape, sans oser la démentir.

On souffrait le lait dans le café, fortement coupé; dans les entremets, masqué de divers parfums; et, deux gouttes dans le thé. Mais pur, les femmes et les enfants en buvaient seuls. Dans les métairies où, bien entendu, une « laitière » n'entrait jamais, où les mères nourrissaient toutes leur bébé, si par hasard elles

tarissaient, on prélevait sur la part du veau de la vache tirante la ration nécessaire au petit. Les femmes étaient obligées de la traire. Les hommes avaient une égale répugnance à voir et à manipuler le lait. Ils se seraient crus déshonorés à être vus trayant...

Sans remonter si loin, dans mon enfance, la même prévention contre le beurre et le lait régnait chez le paysan. Et si les châtelains, à la prière de leurs femmes qui s'étaient mises à aimer le beurre, mêlaient à leur troupeau deux ou trois de ces bêtes ruisselantes, eux restaient fidèles au petit déjeuner à la fourchette, ou au chocolat espagnol à l'eau, où la cuillère tenait presque debout. Ils ne poussaient pas à l'achat. Ils alléguaient avec raison la difficulté de recrutement. Les lignes de grande communication existaient seules. Rien ne pénétrait encore dans les terres. On cherchait les animaux à de longues distances, à pied, sur certains marchés où les maquignons les concentraient. Souvent un même homme, à l'un ou l'autre, en ramenait un lot que l'on se partageait. Le convoi arrivait, annoncé par la sonnaille pendue au cou de la bête de tête, et tout le monde courait le voir passer et l'aiguillonner de la langue.

Aujourd'hui, l'alimentation lactée est générale. Les médecins y insistent. On dit que c'est un bien. Les hommes ne se refusent plus à traire.

Je reviens à Jean de Heugarolles. Il avait horreur du lait. Lorsque, dans le monde, en lui servant du thé, on lui offrait quelques gouttes de l'insipide liquide, il l'écartait doucement du geste, et devançait la question d'usage : « Non merci... je ne suis pas malade. »

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

# A L'EXPOSITION LE SIDANER

Il y a quatre ou cinq ans, j'accompagnais le grand Rhénan, l'ami de Mangin, le docteur Dorten, au Salon des Tuileries. Mangin, Dorten ! Le rêve de la République rhénane, l'espoir de réveiller la mémoire latente de César, de Charlemagne et de Napoléon, de refaire du Rhin le rempart de la latinité. Nous allions : c'était la première année de ce Salon, l'année du monument Alvear, le bronze épique de Bourdelle. Dorten ne se tenait pas de plaisir. Cette terrasse, ces vieux ormes, ce noble et gracieux paysage de la Seine, ce beau jardin au bord d'un fleuve, la place, tout cet ensemble d'architectures et de printemps, cet ordre où venait s'inscrire la beauté de la saison et que couronnait le ciel aimable, tout ce cadre formé par la nature et par les siècles, où un jeune chef-d'œuvre jaillissait comme un présent des dieux et de la matinée, tout ravissait notre ami, tout approuvait son choix, tout lui semblait une preuve de la grandeur française.

Chemin faisant, un petit tableau nous arrêta. C'était la façade très simple d'un logis d'autrefois, une façade blanche sous le clair de lune, aux vieilles pierres drapées de grappes de glycine : un nocturne si clair et si tendre que la lumière, sur la pierre blanche, paraissait seulement une autre espèce de jour, une nappe sans éclat et sans rayonnement, mais plus doucement éclairante que le jour ordinaire. La maison

souriante semblait ainsi baignée dans une lueur de veilleuse, et les fleurs qui la recouvraient de leur manteau de parfums avaient l'air des cheveux à demi défaits où nage le sommeil d'une femme endormie; dans cette confiance et ce repos, on voyait s'échapper de ce suave visage un secret de bonheur, un charme d'abandon et de pudeur, une mesure et une grâce qui ressemblaient à la respiration de la paix et de l'amour.

Qu'était cette maison si calme, précédée de son petit jardin, et que la nuit allaitait de sa transparence et de sa quiétude, nuit si limpide qu'à peine sa clarté décolorait les roses? On ne sait pas : c'était une demeure pareille à beaucoup d'autres, comme il y en a des milliers encore dans toutes nos provinces, tout unie, sans décor, sans luxe, la maison que nous avons tous dans nos souvenirs d'enfance, et qui, sans rien de rare ou d'exceptionnel, représente pourtant les choses les plus précieuses de la vie : on y sentait une créature sans aucune prétention, mais pure, pleine de goût, faite à l'image des générations de ménagères qui s'y étaient succédé, une présence tutélaire qui avait abrité de longues patiences et d'humbles beautés, comme une divinité domestique embaumée de sagesse et fleurie de vertus. Il semblait, à la voir, que nous la reconnaissions : nos pas traversaient la cour et allaient, guidés par l'habitude, retrouver au fond de la mémoire les marches du petit perron, comme dans nos rêves, après d'interminables voyages, nous revoyons parfois la maison de nos parents qui nous attend en silence, endormie dans les bras de la nuit.

Je traduis bien mal le sentiment que fit naître en moi ce tableau : une donnée si simple se laisse mal exprimer par des phrases, et d'ailleurs ce ne serait pas la peine que la peinture existât, si elle n'était pas faite pour dire ce qui ne peut se rendre par des mots. Dorten trouva tout de suite le seul qui convenait :

— Un *lied!* me dit-il à mi-voix.

Il songeait à ce qu'il y a de plus charmant dans son pays, et en effet, c'est bien dans les petites pièces de Schubert et de Schumann, disons mieux, dans les mélodies d'un Fauré ou d'un Debussy, qu'on trouverait l'équivalent de cette exquise berceuse ou de cette romance sans paroles. Pour moi, je bénissais le ciel : j'avais le bonheur de conduire un compagnon sensible et de le mettre sur le seuil de la beauté la plus

touchante. Le peintre me dispensait d'explications et d'éloquence. Si j'avais voulu faire entendre ce qui me tient le plus au cœur, la perfection française, le charme et le style de la patrie, jamais je n'aurais pu trouver mieux que ce tableau. Dorten y éprouvait la bonté de sa cause, les raisons de ses pressentiments, ce chef-d'œuvre de culture qui lui faisait aimer la France ; il y trouvait des vérités d'accord avec son âme et avec ses désirs. J'étais heureux de lui montrer, comme le portrait d'un être chéri, un objet digne de ses préférences, et j'avais pour le peintre qui me servait si bien, un sentiment de gratitude ; volontiers je lui eusse dit merci.

Ce tableau qui nous enchantait était d'Henri Le Sidaner, et n'avait certainement rien de plus remarquable que tant d'autres du même artiste, que j'admirais depuis longtemps et dont nous venons de voir, il y a quelques jours, un bel ensemble d'œuvres à la galerie Georges Petit. Voilà plus de vingt-cinq ans que ce maître accompli nous a accoutumés à sa douce musique, au rythme d'une production parfaitement égale.

Parmi les peintres d'aujourd'hui, il a sa place bien reconnaissable et sa note toute personnelle, sa chanson et sa voix qui jamais ne s'élève et qui pourtant ne risque de se confondre avec aucune autre : d'aussi loin qu'on le voit, un Le Sidaner se signale et marque son rang sur la muraille par une tache harmonieuse, une sonorité, une tenue à la fois puissante et délicate, un accent qui pénètre et qui, sans forcer le ton, commande autour de lui l'attention et le silence. Il a sa manière, son langage extrêmement particulier, une façon de dessiner sans bords, de définir dans la douceur, d'exprimer la nature des choses sans imitation ni trompe-l'œil, en traduisant plutôt l'émotion, la caresse, l'atmosphère impalpable dont elles s'enveloppent. Sa technique très souple, aérée, faite d'une brume de gouttelettes en suspension, avec beaucoup de vides et d'interstices entre les touches, semble une vapeur incertaine comme les notes fluides d'un pianiste qui prélude et dont se construisent ses accords. Ce n'est ni le poudroiement multicolore de l'impressionnisme, ni le rigoureux pointillisme d'un Seurat, ni la mosaïque éclatante de Signac, mais quelque chose de beaucoup moins systématique et de moins définissable, une formule plus instinctive où chaque signe a surtout une valeur de sentiment ; il est très difficile de dire comment c'est fait, et l'on

devine au surplus que l'artiste laisse à son œuvre le soin de s'achever toute seule : conçue et rêvée lentement, elle continue de mûrir et de se velouter comme ces fruits qui, détachés de l'arbre, ne prennent toute leur saveur que sur les claies de la dépense. Ce sont des œuvres qui ont leur mystère et auxquelles collabore le mystère du temps. On peut vivre et l'on peut vieillir en leur compagnie : elles ne s'épuisent pas d'un coup; leur sens et leur beauté ne se révèlent qu'à la longue, comme ces amitiés qui gagnent avec l'âge.

D'où vient que ce peintre excellent, avec une réputation établie et chère aux connaisseurs, n'est pourtant pas un de ceux dont on parle le plus, et dont le public et la presse s'occupent? C'est qu'il n'y a pas d'œuvre plus dénuée d'éléments littéraires, de contenu anecdoctique, ou de ces idées autour desquelles on se bat : pas d'œuvre qui prête moins au récit, à la controverse ou à la polémique, et qui se laisse moins décrire ou raconter. Aucune n'offre moins de prétexte à l'idéologie. La peinture hollandaise elle-même avec son dédain du *sujet*, celle d'un Chardin avec ses *Benedicite* ou ses *Mères laborieuses*, ne se passent pas d'un petit intérêt qui leur vient des figures ou de la scène représentées. Le personnage, dès qu'il se montre, devient le centre de l'attention. Il fait événement. Ses gestes, sa physionomie absorbent le spectateur : il n'y en a plus que pour lui. Longtemps, on avait cru ne pouvoir se passer, même dans le paysage, de cet élément d'intérêt; il fallait des silhouettes pour animer les plus nobles compositions d'un Claude Lorrain. C'est seulement de nos jours qu'on s'est aperçu que ces figurines n'ajoutent rien au tableau, et que la nature seule suffit à exprimer la pastorale.

Henri Le Sidaner avait commencé, lui aussi, au sortir de l'atelier Cabanel, où il fut le camarade du charmant Jean Veber, par des tableaux de figures qu'on voit aux musées de Dunkerque, de Douai, de Châlons-sur-Marne, et où il s'essayait à faire sentir la mélancolie grise des dunes de la mer du Nord, la pitié de la vie des pêcheurs et des orphelines, une poésie humble et religieuse à la Cazin. Mais son goût répudia bientôt cette façon un peu explicite de s'exprimer, chercha un tour plus rare, quelque chose de plus intime et de moins évident. Un séjour à Bruges révéla sa vocation à sa nature contemplative. D'autres voyages à Venise, aux îles Borromées, lui montrèrent,

dans la nature et dans les choses inanimées, des thèmes plus analogues à sa manière de sentir, des traces plus émouvantes de l'histoire et de la vie, une forme du paysage dont le temps est l'acteur présent et invisible. La Touraine, la Bretagne, Londres lui offrirent tour à tour d'autres motifs du même genre. L'artiste avait trouvé sa voie : il allait être celui qui écoute dans la vie moderne la paisible rumeur et l'enchantement du passé.

C'est le grand Auguste Rodin qui lui dit un jour : « Pourquoi vous en aller si loin? » et qui lui enseigna les environs de Beauvais. Il y avait été élevé, et il en conservait un souvenir attendri. C'est là qu'il avait contracté son invincible amour pour le gothique et l'art des cathédrales, senti par quels liens cette floraison sublime tient au paysage du Valois, aux fougères et aux forêts de nos humides vallées. Le vieillard entrait en extase lorsqu'il parlait de Marissel, de ce joli ruisseau verdoyant du Thérain, où il avait si souvent pêché des écrevisses, et appris à son insu, comme font les enfants, ce que c'est que l'Ile-de-France, la mesure française, la France de Corot. Le peintre écouta le sculpteur. Un autre grand artiste, le céramiste Delaherche, qu'il trouva établi à la Chapelle-aux-Pots, lui indiqua une maison vacante aux environs, dans un vieux village militaire qui se souvient encore des guerres de Charles-Quint et qui porte un beau nom du temps des Lahire et des Xaintrailles, le village de Gerberoy. Le peintre y vint pour une saison, il y a un quart de siècle, et il y est encore, enchaîné par les fleurs et les fées du Valois.

C'est là, dans une retraite étrangère à toute réclame et à tout bruit, que s'est développée cette œuvre si particulière ; elle est fille du secret et de la solitude, nourrie de longues rêveries et de la musique du silence. Une muse l'habite, tendre et un peu farouche, une muse pudique, familière, mais qui craint les regards et ne se laisse pas surprendre, même par les plus dévots et par les plus intimes ; le moindre geste la met en fuite, plus rapide qu'un oiseau, et elle ne se révèle habituellement que par la grâce et la vague magie qu'elle répand dans sa demeure. Elle entre dans la chambre à l'heure où les vivants viennent de la quitter ; elle attend, pour se faire connaître, l'instant où il n'y a plus personne, où le couvert, après le repas, gît un peu en désordre sur la nappe, où la jeune fille du logis sort sans avoir fermé le livre ou en laissant le cahier de musique ouvert sur le

piano. Elle se glisse alors à pas furtifs, se nourrit d'une miette tombée, ramasse un gant oublié, défripe le pétale d'une fleur dans son vase, poursuit la lecture interrompue, prolonge dans le silence le murmure de la mélodie éteinte. C'est surtout aux heures du soir, après le crépuscule, qu'elle hante la douce maison qui respire par toutes ses fenêtres ouvertes, ou bien la nuit qu'elle se promène dans le jardin, errant autour de la demeure, humectant de rosée les nuées de roses de la roseraie, buvant sur le gazon le clair de lune répandu comme une jatte de lait. Elle est la vie secrète qui se dégage des vieilles maisons qui ont des souvenirs, l'âme qu'on sent et qui subsiste quand les conversations se taisent, que les personnes sont ailleurs ou endormies, et que ce sont les choses qui rêvent.

Pour dire ces nuances, exprimer ces cadences subtiles de la vie des provinces françaises, il fallait un poète comme Le Sidaner, un poète qui nous vînt de très loin, du bout du monde et du passé, de cette île Maurice où il naquit, et où se conserve une petite France délicieuse du temps de Paul et Virginie. Il fallait une prédestination spéciale de la Providence, une sensibilité de peintre, une âme nourrie de la tradition et formée cependant à la poésie d'un Mæterlinck et d'un Verlaine, aux harmonies diaphanes de *Pelléas et Mélisande*. C'est d'une telle rencontre qu'est née la peinture d'un Le Sidaner. Peinture bien française : presque jamais le paysage pur et la nature sauvage, mais un mélange particulier de l'art et de la campagne, une manière heureuse de marier le village et les champs et de s'installer sous le ciel ; une façon d'aménager la terre, d'associer les collines aux lignes d'un jardin, de faire tenir un horizon dans une propriété modique, de mêler la vie intime et la vie naturelle ; la maison tire du sol sa matière et sa nourriture, les fruits qui lui sont nécessaires, s'entoure d'un verger et se revêt encore de clématites et de roses. Il suffit de regarder un tableau de Le Sidaner, une vieille rue moussue où il ne passe personne, une pelouse dépeignée sous un bouquet d'acacias, une façade à demi rustique souriant sous ses vignes vierges comme un visage à travers ses cheveux décoiffés, pour sentir le prix de cette façon d'entendre et d'humaniser la nature, ce qu'on appelle la politesse, l'art, la fleur de la civilisation.

Je ne prétends pas en quelques mots donner une idée com-

plète de cette œuvre harmonieuse. Je crois qu'il en est peu aujourd'hui de plus pures et qui représentent mieux la France. Ce n'est peut-être pas celle qui fait le plus de bruit : elle ne soulève aucune question. Dans cette prodigieuse aventure de la peinture moderne, elle se tient à l'écart et ne se mêle pas plus à nos disputes contemporaines, que ne fait un conte de fées, une chanson d'autrefois. Et cependant, peut-être trouvera-t-on que cette œuvre sans inquiétude, sans vaine fièvre de nouveautés, sans drame, sans sujet, a moins à redouter qu'une autre de l'avenir : elle reste jeune, en dehors du siècle, jeune et fraîche comme la Belle au bois dormant. Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que ces dispositions rêveuses, ce parti pris d'ignorer nos luttes témoignent d'une âme efféminée; au contraire, j'y vois une grande force, une grande élévation morale. L'homme qui a peint ainsi était bien digne de sentir la noblesse des vieux cadres de la vie française, ces cadres aujourd'hui menacés, qui ont prêté à l'existence de nos pères tant de grandeur et de bonhomie. Tout cela mériterait beaucoup plus de quelques pages. Je voulais dire seulement qu'au milieu des préoccupations si graves qui nous assombrissent, dans notre âge de malaise, c'est un réconfort que le spectacle d'une œuvre comme celle-là, pleine des beautés et du charme qui ont fait la vieille France, et qu'à l'artiste qui nous les a si bien montrées nous devons de la tendresse et de la reconnaissance.

Pierre Troyon.

# QUESTIONS SCIENTIFIQUES

## LES AVENTURES SCIENTIFIQUES DE MADAME DU CHÂTELET

Si l'histoire des discussions scientifiques, parfois très vives, qui eurent lieu jadis, n'offre pas dans son ensemble un grand intérêt au public d'aujourd'hui, il n'en est pas de même, je crois, du récit de certains incidents, en particulier de quelques aventures de M^me^ du Châtelet. Très liée avec Voltaire et avec nombre de savants notables de son temps, cette marquise est célèbre pour avoir soutenu, relativement à deux points importants très discutés de son temps, les conclusions qui sont devenues classiques, mais non sans avoir commencé par adopter des conclusions contraires. Bien des détails de ce qu'on pourrait appeler les variations de la *docte Émilie* sont assez piquants pour retenir l'attention de quiconque s'intéresse à l'histoire des Sciences.

Une des questions agitées était celle de la forme ou, comme on disait alors, de la *figure* de la Terre. On sait depuis longtemps, — Thalès et Pythagore l'avaient déjà enseigné, — que la Terre a une forme sphérique, et au point de vue géométrique il est bien établi que la Terre diffère effectivement très peu d'une sphère. Mais les légères différences qui ont été constatées ont une importance assez considérable au point de vue mécanique, parce que les actions mécaniques, si faibles qu'elles soient, deviennent très sensibles au bout d'un temps suffisamment long.

C'est précisément la mécanique qui pose le problème de la *figure de la Terre*. Une observation, faite à Cayenne en 1672

par l'astronome Richer, sur la longueur du pendule battant la seconde, fit conclure à Newton et à Huyghens que la Terre devait être renflée à l'équateur, ou, ce qui revient au même, aplatie aux pôles, et les conduisit à évaluer l'aplatissement. La question de la figure de la Terre peut être traitée soit au moyen d'observations du genre de celle qu'avait faite Richer, soit au moyen de mesures d'arcs de méridien, ces deux sortes d'opérations étant effectuées à différentes latitudes. C'est pour cela que l'Académie des Sciences envoya des missions scientifiques, l'une à l'équateur, sous la direction de La Condamine, l'autre, en Laponie, sous celle de Maupertuis.

Jean-Dominique Cassini et son fils Jacques concluaient des mesures qu'ils avaient effectuées en France que la Terre n'était pas renflée à l'équateur, mais allongée aux pôles. Leur avis était soutenu par Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, par Mairan qui devint son successeur dans ces fonctions, par le géographe Damville et par divers autres savants dont les noms sont encore cités dans l'histoire des Sciences. L'avis contraire était soutenu par Newton, Huyghens, Grégori, Maupertuis, Clairaut entre autres. Il y eut des polémiques fort vives, prenant quelquefois une forme bien inattendue. C'est ainsi qu'on vit paraître un ouvrage anonyme intitulé : *Examen désintéressé des différents ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la Terre.*

Ce livre, dont l'auteur était Maupertuis, partisan de l'aplatissement, semblait en faveur des partisans de l'allongement de la Terre, mais était destiné à les mystifier. Kœnig, qui fut un des professeurs de M^me^ du Châtelet, écrivait à Maupertuis : « Cette méthode est aussi nouvelle que la découverte de la figure de la Terre elle-même, et ne fera sûrement pas moins de bruit. C'était la véritable manière de se jouer de vos adversaires, quoique un peu aux dépens de tout le monde. » Des passions étrangères à la science se manifestèrent à cette occasion. On alla jusqu'à dire que la doctrine de l'allongement de la Terre était « un dogme de nation auquel les Français sont attachés par opposition au système anglais ». Cependant, c'est un Anglais, Childrey, qui, le premier, avait soutenu l'allongement de la Terre, et c'était un Français, Richer, dont l'observation avait conduit Newton et Huyghens à affirmer et à évaluer l'aplatissement.

Voici ce que disait Maupertuis à un moment où, son opinion triomphant définitivement, il n'avait plus à combattre, et pouvait parler avec calme : « Paris, dont les habitants ne sauraient sur rien demeurer dans l'indifférence, se divisa en deux partis : les uns prirent le nôtre, les autres crurent qu'il y allait de l'honneur de la nation à ne pas laisser donner à la Terre une figure étrangère, une figure qui avait été imaginée par un Anglais et un Hollandais (1). On chercha à répandre des doutes sur notre mesure ; nous la soutinmes peut-être avec un peu trop d'ardeur ; nous attaquâmes à notre tour les mesures qu'on avait faites en France ; les disputes s'élevèrent, et des disputes naquirent bientôt des injustices et des inimitiés. »

Et Mme du Châtelet écrivait, le 10 janvier 1738, à Algarotti, jeune Italien, vulgarisateur du newtonianisme : « On regarde dans ce pays les newtoniens comme des hérétiques. Vous savez sans doute le retour de M. de Maupertuis ; l'exactitude et la beauté de ses opérations passent tout ce qu'il disait en espérer lui-même. Les fatigues qu'il a essuyées sont dignes de Charles XII... La récompense de tant d'exactitude a été la persécution. La vieille Académie s'est soulevée contre lui. M. de Cassini et les Jésuites qui, comme vous le savez, ont trouvé en Chine la Terre allongée, se sont réunis ; ils ont persuadé aux sots que M. de Maupertuis ne savait pas ce qu'il disait ; la moitié de Paris, et même les trois quarts, le croient. »

***

Il est assez curieux de constater que Mme du Châtelet et Voltaire qui, en général, se posaient comme partisans des idées de Newton, furent, tout d'abord, sur ce point particulier de la figure de la Terre, du côté des adversaires de celui-ci. L'épître de Voltaire à Mme du Châtelet, qui devait être mise en tête des *Eléments de philosophie de Newton*, contient à ce propos deux vers qui furent retouchés à plusieurs reprises. Je vais donner, pour préciser les variations d'opinion de Voltaire et de Mme du Châtelet, quelques citations de lettres adressées à Maupertuis.

En octobre 1736, Mme du Châtelet écrivait : « Répondez-moi promptement, ou plutôt venez nous dire vous-même des nouvelles de la forme de la Terre, et surtout des vôtres. Vous

(1) Cette phrase a été citée par d'Alembert dans l'article de l'*Encyclopédie* sur la *Figure de la Terre*.

verrez par les vers pour quelle ellipsoïde nous tenons; c'est à vous d'y conformer vos observations, car il serait dur de sacrifier les deux vers :

> Terre, change de forme et que la pesanteur,
> Abaissant tes côtés, soulève l'Équateur.

Il vous est bien plus aisé de changer la forme de la Terre. »

Le sens des vers que je viens de citer est, peut-être, un peu ambigu; mais les quelques lignes suivantes, écrites à Maupertuis, le 4 septembre 1737, après son retour de Laponie, ne laissent pas le moindre doute sur l'opinion de l'amie de Voltaire: « J'ai été comme Saint-Louis, (Saint-Louis était le nom d'un des domestiques de Mme du Châtelet), lorsqu'on m'a montré que vous aviez trouvé la Terre aplatie et non allongée. Pardonnez-moi la balourdise que je vous ai dite sur cela dans une de mes lettres; je ne suis pas toujours si absurde. »

Les vers en question ont été retouchés à plusieurs reprises. Dans une lettre, datée du 11 décembre 1737, Mme du Châtelet dit de Voltaire : « Il a changé les deux vers que vous aviez si fortement critiqués, et il a mis à leur place :

> Change ta forme, ô Terre, et que ta pesanteur
> Augmentant sous le pôle élève l'équateur.

S'ils ne sont pas plus beaux, du moins ils sont plus justes. »

Je ne sais si Mme du Châtelet s'est rendu compte que cette dernière phrase pouvait constituer un alexandrin, valant mieux que ceux de Voltaire qui ne me paraissent pas particulièrement dignes d'admiration, ni sous leur première forme, ni sous la seconde; heureusement, Voltaire a d'autres titres littéraires.

Un mois après, nouvelle variante : « M. de Voltaire réformera les deux vers sous vos yeux, » écrit Mme du Châtelet. Et le texte définitif, d'ailleurs plus satisfaisant au point de vue de la précision scientifique, est :

> Terre, change de forme, et que la pesanteur,
> En abaissant le pôle, élève l'équateur.

La querelle sur la forme de la Terre continua encore pendant une quinzaine d'années après l'adhésion de Voltaire et de Mme du Châtelet à l'idée de l'aplatissement. Cette querelle a ainsi duré plus d'un demi-siècle.

Je crois devoir ajouter que si Mme du Châtelet s'est rangée

définitivement à l'avis de Maupertuis, ce ne dut pas être parce qu'elle était à même d'avoir une opinion personnelle sur la valeur des arguments scientifiques qui le justifiaient. Car, dans une lettre de janvier 1739, elle adresse à Maupertuis, après avoir relu son livre sur *la Figure de la Terre*, une liste de demandes d'explications dont je transcris un article : « Expliquez-moi comment on mesure l'amplitude d'un arc, et comment cette amplitude donne la grandeur du degré qui y répond. Vous l'avez dit dans votre livre, mais il faut me le redire encore. » La solution du problème est pourtant bien simple et Maupertuis exposait clairement ses travaux.

D'autre part, il semble que Mme du Châtelet ait tardé plus que Voltaire à se ranger du côté des *aplatisseurs*. Car, dans une lettre à l'académicien Pitot, datée du 17 mai 1737, — c'est-à-dire bien antérieurement aux lettres que j'ai citées plus haut à propos des variations d'un passage de l'Épître à Mme du Châtelet, — Voltaire écrit : « Je serais bien attrapé si la Terre n'était pas un sphéroïde aplati aux deux extrémités de l'axe ; mais je crois encore que M. de Maupertuis trouvera la Terre comme il l'a devinée. » Ce ne serait pas le seul cas dans lequel il y aurait eu divergence d'opinion sur un sujet scientifique entre Voltaire et son amie ; on en verra un autre cas dans ce qui va suivre.

* * *

On sait que l'Académie des sciences, ayant mis au concours, pour un prix à décerner en 1738, la question du Feu, sa nature et sa propagation, Voltaire et Mme du Châtelet envoyèrent des mémoires. M. Saigey, dans un très intéressant ouvrage sur *les Sciences au XVIIIe siècle*, dit à ce propos :

« Nous inclinons à penser que Voltaire avait un motif spécial en s'adressant à l'Académie et en cherchant à faire auprès d'elle ses preuves de géomètre. Divers indices nous font supposer qu'il avait conçu secrètement la pensée d'entrer lui-même à l'Académie des sciences. Il y voyait sans doute un double avantage : une malice à faire et une mesure de précaution à prendre... L'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre*, de *Mérope* (1),

(1) *Mérope* est citée à tort par M. Saigey, car le concours avait été ouvert en 1736, et devait être clos le 1er septembre 1737 ; or *Mérope* date de 1743. Mais M. Saigey aurait pu citer l'*Histoire de Charles XII* qui est de 1731, et en somme sa conclusion est parfaitement exacte.

était l'un des hommes de lettres les plus illustres de l'Europe, et il était choquant qu'il ne fût pas de l'Académie française... C'était un bon tour que de fausser compagnie aux quarante et de se glisser chez leurs voisins... Quant à la pensée de prudence, c'était chose avérée qu'il désirait alors un titre quelconque comme bouclier contre ses ennemis, et, faute de mieux, il devait trouver quelque sûreté à se placer sous l'égide officielle de la science. »

Mme du Châtelet désirait concourir à l'insu de Voltaire avec lequel elle n'était pas d'accord à propos de la question mise au concours; il semble bien aussi qu'elle ait eu envie de lui prouver qu'elle pouvait lutter contre lui avec quelque avantage sur le terrain scientifique. « Je n'ai pu faire aucune expérience, écrivait-elle à Maupertuis, parce que je travaillais à l'insu de M. de Voltaire et que je n'aurais pu les lui cacher. Je ne m'en avisai qu'un mois avant le temps où il fallait que les ouvrages fussent remis : je ne pouvais travailler que la nuit et j'étais toute neuve dans ce métier. »

On aurait pu répondre à Mme du Châtelet, comme Alceste à Oronte, que le temps ne faisait rien à l'affaire et qu'il était imprudent de se lancer dans pareille aventure, étant « si neuve dans le métier ». On verra que cette imprudence causa pas mal de tribulations à celle qui l'avait commise.

D'abord elle eut une grosse déception lorsqu'elle apprit que ni elle, ni Voltaire non plus, n'avait remporté le prix, quoique l'Académie, tout en déclarant le résultat du concours peu satisfaisant, eût couronné trois des quinze concurrents. On lit dans une lettre adressée le 21 mai 1738, à Maupertuis, quelques lignes qui sont particulièrement intéressantes, car elles mettent au courant de divers dessous de l'affaire : « M. de Voltaire est plus flatté de ce que vous me mandez, et il se trouve plus glorieux que son *Essai sur le Feu* ait eu votre suffrage, qu'il ne l'aurait été d'avoir le prix, quoiqu'il le désirât infiniment. Il eût du moins bien désiré qu'on lui eût fait l'honneur de l'imprimer, mais M. de Réaumur a dit à quelqu'un, que M. de Voltaire avait chargé de savoir des nouvelles du mémoire ayant pour devise *Ignis ubique* (1) etc., que ce mémoire, quoique très bon, ne serait point

(1) La devise inscrite sur le mémoire de Voltaire était :

*Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,*
*Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.*

imprimé et qu'il n'y aurait pas d'accessit. Je trouve cela assez décourageant pour les personnes qui travaillent. Je ne sais si M. de Réaumur soupçonnait que le mémoire fût de Voltaire. »

Le lendemain, Mme du Châtelet écrivait : « Nous avons été au désespoir en voyant le jugement de l'Académie ; il est dur que le prix ait été partagé et que M. de Voltaire n'ait pas eu de part au gâteau. »

Mme du Châtelet et Voltaire eurent satisfaction sur un point. Ils désiraient être imprimés dans le recueil de l'Académie ; ils le furent. Réaumur, qui était un homme du monde et qui, d'autre part, avait à l'Académie une grande et d'ailleurs très légitime influence, écrivit à Voltaire : « Il faut absolument que le public sache que, parmi les pièces qui ont concouru pour le prix proposé sur la nature du *Feu*, il y en a une d'une jeune femme et l'autre du plus grand de nos poètes. » Les mémoires furent effectivement publiés dans le même volume que ceux qui étaient couronnés, les auteurs étant simplement indiqués comme étant « une jeune dame du plus haut rang » et « l'un de nos premiers poètes ». Mais dans le volume contenant la table générale des publications de l'Académie, on trouve ces mémoires mentionnés avec les noms de Mme du Châtelet et de Voltaire. Réaumur s'était empressé de prévenir les intéressés de cette conclusion par une lettre que Mme du Châtelet déclare « très galante ». Il semblait donc que tout fût pour le mieux ; mais ce n'était pas la fin des tribulations de la docte marquise, bien au contraire.

* * *

On était à l'époque où sévissait une querelle, fameuse dans l'histoire des sciences, la querelle des *forces vives*, qui causait, comme le disait d'Alembert, un véritable schisme entre les savants. D'un côté, il y avait les partisans de Descartes, de l'autre, ceux de Leibniz, et il se trouvait dans chaque parti des savants de tout premier ordre. La question étant réglée, et bien réglée, en faveur de la façon de voir de Leibniz qui est maintenant classique, tout au moins depuis la publication du *Traité de dynamique* de d'Alembert (1748), je n'entrerai pas dans plus de détails.

Or, au cours de son mémoire, Mme du Châtelet avait écrit : « L'effet de la force d'un corps étant le produit de sa masse par

sa vitesse... », et dans une note au bas de la page : « Si la force d'un corps était le produit de sa masse par le *carré de sa vitesse*, comme M. Leibniz et de très grands philosophes l'ont prétendu, et comme on le croirait encore sans la façon admirable dont M. de Mairan a démontré le contraire. » Mairan allait être bientôt secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et cette note était, comme l'a avoué Mme du Châtelet dans une lettre que je citerai plus loin, « une petite fadaise » à son adresse. On verra que Mme du Châtelet a très vivement regretté de n'avoir pas biffé bien vite ces quelques lignes.

En effet, le concours étant clos le 1er septembre 1737, c'est le 30 avril 1738 que Mme du Châtelet écrivait à Maupertuis : « J'ai lu ce que M. de Leibnitz a donné dans les *Acta eruditorum* (1686) sur les forces vives... et alors j'ai trouvé mon compte et j'ai vu que je n'étais qu'une bête. » Dans une lettre postérieure, elle parle d'un mémoire de Jean Bernoulli (1728) sur la même question : « Mes véritables sentiments sur les forces vives, que j'avais puisés dans l'excellent ouvrage de J. Bernoulli... » Quoi qu'il en soit de la lecture qui a changé ses sentiments, Mme du Châtelet arrête l'impression de ses *Institutions de physique* qui était commencée à la fin de 1738. « L'auteur ayant voulu, dit le libraire Prault dans son avertissement, y faire quelques changements... Ces changements avaient pour objet la métaphysique de M. de Leibnits. » On lit en effet dans l'ouvrage : « M. de Leibnits qui a découvert le premier la véritable mesure de la force vive. » Suivent des développements en faveur de la théorie de Leibniz, au cours desquels Mme du Châtelet rappelle et réfute les attaques de Mairan contre cette théorie, en concluant : « Je me flatte que M. de Mairan regardera les remarques que je viens de faire sur son mémoire comme une preuve du cas que je fais de cet ouvrage ; j'avoue qu'il a dit tout ce qu'on pouvait dire en faveur d'une mauvaise cause. »

Mais si Mme du Châtelet avait pu arrêter l'impression de ses *Institutions de physique* et refondre celles-ci, elle ne pouvait plus toucher au texte du mémoire que l'Académie des sciences devait faire imprimer. Les règlements étaient formels : les pièces reçues pour un concours devaient être imprimées sans modifications. Tout ce qu'on put obtenir de la galanterie des académiciens fut l'autorisation de faire suivre le mémoire d'un *erratum* contenant « les changements que l'auteur de la

pièce n° 6 désire qui soient faits dans cette pièce ». Et la pièce n° 6 est suivie, dans le recueil de l'Académie, de deux pages pleines de corrections variées dont l'une porte sur la note citée plus haut. L'auteur reprend ainsi la fin de sa phrase : « Et comme une grande partie du monde savant le croit encore, malgré la façon admirable dont M. de Mairan a établi le contraire dans son mémoire de 1728. »

Je laisse mes lecteurs comparer eux-mêmes les variations de Mme du Châtelet et j'ajoute seulement que, lorsque le mémoire fut publié à part, la note malencontreuse avait disparu, purement et simplement.

***

Donnons maintenant quelques extraits de la correspondance de Mme du Châtelet avec Maupertuis : ils leur montreront, d'une façon piquante, les émotions de l'auteur.

Le 24 octobre 1738, c'est-à-dire quand l'impression du recueil de l'Académie n'était pas terminée, Mme du Châtelet écrivait à Maupertuis : « M. de Réaumur me fait enrager le plus poliment du monde; il n'a pas voulu souffrir que je supprimasse une note de mon ouvrage qui n'a rien à démêler avec le fond, puisqu'il s'agit des forces vives. Je dis une petite fadaise à M. de Mairan sur son mémoire des forces vives dans cette note, et je vous assure que quand je composai mon mémoire sur le Feu, j'avais lu son mémoire en l'air, et seulement pour l'admirer, car je n'étais point du tout en état de le juger, puisque je n'avais jamais examiné ces matières. Cependant je suis très fâchée de voir imprimer dans mon ouvrage une chose si contraire à mes sentiments présents et que je serai obligée de réformer dans l'*errata* qui est la seule ressource qui me reste. »

« Je vous avoue que je suis un peu fâchée de cette sévérité, qui n'est plus celle d'un homme d'esprit; je ne veux cependant pas m'en plaindre; car je me ferais deux ennemis de deux personnes que je veux ménager; ainsi gardez le secret. »

Mais Mme du Châtelet ne s'en tient pas là; moins d'un mois plus tard, le 19 novembre 1738, elle récrit à Maupertuis sur le même sujet : « Quand je me suis adressée à vous, monsieur, pour les changements que je désirais faire à mon mémoire sur le Feu, j'ai compté m'adresser à un ami et non à un commissaire des prix... Je ne demande aucun changement dans le

corps de l'ouvrage, car je sais très bien que l'Académie ayant porté un jugement sur le mémoire tel qu'il lui a été présenté, elle veut que le public le voie dans le même état, et cela est trop juste. Mais je ne vous demande que la suppression d'une note dans laquelle il s'agit des forces vives, sujet entièrement étranger à celui du feu, et assurément cette note n'a influé en rien sur le jugement de l'Académie... Si vous voulez me rendre ce service, je vous en aurai la plus sensible obligation, mais je vous prie de n'en parler ni à l'Académie, ni à M. de Réaumur... Si vous voulez donc, monsieur, me faire le plaisir d'effacer cette note (car elle n'est point dans le corps de l'ouvrage), vous me rendrez un service que je n'oublierai jamais ; et vous la trouverez dans la première partie. » Une phrase qui se trouve dans une lettre de Mme du Châtelet, de décembre 1738, donne la morale de cette histoire : « Cela me guérira de parler de choses que je ne sais point et de louer à tort et à travers. »

Quant à Voltaire, il continua à combattre les partisans de Leibniz, les *forces viviers* comme il les appelait, et il adressait encore, en 1741, à l'Académie un mémoire sur la question. Mais Clairaut lui disait : « Laissez les sciences à ceux qui ne peuvent être poètes », et d'après M. Saigey, Clairaut fut probablement pour beaucoup dans la résolution que prit Voltaire de renoncer aux études de physique.

***

Je vais compléter l'histoire des mésaventures de Mme du Châtelet en rapportant un incident provoqué, non par une note tout à fait accessoire, mais par un passage du mémoire sur le Feu (1).

Je ne sais si des savants se sont préoccupés de discuter ce mémoire, mais le nom de l'auteur lui a certainement attiré des lecteurs. L'un d'eux était alors prince royal de Prusse, et devint roi sous le nom de Frédéric II. Celui-ci adressa à Voltaire une

(1) « Voici, pour préciser, le passage du mémoire dont il est question; il porte, en *manchette* : « Comment les premiers hommes ont connu le feu. »

« C'est peut-être cette attrition des corps qui a fait connaître le feu aux premiers hommes. L'embrasement de quelques forêts que l'agitation de leurs branches aurait produit, ou le choc de deux cailloux, leur auront fait connaître cet être qui les animait et dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence. »

lettre dans laquelle il plaisantait quelque peu la docte marquise, parce qu'elle avait écrit que le feu avait pu se produire par le frottement, ou comme elle dit *l'attrition*, des branches des arbres les unes contre les autres.

Et le prince royal écrivait : « Serait-il permis à un sceptique de proposer quelques doutes qui lui sont venus? Peut-on dans un ouvrage de physique, où on cherche la vérité scrupuleusement, peut-on y faire entrer des restes de vision de l'antiquité? J'appelle ainsi ce qui paraît être échappé à la marquise touchant l'embrasement excité dans les forêts par les mouvements des branches. »

La marquise répondit au prince royal, le 29 décembre 1738 :

« J'aurais assurément eu grand tort, si j'avais assuré que l'embrasement des forêts était ce qui a fait connaître le feu aux hommes; mais il me semble que l'attrition étant l'un des plus puissants moyens d'exciter la puissance du feu, et peut-être le seul, un vent violent pourrait faire embraser les branches des arbres qu'il agiterait. Il est vrai qu'il faudrait un vent violent, mais avec un vent donné, cela me paraît possible, quoique, j'avoue, ce n'est que dans le rang des possibles. »

Vers l'époque où M^me^ du Châtelet écrivait ces lignes, Buffon, voulant se rendre compte si Descartes avait raison de dire qu'Archimède n'avait pas pu incendier la flotte romaine avec des miroirs renvoyant sur les vaisseaux la chaleur du soleil, fit à ce propos des expériences. Il a décrit celles-ci dans un très intéressant mémoire, bon exemple de discussion scientifique, et conclut que, contrairement à l'assertion de Descartes, le fait était possible, car il parvint, à plusieurs reprises, à enflammer des planches à des distances de 150 pieds; et Buffon fait remarquer qu'en Sicile l'action du soleil doit pouvoir s'exercer plus loin. Il serait intéressant qu'on pût mentionner une observation justifiant ce qu'a dit M^me^ du Châtelet sur l'embrasement des forêts; mais il me semble qu'une telle observation a bien peu de chances d'être faite.

Ch. Bioche.

# REVUE LITTÉRAIRE

## LE GOÛT DES BIOGRAPHIES (1)

Les éditeurs ont offert depuis quelque temps toute une floraison de biographies au public français. Parmi les héros de ces livres, il en est de tous les temps et de tous les pays. Dans ces collections, les princes voisinent avec les poètes, les hommes d'État avec les favorites, les philosophes avec les grands capitaines, les musiciens avec les financiers; on y trouve pêle-mêle des fantaisistes, des sages, des révolutionnaires; on y découvre jusqu'à un illustre vagabond.

Si la mode était encore aux dialogues des morts, on pourrait imaginer une conversation curieuse entre tous ces modèles célèbres parlant de leurs historiographes. Si elle était aux dialogues des vivants, on ferait d'un entretien entre les auteurs une œuvre bien variée. L'un demanderait des nouvelles de Moïse, et l'autre du marquis de Sade; on y parlerait de Marc-Aurèle et de Bismarck, d'Alcibiade et de Philippe II; on y prendrait une idée très magnifique de la diversité des esprits humains et de l'ampleur de nos curiosités Ces collections biographiques forment une sorte d'arche de Noé des gloires passées; une arche qui les sauve du déluge de l'oubli. Et c'est

(1) *Le Roman des grandes existences : La prodigieuse vie d'H. de Balzac*, par René Benjamin; — *La vie aventureuse de Rimbaud*, par J. M. Carré; — *La vie paresseuse de Rivarol*, par L. Latzarus; — *Le Roman de François Villon*, par Francis Carco; — *La vie raisonnable de Descartes*, par L. Dimier; — *La vie douloureuse de Baudelaire*, par F. Porché; — *La véridique aventure de Christophe Colomb*, par Marius André; — *Mon ami Robespierre*, par H. Béraud; — *La très curieuse vie de Law*, par Ch. Oudard; — *La vie de Ch. Joseph de Ligne*, par Dumon Wilden; — *La vie gaillarde et sage de Montaigne*, par André Lamandé; — *La destinée du Comte A. de Vigny*, par Paul Brach (libr. Plon); — *Vies des hommes illustres : Liszt*, par G. de Pourtalès; — *Hoche*, par G. Girard; — *Chopin*, par G. de Pourtalès; — *Dickens*, par Chesterton; — *Talleyrand*, par J. Sindral; — *Montaigne*, par J. Pré-

en quoi les éditeurs ont eu une pensée qui était heureuse en soi : elle consistait à ramener l'attention du public sur des existences fastueuses, fécondes et parfois bienfaisantes.

L'éclectisme qu'on remarque en ces collections est assurément très philosophique. Il prouve une absence de parti fort louable ; il atteste l'étendue du besoin de savoir ; il montre que tous les personnages sollicitent l'intérêt. On se demande cependant s'il n'y a pas là une diversité qui peut donner l'impression de quelque chose qui ressemblerait au désordre. Un plan d'ensemble n'aurait pas été nuisible. Un parti pris même aurait pu se justifier. C'est une bonne manière de rajeunir ses impressions que de lire une œuvre à un point de vue particulier. Mais il semble bien que les éditeurs aient été rapidement débordés, et que chaque auteur ait conçu son livre à sa façon. De là l'inégalité de ces volumes. Il en est de charmants, écrits par des auteurs illustres, qui y ont mis avec aisance comme le résumé de leur expérience et la fleur de la culture. Il en est de solides, construits par des hommes d'une quarantaine d'années, instruits et en possession de leurs moyens. Il en est de rapides, d'enflammés, rédigés par de jeunes auteurs qui ont eu moins le temps de travailler que le goût de sentir, et qui nous apportent une vision fraîche et fugitive.

Or, ce sont là, en réalité, trois sortes de livres ; chacun aurait suffi à une seule collection. On aimerait une série de biographies, où des écrivains auraient traité d'un héros de prédilection, et nous auraient donné à cette occasion les confidences de leur science de la vie et de leur art. On aimerait aussi, et pour des raisons différentes, une série d'études où des jeunes gens nous auraient révélé la manière dont à leur tour ils considèrent des sujets anciens et souvent traités avant eux. Tout est dit : mais chaque génération a tout à redire. Au bout de quarante ans, quelquefois plus tôt, les nouveaux venus ont,

vost ; — *Hoffmann*, par Mistler ; — *Disraëli*, par A. Maurois ; — *Cyrano de Bergerac*, par L. P. Lefèvre ; — *Delacroix*, par P. Caussian (libr. Gallimard) ; — *Les Grands cœurs : Lavigerie*, par F. Jammes ; — *Saint Bernard*, par G. Goyau ; — *Saint Pierre*, par Colette Yver ; — *Malesherbes*, par Henri Robert (lib. Flammarion). — *Leurs Amours : M^me de Pompadour*, par Marcelle Tinayre ; — *L'Impératrice Joséphine*, par Gérard d'Houville ; — *Marceline Desbordes-Valmore*, par Lucien Descaves. — Cf. *M^lle de La Vallière*, *Cléopâtre*, *Ninon de Lenclos*, par Claude Ferval (libr. Fayard). — On pourrait citer encore un grand nombre d'ouvrages, notamment la collection des *Figures du passé* (Hachette) où a paru le *Lauzun*, du duc de la Force. *M^me de Maintenon*, par M^me Saint-René Taillandier ; — et des études comme *Marie Kalergis* de Constantin Photiadès, mais ce sont des livres d'histoire.

de tous les héros de l'histoire, des hommes d'épée, des diplomates, et des ministres une idée à eux. Ils relisent les poètes que nous avons lus et y aiment autre chose que nous. C'est le propre des grandes œuvres et des grandes existences d'offrir un sujet de méditation qui dure et qui paraît nouveau. Où en est pour les jeunes hommes d'aujourd'hui la gloire de Corneille, où en est celle de Napoléon, où en est celle de Lamartine? Les biographies, si elles avaient été conçues d'après un plan précis, auraient pu être pour nous les éléments précieux d'une vaste enquête sur les goûts de la jeunesse contemporaine.

Elles auraient pu, selon un autre plan, nous faire connaître l'état présent de la science, de l'histoire littéraire et du mouvement des idées. Avant la guerre, il a existé une collection célèbre, celle des *Grands écrivains français*. Elle a été entre 1890 et 1900 fort goûtée des lecteurs cultivés, des étudiants, de tout le monde intellectuel. Elle contient des études qui comptent encore. Quand Albert Sorel parlait de *Montesquieu* ou de *Mme de Staël*, quand Alfred Fouillée parlait de *Descartes*, quand Émile Boutroux parlait de *Pascal*, ils donnaient dans ces petits volumes fortement pensés la somme de leurs réflexions sur un sujet bien connu d'eux. C'était de la morale, de la philosophie, de l'histoire. Ce n'était pas à proprement parler de la biographie, telle qu'on l'entend de nos jours. A l'heure présente, il paraît bien que le public se soucie surtout de connaître la vie des héros dont on lui parle. Nous sommes à l'âge où domine le goût de la biographie à l'état pur.

* * *

A quoi tient cette disposition des lecteurs? Soyons optimistes pour commencer et voyons les choses par leurs beaux côtés. C'est peut-être le culte du passé qui inspire cette généreuse curiosité. Après les événements, après les guerres qui ont obligé à de grands sacrifices et à de grands efforts, la pensée se reporte naturellement vers les exploits de jadis, vers les années révolues dont le présent est la conséquence, vers les souvenirs glorieux. Les temps difficiles et tourmentés, comme notre époque, causent plus d'inquiétudes qu'ils ne satisfont de rêves. Ils tentent les hommes d'action. Ils n'offrent pas la stabilité et l'ordre qui plaisent à certains esprits. On cherche dans le passé, et même si l'on y trouve les mêmes spectacles, les mêmes incertitudes, les mêmes crises, on n'en ressent pas la même impression, parce que le lointain arrange et compose l'ensemble, et parce qu'on sait la suite. L'histoire la plus colorée ou même la plus

violente a toujours un ton de tapisserie, et elle invite à une réflexion plus sereine.

Les deux plus récents volumes parus, celui de M. Henri-Robert sur *Malesherbes* et celui de M. André Lamandé sur *Montaigne*, très vivants et documentés, nous font revivre une sombre époque. M. Lamandé nous raconte l'entrée du connétable de Montmorency dans Bordeaux, où il venait venger l'insulte faite au roi. C'est une page terrible où l'on voit comment une population se révolte, et de quoi elle paie un moment de folie. Tout le livre de M. Henri-Robert sur Malesherbes est une étude de ce que peuvent coûter les erreurs généreuses. C'est la tragédie d'un homme d'État qui croyait à la terre promise. Aventure émouvante entre toutes que celle de cet homme de bien qui était partisan de toutes les libertés, et qui ne voyait le péril d'aucune parce qu'il était trop ami de l'ordre et du droit pour penser que d'autres y voulussent jamais porter atteinte. Aucun lecteur ne pourra lire ces récits sans faire un retour sur son temps. Mais le même lecteur n'aimerait peut-être pas arrêter sa pensée sur ce qui se passe autour de lui et sur les conséquences des phénomènes dont il est le témoin. Par un détour ingénieux, les biographies ramènent au sens des affaires présentes les esprits indolents qui se refusent à y réfléchir : elles sont ainsi de bonnes conseillères.

Mais après avoir fait une large part aux hypothèses favorables, regardons sans illusion d'autres aspects de la réalité. Les biographies plaisent de nos jours, parce qu'elles sont une vulgarisation de l'histoire. Elle sont en faveur parce qu'il y a dans le public autant d'ignorance que de curiosité, et autant de paresse intellectuelle que de désir de connaître. Sous une forme facile, la biographie rappelle ces événements dont chacun a entendu parler, et dont le sens et la date sont oubliés. Elle en apprend d'autres, auxquels il est fait allusion souvent dans les conversations et au sujet desquels on aime une documentation toute prête. Elle court agréablement à la surface des choses. Elle nous fournit des anecdotes et des bons mots. Elle amuse, elle satisfait sans effort, elle répond au goût contemporain de la facilité. Et rendons-lui justice une fois de plus, si elle est la forme agréable sous laquelle les choses sérieuses arrivent à un public qui ne veut pas se donner trop de peine.

Les époques fatiguées ont en commun avec les époques jeunes, le goût des fables. L'essai, la maxime, le raisonnement direct qui exigent la méditation et l'exercice de l'entendement sont réservés aux périodes vigoureuses. Il n'est pas certain, malgré les hommages que

nous leur rendons, que la dialectique de Bourdaloue, l'éloquence de Bossuet, l'ardente philosophie de Pascal, les réflexions aiguës de M. de La Rochefoucauld, même les caractères plus pittoresques de La Bruyère auraient, si ces hommes paraissaient de nos jours, le succès de jadis. Dans le récent livre sur Malesherbes, qui est un livre d'historien fait avec sérieux et sans concession à la frivolité du jour, M. Henri-Robert s'est amusé à citer, sans avoir l'air d'y attacher beaucoup d'importance, quelques lignes de Pascal : « Il est dangereux, dit l'auteur des *Pensées*, de dire au peuple que les lois ne sont pas justes : car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il faut lui dire, en même temps qu'il faut obéir, parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parce qu'ils sont justes. Mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue, si l'on peut faire entendre cela, et ce que c'est, proprement, que la définition de la justice. » Voilà une leçon de prudence sociale, libre et hardie. A la bien considérer, elle en apprend long sur les hommes, les sociétés, les besoins des ministres et la conduite des États. Mais elle est abstraite ; elle réclame un certain effort d'esprit : la vie d'un magistrat intègre, qui fut un grand cœur, est une illustration plus plaisante pour le lecteur que la maxime pascalienne.

Nous voilà ramenés à une constatation qui a été faite au cours de ces études sur les tendances de la littérature contemporaine : le public et les auteurs de nos jours ont une prédilection pour ce qui est concret et ce qui fait image. Le cinéma a formé une génération habituée à voir se succéder des scènes rapides, où le texte a peu de part. Ce qui compte, c'est la succession des impressions exprimées rapidement par des gestes ou par des actes, c'est la succession des événements et des émotions dont ils sont la cause. Nous sommes arrivés à un état d'esprit fort éloigné de celui qu'avaient dans l'antiquité les spectateurs des tragédies grecques. Les poètes leur présentaient des sujets connus, dont les épisodes et le dénouement étaient familiers à tous. Ce qui importait, ce n'était pas de savoir ce qui arrivait, mais comment les choses arrivaient. L'intérêt dramatique était tout entier dans les mobiles des actes, dans le mouvement des passions et des idées, dans les caractères. Nous voilà presque au pôle contraire. Les sujets connus valent surtout par ce qu'ils ont d'inconnu pour beaucoup de lecteurs. Les péripéties frappent par leur rapidité plus que par la profondeur des observations. Les sentiments élémentaires et les passions accoutumées sont l'explication la plus satisfaisante de ce qui se passe.

Comment la biographie n'aurait-elle pas subi l'influence de ces dispositions généralement répandues ? Elle est de l'histoire simplifiée. Elle est dominée par le goût du pittoresque. Rien n'est plus naturel, si l'on songe aux préférences d'une partie du public. Il faut remarquer que la curiosité pour les existences individuelles est beaucoup plus grande que la curiosité pour les œuvres ou pour l'histoire politique. On aime mieux le récit de la vie d'un poète que la lecture des poèmes. On aime mieux la vie d'un homme d'État que l'histoire de l'État au temps de cet homme. La biographie certes est loin d'être indifférente : les circonstances, les difficultés, les bonheurs et les infortunes apprennent sur la formation des hommes illustres beaucoup de renseignements dont l'histoire et la critique littéraire font leur profit. Mais cette érudition touchant les personnes n'a été dans le passé qu'un point de départ ; elle a aidé à la construction d'études plus vastes. Ce qui est nouveau, c'est qu'elle se suffit à elle-même. On a jadis observé l'engouement que les écrits inédits, les notes, les variantes et les brouillons excitaient chez des lecteurs qui négligeaient l'œuvre principale. Qu'il s'agisse des écrivains ou des hommes d'État, il y a quelque abus ou quelque indiscrétion à s'intéresser d'abord à ce qu'ils ont considéré comme étant leur bien propre ou leur secret merveilleux : ils ont livré de leur vivant ce qu'ils entendaient livrer d'eux-même, leur œuvre et leur vie publique. Le reste n'est pas négligeable pour l'érudit, mais c'est tout de même l'accessoire.

Le penchant pour le romanesque est devenu si fort que l'une des collections qui ont le plus de succès a réduit toute la biographie des héros à leurs passions amoureuses. Encore cette collection a-t-elle le mérite de la franchise et d'annoncer le thème général des études qu'elle publie. Limiter toute l'existence d'un personnage à l'histoire de ses amours est d'ailleurs légitime pour beaucoup d'entre eux : ils n'ont vécu que par la passion et ils n'ont rien fait qui compte hors de la passion. Mais il en est d'autres pour qui les aventures et les sentiments n'ont été que la moindre part de l'existence. Est-il exact de ne présenter un politique ou un écrivain que sous l'aspect d'un amoureux ? Il serait difficile, en écrivant une vie de Julie de Lespinasse, de parler d'autre chose que de ses sentiments, et ses opinions sur l'*Encyclopédie* ont peu d'importance. On ferait tort au contraire à M. de Guibert, ce bourreau qui fut une victime, si on ne nous racontait que ses relations avec des femmes aimées : la tactique l'occupa autant que l'amour. Ici il n'y a pas de règle ; il n'y a que des cas d'espèce.

La question est beaucoup plus grave quand c'est le récit tout entier qui prend l'allure romanesque, et quand au bénéfice du pittoresque, l'auteur arrange à sa façon les événements, fait entrer les personnages en scène à son heure, les fait rire et pleurer, les fait parler. Est-ce assez dire que la biographie alors est de l'histoire simplifiée? Elle peut devenir de l'histoire déformée. La tendance est très moderne, et le cinéma ici encore joue son rôle. On a vu des films où l'histoire, l'histoire sainte elle-même, était traitée avec une singulière liberté, où les œuvres les plus connues étaient accommodées sans aucun souci d'exactitude, sans rigueur, sans respect des textes. Sur mille spectateurs, il n'y en avait pas cinquante qui s'apercevaient de ces altérations. On peut se demander ce que deviendraient, après quelques années de ce régime, les sujets les plus illustres dans l'esprit des foules. Ce n'est pas une raison pour que les auteurs imitent cette mode. On assure qu'une pièce, qui a eu en Amérique un grand succès, attribue les atermoiements d'Annibal devant Rome à une intrigue amoureuse, et que les délices de Capoue sont expliquées par une histoire sentimentale. C'est fort ingénieux ; mais on aimerait connaître les références.

A partir de l'instant où la forme romanesque s'introduit dans la biographie, tout devient affaire de tact, de nuances et d'à propos. Il y a des démarches simples, des paroles, des formules de politesse, des bouts de dialogue qui sont dans la nature des choses et qu'il est légitime de supposer. Certains mots historiques eux-mêmes n'ont guère plus de certitude. Mais les conversations entières, les scènes imaginées, les réflexions prêtées à des personnages notoires, et dont l'histoire est connue? Sans doute on peut obtenir ainsi de grands effets, donner beaucoup de vie à un récit, conquérir le lecteur, l'amuser : ce sont des résultats appréciables, moins appréciables cependant que l'exactitude et la connaissance de la vérité. Je sais bien qu'il y a des précédents célèbres. Toute l'antiquité a conçu l'histoire comme une œuvre oratoire. Les livres anciens sont pleins de discours de généraux et d'hommes d'État, dont le texte a été entièrement refait par l'auteur. Encore faut-il remarquer que ces reconstitutions n'étaient pas tentées sans de grands scrupules, et sans un souci constant de vraisemblance. Et en outre, tout l'effort de notre école historique depuis plus d'un siècle a consisté à développer l'esprit critique, à donner le sens et le respect de ce qui est authentique, et à ne rien avancer qui ne soit tenu pour vrai.

*
* *

Interrogeons le maître du genre que fut Plutarque. Son exemple est d'autant plus intéressant qu'il n'était pas à proprement parler historien et qu'il a réussi à faire une œuvre qui a charmé d'innombrables lecteurs depuis des siècles. Les savants nous ont révélé que, malgré leur célébrité, ses *Vies*, si on les considère comme des livres historiques, sont sujettes à de sérieuses critiques. Plutarque a une ample information, il a tout lu, il ne s'est privé d'aucun renseignement, il a examiné tous les monuments, recueilli toutes les traditions. Mais il n'a rien cherché de neuf; il s'est contenté de ce qui était acquis; il ne s'est même pas toujours soucié de mettre d'accord les versions différentes des événements. Bref, il a manqué de méthode. En outre, il a eu un penchant délibéré pour les petites choses. Les bavardages lui ont souvent paru aussi importants que les vues politiques. Il a adoré les anecdotes, les menus propos; il n'a pas négligé les médisances. Enfin il n'a pas eu un grand amour de la composition. Il a raconté les événements sans chronologie rigoureuse : les dates ne l'intéressent pas; la narration suit le cours qu'il lui plaît de lui donner. Tous ces défauts ne l'ont pas empêché d'écrire un livre illustre et délicieux.

Quel est son secret? C'est justement son parti pris. Il a raconté lui-même à propos d'un général grec comment il procédait. Il dit à cette occasion qu'il ne pouvait passer sous silence certaines actions déjà rapportées, car elles révèlent le caractère de son personnage et ses dispositions intimes. Mais il ajoute qu'il les a indiquées rapidement, en se tenant aux choses essentielles. Ce qu'il s'est efforcé de réunir, ce sont les traits ignorés communément, les menus faits enfouis dans les livres d'histoire ou mentionnés par les monuments et décrets anciens. Il a dédaigné d'amasser ce qui ne dit rien, recueillant ce qui est propre à faire connaître les nuances et la richesse de l'âme. Cette méthode, définie par lui, il l'a pratiquée constamment. La politique et la guerre lui inspirent moins de curiosité que la psychologie. Les grands projets des personnages illustres ne l'intéressent pas beaucoup en eux-mêmes : il y voit surtout des manifestations de caractère, comme il en voit dans les bons mots, dans les attitudes, dans les habitudes, dans les manières de parler.

C'était avant tout un curieux des âmes. Optimiste, modéré, insinuant et doux, très humain, il était passionné pour les choses de

l'esprit. Il fut théologien et moraliste. Il a passé sa vie à observer, à lire, à prendre des notes, et à donner des consultations psychologiques et sociales. Vivant dans une époque mystique, où le paganisme subissait une crise grave, il a essayé de mettre d'accord l'essentiel de la religion traditionnelle avec la philosophie platonicienne, et de faire sortir de l'hellénisme, en y demeurant fidèle, l'idée d'une religion universelle qui rattacherait tous les hommes. Avant tout sociable, préoccupé du perfectionnement de la vie civile, inquiet du penchant de ses contemporains pour l'ascétisme, trop mesuré pour goûter l'orgueil et l'indépendance des stoïciens, il a écrit toute sorte de traités sur la famille et la société. S'il n'y a dans ses doctrines aucune originalité profonde, il y a du moins une connaissance très grande de la nature et de la vie humaine. L'école stoïcienne qui était en faveur tendait à détacher l'individu de ses affections naturelles, de l'isoler dans une splendide et austère sagesse, de le libérer des passions. Beaucoup plus tempéré, Plutarque voit dans les passions des forces essentielles, sans lesquelles l'existence terrestre serait morne ; il veut les garder intactes, et, avec une indulgence aimable, il espère qu'elles seront au service de la raison. Mais au fond il aime et il admire cette vivante matière humaine, le beau déploiement des facultés par où les créatures périssables font parfois quelque chose de grand.

Voilà d'excellentes dispositions pour un biographe. S'il a plaisir à raconter la vie de tant de personnages, c'est qu'ils composaient à ses yeux une galerie où il voyait, sous les aspects les plus divers, les représentants les plus curieux de l'humanité. L'histoire générale n'est pour lui qu'un décor. Les grands intérêts politiques, les conflits, les États, les destinées des empires sont à l'horizon ; au premier plan les individus, plus petits que les événements, mais si complexes, pleins de grandeur et de défauts, vivant, agissant, parlant, se trompant, abattus, triomphants, rassemblant en eux l'histoire, la faisant devant nous, comme si elle n'était que l'occasion de leur activité et la matière promise au jeu de leur personnalité.

Il y a là tant de vie que peu importent certaines imperfections, une langue un peu molle, un récit parfois conduit sans rigueur, une certaine négligence de détails. Ce qui fait la supériorité de l'œuvre et même son éclat, ce qui emporte le lecteur, c'est l'abondance, la variété, l'amoncellement des traits significatifs, des notations morales, c'est le réalisme qui n'est dupe de rien, c'est le goût du sublime, c'est l'imagination sensible aux grands spectacles, c'est le pathétique,

c'est l'intimité continuelle avec les personnages dont l'auteur partage les émotions, les gloires et les infortunes. Sans doute il a un parti pris de moraliste qui l'empêche parfois de comprendre la politique, et qui le rend injuste quand il veut mesurer toutes choses selon les règles de la vie privée. Mais cette préoccupation constante lui donne une singulière finesse pour démêler ce qui passe dans les cœurs, et lui permet des exaltations attendries quand il est content de son héros.

Les peintres, les sculpteurs, les philosophes, les auteurs dramatique ont trouvé sans cesse des sujets dans Plutarque. C'est que par son goût des existences, et son sens de la grandeur, de la beauté morale, de l'effroi, il avait par avance disposé toutes les scènes, familières ou tragiques. Montaigne en a fait ses délices. Shakspeare et Corneille y ont discerné les drames qu'il n'y avait qu'à porter sur la scène. D'où vient cet attrait universel exercé depuis l'antiquité jusqu'à nos jours par un biographe? Selon un mot d'Alfred Croiset, c'est qu'il n'y a pas de livre plus peuplé d'hommes : l'humanité s'y est attachée par tous ses instincts, par toutes ses curiosités, par toutes ses sympathies, puisqu'elle y trouvait la matière humaine dans son infinie variété.

On ne peut attendre de tous les biographes une pareille réussite. Plutarque passa de longues années à écrire son œuvre, et il l'avait préparée par tout ce qu'il avait fait auparavant. Ses dons de narrateur s'allièrent à ses connaissances d'érudit lentement acquises. C'est cette substance savoureuse qui a fait la force de son œuvre. La biographie, qui a l'air d'être une construction aisée puisque la matière en est donnée, ne vaut en réalité que par la richesse et la solidité de tous les soubassements, par une lente élaboration qui seule ensuite permet un éclat durable. Si j'ai rappelé un peu longuement l'exemple de Plutarque, c'est parce qu'il est significatif. Sans être historien, et même en méconnaissant certaines conditions de l'histoire, sans dons créateurs prestigieux, l'auteur des *Vies* a tout de même réussi une œuvre exceptionnelle, parce qu'il a fait non un livre, mais une somme de ses connaissances et de ses réflexions.

* * *

Il y a des genres qui ont des règles bien définies. Le roman, la comédie, la tragédie ont leurs lois. La biographie est un genre plus incertain. Elle peut être sous sa forme la plus modeste un article de dictionnaire. Elle peut devenir un poème véritable ou une œuvre phi-

losophique. Elle vaut ce que vaut l'auteur. De là des inégalités manifestes dans les livres qui ont paru depuis un an. Il en est qui ont eu un succès mérité; pour ne citer que les plus connus, le *Disraëli* de M. André Maurois a paru un modèle du genre, la vivante et charmante histoire de *l'Impératrice Joséphine* de Mme Gérard d'Houville a été universellement goûtée, le *Liszt* de M. de Pourtalès, le *Rimbaud* de M. J.-M. Carré ont été très appréciés, et on pourrait fort heureusement allonger la liste.

On doit de ces exemples tirer quelques conclusions. Le premier soin de l'auteur d'une biographie est de s'entourer d'une documentation solide. C'est un fort long travail, surtout s'il s'agit d'une époque qui ne soit pas déjà très familière à l'écrivain : mais cette connaissance approfondie de l'histoire, dont il n'utilisera que peu de parties, est indispensable s'il veut que son livre ait l'atmosphère qui convient, et garde, comme un reflet léger, quelque chose du travail des érudits. Cette condition est nécessaire : elle n'est pas suffisante. La biographie ne vaudra que par son mouvement. Ici, c'est affaire de talent personnel; c'est l'art du conteur qui intervient. Tout le secret est de voir et de faire voir, selon le mot de Michelet.

Peut-être les meilleures biographies sont-elles dues aux poètes ou aux critiques. Les uns y mettent la magie qui ranime un personnage, et qui le restitue, et l'approximation poétique du passé est un équivalent de l'histoire. Les autres y mettent l'essentiel de leur savoir, leur expérience, leur philosophie et leur morale. Pour les premiers, une biographie est une création comme une autre, une fiction vraie. Pour les autres, elle est une occasion de rassembler autour d'un sujet précis ce que la vie leur a appris des choses humaines. Dans les deux cas, le peintre compte plus que le modèle. Aux historiens seuls est réservé le lent labeur, qui met le héros au premier plan et qui fait oublier l'écrivain.

André Chaumeix.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le sultan du Maroc, Sa Majesté Moulaï-Youssef, que la France acclamait, en 1926, avec une joie spontanée et sincère, vient de succomber à une crise d'urémie, à un âge, — il était né en 1881, — où l'on pouvait espérer qu'il régnerait longtemps encore sur un Maroc pacifié et rénové. La France se joint au Maroc pour déplorer la perte du souverain sage, éclairé et prudent dont le nom restera étroitement et glorieusement associé à celui du maréchal Lyautey dans l'œuvre difficile et féconde de l'organisation du protectorat. Pour être bienfaisant, le système du protectorat postule la collaboration confiante et constante des deux pouvoirs. Le mérite de Moulaï-Youssef fut de se rendre compte que le protectorat apporterait à son peuple des avantages matériels et moraux qu'un pouvoir purement indigène était hors d'état de lui donner, et assurerait à son trône un éclat qu'il n'avait jamais connu. L'unité du Maroc, en effet, n'a été, au cours des siècles, réalisée qu'à de rares et brèves heures; l'état normal était une sorte d'émiettement féodal où le Sultan et son maghzen n'étaient guère obéis que par quelques cités, d'ailleurs souvent frondeuses, et par les régions où la présence des méhallas chérifiennes assurait la rentrée des impôts.

Moulaï-Youssef, succédant en 1912 à son frère Moulaï-Hafid dans les circonstances dramatiques que l'on n'a pas oubliées, fut le premier sultan du protectorat; conscient des intérêts de ses sujets, il se prêta, avec une constante loyauté, à l'exercice d'un pouvoir contrôlé et limité; il contribua pour une large part à faire accepter le nouveau régime par les tribus et les villes. Jamais aucune intrigue dirigée contre la suprématie française ne trouva en Moulaï-Youssef le moindre encouragement; bien au contraire, dans les circonstances difficiles, notamment pendant la guerre et, plus récemment, au moment de l'insurrection rifaine, il apporta aux autorités du protectorat le concours

le plus loyal de son prestige politique et religieux. La brusque irruption des méthodes et du progrès matériel représentés par l'élément français dans l'Empire le plus hermétiquement, le plus volontairement fermé aux influences extérieures qui fût au monde, pouvait engendrer un déséquilibre profond et susciter des troubles sociaux. La formule du protectorat ménagea les transitions et adoucit les heurts. Le maréchal Lyautey, avec un tact supérieur, sut entourer le pouvoir chérifien d'une déférence qui n'était pas seulement dictée par l'habileté politique, mais qui émanait d'un haut sentiment de la grandeur historique des sultans du Maroc et d'une pleine conscience de ce que doit être le protectorat. Le caractère chevaleresque du résident général, ses grandes manières, sa loyauté toujours franche, l'autorité de son âge et l'éclat de ses services inspirèrent au sultan Moulaï-Youssef une confiance dont le Maroc et la France ont également bénéficié ; il chercha, d'accord avec le maréchal Lyautey, à conserver au pouvoir impérial marocain tout son lustre, à l'accroître, à l'étendre pour le mettre au service du Maroc au moment où, sous la direction de la France, il entrait dans les voies nouvelles de la civilisation et où, tout en gardant son originalité et ses traditions, il commençait à s'ouvrir à l'européanisation. Vraiment, la collaboration affectueuse et réciproquement déférente du grand chef français et du sultan du Maroc fait honneur à l'un et à l'autre ; elle réalise, avec une perfection et une efficacité qui peut-être ne se retrouveront plus jamais, la conception idéale du protectorat.

Prenant congé du Sultan le 2 octobre 1925, le maréchal Lyautey lui disait : « J'ai toujours trouvé auprès de Votre Majesté des conseils éclairés, une clairvoyance judicieuse, un appui constant pour réaliser l'œuvre de pacification matérielle et morale, de restauration d'autorité et de développement économique que la France s'était imposé de réaliser dans ce noble et grand pays, dans le respect absolu de sa religion et de ses traditions, de ses hiérarchies sociales et de la souveraineté de Sa Majesté chérifienne. » Il convient que cette appréciation, formulée en termes si frappants et si justes, avec l'autorité qui appartient à l'illustre créateur du protectorat français au Maroc, serve aujourd'hui d'oraison funèbre au Sultan qui s'est montré digne de collaborer à une si grande œuvre de civilisation.

La succession au trône, au Maroc, n'est pas strictement réglée par l'hérédité dans l'ordre de primogéniture. Il s'agit d'un pouvoir chérifien, c'est-à-dire avant tout religieux, et les autorités reli-

gieuses ont naturellement à intervenir. La tradition confère aux ulémas de celle des quatre cités chérifiennes (Fez, Tetuan, Meknez, Rabat), dans laquelle ou près de laquelle le Sultan vient à mourir, le privilège de désigner, parmi les membres de la famille des Cheurfa Alaouites, celui qui héritera du droit d'arborer le parasol et de déployer l'étendard vert. Moulaï-Youssef étant mort à Fez, les prêtres notables et les docteurs de Karaouïn, après maints palabres et, sans doute, avec l'assentiment du Résident général, ont choisi le troisième fils du sultan défunt, Moulaï-Mohammed-Si-Hamada, un jeune homme de dix-sept ans, doué, paraît-il, d'heureuses qualités, et l'ont proclamé Sultan. Il a fait, le 21 novembre, son entrée solennelle à Rabat. Son avènement a été suivi d'une petite révolution intime: il a remplacé le maître du palais Si-Hababou, sorte de premier chambellan auquel ses fonctions permettent de prendre une influence considérable et qui peut être tenté d'en abuser. A Tanger et en zone espagnole, la proclamation du nouveau Sultan n'a donné lieu à aucune difficulté.

Ainsi se confirme, à ce premier changement de souverain depuis l'établissement du protectorat, la souplesse et la solidité du système. La tranquillité générale du Maroc n'est pas compromise par quelques incidents qui ne mettent en cause que des malfaiteurs isolés, le rapt de deux fillettes françaises, et surtout l'enlèvement, au cours d'une partie de chasse dans la zone interdite, de deux colons français, accompagnés de deux dames, dont l'un se trouvait être le propre neveu de M. Steeg, résident général. Ces faits divers apparaissent plus ridicules que graves; il ne faut cependant pas négliger de pareils symptômes d'une recrudescence d'audace parmi les insoumis. Il semble regrettable que le maghzen n'ait pas été chargé de négocier la délivrance des captifs et que le prestige des officiers du service des renseignements ait été hasardé dans des pourparlers qui ne pouvaient aboutir qu'à l'humiliante nécessité de payer de grosses rançons à des malfaiteurs que pareille aubaine encourage la récidive. Il faudra, un jour ou l'autre, en venir à des sanctions. En attendant, on se demande sur quels fonds seront payées les rançons aux brigands. Pour résoudre ces menus incidents, sans faire intervenir directement les autorités françaises, le système du protectorat offre d'utiles moyens; mais il faut savoir s'en servir.

M. Marinkovitch, ministre des Affaires étrangères du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, est venu à Paris où il a signé avec

M. Briand, le 11 novembre, un traité d'amitié et d'arbitrage. Le jour anniversaire de l'armistice ne pouvait être plus heureusement célébré que par la consolidation d'une amitié déjà ancienne, renforcée et sanctifiée par les souffrances et les épreuves de quatre années de guerre, désormais consacrée au maintien et à l'affermissement de la paix. La nation yougoslave reconstituée et unifiée ne croit pas déchoir en témoignant à la France une gratitude et une confiance qui se sont manifestées à chaque occasion depuis la signature des traités de paix. Il était naturel et nécessaire que la France, qui a conclu avec la Tchécoslovaquie et la Roumanie des traités d'amitié et d'arbitrage, se liât par un traité de même nature avec la troisième puissance de la Petite-Entente. De fait, ce traité a été depuis longtemps négocié; il était prêt dès le mois de mai 1925 et paraphé par M. Briand et le distingué représentant du royaume des Serbes, Croates et Slovènes à Paris, M. Spalaïkovitch. C'est par égard pour l'Italie que la signature officielle fut différée pendant dix-huit mois, bien qu'une clause autorisât l'une ou l'autre des deux parties contractantes à exiger la signature définitive dans un délai maximum de six mois. On crut que la signature pourrait coïncider avec celle du traité franco-roumain; mais, à cette époque, de graves difficultés surgirent entre Rome et Belgrade, à propos du traité de Tirana qui organisait en Albanie quelque chose qui ressemble beaucoup à un protectorat italien. Le gouvernement français avait espéré, d'accord avec celui de Yougoslavie, que l'Italie, qui avait réglé avec le gouvernement serbe, croate et slovène le différend pour Fiume et qui même, en janvier 1924, avait conclu avec lui un traité d'amitié et de bon voisinage, pourrait participer à la négociation et que le traité, revêtu de la signature de l'Italie, fermerait définitivement l'ère des difficultés et des litiges entre les deux puissances riveraines de l'Adriatique.

Les circonstances en décidèrent autrement. Aux heures difficiles qui suivirent la conclusion du traité de Tirana (27 novembre 1926) et, plus récemment, l'arrestation, sur l'ordre d'Ahmed bey Zogou, du drogman de la légation yougoslave en Albanie, la diplomatie française, avec le concours actif de l'Angleterre et des puissances de la Petite-Entente, s'employa utilement à calmer les esprits en Yougoslavie et à prévenir toute complication grave. Si la presse italienne feint parfois de l'ignorer, le gouvernement, lui, en est averti. Le conflit apaisé, il n'y avait plus de raison de demander au gouvernement de Belgrade, qui souhaitait d'arriver enfin à la conclusion, un nouvel ajournement de la signature; la date en fut fixée avant que se

produisit cette manifestation navale italienne à Tanger, que l'opinion française s'est refusée avec raison à prendre au tragique ; elle n'a donc nullement, quoi qu'on en ait dit, le caractère d'une réponse à la visite de deux bateaux italiens à Tanger. Dans les premiers jours d'octobre, le chargé d'affaires de France, M. Roger, en l'absence de l'ambassadeur, M. René Besnard, annonça à M. Grandi, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, dans les termes les plus amicaux, que la signature du traité franco-yougoslave ne pourrait plus être longtemps différée ; le gouvernement italien qui, depuis longtemps, connaissait l'existence du traité, son caractère et ses grandes lignes, se borna à prendre acte de la communication que lui faisait transmettre le cabinet de Paris et à l'en remercier. Ainsi, entre les deux gouvernements, aucun différend, mais les rapports les plus corrects.

Malheureusement, une partie de la presse n'a pas observé la même réserve. Entre les journaux des deux côtés des Alpes s'est élevée, une fois encore, une de ces polémiques qui souvent sont en partie factices, mais qui risquent de laisser dans l'opinion publique des traces difficiles à effacer. En vain, M. Briand, pour redresser certaines interprétations erronées que l'on s'est à bon droit étonné de rencontrer même dans des journaux français qui ne font pas profession de dénaturer et de blâmer sans distinction tous les actes du gouvernement, a-t il pris soin de préciser le caractere du nouveau traité : « Il est uniquement tourné vers la paix, et ne pourra que contribuer à sa consolidation ; il a toutes les qualités requises pour devenir le point de départ d'un nouveau Locarno balkanique et méditerranéen... Nous gardons le ferme espoir de le voir se compléter (1) dans l'avenir de façon satisfaisante. » En vain, M. Marinkovitch ajoutait : « Ce qui n'eût pas été dans l'esprit de la Société des nations, c'eût été assurément de ne pas signer le traité que nous venons de signer. » Les deux ministres n'ont pas réussi à empêcher les passions politiques de défigurer l'acte auquel ils se félicitaient d'avoir apposé leurs noms.

Nous n'aurons garde de relever les interprétations tendancieuses de la plupart des journaux fascistes. Le thème général est que le traité est dirigé contre l'Italie, contre la politique italo-albanaise du traité de Tirana, et qu'il constitue un acte inamical. Certaines affirmations, froidement jugées, ne sauraient être regardées que comme l'explosion passagère d'une mauvaise humeur qui, à la réflexion, apparaîtra sans fondement. La presse italienne a déjà oublié que

(1) M. Briand fait allusion à ses efforts pour obtenir l'adhésion de l'Italie au traité franco-yougoslave.

le gouvernement de M. Mussolini a conclu, le 5 avril de cette année, un traité d'amitié avec la Hongrie et que le voyage du comte Bethlen à Rome, pour la signature, a été l'occasion de grandes fêtes et, dans la presse, d'articles véhéments où perçait l'intime satisfaction d'avoir réalisé un véritable encerclement de la Yougoslavie. Et nous ne rappelons pas les tentatives infructueuses à Bucarest et à Sofia. Nous avons ici-même (1) caractérisé le traité italo-magyar. Il est le premier pacte d'amitié et d'alliance entre l'un des États vainqueurs dans la grande guerre et l'un des États vaincus, et précisément avec celui des États vaincus qui poursuit, avec la plus incessante ardeur, la destruction des traités et la revision des frontières. Entre le traité franco-yougoslave et le traité italo-hongrois il faut bien constater une différence fondamentale : le premier a pour objet la consolidation de l'Europe telle que l'ont faite la victoire des alliés et les actes diplomatiques qui en ont été la sanction; le second aboutit nécessairement, par le seul fait qu'il est conclu avec la Hongrie, à remettre en question les résultats de la guerre. Il faut voir les choses comme elles sont : ce qui inquiète les Italiens, c'est que, de la grande guerre, est sortie la résurrection des peuples ou l'agrandissement des États slaves. Cette revanche des Slaves, qui devait naturellement entraîner le recul des Magyars et des Allemands, a trouvé un appui dans la politique française. Mais, dans l'Adriatique, Italiens et Slaves se sont posés en adversaires ; des Slaves ont été annexés par l'Italie en Istrie, dans la vallée de l'Isonzo, à Fiume, et des Italiens, dans les villes dalmates, sont devenus citoyens de la Yougoslavie. Les Croates, les Slovènes que la France a toujours considérés comme des peuples amis parce qu'ils étaient opprimés par les Allemands, et qu'elle regarde aujourd'hui comme formant avec les Serbes un seul et même peuple, l'Italie les tient pour ses ennemis héréditaires, instruments jadis de la domination des Habsbourg sur la péninsule; elle déplore la formation de l'unité yougoslave et sa diplomatie travaille à l'empêcher de s'achever par le rapprochement de la Bulgarie et de la Serbie.

Voilà où gît, entre la France et l'Italie, un différend qu'il ne sert à rien de celer; il n'est pas irréductible, il ira s'atténuant et il est, dès maintenant, primé par d'autres intérêts essentiels tels que celui de maintenir sur le haut Danube l'état territorial établi par les traités; il est à peine besoin de faire remarquer qu'il faudra pour

(1) Voyez la chronique du 15 avril 1927.

l'aplanir beaucoup d'abnégation réciproque, de longs efforts de mutuelle compréhension et des ménagements attentifs. Si la bonne volonté et la clairvoyance diplomatique peuvent y aider, les Italiens sont assurés de les trouver en M. de Beaumarchais, qui va représenter la France auprès du Quirinal, comme la France les apprécie en la personne du comte Manzoni. Et nous savons d'ailleurs que, si les paroles de M. Mussolini sont parfois violentes, ses actes sont d'un avisé et prudent ami de la paix.

Aussi bien, ce que nous venons de dire explique-t-il, sans la justifier, l'émotion de l'opinion italienne. Des deux côtés de l'Adriatique les passions sont montées, depuis le traité de Tirana et les incidents qui ont été la conséquence, à un tel diapason que, de part et d'autre, on se prête les plus noires intentions. Dans plusieurs villes italiennes, des bandes se sont livrées à des manifestations antifrançaises et antislaves sans que l'autorité ait paru se préoccuper de les arrêter. En Yougoslavie, surtout dans les villes dalmates, la foule a bruyamment invectivé l'Italie et acclamé la France. Il est naturel que les Serbes, Croates et Slovènes, que le traité italo-hongrois du 5 avril alarmait, se réjouissent de trouver dans celui du 11 novembre une garantie de sécurité; il serait fâcheux qu'ils y cherchassent un encouragement à des provocations déplacées. Toute cette effervescence est déjà calmée et il reste que le nouveau traité est, pour la politique française, un puissant instrument d'apaisement et de concorde. A qui fera-t-on croire que la France soit disposée à se laisser entraîner dans des complications européennes à propos de l'Albanie? Le traité ne l'y engage nullement, mais il lui confère une autorité nouvelle pour imposer le calme et la paix. La valeur d'un instrument diplomatique de ce genre ne doit pas se mesurer à l'étiage d'avant guerre; elle est en relations avec l'organisation juridique de la paix par la Société des nations et les institutions d'arbitrage. Sans doute, les passions et les intérêts n'ont pas changé, mais les hommes d'État disposent de plus puissants moyens de les canaliser et de les accommoder.

On s'étonne, dans ces conditions, qu'une partie de la presse anglaise méconnaisse le caractère du traité du 11 novembre au point de soutenir, comme le *Daily Express*, qu'il est dirigé contre la Société des nations. Le *Daily Telegraph* a trouvé mieux encore; il s'efforce de démontrer que l'entente franco-yougoslave est dirigée contre l'Allemagne, et cela au moment où le gouvernement de Belgrade vient de signer avec le Reich une convention commerciale.

Il faut que ce soit un journal allemand, la *Gazette de Voss*, qui se plaigne de « la tactique d'empoisonnement systématique » que pratiquent certains organes de la presse britannique. La leçon est sévère. A peine est-il besoin de dire d'ailleurs que ces journaux ne reflètent pas le point de vue du gouvernement; mais on se demande à quelle mentalité correspondent de pareilles inventions.

La tranquillité de l'Europe danubienne et balkanique et l'efficacité intrinsèque de la Petite-Entente, que consolide le traité d'amitié franco-yougoslave, ne sera-t-elle pas ébranlée par les difficultés que traverse actuellement le gouvernement roumain? La question dynastique n'en est que le prétexte et le moyen. La succession au trône, on le sait, après une renonciation volontaire quatre fois renouvelée par le prince Carol a été réglée par l'acte du 4 janvier qui, à la mort du roi Ferdinand, a été appliqué sans difficultés. Ni au moment du décès du roi, ni depuis lors au Parlement, aucune voix ne s'est ouvertement fait entendre pour proposer l'abrogation de l'acte du 4 janvier et appeler au trône le prince Carol. Lors de la formation du cabinet Stirbey, qui ne put se maintenir, les représentants du parti national paysan (tsaraniste) avaient même accepté de collaborer, dans un ministère d'union nationale, avec M. Bratiano et ses amis. Depuis lors ont été faites les élections qui n'ont pas ouvert aux partis d'opposition le chemin légal du pouvoir; le parti paysan s'est même trouvé disloqué et affaibli par l'adhésion de l'un de ses chefs, M. Lupu, au programme de M. Bratiano et sa participation au gouvernement libéral.

Dès lors, les chefs de l'opposition songèrent à battre en brèche la puissance de M. Bratiano, à leur gré trop fortement enracinée dans le pays, par le moyen du prince Carol auprès duquel ils insistèrent pour qu'il fît acte de prétendant. Un ancien sous-secrétaire d'État dans le cabinet Averesco, M. Manoilesco, fut arrêté à la frontière porteur de lettres du prince aux principaux chefs des partis politiques roumains et déféré à un conseil de guerre qui le renvoya absous. Cet acquittement, vraisemblablement suggéré par M. Bratiano, devint le signal des plus violentes attaques contre le président du Conseil et ce que l'on appelle ses procédés tyranniques; de l'acquittement de M. Manoilesco, les chefs de l'opposition prétendaient faire sortir la condamnation de M. Bratiano; ils s'appliquent à syndiquer tous les mécontents pour les lancer à l'assaut du parti libéral. Les paysans ne sont pas entièrement satisfaits de la manière dont a été appliquée la loi agraire; ils se plaignent du mauvais fonctionnement des chemins de fer. Les Roumains de Transylvanie, mécon-

tents de certains procédés administratifs du gouvernement, souhaitent de prendre eux-mêmes la direction de la grande Roumanie. Bref la bataille est actuellement très ardente. Elle va le devenir davantage, car, au moment même où nous mettons sous presse, nous parvient la douloureuse nouvelle de la mort de M. Jean Bratiano. La France, consciente des éminents services que ce grand homme d'État a rendus aux alliés, s'associe au deuil de la Roumanie. La situation économique et financière du pays exige un pouvoir fort et centralisé; l'intérêt national demande une concentration des bonnes volontés autour du jeune roi et du conseil de régence; la division, si elle persistait, si elle arrivait à compromettre la cohésion nationale, ne profiterait qu'aux bolchévistes de Russie et à leur propagande. La Roumanie, gouvernée énergiquement par M. Bratiano, leur barrait la route; si cette digue était emportée, le courant destructeur ravagerait toute l'Europe orientale et centrale.

Il n'y a pas lieu pour nous d'attacher une importance particulièrement grave à la visite que le chancelier Marx et M. Stresemann viennent de rendre à Mgr Seipel, chancelier d'Autriche, qui, en mars 1926, avait fait officiellement le voyage de Berlin. Si, des deux parts, les paroles échangées ont été très cordiales, elles ont été modérées et aucune allusion n'a été faite au rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. La presse des deux pays s'est également montrée très correcte. Le mot d'ordre est de dire que si les peuples désirent l'*Anschluss*, s'ils ont le ferme espoir qu'il se réalisera un jour, il est aujourd'hui impossible. En attendant, peut-être dans l'intention de stimuler par l'intérêt le désir de l'union parmi les Autrichiens, le gouvernement du Reich refuse toute concession douanière aux produits de l'Autriche et les soumet à un régime très rigoureux. Le traité de Versailles et le traité de Saint-Germain interdisent le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne; mais il serait maladroit et injuste que les Alliés, et la France en particulier, prissent ombrage de chaque manifestation d'amitié entre deux pays qui étaient alliés avant la guerre, qui parlent le même langage et qui ont entre entre eux d'évidentes affinités culturelles. M. Marx et Mgr Seipel sont en outre animés l'un et l'autre d'une active sollicitude pour l'avenir du catholicisme de langue allemande dans sa lutte contre le luthéranisme et le socialisme révolutionnaire, auquel ils sont d'accord pour opposer, non une résistance passive, mais une active politique de réformes et de progrès sociaux. M. Pierre Waline a donné récemment, sur cette question, dans une série d'articles

remarquables de la *Revue des jeunes*, des précisions caractéristiques, L'existence d'une Autriche indépendante est indispensable à l'équilibre et à la paix de l'Europe; il faut qu'on en prenne, à Vienne comme à Berlin, pleine conscience. Il ne suffit pas que la population de deux États parle la même langue et se réclame d'une même civilisation générale pour que s'impose la disparition du plus petit dans le plus grand. Au-dessus de ces velléités unitaires plane une loi d'intérêt général que George Washington, dans une lettre à La Fayette, définissait en ces termes : « Je souhaite du bien à tous les peuples, à tous les hommes, et ma politique est très simple. Je crois que chaque nation a le droit d'établir la forme de gouvernement dont elle attend le plus de bonheur, pourvu qu'elle n'enfreigne aucun droit et ne soit pas dangereuse pour les autres pays. Je pense qu'aucun gouvernement n'a le droit d'intervenir dans les affaires intérieures d'un peuple étranger, si ce n'est pour sa propre sécurité (1). » Dans ces curieuses paroles on peut trouver les justes limites entre lesquelles s'applique le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Nous sommes persuadés d'ailleurs que l'Autriche trouvera avec le temps, pourvu que ses voisins l'y aident et que l'Europe s'en préoccupe, les meilleures raisons de ne pas aliéner son indépendance au profit d'une Allemagne prussianisée. Le général Dankl affirmait au Congrès des fédéralistes allemands, réuni à Cassel en février, que « tous les Autrichiens fidèles à leur patrie, — et Dieu soit loué ! ajoutait-il, c'est encore la majorité du peuple autrichien, — repoussent absolument un rattachement à l'Allemagne actuelle qui est une grande Prusse ». Le suicide n'est pas tellement attrayant, surtout pour l'heureux tempérament des Autrichiens, que, s'ils trouvent des raisons et des moyens de vivre, ils ne se hâtent de s'y raccrocher. « Il manque, dit avec raison M. Waline, à la notion de l'*Anschluss*, l'étincelle sentimentale qui pourrait faire d'elle une idée-force. » En tout cas, l'Europe, qui a imposé la vie indépendante à la Belgique, laquelle ne le regrette pas, a le droit d'imposer l'indépendance à une Autriche qui, elle aussi, l'en remerciera un jour.

La crise ministérielle qui s'est ouverte en Belgique, le 21 novembre, par la démission de M. Vandervelde et de ses collègues socialistes, se rattache à une question d'intérêt général, celle de l'organisation de la défense nationale et de la durée du service mili-

(1) Émile Ollivier, *l'Empire libéral*, I, p. 171. G. Hanotaux, *le Traité de Versailles*, p. 114.

taire. En ce domaine si important, qui devrait être réservé aux techniciens, sévit la surenchère des partis et intervient la politique électorale. Cette émulation de mauvais aloi entre les partis qui, on le sait, dans l'intérêt de la stabilisation monétaire, avaient accepté de participer au gouvernement présidé par M. Jaspar, devint si alarmante en ces derniers mois, que le loyal roi Albert, dans la pleine conscience de sa responsabilité, intervint. Le 12 octobre, répondant à une allocution du président de la Chambre, il déclara : « La Chambre et le Sénat seront appelés à se prononcer sur de graves problèmes. Je suis persuadé que, guidés par leur patriotisme, s'inspirant des intérêts supérieurs du pays, nos législateurs auront à cœur de doter la Belgique d'une organisation défensive qui assure définitivement cette sécurité, cette intégrité de notre territoire au maintien de laquelle, en vertu de la constitution, le chef de l'État prête un serment solennel. »

Cette invocation solennelle du Roi à son serment constitutionnel a réveillé le pays. M. Jaspar, quelques jours après, précisait que la réduction du service militaire devait être étudiée avant tout du point de vue de la sécurité nationale; « il serait incompréhensible que l'on puisse sacrifier la patrie pour des raisons de partis, de majorités ou de campagnes électorales. » Depuis longtemps les chefs du parti socialiste ont pris position et demandent que le service militaire soit réduit à six mois. C'est l'élaboration et la discussion, en conseil des ministres, du projet de M. de Brocqueville, dont la teneur n'est pas encore connue, qui a provoqué une démission dont les ministres socialistes cherchaient l'occasion ; il leur semble que, sur ce terrain, leur position électorale sera bonne, et c'est l'essentiel. Le ministère a été rapidement reconstitué par M. Jaspar lui-même avec le concours des libéraux dont le chef, M. Paul Hymans, va aux Affaires étrangères, et des démocrates flamingants. Il n'est pas certain d'ailleurs que l'entente soit complète entre les nouveaux ministres sur les projets de M. de Brocqueville. Quoi qu'il en soit, le gouvernement d'union nationale très étendue, — puisqu'elle allait de l'extrême-gauche socialiste à la droite catholique, — a fini sa carrière en Belgique.

En France, au contraire, il semble que la formule fasse des progrès et que la trêve des partis, en face du salut financier à assurer, s'impose comme une nécessité. Tandis que la Chambre, stimulée par M. Poincaré, vote rapidement le budget, malgré l'obstruction communiste, des hommes d'opinions très diverses se rencontrent dans l'affirmation que la France a besoin d'un gouvernement qui gouverne et

d'une autorité qui s'impose. Les « États généraux de la France meurtrie », c'est-à-dire le congrès général des associations d'anciens combattants, blessés et mutilés de guerre, après des débats orageux, aboutissent au vote unanime d'une déclaration d'union qui trouve son expression matérielle dans une confédération nationale, et acclament M. Poincaré. Au banquet du Comité républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, le président du Conseil a précisé en traits lumineux les résultats déjà acquis pour le salut financier du pays et l'œuvre qui reste à accomplir. Des adhésions conditionnelles, une tolérance momentanée n'y suffiraient pas; il faut renverser tout de suite le gouvernement, si l'on estime qu'il se trompe, ou l'aider si l'on juge qu'il est sur la bonne voie. « Pour dresser et accomplir un programme de reconstitution nationale, il ne suffit pas que des chefs de partis se rapprochent et collaborent loyalement, il ne suffit même pas qu'une majorité parlementaire donne son appui à un gouvernement d'union, il faut que, dans le pays, l'esprit de concorde et la volonté de réalisation commune soient assez puissants et assez durables pour triompher de toutes les résistances et achever peu à peu l'œuvre que nous avons commencée. »

A l'inauguration du monument de Paul Déroulède on entend le garde des Sceaux, M. Barthou, en un discours d'une inspiration très élevée et d'une forme parfaite, rendre justice à l'homme qui a voué « son âme d'apôtre à la religion de la patrie qui pouvait et devait rallier le pays entier dans la même foi et les mêmes espérances ». C'est M. Paul-Boncour, le leader socialiste, qui veut « rendre à la République une vigueur qu'elle ne connaît plus, à l'État une autorité qu'il n'a plus », et qui demande une majorité homogène. C'est M. Georges Ponsot qui polémique spirituellement contre M. Blum dont il se refuse à être la dupe. C'est encore M. G. Leygues, ministre de la Marine, qui, avec une éloquence indignée, obtient le rejet d'une enquête parlementaire sur les incidents déjà oubliés qui se sont produits à Toulon à bord d'un croiseur. C'est enfin le ministre de l'Agriculture qui calme les inquiétudes des cultivateurs en portant de 25 à 35 francs le droit d'entrée sur les blés. Il nous plaît de terminer cette chronique sur ces heureux symptômes.

René Pinon.

*Le Directeur-Gérant :* René Doumic.

# SOUVENIRS
# DES ANNÉES D'EXIL

## I

Bien souvent j'ai pris la plume pour écrire ce que je voyais, ce que j'entendais ; chaque fois j'y ai renoncé, parce que, pour être vrai, il faut paraître méchant. Les actions des hommes sont tortueuses pour la plupart, les mauvaises toujours plus en évidence que les bonnes, sans compter que les meilleures se cachent. Cependant, j'ai atteint cet âge où l'on n'a plus de temps à perdre, si l'on veut résumer sa vie, l'ouvrir aux autres et laisser de soi une impression durable.

Je dirai la vérité sans parti pris. Je traduirai mes impressions propres et n'affirmerai que preuve en main, satisfaite si je puis intéresser les uns en faisant connaître les autres, m'occupant d'ailleurs de moi sans complaisance et le moins possible.

Je naquis exilée, — morte civilement (1), — à Trieste, le 27 mai 1820. Tout le monde connaît les événements qui firent des membres de ma famille autant de parias. Mon père (2), qui combattit et versa son sang un des derniers pour la France, s'en vit rejeté comme ses autres frères. Ses biens furent spoliés, la patrie lui fut interdite. Son alliance, briguée lors de la toute-

(1) La loi du 12 janvier 1816 prescrivait que les membres de la famille Bonaparte ne pouvaient jouir d'aucun droit civil en France.

(2) Jérôme, le plus jeune des frères de Napoléon Ier, roi de Westphalie de 1807 à 1813, avait été blessé à Waterloo.

puissance de l'Empereur, fut attaquée, mais en vain, grâce à la noble conduite de ma mère, la princesse Catherine de Wurtemberg (1).

Toutefois, je fus la bienvenue en ce monde. Mon père, à qui un fils était né six ans auparavant (2), fut heureux d'avoir une fille. En 1822, mon second frère, Napoléon, naquit à Trieste également (3). L'année suivante, nous quittâmes cette ville pour aller résider à Rome, où ma grand mère paternelle était déjà établie avec une partie de notre famille. Le roi Jérôme y acheta un palais où s'écoula presque toute notre enfance.

### A ROME. — MON FRÈRE ET MOI

J'ai été élevée avec mon frère Napoléon. Tout jeunes, nous partagions la même chambre, où nous avions chacun une petite couchette fermée en acajou. Cela dura jusqu'à l'âge de sept ans pour moi, de cinq pour lui. Une bonne dormait entre nous. Ce fut alors que mon frère passa dans la main des hommes. Il eut un gouverneur; j'eus pour ma part une gouvernante enseignante.

Cependant, dès ma naissance, la baronne de Rœding, attachée à ma mère depuis nos malheurs, ne me quittait pas. Elle était Suisse, veuve du baron de Rœding auquel elle avait donné une fille qu'elle eut le malheur de perdre. Napoléon et moi lui étions confiés. Elle se prit d'une profonde affection pour ma personne et m'aima comme son enfant. Elle est morte dans mes bras en 1851, ne m'ayant jamais quittée, si ce n'est pendant un voyage que je fis en Russie.

Jamais âme plus tendre, cœur plus dévoué ne veilla sur quelqu'un. Je l'ai aimée mieux que ma mère que je connaissais peu. Son souvenir m'est une religion. Mes yeux se mouillent chaque fois que je pense à elle et les regrets qu'elle m'inspire n'ont pu être atténués. Je n'ai entrepris aucune action importante, je n'ai eu dans ma vie aucune joie, aucun chagrin, que ma pensée ne se soit reportée vers elle comme pour réclamer

(1) Jérôme avait épousé, le 22 août 1807, la fille de Frédéric Ier, roi de Wurtemberg.

(2) Jérôme-Napoléon-Charles, prince de Montfort, colonel au service de Wurtemberg, né à Trieste le 24 août 1814, mort à Florence le 12 mai 1847.

(3) Napoléon-Joseph-Charles-Paul, né à Trieste le 9 septembre 1822, mort à Rome le 17 mars 1891. C'est le prince Jérôme Napoléon.

son sentiment que je consultais toujours de son vivant. Entre elle et moi, jamais un secret; son cœur était bon, indulgent, ses principes sévères, mais sa piété douce. Je puis dire que sa perte a été celle que j'ai le plus vivement sentie. Comment, en effet, ne pas être pénétrée de reconnaissance pour un attachement si dévoué et qui, pendant trente et un ans, n'a jamais eu la moindre défaillance?

Le palais que nous habitions était à l'angle de la Via Condotti et de Bocca di Leone; très grand, mon père l'avait acheté au prince Lucien, son frère, qui quitta Rome lorsque nous vînmes nous y établir, mais il y revenait fréquemment. Lucien, prince de Canino, était un original. Il avait acheté Canino dans un pays de brigands, et y faisait faire des fouilles qui fournirent un nombre considérable d'objets antiques, des vases étrusques notamment. La contrée était si peu sûre qu'un peintre nommé Chatillon, vieux bonhomme ridé, ratatiné, que je vois encore avec sa petite perruque lui tombant sur les yeux, fut enlevé par les bandits comme il dessinait quelque antiquité pour le compte de mon oncle. On l'avait pris pour le prince, mais, l'erreur reconnue, il suffit d'une modeste rançon pour le faire mettre en liberté. Il nous conta cent fois cette aventure.

Ma tante était de son nom Mlle de Bleschamp, veuve d'un M. Jouberthon, de Vambertie (1). C'était une femme très belle. En l'épousant, le prince de Canino s'était presque brouillé avec la famille de l'Empereur. Ces secondes noces ont toujours été un obstacle à tout raccommodement. Lucien ressemblait beaucoup à mon père, mais en gros: aussi nous l'avions surnommé « le faux papa ». Il portait des lunettes; sa tenue était bizarre, il avait toujours des pantalons à pieds et une ample redingote bleue, mais il était agréable et spirituel; nous l'aimions beaucoup.

Pour en revenir à notre habitation, je disais donc qu'elle était superbe. Nous avions un portier qui préservait notre escalier des attentats habituels du sans-gêne romain contre les palais. Ce portier, drôle de corps, s'il en fut jamais, était Français, et je me rappelle qu'il se nommait Torchy. Un tiers des étages servait aux réceptions, un autre à l'habitation de mes parents, le troisième formait un grand appartement d'été

(1) Lucien, prince de Canino et de Musignano, veuf en premières noces de Christine Boyer, l'avait épousée le 26 octobre 1803.

où ma mère se transportait à la fin d'avril, mais, à cette époque de l'année, nous allions presque toujours à la campagne et principalement dans la marche d'Ancone.

Mon père avait acheté en 1826, à Porto di Fermo, sur le bord de la mer, près des frontières napolitaines, une maison de campagne qu'il fit arranger. Nous n'en jouîmes pas longtemps et n'y passâmes qu'un seul été. Le gouvernement des Bourbons de Naples prit de l'ombrage, quoique mon père n'ait jamais conspiré ni cherché à inquiéter un gouvernement quelconque.

Il faut dire que la résolution du gouvernement napolitain de demander au Pape notre expulsion de Porto di Fermo eut pour prétexte une sotte escapade de la princesse Bacciochi, alors mariée au comte Camerata (1). Un jour qu'elle était à notre maison de campagne, il lui prit fantaisie de franchir la frontière avec sa voiture attelée de quatre chevaux qu'elle conduisait elle-même. Elle y réussit en lançant son attelage à toutes brides, laissant vociférer les douaniers stupéfaits. Sur leur rapport, une note fut envoyée à Rome, et mon père subit le décret d'expulsion que lui valut cet acte de pure gaminerie.

## CEUX QUI NOUS RENDAIENT VISITE

La comtesse Camerata, fille d'Élisa, grande duchesse de Toscane, habitait Rome avec son mari. De taille moyenne, elle avait, déjà alors, plutôt la complexion d'un homme que celle d'une femme. Sa tête était belle et rappelait celle de Napoléon Ier. Elle avait épousé, faute de mieux, le comte Camerata, homme bien né, riche, beau, mais sans distinction, très enthousiaste de l'Empereur et très fier de son alliance avec sa famille. Sa femme ne pouvait le souffrir. Malgré son air viril, elle se permit des distractions très féminines. Elle eut un fils qui se suicida à Paris en 1854.

La noblesse romaine nous visitait. En fait de cardinaux, nous n'en voyions que trois ou quatre, sans compter notre oncle Fesch, entre autres les cardinaux Bernetti et Pacca (2).

Parmi les personnes qui venaient le plus fréquemment

(1) Napoléone-Élisa, fille d'Élisa et du prince Bacciochi, avait épousé le comte Philippe Camerata-Passionei, dont elle eut un fils, qui fut maître des requêtes au Conseil d'État.

(2) Le cardinal Bernetti fut secrétaire d'État de Léon XII. Le cardinal Pacca avait rédigé la bulle d'excommunication contre Napoléon Ier en 1809.

chez nous le soir, je dois mentionner le prince et la princesse Chigi, père et mère du cardinal actuel, Mgr Spada, et ses frères, le prince et la princesse Gagarine (1), le prince Gortschakoff, secrétaire de l'ambassade de Russie, Bracciano et Torlonia, le père du prince actuel. Nous recevions encore la princesse Ruspoli, née Khevenhüller (2), une Allemande, bonne femme qui prisait, jouait aux cartes et portait partout avec elle un grand sac dont elle tirait ses lunettes et sa tabatière.

Nous voyions aussi à Rome la fille aînée du prince Lucien et de sa première femme, Mlle Boyer. Elle se nommait Charlotte, avait épousé le prince Gabrielli (3). Charlotte n'était pas jolie, était très maigre, mais elle avait de beaux yeux. Elle outrait la dévotion jusqu'à suivre la procession, pieds nus. Elle allait peu dans le monde, était bonne et vertueuse; nous l'aimions. Elle eut de son mari trois filles et un fils, le prince Placide Gabrielli marié à une de mes petites cousines (4).

Je me souviens d'avoir vu à Rome Horace Vernet avec sa femme et sa fille, qui fut plus tard Mme Paul Delaroche. Vers la fin de 1830, Mlle Vernet vint à un bal chez nous. On parlait beaucoup de sa beauté et, comme des enfants, nous étions curieux de la voir. Elle portait sur la tête une couronne de roses, cela d'un air maussade et renfrogné. Ma mère lui demanda ce qui l'affectait; elle répondit que sa guirlande lui allait mal et que c'était la cause de son chagrin. Déjà, à l'âge que j'avais, cette réponse me parut puérile et l'impression m'en est restée. Longtemps après, lorsque je l'ai connue comme étant Mme Delaroche, liée avec la duchesse de Fitz-James, je me suis rappelé cet enfantillage et expliqué sa niaiserie juvénile.

Ce qu'il passa chez nous de Français, d'Allemands, de Russes et même d'Anglais est considérable. Je dois dire que ces derniers étaient froidement reçus. Le souvenir encore récent de Sainte-Hélène suffisait à les écarter. Toutefois, parmi ceux que nous vîmes, je citerai en première ligne lord Holland, alors M. Fox, charmant homme, quoique très boiteux; il nous aimait

(1) Le prince était ministre de Russie auprès du Saint-Siège.

(2) Marie de Khevenhüller-Metsch avait épousé Alexandre Ruspoli, prince de Cervetro. Elle mourut le 8 mars 1829.

(3) Christine-Charlotte Bonaparte, née à Saint-Maximin le 22 février 1795, morte à Rome le 6 mai 1865, avait épousé en 1815 don Mario Gabrielli.

(4) Leur fils épousa en 1856 une fille du prince Charles Bonaparte, donc, elle aussi, petite-fille de Lucien.

beaucoup (1). J'ai conservé le souvenir de ses grands yeux bleus et tendres. Nous reçûmes aussi lord et lady Talbot Shrewsbury (2) avec leurs deux aimables filles. L'aînée épousa le prince Doria, la seconde, nommée Gwendoline, fut la première femme du prince Marc-Antoine Borghèse (3). Elle était un peu plus âgée que moi; je m'y attachai grandement. On ne pouvait voir une figure plus agréable. Elle n'avait rien de la raideur britannique, rien presque du type anglais. Son teint était brun clair, ses cheveux noirs, ainsi que ses yeux grands et bien fendus, qui vous regardaient avec une expression de candeur pleine de charme et d'une mélancolie remplie de douceur. Peut-être la tête était-elle un peu forte pour le corps qui était solide sans exagération et sans pécher contre la grâce. Elle avait les mains belles, quoique grandes. J'ai eu l'occasion de la revoir plusieurs fois, étant à Florence; elle me témoigna toujours une grande affection et j'ai conservé d'elle le meilleur souvenir. Sa mort, survenue en 1840, plongea Rome dans le deuil.

Quant à son aînée, la princesse Doria, plus âgée qu'elle de deux ans, et qui se maria cependant quatre ans après sa sœur, c'était une tout autre personne. Elle avait le type anglais le plus marqué. Elle était grande, d'un blond roux; elle avait le teint frais, marqué de taches de rousseur. Ses yeux étaient bleus. En somme, elle était jolie, mais assez hautaine. Je l'ai à peine revue depuis que nous quittâmes Rome. Elle est morte en 1858.

Savary, duc de Rovigo, et sa femme vinrent passer l'hiver de 1829 à Rome, avec quatre de leurs cinq filles, et l'aîné de leurs deux garçons. Ils furent reçus chez nous comme des amis. Les quatre filles étaient: Léontine, mariée à M. de Lérol, lieutenant-colonel de dragons, Polonie, Marie et Fanny qui avait mon âge (4). Mme de Lérol était affreusement laide, maigre à faire peur, l'œil hagard et la peau noire. Polonie avait la taille très souple; elle était fort éveillée, coquette, d'un caractère

(1) Charles-Richard Fox (1793-1873), le numismate, fils de lord Holland dont la conduite envers le prisonnier de Sainte-Hélène avait été si généreuse.

(2) L'amiral John Talbot avait épousé, le 17 octobre 1815, Juliana Arundell.

(3) Gwendoline-Catherine Talbot, née en 1817, épousa en 1835 le prince Borghèse.

(4) Léontine, née en 1804, morte à Paris en 1887, fut successivement mariée à Antoine Pons de l'Hérault et au marquis de Sainte-Croix. Les autres filles de

décidé, mais elle sentait horriblement le musc. Marie, depuis Mme de Serlay, était grande et assez belle, ressemblait à sa mère qui avait une beauté sévère. C'était une personne affable, remplissant dans la famille de Rovigo le rôle d'une Cendrillon. Quant à Fanny, elle ressemblait à son père qui jouissait d'une figure osseuse et dure. C'était une bonne fille qui n'allait pas dans le monde. Elle prenait des leçons avec moi. C'était, avec Mlle Louise de Pedra-Branca, la seule jeune personne qui vécût dans mon intimité. Louise était la fille du comte de Pedra-Branca, Brésilien, qui, dans son pays, avait hébergé mon père, alors qu'il était capitaine de vaisseau. Nous nous voyions presque tous les jours, nous promenant et jouant ensemble. Je me souviens que, déjà, nos conversations ne roulaient que sur Paris, ses modes, ses usages; nos jeux même y avaient trait.

Mlle de Pedra-Branca épousa le comte de Barral, allié à l'empereur Napoléon III (1). Elle a été dame de la princesse de Joinville et je la trouvai en fonctions, à Paris, quand je vins y habiter en 1842. Nous nous vîmes souvent, quoique sans intimité. Son mari était un fort beau garçon qui l'emmena au Brésil où elle fit l'éducation de la fille unique de l'Empereur, actuellement la comtesse d'Eu. Quand elle revint en France, c'était sous l'Empire. Je me montrai fidèle à une ancienne affection, mais, hélas! depuis 1870, elle ne me connaît plus.

Quant à Tristan de Rovigo, c'était, en 1829, un gamin assez laid (2). Polonie et Marie figuraient dans tous les bals de Rome, notamment chez mon père et chez la reine Hortense. Elles chantaient à merveille. Elles étaient mises à la française, simplement, mais avec ce certain je ne sais quoi qui distingue nos compatriotes à l'étranger. C'est à Rome que le duc de Rovigo apprit la révolution de Juillet. Il partagea la joie que cet événement nous causa et partit immédiatement pour reprendre du service.

Rovigo épousèrent le baron de Soubeyran-Reynaud, le comte Mikorski, F. O. de Froidefond et le colonel baron Gosse de Serlay. Mme de Serlay fut dame d'honneur de la princesse Mathilde.

(1) La mère du comte de Barral était Anne-Amédée de Beauharnais, fille de Claude et de Fanny de Beauharnais et par conséquent cousine de Napoléon III.

(2) Tristan Savary, né en 1816, mort au Maroc le 16 juin 1844, était, non l'aîné, mais le plus jeune des fils du duc de Rovigo.

De toute cette famille, c'est encore la duchesse qui me revenait le moins. Bien qu'elle eût été belle, sa figure avait pris une grande dureté d'expression. Elle avait le teint trop brun, les yeux trop noirs, la taille trop épaisse. Elle était toujours vêtue de noir et de rouge. Elle portait peu d'attention aux enfants, qui ne l'aimaient pas. Nous la savions peu douce pour Marie et pour Fanny. Ses favoris étaient Tristan et Polonie.

Nous vîmes encore, cette même année, venir à Rome le duc et la duchesse d'Istrie (1), ainsi que le marquis et la marquise de Dalmatie (2). Le fils du maréchal Soult avait épousé la fille unique de l'amiral duc Decrès. Tout ce monde venait presque chaque soir chez nous et y dînait souvent. Il n'est sorte de prévenances que mon père et ma mère n'eurent pour ces personnages. La duchesse d'Istrie était une superbe femme, à la figure ouverte, à la taille élevée, qui se laissait adorer sans trop se soucier des hommages qu'on lui rendait. Quant au duc, fils du maréchal Bessières, il n'avait de remarquable que l'exiguïté de sa taille. La marquise de Dalmatie était une femme assez sérieuse, visitant et voyant bien Rome. Elle était très réservée et on la disait capricieuse. Je ne me souviens guère de son mari, personnage assez effacé d'ailleurs.

D'Orsay, le beau d'Orsay, passa aussi par Rome avec sa femme, la belle Marie. L'impression que me fit alors ce célèbre fat est celle d'un homme d'une mise très ridicule, faisant, ce qui alors était choquant, des visites en cravate noire et la canne à la main. Je le vis arriver ainsi chez mon père en compagnie du duc de Montebello (3), qui le singeait. Ils furent, l'un et l'autre, peu goûtés à Rome, où on les tint pour des gens sans gêne.

La princesse Zénaïde, fille de ma tante Julie, et mariée à Charles Bonaparte, fils de Lucien, vint s'installer à Rome, revenant d'Amérique, où elle avait passé deux ans auprès de son père, le roi Joseph (4). C'était une bonne femme, ayant eu seize enfants de son cousin.

(1) Napoléon Bessières, fils du maréchal, avait épousé, en 1826, M^lle^ Lagrange, fille du général de l'Empire.

(2) Napoléon-Hector Soult avait épousé en 1825 Moïna Salligny, dont il devint veuf en 1830. La princesse commet donc une erreur en le disant gendre du duc Decrès, mort sans postérité.

(3) Louis-Napoléon Lannes, l'aîné des fils du maréchal.

(4) En 1817, Joseph s'était établi à New-Jersey, puis à Port-Breeze, d'où il revint en Europe seulement après 1830.

## NOTRE MAISON

Notre maison était ainsi composée : ma mère avait auprès d'elle une dame de compagnie; mon père avait un chevalier d'honneur et un secrétaire; moi, outre la baronne de Rœding, une gouvernante, ainsi que je l'ai dit. Je ne nommerai pas toutes les dames que j'ai connues auprès de ma mère. Elles changeaient assez souvent. Je me souviens, entre autres, d'une Milanaise, Mlle F..., qui resta plusieurs années consécutives, entrecoupées de quelques absences forcées. Mon père, le plus aimable des hommes, poussait la galanterie jusqu'à l'imprudence. D'ailleurs, le baron de Stœlting, son chevalier d'honneur, était une bonne tête de turc. « C'est Stœlting », disait mon père, et ce beau Stœlting, avec ses larges mouchoirs, son nez en pied de marmite tout bourré de tabac, passait pour un Lovelace. Il avait eu pour prédécesseur M. Abbatucci, le grand père du conseiller d'État et du général de ce nom, le père du garde des Sceaux, ministre de la Justice de Napoléon III. J'ai conservé de lui l'impression d'un superbe vieillard aux cheveux blancs et bouclés. Il nous quitta en 1826 pour retourner en Corse. M. de Stœlting était un Hanovrien, ancien sujet du roi de Westphalie. Il vint à Rome avant 1830 et demanda à être attaché à la personne de mon père. Je dirai, en son lieu, les services qu'il lui rendit. M. Bohle, un Wurtembergeois, était secrétaire; il était borné, mais honnête homme et bien élevé.

J'eus d'abord pour gouvernante une Anglaise, bonne et brave fille, qui resta quatre ans auprès de moi et que j'ai regrettée. Elle fut remplacée par une Française minaudière et mal portante qui ne demeura que peu de temps, et comme j'approchais de onze ans, on renonça au système des gouvernantes enseignantes. La baronne de Rœding fut exclusivement chargée de moi et j'eus des maîtres de toutes sortes.

Élève excellente, pleine d'amour-propre, j'étais zélée, docile, très attachée à mes professeurs. Napoléon, qui prenait alors ses leçons avec moi, était, je dois le dire, paresseux et taquin. C'était, malgré cela, le favori de ma mère. Elle l'avait eu à l'âge de quarante-deux ans (1). Il ressemblait extrêmement à Napoléon Ier, ce qui la rendait très heureuse et très fière. Il n'en

(1) La reine Catherine était née le 21 février 1783.

était pas plus aimable. Il manquait de civilité. On ne pouvait obtenir de lui qu'il se découvrît dans les fréquentes occasions qui se présentaient de le faire, et j'ai eu longtemps pour mission de jeter sa casquette à terre chaque fois qu'il oubliait ou négligeait de saluer. Il est juste de dire qu'il était souffreteux et avait de fréquentes indigestions. Jusqu'à l'âge de treize ans, on le crut noué, tant il était encore petit. Pour moi, je n'ai jamais été très choyée de ma mère, parce que j'étais une fille. Elle avait la main un peu leste. Élevée à l'allemande, elle prétendait en user envers moi comme il avait été fait pour elle; sans mon père, qui avait des mœurs opposées, elle eût appliqué à mon éducation des méthodes d'ancien régime.

Quant à mon frère aîné, Jérôme, qui naquit à Trieste en 1814, il fut mis de bonne heure au collège de Sienne. Il y demeura jusqu'à l'âge de dix-sept ans, alors que le roi de Wurtemberg le prit à Tholl, auprès de lui, pour lui faire terminer ses études, l'attacher ensuite à sa personne et le traiter comme un neveu qu'on aime tendrement.

### MADAME MÈRE, LE CARDINAL FESCH ET LA REINE HORTENSE

Notre éducation, à Napoléon et à moi, a été très soignée. Rien ne nous a manqué. Mais la grande justice que je dois rendre à mes parents, c'est de déclarer qu'ils nous ont donné des principes parfaits. J'ai appris d'eux à adorer la France, à aimer la liberté. On nous a enseigné le respect des gens âgés, l'amour de la charité sous toutes ses formes. Quoique princes et élevés en princes, l'esprit de caste, cet égoïsme absurde et vain qui fait mépriser ceux qui ne sont pas de naissance illustre, n'a jamais eu d'accès dans notre cœur. Le soin a été très développé en nous, l'occupation préconisée. Mon père estimait les travailleurs; il répétait souvent ce commun proverbe qu'il n'y a pas de sot métier, mais de sottes gens. En matière de religion, on nous a enseigné à croire en Dieu, à espérer en sa bonté, à respecter toutes les formes religieuses. Nous nous sommes élevés facilement, sans grandes joies ni grands plaisirs, mais bien portants et aimés de tous ceux qui nous connaissaient.

Pendant tout le temps de notre séjour à Rome, c'est-à-dire de 1823 à 1831, mon père ne manqua pas un seul jour d'aller chez sa mère, M^me^ Lætitia. Elle avait conservé sur lui une

grande autorité, le traitant presque en petit garçon, le réprimandant souvent, principalement pour ses dépenses et son luxe. C'était une vraie matrone romaine, belle encore, toujours habillée de soie brune, coiffée d'un bonnet blanc et sans cheveux. Elle avait les mains petites. Je me souviens surtout de leur finesse et de leur transparence, mais l'âge avait rendu ses doigts crochus. Elle avait auprès d'elle la nourrice de Napoléon Ier, la vieille Saveria Robaglia, qui nous donnait toujours des biscuits, quand nous allions, le dimanche après la messe, voir notre aïeule en son grand palais de la place de Venise. Je me la rappelle parfaitement : elle était un peu bossue et toute petite; je me souviens aussi de son fils Robaglia, avec son teint noir, ses yeux noirs, ses sourcils noirs, ses moustaches noires. Bien des années après, je l'ai retrouvé installé à Compiègne, où Napoléon III l'avait placé.

Mme Lætitia était constamment assise sur un canapé, filant au rouet le plus souvent. Nous trouvions quelquefois chez elle le cardinal Fesch, son demi-frère, assis à ses côtés, disputant ou sommeillant. En effet, si la conversation se soutenait, elle dégénérait immanquablement en discussion ; si elle languissait, le cardinal ne tardait guère à s'endormir. On entendait alors ce dialogue :

— Mon frère !

— Ma sœur !

— Vous dormez ?

Dénégation du cardinal, discussion, nouveau somme et de nouveau encore :

— Mon frère !

— Ma sœur !

— Vous dormez ?

— Non, ma sœur.

Dans le premier grand salon de ma grand mère se tenait le vieux chevalier Colonna, Corse d'origine (1), habillé de noir, culotté de court, cravaté de blanc. Ses cheveux, coupés ras sur le dessus de la tête et sur les tempes, étaient poudrés. Il avait conservé la queue. Long, maigre, il portait avec dignité des lunettes d'or. Installé à gauche de la porte d'entrée, dès qu'un membre de la famille arrivait, il allait au-devant de lui et l'in-

(1) Simon Colonna de Lecca, qui avait accompagné Madame à l'île d'Elbe.

troduisait auprès de Madame, puis il se retirait dans son coin, s'endormant volontiers sur le journal qu'il avait en main.

Une dame de compagnie, attachée à ma grand mère, était le digne pendant de Colonna (1). Cette vieille fille, aimable et propre, vivait en discussion perpétuelle avec le chevalier. Elle filait près de Madame et lisait les journaux avec un accent italien fortement prononcé.

Ces deux vieux étaient tristes, croyaient aux miracles. Colonna n'était pas éloigné d'affirmer que la Sainte Vierge lui apparaissait. Ils dînaient en tête-à-tête. Madame mangeait seule ou avec le cardinal Fesch. Le palais de la place de Venise, à l'escalier sombre, aux pièces très hautes, froides ou mal chauffées, était d'un aspect lugubre. A dix heures, tous les feux étaient éteints jusqu'au lendemain matin à sept heures. Je me souviens d'avoir vu ma grand-mère sortir en voiture et marcher, cela pendant plusieurs années ; mais, en 1829, elle fit une chute à la villa Borghèse et se cassa le col du fémur. Jamais elle ne voulut supporter l'appareil pour la réduction de cette fracture. Son grand âge lui fit renoncer plus facilement à ses rares sorties en voiture et même à marcher dans l'appartement. On la levait tous les matins, et, dès la tombée de la nuit, on la recouchait pour dîner.

Tous les dimanches, on nous mettait dans un landau, Napoléon et moi, accompagnés de la baronne de Rœding et du baron de Stœlting. Nous allions ainsi faire nos visites de famille. La vieille Saveria nous donnait régulièrement des biscuits ; Madame nous recevait bien, mais sans tendresse. Napoléon n'aimait pas l'embrasser ; il aimait encore moins baiser la main diaphane et ridée qu'elle lui présentait au besoin. Son vieux visage l'impressionnait. Cette visite, pendant laquelle elle filait quelquefois, durait dix minutes.

* * *

De chez Madame mère, nous nous rendions chez le cardinal Fesch. Il demeurait dans le palais Falconieri, bel édifice loin du centre de Rome, sur les bords du Tibre (2) ; les murs en étaient sombres et garnis de tableaux ; il y faisait très froid. L'escalier était roide, moins malpropre, toutefois, que ceux des autres

(1) Mlle Rosa Mellini.
(2) Strada Julia.

palais romains qui servaient en général de latrines publiques. Le cardinal Fesch était un petit homme replet, frais et vif. Je lui dois cette justice de remarquer qu'il demeura toujours attaché à la France. Il portait la soutane et le rabat traditionnel du clergé français, et ne voulut jamais renoncer, quoi qu'on lui offrît, à son titre d'archevêque de Lyon, primat des Gaules.

Pendant que nous étions à Rome, il vint une certaine M^me^ B..., avec sa fille. Elle se fit présenter dans la famille de l'Empereur, prétendant vouloir la servir. Ni Madame, ni ma mère, ni la reine Hortense ne trouvèrent cette personne de leur goût. Elle était très grande, hommasse, décidée, parlant fort et beaucoup. Elle me fit l'effet d'une ogresse. Sa fille, plus âgée que moi, venait prendre des leçons avec nous. Elle était accompagnée par un nègre qui nous intriguait beaucoup. Or, un jour, ce nègre vint, en pleurant, se réfugier chez mon père, fuyant les mauvais traitements de M^me^ B... Il le supplia de le garder, disant qu'il n'était point un homme. C'était une négresse ! Mon père, après cette déclaration inattendue, s'arrangea sans doute avec cette dame, garda huit jours la pauvre moricaude, puis la mit dans un couvent. Cette bonne boule noire, avec ses cheveux de laine sous un voile de mousseline blanche, provoquait mes joyeux éclats de rire.

Pendant les huit jours qu'elle passa chez nous, la négresse jasa sur le compte de sa maîtresse et de sa fille. Elle raconta que le cardinal Fesch les voyait souvent et qu'il employait cette dame à faire le catalogue de ses tableaux.

C'était un singulier homme que notre grand oncle. Il aimait les arts et, par-dessus tout, les tableaux. Il possédait de superbes dentelles, officiait de la façon la plus magnifique et, dans les processions, il était, de tous les cardinaux, celui qui paraissait le plus confit en dévotion. Lorsque nous allions le voir, nous le trouvions toujours dans une pièce oblongue éclairée par une fenêtre unique. Il s'y tenait ordinairement seul. Là étaient réunis les tableaux qu'il aimait. J'ai le souvenir des quatre principaux. C'étaient la *Danse des heures* du Poussin, un *Repos de la Sainte Famille*, un *Jésus chez Marthe et Marie*, et, derrière son fauteuil, le *Saint Jérôme* de Léonard.

Nous lui baisions la main comme à Madame. Il nous embrassait sans grande effusion, nous gardait quelques minutes,

adressait deux mots aux personnes qui nous accompagnaient et puis il nous congédiait.

*
* *

Nous étions bien aises de le quitter, d'autant plus que, de chez lui, nous allions chez la reine Hortense. Elle habitait le second étage du palais Ruspoli (1). Son large escalier était moins propre encore que celui de ma grand mère. Il y avait constamment des marques répugnantes de passages humains. Souvent il m'est arrivé, le montant avec ma mère, de devoir tenir en main sa robe, par derrière, afin de la préserver d'étranges souillures. Cependant, une fois qu'on avait pénétré dans l'appartement, tout vous y apparaissait séduisant. Il y faisait clair. Les domestiques étaient empressés ; ils avaient des livrées faites pour eux, ce qui à Rome était encore assez rare. Chez elle, la Reine était toujours occupée. Les tables, couvertes de livres, d'estampes, d'ouvrages de toute sorte, témoignaient de l'activité de son esprit. Il y avait auprès d'elle deux ou trois personnes, sans compter la dame de service. On y sentait la vie, la jeunesse. Élégante et simple, ma tante, chose singulière, portait constamment un chapeau, même dans la maison. Elle nous accueillait à merveille, ayant sans cesse quelque objet intéressant à nous montrer.

Quand le prince Louis (2) était chez sa mère, notre joie était complète. Il jouait avec nous comme s'il eût été de notre âge. Tous les dimanches, la Reine venait avec le prince entendre la messe dans notre demeure où nous avions une chapelle. C'était, pour nous autres enfants, un plaisir extrême que leur venue. Notre cousin était boute-en-train, un peu gamin même. Pendant l'office, il nous donnait des distractions et, à en juger par le peu de recueillement que cette cérémonie lui inspirait, on aurait pu s'attendre à moins de religiosité de sa part lorsqu'il fut parvenu au trône.

La reine Hortense recevait beaucoup de monde. Presque tous les Français qui venaient à Rome demandaient à lui être présentés. On faisait chez elle d'excellente musique ; elle chantait encore très bien. Les bals qu'elle donnait, pendant le Carnaval, étaient extrêmement recherchés. En un mot, elle était

(1) Sur le Corso.
(2) Le futur Napoléon III.

un centre. Dans ses promenades, elle allait visiter des artistes dans leur atelier, des ruines, des monuments intéressants. L'Académie de France, dirigée alors par Horace Vernet, la voyait souvent. Un jeune peintre qu'elle y rencontrait, M. Cottrau, devint un des habitués du palais Ruspoli (1). La Reine le vit pour la première fois à un bal masqué où elle parut en domino. Elle fut frappée de la beauté de ce jeune homme qui était admirablement bien de sa personne, mince, élancé, brun avec de grands yeux, et c'était un Français. Elle l'accueillit chez elle; il fut très flatté de se voir ainsi distingué et devint l'ami du prince Louis avec lequel il montait à cheval et faisait des armes. Sa tenue fut aussi modeste que naturelle. Chacun l'aimait dans la maison de ma tante, où sa présence attirait des jeunes gens, surtout des artistes. Ce fut, pendant plusieurs années, le rendez-vous de ce que Rome possédait de plus distingué dans tous les genres.

Je crois bien qu'elle ne négligeait rien, dès cette époque, pour faire des amis politiques à son fils, mais ce n'était pas ostensible. Jamais je n'ai connu de femme plus également aimable, moins jolie, ni, cependant, plus séduisante et dont le charme en toutes choses fût plus grand. Je ne sache pas l'avoir entendue médire de qui que ce soit. Sa bienveillance était extrême; elle ne s'immiscait dans les affaires de personne, ne pénétrait pas dans la vie d'autrui, encore moins dans l'intérieur de nos différents centres de famille.

On était bien différent à son égard. Je crois qu'on était jaloux de la position indépendante qu'elle s'était faite à Rome, tout en gardant les dehors.

### MA MÈRE

Ma mère la blâmait souvent; elle n'était pas indulgente pour ses belles-sœurs; elle se sentait tenue par mon père autrement qu'elles. Jamais elle ne sortait seule, surtout à pied, ne rendait pas de visites, n'allait chez les membres de sa famille qu'accompagnée de son mari qui, pour sa part, prenait toujours la clef des champs. Elle ne recevait que sur demande d'audience, hormis le soir. Son existence était grande, mais restreinte.

Un jour que l'ambassadeur de Russie, le prince Gagarine,

(1) Félix Cottrau, né à Paris en 1799, mort le 19 décembre 1852.

fit demander à être admis auprès d'elle pour lui présenter une lettre de son souverain, il se vit assigner une heure par mon père qui le reçut en tiers avec ma mère, et, lorsque le prince eut remis la lettre entre les mains de ma mère, celle-ci la donna immédiatement à son mari, qui la décacheta en présence de l'ambassadeur. On voit que sa liberté était limitée. Lorsqu'elle écrivait, à sa famille allemande surtout, mon père faisait la minute de ses lettres. Cependant, le roi Jérôme se passait toutes ses fantaisies, et la surveillance qu'il exerçait de si près sur sa femme n'avait pour but que d'éviter tout contact qui pût lui apprendre ce qui se passait.

Ma mère se trouvait d'ailleurs aussi heureuse que possible, car elle adorait son mari qui, dès cette époque, avait l'air d'être son fils. Elle ne voyait que par ses yeux. On l'entendait répéter à tout propos : « Je donnerais tous mes enfants pour le petit doigt de Fifi. » C'était le nom d'amitié qu'elle lui donnait, et elle disait vrai.

Tout se passait chez nous avec une certaine solennité. Ma mère n'allait nulle part, j'entends chez les membres de sa famille. Elle ne faisait pas d'exception pour la reine Hortense qui donnait des bals et des concerts. En revanche, elle prétendait que tous ses parents à Rome vinssent chez elle. Cependant, quand on dansait chez nous, la reine Hortense y paraissait. Quant au prince Louis, il enterrait le bal. Le cardinal Fesch s'y montrait un instant, se retirant dès qu'on commençait à danser. Quant à nous autres enfants, on nous bouclait les cheveux, on nous parait bien, puis nous faisions une courte apparition à laquelle le premier coup d'archet mettait fin, à notre désespoir. Quelquefois nous obtenions de notre père une prolongation d'une heure qui nous valait de notre mère une réprimande immanquable.

Une fois par an, mon père allait au Vatican voir le Pape. Nous y fûmes une seule fois avec ma mère. Il nous recevait en princes. Nous le rencontrâmes un jour, comme il passait en voiture et nous aussi. Nous fîmes arrêter, ainsi qu'il était d'usage, et ma mère se tint debout pour le saluer, mais le Pape fit également arrêter son carrosse, abaisser le marchepied et prier ma mère de monter auprès de lui, afin d'échanger quelques paroles. Elle se rendit à l'invitation. Les zélés crièrent au scandale, car elle était protestante. Entre tous, le cardinal Fesch se

montra le plus choqué. A cette occasion, ma mère lui dit : « Mon cher oncle, si jamais vous devenez pape, mon premier acte sera de quitter Rome, car vous ne m'y sauriez tolérer. » Cette boutade le fit rire, assuré qu'il était de ne jamais s'asseoir sur le trône pontifical.

Il nous fallut bientôt quitter Rome. En 1831, mon père fut inquiété par le gouvernement romain. Lorsque la révolution de 1830 éclata, le prince Louis ne put se tenir de placer partout des drapeaux tricolores. Il eut de plus l'imprudence de faire faire une chabraque bordée des couleurs nationales et de se promener, par les rues de Rome, sur un cheval ainsi harnaché. Cela suffit pour inquiéter le gouvernement papal à ce point qu'il voulut faire arrêter le prince, qui n'eut que le temps de se cacher et de s'enfuir. Mon frère aîné, Jérôme, alors âgé de seize à dix-sept ans, qu'on savait très bien avec son cousin, eût été arrêté et expulsé du territoire romain sans l'intervention du prince Gagarine, ambassadeur de Russie à Rome, qui déclara que si l'on touchait un des cheveux de mon frère, il demanderait ses passeports. Ma mère était la cousine germaine de l'empereur Nicolas qui étendait déjà sur nous la puissante protection dont je devais, quinze ans plus tard, ressentir tous les effets. Ma mère recevait une pension de la Russie et avait conservé avec la famille impériale des relations de parenté sinon très intimes, du moins très cordiales.

Je me souviens d'avoir vu à Rome, en 1828, la grande-duchesse Hélène, femme du grand-duc Michel de Russie, accompagnée de son frère, le prince Frédéric de Wurtemberg. Tous deux furent très bons pour nous. La grande-duchesse était fort belle, elle avait de la grâce et beaucoup d'esprit. Elle me frappa extrêmement et, lorsque je fus en Russie, en 1841, je retrouvai, sur son compte, toutes mes impressions de jeunesse. Elle se montra pour moi la meilleure des parentes.

Cependant, malgré la protection efficace du prince Gagarine, et quoique nous vécussions à Rome respectés et recherchés, mon père, voulant éviter de nouvelles tracasseries, vendit son palais et nous allâmes nous établir à Florence, où presque tous les autres membres de notre famille étaient déjà réunis, excepté Madame mère, que son infirmité retint dans son palais de la

(1) La princesse Hélène, fille du duc Paul de Wurtemberg, avait épousé en 1824 le grand-duc Michel Paulowitch, fils de Paul Ier et frère de Nicolas Ier.

place de Venise, et le cardinal Fesch, que protégeait la pourpre romaine.

### SUR LES BORDS DE L'ARNO

Dans les derniers moments de notre séjour à Rome, au mois de juin 1831, ma mère reçut de son frère, le roi de Wurtemberg, une lettre qui lui annonçait sa prochaine arrivée à Livourne, à l'effet d'y prendre les bains de mer, et l'invitait à l'y venir trouver. C'était la première fois, depuis 1815, que le frère faisait à la sœur une pareille avance. Nous n'avions pas été gâtés par notre parenté, c'était à qui nous oublierait. Il en est ainsi chaque fois qu'on tombe, surtout si c'est de haut.

Ma mère fut touchée; elle et mon père oublièrent le passé, espérèrent en l'avenir. A la fin de juin, ils partirent de Rome où ils nous laissèrent sous la garde de la baronne de Rœding et du baron de Stœlting. Nous recevions des nouvelles fréquentes de nos parents qui, vers la fin d'août, ordonnèrent de nous embarquer à Civita-Vecchia pour les rejoindre à Livourne. Nous partîmes fort joyeux avec nos mentors. Arrivés à Livourne, on nous présenta au roi de Wurtemberg qui nous fit le meilleur accueil. Nous trouvâmes là notre frère aîné Jérôme qui était en vacances. Le roi notre oncle offrit à ma mère de l'emmener avec lui à Louisbourg afin de lui faire terminer ses études et de l'attacher, plus tard, à sa personne. On convint que mon père conduirait lui-même son fils à Louisbourg. C'est seulement pendant que le roi Jérôme faisait ses préparatifs pour se rendre en Allemagne, que nous apprîmes la résolution de nos parents de quitter Rome avant l'hiver et de s'établir à Florence.

La Toscane était un pays privilégié, gouverné sagement et doucement par le grand-duc. C'était un coin de terre où chacun, à l'abri de toute inquiétude, prenait sa part de soleil, et où les infortunes de toute sorte trouvaient un refuge assuré. La gaîté, l'entrain, la bonne humeur donnaient à Florence une physionomie particulière. On y avait l'air heureux; on l'y pouvait être Mon père loua le palais Seristori, très belle demeure sur les bords de l'Arno, et nous nous y établîmes au mois de novembre.

Le personnel de la maison nous suivit à Florence. Mon père, qui était jeune de caractère, se plut dans sa nouvelle résidence. Il était plus libre qu'à Rome. Pour de certains esprits tout changement est bien venu. Madame mère, sans doute, fit

quelques observations ; elle parla économie, critiqua la dépense, trouva peu raisonnable qu'on abandonnât une belle et importante demeure pour aller s'établir dans une maison louée. A son sens, l'aventure des princes Louis et Jérôme n'était pas de nature à faire déserter Rome par la famille de l'Empereur. Nous restâmes néanmoins à Florence. Mon père mit son palais en vente. Il devint la propriété du duc de Bracciano, frère du prince Torlonia, qui le possède encore.

Le roi Jérôme allait à Rome deux fois par an pour voir sa mère. Il y passait ordinairement huit jours. Leurs relations n'étaient pas bien tendres. L'âge affaiblissait Madame. Son esprit, son cœur même se ressentaient de sa vieillesse. La conversation devenait difficile avec elle. Les malheurs de l'Empereur l'avaient rendue indifférente, insensible à tout. Elle n'espérait plus rien ni pour elle ni pour nous, et vivait d'une existence presque mécanique, dormant beaucoup.

La reine Julie (1), femme de Joseph, l'aîné des frères de Napoléon Ier, habitait Florence depuis plusieurs années. C'était celle de toutes ses belles-sœurs que ma mère préférait. Jamais elle ne lui avait porté ombrage. C'était une petite femme très mince et maladive. Elle était bonne, fort sensée, très attachée à sa famille de son côté comme du nôtre, sans aucune prétention, sans jalousie. Sous le règne de l'Empereur, elle ne se mêla jamais d'intrigues et demeura en bonne intelligence avec ses belles-sœurs, ce qui n'était pas chose facile. Il faut dire qu'étant sans beauté, elle ne pouvait en aucune façon leur être une rivale. Aussi fut-elle le lien de toute la famille. Elle habitait alors le petit Luxembourg et avait constamment auprès d'elle une de ses sœurs et ses nièces, Mlles Clary et de Saint-Joseph (2). Sa constante préoccupation fut de marier ces dernières. Elle les dota et ne fit jamais un sou de dettes.

La reine de Suède, Désirée, femme de Bernadotte, et Mme de Villeneufve étaient ses sœurs. Elle voyait peu de monde ; son mari ne lui avait pas donné précisément les plus douces satisfactions. Elle se repliait sur elle-même, se réfugiait dans son intérieur tout bourgeois ; là elle trouvait Mme de Villeneufve

(1) Marie-Julie Clary.

(2) La reine Julie avait eu douze frères et sœurs. L'une de ses sœurs, Rose, avait épousé le baron Anthoine de Saint-Joseph.

et sa fille devenue Mme Joachim Clary (1); leur affection réciproque resserrait leur intimité.

Lorsque les désastres de l'Empire arrivèrent, ma tante Julie se réfugia à Bruxelles avec ses filles Zénaïde et Charlotte (2). Elles y vécurent tout à fait dans l'ombre, ne voyant personne, si ce n'est le peintre David, exilé lui-même et qui donnait des leçons de dessin à Charlotte ainsi qu'à la princesse de Chimay, ci-devant Mme Tallien. C'est à Bruxelles que la reine Julie maria sa fille Zénaïde au prince Charles Bonaparte, fils aîné de Lucien. Tous deux, sitôt après le mariage, s'embarquèrent pour Philadelphie où le roi Joseph s'était établi, puis, de retour, se fixèrent à Rome ainsi que je l'ai déjà dit.

Lorsque Zénaïde fut revenue d'Amérique, ma tante y envoya Charlotte qui demeura deux ans auprès de son père. Joseph avait laissé la Reine en 1815. Il ne la revit qu'en 1840. En quittant Bruxelles, ma tante se rendit à Rome pour visiter Madame mère. Le séjour de cette ville lui parut triste. Elle s'établit définitivement à Florence, où elle mourut le 7 avril 1845. C'est dans cette ville qu'elle maria sa fille Charlotte, de retour auprès d'elle, à Napoléon, frère aîné du prince Louis, depuis Napoléon III.

Une fois fixée à Florence, la reine Julie fit venir sa sœur, Mme de Villeneufve, avec sa fille Juliette. Les deux familles n'en firent qu'une et l'affection des deux sœurs et des deux cousines fut aussi complète que possible. Leur vie était simple, monotone même. Ma tante demeurait presque tout le temps à demi couchée sur un canapé, Mme de Villeneufve étendue dans un grand fauteuil à dossier élevé, invariablement situé à la gauche de la cheminée du salon. Cette dernière portait toujours une blouse de soie noire et un bonnet ruché, sans brides. Elle ne suivait jamais la mode; mais si elle se souciait peu des élégances physiques, la beauté morale ne lui faisait pas défaut, et son âme réunissait à une droiture sans pareille les qualités affectueuses les plus nobles et les plus éclairées.

Elle naquit dans un temps où tout était bouleversé. Son

(1) Catherine-Honorine Clary avait épousé le 2 mai 1791 M. Blait de Villeneufve. Ils eurent un fils et une fille, Baptistine-Julie, mariée à son cousin-germain, Joachim-Charles-Napoléon Clary.

(2) Charlotte-Napoléone, née à Mortefontaine le 31 octobre 1802, morte à Sarzane le 2 mars 1839.

éducation fut naturellement négligée. En fait d'instruction, elle manquait un peu d'orthographe; en fait de doctrines religieuses, elle avait des tendances voltairiennes. Cependant elle croyait en Dieu, comme toute âme tendre en sentait le besoin.

Mme de Villeneufve n'eut aucun art d'agrément. Elle lisait peu. Sous l'Empire, il suffisait de voir, d'entendre et de se souvenir pour en savoir long. Son alliance avec la famille impériale la mit à même de recueillir bien des observations. Elle avait de l'esprit dans l'intimité et contait plaisamment, avec une pointe de comique assaisonnée par un léger accent marseillais, les anecdotes qu'elle se rappelait. Son naturel vif et enjoué la fit très apprécier de Napoléon Ier, qui l'aimait beaucoup.

Cependant cette excellente femme manquait d'occupations. Jamais elle ni ma tante ne faisaient rien de leurs dix doigts; une vieille femme de chambre lisait quelquefois ou écrivait, sous leur dictée, leurs lettres toujours arriérées. Ce jour-là, elles s'enfermaient et ne recevaient personne. Leur correspondance était pourtant bien restreinte. Ma tante écrivait à son mari pour leurs affaires de fortune. Leur intimité matrimoniale ne procura jamais aux deux époux un grand besoin d'épanchements. Le mariage de Charlotte avec Napoléon ne changea en rien les habitudes de ma tante. Ses enfants demeurèrent avec elle. Les deux jeunes gens vivaient très solitairement, ne voyant presque personne et s'occupant de peinture qu'ils aimaient l'un et l'autre avec passion. Napoléon était un homme séduisant, grand, brun de cheveux, rappelant les traits du visage de son oncle, Eugène de Beauharnais. Il vécut toujours auprès de son père, tandis que Louis ne quitta pas sa mère. Les deux frères s'aimaient tendrement. Ils avaient une foi politique et des espérances communes. Lorsque la révolution de 1830 renversa le trône des Bourbons, ils en ressentirent une joie vive, que nous partageâmes d'ailleurs. Il y avait là, pour nous, comme une réhabilitation de notre passé, sans compter un avenir meilleur ouvert aux destinées de la nouvelle génération. Mes deux cousins se jetèrent avec enthousiasme dans le mouvement insurrectionnel des Romagnes conduit par le général Armandi, vieux soldat de l'Empereur (1). On sait comment échoua ce soulèvement. La nouvelle de la défaite parvint à Rome à la reine Hortense, qui courut vers ses fils à

(1) Pierre Damien Armandi, né en 1778, mourut en 1855, bibliothécaire du château de Saint-Cloud.

travers mille dangers. Quand elle crut les revoir tous deux, l'aîné était mort (1).

Napoléon avait quitté Florence sans prévenir ni sa femme ni sa belle-sœur. Il avait parlé d'une excursion, afin de n'avoir pas d'explications à donner. Je laisse de côté les circonstances qui accompagnèrent cette mort, aussi bien que le voyage de la reine Hortense et du prince Louis en France. Il en est amplement question dans les Mémoires de la Reine (2). Depuis cette époque elle ne vint plus en Italie et s'établit à Arenenberg, charmante, mais très modeste propriété qui lui appartenait et qu'elle n'occupait, jusque-là, que pendant les mois de l'été. Le séjour de Rome lui était naturellement interdit ; quant à celui de Florence, la présence du roi Louis le lui interdisait.

### LE ROI LOUIS

Depuis de nombreuses années, mon oncle et ma tante vivaient séparés. Le caractère du Roi était de ceux qui rendent la vie en commun impossible. Il était versatile, soupçonneux à l'excès, inquisiteur et avare. L'état de sa santé contribuait, il est vrai, à rendre son humeur inégale. Il était atteint d'une paralysie dont les premiers symptômes se montrèrent dès son retour de l'expédition d'Égypte. Son mal s'aggrava d'année en année. Je l'ai connu marchant à peine. Lorsqu'il mourut, en 1842, il était complètement perclus des deux jambes et des deux bras. Ce n'était plus qu'un estomac.

Pour donner une idée de sa bizarrerie, il lui prit, aussitôt après la mort de ma tante, arrivée en 1837, la fantaisie de se remarier. Il avait eu, dans sa jeunesse, une passion pour M^me^ de Lavalette qui sauva son mari ; ne se souvenant que de son sentiment passé, sans tenir compte du temps écoulé depuis, il lui fit écrire pour lui demander si elle consentirait à l'épouser. La réponse négative ne se fit pas attendre (3). Cela lui causa un violent dépit. Sans désemparer, il fit faire des propositions à une

(1) De la rougeole, à Forli, le 17 mars 1831.

(2) Quelques fragments des Mémoires de la reine Hortense, — intitulés *La Reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre pendant l'année 1831*, — avaient été publiées à Paris chez Levavasseur, en 1834.

(3) La Princesse doit être ici trahie par sa mémoire, car, peu après son héroïque dévouement, dès 1815, M^me^ de Lavalette avait perdu la raison. Elle ne mourut qu'en 1855.

demoiselle, jeune fille de dix-neuf ans, fort belle et de très bonne famille. Le père consentit, et la demoiselle, amenée par ses parents, fut présentée au Roi qui, ne pouvant se tenir debout, ni manger sans l'aide de mains étrangères, joua pendant un mois son rôle de fiancé impotent. Cela fit rire tout Florence. Le marquis S... et sa femme furent conspués par la société pour avoir consenti à une pareille union. Soit sentiment du ridicule, soit que l'intérêt les guidât réellement, ils suscitèrent un cas de rupture au moment de la signature du contrat. Le père de la jeune fille exigeait que le Roi assurât à sa fiancée la possession d'un domaine dont elle eût la jouissance au cas, fort probable, où elle ne pourrait vivre avec lui. Il se vit l'objet d'une exploitation indélicate et mit un terme à cet étrange roman qui devint la fable de la ville. Les présents furent rendus. La jeune personne demeura quelques années sans trouver de mari, tant sa complaisance envers ses parents et sa soumission à leur volonté parurent malséantes. Quant à l'amoureux, il se consola en composant des vers blancs sur l'inconstance des femmes, évitant d'ajouter au poids de sa déconvenue la fatigue de chercher la rime à des poésies qui ne brillaient sans doute pas par la raison.

Il faut le dire, son existence était des plus tristes et des plus isolées. Il ne voyait personne. Il se faisait promener en voiture, chaque jour, pendant quelques heures; le soir, on le portait au théâtre. Il n'avait auprès de lui qu'un secrétaire auquel il dictait tout de mémoire et prétendait ne jamais se tromper.

Le roi Louis était atrabilaire, souvent malveillant, toujours mal embouché envers sa femme, envers sa belle-fille la princesse Charlotte, envers moi-même parce que j'avais dû épouser son second fils, le prince Louis-Napoléon. Sa conversation était devenue à peu près nulle. Il n'aimait pas à parler du passé. Son bonheur était de dire du mal de la reine Hortense, que nous aimions beaucoup. Cela nous révoltait; il s'en suivait des brouilles et nous restions alors sans nous voir plusieurs semaines au bout desquelles il se faisait conduire à notre porte dans son coupé. Là, il nous envoyait prier de le venir voir. Nous descendions et restions un quart d'heure auprès de lui dans cette voiture; après quoi, il s'en retournait parfaitement réconcilié pour se brouiller de nouveau et se raccommoder encore.

Il était fort bien logé sur l'Arno, en plein soleil. Il vivait

dans une grande pièce dont il avait fait sa bibliothèque. Le palais qu'il habitait fut acheté depuis par le comte Arese, ami particulier de Napoléon III.

C'est à ce moment de mon enfance que je travaillai le plus. Nous prenions nos leçons en commun, Napoléon et moi, excepté celles de musique que j'apprenais seule. Les distractions étaient rares. On nous menait au spectacle deux fois par an tout au plus. En été, nous prenions les bains de mer à Livourne. Notre existence était fort séparée de celle de nos parents; nous ne mangions pas à leur table, nous nous promenions avec le gouverneur et la gouvernante, nous nous couchions de bonne heure.

J'aimais déjà cette vie réglée et studieuse. L'histoire, principalement, éveillait ma curiosité. L'étude des langues anglaise et allemande fixait mon attention; le dessin me passionnait. Quant à la musique, j'avoue qu'elle m'a été toujours d'une grande fatigue à apprendre. Je menais de front le piano, la harpe et le chant pour lesquels je n'avais aucune disposition. Ma voix, bien timbrée quand je parle, se refuse à chanter juste et mon oreille s'en aperçoit. On dit que c'est un signe de ma race. En raison de mon peu de progrès, chaque année, lorsque nous rentrions à Florence après la villégiature qui se faisait d'ordinaire à Livourne, on me donnait un nouveau professeur de musique. Il apportait une méthode nouvelle, il fallait s'y habituer, mais c'était peine perdue. Aussi je m'efforçais d'escamoter des minutes à cette malencontreuse étude, afin d'en allonger les heures consacrées au dessin.

## CHEZ LE ROI DE WURTEMBERG

Dès le printemps de 1833, on parla d'un voyage à Stuttgart où nous devions nous trouver le 27 septembre pour célébrer la fête du roi (1). Il y avait plus de dix ans que ma mère habitait l'Italie et, depuis 1823, elle n'avait pas revu sa patrie. Mon père, très à cheval sur l'étiquette, voulut être édifié d'avance non seulement sur l'accueil que le Roi ferait à ma mère, mais encore sur celui qu'elle recevrait du reste de la famille. Il envoya à Stuttgart le comte Bacciochi, le même qui fut plus tard chambellan

(1) Guillaume Ier.

de l'empereur Napoléon III (1). Ce personnage était connu du roi qui l'avait rencontré dans un de ses séjours aux bains de mer.

Il se rendit donc à Stuttgart sans mission officielle, mais à titre d'ami et d'allié, car il était le neveu du prince Bacciochi, mari de ma tante Élisa. Il devait voir par ses propres yeux, sonder le terrain, négocier son jeu et rendre compte de tout à mon père. Mon frère aîné était alors aide de camp du roi de Wurtemberg, ce qui aplanit bien des difficultés.

Cependant mon père dut se précautionner d'un passeport. Il en demanda un au gouvernement toscan qui crut devoir en référer à Vienne. La négociation dura plusieurs mois. Toute la diplomatie européenne fut en l'air! Le déplacement d'une famille Bonaparte mettait en émoi tous les gouvernements et des craintes chimériques de révolution surgissaient aussitôt dans l'esprit des politiques d'alors. Enfin ce passeport fut obtenu avec un itinéraire strictement tracé. Il fut décidé que nous nous mettrions en route le premier jour de septembre. Nous devions nous embarquer à Livourne, débarquer à Gênes où nous ne pourrions nous arrêter que quarante-huit heures, et, de là, gagner l'Allemagne en passant le Splügen.

Comme nous étions sur le point de partir, la grande-duchesse Stéphanie de Bade (2) vint en Italie avec ses deux filles qui épousèrent, plus tard, l'aînée le prince de Hohenzollern, et la seconde le duc de Hamilton. La grande-duchesse s'arrêta pour nous voir à Florence. La présence d'une personne restée toute française de cœur et très attachée au souvenir de l'Empereur, causa la plus grande joie à mon père ainsi qu'à ma mère. Afin de prolonger le plaisir d'être ensemble, il fut convenu de nous donner rendez-vous à Gênes et de mettre à profit, pour nous voir plus longtemps, les quarante-huit heures qu'on voulait bien nous y tolérer. La petitesse des bateaux nous mit dans la nécessité de faire séparément la traversée. Bacciochi nous accompagnait, ainsi que Mme de Rœding. Débarqués à Gênes, nous trouvâmes la grande-duchesse Stéphanie. Mon père apprit qu'on donnait une pièce française au théâtre de marbre. Il fit retenir deux loges et nous y mena. Notre joie fut excessive. C'était, autant qu'il m'en souvient, la première fois que nous avions

(1) Marius-Joseph-Félix-François Bacciochi, né à Ajaccio le 2 mars 1806, mort à Paris le 23 septembre 1866.

(2) Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon Ier.

occasion d'entendre une comédie écrite en notre langue. Nous étions tout yeux et tout oreilles, mais voilà que mon père, qui ne savait tenir en place, s'avisa de sortir pendant l'ent'racte. Il fut reconnu; la foule se porta au-devant de lui. Rentré dans sa loge, l'émotion et la curiosité gagnèrent de proche en proche tous les spectateurs, de sorte qu'au milieu d'un acte nous vîmes entrer dans notre loge un monsieur fort poli qui, chapeau bas, nous pria, de la part de la police, d'avoir à nous retirer, notre présence causant trop d'effet. Ainsi, une pauvre famille d'exilés troublait, en prenant une distraction innocente, la tranquillité d'un gouvernement. Mon père évita de donner matière à scandale; il nous fit signe de le suivre et mon frère et moi, le cœur gros, les larmes aux yeux, nous dûmes gagner, avec nos parents, l'auberge que nous quittâmes le lendemain matin pour nous rendre tout directement à Stuttgart.

Nous nous arrêtâmes à quelques lieues de cette ville pour faire notre toilette et nous eûmes la surprise de voir arriver le roi de Wurtemberg, ainsi que mon frère Jérôme, qui vinrent nous chercher et nous emmenèrent dans les voitures de la Cour au château royal où nous fîmes notre entrée, je crois, le 12 septembre. Je me souviens que les procédés polis de mon oncle me jetèrent dans une profonde surprise. Il exigea que je me misse au fond de la voiture auprès de ma mère, disant : « C'est une femme maintenant; on lui doit des égards ». J'avoue que, traitée jusque-là en enfant sans conséquence, ces attentions m'étonnèrent fort, surtout de la part d'un oncle, homme âgé et roi.

Ma mère était fort émue de revoir les lieux où s'était écoulée son enfance ; elle se montra très touchée de l'accueil affectueux que lui fit la Reine, sa belle-sœur et sa cousine germaine tout à la fois. Notre tante nous embrassa tendrement. Les princesses eurent, à notre égard, une attitude bienveillante.

Les deux aînées, surtout, filles de la seconde femme du Roi, — un premier mariage, sans enfants, avait été déclaré nul en 1815, — se montrèrent excellentes. La feue Reine, leur mère, était sœur des empereurs de Russie Alexandre et Nicolas (1).

(1) La reine Catherine, décédée le 9 janvier 1819, était fille de Paul Ier.

Quant aux enfants de la troisième femme du Roi (1), le prince royal, la princesse Catherine et la princesse Auguste, ils nous regardaient avec un profond étonnement. Napoléon avait l'âge du prince royal ; bien que beaucoup plus développé intellectuellement, il était plus petit de taille. Sa tête était remarquablement belle et l'on était frappé de l'air profond que lui donnaient ses grands yeux, sa figure mince et pâle aux lignes césariennes.

Quant à moi, je puis dire que j'étais certainement alors une belle fille. La fraîcheur de mon teint était extraordinaire ; en m'appliquant adroitement une feuille de rose sur la joue, il fallait, pour la découvrir, chercher attentivement. Mais j'étais fagotée en dépit du sens commun. J'avais les cheveux relevés à la chinoise, ma jupe était outrageusement courte et je portais des pantalons comme une toute petite fille. Le roi de Wurtemberg prit ma mère à partie ; il se récria sur sa manie de me mettre en fillette, exigea qu'on me fît des robes longues et qu'on me coiffât en bandeaux. Qu'on juge de ma joie ! Toute femme est fille d'Ève. Le lendemain, je parus habillée en grande personne. Je ne fus pas sans m'apercevoir que je produisais quelque effet. En vérité, ma mère n'avait guère de coquetterie pour moi ; elle apportait même une certaine affectation à me montrer accoutrée en enfant. Il semblait qu'elle voulût faire triompher mes cousines à mon détriment. Elle n'entendait pas raison sur la préférence qu'on pouvait m'accorder au point de vue des avantages physiques. Je me souviens qu'un jour, comme elle vantait à Bacciochi la beauté de mes cousines, il s'écria vivement : « Mais votre fille est mille fois plus jolie ! » Cela déplut fort à ma mère qui ne put dissimuler son mécontentement.

Au début de notre séjour à Stuttgart, nous fûmes, mon frère et moi, confiés aux soins des deux princesses aînées, Marie et Sophie (2), qui formaient autour d'elles une sorte de cour à part. Elles ne relevaient que du Roi qui ne s'en occupait guère et étaient très mal avec leur belle-mère. Elles avaient auprès d'elles deux demoiselles de la Harpe. L'une était la gouvernante en titre, l'autre la suppléait. Elles étaient genevoises et n'avaient aucune attache dans le pays. Elles comprirent vite, malgré leur pauvre cervelle, que, pour se maintenir et durer longtemps, il

(1) La princesse Pauline de Wurtemberg que le Roi avait épousée le 15 avril 1820.
(2) La future reine de Hollande, femme de Guillaume III.

fallait conquérir absolument les deux princesses confiées à leur garde. Aussi firent-elles si bien qu'elles s'établirent dans une sorte de camaraderie avec leurs élèves. La discipline s'en ressentit peut-être, mais, comme mesdemoiselles de la Harpe étaient simples, dépourvues d'esprit d'intrigue et sans détours, il en résulta qu'elles communiquèrent aux deux princesses des idées plus justes et des sentiments plus libéraux qu'on n'en a d'ordinaire dans une petite cour.

C'était une habitude de la famille royale de déjeuner toute réunie et sans témoins. Ce repas avait lieu à onze heures du matin. On dressait une grande table dans une vaste pièce servant aux enfants de salle de récréation. Cette salle était au milieu du château, du côté du jardin public. Elle départageait l'habitation des enfants de lit différent. Mes cousines aînées occupaient le côté gauche, les autres le côté droit où se trouvaient les appartements de la Reine. Le Roi avait les siens au rez-de-chaussée et le prince royal logeait au second étage avec son gouverneur, M. de Trembly, Suisse d'origine, homme assez dur, mais de valeur.

On dînait à cinq heures. A neuf heures du soir, le souper réunissait de nouveau la famille dans le particulier le plus strict. Gouverneur et gouvernantes amenaient leurs élèves jusqu'à la porte. Il va sans dire que nous fûmes admis, nos parents et nous, dans cette intimité. Les enfants n'assistaient pas aux grands dîners, et quand il y en eut, Napoléon et moi nous dînâmes avec les filles de la reine Pauline.

Le jour de la fête du Roi, toute la ville endimanchée fut en l'air. Selon l'habitude, on avait construit une grande loge en bois où le Roi invita le corps diplomatique et les officiers de sa maison à voir les courses, ainsi qu'une revue des troupes à la suite de laquelle il distribua des récompenses. Il y eut comme une sorte de comice agricole. Le Roi, la Reine, mon père et ma mère partirent ensemble. Nous suivîmes dans les voitures des princesses aînées et nous prîmes place dans la grande loge royale. Je me souviens que le temps était superbe. Le Roi descendit et fit le tour de la piste, ayant au bras ma mère qu'il semblait fier de montrer. Le soir nous fûmes au théâtre dans la petite loge royale.

Lorsque des princes étrangers visitent le souverain d'un pays, il est d'usage que le corps diplomatique leur présente ses

devoirs. On eût voulu provoquer cette manifestation en faveur de mes parents, mais le ministre d'Autriche s'y opposa formellement, disant que cela lui était interdit et par conséquent impossible, attendu qu'une telle démarche serait une sorte de reconnaissance des prétentions de la famille Bonaparte. C'est en vain que le ministre de Russie insista : tout ce qu'il put obtenir de son collègue, ce fut qu'il consentirait à se joindre aux membres du corps diplomatique, si mon père ne paraissait pas. Cette proposition ne fut pas même discutée.

Tout le monde fut, cependant, très courtois pour ma mère, et, comme le séjour ne devait pas se prolonger beaucoup, il y eut une effusion de cœur véritable. Nous retrouvâmes à Stuttgart le prince de Wurtemberg, fils d'un frère de ma mère et de la grande-duchesse Hélène de Russie. Il était, ainsi que je l'ai déjà dit, venu nous voir à Rome en 1828, et ma mère l'avait accueilli dans son intimité. Nous fûmes très heureux de le revoir. Il était aide de camp du Roi, ainsi que mon frère Jérôme, et jouissait, avec lui, de la confiance de son oncle. L'un et l'autre demeuraient au château vieux, sorte de citadelle qui date du XV^e^ siècle et qui fut l'habitation des ducs de Wurtemberg.

Le château neuf est de la fin du XVII^e^ siècle. Il fut commencé sous l'administration de Frédéric-Marc, pendant la minorité de notre bisaïeul Charles-Alexandre, qui en fut le premier habitant.

Les architectes étaient français et se nommaient Guépin et Montgolfier. Ce dernier se jeta par une des fenêtres de sa construction, on n'a jamais su pourquoi.

C'est au château neuf qu'on logeait les princes de passage à Stuttgart. Ils trouvaient là de vastes appartements très élevés, un peu sombres, mais d'un caractère féodal qui pouvait plaire aux personnes entichées du moyen-âge que, pour ma part, j'ai toujours détesté. J'avoue que je préférais le château neuf, bien percé, bien éclairé, tout couvert de plantes fleuries. Ce vaste bâtiment est entouré de jardins ouverts au public et qui conduisent à Rosenstein, château de plaisance commencé par le Roi, mon grand père, terminé et embelli successivement par mon oncle le roi Guillaume. C'était la résidence d'été, principalement du vivant de la reine Catherine. Depuis la mort de celle-ci, le Roi ne l'a presque plus habité, si ce n'est pour passer la soirée ou dîner dans la belle saison.

Mon oncle avait la manie de la truelle. Ce qu'il a fait de la ville de Stuttgart est incroyable. Il a développé excessivement l'industrie du Wurtemberg, cela sans grever ses finances ni celles de l'État. Il aimait beaucoup les fleurs et fit construire, dans les dernières années de son règne, de belles serres que j'ai visitées en 1855, pendant le dernier voyage que je fis à Stuttgart. Il y adjoignit une manière de pavillon mauresque assez baroque, où il plaça une collection de tableaux représentant des femmes plus ou moins vêtues. Ces tableaux étaient voilés pour la plupart. Lorsque le Roi était dans ses bons jours et qu'il voulait vous marquer une bienveillance particulière, il tirait les rideaux. On pouvait se pâmer devant de mauvaises peintures. J'eus plusieurs fois cet honneur que je sus apprécier, d'ailleurs, comme il méritait de l'être. Mais, à l'époque dont je parle, il n'était pas encore question de ce musée, et mon âge m'eût préservée de la faveur d'être admise à le visiter.

Nous fûmes chaque jour voir quelque maison de campagne du Roi. Nous allâmes à Louisbourg faire une visite à la mère de la Reine, la duchesse Henriette de Wurtemberg, fille du prince Charles de Nassau-Weilburg et veuve du duc Louis de Wurtemberg (1). Ma mère nous défendit de lui baiser la main, attendu qu'elle avait eu à s'en plaindre dans sa jeunesse. Cette princesse, d'un caractère hautain, brusque et violent, détestait les Français. Le Roi n'aimait pas sa belle-mère, qui lui causait mille ennuis en intervenant dans ses affaires de ménage, qui n'allaient guère bien par le fait des indiscrétions de la mère de la Reine sur la conduite un peu légère du Roi. Celle-là n'avait rien de plus pressé que d'instruire la Reine des peccadilles de son mari et soufflait sur le feu à pleins poumons.

Ce fut la Reine, accompagnée des princesses Catherine et Auguste, qui conduisit ma mère à Louisbourg. Nous y allâmes sans suite. La réception fut bonne ; quant à nous autres enfants, nous exécutâmes ponctuellement notre consigne, ce qui nous valut, avec un baiser, une petite tape sur la joue. La duchesse Henriette était une grande, grosse femme brune, au teint couperosé, à l'œil dur, à la démarche virile ; c'est ainsi que, dans mon imagination, je me représente la Princesse palatine, mère du Régent. Je me souviens qu'elle s'enquit du motif qui avait

(1) Henriette de Nassau-Weilburg, née en 1780, avait épousé en 1797 le duc de Wurtemberg dont elle devint veuve en 1817. Elle mourut en 1857.

empêché mon père de nous accompagner. On lui dit franchement qu'il n'avait pas pensé que sa vue lui dût être agréable, mais elle protesta et pria qu'il se trouvât à la visite qu'elle nous ferait le lendemain même.

La ville de Louisbourg me fit un effet glacial. Elle m'apparut comme un grand village sans boutiques et sans habitants. Les jardins du château, plantés à la française, étaient presque sans fleurs et déserts. C'est à Louisbourg qu'est la chapelle où l'on enterre les princes et les princesses de la maison de Wurtemberg.

Cependant ma mère aurait bien voulu prolonger son séjour. Elle se plaisait au sein de sa famille, parmi les souvenirs de sa jeunesse. Mon père, tout au contraire, grillait de retourner en Italie, à ses habitudes d'indépendance. Et puis, il était à la cour de Stuttgart un peu trop ce qu'on nomme « le mari de la Reine », situation qui ne lui allait pas du tout. Mes cousines aînées me firent promettre de leur écrire souvent. L'intimité de notre frère Jérôme fut augmentée avec elles par notre séjour; enfin on se sépara satisfaits les uns des autres.

Je dois dire que mon frère Napoléon et moi nous retournâmes volontiers à Florence. Nous sentions, quoique bien jeunes, que nous laissions un monde peu fait pour entrer dans notre vie. Les Wurtembergeois n'avaient pas été pour Napoléon Ier mieux que les autres Allemands : ils ne nous étaient guère moins antipathiques. Cependant, nous emportions un commencement d'affection vraie pour notre cousine Sophie. Marie nous témoignait aussi beaucoup d'amitié, mais nous la sentions plus Allemande, imbue des préjugés princiers de sa race, et, malgré que nous soyons demeurées longtemps en correspondance, il n'y eut jamais, d'elle à moi, ce lien, cette confiance que j'ai gardée jusqu'à présent avec la reine des Pays-Bas. Celle-ci aimait la France, les Français, leur esprit. La gloire de Napoléon touchait sa jeune âme facilement enthousiaste et cette impression rejaillissait sur nous. Elle en a donné des preuves dans toutes les occasions. La principale est de nous être demeurée fidèle dans l'adversité, ce qui ne m'a pas surprise, connaissant son cœur si noble et son esprit si élevé.

A quarante ans de distance, je retrouve, dans un petit album que j'ai conservé depuis cette époque, les adieux de mes

cousines. Le temps a, littéralement, effacé plus vite les caractères tracés sur le papier que les sentiments gravés dans les cœurs. Voici les pensées que Marie et Sophie m'écrivirent au moment de notre séparation :

Le 4 octobre 1833.

« En regardant ces lignes, pensez quelquefois, je vous prie, ma bonne et chère Mathilde, à une petite personne qui vous a voué la plus sincère amitié et qui vous souhaite autant de bonheur que possible. Dieu sait quand et comment nous nous reverrons, mais soyez bien persuadée que ce sera certainement un moment de bonheur pour votre toute dévoué cousine

« MARIE. »

Stuttgart, le 4 octobre 1833.

« En vous trouvant, chère Mathilde, j'ai rencontré une amie pour la vie, et je suis bien sûre que, même séparées, rien ne pourra rompre le lien de nos cœurs. Le souvenir de toutes les heures de bonheur passées près de vous peut seul charmer pour moi notre séparation et c'est en m'occupant de vous que j'apprendrai à la supporter. Aimez-moi toujours, chère et bonne cousine ; pensez quelquefois à moi. Si l'espérance est le lever du bonheur, le souvenir est son couchant ; croyez bien que pendant toute votre vie vous serez accompagnée par la pensée de celle qui vous a voué amitié à jamais

« SOPHIE. »

La reine des Pays-Bas, avec son effusion, son esprit poétique et sa chaleur d'âme, se retrouve tout entière dans ces quelques lignes de son enfance. Elle disait vrai : rien n'a pu et ne pourra rompre le lien de nos cœurs.

MATHILDE.

*(A suivre.)*

# LA NOUVELLE ÉDUCATION SENTIMENTALE

PREMIÈRE PARTIE

Que ces mots d' « éducation sentimentale » n'abusent point le lecteur ! Pas plus que dans le roman célèbre de Flaubert, il ne s'agit, en ces pages, de sentimentalité passionnelle. On n'y trouvera même pas la triste histoire d'amour qui sert de lien aux épisodes touffus de ce roman fameux.

D'ailleurs, le vrai sujet de Flaubert n'est point la passion somnolente et quelque peu factice de Frédéric Moreau pour Mme Arnoux, c'est l'éducation toute sentimentale, toute irrationnelle, d'une génération. Les erreurs de cette éducation se sont renouvelées pour la génération à laquelle j'appartiens.

En somme, ces erreurs quelquefois généreuses et si séduisantes, sont toute ma jeunesse, toute notre jeunesse. Aurai-je le courage de les condamner absolument ? Je ne puis m'empêcher de songer à ce mot du même Flaubert, s'accusant de son romantisme d'autrefois : « Et pourtant le peu que j'ai de bon me vient de là !... »

L. B.

*Copyright by* Louis Bertrand, 1927.

Bar-le-Duc, juin 1927.

Me voici, pour quelques jours, l'hôte de la ville des groseilles et des confitures : Bar, le chef-lieu de mon pays natal, où j'ai fait une partie de mes études, où j'ai passé cinq années de mon adolescence, les cinq années, il faut bien que je l'avoue, qui ont été certainement les plus malheureuses de toute ma vie. C'est cela sans doute qui m'y attire : on n'aime profondément que les lieux et les êtres dont on a beaucoup souffert. J'y reviens après plus de quarante ans d'absence, avec le désir plus ou moins conscient de retrouver les traces de ces temps douloureux, où, dans une angoisse perpétuelle de mon âme, dans la monotonie et la médiocrité des tâches écolières, mon destin a fini par s'orienter et percer sa route.

Quarante ans d'une vie humaine ! Mais le temps n'est rien. Je m'y retrouve tel qu'à douze ans. Il me semble que, demain, je pourrais reprendre mes habitudes de collégien. Je me suis installé au vieil hôtel, où je descendais autrefois avec les miens, à l'époque des distributions de prix. Il s'est modernisé, tout en gardant les traditions d'une cuisine exquise. Mais je reconnais la cour, aujourd'hui bruissante d'automobiles, où s'entassaient autrefois, brancards en l'air, les carrioles villageoises et qui, dès le seuil, exhalait une saine odeur de crottin et de graillon. Je suis logé précisément dans la chambre qui, en août 1881, hébergea ma tante Victorine et ma sœur venues pour fêter mes modestes lauriers universitaires : ma sœur portait une robe bleu ciel, et ma petite tante un mantelet de soie noire, à garniture de jais, que je revois encore... Cette chambre est mienne. J'ai l'illusion d'y être chez moi, comme dans tout le reste de la ville. Cette chère ville de Bar, rien n'y a bougé, depuis ces époques lointaines, ou si peu que rien. On a réparé les ruines de la guerre, et même les dévastations affreuses de la pauvre rue du Cygne, qui a vu sortir de ses décombres de fastueux magasins. A part quelques modernes bâtisses comme celles-là, d'un style un peu hardi pour mon goût, tout m'est familier et même amical.

Et pourtant je suis, ici, un étranger. Personne ne m'y connaît plus. Pour les gens de l'hôtel, je représente un touriste quelconque : M. Jean Perbal, fabricant d'automobiles à Barce-

lone (1), un nom qui ne dit rien à mes voisins de chambre ou de table. J'ai constaté, en feuilletant des annuaires, que la plupart de mes contemporains sont morts, ou ont quitté le pays. Et ainsi, je vais être bien tranquille pendant ces quelques jours. Je vais pouvoir, tout à mon aise, évoquer ce lointain passé, « revivre ma vie », comme on disait dans les romans naturalistes contemporains de ces temps-là, ma vie douloureuse et opiniâtre de collégien abandonné.

Mais le pourrai-je seulement ?... Oui, sans doute, je pourrai bien retrouver le matériel, l'enchaînement des faits, tous les détritus morts du souvenir, ce qui ne fut que l'enveloppe d'une existence. Mais ce qui était la substance même de ma vie ? Ce qui lui donna sa qualité, son intensité, sa coloration, sa saveur propres ?... Un événement tout récent semble justifier mes doutes. Je viens d'échapper à un très grand danger : j'ai failli faire naufrage avec le bateau qui m'amenait en France. C'est quelque chose de bien extraordinaire pour moi. J'ai traversé la mer un grand nombre de fois : voilà près d'un demi-siècle que cela dure. Or, jamais, au grand jamais, je n'avais soupçonné le péril de la mer. Même par les plus gros temps, j'attendais fort tranquillement dans ma couchette que tout ce tumulte se calmât. Cette fois, je le confesse, j'ai eu peur ! J'ai vraiment frôlé la mort de très près, et j'en ai eu la conscience ultra lucide. J'en ai été *frappé*, comme on dit. Pendant plusieurs jours, je suis resté comme hébété. L'impression fut tellement forte, que je me rappelle les plus petits détails de ces heures d'agonie : les faces livides des garçons de service, qui se traînaient le long des cursives à l'appel de la sonnette électrique, leurs mâchoires contractées, incapables de laisser passer un son, les intonations étranges des voix humaines, à de certains moments de transe, des voix pâles et comme fantômatiques, qui vous arrivaient on ne savait d'où... Et, au milieu de tout cela, la sensation du navire se dérobant sous mon corps, se couchant dans une position presque horizontale, tandis qu'on entendait des bris de vaisselle, des chutes de meubles et le va-et-vient inquiétant des valises à la dérive. L'espace d'une seconde, on se demandait anxieusement si le navire allait se relever ! Un degré de plus et c'était fini !... Mais le pire, ce

(1) Voyez, dans la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril 1925, *Une destinée, Jean Perbal.*

furent les hurlements démoniaques de la tempête. Jamais je n'avais rien entendu de pareil ni dans les réunions publiques les plus orageuses, ni dans les émeutes les plus sanglantes auxquelles j'ai assisté : des sifflements, des huées, d'une ampleur, d'une violence, d'une continuité effrayantes. Tout le peuple liquide, la foule monstrueuse des vagues dressées contre nous, dans une rumeur incessante, une clameur surhumaine qui avait quelque chose d'hostile, de méchant, de personnel, d'acharné à nuire et à détruire. Des grappes écumantes de bêtes fauves lancées à l'assaut de la pauvre chose oscillante, de l'épave en détresse que nous étions!... Ah! cette clameur immense de l'élément en furie, cette hurlée à la fois humaine et bestiale, ces cris d'injure, de haine, de rage, de triomphante férocité! Et la bassesse, la cruauté qu'il y avait dans ces voix de l'abîme! C'était toute la gamme de l'ignoble, toute une humanité infâme et chaotique lancée, dans une giration éperdue de tornade, à la destruction et à la mort...

J'ai ressenti tout cela avec une extrême acuité. J'en ai gardé une mémoire infiniment précise. Mais l'état de mon âme, en ces minutes tragiques, qui me le rendra? Je sais bien qu'alors j'avais conscience de la mort toute proche, que j'y étais prêt, que je n'en avais pas peur; c'étaient ma chair, ma sensibilité seules qui se hérissaient d'horreur dans l'appréhension de souffrances extrêmes et inconnues. (Cependant je ne puis m'empêcher de penser que, si c'eût été réellement la mort, je n'aurais sans doute pas eu cette tranquillité.) En tout cas, il ne m'en reste que le souvenir d'une grande angoisse et d'une amertume affreuse. Ce qui fait pour moi de ces heures épouvantables quelque chose d'absolument unique, cet insaisissable est évanoui à tout jamais. Pas plus de traces en moi que les fureurs déchaînées de la tornade n'en ont laissé sur l'eau bleue de la Méditerranée.

Ainsi, *cela* est perdu sans retour! Mais, à tout le moins, cet événement, qui n'est plus, dans mon esprit, qu'une notion schématique, conserve, à mes yeux, une valeur symbolique. Il a une signification pratique. Il me rappelle le danger, — le danger omniprésent, le miracle perpétuel qu'est une vie humaine, le mystère indéchiffrable qu'est une destinée. Notre conscience avec tout son destin est comme le navire sur le gouffre démonté. Continuellement nous sommes dans la houle.

Il nous faut un aveuglement de toutes les minutes pour ne pas nous laisser sombrer. Nous durons à condition de ne rien voir.

Quand je contemple ma vie, qui est faite d'une multitude d'événements indifférents ou catastrophiques comme celui-ci, je constate une fois de plus le peu de part qu'a eu ma conscience, mon intelligence, ma volonté consciente, dans la direction de ma vie. Cent fois, j'ai frôlé les pires précipices : je les ai survolés je ne sais comment. J'ai failli tout perdre, tout l'effort de longues luttes, d'un long labeur. J'ai côtoyé les pires défaillances, j'ai failli y donner mon consentement, je l'ai même donné, — et j'ai été sauvé, oui, sauvé ! je ne peux pas trouver de mot plus juste. Quelqu'un a donné le coup de barre, — quelqu'un qui, au fond de moi, veut, pense, organise... En vérité, je me sens tout petit garçon devant ma destinée. Quelle est ma part dans cette aventure ?...

C'est donc, tout d'abord, une leçon d'humilité qui va se dégager pour moi du spectacle de ma vie antérieure : je prendrai une conscience plus nette du peu que je suis et du peu que je puis. Réussirai-je aussi à en tirer quelque lumière sur moi-même, sur ma nature et sur mes directions essentielles ? Ne vais-je pas substituer à ce que je fus *réellement* autrefois ce que je suis à présent, ou ce que je veux être. Ce que j'obtiendrai, ne sera-ce pas une pure représentation, une image factice créée par mon actuel désir ? Je songe toujours à ce passage de Schopenhauer sur les illusions inséparables de l'introspection psychologique. L'homme se penche anxieusement sur son « moi », en se demandant : « Qui suis-je ? » Et, comme d'un trou vide, il ne lui revient que l'écho de sa propre voix.

En réalité, nous vivons dans un perpétuel présent, nous ne *sommes* que dans le présent : le passé est une illusion de notre esprit. Nous sommes perpétuellement identiques à nous-mêmes : il n'y a que les formes, les circonstances sous lesquelles nous nous apparaissons, qui diffèrent. Qu'on dissipe ces apparences, et le fond identique et permanent à travers toute une vie se découvre. Mais cette vision des fonds ne peut guère s'obtenir que par les grands calmes de l'âme. Ce calme est la condition de la transparence parfaite. C'est pourquoi je me défie des crises, des événements extraordinaires pour la juste appréciation d'un caractère et la connaissance d'une âme. On prétend

que les crises dramatiques révèlent tout à coup un moi inconnu, libèrent des facultés qui sommeillaient, projettent en plein jour des atavismes obscurs. C'est vrai en gros. Mais ces catastrophes ou ces drames manifestent aussi un moi artificiel créé ou armé spécialement pour réagir contre telles circonstances. Non seulement on mobilise alors toutes ses réserves de résistance, mais on fait appel à des auxiliaires étrangers. C'est le *feldwebel* des temps de guerre. On s'organise un moi de défense ou de magnificence. Dans *Cinna, ou la clémence d'Auguste*, nous assistons à l'éclosion d'une âme d'apparat. Le vrai moi n'est pas là : il est dans la continuité de la vie, dans la multitude des petits faits qui en composent la trame. Mais, pour le retrouver, il faut rompre la croûte superficielle des apparences, briser la gangue des habitudes.

Je vais donc essayer de refaire cette trame de ma vie, de me la représenter, pour la briser ensuite et en extraire ma substance. Qu'on ne dise pas, comme Pascal de Montaigne : « Le sot projet qu'il a eu de se peindre! » Il m'importe extrêmement de savoir qui je suis et, avec moi, de proche en proche, ceux qui furent mes contemporains, les co-partageants de ma destinée...

***

Ici, dans ce Bar où j'ai vécu des années décisives de ma vie, celles qui ont peut-être le plus influé sur ma destinée, mon passé se recompose de lui-même. Je retrouve la coquille du jeune animal que je fus. Mon champ d'expériences est là tout entier, avec son décor inchangé. Je viens de le reparcourir d'un bout à l'autre et j'ai l'impression un peu humiliante de le voir pour la première fois. Jusqu'ici, je n'avais rien vu, je ne savais rien de cette ville qui fut ma nourrice sèche pendant cinq ans de ma vie. Que dis-je? je l'avais prise en horreur! Et voici que, tout à coup, je la découvre, — et qu'elle me paraît charmante.

C'est ma faute! Car enfin, tandis que, moi, j'ai changé, elle est toujours la même, après tant d'années. Je suis monté à la ville haute; et là, du haut du belvédère aménagé sur les anciens remparts, à la place des maisons détruites par les avions allemands, j'ai vu Bar à mes pieds, dans son étroite vallée. Cette vallée, je la croyais plus large, plus spacieuse. Mais non, elle est resserrée entre des collines assez médiocres, des collines d'une

forme étrange, qui rappelleraient les dunes régulières de la côte normande, si elles n'étaient toutes verdoyantes et regorgeantes de frondaisons forestières. Voici, en face de moi, la côte Sainte-Catherine et la vieille route caillouteuse de Behonne, où se sont meurtris mes pieds d'enfant, et, là-bas, vers la droite, la route de Nève, le bois de Maestricht, lieux sans gloire, lieux désolants et funèbres à mes yeux de petit Mosellan exilé. N'empêche, il faut avouer que Bar, ainsi pressée entre sa double rangée de collines, avec ses seize mille habitants, fait vaillamment figure de chef-lieu. Depuis que je la connais, Bar a toujours eu seize mille habitants, comme Briey en a toujours eu deux mille trois. Mais la guerre a quelque peu réduit cette modeste population, qui est tombée à quinze mille à peine. Cela ne se voit pas. Bien qu'elle ait servi de cible, pendant quatre ans, aux bombes de l'ennemi, la physionomie de la ville est à peu près intacte. La fameuse tour de l'horloge, débris des anciennes fortifications, est toujours debout, dominant fièrement, sous son chaperon d'ardoises, le troupeau débonnaire et bourgeois des maisons de la ville basse. Les gens de Bar en sont très fiers. Je confesse qu'elle ne m'a jamais beaucoup ébloui.

Ce qui m'enchante, c'est la ville haute tout entière, — la « cité » de Bar et ses vieux logis : d'abord, la charmante place triangulaire qui sert de parvis à l'église Saint-Étienne, celle-ci ayant des airs de cathédrale sous le gothique flamboyant de sa rosace et de son porche, — et cette riche bordure de maisons Henri IV ou XVII^e^ siècle, tout cet ensemble citadin et cossu, qui, malgré la décrépitude envahissante, conserve encore une assez fière tournure. Puis la place de la Halle et sa belle maison tout enguirlandée de grappes et de fruits, tout égayée de mascarons. Mais, surtout, la célèbre rue des Ducs de Bar, entre sa double rangée d'hôtels à pilastres et à gargouilles sculptées, avec leurs combles découpés à jour, ces petites fenêtres jumelées qui forment des arcatures aériennes sous la bordure grise des toits, — et dans le fond de la perspective, cette vieille maison à perron et à larges baies cintrées, que couronne toute une rangée sculpturale de corbeilles fleuries, les corbeilles chères aux architectes du XVIII^e^ siècle... Cinq heures du soir, rue des Ducs de Bar ! qui dira le charme triste de cette heure-là dans un lieu pareil ? Quel silence, quel désert et quel abandon ! La plupart des persiennes sont closes et beaucoup de ces antiques logis

paraissent vides. Mais quelle distinction hautaine et légèrement cérémonieuse dans ce silence et ce calme ! Quel dédain pour le passant moderne agité et vulgaire ! Je ne connais pas de lieu plus noblement mélancolique que celui-ci ! C'est tout un monde disparu, toute une petite civilisation provinciale qui, aujourd'hui, nous humilie, quelque chose de simple et d'exquis, dont le souvenir même ne sera bientôt plus.

Derrière ces belles ordonnances architecturales, ces façades caduques et pompeuses, il y a des cours ensoleillées et des jardins en terrasse, dont les étages suspendus dominent le fossé des anciens remparts, un ravin ombragé de vignes vierges et de sureaux, qui s'appelle, me dit-on, le Chemin des rossignols... Hélas ! durant mes années moroses de lycéen, dans la puanteur des salles d'étude, je ne me suis jamais douté qu'il y avait, à Bar, un chemin des rossignols ! Et ces rossignols-là, je ne les ai jamais entendus chanter !...

La noble rue des Ducs a son pendant, à la ville basse, dans une rue plus bourgeoise d'aspect, mais encore si comme il faut ! — la rue Nève, berceau des Poincaré. Une plaque de marbre signale au visiteur leur logis familial. Là aussi, persiennes closes, désert et silence. D'un bout à l'autre, sans rencontrer un chat, sans qu'un rideau s'écarte à mon passage, je la traverse jusqu'à la place Reggio, où se dresse, sur un piédestal minuscule, la statue du maréchal Oudinot, duc de Reggio, une des gloires de la ville. De là, je tombe dans la rue du Bourg, véritable rue-musée, avec ses vieilles maisons du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle commençant, logis de dimensions modestes, mais de proportions si heureuses et si élégantes sous leurs mascarons, leurs bustes, leurs gargouilles, leur ornementation un peu lourde de fruits et de fleurs, leurs guirlandes de poires et de raisins. On sent qu'on est dans un pays de vignes, de vergers et de jardins, d'abondance végétale. C'est l'offrande à Pomone...

Et puis, je m'en reviens par la rue de la Couronne, dont j'ai toujours aimé la porte monumentale, décorée, elle aussi, comme les logis de la ville haute, de pots de fleurs de style rocaille, et que surmontait sans doute autrefois l'écu de France sommé de la couronne royale : d'où probablement le nom de cette rue ancienne, où se reconnaissent çà et là, dans la banalité avoisinante, de belles maisons Louis XV aux balcons et aux fenêtres fleuries de ferronneries d'art... A mi-chemin, je

m'arrête devant la maison natale d'Oudinot. Elle est petite, noire et sordide. Les vitres verdâtres semblent grosses de ténèbres. Pourtant, ce morne logis m'émeut, remue en moi une foule de choses tristes et douces. Il me rappelle la maison de mes grands parents, à Briey, au bord de la rivière. Celle-ci est mêmement assise au bord d'un étroit canal, à l'eau sombre et glacée, qui file très vite entre une double rangée de masures décrépites et encrassées de suie. A travers le bouillonnement de l'eau glauque, pleine de détritus et de choses noyées, on voit frémir les longs filaments échevelés des herbes aquatiques. La maison des Oudinot était peut-être une tannerie : on lavait les peaux dans le canal. Ou bien une brasserie, comme celle de mes grands parents : l'eau de la rivière servait à rincer les foudres...

Mais qu'elle est sinistre, cette maison vermoulue, accroupie au bord de ce Styx domestique, à l'onde noire et douteuse! Comme on conçoit que le gars Oudinot, sentant venir son printemps, ait déserté cet étouffoir et se soit mis en route vers les pays de soleil et de joie! Il s'engagea d'abord à Toulouse, en attendant l'appel révolutionnaire de la Patrie en danger. Le fils du tanneur, ou du brasseur, revint maréchal de France et duc de Reggio. En vérité, il eût été bien mal avisé de s'enraciner rue de la Couronne. Que fût-il devenu au milieu des peaux ou des tonneaux de son père? Qu'eût-il fait de la maison paternelle?... Mais non! Pour peu qu'on se sente effleuré par l'Aile mystérieuse, il faut partir, s'évader du vieux nid étouffant et se lancer sur les chemins de l'aventure. Et puis l'on revient plus tard, — car on revient toujours, — avec la Toison durement conquise et les dépouilles des pays étranges, et l'on jette tout cela, plus par bravoure que par reconnaissance, aux pieds de la maigre Bique dont on a tété le lait parcimonieux...

Le maréchal a fait comme tous les déracinés : il est revenu jouir de sa gloire dans sa petite ville natale. Il s'y est fait bâtir un hôtel, qui est aujourd'hui l'hôtel de ville, — et qui est entouré d'un parc aux arbres magnifiques. L'hôtel est sans faste, d'une simplicité qui paraît même un peu étriquée, mais le parc est admirable, avec ses eaux courantes, ses hêtres et ses marronniers géants, son temple de Vesta, qui émerge de la masse des verdures, bel édicule de style Empire, dont la rotondité robuste se marie à celle des grands arbres.

En somme, rien dans ce parc et cet hôtel, comme dans tout le reste de la ville, qui rappelle la magnificence méridionale. En Italie, ou en Espagne, dans d'obscures bourgades, la moindre maison de maître prend des airs de palais. Elle surgit, sous ses placages et ses plâtras, avec une mine de grandeur, voire d'emphase, qui n'est pas déplaisante. Ici, tout est mesuré, sobre, élégant, quand ce n'est pas chiche ou sordide. On sent, à travers ce décor du passé, l'influence d'une aristocratie défunte, d'une race affinée et noble qui avait le goût de la tenue et de la commodité. Rien qui exalte, rien d'extraordinaire, sauf deux choses, deux spectacles insignes qu'il faut que je dise.

D'abord, le fameux squelette de Ligier-Richier, cet étrange morceau de sculpture qui est conservé dans une chapelle de l'église Saint-Étienne. Certes, je ne me donnerai pas le ridicule de le découvrir après tant d'autres. Mais il me semble que cet authentique chef-d'œuvre n'est pas assez vanté. C'est, en tout cas, le chef-d'œuvre de l'artiste lorrain, dont le réalisme empâté a souvent quelque chose d'un peu commun et d'un peu lourd, qui sent l'Allemagne ou les Flandres toutes proches.

On sait que ce squelette, ou plus exactement ce cadavre en décomposition, représente l'époux de Louise de Lorraine, René de Châlons, prince d'Orange, qui mourut prématurément, tué à la guerre, en 1544. Pour la consolation de la jeune veuve, le sculpteur a voulu symboliser la puissance d'un amour plus fort que la mort. Il a mis sous nos yeux un cadavre décomposé, mais ayant encore toute la fougue et toute la flamme d'un vivant. L'effroyable réalité se transfigure, s'illumine d'apothéose. Ce pourri est un gentilhomme élégant et svelte qui reste aimable sous ses chairs en lambeaux. Mais c'est surtout un amoureux qui proclame son amour immortelle. A vouloir traduire cette chose impossible, l'artiste s'est surpassé. Une trouvaille de génie, cette cambrure des reins, cet élan de tout le corps et du bras dressé, qui élève le cœur toujours vivant comme un ostensoir d'amour, et cette tête de mort rendue presque souriante, cette tête aux orbites aveugles qui, d'un air enivré, contemple, au bout du bras triomphalement tendu, le misérable morceau de chair où palpite encore une ardeur divine... Je me demande si, comme lyrisme et comme effet dramatique, il y a rien de comparable dans toute la sculpture française. Cette œuvre de l'humble imagier de Saint-Mihiel, elle éclate

comme un cri de passion, un cri étrange et inattendu, dans la somnolence d'un après-midi lorrain...

L'autre beauté de Bar, que je voudrais dire, c'est ce singulier miroir d'eau que forme l'Ornain, dans le cadre de ses berges et de ses ponts, entre les deux files rectilignes de peupliers, qui, de chaque côté, pareils à des ifs ou à des cyprès funéraires, dessinent, au cœur de la ville humide et brumeuse, comme une immense allée de nécropole. Le sortilège est fait de rien : une rivière bordée de peupliers, une glace d'ébène, où se creuse le gouffre du ciel livide, une longue bande de clarté au fond du corridor sombre créé par le reflet des arbres fantômes. Même par les plus beaux jours d'été, ce miroir d'eau est d'une tristesse inexprimable. Avec la rue des Ducs, c'est un lieu de mélancolie où je ne me lasse pas de m'arrêter et de rêver. Comme des profondeurs d'un Léthé, il me semble que tout mon passé douloureux va ressurgir de cette onde ténébreuse.

Mais ce pays de mesure et de discrétion ne peut rien supporter d'extrême. Cette tristesse glacée finit dans un sourire. Aux deux extrémités de la perspective, par delà le pont Saint-Jean et le pont Notre-Dame, les berges désolées s'égaient de verdures épanouies, de longs rameaux traînants qui font du lit de la rivière une allée couverte, aux méandres pleins d'aimables surprises. Des bouquets de grands arbres touffus, comme dans les paysages de Boucher, complètent cet aspect de campagne idyllique. Par des transitions insensibles, ils conduisent la vue jusqu'aux immenses masses houleuses des forêts prochaines, ces nappes végétales qui recouvrent les vallons et les ravins, qui escaladent les pentes des collines abruptes.

La forêt lorraine, cette vaste zone de frondaisons qui, de toutes parts, investit la petite ville silencieuse, ces bois célébrés jadis par le bon Theuriet, je viens de les parcourir comme je ne l'avais jamais fait au temps de mon adolescence. Dirai-je mon émerveillement devant une telle opulence? Je suis encore ivre de l'orchestre du vent dans les hautes futaies. Et ces silences de la forêt, ces silences presque angoissants, où l'on finit par discerner la rumeur innombrable et continue de myriades d'insectes! Et le demi-jour glauque des sous-bois, pareil à celui des fonds sous-marins, — l'obscurité soudaine qui pèse comme une menace sur les ramures étouffantes, et puis,

tout à coup, le jour qui renaît, comme une lampe qu'on remonte, le rayon d'or à travers les feuilles, la flèche de Diane...

Comment se fait-il que j'aie pu vivre si longtemps, sans les voir, au milieu de toutes ces beautés aimables? Par quelle aberration en suis-je venu à les détester? Pour en arriver là, il faut donc que j'aie bien souffert de ce pays, ou qu'on m'ait étrangement aveuglé! Pourquoi donc ai-je refusé d'ouvrir les yeux à ce qui, aujourd'hui, m'enchante?

C'est ce que je vais essayer de démêler dans la sincère confession que voici.

## I. — MON POINT MORT

Il pleuvait, lorsque, à la nuit tombante, nous entrâmes en gare de Bar-le-Duc : une petite pluie d'octobre, fine, pénétrante, désolante et intarissable... Déjà, quelques semaines auparavant, lorsque ma mère était venue me présenter au proviseur du lycée, nous avions été accueillis par des douches glaciales. Ainsi, dès mes plus lointains souvenirs, Bar-le-Duc est une ville où l'on ne se promène qu'en parapluie.

Cette fois, je dus subir sans parapluie le petit arrosage fin et pénétrant. Dans la cour de la gare, nous étions une trentaine de lycéens, qu'un maître d'étude, envoyé à notre rencontre, avait rabattus et groupés sitôt notre arrivée à Lérouville, le point de bifurcation de la grande ligne de l'Est avec la ligne de Verdun. Le « pion », comme je l'appelais déjà, à l'imitation de mes camarades, le pion, d'une voix coupante, procéda à l'appel nominal de chacun de nous, il nous fit mettre en rangs, les plus grands en tête, et en avant, marche! La colonne s'ébranla sous la petite pluie inexorable...

A travers le crachin, je voyais luire les réverbères sur le pont de l'Ornain, et, par delà le pont, je me représentais les magasins illuminés et toutes les splendeurs de la rue de la Rochelle, — qui, en ce temps-là, n'était pas encore promue à la dignité de boulevard. Cette promenade aquatique m'aurait consolé d'avance des horreurs de l'internement prochain. Mais, tout de suite, le pion nous fit obliquer à droite et prendre une rue obscure et déserte qui longe la voie du chemin de fer. Adieu splendeurs citadines! Nous n'avions plus qu'à marcher, l'un derrière l'autre, sans desserrer les dents, l'échine tendue sous

l'ondée, les pieds dans l'eau et dans la crotte. Je traînais à bout de bras une pauvre valise qui me paraissait peser très lourd, qui, au bout de quelques enjambées, me devint un fardeau intolérable, d'autant plus que les « grands » qui tenaient la tête de la colonne, accéléraient leur allure, comme aiguillonnés par la pluie perçante. J'avais toutes les peines du monde à suivre la file. Le pion me rabrouait, me menaçait d'une punition. Ma valise me disloquait le poignet. J'enviais mes camarades qui portaient sur leur dos leur sac à linge, des sacs de grosse toile bleue rayée, la toile des paillasses et des matelas. De temps en temps, ceux qui tenaient la tête accentuaient la cadence d'un : « une, deux ! une, deux ! » tandis que le maître d'étude, de sa voix coupante, lançait : « par file à droite ! serrez les rangs ! » J'avais l'impression d'entrer à la caserne, ou plutôt en prison. Oui, il me semblait que nous étions un troupeau de prisonniers, des malfaiteurs qu'on fait passer par des rues sombres et détournées, pour les dérober aux regards des honnêtes gens...

Le trajet fut beaucoup plus long que je ne pensais : du moins il parut tel à mes petites jambes de douze ans. Toujours sous la pluie et pataugeant dans les flaques, nous atteignîmes le quartier de Couchot, nous entrevîmes le lourd clocher de Notre-Dame, qui me rappela celui de Spincourt et tous les clochers villageois de mon pays natal, — et nous nous enfonçâmes dans la triste rue du Four. C'était donc cela, Bar-le-Duc, ce village humide et boueux, où j'allais être enseveli pendant des années sans terme ! On m'avait monté le coup, avant le départ. Moi-même, je m'étais excité l'imagination sur ces lieux que je voulais absolument édéniques. Hélas ! avant même d'y toucher, je déchantais déjà ! Je sentais s'approcher de mes lèvres une potion dont l'amertume me donnait d'avance la nausée...

Par une porte latérale, nous pénétrâmes dans le petit square qui précède le lycée. Ce petit square est charmant, avec ses massifs de tilleuls et de marronniers, reliefs d'un antique pâquis ! Et le lycée, alors dans toute sa fraîcheur de nouveauté, avait un aspect des plus engageants. C'était modeste, sans prétention architecturale, mais si jeune, si net, si coquet ! Cela aurait dû plaire à d'autres yeux que les miens. Je ne voulais rien voir de tout cela, ou plutôt, je n'en pouvais rien voir, ayant l'âme

abîmée de tristesse à la pensée de tout ce que je quittais. J'étais la brebis d'occision qui se détourne du bercail, vestibule de l'enclos sinistre.

On nous fit monter d'abord au dortoir pour nous débarrasser de nos bagages. Ces murs blanchis à la chaux, ces grandes fenêtres sans rideaux, toute cette nudité plus que sévère me donna le frisson. D'ailleurs, en cette première semaine d'un octobre pluvieux, il faisait déjà froid. Je grelottais, tout en regardant le lit squelettique qu'on m'avait assigné et la mince galette qui servait de matelas : c'était sommaire et dur comme un lit de camp. Tristement, j'évoquais mon bon oreiller et mon bon édredon de Briey, mon « duvet », comme nous disions là-bas, mon bon duvet bien chaud. Ici, le duvet n'était que toléré. Toutefois, par les soins de ma mère, il était entendu que j'en aurais un, et cela adoucissait un peu mon chagrin. Seulement, mon duvet n'était pas encore arrivé : il allait falloir passer la nuit sous cette mince couverture, la tête sur ce simple rouleau rembourré de crin !... Et je contemplais mélancoliquement mon étroite descente de lit et ma table de nuit, meuble à tout faire, qui me servait à la fois de siège pour me déshabiller, de commode et de vide-poche. Ah ! c'était d'un ascétisme bien strict !...

La voix aigre du pion m'arracha à mes réflexions mélancoliques.

— Dites-donc ! vous, le numéro 33 !... Quand vous voudrez vous mettre en rang !...

Le numéro 33 ! Hélas ! je n'étais plus le petit Jean Perbal : j'étais un numéro. Il me sembla que j'avais perdu mon âme, que je subissais une dégradation. L'air soumis, et tout en volant pour obéir à l'injonction du maître, je protestai, au fond de moi, contre cette espèce de déchéance. Ce fut mon premier mouvement de révolte.

De là, — toujours deux par deux et toujours dans un silence relatif, — nous descendîmes en étude, où l'on nous indiqua nos places et nos casiers. Mais nous n'avions ni livres ni cahiers (toutes ces fournitures devaient être distribuées le lendemain). Alors, que faire jusqu'à l'heure du souper ? Le pion nous enjoignit de croiser les bras et de rester immobiles. Un bourdonnement ironique accueillit cette injonction. Je vis tout de suite que le malheureux n'avait aucune autorité. C'était un

grand garçon imberbe, le dos un peu voûté, les gestes gauches, et qui semblait, comme moi, venir d'ailleurs, être tout désemparé dans un milieu qui n'était pas le sien. Tout de suite, cela me le rendit vaguement sympathique. Je me scandalisais de l'attitude irrespectueuse de mes camarades. Cependant, les conversations et les ricanements étouffés se propageaient d'un banc à l'autre : le chahut s'organisait... Et puis, tout à coup, une sensation brutale, intolérable, augmenta le désarroi de mes nerfs et le malaise de mon être entier. Un roulement de tambour ébranla les vitres, mit soudain toute l'étude debout. C'était l'heure du souper.

— Un tel, faites la prière ! glapit le pion sans prestige.

Et il jeta à l'interpellé le carton écorné et sali qui portait sur ses deux faces la prière du matin et celle du soir.

— M'sieu, je suis protestant ! pouffa celui-ci.

Le prétendu hérétique passa le carton à son voisin. Le carton circula de main en main au milieu des rires. Enfin, sous la menace des plus effroyables punitions, l'un de nous se décida à le prendre. Au galop, avalant la moitié des mots, il bredouilla les phrases latines, impatient d'arriver à l'*amen* final... Et, dans un grand bruit de souliers à clous, martelant le plancher, nous descendîmes au réfectoire. Comme au dortoir, la nudité du lieu, jointe aux pires relents de mangeailles, acheva de m'affliger. Notre menu, si j'ai bonne mémoire, se composait d'un plat de lentilles et d'un autre de macaroni. Suivant le vieil usage lorrain, la soupe se mangeait à midi, de sorte que ce mot de « souper » n'était qu'une façon de parler. Je n'avais jamais mangé de lentilles. Je dédaignai d'y toucher, — je me bornai à quelques bouchées de macaroni, puis je grignotai une croûte de pain et j'arrosai le tout d'une timbale d'abondance. Telle fut ma première agape à la table austère de l'Université.

D'ailleurs, on ne moisissait pas au réfectoire : les repas devaient durer un quart d'heure, vingt minutes au plus. On s'allait mettre au lit, ayant encore le morceau au bec.

Un nouveau roulement de tambour, — et nous voilà derechef, deux par deux, grimpant les escaliers des dortoirs, traversant de longs corridors glacés. Devant la couchette pénitentielle où je vais m'étendre, je sens tout mon courage m'abandonner. Je déploie mon petit manteau, ma veste, tout ce que j'ai de vêtements, sur la mince couverture qui doit me protéger

contre le froid de la nuit. Je me blottis frileusement dans ma couchette, et, tandis que le chahut recommence, que le pauvre pion, affolé, distribue au hasard des volées de punitions inefficaces, je me mets à pleurer silencieusement sous mes draps.

Si, alors, quelque surveillant eût surpris mes larmes, il aurait sans doute haussé les épaules devant ce désespoir puéril, — ou, débonnaire, il m'aurait tapoté les joues, en disant : « Ce n'est rien ! » Pour moi, c'était très grave, et même, à cause de tout ce que je pressentais, quelque chose d'épouvantable. Je me voyais perdu, j'étais un enfant jeté à la mer et qui se sent couler, — tout simplement. Mon univers familier s'écroulait. Tous mes liens les plus chers étaient rompus. Toutes mes habitudes changées du jour au lendemain. Quelle différence entre cette maison qui ressemblait à une caserne, cette discipline sans âme et le doux nid familier d'où je sortais, le douce indulgence des miens ! Reverrais-je jamais mes bonnes tantes et ma vieille grand mère, dont le logis m'apparaissait comme un lieu d'enchantement, un paradis maintenant impossible? Les pédagogues ne réfléchissent pas assez à cela : pour des sensibilités un peu délicates, ces brusques arrachements, ces passages violents à une atmosphère âpre ou glaciale, ne peuvent être que funestes et même mortels. La jeune pousse humaine entre en souffrance et elle en reste toujours plus ou moins atteinte. On l'ampute violemment dans ses parties les plus sensibles, dans toutes ses attaches avec le monde extérieur. Après cela, guérissez comme vous pourrez !... Mais changer de milieu n'est rien. C'est, la plupart du temps, une thérapeutique salutaire. Le malheur est de tomber dans un milieu hostile, ou qui n'est pas fait pour vous, qui vous blesse, qui devient une torture de tous les instants. Certes, je n'en avais pas conscience en ces minutes de désolation, mais je vois maintenant ce qui, dès le seuil du lycée, avait porté le trouble et l'alarme au plus profond de mon être ; d'abord cette mise sous la toise militaire, l'évanouissement de mon individu dans je ne savais quel affreux anonymat : le numéro 33, la marche en rangs, le roulement brutal du tambour !... Et puis cet irrespect du maître, cette dérision de la prière : tout cela blessait en moi des sentiments vitaux. J'allais entrer dans un monde ennemi. Et l'appréhension de mille dangers en embuscade et de toute une vie désolante faisait que, sans bien savoir pourquoi, je pleurais à chaudes larmes.

*
* *

Le lendemain, au réveil, après une nuit fiévreuse et pleine de mauvais rèves, le chahut contre notre pion prit de telles proportions, que M. le censeur en personne dut intervenir. Avec une mauvaise humeur mal déguisée, il rabroua devant nous le pauvre garçon :

— Mais enfin, monsieur Wiart, vous ne savez pas tenir une étude !

C'est ainsi que j'appris que notre pion s'appelait Monsieur Wiart : cela ajouta, pour moi, à sa personnalité qui me devint même intéressante, lorsque mon voisin de lit me souffla à l'oreille :

— C'est un séminariste ! J'ai vu, au pied de son lit, ses grands bas noirs de curé !

Et je sentis que, pour mon camarade, être séminariste et porter des bas noirs était une fâcheuse affaire, à tout le moins une chose digne de risée.

J'étais si fatigué, après une journée de voyage et cette nuit agitée, que j'eus grand peine à me lever et que j'arrivai en retard au lavabo : véritable catastrophe, car, en ces temps lointains, ne se lavait pas qui voulait. D'abord, l'eau était rare. Aujourd'hui, les lycéens de Bar-le-Duc, heureux jeunes gens, sont abondamment irrigués, abreuvés, rincés et douchés. De notre temps, ce qu'on appelait le lavabo se composait d'une longue cuvette oblongue, en forme de piscine baptismale, au milieu de laquelle s'élevait, sur deux pieds, un réservoir, simple boîte doublée de zinc et munie sur son pourtour de petits robinets de plomb. Chaque matin, avant le réveil, un garçon vidait dans le réservoir le contenu de deux ou trois seaux d'eau. Dès le roulement de tambour, — quelquefois même avant, par prudence, — les plus débrouillards d'entre nous se ruaient au lavabo, afin d'avoir les premières gouttes de cette onde avare. On humectait légèrement le coin de sa serviette, qu'on se passait en hâte sur le bout du nez. Pour peu qu'on fût en retard, la fontaine était tarie : on ne se lavait point, ce jour-là !... Même quand il y avait de l'eau, un autre danger guettait les retardataires. Comme le lever ne devait pas durer plus d'un quart d'heure, le maître d'étude nous bousculait, nous obligeait

à abréger et même à supprimer complètement notre toilette : ce jour-là non plus, on ne se lavait point.

C'est précisément ce qui m'arriva. Monsieur Wiart me houspilla si bien que je dus planter là ma serviette à peine humectée, et, tout en enfilant ma veste à la galope, me mettre en rangs avec les camarades. Il me sembla même que notre pion me témoignait une hostilité inexplicable et dont je fus tout attristé. Mais le pire, pour moi, c'était cette hâte inhumaine, ce trépidant mécanisme disciplinaire qui vous saisissait dès le réveil, qui réglementait jusqu'à vos jeux et qui ne vous laissait pas une minute pour vous détendre, pour vous reposer, pour rêver, pour être *à soi*. L'individualiste intransigeant, le rebelle secret que j'ai toujours été, se hérissait d'horreur et frémissait de révolte, en flairant cette servitude, qui, de jour en jour, allait m'étreindre davantage. Et pourtant, je suis un homme d'autorité et j'obéis avec joie, avec amour, à celui qui a su me persuader qu'il est un vrai chef et que je juge digne de me commander.

Ainsi ma première aube universitaire s'annonçait mal : ce jour-là, je bus le calice jusqu'à la lie.

En étude, la conduite de monsieur Wiart, notre pion, acheva de me consterner. Sous sa férule débile, le chahut continuait, plus ou moins en sourdine. Comme j'étais le plus doux, le plus respectueux de mes camarades, il manifestait une tendance à se venger sur moi des avanies que les autres lui faisaient subir. Il me jugea faible et sans doute il croyait pouvoir abuser de ma faiblesse comme on abusait de la sienne. Le sentiment de cette lâcheté chez ce malheureux, pour qui j'avais de la pitié, me fit une grande peine.

Mais le pire, ce fut la récréation, mon premier contact avec mes nouveaux camarades. Comme élève de quatrième, j'appartenais de droit à la cour des moyens. Cette cour des moyens, je ne saurais dire sous quel aspect désolant elle m'apparut. Il pleuvait toujours, il pleuvait sans doute depuis longtemps : le sol détrempé n'était plus qu'une boue gluante, profonde, où l'on glissait, où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles. Le dos sous la pluie, les pieds dans la boue, c'était une sensation d'humidité glaciale, de saleté tenace et pénétrante que je n'ai jamais pu oublier. Certes, je me crois résistant et courageux, bien qu'il m'arrive de plier d'abord, pour me redresser ensuite en un sursaut de toute ma volonté. Je crois que je n'ai jamais renâclé

devant le plat de l'existence, si répugnant fût-il. Mais là, vraiment, dans cette cour des moyens, j'ai éprouvé jusqu'à la nausée le dégoût de vivre.

Le lieu, en lui-même, est ingrat : à droite, un mur; à gauche, les grandes surfaces nues de la chapelle et de la salle de gymnastique. Dans le fond, un préau trop étroit qui s'adosse au remblai du chemin de fer, et, fermant la perspective, la limitant comme une autre muraille presque abrupte, la côte de Behonne qui, à cette époque, était toute en vignes. Sous le ciel bas et lourd, des files d'échalas : voilà notre horizon. J'ai toujours été très sensible à l'influence déprimante ou exaltante des lieux. Toutefois, je suis bien assuré que j'eusse accepté celui-ci sans la malice de mes camarades. C'était la coutume, en ce temps-là, de brimer rigoureusement les nouveaux. Je le fus autant qu'on peut l'être, en compagnie d'un autre nouveau, un gros garçon, qui, dans notre commune détresse, éprouva le besoin de me dire son nom : il s'appelait Eugène Henry et portait une veste de velours. Parmi le troupeau timide de béjaunes, nous fûmes choisis comme souffre-douleurs, — dans notre Lorraine mosellane, on aurait dit comme *dàbos*, — Henry parce qu'il portait une veste de velours, et moi, à cause de mon « petit air », un petit air à part, que je n'arrivais pas à dissimuler, malgré tous mes efforts. Instinctivement, je me démêlais de mon entourage, sans orgueil, sans dédain, — uniquement parce que je me sentais d'une autre race. Tous ces jeunes rustres meusiens me paraissaient grossiers et brutaux, d'ailleurs complètement stupides. Il allait falloir vivre dans cette compagnie!... Pour moi, cette promiscuité forcée est une des pires horreurs de l'internat. La cervelle encore toute farcie de Fenimore Cooper, il me semblait être tombé dans une tribu de Peaux-rouges et que cette peuplade féroce allait me conduire au poteau des supplices.

On me le fit bien voir, — on *nous* le fit bien voir, au pauvre Henry et à moi. Nous fûmes roués de coups de poing et de coups de pied, entourés par des bandes hurlantes qui dansaient autour de nous comme une danse du scalp. On nous jeta des pierres, de la boue, de grosses boulettes de terre molle comme de la glaise. Le beau veston de velours de mon compagnon d'infortune en était constellé. En vain dirigeai-je des regards suppliants du côté de monsieur Wiart, notre pion, qui surveillait la récréation : le cruel ne voulait rien voir, peu soucieux sans

doute de détourner contre lui les fureurs de ces petites brutes déchaînées. Je me rappelle que le plus enragé de tous était une espèce de nain courtaud et trapu, velu et noir comme un Espagnol, d'ailleurs très fort en gymnastique, le directeur de tous les jeux et le meneur de toute la cour, — un Ardennais qui s'appelait Hache (Hache-Arthur). Ce nom terrible ajoutait encore à son air redoutable. Je vois toujours ses yeux de démon acharné contre moi. Au fond, c'était une âme romantique et enthousiaste, une tête chaude. Nous devînmes amis plus tard. Mais pendant ces longues semaines d'acclimatation, je puis dire que Hache-Arthur me rendit très malheureux.

Était-ce ma faute? C'est bien possible. J'ai toujours manqué d'un certain liant. Mes amis me disent que, malgré toute ma bonne volonté, je suis resté distant. Et puis, j'ai une tendance à tout prendre au sérieux, voire au tragique. La moindre égratignure, le plus petit manque d'égards s'exaspèrent à mes yeux, de façon invraisemblable : cela devient une blessure, un attentat à ma dignité. Il y a là certainement un fond d'orgueil. Cela ne serait rien, si mon imagination, ma sensibilité excessive ne me jouaient, à tout instant, mille tours. Mon bon sens naturel fait que je retrouve toujours mon assiette, avec la juste appréciation des choses. Mais il me faut, pour cela, revenir de loin. En attendant, le premier choc, auquel je suis incapable de résister, a été extrêmement douloureux, et comme cela se répète, au moindre heurt, je suis un perpétuel écorché. Tel j'étais déjà, — et peut-être plus encore qu'aujourd'hui, — au temps où Hache-Arthur, avec ses yeux de démon, ameutait contre moi la cour des moyens.

Et pourtant... pourtant, j'ai aussi, en moi, l'étoffe d'un bon garçon! Ne riez pas : je me sens une vocation contrariée de *bongarçonnisme*. Non seulement je suis prêt à obliger les autres, à me gêner pour eux, à m'effacer devant eux, mais je fais effort pour m'associer à leurs émois ou à leurs plaisirs, rire, plaisanter avec eux, — et même je me mets de la partie spontanément par une sorte de jovialité, ou de débonnaireté naturelle. Seulement, si des individus notoirement subalternes ont l'air d'abuser de ma gentillesse, alors je me redresse de toute ma hauteur. Que de fois, lorsque j'étais en veine de *bongarçonnisme*, ai-je vu ces individus, tout étonnés et ravis de me trouver si bon prince, me taper sur le ventre, en me disant,

d'un air patelin : « Au fond, n'est-ce pas, vous êtes un bon garçon comme nous! On n'est pas des bœufs!... » Cette façon familière de m'embrigader dans une confrérie qui n'est point la mienne m'a toujours offusqué, surtout lorsque j'entrevois que, pour en être, il faut donner les mains à mille lâchetés, à toute espèce de basses complaisances. Le spectacle ou le voisinage de la bêtise, de la grossièreté, de l'injustice étalée et triomphante m'a toujours fait sortir hors des gonds.

Mais ce que j'exècre par-dessus tout, c'est la cruauté, la tare honteuse du barbare, — cette vieille cruauté que, jusqu'à la dernière guerre, on avait pu croire assoupie et qui, depuis, semble avoir ressaisi le monde entier. Les générations qui viennent en paraissent infectées plus que jamais. Je songe à ce qui se passe en ce moment, en Russie, en Chine, au Mexique et ailleurs. Quel beau soufflet à toutes les illusions de progrès collectif! Ah! l'incurable humanité!... Si je m'attarde ainsi à mes souvenirs d'écolier, au récit de ces premières semaines de lycée, c'est que les cruautés de mes camarades ont remué alors ce qu'il y a de plus essentiel en moi. Mes horreurs, mes haines les plus vitales, les plus irréductibles, du moins sous leur forme consciente, datent de cette époque-là.

La cruauté des enfants est quelque chose de particulièrement affreux, parce qu'elle est instinctive et qu'elle paraît le geste élémentaire, la manifestation la plus spontanée et la plus candide de l'être humain. Les sévices que je subis alors me firent entrevoir ce fond hideux. La cruauté! jamais je n'ai pu admettre cette ignominie. Je lui ai toujours crié : « Je te hais! Je veux te détruire! Tu ne dois pas être!... » Et, comme je la voyais flamber dans les yeux de mes petits camarades, et que je ne pouvais rien contre eux, je devenais fou de rage. A mon tour, j'étais cruel. J'aurais voulu leur rendre mille coups, les anéantir!... Et puis, le sentiment d'une injustice permanente contre laquelle il n'y a rien à faire, que je retrouverais à chaque pas de ma route, d'une abjection originelle et irrémédiable, me submergeait l'âme de tristesse. Je ne pleurais pas. Je me raidissais de toutes mes forces contre les mouvements extrêmes qui m'agitaient. J'aurais souhaité seulement qu'on me laissât tranquille. Or, la tranquillité, la solitude, c'est ce que mes tourmenteurs étaient le moins disposés à m'accorder. J'étais condamné à vivre avec eux. Quelle société pouvais-je

avoir avec mon milieu ? Quelle action, quelle influence ? Les deux instincts primordiaux de ma nature, domination, contemplation, restaient ici sans emploi. Personne n'était disposé à m'écouter. J'étais l'ennemi, et je me voyais entouré d'ennemis. Qu'on me laissât au moins ruminer à mon aise mes tristes pensées ! Oui, qu'on me laissât dans un coin ! Qu'on fît comme si je n'existais pas ! Je jurais de ne pas bouger, de me faire oublier à tout jamais, de mourir, s'il le fallait...

* * *

Seule, l'heure de la classe mit un terme à mon supplice. Là, au moins, sous l'œil sévère du professeur, j'espérais être en repos.

Ce professeur commença par me terroriser. C'était un petit homme, que ses élèves avaient surnommé *Riquet* en des temps immémoriaux, à cause de sa taille exiguë, d'une houppe de cheveux qui se dressait belliqueusement sur son front, et sans doute aussi à cause de tout ce qu'il y avait de sec et d'étriqué dans sa personne. Le visage complètement rasé, ses lèvres minces distillaient une petite pluie fine, et les paroles qui en sortaient avaient quelque chose d'âpre et de cinglant comme un coup de martinet. Dès les premiers mots qu'il nous adressa, j'eus le pressentiment que mon année de quatrième ne serait pas précisément une partie de plaisir.

D'instinct, je m'étais placé près de mon camarade Eugène Henry, l'autre brimé, le gros garçon à la veste de velours. C'était le fils unique d'un fonctionnaire qui habitait la ville. Outrageusement gâté par ses parents, très indolent de son naturel, il avait la réputation, d'ailleurs imméritée, d'être un cancre. Depuis la rentrée, on l'avait mis au lycée comme pensionnaire, dans l'espoir que les rigueurs de l'internat stimuleraient sa paresse. Je remarquai qu'il avait la bouche toute noire de chocolat. Il devait en avoir une provision dans ses poches, car il n'arrêtait pas d'en croquer et d'en triturer quelque morceau. Je l'enviais, je l'admirais, à cause de ce chocolat inépuisable, à cause surtout de sa belle veste. J'éprouvais pour lui une vague sympathie, qui me semblait partagée. Tandis que le professeur dictait l'emploi du temps, tout en écrivant d'une main machinale, nous nous mîmes à causer en sourdine. C'était Henry qui causait le plus, car, pour moi, je n'étais pas

très rassuré. Mais, par une petite lâcheté, dont j'eus tout de suite le sentiment, ce fut sur moi que tombèrent les foudres du professeur : celui-ci hésitait à sévir contre le fils d'un fonctionnaire très influent en ville. Une retenue, allongée en claquement de fouet, me pétrifia sur mon banc, me scella les lèvres... Mais, quelques instants après, Henry, qui ne pouvait pas brider sa langue, me posa je ne sais plus quelle question. Je crus de mon devoir de répondre... Ce fut tragique. S'interrompant dans sa dictée, le sévère Riquet m'assena, à travers les vitres de ses lunettes, un regard terrible. Il ricana désagréablement et, de sa voix vinaigrée :

— Ah ! ah ! *Johannes garrulus !...*

Je dus quitter mon banc. D'un geste olympien, il me désigna la première marche de sa chaire : c'était là que j'étais condamné à m'asseoir. Moi ! avec toute ma sagesse, ma docilité, mon ardent désir de bien faire, j'échouais au banc de pénitence !...

Quelle catastrophe ! Je me sentais abîmé de honte et de chagrin, d'autant plus que je m'exagérais ma faute. Ce latin de cuistre ajoutait je ne sais quelle majesté à mon châtiment. Sans doute la sincérité, la profondeur de ma contrition réussirent à toucher le peu tendre Riquet. A la classe du soir, je fus autorisé à reprendre ma place auprès de mon camarade. Mais voici bien une autre histoire !... J'avais tellement peur maintenant de desserrer les dents que je résistai à toutes les sollicitations au bavardage dont me harcelait mon nouvel ami. Pourtant, j'aurais bien voulu lui demander une chose. Je venais de briser ma plume en la trempant d'un geste trop brusque dans l'encrier. Impossible d'écrire sous la dictée du professeur : ce qui allait m'attirer une nouvelle réprimande. Alors, du bout de mon porte-plume trempé dans l'encre, je traçai ces mots innocents sur un petit carré de papier : « Cher Eugène, je t'en prie, prête-moi ton crayon... » Et, clandestinement, je lui glissai le billet. Mais le vigilant Riquet avait saisi le manège. Je dus lui apporter moi-même le billet délictueux. Il le lut aux éclats de rire de toute la classe, en insistant d'un air scandalisé, sur les deux premiers mots :

— Cher Eugène !... Ah ! cher Eugène !... C'est du propre !

Et, d'une voix plus tonnante que jamais :

— Remettez-vous au banc de pénitence !

Je ne sais ce que ce vieux pion avait bien pu imaginer, quel vilain sens il attribuait à ces mots écrits par moi en toute candeur, et où se marquait simplement la politesse d'un enfant bien élevé, habitué à envelopper toute demande dans une formule affectueuse ou déférente. Peut-être y avait-il aussi, dans ces mots, une affirmation d'amitié naissante, un désir d'intimité plus grande avec un garçon qui me paraissait plus affiné, plus près de moi que mes autres camarades. Ma stupeur devant l'indignation inexplicable du professeur était sans bornes. Je n'y comprenais rien. Ce soir-là, je crus bien avoir touché les dernières limites du désespoir, d'autant plus qu'en étude, monsieur Wiart, me sachant puni en classe, s'en autorisait pour redoubler de sévérité à mon égard. Ce garçon pusillanime, n'osant pas affronter les turbulents, faisait de la discipline aux dépens d'un pauvre petit gars qui ne demandait qu'à l'aimer.

Je passai une nuit atroce, au milieu du chahut, qui reprenait régulièrement tous les soirs, dès que le gaz était baissé. Mon lit lui-même n'était pas un refuge pour moi. J'y étais bombardé à coups de traversins. Je devenais véritablement la bête traquée et qui ne trouve plus d'issue. Comme aux pires moments de ma vie, lorsque les circonstances me paraissent décidément inexorables et que le sentiment de la méchanceté et de la bassesse humaines s'exaspère en moi, je ne me disais pas : « Où fuir ? » mais j'éprouvais jusqu'à la frénésie ce besoin de m'évader... Alors, ne voyant pas d'autre moyen d'échapper à mes bourreaux et de conquérir un peu de repos et de solitude, je résolus d'être malade...

***

Je l'étais en effet. Les émotions violentes que je subissais depuis quelques jours m'avaient donné la fièvre. En outre, j'étais affaibli par l'insomnie, par le réveil trop matinal (le tambour nous jetait à bas de notre couchette dès cinq heures et demie du matin ! Quelle barbarie ! Je n'ai jamais pu m'y habituer !). Avec cela, le manque de soins, la nourriture insuffisante, du moins pour moi, dont l'estomac refusait certains mets. Je devais avoir très mauvaise mine. Aussi le maître d'étude ne parut-il pas autrement étonné, lorsque je me fis inscrire pour la visite du médecin.

Je l'attendis à l'infirmerie. Cette petite salle à l'atmosphère saturée par l'odeur fade des remèdes, aux murs nus, où se détachait, pour unique décoration, un crucifix de bois noir, me fit l'effet d'un lieu délicieux. Un feu doux brûlait dans un poêle. Cette chaleur discrète, comme c'était bon au sortir de l'étude glaciale ! Et il y avait des rideaux blancs aux fenêtres, une propreté un peu farouche dans toute la pièce, mais si délectable pour un petit malheureux qui vient de patauger dans la boue gluante de la cour des moyens ! Cette triste infirmerie, qu'elle me paraissait donc confortable et souriante ! C'était le refuge, le lieu de repos et de délices. Ah ! rester ici toujours !... Et, pour achever de me séduire, une jeune religieuse à figure angélique, la voix expirante, le pas glissant et feutré, le geste suave... Que cela me changeait des manières de Hache-Arthur et de ses bandes de Sioux !... Mais la supérieure parut, une grosse sœur Rataplan, rubiconde et moustachue, au gosier rauque de roulier, avec un accent caillouteux de Tarn-et-Garonne. Sans aucun ménagement, elle me prit le pouls et déclara, d'un ton autoritaire :

— Vous n'avez rien !... Tout ça, c'est des grimaces !... Ah ! ces enfants, ces enfants !...

Elle prononçait : « eng'fang », d'une manière qui me donnait le frisson.

Toutefois, le médecin ne fut point de son avis. Il me trouva de la fièvre, de l'agitation nerveuse, prescrivit le repos et du chloral pour la nuit. Incontinent, je fus mis au lit, un petit lit blanc, garni de rideaux, et qui me parut un paradis, la « Chapelle blanche » de mes rêves enfantins, par comparaison avec ma dure couchette du dortoir. Le lit ! Je ne demandais que cela. Je n'aspirais qu'à cela : solitude et repos ! Je dormis tout le reste de la journée et toute la nuit. Le matin, le roulement de tambour me réveilla, — et je me pelotonnai voluptueusement sous mes draps, en pensant que cela ne me regardait pas, que ce roulement, c'était pour les autres et que j'avais le droit de dormir tout mon soûl... Cependant, vers sept heures, on me fit lever pour la visite du médecin.

J'étais tout à fait remis : « l'enfant est un ressort neuf », disent les Goncourt. J'avais l'air tellement dispos, que le bon docteur prononça que je n'avais plus qu'à regagner mon étude. A cette idée, je m'affolai. Je pris mon air le plus maupiteux et

le plus douloureux. J'affirmai que je souffrais de cruels maux de tête...

— Très bien ! fit le docteur, narquois : vous serez à la diète toute la journée, et si cela ne réussit pas, une bonne purgation pour demain !...

C'étaient ses deux grands remèdes. Je ne pus soutenir d'en faire l'expérience. Avant midi, j'étais guéri... mais pour retomber dans mon enfer.

J'eus une rechute de désespoir, une crise tellement aiguë, que, même après tant d'années, je m'en souviens dans le plus petit détail. Je passai une nuit épouvantable. Le lendemain, qui était un dimanche, je suivis mes camarades à la chapelle, pour la grand messe. Cette grand messe m'acheva. C'est là, sur un banc de la chapelle, j'en ai encore la sensation présente, que mon désespoir atteignit à son paroxysme. L'église avait toujours été pour moi un lieu de recueillement, un lieu signifiant, qui me parlait un certain langage, exaltant et mystérieux, — et aussi un lieu de beauté, où je m'épanouissais, où je prenais confiance. Et voici que j'avais sous les yeux cette triste chapelle de lycée aux murs nus, au mobilier sommaire, à l'aspect administratif, avec on ne sait quoi de revêche. Un harmonium chevrotait dans un coin. Et je songeais à mon église de Briey, à son buffet d'orgue rococo, tout égayé de pots de fleurs, de guirlandes, de têtes d'anges, de séraphins musiciens, — et à l'organiste M. Wohlgemüth qui, sous ses doigts crochus, faisait jaillir des torrents d'harmonie, — aux figures bénignes des dévotes, aux petits saluts amicaux qu'on échangeait d'un banc à l'autre. Ici, rien que des visages renfrognés de maîtres d'études, nul respect du lieu, des polissons qui se battaient à coups de paroissiens, une atmosphère intolérable pour moi...

L'aumônier prononça un sermon d'apparat, un morceau appris par cœur, où il était question du bouclier de la Foi et du casque de l'Espérance, — toute une rhétorique vieillotte sans accent ni chaleur, qui sonnait comme une vaine formalité. Tandis qu'il parlait, je contemplais, au-dessus de l'autel, un grand tableau à prétentions artistiques représentant Jésus au milieu des enfants, — copie exécutée par le professeur de dessin, un ancien logiste, fruit sec de l'École des Beaux-Arts. Et je me remémorais parfaitement la parole évangélique : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Je regardais le

tableau, ces bambins roses, à mines de chérubins et ce grand Christ paternel qui leur tendait les bras... Tout à coup, il me vint à l'esprit que cette mise en scène était un affreux mensonge : les garçons qui m'entouraient, je les considérais tous comme de petits chenapans. Et quant à ce Christ débonnaire, quelle dérision ! Hélas ! personne, ici, ne songeait à me tendre les bras !... J'eus alors un sentiment si vif de ma détresse que je me mis à fondre en larmes, tandis que l'aumônier expédiait sa péroraison. Jusqu'à la fin de l'office, je ne cessai pas de pleurer et même de sangloter : je voulais attirer l'attention publique, tant et si bien qu'au moment de la sortie, le proviseur, qui traversait les rangs, me remarqua. Il m'appela, m'attira derrière un pilier, sous le préau. Et, avec un air de brusquerie joviale :

— Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce que nous avons ?...

— Monsieur le Proviseur, dis-je en sanglotant plus fort, je veux m'en aller ! Je ne peux pas rester ici ! Je ne peux pas, je ne peux pas !...

Cet homme affairé me donna une tape amicale :

— Tatatatata ! Ça vous passera !...

Là-dessus, rassujettissant son haut-de-forme, il tourna les talons. Je ne songeai certes pas à me pendre aux basques de la redingote de M. le Censeur, qui l'accompagnait. Le nez dans des paperasses, celui-ci n'avait rien daigné voir de mes larmes. C'était un bel homme, à fortes moustaches brunes, qui semblait planer au-dessus de toutes choses. On sentait que, pour lui, Bar-le-Duc n'était qu'une salle d'attente et qu'il se réservait pour de hautes destinées.

Puisque mes supérieurs ne daignaient pas m'entendre, je résolus de m'adresser à mes parents. Je leur écrivis une longue lettre, où je déclarais que c'était décidé, que j'avais l'intention de quitter le Lycée, que c'était la chose du monde la plus raisonnable, attendu que je ne ferais jamais rien dans une classe où j'étais sans cesse tourmenté par des camarades très méchants. J'étudierais beaucoup mieux sous la direction de « mon abbé », comme je disais, ce jeune vicaire qui, à Briey, m'avait donné des leçons pendant toute une année. Avec lui, je promettais d'être un élève exemplaire, enfin, mille folies... Je ne reçus jamais de réponse à ma lettre. Plus tard, j'appris qu'elle avait été interceptée par l'administration.

Ce fut le coup de grâce. Je me vis décidément comme un enfant abandonné, perdu dans un bois plein de pièges et de bêtes féroces. A la pensée de mon impuissance, des fureurs me prenaient, des mouvements de révolte me convulsaient les traits du visage. En étude, je restais immobile, les yeux vagues, baissés sur un dictionnaire que je ne feuilletais pas, et roulant les plus désolantes pensées. Cela n'échappait point à monsieur Wiart, notre pion, qui m'accusait de flâner et me collait, au cahier de correspondance, un 2 d'application. Mes colères intérieures me faisaient un mal affreux. J'en avais des palpitations continuelles... De quel droit m'infligeait-on une existence pareille? Au nom de quoi? Quel lâche plaisir éprouvait-on à me faire souffrir de la sorte?... Et puis, mon bon sens de petit Lorrain positif et courageux reprenait le dessus : pourquoi me désoler ainsi, puisque cela ne changerait rien? Je ne voulais pas me détruire, n'est-ce pas? Alors le mieux était de lasser mes bourreaux à force de patience. Je serais insensible, je ferais le mort, je ne les verrais même pas! Je les supprimerais de ma réalité!... Je ne me disais pas : « Ça finira bien! » Je n'avais aucune espérance. Mais j'étais sûr de tenir le coup, et que rien ne m'entamerait.

LOUIS BERTRAND.

*La deuxième partie au prochain numéro.)*

# LA GRANDE GUERRE

## VUE DU VERSANT ORIENTAL

### UN NOUVEL « HOMME MALADE » EN EUROPE

### I

> Quand la Turquie aura quitté le lit de « l'Homme malade », c'est l'Autriche qui viendra l'y remplacer.
>
> ALBERT SOREL.

Le nombre des publications parues sur la guerre mondiale est considérable, et beaucoup sont pleines d'intérêt.

Or, pour peu qu'on ait été mêlé aux événements de cette époque, on est surpris de découvrir en soi-même, à la lecture de ces ouvrages, une tendance à reviser ses propres appréciations. On est tenté de le faire, même pour celles qu'étayent des documents irréfutables. On voudrait, semble-t-il, les harmoniser avec celles d'illustres auteurs.

C'est pourtant à cette tentation qu'il faut résister, car notre contribution à tous sera d'autant plus utile que celle de chaque pays n'aura pas été influencée par l'apport des autres pays. La connaissance exacte de la grande époque 1914-1918 ne saurait ressortir que des apports de tous les États belligérants, sous leur angle de vision personnel. Pour contenir le maximum de vérité, l'histoire devra effectuer la synthèse de toutes ces visions différentes.

Cette évidence m'a frappé surtout en 1923, au cours de la conférence de Lausanne, en écoutant les récits d'Ismet pacha, président du Conseil turc et président de la délégation turque à cette conférence. Je le vois encore, la tête légèrement

penchée, avec sa timidité qui lui attirait toutes les sympathies, en dépit ou peut-être à cause de la résistance opiniâtre avec laquelle ce militaire égaré dans la diplomatie défendait les intérêts de son pays. Il évoquait devant nous la retraite de Gallipoli, si habilement masquée par le général Sir Jan Hamilton qu'elle fut un modèle du genre, puisqu'elle ne laissa pas une charrette des armées alliées sur la rive turque.

— Si cette retraite n'avait pas été effectuée, nous déclara le président du Conseil turc, si les Alliés étaient restés vingt-quatre heures de plus, ce sont les Turcs qui se seraient retirés, car ils étaient à bout de munitions.

Les diplomates s'écrieront : « A quoi tiennent les succès militaires! » Mais les militaires pourraient facilement rétorquer, avec d'autres exemples à l'appui : « A quoi tiennent les succès diplomatiques! » A quoi tient, en vérité, le succès tout court! Et quel tour aurait pris la guerre si, au lieu de la retraite des Alliés, celle des Turcs nous avait ouvert la voie des Détroits ? Décidément, c'est tout à fait à la lettre qu'il faut prendre le mot de Frédéric II : « Lorsqu'il pleut dans mon camp, il pleut aussi dans le camp de mon ennemi. »

***

Presque tout ce qui, jusqu'ici, a été écrit sur la guerre est dû à des personnages qui se trouvaient au versant occidental du drame : d'où, la tendance à reporter sur l'Allemagne non seulement la responsabilité de la conduite de la guerre, qui est indéniable, mais aussi les causes mêmes du conflit. Pour nous, Roumains, qui sommes situés du côté oriental de la conflagration mondiale et dont l'angle de vision était dirigé sur l'Autriche-Hongrie, nous croyons que la situation intérieure de la Monarchie dualiste a été la cause la plus déterminante de la mêlée des peuples.

Des signes révélateurs nous parvenaient, depuis longtemps déjà. L'Autriche-Hongrie avait eu, dans le passé, une fonction historique à remplir : protéger l'Orient chrétien contre l'Islam conquérant. En fait, elle n'a jamais pu défendre réellement contre les Turcs les peuples chrétiens qui étaient ses voisins ; elle a du moins constitué un centre autour duquel ils ont pu se grouper et former un bloc. Le déclin de l'islam fit cesser la mission historique de la monarchie habsbourgeoise.

D'autre part, la constitution, autour de l'Autriche-Hongrie, d'une ceinture de petits États nationaux libres et indépendants, tels que l'ancienne Roumanie de 1878, la Bulgarie, la Serbie, a donné aux nationalités de l'empire de François-Joseph des tendances centrifuges. Les guerres balkaniques de 1911-1913, en rehaussant le prestige et en agrandissant le territoire de ces États, et, par conséquent, en augmentant leur force d'attraction sur leurs congénères de l'Autriche-Hongrie, aggrava la situation intérieure de la monarchie. Au Parlement de Vienne et de Budapest, les représentants des minorités, si peu nombreux pourtant, commencèrent à parler avec une vigueur et une véhémence jamais connues auparavant : les nationalités qu'ils représentaient frémissaient à ces discours et les cadres surannés et vermoulus de l'archaïque empire faisaient entendre des craquements significatifs.

Le monde entier les entendait, et plus que personne les souverains, les dirigeants, les hommes d'État, les diplomates des deux empires germaniques alliés. L'état intérieur de la monarchie devenait l'objet de leurs soucis constants, commençait à les obséder.

En 1912, j'étais ministre de mon pays à Rome. Comme la Roumanie faisait alors partie de la Triple-Alliance, j'avais des rapports fréquents avec les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie dans la capitale italienne. On jugera de leurs préoccupations au sujet du sort de la monarchie dualiste, partagées aussi d'ailleurs par les ambassadeurs de la Triple Entente, d'après les extraits ci-dessous des dépêches et télégrammes que j'adressais, en 1912 et 1913, à mon gouvernement.

*Relation d'un entretien avec M. de Mérey, ambassadeur d'Autriche-Hongrie :*

« J'ai trouvé M. de Mérey, désorienté.

« La monarchie, me dit-il, se sent cernée par le cercle balkanique. Si le cercle se transforme en une confédération balkanique, l'accès par voie de terre de l'Autriche-Hongrie à Salonique est fermé. Les principales questions qui inquiètent l'Autriche-Hongrie sont, en premier lieu, l'agrandissement de la Serbie et du Montenegro, par l'éventuelle annexion du Sandjak et l'issue de la Serbie sur l'Adriatique. L'Autriche-Hongrie recevrait, si cette éventualité se réalisait, un double coup : d'une part, le Sandjak deviendrait un cul-de-sac, et,

d'autre part, l'équilibre adriatique serait modifié, la Mer Adriatique cessant d'être un lac intérieur austro-italien. »

Le 5 novembre 1912, j'écrivais encore à mon gouvernement :

« M. Barrère et Sir Rennel Rodd, ambassadeurs de France et de Grande-Bretagne auprès du Quirinal tout comme M. de Mérey, estiment difficile la situation de l'Autriche-Hongrie. Eux aussi se demandent de quel côté se dirigera l'expansion austro-hongroise et si, une fois le *statu quo* balkanique détruit, nous n'assisterons pas à une complète transformation de la monarchie.

« Les opinions diffèrent sur le résultat final de la crise. Et elles diffèrent aussi sur la puissance que représente l'empire des Habsbourg : les ambassadeurs de la Triple Entente le voient affaibli, travaillé à l'intérieur, surtout en ce moment, par les mécontentements des Slaves du Sud...

« ... La Triple Entente incline à penser que l'Allemagne, qui suit une politique réservée et très pacifique, et qui a repris ces temps derniers un contact plus étroit tant avec Saint-Pétersbourg qu'avec Londres et Paris, ne serait pas disposée à aller dans cette question jusqu'à un conflit. Elle cherchera à aplanir les difficultés et, selon les représentants de la Triple Entente, l'apaisement ne peut être obtenu que par le renoncement de l'Autriche.

« On constate chez les représentants de la Triple Entente une visible satisfaction d'avoir pris l'Autriche-Hongrie dans un étau et le désir qu'elle n'y échappe pas. La question se pose de savoir quel fruit recueillera l'Allemagne de cette crise et si le renoncement de l'Autriche-Hongrie n'aura pas pour effet un relâchement des liens de la Triple-Alliance. Quant à l'attitude de l'Italie, il semble qu'une certaine satisfaction se fasse sentir dans l'opinion publique de ce pays pour ce qui arrive à l'Autriche. Les sympathies vont aux États balkaniques et même à la Russie. »

*Extrait de mon rapport du 4 novembre 1912 sur les déclarations de Sir Rennel Rodd, ambassadeur de Grande-Bretagne.*

Il m'a dit : « Le cabinet de Berlin garde une attitude réservée et semble laisser entendre que la situation créée à l'Autriche-Hongrie ne serait pas pour elle un *casus fœderis*, cet accord ne visant que le cas où son alliée serait attaquée par une grande puissance. »

*Entretien avec M. de Jagow, ambassadeur d'Allemagne*, qui, le 8 novembre 1912, me dit notamment :

« La situation est inquiétante. Le point noir est la tendance de la Serbie à un agrandissement territorial jusqu'à l'Adriatique qui, s'il se réalisait, se ferait aux frais du territoire de l'Albanie. On pourrait admettre une extension territoriale de la Serbie vers l'Archipel dans la direction de Salonique... C'est la question de la Serbie qui est la plus difficile. J'ai vu aujourd'hui son représentant. D'après ses déclarations, la Serbie s'opposerait avec acharnement à une tentative de l'empêcher d'annexer des territoires vers l'Adriatique et ne serait pas disposée à accepter une issue dans l'Archipel... Nous désirons que les choses se calment. Nous avons comme vous une situation très difficile à l'égard de la Russie et nous tenons à entretenir de bonnes relations avec cette puissance. »

*Entretien avec M. Kroupensky, ambassadeur de Russie*, le 2 décembre suivant :

« L'ambassadeur de Russie m'a parlé de l'erreur personnelle de l'Empereur en 1878, d'avoir pris les districts de Bessarabie et m'a laissé entendre qu'on pourrait s'arranger. Comme je lui disais que nous devrions tous espérer qu'un conflit austro-russe serait écarté, il m'a répondu : « Oui, mais l'Autriche-Hongrie doit céder sur le port commercial à la Serbie sur l'Adriatique et ne pas tendre la corde parce que, cette fois, nous sommes prêts à toute éventualité. »

La Triple Alliance venant d'être renouvelée le 13 décembre, je disais à ce sujet, à mon gouvernement :

« Le renouvellement de la Triplice a été accueilli ici avec réserve et froideur; il est l'objet de vives critiques, surtout dans les partis de gauche. On a ici le sentiment que l'Italie appréhende de se voir entraînée par l'Autriche-Hongrie dans un conflit pour des intérêts qui ne lui tiennent pas à cœur. Les poids pacifiques dans la balance de la monarchie seraient l'Empereur et, paraît-il, l'archiduc héritier. Mais il y a une grande poussée en faveur d'un coup de force pour briser l'encerclement balkanique du slavisme, dont le port serbe n'est qu'un épisode. Il y a, en plus, l'élément dangereux de la haine accumulée entre l'Autriche et la Russie. A l'appui de la manière forte viennent s'ajouter la considération que les États balkaniques, et surtout la Serbie, sortent affaiblis de la guerre et

sont donc moins à redouter, et la conscience que, dans quelques années, les complications intérieures, que susciterait la marée montante du slavisme, seront encore plus difficiles à maîtriser.

« En examinant avec l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie ces considérations, je lui ai demandé, pour ce qui était de l'Italie, s'il ne croyait pas que la Triple Alliance était plutôt un instrument diplomatique que militaire. Il m'a dit que, malgré tout ce que l'on disait sur la défection éventuelle de l'Italie, il estimait qu'au cas d'un conflit armé dans lequel la Triple Alliance serait engagée, l'Italie marcherait avec ses alliés. Elle marcherait mal, a-t-il ajouté, mais elle marcherait avec nous. »

Mais les plus importantes des conversations que j'eus à cette époque, furent celle du 24 novembre 1912 avec M. de Jagow et celle de novembre 1913 avec M. de Mérey. Qu'on en juge.

### CE QUE M'ONT DIT MM. DE JAGOW ET DE MÉREY

Le 24 novembre 1912, je me rendais à l'ambassade d'Allemagne, au Palazzo Caffarelli qui, par une coïncidence étrange, se trouve situé entre le Capitole et la Roche tarpéienne. Après avoir jeté en passant un coup d'œil sur la cage des loups, que la municipalité de Rome entretient comme un symbole des origines de la Ville éternelle, j'entrai à l'ambassade. Ayant traversé le vestibule où des Walkyries échevelées, aux couleurs vives, détonaient dans la décoration d'un palais romain, je fus introduit chez l'ambassadeur.

D'une taille au-dessous de la moyenne, il avait, quoique jeune encore, un aspect de petit vieux, qu'une démarche traînante accentuait. Il vint à moi avec son air grelottant et en se frottant les mains, air et geste qui lui étaient habituels, même sous le ciel et le soleil les plus radieux de l'Italie. Après un de ces préambules faits de banalités, qui sont quelquefois le début mais d'autres fois aussi, il faut l'avouer, la substance même des entretiens diplomatiques, je restai pétrifié dans mon fauteuil en lui entendant prononcer ces paroles :

— Il y a, mon cher ministre, un nouvel « Homme malade » en Europe, c'est notre allié austro-hongrois. La situation intérieure de la monarchie dualiste est bien mauvaise. On peut s'attendre à tout. Quelle position difficile pour vous, à cause de la Transylvanie, pour nous à cause de la Bohême !

Il ajouta, d'un air absent, comme se parlant à lui-même :

— Il faudra pourtant laisser à la Russie la Galicie.

Puis, m'interpellant directement cette fois :

— Vous voyez, les perspectives sont très sombres. Mais que faire ?

Dans ma longue carrière, il m'est arrivé parfois de regretter d'avoir parlé, jamais de m'être tu. Je craignis un moment un piège. Je me raidis dans mon fauteuil en arcboutant toute ma volonté pour demeurer impassible. Je ne savais que penser d'une confidence aussi étrange que celle que je venais d'entendre. A quel dessein politique répondait ce verdict inexorable pour l'Autriche-Hongrie, prononcé à voix basse par l'être chétif et frêle qui représentait l'Allemagne ?

Comme il était de mon devoir, j'envoyai, à peine rentré à la légation, une dépêche à Bucarest. En voici un passage :

« M. de Jagow s'est montré inquiet au sujet de l'Autriche-Hongrie. Au moment, me dit-il, de la crise provoquée par l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, certains ont vu que Aehrenthal avait commis une faute par cette annexion et par la restitution du Sandjak. Aujourd'hui, nous voyons tous cette faute. La situation actuelle de l'Autriche-Hongrie est due à ce péché originel. L'Autriche-Hongrie sortira de la crise balkanique actuelle avec un bilan défavorable. De tous les éléments qui composent la monarchie, l'élément magyar est tout à fait hostile aux Slaves ; quant aux autres... De nos jours, on ne peut entraver les aspirations des nationalités qu'en les étouffant. Quelque malaisées et contestables que soient de pareilles mesures, elles se justifient par la raison d'État. C'est ce que nous sommes obligés de faire à l'égard des Polonais de la Prusse... La conformation à part de la monarchie l'empêche de prendre des mesures semblables. Je crains que, dans quelques années, et en dépit de tous les efforts qu'il faudra faire, nous n'ayons à nous inquiéter de l'état d'un autre « Homme malade » : l'Autriche-Hongrie. Quelle terrible curée cela serait ! Dans quelle situation nous nous trouverions avec nos Allemands de Bohême et combien votre position, avec plusieurs millions de Roumains de Transylvanie, serait difficile ! »

Aux paroles de l'ambassadeur d'Allemagne j'ajoutai les observations suivantes :

« Il semble que commence à se poser la question de

l'Autriche-Hongrie. L'armée de la monarchie, à cause des courants nationalistes, peut, à un moment donné, se trouver placée dans une atmosphère morale qui réduirait la valeur de ses qualités techniques. Et il est tout à fait caractéristique que ce doute commence à percer, non seulement chez les représentants de la Triple Entente, mais aussi chez celui de l'Allemagne. »

Cette dépêche fut mal accueillie. Notre chancellerie, — était-elle la seule dans ce cas? — n'aimait pas recevoir des informations qui allaient à l'encontre d'idées préconçues et des vues du ministre roumain des Affaires étrangères d'alors. Ma dépêche fut apostillée par mon chef, Maïoresco, d'autant de points d'exclamation qu'il en fallait pour couvrir de ridicule, par leur file alignée, l'auteur du document. J'appris par la suite que les commentaires, qu'il fit verbalement, étaient fort désobligeants pour moi et autant pour M. de Jagow. Quelques semaines plus tard, ce dernier était nommé secrétaire d'État aux Affaires étrangères de l'Empire allemand. J'étais vengé. En outre, peu de temps après, mon collègue de Constantinople envoyait une dépêche à peu près identique à la mienne, à la suite d'une conversation qu'il avait eue avec M. de Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne en Turquie, successeur du baron Marschall von Bieberstein.

Le même M. de Wangenheim, se trouvant, tandis qu'il était ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, de passage à Paris en 1913, eut avec un haut personnage du quai d'Orsay, de qui je le tiens, une conversation intime chez l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Schœn. Il déplorait, dans cet entretien, que les relations de la France et de l'Allemagne restassent tendues et qu'on n'arrivât pas à une entente de ces deux grands peuples qui aurait assuré la paix du monde. Comme il était naturel, son interlocuteur lui représenta qu'il y avait, entre les deux pays, la question d'Alsace-Lorraine qui empêchait toute collaboration intime et permanente. M. de Wangenheim le prit à part dans un coin du salon, comme s'il avait peur d'être entendu, et lui dit qu'un arrangement sur l'Alsace-Lorraine n'était pas impossible et qu'on pouvait trouver à cette grave question une solution satisfaisante pour les deux pays. Il ajouta tout bas, sur un ton confidentiel :

— Je viens de vous livrer le secret de mon souverain.

Il est possible que ces avances n'aient été qu'une de ces manœuvres à l'égard de la France, si souvent employées par le Kaiser. Mais il se peut aussi que cette idée de réconciliation franco-allemande, par la solution du litige alsacien-lorrain, doive être rapprochée des vastes plans de partage de l'Autriche ou de trialisme; ou encore des projets de création d'un duché autonome de Lorraine, ayant comme duc un des fils de l'archiduc héritier François-Ferdinand.

Plus tard, au cours de ma mission en Russie, je devais apprendre que des perspectives analogues, relatives à un éventuel partage de l'Autriche-Hongrie, avaient été ouvertes par l'empereur d'Allemagne lui-même à M. de Witte, au cours d'une visite que Guillaume II faisait au Tsar.

Du côté austro-hongrois également, on ne se dissimulait pas la gravité de la situation intérieure de la monarchie. J'ai eu l'occasion de rappeler ailleurs le mot de M. de Mérey, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Rome, sur cette situation de son pays. Comme je venais lui faire mes adieux avant mon départ pour Saint-Pétersbourg, où j'étais transféré, l'ambassadeur me dit à brûle-pourpoint:

— Mon cher ministre, jusqu'ici nos relations avaient été fondées sur un accord tacite : on ne parlerait pas de la Transylvanie. Aujourd'hui, je vois que tout est changé : nos bonnes relations ne se maintiendront que si l'on parle de la Transylvanie.

Je ne comprenais pas où il en voulait venir. Il ajouta :

— Votre mission à Saint-Pétersbourg s'ouvre sous des auspices inquiétants pour l'Europe. Si, d'ici quelque temps, l'Autriche-Hongrie fait la guerre, nous serons évidemment obligés de bousculer quelques régiments polonais ou tchèques, mais la monarchie est parfaitement capable de vaincre. Si nous laissons, au contraire, passer quelques années, nous risquons d'être complètement paralysés par notre situation intérieure. Alors, à quoi bon une flotte et une armée, et que resterait-il de notre puissance sans une expansion possible vers le sud? Nous ne serions plus qu'une grande Suisse.

Plus d'un an s'était passé depuis que M. de Jagow et M. de Mérey m'avaient fait les déclarations qu'on vient de lire.

LE PACTE DE KONOPICHTE

Or, en l'automne de 1913, une entrevue eut lieu dans un château de Bohême entre deux personnages qui allaient bientôt faire parler d'eux dans tout l'univers. Au printemps suivant, l'entrevue se renouvela ; celle-ci demeurera célèbre. L'empereur d'Allemagne venait rendre visite au châtelain, admirer ses magnifiques roseraies, tout épanouies par ce beau mois de juin 1914, faire avec lui des parties de chasse et arranger le sort du monde. Car le châtelain n'était autre que l'archiduc François-Ferdinand d'Este, héritier du trône austro-hongrois, et le château s'appelait Konopichte.

Personne, jusqu'ici, n'a révélé exactement ce qui s'est passé dans cette entrevue (1). Elle reste enveloppée de mystère. Quelques jours après, un des deux interlocuteurs était assassiné à Serajevo. Même si le second voulait parler, ses affirmations unilatérales seraient d'une moindre valeur pour la connaissance exacte de la vérité et pour l'histoire.

On connaît, en revanche, les idées qui préoccupaient constamment, depuis quelques années, les deux personnages. C'étaient celles-là mêmes dont les paroles de MM. de Jagow, de Mérey et de Wangenheim, dès 1912 et 1913, m'apportaient l'écho. Si le monde politique et diplomatique des deux empires était obsédé par ces idées, à plus forte raison devaient l'être les deux princes, plus directement intéressés que personne à l'avenir de leurs empires et de leurs dynasties.

Les perspectives qu'avait ouvertes le Kaiser au comte de Witte montrent que, dès la fin de 1912, le souverain était inquiet de la situation intérieure de la monarchie dualiste et du malaise qu'y avaient fait naître les crises balkaniques. Il se rendait compte que les Habsbourg n'étaient plus maîtres de l'attelage : les rênes leur échappaient ; l'empire-mosaïque ne pouvait plus être maintenu dans l'état précaire où il se trouvait. Cette évidence était proclamée de plus en plus par de nombreux hommes d'État et écrivains politiques européens, comme une fatalité inévitable. Le monarque allemand ne pouvait pas s'obstiner à ignorer cette situation ; il se trouvait forcé d'envisager l'éventuelle succession du « nouvel Homme malade de

(1) Voir *la Roseraie de Konopichte*, par M. Jean Pozzi, dans *le Correspondant* de juin 1919.

l'Europe », comme disait son propre ambassadeur à Rome. D'ailleurs, les interventions vaines et répétées de l'Allemagne à Vienne, pour décider les Austro-Hongrois et surtout les Hongrois, à améliorer la situation des nationalités, prouvent que le Kaiser, aussi bien que son gouvernement, voyaient l'abîme vers lequel les dirigeants de la monarchie dualiste poussaient l'Empire. Venant à Konopichte avec ces inquiétudes, le Kaiser, dont on connaît le tempérament et la loquacité, pouvait-il ne pas discuter avec son hôte des problèmes d'une actualité aussi brûlante ?

Et l'Archiduc? Tous les témoignages s'accordent à le présenter comme un homme malade. M. Wickham Steed l'appelle demi-fou, hanté par une idée fixe : l'établissement de ses deux fils, nés de son union morganatique avec la comtesse Sophie Chotek, ancienne demoiselle d'honneur de l'archiduchesse Isabelle. Malgré ses insistances pressantes et réitérées, le vieil empereur François-Joseph s'était toujours opposé, soutenu par la plupart des archiducs et par une grande partie de l'aristocratie, à l'élévation de la comtesse Sophie Chotek au rang d'archiduchesse. Tout ce que son époux put obtenir, et avec quelles difficultés ! ce fut qu'on lui conférât le titre de princesse et ensuite celui de duchesse de Hohenberg, et cela seulement après la naissance des deux garçons, Maximilien et Ernest. L'archiduc héritier avait dû reconnaître, par un serment prêté devant l'Empereur, que ses enfants n'avaient pas le droit de régner. En désirant obtenir le titre d'archiduchesse d'Autriche pour la duchesse de Hohenberg, François-Ferdinand voulait, non seulement satisfaire son épouse passionnément aimée, mais encore éluder par ce moyen la *Pragmatique sanction* de Marie-Thérèse, d'après laquelle le trône devait être occupé par des descendants légitimes d'archiducs et de leurs épouses d'égale naissance (*ebenbürtig*), ce qui excluait toute perspective pour ses fils. D'ailleurs, même avant la naissance de ses enfants, l'archiduc héritier était connu pour ses sentiments hostiles aux Hongrois et à la prépondérance que ceux-ci poursuivaient avec ténacité, souvent avec rudesse. Depuis longtemps, on savait qu'il pensait empêcher la suprématie hongroise, qui menait l'empire à la ruine, par la création d'une sorte de fédéralisme trialiste : Autrichiens, Hongrois, Slaves. Quand ses enfants furent nés, ce plan politique se trouva en concordance avec le

souci intime de sa vie : l'avenir de ses enfants, qu'il fallait assurer de son vivant, puisque, s'il venait à disparaître, — et il a toujours cru qu'il n'arriverait pas à régner, — il n'y aurait plus personne au monde pour les protéger dans une cour, où tous les considéraient comme des bâtards. C'était là le cauchemar de sa vie. Ainsi, ses plans politiques, destinés à sauver la monarchie, satisfaisaient en même temps ses sentiments paternels, et cet accord entre ses intérêts et ceux de l'Empire décuplait l'ardeur qu'il mettait à en poursuivre la réalisation.

Telles étaient les idées et les préoccupations qu'apportaient à Konopichte l'empereur allemand et l'archiduc héritier austro-hongrois : celles de l'un s'emboîtaient pour ainsi dire dans celles de l'autre. Guillaume II cherchait une issue à une situation qui lui paraissait inextricable ; François-Ferdinand songeait, d'après une version rapportée par M. Wickham Steed (1), à créer pour ses fils deux royaumes slaves fédérés avec l'Autriche allemande sous l'égide et l'armature de fer de l'empire allemand, ce qui eût équivalu à la mainmise de l'Allemagne sur toute l'ancienne Autriche-Hongrie. Ainsi, la solution de l'archiduc héritier avait, aux yeux du Kaiser, le mérite d'être une transaction entre les deux extrêmes : le partage ou l'incorporation. Pour ce qui est de la présence à la partie de chasse de Konopichte des amiraux commandant en chef les flottes allemande et austro-hongroise, ce pouvait être une simple mise en scène imaginée par ce régisseur passé maître en l'art du bluff, qu'était le Kaiser, et destinée à intimider. D'ailleurs, l'archiduc était obsédé lui-même par cette idée bien avant 1912, puisque, le 10 juillet 1909, c'est-à-dire quelques années après son mariage, il fit avec sa femme au vieux roi Charles, à Sinaïa, sa première visite officielle à une cour étrangère.

M. Jean Bratiano était alors ministre des Affaires étrangères. Lui ayant exprimé il y a peu de temps mon désir de connaître son sentiment sur la personnalité de l'archiduc, voici la réponse que je reçus de lui ; sa lettre est datée du 19 novembre dernier, exactement cinq jours avant la mort du plus grand et du plus illustre homme d'État de Roumanie, lettre qui est sans doute le dernier document politique écrit de sa main.

Parlant de la conversation qu'il avait eue à Sinaïa avec l'archiduc, M. Jean Bratiano m'écrivait :

(1) *Through Thirty years*, par M. Henry Wickham Steed.

Bucarest, le 19 novembre 1927.

« Mon cher ami,

« ... J'ai eu avec l'Archiduc, à Sinaïa, des conversations très intimes et très importantes : il ne m'a pas laissé l'impression d'un demi-fou, mais d'un homme d'une intelligence plutôt bornée et d'une volonté très obstinée. Il m'a parlé des Hongrois en les qualifiant de « misérables » qu'on ne pourrait mettre à la raison que par la force et il prévoyait qu'il aurait besoin de notre concours pour y arriver.

« Certes, non seulement il était tendrement attaché à sa femme, mais il avait un grand respect, et même de l'admiration pour elle. Il m'a dit textuellement : « Elle n'est pas seulement ma femme, elle est mon meilleur ami et je n'ai pas de secret pour elle. » Il était très sensible aux attentions qu'on avait pour elle, et c'est pour cela que, d'accord avec moi, le roi Charles a décidé de lui rendre en Roumanie des honneurs qu'on lui refusait ailleurs. Ce n'est qu'après Sinaïa que l'empereur d'Allemagne et d'autres souverains l'ont traitée de même.

« Je pense que l'archiduc désirait ardemment faire revenir l'Empereur sur les conditions qu'il lui avait imposées, lors de son mariage, et obtenir pour sa femme une autre situation. Mais, étant donné la franchise qu'il y a apportée, je n'ai pas eu l'impression qu'il voulût faire de ses fils ses successeurs au trône, car, à deux reprises, il m'a longuement entretenu de ses rapports avec son neveu, dont il dirigeait l'éducation politique et il me certifiait que celui-ci, qu'il considérait comme son successeur, ne changerait rien à sa politique. Pour ce qui est de l'empereur François-Joseph, il le traitait comme *der alte Herr* dont on doit attendre la fin pour remettre, sous son règne, de l'ordre dans les affaires de la monarchie tombée sous l'autorité des « misérables » de Pest.

« Ce n'est pas un morcellement de l'Autriche-Hongrie qu'il désirait pour créer des trônes à ses enfants. Il tendait à donner un caractère fédératif à la monarchie. Cela pour réduire les Hongrois ; mais il n'entendait pas amoindrir la puissance effective de l'Empereur, au contraire. Sans me l'avoir expressément proposé, — c'était dans son esprit le programme de la *Gross Oesterreich*, comprenant une alliance intime avec le Royaume de Roumanie ; il y voyait ce dernier jouant un rôle

analogue à celui de la Bavière dans l'Empire allemand; dans une telle alliance, l'Empereur aurait trouvé un appui contre la prépondérance magyare...

« Votre très affectueusement,

« JEAN J.-C. BRATIANO. »

Même pendant la guerre, au moment où l'Allemagne se croyait victorieuse et, par conséquent, sûre de pouvoir réaliser ses volontés, une variante de cette idée reparut sous la forme du célèbre système de la *Mitteleuropa.*

A mon avis, la guerre a été décidée non pas à Konopichte, mais après l'assassinat de Serajevo. Dès lors, la confidence du prince de Monaco, selon laquelle, en apprenant l'assassinat, le Kaiser aurait murmuré : « Maintenant, tout est à recommencer », s'éclaire d'une lumière nouvelle.

Il me souvient d'ailleurs que le roi Charles de Roumanie, m'ayant accordé une audience quelques jours après le drame de Serajevo, me lut une lettre du prince Carol, qui se trouvait alors en Allemagne. Le prince relatait à son oncle un déjeuner intime à Potsdam : le Kaiser, encore sous l'impression de la nouvelle de l'assassinat, reçue à Kiel, avait gardé pendant tout le repas une attitude morne. Finalement, il se leva de table, en formulant de violentes imprécations.

Quelle que soit la réalité de ce qu'on a appelé le « pacte de Konopichte » et des plans concernant l'Autriche-Hongrie qui y furent discutés, une chose peut être considérée comme acquise : c'est que la situation intérieure de la monarchie dualiste, « l'Homme malade », préoccupait l'empereur d'Allemagne et que, par des tâtonnements, il cherchait à résoudre cette question angoissante pour l'empire allemand : Que fait-on de l'Autriche-Hongrie ?

Le partage de la monarchie, le pacte de Konopichte, — quelle qu'en soit la valeur, — le travail d'approche à l'égard de la France, ne sont que des aspects d'un même problème, dans le cadre de la paix. L'assassinat de l'Archiduc a transposé ces projets sur le plan de la guerre : ce fut l'étincelle qui, tombée sur le terrain inflammable du militarisme allemand, mit le feu aux poudres. Un dernier témoignage achèvera d'éclairer, d'une façon impressionnante à notre avis, la situation.

Le 26 novembre 1912, c'est-à-dire quatre jours après la décla-

ration que venait de me faire, à Rome, M. de Jagow, M. Kiderlen-Waechter, ministre des Affaires étrangères d'Allemagne, faisait, devant la commission du Conseil de l'Empire, sur la politique allemande en Orient et la guerre balkanique, un exposé dont il nous faut citer le passage suivant :

« La plus grande difficulté réside dans la demande de la Serbie, qui réclame un port sur l'Adriatique et une voie d'accès vers ce port. Quelques puissances ont reconnu cette demande comme fondée ; la Russie s'est montrée particulièrement décidée... l'Autriche et l'Italie ont déclaré que cette demande était incompatible avec leurs intérêts, mais se sont déclarées prêtes à tenir compte de l'intérêt économique sur lequel insiste la Serbie elle-même, en acceptant de reconnaître à la Serbie une voie ferrée vers un port de l'Adriatique et la libre utilisasation économique de ce port... Il y a lieu d'espérer que la Serbie acceptera les désirs de l'Europe. S'il en était autrement, l'Autriche serait forcée d'obtenir une solution par la violence. Le danger de la situation actuelle, c'est qu'il n'est pas sûr que le gouvernement russe soit assez fort vis-à-vis de son opinion publique pour ne pas intervenir en pareil cas en faveur de la Serbie. Pour notre alliée, l'Autriche-Hongrie, et en seconde ligne pour l'Italie aussi, des questions vitales très graves sont en jeu. Nous lui avons donné et lui donnerons encore un large appui diplomatique, mais nous laisserons à notre alliée le soin de faire valoir elle-même ses revendications. S'il arrivait, contre notre espoir, qu'en faisant valoir ses intérêts vitaux, auxquels elle ne saurait renoncer sans diminuer du même coup sa situation de grande puissance en face des exigences présomptueuses des Slaves, notre alliée fût attaquée par la Russie, nous serions obligés, dans notre intérêt le plus direct, d'intervenir avec toute notre force pour remplir nos obligations d'allié.

« Le but de notre alliance, c'est de maintenir intacte la situation de grande puissance de la grande monarchie de l'Europe centrale notre voisine, afin que nous ne nous trouvions pas un jour, comme l'a dit le prince de Bismarck, nez à nez avec la Russie et ayant la France dans le dos. Donc, si l'Autriche-Hongrie, pour une raison quelconque, se trouve obligée de lutter pour sa position de grande puissance, il faut que nous nous rangions à son côté, afin de n'être pas obligés ensuite de combattre seuls à côté d'une Autriche affaiblie. Cela ne nous

empêchera pas, dans l'avenir, de mettre en jeu toute notre influence pour atténuer les désaccords : la limite, c'est que nous ne devons pas imposer à notre allié une humiliation. Nous voulons éviter la guerre tant que nous le pourrons avec honneur; mais si cela devient impossible, nous la regarderons en face avec calme. »

Le doute ne nous semble plus possible. En 1914, se réalisait l'éventualité prévue, dès 1912, par le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne. Entre les deux dates, la situation est la même. En 1912, l'Autriche-Hongrie veut faire la guerre et demande à l'Italie et à la Roumanie de la faire avec elle pour l'attribution de Scutari à l'Albanie; mais ces deux pays refusent et la monarchie dualiste est retenue par la Triple Entente et l'Allemagne. En 1914, s'ajoute à cette situation un fait nouveau : l'assassinat de Serajevo. Aussitôt, il est considéré à Vienne comme une atteinte portée à la situation de grande puissance de l'Autriche-Hongrie, et cette fois, l'Allemagne qui, nous le verrons plus tard, aurait pu retenir son alliée, ne le fait plus : elle croit qu'il faut remplir l'engagement pris par le ministre des Affaires étrangères en 1912 devant la commission du Conseil de l'Empire, et elle se tient « dans son armure étincelante » aux « côtés de son brillant second ».

M. Poincaré, dans ses *Neuf années de souvenirs*, cette grande œuvre d'histoire diplomatique et politique contemporaine, résume, en un frappant raccourci, la situation de l'Europe en 1912; c'est une confirmation hautement autorisée du point de vue que nous exposons ici. « Ainsi, minorité pangermaniste (en Allemagne) qui, comme l'avait déjà dit le colonel Pellé, tendait à devenir un danger permanent; complaisances de l'Allemagne vis-à-vis de l'Autriche; haine de l'Autriche contre la Serbie : que de causes réunies, dès 1912, pour miner le sol sous les pas de l'Europe! »

Le facteur austro-hongrois, cause déterminante de la guerre! N'en ai-je pas eu une nouvelle confirmation, tardive celle-là, en 1919? J'étais alors haut-commissaire de mon gouvernement en Hongrie, pendant l'occupation de la capitale hongroise par les troupes roumaines.

C'était sur les bords du Danube, à l'hôtel Gellert, résidence du commissariat et du commandement militaire roumain. Régime militaire. Un jour, mon ordonnance m'apporta une

carte de visite sur laquelle je lus : « General Von Morgen, Angestellt an der Deutsche Botschaft in Wien (1). » Je n'avais pas vu d'Allemands depuis la guerre et il me souvint des attaques violentes dirigées contre moi dans les journaux allemands et autrichiens, dans la *Neue Freie Presse* et la *Vossische Zeitung*. Le traité de Versailles était signé, mais non ratifié. J'hésitai un moment, puis je dis à mon ordonnance de faire entrer le visiteur.

Je vis apparaître, rigide d'aspect et dans une attitude de soldat, le général von Morgen, que j'avais connu à l'époque où il était attaché militaire. Pendant qu'il prenait place dans le fauteuil que je lui désignais, je décidai d'éviter toute parole de nature à lui rappeler le souvenir douloureux de la victoire des Alliés et, en général, à le froisser. Je commençai donc par lui demander des nouvelles de sa femme; je m'enquis de sa santé. Mais aussitôt, il amena lui-même la conversation sur un sujet que j'estimais brûlant :

— La Roumanie a eu raison de faire ce qu'elle a fait, me dit-il. C'était votre devoir. La politique de M. Bratiano a triomphé. Nous avons eu, nous autres Allemands, ces derniers temps, des hommes absolument inférieurs pour diriger notre politique extérieure. Et nous, qui représentions la force dans l'alliance austro-allemande, nous nous sommes laissé entraîner par Vienne dans la guerre. Nos hommes d'État n'ont pas vu clair. C'est nous qui devions adopter le principe des nationalités, parce que c'était le principe viable, et non pas nous acharner à défendre un État hétéroclite et désuet.

Comme je ne répondais rien, il continua :

— Maintenant, l'Allemagne est par terre. Mais on est très dur pour nous, la France surtout. Je connais les relations de grande amitié que votre pays entretient avec elle. Ne pourrait-on pas lui démontrer qu'il y a un intérêt général à ce qu'on nous laisse vivre? Le bolchévisme est un danger pour nous tous, mais les États qui l'ont subi en restent immunisés et seront fatalement entraînés, comme par une oscillation mécanique de pendule, à passer à l'autre extrême, à la monarchie (2).

Tous ces témoignages indiquent ceci : c'est qu'il existait avant la guerre, au centre de l'Europe, un état de malaise

(1) Général von Morgen, de l'ambassade d'Allemagne à Vienne.

(2) Une intervention du même genre, à laquelle j'ai assisté à Gênes, en 1922, a été faite par M. Rathenau auprès de M. Bratiano, président de notre délégation.

provoqué par la situation intérieure anachronique de l'Empire austro-hongrois. En toute conscience, il n'est pas dans mon intention d'absoudre l'Allemagne et de ne pas reconnaître la grande part qui lui incombe des responsabilités de la guerre. On verra par la suite qu'elle aurait pu empêcher les entraînements de son alliée l'Autriche-Hongrie et qu'elle ne l'a pas fait. L'action que les deux alliées exerçaient réciproquement l'une sur l'autre enchevêtrait la trame à un tel point qu'il est extrêmement difficile, sinon impossible, de départager les torts. Mais, pour nous, Roumains, il reste certain que la situation intérieure de la monarchie dualiste fut l'une des causes principales de la guerre mondiale.

### LA CRISE ORIENTALE

Aux abords de 1913, la situation européenne causait de vives préoccupations. C'est surtout de l'Orient que des nuages menaçants s'élevaient. Coup sur coup, trois affaires avaient alarmé les chancelleries européennes : Agadir, la question de Bosnie et la guerre de Libye. Celle-ci fut cause des complications qui ont suivi dans les Balkans, en montrant la faiblesse de la Turquie. Pour les États balkaniques, quel encouragement à attaquer l'empire des Sultans!

On ne se trompait pas en Roumanie, lorsqu'on envisageait avec inquiétude les coups de sape qui ébranlaient l'Empire ottoman. L'opinion publique de mon pays, malgré des sympathies très vives pour l'Italie, était plus que réservée à l'égard de Rome, et je me rappelle le mécontentement que cette attitude des Roumains suscita en Italie, particulièrement chez le marquis di San Giuliano.

La crise orientale ne menaçait pas seulement le *statu quo* des Balkans; elle avait contribué aussi à provoquer des craquements dans la Triple Alliance. Ainsi, en ce qui concerne les rapports entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie, on pouvait déjà observer que les efforts de la diplomatie officielle des deux États ne parvenaient pas à masquer leur rivalité et leur lutte d'influence dans différents pays. Au sujet de l'Adriatique, cette rivalité avait obligé les gouvernements de Vienne et de Rome à conclure un des accords les plus étranges qu'on ait jamais eu à enregistrer : un pacte d'abstention à base de méfiance, — *pro-*

*messi di non fare*, — ce qui veut dire, dans une traduction colorée : « A bas les pattes! » En 1912, l'Albanie était appelée par les uns « une pomme de discorde », par d'autres « la Pologne balkanique ».

M'occupant, dans un rapport que j'envoyais en 1912 à Bucarest, des relations austro-italiennes, j'écrivais notamment :

« Selon toutes les probabilités, la Triple-Alliance renouvellera son traité. Mais, à chaque renouvellement, la contribution de l'Italie semble plus faible et plus en désaccord avec le sentiment public. Je cite à ce sujet l'appréciation récente de deux hommes politiques marquants de l'Italie : M. Bertolini, le nouveau ministre des Colonies, expliquait que « les relations de l'Italie et de l'Autriche-Hongrie ne pouvaient être que l'alliance ou le conflit ». Et quant au vieux marquis Visconti-Venosta, qui a joué un rôle dans l'adhésion de l'Italie à la Triplice, il exprimait récemment à un ambassadeur le doute suivant : « Dans quelle mesure la Triple-Alliance pourrait-elle résister, en ce qui concerne l'Italie, à la nouvelle situation créée par la crise balkanique ? »

A Constantinople même, j'ai eu l'occasion de recueillir de la bouche de l'ambassadeur d'Allemagne, le baron Marschall von Bieberstein, des imprécations qu'il ne prenait même pas la peine de voiler, contre « la folie italienne » qui risquait de compromettre l'œuvre de sa vie : l'emprise de l'Allemagne sur l'Empire ottoman.

Enfin, en Italie, les manifestations populaires de l'esprit et des sentiments publics constituaient un démenti presque quotidien de la diplomatie officielle. Le marquis di San Giuliano s'efforçait, avec une fidélité et une loyauté auxquelles il faut rendre hommage, de garder une correction parfaite aux relations avec Vienne. Mais, contrairement à la tendance fréquente en Italie à faire trop la politique de l'avenir et pas assez celle du présent, penchant dû à l'acuité de vision instinctive de ce peuple politique, le marquis di San Giuliano semblait s'interdire à lui-même la perspective des développements ultérieurs de la situation européenne et se cramponner au moment présent comme pour y figer sa politique. Plus d'une fois, tout en observant de notre côté à nous, Roumains, la même loyauté à l'égard de Vienne et de Berlin, j'eus l'occasion de lui montrer quel appoint utile pourrait être, pour l'Italie, le concours des petits

États, et surtout celui de la Roumanie, les deux présentant ceci de caractéristique et de commun d'avoir des revendications nationales dans les empires dont ils étaient les alliés. Je lui rappelai également que Jean Bratiano père n'avait voulu entrer dans la Triplice que si l'Italie y entrait et en même temps qu'elle. Pour nous, notre présence dans la Triple-Alliance fut une nécessité inéluctable, créée par l'attitude de la Russie à notre égard ; mais nous nous rendions compte que la similitude de situations entre l'Italie et la Roumanie, outre l'affinité de races, devait, au sein de la Triplice, rapprocher nos deux pays. Cependant, toutes mes tentatives d'établir des liens plus étroits, dans le cadre même de la Triple-Alliance, entre l'Italie et mon pays, se heurtaient à l'obstination du marquis de San Giuliano, qui se résumait en cette phrase : « Le chemin de Rome à Bucarest passe par Berlin. » La ligne du Simplon n'existait pas alors.

Il m'a paru frappant que le marquis, malgré ses grandes qualités, n'avait aucune vision de l'avenir. Et pourtant, en 1912, n'avions-nous pas été sollicités, les Italiens et nous, par le Ballplatz de Vienne, d'entreprendre une action militaire pour l'attribution de Scutari d'Albanie, que l'Autriche-Hongrie à aucun prix ne voulait laisser au Monténégro? Je souligne ce fait, parce qu'il me paraît avoir été l'origine de la méfiance que la politique de la monarchie dualiste commença à inspirer en Roumanie. Nous n'arrivions pas à comprendre comment la diplomatie de Vienne avait pu, pour des intérêts spécifiquement austro-hongrois, envisager de troubler la paix et de faire appel à l'Italie et à la Roumanie, en déformant l'esprit même de la Triple-Alliance. En effet, le pacte désigné sous ce nom n'était, dans sa lettre et son esprit, qu'un traité de défense de la paix contre une agression éventuelle de la Russie. Cette action de l'Autriche-Hongrie marqua une date pour la Roumanie. Son attitude ultérieure montra combien nos appréhensions encore confuses avaient été justifiées.

Depuis l'avènement aux affaires du baron d'Aehrenthal, le centre de gravité de la politique de la Triple-Alliance était passé de Berlin à Vienne.

Dans ses *Mémoires*, M. Kiderlen Waechter disait en octobre 1912 : « Berchtold m'agace, parce qu'il ne sait absolument pas ce qu'il veut. Il faut que nous fassions tout pour empêcher que la direction de la politique ne passe de Berlin à

Vienne : Aehrenthal avait malheureusement réussi à retirer la direction à Bülow. Cela pourrait nous coûter cher un jour. »

L'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, le jeu serré de l'Autriche-Hongrie à l'égard de la Russie, la défaite de M. Iswolsky, avaient créé dans la monarchie dualiste un sentiment national étrange et encore inconnu, une sorte de patriotisme autrichien exalté. Cet état d'âme était factice et peu durable sans doute, mais il n'est pas moins vrai que la diplomatie austro-hongroise se sentait pour ainsi dire gonflée par les succès qu'elle avait remportés, et comme les succès lient les hommes plus que les défaites, on assistait à ce phénomène curieux d'éclosion : une sorte d'âme austro-hongroise dans un organisme qui n'avait jamais été jusque-là qu'un conseil d'administration centralisé à la tête d'un certain nombre de succursales de province. Mais le succès est quelquefois mauvais conseiller. Et comme celui-là était dû, non pas aux forces réelles de l'État, mais au talent d'un homme, il s'évanouit avec son auteur.

Pour nos relations avec l'Autriche-Hongrie, la grande difficulté était la Hongrie. Ce pays, dans les derniers temps surtout, était devenu la moitié prétentieuse et exigeante de la monarchie dualiste, celle qui imprimait à la politique austro-hongroise son caractère agressif de *Drang nach Osten*. Les relations de la Roumanie avec la Hongrie étaient particulièrement délicates, à cause de la présence de plusieurs millions de nos congénères dans le royaume de saint Étienne. La raison nous avait imposé l'alliance avec la Triplice, mais le cœur était ailleurs. Je dois reconnaître que, plus d'une fois, le cabinet de Berlin et l'empereur d'Allemagne, sentant les difficultés qu'il y avait à maintenir, dans un même groupement d'États, deux peuples tellement séparés par leurs aspirations nationales, ont essayé d'intervenir à Budapest, pour qu'une situation plus tolérable fût faite en Hongrie aux populations roumaines. Toutes ces démarches restèrent vaines. Un dogme essentiel de la politique hongroise était de conserver à la Hongrie le caractère d'État unitaire, malgré la nationalité différente de plus de la moitié de la population, par des mesures de dénationalisation dont l'ensemble constitue un arsenal unique en son genre. N'avons-nous pas assisté à un fait bien symptômatique et significatif, lors de la visite de l'archiduc héritier François-Ferdinand

d'Autriche-Hongrie à la Cour de Roumanie ? On a vu quelles étaient les idées de l'Archiduc, et qu'il avait conçu le projet d'un État fédératif destiné à réduire et maîtriser l'influence hongroise dans la monarchie. Pendant sa visite au roi Carol, nous vîmes la presse hongroise attaquer violemment l'héritier de la Couronne de saint Étienne, parce qu'il avait reçu une délégation roumaine de Transylvanie : la presse roumaine le défendit contre ces attaques !

On a fait souvent grief à l'ancienne Hongrie de n'avoir pas compris la nécessité d'octroyer une charte plus libérale aux nationalités non hongroises du royaume. Ce grief, étant donné la structure sociale de l'ancienne Hongrie, ne paraît pas justifié. L'élément hongrois constituait une minorité dans l'État. Pour le maintenir dans sa situation d'élément dominant, il fallait comprimer les autres nationalités, qui, dans leur ensemble, formaient la majorité. L'introduction de larges réformes démocratiques les mettant sur le même pied que l'élément magyar, aurait fait perdre à ce dernier sa suprématie, et, en conséquence, équivalu à une véritable dépossession. Or, on peut tout demander à un État et à ses dirigeants, sauf la défaite de l'élément qu'ils représentent, et l'on peut tout demander à un peuple, sauf le suicide.

Cette considération s'applique aussi, toutes proportions gardées, à la question, agitée pendant un quart de siècle par les chancelleries, des réformes à introduire dans l'ancien Empire ottoman en faveur des chrétiens. Elles auraient abouti à la décapitation de l'élément ottoman, en minorité; qui sait si, sans la guerre, et par de seuls moyens pacifiques, le problème aurait pu être résolu? Ne voyons-nous pas, aujourd'hui même, la difficulté qu'il y a à régler certaines questions par la bonne volonté réciproque? La question albanaise, liée au problème plus vaste de l'Adriatique, est, je le crains bien, une de celles-là.

Cependant, la diplomatie autrichienne qui, grâce à ses traditions et à ses qualités, avait déjà vaincu tant de difficultés dans le passé, jugea qu'il fallait donner un exutoire au sentiment national des Roumains, comprimé du côté de la Hongrie par la situation de leurs congénères. Elle fit donc valoir deux considérations de nature à trouver bon accueil chez les Roumains. La première était que, malgré l'aversion entre Roumains et Hongrois, ils devaient rester solidaires en

face du danger commun qui les menaçait, le slavisme. La seconde diversion employée consista à encourager les sentiments fraternels des Roumains pour leurs conationaux de l'Empire ottoman : les Koutzovalaques. On pensait, à Vienne, que le nationalisme roumain, s'il s'intéressait à cet élément pacifique, et d'ailleurs favorable de l'Empire ottoman, — qui entrait aussi dans les vues de la politique allemande, — serait dévié de sa direction naturelle et immédiate, les Carpathes. En outre, des assurances formelles avaient été données à la Roumanie sur le point suivant : en cas de modification du *statu quo* dans les Balkans par une rupture de l'équilibre en faveur de la Bulgarie, la Roumanie obtiendrait, pour qu'il fût rétabli, une portion de territoire bulgare, le quadrilatère Roustchouk-Varna, qui viendrait s'ajouter à la Dobrodja roumaine.

Dans un rapport de novembre 1912, je communiquais à mon gouvernement la déclaration que m'avait faite à ce sujet M. de Jagow. Venant à me parler de la question des compensations légitimes que la Roumanie pourrait obtenir à la frontière de la Dobrodja, M. de Jagow me dit « que nos prétentions étaient naturelles et que la Bulgarie devait comprendre que, même dans une guerre victorieuse, il fallait faire certains sacrifices nécessaires et même renoncer à certains territoires occupés. L'histoire est pleine d'exemples pareils. »

Lorsque la guerre éclata entre les États chrétiens des Balkans et la Turquie, la diplomatie austro-hongroise resta passive, non pas parce que la conflagration n'aurait pas touché aux intérêts de la monarchie, mais parce que le comte Berchtold avait la certitude que la Turquie serait victorieuse et avait fait partager cette manière de voir au cabinet de Berlin. Ces prophéties ne se réalisèrent pas. Les États balkaniques vainquirent la Turquie jusqu'à la bataille de Tchataldja, où leurs armées se heurtèrent à cette défensive obstinée qui a souvent caractérisé le peuple turc.

*
* *

Si, au moment des affaires de Scutari, les propositions austro-hongroises d'une action commune avaient éveillé des soupçons à Bucarest sur les visées de la politique viennoise, le résultat de la guerre balkanique provoqua, dans l'alliance austro-roumaine, la première fissure qui aboutit, en 1916, au conflit armé entre les deux pays.

En effet, la situation était changée. L'Autriche-Hongrie ne pouvait plus invoquer la nécessité de maintenir la solidarité défensive austro-roumaine contre l'ennemi commun, le slavisme, pour le simple motif que le slavisme du sud s'était scindé en deux. La politique roumaine voyait, dans l'agrandissement de la Bulgarie, un danger pour l'État roumain et, dans le maintien de l'intégrité de la Serbie, une nécessité vitale pour cet État, alors qu'à Vienne on avait une conception radicalement contraire : la Bulgarie était devenue le pion de l'Autriche-Hongrie sur l'échiquier balkanique; et à la suite de la guerre, la fermeture du Sandjak de Novi-Bazar constituait une barrière opposée à toute expansion austro-hongroise vers le sud-est. C'est à ce moment précis que se place la déclaration que me fit M. de Mérey, sur le besoin d'expansion de la monarchie dualiste vers le sud, expansion sans laquelle, disait-il, l'empire de Habsbourg était menacé de n'être plus bientôt qu'une grande Suisse.

Cependant, si la rupture entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie ne s'était pas encore produite officiellement, elle était déjà réalisée en fait. Aussi, je tiens de M. Jean Bratiano qu'en 1913, étant dans l'opposition, il avait déclaré au roi Charles qu'au cas où il serait appelé au pouvoir, il ne pourrait plus renouveler le traité qui liait la Roumanie à la Triplice.

En outre, M. Bratiano m'a communiqué, dans une lettre que je conserve précieusement, la déclaration qu'il avait faite en 1913 au comte de Waldbourg, chargé d'affaires d'Allemagne à Bucarest. « Je lui ai déclaré, m'écrivait M. Bratiano, d'une part, que les événements dans les Balkans avaient fait apparaître un réel désaccord entre nos intérêts et ceux de l'Autriche-Hongrie; et, d'autre part, que la question des Roumains de Hongrie avait pris un caractère tel que, malgré les textes de nos traités, la Roumanie, en cas de guerre, ne pourrait pas marcher à côté de la Hongrie. »

C.-J. Diamandy.

*(A suivre.)*

# LES
# DERNIERS JOURS DE POMPÉI

En 1807, le général Bulwer mourut subitement, laissant une femme et trois fils. La veuve alla s'installer à Londres avec ses enfants et se fit appeler Mrs Bulwer-Lytton, car, étant une Lytton, seule descendante du grand Lytton qui avait combattu à Bosworth, elle se sentait également fière du nom de son mari et de celui de son père.

Les Bulwer, venus en Angleterre avec le conquérant, possédaient encore les terres qui leur avaient alors été attribuées et le général, qui désirait la pairie, avait passé sa vie à les arrondir. Les Lytton, non moins anciens, s'enorgueillissaient du domaine de Knebworth. Toutefois les Bulwer avaient maintenu jusqu'au XVIIe siècle les traditions guerrières de leur famille, tandis que le dernier des Lytton, père de Mrs Bulwer, était un érudit et le meilleur latiniste de son temps. Il avait donné à sa fille une culture solide, puis lui avait fait épouser ce Bulwer, soldat ambitieux et goutteux, qui avait terrifié sa femme et chassé de chez lui sa belle-mère.

La mort du général permit à sa veuve de revenir aux Lytton, son désir secret. Les deux fils aînés furent envoyés dans une école; le plus jeune, Édouard, favori de sa mère, élevé par elle, partagea ses goûts. Il aimait à l'entendre dire des vers de Goldsmith ou de Gray : elle récitait bien, avec de la grandeur dans le tragique. A sept ans, le petit Édouard fut lâché au milieu des livres de son grand père et lut tout ce qu'il trouvait, sans contrôle. Un jour, après un long silence, il dit à sa mère : « N'êtes-vous pas, maman, quelquefois saisie par le

sentiment de votre identité ? » Elle le regarda avec inquiétude et répondit : « Il est grand temps, Édouard, que vous alliez à l'école. »

Il s'y montra parfait élève, bon écrivain dès quinze ans, très romanesque, Dante de la première Béatrice qui passerait. « Je cherchais quelqu'un à aimer; peu m'importait qui elle serait. » Un ruisseau traversait le village d'Ealing, où Édouard Bulwer était en pension. Il venait chaque jour s'y baigner et rêver ensuite sur la rive. Là il voyait souvent passer une jeune fille qui avait le visage le plus doux. Il n'osait pas lui parler, mais, après plusieurs rencontres, elle sourit et rougit. Elle habitait un cottage avec son père, joueur débauché qui l'abandonnait pendant des semaines entières. Le chevaleresque Bulwer fut conquis par tant de beauté et de malheur. « Je ne puis décrire l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Cela ressemblait si peu aux amours des grandes personnes, c'était si pur qu'aucune mauvaise pensée ne nous traversait jamais, et pourtant si passionné... Je n'ai jamais ressenti et ne ressentirai sans doute jamais aucune émotion comparable à cette tumultueuse tendresse. »

Chaque soir Édouard achetait quelques fruits qu'ils allaient manger sous un arbre, au bord du ruisseau. Il arrivait le premier à ces rendez-vous. Pendant qu'il attendait, son cœur battait. Dès qu'elle était là, il se sentait très calme. « Sa voix produisait en moi un sentiment de tranquillité délicieux. » Un jour, elle ne vint pas, ni le suivant. Il alla au cottage et le trouva vide. La vieille femme qui ouvrit la porte lui dit que père et fille étaient partis et que personne ne savait leur adresse.

Cette petite tragédie transforma beaucoup le caractère de Bulwer. D'enthousiaste, il devint mélancolique, aima la solitude, les grands bois et comprit Byron. L'intensité de sa douleur lui donna d'orgueilleuses joies et, pendant son séjour à Cambridge, il commença un roman à la *Werther*. Puis, comme il arrive souvent, désespoir engendra cynisme. En 1825, à l'âge de vingt-deux ans, Bulwer partit pour Paris où il fut reçu dans les meilleures maisons du Faubourg, eut des maîtresses agréables, servit de second dans un duel et évolua, suivant une marche normale, de l'amant romantique au dandy. On aurait pu craindre qu'il ne s'abandonnât complètement à une vie de

plaisirs, s'il n'avait eu de l'ambition et le goût d'écrire. En fait, son existence d'homme à la mode lui fournit tous les matériaux d'un second roman où il souhaitait montrer le jeune Anglais post-byronien, l'antithèse de *Manfred*, courageux, insolent, fat, spirituel, insupportable et irrésistible.

Mrs Bulwer-Lytton, par des lettres d'amis, connaissait les succès de son fils à Paris. Elle en était satisfaite, reconnaissait en lui le sang des Lytton, avait confiance en son avenir littéraire et pensait déjà au brillant mariage qu'il ferait dès son retour. Édouard, qui savait les projets maternels, s'en inquiétait un peu et écrivait à une amie : « J'ai trop besoin de sa bienveillance et d'ailleurs trop de reconnaissance envers elle, pour la mécontenter en faisant un mariage qu'elle pourrait condamner. Mais il me reste au moins une liberté négative et j'en userai. L'amour, je veux dire l'amour de l'âme, non des sens, est à jamais mort pour moi. Les sentiments qui fleurissent trop tôt sont vite flétris ; comment refleuriraient-ils jamais ? Tel l'enfant brûlé, nous fuyons le feu qui nous a blessés. » C'est dans ces fermes dispositions qu'il revint en Angleterre, vers la fin d'avril 1826, voyageant à cheval de Paris à Calais, comme il convenait à son personnage.

Il arriva à Londres le soir et, tout de suite, alla chez sa mère. Elle se préparait à se rendre à un thé ; elle pria son fils de l'accompagner. Il était fatigué, mais la vit si heureuse de le montrer qu'il accepta. Au moment où ils arrivaient à la maison de leurs amis, une jeune fille y pénétra en même temps qu'eux. Mrs Bulwer la fit voir à son fils qui ne l'avait pas remarquée : « Édouard, quel visage extraordinairement beau !... » Bulwer tourna la tête dans la direction indiquée, fut lui aussi très frappé et, tout de suite, demanda qui était cette femme.

Il apprit que la jeune beauté se nommait Rosina Wheeler et qu'elle était la nièce de Sir John Doyle, général qui avait servi dans la guerre de l'Indépendance américaine, puis contre les Français en Égypte où il s'était rendu célèbre en commandant un corps de dromadaires et en capturant Alexandrie. Depuis sa retraite, il avait été secrétaire privé du Prince de Galles, puis gouverneur de Guernesey. C'était un vieux soldat très honorable. Sa nièce vivait chez lui à Londres, et ne voyait pas ses propres parents dont l'histoire était assez triste.

Le père, Francis Wheeler, avait épousé à dix-sept ans une

jeune fille de deux ans plus jeune que lui. Dangereux mariage, qui s'était terminé par une séparation, après la naissance de six enfants. La mère, restée seule avec ses filles, s'était installée en France, à Caen, où sa maison était devenue le lieu de réunion d'un petit groupe de socialistes et de libres penseurs, dont les mœurs étaient assez libres et les propos révolutionnaires. Très jeune, Rosina, fille de beaucoup d'esprit et de volonté, avait fui une société où elle avait toujours été malheureuse et où elle savait ne pouvoir trouver les moyens de mener une vie qu'elle aimait sans la connaître.

Cette fuite avait, disait-elle, pour objet de retrouver son père, mais quand elle vit celui-ci au cours d'un voyage en Irlande, elle eut une triste surprise : « Ne trouvez-vous pas, dit-elle, que papa est très vulgaire? Avez-vous vu ses bas de laine? » Le pauvre homme intimidé, maladroit, fier de la beauté de sa fille, ne put la décider à vivre avec lui. Après un assez long séjour chez des amis irlandais, Rosina, découvrant son oncle, le général, l'avait trouvé commode et l'avait adopté.

Au moment où les Bulwer la rencontrèrent, elle était à Londres depuis quatre ans, reçue dans de nombreux salons, très gâtée par les gens du monde et favorite, en particulier, de Lady Caroline Lamb, l'ancienne et folle amie de Byron. Rosina écrivait des vers légers, avait un esprit sarcastique, imitait à merveille les ridicules et, comme elle manquait un peu de tact, était aussi redoutée qu'admirée. Ce soir-là, elle amusa beaucoup un coin de salon en raillant le turban de Mrs Bulwer, qui lui rappelait une pile de paniers de fraises au marché de Covent-Garden, et en comparant les mouvements de la vieille dame à ceux d'un sac de chiffons galvanisé. Quant à ce fils, tout frais arrivé de France, il lui parut un peu efféminé, avec ses boucles dorées, mais évidemment joli garçon et surtout très distingué. Miss Wheeler attachait à la distinction une très grande importance.

Mrs Bulwer, avant la fin de la réunion, invita cette belle personne à venir la voir. Ainsi les deux jeunes gens se retrouvèrent, parlèrent de leurs vers, de leurs romans, de leurs projets, s'écrivirent, se rencontrèrent dans de nombreuses maisons amies et bientôt furent considérés, dans le monde, comme des fiancés. Il devint rare qu'on aperçût dans un bal la railleuse et brillante miss Wheeler, sans découvrir à ses côtés un jeune

homme de manières un peu hautaines qui, dès qu'il parlait à la belle Irlandaise, ne trouvait plus que compliments et soumission.

L'été suivant, quand Édouard Bulwer alla faire un séjour chez sa mère, Rosina, elle, fut invitée chez Lady Caroline Lamb, voisine de Knebworth, et Mrs Bulwer, un peu ennuyée, vit grandir sous ses yeux une intimité dont elle enrageait d'autant plus que c'était elle qui l'avait fait naître. « Édouard, quel visage extraordinairement beau !... » C'était cette sotte phrase qui avait tout déchaîné. Et maintenant, Édouard était fou de cette fille et Mrs Bulwer ne voulait pas de ce mariage ; la petite n'avait ni argent, ni naissance, avait été élevée par des bandits, et semblait en tous points indigne d'un Bulwer, doublé d'un Lytton. D'ailleurs Mrs Bulwer était peu inquiète : le mariage était impossible, car son fils dépendait d'elle ; la fortune du général appartenait à l'aîné, le second avait encore quelques terres, mais Édouard ne possédait pour tout bien qu'une pension servie par sa mère, qui avait gardé en toute propriété la belle fortune des Lytton.

Vers la fin d'août, Édouard Bulwer, après une tendre conversation dans les bois, se décida à écrire à Rosina Wheeler sa première lettre d'amour : « Des années ont passé depuis que j'ai éprouvé une émotion comparable à celle que vous m'inspirez en ce moment. Peut-être eût-il mieux valu pour moi que je pusse réussir à calmer mon cœur... J'aurais caché mes sentiments et pris la résolution de vous oublier, si toute la froideur de mes réflexions n'avait été détruite hier par l'imprudence d'un seul moment. Je vous ai touchée, j'ai senti votre main dans la mienne et il m'a semblé qu'il n'y avait plus au monde que vous. Qu'était la raison, la résolution, le sujet de mes méditations, devant la force d'un seul instant d'abandon ? Je vis alors que je vous devais de m'exprimer plus clairement. Je le fis. Ah ! Dieu ! que j'aurais voulu pouvoir vaincre l'impression réfrigérante que, malgré toute votre gentillesse, mes sentiments n'étaient pas partagés. Que pouvais-je attendre ? Un esprit et un cœur comme les vôtres ne se gagnent pas facilement, et je n'avais même pas laissé agir le temps. Je vous ai dit que je vous adorais ; je vous le répète. Examinez vos propres sentiments et dites-moi ce que je puis attendre. »

Rosina répondit avec trop de bon sens que, si elle l'empê-

chait de parcourir la carrière que ses talents lui promettaient, sa mère et lui en viendraient un jour à la haïr, et cela peut-être non sans raison. « *Vous* haïr, Rosina ! En ce moment, mes yeux sont pleins de larmes, je puis entendre mon cœur battre ! Je m'arrête pour embrasser le papier consacré par votre main. De tels signes d'amour peuvent-ils devenir de la haine ?... Ce que vous me dites d'une brillante carrière ne fait que me montrer combien elle serait sans joie, si elle n'était embellie par une affection que je ne désespère pas d'obtenir... Touché, pénétré jusqu'à l'âme par votre générosité, croyez qu'en toute circonstance de la vie, et quel que soit le résultat de cette correspondance, je resterai votre ami le plus fidèle. »

Puis il écrivit à sa mère pour lui décrire ce qu'étaient devenus ses rapports avec Rosina, leur intimité, leur correspondance et les projets qu'ils avaient formés. Mrs Bulwer répondit par de durs avertissements. Pourquoi cette Rosina avait-elle quitté sa mère ?

— Pour aller voir son père sur le lit de mort de celui-ci.

Étrange histoire : la date de la mort du père n'était pas celle de la fuite de la fille. Savait-on même comment elle vivait ? Elle disait qu'elle habitait chez son oncle, Sir John Doyle, mais était-ce vrai ? On la voyait à Londres dans le monde, l'été chez Lady Caroline ; elle avait beau jeu pour décrire la situation comme il lui plaisait. D'ailleurs elle n'avait aucun sentiment de famille ; on savait qu'elle venait de perdre sa sœur et elle n'en portait pas le deuil.

« Vous vous trompez, elle habite chez son oncle. Vous dites qu'elle n'a pas porté le deuil de sa sœur ; elle le porte... Je voudrais, chère mère, que vous renonciez à votre parti pris et que vous traitiez avec justice une personne que je crois, moi, capable de loyauté. »

Mais plus Mrs Bulwer examinait cette future belle-fille, moins elle était rassurée. Elle craignait un esprit moqueur qui s'était, elle le savait, exercé aux dépens de Mrs Bulwer-Lytton elle-même ; elle craignait plus encore la légèreté des idées morales de l'enfant gâtée d'une Caroline Lamb ; surtout, elle en revenait à son grief essentiel : cette Irlandaise obscure était indigne d'épouser un Bulwer-Lytton. Non que Mrs Bulwer fût snob. Elle n'exigeait pas que sa bru fût de grande naissance, mais elle voulait des terres, une vieille honnêteté, une famille,

de l'argent. D'ailleurs elle comprenait très bien qu'une beauté aussi éclatante eût ému un très jeune homme. Sentiment naturel. Mais le mariage ! Une folie et, si Édouard n'y renonçait pas, elle cesserait, elle, de l'aider à vivre. Comment, sans elle, entretiendrait-il une femme et des enfants ?

« Je viens de recevoir une réponse de ma mère. Oh ! Rose, quelle lettre ! Vous aviez raison et je me trompais quand j'imaginais que ma mère éprouvait pour moi une affection pure de vanité, ou qu'elle se souciait tant soit peu de mon bonheur... »

Ce qui prouve que les jugements de Rosina sur Mrs Bulwer étaient aussi peu bienveillants que ceux de Mrs Bulwer sur Rosina...

Miss Wheeler était justement indignée d'être considérée par la mère d'Édouard comme une aventurière habile qui aurait pris au piège un garçon naïf. Mrs Bulwer attribuait à son fils une valeur matrimoniale exagérée. Qu'était-il en somme, cet Édouard Bulwer ? Un très joli jeune homme, intelligent, destiné peut-être à devenir bon écrivain, mais ces promesses seraient-elles jamais tenues ? Amusant, distingué, bien né ? Oui, mais comme vingt autres adorateurs de miss Wheeler, et il ne fallait pas oublier que celle-ci était une des plus jolies filles de Londres, qu'elle n'était pas dans la misère, qu'elle était la nièce de Sir John Doyle, baronnet, général, ancien secrétaire du Prince de Galles, qu'elle avait des amis, du talent, et que trouver un mari plus noble et plus riche qu'Édouard Bulwer ne lui eût pas été difficile. Pourquoi alors tenait-elle à Bulwer ? Tenait-elle tant à lui ? Il lui plaisait, mais d'autres lui auraient plu et sans doute eût-elle abandonné des projets trop combattus, s'il n'avait insisté, lui, si tendrement, s'il ne s'était plaint avec tant de tristesse, s'il n'avait dit : « qu'après une première aventure tragique, une seconde serait la ruine de sa vie ». Peut-être aussi la maladroite résistance de Mrs Bulwer piquait-elle au jeu Rosina.

Quant à Bulwer lui-même, il faut avouer qu'il ne savait pas très bien ce qu'il voulait. Rosina était jolie, spirituelle, il la désirait, il l'admirait, il avait plaisir à l'écouter, il imaginait la vie avec elle comme un bonheur paradisiaque, mais il était un peu inquiet. A bien examiner ses pensées, il savait que Mrs Bulwer avait raison quand elle disait que Rosina avait été étrangement élevée. C'était vrai qu'elle avait des amis dange-

reux ; Bulwer connaissait trop bien Caroline Lamb pour la voir avec plaisir fréquenter sa fiancée. La raison conseillait de battre en retraite, le désir suggérait l'assaut et la victoire ; au désir se joignait ce goût de l'attitude chevaleresque, que Bulwer croyait chez lui essentiel et qui n'était que littéraire.

L'attitude résolue de Mrs Bulwer finit par intimider son fils qui se résigna à rompre. Il le fit par une curieuse lettre, qui voulait être une lettre d'amant, tout en étant une lettre de rupture et dans laquelle, avec un étrange manque de courage sentimental, il s'efforçait de dicter à Rosina tout ce qu'il n'osait dire lui-même : « Ne dites pas qu'il ne nous reste qu'une séparation définitive. Donnez-moi un espoir, un réconfort, si faible et si douteux qu'il soit, et vous serez ainsi ma rédemptrice... Réfléchissez, je vous en prie, avant d'exclure tout espoir.... Mais si nous devons vraiment nous séparer, je suis incapable de renoncer à vous, c'est à vous de me rendre ma liberté. Ne le faites pas avec trop de gentillesse, car vous briseriez mon cœur ; si vous ne trouvez pas vos mots, je vous les soufflerai... Ne me dites pas, comme vous l'avez déjà fait, que je n'ai pas de reproches à me faire et que vous avez partagé ma faute, mais dites-moi que je n'aurais jamais dû essayer de gagner votre affection sans la certitude de pouvoir la conserver. Dites-moi que j'ai nui à votre bonheur en cherchant le ravissement égoïste d'obtenir votre amour. Tout cela, tous vos reproches, je les mérite... Jamais vous ne m'avez été aussi chère que vous l'êtes maintenant, mon unique, unique amour. Est-ce la dernière fois que je puis vous appeler ainsi ? »

Rosina, avec beaucoup de netteté, répondit en acceptant la séparation.

Mrs Bulwer semblait triompher, mais on ne triomphe pas longtemps de la beauté. Peut-être si miss Wheeler s'était raccrochée, avait lutté, Édouard eût-il renoncé à elle. La voyant accepter avec bonne grâce la perte de son amour, il fut piqué et ne pensa plus qu'à elle. Il avait essayé d'un voyage en France, s'était enfermé à Versailles, mais n'avait pas réussi à oublier.

Au bout de peu de mois, les circonstances lui fournirent une occasion de rapprochement. Les conventions sentimentales qui règlent la vie des hommes permettent d'utiliser la douleur,

sous forme de deuil ou de maladie, pour mettre fin sans humiliation à des querelles regrettées et qu'un sentiment d'honneur prolonge. Bulwer apprit que Rosina était dangereusement malade ; il revint à Londres, alla la voir, fut pressant. Comme il arrive quelquefois aux femmes, la faiblesse du corps la rendit plus tendre et, dans la joie physique de la convalescence et l'ardeur de la réconciliation, elle devint sa maîtresse. Désormais, la décision fut prise ; Édouard promit à son amie de l'épouser, même sans le consentement de Mrs Bulwer. D'ailleurs, la possession semblait avoir fixé la légère Rosina et elle aimait maintenant son fiancé avec une tendresse constante.

Il passa la fin de 1826 à achever le roman wertherien qu'il avait commencé à Cambridge. Celui-ci parut, sous le titre de *Falkland*, chez l'éditeur Colburn ; il eut un grand succès, fut payé cinq cents livres et rapporta à l'auteur la commande immédiate de deux autres volumes. Mrs Bulwer elle-même, juge sévère et compétent, trouva le livre remarquable et les compliments qu'elle voulut bien faire donnèrent à son fils plus de courage pour reparler d'un mariage qu'il souhaitait faire célébrer le plus vite possible.

La mère essaya de résister sur une dernière position. Elle affirma que Miss Wheeler avait caché à son fiancé son âge véritable. Elle avouait six mois de plus que lui ; Mrs Bulwer prétendit que ces six mois étaient trois ans. Bulwer promit à sa mère que, si Rosina avait menti sur ce point, le mariage n'aurait pas lieu. On envoya un avoué en Irlande, pour vérifier les actes ; Rosina n'avait pas menti.

Mrs Bulwer alors affirma qu'Édouard n'était pas le premier amour de sa fiancée. On ne savait rien de précis, mais était-il vraisemblable qu'une jolie fille de vingt-sept ans, ou vingt-quatre, s'il fallait absolument admettre qu'elle en eût vingt-quatre, vivant à Londres sans surveillance, fût restée pure ? Cette fois, Édouard se fâcha : « Ce que vous dites sur la nécessité de croire à un amour antérieur de Miss Wheeler est évidemment injuste ; vous en viendriez à prouver ceci, qu'aucun homme ne doit épouser une jolie femme de vingt-quatre ans. Sûrement, cela est déraisonnable et c'est l'attitude la plus injuste du monde que de juger les gens sur des probabilités... Vous m'accorderez aussi que le mariage est une démarche qui concerne uniquement les êtres qui se marient et que par consé-

quent, si des parents peuvent être désappointés, ils n'ont pas de raison d'être mécontents... Tout ce que vous pouvez dire ne fait que me rendre plus malheureux sans me faire bouger d'un iota de l'obligation où je me trouve. Je vous ai dit que rien ne peut me délier de mes engagements envers miss Wheeler, sinon son indignité. Cette indignité, voilà onze mois que vous avez eu le temps d'en chercher les preuves. Vous n'avez rien découvert contre elle ; aucun rapport n'a été vrai, aucune accusation prouvée. Dans votre dernière lettre, vous en citez une que je sais fausse : elle aurait été fiancée avec un autre homme. Prouvez cela, prouvez n'importe quoi et vous me dégagez. Si vous ne le pouvez, épargnez-moi. » Les rapports entre Mrs Bulwer et son fils devinrent très froids. Il écrivit à Rosina des lettres où il jugeait sévèrement l'attitude de sa mère. Seulement, dès que Rosina, reprenant les phrases mêmes de son amant, critiquait à son tour la vieille dame, Édouard la blâmait avec dureté. On avait un grand sentiment du clan dans la famille Bulwer.

Décidé à se marier, Édouard s'était fait un plan de vie. Il louerait une maison à la campagne. Il y vivrait du produit de son travail littéraire et des petites rentes que possédaient sa femme et lui-même. Il écrirait deux grands livres en trois ans. Ensuite, les livres ayant apporté plus d'aisance, suivraient trois ans de voyages à l'étranger après lesquels il entrerait au Parlement. L'avenir étant déterminé de façon aussi précise, il ne restait plus qu'à fixer le jour de la cérémonie. Mrs Bulwer n'alla pas jusqu'à refuser son consentement, mais elle avertit son fils qu'elle ne verrait jamais sa belle-fille, qu'elle ne la recevrait pas et que son assistance pécuniaire serait, ou nulle, ou réduite presque à rien. Le mariage fut célébré à Londres, le 29 août 1827, et les époux partirent aussitôt pour la maison de campagne de Woodcot, qu'ils venaient de louer dans le comté d'Oxford.

Cérémonie mélancolique pendant laquelle ils eurent, l'un et l'autre, le sentiment de faire un sacrifice. Édouard Bulwer pensait aux difficultés qui l'attendaient, au travail qu'il allait devoir fournir sans plaisir, alors qu'au contraire un mariage conforme aux vœux de sa mère aurait été le début d'une vie facile. Il pensait aux manières de Rosina, un peu teintées de vulgarité, à son manque de tact, à la brutalité de certaines de

ses remarques. Il pensait à une prédiction de sa mère : « Si vous épousez cette femme, vous serez, dans moins d'un an, l'homme le plus malheureux d'Angleterre. » Puis, tournant la tête, il regardait ce teint éclatant, ces beaux yeux irlandais, et se disait que le sacrifice était légitime. Rosina, elle, savait qu'elle n'avait pas cherché cette union, qu'elle avait été courtisée, suppliée, qu'elle donnait sa jeunesse et sa beauté pour entrer dans une famille qui la rejetait. Est-ce que ces terribles clans des Bulwer, des Lytton, n'exciteraient pas contre elle son jeune mari? Il paraissait faible. Elle l'aimait. L'avenir l'inquiétait.

La maison qu'avait louée Bulwer, Woodcot House, était beaucoup trop grande pour un jeune ménage, mais, plus sa mère se montrait dure et refusait de le soutenir, plus Bulwer tenait à ce que sa femme fût superbement logée. Ils meublèrent tout de suite Woodcot, engagèrent de nombreux serviteurs et menèrent une vie magnifique. Rosina était une ravissante hôtesse; la jeunesse d'Édouard étonnait les visiteurs; leur hospitalité était agréable.

La première année du mariage se passa bien; Bulwer n'avait aucun reproche à faire à sa femme et la prédiction de Mrs Bulwer semblait démentie par les faits. Rosina aimait beaucoup son mari et n'aimait que lui; elle s'accommodait de ce séjour à la campagne. La seule chose qui lui parût un peu triste était de voir son époux si occupé. Elle n'avait pas imaginé la vie d'un écrivain comme un labeur aussi continu. Elle découvrait qu'un romancier au travail est un être distrait qui vit dans la compagnie de personnages imaginaires, qui néglige les êtres réels et auquel son art impose un égoïsme inconscient et féroce. Elle avait été habituée, jeune fille, à vivre à Londres, avec des amis; tant de solitude lui était pénible, mais elle savait que cette retraite était nécessaire pour permettre à leur ménage de vivre, au moins pendant les premières années, et elle acceptait que son mari restât enfermé presque tout le jour.

Pour lui, il regrettait seulement de la trouver mauvaise maîtresse de maison. Édouard Bulwer appartenait à la race, assez nombreuse, des prodigues économes. Il aimait à pouvoir dépenser très largement; il ne pouvait faire un voyage à

Londres sans acheter quelque objet, nécessaire en or pour sa femme ou cartel Louis XIV pour le salon, mais il exigeait que les dépenses fussent inscrites et n'était heureux que si des achats un peu fous faisaient partie d'une addition bien posée. Or, Rosina était incapable de donner plus d'une heure par jour à l'administration de sa maison. Cela l'ennuyait. Elle était indolente ; elle aimait à lire, à écrire de longues lettres, et surtout à jouer avec ses chiens. Les chiens jouaient un rôle immense dans sa vie. Elle en avait toujours plusieurs. Son mari et elle ne s'appelaient entre eux que par des noms de chiens ; il était « Pups », elle était « Poodle », le caniche.

Au bout d'un an de mariage, elle eut une petite fille et exprima d'abord l'intention de s'en occuper elle-même ; Édouard jugea que le bruit le dérangerait, que la présence de l'enfant dans la maison nuirait à son travail et exigea qu'on la mît en nourrice. Rosina céda, mais sa tristesse fut assez durable. Elle avait quelque peine à penser, comme Édouard, que le travail d'Édouard était sacré. Son esprit ironique, privé de la moisson d'originaux que lui apportait jadis le monde de Londres, s'exerçait maintenant sur le seul être qu'elle pût observer, son mari. C'était assez comique, un auteur. Cette souffrance, cette lenteur de la composition, et ce respect religieux pour l'œuvre, pour le Dieu sculpté par l'esprit du fidèle. Le nouveau roman, *Pelham*, avait un immense succès et elle s'en réjouissait, car ce succès rendait leur vie plus facile, mais elle n'admirait pas le livre de son mari avec la naïveté de la lectrice ordinaire ; elle ne croyait pas que l'auteur fût Pelham ; elle le connaissait. Elle souffrait de le voir, dès qu'il était délivré de sa tâche, partir seul pour Londres où il restait deux ou trois jours, allant à des bals, à des dîners. Il disait que cela lui était indispensable pour observer le monde, qu'il ne pouvait peindre des êtres humains sans en voir. « Il a ma permission », murmurait Rosina ; mais quand elle se retrouvait seule dans sa grande maison au milieu des champs, sans autres amis que ses chiens, elle pensait au temps où vingt jeunes hommes se pressaient autour d'elle et riaient de ses mots.

Grave sujet de tristesse pour le ménage, Mrs Bulwer-Lytton ne désarmait pas. C'était une étrange obstination. Qu'elle eût cherché à empêcher le mariage aussi longtemps que cela paraissait possible, on pouvait encore le comprendre, mais, ce mariage

célébré, pourquoi continuait-elle la lutte? Elle ne répondait plu aux lettres de son fils, refusait de lui donner un penny et même de s'intéresser à la naissance de la petite fille. Après la publication de *Pelham*, elle était redevenue un peu plus humaine, sans doute par vanité satisfaite, et avait offert une pension assez belle, mais à la condition de ne jamais voir sa belle-fille. Édouard avait refusé avec beaucoup de dignité. « L'affront dont je me plains est celui-ci : vous refusez de rendre visite à ma femme ou d'entrer dans ma maison... En supposant même que je ne tienne pas du tout à ma femme, une insulte qui lui est faite n'en est pas moins une double insulte à moi-même. Les intérêts de deux personnes mariées (qu'elles soient d'ailleurs d'accord entre elles ou non) sont identiques... Quelques-unes des raisons de votre mauvaise impression originale de Rosina ont maintenant été prouvées fausses. Vous imaginiez que, si je me mariais, je serais au bout d'un an (telles furent vos propres paroles) le plus malheureux des hommes. Cette crainte n'a pas été réalisée. Ou du moins, si je suis malheureux, ce n'est pas par désappointement en ce qui concerne l'affection de ma femme ou sa conduite. »

Ce que la mère remarqua surtout dans cette dernière phrase, ce fut le demi-aveu qu'il n'était pas heureux. En partie par curiosité, en partie par pitié, elle alla rendre visite à sa belle-fille. Échec complet. Mrs Bulwer se plaignit de n'avoir pas été accueillie à la porte et avec enthousiasme, comme aurait dû l'être une mère qui allait désormais soutenir le ménage. Édouard défendit sa femme qui, après avoir été tenue à l'écart pendant deux ans, ne pouvait sans ridicule se jeter brusquement à la tête de sa belle-mère. Rosina sentit une fois de plus qu'elle avait cessé d'être une des jeunes filles les plus brillantes de son temps pour devenir une pauvre femme isolée dans une maison de campagne, haïe par la famille de son mari et presque toujours abandonnée par celui-ci.

Édouard Bulwer souhaitait maintenant habiter Londres. Le succès de *Pelham* avait fait de lui un auteur à la mode. Il aimait l'éclat des réceptions, le monde, il avait l'ambition de jouer un rôle politique. Il lui fallait une maison dans un quartier élégant. Nash, qui était alors l'intermédiaire habituel de

tous les grands seigneurs en quête d'un domicile, et ne s'occupait jamais d'un client qui ne fût au moins pair du royaume, consentit à louer à l'auteur de *Pelham*, par admiration littéraire, une très belle maison dans Hertford Street. Bulwer y entreprit d'immenses travaux; en particulier, il fit décorer dans le style de Pompéi une salle à manger qu'on admira beaucoup.

Là commença une vie brillante. Une vieille amie de Rosina, qui vint la voir, écrivait : « J'ai été très agréablement reçue et tout à fait éblouie par la beauté de la maison et l'élégance avec laquelle tout s'y passe. J'ai rencontré là beaucoup de gens de talent, très agréables, mais dans l'ensemble je n'ai pas aimé la façon dont allaient les choses, car je n'ai vu aucune apparence de ce qu'on pourrait appeler une vie de famille. Mr. Bulwer prenait toujours son breakfast seul dans sa bibliothèque, Rosina et moi dans le boudoir, et il ne dînait jamais à la maison à moins qu'il n'y eût des invités. »

Ces invités étaient toujours admirablement choisis. On rencontrait là de grands politiques et des gens de lettres comme Tom Moore, le jeune Disraëli, Washington Irving. Tous les hommes célèbres du temps défilaient chez les Bulwer, dont les réceptions étaient vite devenues des événements sociaux. Bulwer s'y montrait hôte charmant, avec ce mélange d'indolence de surface et de force intérieure qu'il avait décrite chez son héros, Pelham. Bien qu'il fût d'une grande sensibilité et toujours irrité par quelqu'un des accidents inévitables de la vie, il savait arriver à sa table, tranquille, habillé avec recherche et, en apparence, parfaitement heureux.

Rosina, elle, dans sa splendide maison et en cette parfaite compagnie, s'ennuyait. Tous ces hommes de lettres lui semblaient prétentieux. Le ton à la mode, qui était celui des dandies, affecté, guindé, lui déplaisait. Elle avait été élevée parmi des Irlandais et des Français, avec bonhomie et laisser-aller. Elle était loin de manquer d'esprit, mais elle aimait à dire les choses comme elle les pensait, sans recherches de forme ni de profondeur. « Son attitude envers la vie était irrespectueuse. Depuis l'enfance, elle avait pris un constant plaisir à choquer. » Elle appelait cela « être franche ». Son mari disait : « être impolie ». Quand, après un dîner, il lui faisait, en maître indulgent et supérieur, des observations sur sa tenue ou sur ses propos, elle était exaspérée. Pendant toute sa jeunesse, elle

avait été étourdie de compliments. Bulwer lui-même, au temps où il souhaitait la conquérir, avait loué cent fois la finesse et la rapidité de son esprit. Maintenant, il prétendait la former. Elle ne voulait pas être formée : elle avait horreur de ce pédantisme. Elle continuerait à parler comme elle avait toujours parlé. Si cela choquait M. Tom Moore et le jeune M. Disraëli, tant pis pour M. Tom Moore et le jeune M. Disraëli.

Sur un point surtout le désaccord était profond. Édouard Bulwer, même dans une vie si différente, gardait le respect des liens de famille. Il avait été élevé dans le culte de tous les Bulwer et de tous les Lytton qui, depuis le Conquérant, avaient mené des vies honorables et honorées. Le plus lointain des cousins, fût-il ennuyeux, fût-il stupide, avait encore droit, comme Bulwer ou comme Lytton, à une indulgence teintée de vénération. Rosina, au contraire, dressée par des parents qui se haïssaient et qui passaient leur temps à dire du mal les uns des autres, ignorait tout à fait ce qu'était le respect. On sait qu'elle avait trouvé son père « très vulgaire ». Elle disait d'un de ses oncles : « On me dit qu'il est plus sale que jamais. Cela ne me paraît guère possible, car il a toujours eu l'air d'un ramoneur dans un bain de vapeur. » De tels propos attristaient Édouard. Encore ne s'agissait-il que d'un Wheeler. Mais cela devenait intolérable quand elle s'attaquait à des Bulwer-Lytton. Elle imitait la façon de parler de la mère et des frères de son mari. « Je suis très fier, lui disait-il. Je regarde tous ceux qui me sont alliés comme une partie de moi-même. Il me semble que, ne fût-ce que comme mes parents, ils devraient être à l'abri des moqueries et des insultes de ceux que j'aime. » Pour elle, cette fierté n'était que vanité ridicule et elle commençait à confondre mère et fils dans un même portrait satirique des Bulwer.

Cela lui était d'autant plus facile que son mari devenait de plus en plus un homme de lettres professionnel et que, considéré avec malveillance, aucun type d'homme ne prête mieux au ridicule. Extrêmement sensible aux critiques, il laissait voir à Rosina qu'un petit article de *Fraser's Magazine* le rendait malheureux pendant plusieurs jours ; elle comparait cette douleur démesurée avec ses propres griefs et souriait très amèrement ; elle comparait aussi cette vanité si facilement blessée avec l'apparente impassibilité dont son mari était si fier, et elle souriait encore. Vivre dans les coulisses ne permet guère de

respecter les rois de théâtre. Quand il exprimait des sentiments chevaleresques, tendres, comme ceux des héros de ses livres (et il les exprimait fort bien), elle pensait avec mépris : « Hypocrisie d'auteur. » Elle savait, elle, qu'il était dur, égoïste, vaniteux et plus occupé de succès que d'amour.

Le mari, comme toujours, observant les même faits et les mêmes paysages conjugaux, les voyait sous des couleurs toutes différentes. Il comblait sa femme de cadeaux. Il lui faisait rencontrer les hommes les plus intéressants. Le ménage dépensait trois mille livres par an et il fallait les gagner. Pour cela il était nécessaire d'écrire, tous les ans, un long roman, plusieurs contes, d'innombrables articles pour les Revues. Ce perpétuel travail d'invention le rendait irritable et nerveux. Le mauvais état de ses nerfs réagissait sur son travail, qui n'avançait plus que lentement, et le malaise de l'écrivain fatigué grandissait suivant une progression accélérée. Quand il avait eu une mauvaise matinée de travail, il était capable de faire à sa femme des scènes d'une violence incroyable, qu'il regrettait ensuite, mais trop tard. « Il avait l'air d'un homme qui a été battu et dont tout le corps est sensible. » Toute interruption, toute question, fût-ce la plus naturelle, de sa femme, au sujet de la conduite de la maison, était accueillie avec fureur. « Le pauvre auteur ! écrivait-il dans un de ses romans, qu'il y a peu de personnes qui le comprennent et ont pitié de lui ! Il vend sa santé, sa jeunesse à un maître impitoyable. Et toi, ô monde aveugle et égoïste, tu voudrais qu'il fût aussi libre de manières, de gaieté aussi plaisante, et de caractère aussi égal, que s'il menait l'existence la plus saine. »

Surtout, il en voulait à sa femme de ne pas s'intéresser à son travail. Il avait imaginé la vie de l'écrivain marié comme une exaltation collective. Qu'il aurait été agréable d'arriver, avec les pages écrites pendant la matinée, dans la chambre d'une femme qu'on eût trouvée toute prête à vous écouter et tout de suite à la même hauteur d'enthousiasme.

Mais, abandonnée tout un jour, Rosina, bien loin de s'être préparée à parler de sujets élevés, ou à disserter avec complaisance sur la psychologie d'héroïnes de romans, avait simplement remâché des tristesses et des griefs trop réels, pensé à la mesquinerie de sa belle-mère ou à la vanité de son mari. Vraiment la vie ne lui donnait rien. Elle avait maintenant deux

enfants, mais elle ne s'intéressait pas à eux ; l'habitude qu'avait prise Édouard de les exiler hors de la maison avait fini par la dégoûter de s'en occuper. Elle n'avait que ses chiens. Eux au moins semblaient l'aimer, aboyaient joyeusement quand elle entrait et ne paraissaient jamais las de sa compagnie. Elle les emmenait partout avec elle et avait fait imprimer pour eux des cartes de visite qu'elle laissait avec les siennes chez ses amies. « La frivolité est un état violent », et ce grand amour pour les chiens était, chez elle, signe d'une tristesse humaine.

De temps à autre, elle trouvait encore, dans le souvenir de son ancien amour, le courage de faire un effort ; elle essayait, en présence des étrangers, de parler d'Édouard avec gentillesse, et admiration. En 1831, comme il venait d'être nommé pour la première fois membre du Parlement : « Pauvre chéri, écrivait-elle, il a l'air très bien en ce moment, mais je crains pour lui la première session. Comme vous le savez, il n'est pas homme à prendre rien avec calme et ce que d'autres considéreraient comme un brillant succès, lui, dès qu'il s'agit de lui-même, pensera que c'est un échec, n'étant jamais satisfait par rien de ce qu'il fait. »

Elle était même allée jusqu'à entretenir, avec sa belle-mère, une correspondance assez cordiale et naturellement consacrée tout entière à Édouard : « Il est en effet très triste, chère madame, de penser que l'éruption du pauvre Édouard continue si longtemps, mais tant qu'il se rendra esclave de son travail et mènera cette vie fiévreuse, il n'y a, je crois, aucune chance pour qu'il s'en débarrasse. Il entreprend une quantité de travaux que, positivement et sans exagération, trois personnes n'auraient ni la santé, ni le temps d'accomplir. Il est si occupé que je le vois rarement avant deux ou trois heures du matin, pendant cinq minutes, mais, si je lui dis de travailler moins, de se soigner davantage, cela ne fait que le rendre furieux ; et, pauvre garçon, toute cette irritation augmente son éruption. Je ne puis donc que me lamenter, supporter et être silencieuse... Fairy est sur mon lit ; chaque fois que je tousse, la pauvre petite bête gémit jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Il n'y a pas d'amour comme l'amour d'un chien. »

Si encore Bulwer avait été fidèle, elle aurait pu comprendre qu'il la délaissât pour un travail nécessaire, mais il ne faisait pas que travailler. Il avait l'étrange habitude, si, dans quelque

faubourg lointain, il trouvait une maison agréable, de la louer ou de l'acheter. Il y vivait alors pendant des semaines, « en méditation solitaire », disait-il, mais Rosina avait quelques raisons de penser que ces différents domiciles étaient consacrés à des femmes différentes. On avait vu des jupes pénétrer dans quelques-unes de ces demeures; des amis en avaient averti Rosina. Après cela, son mari pouvait bien lui parler des nobles sentiments qui devaient inspirer son travail, des devoirs de l'homme d'État et de l'écrivain. Pour elle, ces grands discours moraux n'étaient ni sincères, ni intéressants et elle ne répondait qu'en lui rappelant ses promesses de jadis, cette vie qui devait être tout entière consacrée à elle, enfin tous ces propos de l'amour naissant qu'oublie si vite l'amour satisfait. Plaintes vaines d'ailleurs, qui ne faisaient qu'exaspérer un mari déjà las du mariage et l'encourager à fuir plus encore.

En 1833 (Bulwer ayant trente ans) la situation devint intolérable. Il succombait à son double travail de parlementaire, de romancier et son ménage était l'enfer. D'un commun accord, le couple résolut d'essayer un voyage en Suisse et en Italie. Peut-être seuls ensemble, loin de Londres où trop de conseillers dangereux cherchaient à les désunir, délivrés pendant quelques semaines d'un métier asservissant, arriveraient-ils à se retrouver tels qu'ils s'étaient connus au temps où Bulwer faisait chaque jour trois lieues à cheval pour échanger quelques mots avec Rosina, où Rosina était fière de ce beau cavalier qui avait tant d'esprit et que lui enviaient ses amies.

Mrs Édouard Bulwer était heureuse de partir pour le continent; elle espérait reprendre son mari. Certes elle l'admirait moins que jadis, mais elle n'aimait aucun autre homme et souhaitait encore la reconstruction de son ménage. Sa seule tristesse, en quittant Londres, était de laisser derrière elle sa chère petite chienne Fairy « qui était une plus grande chérie que jamais ». Quant aux enfants, elle les avait confiés à une vieille amie, en lui recommandant simplement d'être sévère, s'ils montraient des signes d'égoïsme. Crainte d'hérédité paternelle.

Le voyage fut un désastre. C'est une grande erreur de croire que la solitude à deux puisse ranimer l'amour. Quand

un sentiment a cessé d'être assez vif pour colorer gaiement toutes choses, mieux vaut sans doute qu'un couple désabusé vive dans quelque agitation. Alors au moins, à un compagnon indifférent, s'associe parfois l'idée des plaisirs de société et une sorte de second bonheur, de qualité plus trouble mais encore agréable, peut être édifié sur les ruines du bonheur véritable. Bonheur de reflet, un peu pâle, mais encore lumineux. Laissés en présence l'un de l'autre, aux prises avec les difficultés du voyage, avec les beautés de l'Italie auxquelles ils ne réagissaient pas de même façon, Édouard et Rosina Bulwer découvrirent qu'ils n'avaient plus un goût commun, que le moindre incident soulevait en eux des passions violentes et surtout reconnurent, danger le plus grave, qu'ils s'ennuyaient terriblement ensemble. Seulement, à cet ennui, Pups trouvait remède en faisant des études artistiques ou historiques, tandis que Poodle, seule à l'hôtel, maudissait la vie.

« Le voyage en ce pays, écrivait-elle, a trois caractères essentiels : peste, infection et famine. Peste — les moustiques; infection — les odeurs; et famine — les dîners. Et malgré cela, Pups, qui n'est jamais content de rien à la maison, trouve le moyen de prospérer au milieu de ces abominations et devient de plus en plus gras. Comme dit ma femme de chambre : « Mr Bulwer, par esprit de contradiction, à l'air de trouver plaisir aux mauvais lits et aux mauvais dîners. » Moi, au contraire, à ce régime de limonade et de lamentations, je deviens toute maigre. Les poètes devraient être étranglés pour tous les mensonges qu'ils ont dits sur ce pays. »

Venise ne fut que moustiques. Ferrare, moustiques. Là, pendant que Rosina, le visage gonflé, mangeait son breakfast, Pups alla visiter la cellule du Tasse. L'entrée de Florence, couronnée de cyprès, d'oliviers argentés et de grenadiers, trouva grâce un instant, mais : « N'importe quelle petite ville d'eaux anglaise est vingt fois plus jolie... Nos fenêtres donnent sur l'Arno. Le nom semble admirable, et pourtant ce n'est qu'une petite rivière sale, étroite, laide, boueuse, couverte de vilaines petites felouques, dans lesquelles des hommes grossiers, plus qu'à demi nus, remuent la boue tout le long du jour. La Tamise, à Westminster Bridge, est cent fois plus séduisante. »

Une seule des merveilles de l'Italie plaisait à Mrs Bulwer, c'était un petit chien poméranien appartenant au postillon. Il

passait quelquefois tout un relais sur le dos d'un des chevaux, trottant avec une assiette admirable. « Mais, je vous en prie, dites à ma jolie, chérie, chérie Faizey que jamais je n'embrasse ni même caresse un de ces chiens... d'ailleurs j'ai écrit à Faizey — cher, cher petit chien. »

A Rome, Bulwer avait des recherches à faire, pour un roman que depuis longtemps il avait formé le dessein d'écrire sur le soulèvement de Rienzi, le tribun qui au XIV^e^ siècle avait voulu renverser la tyrannie des nobles et rétablir la République romaine. Il traîna sa femme, lasse et dégoûtée, de monument en monument. « J'étais tellement désappointée par toute cette ville que je ne pouvais même plus écrire. C'est, sans exception, le plus sale, le plus barbare et le plus horrible des lieux que j'aie vus... La campagne romaine est aussi laide que Rome elle-même, — y compris les célèbres Albano, Frascati et Tivoli, à l'exception cependant du Palais de Domitien et des ruines du Temple de la Sibylle, qui sont réellement beaux. »

Puis ce fut Naples; soudain le ton changea et l'Italie sembla devenir aimable. Voici ce qui était arrivé. Depuis Cambridge, Bulwer, qui avait beaucoup étudié l'antiquité, désirait écrire un roman sur la vie latine. A Milan, à la Brera, il avait beaucoup admiré un tableau, *les Derniers Jours de Pompéi*. Il avait trouvé la scène émouvante, il avait imaginé un livre où cette catastrophe serait décrite et mêlée à une intrigue romanesque. En arrivant à Naples, il avait été visiter les fouilles et avait éprouvé une forte émotion en évoquant une vie encore si proche de la nôtre. Tout de suite il s'était mis au travail.

La pauvre Rosina ne savait que trop ce qu'était son mari au travail. Depuis qu'il avait décidé d'écrire ce roman, Édouard lisait du matin au soir des livres sur Pompéi; il ne supportait pas qu'on lui parlât; il soupirait avec désespoir si on entrait dans sa chambre. Rosina était abandonnée dans le salon de l'hôtel pendant des journées entières, comme elle l'avait été à Londres et à la campagne. L'égoïste Pups était incorrigible.

Dans une des maisons où le couple Bulwer avait été reçu à Naples, Rosina avait rencontré un prince napolitain, très aimable et très empressé, qui l'avait trouvée ravissante et lui avait dit sur ses yeux irlandais, sur son teint, sur son esprit, tout ce qu'Édouard Bulwer lui avait si bien écrit sept années auparavant. Elle avait pris plaisir à l'entendre. Elle était donc

encore jolie ; elle pouvait encore intéresser un homme. Quelqu'un pouvait trouver plaisir à la promener au milieu des orangers en fleurs et ne pas éprouver, en la voyant paraître, l'irrésistible désir de s'enfermer et de noircir du papier.

Elle s'était mise à visiter Naples avec le Prince, pendant qu'Édouard rebâtissait avec acharnement Pompéi et, tout de suite, elle avait trouvé Naples admirable. Les lieux sont ce que les font nos sentiments. Florence et Rome avaient été pour elle ce qu'en avait laissé debout un mari; Naples était belle, « la seule ville d'Italie par laquelle nous n'ayons pas été désappointés ». L'hôtel de Naples était confortable, il n'était plus question de moustiques ni de famine, la baie de Naples était belle, le soleil de Naples éclatant. Le Prince prodiguait les éloges, les flatteries; quel contraste avec les critiques qu'elle entendait depuis tant d'années sur son caractère et ses manières !

Elle aurait pu penser que, si le Prince avait passé six ans avec elle, il aurait été aussi sévère que Pups, que le point de vue d'un mari est nécessairement différent de celui d'un admirateur qui passe, que l'un exige naturellement des qualités plus solides que l'autre, qu'il est moins aveuglé par le désir, donc plus sincère, et que sans doute la vérité est à mi-chemin entre des louanges excessives et des caricatures trop amères. Mais elle aimait mieux jouir d'un bonheur qui pour elle était un renouveau, et trouver, dans les attentions de l'Italien, des raisons de condamner un ingrat.

Pendant quelques jours, Édouard Bulwer ne vit rien de ce qui se passait sous ses yeux. Il vivait en l'an 79 avant Jésus-Christ et avait si bien pris, depuis plusieurs années, l'habitude de ne pas s'occuper de sa femme, que les actions de celle-ci lui étaient devenues indifférentes. Quand il découvrit enfin une liaison, d'ailleurs platonique, il entra dans une fureur terrible. Il demanda à sa femme si elle aimait cet homme. Elle répondit qu'elle l'aimait, que toute l'affection qu'elle avait pu avoir pour son époux était morte, qu'elle avait appris à voir en lui un homme sans foi, sans cœur, sans vertu, orgueilleux et dépourvu de toute sensibilité. Comme il arrive trop souvent, la jalousie éveilla en Bulwer des sentiments pénibles, mais plus vifs que n'avait jamais fait l'amour. Il en oublia aussitôt *les Derniers Jours de Pompéi*, subordonna tout à la nécessité d'arracher au plus vite Rosina à Naples et l'embarqua, dans les vingt-quatre

heures, pour l'Angleterre, en lui annonçant qu'il l'enfermerait à la campagne et ne vivrait plus avec elle.

Le voyage de retour ne fut qu'une longue querelle. Édouard le passa à reprocher à Rosina son infidélité, oubliant les siennes, beaucoup plus graves. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver à la fois ridicule et odieuse l'indignation d'un homme qui, après six semaines d'abandon, émergeait de Pompéi pour s'étonner qu'elle ne fût pas restée à filer de la laine. En arrivant en Angleterre, elle alla passer quelques jours chez une amie, qui tenta d'amener une réconciliation. Mais l'entrevue des deux époux fut un échec. Édouard voulait absolument faire dire par sa femme qu'elle l'aimait et qu'elle n'avait jamais aimé ce Prince. Elle s'y refusait absolument. La conversation se passa à évoquer tous les épisodes de l'aventure napolitaine et ils conclurent qu'il valait mieux essayer de vivre, pour un temps, loin l'un de l'autre.

La séparation favorisa une nouvelle cristallisation. « Ce qui est acquis le premier se perd le dernier. » Les mauvais souvenirs récents se soulevèrent comme un brouillard hostile, on se souvint des premiers baisers dans les bois de Caroline Lamb, et de part et d'autre on écrivit des lettres plutôt bienveillantes « Je crois, écrivait Édouard, que nous avons tous deux rejeté un bonheur qui était à notre portée. J'ai certainement été trop exigeant, sentant de façon si aiguë des choses que vous pouvez à peine comprendre. J'ai demandé peut-être une qualité de sympathie qu'aucun être n'a le droit d'attendre d'un autre. Il me semble aussi qu'en rejetant toutes mes ouvertures d'affection, toutes ces émotions tendres envers vous et qui naissent en moi constamment, mais aussi en me jugeant sévèrement, en m'attribuant des mobiles bas et des vues intéressées, vous tendez à faire de moi ce que vous pensez que je suis. Ah ! jugez-moi avec charité, avec justice; essayons tous les deux de maintenir cette haute opinion l'un de l'autre, qui encourage un caractère favorablement jugé à se montrer digne du prix auquel il est estimé. Ma très chère Rose, croyez-moi, je vous aime profondément et vraiment, mais tant de choses dans la vie me fatiguent, me rendent malade, me révoltent, que je ne puis m'empêcher de devenir parfois morbide, de telle sorte qu'un

mot moins gentil, un ton dur, un regard négligent, sont remâchés par moi pendant des jours. »

La mère, Mrs Bulwer-Lytton elle-même, effrayée par le désastre qu'elle avait certes beaucoup aidé à provoquer par son attitude au début du mariage, conseillait la modération et le rapprochement : « Si vous m'écoutez, faites tout ce qui est en votre pouvoir pour encourager l'affection de votre femme pour ses enfants. Croyez-moi, ce sera le meilleur moyen d'augmenter son affection pour leur père... Essayez que ceci soit comme un nouveau mariage entre vous. Que les eaux du Léthé emportent dans l'oubli le passé, auquel vous devez tous deux éviter de revenir pour assurer un avenir meilleur. »

Ainsi conseillé par sa mère, hésitant devant le danger d'une rupture, oubliant les défauts de sa femme parce qu'il était loin d'elle, Bulwer concevait quelquefois le rapprochement comme possible. « Si jamais vous pouvez me dire honnêtement : « J'ai de nouveau pour vous les mêmes sentiments que jadis ; je vous juge comme je vous jugeais autrefois ; je suis prête à vivre avec vous comme avant, indulgente, bienveillante, tolérante, votre amie et votre appui », alors avec joie, avec reconnaissance j'enterrerai le passé proche. »

Dans les lettres des amants désunis, les deux pauvres chiens, Pups et Poodle, rentraient en scène : « Poodle souhaite à Pups une bonne et heureuse année. » — « Les deux chiens, ma pauvre Poodle, sont bien malades à présent et les chiens malades sont toujours un peu hargneux... Donc, remettez-vous vite de façon à ce que nous ne nous irritions pas l'un l'autre... Je le répète, ma chère Poodle, soignez-vous tranquillement dans votre niche, fortifiez-vous et dégagez-vous l'esprit. »

Bulwer essaya de faire à sa femme, dans la maison de campagne qu'elle occupait, de courtes visites. Quand elle savait qu'il devait venir, elle en parlait huit jours à l'avance avec bonheur, lui préparait de petites surprises, joyeuse comme une excellente épouse qui revoit son mari après une longue absence. *Les Derniers Jours de Pompéi* avaient paru ; c'était un immense succès, et Rosina s'en réjouissait avec une bienveillance généreuse : « J'en suis parfaitement enchantée et trouve qu'il y montre plus de génie que dans aucun de ses autres livres. C'est d'un intérêt saisissant. On ne peut poser le livre un instant. » Excellentes dispositions pour une conversation avec un auteur.

Mais, dès qu'il était là, tout se gâtait. A peine avait-il été assis à table pendant cinq minutes, qu'elle lui disait les choses les plus insultantes. Il s'efforçait de les supporter avec calme, puis entrait lui-même en rage. Elle savait qu'il vivait à Londres avec une autre femme et lui faisait des scènes de jalousie. Furieux, il évoquait les souvenirs de Naples et se laissait aller à des violences indignes d'un gentleman. Il fallait plusieurs semaines pour réparer le mal fait par chacune de ces brèves entrevues. C'était que des causes profondes ne permettaient pas une réconciliation durable.

La vérité est qu'il est difficile de recommencer un amour. L'amour est un bonheur constant évoqué par la présence d'un autre être ; dès que l'image de cet être se trouve liée à des souvenirs pénibles, il est impossible que ceux-ci ne soient jamais évoqués. La vie n'est pas une comédie dans laquelle, après des querelles pendant le troisième et le quatrième actes, les amants sont soudain réconciliés au cinquième, ce qui permet au public de partir en pensant que la réconciliation est éternelle. Les acteurs vivants ont, hélas! une mémoire corporelle; le troisième acte vit en eux, tandis qu'ils jouent le quatrième, et il y a un sixième acte, et un septième, jusqu'à la mort.

Édouard, qui, psychologue par profession, aurait dû expliquer la situation et peut-être aider à la dénouer, n'apportait que peu de clartés. Au contraire, c'était d'elle qu'il semblait attendre indulgence et patience. « Je suis, ma chère Rosina, par constitution et par nature, beaucoup plus irritable que vous; la tâche pour vous est donc plus aisée; et c'est de vous que dépend le succès de l'expérience. Dans de tels cas il dépend toujours de la femme : « Une douce réponse détourne la fureur... » Si vous saviez, ma Rosina, combien vous avez découragé mes impulsions les plus généreuses, vous éprouveriez bien des remords pour le mal que vous avez fait... Miss Edgeworth dit quelque part qu'une femme qui aime son mari doit prendre intérêt à toute occupation qu'il adopte, fût-ce l'épluchage des betteraves. Mais, quand cette occupation est la plus glorieuse, combien plus grand devrait être l'intérêt!... Je suis au-dessus de toute ma génération, politique et littéraire, et, si je vis, ma carrière intéressera tous ceux qui me sont étrangers; ma femme seule bâillera-t-elle en la suivant et raillera-t-elle ma conduite ? »

Suivait toute une série de conseils numérotés : *Primo*, *Secundo*, *Tertio*, et surtout un très important *Quarto* : « Épargnez tous mes parents ! » Et tout cela aurait paru très élevé, très noble à un étranger qui eût lu cette lettre. Mais Rosina n'y pouvait voir qu'un ton protecteur et insupportable. Elle savait qu'en l'écrivant il s'était trouvé très bon, très indulgent, très chevaleresque, très supérieur. Il avait commencé avec l'intention de s'excuser de ses fautes, mais, pour lui, s'excuser de ses fautes, ce n'était jamais qu'énumérer celles de sa femme. C'était cela qui avait toujours exaspéré Rosina dans tous ces Bulwer, mère et fils. Ils se croyaient d'une essence surhumaine. Édouard, dès qu'il écrivait une lettre, imaginait l'homme bon, intelligent, compréhensif, qu'il aurait pu être, dont il portait en lui les matériaux. Romancier, il savait très bien modeler ce héros, il le dessinait sympathique, puis il prétendait que c'était lui-même. Mais Rosina avait appris, par une trop longue expérience, que tout cela n'était que littérature.

Mieux valait reconnaître la vérité. Il fallait que ce couple se séparât. Suivant la loi anglaise du temps, un divorce était impossible. Bulwer, le premier, pensa à une séparation. Il avait des raisons pour la souhaiter prompte. Il annonça sa résolution à Rosina dans une lettre ferme et digne : « Ma décision est définitive, irrévocable. Il faut nous séparer. Vous ne direz plus que je vous retiens dans « une prison de campagne ». Habitez où vous voudrez. Je ne vous marchande ni le bonheur, ni la liberté. Je vous demande simplement de ne plus sacrifier le mien. Vous n'avez plus aucune affection pour moi, vous avez complètement déraciné toute celle que je pouvais avoir pour vous. » Suivait le détail des arrangements financiers, qui étaient convenables. Quatre cents livres de pension, plus cent livres pour les enfants. Rosina nota : « Lettre de Mr Bulwer, débordante de sensibilité morbide pour lui-même et me répudiant ! Soit. Que je suis sotte de laisser ces reptiles m'irriter comme je fais !... Avec leurs abominables prétentions à l'omniscience et à la vertu, ils ont le pouvoir de m'écraser et de m'injurier à chaque moment. »

Elle était à la campagne, solitaire, désespérée. Elle se mit à boire, pour oublier. Pendant ce temps, le moraliste Pups vivait à Paris, menant une vie mondaine, un peu attristé par une ombre de remords. Mais pourquoi des remords? Dieu savait

qu'il n'avait pas voulu nuire à cette femme. Mieux valait, pour le bonheur de tous, deux vies séparées que cette vie commune empoisonnée par des querelles. Pourtant, sept ans auparavant, elle avait été une jeune fille heureuse, fière d'une beauté que lui renvoyaient tous les yeux. Il la laissait seule, pauvre, découragée.

Elle se mit à tenir un journal : « J'ai toujours remarqué que les prisonniers solitaires trouvent refuge dans un journal, pour la même raison, je suppose, que les fous se parlent à eux-mêmes. Ils n'ont personne d'autre à qui parler... Quelle vie a été la mienne ! Une enfance sans soleil, une jeunesse sans fleurs, une maturité sans fruits, — les quelques qualités que je possédais complètement gaspillées et même méprisées... Je me déteste moi-même pour avoir gâché tant d'affection pour un objet qui en était si peu digne... Si je n'avais le cœur si malade, cela m'amuserait d'entendre Édouard (qui ne peut rester deux jours à la maison) se plaindre, comme un pauvre homme plein de sentiments de famille, d'avoir eu ses dieux familiers renversés et son foyer dévasté, parce qu'il a le malheur d'être lié à une femme qui ne pense pas que c'est un honneur suffisant que de porter son nom, en solitude parfaite et ininterrompue, et de le voir à de longs intervalles quand, comme un capitaine de navire, il vient loger quelques jours dans sa maison du port dont il fait une taverne où ses compagnons mangent, boivent et fument... »

« Sortie pour la première fois depuis dix jours, expliqué au jardinier comment faire des corbeilles avec les pots de fleurs... Embrassé mon pauvre cher Fiddlestick, qui a léché ma main, a frotté sa tête innocente contre moi et a paru plus ravi de me voir qu'aucun autre parent que j'aie au monde... Rentrée dans la maison. Joué une heure de la guitare, chanté, — une étincelle a jailli du feu, elle est tombée en plein sur la vue de Naples, — j'ai jeté ma guitare; une fois de plus, je revenais de cette délicieuse promenade en voiture, si chère, si folle, si heureuse, sur la Strada Nuova; de nouveau, je sentais sur ma joue la douce brise qui vient de la baie, chargée d'un chaud baiser du Vésuve... Ah ! Naples, cher Naples ! Vous êtes le seul lieu où je me suis jamais sentie jeune (car je ne fus jamais jeune, enfant) — et quel a été le résultat ? Ai-je commis plus de folies ? Non, — mais qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il pense. »

Non, qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il pense. Hors cette aventure napolitaine, si innocente, elle n'avait commis aucune folie, la pauvre Caniche, et quelle cruelle récompense elle en avait! Dans sa campagne humide elle était malade ; elle toussait ; elle se sentait vieillir prématurément. Comme toujours, la faiblesse lui inspirait le désir de se raccrocher à une affection, si vacillante, si faible que fût celle-ci, et, comme elle n'avait personne au monde que son mari, c'était à lui qu'elle écrivait des lettres tendres et touchantes : « Ce que je voulais vous demander, c'était de pardonner à un pauvre vieux caniche malade et mourant, et de l'essayer encore une fois... Vous le pouvez en toute sécurité, car cette cruelle maladie a fait tomber ses dents, ses ongles et l'a laissé aussi abîmé et inoffensif que ce pauvre vieux chien de Rome. Rappelez-vous la fable de l'homme qui allait tuer son chien pour une faute grave, mais qui s'arrêta et dit : « Non, vous avez été un bon chien en votre temps et, en souvenir de cela, je ne vous ferai pas de mal. »

Elle terminait sa lettre en demandant que, si elle mourait, sa chère petite chienne Fairy fût bien soignée et que, si la pauvre innocente créature mourait à son tour, ses os fussent enterrés dans la même tombe que ceux de sa maîtresse. Elle terminait : « Que Dieu vous bénisse, Pups, c'est la prière de la pauvre Caniche. »

Quelques jours après, fut signé l'acte de séparation.

A Bulwer il semblait que cet acte devait terminer l'histoire. Il fut loin d'en être ainsi. Rosina était incapable de vivre seule, dans le calme et l'oubli. Elle n'avait pas d'amis ; son caractère était vif ; elle était médisante, imprudente, incapable de tenir un ménage ; elle gaspillait sa pension et faisait des dettes. Quand elle n'avait plus d'argent, elle en demandait à son mari, d'abord avec gentillesse, puis avec menaces. Pour augmenter ses ressources, elle essaya d'écrire des romans. Mais que pouvait-elle écrire, sinon l'histoire d'un homme méchant, qui se drape dans de beaux sentiments et n'est, au fond, qu'hypocrite et cruel ? Les rapports entre elle et son mari devinrent très difficiles. Elle eut des liaisons, toutes brèves et malheureuses. Puis, de nouveau solitaire et buvant de plus en plus, pour oublier, elle devint obsédée par l'idée que son mari la persécutait. Elle prenait tous les gens qui venaient la voir pour des espions d'Édouard. Elle les accusait des crimes les plus affreux. Elle

écrivait à son mari, au Club ou au Parlement, des lettres sur l'enveloppe desquelles elle énumérait ses défauts et ses mauvaises actions.

Il était devenu un écrivain illustre, un homme politique important ; il avait été fait baronnet (ce qui faisait de sa femme, même séparée, Lady Lytton) ; mais toute sa vie était empoisonnée par cette haine qu'il sentait prête aux pires attaques. En 1851, comme on jouait une pièce de lui devant la Reine, chez le duc de Devonshire, Lady Lytton écrivit au duc qu'elle entrerait dans la salle, déguisée en marchande d'oranges, et qu'elle bombarderait Sa Majesté d'œufs pourris. Lytton n'osait plus paraître en public, par crainte d'un scandale toujours possible. Il trouvait indigne qu'avec l'argent de la pension qu'il lui faisait, sa femme payât d'obscurs petits journaux pour le diffamer. Il commençait à se demander s'il ne serait pas possible de réduire cette furie au silence et soumettait à des médecins aliénistes un récit de la conduite de Lady Lytton depuis la séparation. Dans tous ses livres il parlait du mariage avec sévérité : « Il est facile, écrivait-il, pour deux personnes de mourir joyeusement ensemble comme amants, mais prodigieusement difficile de vivre ensemble comme époux. » Et ailleurs : « Je crains que la majorité des mariages ne soient malheureux. »

Cependant, avec l'âge, les honneurs venaient. L'ami de jeunesse, Disraëli, était devenu un grand homme d'État et, en 1858, avait fait donner à Bulwer le secrétariat d'État aux Colonies. Comme tel, il dut aller dans sa circonscription se faire réélire. Lady Lytton, qui l'apprit, s'y rendit secrètement. Au moment où Sir Édouard parut sur l'estrade, elle s'avança en criant : « Faites place pour la femme du ministre ! » Parvenue au premier rang, elle cria : « C'est une honte pour un pays que de faire un tel homme secrétaire des Colonies ! » Sir Édouard accablé, ne voulant pas répondre, quitta l'estrade. Lady Lytton y monta et harangua longuement une assistance amusée : « Comment le peuple anglais accepte-t-il d'avoir un tel homme à la tête de ses colonies ? Il a tué mes enfants et essayé de m'assassiner ! Les vêtements que je porte, je ne les dois qu'à la générosité d'amis... »

Après cet épisode, il décida de la faire enfermer. Elle fut convoquée chez un médecin aliéniste et conduite, de là, dans une maison de santé. Elle protesta ; mais les prescriptions de la

loi avaient été observées et elle dut obéir. Bien qu'elle fût traitée avec douceur, elle se plaignit bruyamment. L'histoire se répandit et fit un grand scandale. On commençait à la plaindre; beaucoup de journaux demandaient une enquête sur l'abus de pouvoir qui avait permis d'interner injustement la femme d'un ministre. Les collègues de Sir Édouard le prièrent de revenir sur une démarche imprudente. Au moment où il désespérait, il fut sauvé par son fils qui, avec un dévouement remarquable, emmena sa mère vivre en France, se consacra à l'apaiser et y réussit pendant quelque temps.

Lady Lytton vint terminer ses jours en Angleterre et vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Elle racontait sans fin à ses rares voisins l'histoire des crimes de son mari, auxquels était venu s'ajouter le nouveau chapitre de l'internement monstrueux, et relisait quelquefois les lettres qu'elle avait reçues de lui au temps où il l'avait aimée. On se souvient de l'une des premières : « Vous haïr, Rosina! En ce moment, mes yeux sont pleins de larmes, je puis entendre mon cœur battre! Je m'arrête pour embrasser le papier consacré par votre main... Touché, pénétré jusqu'à l'âme par votre générosité, croyez qu'en toute circonstance de la vie et quel que soit le résultat de cette correspondance, je resterai votre ami le plus fidèle. »

André Maurois.

# LE BILAN

QUATRIÈME PARTIE (1)

## XVIII

Il se tenait dans le salon. Le domestique qui l'avait introduit avait donné toute l'électricité : sous la lumière crue, il avait l'air ravagé d'un homme qui relèverait d'une grave maladie. Ses vêtements même semblaient usés ; tout en lui trahissait la déchéance, la défaite ; Kate en fut bouleversée. « C'est ma faute, se disait-elle malgré elle, comme une coupable. Sans moi, il porterait la tête haute, il irait librement dans la vie. » Ce fut avec une réelle émotion qu'elle lui demanda :

— Vous avez été souffrant?

D'un geste, il écarta ce sujet.

— Je vais bien à présent, merci.

Il la regarda dans les yeux et ajouta :

— Je voudrais vous demander quelques moments d'entretien.

— Si vous y tenez!

En elle-même déjà elle commençait à trembler. Toutes les fois qu'elle voyait ses yeux bleus prendre cette teinte d'ardoise, se creuser entre ses sourcils cette double ride perpendiculaire, elle se mettait à trembler de cette façon-là.

— C'est vous qui m'y obligez, répliqua-t-il.

Sa voix devenait aussi dure que son regard.

*Copyright by* Edith Wharton, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 novembre et du 1er décembre.

— Moi?

— Vous avez violé nos conventions. Notre pacte n'existe plus. Je n'y suis pour rien... Moi, j'ai rempli mon engagement.

Ces phrases brèves se pressaient comme une grêle de coups. Le cœur de Kate battait si fort qu'elle avait peine à se rendre compte de ce qu'il disait. Elle lui demanda en balbutiant de s'expliquer..

— Vous m'aviez promis, reprit-il, de m'aider si je renonçais à votre fille. Dieu sait ce que vous entendiez par là! Pour moi, j'avais compris que vous vous engagiez à une chose : faire la morte, ne vous mêler de rien et compter sur moi pour remplir ma partie du traité. Je l'ai fait. J'ai rompu mes fiançailles, brisé ma situation, je suis parti. Et vous? Au lieu de vous tenir tranquille et de vous taire, vous avez dit de moi pis que pendre, insinué des horreurs. Vous m'avez mis dans une situation telle que, sous peine de passer devant votre fille et devant tous les vôtres pour un misérable qui a pris la fuite sous la menace d'un scandale, sans avoir un mot à dire pour sa défense, je suis obligé de reprendre ma parole.

Elle jeta les mains en avant comme pour le retenir.

— Non, Chris! Pas cela! Pas cela! Tu sais bien que tu ne peux pas!

Il se tenait debout, adossé à la cheminée, les bras croisés, la tête légèrement baissée et comme prête à foncer, avec cette mine de sombre obstination qu'elle lui connaissait si bien. Et elle, dans le cri qu'elle venait de pousser, elle entendait l'écho d'autres cris et d'autres prières. Elle revoyait une autre scène où elle lui tendait ses bras désespérés, avec le même sentiment d'impuissance. Des larmes jaillirent et inondèrent son visage.

— Vous n'allez pas lui dire... murmura-t-elle.

— Je suis bien obligé de me disculper!

— Chris, je vous en supplie, ne lui dites pas! ne lui dites pas!

Ce cri expirait sur ses lèvres, lorsqu'elle vit qu'elle venait de se mettre à la merci de son ancien amant et que, faute d'autres moyens pour se justifier, celui-ci était homme à tout dire à sa fille. D'un casse-cou de son espèce on pouvait tout craindre. Et, si c'était vrai qu'il ne crânait pas, s'il faisait comme il le disait, alors il était le maître, et il le savait

bien. Que la jeune fille apprît les choses par un tiers, à l'instant, elle serait séparée de Chris par le dégoût : mais, si Chris prenait les devants, qu'arriverait-il? Toutes ces réflexions se firent dans un éclair.

Il y eut un long silence. Kate s'était laissée tomber dans un fauteuil, la tête dans les mains. Bientôt, à travers le nuage de malheur qui s'épaississait autour d'elle, elle devina que Chris se rapprochait et se sentit toucher doucement à l'épaule.

— Kate, vous ne voulez donc pas m'entendre? Je vous en supplie, écoutez-moi, comprenez-moi!

Elle leva les yeux et rencontra son regard. Nulle dureté ne s'y lisait plus; mais de la douleur et de l'angoisse.

— Je suis arrivé en colère, reprit-il : on le serait à moins; mais pourquoi continuer à parler sur ce ton? Vous m'êtes témoin que je n'ai rien fait pour créer la situation où nous nous débattons. Cependant elle existe : il faut se mettre en présence du fait.

Elle baïssa les yeux et avec effort :

— Ce fait, c'est l'amour de ma fille pour vous.

— Oui.

— Et sa résolution...

— Sa résolution absolue.

Elle se reprenait à trembler comme une feuille. Depuis qu'elle le connaissait, sa douceur, à certaines minutes, lui avait toujours semblé plus inquiétante encore que sa colère, car elle sentait qu'alors il faisait d'elle ce qu'il voulait. Pourtant, elle retrouva assez de courage pour lui dire :

— Et si je retire toutes mes insinuations, comme vous dites? Si je me désavoue, si je vous blanchis entièrement? C'est bien cela que vous me demandez, n'est-ce pas? Si je vous promets cela, me promettez-vous en échange de chercher une autre issue?

Il recula d'un pas.

— Une issue, à présent? Mais ce n'est pas possible.

Mme Clephane se leva. Elle se rappelait un jour, un jour où il s'était montré particulièrement tendre et où elle se disait : « Ah! qu'il saurait être cruel! » Chimère, idée de malade, avait-elle pensé alors. Elle le voyait à présent, elle n'avait que trop deviné ce génie qui était le sien, cet instinct redoutable de toucher l'adversaire au cœur. Elle hasarda.

— Vous avez vu ma fille ?

— Ce matin même. C'est elle qui m'envoie.

Ce fut pour Kate l'effondrement. Il lui sembla que le sol se dérobait sous elle.

— Alors à quoi bon toutes ces paroles ? Si son parti est pris, pourquoi cette démarche?

— Pour vous faire savoir combien elle souffre. L'attitude que vous avez prise lui est cruelle. Elle voudrait que vous disiez un mot... un mot de paix...

— Pour quoi faire? Ça lui est bien égal, puisqu'elle vous épouse.

— Cela ferait beaucoup pour ses sentiments à votre égard... Vous lui avez fait un mal horrible... Elle a beaucoup de chagrin.

— Mais sa décision n'en est pas moins irrévocable ?

Il fit oui, d'un geste gêné.

Kate parcourait du regard la somptueuse pièce étincelante. Elle se faisait l'effet d'une mouche éperdue qui viendrait se fracasser contre cet implacable éclat. Elle ferma les yeux un instant.

— Eh bien ! je lui parlerai. Je lui dirai la vérité, dit-elle tout à coup.

De la porte où il s'encadrait, il lui jeta un regard dur.

— A votre aise : si vous voulez ne jamais la revoir.

## XIX

Était-il assez sûr qu'elle ne relèverait pas le défi ! Sans quoi, il ne l'eût jamais lancé. C'est ce que Kate se répétait dans le train qui la conduisait à Long Island, le lendemain matin. « Il s'est mis dans la tête que je ne parlerai pas. Et si je parle, pourtant ? » Cette pensée la soutint toute la nuit dans son insomnie. Elle y trouva la force et le sang-froid de se décider à voir sa fille immédiatement. Dans son arsenal dégarni, il lui restait encore cette arme : la vérité.

A la gare, elle trouva une auto des Drover et se rappela tout à coup que c'était samedi et qu'elle allait tomber au milieu d'une réception chez sa belle-sœur. Elle monta dans la voiture et, au bout de quelques minutes, franchissant la grille de fer forgé, roula dans la longue avenue qui gagnait la mai-

son. La porte était ouverte; elle entra dans le hall. Les longues tables de chêne chargées de bâtons de golf, de raquettes de tennis et de lainages de sport lui firent voir qu'elle ne s'était pas trompée et qu'il y avait nombreuse compagnie. Il était trop tard pour s'en dédire; du reste, qu'importaient ces gens? Ils pouvaient même lui rendre le service de lui faciliter le tête-à-tête avec sa fille.

Le hall paraissait vide; mais en avançant, elle aperçut une forme féminine paresseusement vautrée dans un fauteuil profond devant la cheminée. Lilla Maclew se leva et vint au-devant d'elle.

— Quel bon vent vous amène, tante Kate?

Mme Clephane saisit une nuance d'embarras dans la voix de sa nièce et comprit que la famille était au courant.

— Vous venez déjeuner? demandait Lilla sans empressement.

— Je viens voir ma fille, répondit Kate.

L'embarras de Lilla redoubla.

— Anne est sortie. Elle est avec Nollie à je ne sais plus quel match de tennis. Moi, je descends à l'instant. On a bridgé toute la nuit et je n'ai encore vu personne. Maman doit être dans les environs.

Et elle promena autour d'elle un regard courroucé, comme impatiente que ce regard n'eût pas, à son commandement, fait surgir aussitôt sa mère. Mais, en vérité, ce fut tout comme; car la porte s'ouvrit, et Mme Drover parut.

— C'est toi, Kate! Quelle surprise! D'où arrives-tu?

Les formes étaient plus aimables, mais c'était le même embarras, plutôt aggravé d'un rien de dépit. « Quoi! semblait dire l'excellente femme, je finis à peine de régler la situation de ma fille, et vous venez encore m'embarquer dans une nouvelle affaire! Encore un drame de famille! Après une session, les jurés ont sept ans de vacances et moi, me voilà entraînée dans une nouvelle bagarre, quand je sors à peine de la dernière.

— Ta fille est sortie, ajouta-t-elle en offrant une joue fraîche et rose à sa belle-sœur.

— Alors, si tu veux, je l'attendrai. C'est pour elle que je suis venue...

— Bien sûr, chérie, je te garde. Ta fille doit rentrer pour le déjeuner. Elle est avec Nollie chez les Glenver pour les

finales de tennis, n'est-ce pas, Lilla ? Je ne peux pas te garantir qu'elle rentrera... Mais tu restes tout de même, c'est entendu.

Elle sonna et donna des ordres.

— Qu'on ajoute un couvert... Nous devons être nombreux, cela te sera égal ? Ces messieurs sont à un concours de polo à Hempstead-Dawson... Combien est-on à table ? demanda-t-elle au domestique, puis, à mi-voix : Oui, champagne. C'est le jour ou jamais.

Le hall s'emplissait d'une bruyante animation de Drover et de Tresselton. Il en arrivait par paquets de plusieurs autos successives, des jeunes, des vieux, tous rouges, tous prospères et tous criant famine. Il y avait aussi des amis venus pour le week-end, exactement pareils à eux, et qu'on ramenait de quelque spectacle sportif. Kate allait de l'un à l'autre, échangeant des bonjours mécaniques dans la banalité des propos et se sentait en même temps si mince, si spectrale qu'elle s'étonnait d'être visible à des êtres de sens si robuste. Ils étaient tous contents de la voir, un peu surpris qu'elle fût là, du reste tout de suite indifférents et ne s'occupant plus que des choses importantes, le tennis, le polo et le déjeuner. Elle retrouvait la sensation d'une descente pêle-mêle le long d'une spirale qui ne finissait plus. Et aussi cette peine qu'elle avait à distinguer les uns des autres, à se rappeler si c'étaient les Tresselton ou les Drover qui avaient les nez les plus courts.

— Mais je ne vois pas Anne ? s'informa M. Drover, en dirigeant les convives vers la longue table où brillait le couvert.

Il plaça Mme Clephane à sa gauche, et lui dit à l'instant qu'Anne était partie de bonne heure avec Nollie pour assister aux « finales » des Glenver !

— Vous aussi, Joe, vous y étiez ? jeta-t-il par dessus la table à M. Tresselton.

Sans attendre sa réponse, il s'empressa auprès de sa voisine de droite. Kate comprit qu'elle avait commis une faute en tombant dans cette réunion juste à ce moment-là, mais qu'en somme, puisque ce n'était pas leurs affaires, ils s'étaient unanimement et spontanément décidés à faire comme s'ils trouvaient la chose toute naturelle. C'était un beau spectacle que de voir fonctionner en corps les Drover et les Tresselton et déclarer d'une seule voix tout naturel, tout normal et n'accorder à quoi que ce fût le pouvoir de troubler un déjeu-

ner. Un membre de la tribu venait à tomber malade? Vite, on faisait venir les as de la médecine, les infirmières les plus chères, tout en continuant officiellement à traiter la maladie de bagatelle. S'il arrivait un accident, on n'en parlait pas du tout. Ce système, à l'occasion de Lilla, avait été porté au plus haut point de perfection, et le magnifique résultat de la capture d'Horace Maclew attestait les avantages de cette politique.

Kate démêlait toutes ces choses, tout en faisant semblant de manger de la poularde du Maryland et du soufflé au grain, et en refusant le champagne commandé en son honneur : mais, sous ce cliquetis superficiel de sa pensée, son esprit vigilant ne cessait de ruminer cet étrange spectacle. Elle venait, en proie à la pire détresse, afin de voir sa fille, de lui parler coûte que coûte. Et sa fille assistait à un tournoi de tennis! Et tout le monde trouvait cela tout naturel. Le cours de la vie, même pour sa fille, continuait comme à l'ordinaire. La jeune fille avait retrouvé son fiancé. Qu'est-ce que cela pourrait lui faire à elle, ou à son indulgente famille, si l'intruse qui, pendant quelques mois, avait eu la prétention, nourri l'illusion, doucement rabattue, d'être des leurs, venait de nouveau à disparaître et à s'en retourner d'où elle était venue? En les regardant tous, si bornés, si puissants, si sûrs d'eux-mêmes et si unis, l'idée qu'elle avait eue de se faire adopter lui paraissait invraisemblable. Il y avait longtemps qu'elle avait fait son choix et ce n'est pas eux qu'elle avait choisis : ils le lui faisaient poliment et gentiment sentir.

Au moins cela avait l'avantage d'éclaircir la situation. Loin d'eux, elle ne le serait pas davantage une fois morte. Mourir... Pourquoi pas, en effet? Elle dirait tout à sa fille, et puis elle s'en irait et ne la reverrait plus : et ce serait cela, mourir.

— Enfin les voilà! s'écria cordialement M. Drover.

On se levait de table; les convives se répandaient dans le hall et dans le billard et allumaient leurs cigarettes en prenant le café et les liqueurs. Kate, qui avait suivi le mouvement et pris machinalement une tasse de café sur le plateau qu'on lui passait, leva la tête et aperçut sa fille avec Nollie. Anne entra la première, enleva son manteau, jeta un regard autour d'elle et dit à M^me^ Drover :

— Vous ne nous avez pas attendues, j'espère, tante Enid?

Nous étions tellement en retard qu'en passant, nous avons demandé à déjeuner à Madge...

Alors seulement elle vit sa mère et pâlit.

Les yeux de Kate se mouillèrent; elle restait sans mouvement. Autour d'elle, tout flottait, se perdait dans la brume : elle n'osa même pas le geste de poser sa tasse.

— Maman ! s'écria la jeune fille.

Et vivement, échappant aux bonjours de l'assemblée, elle s'avança vers sa mère en lui tendant les bras.

Elles restèrent ainsi un moment embrassées, quand Mme Drover, épanouie, vint affectueusement conseiller à la jeune fille d'emmener sa mère dans sa chambre : « Là haut, vous serez plus tranquilles pour causer. » Et troublée, étourdie, tremblant d'être le jouet d'un rêve dont le réveil serait plus affreux que la mort, Mme Clephane se trouva en train de monter l'escalier côte à côte avec sa fille.

Chez elle, la porte fermée, elle conduisit sa mère à un fauteuil, se mit à genoux à côté d'elle, et murmura :

— Maman, est-ce que nous pourrions nous passer l'une de l'autre?

On eût dit un écho des douces choses inexprimées que la mère entendait jadis intérieurement dans ses interminables dialogues imaginaires avec une Anne invisible. Elle ne pleura pas, mais un flot de larmes inondait sa poitrine aride. Elle attira la tête de sa fille sur son cœur.

— Anne... ma petite Anne...

Ses doigts jouaient dans les boucles tièdes, caressaient le contour des tempes, glissaient le long des joues. Elle fermait les yeux, ne se rassasiant pas de la douceur de répéter à mi-voix le nom de sa fille.

Ce fut celle-ci qui rompit cet enchantement de silence :

— J'ai été si malheureuse! J'avais tant besoin que vous veniez!

— Chérie, tu m'attendais?

— Je n'étais pas sûre que vous viendriez : vous étiez si fâchée !

— Pas contre toi, chérie. Jamais!

Après un court silence, la jeune fille se leva et jeta les bras autour du cou de sa mère :

— Ni contre lui, maintenant?

Le frisson de la réalité glaça le doux transport de Kate. Elle redevenait l'étrangère désolée qui tout à l'heure, en bas, attendait le retour de la jeune fille.

— Vous comprenez, maman, c'est vous deux qu'il me faut, implorait la jeune fille.

Et Kate, en elle-même, entendait une autre voix qui lui commandait : « Parle ! C'est le moment. »

Oui, c'était le moment de parler, d'en finir. Assez atermoyé ! Anne se figurait évidemment que sa mère venait pardonner et se faire pardonner, et que Chris serait compris dans l'amnistie générale. La paix ne se ferait que dans ces conditions. A travers les caresses, Kate sentait plus que jamais la résolution d'acier de la jeune fille.

Celle-ci se faisait plus pressante :

— Vous ne voulez pas, maman, me laisser courir ma chance et qu'il soit convenu que, si les risques sont aussi grands que vous le dites, vous serez là pour venir à mon secours? Chacun paie son expérience. C'est tout simple. Et puis, pour ce qui est... des fautes de jeunesse... peut-être que de votre temps on était plus sévère... Mais ne parlons pas de cela, dit-elle en se hâtant de quitter ce terrain dangereux. Si nous ne nous disputions plus du tout, voulez-vous? Pas même au sujet de Chris! Si nous nous contentions d'être une paire d'amies comme nous étions auparavant? Ah! vous diriez oui, tout de suite, si vous saviez comme tout a changé depuis un an que vous êtes là.

Elle mit son visage tout contre celui de Kate et ajouta avec un sourire mutin :

— Les mamans ne devraient jamais quitter leurs petites filles.

Kate s'abandonnait à l'étreinte persuasive de sa fille. Elle ne pouvait plus comprendre qu'elles fussent deux : elles ne formaient qu'une seule personne, ou plutôt, il lui semblait que tout son être avait passé dans le jeune corps suppliant qui se pressait contre le sien. « Comment la perdre? Comment me résoudre à la quitter jamais? » Elle n'avait plus d'autre pensée.

— Voyez-vous, continuait la voix câline, quand je vous ai demandé de venir vivre avec moi, j'avais beau en avoir envie de tout mon cœur, je n'étais pas sûre... pas aussi sûre que l'oncle Fred... que j'avais raison et que cela réussirait si com-

plètement. J'avais vécu très seule et très indépendante, en dépit de bonne-maman, et je ne savais pas comment cela irait avec une maman toute neuve, ni si j'allais lui plaire, ni si nous serions bien ensemble. Alors, vous êtes venue, et voilà, dès le premier jour, tous mes doutes se sont envolés. Et vous?

— Moi aussi, dit Kate, avec élan.

— Et tous les jours, en voyant que l'oncle Fred ne s'était pas trompé et qu'il vous avait peinte si ressemblante, et que vous auriez été une maman adorable, si nous n'avions pas été séparées quand j'étais petite, tous les jours, dans mon cœur, je vous remerciais davantage d'être venue, toujours davantage je souhaitais de vous faire oublier que nous n'avions pas toujours été ensemble.

— Tu y as réussi, chérie.

— Puis tout à coup, voilà le gouffre qui s'est rouvert, et moi, d'un côté, vous de l'autre, comme dans les années lugubres où je vivais sans vous. Et il me semblait que c'était vous qui la vouliez encore, cette séparation, et dans mon désespoir je vous ai dit des choses affreuses. J'ai été méchante...

Quels sanglots secouaient le corps juvénile! La mère les confondait avec ses propres larmes. Elle serrait plus étroitement son enfant, lui prodiguant ces petits mots tendres qu'une mère dit à son petit qui s'est fait du mal en tombant : « Là, là, ne pleurons plus. » Elle ne savait plus elle-même où elle en était. Son âme était toute dans sa fille. Soulager ce jeune chagrin, le plus dur de tous à porter, pour cela elle était prête à tout. Elle aurait dit de tout son cœur la parole consolante qui relèverait ce pauvre front abattu contre sa poitrine.

— Anne, ma petite, comment t'abandonner jamais? murmurait-elle.

Et, au même moment, elle se sentit prise au filet de sa capitulation. Puisqu'elle n'avait pas su parler à sa fille aujourd'hui, elle ne le ferait plus jamais, et c'était là le calcul de Chris : il savait bien qu'elle se tairait.

## XX

Kate se vit retenir à passer le dimanche; elle rentrerait en ville lundi avec sa fille. Aline apporta le nécessaire pour ces deux jours. Et Kate, ayant assisté au départ de la bande pour

un match de polo, restait seule dans la vaste maison avec sa belle-sœur.

Mme Drover, malgré le tracas de tous ces hôtes, avait repris son calme. La rencontre affectueuse entre la mère et la fille avait été pour tout le monde un soulagement visible, et maintenant, disaient les yeux ingénus de Mme Drover, puisque tout s'arrange, grâce à Dieu, à quoi bon faire des mystères? Elle invita sa belle-sœur à prendre le thé dans son boudoir et, en remplissant les tasses, dit avec un sourire que sans doute le mariage se ferait avant Noël.

— Quel mariage? Ah! celui de ma fille?

— Voyons ma chérie, est-ce que ce n'est pas une affaire arrangée? Nous pensions tous que c'est pour cela que tu venais. Anne nous a annoncé ses fiançailles en arrivant.

Des rides soucieuses plissèrent avec ennui le front de Mme Drover. « On ne me laissera donc pas finir au moins ma tasse en paix? » protestait ce front avec reproche.

— Mon mari tient le commandant Fenno en très haute estime, ajouta-t-elle d'un ton aimable qui n'admettait pas de réplique.

Kate reposa sa tasse sans y avoir mis les lèvres. Que répondre? Et pourquoi se donner la peine de répondre?

Trompée par son silence, Mme Drover reprit d'un front de nouveau éclairci :

— Aujourd'hui, avec les modes qui changent tous les six mois, il n'y a pas de raison de faire faire un grand trousseau. Du reste, Anne m'a dit qu'ils comptaient partir pour l'Europe aussitôt après le mariage et, on a beau dire, on a avantage à se procurer les dernières créations sur place.

— Enid, il ne faut pas que ce mariage se fasse! s'écria Kate en se levant brusquement.

Mme Drover posa sa tasse. Une moue de blâme pinça sa petite bouche précise. Mais elle était évidemment résolue à pousser jusqu'au bout la patience fraternelle.

— Allons, ma chère, assieds-toi et bois ton thé tranquillement. A quoi cela sert-il de se tourmenter ainsi? Tu as la fièvre, tu es maigre comme un clou. Je gagerais que tu as rapporté un de ces affreux microbes des tropiques... Mon Dieu! Je comprends que c'est fort triste de te séparer encore de ta fille. C'est bien tôt... Elle le sent comme toi. C'est dommage que vous n'ayez pu vivre ensemble un peu davantage,

mais, que veux-tu? D'ailleurs, puisque tu gardes l'hôtel de la Cinquième avenue, le jeune ménage pourrait acheter celui qui fait le coin. Il n'y aurait qu'à les réunir par le premier étage, et cela ferait quelque chose de superbe pour les réceptions. Je ne m'y connais pas, mais Lilla te dira exactement que faire. Elle a mis la main sur un jeune architecte tout à fait remarquable pour moderniser leur maison de Baltimore.

Kate s'était rassise et remuait machinalement sa cuiller dans sa tasse. « Cela ne se fera pas, cela ne peut pas se faire : il n'aura pas cette audace. » Cette idée, traversant son cerveau douloureux, l'apaisa, l'aida à composer son visage et lui donna la force d'émettre de temps en temps le vague murmure qui suffisait à Mme Drover pour entretenir le monologue qu'elle appelait sa conversation. Les Maclew et leur architecte l'avaient mise sur une nouvelle piste, et elle décrivait complaisamment avec quel doigté merveilleux Lilla s'y prenait avec Horace, par quel chef-d'œuvre de tactique la jeune femme, aidée de ce garçon, avait amené son mari à déclarer indispensables les transformations qu'il avait commencé par refuser catégoriquement comme des extravagances et même des folies. Et maintenant, il ne vivait plus que pour cela.

— Un petit complot bien innocent, ma chère... Ce pauvre Horace, ils l'ont mis complètement dans leur poche, et il est enchanté et raconte à qui veut l'entendre que l'idée est de lui.

Mme Drover en riait sous cape et, pour conclure, tendant à sa belle-sœur une main grassouillette, d'un geste rassurant et d'une voix radoucie :

— Ma chère, tu verras, le premier moment passé, quel bonheur c'est d'avoir une enfant bien mariée!

« Cela ne se fera pas, cela ne se peut pas; il n'osera jamais », continuait à se murmurer sourdement l'autre mère.

Horace Maclew arriva pour dîner avec tout un lot d'invités. Il était assis presque en face de Mme Clephane : dans le vertige étrange, la demi-ivresse qu'elle éprouvait, elle jeta l'ancre pour ainsi dire, et arrêta son regard sur la charpente puissante et la masse robuste de cet imposant personnage. Est-ce le mariage qui lui donnait ce poids, cette voix importante au chapitre de la famille? Kate le connaissait peu : le type du « bon » millionnaire, collectionneur de belles choses et bienfaiteur des humbles. Élevé par des parents riches et scrupuleux, animés

d'un désir sincère de transmettre ces scrupules à leur fils unique en même temps que leurs millions, on voyait que d'autres influences étaient entrées en jeu et s'accordaient comme elles pouvaient avec le fonds de morale primitive : c'était le ménage du rigorisme avec le « bah! » qui sert d'excuse aux peccadilles. Le mariage avec Lilla, aboutissement de ces petites concessions intimes, disposait M. Maclew à voir les problèmes de l'existence sous un angle plus facile. De tous les hommes qui étaient là, quoique n'étant pas le plus intelligent, c'était pourtant lui évidemment qui eût été le plus capable de comprendre, si Kate avait pu être libre de lui exposer son cas. Mais les regards épris que le nouveau mènage échangeait à travers la table ne le montraient que trop : un secret confié au mari serait immédiatement rapporté à la femme, et l'indulgence de Lilla, pouah! tout plutôt que de s'entendre dire par cette voix grasseyante : « Eh bien! quoi, en voilà des histoires! Que d'affaires pour des choses qui arrivent tous les jours! »

Eh! oui, ces choses-là arrivent : Kate était justement en train de se le dire, de se persuader que son cas n'avait rien d'unique. Elle en connaissait des exemples, mon Dieu! comme tout le monde : cela se prenait en douceur, et l'on vivait très bien ainsi. Mais elle et sa fille, figurer dans des romans pareils, non, cela, elle ne pouvait l'admettre. Être tolérée par Lilla, quelle humiliation!

Ses regards inquiets erraient d'Horace Maclew à sa fille. Celle-ci éclatait de joie. Son chagrin d'hier la rendait seulement plus brillante, comme un parterre de fleurs que l'ondée vient de rafraîchir. De temps en temps, elle adressait un sourire à sa mère, et Kate ne pouvait s'empêcher de lui rendre son sourire. Posséder le cœur de sa fille, c'était une telle richesse, un bonheur si dense, si inexpugnable qu'il n'y avait plus de tourment chaque fois que leurs yeux se rencontraient.

Elle remarqua que la jeune fille était fort occupée par une conversation avec un de ses voisins, le Révérend docteur Arklow, recteur de Saint-Étienne, l'église de New-York qui était la paroisse des Clephane et des Drover. La vieille M^me^ Clephane était un pilier de cette église et lui avait légué une somme considérable. On tenait le docteur Arklow, ancien vicaire de la paroisse où il était revenu comme recteur, pour

une des lumières du diocèse, en passe de devenir coadjuteur ou même évêque des églises américaines d'Europe.

Dans la tribu des Drover, on était des chrétiens modérés. Tous se montraient généreux pour les œuvres de la paroisse. Les gens d'âge allaient encore à l'église le dimanche, et, une fois dans l'hiver, on priait le recteur à un dîner de cérémonie. Mais les relations n'avaient rien d'intime et si le docteur Arklow venait passer le week-end chez les Drover, c'était, se disait Kate, une promotion qu'il devait à son prestige de coadjuteur prochain et de futur évêque. L'échiquier mondain des Drover était un jeu où les évêques comptaient pour beaucoup plus que les simples recteurs.

Le recteur de Saint-Étienne, que Kate n'avait rencontré qu'une fois, lui fit l'impression d'un homme de bonne compagnie et très désireux de le montrer. Son visage égalait en surface celui d'Horace Maclew, mais c'était en longueur au lieu d'être en largeur. Les cheveux gris et fins étaient soigneusement rejetés en arrière de son front étroit et bienveillant et, bien qu'il appréciât un bon cigare et portât en voyage un complet gris du bon faiseur, il n'avait garde de méconnaître sa valeur décorative et arborait dans le monde une exquise recherche ecclésiastique. Sa vaste poitrine semblait faite pour la croix pectorale et tous ses gestes, amples et arrondis, appelaient les manches éloquentes de l'orateur sacré.

Il écoutait la jeune fille, adossé au dos de sa chaise, les yeux baissés, la mine pensive et les mains jointes par le bout des doigts; de temps en temps, il souriait et disait quelques mots gracieux. Kate eut bientôt fait de deviner que sa fille l'entreprenait sur son mariage et, posant sa fourchette, elle ferma un instant les yeux : la grande salle bourdonnante vacillait. « Mais quoi! C'est dans l'ordre, se dit-elle : si tu n'as pas le courage de soutenir cette vue, et cent autres pareilles, comment auras-tu celui d'exécuter ton plan? » Ce plan, qu'elle ruminait depuis la fin de la journée, était le suivant : c'était, tout bonnement, de ne pas lâcher prise, de s'accrocher à sa fille et, pour tout le reste, de laisser faire. Telle était sa politique pour l'instant. Demain, elle rentrerait à New-York avec Anne, elle assisterait passivement aux préparatifs de la jeune fille (car, de s'y mêler autrement, c'était au-dessus de ses forces); elle serait là quand Chris viendrait, elle y serait quand les jeunes gens

annonceraient officiellement leurs fiançailles. Quoi qu'il arrivât, elle serait là. Tout de suite, elle ferait voir à Chris qu'il aurait à compter avec sa présence continuelle, sans répit et sans merci. Or Chris était-il homme à supporter ce trouble-fête? A le supporter *tous les jours*? Peut-être (et plût à Dieu!) n'échangeraient-ils plus une parole tête à tête, mais cette présence implacable ferait comprendre au jeune homme sa volonté bien arrêtée, son inflexible détermination. Il ne pourrait y tenir; il finirait par quitter la partie; il renoncerait à la jeune fille en voyant qu'elle, la mère, n'y renoncerait jamais. Ce serait un duel sans phrases, une lutte savante, circonscrite, une guerre d'usure. Connaissant Chris comme elle faisait, elle ne doutait pas d'avoir le dernier mot.

Ce programme lui rendait confiance. En se levant de table, elle se sentait plus légère qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Quand les hommes rentrèrent au salon, le docteur Arklow vint à elle, et elle l'accueillit d'un sourire. Il entama la conversation par des banalités aimables. Cependant, elle se disait : « Il est trop respectueux des convenances pour me parler le premier du mariage de ma fille. » Elle se mit à chercher une phrase qui lui fournirait une entrée en matière, mais elle se sentit incapable de dire : « Ma fille va se marier » ; et le dialogue se traînait en platitudes soporifiques.

Soudain la jeune fille accourut, se posa sur un bras du fauteuil et s'empara de la main de sa mère. Celle-ci se sentit les yeux humides et, à travers ses larmes, elle crut voir le docteur Arklow la regarder attentivement. Il lui vint alors à l'esprit que, derrière le fantoche mondain, il y avait peut-être un brave homme au cœur simple, familier avec les humbles réalités de la vie, un médecin des âmes qui saurait les remèdes de la souffrance et du doute.

Cette pensée lui fit du bien et elle fit le projet de lui parler seule à seul. « J'irai le voir aussitôt que nous serons à New-York », se dit-elle. En attendant, elle se contenta de sourire à sa fille, — et le docteur Arklow de dire : « Mademoiselle me parlait des grands tournois de tennis. Je ne doute pas que tous ces sports ne doivent être un facteur important dans la construction d'un monde plus sain et plus heureux. »

Aucun des trois ne fit allusion au mariage.

XXI

« Mlle Anne Clephane épouse un héros de la guerre : le fiancé est le commandant Christophe Fenno, D. S. M. (1), chevalier de la Légion d'honneur. »

En prenant le journal, sur la table du boudoir, cette manchette, en première page, venait de sauter aux yeux de Kate. Elle était arrivée le matin dans l'auto d'Henrick Drover, séparée de sa fille par la masse cordiale de l'excellent homme, qui lui épargnait le péril d'une conversation intime. La veille, tout le long de cet interminable et douloureux dimanche, Anne avait soigneusement évité le sujet délicat. Elle était trop heureuse d'être avec sa mère pour risquer de gâter ce bonheur : elle comptait même un peu, pensait Kate, sur la douceur de cette réunion pour vaincre la résistance maternelle. Mais, à mesure qu'elles approchaient de New-York, chaque tour de roue les ramenait à la réalité qu'elles cherchaient à se cacher : et la voilà enfin imprimée et publique, et qui narguait la pauvre mère dans le texte de l'odieuse manchette !... Cependant Kate entendait le pas de sa fille derrière elle : leurs regards se croisèrent sur la colonne du journal. La jeune fille rougit. L'instant de la crise approchait. Kate sentit que tout dépendait de son plan de bataille et c'est avec un filet de voix que, ramassant ses forces, elle demanda à sa fille :

— Est-ce que le commandant Fenno est à New-York ?

— Non, il est retourné samedi à Baltimore, dit la jeune fille en hésitant. Il attend un mot de moi... pour venir.

Un espoir se leva dans le cœur de la mère et retomba, les ailes brisées. Lentement, son regard revint sur le journal.

— Est-ce toi qui as fait passer cette annonce?

Le teint si pâle de la jeune fille se colora de nouveau. Elle fit signe que oui de la tête et, après un silence :

— L'oncle Henrick et la tante Enid trouvent que c'est une simple question de loyauté.

— Envers le commandant Fenno?

— C'est cela.

Le silence se prolongea. Enfin Kate parvint à dire :

(1) *Distinguished Service Medal*, équivalent de la médaille militaire.

— Puisque les fiançailles sont officielles, c'est son droit d'être auprès de toi.

Anne supplia :

— Je tenais... nous tenions tous les deux... à être sûrs qu'à son retour... vous ne refuseriez pas de le recevoir.

La mère détourna les yeux pour éviter ceux de sa fille : la caresse de ce regard lui faisait mal. La jeune fille implorait un consentement. Il lui en coûtait trop de s'en passer, pour être tout à fait heureuse sans cela. Il est vrai ; mais elle ne tenait pas moins fort à son autre bonheur ; elle y tenait même par-dessus tout et elle n'aurait pas hésité à y sacrifier sa mère, s'il le fallait, pour y parvenir.

Tout cela n'apparaissait que trop clairement à Kate : « J'ai besoin de vous deux », avait dit la jeune fille, mais c'est de Chris Fenno qu'elle avait le plus besoin, — infiniment.

— Chérie..., dit-elle, — et aussitôt la jeune fille accourut, suppliante ; Kate lui posa les mains sur les épaules : — Tu as fait ton choix, ma chérie. Quand le commandant Fenno viendra, il va sans dire que je le recevrai.

Ses lèvres, en prononçant cette phrase hypocrite, étaient sèches comme du bois. Mais toute sa vieille adresse de casuiste lui était revenue : c'était bien la peine d'avoir tant pratiqué cette escrime, pour ne pas s'en servir aujourd'hui ! Et elle se laissa embrasser par sa fille.

L'après-midi, M^me^ Clephane était seule dans sa chambre, quand Fred Landers téléphona pour demander si elle pourrait le recevoir. Anne était sortie. Kate fit dire que, quand il viendrait, on le fît monter au petit salon. Il arriva un moment après, les mains tendues et l'air joyeux.

— Alors, c'est bien fini, tout va bien ? Dieu soit loué ! Je savais que vous finiriez par faire ce qu'il fallait. J'avais confiance en vous.

Incapable de répondre, Kate fit effort pour lui tendre la main. Lui approcha un fauteuil au coin du feu, d'un petit feu d'automne, et continua à la contempler avec satisfaction.

— Je comprends, ç'a été dur. Mais si vous saviez combien Anne en est heureuse ! Ce matin, dès son retour, elle m'a appelé au téléphone pour me le dire. Elle est éperdue de reconnaissance. C'était si généreux à vous d'aller chez les Drover, après

ce qui s'était passé, le jour où la pauvre enfant s'est mise si complètement dans son tort. — Il s'arrêta comme pour peser ses mots : — Croyez, moi, je ne souhaitais pas ce mariage plus que vous ; mais *il fallait* en passer par là.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Le front volumineux de Landers rougit d'une explication laborieuse.

— Mon Dieu ! votre fille est une petite personne très passionnée, très, très... Enfin, on ne sait pas ce dont elle eût été capable, si nous nous étions ligués pour lui résister. Et j'avoue que je n'étais pas assez sûr du jeune homme pour ne pas craindre qu'il n'abusât justement de ce caractère... impulsif, en quelque sorte,... si c'était le seul moyen d'en venir à ses fins. Je me fais comprendre ?

Si elle comprenait! Traduction : en somme, étant donné le caractère de la jeune fille et en tenant compte, mon Dieu! de son hérédité, c'est-à-dire qu'elle était la fille de Kate Clephane, la famille prenait le bon parti en acceptant la situation.

— La jeunesse, aujourd'hui, fait beaucoup ses affaires toute seule. Et dans le cas de votre fille... Enfin, tout est bien qui finit bien. Nous connaissons tous des mariages très heureux qui ont eu des préliminaires... un peu difficiles.

Elle écoutait dans un état d'acquiescement anéanti. C'était comme l'effet d'une drogue qui lui aurait laissé toute son intelligence, en paralysant la volonté. A quoi bon disputer, ergoter, résister ? Plus tard, oui, si tout le reste venait à lui manquer : ce bon Fred était la vieille Garde, la dernière ressource, l'ami à qui, un jour, elle dirait son secret. Mais, pour l'instant, il ne comptait pas plus pour elle que les autres. La partie se jouait entre elle et Chris Fenno : le reste n'était que vaine dépense de paroles.

— C'est bien votre avis, n'est-ce pas ? fit Landers un peu nerveusement. L'essentiel, d'ailleurs, c'est qu'Anne ne vous perde pas. Le reste s'arrangera toujours ; la vie arrange bien des choses, et si les choses ne s'arrangeaient pas...

Il était planté devant elle avec un drôle d'air. Il avait fait quelques pas en avant. Son visage s'était allongé, devenait solennel, tandis que sa personne massive semblait tout à coup se réduire aux proportions du mince jeune homme, rougissant comme une demoiselle, qui se cachait derrière sa mère, ce

fameux jour où la vieille Mme Landers avait offert le rendu de noces au jeune ménage Clephane.

— Si les choses ne s'arrangeaient pas, continuait-il, enfin si ça ne marche pas comme nous le souhaitons... il y aurait peut-être, si vous vouliez... il y a toujours ma maison... Ma maison vous attend depuis longtemps, Kate Clephane. Je n'ai jamais osé vous le dire... Ma maison.

— Mon ami !... fit-elle, mon bon Fred ! Et l'étreinte douloureuse se desserra un peu autour de son cœur.

— Bon, bon ! balbutia-t-il en se frottant les mains comme pour s'excuser. Ce que je vous en dis, vous comprenez bien, c'est comme pis aller... c'est pour le cas où tout tout espoir serait perdu.

Il eut un petit rire nerveux qui s'efforçait de donner à ses paroles un air de plaisanterie, mais son regard demeurait grave. Kate se leva et lui donna la main.

— Que vous êtes bon !

Elle n'en put dire davantage. Et elle pensait en elle-même avec une nouvelle angoisse : « A présent, je ne peux plus lui dire... Plus jamais ! »

Le lendemain, elle présidait un dîner de famille. Assise au haut bout de la longue table, la vision lui revenait, quasi hallucinante, du premier dîner qu'elle donnait ainsi au lendemain de son mariage.

C'était le même cadre. C'étaient les mêmes figures, ou si pareilles qu'on eût dit de nouvelles épreuves d'un même coin. M. Drover siégeait à la place de son beau-frère ; mais ce détail ne suffisait pas à détruire l'illusion. La bonne grosse figure de M. Drover appartenait au même type que celle de John Clephane. On voyait qu'ils avaient suivi les mêmes écoles, sortaient de la même université, fréquentaient les mêmes clubs, pêchaient le même saumon aux mêmes rivières ; on aurait pu prendre l'un pour le fantôme de l'autre, qui serait revenu de là-haut dans un esprit de douceur, visiter le théâtre de ses terrestres épreuves. Et quant à elle, Kate Clephane, si elle avait suivi le programme tout tracé devant elle au lieu de le fuir et de le renier, n'aurait-elle pu avoir le légitime espoir de reparaître ce soir sous la forme de sa belle-sœur Enid ?

Absurdes fantaisies, chimères d'une tête malade ! Pour

déclencher cette sarabande, il avait suffi d'un choc faisant le vide dans son cerveau, balayant tous les lambeaux de raison. Quel choc ? Chris Fenno était là. A le voir entrer tout à l'heure dans le brouhaha des invités ; à l'entendre annoncer comme les membres de la famille ; à le regarder s'avancer du bout de l'immense pièce, sous les feux de tous les lustres, tandis qu'elle sentait tous les regards braqués sur elle ; à voir sa fille près du jeune homme, à la sentir entre elle et lui, à entendre cette voix lui dire, comme un ordre et comme une prière : « Maman, c'est Chris », et à mettre enfin sa main dans cette main qui se tendait, elle s'était senti chavirer le cœur, comme si l'émotion l'arrachait.

Ainsi, c'était fait : ils s'étaient affrontés, ils s'étaient dit bonjour, sans doute ; ils s'étaient même parlé peut-être de la jeune fille, de leur future parenté. Elle ne savait plus, mais aux figures des gens, elle jugeait qu'il n'y avait eu ni accident ni scandale : tout s'était passé décemment, « comme il faut », pour parler la langue de la famille. Ils s'étaient trouvés servis, dans cette rencontre, elle par son usage, lui par son incommensurable aplomb. C'était un « moment à passer », et on l'avait passé. L'abîme était franchi. On était maintenant de l'autre côté, en pleine folie : et, dans cet univers dément, où elle venait d'entrer, encore les mêmes visages, les mêmes conversations, les mêmes banalités, le même appétit à s'attaquer au même menu invariable, les mêmes louanges entendues pour la cave des Clephane. « Ce Cliquot 95, vous savez, c'est Hendrick qui l'a conseillé à John », apprenait Enid à son gendre, en reprenant haleine, après avoir bu un grand trait du liquide mousseux. Bref, tout était aussi naturel et aussi monstrueux, aussi horrible et intolérable, fatal et sans issue que si Kate, redevenue la jeune femme de jadis, voyait de nouveau s'étendre devant elle toute la route désolée de son existence, toute sa vie ingrate, pour en venir où ? A ceci...

Pour compléter le cauchemar, le sabbat que dansaient en elle les époques de sa vie, Chris lui-même était là, ce Chris, image vivante de ce qu'elle avait cherché dans le désespoir de son évasion, ce Chris qui représentait à la fois sa faute et les conséquences de sa faute, sa fuite et son retour. Et alors, la ronde folle reprenait de plus belle : c'était sa propre adolescence qu'elle voyait à présent ressusciter dans sa fille ;

c'était elle-même, jeune fille, absolue et pure comme Anne, avec ses délicatesses et ses dédains de vierge, et ce beau regard lointain de confiance et d'amour.

— Que voulez-vous ? disait M. Drover en se levant de table. Ce sont des choses qui arrivent dans les meilleures familles, et il me semble qu'en somme...

Tandis qu'en face, toute rouge des dernières libations, sa femme soupirait à Horace Maclew :

— Vraiment, il ne manquait ce soir que bonne-maman et ce pauvre John.

Ouf ! Tout de même, tout avait marché dans la perfection : grâce au tact de la jeune fille, la rencontre de sa mère et de son fiancé s'était trouvée matelassée, subtilement calfeutrée de matières isolantes : la famille avait empêché l'explosion. Au salon, les groupes se reformaient dans un bain général de satisfaction. La jeune fille elle-même allait de l'un à l'autre, pâle, attentive, radieuse ; elle avait bloqué son futur dans un coin avec sa tasse de café et une boîte de cigarettes aux côtés de Lilla Maclew, barricadé sa mère en face, derrière M. Drover et un vieux M. Tresselton. Justement, les mêmes, les deux mêmes avec qui Kate avait passé sa soirée après ce fameux premier dîner, que le dîner de ce soir semblait recommencer, comme une réplique fantastique et railleuse...

Ce n'est que tout à la fin, à l'heure des adieux, que Kate, sans savoir comment, se trouva seule dans le petit salon avec Chris. Ils étaient debout. Ils parlaient. On eût dit qu'elle ne connaissait pas sa voix.

— Je tenais à vous remercier...

Mauvais début, se dit-il. Il reprit :

— Pourrai-je vous trouver un de ces jours, le plus tôt possible ? J'aimerais à vous parler sans témoin.

Elle ne défaillit pas ; elle tint le coup sans baisser la tête ; elle parvint à le regarder droit dans les yeux.

— Mais quand vous voudrez... tant que vous voudrez ! Vous me trouverez toujours là. Je ne quitte pas ma fille, déclara-t-elle en terminant.

Ah ! la tête de Chris à cette déclaration !

— Tu m'as fait souffrir, se disait Kate ; mais je tiens ma vengeance.

Le temps passait. Chris logeait chez les Tresselton. Les

occasions ne lui avaient pas manqué de voir Kate en particulier, et, les premiers jours, celle-ci attendait dans une terreur muette le moment redouté et désormais inévitable. Mais ce moment ne venait pas ; Kate finit par comprendre qu'il ne viendrait jamais. Ce que le jeune homme lui en avait dit n'était que formule de pure convenance : une conversation avec elle, c'était le cadet de ses soucis. Cet entretien, qu'elle envisageait avec angoisse, le jeune homme y avait-il même sérieusement pensé ? Une explication ? A quoi bon ? Il avait gagné la partie. Il ne restait qu'à vivre en paix avec tout le monde.

Ainsi, tous les calculs de la pauvre femme se trouvaient déjoués. Sa tactique était de rendre la situation intolérable. Chris avait vu plus loin qu'elle, avec une psychologie combien plus sûre ! Comment ne pas avoir prévu qu'il lirait dans son jeu comme il avait fait si souvent ? M^me^ Clephane était battue sur toute la ligne.

A moins... à moins de tout dire à sa fille. Mais c'est cela qui était impossible, et chaque jour ne faisait qu'accroître cette impossibilité. Cependant, chaque jour la rapprochait du jour où, si tous les autres moyens échouaient, la chose la plus impossible serait de ne pas parler. Elle crut ce moment venu, quand la jeune fille entra un matin dans sa chambre et la prit par la main :

— Maman, tout de suite, vous venez tout de suite avec moi.

Kate se laissa conduire, entraîner le long du couloir jusqu'à la chambre de sa fille. Sur le lit, dans un nuage de blancheurs, s'étalait la robe de mariée.

— Aidez-moi à l'essayer, voulez-vous ? dit la jeune fille.

## XXII

Kate sonna chez le recteur, et fut introduite dans le salon. Une fois assise parmi des vierges de Botticelli et des vues de cathédrales anglaises, il lui fut impossible de se rappeler tout de suite pourquoi elle était là, et elle se mit à regarder avec une sorte d'intérêt détaché, les livres de théologie et les brochures disposés sur la table, les chaises gothiques rangées le long des murs, et les fauteuils *modern style* qui avaient détrôné le gothique. C'était la première fois qu'elle entrait chez un clergyman, depuis la réunion chez le pasteur Merriman, le jour où elle avait reçu la dépêche de sa fille.

Ce jour-là, comme son cœur bondissait de joie contre le télégramme plié dans son corsage ! Le soleil du Midi dorait les mornes visages qui entouraient la table. Elle respirait le parfum des violettes et du mimosa disposés dans les vases de Mme Merriman... Elle fut rappelée au présent par une bonne rébarbative, qui la pria de la suivre dans le cabinet du recteur.

Debout au coin du feu, le docteur Arklow apparut à la visiteuse, à la fois redoutable et accueillant. Il devinait, il va sans dire, qu'elle venait parler du mariage, convenir de tous les détails, de la date, de l'heure, etc., et tous les clichés qui servent en pareille circonstance pleuvaient de ses lèvres bénévoles. Tout était beaucoup plus aisé que Kate ne se le figurait; déjà elle se retrouvait debout, sentant le docteur derrière elle comme un bon petit vieux marchand, habitué à pousser une suite de visiteurs vers la porte, quand elle s'arrêta tout à coup et regarda le pasteur en face :

— Docteur, fit-elle.

Il attendit avec bonté.

— J'ai encore une chose à vous dire... C'est un cas que je voulais depuis longtemps vous soumettre...

— Chère madame, je vous écoute.

Il lui fit signe de se rasseoir ; elle ne vit pas son geste et resta debout.

— Il s'agit d'une amie...

— Bien. Une de vos amies ? Prenez donc cette chaise, je vous en prie.

Elle s'assit, et, d'une voix blanche :

— La pauvre femme est très malheureuse... Je lui ai promis de demander... de chercher ce qu'il y aurait à faire... Elle pense que vous pourriez lui être de bon conseil.

Il s'inclina et attendit.

Elle se sentait les lèvres de papier. Cependant, elle articula :

— Bien entendu, ceci est confidentiel.

Le geste du docteur lui répondit que tout ce qui se disait dans cette pièce n'en sortait jamais.

— Merci. Cette amie a pensé... Elle se trouve dans une situation vraiment désespérée...

Elle s'arrêta : elle étouffait. Puis, les paroles se mirent à jaillir par saccades :

— Ma pauvre amie a été très malheureuse en ménage...

tout s'est mis contre elle, tout... Elle a essayé... elle a fait de son mieux... C'est alors qu'elle a connu l'autre... elle n'a pas pu résister, elle est devenue sa maîtresse... Oh ! pas longtemps ! Ensuite, toute sa vie a été absolument tout ce qu'elle devait être. L'autre, elle ne l'avait jamais revu, pas depuis des années. Et aujourd'hui, sa fille veut épouser cet homme...

— Ai-je bien entendu ? Vous avez dit : *le même homme* ?

La voix du recteur déferlait sur la tête de Kate comme une vague ; sa personne paraissait grandir, grandir démesurément. Kate sentait des larmes lui monter dans la gorge. Mais l'obsession de ne pas se trahir et un effort désespéré qu'elle fit pour se dominer, lui firent ravaler ses pleurs et éclaircirent sa voix.

Le docteur, toujours aussi imposant, questionna :

— Et lui ?

Une rougeur d'angoisse colora les joues de Kate.

— Lui ? Mais il marche à fond !... C'est affreux, reprit-elle, mais il faut dire que d'abord il ne savait pas... Au début, quand il a rencontré la jeune fille, ni l'un ni l'autre ne savait. Et quand il a découvert la vérité...

— Eh bien ?

— Eh bien ! il était trop tard. La jeune fille ne sait rien, elle ne se doute de rien ; et elle est très éprise, éprise éperdument.

— C'est tout ce qu'il dit pour sa défense ?

Kate sentit la voix lui manquer : elle opina d'un signe de tête.

Il y eut encore un long silence. Elle était assise sans mouvement, les yeux fixés sur ses mains croisées. Le docteur arpentait le tapis d'un pas agité ; enfin, sans qu'elle levât les yeux, il s'arrêta devant elle :

— Cette dame, votre amie, se trouve-t-elle ici ?

— Ici ? fit Kate en tressaillant.

— Je veux dire : est-elle à New-York ?

— Non, non, elle n'est pas d'ici, s'écria Kate avec précipitation. C'est pourquoi je me suis offerte pour vous voir à sa place...

Il reprit avec une nuance de soulagement :

— C'est elle qui vous a chargée de me consulter ?

— C'est elle.

— Et elle a tout fait, j'entends tout ce qui dépendait d'elle pour empêcher cette chose abominable ?

— Elle a tout fait... tout...

— Excepté de parler à sa fille.

Elle fit encore signe que c'était bien cela.

Le docteur s'éclaircit la gorge et déclara d'un ton péremptoire :

— Cette dame a le devoir de parler à sa fille.

— C'est bien, balbutia Kate.

Elle se leva et se mit à chercher la porte du regard.

— Il faut qu'elle parle à sa fille, répétait le recteur avec une nouvelle véhémence. Une situation si immorale doit être évitée à tout prix.

— C'est bien, dit-elle de nouveau.

Elle était déjà sur le seuil : elle tendait la main et murmurait un adieu. Le recteur la retint.

— A moins, fit-il avec un peu d'hésitation et en tenant les yeux fixés sur la visiteuse, à moins que cette personne n'ait la conviction absolue que le silence serait un moindre mal pour tout le monde ; mais alors, il lui faut la force de se taire, toujours.

Il reprit d'une voix plus assurée et plus ferme :

— Pour autant que je puisse voir clair dans ces ténèbres, tout le problème est là. Je peux me tromper ; mais quand on a passé trente ou quarante ans de sa vie à s'occuper de toutes les formes de la souffrance et de l'erreur humaines, comme c'est l'état des hommes de mon habit, on arrive à penser que l'absolu n'est pas de ce monde... qu'il faut quelquefois composer, prendre des ménagements, y aller doucement avec le mal... Ce sont des compromis, comme on dirait en politique. Soit, les mots ne me font pas peur.

Il s'appuyait de l'épaule au chambranle de la porte : Kate, la main sur le bouton, écoutait en baissant la tête.

— Ce que je redoute le plus au monde, c'est la souffrance inutile, ajouta-t-il au bout d'un moment. Je voudrais pardessus tout que jamais personne ne causât de souffrances inutiles.

Et peu à peu, relevant la tête, Kate reconnaissait sur le visage du docteur Aklow la même expression de sympathie intelligente qui l'avait frappée, quand elle causait avec lui, le soir du dîner des Drover.

— Des souffrances inutiles, murmura-t-elle.

Cette fois, elle avait franchi le seuil : elle sentait qu'il lui tendait la main. Il avait repris le masque de bienveillance mondaine qui n'était pas moins que son habit la marque de sa profession.

— Si votre amie était ici, si je pouvais quelque chose pour elle, lui parler, lui faire un peu de bien, si peu que ce fût...

— Elle n'est pas ici et ne peut y venir, répéta-t-elle de nouveau.

— Alors... fit le recteur avec soulagement.

— Mais je lui dirai, je ne manquerai pas de lui répéter ce que vous m'avez dit.

Ils se serrèrent les mains et Kate remarqua qu'il détournait de ses yeux son regard pénétrant.

« Pour Dieu, semblait dire ce regard, finissons-en avant que vous ayez achevé de vous trahir, s'il vous reste encore quelque chose à trahir ! »

Il l'avait reconduite au bas de l'escalier. En ouvrant la porte, il salua et répéta cordialement :

— Pour la date du mariage, aussitôt que vous serez décidées toutes les deux, rappelez-vous que je suis entièrement à vous.

La porte se ferma et Kate se retrouva dans la rue.

Edith Wharton.

*(La dernière partie au prochain numéro.)*

# COMMENT
# LISENT LES ENFANTS

En ces approches de Noël, une idée singulière m'est venue. Des plus hauts rayons, j'ai descendu les livres pour enfants; j'en ai fait venir des bibliothèques; j'en ai pris chez les libraires. Ma chambre en est toute pleine; mon bureau déborde; les livres roses ont envahi mes chaises, et je risque de marcher sur des images d'Épinal. Me voici dans la compagnie du Petit Poucet, de Peter Pan et de Sophie; je vis avec des fées, avec des ogres; je ne fais plus un pas sans être suivi de lapins ou de loups. Je vais des *Kindermaerchen* aux *Prose Classics for Children;* j'ouvre un livre et je le referme, je parcours cent pages ou j'en déguste deux; je ris quelquefois, je souris souvent; et il m'arrive même de m'affliger, pour me distraire. Je pense un peu, je rêve beaucoup : Muse enfantine, inspire-moi.

Elle m'inspire d'abord, je l'avoue, une certaine mauvaise humeur. Que nous sommes maladroits! Que nous manions lourdement ces âmes légères! Les hommes et les enfants se parlent et ne s'entendent pas.

« Donnez-nous des livres, disent les enfants; donnez-nous des ailes. Aidez-nous, vous qui êtes puissants et forts, à nous procurer un beau domaine dont vous nous laisserez les seuls rois. Bâtissez-nous des palais d'azur, au milieu de jardins enchantés; montrez-nous les fées se promenant au clair de lune, dans des carrosses faits d'une citrouille, dans des calèches faites d'un petit pois. Nous voulons bien apprendre tout ce

qu'on nous enseigne à l'école; mais, de grâce, laissez-nous les songes... »

« Nos enfants savent lire et se font grandelets, disent les hommes ; les voici qui nous demandent des livres, à présent : profitons de leur curiosité et de leur appétit. Faisons semblant d'édifier les fragiles châteaux qui sont leur joie; mais à notre façon, car il est entendu que nous possédons toute sagesse. Dans leurs palais, nous placerons des salles de cours, bien déguisées. Dans leurs jardins, nous planterons des légumes qu'ils prendront pour des fleurs. Au détour des allées apparaîtront la raison et l'ordre et la sagesse, et l'histoire naturelle et la physique et la chimie; tout en ayant l'air de continuer les belles histoires de leurs nourrices, ce sont des contes moraux que nous leurs conterons. Les fées deviendront institutrices. Comme ils sont naïfs par définition, ils s'en apercevront à peine ; et, croyant s'amuser, du matin au soir ils apprendront. »

Là-dessus, ils se mettent à l'œuvre, fabriquent des livres, et les offrent, avec un alléchant sourire : récits qui proposent à l'admiration des petits des adultes éprouvés, s'efforçant de parler avec des voix menues, et multipliant les gestes puérils ; récits déjà si pleins de science et de sagesse, que, dès les premières pages, ils agissent comme un soporifique puissant. Bienveillants et gauches, un peu fourbes aussi, les hommes ont forcé la dose ; ils voulaient éveiller les esprits, ils les endorment : ils ne font qu'opprimer. Qui ne serait de méchante humeur, à entendre un chant si mal alterné ? Je me croyais dans une république paisible et joyeuse, où n'entraient que des contes faits à plaisir ; et je m'aperçois qu'elle est troublée par un malentendu.

### *LE RAYON DES INDÉSIRABLES*

A portée de ma main, je vois Berquin, l'ami des enfants, l'ami des adolescents, l'ami de tout le monde : avec de tels titres, ce doit être un auteur de choix. Hélas! me voici bientôt détrompé : je l'ouvre, je le connais mieux, je le connais trop.

Il appartenait à cette génération qui a pleuré de tendresse en considérant la bonté naturelle de l'homme et les merveilles de la nature; qui a loué Dieu de toutes choses, et particulièrement d'avoir donné des côtes aux melons ; et qui a pris la

question sociale pour un exercice littéraire et idyllique, jusqu'à la Révolution. Donc, ayant mal réussi du côté de la poésie et du théâtre, et s'étant tourné vers la littérature enfantine, il a présenté à sa clientèle des comédies de salon où de petits bonshommes de douze ans se transforment en héros vertueux, sensibles et bavards : la perfection. A moins qu'il ne les ait chargés de tous les défauts du monde : et, en conséquence, ils sont la honte de leur famille, et de l'humanité. Berquin ne manquait pas d'habileté ni de tour : mais il se croyait obligé de renchérir sur la vertu civique ou sur l'optimisme, modes du jour ; et comme dit avec admiration son éditeur, il réussissait à faire avaler « une moralité substantielle » à peu près comme une pilule purgative enveloppée de confitures.

Sa méthode est tout entière dans une pièce où il a mis en scène deux enfants à l'imagination vive et fantasque, qui s'amusent à énumérer les étranges actions qu'ils accompliraient, s'ils devenaient tout à coup des géants : porter la tête au-dessus des arbres en se promenant dans le verger, cueillir des poires comme nous cueillons des groseilles, regarder par la fenêtre des gens qui demeurent au troisième étage, quelles délices! Et que feraient-ils encore, s'ils devenaient aussi petits que Tom Pouce ? ou bien si leur corps, par quelque miracle, était dur comme fer? Ainsi Maurice et Frédéric s'abandonnent au jeu de leur fantaisie. De la fantaisie! Voilà qui est dangereux; voilà qui est presque coupable. Point de fantaisie, s'il vous plaît. Vous saurez que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; que les êtres ne sont ni trop grands ni trop petits: que la nature est parfaite. *L'homme est bien comme il est :* tel est le titre de la pièce; et telle est aussi la vérité que le père de ces deux hérétiques s'applique à leur professer, dans un langage aussi naturel que celui-ci :

« Oui, mes enfants, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur; d'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course, et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, et s'en fait porter jusqu'au bout du monde. Sa vue, moins perçante que

celle de l'insecte, n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut; ses regards peuvent embrasser un immense horizon, et contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle il ne fixe pas le soleil; mais... »

Ainsi de suite. Je ferme le livre; et je frémis, en pensant que Berquin a eu des successeurs pires que lui.

Voici, en quelques milliers de pages moroses, l'offensive moralisante et piétiste de ces Anglaises intrépides qui, après avoir sévi dans leur île, sont parties à la conquête du continent; voici Mrs Trimmer, Mrs Sherwood, Mrs Edgeworth. Gardez-vous de les suivre dans une promenade : elles ne vous proposent de sortir que pour vous apprendre habilement la façon dont on fabrique le beurre, ou les briques. Gardez-vous de les accompagner chez l'oncle B... : l'oncle B... se trouve être un amateur de physique, et vous ne quitterez sa maison qu'après avoir étudié par le menu tous ses appareils. La vue d'un lapin posera la question végétarienne; la cueillette des fraises deviendra une leçon d'arithmétique : par exemple : « Un peu après le dîner, Henry et Lucy allèrent avec leur mère dans le jardin, et Lucy voulut cueillir six fraises, et Henry en voulut cueillir quatre, et, quand elles furent mises ensemble, Henry les compta et trouva que le tout faisait dix. Lucy ne fut pas obligée de les compter, car elle savait par routine ou par cœur, comme on dit quelquefois, que six et quatre font dix. Chacun d'eux apporta ensuite cinq fraises, et Lucy savait que la quantité de fraises qu'ils avaient d'abord cueillies, et qui était aussi de dix, ferait vingt. Ils allèrent encore en cueillir dix de plus. L'un en cueillit trois et l'autre en cueillit sept, et ces dix, ajoutées au premier nombre, firent trente; et ils retournèrent encore et en apportèrent dix de plus à leur mère. Ces dix étaient composées de huit et de deux : et ces dix, ajoutées aux trente qu'ils avaient cueillies, faisaient quarante... » Pauvres fraises! pauvres enfants!

Si les Anglais de la légende, quand ils visitaient Saint-Pierre de Rome ou Notre-Dame de Paris, s'appliquaient à calculer exactement la hauteur de la voûte et la longueur du parvis, en pieds, en pouces, et en lignes, c'est qu'ils avaient lu Mrs Edgeworth dans leur enfance : son héros idéal, dès son âge le plus tendre, calcule le temps qu'il faut pour couvrir deux milles, et compte combien de tours accomplissent, en une minute, les ailes d'un

moulin à vent. Inflexible, elle laisse les enfants se piquer aux ronces, pour leur apprendre que les ronces piquent, se brûler avec de la cire à cacheter, pour leur apprendre que la cire brûle; se blesser dangereusement le pied, pour leur apprendre qu'il faut préférer l'achat d'une bonne paire de chaussures à celui des futilités qu'on voit en montre dans les magasins. Elle tue l'imagination; elle ramène tout au bon sens, à la raison, à l'intérêt, au profit : même la morale. Si vous rencontrez un petit ramoneur qui a l'air malheureux, n'hésitez pas à lui faire l'aumône; car vous pouvez avoir à repasser par le même village, votre cheval peut se cabrer et vous jeter dans la rivière; et alors, le petit ramoneur vous sauvera : un bienfait n'est jamais perdu. Si un petit garçon a perdu des noix, et que vous les lui rapportiez, il vous rapportera vos cerises, pour peu que vous les ayez perdues à votre tour : donnant, donnant.

Que tout cela est pédant! et sec! et triste, au fond! Voilà des écrivains pleins de bonne volonté, qui même ont pu se croire arrivés à un certain renom dans les lettres (je ne parle pas des pauvres hères, qui cousent hâtivement des textes mal bâtis à de vieilles illustrations, pour gagner leur pain) : et ils n'ont pas trouvé autre chose à présenter aux enfants que cette nourriture pâteuse ou aigre! Et ils ont fait la sourde oreille à ces petites voix, demandant un peu de joie! Ou bien même ils ont pris des airs d'autorité, pour leur expliquer qu'ils n'avaient droit qu'à l'arithmétique, et non pas à l'imagination et au sentiment! « Je ne donnerai à mes enfants, dit Mme de Genlis, ni les *Contes de fées*, ni les *Mille et une nuits;* les *Contes* même que Mme d'Aulnoy fit pour cet âge ne leur conviennent pas... » Oh! la folle profession de foi! La petite fille qui provoque l'indignation de sa mère parce qu'elle persiste à aimer d'aussi impertinentes lectures, a pour elle tout mon cœur, quand elle répond : « Maman, j'ai tort, mais j'avoue que les contes de fées m'amusent... C'est que j'aime ce qui est merveilleux, extraordinaire; ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or et d'argent, tout cela me paraît joli... » Mais Mme de Genlis, la rabrouant du haut de sa science, se fait forte de lui prouver qu'il n'est d'autres mystères que ceux de la physique. Laissons-la; remettons ses livres dans la poussière, ils y sont fort bien. Fuyons *les Veillées du Château*, fuyons *Adèle et Théodore*; et tournons-nous, pour nous consoler, vers un spectacle rassurant.

*« CES LIVRES SONT A NOUS... »*

Si Alice, Marguerite ou Geneviève, si René, Jean ou Paul se penchent sur un livre et que ce livre n'obtienne pas leur agrément, ils n'en demeureront pas longtemps les victimes. Tranquillisons-nous. Pour sauter des paragraphes, des pages, des chapitres, quelle précoce habileté ! Un coup d'œil, un coup de pouce, et cela suffit : ils ont senti venir le prêche, et dextrement ils l'ont passé. C'est l'histoire qu'ils veulent retrouver ; et si décidément on les abuse, tant pis pour le livre, il est condamné. En vérité, je les admire. Nous avons toujours scrupule, nous, les hommes, à jeter un ouvrage au panier, sous prétexte qu'il nous ennuie : si nous supprimions tout ce qui nous ennuie, que deviendrait notre vie ? Nous avons pris l'habitude, nous sommes résignés. Et nous continuons avec courage, attendant la page réconfortante, allant nous reprocher jusqu'à nos bâillements. Mais les enfants sont sans pitié.

Les libraires ne l'ignorent pas, qui, chaque année, voient tristement rester dans leurs magasins nombre de livres faits tout exprès pour leur jeune clientèle, comme ils disent, et dont leur jeune clientèle refuse de s'approcher. Ils en vendraient encore bien moins, sans les oncles et les tantes, sans les parrains et les marraines, qui, pour les cadeaux et les surprises, achètent sur la promesse d'un titre ou sur la foi d'un commis. Les filleuls et les neveux, de même qu'ils font souvent entendre sur un ton naïf des vérités redoutables aux amours-propres adultes, sont innocemment les justiciers des livres. La politesse les oblige à les accepter ; mais aucune force au monde ne les oblige à les lire. C'est leur façon de se défendre, ils s'en servent assez bien.

Inversement, quand ils ont distingué un ouvrage et décidé de le conquérir, rien ne les ferait changer d'avis. Ils ne savent ni se nourrir, ni se vêtir, ni rien faire sans apprendre : mais ils sont fort obstinés. C'est ce livre-là qu'ils veulent, celui-là même et non pas son voisin ; et ils le veulent tous, tant qu'ils sont ; ils le saisissent, le tiennent, le marquent de leur signe, en font leur chose et leur bien. Si le livre n'est pas écrit pour eux, peu leur importe, c'est un détail qui ne les regarde pas, ils ne tolèrent pas la discussion : que dis-je ? ils y voient un nouvel attrait. L'histoire des favoris qu'ils désignent ainsi par

décret unanime nous montre d'étranges aventures, paradoxales à souhait.

Il y avait une fois un vieil homme qui était arrivé à l'âge de la goutte et de la gravelle et qui avait besoin d'argent tant pour doter ses filles que pour assurer son personnel confort; ni ses entreprises commerciales, ni son métier d'espion à la solde du gouvernement ne lui avaient procuré l'aisance souhaitée; et il osait à peine demander à la littérature, sourde à de telles requêtes, les bonnes livres sterling qu'il préférait encore à la réputation. Si pourtant il trouvait un sujet qui lui permît de signer avec son éditeur un contrat fructueux? En ce temps-là, les marins et les gens de la Cité menaient grand bruit autour d'un nommé Selkirk qui était resté quatre ans dans une île déserte, et qu'un équipage anglais avait ramené à Londres, phénomène vivant. Voilà le beau thème, il est tout trouvé. Le vieil auteur changera le nom du héros, transportera l'île déserte des côtes du Chili à l'embouchure de l'Orénoque, la transformera en Paradis terrestre, à ceci près qu'il y placera quelques Cannibales, et la secouera par de petits tremblements de terre, de temps en temps. Vite, il écrira son roman, sans un excessif souci du style, pour que l'éditeur ait rapidement sa copie, et lui-même son argent. Reste un point sur lequel il ne transigera pas : le respect de la religion et de la morale. Le naufragé perdu dans son île déserte a désobéi à ses parents, qui voulaient faire de lui un clerc de notaire, en bravant leur défense et en suivant son goût pour les explorations lointaines : aussi tout ce qui lui arrivera, tempêtes, échouages, maladies, y compris tremblements de terre et cannibales, sera le châtiment de sa faute : la Providence l'exige...

Ce fut dans ces conditions que Daniel de Foe composa et publia, en l'an de grâce 1719, un roman social, édifiant, biblique et puritain : *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé, d'York, marin, qui vécut vingt-huit ans tout seul dans une île déserte de la côte américaine, près de l'embouchure du grand fleuve Orénoque, ayant été jeté sur le rivage à la suite d'un naufrage où tout l'équipage périt, sauf lui-même. Avec un récit de la manière non moins étrange dont il fut enfin délivré par des pirates. Écrit par lui-même. Londres. Imprimé pour Taylor à l'enseigne du Navire dans Pater-Noster Row.*

Le roman eut dès l'abord un grand succès; puis il périclita,

ainsi qu'il arrive à tous les romans du monde. Or, les enfants, de leurs yeux vifs, de leurs yeux perçants, découvrirent un jour l'or et les diamants qui se cachaient dans ce fatras; ils exigèrent qu'on le débarrassât quelque peu de ses développements prolixes: ce livre qui n'était pas fait pour eux, ils le saisirent d'une prise si forte, que rien n'a pu le détacher de leurs mains : ils l'ont rendu immortel.

Et que penser des *Voyages de Gulliver*? Swift est excédé de l'optimisme philosophique que plusieurs de ses contemporains, voire ses amis, s'obstinent à défendre. Ah! les hommes sont bons; ah! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes : vous allez voir. Et prenant sa plume batailleuse, il écrit un pamphlet tout plein d'humour exaspéré, débordant de méprisante ironie : pour le dire avec Voltaire, « la satire du genre humain ». Sur ses intentions, nul doute : « Le principal dessein que je me propose moi-même dans tous mes travaux est de vexer le monde plutôt que de le divertir... Je hais et je déteste l'animal appelé homme... C'est sur cette grande base de misanthropie... que tout l'édifice de mes *Voyages* est élevé. » Bien fou qui proposerait aux enfants un tel ouvrage! Mais les enfants ont leurs goûts et leurs lois, que nous pouvons à peine comprendre. Ils ont effacé la haine et la misanthropie; ils ont retenu le pittoresque, l'ingénieux, l'extraordinaire; ils n'ont pas été sans distinguer, comme à travers un voile, le rayonnement de l'esprit et l'éclat de l'humour. Ce livre aussi est à nous, ont-ils déclaré; gardez tant d'histoires insipides; mais donnez-nous Gulliver.

Refusant avec une douce impertinence les ouvrages qui ne conviennent pas à leur génie ; accaparant avec intrépidité les ouvrages où ils sont sûrs de trouver leur butin, les enfants ne sont pas malhabiles à protéger leur indépendance; dans cet ordre d'idées, les hommes ne peuvent jamais les opprimer longtemps. Cette réflexion m'est agréable, bien qu'elle ne m'apaise pas tout à fait.

### *UN SECRET DE L'ART DE PLAIRE*

Livres qui m'entourez, représentants choisis d'une foule d'autres livres innombrables, dites-moi : pour écrire un ouvrage qui plaise aux enfants de notre ville, et de notre province et de de tous les pays, et de tous les temps, quel est le secret? Les

intentions généreuses ne suffisent pas, nos greniers en sont pleins.

Il faut peindre une action vive, et même précipitée; la délectation morose où se complaisent les adultes n'est pas le fait des jeunes lecteurs. Car ils aiment le mouvant, et le coloré, et ce pathétique qui naît de la succession rapide de fortes images. — Ce n'est pas un secret; tout le monde sait cela.

Il faut se garder de tout expliquer, puisqu'ils demandent à être divertis, et non pas à être contraints. Les phrases du récit ne doivent être qu'un point de départ, qu'un ébranlement léger, juste suffisant pour imprimer à l'esprit le mouvement qu'il accélérera de lui-même jusqu'à l'infini : une fois mis en train, il ne tolère plus de voir à ses côtés le guide dans lequel il redoute un mentor. — Ce n'est pas un secret; déjà nous le savions.

Évitons avec soin le tableau insinuant d'une perfection idéale. « Quand son père et sa mère lui disaient : Frank, fermez la porte : il courait sur-le-champ, et fermait la porte. Quand ils lui disaient : Frank, ne touchez pas à ce couteau, il retirait ses mains du couteau, et ne le touchait pas. C'était un petit garçon obéissant. » Une phrase comme celle-là, une seule, suffit à faire prendre en grippe le petit Frank, pour toute la vie : de grâce, concédons quelques défauts. Personne n'ignore que les enfants d'aujourd'hui ne répondent plus à de si simples appeaux, et qu'ils tiennent de tels pièges pour tout à fait indignes de leur sagesse. Sans doute les enfants d'autrefois ne s'y laissaient-ils pas prendre davantage; mais ils faisaient semblant.

Rien de plus naturel que de chercher à s'accommoder aux habitudes de leur esprit, pour leur plaire. Comment le monde se présente-il à eux, sinon sous la forme d'un composé de faits logiques, simples, parfaitement explicables; et de faits illogiques, si complexes qu'ils découragent, et mystérieux toujours? Leur vie de tous les jours, leur lever et leur coucher, leurs repas et leur promenade, telle est leur réalité : or elle est sans cesse troublée par l'intervention des puissances dont ils subissent les actes sans les comprendre, les parents qui décident pour eux, les domestiques qu'ils admirent parce que le sens de leurs paroles et de leurs gestes en partie leur échappent, les amis qui apparaissent dans leur horizon et disparaissent

brusquement : et les départs et les voyages et les transplantations ; et le monde entier, le soleil et la nuit, le printemps et l'hiver, et la terre et le ciel. D'où ils aiment les œuvres qui leur présentent miracles et merveilles, non seulement parce qu'elles satisfont un besoin inné de leur âme, mais encore parce qu'elles ne font que transposer leur expérience, dans un plan plus net et sur un mode plus décisif. Mais ils exigent, en même temps, de ne pas perdre tout contact avec ce réel que l'inexplicable interrompt sans l'abolir. Montrez-leur une clef d'or qui ouvre la porte d'un jardin enchanté ; dites-leur que les colombes qui voltigent autour des arbres sont des princesses captives ; ou que la Bête qui s'y promène attend la Belle qui doit la délivrer en l'aimant : ils n'élèveront pas d'objection. Mais n'allez pas vous tromper, en leur décrivant la clef d'or comme hors de proportion avec la serrure : alors ils auraient le sentiment que vous ne dites pas vrai.

*Les Aventures de Pinocchio*, le plus populaire peut-être des livres du genre chez nos voisins d'Italie, racontent l'histoire d'une marionnette. Un morceau de bois qu'un pauvre homme découpait se mit à se plaindre, parce qu'on lui éraflait les côtes : et puis à rire, parce qu'on le chatouillait en le rabotant : aussi devint-il la plus leste, la plus capricieuse, et la plus friponne des marionnettes, qui se mit à courir le monde pour son plaisir, oublieuse du toit paternel. Toute sorte d'aventures lui arrivent : elle est trompée par le renard et par le chat, fins compères ; sauvée de la pendaison par la belle fée aux cheveux d'or ; condamnée à devenir âne au pays des ânes ; avalée par un requin, à l'intérieur duquel elle circule comme si elle était chez elle, jusqu'au moment où elle s'échappe par son gosier grand ouvert : point d'invraisemblances qui choquent les enfants dans ces péripéties. Mais si Pinocchio est pris par les carabiniers qui l'emmènent à bonne allure, il importe que les carabiniers apparaissent tels qu'ils sont, avec leur grand chapeau à cornes, et leur bel habit à basques, et leur baudrier, et leurs moustaches redoutables. Ou si le même Pinocchio, par imprudence, s'approche de l'âtre, ses pieds se mettront à brûler : c'est une marionnette, il est en bois.

Mais s'accoutumer aux habitudes de l'esprit des enfants, pour leur plaire, ce n'est pas suffisant ; on courrait même le risque de se rapetisser, en se livrant trop à ce jeu. En prenant

garde de ne pas les dérouter, en leur offrant l'imprévu et le merveilleux qu'ils aiment, on évite peut-être de faire un mauvais livre : autre chose est d'en écrire un qui soit bon. Je croyais avoir trouvé le secret, comme on trouve à la fin le trésor caché dans l'île ; mais je me suis encore égaré, il n'est pas là.

Pour produire un livre qui ait l'heur et l'honneur d'être choisi par les enfants des hommes, une condition est nécessaire : il faut qu'il traduise en acte quelques-uns de ces instincts profonds qui se confondent avec notre existence même, vieux comme le monde et forts comme la vie. D'où vient la vogue de Mme de Ségur, qui a duré plus d'un demi-siècle, et n'est pas encore épuisée ? De ce qu'elle a su montrer les inépuisables réserves de tendresse, de pitié, de dévouement déjà maternels, qui sont au cœur des futures femmes ; et les rivalités et les batailles des futurs hommes ; et ce que peut contenir de cruauté l'âme d'une marâtre ; et ce que peut contenir de générosité foncière l'âme d'un bourru bienfaisant. Les défauts et les insuffisances d'une Mme de Ségur, nous les connaissons bien : mais ils ne prévalent pas contre l'observation profonde, le trait qui jaillit spontanément du caractère :

Sophie. — As-tu remarqué cette petite fille prétentieuse qui faisait des mines et qui était si ridiculement mise ?

Madeleine. — Non, je ne l'ai pas vue. Comment était-elle habillée ?

Sophie. — Elle avait une robe grise avec de grosses fleurs rouges.

Madeleine. — Ah oui ! Je sais qui tu veux dire...

Vous aurez déjà remarqué que lorsqu'on désigne une femme par sa robe, les autres femmes la reconnaissent toujours. Mais laissons les livres rouges à tranches dorées ; et passons aux Jules Verne, entassés non loin d'eux. Quel est le secret de leur force, sinon qu'ils portaient en eux le pressentiment des découvertes prochaines ? la passion de la mécanique et de la technique, qui allaient devenir la marque du siècle ? et l'instinct éternel qui nous pousse à sonder les eaux et les airs, à étendre notre puissance et notre domaine, à devenir des esclaves rois ? Anatole France, qui a écrit sur la littérature enfantine des pages d'ailleurs admirables, s'y est trompé : « Les petits garçons qui n'ont point de défiance se figurent, sur la foi de M. Verne, qu'on va en obus dans la lune et qu'un organisme peut se

soustraire sans dommage aux lois de la pesanteur. Ces caricatures de la noble science des espaces célestes, de l'antique et vénérable astronomie, sont sans vérité comme sans beauté... » On voit bien que les garçons ne fabriquaient pas d'aéroplanes, de son temps; et qu'il croyait avoir exploré suffisamment, pour son compte, toutes les régions d'un monde où il se trouvait fort bien. L'antique et vénérable astronomie ne fait rien à l'affaire : parce que Jules Verne a traduit un des instincts prédominants de leur époque, et un des instincts permanents de l'homme, tous les petits garçons du monde lui ont été reconnaissants.

Perrault nous attend, hâtons-nous; Perrault, dont l'aimable éclat brille depuis tant d'années, et demeure aussi vif qu'au premier jour. Nous louerons sa grâce, et sa simplicité, et son aisance, et la sobre richesse de son coloris, et toutes les qualités qu'on lui accorde d'ordinaire : nous n'en finirions plus. Après quoi, nous remarquerons qu'ayant publié ses premiers contes à soixante-quatre ans, il a eu le temps de connaître le train du monde; qu'ayant été versatile, paradoxal, ingénieux, querelleur, il n'a pas mal pratiqué la gamme des passions; que s'étant exercé dans les disciplines les plus diverses, et qu'ayant par surcroît aimé la bataille sous les yeux de la galerie, il a su à quoi s'en tenir sur les vicissitudes de la vie : de sorte qu'une armature à toute épreuve soutient la durée de ses histoires d'enfants. Il sait comment les belles s'éprennent du premier aventurier qui passe, et qu'il suffit, s'il est beau, de deux ou trois regards fort respectueux et un peu tendres pour qu'elles deviennent amoureuses à la folie; il sait les cris que poussent les mères, lorsqu'elles retrouvent leurs enfants; comment leur premier geste est de les soigner, de les nourrir; et comment se trahit, même alors, la préférence secrète qu'elles ont malgré elles pour le plus faible, ou le plus tendre, ou celui qui leur ressemble davantage, âme ou chair. « Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté! Viens que je te débarbouille. Ce Pierrot était son fils aîné qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse... » Il sait tout ce qui se passe dans les cœurs, et ne le dit pas, mais le laisse entendre :

que la fuite du temps rend nos plaisirs plus précieux parce qu'ils sont précaires, et que nous ressemblons tous à Cendrillon, qui doit quitter le bal avant minuit; que nous trouvons beaux tous ceux que nous aimons, fussent-ils aussi laids que Riquet à la Houppe; que notre bouche laisse échapper quelquefois des roses, quelquefois aussi des vipères et des crapauds. Il a hérité de la sagesse des anciens âges; et bien qu'il la débite légèrement, il n'y a pas trop de tous les mythes de l'Orient pour donner aux récits de ma mère l'Oye la forte substance qui les rend dignes de vivre. Même la théorie qui évoque, à propos du fils et de la fille de la Belle au Bois dormant, dont l'un s'appelait Jour et l'autre Aurore, toute l'astronomie et toute la philosophie primitives, ne fait que charger des plus hauts symboles les humbles contes de la veillée, que l'on dit aux petits enfants.

Ainsi se cachent, au fond de toutes les histoires qu'a retenues l'enfance, les raisons décisives de leur succès. On pourrait les prendre l'une après l'autre : quel retentissement ont les mots qu'on croit entendre tout au long de *Robinson Crusoé*, l'Aventure, l'Inconnu, la Solitude! Quel sentiment de la relativité anime les *Voyages de Gulliver*, même dépouillés d'une partie de leur substance, même réduits à une simple imagination! Quelle philosophie profonde dans les *Contes* d'Andersen! Les enfants, en venant au monde, héritent d'un si long passé, qu'ils se souviennent peut-être de ce qu'est la vie : et de tels livres ne font qu'aviver leur conscience obscure. Ou bien le pressentiment de ce qui les attend leur vient du fond de l'avenir. Tous les rêves me sont permis, au pays du Conte. Ce que je sais, c'est qu'ils répugnent aux œuvres trop chargées de savoir livresque, mais qu'ils répugnent aussi, et davantage, aux œuvres qui sont vides. A choisir, ils préfèrent encore ce qui est difficilement accessible à ce qui est plat. Dans les livres qu'ils adoptent, que faut-il? — De l'humanité.

### *UNE AUTRE CAUSE DE SUCCÈS*

Au milieu de ces livres, plantes vivaces ou feuilles mortes, j'ai l'impression de me trouver dans le jardin d'enfants de l'univers. Ou bien je suis dans un congrès de jeunesse, où tous les pays ont envoyé leurs délégués : on a demandé à vérifier leurs pouvoirs, mais non point leurs passeports. Au reste,

ce ne sont pas toujours les plus grandes nations, ni les plus anciennes, ni les plus fières, qui sont le mieux représentées : voici que la Scandinavie, que j'avais toujours crue petite, devient immense ; et l'Espagne diminue à vue d'œil. Une promenade autour de ma chambre me rend cosmopolite, autant ou plus que le plus errant des aventuriers : je m'arrache à De Amicis, qui m'arrête en Italie pour me faire assister à la vibration pathétique du Risorgimento italien, et je suis Nils Holgersson dans son merveilleux voyage. Quelles bizarres rencontres! Le chanoine Schmidt voisine avec Marc Twain, Kipling avec Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont avec Barrie, les frères Grimm avec Charles et Mary Lamb. Les vieilles légendes venues du fond de l'Inde font bon ménage avec les histoires de trappeurs venues de l'Alaska, avec des histoires policières venues de Londres et entrées là sans surveillance ; aussi bien, ces antiques dames prétendent-elles connaître déjà ce que peuvent dire ces parvenues, mais sans aigreur. Toutes sont d'accord ; et pour qu'aucune vanité ne vienne troubler une paix si rare, j'oublie presque les auteurs : j'ai tendance à croire que les personnages dont les noms sont écrits sur les couvertures de mes livres ont eux-mêmes raconté leurs mémoires, Tom Brown sa vie d'écolier, le Pèlerin son rêve, et tout à l'avenant ; sauf peut-être la Bouchée de pain.

Mais, en même temps, quelle odeur de terroir! Quels accents marqués! Quelles physionomies distinctes! Comme chaque pays, dès que je m'y transporte, se révèle à moi dans quelques-uns au moins de ses traits profonds, et me saisit tout entier! Là-dessus, point de transaction : chacun demeure fier de sa race, et l'affirme hautement. *Das germanische Kind ist aber nur das germanische Volk*, me déclare sans ambages Hoffmann von Fallersleben, l'auteur de ce Struwwelpeter qui présente à mes yeux l'image singulière d'un garçon à l'épaisse tignasse blonde, aux ongles longs et démesurés : *l'enfant allemand n'est pas autre chose que le peuple allemand.*

Les fées de Perrault, non seulement sont sociables, mais conservent même au milieu de leurs caprices une espèce de logique formelle, tout comme nous. O merveille! Elles pourraient bouleverser à leur gré les lois de l'univers, puisqu'elles règnent sur les êtres et sur les choses : au contraire, elles se croient tenues de sauvegarder les vraisemblances. Cendrillon

pleure parce qu'elle voudrait bien aller au bal : « Hé bien! seras-tu bonne fille? dit sa marraine ; je t'y ferai aller. Elle la mena dans sa chambre et luy dit : Va dans le jardin et apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussi-tost cueillir la plus belle qu'elle pût trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal; sa marraine la creusa, et n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussi-tost changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite, elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes en vie; elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortoit, elle luy donnoit un coup de sa baguette, et la souris estoit aussi-tost changée en un beau cheval; ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé... » La citrouille jaune donne un carrosse doré, les souris donnent des chevaux gris souris, le rat barbu donne un cocher orné d'une magnifique moustache, les lézards donnent des laquais à l'habit chamarré : donc la marraine a une certaine suite dans les idées, elle observe les formes, et les Français sont contents.

Oserai-je dire qu'il n'y a pas d'improvisateur plus remarquable que le Petit Poucet, lequel n'est parfaitement à son aise que quand les maux sont à l'extrême ; tandis qu'il se montre un peu pauvre comme organisateur, quand il signale son chemin avec des miettes de pain que mangent les oiseaux du ciel? Que Riquet à la Houppe fait tant de cas de son esprit, pour conquérir la Belle qu'il aime, qu'il en devient un peu fat ?

Si l'on parle d'une préoccupation constante des problèmes religieux et moraux; d'un goût affirmé pour le voyage, l'exploration, la conquête, l'aventure, le danger; d'un appétit d'émotions fortes, de faits frappants, d'événements à sensation; du culte du sport, avec toutes les conséquences qu'il comporte pour le développement physique et moral de l'être : force et santé, sentiment de la discipline, sacrifice de l'individu à l'équipe, honneur; si l'on ajoute l'amour de la nature, et particulièrement de la nature vivante, de sorte que les animaux se trouvent presque à égalité de droits avec les petits des hommes : on énoncera tout à la fois, semble-t-il, quelques-uns des caractères dominants de la personnalité anglaise, et quelques-

uns des thèmes les plus obstinément repris dans la littérature enfantine d'outre-mer.

Je ne puis m'empêcher de suivre Alice « aux pays des merveilles » ; et non pas de philosopher sur son cas, ce serait trahir cette aimable fille : mais de me laisser aller sans réserve aux sursauts de son imagination, pour voir si cette jeune Anglaise invente de la même façon que ferait un enfant de chez nous. Étendue sur le gazon, Alice rêve, quand tout à coup elle voit passer un lapin blanc aux yeux roses, qui gémit en disant : « Mon Dieu, mon Dieu, je vais être en retard! » et regarde sa montre, qu'il tire de la poche de son gilet. Alice n'a jamais vu de lapin qui porte un gilet et qui consulte une montre : curieuse, elle le suit, entre dans son terrier, et dégringole si bas, si bas, qu'elle pense arriver bientôt au centre de la terre. Elle finit par se trouver dans une salle basse, éclairée par une rangée de lampes qui pendent de la voûte, et entourée de portes fermant à clef. Sur une table de verre est posée une minuscule clef d'or, qui ouvre une porte donnant sur un jardin plein de merveilles : mais la porte est si petite qu'Alice n'y peut passer. Voici qu'elle remarque un flacon, qui porte une étiquette : *buvez-moi* ; elle boit, et rentre en elle-même comme une lunette d'approche, de sorte qu'elle devient toute petite, si petite qu'il lui est impossible d'atteindre la clef d'or. Sur un gâteau aux raisins de Corinthe, elle lit : *mangez-moi*. Elle mange, et devient si grande que bientôt sa tête frappe la voûte, et qu'elle peut bien saisir la clef, mais non plus franchir la porte : ce sur quoi elle se met à pleurer à torrents, et verse un lac de larmes. Passe le lapin blanc, magnifiquement habillé, portant des gants de chevreau dans une main, un éventail dans l'autre, et gémissant toujours : « Oh ! la duchesse ! la duchesse ! elle sera furieuse si je la fais attendre ! » Alice l'interroge, et le pauvre lapin, affreusement surpris, se sauve en laissant tomber gants de chevreau et éventail. Elle s'en saisit, et du coup redevient toute petite : la voilà obligée de nager dans le lac de ses larmes, d'abord en compagnie d'une souris, puis de divers animaux avec lesquels elle engage la conversation : sauvés des eaux, ils tiennent un grand meeting, où Alice se couvre de honte en offensant les susceptibilités de ces dames et de ces messieurs.

Ce qu'elle leur dit et ce qu'ils lui répondent ; comment elle découvrit la maison du Lapin blanc, et la catastrophe qu'elle

y causa ; comment elle trouva, sur le conseil d'une chenille, un champignon dont un côté la faisait grandir, et l'autre diminuer, de façon qu'elle était obligée de grignoter sans cesse pour maintenir sa juste taille ; comment elle vint à la maison de la duchesse, dont le nourrisson n'était qu'un jeune porc ; comment elle prit le thé avec deux convives, dont l'un était un lièvre et l'autre un marchand de chapeaux ; et la suite : c'est ce que je ne raconterai pas, pour ne pas faire perdre à l'histoire tout son charme ; c'est ce que vous lirez vous-mêmes, s'il vous plaît. Mais enrichissez cette sèche trame d'un humour continu, de cent plaisanteries bouffonnes, de caricatures amusantes de poésies célèbres ; et au milieu de tout cela, d'une foule de traits finement observés : cette fantaisie éperdue, ces incohérences, cette cocasserie, ce saugrenu, ne sauraient, à aucun degré, appartenir à l'imagination latine ; ni d'ailleurs à l'imagination allemande ; ni à l'imagination d'aucun autre peuple que le peuple anglais.

*LA VIEILLE ANGLETERRE ET LES PETITS*

PERRAULT figure ici parmi les ancêtres. Qu'elle est amusante, l'édition première de ses Contes en prose, ses *Histoires ou Contes du temps passé*, à Paris, chez Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte-Chapelle au Palais ! Chaque histoire a sa vignette, finement gravée ; et l'on voit au début ma mère Loye en personne, qui parle en tournant son fuseau. Trois auditeurs la suivent avec passion, deux garçonnets et une fille ; et une chandelle éclaire tout le tableau. Je me demande ce que les jeunes Français pouvaient lire, avant Perrault. Les livres des grands, et pas autre chose ; livres d'instruction, livres de piété ; et pour se régaler, quelque bonne lettre de Sénèque, quelque bon traité de Cicéron. Comment auraient-ils eu des livres faits pour eux, puisqu'ils n'avaient même pas d'habits ? On donnait aux garçons des vêtements qui copiaient trait pour trait ceux de messieurs leurs pères ; aux filles, des robes qui copiaient celles de mesdames leurs mamans. Les tableaux nous représentent leurs figures poupines engoncées dans des collerettes, leurs corps menu émergeant de paniers, leurs petites mains sortant de manches à ballon.

Fénelon, qui comprenait toutes choses, qui a écrit que la poésie était plus utile et plus sérieuse que le vulgaire ne croit,

sentit qu'il importait de ne pas laisser l'esprit de son jeune élève travailler à vide : Fénelon fut encore un des bienfaiteurs des petits. Rare mérite : car si la mode était aux Contes, elle n'était pas encore aux enfants :

Les contes ont eu pour un tems
Des lecteurs et des partisans,
La cour même en devint avide,
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs et les sentiments
Depuis *Cyrus* jusqu'à *Zayde*,
Ont vu languir leurs ornements,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agréments.
En vain des bords fameux d'Ithaque
Vint nous enrichir le trésor
Que renferme son *Télémaque* :...
La vogue qu'il eut dura peu ;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu,
On courut au Palais le rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le *Rameau d'or* et l'*Oiseau bleu*.

Ainsi parle le chevalier Hamilton. Après Rousseau, ce furent les enfants eux-mêmes qui devinrent à la mode ; et ce grand ennemi des livres fut l'homme du monde qui leur en procura le plus. Désormais, il y eut des fournisseurs attitrés, des fabricants qui prirent patente au royaume des lettres ; la littérature enfantine poursuivit sa petite vie, à l'ombre, comme un ruisseau dans la forêt, mais avec des ralentissements, des arrêts, ou bien des poussées subites, par la vertu de tel ou tel auteur capable de donner, au lieu du nombre, la qualité.

Si, au lieu d'assembler tous ces livres d'enfants, j'avais réuni les grands chefs-d'œuvre, les Latins seraient mieux représentés sans doute, et nous aurions lieu d'être plus fiers. Autour de moi éclate, au contraire, la supériorité des Anglo-Saxons. Il y a un pays qui, depuis le XVIII^e^ siècle et sans discontinuer, a tourné son attention vers les lectures de ses fils et de ses filles, Dès la nursery, il les berce de ses poésies les plus musicales et les plus tendres ; il leur raconte les plus belles légendes que les rêveurs et les prophètes aient jamais trouvées.

On se perd, à compter tous les livres que les colporteurs leur offraient dans leur hotte, autrefois; à compter tous les journaux qui paraissent pour leur compte, aujourd'hui. Les plus célèbres auteurs ne les perdent jamais de vue ; ils ne dédaignent pas d'écrire à leur usage ; et cherchant l'entreprise la plus difficile et la plus noble, ils ont rendu Shakspeare lui-même accessible au cerveau et au cœur des petits. Je renonce à dire quelle richesse, quelle ingéniosité, quel amour, quelle tendresse, quelle piété, la vieille Angleterre a mis au service des enfants.

Il y a un pays où filles et garçons se rendent fièrement à leur bibliothèque, comme les grandes personnes à leur club. Des bibliothèques publiques pour enfants : ô la charmante et généreuse idée ! Comment sont-elles faites ? Salles claires et joliment ornées, bons fauteuils de tailles diverses, vastes tables, rayons ouverts à tous : elles allèchent le lecteur dès le premier abord. Loin de regarder leurs clients d'un air soupçonneux (quel âge avez-vous ? êtes-vous seulement majeur ? la bibliothèque de la ville n'est pas faite pour des galopins ; et si vous tenez absolument à lire, lisez chez vous), d'aimables bibliothécaires leur sourient de l'autre côté de leurs lunettes d'écaille, empressés à les satisfaire. Les livres eux-mêmes se mettent de la partie ; ils sont coquettement reliés, et plaisants à l'œil ; ils ne s'ornent pas de graffiti divers ; s'ils sont usés à force d'être lus, chose incroyable ! on les remplace. Le pays qui a un tel respect des droits de l'enfant, un tel souci de sa personnalité, c'est la jeune Amérique.

Les siècles n'ont pourtant pas manqué aux peuples latins pour s'organiser, et prendre une belle avance. Il leur a manqué, bien plutôt, un certain sentiment de l'enfance ; je veux dire de l'enfance comprise comme un état en soi, comme une période qui a le droit de durer pour elle-même, suivant son être propre et ses modalités profondes. Notre enfance, à nous, n'est trop souvent qu'une préparation active à la maturité ; nous ne commençons à nous arrêter, à respirer, à vivre, à nous sentir des droits, qu'une fois arrivés à l'âge d'homme. Les enfants ne s'élèvent pas, nous les élevons. Nous les aimons, nous les gâtons, comme partout au monde, voire un peu davantage ; mais nous ne leur concédons pas le présent : ils n'existent pas, ils existeront. Dans les pays où un soleil plus pâle fait

pousser moins vite les jeunes plantes ; dans les pays aussi où les adultes s'usent plus vite, une fois pris par la vie, on laisse volontiers se prolonger la période des fleurs. On juge heureux le premier âge, non parce qu'il ignore la réalité, mais parce qu'il vit dans une réalité mieux accommodée à sa liberté, à son bonheur, à la conscience qu'il a de lui-même. En somme, pour les Latins, les enfants n'ont jamais été que de futurs hommes ; les Anglo-Saxons ont mieux compris cette vérité plus vraie, que les hommes ne sont que d'anciens enfants.

Ne serait-ce pas la raison pour laquelle nous sommes moins bien partagés ? Beaucoup de Latins ne peuvent entendre parler de littérature enfantine sans un léger haussement d'épaules : et d'abord ce seul adjectif, *enfantin*, appliqué à la littérature, la diminue et l'abaisse, pensent-ils. Tous ces livres ont pour eux le même intérêt que les poupées ou les polichinelles : un peu moins. Ils rougiraient d'être surpris à feuilleter une bibliothèque bleue ou rose, comme s'il leur advenait d'exercer leurs jambes vénérables à courir après un cerceau, ou de disposer un canon de bois contre des fantassins en carton. Je connais une grave personne qui me reproche mon goût pour ce sujet ; et comme je persiste, elle me regarde avec un sentiment mêlé de surprise et de chagrin.

Mieux vaudrait être moins dédaigneux. C'est ce que beaucoup de bonnes volontés, heureusement, commencent à comprendre chez nous. Je vois à bien des signes que non seulement un réveil se prépare, mais que l'heure en a déjà sonné. Des thèses de doctorat, de graves thèses de Sorbonne, viennent d'être consacrées, en tout ou en partie, à l'histoire de la littérature enfantine (1) : on ne l'aurait guère admis, jadis : le candidat eût risqué d'être renvoyé à la nursery. Les États-Unis d'Amérique, avec cet idéalisme pratique qui est un des traits de leur caractère, ont pris l'initiative de fonder chez nous une

(1) Marie-Thérèse Latzarus, *La littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle*, 1923. On lira avec intérêt les chapitres consacrés à *Robinson Crusoé* dans la remarquable thèse de M. Paul Dottin (*Daniel de Foe et ses romans*, 1924) ; à Gulliver dans la thèse de M^lle^ Sybil Goulding (*Swift en France*, 1924) ; à Fenimore Cooper par M^lle^ M. M. Gibb (*Le roman de Bas-de-cuir*, 1927). Parmi les récentes publications étrangères, signalons une tentative, — la première, semble-t-il, — pour retracer toute l'histoire de la littérature enfantine (G. Fanciulli et E. Monaci, *La letteratura per l'infanzia*, 1926) ; et une statistique toute remplie d'excellentes indications psychologiques, *Children's Interests in Reading*, by A. M. Jordan, The University of Carolina Press, 1926.

bibliothèque d'enfants : nous avons accepté ce don avec reconnaissance ; mieux encore, nous l'avons fait fructifier ; nous avons, nous aussi, nos heures joyeuses, épandues sur les petits à force de dévouement et d'amour. Associations, ligues et congrès ; bulletins, guides, catalogues, se sont multipliés au cours de ces dernières années ; des théâtres en miniature attirent de jeunes spectateurs à peine blasés de Guignol. Je me plais à noter cet effort auquel participent de très belles âmes, appliquées moins encore à se baisser vers les enfants qu'à les hausser jusqu'à elles.

*EN ÉCOUTANT LES ENFANTS*

Que de leçons les meilleurs de ces livres donneraient aux écrivains, si seulement les écrivains y songeaient ! Ont-ils songé que le premier acte de l'esprit, mis en présence d'un livre, est de lui demander autre chose que le réel ? Du réalisme, les enfants ne veulent à aucun prix ; ils refusent les histoires qui s'attachent à la peinture minutieuse de cette apparence sensible que les hommes appellent quelquefois le vrai. Ils cherchent une libération, et non pas un nouvel esclavage : Robinson est moins soucieux de connaître l'île où le destin l'a enfermé, que d'en sortir. Même quand ils s'attachent aux récits qui leur rappellent l'école ou la famille, ce qui les retient, c'est la vie affective qui se développe en marge de leurs habitudes et de leurs devoirs. Inventer, imaginer, tel est leur besoin, tel est leur désir, telle est la manifestation spontanée de leur être spirituel. Luigi Capuana, partisan convaincu du naturalisme, du vérisme, raconte qu'il lui arriva un jour une surprise ; désœuvré, fatigué, et entouré d'enfants qui lui demandaient des histoires, il en inventa une, puis une autre, et finit par se passionner au jeu. Il existait donc un art non moins efficace et non moins difficile que l'étude scrupuleuse de la vie de tous les jours ? Un art qui demandait le retour à une forme primitive de la mentalité humaine ? qui exigeait une expression à la fois très dramatique et très simple ? Bref, Capuana écrivit, puis il imprima, en s'excusant, en rougissant, tout un livre de contes, qui est peut-être son meilleur titre au souvenir.

Les plus beaux des livres écrits pour l'enfance sont les plus voisins de l'art pur. Ils partent de données humaines

nettement observées, rapidement gravées; et tout d'un coup, se débarrassant des contingences, s'élançant dans le monde du merveilleux, ils créent dans la liberté et dans la joie, et construisent un monde dont ils sont les animateurs. Les enfants ne s'y trompent pas; ils sentent bien qu'on a franchi une frontière, qu'on s'est transposé d'un plan dans un autre. Comme ils se rendent compte, à l'instant où ils le veulent, que leur épée royale n'est qu'une épée de bois, que la cuirasse qui les protège des balles est une cuirasse en carton : de même, ils savent que la Belle au bois dormant n'a pas dormi cent ans, et que l'Oiseau bleu n'était pas couleur du temps, qui n'a pas de couleur. Mais c'est une illusion qu'ils s'accordent à eux-mêmes, délicieusement.

*What shall we buy?*
*A kite that will fly*
*Up to the moon, on through the sky,*

dit une *nursery rhyme* du vieux temps. « Qu'achèterons-nous? — Un cerf-volant, qui s'envolera, — jusqu'à la lune, à travers le ciel. »

Faut-il parler des écrivains seulement? Les hommes dont la jeunesse a été nourrie de beaux contes ne sauraient voir la vie avec les mêmes yeux dont les regardent ceux qui l'ont toujours connue comme elle est. Ceux-là ne croiront jamais que les animaux sont des machines ou des souffre-douleur; ils se demanderont toujours, en contemplant le chat hiératique assis près de l'âtre, quelles mystérieuses histoires passent dans sa tête menue, et quelle secrète flamme anime ses yeux ardents. Ils chercheront, auprès du Lapin aux yeux roses, son bel éventail et ses gants de chevreau ; toute chèvre sera pour eux la chèvre de M. Séguin. Leur existence s'enrichira d'une grande palpitation qui animera l'ombre épaissie autour d'eux. Ils se sentiront entourés d'une nature vivante, regrettant de ne plus comprendre la voix des arbres ou des arbustes ou des brins d'herbe, mais croyant l'entendre encore. Souvent, de nobles esprits se sont plu à reconnaître les enseignements qui leur étaient venus par ces humbles voies : celui-ci, le goût de l'aventure et du risque ; cet autre, la poésie ; et cet autre, le sens du mystère. Ils se rappellent les jours heureux où leur pouvoir, maintenant circonscrit dans d'étroites limites, s'étendait sur l'univers, et où

ils se sentaient cousins des génies. Prisonniers, ils sentent encore sur leurs lèvres comme une saveur d'irréel ; ils se défendent contre le positif qui envahit la terre, en se réfugiant dans le souvenir ; et ils répètent la devise que le bon Nodier prêtait à Bruscambille :

> Tout ce que la vie a de positif est mauvais ;
> Tout ce qu'elle a de bon est imaginaire.

Le bon Nodier, prévoyant le jour où l'on brûlerait tous les livres, ceux de la bibliothèque de l'Arsenal, et les autres, déclarait : « Je ne demanderai grâce que pour *le Chat Botté*, *le Chaperon Rouge*, *Peau d'Ane* et *les Mille et une nuits ;* il ne faut rien de plus en littérature pour le bien-être moral d'un peuple intelligent et sensible. On pourrait excepter Homère en faveur de l'*Odyssée ;* mais il faudrait être impitoyable pour l'histoire, car il y a, quoi qu'on en dise, des vérités dans l'histoire : les dates et les noms propres. »

Quelles impressions profondes laissent dans l'esprit les premiers contes, qui sont toujours les plus beaux ! Ils nous donnent des émois qui nous accompagnent tout au long de notre vie, des regrets salutaires, des souvenirs qui se transforment en espoirs, des nostalgies bienfaisantes, des illusions obstinées, — comme celle d'un monde où la vertu est récompensée, et le vice puni... par les fées.

Paul Hazard.

# LE JUBILÉ DES SOVIETS

A la notion de jubilé s'attache ordinairement l'idée d'une date heureuse dans la vie d'un individu ou d'un peuple, le couronnement d'un effort créateur, d'un progrès dans le domaine économique ou spirituel. La date du 7 novembre restera, dans l'histoire de la Russie, la date néfaste.

Elle a inauguré une période, qui dure encore, période de détresse inouïe pour le peuple russe, de sa ruine morale et matérielle ; période marquée par la guerre civile, par la grande famine, par l'extermination de classes entières de la population, par la destruction de l'épargne et des richesses, accumulées par le labeur des générations précédentes, par la perte du prestige international de la Russie et de la place qu'elle occupait dans la famille des peuples civilisés.

En appliquant des idées qui sont un véritable défi au bon sens, les communistes russes, pour créer « un monde nouveau », n'ont reculé ni devant la destruction de toute l'économie nationale de la Russie, ni devant le bouleversement, de fond en comble, de toutes les bases morales de la société russe. Dix ans de ce travail destructeur ont porté leurs fruits. *La famille*, cette base sacrée de toute société, a été sacrifiée au nom d'improvisations sociales. Non contents de détruire toute l'organisation de l'*Église*, les bolchéviks ont tenté d'extirper de l'âme du peuple tout sentiment religieux. *L'éducation et l'enseignement* de la jeunesse ont été mis entièrement au service de la propagande révolutionnaire et transformés en instruments de lutte sociale.

Ces dix ans représentent, de façon non moins éclatante, pour l'ensemble des États civilisés du monde, une menace per-

manente de bouleversement social et de dissolution nationale.

C'est à ces deux points de vue, — influence sur la situation morale et matérielle du peuple russe, d'un côté, et, de l'autre, ses tentatives pour allumer la révolution mondiale, — que nous nous placerons pour dresser le bilan de l'œuvre décennale du bolchévisme russe. Nous le ferons en nous appuyant uniquement sur les témoignages du gouvernement soviétique lui-même.

### L'EFFORT POUR LA RÉVOLUTION MONDIALE

Commençons par la politique extérieure du gouvernement bolchévique, politique, dont la révolution mondiale reste toujours, comme il y a dix ans, le but essentiel. Si le bolchévisme dure, c'est parce que trop longtemps l'opinion européenne l'a envisagé comme un problème purement russe et a trop complaisamment admis que le monde civilisé pouvait coexister paisiblement avec ce gouvernement antinational et révolutionnaire.

En fait, l'action bolchéviste déborde de toutes parts les frontières de la Russie. La révolution du 7 novembre 1917 a un caractère essentiellement international et le dixième anniversaire de cette révolution, célébré par les Soviets, est en même temps le dixième anniversaire des entreprises dirigées par le pouvoir bolchévique contre l'ordre national et le régime normal de tous les pays civilisés. A côté du bilan décennal de l'action de dix années de la dictature soviétique sur la vie russe, il y a donc lieu de dresser un autre bilan, le bilan international des troubles profonds causés dans le monde entier par le gouvernement, dont la politique et l'action se confondent entièrement avec celles de la IIIe Internationale.

Non seulement, la révolution mondiale forme une partie intégrante de la politique bolchévique, mais elle est même une condition *sine qua non* de l'existence de la dictature soviétique. Le régime, qu'ont instauré les bolchéviks en Russie, ne peut durer que si le pays est entouré de peuples complices, prêts à renier les principes de la civilisation moderne à l'exemple de Moscou. L'isolement, c'est la mort certaine du bolchévisme dans un laps de temps plus ou moins court. Vérité qui fut proclamée par Lénine lui-même au moment où il prit le pouvoir. « Nous sommes acculés à périr si la révolution n'éclate

pas dans le plus bref délai dans les autres pays. » « La révolution sociale dans un pays comme la Russie, qui possède une infime minorité de prolétariat ouvrier, disait-il encore, ne peut avoir un succès définitif que si elle est appuyée par la révolution dans les autres pays (1). » Et dans le manifeste adressé aux ouvriers suisses : « La révolution russe n'est qu'un prologue à la révolution mondiale. »

Ce n'est donc pas uniquement par prosélytisme que les bolchéviks poursuivent la réalisation du bouleversement mondial : c'est leur propre existence qui est en jeu. Il s'agit pour eux d'étayer le régime instauré en Russie. Dès les premiers jours, malgré les difficultés sans nombre qu'ils rencontrent sur leur chemin et les graves préoccupations que leur cause la nécessité de consolider leur pouvoir, les bolchéviks dépensent une activité fébrile et universelle pour tenter d'allumer dans le monde entier la révolution sociale. Ces efforts et ces tentatives, ils les poursuivent inlassablement à travers toute la période de dix ans, dont, à l'heure actuelle, ils célèbrent le jubilé.

Au début, grisés par leurs succès en Russie, favorisés par le chaos économique, social, politique, que la guerre a produit en Europe, les dirigeants bolchéviks étaient convaincus que la victoire complète du prolétariat mondial n'était qu'une question de mois, peut-être de semaines. Les désillusions, qu'ils ont subies, ne semblent n'avoir fait qu'activer leur zèle.

C'est en Allemagne, et le fait mérite d'être noté, qu'ils ont opéré leurs premières tentatives pour allumer la révolution mondiale. Quand ils trahissaient les Alliés à Brest-Litovsk, ils se préparaient, en même temps, à trahir et à renverser leur nouvel allié, le gouvernement allemand. Quand ils discutaient, avec les généraux allemands, les conditions de la paix séparée, ils essayaient de décomposer l'armée allemande par une propagande active, contre laquelle le gouvernement allemand a élevé de nombreuses protestations officielles. Zinovieff prophétisait que le renversement du régime impérial allemand n'était que le premier pas sur la voie de la révolution sociale et que la perte des bourgeois allemands était proche.

De cette époque date un plan de révolution sociale, embrassant l'Europe centrale tout entière, élaboré par les bolchéviks. La

(1) Lénine, *Œuvres*, vol. XVIII, p. 133.

révolution devait éclater au cours de la première moitié de 1919.

C'est alors que se produisit le premier scandale diplomatique soviétique, si souvent renouvelé au cours des années suivantes. L'ambassadeur soviétique Ioffe fut pris la main dans le sac et invité à quitter le territoire allemand : il fut constaté que Ioffe se servait de la valise diplomatique pour introduire en Allemagne des brochures communistes de propagande. Cet affront ne découragea en aucune façon le gouvernement soviétique et l'arrestation d'un autre bolchévik notoire, Radek, qui se produisit à Berlin, en février 1919, vint démontrer, — par les documents saisis chez lui, — que les bolchéviks russes, d'accord avec Liebknecht, avaient élaboré un plan détaillé de soviétisation de l'Allemagne à l'aide de l'armée rouge russe qui devait envahir, au printemps, l'Allemagne et marcher à la jonction de l'armée rouge allemande, que promettait de lever Liebknecht.

Cependant éclatait la révolution hongroise, et Moscou lui promettait l'envoi de troupes. Déjà les dirigeants communistes hongrois esquissaient devant les correspondants de journaux le calendrier de la révolution mondiale : « Nous commencerons, disaient-ils, par la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie ; l'Italie nous ralliera dans trois mois et l'Allemagne aussi. La France et l'Angleterre ne tiendront pas longtemps. »

En même temps qu'ils poursuivaient cette préparation du bouleversement en Europe, les Soviets s'occupaient activement de fomenter des soulèvements parmi les peuples d'Orient, et, dès les premiers mois de 1918, ils commençaient, à l'aide d'un bureau communiste musulman spécial, à imprimer par millions des brochures de propagande en langues orientales. En même temps, ils entraient en relations suivies avec l'émir d'Afghanistan, considérant ce pays comme le centre futur et le premier foyer de la révolution en Orient.

L'effondrement de tous ces plans et l'échec de toutes ces tentatives, la répression des trois soulèvements qui se produisirent à Berlin, la liquidation de la révolution hongroise, n'ont pas eu raison de l'obstination du gouvernement des Soviets. Considérant la révolution mondiale comme la condition même de son existence, il était par là même obligé de poursuivre son entreprise de bouleversement mondial. Il y avait jusqu'alors présidé seul, assumant à lui seul et ouvertement la direction des troupes communistes dans les différents pays. Pour mieux

coordonner ses efforts et pour mieux camoufler son rôle, il crée, en mars 1919, la IIIe Internationale, dont le siège est établi à Moscou et dont la direction est confiée à Zinovieff. Ce dernier y agissait en maître, mais, d'après ses aveux mêmes, n'entreprenait rien sans l'autorisation de Lénine. Moscou arrose d'or, et mène à la cravache les sections communistes des divers pays, qui doivent obéir aveuglément et suivre à la lettre les instructions détaillées, codifiées par le deuxième congrès sous la forme des fameux « 21 points ».

A partir de la fondation de la IIIe Internationale, Moscou continue donc son travail à l'aide de ce nouvel et puissant instrument. Travail double : infiltration réalisée par la création de « cellules », par de larges subventions à la presse, par une propagande à l'usine et dans l'armée; tentatives de soulèvements armés et de guerre civile.

En Angleterre et en France, ce travail est signalé, en 1920, par les communications officielles des gouvernements respectifs. C'est, en Angleterre, M. Churchill, ministre de la Guerre, qui dénonce l'action bolchévique en Asie centrale et, au cours de la même année, l'envoyé soviétique Kamenell convaincu de rapports avec les ouvriers anglais est expulsé de Londres. C'est, en France, un télégramme adressé, le 13 août 1920, par M. Millerand au gouvernement des États-Unis qui accuse la IIIe Internationale de servir d'instrument entre les mains des bolchéviks pour la propagande de la révolte parmi les peuples.

En même temps, le gouvernement de Moscou poursuit son action en Orient. C'est sur son initiative que s'organisent les congrès communistes de Samarkand et de Bakou. Les agents bolchéviques considèrent que ces congrès et l'accord réalisé entre l'Afghanistan et le gouvernement d'Angora constituent « des préparatifs suffisants pour permettre au mouvement musulman puissant et unifié de porter un coup décisif à la domination du capital et de détruire sa base coloniale ». De plus en plus, en raison des échecs subis par le communisme dans les différents pays d'Europe, les bolchéviks tournent leurs regards vers l'Orient. « Tournons-nous vers l'Asie, dit Lénine, et nous viendrons à bout de l'Occident par l'Orient. » Et Zinovieff déclare au congrès de Bakou, en 1920 : « Les huit cents millions d'Asiatiques sont nécessaires à la Russie pour abattre l'impérialisme et le capitalisme européens. »

A cet effet, les Soviets créent pour la propagande en Orient toute une série d'organismes spéciaux, dont l'entretien représente des sommes énormes. Ainsi sont fondées l'Association scientifique pour l'étude de l'Orient, qui poursuit le but de la libération spirituelle, économique et politique de l'Orient, des Universités et facultés orientales, des Écoles de propagande, des associations et des ligues spéciales, etc.

Cependant, la tension des relations entre la France et l'Allemagne, qui se produit après l'occupation de la Ruhr, fait naître de nouveaux espoirs parmi les dirigeants du gouvernement des Soviets et de la IIIe Internationale. Zinovieff déclarait alors que la crise sociale et politique éclaterait dans quelques semaines, et la révolution en Allemagne était annoncée exactement pour le 9 novembre 1923. L'insuccès de cette tentative fut expliqué ensuite par les fautes commises par Radek, spécialement chargé de cette mission. Au cours de la même année, après la chute de Stamboulisky, le Komintern soutient et dirige plusieurs tentatives de soulèvements en Bulgarie. Le gouvernement de Zankoff saisit des documents, qui prouvent sans contestation possible le rôle dirigeant de la IIIe Internationale. Le 17 septembre 1923 éclate un soulèvement qui dure cinq jours et se signale par des actes terroristes préparés par le gouvernement soviétique d'accord avec les communistes bulgares, et dont l'horreur a soulevé l'indignation du monde entier. Le 2 janvier 1925 se réunit à Baden, près Vienne, une conférence à laquelle prennent part les communistes notoires Kolaroff, Manouilsky, Svidersky. Il y est décidé d'exterminer les agents du gouvernement de Zankoff par des actes de terreur individuelle et collective. C'est à la suite de cette décision, que fut organisé l'attentat contre le tzar Boris et ensuite l'explosion dans la cathédrale pendant les obsèques du général Gueorguieff, explosion qui coûta la vie à cent cinquante notables bulgares.

La fin de l'année 1924 est marquée par une tentative de révolution en Esthonie, et les documents découverts au cours de la répression prouvent que le soulèvement avait été préparé et dirigé par la IIIe Internationale. D'autres incidents marquent l'action du Komintern à la fin de l'année 1924 et au commencement de 1925 : quatre cent trente communistes sont arrêtés en Roumanie; le représentant des Soviets est expulsé d'Albanie, etc...

Au cours de la même année 1924, se produisent, en dehors de l'Europe, deux événements, qui ouvrent un large champ à l'activité de la IIIe Internationale : ce sont le soulèvement d'Abd-el-Krim et la révolution chinoise. Agissant en plein accord avec les instructions de Moscou, les communistes français se placent résolument du côté des tribus révoltées, et Doriot envoie à Abd-el-Krim un télégramme, qui fut cité à la Chambre par M. Morinaud et dans lequel le député communiste français assurait Abd-el-Krim qu'il aurait facilement raison des forces militaires françaises. Dans un tract répandu parmi les populations d'Afrique, et qui a été également cité à la tribune de la Chambre des députés, il est dit : « Indigènes, libérez-vous. Moscou vous aidera, vous fournira un état-major avec sa discipline. » Quant à la révolution chinoise, elle fut longuement préparée par la IIIe Internationale et le gouvernement des Soviets. Les perquisitions pratiquées à la légation soviétique de Pékin ont démontré que la direction du mouvement était à Moscou et que c'est Moscou qui a organisé sur place et financé la révolution chinoise.

***

On le voit, la propagande soviétique trouble la vie des peuples dans tous les pays ; et nous pourrions ajouter, aux exemples que nous venons de donner, d'autres exemples pris dans l'histoire des pays des cinq parties du monde au cours de ces dernières années. L'action de la IIIe Internationale, dirigée et financée par le gouvernement des Soviets, est évidemment incompatible avec l'existence de relations diplomatiques normales entre les divers gouvernements et l'U. R. S. S. L'histoire des relations anglo-soviétiques et franco-soviétiques en apporte une preuve éclatante. Les vraies difficultés ont surgi précisément à partir du moment où les pays d'Europe ont voulu accepter les diplomates russes et les mettre sur le même rang que les autres diplomates. Ces faits sont connus : nous nous contenterons de rappeler les principaux.

Au moment même, où le gouvernement de M. Macdonald envoyait à Moscou la note, reconnaissant *de jure* le gouvernement des Soviets (1er février 1924), la IIIe Internationale publiait l'appel aux ouvriers les invitant à manifester et exiger l'indépendance de l'Irlande, de l'Égypte, des Indes et, un peu plus

tard, au début de mars, elle envoyait à Londres des instructions qui ont été publiées par le *Daily Telegraph*, et dans lesquelles toutes les sections de la IIIe Internationale étaient invitées à prêter aide aux ouvriers britanniques, parce que, dans l'actuel désarroi de la vie anglaise, l'union de tous les éléments révolutionnaires pouvait amener un résultat décisif. Dans une pareille atmosphère, les pourparlers entre M. Macdonald et Rakowsky concernant la conclusion des traités se prolongeaient pour aboutir à la conclusion illusoire d'un accord qui n'était, en réalité, qu'une simple promesse d'en conclure un ultérieurement. Le 24 octobre, les journaux publiaient la fameuse lettre de Zinowieff dans laquelle le chef du Komintern donnait ses instructions à la section britannique pour le cas d'un soulèvement militaire. Le nouveau gouvernement, qui remplaçait le cabinet de M. Macdonald, refusa de présenter aux Chambres l'accord Macdonald-Rakowsky, tout en laissant subsister la reconnaissance. Mais les événements ultérieurs allaient démontrer l'impossibilité de conserver avec l'U. R. S. S. des relations normales. La IIIe Internationale est directement intervenue dans les grèves anglaises par des instructions ouvertement révolutionnaires adressées aux délégués communistes de la conférence de cheminots; et, sur les 239 millions de francs, que les mineurs grévistes anglais ont reçus comme secours, 147 millions ont été envoyés par Moscou. D'autre part, l'action bolchévique dans la révolution chinoise subventionnée et dirigée par Moscou, a donné au mouvement un caractère nettement antibritannique. Enfin, les perquisitions opérées le 12 mai 1927 par la police anglaise au siège de la délégation commerciale russe et de la société russe l' « Arcos » ont fait mettre la main sur de nombreux documents, qui ne laissaient aucun doute possible sur l'espionnage militaire et l'action révolutionnaire des organismes dont le gouvernement soviétique était directement responsable. La rupture des relations anglo-soviétiques fut annoncée par M. Baldwin le 24 mai 1927.

Les relations avec la France ont subi les mêmes vicissitudes que celles avec l'Angleterre. Le gouvernement soviétique a été reconnu par le cabinet de M. Herriot le 28 octobre 1924. L'arrivée à Paris de l'ambassadeur soviétique Krassine fut accompagnée, le 9 décembre 1924, par la publication dans le *Quotidien* de l'instruction secrète du *Komintern* n° 128 sur la formation

de cellules communistes dans les usines, la surveillance des dépôts d'armes et de moyens de transport, etc... La perquisition, effectuée à la même époque à l'école communiste de Bobigny, a démontré l'existence d'une propagande intense dans les écoles et dans l'armée. Enfin, c'est deux mois après la reconnaissance des Soviets, que le public parisien fut profondément impressionné par la mobilisation communiste organisée à l'occasion du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon. L'opinion publique française ne s'y trompa pas. Elle vit dans ces manifestations et dans ces préparatifs révolutionnaires la main de Moscou. Tout récemment, la onzième chambre correctionnelle, dans un procès d'espionnage, a déclaré : « Depuis 1924, tout au moins, — année de la reconnaissance du gouvernement des Soviets par la France, — s'est établi en France un système d'espionnage sous les directives et au profit d'un organisme étranger, dont le siège est à Moscou. »

Dès la toute première époque de l'établissement de l'ambassade soviétique à Paris, un incident avait démontré que cette ambassade se proposait de ne pas rester étrangère à la propagande révolutionnaire. Le secrétaire de l'ambassade, Voline, prit la parole dans un meeting révolutionnaire. Il dut quitter Paris, mais, rentré à Moscou, il publia une déclaration, affirmant qu'il avait agi conformément aux instructions de l'ambassadeur.

Un incident plus grave, la signature par l'ambassadeur Rakowski d'une déclaration, qui prêchait la propagande de la révolte et de la désertion dans les armées, a, tout récemment, forcé l'ambassadeur soviétique à quitter Paris et provoqué un état de demi-rupture des relations diplomatiques.

Nous nous bornons à rappeler ces faits, qui ne constituent, pourtant, qu'une partie des preuves, qu'on pourrait apporter de l'intervention révolutionnaire, évidente et croissante, du gouvernement des Soviets (sous la forme directe ou sous l'aspect de la III^e^ Internationale) dans la vie des différents pays avec l'intention, ouvertement proclamée, de jeter bas leurs fondements politiques, sociaux et économiques. Le nouveau président du *Komintern*, Boukharine, dans un discours prononcé le 12 octobre 1927, a donné le calendrier des mouvements révolutionnaires qui tous ont été réalisés avec la participation de Moscou. Voici la liste de ces *Éphémérides rouges*.

Janvier-mars 1918, révolution ouvrière en Finlande.

Novembre 1918, révolution en Allemagne et en Autriche.
Mars 1919, révolution en Hongrie.
Avril 1919, pouvoir soviétique en Bavière.
Janvier 1920, révolution en Turquie.
Septembre 1920, révolution en Italie avec la mainmise sur les usines et les fabriques.
Mars 1921, le « Putsch » allemand.
Septembre 1923, soulèvement en Bulgarie.
Automne 1923, mi-révolution du prolétariat allemand.
Décembre 1924, soulèvement en Esthonie.
Avril 1925, soulèvement au Maroc.
Août 1925, soulèvement en Syrie.
Mai 1926, grèves anglaises.
1927, soulèvement à Vienne.
1927, révolution chinoise.

Tel est le bilan de dix années d'action bolchévique dans le domaine international. C'est l'action simultanée du gouvernement soviétique et de la IIIe Internationale qui, — selon l'expression imagée de Zinovieff, — sont deux édifices ayant les mêmes fondations et un seul toit.

Ce court aperçu de l'action bolchévique extérieure, au cours des années 1917-1927, nous paraît amplement suffisant pour affirmer que le gouvernement bolchévique était et reste un ennemi constant et redoutable de l'ordre public, et de la vie nationale de tous les États civilisés.

## LA RUINE DE L'ORDRE SOCIAL EN RUSSIE

Dans les discours prononcés à l'occasion de l'anniversaire du 7 novembre, les dirigeants bolchéviks ont proclamé leur ferme décision de mener la lutte contre ces États jusqu'à la victoire finale. Aussi, n'est-il pas sans intérêt de se demander quel est le sort que le bolchévisme victorieux réserverait à la vie économique et spirituelle des peuples soumis à sa tyrannie.

Un coup d'œil rapide sur l'œuvre accomplie en Russie par les Soviets, au cours des dix années de leur dictature, permettra de s'en faire une idée.

La matière est trop abondante pour que nous puissions l'épuiser dans les cadres de cette étude. Nous nous bornerons à choisir quelques faits particulièrement saillants, pour montrer

les ravages que l'application pendant dix ans du régime bolchévique a causés à la vie du peuple russe.

*La famille soviétique.* — La famille, cette base de l'ordre social, est systématiquement détruite par les efforts du législateur soviétique. Le mariage est remplacé par l'amour libre. L'enfant est arraché à la famille : moralement et physiquement. Pour conclure un mariage, aucune formalité n'est exigée, pas même le simple enregistrement qui est rendu facultatif par le code de famille en vigueur. En cas de besoin, on prouve le mariage en faisant la preuve de la cohabitation.

Il est aussi facile de rompre le mariage que de le conclure : la déclaration d'un des époux suffit pour le divorce, et on peut se remarier autant de fois qu'on veut. « Le mariage est un simple rapprochement intime et de plein gré d'un homme et d'une femme », prononce un juriste soviétique.

Une pareille famille ne peut considérer les enfants autrement que comme un fardeau inutile, et ce point de vue trouve appui chez le législateur communiste : les avortements sont non seulement autorisés, mais favorisés. Par des films de propagande, on apprend à la jeunesse les moyens les plus simples et les plus efficaces de les réaliser. La littérature soviétique, en reflétant la vie, fourmille de scènes, qui montrent à quel point cette pratique criminelle est entrée dans les mœurs, et est devenue un geste banal de la vie quotidienne : les étudiants font des collectes pour payer l'avortement d'une jeune fille, etc.

La jurisprudence soviétique va plus loin : elle consacre la « paternité collective » légale. Si le tribunal établit que la femme a eu des relations en même temps avec plusieurs hommes, il peut les obliger tous à subvenir simultanément à l'entretien de l'enfant.

La famille, dont les bases sont déjà sapées par la législation sur le mariage, est, d'autre part, mise en péril par l'esprit de la législation, qui considère l'éducation familiale comme nuisible pour un enfant dans l'État communiste. « L'organisation d'État », dit Goikhbarg, un des auteurs du code de famille soviétique, doit déshabituer les parents de leur amour égoïste et déraisonnable envers les enfants « qui leur fait désirer de les garder auprès d'eux ».

Ces idées sont mises en pratique par des procédés pédago-

giques qui inculquent aux enfants le mépris envers le pouvoir paternel.

Les résultats de cette expérience néfaste ne se sont pas fait attendre. C'est, d'un côté, la profonde décadence de la moralité de la jeunesse russe, reconnue et attestée, pour ainsi dire quotidiennement, par la presse soviétique ; et de l'autre, un développement effrayant de l'enfance abandonnée. *Nous avons 7 millions d'enfants abandonnés officiellement constatés*, déclare Lilina, la femme de Zinovieff, dans la *Pravda*. Elle ajoute : « Combien d'autres errent à l'aventure à travers la Russie ! » « Il suffit, dit le même journal, de jeter un coup d'œil sur les comptes rendus de la commission des mineurs, pour constater que l'avarie, la cocaïnomanie, l'alcoolisme, les vices contre nature se sont propagés avec toutes leurs suites horribles parmi les enfants sans surveillance. »

*La guerre à la religion.* — En même temps qu'il s'attaquait à la famille, le gouvernement bolchévique essayait de ruiner les autres fondements de l'organisation sociale du peuple russe. C'est une lutte à mort, que le bolchévisme a entreprise contre l'Église, contre le clergé et contre le sentiment religieux lui-même. « La religion est le dernier rempart de la bourgeoisie, il faut le détruire coûte que coûte », disait le journal l'*Athée*. Les évêques orthodoxes, les prêtres, les moines ont été, par milliers, torturés, emprisonnés, exilés, assassinés. Les églises étaient fermées, violées, transformées en clubs et en lieux de blasphèmes de la jeunesse communiste, leurs biens confisqués ou pillés. Une propagande non seulement antireligieuse, mais sacrilège, est organisée au moyen de conférences, de journaux spéciaux, de cortèges, ridiculisant Dieu, auxquels les écoliers sont tenus de prendre part.

Or, cette propagande n'est pas arrivée à extirper la foi du cœur du peuple russe. Au contraire, la résistance qu'il a trouvée sur son chemin a forcé le gouvernement des Soviets à reculer : actuellement, il cherche le moyen de trouver une voie de transaction avec l'Église, tout en essayant de la soumettre entièrement à son pouvoir.

Tandis qu'ils détruisaient la famille et la religion, les bolchéviks voulaient conserver l'école, afin de la transformer en « instrument perfectionné pour l'inoculation du bolchévisme ».

L'enseignement général a cédé la place à l'étude de la doctrine du parti communiste. Nous ne pouvons pas nous étendre ici sur la ruine matérielle et morale de l'instruction publique en Russie. Nous reviendrons un jour sur cette question si intimement liée à tout l'avenir du peuple russe.

### LA GRANDE MENACE : LE DÉVELOPPEMENT DU CHÔMAGE

Il nous reste à tracer sommairement les résultats des dix ans de la dictature bolchévique dans le domaine de la vie économique russe.

L'augmentation du nombre des sans-travail est l'indice le plus sûr de la désorganisation sociale et un témoignage d'une grave crise économique. A ce point de vue, le sort de l'Union soviétique, à l'heure même où le pouvoir de Moscou célèbre le jubilé de dix ans de sa dictature, est particulièrement tragique, par suite du développement qu'a pris le chômage au pays de la dictature des ouvriers et des paysans.

Le nombre des chômeurs dans les villes, d'après des données très incomplètes et qui n'embrassent que les cas officiellement enregistrés, s'est accru de 848000, en 1925-1926, à 1353000, en 1926-1927. Au cours de l'exercice 1925-1926, l'augmentation du nombre des chômeurs a été de 16 pour 100 et au cours du premier semestre 1926-1927, de 38 pour 100.

Les falsifications de la statistique soviétique n'ont pas pu cacher cette face redoutable de la situation économique de l'U. R. S. S. C'est pourquoi, au cours de la dernière session du Comité central exécutif, le président du Conseil suprême de l'économie nationale, Kouybycheff, pour travestir la vérité, a eu l'audace de déclarer que le chômage est une des conséquences du « passé maudit ». « Ce phénomène, a dit Kouybycheff, est l'héritage maudit de l'ancienne domination des propriétaires fonciers et des capitalistes dans notre pays. Ils empêchaient intentionnellement le développement intellectuel de la population paysanne et, pour obtenir le plus possible de main-d'œuvre à bon marché, ils ont exprès créé le surpeuplement agraire. » Peut-on imaginer déclaration plus cynique et plus mensongère?

Que le chômage ait existé avant la guerre dans les villes, ce n'est pas douteux, mais jamais il n'a eu ce caractère chro-

nique, cette importance, ce développement ininterrompu et rapide. Avant la guerre, en effet, l'augmentation des surfaces emblavées fournissait du travail à la population paysanne en raison de son accroissement; le reste était absorbé par l'industrie, qui s'est considérablement développée au cours des dix années qui ont précédé la guerre. Il suffit de rappeler que la production houillère, au cours de cette période, a plus que triplé et la production métallurgique augmenté de plus de 100 pour 100; l'industrie textile, l'industrie de transformation des produits agricoles ont pris un essor remarquable, etc.

Le fait est qu'il n'existe aucun indice permettant d'affirmer qu'avant la guerre le chômage était chronique et augmentait d'une manière ininterrompue. Au contraire, nous avons toutes les raisons d'affirmer que le chômage dans l'U. R. S. S. est un phénomène chronique et dont l'importance, loin de diminuer, augmente constamment. Telle est la différence entre le chômage de l'époque du « régime maudit » d'autrefois et le chômage, qu'on observe dans l' « État socialiste » d'aujourd'hui.

Ne cessons pas de le répéter : le chômage dans l'U. R. S. S., contrairement à ce qu'on observe dans les autres pays, est un phénomène organique, dont les racines s'enfoncent profondément dans la vie économique du pays et ont leur origine dans la structure même de l'économie soviétique.

La première et principale raison du chômage dans l'U. R. S. S. est, sans contredit, le surpeuplement agraire, qui a revêtu, au cours de ces dernières années, un caractère particulièrement aigu, malgré le fait que les paysans, par suite de la révolution agraire, ont mis la main sur la presque totalité des terres qui ne leur appartenaient pas auparavant. « Une étendue énorme de terres, divisées entre des millions de paysans, n'a augmenté les ressources terriennes de chacun que d'une manière insignifiante ; l'enquête spéciale de la Section centrale de l'organisation agraire a permis d'établir que l'augmentation par habitant de terres paysannes s'exprime en quantités insignifiantes : dixièmes et même centièmes de déciatine » (hectare) (1). Mais la légère influence, que ce phénomène a pu avoir au point de vue de la diminution du surpeuplement agraire, a été elle-même neutralisée par l'affaiblissement de l'économie paysanne et par la fuite

(1) Voir Knipovitch, *Aperçu de l'activité du Commissariat de l'Agriculture au cours de trois ans*, 1920, page 95.

des populations urbaines dans les campagnes au cours des années du « communisme militaire ».

D'après les calculs d'Oganovsky, la population agricole, par 100 déciatines de champs et de pâturages, a sensiblement augmenté, en 1923, par rapport à 1913, dans toutes les régions de la Russie (sauf dans la région nord-ouest où elle a diminué de 4,8 pour 100). Dans plusieurs régions, la différence est considérable : elle est, notamment, de 20,8 pour 100 dans l'Oural, de 32,4 pour 100 dans la région de l'ouest, de 40,5 pour 100 dans la région du nord-est, de 70 pour 100 dans la région industrielle centrale (1).

Cette statistique se termine à l'année 1923. A partir de l'année 1923, commence à agir un facteur nouveau : l'accroissement naturel, extrêmement rapide, de la population. La population de l'U. R. S. S., qui avait fortement diminué au cours des années de la guerre civile et particulièrement pendant les années de la grande famine (1921-1922), dépasse à l'heure actuelle le chiffre de la population d'avant la guerre. L'accroissement naturel de la population est évalué, pour les exercices 1924-25 et 1926-27, à 24 par mille habitants par an, — pourcentage énorme qui donnerait, pour l'ensemble des trois exercices, un accroissement de la population se chiffrant par dix millions d'habitants. Une petite partie seulement de cet accroissement revient à la population des villes (environ 1,9 million) et le reste à la population paysanne. En définitive, la population urbaine devrait représenter, en 1926-1927, 94,6 pour 100 de la population urbaine d'avant la guerre, tandis que la population des campagnes dépasserait de 5,7 pour 100 celle d'avant la guerre.

Pour toutes ces raisons, le surpeuplement agraire a atteint en Russie soviétique un niveau élevé, dès maintenant évalué par dizaines de millions. En 1926, le commissaire de l'Agriculture l'évaluait, seulement pour les quatre régions de l'Ouest, du Nord-Ouest, du centre industriel et du centre agricole, à 14 500 mille habitants (2).

Oganovsky, en prenant pour base du calcul la proportion de la main d'œuvre dans les exploitations paysannes moyennes (avec

(1) Kondratieff et Oganovsky, *les Perspectives du développement de l'économie agricole de l'U. R. S. S.*, 1924, p. 122.

(2) *Econ. Jisn*, 24 décembre 1925.

une surface de terres cultivées de 4 à 8 déciatines), évalue le surnombre de la population agraire, pour l'exercice 1924-1925, à 7500000 travailleurs et à 19900000 (soit 43 pour 100 de l'ensemble de la main d'œuvre agricole), si l'on prend pour base du calcul les exploitations paysannes plus importantes (de 8 à 15 déciatines). Ces calculs, malgré leur caractère approximatif et sujet à discussion, sont suffisants pour faire comprendre l'importance de ce phénomène redoutable.

On ne pourrait lutter efficacement contre le surpeuplement agraire que par deux moyens : l'intensification de l'économie paysanne dans l'U. R. S. S., qui permettait d'utiliser sur la même surface une quantité plus grande de la main d'œuvre ; ou une industrialisation plus énergique du pays, permettant d'absorber l'excédent de population agraire qui quitte les campagnes pour les villes à la recherche du travail.

En ce qui concerne l'amélioration et le renforcement de l'économie paysanne, le pouvoir soviétique non seulement n'a rien fait pour intensifier la production agricole russe, mais il pressure les paysans par tous les moyens à sa disposition, afin d'obtenir de lui les ressources, dont a besoin l'économie de l'État soviétique déficitaire.

La *Revue* a exposé, dans des articles antérieurs, les deux procédés qu'emploie le gouvernement des Soviets pour exploiter les paysans : la politique des prix et les impôts. Depuis l'introduction de la nouvelle politique économique, — politique du NEP, — il n'existe aucune concordance entre le niveau des prix des produits agricoles et le niveau des prix des objets fabriqués. Les courbes du diagramme des prix des produits agricoles et des objets fabriqués ne restent pas parallèles, mais se croisent et forment comme des branches de ciseaux, qui s'ouvrent tantôt plus, tantôt moins, en raison de l'importance plus ou moins grande des oscillations des prix. La formation de ces « ciseaux » est le résultat direct de la politique des prix du gouvernement. D'un côté, le gouvernement vend les produits industriels à des prix très élevés et, de l'autre, il tend, sans, d'ailleurs, que les journaux soviétiques le dissimulent, à abaisser artificiellement les prix des céréales, en faisant jouer le mécanisme de la « presse à impôts » : au cours des mois d'automne, le gouvernement force les paysans, qui doivent se procurer de l'argent pour acquitter les lourds impôts, à vendre les céréales.

D'après les correspondants locaux de la presse soviétique, le pouvoir d'achat des céréales, par rapport aux produits industriels, n'est plus que de 20 pour 100 de ce qu'il était avant la guerre. Par conséquent, le pouvoir soviétique, en forçant les paysans à livrer de 3 à 5 fois plus de céréales pour les produits industriels qu'il lui vend, a établi un impôt déguisé, lourd impôt, qui frappe la masse paysanne. Il est, naturellement, difficile de mesurer de façon exacte le poids de cet impôt. D'après les calculs du communiste Yakovleff, les sommes, que le gouvernement soviétique a tirées des paysans par ce procédé, dépassent à l'heure actuelle un milliard de roubles (treize milliards de francs).

Les impôts représentent, pour le pouvoir soviétique, un autre moyen de mettre l'économie paysanne en coupe réglée. Les communistes eux-mêmes reconnaissent que les charges qui pèsent sur les paysans ont atteint à l'heure actuelle l'extrême limite. D'après le spécialiste soviétique Lifchitz, l'impôt agricole confisque au profit de l'État 15 à 20 pour 100 du revenu brut de l'économie paysanne et il considère qu'un taux pareil représente le maximum du prélèvement possible.

Par suite de cette double exploitation sans merci de l'économie paysanne au profit de l'économie soviétique d'État, la consommation des objets fabriqués a fortement diminué dans les campagnes, par rapport à l'époque d'avant-guerre. D'après les données de Svidersky, le remplaçant du commissaire de l'Agriculture, les paysans consomment actuellement seulement 63 pour 100 des tissus, qu'ils absorbaient avant la guerre, 54 pour 100 des peaux, 32 pour 100 du sucre, 93 pour 100 du sel, 57 pour 100 des verres. En 1913, les campagnes ont consommé 64 pour 100 de la production industrielle totale du pays, tandis que, pendant l'année courante, elles n'en ont absorbé que 38 pour 100.

Tandis que les Soviets leur imposaient ces sacrifices énormes au profit de l'industrie d'État, les paysans ne recevaient pas, — fût-ce à des prix exorbitants, — une suffisante quantité de machines agricoles, de semences, d'engrais et autres objets et produits, sans lesquels aucun développement de la production agricole n'est possible.

Malgré cette exploitation de l'économie paysanne par le Pouvoir soviétique, les paysans russes ont fait preuve d'une

vitalité, d'une énergie et d'une endurance admirables et réussi, en dépit de tous les obstacles, et en travaillant littéralement mains nues, à augmenter au cours des cinq dernières années les surfaces ensemencées de plus de 20 millions de déciatines. Il s'en faut toutefois que l'économie agricole russe ait retrouvé son niveau d'avant la guerre, et, nous l'avons vu, elle ne suffit pas à absorber le surplus de la population paysanne, qui résulte de son rapide accroissement naturel.

D'autre part, l'industrialisation du pays, qui pourrait créer des conditions favorables pour la lutte contre le surpeuplement agraire, a donné, sous le régime soviétique, des résultats encore moins satisfaisants que l'économie agricole. L'industrialisation d'un pays a pour but le développement du bien-être des grandes masses de la population : elle doit, en augmentant le volume de la production, développer la consommation. A ce point de vue, la Russie est encore fort éloignée du niveau d'avant-guerre, comme on le verra par le tableau ci-dessous, qui donne le chiffre de la production par habitant, avant la guerre et en 1926-1927.

*Tableau de la production industrielle.*

| | Avant la guerre. | 1926-1927 |
|---|---|---|
| Houille (pouds) | 12,2 | 12,2 |
| Pétrole — | 3,6 | 4,2 |
| Fonte — | 1,9 | 1,2 |
| Métaux — | 1,6 | 1,1 |
| Sucre (livres) | 19,3 | 16,0 |
| Tissus de coton (mètres) | 20,6 | 15,5 |

Par conséquent, après dix années de régime bolchévique, le pays a fortement rétrogradé et est obligé de rétablir, au prix des plus grands sacrifices, ce qui a été détruit au cours de cette période décennale (1).

La situation se présente comme aussi décourageante, si l'on envisage les autres facteurs économiques de l'industrialisation.

On sait que la présence dans un pays de capitaux libres, recherchant un placement avantageux, est une des conditions préalables de l'industrialisation. Ces capitaux peuvent être obtenus soit par l'importation de l'étranger, soit par la formation

(1) Zagorsky, *Perspectives économiques après dix années du régime soviétique. Dernières nouvelles*, n° 2415.

de capitaux nouveaux à l'intérieur même du pays. Ni l'une, ni l'autre de ces ressources n'existe dans la Russie soviétique. L'échec total de la politique de concessions soviétiques est la preuve irréfutable de l'impossibilité pour le capital étranger de travailler avec profit dans les cadres économiques, politiques et juridiques du régime créé par le pouvoir des Soviets.

La situation est aussi catastrophique en ce qui concerne la formation de nouveaux capitaux à l'intérieur du pays. L'indice le plus sûr de l'accumulation des capitaux dans un pays est l'état de son crédit et, notamment, des institutions de crédit, vers lesquelles affluent les ressources libres de la population pour faire fructifier ensuite la production. En dehors du développement de l'épargne et des opérations des institutions de crédit, il n'existe pas d'autres voies pour former les ressources nécessaires à l'industrialisation.

Quelle est donc la situation du crédit dans la Russie soviétique?

En 1927, c'est-à-dire dix ans après le coup d'État bolchévique, les capitaux du système du crédit soviétique tout entier ne représentent que 35 pour 100 des capitaux d'avant la guerre (752 millions de roubles tchervonetz contre un milliard de roubles en 1913). Même en 1931, ils ne doivent s'élever, d'après les prévisions soviétiques, qu'à 1 554 millions de roubles tchervonetz par rapport au rouble d'avant la guerre, — à 75 pour 100 des capitaux d'avant la guerre. Le total des comptes courants et dépôts est actuellement de 1 587 millions de roubles tchervonetz, c'est-à-dire de 15 pour 100 des comptes courants et des dépôts d'avant la guerre qui, en 1913, atteignaient 5,7 milliards de roubles or. Les dépôts dans les caisses d'épargne ne dépassent pas, à l'heure actuelle, 75 millions de roubles tchervonetz contre 1 500 millions de roubles or en 1913.

Une autre condition préalable de l'industrialisation est la circulation monétaire stable, condition qui n'existe pas dans l'U. R. S. S., puisque le pouvoir soviétique, après avoir intentionnellement détruit l'ancien système monétaire, et créé, avec les plus grandes difficultés, un système nouveau, a fait tomber, au jour du jubilé qu'il célèbre à l'heure actuelle, le pouvoir d'achat du rouble tchervonetz de trois cinquièmes d'après l'indice des prix de gros, et de trois quarts, d'après l'indice des prix de détail.

D'après les données officielles soviétiques, le rouble tchervonetz ne vaut que 40 à 42 copeks du rouble d'avant la guerre et, d'après les données privées, seulement 25 copeks.

L'inflation de la circulation monétaire, grâce à laquelle le gouvernement soviétique arrive à couvrir les déficits de son économie d'État, continue, et menace d'une nouvelle destruction la circulation monétaire soviétique, ce qui créerait de nouvelles et graves difficultés pour le rétablissement économique de la Russie des Soviets.

Toutefois, le principal obstacle à ce rétablissement reste l'existence de l'énorme économie d'État et, notamment, de l'industrie nationalisée déficitaire, qui ne peut subsister qu'en couvrant ses pertes par des émissions de papier monnaie et par une lourde imposition prélevée sur la population à l'aide du mécanisme des prix exorbitants, auxquels cette industrie vend ses produits. Les fabriques et les usines d'État fournissent à la population russe des marchandises de très basse qualité à des prix deux fois et trois fois plus élevés que les prix d'avant guerre et les prix du marché mondial. Par rapport aux prix russes, les prix du marché mondial étaient, au 1er janvier 1927, de 40 pour 100, et en juin de 37 pour 100.

La situation n'est pas meilleure dans un autre compartiment de l'économie d'État, celui du monopole du commerce extérieur. C'est ainsi que la valeur de l'exportation de la Russie soviétique ne représente, à l'heure actuelle, que 25 pour 100 de l'exportation d'avant guerre (415,6 millions de roubles contre 1 423 millions de roubles en moyenne au cours de la période 1910-1913), et la valeur de l'importation un peu plus de 41 pour 100 (415 millions de roubles contre 1 104 millions de roubles). En même temps, le solde passif de la balance commerciale de la Russie soviétique a atteint, pour les deux dernières années, d'après les données soviétiques, 230 millions de roubles et, si l'on y ajoute la valeur de la contrebande qui atteint actuellement des proportions énormes, 400 millions de roubles.

Il faut se rappeler qu'avant la guerre le solde actif du commerce extérieur russe, qui atteignait pour la période 1909-1913 environ 420 millions de roubles par an, non seulement a permis à la Russie d'acquitter les intérêts et l'amortissement de ses dettes intérieures, mais a contribué à former des capitaux importants, qui ont été entièrement employés au développement du pays.

* * *

Telle est, en résumé, la situation : tandis que la population de la Russie soviétique s'accroît très rapidement, la vague montante du surpeuplement agraire, n'étant pas absorbée par l'industrie, crée un chômage permanent qui atteint au jour du jubilé décennal que célèbrent les Soviets, le chiffre de 1 million et demi de sans-travail, d'après les données officielles, et 2 millions, d'après les déclarations récentes de Trotzky. Ce processus de surpeuplement menace de s'aggraver vers la fin de la prochaine période quinquennale et, d'après les données soviétiques, le pays, — s'il ne se débarrasse pas du joug bolchévique, — aura, en 1931, de 6 à 8 millions de travailleurs, que ni l'industrie, ni l'agriculture ne pourront nourrir.

En face de ce problème redoutable, qui menace la Russie de nouvelles catastrophes, que fait le gouvernement soviétique ? Il ne sait que prononcer des discours vides sur l'avenir magnifique qu'il prépare à la Russie, sur l'industrialisation, la tractorisation, l'électrification, etc., tout en proférant cyniquement des menaces de guerre et de bouleversements intérieurs à l'adresse des pays civilisés, — coupables de ne pas venir, par de larges ouvertures de crédits, à l'aide du gouvernement qui a apporté à la Russie des souffrances sans fin, une ruine matérielle et morale, des exécutions en masse, et qui promet aux peuples le prochain renversement des bases mêmes de leur existence matérielle et spirituelle.

Le tableau de la situation économique de l'U. R. S. S. et de la politique extérieure du bolchévisme russe montre assez pourquoi la date du 7 novembre 1927 doit être considérée comme un triste anniversaire, aussi bien pour le peuple russe, que pour le monde civilisé.

Le moment paraît approcher où la vérité sur les ravages causés par le bolchévisme russe ne pourra plus être étouffée, même à l'intérieur de la Russie. La lutte acharnée pour le pouvoir, qui a brisé le monolithe du parti communiste, a mis à nu la plaie qui ronge la Russie depuis dix ans. Tout ce qui a été dit ici même, depuis plusieurs années, sur les résultats de la dictature communiste, trouve une confirmation inattendue dans le témoignage des chefs les plus notoires du

bolchévisme russe. Trotzky, Zinoviev, Kamenev, Rakowsky, Radek, Smilga et les autres mohicans de la révolution du 7 novembre 1917 ne trouvent pas de couleurs assez noires pour tracer le tableau de la détresse du prolétariat russe.

Ce serait pourtant une grave erreur de fonder un espoir sur l'action de l'opposition d'aujourd'hui, dont les chefs étaient encore hier les maîtres absolus de la Russie et portent toute la responsabilité de la politique qui la mène au bord du gouffre. Ce n'est pas une opposition assagie et thermidorienne. Son programme, tendant à faire retour vers la politique du communisme militant de 1918-1921, est une plus grande folie encore que la politique de Staline. Nous sommes en présence d'une lutte pour le pouvoir des maîtres d'hier contre les maîtres d'aujourd'hui, qui restent, les uns comme les autres, les bourreaux du peuple russe et les ennemis du monde civilisé.

Qui remportera la victoire : le maître d'aujourd'hui Staline, ou ses adversaires, l'opposition, — cela est parfaitement indifférent pour la Russie, comme pour le monde entier. Dans l'un comme dans l'autre cas, la Russie ne fera que s'enfoncer davantage dans l'abîme de ruine et de misère et le monde entier n'aura devant lui que la lutte acharnée contre toute civilisation. Les deux forces sont également des forces destructrices, incapables de toute création et qui ne peuvent vivre que par la lutte contre le monde civilisé.

Cette lutte est pourtant un fait historique de la plus haute importance. En sapant l'unité du parti communiste, elle rapproche la fin de la dictature bolchévique et l'heure de la libération de la Russie. Quand viendra le salut et d'où viendra-t-il? Ce qui est incontestablement établi, c'est que le monde entier doit enfin se rendre compte, après cette expérience de dix ans, qu'on ne pactise pas avec la force destructrice. L'ennemi ne s'endort pas : aux gardes à veiller, partout où l'on ne se résignera pas à laisser entrer chez soi l'anarchie et la ruine.

* * *

# POÉSIES

## SOUS LE SOLEIL DES DIEUX

### I

Ah ! fuir le rigoureux enchaînement des jours !
Ne plus prévoir ses pas, ses gestes, ses discours !
Briser tous les carcans, rompre toutes les chaînes ;
Dédaigner les rumeurs des cités trop prochaines
Et les reflets des cieux habituels ; sentir,
Sur la route ou le rail, sa course retentir
Comme un bondissement haletant d'espérance ;
Regarder ce qu'on laisse avec indifférence,
Et tendre un œil ardent vers ce qu'on trouvera ;
Ignorer le matin ce qu'au soir on fera ;
Viser toujours plus loin ; voler toujours plus vite ;
Ployer les monts sous la rafale de sa fuite,
Et voir soudain surgir dans le vent plus amer
L'immense gonflement sonore de la mer !...

### II

J'ai voulu faire, avant que ma route s'incline
Vers les horizons d'or où vola mon espoir,
Une halte pieuse et douce pour revoir
Ton lac, ô Lamartine !...

L'été, comme jadis, déferlait sur ses bords,
Sur leurs coteaux riants et leurs forêts profondes ;
Les rocs répercutaient, caressés par les ondes,
D'harmonieux accords.

En vain, pourtant, courbé sur les flots, sur les rives,
J'ai cherché le fantôme adorable et penchant
De celle qui crut rendre au sanglot de son chant
Les heures attentives.

Vos ombres, ô poète, ont glissé tour à tour,
Comme l'onde et le vent, dans la nuit éternelle
Où le temps inflexible emporte sur son aile
Le génie et l'amour.

Mais il n'a pas touché le divin paysage
Qui vous vit, elle et toi, voguer parmi les monts!
Au même flot d'azur qui reflèta vos fronts
J'ai miré mon visage.

Refrains, baisers, soupirs, tout est évanoui...
Aux gouffres du beau lac votre nacelle sombre;
Rien ne reste de vous... La nature au cœur sombre
A-t-elle donc trahi?

Tu l'avais conjurée au nom de tous ses charmes,
Par ses monts, par ses bois, par ses eaux, par ses cieux,
De garder votre amour des ans insidieux,
Des oublis et des larmes!

Au souvenir humain tu refusais ta foi,
Hélas! et tu doutais de ta grandeur future...
Or, l'âme dont tes vers décoraient la nature,
Elle n'était qu'en toi!

Je n'ai qu'à les redire en fermant ma paupière,
Pour vous voir, couple heureux, surgir, tels qu'en ce soir,
Où, les doigts enlacés, vous veniez vous asseoir,
Rêveurs, sur cette pierre.

Je n'ai qu'à murmurer : « Un soir, t'en souvient-il?... »
Et sur l'onde j'entends battre une rame lente;
Et j'entends sous les cieux, qu'un clair de lune argente,
Monter un chant subtil...

Laissons donc la nature à son sommeil sans gloire!
Le passé ne survit qu'aux féeriques enclos
Où l'âme erre songeuse, où luit, dans l'ombre éclos,
L'astre de la mémoire.

Là, les jours disparus sont plus beaux que nos jours;
Rien n'en peut altérer la divine harmonie;
Là, rayonne sans pleurs la face rajeunie
Des anciennes amours!

Là, tous nos biens perdus nous demeurent encore
Plus purs, plus vrais, plus chers de nous avoir quittés;
Là, tout se transfigure aux reflets enchantés
D'une éternelle aurore!

Là, rien ne peut changer, ni glisser, ni finir!...
Que l'art y cueille donc, loin des eaux et des sables,
Pour la sertir dans l'or des vers impérissables,
La fleur du souvenir!

## III

Dans cette église étroite et fraîche de Savoie
Où, sous les murs pesants, la prière est sans joie
Et que les monts voisins tiennent close au soleil,
Je n'ose plus rêver d'un bonheur trop vermeil...
Je pense, ô Jocelyn, à votre pauvre cure,
A l'église en granit pareillement obscure
Où, d'un tragique amour victime, mais vainqueur,
Vous dirigiez vers Dieu les feux de votre cœur!
Le cimetière, autour, plein de tombes sans gloire,
Disait la vanité de l'humaine mémoire;
La chèvre arrachait l'herbe aux talus: les enfants
S'y poursuivaient avec de longs cris triomphants;
Un aigle escaladait, parfois, à grands coups d'aile,
L'horizon crénelé comme une citadelle :
Vous le suiviez, d'un lent regard, vers les sommets;
Puis, sans soupirer même, et sans pleurer jamais,
Vous rentriez, pensif, dans votre presbytère...
Là, conquérant muet, vous dominiez la terre :

Captif d'un grand regret, captif d'un grand espoir,
Dans le bruit du torrent vous écoutiez, le soir,
Frémir l'écho lointain des célestes phalanges ;
Votre âme se mêlait, légère, aux chœurs des anges...
Puis, votre messe dite à l'aube, le matin
Vous retrouvait bêchant votre petit jardin
Auprès de votre chien et de votre servante...
Ainsi coulait, paisible, ordonnée et fervente,
Parmi les pics abrupts comme votre devoir
Votre vie, où Dieu seul pouvait apercevoir
L'obscur rayonnement qui sort du sacrifice !...
Quand la cloche sonna votre suprême office
Sur le vallon que juin inondait de splendeurs,
Qui donc eût deviné vos secrètes ardeurs?
Qui donc eût réfléchi que, dans le ciel des cimes,
Votre âme avait goûté des voluptés sublimes?...
Car on peut être grand dans un sort rétréci :
Certains renoncements sont du bonheur aussi...

## IV

Temple de la lumière et des dieux, terre sainte
Dont tant de souvenirs sacrés gardent l'enceinte,
Mère de toute grâce et de toute grandeur,
Que ne suis-je venu plus tôt vers ta splendeur?
Combien de fois, captif d'une mélancolie,
J'ai modulé ton nom, Italie, Italie,
Et combien, le front lourd sous un ciel inclément,
J'ai lancé de soupirs vers ton rayonnement !
Je t'apporte, déçu par trop d'humains mensonges,
Un cœur las de l'amour et défiant des songes...
Assoupis mes regrets; allège mon regard :
Lave d'or et d'azur mes yeux ouverts trop tard
A la sérénité de tes grands paysages;
Et que j'adore enfin, comme tes anciens sages,
Plein d'orgueil, mais dépris de toute vanité,
Sous l'éternel Soleil l'éternelle Beauté !...

V

Flexible Italienne aux yeux purs de madone
Qui du balcon souris à l'étranger, pardonne
S'il a laissé, tournés vers ton rustique toit,
Son rêve et son regard errer autour de toi!...
Près des pêchers aux fleurs fragiles, sur la pente
De la montagne rose, où le chemin serpente
De la France, visible encore, à ton hameau,
Tu fus tout ton pays dans la douceur d'un mot :
« Quelle splendeur! » murmurais-tu devant la plaine
Dont la brise apportait la lumineuse haleine,
Et qui creusait, au sud, son golfe de tiédeur...
Lui, répétait en souriant : « Quelle splendeur! »
Et, pèlerin déjà plein de la grâce antique,
Il dédiait aux dieux de la terre italique,
Double présage offert à sa félicité,
Et le jeune soleil et ta jeune beauté...

VI

M'y voici... J'ai posé mon talon sur la dalle
Où Catulle rêveur fit sonner sa sandale,
Où fuma vers les cieux le sang chaud de César...
Là, Virgile à Mécène incliné sur son char
Offrit en rougissant, comme des fleurs rustiques,
Ses grands vers sur les champs et sur les mœurs antiques :
« Heureux les laboureurs, s'ils connaissaient leur sort!
« Heureux les vieux Sabins au corps dur, au cœur fort! »
Et Mécène, ébloui, dans ce frêle jeune homme
Voyait étinceler la majesté de Rome.
Ici musait Horace ; et Cicéron tonna
De ces rostres étroits contre Catilina...
Sur cet autel désert brilla le feu de Troie...
Ainsi, plein d'une grave et délirante joie,
Prisonnier d'un passé tout proche et si lointain,
J'ai couru tout un jour du Tibre au Palatin.
Je vénérais, parmi la magique lumière,
Les fantômes sacrés issus de chaque pierre;

Et, comme vous, Henri de Régnier, dans le soir,
Devant les monts où les grands dieux venaient s'asseoir,
Mêlant au vent latin les syllabes latines,
J'ai modulé « sept fois les noms des sept collines... »

VII

Voix des cloches sortant de quatre cents clochers,
Bourdonnements confus d'angéliques rûchers,
Déferlements aériens, chansons des cloches...
Les unes, graves, au lointain, d'autres si proches
Qu'on croit les voir rouler sur la pente du ciel!...
Au-dessus des toits roux le soir d'ambre et de miel
Coule, fleuve paisible aux ondes balancées;
L'œil y cherche un reflet des splendeurs effacées;
Mais dans cet air jadis ébranlé des buccins
Où les gloires planaient, vibrantes, par essaims,
Où les dieux agitaient le fracas des tonnerres,
Où les cris de la plèbe et des légionnaires
Montaient, épouvantant les peuples et les rois,
Les cloches, aujourd'hui, de leurs quatre cents voix
Dilatent un frisson de mystique allégresse.
Quiétude! Douceur! Harmonieuse ivresse!
Des célestes jardins, dans la langueur du soir,
Mille tourbillonnantes fleurs paraissent choir :
Chaque cloche, en tintant, disperse une corolle ;
Et toutes sur la ville où plane une auréole
Dans la brise attentive effeuillent en mourant
— De la Place d'Espagne à Saint-Jean de Latran,
Et de Sainte-Marie aux Anges à Saint-Pierre, —
L'immense rose d'or des âmes en prière...

VIII

Parce que, blanche et rose, elle apparut soudain
Dans l'ombreuse tiédeur, au fond du vieux jardin,
Si vivante parmi les stèles et les marbres ;
Parce que le soleil sournois, glissant des arbres,
Enroulait à son col un sinueux éclair,
Faisait fleurir ses yeux, faisait frémir sa chair

Et flamboyer la rose ouverte de sa bouche,
Un brusque émoi mordit mon cœur longtemps farouche...
Et vous dont je rêvais, et vous dont je suivais
Les fantômes légers de lauriers en cyprès,
Lesbie, insatiable amante au corps fragile,
Lycoris, qui trahis Gallus malgré Virgile,
Corinne, qui riais, lascive, sous les fards,
Délie aux longs cheveux, Cynthie aux longs regards,
Sulpicia, docte aux caresses comme aux livres,
Naïs et Lalagé, qu'un raisin rendait ivres,
Vous toutes dont ce sol baisa les pieds divins,
Vous ne fûtes plus rien que des noms doux et vains,
Rien qu'une cendre inerte, éparse au vent des âges ;
Et je vous reniai, mortes aux beaux visages,
Et je vous oubliai, pour avoir vu, soudain,
Cette jeune vivante au fond du vieux jardin...

## IX

Le chant pur qui montait dans cette nuit romaine
Modulait le sanglot de la détresse humaine
Sur le rythme fiévreux des *lieder* d'aujourd'hui...
La douce voix tremblait comme un ruisseau qui fuit
Ou brusquement, jet d'eau qu'une rafale brise,
Pleurait... Par la fenêtre, une lune indécise
D'un rayon inquiet caressait vaguement
Au travers des cyprès le Palatin dormant...
Or, tandis que vibrait la voix vivante et claire,
Mille échos frémissaient dans l'écho séculaire,
Soupirs de flûte, accords de cithare, rumeur
D'hymnes au lent refrain qui plane, glisse et meurt...
A l'appel du beau chant déchirant le ciel sombre,
Tous les chants du passé se réveillaient dans l'ombre ;
Et leur plainte doublait d'un profond lamento
La voix qui se brisait parfois comme un jet d'eau...

## X

Soleils d'autrefois, qui fîtes éclore
Sur le monde neuf un reflet d'aurore,

Aux cieux d'Ausonie, étiez-vous plus beaux?...
Pourquoi me hanter, flammes éclipsées?...
Rien ne reste, hélas! des splendeurs passées
Qu'un rayon de glace au fond des tombeaux.

Soleils d'aujourd'hui, roses de nos heures,
Quand sur nos amours et sur nos demeures
L'été fait brûler votre floraison,
Pourquoi trouvons-nous vos lueurs si frêles?
Qui mit dans nos cœurs ce battement d'ailes
Vers un ciel plus pur et sans horizon?

Soleils de demain, fleurs d'une autre aurore,
C'est vous que j'envie et vous que j'implore
A l'heure où le soir ombre mon chemin!
Quand vous surgirez, ah! faites descendre
Votre plus ardent rayon sur ma cendre,
Et rallumez-la, soleils de demain!

## XI

Florence dans la nuit est un grand lys pâmé
Qui dort, sur ses parfums à demi refermé;
Tout s'incline et se courbe, et, lourds de somnolence,
Les rêves engourdis butinent le silence...
Seul, un cyprès, voisin de San Miniato,
Dresse une flamme sombre au sommet du coteau :
Quel désir, quel regret lance-t-il vers la nue?...
Mais au-dessus de l'arbre et de sa pointe aiguë,
Soudain, voici que, calme et confidentiel,
Un astre éclôt, lys d'or aux bleus jardins du ciel...

## XII

Sur la ruelle étroite et sur les hauts murs gris
Qui ceignent de créneaux, dans la paix des pourpris,
Le sommeil des cyprès, des lauriers et des palmes,
Un mystique rayon tombe des cieux plus calmes
Où la rose du jour s'effeuille aux doigts du soir...
Au-dessus de Florence assoupie on croit voir,

Dans l'or que l'occident cisèle en auréole,
L'ange de Giotto penché sur sa viole :
Le temps, à ses accords suaves, s'abolit,
Et des ombres, que l'ombre cache dans son pli,
Glissent autour de nous sur les dalles antiques...
Un homme passe, grand, jeune, aux yeux ascétiques
Et lourds, au dur profil d'aigle et de séraphin :
C'est toi !... J'ai vu, — miracle ! — au fond du soir divin,
Pourpre et, comme un reflet de ton Enfer, ardente,
Ta cape flamboyer sur ton front pâle, ô Dante !...

## XIII

Bleue et blanche, au milieu de la brume argentée,
La place, où pleut la lune, est une île enchantée
Que bercent les remous de la féerique nuit ;
Plus de lueur humaine ; aucun souffle ; nul bruit ;
Sous le portique aérien chaque statue,
Pour ouïr une voix qui des siècles s'est tue,
Semble magiquement se détacher du sol :
Le *David* a frémi pour un muet envol ;
Une brise a glissé dans un soupir étrange ;
Et l'on croit voir soudain la place où plane un ange,
Bleue et blanche, au milieu du grand silence obscur,
Monter, comme un mirage azuré, vers l'azur...

## XIV

Au passant, amoureux d'un doux siècle aboli,
L'indolente langueur des jardins Boboli
Où des marbres aux fleurs mêlent des ombres blanches,
Où des reflets de spectre errent parmi les branches,
Parle de longs loisirs, de rapides amours,
Et de plaisirs légers flottant au fil des jours...
Un grand-duc paternel, esprit fort, âme pie,
Régnait bourgeoisement sur Florence assoupie,
Lisait Rousseau, Voltaire, admirait Borgia,
Et, frémissant, disait un *Ave Maria*
Quand choppaient les chevaux anglais de sa calèche...
Fi de l'inquiétude, et foin de l'air revêche !...

Est-il vrai qu'à Paris, frivole et négligent,
Le bon roi Louis Seize, en proie au mal d'argent,
Tance un peuple grondeur?.. Bah ! Paris, c'est la Chine!...
Ici, point de manant qui grogne et qui s'échine;
Pas de ville asservie à l'or des trafiquants!
Le bien-être fleurit dans les vergers toscans;
Les molles voluptés rayonnent sur Florence...
Chaque après-midi, sourds aux orages de France,
Vieux magistrats, marquis musqués, abbés coquets,
Échangent des saluts, des rires, des caquets
Sous les cyprès amers que festonnent des roses;
Rieuses devant eux, et pliant pour des poses
La tige de leur col que l'orfèvre para,
Pareilles dans leur grâce à la *Primavera*,
Des femmes, lentement, glissent sous les charmilles
Et cherchent, pour leur front, sous l'argent des résilles
Par le plaisir d'hier secrètement pâli,
L'indulgente fraîcheur des jardins Boboli...

## XV

La nuit italienne est si pure et si tendre
Sur la haute colline où l'âme croit entendre
L'appel religieux des âmes d'autrefois,
Sous les gris oliviers pleins d'un mouvant murmure
La nuit italienne est si tendre et si pure
Qu'on marche à pas tremblants et qu'on parle à mi-voix...
Qu'est-ce que ces soupirs qu'un vent tiède balance?
Quel dieu penché se plaint à travers le silence?
Quel secret se dilate au fond de l'air léger?
Quel parfum plus grisant qu'une odeur d'oranger?...
Amoureux d'autrefois, fiers enfants, douces femmes,
Vous que Sandro peignit sveltes comme des flammes
Quand vous dansiez au bord de la prairie en fleurs,
Et dont les yeux jamais ne connurent de pleurs,
Revenez-vous errer sur le coteau mystique?...
Ou bien vous, blonds harpeurs, enivrés de musique,
Que dans ses paradis semait Angelico?...
Mystérieuses voix dont mon rêve est l'écho,
Alanguissez autour de moi votre murmure;

Endormez dans mon souvenir ma peine obscure,
Et qu'un espoir nouveau surgisse à vos accents,
Tandis que je me tais dans l'ombre et que je sens
S'épanouir en moi comme une fleur étrange
Le bleu que la nuit tisse avec des ailes d'ange!
. . . . . .

## XVI

Derrière les monts bleus cernés d'ardentes grèves,
Le beau voyage a déroulé ses heures brèves;
Pour consoler ton cœur en son ennui muré
Plus rien qu'un souvenir chatoyant et doré
Dont la brume des jours ternira la lumière!...
Tu gémis, pauvre Muse, à nouveau prisonnière
Des devoirs rigoureux et des mornes soleils;
Tu n'es plus qu'un désir fou d'horizons vermeils,
Qu'un élan inquiet vers des cités sereines,
Qu'une oreille tendue à l'appel des Sirènes...
De ton sein, où mon front a voulu se blottir,
Monte, comme un aveu, ce mot furtif : partir!...
Partir!... Il est pourtant, sais-tu, d'autres voyages
Que ceux qu'on fait aux monts, aux cités, aux rivages;
Plus d'un bonheur nous guette au dédale des jours;
Vivre, pour qui sait voir, c'est voyager toujours!
Partir!... Oui, comme hier nous partirons sans doute
Par un matin d'argent, sur quelque blonde route;
Mais quand? pour quel pays?... A quoi bon le prévoir?...
Vivons, en attendant, de tout notre pouvoir!
Chaque instant a sa fleur, chaque fleur sa rosée;
Cueillons l'illusion sur nos âmes posée;
Et gardons d'éveiller, par un geste anxieux,
L'avenir assoupi sur les genoux des dieux!...

MAURICE LEVAILLANT.

# AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA

## III [1]

TRAPPEURS ET DÉFRICHEURS

13 juillet.

*De Saint-Eustache à Winnipeg.* — La prairie... La prairie... Nous arrêtons vers 8 h. 30 à Élie, petit village de langue française, perdu dans l'immense plaine verdoyante quadrillée de routes noires. Le programme de la journée est d'une originalité pleine de promesses. Les paroissiens de Saint-Eustache, gros bourg français distant d'une centaine de kilomètres, sont venus nous chercher à Élie. Ils nous feront visiter leur paroisse et nous conduiront jusqu'à Winnipeg, en suivant la nouvelle route nationale qui longe la rivière Assiniboine... Mais la perspective de rouler pendant des heures sur des chemins que la tempête d'hier doit avoir défoncés n'enthousiasme guère une partie de la Liaison, et tels de nos compagnons préfèrent gagner par notre train la capitale du Manitoba.

A Saint-Eustache, nous sommes reçus dans l'église particulièrement jolie ; j'y admire de beaux panneaux et confessionnaux en bois sculpté, œuvres d'artisans canadiens. Le curé, l'abbé Bastien, témoigne tout de suite dans sa harangue de son tempérament batailleur :

— On veut nous détruire, nous autres, Canadiens français et catholiques. On nous inonde de colonies hussites, memnonites et autres hétérogènes qui rendraient l'air irrespirable, si nous nous laissions faire...

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

Et il cite des faits étranges :

— On va jusqu'à acheter *cash* (au comptant) la terre d'un Canadien et à acheter *cash* sa récolte pour qu'il déguerpisse plus vite, afin que les immigrants non français et non catholiques prennent sa place...

Il exhorte ardemment les Canadiens à défendre leur foi, leur langue, leur idéal français :

— Chaque fois que je suis resté sur la défensive, j'ai perdu le point. Et chaque fois que je suis passé à l'offensive, j'ai gagné la partie!

L'abbé Bastien fait une brève, mais énergique allusion aux persécutions organisées par le clergé irlandais contre les prêtres et fidèles de langue française... C'est là une question de si grande importance que je préfère n'en point parler avant de l'avoir étudiée à fond...

Nous traversons avec nos autos la large rivière Assiniboine par un bac d'un agencement aussi simple qu'original. Deux cordes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, le retiennent au câble d'acier tendu entre les rives, les points d'attache étant constitués par des poulies. Le passeur raccourcit l'une de ses cordes en manœuvrant un petit treuil, et le bac se présente par le travers au courant assez violent qui le pousse vers l'autre rive, où il aborde sans plus d'efforts...

Nous nous arrêtons une heure au village français de Saint-François-Xavier. Son premier nom fut « Prairie du Cheval blanc ».

Je note une inscription sur une pierre tombale du petit cimetière :

A la Mémoire de
Louis Marie Joseph Forget
ancien zouave pontifical
né à Montréal le 21 février 1844
Aime Dieu et va ton chemin

Nous atteignons vers midi et demi Winnipeg où un banquet nous attend au Fort Garry, le superbe hôtel édifié et exploité par le Canadian National Railway. Le « clou » de la réception : nous y ferons la connaissance des métis contemporains de Louis Riel, — ce qui m'oblige à ouvrir une parenthèse pour que mes lecteurs comprennent l'importance et l'intérêt de l'événement.

En 1869, la Compagnie de la Baie d'Hudson cédait à la Confédération Canadienne (née depuis deux ans) tous ses droits territoriaux dans le Far-West où, déjà, vivait tout un petit peuple de métis et de colons canadiens et anglais, que les agents du gouvernement voulurent déposséder des terres qu'ils avaient laborieusement défrichées. Les métis se soulevèrent et prirent pour chef l'un d'eux, Louis Riel, jeune homme de haute intelligence, ancien élève du Collège de Montréal, qui organisa un gouvernement provisoire et forma une petite armée. L'intervention d'un prélat, Mgr Taché, porteur d'une promesse d'amnistie pleine et entière (que le gouvernement de la Confédération renia plus tard), rétablit la paix.

En 1871, des révolutionnaires irlandais (les Fénians), venus des États-Unis, tentèrent un coup de main au Canada. Louis Riel rassembla ses braves métis et repoussa les bandes qui avaient envahi le Manitoba.

En 1884, las d'être bernés depuis quinze ans par la Confédération qui leur avait promis de nouvelles terres en compensation de celles dont elle les avait dépouillés, métis et Peaux-rouges se soulevaient et faisaient appel à Louis Riel, qui s'était retiré dans le Montana (États-Unis). Les hostilités s'ouvraient au début de 1885. Bien que mal armés, les rebelles infligeaient plusieurs défaites aux troupes régulières. Mais, le 9 mai, après un combat de quatre jours, décimés, sans munitions, ils se rendaient à la merci du vainqueur. Louis Riel fut pendu à Régina le 16 novembre 1885... C'est avec les anciens compagnons du héros, survivants de maintes batailles, et aussi avec ses descendants, que nous allions dîner...

J'ai pour voisin de table un homme extraordinaire, dont j'entends bien tirer le maximum de renseignements. Agé de soixante-dix ans, il a nom James Philipps. Né en Écosse, il émigra au Canada à l'âge de sept ou huit ans avec sa famille. Devenu homme, il fut fait prisonnier par une tribu du Far-West qui l'adopta. Son crâne est couvert de cicatrices, souvenirs de combats contre les tribus en guerre avec la sienne; un jour, des Assiniboines l'attachèrent au poteau de torture; ils commençaient à le scalper lorsque l'irruption d'une bande amie le sauva d'une horrible mort. Il parle couramment, outre l'anglais et le français, quatre langues indiennes : le cree, le sioux, l'assiniboine, le saulteux. Il me prouve, par quelques

exemples, combien ces langues diffèrent entre elles : cheval se dit *moustatine* en cree et *chankittamor* en sioux. Ma curiosité apprend de quelle façon se dit « je vous aime » dans les quatre langues. Et je recueille encore de très palpitants récits sur la chasse aux bisons, telle que la pratiquaient les Peaux-rouges du Far-West...

A la table voisine sont rangés sept vieux métis, tous d'anciens compagnons de Riel. La plupart ont un type bien français; mais, à la longue, les traits de la race rouge ressortent, et je note la saillie des pommettes, les yeux plus rapprochés, le regard perçant, sans parler du teint, très foncé chez plusieurs.

Le président du banquet est un métis de haute stature, M. Goulet, fin lettré, inspecteur de l'enseignement secondaire. Son père, compagnon et parent de Louis Riel, trouva la mort dans des circonstances tragiques : il traversait l'Assiniboine à la nage, quand des Anglais le lapidèrent; étourdi par une pierre qui le frappa à la nuque, il se noya.

C'est M. Goulet qui ouvre la série des discours. Il demande que l'on témoigne de la sympathie aux métis. Ces fils de Français et d'Indiennes avaient une mission providentielle à remplir : celle de guider les premiers missionnaires et les premiers explorateurs de l'Amérique du Nord. Maintenant qu'ils ont rempli leur rôle, ils peuvent disparaître; mais le nom de Louis David Riel, le héros des métis de langue française, restera immortel.

Et l'orateur, d'une voix vibrante, fait l'appel des compagnons du héros et de ses descendants. A chaque nom, un homme se dresse, et des applaudissements enthousiastes le saluent...

Suivent d'autres discours, l'un par M. le juge Prud'homme, historien et écrivain, père de l'évêque que nous avons rencontré hier. M. Goulet me fait l'honneur de me demander quelques mots au nom de la France, et c'est avec une profonde émotion que j'exprime mon admiration et mes sympathies envers les métis et les Indiens...

Après la réception, charmant repas chez M. Maurice Goulet, marié avec une délicieuse Française de Saint-Dizier! Vous la prendriez pour une toute jeune fille! Et c'est déjà une mère de famille : trois chérubins aux boucles blondes!

Adieux touchants à la gare, vers 7 heures du soir. Sur le quai, des centaines de voix entonnent avec un pieux enthousiasme le chant national :

O Canada ! Terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux !
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix !
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits.

14 juillet.

Par une dépêche reçue hier dans le train, le docteur Jules Dorion a connu la mort de son frère aîné, à Québec. Dans le wagon-salon, nous assistons à une messe solennelle célébrée pour le repos de son âme... Quelques amis viennent ensuite chanter dans mon wagon *la Marseillaise* en l'honneur de *ma* fête nationale !...

Nous traversons, depuis le matin, une région désertique dont les rivières sont tributaires de la Baie d'Hudson. Tous les vingt kilomètres, une cabane avec un nom de gare, mais sans traces de village ; des forêts d'arbres chétifs s'étendant à perte de vue ; des lacs ; d'énormes bosses de rochers plats. Sur une cabane dressée près de la voie, une enseigne : *Révillon Frères, Fur Traders*. Nous sommes dans une région de trappeurs...

*Nakina*. — C'est un bourg arraché depuis deux ou trois ans à la forêt vierge. Nous nous y arrêtons pour prendre de l'eau, et, par une chaleur torride, je vais cueillir des notes. Dans l'unique rue, large comme l'avenue des Champs-Élysées, je relève : un *rooming-house* (hôtel meublé), un *quick-lunch* (restaurant), un *City-café*, un cinéma (avec grande affiche manuscrite), une blanchisserie chinoise, deux petites boutiques de prospecteurs offrant en vente des actions de futures Golcondes... Les habitants sont des trappeurs, des prospecteurs ou des employés du Canadian National Railway, le bourg étant le point de jonction de plusieurs lignes.

Un jeune trappeur arrive à la gare avec une magnifique peau d'ours noir qu'il vient d'abattre ; je lui en demande le prix : trente dollars.

Je l'interroge :

— Combien d'*habitants* ici ?

— Pas un seul ! m'affirme-t-il.

Et il a raison : un *habitant*, c'est un cultivateur, et personne ne s'occupe ici de la terre ! A peine voit-on çà et là quelques jardinets. Et notre ami Harry Bernard, le jeune romancier, vient à mon secours et donne la forme correcte à ma question :

— Combien est-ce qu'il y a de monde ici ?

— Oh ! Peut-être quinze cents !

— Et de Canadiens ? (sous-entendu Français).

— En masse !

Les deux rails décrivent depuis ce matin, dans le nord de l'Ontario, deux lignes rigides : pas la moindre courbe sur une longueur de sept à huit cents kilomètres ! Et nous avons repris la course dans l'interminable forêt vierge. Pendant des heures, je ne trouve rien à noter, sinon ces mots : une rivière serpentant dans la forêt ; sur la rive, tentes et baraques d'un camp de Peaux-rouges ; tout près, sur une bosse de rochers, une maisonnette avec son enseigne : *Révillon Frères, Trading Company Limited...*

*Hearst.* —Arrêt à Hearst, centre de colonisation de Canadiens-Français; c'est l'avant-garde en territoire ontarien (protestant et anglais) du mouvement d'expansion des gens de Québec. Ici, nous ne sommes pas très éloignés de la Baie James, prolongement de la Baie d'Hudson. Nous tombons en pays de mission où des prêtres courageux tentent de convertir les Indiens chasseurs et nomades...

Des colons nous accueillent à la gare. J'en interroge un :

— La terre est bonne?

— Très bonne!

— Le climat?

— Très dur!...

Et, comme s'il était humilié par cet aveu, il reprend :

— Mais faut pas se décourager! Quand on aura vaincu la forêt, on sera mieux!

— Combien d'enfants avez-vous?

— Seulement douze:.., s'excuse-t-il.

« Vaincre la forêt », le cri de guerre de ces indomptables paysans canadiens. La forêt vierge, c'est l'ennemi, avec les nuées de féroces moustiques et les pelotons de taons venimeux qu'elle lance à l'attaque des défricheurs. Pied à pied, ils luttent contre elle, la repoussent vers le Nord glacial, l'expulsent de cette terre fertile où verdoiera bientôt le beau blé...

Sur la lisière même du village, je suis le témoin émerveillé de cette formidable besogne de la colonisation, et ce que m'en dit Mgr Hallé, prélat-missionnaire, qui nous accompagne, achève de m'éclairer. A peine la cognée de l'immigrant a-t-elle abattu les premiers arbres que leurs troncs lui servent à édifier son *campe*, cabane aux murailles épaisses qui seront étanches aux terribles froidures, lorsque la femme et les enfants auront bouché de mousse et de boue les interstices entre les bûches Souvent, pour aller plus vite, il recourra à l'incendie; les souches seront arrachées plus tard; l'essentiel, le plus pressé, c'est de déblayer du terrain, de le « casser », de l'ensemencer.

Mgr Hallé m'explique pourquoi les gros arbres sont rares : d'après les *sauvages* (il a 5000 Indiens dans son vaste diocèse), la forêt aurait été rasée par un incendie, il y a cent ans. Les chemins sont tracés dans la région; mais ce ne sont encore que des ornières. Ce n'est pas ici comme dans l'Ouest où les plus pauvres paysans ont leurs automobiles : on n'y voit que des *ouagguines* (charrettes à deux chevaux); les véhicules à moteur viendront plus tard, — quand les tenaces défricheurs auront de l'argent et des routes.

Et l'évêque me montre comment naît une paroisse (ou un village, les deux termes étant ici synonymes). Les familles, dès qu'elles sont en nombre (une dizaine), édifient une école où le missionnaire nomade vient à l'occasion dire la messe. Quand le groupement a pris plus d'importance, la maison agrandie loge un prêtre et devient une école-presbytère; puis, on élève une plus grande « cabine » qui sert d'église et de presbytère...

Nous passons devant Kapuskassing, village de création récente édifié sur la torrentueuse rivière du même nom : ses rapides mugissent en contre-bas de la gare, après avoir actionné les turbines d'une puissante usine d'énergie électrique. Le *New-York Times* a mis la main sur une immense étendue de forêts, dans le voisinage, et nous voyons l'énorme moulin qui transforme ces forêts canadiennes en pâte à papier; nous apercevons à cent mètres de la gare une véritable colline de pulpe; au bas des chutes, d'autres collines : des troncs pour nourrir le moulin.

Nous passons devant d'autres hameaux de défricheurs installés à l'orée de l'interminable forêt : à toutes les chaumières, des bandes d'enfants pauvres de vêtement, mais riches de santé... La revanche des berceaux!...

Notre train se range à 8 heures du soir sur une voie de garage établie en pleine solitude pour livrer passage au *Transcontinental*, train du Canadian National Railway qui traverse l'Amérique du Nord dans sa plus grande largeur : de Halifax à Vancouver. La région est si plate et la ligne si droite, que nous apercevons la fumée de la locomotive dix minutes avant l'arrivée du train. Quand il nous a dépassés, cette fumée, formant écran devant le soleil qui touche l'horizon sous un ciel de toute beauté, prend une admirable teinte rose...

Coucher de soleil sur les immenses forêts de l'Ontario. — Sous un ciel bleu pâle d'une pureté idéale, l'air immobile lamine en un ruban qui suit la voie à perte de vue les tourbillons de notre fumée; à l'horizon s'entassent des nuages violets étirés en bandes qui s'ourlent d'or rouge; les sommets des sapins noirs se détachent sur ce décor; au premier plan, trois chaumières sur une butte de rochers et de mousses; vers le Nord, des coups de pinceau bleu ardoise dans le mauve clair...

Vers 9 heures, nous atteignons *Cochrane*, le principal bourg de l'Abitibi, région sauvage qui s'ouvre à peine à la colonisation. Nous sommes en retard d'une heure, et la question se pose : ferons-nous la promenade « à travers les terres » que comporte le programme? Nous sommes toute une bande qui n'hésitons point. D'ailleurs, sous cette haute latitude, les nuits d'été ne sont jamais sombres; on peut encore lire son journal dans la rue à dix heures du soir, et, dès deux heures du matin, la lumière du jour réapparaît.

C'est dans l'automobile d'un colon, M. Gauthier, que je parcours en moins de deux heures plus de 100 kilomètres de campagne par des routes bien entretenues. Mon hôte déplore que la « belle terre » couverte de blé naissant reste plongée dans la pénombre; mais nous avons des compensations. Les fanaux me livrent un spectacle fantastique : des *centaines* de gros lièvres fuient sur la chaussée que leur cohue encombre littéralement. La région est prodigieusement giboyeuse. M. Gauthier me conte ce fait : un dimanche matin, en se rendant à la messe avec sa femme, il aperçut au bord de la route un original, énorme cervidé de la taille d'un de nos percherons; sans descendre de son auto, il l'abattit d'un coup de fusil et rapporta plus tard les quartiers à sa ferme...

En attendant que notre train se remette en route, vers

minuit, je fais un tour dans Cochrane. Nombreux magasins et boutiques; nombreux sous-sols aménagés en salles de billard; restaurants chinois; blanchisseries chinoises; agences de prospecteurs et de vente de concessions minières. — A la gare, un ivrogne tente d'interrompre les orateurs qui parlent du balcon de notre wagon-salon; un *shérif* de stature colossale l'emporte sous son bras, sans qu'il proteste de la voix ou du geste.

15 juillet.

*Amos.* — Nous voici à la dernière étape de notre itinéraire : nous avons quitté de bonne heure l'Ontario pour entrer dans le Québec. Ambitieuse petite ville de 2300 âmes qui s'est taillé des rues larges de *quarante* mètres, — qui ne sont encore bordées que de masures. Oui, mais, elle a déjà sa cathédrale, un superbe édifice de style byzantin dont j'admire les proportions et l'originalité hardie. Inachevée, bien que livrée au culte, cette belle église est l'œuvre d'un architecte montréalais, élève de notre École des Beaux-Arts. Le curé, l'abbé Dudemaine, me la fait visiter avec une fierté légitime; elle a coûté jusqu'ici 175000 dollars. Amos possède aussi un magnifique Palais de Justice en pierre et brique, entouré de masures comme l'église... Comment ne pas rendre hommage à ces colons et mineurs canadiens qui vont de l'avant, soulevés par une foi quasi fanatique en les destinées de leur race?...

Selon la coutume, nous nous distribuons entre les paroissiens, qui vont nous faire visiter la région jusqu'au soir. Claude Melançon, l'abbé O. F. Bousquet, curé de Berlin (une petite ville franco-américaine du New-Hampshire, États-Unis), Olivar Asselin, Harry Bernard, et moi, sommes les invités de M. Lalonde, notable commerçant de la ville. (Je consigne ici un amusant détail : les coiffeurs d'Amos font tous fonctionner des gramophones dans leur salon.)

Nous filons vers le Nord par des chemins de forêt sur lesquels l'auto fait de véritables acrobaties. Mais ce n'est là qu'une préparation! Nous nous engageons bientôt dans une sente qui n'a été taillée qu'*hier* dans la forêt vierge; et le véhicule, conduit avec une audace inouïe par M. Lalonde, doit « enjamber » des troncs et des monticules de branches coupées, sans parler des rochers qui, le soulevant d'un côté, le mettent en équilibre

instable. Nous suivons les sinuosités de la « hauteur des terres », ligne de partage des eaux entre la Baie d'Hudson et le bassin du Saint-Laurent. Enfin, nous atteignons le lac des Esprits, qui se déverse dans un tributaire de la Baie James (Baie d'Hudson).

La *loge* de notre hôte est située sur la rive de ce beau lac que les Indiens croient hanté par des génies; son plus proche voisin est à je ne sais combien de lieues. Assez vaste, le chalet est entouré d'une spacieuse véranda fermée par de la toile métallique, précaution indispensable : maringouins et taons abondent, outre les « mouches à chevreuil », sale engeance qui vous mord cruellement la peau à travers le drap.

Longue causerie sous la véranda. On s'entretient surtout des fortunes énormes qui sont en train de s'édifier dans la région d'Amos où l'on a découvert depuis deux ou trois ans des gisements d'or, d'argent, de cuivre et autres métaux d'une richesse fabuleuse. Je ne puis faire ici que quelques emprunts à mon carnet de notes...

En 1906, deux frères, Noé et Henri Timmins, âgés respectivement aujourd'hui de 60 et 65 ans, originaires de la Province de Québec, étaient de pauvres colporteurs. Ils montent un petit commerce à Pembroke et font faillite. Comme tant d'autres, ils se mettent à chercher des filons. La chance ne tarde pas à leur sourire. Un capitaliste, M. Hollinger, a foré à grands frais un puits; découragé par l'insuccès, il l'abandonne à une profondeur de 108 pieds. Les Timmins le lui rachètent pour un morceau de pain : quelques dollars. En deux ou trois coups de mine, *le travail d'un seul jour*, ils trouvent le quartz aurifère! Les actions de la société qu'ils fondèrent alors, et dont ils possèdent la majorité, furent émises à 5 dollars; elles tombèrent un moment à moins de 20 cents (1 franc-or); elles ont été depuis fractionnées en 5 parts qui sont cotées maintenant chacune 23 dollars...

Ce n'est là qu'*une* des bonnes affaires à l'actif des deux frères qui *valent* aujourd'hui plus de 20 000 000 dollars. Ils emploient noblement leur énorme fortune, font construire des hospices, des églises, des écoles dans la région de l'Abitibi, principalement dans le district de Rouyn, un nom ignoré du public français qui le connaîtra trop tard : Rouyn, que le Canadian National Railway vient de relier à son réseau par un embranchement, sera bientôt un des plus grands centres

miniers du monde, et ses mines d'or éclipseront la renommée de celles du Transvaal...

J'enregistrerai, pour l'édification de nos « intellectuels », quelques chiffres recueillis au cours de cette causerie sous la véranda de M. Lalonde. Un professeur titulaire de l'Université de Montréal est payé de 3 à 4 000 dollars par an; l'éminent secrétaire général du même établissement, M. Monpetit, gagne 12 000 dollars. Un bon journaliste canadien reçoit de 4 à 5 000 dollars; il peut facilement ajouter à ce gain annuel de 2 à 3 000 dollars avec ce qu'un de nos informateurs appelle des « retours de bâton » (discours écrits pour des hommes politiques, etc.). Les romanciers font généralement éditer leurs œuvres à leurs frais; ils sont assurés à l'avance (doux pays!) que le gouvernement leur achètera assez d'exemplaires pour qu'ils rentrent dans leurs débours; en outre, les prix littéraires sont nombreux et copieux; ils n'ont donc pas à compter sur la vente au public...

Je regagne Amos en faisant un long crochet pour visiter un ancien camp d'internement de sujets allemands transformé en ferme modèle expérimentale. Je retrouve mes compagnons dans la petite ville où nous faisons la connaissance d'une héroïne, admirable spécimen de la race canadienne.

Mme Philippe Croteau vivait dans un village peu distant de Québec, Saint-Prosper. Elle avait *seize* enfants, dont cinq couples de jumeaux; l'aîné était d'un premier lit de son mari. En 1920, celui-ci meurt après une longue maladie en laissant sa famille dans le plus complet dénuement.

La veuve, qui avait à peine 40 ans, songe à ces terres vierges de l'Abitibi où son mari, avant de tomber malade, avait pris une concession de 120 hectares; elle fait des démarches et obtient les deux tiers de cette concession. Le conseil municipal de Saint-Prosper paie les dépenses de chemin de fer de la famille. Parvenue à destination, la courageuse femme trouve un brave homme, M. Théophile Trudel, originaire, lui aussi, de Saint-Prosper, qui lui avance 75 dollars pour acheter des vivres.

Aidée de ses trois aînés, âgés de 16 à 14 ans, Mme Croteau se met à la besogne. (Et quelle besogne! Je m'en fais quelque idée après avoir été dévoré pendant une ou deux heures par les moustiques et les taons de l'Abitibi!) Et voici les résultats obtenus en huit ans par la vaillante femme : 40 hectares défrichés et en

plein rapport; 32 vaches laitières; 18 chevaux; 1 tracteur mécanique pour ses charrues; 1 camion automobile; une limousine « de luxe » (devant laquelle je la fis photographier avec ses trois aînés et deux de ses ouvriers agricoles); et 35 000 dollars en banque; — plus : ma très profonde admiration!

Ce même M. Trudel dont je viens de mentionner le bon cœur est lui aussi un splendide échantillon de la race canadienne. Il vivait fort tranquille à Saint-Prosper. Une seule chose le chagrinait : de ses 6 fils, un seul restait fidèle à la terre, les autres étant devenus professeurs, ou médecins, ou curés. Le fils fermier avait 9 garçons, et le grand père souhaitait qu'ils devinssent tous les neuf cultivateurs, comme les ancêtres.

A l'âge de *soixante-treize ans*, le robuste vieillard commet cette folie : abandonnant le confort de sa petite ferme, il part pour l'Abitibi, que l'on vient d'ouvrir à la colonisation, achète 9 lots (autant que de petits-fils préférés) et se met à les défricher, seul, sans aide. Le soir, brisé de fatigue, brûlé par les piqûres des insectes, il rentrait dans sa cabine solitaire et se demandait s'il ne retournerait pas dès le lendemain au cher village. Mais un sursaut de sauvage énergie le soulevait, et, jetant sa casquette sur le sol, il criait : « Non! non! il ne sera pas dit que les mouches et les maringouins auront battu un vieux *Canayen*! »

Actuellement, les 9 petits-fils et leur père (qui vendit la ferme ancestrale pour 45 000 dollars) sont groupés auprès de l'heureux vieillard dont je suis fier d'avoir serré les mains calleuses... Belle race, n'est-ce pas?...

Partis d'Amos vers 6 h. 30, nous consacrons trois heures à la traversée du Grand Brûlé, immense région couverte de forêts aux arbres denses, mais petits. Sur notre droite, les Laurentides semées de jolis lacs, — les Laurentides, considérées par les géologues comme l'une des plus anciennes chaînes du monde.

Encore un arrêt : deux minutes en gare de Doucet. J'y lis une immense pancarte :

*Éteins tes Feux*
*Ne sois pas un Tueur de Forêts!*

Une autre affiche indique : « Ici on émet les permis de circuler dans la forêt. » Il en coûte 2 dollars, — sage mesure qui permet aux gardes forestiers de suivre les suspects et d'empêcher les incendies.

Claude Melançon m'apprend le succès de ses démarches : notre voiture, où se grouperont les dix ou douze membres de la liaison domiciliés à Montréal, sera attachée cette nuit à un train qui nous conduira directement dans cette ville, les autres continuant leur route vers Québec. Scènes d'adieux de wagon en wagon; échange d'adresses; promesses de correspondance. Après avoir vécu côte à côte pendant trois semaines dans l'agréable hôtel roulant du Canadian National Railway, nous étions tous devenus comme les membres d'une même famille. Et n'avions-nous pas communié en l'amour de notre langue maternelle, lien sacré, quasi religieux?...

16 juillet.

Nous nous sommes réveillés dans les belles campagnes québecquoises traversées de magnifiques rivières que des rapides font parfois bouillonner. Constamment, mon regard peut compter deux, trois, quatre villages, et autant de clochers. C'est la « vieille terre », vieille de trois siècles, sur laquelle une prodigieuse natalité fait déjà peser une inquiétante menace de surpopulation. Des champs bien entretenus, proprement limités par des haies ; loin derrière la maison du fermier, le boqueteau d'élégants érables, avec sa petite cabane où la sève tirée de l'arbre, vers la fin de l'hiver, sera métamorphosée en sucre dans les grandes chaudières...

Là-bas, le Mont Royal arrondit sa bosse de verdure couronnée d'une croix gigantesque. Et nous calculons, Claude Melançon et moi, le bilan de le randonnée qui s'achève : 13 000 kilomètres par train ; 2 000 par automobile ; 200 par bateau... Mais les distances comptent si peu dans cet immense pays !...

Montréal... La mission de la Liaison française prend fin... Mais la mienne est-elle terminée ? Ne dois-je pas tenter de pénétrer plus profond dans l'âme canadienne?... Grave et redoutable problème, douloureux aussi pour un Français à qui, durant sa traversée d'un empire aux prodigieuses richesses, des voix ironiques ont souvent demandé : « Eh bien ! Que pensez-vous de ces *quelques arpents de neige*?... »

### MA CONCLUSION : LE BON COMBAT DES CANADIENS FRANÇAIS

Au cours de cette relation, de peur d'alourdir mon récit, je me suis refusé le plaisir d'analyser les nombreux discours et harangues échangés entre les orateurs de la Liaison Française et les Canadiens du Far-West. Il m'a paru que leur substance pourrait me fournir mes conclusions.

J'ai déjà exposé le but de la mission dont j'avais l'honneur de faire partie : l'*Action sociale Catholique*(dont l'un des éminents directeurs, le docteur Jules Dorion, nous accompagnait), organise depuis deux ou trois ans ces voyages de notabilités québecquoises qui vont visiter les lointaines colonies fondées par des fils de la « province-mère » et restées fidèles, malgré persécutions et tracasseries, à la foi, à la langue, à l'idéal des Canadiens-Français. *Nos* orateurs ne tarissaient pas d'éloges sur cette belle ténacité. La plupart accomplissaient là leur premier voyage dans l'Ouest, et cette expression revenait fréquemment sur leurs lèvres : « Nous rendons visite à des parents retrouvés. » Ou encore : « Nous sommes venus saluer des frères trop longtemps négligés... »

L'aveu allait au-devant de reproches que formulaient sans acrimonie, mais non sans énergie, les orateurs (prêtres ou colons) qui *nous* répondaient. J'exposerai brièvement leur thèse. A partir de 1871, se dessina un mouvement d'émigration des Canadiens aux États-Unis qui prit bientôt une ampleur formidable. La province de Québec perdit ainsi des centaines de milliers d'hommes, et l'on estime que les « Franco-Américains » fixés dans la république anglo-saxonne sont au nombre de 2 millions. Ce mouvement paraît être en régression, grâce surtout au développement de la grande industrie québecquoise, dû en bonne partie à l'initiative de M. Alexandre Taschereau, premier ministre de la province. En 1923, 70 000 Canadiens quittèrent leur pays et 10 000 Franco-Américains rentrèrent dans leur patrie. En 1926, la proportion est renversée : les émigrants ne sont plus qu'au nombre de 8 000, et celui des Franco-Américains qui reviennent au pays s'élève à 53 000.

Les Canadiens-Français du Far-West reprochent à la province de Québec de n'avoir pas dirigé ce mouvement d'émigration vers les prairies où il y avait tant de bonnes terres

à prendre, au lieu de laisser les « Anglais » et leurs protégés (émigrants européens) s'en emparer. Si les 2 millions de Canadiens fixés aux États-Unis étaient venus dans le Far-West, la religion catholique et la langue française auraient acquis la majorité au Parlement fédéral.

Mais Québec peut plaider non coupable. Il y une quarantaine d'années, quand les prairies commencèrent à s'ouvrir à la colonisation, les missionnaires qui évangélisaient les Peaux-rouges du Far-West redoutaient pour eux le contact de la civilisation, si néfaste aux primitifs qu'elle démoralise avant de les décimer ; ils ne firent rien pour attirer sur ces terres vierges leurs compatriotes de l'est. En outre, l'émigration des Canadiens-Français vers l'ouest se heurte à des difficultés d'ordre financier ; tandis que les immigrants venus du fond de l'Europe profitent de règlements spéciaux qui leur permettent de traverser l'Atlantique et le Canada pour une somme dérisoire, une famille qui part de la province de Québec pour le Far-West paie quatre ou cinq fois plus cher que ces étrangers. J'ajouterai que les paysans québecquois, race de pionniers et de défricheurs servie par une incomparable fécondité qu'elle doit à ses mœurs pures et à ses sentiments religieux, trouvent des terrains de colonisation plus rapprochés de leur chère province-mère. Ils sont en train de conquérir toute une partie de l'Ontario (protestant et « anglais ») où la natalité est faible ; en 1871, ils étaient au nombre de 75 383 dans cette province limitrophe avec la leur; cinquante ans plus tard (recensement de 1921), leur effectif y était passé à 248 000.

Ne voyez en cette querelle sur l'émigration qu'un incident qui ne prit qu'une place secondaire dans les belles manifestations dont je fus le témoin attentif et ému. En leur ensemble comme dans leurs moindres détails, elles ont fait naître en moi la conviction que les Canadiens-Français, qu'ils soient concentrés dans la province-mère ou qu'ils soient dispersés dans l'immense pays que j'ai tenté de décrire, forment un groupe ethnique (je n'ose pas employer le mot de *nation*) d'une cohésion absolue. En bons fils de France qu'ils sont, ils se chamaillèrent longtemps sur le terrain politique, votant les uns pour le parti conservateur, les autres pour le parti libéral. Depuis que l'on s'attaque à leur langue, ils vont aux urnes « comme un seul homme ». Ils ne restent plus sur la défensive ;

ils ne se contentent plus de se reposer sur leur bon droit : ils agissent, ils s'organisent, ils ripostent. Et ce voyage de la Liaison Française doit être considéré comme une des émanations du nouvel état d'esprit qui règne au Canada depuis les dernières élections.

— Nous nous endormions! m'y a-t-on dit souvent. Il a fallu ces persécutions pour nous réveiller!

Toujours cette combativité qui est l'une des qualités de cette race virile...

Après tant d'autres observateurs, je proclamerai que la cohésion des Canadiens-Français, cimentée d'un mortier fait de la triple communauté de sang, de religion et de langue, est en grande partie l'œuvre de leurs prêtres. Quand l'Angleterre eut conquis le pays, son premier soin fut de créer des écoles où l'on n'enseignait qu'en sa langue. Les prêtres interdirent aux familles d'y envoyer leurs enfants. On leur a reproché d'avoir ainsi préparé une ou deux générations d'illettrés; mais, ce faisant, ils sauvèrent la langue maternelle, et, du même coup, sauvèrent la race. Anglicisés (comme l'espérait bien le vainqueur), que seraient devenus les descendants des 60 000 Français demeurés dans la vallée du Saint-Laurent? Ils auraient été bientôt noyés dans les flots de l'immigration anglaise. Le prêtre, âme de la paroisse (cette cellule sociale du peuple canadien), se servit de ses pauvres moyens pour instruire l'enfance. Les livres français étaient rares, et M. de Vitrolles, notre consul général à Montréal, m'a donné cette précision : jusqu'en 1840, des curés de campagne en furent réduits à placer sur un chevalet, aux heures de classe, l'unique livre français qu'ils possédaient, et dont les enfants venaient lire la même page à tour de rôle.

J'ai fréquenté beaucoup de ces prêtres canadiens, je les ai vus à l'œuvre. Connaissant leur influence sociale, qui est considérable, je m'étais imaginé (je leur dois cette confession) qu'ils devaient faire figure de hobereaux dans leurs fiefs : là encore, j'étais la victime d'une de ces nombreuses légendes répandues sur le Canada, et dont on découvrirait aisément l'origine. Le curé canadien m'est apparu non point comme le *père* de ses paroissiens, mais comme leur *frère aîné*. Pas d'autoritarisme d'un côté ni de servilité de l'autre; mais une familiarité touchante qui se manifeste constamment et dans tous les

domaines. Qu'un homme traverse une crise pénible, et c'est à son curé qu'il ira demander secours ou conseils; mais que le curé, à son tour, ait besoin d'argent pour embellir l'église ou agrandir l'école, et il s'adressera non point à quelques riches, mais à l'ensemble des paroissiens.

Quels sont les sentiments que les Canadiens nourrissent envers nous?

J'ai dit avec quelle chaude cordialité je fus reçu dans le Far-West tant par les colons que par leurs prêtres. A Québec, le maire, le docteur Valmont-Martin, qui me reçoit dans un salon où mon regard enregistre aussitôt un grand drapeau tricolore, un portrait de Napoléon et plusieurs tableaux illustrant des épisodes de notre histoire, me dit en faisant allusion à son départ imminent :

— C'était le grand rêve de ma vie que d'aller en France, et je vais enfin le réaliser... La France a toujours été l'idéal de ma jeunesse...

M. Jean Thomas, président de la Société française de Québec, me rapporte ce propos tenu dans un banquet par le docteur Vallée, l'une des sommités médicales de la ville :

— Nous avons trois grandes fêtes à Québec : la Sainte Jeanne d'Arc, le 14 juillet et la *Ville-d'Ys* (le petit croiseur français qui vient chaque année des bancs de Terre-Neuve saluer la vieille cité)...

Renonçant à multiplier de tels exemples, je résumerai mes impressions en citant ce dicton canadien qui, sous sa forme pittoresque, exprime ce que je crois être une vérité : « La France est notre mère; l'Angleterre est notre belle-mère! » Celle-ci se conduisit longtemps comme une marâtre; elle a, si j'ose dire, mis de l'eau dans son vin, et ce qui fut un *joug* est devenu une sorte d'*association*. Trop brièvement (car le sujet comporte toute une gamme de nuances), je dirai que l'Angleterre perdrait son temps à vouloir se faire *aimer* des Canadiens-Français, mais qu'elle a mérité leur respect et leur estime en les laissant libres de parler et de prier comme ils l'entendent. Les attaques contre leur langue et contre leur foi ne prennent pas le mot d'ordre en Angleterre : elles sont l'œuvre des *orangistes*, protestants émigrés d'Irlande. N'était l'action de ces fanatiques, Français et Anglais, catholiques et protestants, auraient cessé depuis longtemps de se regarder... en chiens de faïence! Et je ne

résiste pas à la joie de citer une anecdote que j'ai recueillie à Montréal.

Dans une petite ville des cantons de l'Est (province de Québec) dont la population est *mixte*, catholiques et protestants font bon ménage et s'entr'aident pour leurs œuvres de charité (organisation de bazars, concours sportifs, etc.). Le pasteur vient un jour demander au curé de souscrire à la construction de son nouveau temple ; mais, là, il dépassait les bornes ! Naturellement, le prêtre exprime ses regrets. Puis, comme le clergyman s'éloigne la tête basse, il le rappelle :

— Dites donc, mon bon ami, combien coûtera la démolition de votre vieux temple ?

— Dans les 200 dollars..., fait le pasteur quelque peu interloqué.

— Très bien ! Voici mon chèque !...

« La France est notre mère... » Oui, certes ! Mais c'est précisément à cause de l'affection qu'ils nous portent que les Canadiens sont très sensibles à ce qui se dit ou s'écrit en France à leur sujet. Sur certains points leur susceptibilité est vive ; je n'en mentionnerai que deux : ils ont trait à leur langue et à leur sang.

Aux États-Unis comme dans l'Ontario (province de langue anglaise), s'est créée cette légende que les Canadiens ne parlent qu'une langue informe. Un riche négociant de Toronto m'a dit :

— Je voudrais bien que mes enfants apprennent le français ; mais il faudrait que je les envoie en France, parce qu'un précepteur que je ferais venir de Montréal ou de Québec ne leur enseignerait que son patois.

Je n'ai pas réussi à le convaincre de son erreur, et je n'ai pas eu plus de succès en discutant cette même question avec mes amis des États-Unis. Mais je déplore que des écrivains de France aient accueilli cette absurde légende. Je dis et répète ceci : il se peut que des paysans du Canada parlent un patois qui, par ses archaïsmes ou ses anglicismes, m'aurait été incompréhensible ; mais ces paysans-là ne se sont pas rencontrés sur mon chemin, et partout, dans les villes comme dans les campagnes les plus reculées, je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté à échanger des idées même sur des sujets qui sortaient de la banalité des conversations courantes.

Le second point tient autant à cœur à nos frères d'Amérique. Ils sont fiers de leur sang français, et c'est les blesser cruellement que de mettre en doute la pureté de leur origine. Certains « Anglais » ne s'en privent pas : d'où cette autre légende absurde que les Canadiens auraient dans les veines une forte dose de sang indien. Certes, aux premiers temps de la colonisation, des « inter-mariages » se produisirent; des émigrants épousèrent des Indiennes converties; et je lis dans le dernier ouvrage de M. J.-Camille Pouliot, juge à la Cour supérieure de Québec, *Québec et l'île d'Orléans*, que des avocats, des prêtres et religieux, dont il cite les noms, comptent des Hurons ou des Abénaquis parmi leurs ancêtres. Mais ce ne sont là que des exceptions qui restent sans effet sur la physiologie de la race.

Des missionnaires m'ont formulé cette requête, dans le *Far-West* :

— Le clergé de France arrive ici avec cette conviction qu'il se trouve en pays anglais, et il croit faire œuvre pie en enseignant et en prêchant en anglais. Dieu veuille que la *Revue* s'emploie à dissiper cette erreur!

Ces lignes vaudraient vingt pages de développements, et la *Revue* ne pourrait me les accorder. Je ne puis donc qu'esquisser ici cette lamentable question sur laquelle je me suis abondamment documenté : la lutte entreprise, tant au Canada qu'aux États-Unis, par le haut clergé irlandais contre la langue française.

Depuis un siècle, les habitants de l'Irlande ont abandonné leur langue maternelle et adopté celle de leurs conquérants : l'anglais. Les millions d'émigrants que la Verte Erin a envoyés au nouveau monde n'ont pas été plus fidèles à leur vieil idiome celtique, et ils n'admettent pas que les Franco-Américains restent, eux, farouchement attachés à leur parler ancestral. La guerre, qui couvait depuis longtemps, éclata en 1908, et l'ouverture des hostilités fut réellement tragique autant qu'inattendue. Le congrès eucharistique se tenait cette année à Montréal, *ville française*. Ce fut en pleine église Notre-Dame que le cardinal Bourne, l'invité des Canadiens-Français, proclama que, dans l'Empire britannique, la langue de tous les catholiques devrait être la langue anglaise, qu'ils ne devraient avoir qu'une langue comme ils n'avaient qu'une religion. Un

congressiste, M. Henri Bourassa, l'un des chefs du nationalisme franco-canadien, protesta : le Fils de Dieu avait-il donc demandé à être prié en une langue spéciale? L'émotion fut considérable dans tout le Canada français, et j'ai pu constater qu'elle ne s'est pas calmée... Au contraire, les empiètements du clergé irlandais, qui n'a que trop souvent réussi à imposer des prêtres et des évêques de langue anglaise à des populations de langue française, ont provoqué chez les Canadiens une surexcitation bien légitime qu'il ne conviendrait pas de prendre pour un feu de paille. Ce peuple si foncièrement religieux méritait d'être traité avec plus de justice, et c'est s'engager sur une voie dangereuse (où l'Angleterre n'eut garde de se fourvoyer) que de vouloir les amener à prier dans une autre langue que celle de leurs ancêtres...

Je veux terminer ces relations de voyage par un ardent acte de foi : je crois à l'avenir de la race canadienne-française. Elle a subi en trois siècles bien des assauts où des peuples moins fortement trempés auraient perdu toute individualité. Elle sortira victorieuse des tempêtes qui font rage contre sa jeune vigueur. Elle a ses renégats, qui passent dans le camp adverse en abandonnant leur langue et leur religion ; mais on peut les compter *à la douzaine*, alors qu'il faut compter *par millions* les Irlandais et leurs descendants qui, n'ayant pu résister à l'ambiance anglo-saxonne, ont grossi les rangs des sectes protestantes.

Cette belle race que nous devons être fiers d'avoir fondée au Nouveau Monde peut prétendre aux plus brillantes destinées. Il est prouvé qu'elle double en nombre tous les vingt-six ans par l'excédent de ses naissances, tandis que la natalité, presque nulle chez les familles américanisées depuis plus de trois générations, diminue dans des proportions formidables chez les autres races transplantées dans l'Amérique du Nord. Elle doit en bonne part sa prodigieuse fécondité à ses sentiments religieux qui, à leur tour, ne restent aussi vivaces que grâce à sa langue, écran interposé entre ses mœurs patriarcales et la littérature d'un pays où la maternité tend à devenir une exception. Et il faut lui souhaiter de garder intacts ces deux leviers de la langue et de la religion auxquels elle doit sa force, auxquels elle devra son ascension.

Victor Forbin.

# LES LIVRES D'ÉTRENNES

## ET LES ÉDITIONS DE BIBLIOPHILE

L'an dernier, nous indiquions les difficultés surmontées par les éditeurs de livres d'étrennes ; cette année, nous voudrions signaler les progrès réalisés dans les éditions de luxe.

Pour celles-ci, la question du prix est secondaire ; l'amateur succombe presque toujours à la tentation : il ne résiste pas à un bel ouvrage qui réunit harmonieusement le mérite du texte, la valeur de l'illustration et le soin de la présentation. C'est pourquoi, au cours des années où les livres d'enfants exerçaient jusqu'au prodige l'ingéniosité des éditeurs, obligés de faire des ouvrages de prix modérés, les éditions de luxe ont pris un développement extraordinaire. Les sociétés de bibliophiles, dont l'influence n'est pas négligeable sur les beaux livres, ont donné l'exemple. Les Amis des Livres, le Livre Contemporain, les Cent Bibliophiles, les Amis du Livre moderne, la Société du Livre d'Art, le Cercle Groslier, pour ne citer que les principales, et quelques éditeurs spécialisés dans ce domaine ont publié des livres illustrés de bois gravés, d'eaux-fortes en couleur ou même de lithographies qui ont affirmé la maîtrise ou révélé les dons d'artistes aussi remarquables que MM. Schmied, Jouve, Gusmann, Giraldon (1), Beltrand, Bernard Naudin, Fouqueray, Chimot, Jouas, Gobô, Carré, Chahine, Sylvain Sauvage, Carlègle et quelques autres encore. On leur doit des œuvres dignes des plus grandes époques du livre français.

(1) Signalons qu'il existe encore chez l'éditeur quelques rares exemplaires de *le Centaure et la Bacchante*, de Maurice de Guérin, illustré par ce remarquable artiste de dessins, gravés sur bois en trois couleurs par Mme Rita Dreyfus (Plon éd.).

Mais ces joyaux, par leur valeur même, et par le nombre très limité de leurs exemplaires, — cent à deux cents, — sont réservés à quelques rares amateurs. Or, le goût de ces livres est heureusement très répandu en France; pour le satisfaire, vers 1912, deux ou trois éditeurs avaient lancé des collections soignées, mais un peu moins abondamment illustrées et à tirage plus étendu. Contrairement à une tradition qui voulait que le « bibliophile moyen » n'existât pas, ces collections reçurent un accueil très favorable. L'exemple fut repris, après la guerre, par dix, puis par cent autres collections tirant à cinq cents ou mille exemplaires, parfois même à tirage illimité, mais toujours destinées à plaire aux bibliophiles. On entrait dans ce que l'on pourrait appeler l'ère des collections.

Ces collections pour les bibliophiles sont très variées, ornées de lettrines et de culs-de-lampe sur bois, de gravures coloriées au pochoir, ou même de remarquables reproductions photographiques. Les unes s'attachent à faire revivre le passé, comme la *Collection romantique*, imagée de charmants dessins ou vignettes empruntés à Devéria, Daumier ou Bertall, dans laquelle ont paru récemment *Villégiatures romantiques* de M. Jules Bertaut et *Danse et musique romantiques* de M. Marcel Bouteron (1) ou encore *les Cahiers Balzaciens*, publiés avec tant de soin par le même auteur (2). Les autres s'attachent aux villes, comme *le Visage de la France* (3), collection dirigée par M. Jean-Louis Vaudoyer et à laquelle collaborent nos meilleurs auteurs. D'autres encore célèbrent les provinces françaises ou les villes d'Italie : c'est le cas de la collection *les Beaux Pays* (4) dont les couvertures sont aussi délicatement nuancées que les aquarelles originales du regretté Vignal, ou la belle série des ouvrages de MM. Camille Mauclair et J.-F. Bouchor qui, après avoir exalté Versailles, Venise, Assise et Florence, consacrent cette année leur double et grand talent à peindre, l'un avec la plume, l'autre avec le pinceau, les divers aspects de *Naples et son Golfe*. C'est à une collection de villes également qu'appartient un ouvrage sur *le Maroc et ses villes d'art* (5), où M. Pierre Champion évoque le brillant passé et le pittoresque présent de Tanger, Fez, Meknès et Rabat; l'érudition et les dons de conteur de M. Pierre Champion servent bien cet art marocain que le maréchal Lyautey a tout fait pour maintenir,

Il y a des collections illustrées de romans, à tirage limité, comme *l'Arbre* qui, pour ses débuts, donne *Prodige du cœur*, de

(1) Le Goupy. — (2) Lapina. — (3) Émile-Paul. — (4) Arthaud, successeur de Rey. — (5) Ces deux ouvrages chez H. Laurens.

M. Charles Silvestre, — le romancier délicat des âmes paysannes, — orné de vingt-huit aquarelles originales, de M. J. Texcier (1), ou *le Livre Moderne*, dirigé par M. Maurice Lalau et qui a publié *En marge des vieux livres*, *Autour d'une tiare* et *la Rabouilleuse* (2).

Il y a enfin des collections qui ne sont pas réservées aux bibliophiles, mais dont il est fait, en vue des étrennes, des éditions reliées, comme les collections historiques où ont paru les études passionnantes de M. G. Lenôtre sur *Marie-Antoinette*, *le Drame de Varennes*, *Vieilles maisons*, *Vieux papiers*, et, cette année, le puissant *Robespierre* si apprécié par nos lecteurs (3), ou celle des *Figures du Passé*, dans laquelle M. Lucas-Dubreton vient de publier un excellent *Charles X* (4). C'est également le cas des études si vivantes de M. André Bellessort sur *Virgile*, *Saint François Xavier*, *Voltaire*, *Balzac*, *Sainte-Beuve*, dont l'éloge n'est plus à faire, ou de M. André Hallays sur les provinces françaises où il aime tant à flâner, et où ses flâneries nous sont si profitables (5) ; ou encore des anthologies soigneusement reliées de cuir souple, comme la collection *Pallas* qui réunit des morceaux choisis d'auteurs français ou étrangers et que viennent d'enrichir *Mystères et Miracles du Moyen Age* par M. Gassies des Brulies et *les Maîtres de la peur*, curieux ouvrage où MM. André de Lorde et Albert Dubeux ont rassemblé tous les récits d'épouvante de Dante à Kessel (6).

Il est cent autres collections : collections de sites, de peintres, de musées, dont quelques-unes fort belles, collections d'éloges et même... d'Amis, — Édouard, Marcelle Lesage, Tristan Derême, — très recherchées par les bibliophiles, et qui témoignent toutes d'un bel effort typographique.

Mais enfin, pour nombreuses que soient ces collections, il existe encore des beaux livres qui poussent l'originalité jusqu'à n'appartenir à aucune d'elles. Parmi ces isolés, en voici un qui retient l'attention par son texte et sa présentation, c'est *la Croisière noire* de MM. Haardt et Audouin-Dubreuil, vaste in-quarto consacré à l'expédition Citroën dans le centre de l'Afrique (7). Cette prodigieuse migration d'auto-chenilles à travers des forêts vierges ou des marécages, du Sénégal à Madagascar ou au Soudan, est une des plus belles preuves de l'énergie humaine fournies depuis la guerre. Les quatre-vingts hors-texte photographiques tirés en sanguine, les dessins de M. Tcherkessoff, une couverture originale et des cartes dans le goût

(1) Spes. — (2) Boivin. — (3) Perrin. — (4) Hachette. — (5) Perrin. — (6) Delagrave. — (7) Plon.

ancien concourent à faire revivre intensément l'odyssée africaine dont ce livre est le digne monument. Si *la Croisière noire* évoque le courage et l'endurance des soldats de la guerre, *les Ex-voto de Notre-Dame de Lorette* sont un témoignage de leur foi. C'est un album de lettres de combattants adressées à la Vierge et retrouvées dans un oratoire du parc de Noulette, en 1915, au plus fort des combats de Lorette ; elles sont reproduites en fac-similé dans ce bel album orné d'artistiques crayons de M. Arthur Mayeur (1).

Mais peut-être est-il temps de faire place aux jeunes,... ou plutôt aux livres pour les jeunes, dont un grand nombre sont heureusement conformes à l'idéal littéraire que M. Hazard, dans ce numéro même, discerne chez les enfants.

* * *

Si Berquin n'est plus édité, les immortels *Contes* de Perrault jouissent toujours d'un égal succès. En voici plusieurs éditions nouvelles. M. Félix Lorioux a illustré *Peau d'âne*, *la Belle au bois dormant* et *le Petit Chaperon rouge*, réunis dans un très bel album en couleur, avec une fantaisie qui convient à merveille au sujet (2). Ses aquarelles sont à la fois très décoratives et agréablement ironiques ; ses dons de coloriste, bien servis par les moyens matériels mis à sa disposition, lui permettent mille effets ingénieux. M. Jean-Jacques Rousseau, excusez du peu, a également illustré des *Contes choisis de Perrault*, ainsi que *le Roman de Renart* (3). Disposant de moins de couleurs que M. Lorioux, M. Jean-Jacques Rousseau y supplée par une verve un peu caricaturale, féconde en détails amusants. *Les Cigognes d'Alsace* sont aussi un conte, un vrai conte, suivi de plusieurs autres, dans lesquels la comtesse Tolstoï fait intervenir des fées que Mlle A. Novel représente d'un pinceau souple et délicat (4). Voici encore les amusants *Contes de Grand Père* de M. Léon Pineau, dont les héros sont des animaux (5), et les *Contes Verts de Ma Mère Grand* par un des maîtres du genre, M. Ch. Robert-Dumas, qui se déroulent en des pays de rêve où tous les vœux finissent par être exaucés (6).

Pour ceux qui, ayant un peu grandi, commencent à préférer la réalité à la fiction, l'histoire est dignement représentée sur les rayons de livres d'étrennes. Le plus souvent elle n'est pas « à l'état pur », mais se trouve évoquée par les aventures d'un personnage réel ou

(1) Spes. — (2) Hachette. — (3) Spes. — (4) Hachette. — (5) Delagrave. — (6) Boivin.

fictif. C'est le cas de *France, son histoire,* dont l'héroïne est la France elle-même que l'on voit vivre des origines à la Révolution, et de *la Cantinière,* brave femme héroïque qui fait les guerres de la Révolution et de l'Empire. Ces deux admirables albums de Job et G. Montorgueil, chefs-d'œuvre du genre, constituent une véritable histoire de France (1). L'ingéniosité d'illustrateur de Job est incomparable ; il joue à merveille du noir des lignes et du blanc des marges, et ses compositions à pleine page surprennent toujours par leur mouvement et leur relief. Ses cavaliers en évoquent d'autres d'une facture bien différente, mais combien brillante aussi, et qui étaient signés Caran d'Ache ; non pas le mordant caricaturiste des « temps difficiles », mais le Caran d'Ache aquarelliste ou peintre admirable de soldats et de chevaux dont l'œuvre, malgré le recul des années, ne se démode pas. On réédite régulièrement ses albums et *Nos soldats du siècle,* malgré leur humour, sont un précieux document d'histoire par le nombre et l'exactitude des modèles (2). L'admiration qu'on éprouve pour des artistes comme Job et le regretté Caran d'Ache, ne doit pas empêcher de reconnaître les dons si originaux d'un artiste plus jeune, M. Edy Legrand. Son *Lafayette* (3) orné de douze aquarelles et le magnifique *Napoléon* (4) que M. René Saulnier, un fervent balzacien, a tiré du *Médecin de campagne* de Balzac pour l'imager ingénieusement d'estampes populaires de l'époque, sont les albums les plus artistiques, peut-être, de l'année.

Mais l'histoire ne se présente pas toujours sous la forme d'albums, elle est évoquée dans de beaux romans comme *l'Héritier de M. de Salernes* par M. Vrignault ou *Brin de Bruyère* par M. Dabaumont, ou dans deux ouvrages dus à l'abbé Casgrain, *les Français au Canada* et *les Héros de Québec,* pour le succès desquels nous faisons des vœux, car ils feront connaître aux enfants, à travers un récit captivant, les liens historiques qui nous unissent aux Franco-Canadiens. Dans *l'Épopée vendéenne,* M. Gustave Gautherot fait œuvre d'historien et son volume illustré de nombreuses reproductions de documents du temps conviendra mieux à de grands jeunes gens qu'à des enfants (5).

Tel est également le cas de trois ouvrages qui, eux, n'appartiennent plus à l'histoire, mais à la littérature, — et à la meilleure, — bien que l'un d'eux, le magistral *Saint Augustin* de M. Louis Bertrand, puisse nous fournir une transition. Les deux autres sont *Ma Tante*

(1) Tous deux réédités cette année. Boivin éd. — (2) Plon. — (3) Tolmer. — (4) Duchartre et Van Buggenhoudt. — (5) Ces cinq volumes chez Mame.

*Giron*, charmant et dramatique roman de M. René Bazin, et la touchante *Sainte Thérèse de Lisieux* de M. Fernand Laudet. Les grands in-octavos reliés en couleur dans lesquels ces ouvrages, consacrés par le grand public, vont se présenter au suffrage des jeunes, sont illustrés par M. G. Dutriac, et par des peintures de MM. Maxence, Corabœuf et Buffet (1). Pour ceux à qui leur âge ne permettrait pas encore de lire ces ouvrages avec fruit, il existe de charmants romans écrits pour les enfants, comme *M. de la Tracassière*, dont le texte et les dessins sont de M. David Burnand et *Clown* dont M. A. Vimar est à la fois le conteur et l'illustrateur (2).

La littérature étrangère est représentée, cette année, par un *Don Quichotte*, habilement adapté par M. Groussin, imagé abondamment par M. Albert Uriet et formant un beau volume d'étrennes (3). Les *Contes de Shakspeare*, résumés en anglais, il y a un siècle, par Charles Lamb, connaissent encore toute la faveur des petits Anglais ; traduits par Teodor de Wyzewa, et illustrés par M. Henry Morin, ils seront lus avec autant d'intérêt par les jeunes Français (4). Un autre chef-d'œuvre étranger, *Ben-Hur*, le célèbre roman de Lewis Wallace dont on a tiré un film qui se joue depuis près d'un an, a fait l'objet d'une très belle édition pour la jeunesse, illustrée par Auguste Leroux, qui sera à coup sûr appréciée (5).

Les sciences ont un côté merveilleux, par lequel elles séduisent la jeunesse : ce n'est plus le merveilleux des contes, mais c'est encore un moyen d'échafauder des rêves. L'an dernier, M. Georges Claude, reconnaissait avec une charmante simplicité, ici même, combien il devait à la lecture de Jules Verne. Un Anglais, M. T. C. Bridges, a tenté très habilement de renouveler le genre et après *le Raid mystérieux de Martin Crusoé* paru l'an dernier, M^lle^ Clot vient de traduire *la Croisière du Vengeur* qui met au service d'une intrigue entraînante des inventions scientifiques (6). *La Science en famille* éveillera par ses nombreuses et curieuses expériences bien des curiosités (7). Dans un même ordre d'idées, il existe un petit volume qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui ont mission d'instruire la jeunesse en la distrayant : c'est, dans une excellente collection *Des fleurs et des fruits* (8) dirigée par M. l'abbé Klein, — et où viennent de paraître également *Sept comédies du moyen âge*, et un *Saint François d'Assise et les Fioretti*, — un recueil de *Jeux et divertissements en plein air et chez soi*, par Seygie, qui sera une source inépuisable de distractions.

(1) Ces trois volumes chez Mame. — (2) H. Laurens. — (3) Mame. — (4) Laurens. — (5) Delagrave. — (6) Nathan. — (7) Mame. — (8) Spes.

Les voyages ont inspiré deux ouvrages nouveaux : les *Enfants de la France lointaine*, de Mme du Genestoux, sont les héros d'une suite de nouvelles très agréablement et alertement écrites, qui évoquent la vie dans chacune de nos colonies (1). *Nane au Maroc* est un grand album illustré à chaque page de dessins en couleurs de M. Henry Morin ; c'est aussi le roman d'une petite fille qui découvre le merveilleux pays où la France a rempli une si noble tâche, conté par M. André Lichtenberger, avec un art très délicat, et préfacé par le maréchal Lyautey (2).

Ces grands ouvrages sont les éditions de luxe de la jeunesse ; les collections de petit format, qui sont leurs éditions courantes, montrent autant d'activité et la *collection Juventa* (3), la *Bibliothèque des mères de famille* (4), les *Bibliothèques Rose, Bleue* ou *Blanche* (5), et la *Bibliothèque de Suzette* (6) offrent cette année une ample moisson de romans nouveaux où tous les âges pourront glaner.

La musique est représentée par les *Vieilles chansons pour les cœurs sensibles* (7), recueil à l'aspect archaïque, délicieusement imagé par M. Pierre Brissaud, et par les *Chansons de Bécassine* qui sont des chansons gaies.

Cette gaîté emplit aussi quelques albums où les enfants retrouveront leurs héros préférés : Bécassine, outre des chansons, fait cette année du tourisme et l'*Auto de Bécassine* provoque mille aventures bouffonnes qu'elle traverse l'œil effaré et le nez au vent (8) ; *Bicot et Suzy*, toujours en désaccord, rivalisent de drôleries (9) ; *Gédéon mécano* reste le canard cocasse inventé par M. Benjamin Rabier (10). Enfin voici deux couples nouveaux de garnements : *Pif et Paf* de M. Dubus et Jean Bruller (11) et *Zig et Puce* de M. Alain Saint-Ogan, dont les voyages en compagnie du pingouin Alfred provoquent les incidents les plus comiques (12). Grâce à ces quelques albums, il y aura bien des sourires sur des lèvres d'enfants.

André Gavoty.

(1) Hachette. — (2) Gautier-Languereau. — (3) Delagrave. — (4) Firmin-Didot. — (5) Hachette. — (6) Gautier-Languereau. — (7) Plon. — (8) Gautier-Languereau. — (9) Hachette. — (10) Garnier. — (11) Nathan. — (12) Hachette.

# REVUE DRAMATIQUE

Théâtre des Arts, *Orage mystique*, pièce en trois actes de M. François de Curel. — Comédie-Française, *La Torche sous le boisseau*, pièce en quatre actes de M. Gabriele d'Annunzio, traduction de M. André Doderet.

M. François de Curel est le représentant le plus éminent du théâtre d'idées. Pièces à idées et non pièces à thèse, l'auteur y jette à profusion les idées qui lui sont suggérées par des controverses actuelles, les fait comparaître devant lui, les remue, les oppose, en fait jouer tour à tour les faces diverses et souvent contradictoires ; après quoi, il s'abstient de conclure, content d'avoir inspiré au spectateur le désir de réfléchir, éveillé en nous le besoin de penser, comme il vient de le faire lui-même en toute franchise d'esprit et ardeur de cœur, avec cette sorte de fougue et d'impétuosité qui le caractérise.

Il a été beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'inconscient, que d'autres appellent le subconscient ; mais le préfixe n'importe guère. Il paraît que nous sommes dupes d'une illusion, quand nous croyons à notre personnalité. Ce « moi » que nous imaginons un et indivisible, est, en fait, une succession de moi qui n'ont entre eux ni lien, ni rapport, ni support. Parmi ces moi multiples et variés, il en est de très anciens, produits d'une hérédité qui se perd dans la nuit des âges. Or il arrive qu'il leur prenne fantaisie de reparaître soudain, à la stupeur de tous, mais surtout de nous-mêmes. C'est à ce moi, fluide et décevant, que s'applique le mot du philosophe ancien, qu'on ne se baigne pas deux fois dans l'eau du même fleuve.

Théorie inquiétante... De cette collection de moi qui sommeillent au fond de moi, lequel va s'éveiller? Quel tour pendable vont jouer au moi que je suis, ces moi qui ne sont pas moi? On ne peut jamais savoir. On n'a plus un instant de tranquillité.

Théorie commode... Jusqu'ici, vous étiez-vous laissé aller à

quelque erreur de conduite, il était admis que vous en portiez une sorte de responsabilité. C'est fini de cette vieille guitare. On vous prend la main dans le sac: qu'à cela ne tienne! vous avez beau jeu de répondre : « Je n'y suis pour rien. C'est un vieux bandit qui dormait en moi depuis des siècles. Je veux être pendu si j'en avais jamais soupçonné l'existence. Prenez-vous en à lui ! Je m'en lave les mains... »

Il a été, en ces mêmes années, non moins abondamment parlé de revenants. Au lendemain de la guerre, exaltées par tant de cruelles souffrances, beaucoup d'âmes ont été envahies par un mysticisme, qu'on se reprocherait de toucher d'une main trop rude si elles y ont trouvé de la consolation. Ç'a été un « orage mystique. » Jamais on n'avait senti si près de soi ceux qui n'y sont plus : jamais on n'avait entendu si distinctement les voix qui se sont tues.

De ces idées ou de ces aspirations répandues dans l'air, M. de de Curel a dégagé un de ces drames brefs et directs, où tout porte et va droit au but. Le rideau se lève : une maison de campagne dans les arbres. L'orage gronde : pluie, éclairs, tonnerre. Vous vous souvenez de *Georges Dandin*, où mari et femme jouent à la porte ouverte ou fermée. La jeune femme de Robert Pétrel, Clotilde, qui a profité d'une absence de son mari, pour rendre visite à un capitaine aviateur, s'est attardée. Quand elle a voulu réintégrer le domicile conjugal, elle a trouvé toutes portes closes : preuve que son mari est rentré à l'improviste. Le hasard fait qu'elle rencontre, à cette heure de nuit et sous ce déluge, son médecin, le docteur Tubal. Celui-ci, qui la sait mal remise d'une pleurésie et prévoit une terrible rechute, arrange une petite comédie. Il appelle le mari, le prie de venir le rejoindre, ayant un service à lui demander : Clotilde se glissera par la porte restée ouverte. Nous assistons en effet à la rentrée clandestine de Clotilde. *La porte se referme bruyamment* : détail à retenir ! Ainsi le mari aura ignoré la rentrée tardive de sa femme.

Cet acte rapide, et qui semble plutôt un prologue, pose à qui prend les faits en eux-mêmes et n'en aperçoit pas encore le sens caché, certains points d'interrogation. Comment se fait-il que Robert Pétrel, qui aime sa femme dont la conduite l'inquiète, n'ait pas eu pour premier souci, en rentrant, de vérifier si Clotilde était au logis? C'est, nous dit-on, que déçu par l'inconstante, il s'en désintéresse. Mais alors, d'où vient qu'il ait fermé la porte et laissé la clé dans la serrure? Et cette précaution ne vous a-t-elle pas tout l'air d'un

piège?... L'énigme peu à peu se débrouillera et ce sera l'action, tout intérieure, de la pièce.

Second acte. Il est arrivé ce que le médecin avait tout de suite prévu : Clotilde est morte. L'anniversaire de sa mort approche : Pétrel est nerveux. Un bruit de porte qu'on ferme le fait tressaillir. Les nerfs malades, la sensibilité surexcitée, il vit dans l'attente. Quelle attente? Il est persuadé que Clotilde va lui apparaître... Ici, une de ces controverses où excelle M. de Curel. Pour le physiologiste qu'est le docteur Tubal, toute apparition de fantôme est purement subjective : il ne doute pas que Pétrel ne revoie Clotilde; ce sera, de la part de ce littérateur exaspéré, une création de son esprit, comme les personnages qu'il met dans ses romans et dans ses pièces. Or ces personnages imaginaires ont une sorte de réalité. Ils existent et la preuve en est que l'auteur n'est plus maître de les manœuvrer à son gré. Ce sont eux qui le mènent, eux qui vont où ils doivent aller. Idée très intéressante, sur laquelle il est précieux de recueillir le témoignage d'un auteur dramatique tel que M. de Curel, et qui se rencontre avec la théorie fameuse de M. Pirandello... A cet instant, le curé de l'endroit vient annoncer qu'un orage, — encore un, — a défoncé une partie du cimetière, celle justement où se trouvait le cercueil de Clotilde qui, par suite, est à découvert... Comment douter encore? Et l'appel de la morte n'est-il pas évident?

Troisième acte. Dans le cimetière, la nuit. Robert Pétrel et Clotilde sont pareillement exacts au rendez-vous. Celle-ci apparaît à son mari, dans sa robe de mariée, et d'abord lui reproche de l'avoir assassinée. Car cette clé qu'il a laissée dans la porte, c'était à dessein, et, soupçonnant la fugue de l'épouse, il a parfaitement dit : « Tant pis pour elle! » Mais voilà justement où tout s'explique par l'intervention de l'inconscient, voilà de ces tours où se complaît sa malice. C'est l'inconscient de Pétrel qui a prononcé ces vilains mots : c'est l'hôte inconscient, logé chez lui à son insu, qui a commis cette méchante action dont Pétrel lui-même ne saurait donc être responsable. C'est pourquoi Clotilde change de ton, prend en pitié son mari désolé et lui révèle qu'il n'a pas été un mari trompé... Pour preuve qu'elle est un fantôme réel et non ce qu'un vain peuple pourrait croire, avant de disparaître elle a soin de casser une branche à un arbuste voisin... Oui, mais le docteur Tubal montre à Pétrel deux, trois branches cassées, autant de branches cassées qu'il en voudra. Échec au fantôme!... Cependant le capitaine aviateur se présente

à son tour, lui aussi répondant à un appel de l'au-delà. Tout de même, si le fantôme était un vrai fantôme !... *Chi lo sa ?*

Il y a grand profit à entendre ces théories d'aujourd'hui, si subtiles, si abstraites, traduites dans ce langage sobre, vigoureux, où éclatent à chaque instant des formules saisissantes. Et en écoutant ce dialogue de si belle allure, on ne peut s'empêcher de faire une remarque : c'est que M. de Curel n'a pas attendu les modernes psychiatres pour s'aviser qu'il y a au fond de nous des forces obscures dont le réveil peut être terrible. Il le sait, comme jadis un Racine ne l'ignorait pas. Rappelez-vous *l'Envers d'une sainte* et *les Fossiles*. Ces drames puissants sont bâtis précisément sur ces fonds troubles et malsains, demeure de l'hérédité et de l'instinct.

MM. Arquillière (docteur Tubal) et Gautier (Pétrel) ont soutenu avec même ardeur les deux thèses contraires. Quant à M^lle^ Germaine Laugier, doutez des fantômes si vous voulez, ne doutez pas qu'elle soit le plus gracieux des fantômes.

La Comédie-Française a emprunté au répertoire dramatique de M. G. d'Annunzio une pièce pleine d'une horreur sacrée, qu'elle a montée avec grand soin, et dont la représentation s'est déroulée dans une atmosphère de profond respect. *La Torche sous le boisseau* est une moderne *Orestie*. La maison des Abruzzes, où se passe le drame, est, comme la maison des Atrides, un asile de l'épouvante. Sur la vieille maison, qui menace ruine, plane la fatalité des familles vouées à disparaître. Un secret l'habite dont le soupçon étreint les cœurs, oppresse les poitrines, convulse les visages. Il y aura demain un an que la femme de Tibaldo de Sengro est morte : c'est autour du mystère de cette mort que va s'ordonner toute la pièce.

La vieille grand'mère dona Aldegrina, et sa petite fille Gigliola, fille de la morte, nous apparaissent d'abord, statues de la douleur, dans leurs voiles de deuil. L'entrée des deux frères, Tibaldo de Sengro, le mari de la morte, et Bertrando, commence en discussion et finit en pugilat : frères ennemis, et, pis encore, frères rivaux. Tibaldo s'est remarié avec Angizia, de servante maîtresse devenue épouse légitime, et Bertrando est l'amant de cette vulgaire et dangereuse sirène. C'est elle-même, cette Angizia qui, à la fin du premier acte, insolente, violente, agressive et brutale, révélera ce que tout le monde ici soupçonne et criera ce qui se murmurait tout bas : c'est elle qui a tué la femme dont elle a pris la place auprès de Tibaldo, c'est elle qui l'a assassinée et elle a eu pour complice de son assassinat : Tibaldo !

Vainement, à l'acte suivant, Tibaldo essaiera de nier auprès de sa mère. L'accusation lancée par Angizia, dans l'emportement de la colère, avait trop l'accent de la vérité pour laisser aucune place au doute. Si Tibaldo n'a pas fait le crime, il l'a laissé faire. Cependant le petit Simonetto, le frère de Gigliola, se meurt d'une étrange maladie, d'où nul ne croira que la main d'Angizia soit absente.

La Némésis ne peut plus attendre. Or, autour de la maison rôde un charmeur de serpents, qui est le père d'Angizia, et que cette mauvaise fille chasse à coups de pierres. Gigliola obtient qu'il lui confie un stylet et le sac qui contient son assortiment d'aspics, vipères et autres reptiles dont la piqûre est mortelle.

Nous savons maintenant comment a été assassinée la morte, écrasée sous le couvercle d'un coffre qu'Angizia a refermé sur elle. Voici venir pour la meurtrière l'inévitable expiation. Gigliola, l'Électre de cette pièce, n'a jusqu'ici attendu que l'instant propice. Nous venons de la voir s'armer du stylet et plonger le bras dans le sac aux aspics : car elle ne veut pas survivre à la besogne sanglante qu'elle a fait vœu d'accomplir. Prêtresse de la vengeance, sa vengeance va quand même lui échapper. Quand elle arrive dans la chambre où dort Angizia, elle trouve que ce sommeil est déjà celui de la mort. Qui l'a frappée? Tibaldo. Ainsi ce pauvre homme, ce faible sur qui pèse une fatalité trop lourde, a finalement sur la conscience le meurtre de ses deux femmes. — Crime et châtiment, ainsi pourrait s'appeler ce drame dont l'horreur s'enveloppe constamment du plus généreux lyrisme.

*La Torche sous le boisseau* est jouée avec une conviction qui ne va pas sans quelque solennité, par Mme Weber (la grand mère), Mlle Ventura (Gigliola), Mlle Bovy (Simonetto), MM. Léon Bernard (Tibaldo) et Hervé (Bertrando). M. Denis d'Inès a dessiné de façon très pittoresque la silhouette du charmeur de serpents. Quant à Mlle Mary Marquet, il n'y a qu'un mot qui serve : elle est superbe. Seule en costume de couleur au milieu de tous ces voiles noirs, seule à risquer un jeu libre, en dehors, et qui est la nature même, elle met dans cette atmosphère étouffée une note éclatante de vie et de hardiesse : elle a été la lumière de ce sombre drame.

René Doumic.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Plus de fumée que de feu : ainsi pourrait-on caractériser les alarmes qui ont, depuis quinze jours, agité la presse, alerté les diplomates et qui finalement ont dérivé vers Genève, où le Conseil de la Société des nations rassemble, depuis le 4 décembre, les hommes d'État les plus considérables de l'Europe. Ces inquiétudes nous sont venues, comme toujours, de l'Europe orientale, où les peuples s'enchevêtrent les uns dans les autres et où la stabilité des gouvernements est plus incertaine encore qu'en Occident.

En Roumanie, la stupeur qui a suivi la mort prématurée et soudaine du grand homme d'État Jean Bratiano s'est traduite d'abord par un recueillement général autour de son cercueil et par un élan d'union nationale. Ceux-là même qui estimaient un peu lourde la main ferme du chef du parti libéral reconnaissent que la Roumanie, dans les circonstances difficiles qu'elle traverse, a besoin d'autorité et admettent que tous les partis, autour d'un roi de cinq ans et d'une régence, ont le devoir de faire abnégation de leurs préférences et de constituer un gouvernement fort. Mais ces bonnes dispositions n'ont pas encore abouti au résultat souhaité. Le parti libéral, qui détient le pouvoir et qui dispose d'une forte majorité au Parlement, a reconstitué provisoirement le ministère sous la présidence de M. Vintila Bratiano, frère du regretté Président. Des négociations se sont rouvertes avec les chefs du parti national paysan, MM. Maniu et de Vaïda, et avec le professeur Iorga. Les libéraux proposent une entente sur les bases suivantes : respect de l'acte du 4 janvier qui règle la succession au trône, continuité de la politique extérieure, programme d'action économique et de réformes administratives, dissolution du Parlement aussitôt que les circonstances paraîtront favorables, élections libres avec listes communes où les libéraux auraient 55 pour 100 des sièges et les tsaranistes 45.

Ces propositions semblent généreuses de la part d'hommes qui détiennent le pouvoir et la force publique, mais elles dénotent aussi un très vif sentiment des difficultés que le parti, privé de son grand chef, s'attend à rencontrer, s'il continue à gouverner seul. Le parti national paysan n'a pas cru pouvoir accepter de telles offres. Il demande la dissolution immédiate, des « élections légales et libres » ; il ne redoute pas de troubles à cette occasion et insiste pour « la suppression de l'état de siège et de la censure qui donnent à l'étranger une fausse impression de la situation réelle de la Roumanie » ; il se flatte que des élections « libres » lui assureront la majorité et lui permettront d'assumer toute la charge du gouvernement. De leur côté, les ministres et le parti libéral, que préside M. Vintila Bratiano, rejettent maintenant l'idée d'une démission qui aurait l'air d'une abdication et paraîtrait donner raison à leurs adversaires. On ne parle presque plus du prince Carol, tant il est vrai que, comme nous le disions il y a quinze jours, la question dynastique est surtout une arme et un prétexte. De son côté, le prince ne fait aucun acte, ne laisse échapper aucune parole qui puisse, dans les circonstances difficiles que traverse son pays, troubler l'ordre intérieur.

Nous n'avons pas à nous prononcer entre ces tendances opposées et ces affirmations contradictoires. Ce qui est hors de doute, c'est qu'une tâche essentielle s'impose au gouvernement patriote qui en assumera la charge. La Roumanie n'a pas l'armature gouvernementale, administrative et financière qui convient au grand pays qu'elle est devenue. Ses élites semblent perdre courage en présence de l'étendue de la tâche ; ses paysans, ayant peu de besoins, travaillent peu ; la classe moyenne, excepté en Transylvanie, est encore en formation ; quelque chose du *nitchevo* russe s'est, par contagion de voisinage, répandu parmi les fonctionnaires. Avec ses blés, ses maïs, ses pétroles, ses pêcheries, ses bois et ses prairies de Transylvanie, la Roumanie pourrait avoir de meilleures finances, un change moins déprécié ; la détresse des chemins de fer paralyse l'exportation, et c'est l'exportation qui inciterait au travail, relèverait la monnaie, équilibrerait les changes. La Roumanie a besoin de crédits ; elle possède, dans ses richesses naturelles, de quoi gager des emprunts qui seraient, plus que partout ailleurs, productifs. En de pareilles crises de croissance, d'autres pays, tout aussi patriotes que la Roumanie, n'ont pas hésité à recourir provisoirement aux conseils et à l'autorité de techniciens étrangers. Il ne faut pas confondre nationalisme et exclusivisme.

Ce que peuvent être les excès du nationalisme le plus légitime, la presse italienne, à propos du récent traité franco-yougoslave, nous en donne d'étranges spécimens. Rappelons-lui un souvenir. En décembre 1856, François-Joseph, au cours d'un voyage en Italie, reprocha, non sans aigreur, à Cavour de n'avoir pas, à cette occasion, interdit à la presse piémontaise les attaques contre sa personne et son gouvernement. Le ministre de Victor-Emmanuel répondit qu'à Vienne la censure avait beau jeu, mais qu'à Turin la presse était libre et que, si regrettables que fussent ses écarts, il ne pouvait l'enchaîner. Il s'en suivit une rupture diplomatique. Comme la liberté, l'autorité a ses inconvénients; c'en est un qu'on la puisse rendre responsable des articles violents ou injustes qu'elle a le pouvoir d'arrêter. Nous n'ignorons pas que M. Mussolini se plaint parfois aux représentants étrangers de l'indiscipline fougueuse de sa presse, même de celle qui le touche de plus près; mais, à Rome, où les secrets ne sont pas imperméables, chacun raconte que tel article des moins aimables et des moins modérés a été directement inspiré par le Duce.

Nous ne lui en ferons pas grief; il joue une partie très difficile où nous admirons qu'il ait osé s'engager. Nous ne parlons même pas ici de ses réformes administratives et sociales, mais de son audacieuse tentative pour revaloriser la *lira* et la stabiliser aux alentours de 90 pour une livre. Pour mener à bien une telle expérience, il faut que le pays ait le rare courage de s'imposer, durant plusieurs années, des retranchements et des privations, de supporter le chômage, la réduction des heures de travail, la diminution des salaires. La contrainte n'y suffirait pas; c'est pourquoi M. Mussolini est obligé de galvaniser le sentiment national, de le maintenir en un état permanent d'exaltation et d'enthousiasme frénétique. Nous le comprenons. Nous préférerions seulement que ce ne fût pas à nos dépens.

Au traité franco-yougoslave du 11 novembre, qui a suscité, au delà des Alpes, une émotion si peu justifiée, la diplomatie italienne a aussitôt répondu, le 22 novembre, par un nouveau traité de Tirana qui établit entre la grande Italie et la petite Albanie une alliance défensive. Le *Times* donne, sur les circonstances qui ont accompagné cette négociation, un détail significatif. Peu de jours avant la signature, le président Ahmed Zogou informa le ministre de Yougoslavie de la pression que faisait sur lui le gouvernement italien pour hâter la conclusion; le gouvernement de Belgrade, en n'offrant pas à l'Albanie des conditions plus favorables, la plaçait dans la nécessité d'accepter

les propositions de Rome. Quelle que soit la valeur de cette information, il est évident que l'initiative vient de Rome; comme elle ajoute peu de chose au traité du 27 novembre 1926, il faut bien admettre qu'elle constitue surtout une riposte, une manifestation. Toutefois elle accentue le caractère militaire des liens de quasi-sujétion qui attachent l'Albanie à l'Italie; elle met le gouvernement fasciste en opposition plus directe avec l'opinion de plus en plus admise en Europe que tout litige doit être résolu par l'arbitrage. Le nouveau traité de Tirana, loin de détendre la situation, l'aggrave sans profit pour personne, sans raison valable. Le texte du traité franco-yougoslave a été, en effet, publié; ses intentions pacifiques sont manifestes ainsi que le souci constant des signataires de faire rentrer leur œuvre dans le cadre des conventions admises et encouragées par le pacte de la Société des nations, si bien qu'une partie de la presse italienne, pour colorer ses emportements, s'est trouvée réduite à imaginer des articles secrets, des conventions annexes qui n'ont jamais existé.

La situation, sans être grave, parce que personne n'imagine la possibilité d'une guerre, est compliquée et délicate. L'Albanie, bien qu'elle soit membre de la Société des nations, n'est pas encore une nation organisée: elle est, depuis sa naissance comme état indépendant, la proie de clans rivaux qui se disputent le pouvoir. Aujourd'hui un chef de clan, Ahmed beg Zogou, soutenu par l'aristocratie musulmane, s'efforce, avec le concours de l'étranger, de consolider son pouvoir. On sait que le premier traité de Tirana autorise l'Italie à intervenir militairement en Albanie, si la dictature d'Ahmed Zogou était menacée. Mais d'autres tribus, d'autres chefs sont opposés au gouvernement actuel; Ahmed Zogou, étant appuyé par l'Italie, ses adversaires vont naturellement chercher leur soutien à Belgrade, ou même, sans aller si loin, le demandent aux clans serbes ou monténégrins de la frontière, aux tribus albanaises qui vivent en territoire serbe. Le jour où une insurrection renverserait, ou tenterait de renverser, ou serait soupçonnée de chercher à renverser, le pouvoir du clan Zogou, ce jour-là l'Italie serait, aux termes du nouveau traité, seule juge de savoir s'il y a ou non agression, si le *casus fœderis* doit jouer ou ne pas jouer.

Jamais la France ni l'Angleterre n'ont refusé de reconnaître les intérêts spéciaux, qui sont des intérêts adriatiques, de l'Italie en Albanie. La preuve en est que la conférence des Ambassadeurs a reconnu, le 9 novembre 1921, que, si l'indépendance de l'Albanie

était menacée, c'est à l'Italie que la Société des nations devrait confier la mission de la défendre. Ce n'est d'ailleurs pas la faute des alliés de l'Italie si l'un de ses gouvernements d'après guerre a évacué Avlona. Mais que la politique italienne cherche à diviser les États balkaniques en deux groupements, à isoler la Yougoslavie et à établir son hégémonie dans la péninsule en y semant la zizanie et en y attisant les vieilles haines, c'est là un danger pour l'Italie d'abord, pour l'Europe ensuite. Et s'il est vrai que Jean Bratiano mourant ait dénoncé ce péril, il a vu juste. On s'irrite, à Rome, de rencontrer dans les Balkans l'influence française ; elle s'y exerce, en effet, depuis des siècles, de la façon la plus désintéressée, toujours dans l'intérêt des peuples et de leur bonne harmonie. A ce genre d'influence qui nous vaut le fidèle attachement des peuples, même quand le hasard d'une mauvaise politique les met en guerre avec nous, — nous pensons à la Bulgarie, — nous ne renoncerons pas, même pour faire plaisir à l'Italie, car elle n'est dirigée contre personne et elle est prête, en toute circonstance, à s'exercer en faveur de la paix. Puisse ne jamais venir le jour où les événements contraindraient les Italiens à reconnaître que nos avis sont aussi clairvoyants qu'amicaux et désintéressés.

A la commission préparatoire du désarmement, qui vient de se réunir à Genève, le premier délégué yougoslave, M. Lazar Markovitch (qu'il ne faut pas confondre avec le ministre des Affaires étrangères, M. Marinkovitch), a profité de l'occasion pour définir le caractère des traités qui ont agité l'opinion; il y voit des garanties de sécurité, conformes à la lettre et à l'esprit du pacte de la Société des nations. Le gouvernement yougoslave « trouvait la garantie de la Société des nations très appréciable, mais insuffisante. Il a cherché un autre appui... Il regrette l'absence de l'Italie, car une sécurité à trois est plus grande qu'une sécurité à deux. » L'Albanie, de son côté, ne s'est pas crue en sécurité et l'Italie n'a pas jugé que l'Albanie fût en sécurité ; un accord est donc intervenu entre ces deux pays. M. Markovitch a rappelé que « l'indépendance de l'Albanie est garantie tout particulièrement par une décision de la Société des nations ». « Quant à mon pays, a-t-il ajouté, je peux déclarer qu'il n'y a pas un homme politique dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes qui aurait un seul moment l'idée de menacer l'intégrité de l'Albanie. » En terminant, M. Markovitch a fait une déclaration d'ordre général qui mérite d'être retenue. « Si le comité spécial pour la sécurité, a-t-il dit, croit que de tels problèmes politiques peuvent être résolus par une

étude juridique, je ne partage pas cette opinion. » Il estime que les travaux du comité doivent tenir grand compte de l'aspect politique de la situation internationale. C'est, nous le verrons, le point de vue que la délégation française a toujours défendu.

Le débat sur le budget des Affaires étrangères a été, pour M. Briand, l'occasion de faire devant la Chambre l'historique du traité du 11 novembre, d'en définir en excellents termes le sens et l'esprit. M. Albert Milhaud, mandaté par le groupe radical et radical socialiste, a dit de son côté : « Ce traité franco-yougoslave réalise en 1927 ce que le traité franco-roumain réalisait en juin 1926, ce que les traités de Locarno réalisaient en 1925. La continuité dans la pensée et dans l'œuvre est évidente. » De nombreux organes de la presse française, représentant des nuances très différentes de l'opinion, ont insisté, ces derniers jours, pour que des négociations fussent ouvertes afin de liquider, entre la France et l'Italie, tous les différends et de réaliser un rapprochement. Leur intention est louable, mais leur zèle prématuré. De pareilles liquidations, notre pays a été trop souvent le mauvais marchand. Le ministre des Affaires étrangères, dans son discours à la Chambre, a dit : « Le gouvernement est préparé à examiner toutes les propositions d'accord pour des pactes d'amitié et d'arbitrage qui rapprocheraient les deux pays. » Il garde, — et il convient de l'en louer, — la position de défendeur qui lui appartient. Si l'Italie a des « propositions » à faire à la France, celle-ci est disposée à les écouter avec le désir d'aplanir toutes difficultés; elle n'a rien à offrir ni rien à demander. Avant son départ pour Genève, M. Briand a signé avec le comte Manzoni un *modus vivendi* réglant provisoirement, dans un esprit de bonne entente, la situation réciproque des ressortissants et des sociétés de chacun des deux pays sur le territoire de l'autre. Dans le domaine des intérêts précis et nettement délimités, la porte est ouverte à des négociations; toute tentative pour aller au delà serait maladroite et risquerait d'être mal interprétée.

Sur les rives de la Baltique, les passions nationales ne sont guère déchaînées avec moins de violence que sur les bords de l'Adriatique. Là, deux États limitrophes, la Pologne et la Lithuanie, qui, durant des siècles, ont vécu de la même vie et souffert les mêmes oppressions, n'ont entre eux aucune relation postale, télégraphique, ferroviaire, commerciale : derrière des fils de fer barbelés, ils vivent sans se connaître, mais non sans se haïr, en état de guerre sans actes

d'hostilité. Cette invraisemblable situation durera-t-elle toujours ? Les Lithuaniens répondent : tant que la Pologne ne nous cédera pas Wilno, que nous regardons comme notre capitale ; les Polonais ripostent : tant que la Lithuanie ne renoncera pas à Wilno, que nous considérons comme l'une des principales villes polonaises. Le gouvernement de Varsovie a fait, à maintes reprises, des efforts infructueux pour arriver au moins à un accord provisoire qui, sans préjuger le fond du litige, permettrait, entre deux peuples qui ont tant d'intérêts et de souvenirs communs, des rapports normaux.

Ni Moscou, ni Berlin ne souhaitent la cessation de cet état de choses. On craint, à Berlin, une entente polono-lithuanienne qui entourerait, sur toutes ses frontières de terre, la Prusse orientale. On croit, à Moscou, que le rapprochement polono-lithuanien est préparé par Londres, afin d'isoler davantage la Russie soviétique. Notons, d'ailleurs, que le contact direct ne s'établit pas entre la Lithuanie et l'U. R. S. S. ; elles sont séparées précisément par le territoire de Wilno qui, sur la Düna, touche, au nord, à la Lettonie. La Russie bolchéviste a naturellement une politique très active dans ces États qui faisaient partie de la Russie impériale et qui la séparent de la Baltique. Le gouvernement letton est actuellement aux mains de socialistes très avancés, qui entretiennent de bonnes relations avec Moscou. Une crise récente vient aussi de donner le pouvoir, en Esthonie, au parti socialiste. Les bolchévistes, fort éclectiques, appuient au contraire, en Lithuanie, le gouvernement dictatorial mais antipolonais de M. Voldemaras. Derrière la Russie soviétique, on discerne les traits de la Russie de tous les temps, qui tend inlassablement à écarter les obstacles qui la séparent de la mer libre.

A Kovno, le gouvernement dictatorial de M. Voldemaras, issu d'un coup d'État militaire, dure depuis un an ; il a dissous le Seïmen et s'est bien gardé d'en convoquer un autre ; il s'appuie sur l'armée, mais il n'a pas osé, comme il l'avait annoncé, recourir à un plébiscite. M. Voldemaras est allé, il y a deux mois, demander à M. Mussolini des leçons d'autorité, s'est fait photographier aux côtés du Duce et a reçu le titre de « fasciste d'honneur » ; mais il n'a, nulle part, trouvé de crédits. Il possède, semble-t-il, la confiance au moins passive d'une forte partie de la nation ; mais une opposition très active suscite contre lui des complots avec l'aide de subsides, sinon du gouvernement, au moins de particuliers polonais. Un Congrès de réfugiés lithuaniens, réuni, au commencement de novembre, à Riga, associait des éléments fort disparates, socialistes, fascistes et conservateurs,

partisans et adversaires d'un rapprochement avec la Pologne. Ces derniers l'emportèrent à une faible majorité. La presse socialiste de Lettonie, qui reçoit parfois des inspirations de Moscou, publia des articles annonçant la fin prochaine du gouvernement de M. Voldemaras. Un complot militaire, d'ailleurs réprimé, éclatait à Kovno. Le bruit courait qu'une intervention militaire polonaise était imminente. La petite armée lithuanienne était mobilisée. On se demandait si le voyage du maréchal Pilsudski à Wilno ne cachait pas quelque dessein belliqueux.

C'est le moment que choisit Moscou pour adresser au gouvernement polonais, le jour même où M. Litvinof devait avoir, à Berlin, un entretien avec M. Stresemann (26 novembre), une note où il expose les appréhensions que lui inspire « le développement d'un conflit gros de complications graves », indique qu'il lui serait impossible de s'en désintéresser et attire l'attention de Varsovie « sur l'immense danger que présenterait un attentat éventuel commis par un pays quelconque contre l'indépendance de la Lithuanie sous quelque forme que ce soit ». Le gouvernement soviétique, alarmé mal à propos, a-t-il cru sérieusement à l'imminence d'une attaque polonaise? Ou bien a-t-il voulu, au moment où le problème lithuanien est évoqué devant la Société des nations, se ménager un moyen de faire entendre sa voix dans les conseils de l'Europe? Quoi qu'il en soit, il s'est abstenu de prendre parti sur le fond du problème, c'est-à-dire sur la question de Wilno. On doit reconnaître d'ailleurs que ni la Russie ni l'Allemagne ne peuvent se désintéresser de l'avenir de la Lithuanie et que l'indépendance de ce pays peut à bon droit leur paraître aussi nécessaire que l'est, pour la France et l'Italie, l'indépendance de l'Autriche. Cela n'exclut nullement le rétablissement de rapports normaux d'abord, amicaux ensuite, entre la Pologne et la Lithuanie. C'est l'intérêt des deux peuples et c'est l'intérêt de l'Europe. Il convient d'ailleurs de rappeler que l'U. R. S. S., aux termes du traité de Riga de mars 1921, s'est engagée à s'abstenir de toute intervention dans les querelles de frontières entre la Lithuanie et la Pologne.

Si le gouvernement de Moscou a eu l'arrière-pensée de dénoncer à l'Europe la Pologne comme un État militariste qui menace la paix, il s'est fourvoyé. Le maréchal Pilsudski a dit au correspondant de l'agence Havas ses angoisses au moment où il apprit la mobilisation lithuanienne; « le lendemain, je déclarai à l'ambassadeur de France que je ne mobiliserais pas, attendant la réponse de la Société des

nations à notre note. » La Lithuanie et la Pologne, chacune de son côté, ont porté, sous des formes différentes, leur litige devant la Société des nations. M. Voldemaras se plaint que l'école polonaise, dans les régions où il se trouve des Lithuaniens, travaille à les dénationaliser; il y ajoute quelques autres griefs de même nature. Le gouvernement polonais, élargissant la question, demande à la Société des nations de mettre fin à l'état de guerre latent qui empêche toutes relations entre deux peuples voisins et qui est nuisible aux intérêts de l'un comme de l'autre. Le maréchal Pilsudski souhaiterait lorsqu'il se rend, comme il l'a fait récemment, à Wilno, où il est né et où habite sa famille, que M. Voldemaras ne prétendît pas qu'il menace l'existence de l'État lithuanien. Voilà donc ce différend grave, auquel depuis six ans les diplomates perdent leur latin, transporté à Genève où s'est ouverte le 5 décembre la session du Conseil. M. Voldemaras a exposé, le 7, la thèse et les plaintes de son pays. M. Zaleski, au nom de la Pologne, a développé ses arguments et donné au débat une plus grande ampleur. Le ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, M. Beelaerts, est chargé du rapport. On attend, à Genève, à l'heure où nous écrivons, le maréchal Pilsudski lui-même. Une première fois, en 1921, l'intransigeance de la Lithuanie a fait échouer le projet Hymans, approuvé par le Conseil de Genève; on voudrait espérer que, cette fois, son intervention sera plus efficace; un dangereux élément de trouble européen aurait disparu.

Avant la session du Conseil, s'est réunie, à Genève, le 30 novembre, la Commission préparatoire du désarmement. On l'attendait avec curiosité et non sans appréhensions, car non seulement un représentant des États-Unis, mais encore un délégué de la Russie soviétique devaient y siéger. M. Litvinof, en passant à Berlin, avait eu, avec M. Stresemann, un entretien dont, bien entendu, rien n'a transpiré, et qui, à Genève, ne s'est pas traduit ostensiblement par une manœuvre concertée entre les deux délégations. S'il y avait eu un plan arrêté, sans doute le manifeste que, dès le premier jour, M. Litvinof crut devoir lire, en aurait empêché l'exécution.

La politique bolchéviste se décide souvent pour des motifs qui restent étrangers aux autres diplomaties : elle poursuit, — comme la *Revue* l'a montré dans une série d'articles très remarqués, — des fins de propagande en vue de la révolution universelle. Il fallait s'attendre, dès lors que les Bolchévistes participaient aux travaux de la commission, à quelque manifestation tapageuse : M. Litvinof a tiré, pour éblouir les crédules lecteurs des journaux communistes, un feu

d'artifice rouge; en traits grossis jusqu'au ridicule il a voulu associer, à l'usage des électeurs, l'idée de paix à l'idée communiste. La thèse est bien simple. Les États « capitalistes » n'ont rien fait jusqu'ici et ne pourront jamais rien faire pour établir le règne de la paix. Il suffirait cependant, et c'est ce que demande la Russie soviétique, de supprimer tout ce qui sert ou peut servir à se battre : armes, navires de guerre, avions, service militaire, états-majors, écoles militaires. L'histoire nous montre pourtant que les peuples sauvages, même s'ils n'ont que des bâtons et des pierres, se battent avec acharnement. Mais est-il nécesssaire de discuter sérieusement une proposition qui n'est qu'une frime destinée à la propagande?

L'armée rouge est aujourd'hui la plus puissante de l'Europe; elle compte, sur le pied de paix, un effectif permanent de 1 124 000 hommes; la majorité des officiers ont servi dans l'armée impériale. En temps de guerre, dit le *Times* à qui nous empruntons ces chiffres, le gouvernement de l'U. R. S. S. peut mobiliser dix millions d'hommes instruits de dix huit à trente et un ans, mais il ne pourrait en armer qu'un nombre limité. Depuis l'âge de seize ans, les jeunes gens sont entraînés par des exercices physiques d'abord, militaires ensuite, puis versés, à vingt et un ans, soit dans l'armée régulière, soit dans le cadre régulier d'une division territoriale, soit dans la territoriale. L'armée permanente comprend vingt et un corps à trois divisions, plus un régiment spécialisé dans l'emploi des gaz, et trois corps de cavalerie. L'état-major compte huit cents officiers. Voilà des gens particulièrement qualifiés pour prêcher le désarmement! Lorsque M. Litvinof affirme que « toute l'histoire des relations internationales d'après-guerre est caractérisée par un accroissement incessant et systématique des forces armées des États capitalistes et par un accroissement gigantesque du poids total du militarisme », c'est sans doute à la Russie bolchéviste qu'il pense.

Pour colporter de pareilles fables, M. Litvinof peut malheureusement invoquer l'autorité de M. Lloyd George qui, récemment, dans un discours, affirmait que les nations victorieuses avaient en ce moment sous les drapeaux dix millions d'hommes mieux équipés, armés et entraînés que ceux de 1914. Le ministre de la guerre britannique a pris la peine de rétablir la vérité. En défalquant l'armée rouge, on compte aujourd'hui, sous les drapeaux, en Europe, 2 428 000 hommes contre 5 319 000 en 1914. M. Briand, de son côté, dans son discours du 30 novembre à la Chambre, a donné les mêmes précisions en ce qui concerne la marine et l'armée françaises.

« En 1914 nous avions, — armée métropolitaine et coloniale, — 990 000 hommes ; en 1925, 675 000 hommes ; et l'organisation qui se prépare comporte seulement 520 000 hommes : soit 45 pour 100 des effectifs d'avant-guerre. » Il faudrait ajouter que ces hommes, avec le service d'un an, seront moins instruits, moins préparés à la guerre. En matière de réduction des armements, la France a payé d'avance : M. Briand a bien fait de le rappeler avec chiffres à l'appui.

La France n'en est que plus forte pour maintenir fermement, devant la commission préparatoire, son point de vue qui associe étroitement la réduction des armements à la sécurité. Les Allemands et les Russes sont d'accord pour réclamer un désarmement général et immédiat. La manœuvre allemande est très simple ; elle tend à démontrer que le désarmement général, tel que le prévoit le pacte de la Société des nations, est impossible, qu'en tout cas il n'est pas en voie de réalisation. L'Allemagne prétendra qu'elle se trouve par là dégagée des restrictions particulières que lui impose le traité de Versailles et qu'elle est réputée avoir intégralement exécutées ; elle se croirait donc autorisée à revendiquer le droit de s'armer selon ses besoins et ses ressources. La France rejette une telle interprétation ; elle y oppose et la forte réduction, qu'elle a spontanément opérée, de ses forces militaires et la notion essentielle du « potentiel de guerre ». M. Seydoux, dans *Pax*, rappelle avec raison qu'il faut comprendre dans le potentiel de guerre même la valeur guerrière de la population et l'éducation que reçoit la jeunesse. « Se rend-on compte que la guerre a tout changé, aussi bien dans la vie économique que dans l'âme des peuples, qu'une nation économiquement forte est peut-être plus redoutable que celle qui a beaucoup de soldats et rien derrière pour les alimenter. » Le comte Bernstorff, gêné peut-être par la manifestation de M. Litvinof, s'est résigné de bonne grâce à accepter le renvoi à une prochaine session de la deuxième lecture du rapport de la commission préparatoire ; mais la manœuvre n'est qu'ajournée. Tout ce qui se passe en Europe et hors d'Europe démontre avec quelle tenace énergie les éléments de désordre s'acharnent à miner et à détruire les forces d'ordre, dont les plus solides restent toujours la flotte britannique et l'armée française.

René Pinon.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVII[e] ANNÉE

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

### Livraison du 1[er] novembre


Pages

LE BILAN, première partie, par M[me] EDITH WHARTON . . . . . 5

LE JARDIN DE PICPUS, 1793-1794. — III. *L'ENCLOS DES CHANOINESSES*, par M. G. LENOTRE . . . . . 46

L'ALTANA OU LA VIE VÉNITIENNE. — VI. *VENISE MENACÉE*, par M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française . . . . . 76

COMMENT LOUISE DE BETTIGNIES PASSAIT LA FRONTIÈRE, par M. ANTOINE REDIER . 105

BOSSUET ET LES DÉBUTS DE LOUIS XIV. — II. *LA RÉPONSE DU MONARQUE ABSOLU*, par M. ALFRED RÉBELLIAU, de l'Institut . . . . . 117

SUR LA FRONTIÈRE DES DEUX AMÉRIQUES, par M. LUCIEN ROMIER . . . . . 143

MADAME DE POMPADOUR ET LA POLITIQUE. — IV. *LES ARMÉES DU ROI*, par M. PIERRE DE NOLHAC, de l'Académie française . . . . . 156

LA MAITRISE DE L'AIR. — V. *L'AVIATION ET LA DÉCISION DE LA GUERRE*, par M. LE GÉNÉRAL NIESSEL . . . . . 183

A CHANTILLY, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française . . . . . 211

LA COLLECTION MOREAU-NÉLATON A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, par PIERRE TROYON . . . . . 216

REVUE DRAMATIQUE. — *REPRISE DE CHANTECLER*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française . . . . . 223

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 230


### Livraison du 15 novembre


LE BILAN, deuxième partie, par M[me] EDITH WHARTON . . . . . 241

LA DÉFENSE CONTRE LE BOLCHÉVISME, par *** . . . . . 275

BOSSUET ET LES DÉBUTS DE LOUIS XIV. — III. *LE RALLIEMENT A L'ABSOLUTISME*, par M. ALFRED RÉBELLIAU, de l'Institut . . . . . 306

AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA. — I. *DE QUÉBEC A WINNIPEG*, par M. VICTOR FORBIN . . . . . 329

Pages.

MADAME DE POMPADOUR ET LA POLITIQUE. — V. *DISGRÂCE DE BERNIS*, par M. PIERRE DE NOLHAC, de l'Académie française . . . . . 356
*A PROPOS DE GLOZEL.* — RÉFLEXIONS SUR LES FAUX EN ART, par M. R. DE LA SIZERANNE. . . . . 376
L'ALTANA OU LA VIE VÉNITIENNE. — VII. *VENISE RETROUVÉE*, par M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française. . . . . 392
LA GENÈSE DE *LORENZACCIO*, par M. LÉON LAFOSCADE . . . . . 423
DANS LA SUÈDE D'AUJOURD'HUI, par Mme MARIKA STIERNSTEDT . . . . . 438
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *M. VIRGILIO BROCCHI*, par M. LOUIS GILLET . . 452
REVUE MUSICALE. — *SNEGOUROTCHKA*, par M. CAMILLE BELLAIGUE. . . . . 464
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 470

## Livraison du 1er décembre

LE TAPIN, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française . . . . . 481
LE MARIAGE DE HOCHE, par Mme MATHILDE ALANIC . . . . . 499
*NOS GRANDES ÉCOLES.* — L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES, par M. EUGÈNE D'EICHTHAL, de l'Institut. . . . . 535
LE BILAN, troisième partie, par Mme EDITH WHARTON . . . . . 554
CHATEAUBRIAND SOUS L'EMPIRE, par M. VICTOR GIRAUD . . . . . 585
ROUMANIE ET TRANSYLVANIE, par M. JULES CAMBON, de l'Académie française . 614
CHANTECLER DANS L'ŒUVRE D'EDMOND ROSTAND, par M. MARCEL RICHARDOT . . 624
AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA. — II. *DANS LE DÉCOR DES MONTAGNES ROCHEUSES*, par M. VICTOR FORBIN . . . . . 640
LE LIVRE DE RAISON. — XIV. *LAITERIE COOPÉRATIVE*, par M. JOSEPH DE PESQUIDOUX. . . . . 661
A L'EXPOSITION LE SIDANER, par PIERRE TROYON. . . . . 680
LES AVENTURES SCIENTIFIQUES DE MADAME DU CHÂTELET, par M. CHARLES BIOCHE. 687
REVUE LITTÉRAIRE. — *LE GOÛT DES BIOGRAPHIES*, par M. ANDRÉ CHAUMEIX . . 698
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 709

## Livraison du 15 décembre

SOUVENIRS DES ANNÉES D'EXIL. — I. *ROME ET FLORENCE*, par LA PRINCESSE MATHILDE . . . . . 721
LA NOUVELLE ÉDUCATION SENTIMENTALE, première partie, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française. . . . . 753
LA GRANDE GUERRE VUE DU VERSANT ORIENTAL, 1912-1914. — I, par M. C.-J. DIAMANDY. . . . . 781
LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI, par M. ANDRÉ MAUROIS. . . . . 805
LE BILAN, quatrième partie, par Mme EDITH WHARTON . . . . . 834
COMMENT LISENT LES ENFANTS, par M. PAUL HAZARD . . . . . 860
LE JUBILÉ DES SOVIETS, par ***. . . . . 883
POÉSIES, par M. MAURICE LEVAILLANT. . . . . 905
AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA. — III. *LA REVANCHE DES BERCEAUX*, par M. VICTOR FORBIN . . . . . 916
LES LIVRES D'ÉTRENNES, par M. ANDRÉ GAVOTY . . . . . 936
REVUE DRAMATIQUE. — *ORAGE MYSTIQUE.* — *LA TORCHE SOUS LE BOISSEAU*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. . . . . 943
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. . . 948

Paris, 1927. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 58636.

SUPPLÉMENT A LA *REVUE DES DEUX MONDES*
DU 15 DÉCEMBRE 1927

## DISCOURS PRONONCÉS
## AU
# SEPTIÈME DINER DE LA REVUE

*Le mercredi 7 décembre, la* Revue *donnait son 7e dîner annuel, à l'Union interalliée, sous la présidence de M. Jules Cambon, de l'Académie française. Nos lecteurs trouveront ici le texte des allocutions prononcées par MM. Jules Cambon et Louis Madelin, de l'Académie française, et du remerciement adressé par le directeur de la* Revue *aux deux orateurs, ainsi qu'aux amis toujours plus nombreux de la maison.*

### M. JULES CAMBON
*de l'Académie française*

MESSIEURS,

C'EST un grand honneur que m'a fait M. Doumic de me demander de présider le dîner de la *Revue des Deux Mondes*. Dans deux ans, quand nous nous réunirons autour de cette table, nous célébrerons le centenaire de la *Revue*, et, à la vérité, c'est quelque chose qui impose le respect, et même qui intimide, que d'être le porte-parole chargé de faire un compliment à une personne si vénérable. Aussi, tout honoré que je sois du choix de M. Doumic, qu'il me permette de lui avouer que j'aurais bien préféré être au nombre de ces heureux convives, qui, après un excellent dîner, n'ont pas d'autre souci que d'entendre parler les autres.

Mais on ne résiste pas à M. Doumic! C'est une tradition de la maison. On ne résistait pas à M. Buloz, non plus qu'à M. Brunetière. Je crains qu'il n'y ait dans le fauteuil du directeur de la *Revue* un démon caché, qui s'impose à tous ceux qui l'occupent. Il n'était point jusqu'à mon cher ami, Francis Charmes, qui, sous ses allures discrètes, n'eût au fond l'opi-

niâtreté passionnée du janséniste auvergnat qu'il était. Ç'a été, cher monsieur Doumic, la bonne fortune de la *Revue des Deux Mondes*, qu'elle ait toujours trouvé pour la diriger des hommes joignant au culte des choses de l'esprit, cette discipline ou plutôt cette méthode, qui, dans le cours des ans, a fait d'elle le recueil le plus varié, le plus divers, le plus compréhensif, — et en même temps, le plus fidèle à lui-même et à ses traditions : si j'osais risquer une comparaison peut-être trop grandiose je dirais qu'il en est de la *Revue* comme de la nature elle-même, où tout se renouvelle sans cesse sous la perpétuité des formes.

Cette même maison qui avait accueilli Victor Hugo et Musset, Balzac et George Sand, s'est plus tard ouverte à Taine, à Renan, à Claude Bernard, à Leconte de Lisle, à Baudelaire. Loti et Maurice Barrès leur ont succédé, — et aujourd'hui, j'y vois Paul Bourget, Henri de Régnier, et tant d'autres que je ne puis nommer tous. En vérité, elle a abrité tous ceux qui, pendant près d'un siècle, ont honoré la langue et la pensée françaises. Elle est vraiment restée, par sa généralité, la représentation de la société française, qui n'a jamais cessé d'être, depuis trois siècles, ce que Rœderer appelait la société polie. Elle divertit les hommes de la monotonie de leur métier et elle apporte des clartés de tout aux femmes dont la curiosité charmante se plaît, comme au temps de M^me^ du Deffand, au commerce des choses de l'esprit et qui aiment, passez-moi le mot, à chiffonner avec les idées. C'est par là que la *Revue* est vraiment, comme disait Barrès, une institution nationale.

C'est par là qu'elle dure et qu'elle durera.

Il y a bien des façons d'être immortel dont aucune, hélas, ne préserve de la mort. Il y a eu d'abord celle des Dieux : mais un jour une grande voix s'est écriée dans le Cirque : les Dieux sont morts ! — Il y a aussi celle des grands hommes. On m'a conté que Napoléon, lors du retour de l'Ile d'Elbe, s'arrêta sur la route de Grenoble dans une maison de paysans : il s'y reposa un moment et s'adressant à une vieille femme qui se trouvait là, il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau : « Rien, monsieur, que je sache, lui répondit cette bonne femme : l'Empereur est toujours à Paris. » Et l'Empereur se tournant vers Drouot qui l'accompagnait, lui dit en souriant : « Voilà donc ce que c'est que la gloire. » — Il y a enfin l'im-

mortalité académique : je ne sais quel est l'ironiste qui s'est avisé un matin de doter les académiciens de l'immortalité, mais de toutes les immortalités, celle-là est bien la plus fragile et la plus passagère.

Au fond, il n'y a qu'une immortalité, c'est celle des idées et des sentiments, c'est celle-là qui nous rattache à ceux qui sont venus avant nous, et qui nous fait sentir que nous avons des devoirs envers ceux qui viendront après nous. Puisque la *Revue* représente si excellemment l'esprit français, ses goûts, sa puissance, et quelquefois ses timidités, elle est assurée, ce me semble, de vivre tant qu'il y aura une société française.

Boire au succès de la *Revue des Deux Mondes*, c'est donc boire à l'esprit de la France et à la France elle-même, et c'est dans ce sentiment que je vous prie, messieurs, de vous joindre à moi dans le toast que je porte à la prospérité de la *Revue* et à son cher et éminent directeur, M. Doumic.

## M. LOUIS MADELIN

*de l'Académie française*

Mon cher Président,

Mes chers Confrères,

Prendre la parole au nom de cette magnifique rédaction de la *Revue des Deux Mondes*, au nom de la *Revue* elle-même, quel honneur m'incombe ce soir, mais quelle charge !

La *Revue des Deux Mondes !* C'est une grande personne morale. A consulter son acte de naissance, d'aucuns se permettraient peut-être de la tenir pour une vieille personne, mais à la voir de santé si brillante nous ne nous en douterions pas. Il est à croire que, depuis 97 ans, chacun de ses directeurs a su apporter rue de l'Université une coupe puisée à la fontaine de Jouvence. Toujours jeune, elle est cependant respectable et vénérable. A vrai dire, elle l'a toujours été. Voici longtemps qu'elle apparaît presque comme une institution publique ; on est étonné qu'elle n'ait pas été créée par Bonaparte en même temps que le Conseil d'État et la Banque de France en cet immortel an VIII de la République où il construisit en blocs

de granit tant de choses aussi solides... que la *Revue des Deux Mondes.*

Respectable et vénérable, certes, elle est depuis longtemps respectée et vénérée.

Toute mon enfance j'ai vu mon père lire, avec une sorte de goût dévotieux, la *Revue*; il allait même rechercher à la Bibliothèque de sa petite ville les volumes très anciens pour y retrouver les articles signés de noms devenus illustres. Et, dès que je montrai quelque goût à écrire, il me dit : « Après tout, tu écriras *peut-être* à la *Revue!* » Et de vingt à trente ans, je me répétais : « Dire que, *peut-être*, j'écrirai à la *Revue!* »

Un jour que j'avais eu la faiblesse de lire à un ami quelques pages sur Napoléon et Rome qu'il voulut bien trouver bonnes, il me dit : « Tu devrais les donner à la *Revue.* » Je pris mon courage à deux mains et les envoyai rue de l'Université, en frémissant de crainte.

Au respect que m'inspirait la *Revue* s'ajoutait l'horrible peur, — je dois le confesser, — que m'inspirait son directeur, qui était Ferdinand Brunetière. Il m'était personnellement inconnu, mais je ne l'imaginais, d'après ce que l'on m'en avait dit, qu'entouré d'éclairs fulgurants et parfois mortellement foudroyants.

Je reçus un papier bleu, — nous avons tous connu ce papier d'un azur parfois si trompeur, — où Ferdinand Brunetière me priait « de lui faire *l'honneur* de passer à la *Revue* ».

Cette formule excessive de courtoisie ne me rassura nullement — au contraire.

Je franchis l'escalier d'un pas mal assuré et la face congestionnée. Je fus introduit. De sa petite main sèche, le terrible directeur m'indiqua un fauteuil où j'eusse cru m'abîmer, si je n'avais eu soin, pour me réserver une retraite plus prompte, de m'asseoir tout au bord. Brunetière, que je n'avais vu que sur l'estrade du grand amphithéâtre de la Sorbonne, taillant en pièces, hachant en cent morceaux l'infortuné Fénelon par amour de Bossuet, m'apparaissait dans son fauteuil, à lui, plus redoutable encore que je ne l'avais entrevu. Son œil noir, à travers ses verres étincelants, me transperçait. Il semblait qu'avant de se prononcer sur la politique de l'Empereur vis-à-vis de Rome, il voulût me pénétrer jusqu'aux

moelles. Et, de sa voix tranchante, il me dit enfin : « Alors... qu'y a-t-il, monsieur, pour votre plaisir ? »

J'eus fort envie de lui répondre que, pour la minute, rien n'était pour mon plaisir.

— J'ai pris la liberté, monsieur le Directeur, balbutiai-je, de vous adresser un article.

— Je l'ai reçu, monsieur.

Il s'arrêta et je crus entendre une condamnation à mort et même le déclic du couperet.

— En thèse générale, l'Empire ne m'intéresse guère, reprit-il. Après Brumaire, la France a cessé de penser jusqu'à la Restauration. Or, la pensée seule est intéressante.

Et voilà que, pendant vingt minutes, Brunetière massacra devant moi l'Empereur, son régime, la société de son temps. J'étais accablé, sous les espèces de Napoléon. Mais soudain, restant maître du champ de bataille et satisfait de n'y voir plus que des débris, il revint spontanément à un autre style.

— Sans doute peut-on dire que le grand homme...

Ce fut la transition. Et j'assistai à une réhabilitation qui se termina par ces mots que j'oserai dire *divins :*

— Malgré ses défectuosités évidentes, ses lacunes regrettables et ses jugements contestables, j'accepte votre article.

Cher Ferdinand Brunetière, il avait par sa double diatribe trouvé moyen, s'il était possible, d'augmenter la joie que je ressentais d'écrire à la *Revue*. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. J'entrais à la *Revue*, encore que « Napoléon eût imposé quinze ans silence à la pensée, Monsieur! » Ce qui était magnifique. J'avais remporté une première victoire malgré mon alliance avec le vainqueur d'Austerlitz.

Je sortis enivré. J'étais étonné que les gens de la rue ne se retournassent point sur mon passage et je regrettais que les collaborateurs de la *Revue* ne portassent point un uniforme avec une épée au côté.

Depuis, j'ai souvent escaladé l'escalier de la *Revue*. Brunetière devint accueillant et même cordial avec quelques brusques retours à des subjonctifs terrifiants. Je connus l'accueil, réservé et courtois, de M. Charmes, et, un jour, je vous trouvai, mon cher directeur, installé dans le cabinet directorial.

Vous aviez pris le consulat au moment où le canon tonnait de la Somme aux Vosges. Je vous parlai d'un travail que,

dans ma baraque de planches de Souilly, j'avais fait sur la Marne. Mais je ne pouvais le publier dans la *Revue* que sur l'autorisation du général en chef Joffre. Or, j'étais sous lieutenant frais émoulu, — frais, si l'on veut, — et, j'éprouvais vis-à-vis du chef suprême un sentiment de timidité qui dépassait encore, — oserai-je l'avouer ici ? — celui que m'avait inspiré Brunetière lui-même. Le général en chef Joffre, devant lequel tremblaient les généraux de division, que pouvait-il paraître à un sergent de la veille, depuis deux ans si loin du G. Q. G. C'était, je n'exagère rien, pour moi, Jupiter tonnant, siégeant dans l'Olympe. Mais vous, vous étiez le directeur de la *Revue*, un autre généralissime. Vous ne connaissiez pas alors personnellement, je crois, le vainqueur de la Marne, mais d'une voix résolue : « Je vais écrire au général en chef », dites-vous, et, tout de suite, d'une main ferme, sur une pile de livres un peu branlants, vous écrivîtes, — vous sans timidité, — à Jupiter dans son Olympe.

De cette minute je vis que, nouveau venu à la barre, vous étiez déjà bien le directeur que nous avons depuis connu, résolu et tenace, décidé à ne se laisser détourner, empêcher, ni même retarder par aucune considération, s'il s'agissait de la *Revue*. Oui, dans cette heure du célèbre été de 1916, je pus revenir à Verdun avec l'impression nette que la *Revue* était conduite d'une main aussi ferme que nos armées, et qu'à l'arrière il y avait des civils qui tenaient.

La suite est venue confirmer cette impression. Sous votre direction, la *Revue* s'est, plus que sous aucune autre, rajeunie, mais elle s'est rajeunie en restant fidèle aux traditions qui, depuis près d'un siècle, en font beaucoup mieux qu'un recueil chronique d'excellents articles, cette maison des belles lettres françaises que mes devanciers des années passées ont célébrée en termes éloquents. Quand François Buloz revient visiter sa demeure, ce Napoléon des *Revues* doit parfois, après avoir parcouru de son œil sévère et fin le sommaire des derniers numéros, passer dans votre cabinet pour vous dire : « Soldat, je suis content de vous. »

Vous accueillez les lettres et les sciences; vous accueillez aussi la politique, — et très largement. Vous restituez à celle-ci sa noblesse primitive, fortement perdue ailleurs, — en maintenant au mot son étymologie. Elle est toujours pour vous la

science de gouverner la cité : πόλις. — C'est à ce titre qu'un homme éminent nous préside aujourd'hui, qui, après avoir été un grand administrateur, est devenu un grand diplomate, en restant toute sa vie un fin penseur politique. Ayant servi de toutes les forces de son esprit et de son cœur notre pays, il était désigné pour apparaître, un jour, à la première place, au milieu de cette légion d'hommes de pensée qui, groupés autour de vous, ce soir, mon cher directeur, sont tous l'honneur de notre nation.

Mon cher directeur et ami, je n'ai pas à porter la santé de la *Revue* ni de son directeur. Vous vous portez bien, puisqu'elle se porte bien. Continuez à bien vous porter l'un et l'autre pour la fortune et la grandeur de la pensée française.

*Après ces discours, le directeur de la* Revue *s'est levé à son tour et a adressé à MM. Cambon et Madelin et à toute l'assistance un remerciement dont nous donnons les principaux passages.*

## M. RENÉ DOUMIC

*Secrétaire perpétuel de l'Académie française*
*Directeur de la* Revue

C'est la tradition de la *Revue* de réunir ses amis sous la présidence d'un de ces hommes dont le nom fait l'union de tous dans l'admiration et la gratitude pour les services rendus... Soyez sans crainte, mon cher président ! Je sais votre modestie, je connais votre goût de la simplicité et cette bonhomie un peu narquoise qui m'avait tout de suite conquis, lorsque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer pour la première fois, — il y a de cela un certain temps, — à Washington, où vous veniez d'arriver comme ambassadeur... Du moins, ne sauriez-vous m'interdire d'évoquer un souvenir qui est, ici, sur toutes les lèvres, comme il est dans votre cœur fraternel. L'histoire ne séparera pas les deux diplomates qui, joignant l'un et l'autre aux mêmes qualités de finesse et de pénétration, le même amour passionné du pays, ont su, à mesure que l'horizon s'assombrissait, redoubler de clairvoyance à leur poste de vigie. Qu'à l'ins-

tant critique nous ayons eu, en même temps, pour veiller à nos intérêts à Londres et à Berlin, les deux Cambon, c'est la bonne étoile de la France qui en a ainsi décidé. Vous aviez tout prévu, vous avez tout prédit. Et à l'heure où le wagon, si péniblement arraché à la mauvaise grâce allemande, vous ramenait en France, le nom de Jules Cambon entrait dans une immortalité, — que, celle-là du moins, vous ne suspecterez pas, puisqu'elle signifiera la reconnaissance d'un pays qui n'oubliera jamais ce qu'il vous doit...

Ce n'est pas d'hier, cher monsieur Cambon, que date votre bienveillance pour la *Revue*. Dans une circonstance solennelle, le jour même où vous avez été reçu sous la Coupole, vous lui avez rendu un hommage d'autant plus précieux qu'il venait d'un Français ayant beaucoup vécu à l'étranger. Nous mettons notre honneur à le mériter. Il est bien impossible, nous le savons, qu'à l'étranger on ne nous juge pas en partie sur notre littérature. Laissez-moi vous donner l'assurance que ce souci ne nous quitte jamais. Nous ne laissons jamais sortir de la vieille maison française qui est la nôtre, un numéro de notre *Revue*, sans espérer qu'allant à l'étranger, il y sera, lui aussi, un bon ambassadeur de la France...

Et merci d'avoir, d'une touche si fine et si délicate, défini le rôle de la *Revue*, et les services qu'elle peut rendre à l'élite lettrée. La *Revue*, ce n'est pas tel article, ou tel autre, si intéressants qu'ils puissent être : c'est la réunion de ces articles, tous différents, qui se complètent et s'harmonisent. La *Revue*, c'est un ensemble. Lire la *Revue*, c'est passer d'un sujet à un autre, et en prendre la fleur que vous aide à cueillir le talent de l'écrivain, en sorte que rien de ce qui doit occuper un esprit bien né et curieux ne vous reste étranger. C'est par là qu'elle sert à entretenir cette culture générale, force et grâce de l'esprit français...

*Le Directeur-Gérant :* René Doumic.

GETTY CENTER LINRARY